





Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116500836>

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 21

Tuesday, January 20, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 21

Le mardi 20 janvier 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Finance and Economic Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to international banking centres

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait aux centres bancaires internationaux

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

MEMBERS

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee



COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JANUARY 20, 1987
(24)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:40 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, The Hon. Robert Layton, Paul McCrossan, Aileen Nicholson, André Plourde and Norman Warner.

Other Members present: Mary Collins, Reginald Stackhouse and Robert Toupin.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer.

Witnesses: From the Board of Trade of Metropolitan Toronto: Jerry A. Collins, General Manager; Ronald Robertson, Q.C., Chairman, Adhoc Committee on International Banking Centres; Gordon W. Riehl, Member, Adhoc Committee on International Banking Centres; J. Pearce Bunting, Member, International Banking Centre.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to international banking centres. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, December 9, 1986, Issue No. 16*).

The witnesses made an opening statement and answered questions.

Paul McCrossan, seconded by Michael Cassidy,—That Marshall A. Cohen be summoned to appear before the Committee in relation to its Order of Reference under Standing Order 96(2) in regards to the establishment of international banking centres.

At 9:43 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 20 JANVIER 1987
(24)

[Traduction]

Le Comité permanent de la justice et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 40, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, l'honorable Robert Layton, Paul McCrossan, Aileen Nicholson, André Plourde et Norman Warner.

Autres députés présents: Mary Collins, Reginald Stackhouse et Robert Toupin.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche.

Témoins: Du Board of Trade de la région métropolitaine de Toronto: Jerry A. Collins, directeur général; Ronald Robertson, c.r., président, *Adhoc Committee on International Banking Centres*; Gordon W. Riehl, membre, *Adhoc Committee on International Banking Centres*; J. Pearce Bunting, membre, *Adhoc Committee on International Banking Centres*.

En vertu de l'autorité que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi relatif aux centres bancaires internationaux. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 9 décembre 1986, fascicule n° 16*).

Les témoins font une déclaration préliminaire et répondent aux questions.

Paul McCrossan, appuyé par Michael Cassidy, propose,—Que Marshall A. Cohen soit sommé de comparaître devant le Comité au sujet de son ordre de renvoi, en vertu de l'autorité que lui confère l'article 96(2) du Règlement, relativement à l'établissement de centres bancaires internationaux.

À 21 h 43, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, January 20, 1987

• 1939

The Chairman: Our witnesses tonight are the Ad Hoc Committee on International Banking Centres of the Board of Trade of Metropolitan Toronto. The chairman of the committee is Ronald Robertson. Mr. Robertson is at station 14. With him is J. Pearce Bunting, a member of the committee, Gordon W. Riehl, a constituent of mine, and Mr. Jerry Collins, the general manager of the board. I want you to know Toronto is really a centre of financial interest.

• 1940

I think first of all, Mr. Robertson, if you would like to give us a short introduction of the position of the Board of Trade and then we could open it up to questions. I know there is some real desire to get on to the questions tonight.

Mr. Ronald Robertson, Q.C. (Chairman, Board of Trade of Metropolitan Toronto): Thank you very much, Mr. Chairman. We appreciate, ladies and gentlemen, the opportunity to come here before the committee to discuss the international banking centres proposal with you. It has been a subject that has consumed a great deal of our time and attention since the budget announcement of February last year, but I should add that we have been pursuing this matter since September 1982 in the board of trade, so we are somewhat familiar with it.

If I can summarize very quickly before going on, simply stated, the Board of Trade of Metropolitan Toronto believes that Toronto should be included in any list of Canadian communities identified by the Government of Canada as international banking centres. We would prefer that market forces identify these communities.

We will be giving you reasons, or through your questions we are hopeful that you might be persuaded to recommend that the proposal not be proceeded with as it stands and at least that if we recommend that the proposal be analysed as part of your committee's tax reform studies, which we understand are going on...

We have some confidence in the fact that at least we would be most surprised if the proposal as it stands would survive an objective review in the context of a reform tax system having among its objectives fewer preferences, greater fairness and simplicity.

Mr. Chairman, I have a statement here that enlarges upon the summary somewhat. If it is permissible I would read part of it, after which, if it is appropriate, Mr. Bunting would like to describe the globalization of the financial services industry

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 20 janvier 1987

Le président: Nous recevons ce soir les représentants du *Ad Hoc Committee on International Banking Centres*, du *Board of Trade of Metropolitan Toronto*. Le président du comité est M. Ronald Robertson, qui est affecté à la station 14. Les gens qui l'accompagnent sont M. J. Pearce Bunting, membre du comité, M. Gordon W. Riehl, un électeur de ma circonscription, et M. Jerry Collins, directeur général du *Board of Trade*. Je veux que vous sachiez que vous n'avez pas à nous convaincre de la position qu'occupe Toronto en tant que centre d'intérêt financier.

Monsieur Robertson, vous pourriez peut-être commencer en nous parlant un peu de la position du *Board of Trade*, et nous passerons ensuite aux questions. Les membres ont énormément de questions à poser ce soir.

M. Ronald Robertson, c.r. (président, Board of Trade of Metropolitan Toronto): Merci beaucoup, monsieur le président. Mesdames et messieurs, nous sommes heureux de l'occasion qui nous est faite de comparaître devant le Comité afin de discuter de la proposition relative aux centres bancaires internationaux avec vous. Il s'agit là d'une question à laquelle nous avons consacré beaucoup de temps et qui a beaucoup retenu notre attention depuis le budget de février dernier. Je dois toutefois ajouter que l'intérêt que porte le *Board of Trade* à cette question remonte à plus loin que cela, à septembre 1982, pour être plus précis, et que nous la connaissons donc assez bien.

Si je puis me le permettre, pour résumer de façon très succincte la position du *Board of Trade of Metropolitan Toronto*, je dirai que nous croyons que Toronto devrait figurer sur toute liste de villes canadiennes pouvant devenir des centres bancaires internationaux, dressée par le gouvernement du Canada. Nous préférierions que ce soit les forces du marché qui en décident.

Nous allons vous donner des raisons pour recommander, ou en répondant aux questions que vous nous poserez, nous espérons vous convaincre de recommander de ne pas mettre en oeuvre la proposition dans sa formulation actuelle, et à tout le moins vous recommander que la proposition fasse l'objet d'une analyse dans le cadre des études sur la réforme fiscale déjà en cours...

Nous serions très étonnés que dans sa formulation actuelle, la proposition puisse résister à un examen objectif dans le cadre d'une réforme par laquelle on vise, entre autres, à réduire le favoritisme dans le cadre de la fiscalité et à en accroître l'équité et la simplicité.

Monsieur le président, j'ai devant moi une déclaration qui va un peu plus loin que le résumé. Si vous me le permettez, j'en lirai une partie, après quoi, si cela convient, M. Bunting vous brossera un tableau du secteur des services financiers qu'inté-

[Texte]

which bears on this; and if the committee is still with us to let us do it, Mr. Riehl would like to explain a few of what we see as the generally held misconceptions about Toronto's position in the legislation in other jurisdictions.

The Chairman: That is fine.

Mr. Robertson: Thank you. I am sorry, there is a bit more of this statement, I am afraid.

The Chairman: Okay, fine. No hurry.

Mr. Robertson: There is no doubt in my mind that the financial services industry is experiencing and will continue to face radical and massive change. The big bang of deregulation in London last October, and now in Canada, and the rapid growth of Japanese commercial banks in the past six years from one to now six of the top ten banks of the world are two examples.

The internationalization of the marketplace is here now. There is no international agreement for global trade in financial services and the competition is tough, and we think Canada will succeed in changing this environment by the quality and efficiency of its performance and the marketplace will make that assessment.

As we see it, Canada cannot afford to have legislation that ignores the realities of market forces by handicapping Toronto, which is Canada's number one international financial and banking centre. Handicapping Toronto will hobble Canada's strongest runner in the race for trade in international financial services, and we believe to the detriment of all of Canada, whereas including Toronto would help Canada.

The IBC proposal in fact is directly contrary to the philosophy of deregulation, which is to free participants to compete effectively in the international market for financial services.

We are concerned about international perceptions if this proposal proceeds as now stated. It has been suggested that if Montreal and Vancouver are designated international banking centres and Toronto is not, this will have little or no effect on Toronto's international reputation. This view is not shared by those who are involved with international financial transactions on a daily basis. Perceptions are important, and if the most senior government of a country appoints specific cities as IBCs, that action can only be perceived internationally as the official will of that country, appearances and realities notwithstanding. The result is the delivery of a confusing signal into the international marketplace about how Canada assesses its own financial centres.

[Traduction]

resse la question, et enfin, si le Comité y consent toujours, M. Riehl voudrait apporter quelques explications au sujet de certaines idées fausses qui circulent généralement relativement à la position de Toronto dans le cadre de la législation d'autres juridictions.

Le président: Très bien.

M. Robertson: Merci. Je m'excuse, mais je n'ai pas encore terminé.

Le président: D'accord. Allez-y. Prenez tout le temps voulu.

M. Robertson: À mon avis, il ne fait aucun doute que le secteur des services financiers traverse à l'heure actuelle une période de transformation radicale et très importante et que cette tendance se poursuivra. À titre d'exemple, qu'il suffise de mentionner l'importante activité de déréglementation dont on a été témoin à Londres, en octobre dernier, et maintenant au Canada, et la croissance rapide des banques commerciales japonaises au cours des six dernières années, dont on a vu le nombre passer de une à six banques parmi les 10 banques les plus importantes du monde.

Le phénomène d'internationalisation du marché atteint maintenant le Canada. Il n'y a pas d'accord international en matière de commerce mondial dans le domaine des services financiers, et la concurrence y est serrée. Nous croyons que le Canada parviendra à modifier ce milieu par la qualité et l'efficacité de sa performance. C'est le marché qui en décidera.

Dans ses lois, le Canada ne peut se permettre de faire fi des forces du marché en passant les menottes à Toronto, le plus important centre bancaire et financier international du Canada. Handicaper Toronto reviendrait à entraver le meilleur coureur canadien dans la course vers la conquête du marché des services financiers internationaux, et ce, croyons-nous, au détriment de l'ensemble du Canada, tandis qu'en incluant Toronto, il aiderait grandement sa cause.

En fait, la proposition à l'égard des centres bancaires internationaux est diamétralement opposée au principe même de la déréglementation, qui veut que l'on donne davantage de latitude aux participants pour livrer une concurrence efficace dans le contexte du marché international des services financiers.

Nous craignons l'impression qui pourrait se dégager sur le plan international si l'on mettait en oeuvre la proposition telle qu'elle est formulée à l'heure actuelle. Certains ont dit que le fait de désigner Montréal et Vancouver comme centres bancaires internationaux et de laisser Toronto de côté n'aurait que très peu ou pas du tout d'effet sur la réputation internationale de Toronto. Les gens qui s'occupent quotidiennement d'opérations financières internationales ne sont pas de cet avis. Les impressions sont importantes, et quand le premier gouvernement d'un pays désigne des villes précises comme centres bancaires internationaux, un tel geste ne peut manquer d'être perçu sur le plan international comme l'expression de la volonté officielle de ce pays, malgré toutes les apparences et les réalités. En agissant ainsi, le Canada lance sur le marché international un message confus sur la façon dont il évalue ses propres centres financiers.

[Text]

• 1945

By way of example, one wonders what the reactions would be if Washington named San Francisco and Boston as IBCs but ignored New York, or if in the U.K. the cities of Liverpool and York were designated IBCs but not London. We know of no country in the world that has enacted legislation appointing specific cities within its borders as IBCs.

We are concerned as well with the starting of a tax war between the provinces. Each province in Canada must develop a tax structure that reflects its needs and goals, all hopefully within the context of national requirements and in recognition that the same taxpayer supports many levels of government.

While the Canadian tax system is far from perfect and indeed is soon about to be reviewed, it is obvious that the IBC proposal is already creating friction when the Province of Ontario threatens to act to neutralize a federal move on the matter. Surely, we feel, it is not in Canada's best interest to adopt a tax policy that knowingly will generate a tax war between the provinces.

We are concerned as well that what is proposed would not be the end of the road by any means. We regard what is proposed as a thin edge of a wedge. We have been advised by the Department of Finance that the legislation now being contemplated is limited to the lending to non-residents of funds deposited by non-residents. This is a much narrower scope of activity, the profit of which will enjoy federal income tax exemption, than the activities contemplated in the Department of Finance's discussion paper of September 1986, and very much narrower than the exempt activities in the Quebec legislation. However, this still constitutes a major part of international banking business.

As a result of the narrower scope and other changes, only a modest transfer of personnel would be anticipated at the outset. Presumably this has been done in response to the considerable concern that has been expressed about the domestic impact of the proposal—this narrowing of activity. If so, we remain concerned, because once the principle of selecting cities in Canada to be IBCs has been enshrined, there will be continuing strong pressure to expand the activities of these centres and to extend their services into all areas of international banking and beyond international banking into regular financial services. Governments have been known to respond to pressure in the past and could again in the future, particularly when they can claim to be merely embellishing an established program.

In addition, narrowing the scope of the legislation now contemplated would have no effect whatever on the negative

[Translation]

Par exemple, on se demande ce que seraient les réactions si Washington décidait de désigner San Francisco et Boston comme centres bancaires internationaux, mais négligeait de désigner New York, ou si, au Royaume-Uni, on désignait Liverpool et York, et pas Londres, comme centres bancaires internationaux. À notre connaissance, aucun pays au monde n'a jamais passé de loi dans laquelle on désignait des villes particulières comme centres bancaires internationaux dans les limites de ses frontières.

Nous craignons aussi que cette proposition ne déclenche une guerre entre les provinces sur le plan de la fiscalité. Chaque province canadienne doit se doter d'un régime fiscal qui reflète ses besoins et ses objectifs, aligné le plus possible avec les exigences nationales, tout en reconnaissant que le même contribuable supporte plusieurs niveaux de gouvernement.

Compte tenu que la fiscalité canadienne est loin d'être parfaite et qu'on est d'ailleurs sur le point de la réviser, il est évident que la proposition relative aux centres bancaires internationaux crée déjà des frictions; à preuve, la menace que fait planer l'Ontario de neutraliser tout geste en la matière de la part du gouvernement fédéral. Nous sommes convaincus que le Canada n'a pas intérêt à adopter une politique en matière fiscale qui ne pourra manifestement qu'engendrer une guerre fiscale entre les provinces.

Nous craignons aussi que ce que l'on propose ne soit que la pointe de l'iceberg. Au ministère des Finances, on nous a dit que la loi envisagée à l'heure actuelle se limitait aux prêts à des non-résidents de fonds déposés par des non-résidents. C'est là une activité à portée beaucoup plus limitée, dont les bénéfices seront exonérés d'impôt fédéral, que les activités envisagées dans le document de travail de septembre 1986 rédigé au ministère des Finances, et beaucoup plus limitée que les activités exonérées d'impôt inscrites dans la loi du Québec. Il n'en demeure pas moins qu'elles constituent une part importante du marché bancaire international.

Compte tenu de la portée maintenant plus limitée de l'activité et des autres modifications, on prévoit qu'elle n'engendrerait au départ qu'un faible mouvement du personnel. On peut supposer que l'on doit le rétrécissement de la portée de cette activité au grand nombre d'inquiétudes que l'on a exprimées relativement aux conséquences de la proposition sur le plan national. Si c'est le cas, nos inquiétudes demeurent, parce qu'une fois que l'on aura adopté en bonne et due forme le principe qui veut que l'on désigne des villes comme centres bancaires internationaux au Canada, on exercera toujours de fortes pressions pour donner plus de place aux activités de ces centres et élargir leurs services dans tous les secteurs du système bancaire international et au-delà, dans les services financiers réguliers. On sait que les gouvernements ont toujours eu tendance à céder aux pressions et qu'ils le feront probablement encore, en particulier quand ils peuvent se réclamer de ne le faire que dans le but d'améliorer un programme existant.

En outre, limiter la portée de la loi n'aurait aucun effet sur la perception négative qu'engendrera sur le plan international

[Texte]

external perception that will occur if the IBC designation is applied and Toronto is excluded.

We have asked ourselves and we ask the committee what is in it for Canada. In the final analysis, this is the key question. In the report to the Department of Finance in March 1986 the former Governor of the Bank of Canada, Louis Rasminsky, and his colleague, Mr. R. W. Lawson, who appeared before you recently, stated, as you will recall:

It does not seem likely that Canada could win more than modest benefits from aggressive tax competition to attract international banking activity, and the extent of these would be uncertain.

These views, of course, were reconfirmed when these gentlemen met with your committee on December 9.

To our knowledge, there have been no other studies commissioned by the Department of Finance that dispute these opinions. For that matter, we are not aware of any studies done by the department to determine the tax losses to Canada over time, the value of any new business that might be generated for Canada, or to assess the costs of inefficiencies that could occur by implementing the proposal.

Our view and bottom line is let the market forces prevail. Our board of trade is well aware of the favoured economic position currently enjoyed by Metro Toronto. We understand the desire of our national government to stimulate the economies of other cities and regions and to promote the economic health of Canada as a whole, but we do not believe these goals are best achieved by trying to legislate change in market forces in a field as volatile and sensitive as international finance. Unless Canada is prepared to meet its competition head on with as few tax or trade distortions as possible, then our economic prospects as a nation are in trouble.

• 1950

In summary, we think the international banking centre proposal is out of step with the realities of the international financial world today, will create unnecessary disputes within our country in return for doubtful benefits, will distort market decisions, and will restrict the ability of Canada's major financial centre to compete internationally.

If I may conclude with our request, we are hopeful that having heard all the evidence in this matter, your committee will consider counselling Parliament against proceeding with the proposal, and will proceed to study it in the context of the total tax reform package.

[Traduction]

le fait de désigner des villes comme centres bancaires internationaux en excluant Toronto.

Nous nous sommes interrogés sur les avantages que pourrait tirer le Canada d'une telle aventure, et nous posons la question au Comité. En définitive, tout tourne autour de cela. Dans le rapport qu'ils ont remis au ministère des Finances en mars 1986, l'ancien gouverneur de la Banque du Canada, M. Louis Rasminsky, et son collègue, M. R.W. Lawson, qui ont comparu devant le Comité dernièrement, disaient, comme vous vous en souviendrez:

Il ne nous semble pas vraisemblable que le Canada puisse retirer des avantages importants d'une disposition fiscale concurrentielle qui attirerait des opérations bancaires internationales au pays, et la portée de ces avantages est incertaine.

M. Lawson et M. Rasminsky vous ont d'ailleurs évidemment reconfirmé la chose quand ils sont venus vous rencontrer le 9 décembre.

À notre connaissance, aucune étude commandée par le ministère des Finances n'est venue contredire ces opinions. En l'occurrence, nous ne savons pas si le ministère a mené quelque étude que ce soit pour déterminer les pertes fiscales pour le Canada sur une période déterminée, quantifier les nouvelles activités commerciales qui pourraient être générées au Canada ou évaluer les coûts des inefficacités que pourrait entraîner la mise en oeuvre de la proposition.

La position que nous défendons se résume à laisser s'exercer les forces du marché. Nous sommes parfaitement conscients de la position économique privilégiée dont jouit l'agglomération de Toronto à l'heure actuelle. Nous comprenons notre gouvernement national de vouloir stimuler la situation économique d'autres villes et régions et favoriser la santé économique du Canada dans son ensemble, mais nous ne croyons pas que chercher à modifier les forces du marché par des moyens législatifs dans un domaine aussi volatile et délicat que la finance internationale soit la meilleure façon d'y arriver. Si le Canada n'est pas prêt à faire face à la concurrence en créant le moins de distorsion possible sur le plan de la fiscalité ou du commerce, nos perspectives économiques ne sont pas prometteuses en tant que nation.

En résumé, nous croyons que la proposition relative aux centres bancaires internationaux est déphasée par rapport aux réalités du monde de la finance internationale d'aujourd'hui et qu'elle engendrera des disputes inutiles au sein de notre pays pour des avantages douteux, faussera les décisions du marché et limitera le principal centre financier du Canada dans sa capacité de livrer concurrence à l'échelle internationale.

Pour conclure, si vous me le permettez, voici ce que nous souhaitons: nous espérons qu'après avoir entendu tous les témoignages qui lui seront rendus sur cette question, votre Comité considère de recommander au Parlement de ne pas mettre en oeuvre la proposition et qu'il en entreprenne l'étude dans le contexte de la réforme globale de la fiscalité.

[Text]

That concludes the statement that is signed by our president of the board of trade, F.G. Hamilton, Q.C., and Mr. Collins, general manager. Mr. Bunting is prepared to speak on the matter of globalization.

Mr. J. Pearce Bunting (Member, Board of Trade of Metropolitan Toronto, Ad hoc Committee on International Banking Centres): Canada will be hard pressed to maintain its financial sovereignty as we move from national markets to time-zone markets, to global markets. In order to build on that statement, I would like to give a very cursory background to what is being going on in the globalization of markets and why.

Since the war, with tax-advantaged savings, and this is virtually all over the world, there has been an incredibly large build-up of institutional money. Often that amount of money has become too large even for the national markets. Both for that reason and in order to get better returns because of the volatility of markets, there has been a move in recent years to international diversification of those institutional funds. At the same time, there has been a world-wide demand for capital. The two of them have met.

We saw in the beginning of the 1960s the beginning of the Euro-bond market, primarily centred in London. Today that is a \$400-billion-a-year market. We have seen in more recent years the development of the Euro-currency market. That is an astronomical \$28-trillion-a-year market; \$90 billion a day is done in London and \$54 billion a day in New York, and a comparable amount in Tokyo. We have seen the development—and this is the most recent event—of international trading in equities. Today there are 472 companies that according to Euro-money are traded virtually every day outside their country of origin.

What has been going on in the globalization of markets is really a continuation of an historic trend of geographic centralization. That sounds a bit of a contradiction in terms when we are talking about centralization or global markets, but we have gone from local markets to regional markets to national markets. Now we are moving to two time-zone markets and will be moving to global markets.

As a quick background to this, I give as an example the Merchant Bank of Halifax, founded in Halifax, which then became the Bank of Nova Scotia. The Bank of Nova Scotia moved to Montreal and more recently has moved to Toronto. We see here the movement from a regional area to the national level. Similarly, Royal Securities was started by Mr. Max Aitken in the Maritimes, in Halifax. It moved to Montreal. Today it is controlled by Merrill Lynch in New York.

[Translation]

C'est sur ces recommandations que se termine la déclaration signée par M. F.G. Hamilton, c.r., et M. Collins, respectivement président et directeur général du *Board of Trade*. M. Bunting abordera maintenant la question de la planétisation.

M. J. Pearce Bunting (membre, Board of Trade of Metropolitan Toronto, Ad hoc Committee on International Banking Centres): Avec l'évolution des marchés nationaux vers des marchés où les opérations se déroulent dans tous les fuseaux horaires, des marchés mondiaux, le Canada aura de plus en plus de difficulté à préserver sa souveraineté financière. Pour illustrer cet énoncé, je voudrais faire un bref historique du phénomène de la planétisation des marchés et en expliquer les causes.

Depuis la guerre, avec les mécanismes qui ont permis d'accumuler des fonds exempts d'impôt dans la presque totalité des pays du monde, certaines institutions ont aujourd'hui en réserve des sommes d'argent faramineuses. Il arrive même souvent qu'elles soient trop considérables pour être absorbées par les marchés nationaux. C'est pour cette raison, en même temps que pour obtenir des rendements plus intéressants à cause de la volatilité des marchés, que l'on a été témoin dans les dernières années d'un mouvement vers la diversification internationale de ces fonds institutionnels. Parallèlement à cette tendance, nous avons vu s'accroître la demande mondiale de capitaux. Ces deux courants se sont rencontrés.

Au début des années 60, on a vu naître le marché des obligations européennes, concentré principalement à Londres. Aujourd'hui, c'est un marché de 400 milliards de dollars annuellement. Dans les quelques dernières années, nous avons assisté au développement du marché des eurodevises. Ce marché atteint aujourd'hui la somme de 28 trillions de dollars annuellement; à Londres, les opérations atteignent quotidiennement une valeur de 90 milliards de dollars, à New York, de 54 milliards de dollars, et à Tokyo, la valeur des opérations quotidiennes est comparable à celle de New York. Plus récemment encore, on a commencé à échanger des valeurs mobilières sur la scène internationale. Aujourd'hui, selon *Euro-money*, les titres de 472 sociétés s'échangent presque quotidiennement à l'extérieur de leur pays d'origine.

La planétisation des marchés est en réalité la considération d'une tendance historique de centralisation géographique. Cela peut paraître un peu contradictoire en parlant de centralisation ou de marchés mondiaux, mais nous sommes passés des marchés locaux aux marchés régionaux, pour aboutir aux marchés nationaux. Aujourd'hui, deux marchés assujettis aux fuseaux horaires se dessinent, et nous nous orientons vers des marchés mondiaux.

Pour illustrer brièvement ce phénomène, je donnerai l'exemple de la *Merchant Bank* d'Halifax, fondée à Halifax, et qui est devenue la Banque de Nouvelle-Écosse. La Banque de Nouvelle-Écosse s'est par la suite installée à Montréal et, depuis peu, son siège social est à Toronto. Cela démontre bien le mouvement du niveau régional au niveau national. La société *Royal Securities*, fondée par M. Max Aitken dans les Maritimes, installée à Halifax à sa création, a déménagé à

[Texte]

In the most recent times, we have seen the beginnings of the move from the national markets in Paris, Toronto, Frankfurt, etc., where there are certain cities that predominate within countries. Now there are cities that predominate within time zones or adjacent time zones.

• 1955

London has seen the development, as I said, of the Euro-bond market and the Euro-currency market. We have all read of the big bang, and it is becoming the predominant market in Europe.

Tokyo, because of the huge amount of money the Japanese have to invest abroad, is becoming the biggest single creditor in the world. Nomura Securities has made the prediction that the Tokyo market will be bigger than New York by the mid-1990s.

On a truly global basis, New York is losing market share to the rest of the world. But on an absolute basis they are gaining, and they are clearly gaining in this time zone. We see this, as an example, at the Toronto Stock Exchange, where we look at our 25 top stocks, which are 40% of our trading. At the moment, 51% of that trading is still done in Canada, but 49% is done in the United States. You can see how close we are to being at a potential switch-over.

When we look at the reasons that lead to one city becoming predominant within a country, or now one city becoming predominant in a time zone, and perhaps in the end one city becoming dominant globally, there are many reasons. When you think of the financial system, I think it is useful to think of the way a bank operates. The very biggest loans are made and approved by the board of directors and they are at a central point. At the regional levels, smaller loans are made, and at the local level, even smaller loans are made. What happens is that the largest and the most complex decisions are made at the central point. Large bank loans, money market operations, currency operations, large underwritings, clearing and settlement—all these are things that are more naturally and efficiently done if they are centralized in one point.

The thing that has driven the centralization over time has simply been that as communications improved, the information that could go from the centre out, or from out to the centre, has become easier to do. But there are other factors that lead to centralization, such as geographic location. London is clearly becoming an important factor today because of its position between Tokyo and New York. Similarly, there are predictions now that Los Angeles will become an important financial centre because of its position between New York and Tokyo.

[Traduction]

Montréal. Aujourd'hui, c'est la société *Merrill Lynch* de New York qui la contrôle.

Il y a quelque temps, nous avons vu s'amorcer le mouvement vers des marchés de plus grande envergure que les marchés nationaux à Paris, Toronto, Francfort, etc. Il y a quelques villes qui se démarquent nettement dans certains pays. Aujourd'hui, il y a des villes qui ont pris une importance prédominante dans certains fuseaux horaires ou dans des fuseaux horaires adjacents.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, Londres a vu naître le marché des obligations européennes et celui des eurodevises. Nous avons tous lu quelque chose à propos de la grande opération de déréglementation qu'on y a menée, et ce marché progresse vers le premier rang des marchés européens.

Tokyo, forte des capitaux considérables dont disposent les Japonais pour fins d'investissement à l'étranger, est en train de devenir le plus important créancier du monde. Chez *Nomura Securities*, on prédit que le marché de Tokyo dépassera celui de New York en importance vers le milieu des années 90.

Sur le plan international, New York perd du terrain par rapport au reste du monde, mais sur une base absolue, elle en gagne, en fait, et plus particulièrement dans le marché de notre fuseau horaire. Les mouvements des 25 principaux titres à la Bourse de Toronto, qui représentent 40 p. 100 des échanges, illustrent bien cette réalité. À l'heure actuelle, 51 p. 100 de ces échanges se font encore au Canada, mais 49 p. 100 s'effectuent aux États-Unis. Vous pouvez constater dans quelle mesure il est possible qu'un renversement survienne.

Les raisons qui font qu'une ville accède à une position prédominante dans un pays, ou, de nos jours, dans le marché d'un fuseau horaire, et peut-être en bout de course, au niveau mondial, sont multiples. Quand on pense au système financier, je crois qu'il est utile de partir du mode de fonctionnement d'une banque. Dans le système d'une banque, c'est le conseil d'administration, généralement installé au siège social, qui approuve les prêts les plus importants. Aux niveaux régional et local, l'importance des prêts consentis diminue proportionnellement. Cela signifie donc que les décisions les plus importantes et les plus complexes sont prises en un point central. Les prêts bancaires importants, les opérations sur le marché monétaire, les opérations relatives aux devises, les garanties importantes, les opérations de compensation et de règlement sont toutes des activités qui s'effectuent plus naturellement et plus efficacement quand elles se font en un point central.

Au fil des ans, c'est tout simplement l'amélioration des communications qui a mené à la centralisation; l'information peut aujourd'hui circuler plus facilement entre le centre et ses succursales. Mais il y a encore d'autres facteurs qui favorisent la centralisation, entre autres la situation géographique. C'est évidemment le cas de Londres, qui bénéficie de sa situation géographique entre Tokyo et New York. On prévoit aujourd'hui que Los Angeles, en raison de la situation géographique privilégiée qu'elle occupe, elle aussi, entre New York et Tokyo, deviendra un centre financier important.

[Text]

Language is of course another factor that influences whether or not a city can become a central point, as are, as I indicated earlier, communications and transportation.

There are dis-economies, such as information cost. It is clearly easier to do small loans in the local area where you know the people, rather than to do them at the center. Therefore, only the larger and more complex ones are done at the centre. You can have factors that work against centralization, such as crowding, which may be a problem that New York is beginning to run into now.

Another problem, frankly, is regulation. If the regulation in a country is not conducive to it becoming a financial centre, then it is unlikely to do so. That has been the case in Tokyo up until now, but that is rapidly changing.

Another very important one, Mr. Chairman, is the whole perception of the environment in the area. Of course, this is one of the factors we are talking about here at the moment.

All of this leads me to the point that in the short term, we in Canada are fighting a natural trend for the financial centre of what is happening in Canada to move to New York, and eventually beyond New York.

There is a genuine question of our maintaining our financial sovereignty in this country. In talking about the particular legislation we have here, it seems to me that at a time when we are trying to maintain our financial sovereignty, it is contrary to hobble the City of Toronto when it is, you might say, the Gretzky on the team that is trying to lead Canada forward in the international markets.

• 2000

This type of legislation certainly gives a poor impression of the government intervention to foreign investors. They really wonder what we have in our minds when we do not allow our major centres to play. Frankly, it raises a question of the commitment by the federal government to the idea of international markets, which is strange at a time when the whole deregulatory concept has been brought forward with the idea that we should be a player. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Riehl.

Mr. Gordon W. Riehl (Member, the Board of Trade of Metropolitan Toronto, Ad hoc Committee on International Banking Centres): My purpose is to clear up a few misconceptions. The first one concerns what Toronto wants. Well, we do not want to be named as the international banking centre of Canada and we do not want to preclude Vancouver or Montreal from being named as international banking centres. We take the same position as the treasurer of Alberta. In his letter dated June 4, 1968, he said:

[Translation]

La langue est évidemment un autre facteur qui influe sur le potentiel d'une ville à devenir un point central, tout comme le sont les communications et le transport, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure.

Un tel mode de fonctionnement comporte certains désavantages financiers, comme le coût de l'information. Il est évidemment plus facile de consentir des prêts de moindre importance au niveau local, où l'on connaît les gens, que de les faire approuver au centre. C'est pour cette raison que seuls les prêts les plus importants et les plus complexes passent par le centre. Il peut aussi y avoir un certain nombre de facteurs qui nuisent à la centralisation, comme l'engorgement, problème qui commence peut-être à se manifester à New York.

La réglementation constitue elle aussi un autre problème, en vérité. Si la réglementation d'un pays n'est pas favorable à ce qu'une ville accède au rang de centre financier, il est alors douteux que cela se fasse un jour. La ville de Tokyo était justement dans cette situation jusqu'à tout récemment, mais l'évolution est rapide.

Un autre facteur des plus importants, monsieur le président, tient à la perception du milieu. Et c'est évidemment là un des principaux facteurs que nous faisons valoir à l'heure actuelle.

Tout cela pour dire qu'à court terme, nous, au Canada, devons lutter contre un courant naturel qui entraîne le centre financier du Canada vers New York, et éventuellement vers une autre ville plus importante que New York sur le plan financier.

Le Canada se doit de défendre sa souveraineté financière. Dans le contexte de la loi présentée, alors même que nous tentons de préserver notre souveraineté financière, il me paraît contraire aux intérêts du Canada de passer ainsi les menottes à la ville de Toronto, qui est, à toutes fins utiles, le Gretzky de l'équipe, qui s'efforce de faire progresser le Canada sur la scène internationale.

Ce genre de loi donne sûrement aux investisseurs étrangers une bien mauvaise impression de l'intervention gouvernementale. Ils se demandent vraiment pourquoi nous excluons nos principaux centres. Pour être franc, cela remet en question l'engagement du gouvernement fédéral à l'égard des marchés internationaux, ce qui est plutôt étrange quand on sait que toute la notion de la déréglementation repose sur le principe de notre participation sur la scène internationale. Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Riehl.

M. Gordon W. Riehl (membre, Board of Trade of Metropolitan Toronto, Ad hoc Committee on International Banking Centres): Je voudrais tout d'abord redresser un certain nombre d'idées fausses qui circulent, et tout d'abord, à propos de ce que veut Toronto. Le but que nous recherchons n'est pas de devenir le centre bancaire international du Canada, et nous ne voulons pas non plus empêcher Vancouver ou Montréal de devenir des centres bancaires internationaux. Notre position est analogue à celle du trésorier de l'Alberta. Dans une lettre écrite le 4 juin 1968, il disait à peu près ceci:

[Texte]

As Alberta has indicated in previous correspondence, amendments to Canadian tax laws aimed at encouraging international banking should be national in orientation and should permit market forces to determine the scope and location of the operations. As such, the proposal may further balkanize the Canadian economy and financial system.

C.J. Purves, the Mayor of Edmonton, wrote, in 1982:

There are already too many divisions which pull Canadians apart rather than draw them together. Any action by the Government of Canada to provide preferential treatment of one community over another will not serve the common good of Canada.

Our position is the same as The Canadian Bankers' Association, which stated in their letter of July 16, 1986, to quote:

A more realistic approach would be to allow market forces to determine the location of International Banking Centres within Canada.

This has been repeated by the CEOs of at least three of the five major banks. One reported telex described the proposal as disastrous. An independent survey of the B banks, which was done by Bay Research, indicated that the majority of the B banks disagreed with the proposal. The president of Morgan Bank of Canada wrote to the Minister of Finance:

In summary, an IBC offering significant income tax incentives and an appropriate corporate structure may very well be attractive to foreign banks, but the benefits to Canada are at best unclear.

The establishment of an international banking centre in New York has often been cited as an example to support the establishment of international banking centres in Canada in designated cities, but the situation is not comparable. The federal U.S. legislation authorized the establishment of international banking centres anywhere in the United States. It did not designate any particular city, state or region.

The only concession made by the U.S. federal legislation was to exempt the requirement of the Federal Reserve Bank for international banking centres on interest ceilings and reserves. Canada already did, and still does, exclude foreign assets from the reserve requirements and the same position is now taken by the United States. There were no tax concessions made by the U.S. federal government to international banking centres. Any concessions that were made were done by local states.

The COPEM report of Montreal suggested, on the basis of New York's experience, that thousands of jobs would be created from offshore. In fact, in a survey of 72 banks in New York, an estimated 55 to 67 new jobs were created. Again, I

[Traduction]

Comme le gouvernement de l'Alberta l'a indiqué dans des lettres antérieures, des amendements que l'on apporterait aux lois canadiennes en matière de fiscalité, visant à favoriser l'activité bancaire internationale, devraient avoir une orientation qui soit nationale et permettre aux forces du marché de déterminer l'étendue des opérations et leur localisation. La proposition, dans sa forme actuelle, peut fragmenter encore davantage l'économie et le système financier canadien.

En 1982, le maire d'Edmonton, M. C.J. Purves, écrivait:

Il y a déjà trop d'éléments qui divisent les Canadiens entre eux plutôt que de les rapprocher. Tout geste de la part du gouvernement du Canada qui pourrait être interprété comme du favoritisme à l'égard d'une ville en particulier sera préjudiciable à l'intérêt commun du Canada.

Notre position est analogue à celle de l'Association des banquiers canadiens, qui disaient, dans une lettre en date du 16 juillet 1986:

Une approche qui se voudrait plus réaliste consisterait à laisser les forces du marché décider de l'emplacement des centres bancaires internationaux au Canada.

Cet avis a été repris par les hauts dirigeants d'au moins trois des cinq plus grandes banques. Dans un certain télex, on qualifiait la proposition de désastreuse. Une enquête indépendante menée par *Bay Research* auprès des banques de l'annexe B a révélé que la plupart d'entre elle étaient contre la proposition. Le président de la *Morgan Bank of Canada* écrivait au ministre des Finances:

En résumé, un centre bancaire international offrant des avantages fiscaux importants et une structure commerciale appropriée peut très bien s'avérer attrayant pour des banques étrangères, mais que pour le Canada, le mieux que l'on puisse dire, c'est que les avantages ne seront pas évidents.

On s'est souvent réclamé de l'établissement d'un centre bancaire international à New York pour appuyer la création de centres bancaires internationaux au Canada dans des villes désignées, mais la situation n'est pas comparable. La loi fédérale américaine autorisait la création de centres bancaires internationaux où que ce soit aux États-Unis; aucune ville, aucun État ou aucune région en particulier n'y était désigné.

La seule concession qu'accordait la loi fédérale américaine tenait à la mesure d'exception pour les centres bancaires internationaux de se conformer à l'exigence de la *Federal Reserve Bank* relative aux réserves et aux plafonds des intérêts. Le Canada a déjà levé les exigences ayant trait aux réserves à l'égard des actifs étrangers, une mesure qui est d'ailleurs toujours en vigueur, et les États-Unis ont maintenant adopté la même position à cet égard. Le gouvernement fédéral américain n'avait accordé aucune concession fiscale aux centres bancaires internationaux. Toutes les concessions ont été faites par les États.

Dans le rapport COPEM de Montréal, en se fondant sur l'expérience de New York, on avance que des milliers d'emplois seraient créés. En réalité, dans une enquête réalisée auprès de 72 banques de New York, on estime que toute

[Text]

repeat, the comparison to New York is not valid because it is not quite the same legislation, but based on the number of jobs that were created, it would seem that we are going to pay several millions of dollars for every new job created in Canada.

There has been considerable misrepresentation as to Toronto's role as an international financial centre. I am not going to dwell on this to any great length, but I might state that of the 54 B banks, 42 have their head offices in Toronto and 4 others have their executive offices here. Toronto achieved its position gradually over a period of 130 years without federal government help of any kind.

• 2005

Mr. Bunting has discussed the growth of the stock market. The gradual ascendancy of Toronto in banking followed the similar trend of the stock markets, but at a little slower pace. It was not until the 1960s that Toronto was clearly the international banking centre of Canada. That was several years before 1976. This is supported by a study of the formation of financial centres, a study in comparative economic history by Charles P. Kindleberger of the Massachusetts Institute of Technology. The study covers the history and development of the major financial centres in the world and a chapter discusses the Canadian situation.

Another means of measuring Toronto's international role is by airport traffic. Pearson International is 19th in the world in passenger volume, more than twice that of any other Canadian community. There are other measurements, such as bank clearings, as well.

There is some misconception on the way banks operate. Our banks compete internationally and they have to be as efficient as possible. The domestic operations and international operations are intertwined because this is the most efficient way to carry on business. If you move one part of a department, the balance will have to follow in order to remain competitive. That is why so many people in Toronto are concerned about having to move and why our community is concerned about the impact of losing them.

International banking is a highly specialized industry where tax laws are of vital importance, requiring a knowledge not only Canadian tax law, but also of the tax laws of other countries. This is what decides where the loans and deposits are going to be booked. The real experts in this field are found only in the industry. We find it strange that the first technical discussions with the Canadian Bankers Association were held only last week. I think that is important. We found that Mickey Cohen, the previous deputy minister of Finance, did a

[Translation]

l'opération ne s'est soldée que par la création de 55 à 67 nouveaux emplois. Je répète à nouveau que la comparaison avec New York ne tient pas parce que la législation diffère quelque peu, mais quoi qu'il en soit, en ne considérant que le nombre d'emplois qui ont été créés, il semblerait que chaque nouvel emploi, au Canada, nous coûterait plusieurs millions de dollars.

On a considérablement faussé la réalité en ce qui a trait au rôle de Toronto en qualité de centre financier international. Je n'ai pas l'intention de m'étendre plus que de raison sur le sujet, mais je pourrais dire que 42 des 54 banques canadiennes de l'annexe B ont leur siège social à Toronto et que les bureaux administratifs de quatre autres d'entre elles y sont installés. La position qu'occupe aujourd'hui Toronto est le fruit de 130 années de travail, et ce, sans avoir reçu quelque appui que ce soit de la part du gouvernement fédéral.

M. Bunting a parlé tout à l'heure de la croissance du marché des valeurs mobilières. La progression de Toronto dans le domaine bancaire a accompagné celle des marchés boursiers, mais un peu plus lentement. Ce n'est qu'autour des années 60 que Toronto s'est vu confirmer dans son rôle de centre bancaire international du Canada. C'était plusieurs années avant 1976. Cette assertion est appuyée par une étude de la formation des centres financiers, une étude en histoire économique comparative réalisée par M. Charles P. Kindleberger, du Massachusetts *Institute of Technology*. Dans son étude, l'auteur fait l'historique du développement des principaux centres financiers du monde, et l'un des chapitre est consacré à la situation canadienne.

L'achalandage dans les aéroports est un autre facteur qui permet de mesurer le rôle de Toronto sur le plan international. Le nombre de voyageurs qui passent annuellement par l'aéroport international Lester B. Pearson, plus du double de la quantité de voyageurs dans quelque autre aéroport canadien que ce soit, le place au 19^e rang au monde. Parmi les autres mesures qui existent, il y a aussi les opérations de compensation bancaire.

Il y a aussi des idées fausses qui circulent au sujet du mode de fonctionnement des banques. Nos banques livrent concurrence sur la scène internationale et doivent être aussi efficaces que possible. Les opérations nationales et internationales sont entrelacées parce que c'est la façon de faire la plus efficace qui soit. Déplacer une partie d'un service signifie qu'il faudra faire suivre le reste pour demeurer concurrentiel. C'est pourquoi tellement de gens de Toronto craignent de devoir déménager, et notre collectivité s'inquiète des conséquences de leur départ.

L'activité bancaire internationale est un domaine hautement spécialisé, où les lois fiscales ont une importance capitale, et qui requiert non seulement une connaissance des lois canadiennes, mais aussi des lois des autres pays en matière de fiscalité. C'est à partir de ces lois que l'on décide où inscrire les prêts et les dépôts. Les vrais experts en la matière sont les gens du domaine. Nous trouvons plutôt étrange que les premières discussions techniques avec l'Association des banquiers canadiens n'aient eu lieu que la semaine dernière. Je crois que

[Texte]

study and rejected the idea on January 23, 1983. He consulted with the banking experts before he made his recommendations.

I would like to quote the Premier of Nova Scotia in a letter to the Minister of Finance:

I am convinced you should go one step further and give Halifax the opportunity to be an international banking centre for Atlantic Rim countries.

It is interesting to note if Montreal has a claim to a monopoly on international banking centres on historic grounds, Halifax has an even better one. Halifax was Canada's first banking centre. Two of Canada's big five banks originated there. Indeed, if a Canada-U.S. trade pact is successfully negotiated for the benefit of all of Canada, our north-south trade traffic will increase substantially, because these are our natural trading routes. Thus, our Atlantic provinces will have increased trade with the Atlantic seaboard states and western provinces with western and central states.

It seems ludicrous that we will be trying to deal with U.S. cities which are allowed to have international banking centres while cities such as Calgary, Edmonton, Regina, Saskatoon, Winnipeg, and Halifax will be precluded from being on the same footing. These facilities are important to Ontario cities as well, particularly our border cities such as Sault Ste. Marie, Sarnia, Windsor, Niagara region, Kingston, and Cornwall.

The Mayor of Hamilton has stated his opposition to these proposals. We believe many other cities will be heard from, particularly when they find out what is in store for them.

The stated principles of the government are: less government interference, let the marketplace decide, and create regional harmony. This policy fails on all three points.

The Chairman: I am going to commence questioning. I am going to ask members to be relatively quick tonight. Then we can come back for a second round. We have a lot of people here because it is quite important. I am going to start with Mr. McCrossan and then go to Mr. Garneau. Mr. McCrossan, if you could limit your time, so we could move along, I think that would be fair.

Mr. McCrossan: Thank you, Mr. Chairman. I am not going to question you on the "me too" aspects of your proposal; that is, if somebody else is getting it, Toronto should get it too. You have identified in your own brief the key question: Should we proceed with tax incentives for international banking in the first place? I would like to start my questioning along these lines. What evidence do you have that these types of tax

[Traduction]

c'est important. Nous avons découvert que Mickey Cohen, l'ancien sous-ministre des Finances, a mené une étude et rejeté l'idée le 23 janvier 1983. Il a consulté les experts du domaine bancaire avant de faire ses recommandations.

Dans une lettre qu'il adressait au ministre des Finances, le premier ministre de la Nouvelle-Écosse disait:

Je suis convaincu que vous devriez aller encore plus loin et donner à Halifax la possibilité de devenir un centre bancaire international pour les pays de l'Atlantique.

Il est intéressant de noter que si Montréal peut historiquement se réclamer d'un monopole pour ce qui est des centres bancaires internationaux, cela vaut encore davantage pour Halifax. Halifax a été le premier centre bancaire au Canada. C'est là qu'ont pris racine deux des cinq plus grandes banques canadiennes. D'ailleurs, si les négociations commerciales entreprises avec les États-Unis aboutissent à un accord prometteur pour l'ensemble du Canada, nos échanges commerciaux dans l'axe nord-sud augmenteront considérablement, parce que cet axe est naturel pour nous. Ainsi, nos provinces de l'Atlantique traiteront davantage avec les États américains de l'Est, et il en sera de même pour nos provinces de l'Ouest avec les États du centre et de l'Ouest des États-Unis.

Il semble grotesque de penser que nous allons tenter de traiter avec des villes américaines qui peuvent devenir des centres bancaires internationaux, tandis que des villes comme Calgary, Edmonton, Regina, Saskatoon, Winnipeg et Halifax ne pourront pas être sur le même pied. Cet élément revêt aussi de l'importance pour certaines villes ontariennes, notamment les villes frontalières comme Sault-Sainte-Marie, Sarnia, Windsor, celles de la région du Niagara, Kingston et Cornwall.

Le maire de Hamilton a fait connaître son opposition à ces propositions. Nous croyons que bien d'autres villes encore se prononceront, tout particulièrement quand elles auront compris le sort qui leur est réservé.

Dans le cas qui nous occupe, le gouvernement fait tout à fait fausse route dans les trois principes qu'il a énoncés, soit réduire l'intervention gouvernementale, laisser jouer le marché et faire régner l'harmonie entre les régions.

Le président: Nous allons donc maintenant passer à la période des questions. Je demanderais aux membres d'être brefs au premier tour de table. Nous pourrions ensuite faire un second tour de table. Beaucoup de gens sont présents ce soir parce que la question est d'importance. Nous allons commencer avec M. McCrossan, et M. Garneau ensuite. Monsieur McCrossan, j'apprécieraient que vous soyez bref, afin de pouvoir procéder rapidement.

M. McCrossan: Merci, monsieur le président. Je ne vais pas vous interroger sur les aspects «moi aussi» de votre proposition; plus précisément sur les aspects qui vous font dire que si une autre ville est désignée centre bancaire international, Toronto devrait l'être aussi. Dans votre mémoire, vous avez relevé la question clé de toute l'affaire: en tout premier lieu, faudrait-il accorder des avantages fiscaux à l'égard de l'activité bancaire internationale? C'est cet aspect que je voudrais tout d'abord

[Text]

incentives will indeed lead to increased business anywhere in Canada?

Mr. Robertson: We have very little, if any, sir. In fact, this has been one of our complaints with the Department of Finance. To take what is apparently supposed to be a regional preference, without evidence of what it will do, is somewhat unusual and we do not think appropriate. It is not the ordinary type of regional preference. As you know, there are many of them in the Income Tax Act—ITCs, investment tax credits. If you will recall, you get a fast write-off or an extra write-off from your tax, but then you come back into the regular tax stream, which is an entirely different thing. And as far as we know, there has been no evidence to support any net benefit for Canada on this.

Mr. McCrossan: Could either Mr. Riehl or Mr. Bunting suggest any feelings they have, that there would indeed be jobs created by this tax expenditure?

Mr. Bunting: The trouble is that really the only study that has been done was the Rasminsky-Lawson study. We asked if there were any other studies within the department that had been done that indicated that we would have a positive result, and as far as we could understand from what they told us, there have been no studies. We have not done studies ourselves, so—

Mr. McCrossan: So you are asking for something for Toronto only on the basis that other people are getting it—if other people are getting it, you want it—not on the basis that you are advocating the policy as the right policy for Canada in the first place.

Mr. Robertson: The original purpose of this was to bring business offshore onshore, and it could come on at any point. We should make it clear that the first—I should not say version, because it was a discussion paper that the Department of Finance had. We were very concerned about the numbers moving at that time, because there were a number of activities involved, foreign exchange and so on. I should say we are talking about a proposal that has not been defined here. The one we have in mind—we have assumed perhaps that you know about it—is the one that we were told about by the Finance officials just last week. That is the one confined to deposits by non-residents, loans to non-residents. As we have said, there may not be much movement in that, but as we see the expansion of this idea, there could be movement and jobs.

Mr. McCrossan: Are you familiar with the operation of the suitcase banks back in the 1970s, prior to the Schedule B legislation?

Mr. Robertson: Yes.

[Translation]

aborder avec vous. Comment pouvez-vous prouver que ces genres d'avantages fiscaux entraîneront vraiment une augmentation de l'activité bancaire internationale où que ce soit au Canada?

M. Robertson: Nous possédons vraiment trop peu de renseignements pour pouvoir le faire, monsieur. En fait, c'est justement là un des griefs que nous avons à l'endroit du ministère des Finances. Il est plutôt inhabituel et, croyons-nous, inapproprié, d'accepter ce qui peut sembler une préférence régionale sans avoir de données vérifiables sur ses effets. Ce n'est pas le genre de préférence régionale auquel on est habitué. Comme vous le savez, il y a de nombreux avantages inscrits dans la Loi de l'impôt sur le revenu—qu'il s'agisse de mentionner les crédits d'impôt à l'investissement. Quand on examine le passé, on se rend compte qu'on obtient un dégrèvement d'impôt immédiat ou un dégrèvement d'impôt additionnel, mais qu'on se retrouve ensuite dans le régime fiscal régulier, ce qui est tout à fait différent. Autant que nous sachions, rien ne permet d'affirmer que le Canada en ait déjà retiré quelque avantage réel que ce soit.

M. McCrossan: M. Riehl ou M. Bunting pourraient-ils nous dire s'ils croient que cette dépense nous vaudrait quelques emplois?

M. Bunting: Le problème est que l'étude Rasminsky-Lawson est la seule qui ait été faite sur le sujet. Nous avons demandé si quelque autre étude qui indiquerait que la mise en oeuvre de la proposition aurait des résultats positifs avait été menée au sein du ministère. Selon ce que nous avons pu dégager des réponses qu'on nous a données, il n'y en a eu aucune. N'en ayant pas fait nous-mêmes, nous...

M. McCrossan: Vous réclamez donc que Toronto soit désigné comme centre bancaire international parce que d'autres le sont—si d'autres villes sont désignées, Toronto veut l'être aussi—et non pas parce que vous défendez que la politique en cause soit la bonne option pour le Canada.

M. Robertson: L'objectif initial de cette proposition était d'attirer de la clientèle étrangère vers le Canada, ce qui pourrait se faire sans égard à la localisation. Il faudrait préciser que la première—je ne devrais pas dire version, parce qu'il s'agissait d'un document de travail qu'a fait le ministère des Finances... Les chiffres qu'on avançait alors nous inquiétaient au plus haut point, parce qu'il était question d'un grand nombre d'activités, opérations de change, et le reste. Je devrais dire que nous parlons d'une proposition qui n'a pas été définie ici. La proposition à laquelle nous songeons—nous avons supposé que vous en aviez peut-être eu vent—est celle dont des fonctionnaires du ministère des Finances nous ont parlé la semaine dernière, celle qui se limite aux dépôts de non-résidents et aux prêts à des non-résidents. Comme nous l'avons dit, ce n'est peut-être pas beaucoup en soi, mais avec le temps, l'idée engendrera peut-être un certain mouvement et la création d'un certain nombre d'emplois.

M. McCrossan: Êtes-vous au courant des activités que menaient certaines banques dans les années 70, avant la création des banques de l'annexe B?

M. Robertson: Oui.

[Texte]

Mr. McCrossan: They were primarily from the United States, coming up here and basically doing banking business without being banks.

Mr. Robertson: I think they were called rep offices.

Mr. McCrossan: Representative offices, right. Let us say this—

Mr. Riehl: If I could make a comment here, there is another study that was done by Marshall Cohen. He came to the conclusion that there would be very little benefit to Canada as well.

Mr. Robertson: Could I tell you what our references are? We do not have any inside information. These are the documents Mr. Riehl got under the Access to Information Act, and the studies and the letters that he has referred to are from here. We have a copy that we would be happy to give to the committee. But that is the source of it.

The Chairman: Could we have copies of that material made and delivered to the committee members?

Mr. McCrossan: If we set up these banks in Canada, is it logical that the principal source of foreign deposits and foreign loans would be U.S. dollar deposits and loans, as opposed to those from the Caribbean or the Pacific or whatever? The Royal Bank and some of the other banks operating in the U.S. are currently doing business in New York and paying U.S. tax on the business. Would it not make sense for them to move the business up into one of our IBCs, where it is tax-free, and to beat out their U.S. competitors?

• 2015

Mr. Robertson: Possibly.

Mr. McCrossan: Then in view of your reaction—for which there seems to be some agreement—that the principal source of business would be U.S. dollar accounts, with U.S. dollar deposits and U.S. dollar loans, what impact would you think it would have on the free trade discussions? The Canadian government in effect is trying to steal U.S. business from the United States by offering tax breaks in Canada.

Mr. Robertson: If it is very successful, there will be a reaction, and not a positive one, from other places.

Mr. McCrossan: Let us assume the idea has merit. If the U.S. designates Blaine, Washington, Buffalo, New York, and Plattsburgh, Vermont, as international banking centres able to take tax-free Canadian deposits and to make tax-free Canadian-dollar loans to Canadian companies, would you care to hazard a guess as to what the impact on Canada would be if Canadian companies could get a preferential rate of interest with a telephone call and a 50-mile drive?

[Traduction]

M. McCrossan: C'était pour la plupart des organismes américains qui venaient s'installer ici et qui offraient des services bancaires sans toutefois être des banques.

M. Robertson: Je crois que c'était des succursales, en quelque sorte.

M. McCrossan: Des succursales, en effet, disons . . .

M. Riehl: Si je puis me le permettre, je dirai qu'il existe encore une autre étude qui a été faite par M. Marshall Cohen. Lui aussi a conclu que le Canada retirerait très peu de l'application de cette proposition.

M. Robertson: Si je puis vous parler un peu des références que nous avons, je vous dirai que nous ne disposons d'aucune information privilégiée. Ce sont des documents que M. Riehl a pu obtenir en vertu de la Loi sur l'accès à l'information, et les études et lettres auxquelles il a fait référence proviennent d'ici. Nous en avons d'ailleurs un exemplaire que nous serions heureux de laisser au Comité. Mais c'est là notre seule source.

Le président: Serait-il possible de faire des copies de ces documents et de les faire parvenir aux membres du Comité?

M. McCrossan: Si nous créons ces banques au Canada, est-il logique de penser que les prêts et dépôts étrangers proviendront en grande partie des États-Unis plutôt que des Antilles, des pays du Pacifique ou d'ailleurs? La Banque Royale et quelques autres banques en opération aux États-Unis font actuellement des affaires à New York et paient des impôts aux États-Unis sur leurs opérations. Ne serait-il pas avantageux pour elles de venir faire affaire dans l'un de nos centres bancaires internationaux où leurs opérations sont exonérées d'impôt et de vaincre leurs concurrents américains?

M. Robertson: C'est possible.

M. McCrossan: Compte tenu de votre réponse—avec laquelle certains semblent d'accord—à savoir que la plupart des clients de nos centres seraient des sociétés américaines qui feraient des dépôts et des prêts en dollars américains, quel effet cela pourrait-il avoir dans les discussions entamées sur le libre-échange? Le gouvernement canadien essaie en fait de s'accaparer d'une part des activités américaines aux États-Unis en offrant des avantages fiscaux en terre canadienne.

M. Robertson: En admettant que l'opération réussisse très bien, il y aura des réactions qui ne seront sûrement pas positives en d'autres endroits.

M. McCrossan: Disons que l'idée a un certain mérite. Si les États-Unis désignaient Blaine, Washington, Buffalo, New York et Plattsburgh, au Vermont, comme centres bancaires internationaux qui pourraient accepter des dépôts canadiens exonérés d'impôt et consentir des prêts en dollars canadiens exonérés d'impôt à des sociétés canadiennes, pourriez-vous nous dire ce que seraient les répercussions au Canada si les sociétés canadiennes pouvaient obtenir un taux d'intérêt préférentiel sur un simple coup de téléphone et à 50 milles à peine de l'endroit où elles sont installées?

[Text]

Mr. Robertson: I cannot see it having a positive impact on the Canadian situation in the banking services part of it. It would be favourable for the borrower, no doubt, if he can get it at less money.

Mr. McCrossan: What net benefit do you see from designating any city in Canada as an international banking centre with these tax breaks, if we can provoke trade retaliation or foreign competition, which can undermine our domestic banking industry?

Mr. Robertson: Not a great deal. We see this as a preference that is quite bad in terms of tax policy. It is not as bad when it is spread across and not isolated in particular areas.

Mr. McCrossan: Thank you. You indicated you wanted me to be brief.

The Chairman: Yes, I did. Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. I am sure it is clear to the witnesses that in our finance committee review of this, it is very much more than a question of Toronto versus Montreal or Vancouver. We are trying to look at it in the national interest.

If there was indeed any evidence that establishing an IBC anywhere in Canada would assist our institutions to be more competitive, we would very much like to see such evidence. But up to now, the only information before this committee has been the Rasminsky-Lawson report, which made it very clear that the revenue forgone by way of this kind of tax expenditure would not be offset by any advantage. This was also the position taken by the previous Finance Minister in 1983.

So I am left wondering where this idea originates. Does anybody know of any advantages anywhere in such a regime?

Mr. Robertson: This is basically the reason we have asked that it be studied in the context of the entire tax reform to see what is in it. We have come from the position that we have been told this thing is going in. We have had to take a position that if it is going in, it should not be to Toronto's detriment.

It is a whole other and very proper question to determine whether they should go in at all. No question. We agree.

Miss Nicholson: One witness, I am not sure who, mentioned a study that had been done in the United States about the jobs allegedly created by international banking centres. Is this the study done in 1984 by the U.S. General Accounting Office? Is it the same one?

Mr. Riehl: This is correct.

[Translation]

M. Robertson: Je ne crois pas que cela pourrait avoir des effets positifs au Canada, en tout cas dans le secteur des services bancaires. D'autre part, l'emprunteur qui pourrait obtenir de l'argent pour moins cher en profiterait, évidemment.

M. McCrossan: Quel avantage réel voyez-vous à désigner une ville canadienne quelconque comme centre bancaire international doté de tous ces avantages fiscaux si un tel geste peut entraîner des mesures de représailles commerciales ou de la concurrence étrangère qui peuvent saper notre industrie nationale des services bancaires?

M. Robertson: Je n'en vois pas tellement. Nous considérons ce traitement préférentiel comme une option plutôt douteuse dans le contexte de la politique fiscale. Elle l'est moins quand elle est mieux distribuée et non concentrée dans des régions particulières.

M. McCrossan: Merci. Vous m'avez demandé d'être bref.

Le président: Oui, en effet. Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président. Je suis persuadée qu'il est clair dans l'esprit des témoins que l'étude qu'a entreprise le Comité des finances dépasse de beaucoup la simple question du choix de Toronto par rapport à Montréal ou Vancouver. Nous tentons d'examiner la question sur le plan de l'intérêt national.

S'il y avait en fait des preuves quelconques qu'établir un centre bancaire international où que ce soit au Canada aiderait nos institutions à se montrer plus concurrentielles, nous apprécierions énormément qu'on nous en fasse part. Mais jusqu'à présent, le rapport Rasminsky-Lawson, qui établit très clairement que les recettes auxquelles on consentirait à renoncer par ce genre de dépenses fiscales ne seraient compensées par aucun avantage qui soit, est la seule information que nous ayons reçue. C'était aussi la position que défendait le ministre des Finances en 1983.

Je me demande donc d'où peut bien venir cette idée. Y a-t-il quelqu'un qui pourrait nous parler des avantages qu'il pourrait y avoir dans un tel régime?

M. Robertson: C'est essentiellement pour cette raison que nous avons demandé que la question fasse l'objet d'une étude dans le contexte global de la réforme de la fiscalité, afin de voir de quoi il retourne. La position que nous adoptons part du fait qu'on nous a dit que les jeux étaient faits. Nous avons donc conclu que si c'était le cas, il ne fallait pas que ce soit au détriment de Toronto.

Déterminer s'il doit y avoir des centres bancaires ou pas, c'est une tout autre question, et une question qui se pose tout à fait. Cela ne fait aucun doute. Nous sommes d'accord.

Mme Nicholson: Un témoin dont le nom m'échappe a parlé d'une étude réalisée aux États-Unis à propos des emplois qui auraient été créés par les centres bancaires internationaux. S'agit-il de l'étude menée par le U.S. General Accounting Office en 1984? Est-ce la même?

M. Riehl: Oui, en effet.

[*Texte*]

Miss Nicholson: According to it, I believe, officials at 72 banks were interviewed. These banks have established IBFs in major financial centres, including Atlanta, Chicago, Detroit, Los Angeles, Miami, New York, San Francisco. Yet the greatest claim for job creation was about 55 jobs, and even this was not clear. Against that, do you have any idea where the notion is coming from that this will create jobs in Montreal or Vancouver—when the experience is not?

• 2020

Mr. Robertson: Part of that may come from a time lag in the understanding of the scope of the proposal. The study done for the City of Toronto indicated quite a hefty shift from Toronto, and that was very worrisome. That was at a time when the only indication we had of the scope of the proposal was much broader than it is now. We do not think those numbers could stand up at all—we are not suggesting they are—in the context of what is now the proposal, and we do not know where else there are numbers like that.

Mr. Riehl: You are asking about the proposal for Canada as far as the net benefit is concerned, as I understand it.

Miss Nicholson: Yes.

Mr. Riehl: Based on the New York experience, there would not be very much.

Miss Nicholson: No.

Mr. Riehl: And I think I was the one who was making that statement. Ron was referring to the shift. There may not be a net benefit to Canada, but we think there will be a shift within Canada when you create monopolies.

Mr. Robertson: A lot may depend on the substance required in the IBC legislation. If you can just have it as a booking centre, there may be no shift at all. If you require people to report for work there and so on, you have a different situation.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Mr. Plourde.

M. Plourde: Merci, monsieur le président.

Depuis quelques semaines, il s'est dit beaucoup de choses à Toronto au sujet du centre international bancaire. En tant que représentant de la province de Québec à la Chambre des communes, j'aimerais vous demander des précisions. On dit que s'il y avait un centre international bancaire à Montréal, cela mettrait en danger l'unité canadienne. De quelle façon l'unité canadienne pourrait-elle être mise en danger?

Mr. Robertson: I believe there may be three ways—and this is speculative—on the point of being divisive. First, it would turn us back, I believe—way back to the 1930s, before the Rowell-Sirois report, at which time the provinces were

[*Traduction*]

Mme Nicholson: Selon l'étude, je crois, on a interviewé des dirigeants de 72 banques. Ces banques ont créé des centres bancaires internationaux dans de grands centres financiers, notamment à Atlanta, Chicago, Detroit, Los Angeles, Miami, New York et San Francisco. Pourtant, le chiffre le plus élevé que l'on ait avancé en ce qui a trait à la création d'emplois a été de l'ordre de 55 emplois, et cela n'est même pas évident. Compte tenu de cela, pouvez-vous me dire d'où peut bien sortir l'idée que de tels centres créeront de l'emploi à Montréal ou à Vancouver, quand l'expérience démontre le contraire?

M. Robertson: Elle peut venir en partie d'un décalage dans la compréhension de la portée de la proposition. Dans l'étude effectuée pour la ville de Toronto, on indiquait un déplacement très important de personnes de Toronto vers d'autres villes, ce qui était très inquiétant. C'était au moment où la portée de la proposition était beaucoup plus vaste qu'à l'heure actuelle. Nous ne croyons pas le moins du monde que ces chiffres soient encore valables—et nous ne disons pas qu'ils le soient—dans le contexte de la proposition dans sa formulation actuelle, et nous ne savons pas où il peut y en avoir d'autres du même ordre.

M. Riehl: Si je comprends bien, vous voulez savoir quels avantages réels pourrait retirer le Canada de l'application de la proposition?

Mme Nicholson: Oui.

M. Riehl: En se fondant sur l'expérience de New York, il n'y en aurait pas beaucoup.

Mme Nicholson: Non.

M. Riehl: Et je pense que c'est moi qui ai dit cela. Ron parlait du transfert. Le Canada ne retirera peut-être aucun avantage réel, mais nous croyons que créer des monopoles provoquera des déplacements au sein du Canada.

M. Robertson: Cela dépendra peut-être en grande partie de ce qu'exigera la loi sur les centres bancaires internationaux. Si les centres en question ne sont que des services de comptabilisation, il peut arriver qu'il n'y ait aucun déplacement. Mais si l'on exige de certaines personnes qu'elles déménagent dans une certaine ville pour y travailler, et le reste, c'est une tout autre affaire.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Monsieur Plourde.

Mr. Plourde: Thank You, Mr. Chairman.

A lot has been said in Toronto concerning the international banking centre over the past few weeks. As an M.P. from Quebec, I would have a few questions. It has been said that the establishment of an international banking centre in Montreal will threaten Canadian unity. How will it threaten Canadian unity?

M. Robertson: Je crois que cela pourrait mettre en danger l'unité canadienne de trois façons—ce ne sont là que des hypothèses. Premièrement, un tel geste nous ramènerait, selon moi, aux années 30, avant le rapport Rowell-Sirois, à l'époque

[Text]

competing against each other with tax preferences to try to get business from one to the other. That was cleaned up during the war period and has continued quite well since. The provinces are all free to have their own tax systems, but generally they have kept a certain standard and have not departed too far from it.

Second, there are the allocation rules, which took many years to develop, to determine how taxable income, for example, is divided among the provinces. It took a long time to get that understanding. This proposal is going to take some changes in that, and I am not sure just how that will impact. If this committee is having the Finance officials here on this point, I would recommend that area be very closely questioned, because if you break that sort of understanding and give and take in the allocation field that would be very divisive.

The third point—and I suppose this is just in the matter of spirit—is the matter of equalization payments. There is sort of an understanding in equalization that everybody will sort of take the same tax effort. I see changing the rules in one area or another more or less going against that.

Those are three examples that come to my mind of areas that can cause divisiveness, quite apart from just the fury of people seeing one area being given a monopoly over the others.

M. Plourde: Mais ne pensez-vous pas qu'en faisant une déclaration de ce genre à la télévision nationale, dans la presse nationale, on risque d'attiser le feu dans la province de Québec?

• 2025

Vous savez certainement que de 1976 à 1985 et même auparavant, dans les années 70, l'unité canadienne a été réellement menacée par le gouvernement du Québec qui voulait faire l'indépendance. Ce n'est que depuis 1984 qu'on commence à voir une sorte de réconciliation nationale. Un centre international bancaire mettrait Montréal sur la carte. Selon certains documents et selon des personnes très bien cotées dans le milieu québécois, l'établissement de ce centre bancaire international à Montréal permettrait à la province de Québec de se développer, surtout en région.

J'ai presque envie de pleurer quand on parle du taux de chômage en Ontario. Je viens d'une région de l'est du Québec où le taux de chômage est de quatre à cinq fois plus élevé qu'en Ontario. Ne venez pas parler au Québec de l'implantation d'un centre bancaire international à Toronto alors qu'on a besoin de cet instrument. Toronto veut tout avoir sur son territoire. Est-ce que les Québécois devriennent les porteurs d'eau de l'Ontario? Si on est au gouvernement canadien, monsieur, c'est justement pour sauvegarder l'unité canadienne, pour que tout le monde puisse bénéficier de l'économie du pays.

[Translation]

où les provinces se livraient concurrence à coup d'avantages fiscaux pour tenter de s'arracher mutuellement de la clientèle. On a redressé cette situation pendant la guerre, et depuis ce temps, il n'y a pas eu de frictions vraiment sérieuses sur ce plan. Les provinces ont toutes la liberté de posséder leur propre régime fiscal, et dans l'ensemble, on peut dire qu'elles ont assez bien respecté les règles du jeu.

Deuxièmement, il y a les règles de la répartition qui servent à déterminer, par exemple, comment se distribue l'assiette fiscale entre les provinces. Il a fallu bien des années pour arriver à s'entendre sur ces règles. Cette proposition entraînera quelques changements dans la répartition, et je ne sais trop quel en sera l'effet. S'il est prévu que le Comité reçoive des hauts fonctionnaires du ministère des Finances pour discuter de cette question, je recommanderais d'examiner cet aspect de très près, parce que si le gouvernement s'avisait de rompre cet accord et de modifier la répartition entre les provinces, ce serait très mauvais pour l'unité nationale.

Enfin—et je suppose que ce n'est pas qu'une question d'intention—il y a les paiements de péréquation. Par la péréquation, on s'entend, en quelque sorte, pour que toutes les provinces fournissent le même effort fiscal. Modifier les règles du jeu à cet égard viendrait plus ou moins, selon moi, rompre cet équilibre.

Ce sont là trois exemples qui me viennent à l'esprit d'éléments qui peuvent mettre en danger l'unité canadienne, sans compter la rage que pourrait provoquer le fait qu'une province obtienne un monopole au détriment des autres.

Mr. Plourde: But don't you think that that kind of a statement made on national television and to the press is more likely to add oil to the fire already burning in the province of Quebec?

You undoubtedly realize that between 1976 and 1985, and even before that, during the 1970s, Canadian unity was really threatened by the Quebec government's bid for independence. It is only since 1984 that a kind of national reconciliation has begun to emerge. The establishment of an international banking centre in Montreal would put it on the map. According to certain documents and to certain highly considered people in the field within the Province of Quebec, the establishment of an international banking centre in Montreal would help to promote the province's development, more particularly the development of its regions.

I could almost cry when I hear people talk about Ontario's unemployment rate. I come from an area in Eastern Quebec where unemployment is four or five times higher than in Ontario. Do not come and tell us in Quebec that the international banking centre should be established in Toronto when we need it here. Toronto wants everything within its boundaries. Will Quebecers become Ontario's hand servants? If we are part of the Canadian government, sir, it is precisely to protect Canadian unity, to ensure that everyone can make the most of the country's economy.

[Texte]

Quelqu'un a dit que la province d'Ontario comptait 10 p. 100 de la population canadienne et qu'elle avait par conséquent le droit de demander au gouvernement canadien de lui demander son autorisation avant de déposer tout projet de loi. Qu'avez-vous à dire là-dessus?

Mr. Robertson: I do not know who made the statement. I know I did not. I do not think I can comment any further on this area, sir. It is not in my area of competence.

M. Plourde: Merci, monsieur le président.

Mr. Cassidy: I would like to begin by welcoming the group here.

I think it is fair to say this committee wants to ask some serious questions on this question of the international banking centres. Given that we have not even seen the proposed legislation yet, we are going to have to try to discern what the government has in mind. Probably it does not make a lot of sense to jump in with both feet. I think even you, in the tone of your submissions here, are indicating that, because while it is quite clear that the ad hoc group from the board of trade would be violently opposed to the proposal as it seemed to be initially conceived by the Minister of Finance, you are taking a somewhat more measured approach to the suggestion of a more limited concession, under which in Quebec there would be certain facilities for non-resident banking operations, or banking operations which would be extended on a tax-free basis to non-residents. I am not saying you are supporting that, but I am hearing you say that would at least be less intolerable than what was originally proposed. Is that right?

Mr. Robertson: "Less intolerable" I suppose is correct, but intolerable nonetheless.

Mr. Cassidy: Then I would like to ask my next question, and that is this. Assuming that is what is likely to come forward now from the government, if anything at all, is it the position of your ad hoc committee that you believe Toronto should be included in that, so it is either available to all three major financial centres in the country or it is a facility that is available . . . if the people in Inuvik wish to have an international banking centre, that is fine too?

Mr. Robertson: The latter. We would prefer to have it open to any community where the skills developed, which was what would happen under the proposal we made in 1982 to bring things onshore by means of amending the foreign tax credit, which would bring it on wherever it landed.

Mr. Riehl: I think I made that statement, that we do not believe there should be any monopolies created by the government. We feel it should be open to all of Canada to participate.

Mr. Cassidy: If it is a question of having no change in the law relative to non-resident banking business in Canada . . . if it is a choice between having no change in the law, no pro-

[Traduction]

Someone said that since 10% of Canada's population lies in Ontario, Ontario should be allowed to request that the Canadian government obtain its agreement before tabling a bill. What do you have to say about that?

M. Robertson: Je ne sais pas qui a fait cette déclaration, mais ce n'est sûrement pas moi. Je ne crois pas pouvoir offrir d'autres commentaires sur cette question, monsieur, car cela n'est pas tellement de mon ressort.

Mr. Plourde: Thank you, Mr. Chairman.

M. Cassidy: Je veux tout d'abord souhaiter la bienvenue au groupe ici ce soir.

Je crois qu'il est juste de dire que l'on ne peut douter de la volonté du présent Comité de faire toute la lumière autour de la question des centres bancaires internationaux. Compte tenu que nous n'avons même pas encore vu la loi proposée, nous allons devoir nous efforcer de deviner l'intention du gouvernement. Il n'est probablement pas très sensé de se lancer tête baissée dans une telle aventure. Et si j'en juge au ton de vos exposés, je crois que c'est ce que vous pensez vous aussi, parce que, bien qu'il faille s'attendre à ce que le groupe spécial du *Board of Trade* s'oppose violemment à la proposition du ministre des Finances dans sa formulation initiale, votre attitude est un peu plus mesurée à l'égard de la suggestion d'une concession plus limitée selon laquelle le Québec bénéficierait de certains avantages pour offrir des services bancaires à l'intention de non-résidents ou des services bancaires à l'abri du fisc à des non-résidents. Je ne dis pas que vous êtes en faveur de cette idée, mais je comprends que vous considéreriez que ce serait moins intolérable que ce que l'on avait proposé à l'origine. Est-ce que je me trompe?

M. Robertson: «Moins intolérable», oui, je suppose, mais toujours intolérable, néanmoins.

M. Cassidy: Compte tenu que c'est probablement l'orientation qu'adoptera maintenant le gouvernement, en supposant que son intention tienne toujours, la proposition de votre comité spécial tient-elle davantage à ce que Toronto soit du nombre des villes désignées, afin que les trois principaux centres financiers du pays puissent devenir des centres bancaires internationaux, ou à ce que cette possibilité soit offerte à toutes les villes canadiennes qui voudront devenir un centre bancaire international?

M. Robertson: À la dernière possibilité. Nous préférierions que toute collectivité dotée des compétences nécessaires puisse en profiter, ce qui serait le cas si l'on adoptait la proposition que nous avons faites en 1982 pour attirer de la clientèle étrangère au Canada en modifiant les règles du dégrèvement pour impôt étranger.

M. Riehl: Je crois avoir dit que nous ne croyons pas qu'il soit souhaitable que le gouvernement crée quelque monopole que ce soit. Nous pensons que toutes les villes du Canada devraient avoir la possibilité de participer.

M. Cassidy: Si le choix se pose en termes de statu quo dans la loi relative aux activités bancaires avec les non-résidents au Canada, à voir M. Wilson ne faire aucune proposition dans son

[Text]

posals from Mr. Wilson in this budget, or at some other time, and having those facilities available throughout the country, bearing in mind the costs in lost revenue, and bearing in mind your suggestion that there would be limited gains in employment, which of those two options would your committee recommend to our committee?

• 2030

Mr. Riehl: I would recommend the one that is the best net benefit to Canada, and I am not too sure, once this committee is through investigating the proposal, whether they are going to find that is the best solution.

Mr. Cassidy: I am trying to get you to be more specific, and I recognize we are working in matters of judgment here. In your present state of knowledge, and given what you have maintained in terms of the limited employment impact, if you had to choose between international banking centre legislation which was available to any community in the country that wished to use it—effectively any institution that wished to use it—or no change in the present law in this particular area, which course would you recommend?

Mr. Riehl: We probably would not recommend either one of those. We made some suggestions to the government as early as 1982, and Mr. Robertson is quite able to speak on that. This is a very involved area.

Mr. Cassidy: If it is a choice between banking centre legislation for Montreal and Vancouver and no change in the present situation, what would your recommendation be?

Mr. Robertson: No change.

Mr. Cassidy: Thank you.

Mr. Robertson: We may have a little difference of view here. Your first question, personally I would have to recommend that there be the no-change position, because I feel, quite apart from where it goes, it is not very good tax policy, period.

Mr. Riehl: I agree with that.

Mr. Cassidy: You would agree. Is that a personal view, Mr. Riehl, or on behalf of the board of trade as well?

Mr. Riehl: It is bad tax policy.

Mr. Cassidy: Okay. Can I come to the job impact? As I understand it, the American legislation is not an exemption from federal tax, but it is an exemption from the state and local tax. Is that correct?

Mr. Riehl: That is what I stated, yes.

Mr. Cassidy: A lot non-resident business has been booked into New York, apparently with extremely little impact in terms of jobs. Is that right?

[Translation]

budget ou à quelque autre moment, ou d'offrir la possibilité à toutes les villes du pays, en tenant compte de la perte de recettes fiscales pour le gouvernement et de ce que vous soutenez pour ce qui est de la création limitée d'emplois qu'entraînerait l'application de cette proposition, vers laquelle de ces deux options votre Comité nous recommanderait-il de pencher?

M. Riehl: Je recommanderais celle qui profiterait vraiment au Canada, et je ne suis pas trop sûr que le Comité jugera que ce soit la meilleure solution à adopter quand il aura terminé l'étude de la proposition.

M. Cassidy: J'essaie de vous forcer à être plus précis, malgré que je reconnaisse que ce sont des questions d'opinion. Partant de ce que vous savez sur la question, à l'heure actuelle, et compte tenu de ce que vous avez avancé en ce qui a trait à la création limitée d'emplois, si vous deviez choisir entre une loi sur les centres bancaires internationaux, dont quelque ville canadienne que ce soit pourrait se réclamer pour créer un tel centre—ou quelque institution que ce soit—ou aucune modification à la loi actuelle sous ce rapport, que recommanderiez-vous?

M. Riehl: Probablement rien de cela. Quelques suggestions que nous avons faites au gouvernement à cet égard remontent déjà à 1982, et M. Robertson peut très bien vous en parler. C'est une question très compliquée.

M. Cassidy: Si le choix se limite à une loi permettant la création de centres bancaires à Montréal et à Vancouver, ou aucun changement par rapport à la situation actuelle, que recommanderiez-vous?

M. Robertson: Aucun changement.

M. Cassidy: Merci.

M. Robertson: Nous ne voyons peut-être pas la question sous le même angle. À votre première question, je répondrai, personnellement, que je me verrais forcé de recommander qu'il n'y ait aucun changement, parce que j'ai l'impression que mise à part la question de l'emplacement de ces centres, ce n'est pas une très bonne politique fiscale; voilà.

M. Riehl: Je suis bien d'accord.

M. Cassidy: Vous êtes d'accord avec cela. Est-ce une opinion personnelle, monsieur Riehl, ou est-ce aussi l'avis du *Board of Trade*?

M. Riehl: C'est une mauvaise politique fiscale.

M. Cassidy: Très bien. Passons maintenant à la question des emplois. Si je comprends bien, la loi américaine ne prévoit pas d'exonération d'impôt fédéral; ce sont plutôt les taxes locales et les impôts des États qui sont éliminés, n'est-ce pas?

M. Riehl: C'est bien ce que j'ai dit, oui.

M. Cassidy: Beaucoup de prêts et de dépôts de non-résidents ont été comptabilisés à New York, mais il semble que cela n'ait permis de ne créer que très peu d'emplois. Cela est-il juste?

[Texte]

Mr. Riehl: That is what this study that Miss Nicholson referred to indicates—around 55 to 67 jobs.

Mr. Cassidy: That means one job per institution, if it is 75 banks that were surveyed.

Mr. Riehl: Less than that.

Mr. Robertson: You used the key word “booked” into New York. There is not a great deal of substance required to do the booking. You are probably familiar with it as opposed to people having to . . . Just the deposits, they come in and they are just booked. You do not need to have employees there doing the solicitation and negotiation and so on.

Mr. Riehl: If I may explain, there is a lot of international business done now that is booked in various parts of the world. A lot of it is directed out of Toronto.

Mr. Cassidy: Perhaps I can ask this question, and I will make this the final question, because I know you want to go around, Mr. Chairman. It is my impression that in 1982 or 1983 the Royal Bank actually paid less tax as an institution than a teller working for the Royal Bank and earning \$15,000 or \$16,000 a year. The Royal Bank paid no tax. I believe it was 1982. I did not notice that their visible substance had shrunk that much. They still had the marble palaces and the crystal halls and those kinds of things. But nonetheless this many marbled splendored thing paid no tax at all. And of course under those circumstances one wonders to what extent tax concessions can benefit. I mean, you can get too much of a good thing, and our banks have often gotten an awful lot of a good thing.

I guess I would ask this question: Is Canadian tax on banking—there is no local tax apart from property tax—the provincial and federal tax, that combined rate of tax, particularly out of line with the tax that would be paid by non-resident bankers if they come from industrialized countries where they have to consolidate their profits back and pay tax thereon in other industrial countries?

Mr. Robertson: I have to take this apart a little bit, sir. You will not pay tax in the Canadian bank if they have had loan losses, because that eats up an awful lot of income for quite a few years. They have the par rules, and you spread it for five years.

If they are operating offshore in a taxable jurisdiction as they do, notwithstanding some of the tax havens for particular reasons, they may not pay any Canadian tax. They have not paid any Canadian tax, because they are paying it in the other country. The tax may be paid, but not to Canada.

[Traduction]

M. Riehl: C'est ce qu'a révélé l'étude à laquelle M^{lle} Nicholson faisait allusion tout à l'heure—de 55 à 67 nouveaux emplois.

M. Cassidy: Si l'enquête a porté sur 75 banques, cela signifie qu'un nouvel emploi a été créé par institution.

M. Riehl: Moins que cela.

M. Robertson: Vous avez justement utilisé le mot clé tout à l'heure en disant «comptabilisés» à New York. La comptabilisation n'est pas une opération très importante en soi. Vous savez probablement ce qu'il en est comparativement à devoir . . . Comptabiliser les dépôts, par exemple, consiste tout simplement à les recevoir et à les inscrire. La comptabilisation ne requiert pas d'employés sur place pour faire de la sollicitation, négocier, et le reste.

M. Riehl: Je pourrais peut-être expliquer qu'il y a aujourd'hui beaucoup d'opérations internationales qui sont comptabilisées dans divers pays du monde et qu'une bonne partie de ces opérations émanent de Toronto.

M. Cassidy: Je pourrais peut-être poser cette question, qui sera la dernière, monsieur le président, parce que je sais que vous voulez donner à tous l'occasion d'intervenir. J'ai l'impression qu'en 1982 ou 1983, la Banque Royale, en tant qu'institution, a payé moins d'impôt qu'une de ses caissières rémunérées à 15,000\$ ou 16,000\$ annuellement. Elle n'a payé aucun impôt. Je crois que c'était en 1982. Je n'ai pourtant remarqué aucune diminution dans ses activités qui puisse justifier une telle chose. Elle a toujours ses palaces de marbre et ses halls de cristal, et tout le reste. Mais quoi qu'il en soit, cette richissime institution n'a payé aucun impôt. Dans de telles circonstances, évidemment, on est en droit de se demander jusqu'à quel point des avantages fiscaux peuvent être utiles. Un traitement de faveur peut aller jusqu'à l'outrance, et nos banques ne figurent pas parmi les institutions qui ont le moins profité d'un traitement de faveur.

Voici ma question: l'impôt canadien qui s'applique aux banques—il n'y a pas d'impôt local, à l'exception des taxes foncières—le taux combiné d'imposition provinciale et fédérale diffère-t-il tellement de l'impôt que paieraient des banques non résidentes de pays industrialisés, pays où elles doivent déclarer leurs bénéfices et acquitter leurs impôts?

M. Robertson: Je me dois d'apporter quelques précisions, monsieur. Quand une banque a subi des pertes à cause de mauvaises créances, elle ne paie pas d'impôt parce que cela réduit de beaucoup ses revenus pour un bon nombre d'années. Le règlement permet aux banques d'échelonner cette perte sur cinq ans.

Quand elles font affaire dans des pays où des impôts sont prélevés, comme c'est le cas la plupart du temps, à l'exception de quelques paradis fiscaux, pour des raisons particulières, il peut arriver qu'elles ne paient aucun impôt canadien, et cela s'explique par le fait qu'elles ont acquitté leurs impôts dans l'autre pays. Elles peuvent donc payer des impôts, mais pas au Canada.

[Text]

None of the four of us here are bankers, but I should say that as far as we are aware the banks have not asked for this. I am sure you will hear that when you speak to them. They have shown that they are really not that interested in it. We know that it is not being put up to please the banks.

Mr. Cassidy: I will come on a second round, Mr. Chairman.

The Chairman: All right. I think I will go to Mr. Warner.

Mr. Warner: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Riehl, you mentioned that various financial business transactions are booked through various parts of the world from Toronto. Could you elaborate on that, on how that is done?

Mr. Riehl: I think you are going to have people from The Canadian Bankers' Association before you, and they would be much better people to ask than I. However, my understanding is that the banks have either branches or subsidiaries in various parts of the world. When they look at a loan, they are dealing not in percentage points but in base points, which is 0.01%. This is world-wide competition against all the banks, the rest of the international banks. They have to be very careful. When you are dealing with these fractions, it is really very competitive.

What you do is decide—when you know whom you are going to loan the money to or take the deposit from—what the tax laws are in that country or in the other country where they might want the business booked. You also have to borrow money if you are loaning money to balance that . . . where you are going to borrow it from and what conditions. Then you decide where to place those loans and borrowings. You might place them anywhere.

Let us take withholding tax in Canada. Normally, Canada has a withholding tax of 15% with its treaty partners, 25% with others. If you say you are going to pay interest to someone and charge them 15% interest withholding, they look upon that as a reduction of the amount of interest they are getting. In other words, if you say you are going to pay them 10%, they look as if you are going to pay them 8.5%. They will look for a return of approximately 12%, so they will net around 10%. They cannot possibly do that. They have to book it where there will not be any withholding.

Mr. Warner: Right. In actual fact, all of the jobs are in Toronto, and the actual activity offshore is very limited. There do not have to be too many people working in these other places. They are mainly using the name, and the work is done in Toronto.

Mr. Riehl: Most of the expertise is there. There are people working in these branches, and there will be substantial

[Translation]

Aucun de nous n'est banquier, mais je dois dire qu'autant que nous sachions, ce ne sont pas les banques qui ont réclamé la création de centres bancaires internationaux. Je suis d'ailleurs persuadé que les banquiers vous le diront eux-mêmes quand vous les recevrez. Ils ont indiqué qu'ils n'étaient pas plus intéressés qu'il faut. Nous savons que la proposition n'a pas pour but de plaire aux banques.

M. Cassidy: Je reviendrai au second tour de table, monsieur le président.

Le président: Très bien. Monsieur Warner, si vous voulez bien.

M. Warner: Merci, monsieur le président. Monsieur Riehl, vous avez dit tout à l'heure que diverses opérations financières émanant de Toronto étaient aujourd'hui comptabilisées dans divers pays du monde. Pourriez-vous nous en dire un peu plus long là-dessus, sur la façon dont cela fonctionne?

M. Riehl: Je crois que vous allez recevoir des représentants de l'Association des banquiers canadiens et qu'ils seraient beaucoup plus compétents que moi pour répondre à cette question. Toutefois, selon ce que j'en sais, les banques ont des succursales ou des filiales dans divers pays du monde. Quand elles examinent un prêt, ce sont les centièmes qui comptent dans les taux d'intérêt. La concurrence qu'elles livrent est à l'échelle mondiale, contre le reste des banques internationales. Elles doivent se montrer très prudentes. Quand on en arrive à devoir jouer avec des fractions aussi infimes, cela démontre jusqu'à quel point la concurrence est forte.

Quand on sait à qui s'adresse le prêt ou de qui provient le dépôt, la décision consiste à déterminer ce qu'exigent les lois fiscales dans ce pays ou dans l'autre pays où l'emprunteur ou le déposant voudrait que l'opération soit comptabilisée. Il faut aussi emprunter l'argent qu'on prêtera . . . et déterminer où l'emprunter et selon quelles conditions. Enfin, il faut décider où placer ces prêts et ces emprunts; ce peut être n'importe où.

Prenons l'exemple de la retenue d'impôt au Canada. Habituellement, le Canada prélève 15 p. 100 pour fins d'impôt dans les opérations avec ses partenaires commerciaux, et 25 p. 100 dans les opérations avec les autres pays. Si vous dites à quelqu'un que vous allez lui verser des intérêts et que vous allez en retenir 15 p. 100 pour fins d'impôt, il considérera cela comme une réduction de l'intérêt qu'il touche. En d'autres termes, si vous lui dites que vous allez lui verser 10 p. 100 d'intérêt, il comprendra qu'il n'en touchera en fait que 8,5 p. 100. Il cherchera donc à obtenir environ 12 p. 100 pour aboutir à un rendement net d'environ 10 p. 100. Il ne pourra pas obtenir ce taux d'intérêt. Il devra donc trouver un autre pays où il n'y aura pas de retenue pour fins d'impôt.

M. Warner: C'est juste. En réalité, tous ces emplois sont à Toronto, et l'activité à l'étranger est très limitée. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire qu'il y ait bien des employés dans ces succursales ou filiales. Elles utilisent le nom de l'institution, et le travail s'effectue à Toronto.

M. Riehl: C'est là que sont les experts. Il y a des gens qui sont affectés à ces succursales, et il y en aura un nombre

[Texte]

numbers in the major market areas, and we would have to be in New York and London.

Mr. Warner: At the present time, there is some financial business booked in New York, and actually all there is in New York is a telephone that rings, and it is answered in Toronto. In a case like that, there is no job or virtually very little work done in New York. It is all done in Toronto. I do not know how dominant that is, but theoretically, that can be the case.

Mr. Riehl: I have heard that. As I said at the outset, the bankers will know more about how they do it. I have never worked for the bank.

Mr. Warner: In your submission, it is presented that in the narrower scope, if the legislation comes through in such a way that we are basically lending to non-residents funds deposited by non-residents, you are not really too concerned with this scenario.

In actual fact, if Montreal and Vancouver were the designated centres, you could probably operate from Toronto by telephone and effectively have most of your manpower still in Toronto. I think you are probably saying that in your submission. If the scope of operations is restricted to that only, you really do not have a lot of concern right now.

• 2040

Mr. Robertson: The other part is we have been advised by the finance department that in order for the loan in Montreal to say "non-resident deposit" and so on, to qualify, one of solicitation, negotiation, analysis, or management could take place, administration at the end. One of those had to be carried out by the person on the site of the IBC. That has certainly diminished it. But where those—

Mr. Warner: That could be one person.

Mr. Robertson: That could be one person, quite right. It is more than just booking. It becomes a farce if it is just booking, to give a tax exemption anywhere if all you have done is book in an IBC. You really have a farce on your hands in terms of tax policy.

When you start going into it, if three of those four items were carried off in Toronto, then this is where you should ask close questions about the allocation of those expenses. They will be coming out of the hide of the income generated in Toronto. You want to make sure it also limits the tax-free income generated in the IBC. However, you are quite right; it reduces that impact.

Mr. Riehl: I think I would like to make a comment, if I may. If the law were to stay exactly that way, I think you are right; but I think you have to look at the Quebec legislation. The Quebec legislation calls for substance and presence and requires the presence of all those activities to be carried on in Montreal.

It was the intention of the original proposal that the federal government complement every step of the way what the

[Traduction]

considérable dans les principaux marchés, comme à New York et à Londres.

M. Warner: À l'heure actuelle, il y a certaines opérations financières qui sont comptabilisées à New York, alors qu'il n'y a en fait qu'un téléphone installé à New York et relié directement à Toronto. Dans un cas comme celui-là, il n'y a aucun employé à New York, et il ne s'y fait que très peu de travail. C'est à Toronto que tout le traitement de l'opération s'effectue. Je ne sais pas si c'est une pratique tellement répandue, mais en théorie, cela se pourrait bien.

M. Riehl: Oui, j'en ai entendu parler. Comme je l'ai dit tout à l'heure, les banquiers pourront vous en entretenir beaucoup plus que moi. Je n'ai jamais travaillé pour une banque.

M. Warner: Dans votre exposé, il ressort que si la loi ne permet de façon générale que de prêter à des non-résidents des fonds déposés par des non-résidents, cela ne vous inquiète pas plus que de raison.

En fait, si Montréal et Vancouver étaient les centres désignés, on pourrait probablement faire affaire par téléphone à partir de Toronto et conserver le gros de son personnel à Toronto. Je crois que c'est probablement ce que vous dites dans votre document. Si l'étendue des opérations ne se limite qu'à cela, la proposition ne vous inquiète pas vraiment.

M. Robertson: Au ministère des Finances, on nous a dit que pour qualifier le prêt de «dépôt de non-résident», et le reste, à Montréal, il pourrait arriver que l'une des quatre activités suivantes doive s'effectuer à l'endroit où se trouve le centre bancaire international: la sollicitation, la négociation, l'analyse ou la gestion. Cette information a sûrement diminué la portée de la proposition.

M. Warner: Il pourrait n'y avoir qu'une seule personne.

M. Robertson: En effet, c'est juste. Cela dépasse la simple comptabilisation. Il devient ridicule d'accorder une exonération d'impôt où que ce soit quand tout ce qu'on a eu à faire a consisté à faire comptabiliser son opération dans un centre bancaire international. Ce serait vraiment ridicule du point de vue de la politique fiscale.

A bien y penser, si trois de ces quatre activités se déroulaient à Toronto, c'est là qu'il y aurait lieu d'examiner de près les questions relatives aux frais ainsi alloués. C'est Toronto qui en ferait les frais à même les recettes locales. Il faut également s'assurer que l'exonérations d'impôt sur les revenus qui proviennent du centre bancaire international soit limitée. Cela étant, vous avez raison; la portée en est réduite.

M. Riehl: Si vous me permettez, je voudrais faire une observation. Si l'on s'en tenait précisément aux limites de la proposition actuelle dans la loi, je crois que vous avez raison; mais je pense qu'il faut examiner la loi du Québec. Cette loi demande plus de substance que cela et exige que toutes ces activités s'effectuent à Montréal.

Dans la proposition initiale, l'intention était que le gouvernement fédéral complète toutes les étapes entreprises par le

[Text]

Quebec government was doing, and we believe that is the final intention. We think probably this is just the first step, and if it does not accomplish anything, the next step . . .

Once this law were to becomed enshrined in the tax law it would be very easy to make another amendment, because they would say that the precedent is there, we can now do it, and if this government does not do it maybe a succeeding government might. We are concerned about the principle of it even being there in the first place. It is bad tax law. There is also the perception, as we have already said, that other cities in Canada are not even able to call themselves "international banking centres", and we think that is very damaging for the image.

The Chairman: Thank you. Mr. Garneau.

M. Garneau: Messieurs de Toronto, vous avez établi dans votre exposé la chronologie d'un certain nombre d'événements. Je suis représentant d'un parti qui, en septembre 1982, en octobre 1982 et en juin 1983, avait répondu que ce n'était pas la politique du gouvernement d'alors d'avancer davantage dans le dossier des centres bancaires internationaux.

Mais nous avons eu une élection en 1984. Un parti politique a pris l'engagement envers la communauté des affaires de Montréal de réaliser ce que la Chambre de commerce et le *Board of Trade* de Montréal demandaient conjointement avec Vancouver depuis déjà un certain temps. Donc, le Parti progressiste conservateur a pris cet engagement et l'a concrétisé dans son budget du mois de février 1986. Vous comprendrez que ma tâche ici est de m'assurer que le gouvernement respecte son engagement.

Vous nous dites que, d'après les conversations que vous avez eues, cet engagement a été pris sans qu'aucune étude ne soit faite, et cela m'inquiète. De deux choses l'une: ou bien le gouvernement n'était pas sérieux, ou bien il était convaincu qu'un centre bancaire ne signifiait rien. C'est un peu ce que vous nous dites. Si cela ne signifie rien, pourquoi êtes-vous aussi nerveux aujourd'hui? Et si cela signifiait beaucoup de choses, ce serait à l'avantage de l'ensemble de l'économie canadienne.

• 2045

Je vous pose une question bien précise. Comment peut-on expliquer qu'un gouvernement fasse une telle proposition dans un budget sans avoir fait d'analyse? Deuxièmement, pourquoi vous y opposez-vous en alléguant que cela ne donnera rien et que cela ne créera pas d'emplois? Si cela ne fait rien, cela ne nuira à personne.

Mr. McCrossan: On a point of order, Mr. Chairman. I am sure that Mr. Garneau would not want to mislead the witnesses before they answer, but I believe the statement in the budget was that the government would study the introduction of international banking centres in Montreal and Vancouver, and I believe that is what we were doing tonight.

[Translation]

gouvernement du Québec, et nous croyons que c'est là l'intention finale. Nous pensons que ce n'est probablement que la première étape et que si cela n'aboutit à rien, la prochaine étape . . .

Une fois que cette loi serait inscrite dans la Loi sur l'impôt, il deviendrait alors très facile d'apporter un autre amendement parce qu'on pourrait alors invoquer le fait qu'il existe un précédent, ce qui rend donc la chose possible, et se dire que si le gouvernement actuel ne veut pas, le prochain y consentira peut-être. Le simple fait que cette possibilité existe nous inquiète. C'est une mauvaise politique fiscale. Il y a aussi toute la question de la perception, comme nous l'avons dit tout à l'heure, en ce sens que d'autres villes du Canada ne peuvent même pas se qualifier de «centre bancaire international», et nous considérons un tel empêchement comme très dommageable pour leur image.

Le président: Merci. Monsieur Garneau.

Mr. Garneau: Gentlemen, in your brief you have established a certain chain of events. I represent a political party that stated in September and October 1982, and again in June of 1983, that its policy did not include looking any further into the matter of international banking centres.

But elections were held in 1984. A political party promised Montréal's business community that it would implement the measures that the Chambers of Commerce and the Boards of Trade of both Montreal and Vancouver had been requesting for some time already. The Progressive Conservative Party made that promise and implemented it in its February 1986 budget. I trust you understand that my job here is to make sure that government keeps its promises.

You have stated that according to the various conversations you have had, this commitment was not backed up by any study of the situation, and this has worried me. Either the government was not serious, or it was convinced that a banking centre was of little or no import. This is what you have been telling us. If a banking centre is of no significance, then why are you so upset here today? And if an international banking centre was to provoke a lot of activity, it would be to the advantage of the whole of the Canadian economy.

I will ask a very precise question. How could a government possibly make that kind of proposal in its budget without having previously analysed the situation? Secondly, why do you oppose this proposal by arguing that nothing will come of it and that no jobs will be created? If the gesture is empty, it will do no harm to anyone.

M. McCrossan: J'en appelle au règlement, monsieur le président. Je suis persuadé que M. Garneau ne voudrait pas induire les témoins en erreur avant qu'ils ne répondent, mais je crois que la déclaration dans le budget était que le gouvernement allait étudier la création de centres bancaires internationaux à Montréal et à Vancouver, et je crois que c'est ce que nous faisons ce soir.

[Texte]

Mr. Garneau: Then you are playing with words.

Mr. McCrossan: I thought you were playing with words.

Mr. Garneau: I have made a few budgets in my life and I know what the word means.

Mr. McCrossan: You mean you were not serious when you said to study something?

Mr. Garneau: I was trying to do so.

Mr. Robertson: Mr. Garneau will forgive us for not having been privy to the reasoning of the government when they put it in the budget. Obviously we do not know that, but we are concerned about this perception of whether it was just Mr. Wilson, mister somebody else's medal for free enterprise that they are giving to Montreal.

We do not think it is empty. I have here a memorandum prepared by Mr. Martin Willschick, who is in the finance department in the City of Toronto—obviously a biased place, but nonetheless a professional in this—who deals with the money market daily. I asked him to put down what he had observed, and I have some notes here. He tells me about all the financial business he does; he meets daily with people from the U.S., England, Japan and so on. He says he has received various reactions from many prominent international market participants who have been unanimous in their utter surprise, confusion, and condemnation of the proposed exclusion of Toronto from the IBC designation. They thought it would injure Canada's chances of becoming firmly established as a second—not a first—but a second financial centre. It is their opinion that the exclusion of Toronto places the level of confidence in question and causes a great deal of concern because it does not fit into deregulation.

That is why we are concerned. It may not seem to be much at this time, except on the basis of perception, but with the Quebec legislation standing there behind us, we can see that once a thing like this is established, it goes wild. It will go up to try to equal what the Province of Quebec has done in the whole financial services.

Mr. Garneau: Just another question. We do not have the bill. We do not know what will be in the bill. Is it going to be a registration centre, a banking centre, a financial centre? We do not know, so I would not like to discuss any further before I see what we have and what is really at stake.

I would like to come back to the main philosophy that is behind your presentation, and it is the market forces. If we use that philosophy of market forces for the banking centre, financial centre, depending on what will be in the bill, we could

[Traduction]

M. Garneau: Alors là, je crois que vous jouez sur les mots.

M. McCrossan: Je croyais que c'était vous qui jouiez sur les mots.

M. Garneau: J'ai personnellement préparé quelques budgets au cours de mon existence, et je sais ce que le mot veut dire.

M. McCrossan: Vous voulez dire que vous n'étiez pas sérieux quand vous avez parlé d'analyse?

M. Garneau: Je voulais pourtant l'être.

M. Robertson: M. Garneau nous pardonnera de ne pas avoir été dans le secret des dieux quant aux raisons qui ont motivé le gouvernement quand il a introduit cette mesure dans le budget. Il est évident que nous ne les connaissons pas, mais nous nous inquiétons de savoir si c'était uniquement à M. Wilson ou à quelqu'un d'autre que Montréal devait de recevoir cette médaille de la libre entreprise.

Nous ne croyons pas que cela ne donnera rien. J'ai ici un document préparé par M. Martin Willschick, qui est gestionnaire au service des finances de la ville de Toronto—un endroit où l'on ne peut qu'avoir un parti pris, évidemment, mais M. Willschick est quand même un professionnel en la matière—et qui fait affaire quotidiennement sur le marché monétaire. Je lui ai demandé de mettre ses observations sur papier, et j'ai quelques notes ici. Il me parle de toutes les opérations financières qu'il effectue; il rencontre quotidiennement des gens des États-Unis, d'Angleterre, du Japon et d'ailleurs. Il dit avoir reçu diverses réactions de la part d'un bon nombre d'intervenants très importants sur la scène internationale, qui ont unanimement manifesté leur surprise et leur confusion, et qui ont condamné le fait que l'on ait omis de désigner Toronto comme centre bancaire international. Il pense que cette décision amenuisera la possibilité pour le Canada de se confirmer dans son rang de deuxième—non pas de premier—mais de deuxième centre financier. Ils sont d'avis qu'exclure Toronto ébranle la confiance et provoque énormément d'inquiétude parce qu'un tel geste s'intègre mal dans le contexte de la déréglementation.

C'est pour cette raison que nous sommes inquiets. Cela peut paraître bien anodin pour l'instant, si l'on fait exception de la perception, mais avec la loi québécoise au-dessus de nous, comme une épée de Damoclès, il est à craindre que lorsque le mouvement sera bien amorcé, tout y passera. Il prendra probablement une proportion aussi grande que ce que la province de Québec a fait dans l'ensemble des services financiers.

M. Garneau: J'ai encore une autre question. Nous n'avons pas encore le projet de loi. Nous ne savons pas ce qu'il renfermera. S'agira-t-il d'un centre de comptabilisation, d'un centre bancaire, d'un centre financier? Nous ne le savons pas. Je ne voudrais donc pas discuter davantage avant de savoir de quoi il retourne et quel est véritablement l'enjeu.

Je voudrais revenir au principe sous-jacent à votre exposé: les forces du marché. Si nous appliquons le principe des forces du marché au centre bancaire ou centre financier, selon ce que renfermera le projet de loi, nous pourrions aussi adopter le même point de vue pour tout développement régional.

[Text]

use the same philosophies and approach for regional development of any sort.

Do you not think that in a country like Canada, where the natural forces are more south-north than east-west, if we leave the market forces, sell all the development of the country, we may reach a point where we will have Toronto and the rest of the country will be the tundra?

I believe it is the responsibility of the national government—Tory, Liberal, or NDP, if they ever come to power—to intervene, and in some senses do not let market forces alone settle the future of the country in a region like . . . I am not talking about a financial centre now, but regions like the Gaspé, as Mr. Plourde was talking about. I have been in Cape Breton, I have been in different places in Canada, and they need the support of the government.

• 2050

When the government acts, to a certain extent they are not playing completely in the market forces. I just want to tell you my approach to the economic development of this country is not exactly what you suggest.

Mr. Robertson: Well, sir, I guess it is a matter of philosophy in all of these things, but also we have had a history of trying to wrench things around in Canada, all well-intentioned things, with grants and so on and special deals, and I think the perception now is that they simply have not worked. They have just distorted.

That is quite apart from philosophy, because I can accept the philosophy itself, but it does not seem to work. Also, this approach is different. It does not give you a hand at the start, and then the taxpayer swings back into the full tax system, as you do with an investment tax credit from Cape Breton or a fast write-off. It is a different animal.

Mr. Riehl: One of the things we observed when we studied this—and I alluded to it earlier—is that the financial centre of Canada really started in Halifax, moved to Montreal, then moved on to Toronto. You would conclude that as the west develops, there will be more financial centres developing in the west as well.

Montreal is still a financial centre, the second most important financial centre in Canada. I think Toronto will always be an important financial centre, providing there are no government laws restricting it from doing so. But we think that as this free trade . . . if it develops particularly, we will be following our natural north-south routes and we will see western Canada dealing more with the United States across the border from them, like Calgary dealing with Denver and Dallas, for example. We think they ought to be free to develop financial centres there as well.

[Translation]

Dans un pays comme le Canada, où les forces naturelles du marché s'exercent davantage dans l'axe nord-sud que dans l'axe est-ouest, ne croyez-vous pas que si on laisse jouer les forces du marché et que nous vendons tout le développement qui se fait au pays, on risque de ne se retrouver qu'avec Toronto et que le reste du Canada ne se soit intégré à la toundra?

Je crois qu'il est du devoir du gouvernement national—qu'il soit conservateur, libéral, ou néo-démocrate, si le NPD prend jamais le pouvoir—d'intervenir et, en quelque sorte, de ne pas laisser aux seules forces du marché le soin de décider de l'avenir du pays dans une région comme . . . Je ne parle pas de centres financiers, mais de régions comme celle de Gaspé, à laquelle M. Plourde faisait allusion tout à l'heure. Je suis allé au Cap Breton et j'ai visité bien des endroits au Canada, et toutes ces régions ont besoin de l'appui du gouvernement.

Quand le gouvernement agit, dans une certaine mesure, il ne dérègle pas complètement les forces du marché. Tout ce que je peux vous dire, c'est que mon optique à l'égard du développement économique du Canada ne correspond pas exactement à ce que vous suggérez.

M. Robertson: Monsieur, je suppose que dans tout cela, c'est une question de principe, mais aussi que nous avons toujours eu l'habitude de forcer les choses au Canada, avec les meilleures intentions du monde, à coup de subventions et de traitements spéciaux, et je crois qu'on constate aujourd'hui que cela n'a tout simplement pas marché. L'effet n'a été qu'une déstabilisation.

Cela s'écarte du principe, parce que je peux accepter le principe en soi, mais il ne semble pas fonctionner. De plus, cette optique est différente. Elle ne vous est d'aucun secours au début, et alors, le contribuable réintègre immédiatement le régime fiscal, comme c'est le cas pour un crédit d'impôt pour un investissement au Cap Breton ou une déduction. C'est une tout autre affaire.

M. Riehl: Un fait que nous avons relevé en effectuant notre étude—et j'y ai fait allusion tout à l'heure—est que le centre financier du Canada a d'abord été Halifax, puis il s'est déplacé à Montréal, pour aboutir à Toronto. Cela porte à croire qu'avec le développement de l'Ouest, d'autres centres financiers devraient aussi se développer dans l'Ouest.

Montréal est toujours un centre financier, le deuxième en importance au Canada. Je pense que Toronto sera toujours un important centre financier pourvu qu'aucune loi gouvernementale ne vienne l'en empêcher. Si les négociations sur le libre-échange réussissent, nous croyons que nous allons suivre nos canaux commerciaux naturels nord-sud et les provinces de l'Ouest feront davantage affaire avec les États américains dans le même axe qu'elles, Calgary aura davantage d'échanges commerciaux avec Denver et Dallas, par exemple. Nous pensons que les régions de l'Ouest doivent elles aussi pouvoir se doter de centres financiers.

[Texte]

Mr. Garneau: This is why in many regions of the country people are nervous with free trade. But I would like to come back to the market forces. It may be the opinion of people in the financial community, the business community of Montreal and Toronto, that the market forces should settle all the problems and the experience of the past has been no good. But I must tell you very frankly that since I left the business community of Montreal and travelled as a politician across the country I hear another message. The people in Cape Breton and the people I visited in some of the regions of B.C and Sault Ste. Marie certainly reacted differently. They certainly want their federal government to intervene.

It is certainly a question of pace, a question of approach, but I just want to say I question the market forces as the basis for government action or inaction.

Coming back to the financial centre, I understand your point of view. I have never in the past been a strong advocate of a financial centre, for the reason that you exposed. But what I cannot understand completely now is that it does not touch the financial centre in Canada. You know, it does not happen very often that I am of the same opinion as the Minister of Finance, but he apparently told you in his letter March 24:

I do not subscribe to your position that implementation of this proposal will unduly disrupt Toronto's status as a major banking centre.

I agree, because what we are talking about is something that is not done in Canada. It is something new, some operations that are probably done in London or in New York.

• 2055

I wonder why it would change the status of Toronto to be or to remain now and in the future the real main financial centre of Canada. You say no, but what we are talking about is international activities that do not exist. If you are telling me that what will be in the bill is something that is already done in Canada, then we do not need any bill.

Mr. Riehl: A large part of the banking transactions in international banking are carried on. We estimate that anywhere from 3,000 to 5,000 people in Toronto are employed in international banking out of 73,000 people in the banking industry.

Mr. Garneau: How will the bill affect you then?

Mr. Riehl: Because of that business. If Toronto is no longer able to carry it on because there is no tax break there to do it, it will move out of Toronto.

Mr. Garneau: So you say that we are discussing for nothing. We already have all the international banking that the

[Traduction]

M. Garneau: C'est la raison pour laquelle, dans bien des régions du pays, le libre-échange en inquiète plusieurs. Mais je voudrais revenir à la question des forces du marché. Les gens des milieux financiers, tant de Montréal que de Toronto, peuvent peut-être être d'avis qu'il faudrait laisser le soin de régler tous les problèmes aux forces du marché et que l'expérience n'a pas été bonne. Mais je dois vous dire très franchement que depuis que j'ai laissé le monde des affaires de Montréal et que je voyage d'un bout à l'autre du pays, en tant que politicien, le message que je reçois est tout autre. En tout cas, le son de cloche que j'ai reçu des gens du Cap Breton et de ceux que j'ai visités dans quelques régions de la Colombie-Britannique et à Sault-Sainte-Marie est sûrement bien différent. Leur désir que le gouvernement fédéral intervienne ne fait aucun doute.

C'est sûrement une question de dosage, une question d'optique, mais tout ce que je veux dire, c'est que je doute de la fiabilité des forces du marché pour décider de l'intervention ou de la non-intervention du gouvernement.

Pour en revenir à la question du centre financier, je comprends votre position. Je n'ai jamais été un chaud partisan de l'idée d'un centre financier pour la raison que vous avez exposée tout à l'heure. Mais ce que je comprends mal, à l'heure actuelle, c'est que la proposition ne touche pas le centre financier du Canada. Vous savez, ce n'est pas très souvent que je suis du même avis que le ministre des Finances, mais dans une lettre datée du 24 mars:

Il vous aurait dit ne pas partager votre opinion, à savoir que la mise en oeuvre de cette proposition ébranlerait outre mesure la réputation de grand centre bancaire dont jouit Toronto.

Je suis d'accord parce que ce dont nous parlons n'est pas encore une réalité au Canada. C'est une toute nouvelle activité, des opérations qui se font probablement à Londres ou à New York.

Je me demande pourquoi cela empêcherait Toronto d'être et de demeurer le principal centre financier réel du Canada. Vous dites que non, mais ce dont nous parlons, ce sont des activités internationales qui n'existent pas au Canada à l'heure actuelle. Si vous me dites que les activités qui seront inscrites dans le projet de loi sont des activités qui se font déjà au Canada, nous n'avons pas besoin de projet de loi.

M. Riehl: Une bonne partie des opérations bancaires internationales passent par Toronto. Nous estimons que des 73 000 personnes qu'emploie le secteur bancaire à Toronto, 3 000 à 5 000 personnes s'occupent d'opérations internationales.

M. Garneau: En quoi le projet de loi vous menace-t-il alors?

M. Riehl: En raison même de cette activité. Si Toronto ne peut plus offrir ce service parce qu'elle ne peut offrir d'avantages fiscaux, l'activité va se déplacer vers une autre ville.

M. Garneau: Vous êtes donc en train de nous dire que nous discutons pour rien. Nous effectuons déjà toutes les opérations bancaires internationales dont le ministre a fait mention dans

[Text]

Minister referred to in his budget and what Mrs. Barbara MacDougall told you on May 16 in her letter is not true.

Mr. Riehl: I guess that would be the substance of it, yes.

Mr. Garneau: Okay, thank you.

Mr. Bunting: It seems to me that we are really not so much talking about what the current situation is but what the future is. The fact is that we are moving to global markets. Canada as an entity is trying to preserve the jobs we already have within this country wherever those jobs are and we are trying to gain additional jobs for this country, and I could agree with your philosophy on interventionism but fundamentally the bottom line is that we want jobs for Canadians.

We are not saying that Toronto will be disadvantaged by this particular legislation, although we worry about the thin edge of the wedge in that respect. But certainly we feel that Canada as a country is not putting its best foot forward in terms of being a competitor in this international market when it excludes what is clearly recognized all over the world as its main financial centre from being a participant. It is not necessarily a matter of what the facts are at this moment but the perceptions internationally and the perceptions of the way the government is operating in this country in terms of intervention.

The interventionism certainly may seem like a good idea when we are talking across Canada, but when we are talking in terms of foreign money coming into this country money flows very quickly. It is afraid of interventionism and we have to be cognizant of that.

Mr. Riehl: I think it is somewhat the same thing, when you are entering into international markets and international competition, as if the Edmonton Oilers benched Wayne Gretzky so the other players could score more goals.

Mr. Garneau: Gretzky is playing in Edmonton; he is not playing in Toronto.

Mr. Riehl: That is right. They would not win very many games, would they?

Mr. Garneau: You would like to have him, though.

Mr. Layton: If I could just speak to the Gretzky reference, as a great admirer of the player involved, he is what he is because he is one of the finest team players Canada has ever produced. He constantly assists his wing men to score the goals. This is what I find that Toronto is not exactly doing at the moment.

Mr. Robertson: That is precisely what we like to do. We might just pose the question: If it is a competitive business, if Montreal is not prepared to compete with Toronto how is it going to compete with New York?

The Chairman: I am going to recognize in order now Mr. Attewell, Mr. Layton, and then Mary Collins. Mary, you will excuse me not putting you first, but you are not a member of the committee so I am going—

[Translation]

son budget, et ce que M^{me} Barbara McDougall vous disait dans la lettre du 16 mai n'est pas vrai.

M. Riehl: Oui, je suppose que c'est à peu près cela.

M. Garneau: Très bien, merci.

M. Bunting: Il me semble que ce n'est pas tellement la situation actuelle qui importe comme l'avenir. La réalité est que nous nous dirigeons vers des marchés mondiaux. Le Canada, comme entité, s'efforce de préserver les emplois là où ils se trouvent et nous essayons d'en attirer d'autres au pays, et je pourrais admettre votre idée de l'interventionnisme, mais ce qui importe fondamentalement, c'est que nous voulons des emplois pour les Canadiens.

Nous ne disons pas que cette loi particulière désavantagera Toronto, bien que nous entretenions certaines craintes à cet égard. Mais nous sommes sûrement d'avis que le Canada, en tant que pays, se prive du meilleur atout dont il pourrait disposer pour livrer concurrence sur le plan international en excluant la ville qui est nettement reconnue de par le monde comme son principal centre financier. Ce ne sont pas nécessairement les réalités actuelles qui importent, mais les perceptions à l'échelle internationale, et l'impression qui se dégage de l'attitude du gouvernement canadien à l'égard de l'interventionnisme.

L'interventionnisme peut certainement paraître une bonne idée pour le Canada, mais quand on l'applique à la monnaie étrangère qui entre au Canada, rien ne va plus. Dans ce domaine, on craint l'interventionnisme, et c'est une réalité qu'il faut connaître.

M. Riehl: Quand on entre dans les marchés internationaux et dans la concurrence à l'échelle internationale, c'est comme si les Oilers d'Edmonton décidaient de ne pas faire jouer Wayne Gretzky pour permettre aux autres joueurs de marquer davantage.

M. Garneau: Gretzky joue pour Edmonton et non pas pour Toronto.

M. Riehl: C'est juste. Ils ne gagneraient pas beaucoup de parties, n'est-ce pas?

M. Garneau: Vous voudriez quand même bien l'avoir dans votre équipe?

M. Layton: Si vous me permettez d'utiliser l'exemple de Wayne Gretzky en ma qualité de grand admirateur de ce hocheur, qui est l'un des meilleurs joueurs d'équipe que le Canada ait jamais produit... Gretzky aide continuellement ses ailiers à marquer des buts. C'est justement ce que je reproche à Toronto de ne pas faire à l'heure actuelle.

M. Robertson: C'est précisément ce que nous aimons faire. Nous pourrions peut-être nous poser la question suivante: s'il s'agit d'une activité concurrentielle et si Montréal n'est pas prête à livrer concurrence à Toronto, comment va-t-elle tenir le coup devant New York?

Le président: Je cède maintenant la parole à M. Attewell, ensuite, ce sera M. Layton, puis Mary Collins. Mary, vous me pardonnerez de ne pas vous donner la parole avant MM.

[Texte]

Mrs. Collins: I know; I am an interloper from the west.

The Chairman: That is right, very important. Mr. Attewell.

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, will I get on another round?

The Chairman: Yes, you will, certainly. We are only at 9 p.m.

Mr. Attewell: I might just mention as I start this intervention that I was a little excited at my honourable colleague Mr. Garneau when he was so enthused about us meeting our election commitments. But then I saw he was somewhat selective. He was not that enthusiastic—

Mr. Garneau: No.

Mr. Attewell: —about deficit reduction or FIRA or the NEP dismantling and so on.

Mr. Garneau: [Inaudible—Editor]

Mr. Attewell: We can discuss that later.

Mr. Garneau: I do not have many pages left.

Mr. Attewell: Gentlemen, I do not know which of you likes the race-track best, but you put a sentence here on page 3:

Handicapping Toronto will hobble Canada's strongest runner in the race for trade in international financial services.

• 2100

You know I am from Toronto. I was so intrigued with that word "hobble" I got a photocopy from the dictionary out. Let me give you a couple of choices here:

To walk lamely or the limp; to proceed irregularly and haltingly; to fasten together the legs of a horse or a mule by short lengths of rope to prevent free motion.

Do any of those fit?

Mr. Robertson: The latter.

Mr. Attewell: The latter. So it is pretty severe.

Could I read out a short sentence? I want to ask you, if this was the primary goal of the proposed legislation, how practical you think it is and what loopholes there might be. I will read this out:

If the goal is to attract offshore activity to Montreal and Vancouver without disrupting or displacing existing Canadian business, only banking activities which meet the dual test of attracting business currently done offshore and of not displacing existing Canadian activities which are being considered.

[Traduction]

Attewell et Layton, mais vous n'êtes pas membre du Comité, et je dois...

Mme Collins: Je sais; je suis une intruse de l'Ouest.

Le président: C'est juste, c'est très important. Monsieur Attewell.

M. Cassidy: Monsieur le président, est-ce que j'aurai encore l'occasion de poser des questions?

Le président: Oui, sûrement. Il n'est que 21 heures.

M. Attewell: En débutant mon intervention je dirai que l'enthousiasme démontré tout à l'heure par mon honorable collègue, M. Garneau, à propos du fait que nous respectons nos engagements électoraux m'a un peu ému. Mais ensuite, j'ai constaté qu'il était quelque peu sélectif. Il n'était pas aussi enthousiasmé...

M. Garneau: Non.

M. Attewell: ... par l'idée de la réduction du déficit, de l'élimination de l'AEIE et du démantèlement du PEN et le reste.

M. Garneau: [Inaudible—Éditeur]

M. Attewell: Nous pourrions en discuter plus tard.

M. Garneau: Il ne me reste pas beaucoup de pages.

M. Attewell: Messieurs, je ne sais pas lequel d'entre vous est amateur de courses de chevaux, mais à la troisième page de votre document, vous dites:

Handicaper Toronto reviendrait à entraver le meilleur coureur canadien dans la course vers la conquête du marché des services financiers sur la scène internationale.

Je viens de Toronto. Le mot «entraver» m'intrigue à tel point que j'ai photocopié la page du dictionnaire. Voici quelques exemples:

Au sens du dictionnaire «entraver» signifie «retenir ou attacher un animal au moyen d'une entrave pour gêner sa marche».

Est-ce bien cela que vous voulez dire?

M. Robertson: Oui, précisément.

M. Attewell: Le terme est plutôt fort.

Je voudrais vous lire une courte phrase. Si c'est le but premier de la loi proposée, je veux savoir si vous la jugez applicable et quelle faille vous y voyez.

Si l'objectif est d'attirer une partie de l'activité étrangère à Montréal et à Vancouver sans déranger ni déplacer des activités canadiennes existantes, on ne considère que des activités bancaires qui respectent le double critère voulant qu'elles attirent des activités qui s'effectuent actuellement à l'étranger et qu'elles ne déplacent aucune activité canadienne existante.

[Text]

Now that has a notion of incremental aspects to it. We would be doing business we would not otherwise have done. I think it is fair to say that is the notion behind this. How practical is that, and what sort of end-runs or loopholes do you see existing in that whole notion?

Mr. Robertson: I have not got through my skull completely the proposal as we now have been told it is. So I am not sure I can answer it. I think we may be trying to square the circle in your first question. It is bound to cause some shift, or why do it? We do not see how—because of the way things are now set up—it cannot disturb something. But I do not know enough about their proposal. They had a piece of paper and read to us, but we have not seen the piece of paper.

Mr. Attewell: You reject the idea that it could be primarily incremental in nature.

Mr. Robertson: I do not think it could be just incremental.

Mr. Riehl: We asked the officials from the Department of Finance, and they were unable to answer that.

Mr. Robertson: They have under consideration, as a result of one meeting with the bankers, whether old loans can be brought onshore or old deposits and so on. Those things we understand are still being discussed, if that is what you meant by incremental. Just new loans issued.

Mr. Riehl: But eventually all the business is new loans. You do not have loans on your books for 100 years.

Mr. Robertson: And the loopholes?

Mr. Riehl: That is why they cannot deal with incremental.

Mr. Robertson: They have talked about that in the plan, and I think it is under consideration. We did not discuss that part because it is very technical work for bankers.

There seem to be a lot of loopholes in the first proposal of where you would go. I frankly have not thought of any. This covers quite a broad range. It is all those who are members of the Canadian Payments Association who have signed a declaration that they will not do back-to-back loans. This refers to those who can participate. That is quite a broad range. It is more than just the big banks; it is more than the Schedule B banks. I do not know. I have been in the tax field for quite a long time and I never cease to be amazed at the ingenuity that can be applied to something that gives you tax-free results.

There is another side of it: if somebody is very aggressive, and they have a loss in the IBC circle, that will not be deductible against other profits outside the circle, and that is going to cost the bank double. I do not want to see financial institutions pushed into that risk. But I guess that is, again,

[Translation]

Ce principe comporte un certain élément de progression. Nous effectuerions des activités que nous n'aurions jamais menées autrement. Je crois qu'on ne peut douter du caractère progressif de ce principe. Dans quelle mesure est-ce réaliste et quelles failles y voyez-vous?

M. Robertson: Je n'ai pas encore vraiment bien assimilé la proposition dans la formulation qu'on nous en a donnée. Je ne suis donc pas trop sûr de pouvoir répondre. Votre première question revient peut-être un peu à vouloir réaliser la quadrature du cercle. Il est inéluctable qu'une telle activité provoque certains déplacements, sans quoi, que donnerait-elle? Nous ne voyons pas comment—compte tenu de la façon dont les activités sont structurées à l'heure actuelle—une telle action ne dérangerait pas quelque chose. Mais je n'en sais pas suffisamment long au sujet de la proposition. On nous l'a communiquée, mais nous n'avons pas pu mettre la main sur le document.

M. Attewell: Vous rejetez l'idée qu'elle puisse être progressive.

M. Robertson: Je ne crois pas qu'elle ne puisse être que cela.

M. Riehl: Nous avons posé la question aux représentants du ministère des Finances, qui n'ont pas pu répondre.

M. Robertson: À la suite d'une rencontre avec les banquiers, on a entrepris d'étudier, au ministère des Finances, si d'anciens prêts ou d'anciens dépôts à l'étranger peuvent être ramenés au Canada. Ce sont des questions qui ne sont pas encore réglées et dont on discute encore, si c'est ce que vous vouliez dire par progressif. L'activité se limiterait-elle à de nouveaux prêts?

M. Riehl: Mais tôt ou tard, toute opération devient un nouveau prêt. Vous ne conservez pas des prêts dans vos livres pendant cent ans.

M. Robertson: Et les échappatoires?

M. Riehl: C'est pour cette raison qu'on ne peut parler de progression.

M. Robertson: On en a parlé dans le plan, et je pense qu'on étudie la question à l'heure actuelle. Nous n'avons pas discuté de cet aspect parce que ce sont des considérations très techniques qui intéressent les banquiers.

Il semble y avoir beaucoup d'échappatoires dans la première proposition. Pour être franc, je n'y ai pas réfléchi. Le domaine est très vaste. Ce sont les membres de l'Association canadienne des paiements qui ont signé une déclaration portant qu'ils ne consentiront pas de prêts à répétition. Cela touche ceux qui peuvent participer. Et il y en a tout un éventail. Cela ne se limite pas aux grandes banques ni aux seules banques de l'annexe B. Je ne sais pas. Je travaille déjà depuis fort longtemps dans le domaine de la fiscalité et je suis toujours étonné de l'ingénuité dont on peut faire preuve à l'égard d'une mesure qui permet d'obtenir une exonération d'impôt.

Il y a encore un autre aspect à considérer: si une institution très active accuse une perte dans ses opérations bancaires internationales, elle ne pourra pas appliquer cette perte à d'autres bénéfices réalisés dans le cadre de ses autres activités et elle y perdra doublement. Je ne veux pas que des institutions financières puissent être obligées de prendre ce risque. Mais je

[Texte]

beyond the tax part of it. This is a danger that this thing gives rise to, from our understanding of it the way it is now.

Mr. Attewell: So you seem to be rejecting the incremental nature. I said I would ask my last question, but I will give myself a supplementary.

• 2105

You were, I think, mentioning earlier how this is a game of just a few basis points. If indeed whatever tax incentive was put in place gave an extra five basis points or whatever to deals, would that not create an incremental aspect to it?

Mr. Riehl: On that basis it would allow them to carry on certain transactions, if in fact you could provide more basis points than you could offshore. But now you can deal offshore without paying any tax either.

Mr. Attewell: But I think the underlying idea—and none of us have seen the detail—would be that there would be . . . I am just picking five basis points out of the air; but that is enough to make a deal more attractive to somebody doing it here.

Mr. Riehl: It could be. But as I say, they can do it now offshore without it costing any tax dollars.

There is a point I would like to make, though—Ron touched on it—about the Canadian Payments Association. That is the point about how smaller cities could benefit, because that would include local trust companies and so on, and they would not be in a very competitive position, say if foreigners wanted to place deposits with them. I think that is a very important thing for smaller centres, particularly scattered away from the main financial centres of Canada.

Mr. Layton: I would like to welcome, as many of my colleagues have, our guests today. I am from Montreal.

I also salute my colleague across the way, Mr. Garneau, for his covering of the subject from the point of the view of the regional nature of Canada, because it is something I have come to realize more in these last two and a half years than any other thing about our country: it is a country of very real identifiable regions. Our government, and indeed any government of Canada, must look for and apply ways and means to promote growth and equal opportunity for all Canadians. I think I can say it, and I think every one of you would want me to say it.

I come from Montreal, and I was part of the committee the Prime Minister established a couple of years ago to recognize that Montreal was suffering from all kinds of problems. It had not had the sunshine the other parts of Canada had had. It had maybe created its own storms and rain; but at the same time it was not being privileged in any sense to work its way back.

The Ministers' committees met many times, and we looked for and got the advice of a major, broad-format committee, an

[Traduction]

crois que cela dépasse l'aspect fiscal de la proposition. Dans sa formulation actuelle, c'est un danger qu'elle entraîne.

M. Attewell: Vous semblez donc en rejeter le caractère progressif. J'ai dit tout à l'heure que ce serait ma dernière question, mais je vais m'en accorder une additionnelle.

Vous nous disiez tout à l'heure, je crois, que ces opérations se transigeaient aux dixièmes de 1 p. 100. Si un dégrèvement fiscal quelconque, qui serait accordé, donnait un avantage additionnel de 5 dixièmes de 1 p. 100., ne croyez-vous pas que cela donnerait un aspect progressif à la proposition?

M. Riehl: Accorder de meilleurs avantages sur place qu'à l'étranger permettrait de mettre la main sur certaines opérations. Mais de nos jours, il est toutefois aussi possible de faire affaire à l'étranger sans payer d'impôt.

M. Attewell: Mais je crois que l'idée sous-jacente—et personne n'a vu ce détail—serait qu'il y aurait . . . je parle de cinq dixièmes de 1 p. 100, mais c'est suffisant pour intéresser davantage quelqu'un à transiger au Canada.

M. Riehl: Ce pourrait l'être, oui. Mais comme je viens de le dire, il est possible de transiger à l'étranger à l'heure actuelle sans payer d'impôt.

Il y a un aspect que je voudrais aborder—auquel Ron a fait allusion tout à l'heure—à propos de l'Association canadienne des paiements. C'est celui des avantages que pourraient tirer les villes de moindre importance, parce que la proposition intéresserait aussi les sociétés de fiducie locales, et le reste. Elles auraient bien du mal à être concurrentielles si des institutions étrangères voulaient placer des dépôts chez elles. Je crois que c'est un facteur très important pour les centres de moindre importance plutôt éloignés des grands centres financiers du Canada.

M. Layton: Comme bon nombre de mes collègues l'ont déjà fait, je voudrais moi aussi souhaiter la bienvenue à nos invités. Je suis de Montréal.

Je lève aussi mon chapeau à mon collègue, M. Garneau, pour la façon dont il a su aborder le sujet sur le plan de la diversité régionale du Canada, parce que c'est une réalité que j'ai constatée plus que toute autre à propos de notre pays au cours des deux dernières années et demie: le Canada est un pays composé de régions très distinctes. Notre gouvernement, et tout gouvernement national, doit s'efforcer de trouver et de mettre en application des moyens de favoriser la croissance et l'égalité dans les possibilités pour tous les Canadiens. Je crois pouvoir l'affirmer et j'estime que chacun de vous voudrait m'entendre le dire.

Je suis de Montréal et j'ai fait partie du Comité qu'a créé le premier ministre il y a une couple d'années pour constater que Montréal éprouvait des problèmes de toutes sortes. Elle n'a pas eu autant de beaux jours que les autres parties du Canada. Elle s'est peut-être attirée ses propres déboires, mais parallèlement, on ne l'a aucunement aidée à se sortir du pétrin.

Les comités des ministres se sont réunis à maintes reprises, et pour être en mesure d'obtenir des conseils judicieux, nous

[Text]

advisory committee under the leadership of Laurent Picard. I know the results of his studies with his subdivisions in committee were well publicized in the reports and so forth that have come out over the last year.

I make this background only because what that committee learned in its studies was there are not many things that can be found and encouraged by our Canadian government and that would put Montreal back into the role which very shortly ago made it the number-one city in Canada, financial centre included. I lived through it. I do not see any shaking of heads. You can disagree with me if you like. The truth is that there were 150,000 and more people who moved after 1970, for all kinds of reasons, towards Toronto. Toronto was the beneficiary at the expense of Montreal.

So here we were, a committee of Ministers, looking to see what you can do to stop the bleeding, and maybe even to reverse it a little, to give Montreal an opportunity, and Montrealers—"les deux langues", a general approach. One of the key areas of activity they noticed Montreal had lost was its influence in the financial community. Certainly we still have many head offices. But we do not enjoy the same force as Toronto now enjoys.

As I say, it was well published. It supports what the Minister of Finance has now come through with; something which was a very modest request of other parts of Canada, and particularly Toronto, to recognize as perhaps a "sharing of the puck", as my friend Gretzky would certainly use.

I wondered, as I listened tonight, has it come to the point—and I have four Torontonians in front of me—where you would no longer wish to move to Montreal to perform your duties as executives in the financial sector? Is it because there is some feeling that it is not the place in Canada to be appointed in your business, and to live? I know that was true 15 years ago, or 10 years ago. But I think there has been a tremendous change in the feeling that Montreal is becoming one of those places where there is action. So why should the action not include financial leadership in the international sphere? It is an international city.

• 2110

I would be interested in a reaction. Is there a general feeling that people would not want to go to Montreal to work?

Mr. Robertson: I would be delighted to go to Montreal, but I cannot qualify there as a lawyer. I like Montreal. My family goes to spend a weekend there.

Mr. Layton: Are there any bankers among you? No.

Mr. Riehl: Professional people cannot go to Quebec. They do not qualify in Quebec because of their inability to speak French.

Mr. Layton: It is not a big hurdle.
Ce n'est pas grand-chose!

[Translation]

avons décidé de mettre sur pied un comité polyvalent, un comité consultatif dont la responsabilité a été confiée à M. Laurent Picard. Je sais que dans les rapports qui ont été publiés au cours de l'année qui vient de s'écouler, on s'est souvent référé aux études de ce comité.

Si je fais cet historique, c'est que dans le cadre de ses études, ce comité a constaté que le gouvernement canadien ne pouvait pas faire grand-chose pour aider Montréal à reprendre la place de première ville du Canada, y compris dans le domaine financier, position qu'elle occupait encore il n'y a pas si longtemps. J'ai assisté à ce déclin. Vous pouvez ne pas être d'accord si vous voulez, mais la réalité est qu'après 1970, plus de 150,000 personnes ont déménagé leurs pénates à Toronto, pour toutes sortes de raisons. Toronto a profité aux dépens de Montréal.

Et nous étions là, un comité de ministres, à chercher comment arrêter l'hémorragie, et peut-être redresser un peu la situation, pour donner à Montréal une possibilité de s'en sortir, et aux Montréalais—"les deux langues", une approche générale en quelque sorte. L'un des principaux atouts qu'avait perdu Montréal était son influence dans le monde de la finance. Nous avons encore un grand nombre de sièges sociaux, bien sûr, mais nous n'avons pas la force de Toronto.

Comme je le disais tout à l'heure, on en a beaucoup parlé, et cela appuie la décision du ministre des Finances de répondre à une demande très modeste d'autres régions du Canada, et cela vaut particulièrement pour Toronto, d'accepter de «partager la rondelle», comme dirait sûrement mon ami Gretzky.

En écoutant les discussions ce soir, je me demandais—et j'ai devant moi quatre Torontois pour me répondre—si la situation était devenue telle que vous ne voudriez plus venir vous installer à Montréal pour vous acquitter de vos fonctions en qualité d'administrateur dans le domaine financier. Est-ce parce qu'on a le sentiment que ce n'est pas l'endroit où il faut souhaiter être nommé dans votre milieu? Je sais que c'était le cas il y a de cela 10 ou 15 ans. Mais je crois que l'idée que Montréal est en train de devenir l'un de ces endroits où il y a de l'action a beaucoup évolué. Par conséquent, pourquoi cette action ne pourrait-elle pas comprendre le leadership financier sur le plan international? Après tout, Montréal est une ville internationale.

J'aimerais obtenir une réaction. A-t-on l'impression, en général, qu'on ne voudrait pas aller à Montréal pour y travailler?

M. Robertson: Je serais ravi d'aller à Montréal, mais je ne peux pas y travailler à titre d'avocat. J'aime Montréal. Ma famille y passe des fins de semaine.

M. Layton: Y a-t-il des banquiers parmi vous? Non.

M. Riehl: Les professionnels ne peuvent pas aller au Québec. Ils ne peuvent y travailler en raison de leur ignorance de la langue française.

M. Layton: Ce n'est pas un obstacle majeur.
It's not that big a problem!

[Texte]

Mr. Riehl: At our age it might be a bit of a problem.

M. Layton: Je pense que je suis le plus âgé ici.

Mr. Bunting: As you state, Montreal was the major financial centre. It became Toronto. The danger to this country today is that it is not Toronto and it is not Montreal. In the past, Montreal and Toronto have worked in a complementary fashion to offset the pressures for business to go to New York, the north-south access Mr. Garneau was speaking of.

With improved communications and our opening up of the financial market—I do not see any alternative to that—we are going to find more and more of our financial firms of all sorts are going to be foreign controlled. We are going to find our bigger financial firms are going to merge. They are going to become global players. For whatever reason, they are going to be playing out there and will want to be in the major financial centres.

The question is of maintaining Canada's position as a financial centre, as a country, vis-à-vis the rest of the world at this point. It should not be a question between Toronto and Montreal or any other part of Canada. It should be a question of how we can maintain jobs in Canada in the financial sector. How can we put our best foot forward? How can we prevent these jobs from following the natural trend which is to move on, as they have already moved on three times within the country? This time it is literally right out of the country.

Mr. Layton: A supplementary, Mr. Chairman. I wonder if the representatives of the Toronto Board of Trade consider regional disparities justify federal government assistance or legislation to offset it. Tax law should not be considered bad if it offsets regional disparity.

Mr. Robertson: I agree where a net benefit to Canada can be shown, regional policies . . . As we understand it, what we have here is a study by very competent people, Messrs Rasminsky and Lawson, who say there is not enough benefit. Therefore, I do not think there is a justification for skewing the system unless you have that benefit well shown.

Mrs. Collins: Thank you, Mr. Chairman. I am not a regular member of this committee, but I am a Vancouverite representing a Vancouver riding and have a great deal of interest. I spent about 17 years of my adult life in Toronto, part of that on Bay Street and part of it as a member of the Board of Trade of Metropolitan Toronto. I think I have some understanding of your perspective.

There are a couple of areas I want to clarify. Something is still confusing me. If we take as a presumption the concept that the international banking centre powers would only be for deposits and loans, which is what we have been talking about possibly . . . I would hope we would have something like Quebec has. It would require substance and presence, because I think otherwise it might be a bit of a sham.

[Traduction]

M. Riehl: À notre âge, cela peut présenter un problème.

M. Layton: I think I'm the oldest here.

M. Bunting: Comme vous le dites, Montréal était auparavant le principal centre financier. C'est maintenant Toronto. Le danger auquel notre pays est actuellement confronté est que ce ne soit ni Toronto, ni Montréal. Par le passé, Montréal et Toronto ont fonctionné de façon complémentaire, afin de contrebalancer les pressions qui poussaient les affaires vers New York, l'axe nord-sud dont parlait M. Garneau.

A l'ère des communications instantanées et avec l'ouverture des marchés financiers—et je ne vois aucune autre voie que celle-là—nous assisterons à une prise de contrôle accrue de nos entreprises financières par des étrangers. Nous assisterons à la fusion de nos plus importantes entreprises financières. Elles deviendront des intervenants dans un marché global. Et peu importe les raisons, elles exerceront leurs activités sur les marchés et voudront être présentes dans les grands centres financiers.

L'important est de maintenir la position du Canada à titre de centre financier, de pays, vis-à-vis le reste du monde. Ce ne doit pas être une question de privilégier Toronto ou Montréal ou quelque autre partie du Canada. Comment pouvons-nous vendre ce que nous avons de mieux à offrir? Comment pouvons-nous empêcher que les emplois suivent la tendance naturelle de se déplacer, comme ils l'ont déjà fait trois fois à l'intérieur du pays? Maintenant, les emplois risquent de s'échapper littéralement du pays.

M. Layton: Une question supplémentaire, monsieur le président. Je me demande si les représentants du *Toronto Board of Trade* estiment que les disparités régionales justifient une aide ou une loi fédérale afin de les atténuer? Une loi fiscale ne devrait pas être jugée mauvaise si elle atténue les disparités régionales.

M. Robertson: Je suis d'accord, lorsque l'on peut prouver qu'il en résulte un avantage net pour le Canada, que les politiques régionales . . . Nous croyons comprendre que l'étude réalisée par des gens très compétents, MM. Rasminsky et Lawson, dit qu'il n'y a pas suffisamment d'avantages. C'est pourquoi j'estime qu'il n'y a aucune justification pour fausser le système, à moins que les avantages ne soient clairement démontrés.

Mme Collins: Merci, monsieur le président. Je ne suis pas un membre régulier du Comité, mais je suis Vancouveroise, représentant une circonscription de Vancouver, et cette question m'intéresse fort. J'ai passé environ 17 ans de ma vie adulte à Toronto, en partie sur Bay Street, et en partie à titre de membre du *Board of Trade of Metropolitan Toronto*. Je crois que je suis bien placée pour comprendre votre point de vue.

J'aimerais clarifier quelques points. Je suis perplexe. Si nous supposons que le concept d'un centre bancaire international couvre uniquement les dépôts et les prêts, et nous avons parlé de la possibilité . . . J'aimerais que nous ayons la même chose que le Québec a. Cela nécessitera de la substance et de la présence. Sinon, ce ne pourrait être que de la frime.

[Text]

From what we have heard tonight and as my colleague Miss Nicholson mentioned, experience has been that it does not result in a lot of jobs. I do not think any of us are really thinking of this as a major job creation, but as a catalyst for some other kinds of activity. At least that is how we perceive it in Vancouver.

If it does not create a lot of the jobs, if it basically is there to take on new business, business which is not now being done in Canada, and therefore increasing the financial pie... I am confused by a statement I heard a little while ago that this might potentially change the status of Toronto when the 3,000 to 5,000 people employ international banking. I wondered if you could clarify it, because the two concepts do not seem to be consistent.

• 2115

Mr. Riehl: Well, I think I made the statement that there are two different things here. They were talking about net benefit to Canada, that is the net benefit from bringing people from outside into Canada, but we do not think that is very much. I think the Rasminsky report made that conclusion.

It may well, if you read the Rasminsky report carefully, cause a shift within Canada. I do not think though, for example, that the shift is going to be from Toronto to Vancouver. It will be from Toronto to Montreal and that was the original intention. I think Vancouver was added.

Mrs. Collins: No, we were in there from the beginning, I can tell you. We have been working on this for a long time.

Mr. Riehl: No, you were not in there from the beginning, because Calgary was in there before you.

Mr. Robertson: Is that the reason British Columbia only applies its paid capital tax to banks which do not have their head offices in B.C.?

Mrs. Collins: I will not comment on that. That is a provincial issue.

If you are talking about 55 or 60 jobs, even under the worst possible scenario, and there were that shift of a few jobs from Toronto to Montreal, that would not devastate the financial industry.

Mr. Riehl: It might move 50 jobs offshore, but I am talking about the shift within Canada, which could be up to several thousand jobs. The Woods-Gordon study indicated that it could be anywhere from 750 up to a couple of thousand.

Mrs. Collins: But I heard your president say that they no longer felt that was valid, based on the assumptions of the very limited activities which will probably be proposed.

Mr. Riehl: We do not believe that this is where it is going to stop because we have already seen what they finally intend to do and I think the report Mr. Layton has referred to will

[Translation]

D'après ce que j'ai entendu ce soir, et comme ma collègue M^{lle} Nicholson l'a mentionné, l'expérience nous indique que le résultat n'a pas été une perte d'emplois. Je ne crois pas que personne ici considère ce projet comme un projet important de création d'emplois, mais plutôt comme un catalyseur pour un certain type d'activités. Du moins, c'est ainsi que nous percevons cette question à Vancouver.

Si le projet ne crée pas un grand nombre d'emplois, s'il vise avant tout à favoriser de nouvelles activités commerciales, des activités qui se déroulent actuellement à l'extérieur du Canada, ce qui augmente en quelque sorte le gâteau financier... On a dit, il y a peu, que ce projet pourrait éventuellement changer le statut de Toronto, avec 3,000 à 5,000 personnes utilisant les activités bancaires internationales. Cette déclaration me laisse perplexe. Je me demande si on pourrait la clarifier, car les deux concepts me semblent contradictoires.

M. Riehl: Bien, je crois que j'ai déclaré que nous avions affaire à deux choses différentes. On parle d'avantages nets pour le Canada, c'est-à-dire les avantages associés à la venue au Canada de gens de l'extérieur, mais nous ne croyons pas que cet avantage soit important. Je crois que le rapport Rasminsky contient cette conclusion.

Cela pourrait même causer un déplacement au Canada, si vous lisez le rapport attentivement. Je ne crois pas, par exemple, que le déplacement pourrait être de Toronto vers Vancouver. Ce serait de Toronto vers Montréal, et c'était là le but initial. Je crois que Vancouver a été ajouté.

Mme Collins: Non, nous étions présents dès le début, je peux vous l'assurer. Nous travaillons sur ce dossier depuis longtemps.

M. Riehl: Non, vous n'y étiez pas depuis le début, car Calgary était là avant vous.

M. Robertson: Est-ce la raison pour laquelle la Colombie-Britannique impose une taxe sur le capital libéré uniquement aux banques qui n'ont pas leur siège social en Colombie-Britannique?

Mme Collins: Je ne ferai pas de commentaires. Il s'agit d'une question qui relève du gouvernement provincial.

Si vous parlez de 55 ou 60 emplois, même en vertu du pire scénario possible, et il y a eu ce déplacement d'emplois de Toronto vers Montréal, cela n'aurait pas d'influence dévastatrice sur l'industrie financière.

M. Riehl: Le projet pourrait se traduire par le déplacement de 50 emplois outre-mer, mais je parle des déplacements à l'intérieur du Canada, qui pourraient représenter plusieurs milliers d'emplois. L'étude réalisée par Woods-Gordon indique qu'il pourrait y avoir de 750 à environ 2,000 emplois touchés.

Mme Collins: Mais j'ai entendu votre président dire que cette hypothèse était maintenant caduque, compte tenu des activités très limitées qui seront probablement proposées.

M. Riehl: Nous ne croyons pas que cela s'arrêtera là, car nous avons déjà vu quel est leur but final, et je crois que le rapport auquel M. Layton a fait référence illustrera ce point.

[Texte]

illustrate that. It is intended to have a much wider application. The whole intention here is to get something in the door, the edge of a wedge at first, and once it is there we will embellish it.

Mrs. Collins: So you are not so concerned about the thin edge, but the bigger wedge.

Mr. Riehl: Well, that is the whole intent. I mean, we are not fools.

Mr. Bunting: I would like to comment on one thing. One of the things we are saying is that we do think the thing should be applied across Canada and everybody should have the opportunity. I do not think that would make our proposal much different to Vancouver because Vancouver is on the Pacific Rim, on the western side, and therefore in a different time zone. It is in an area that is going to be connected to the biggest net creditor in the world, Japan.

Vancouver is in propitious position no matter who is allowed to participate in this and will have an advantage in that area, so I think it is far less material to Vancouver, in terms of their own self-interest, whether or not this thing is opened up to all Canadian cities.

Mrs. Collins: That is interesting, because it really brings me to my next point and to what Mr. Garneau was speaking about as well. Are market forces really the only approach one should take in this area? Vancouver may be, as you say, three time zones behind, but we think that is a potential advantage in this situation. We have more sunshine than Montreal, so we think that will help us.

Mr. Garneau: Are you sure?

Mrs. Collins: It never rains in Vancouver, only liquid sunshine.

Mr. McCrossan: You have less snow.

Mrs. Collins: If market forces were the criteria, as you were recommending, what would happen realistically? You said that when you talked to you colleagues and friends internationally, they were shocked that Toronto was not designated. This would lead me to believe that if market forces applied, Toronto would take all the plums and it would all concentrate again in Toronto.

Mr. Riehl: No, I think the point is that your main competitor is not going to be Toronto. Your main competitor is Los Angeles.

Mrs. Collins: For Vancouver, but I am asking what would happen nationally.

Mr. Riehl: Nationally, there is no question. At the present time, most of it is centred in Toronto, but the shift has kept on going west historically. It started off in Halifax and it will end up in Vancouver, if you wait long enough.

Mrs. Collins: So what are we really talking about? You are saying Vancouver could make it whether market forces . . . and maybe a few other cities would try, but they might not work.

[Traduction]

Le projet vise des applications beaucoup plus larges. Le but final est d'ouvrir la porte, d'introduire quelque chose dans la porte, un début de cale en premier, et une fois la position assurée, on l'étendra.

Mme Collins: Ainsi, ce qui vous inquiète, ce n'est pas le petit bout de la cale, mais le gros bout.

M. Riehl: Eh bien, c'est le but visé. Vous savez, nous ne sommes pas dupes.

M. Bunting: J'aimerais formuler une observation sur un point. L'une des choses que nous disons est que le projet ne devrait pas s'appliquer à l'ensemble du Canada et que tous devraient pouvoir y participer. Je ne crois pas que notre proposition fera beaucoup de différence pour Vancouver, car cette ville est sur le Pacifique, sur la côte ouest, dans un fuseau horaire différent. Vancouver est dans la région qui sera reliée au plus gros créancier du monde, le Japon.

Vancouver est dans une position favorable, peu importe les autres villes qui seraient autorisées à prendre part au projet et elle aura un avantage dans cette région. Ainsi, en ce qui concerne les intérêts de Vancouver, je crois que cette question, à savoir si le projet devrait s'appliquer à toutes les villes canadiennes, est moins importante.

Mme Collins: C'est un point intéressant, car il m'amène directement à ma question suivante et à ce dont M. Garneau a parlé. Les forces du marché sont-elles les seules que l'on devrait retenir dans ce dossier? Comme vous le dites, Vancouver peut être décalée de trois fuseaux horaires, mais nous croyons que c'est un avantage potentiel dans cette situation. Nous avons plus de soleil qu'à Montréal, alors cela nous aidera.

M. Garneau: Êtes-vous certaine?

Mme Collins: Il ne pleut jamais à Vancouver, seulement du soleil liquide.

M. McCrossan: Vous avez moins de neige.

Mme Collins: Si les forces du marché devaient être les seuls critères, comme vous le recommandez, que se passe-t-il réellement? Vous avez dit que lorsque vous avez parlé du projet à vos collègues et amis à l'étranger, ils ont été étonnés que Toronto n'y soit pas désignée. J'en déduis donc que si les forces du marché s'appliquaient, Toronto retirerait tous les marrons du feu et, de nouveau, tout serait concentré à Toronto.

M. Riehl: Non, je crois que ce qu'il faut souligner, c'est que votre principal rival ne sera pas Toronto. Votre principal rival sera Los Angeles.

Mme Collins: Pour Vancouver, mais je demande ce qui arrivera au plan national.

M. Riehl: Au plan national, le problème ne se pose pas. À l'heure actuelle, la plupart des activités sont concentrées à Toronto, mais elles se sont historiquement déplacées vers l'Ouest. Elles ont débuté à Halifax et aboutiront à Vancouver, si vous attendez suffisamment longtemps.

Mme Collins: Mais de quoi parlons-nous au juste? Vous dites que Vancouver pourrait réussir si les forces du

[Text]

Mr. Riehl: Market forces are going to make Vancouver successful.

Mrs. Collins: Yes, we think so too. That is why we think we need it.

• 2120

Mr. Riehl: The only thing that I think would be unfair is if Calgary and Edmonton are precluded from being international banking centres. That would give you a bit of a monopoly in western Canada. But I think if you let market forces prevail and had open competition, you would be the winners in any event.

Mrs. Collins: So then does it not really come down to Toronto and Montreal? If market forces apply, will it really mean that Toronto will get all the business and Montreal will not get it?

Mr. Riehl: Before 1976—before 1970, in fact, well before that—Toronto was the main financial centre in Canada and continues to be today.

I think Pearce can tell you that, as far as the stock markets were concerned, Toronto became dominant in the 1940s. That is something that happened. They did that without any government help of any kind. Montreal did the same thing to Halifax 50 years earlier. Now there is going to be a further shift to the west. It has to happen. Pearce has pointed that out to you.

Mr. Bunting: One of the things that worries me in this conversation about market forces, and presumably government intervention, is that I think we as a country have to recognize that international money is very sceptical about government intervention. If we actually want money to be flowing into this country for investment and that sort of thing, we really have to be quite careful about the type of government intervention that we are involved in.

We have already seen that in some of the recent trade disputes that we have been involved with. I think we have to be quite careful how and where we intervene. Certain things are acceptable, other things are less acceptable.

Mrs. Collins: Philosophically, though, do you agree with that concept? Given the regional problems and high unemployment in certain regions of the country, are you prepared to share? Are you prepared to say that if we can help Montreal or Vancouver get a little leg up in some of these things we are prepared to do so?

Mr. Bunting: I think the answer is yes. But I think we also have to ask ourselves how do we maximize for Canada as a whole. How do we get the most jobs in this country? I think you have to make that trade-off. I think you have to be very careful that, while you are paying attention to your regional developments, you do not end up doing something that hinders you in the development of this country, in terms of its trade

[Translation]

marché... et peut-être quelques autres villes pourraient s'y essayer, mais elles ne doivent pas faire d'efforts.

M. Riehl: Les forces du marché feront de Vancouver une ville prospère.

Mme Collins: Oui, nous le pensons aussi. C'est pourquoi nous croyons que nous avons besoin du centre.

M. Riehl: La seule chose qui serait injuste serait d'empêcher Calgary et Edmonton de devenir des centres bancaires internationaux. Vous auriez ainsi un certain monopole dans l'Ouest canadien. Mais je crois que si vous laissez les forces du marché et la libre concurrence agir, vous finirez par être gagnants.

Mme Collins: Ainsi, toute cette question ne revient-elle pas à une lutte entre Montréal et Toronto? Si les forces du marché s'appliquent, cela signifie-t-il que Toronto attirera toutes les activités et que Montréal n'aura rien?

M. Riehl: Avant 1976—avant 1970, en fait bien avant cela—Toronto était le principal centre financier au Canada et elle continue à l'être aujourd'hui.

Je crois que Pearce peut vous confirmer que, en ce qui concerne les marchés boursiers, Toronto a pris la première place dans les années 1940. C'est quelque chose qui est arrivé. Ce changement s'est produit sans aucune aide gouvernementale. Montréal avait fait le même coup à Halifax, 50 ans plus tôt. Il y aura d'autres déplacements vers l'Ouest. Cela est inévitable. Pearce vous l'a mentionné.

M. Bunting: Ce qui me préoccupe dans cette conversation au sujet des forces du marché, et probablement au sujet de l'intervention gouvernementale, c'est que notre pays doit reconnaître que le marché international de l'argent affiche un profond scepticisme à l'égard de l'intervention gouvernementale. Si nous voulons que l'argent rentre dans notre pays pour les investissements et autres activités similaires, nous devons être très prudent quant au type d'intervention gouvernementale que nous envisagerons.

Nous l'avons déjà constaté dans les récentes disputes commerciales. Je crois que notre intervention doit être marquée au coin de la prudence. Certaines choses sont acceptables, d'autres le sont moins.

Mme Collins: Cependant, vous êtes d'accord avec le fondement du concept? Compte tenu des problèmes régionaux et du chômage élevé dans certaines régions, n'êtes-vous pas disposés à partager? Êtes-vous prêt à dire que si nous pouvons aider un peu Montréal ou Vancouver à ce chapitre, nous devons le faire?

M. Bunting: Je crois que la réponse est oui. Mais je crois que nous devons aussi nous demander comment faire profiter le Canada au maximum, comment créer le maximum d'emplois au Canada. Je crois que vous devez faire des compromis. Je crois que vous devez être très prudent, car il ne faut pas, en vous intéressant au développement régional, entraver la croissance du pays, en ce qui concerne le com-

[Texte]

and financial services and all the jobs that are associated with that. You really have to be quite careful.

It is our judgment in this case that a bad judgment is being made in that regard, because it is sending out a message that is telling the world that Canada's main financial centre is not something that the federal government thinks is of particular importance. I know this is being perceived as something that is being helpful to the regions. But is it doing more harm than good in the total? It is our judgment that it is doing more harm than good.

Mrs. Collins: Okay. Thank you.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. It seems as though we have established now that nobody in this room believes that creating this international banking centre is going to do anything for the country, for the national economy.

Mrs. Collins: I disagree. I think it will.

Miss Nicholson: Do I still have the floor, Mr. Chairman?

The government introduced this without any studies, except for two that said that there would be no net benefit. As the Rasminsky report pointed out, the potential tax revenue loss will be considerable. It also said that a large differential between the tax rates and bank profits earned in international business and in other business would necessitate careful, difficult, and costly allocation of bank costs and revenues. If that should happen I think one might expect some of those costs to be passed on by the banks to the consumers.

• 2125

So we are looking at the potential loss of revenue to the federal treasury with no discernable gain in terms of employment or enhanced activity or anything else. However, this is now being justified on the grounds that it is regional economic development.

So for the moment, if we can put aside national consideration, we accept this as doing nothing for the national economy. But if we are going to regard it as regional economic development as a way of assisting Montreal or Vancouver, then we look at it again. As Mr. Garneau has pointed out, this country has been built on sharing. Mr. Layton also pointed it out. Sharing is a very important part of our national philosophy.

This starts to sound to me like a very expensive, ill-thought-out method of regional economic development. The costs are unknown and the gains are very limited. Looking at it not from the point of view of the national interest at the moment but as a form of regional economic development, I wonder whether any of our witnesses can see that this is a useful exercise. Does it seem expensive and not particularly well focused? Might other instruments be used, if our goal is regional economic development?

[Traduction]

merce, les services financiers et les emplois connexes. Vous devez être très prudents.

Nous croyons que l'on a fait preuve de mauvais jugement dans ce dossier, car tout cela revient à envoyer au monde un message qui dit que le principal centre financier du Canada n'est pas très important aux yeux du gouvernement fédéral. Je sais que ce projet est perçu comme une aide positive pour les régions. Mais en définitive, cause-t-il plus de préjudices que d'avantages? À notre avis, ce projet cause plus de préjudices que d'avantages.

Mme Collins: D'accord, Merci.

Le président: M^{lle} Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président. D'après ce que j'ai entendu, il me semble que personne dans cette pièce ne croit pas que la création d'un centre bancaire national apportera quelque chose au pays, à l'économie nationale.

Mme Collins: Je ne suis pas d'accord. Je crois qu'un tel centre apportera une contribution.

Mme Nicholson: Ai-je encore la parole, monsieur le président?

Le gouvernement a présenté ce projet sans études préalables, sauf deux qui disent qu'il n'y aura pas d'avantages nets. Comme le souligne le rapport Rasminsky, les pertes possibles de revenus fiscaux seront considérables. Ce rapport indique en outre qu'une grande différence entre les taux d'imposition et les profits des banques résultant des transactions internationales et autres nécessiterait une réaffectation prudente, difficile et coûteuse des coûts et revenus des banques. Le cas échéant, on peut s'attendre à ce que les banques refilent ces coûts aux consommateurs.

Nous parlons donc de pertes possibles de revenus pour le trésor fédéral, sans gain appréciable en fait d'emplois ou d'accroissement des activités. Toutefois, on justifie maintenant ce projet en parlant de développement économique régional.

Pour le moment, si nous mettons de côté les considérations nationales, nous acceptons le fait que ce projet ne fait rien pour l'économie nationale. Mais si nous l'envisageons comme un outil de développement économique régional pour Montréal ou Vancouver, nous devons y regarder de plus près. Comme M. Garneau l'a souligné, notre pays a été bâti grâce au partage. M. Layton l'a également souligné. Le partage est un élément important de notre philosophie nationale.

Pour moi, cela constitue un outil très coûteux et très mal conçu de développement économique régional. On ne connaît pas les coûts, et les gains sont très limités. Je me demande si les témoins jugent utile d'étudier ce projet non du point de vue de l'intérêt national, mais dans une optique de développement économique régional. Est-ce un outil coûteux et plutôt émaillé? Pourrait-on utiliser d'autres outils, si le but visé est le développement économique régional?

[Text]

Mr. Robertson: We are not aware of any evidence or particular reasoning brought to bear to indicate it would do very much in a regional development manner. We know—or at least the studies you have mentioned say—that it does not have a net benefit for Canada. We are then left with the divisive parts of it, the straight tax policy parts of it.

It seems to end up that the regional potential is not there to justify these distortions. If it did work regionally, then of course it would be different. But we have not seen studies or anything to indicate this is true.

Miss Nicholson: Thank you.

Mr. Riehl: Newfoundland has a much higher unemployment rate than most parts of Canada. If it is done on this basis, maybe it should be in Newfoundland rather than in Vancouver and Montreal.

The Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. Cassidy: I have been waiting for an hour and a quarter.

Mr. McCrossan: I am willing to defer to Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: I am puzzled about the way you are running it. Usually we play fair.

The Chairman: I am. I am going back and forth as much as I can. I had to clean up this side; this is all. This is second round.

Mr. Cassidy: You should not need to clean up this side, Mr. Chairman.

The Chairman: There are more on this side of the House than on that side of the House.

Mr. Cassidy: This is not a partisan remark, I would say to my friends from Toronto.

I think, Mr. Chairman, there is some need for some of the documents, which I do not believe all members of this committee have seen. Reference has been made to the report prepared by Mr. Cohen.

The Chairman: Mr. Cassidy, I am having the material Mr. Riehl brought from Toronto, which he obtained under the Access to Information Act, printed. It will be circulated to all members of the committee as soon as possible. Maybe the clerk can tell me how the printing situation is. It is being printed now, I am advised, and it is rather extensive material. I think you will find it is helpful.

Mr. Cassidy: I am touched by the fact we needed The Board of Trade of Metropolitan Toronto to give us things that should have come to this committee in the first place, Mr. Chairman. Thank you very much. Is Mr. Cohen's report included?

Mr. Riehl: Yes, but there are a lot of blanks we would like to see filled in. I hope you can fill them in for us.

Mr. Cassidy: In this case, Mr. Chairman, we might ask the department whether they could kindly consider giving us the whole document and not the expurgated version.

[Translation]

M. Robertson: Nous ne sommes pas au courant d'arguments ou de preuves qui pourraient indiquer que ce projet a quelque chose à voir avec le développement régional. Nous savons—du moins nos études nous l'ont indiqué—que le projet n'aura pas d'avantage net pour le Canada. Il nous reste donc les parties litigieuses, les parties qui portent sur la politique fiscale.

En définitive, il semble que les avantages régionaux ne justifient pas ces distorsions. Si le projet avait des effets réels dans les régions, le problème serait, bien sûr, différent. Mais nous n'avons vu aucune étude qui indique que ce soit le cas.

Mme Nicholson: Merci.

M. Riehl: Terre-Neuve a un taux de chômage plus élevé que la plupart des régions du Canada. Si le gouvernement vise le développement régional, on devrait peut-être établir le centre bancaire à Terre-Neuve, au lieu de Vancouver ou Montréal.

Le président: Monsieur McCrossan.

M. Cassidy: J'attends depuis une heure et quart.

M. McCrossan: Je suis prêt à céder mon tour à M. Cassidy.

M. Cassidy: Je suis étonné de la façon dont le débat se déroule. D'habitude, nous faisons preuve d'équité.

Le président: Je le fais. J'alterne autant que je peux. Je devais terminer ce côté-ci, c'est tout. Nous en sommes au second tour.

M. Cassidy: Vous n'avez pas à terminer ce côté-là, monsieur le président.

Le président: Il y a plus de députés qui siègent de ce côté-ci de la Chambre que de ce côté-là.

M. Cassidy: Ce n'est pas une remarque partisane, je m'empresse de le mentionner à mes amis de Toronto.

Je crois, monsieur le président, que nous avons besoin de certains documents qui, à mon avis, n'ont pas été vus par tous les membres du Comité. On a fait mention du rapport préparé par M. Cohen.

Le président: Monsieur Cassidy, j'ai les documents que M. Riehl a amené de Toronto et qu'il a obtenus en vertu de la Loi sur l'accès à l'information, des documents imprimés. Ils seront distribués à tous les membres du Comité le plus tôt possible. Peut-être le greffier peut-il me dire où en est l'impression. On me dit que les documents sont en cours d'impression, et qu'il s'agit de documents assez volumineux. Je crois que vous les trouverez utiles.

M. Cassidy: Je suis touché par le fait que ce soit le *Board of Trade of Metropolitan Toronto* qui nous fournisse les documents qui auraient dû venir au Comité en premier lieu, monsieur le président. Merci beaucoup. Le rapport de M. Cohen y est-il inclus?

M. Riehl: Oui, mais il y a beaucoup d'espaces vides que nous aimerions voir remplis. J'espère que vous pourrez les remplir pour nous.

M. Cassidy: Dans ce cas, monsieur le président, nous pourrions demander au ministère qu'il nous remette gracieusement le document complet et non la version expurgée.

[Texte]

The Chairman: I even had a suggestion from Mr. McCrossan that we should subpoena Mr. Cohen.

Mr. McCrossan: When we get to my turn—maybe this is the appropriate time—since it is the only other document around that indicates costs and benefits, I would like to move that we summon Marshall Cohen, the former deputy minister of Finance, to appear as a witness before the committee to testify as to the work he did in 1982 in investigating the economic feasibility of international banking centres.

• 2130

Mr. Cassidy: I would be happy to support that. Would you accept that you add “and that the Department of Finance be asked now for unexpurgated copies of his report”?

Mr. McCrossan: I am sure we can get that out of him. I do not think that has to be part of the motion. The Department of Finance is coming in any case.

Mr. Garneau: But probably Mr. Cohen will need to get a copy of that, because he must have left everything in his office.

The Chairman: I appreciate that there may be certain things that he will be unable to tell you because of certain oaths taken as deputy minister of Finance.

Mr. McCrossan: I would take that chance in calling him as a witness.

The Chairman: It has been moved by Mr. McCrossan, seconded by Mr. Cassidy, that the committee call Marshall Cohen as a witness.

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, in terms of other documents, the Department of Finance prepared a working paper which was discussed at this rather interesting seminar the other—

The Chairman: All those in favour of the motion?

Mr. Dorin: Mr. Chairman, I just want to ask a question. It makes no difference to me; it is just that in terms of protocol—and I notice that all the opposition members are here, so it is probably not a problem—do we have a problem in doing substantive things at meetings that were not designed for that purpose?

The Chairman: I understand that problem, except for this. We do have more than a quorum here and representatives of all parties. I think that this problem we have in our operating rules is faced. I am going to accept the motion and put the motion. All those in favour of the committee summoning Marshall Cohen to be a witness on this matter?

Mr. Garneau: Is it a very strong word in English? I am not sure, is it—

The Chairman: No.

Miss Nicholson: It is requesting his attendance.

Mr. Garneau: Oh, okay.

Motion agreed to

[Traduction]

Le président: Monsieur McCrossan m'a suggéré que nous pourrions demander à M. Cohen de comparaître.

Mr. McCrossan: Quand nous arriverons à mon tour—et c'est peut-être le moment—comme c'est le seul autre document qui indique les coûts et avantages, j'aimerais que l'on demande à Marshall Cohen, l'ancien sous-ministre des Finances, de témoigner devant le Comité afin qu'il parle des recherches qu'il a faites en 1982 sur la faisabilité économique des centres bancaires internationaux.

M. Cassidy: J'appuierai volontiers cette motion. Accepteriez-vous d'ajouter «et que le ministère des Finances soit prié de présenter un exemplaire non expurgé de son rapport»?

Mr. McCrossan: Je suis certain que nous pouvons l'obtenir de lui. Je ne crois pas que cela doive faire partie de la motion. De toute façon, le ministère des Finances viendra témoigner.

Mr. Garneau: Mais peut-être devra-t-on fournir à M. Cohen un exemplaire de son rapport, car il a dû tout laisser dans son bureau.

Le président: Je suis assuré qu'il y a certaines choses qu'il ne pourra pas vous dire, en raison des serments qu'il a prêtés à titre de sous-ministre des Finances.

Mr. McCrossan: Je prendrais le risque de l'appeler comme témoin.

Le président: La motion est présentée par M. McCrossan, secondée par M. Cassidy. Le Comité appellera donc Marshall Cohen à témoigner.

M. Cassidy: En ce qui concerne les autres documents, monsieur le président, le ministère des Finances a préparé un document de travail, qui a été mentionné lors de ce très intéressant séminaire l'autre...

Le président: Tous ceux en faveur de la motion?

M. Dorin: Monsieur le président, je désire seulement poser une question. Pour moi cela ne fait pas de différence; c'est juste une question de protocole—et je remarque que tous les membres de l'opposition sont ici, ce n'est probablement pas un problème—y a-t-il un problème à avoir des discussion de fond dans une réunion dont ce n'est pas le but premier?

Le président: Je comprends le problème, sauf pour ceci. Nous avons plus que le quorum, et des représentants de tous les partis. Je crois que nous faisons face à ce problème que nous avons dans nos règles de fonctionnement. Je vais accepter la motion et la passer au vote. Tous ceux qui sont pour la motion sommant Marshall Cohen de venir témoigner devant le Comité sur cette question?

Mr. Garneau: Est-ce un mot très fort en anglais? Je ne suis pas sûr, est-ce...

Le président: Non.

Mme Nicholson: On lui demande d'être présent.

M. Garneau: Ah, bien.

Motion acceptée

[Text]

The Chairman: You may continue, Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: Is the working paper which the Department of Finance shared with your ad hoc committee in November one of the documents which you have submitted to us?

Mr. Robertson: I do not think so.

Mr. Cassidy: If not, could we possibly have it? Because again, I think we are in something of a quandry. We have gems taken from the Minister of Finance's—

Mr. Robertson: It is a draft discussion paper.

Mr. Cassidy: Yes, I understand that.

Mr. Robertson: That was their description. We were not given it with any clamps on it, so I am sure that—

Mr. Cassidy: If you could leave a copy of it with us, we would be appreciative.

Mr. Robertson: I have so much paper that I may have a hard time finding it.

Mr. Cassidy: Your own group prepared a position paper in May 1986 on the IBCs and an analysis of the Quebec legislation. If you have not left that with us, perhaps you could let us have that as well.

I can see the drift of questions going either way, depending on where people come from or which line they are kind of pushing. However, there is one thing we have not discussed at all. This proposed legislation—when we see it—might have the effect of moving some jobs from Toronto to Montreal, and you are saying that it would occur, in your opinion, even if no jobs or very few jobs are moved to Canada from offshore... the Canadian version of the "big bang," which is the financial institutions deregulation which has now been proposed and which is being considered by this committee over the course of the coming months, the collapsing together of the four pillars, Ontario's moves in permitting foreign ownership of investment dealers on a very rapid timetable... Perhaps you gentlemen could comment on that.

Between Toronto and Montreal, as the two major financial centres, if these moves as now proposed are implemented in substantially their present shape, will they tend to move the financial activity more equitably between the two centres, or will it tend to further the concentration of investment and financial activity in Toronto that has been taking place for the last 15 or 20 years?

Mr. Bunting: I think they will tend to accelerate the trends that have existed, as Gordon Riehl said, for 130 years.

Mr. Cassidy: That means that while legislation that is proposed here, regardless of whether it is wise or not, might result in a few hundred jobs moving to Montreal. The other moves that are being taken in terms of financial institution deregulation and the opening up of the securities industry to, let us say, internationalization could result in either accelerated growth in Toronto or the transfer of a substantially greater number of jobs from Montreal to Toronto. Is that correct?

[Translation]

Le président: Vous pouvez poursuivre, monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Un des documents que vous nous avez remis est-il le document de travail que le ministère des Finances a présenté à votre comité spécial en novembre?

M. Robertson: Je ne crois pas.

M. Cassidy: S'il n'y est pas, pourrions-nous l'avoir? De nouveau, nous sommes encore dans l'embarras. Des documents importants du ministère des Finances...

M. Robertson: C'est un document de travail une ébauche.

M. Cassidy: Oui, je comprends.

M. Robertson: C'est ce qu'ils nous ont dit. Ils ne nous l'ont pas donné sous le couvert du secret, c'est pourquoi je suis sûr que...

M. Cassidy: Si vous pouviez nous en laisser une copie, nous vous serions très reconnaissant.

M. Robertson: J'ai tellement de documents qu'il me sera peut-être difficile de le trouver.

M. Cassidy: Votre groupe a préparé un document en mai 1986 qui indique votre position sur les CBI et qui contient une analyse de la loi québécoise. Si vous ne nous l'avez pas déjà présentée, pourriez-vous nous en laisser également une copie?

Je constate que le sens des questions va d'un bord ou l'autre, selon les intérêts que l'on veut défendre et les points que l'ont veut faire valoir. Toutefois, il y a un point que nous avons complètement omis dans nos discussions. Ce projet de loi peut—en première analyse—avoir comme résultat de déplacer des emplois de Toronto vers Montréal, et vous dites que cela va se produire, même si peu ou pas d'emplois sont déplacés de l'étranger vers le Canada... la version canadienne du «big bang», lequel est la déréglementation des institutions financières qui a été proposée et qui sera étudiée par notre Comité au cours des mois à venir, la fusion des quatre piliers, la décision de l'Ontario de permettre dans de brefs délais l'achat des firmes de valeurs mobilières par des étrangers... Peut-être, messieurs, auriez-vous des observations à ce sujet?

Si ces projets se concrétisent plus ou moins dans leur forme actuelle, auront-ils tendance à répartir plus équitablement les activités financières entre les deux grands centres financiers que sont Toronto et Montréal, ou bien accroîtront-ils davantage la concentration des investissements et des activités financières à Toronto, laquelle se poursuit depuis les 15 à 20 dernières années?

M. Bunting: Je crois qu'ils auront tendance à accélérer les tendances qui existent depuis 130 ans, comme l'a dit Grodon Riehl.

M. Cassidy: Cela veut dire que le projet de loi, peu importe qu'il soit bien conçu ou non, pourrait provoquer le déplacement de quelques centaines d'emplois à Montréal? Les autres initiatives qui sont actuellement prises, en ce qui concerne la déréglementation des institutions financières et de l'ouverture internationale de l'industrie des valeurs mobilières, pourraient soit accélérer la croissance à Toronto, soit occasionner le transfert d'un nombre d'emplois encore plus grand de Montréal vers Toronto. Est-ce exact?

[Texte]

• 2135

Mr. Bunting: I am not sure in fact about the transfer in that circumstance, but I do think you are going to see the majority of the firms that come from offshore, which will now come into Canada, particularly the banks, which currently cannot operate in the securities business in the United States or Japan, for that matter, because of the Glass-Steagall Act and section 65. I would think they will tend to come to Toronto, so Toronto will tend to get the majority of the new jobs.

I do not think that there would necessarily be a shift in Canada. Quebec already has the type of legislation which is currently being implemented in Ontario and being facilitated by the federal government across Canada, so I would think Quebec will be in a very competitive position. It has some very fine financial and very strong financial institutions which are in fact, because of the fact that Quebec has been less regulated than Ontario, already in an advanced position in terms of their position.

Mr. Cassidy: When Sun Life moved to Toronto in the mid-1970s, several hundred jobs moved from Montreal. Is that correct?

Mr. Bunting: Yes.

Mr. Cassidy: We all recall in 1972, I think it was, the provincial election in Quebec when the Brink's trucks moved to the borders with television cameras on top of them and at either side. During those years, there was a substantial move of financial industry jobs from Montreal to Toronto. Is that right?

Mr. Bunting: Yes. In 1976.

Mr. Cassidy: Was it 1976?

Mr. Layton: No, no, 1972.

Mr. Cassidy: It was the one before that.

Mr. Layton: It was before that, four years earlier.

Mr. Cassidy: I am looking at the argument both ways. To some extent, if this legislation does discriminate or were to discriminate in favour of Montreal, other things, both global trends and also actions of the players in the financial industry...

I have to say that people like Thomas Galt of Sun Life did not do your industry any credit at all in the way they just simply turned their back on a city which had provided a centre for that company, Sun Life, for 100 years—I am sure Mr. Layton agrees with me about this—and then simply said bye, bye, we have no sense of commitment at all to this province which has made our company great, and waltzed down to University Avenue in Toronto.

So in a sense the industry itself, by abandoning Montreal for reasons which one might say do not always entirely reflect a real commitment to what they have gained from being in Quebec and in Canada, may partly be responsible for some sense, particularly on the part of Montrealers, that they would

[Traduction]

M. Bunting: Je ne sais pas ce qui en serait des transferts dans de telles circonstances, mais je crois que nous allons voir la majorité des entreprises qui viennent d'outre-mer, qui viendront au Canada, particulièrement les banques, qui ne peuvent pas actuellement faire des affaires sur le marché des valeurs mobilières aux États-Unis ou au Japon, à cause du *Glass-Steagall Act* et de l'article 65. Je présume qu'elles viendraient s'établir à Toronto, de sorte que Toronto aurait la majorité des nouveaux emplois.

Je ne crois pas qu'il y aurait nécessairement un déplacement au Canada. Le Québec possède déjà le type de législation que l'Ontario est en train d'adopter et qui est facilitée par le gouvernement fédéral dans tout le Canada; je serais donc enclin à penser que le Québec sera en position très concurrentielle. On y retrouve des institutions financières très puissantes et de haut calibre et, en fait, elles ont déjà une position privilégiée, en raison de la réglementation moins stricte du Québec par rapport à celle de l'Ontario.

M. Cassidy: Lorsque la Sun Life a déménagé son siège social à Toronto au milieu des années 1970, Montréal a perdu plusieurs centaines d'emplois. C'est exact?

M. Bunting: Oui.

M. Cassidy: Nous nous rappelons tous de l'élection de 1972; c'est cette année-là, je crois, au Québec que les camions de la Brink's sont sortis de la province, sous l'oeil des caméras de télévision. Au cours de ces années, on a assisté à un déplacement important, de Montréal vers Toronto, des emplois liés à l'industrie financière. Est-ce exact?

M. Bunting: Oui. En 1976.

M. Cassidy: C'était en 1976?

M. Layton: Non, non, 1972.

M. Cassidy: L'année d'avant.

M. Layton: C'était quatre ans auparavant.

M. Cassidy: J'examine les deux côtés de la médaille. Dans une certaine mesure, cette loi favorise ou aurait favorisé Montréal, entre autres, en influençant les tendances globales et les actions des intervenants dans l'industrie financière...

Je dois avouer que des gens comme Thomas Galt de la Sun Life n'ont pas rehaussé l'image de votre industrie de la façon dont ils ont tout simplement tourné le dos à une ville qui a été un centre pour cette compagnie, la Sun Life, pendant 100 ans—je suis sûr que M. Layton est d'accord avec moi sur ce point—de la façon dont ils ont dit adieu, nous n'avons aucun engagement particulier pour cette province qui a permis à notre compagnie d'atteindre la stature qu'elle a aujourd'hui, et de la façon dont ils se sont retrouvés sur *University Avenue* à Toronto.

En un sens, en abandonnant Montréal pour des raisons dont on peut dire qu'elles ne reflètent pas toujours entièrement l'engagement réel découlant de sa présence au Québec et au Canada, l'industrie est elle-même en partie responsable des torts que les Montréalais veulent voir en un sens redressés—au

[Text]

like to see the balance redressed—if necessary, by government intervention, which is after all a tradition that Canadians have seen in many other fields of activity. That is almost an argumentative question.

Mr. Robertson: None of us are in that industry, the insurance industry.

Mr. Bunting: But I guess your points are all valid, I think, if it is a regional question. I think the real question is, looking at it from a Canadian point of view, how do we gain the most jobs in total, and do we really achieve the gaining of the most jobs by creating a situation where our financial centre is not recognized and where the impression is given that the federal government does not consider that to be a place where they want business to be done.

Mr. Cassidy: Let me put the question more succinctly. There are certainly global trends which are maybe tending to favour Toronto. I am suggesting that maybe a number of Canadian financial institutions have shall we say short-changed Montreal by such things as maintaining head offices in Montreal as shells while the activity went to Toronto, or in some cases, like Sun Life, just simply getting the trucks out and marching down to Toronto.

Now, in many other areas of activity Canadians have accepted that intervention can make sense in order to create results that market forces on their own would not create. The country would not exist, as a matter of fact, if we had not had government intervention. Taking that to its limit, there is a case—you may not agree with it—to be made that intervention in this area too might be justified in order to try to maintain a relative balance of financial industry activity between Montreal and Toronto.

• 2140

Mr. Bunting: My argument, Mr. Cassidy, was simply that the same forces which drove the business to Toronto are now going to drive the business to New York and potentially to London. If we want to accelerate that process, the right way to go about it is to defuse our effort in Canada.

The Chairman: Does anybody else here want to ask any more questions? Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: I wanted to make sure I understood what I thought was your answer to Mr. Cassidy's first round of questioning. He first asked you if you would be in favour of this policy on balance if Toronto was included or not. I think there was some discussion of that. Then he narrowed the question a second time. Then in the end—this is what I want you to confirm—that you would indeed feel it was poor tax policy even if Toronto were the only city involved, from a tax expenditure point of view. Is that correct?

Mr. Riehl: Yes.

The Chairman: I have one question then, Mr. Robertson, before we leave.

[Translation]

besoin par l'intervention du gouvernement, ce qui est après tout une tradition que les Canadiens connaissent dans de nombreuses autres sphères d'activités. C'est presque une question sur laquelle on peut ergoter longtemps.

M. Robertson: Aucun d'entre nous ne travaille dans l'industrie de l'assurance.

M. Bunting: Mais je présume que ce que vous soulevez est valide, je crois, s'il s'agit d'une question régionale. Je crois que la véritable question est de savoir comment obtenir un maximum d'emplois alors que nous créons une situation dans laquelle notre centre financier n'est pas reconnu, sans parler de l'impression, donnée par le gouvernement fédéral, que notre ville n'est pas envisagée comme un endroit où les affaires devraient se transiger.

M. Cassidy: Laissez-moi poser la question de façon plus succincte. Il existe certaines tendances globales qui peuvent favoriser Toronto. Ce que je veux dire, c'est que peut-être un certain nombre d'institutions financières canadiennes ont en quelque sorte roulé Montréal en y maintenant des sièges sociaux qui sont en fait des coquilles vides, pendant que les activités se déroulent à Toronto, à moins que, comme dans le cas de la Sun Life, elles n'aient tout simplement plié bagages pour aller s'établir à Toronto.

Dans d'autres secteurs d'activité, les Canadiens ont accepté les interventions qui peuvent créer des résultats que les forces du marché ne pourraient pas créer elles-mêmes. En fait, notre pays n'existerait pas sans intervention gouvernementale. Si l'on pousse ce raisonnement à son extrême, on peut faire valoir—et vous pouvez être en désaccord avec moi—qu'une intervention dans ce domaine serait justifiée afin de maintenir un équilibre relatif de l'industrie financière entre Montréal et Toronto.

M. Bunting: Monsieur Cassidy, je voulais tout simplement dire que les mêmes forces qui ont amené l'industrie à Toronto pourront l'amener à New York et éventuellement à Londres. Si nous voulons accélérer ce processus, la façon la plus sûre de le faire consiste à diluer nos efforts au Canada.

Le président: Quelqu'un d'autre a-t-il des questions? Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Je veux seulement m'assurer que j'ai bien compris votre réponse à la première série de questions de M. Cassidy. Il vous a d'abord demandé si vous êtes en faveur d'une politique visant à établir un équilibre, que Toronto soit inclus ou non. Je crois qu'on a un peu discuté à ce sujet. Il a ensuite rétréci sa question une seconde fois. Enfin—et c'est ce que je veux que vous confirmiez—il vous a demandé si ce projet était une piètre politique fiscale même si Toronto était la seule ville visée, du point de vue des dépenses fiscales. Est-ce bien cela?

M. Riehl: Oui.

Le président: Avant de lever la séance, j'ai une question pour M. Robertson.

[Texte]

You have made a suggestion that if this legislation were to go through, there would be probably retaliatory legislation from the Province of Ontario from a tax point of view, and that might wind up breaking down the development of a common tax policy across Canada—developed as a result of the Rowell-Sirois report and the various work done by various governments since the war. Would you expand on that? On what basis do you make that type of statement?

Mr. Robertson: The only basis I have, Mr. Chairman, are the reports I think you have all seen coming out of Queen's Park of the intentions attributed to the government officials in Ontario. That is as far as the retaliation is concerned. I have no inside information about that at all. It would be expected perhaps they would feel they had to do that. If that is correct, then I think it starts to destroy that fabric which has been very carefully built up over time.

If this is of interest, these are the regulations of the Quebec IFC, the financial centre thing. If Ontario moves in that direction, then it would neutralize pretty well what the regional policy has been, and then we are in this type of battle. Ontario came close a few years ago, you may recall, to starting its own personal tax system, the same as Quebec. I can just see that expanding after years of effort to get some cohesion across the country.

The Chairman: You have no other evidence on which to base that claim then.

Mr. Robertson: No, I have not.

The Chairman: You have not been told by Mr. Peterson, or anyone in the Peterson government, they are going to plan retaliatory legislation if this legislation goes through in order to make sure Toronto retains its financial primacy.

Mr. Robertson: No, I have not.

Mr. Riehl: We have only read press reports.

The Chairman: Are there any other questions by any of the members?

Miss Nicholson: Could we just have clarification? We got a little worried on this side after we had all supported the unanimous recommendation to "summon" Mr. Cohen. We got a little worried because we used different language than usual, but I assume you will be issuing your normal courteous invitation, Mr. Chairman.

The Chairman: I will. A courteous invitation, unless you would like me to do the things we did last spring.

Mr. Garneau: The words were strong words. My knowledge of English is better than I thought.

• 2145

The Chairman: The messenger has gone to get the photocopies. If you want to stick around for a second, it might be here. If not, I will make sure the clerk has it delivered to your office. The meeting is adjourned.

[Traduction]

Vous avez laissé entendre que si ce projet de loi était adopté, la province de l'Ontario pourrait riposter par une loi fiscale, ce qui pourrait mettre fin à l'existence d'une politique fiscale commune au Canada—mise en place à la suite du rapport Rowell-Sirois et des mesures prises par les divers gouvernements après la guerre. Aimerez-vous nous donner plus de détails à ce sujet? Sur quoi fondez-vous votre déclaration?

M. Robertson: Monsieur le président, ma déclaration est fondée uniquement sur les rapports publiés par *Queen's Park*, dont vous avez tous entendu parler je crois, et qui portent sur les intentions attribuées au gouvernement de l'Ontario. C'est tout, en ce qui concerne les représailles. Je ne possède pas d'informations privilégiées sur cette question. Une telle réaction est peut-être prévisible. Si c'est le cas, je crois qu'une telle mesure sonnera le glas de la structure qui a été si patiemment élaborée.

Si cela peut vous intéresser, voici les règlements sur le centre financier international du Québec. Si l'Ontario adopte cette direction, la politique régionale sera alors assez neutralisée, et la porte sera ouverte aux conflits. Si vous vous souvenez, l'Ontario a failli adopter il y a quelques années son propre système d'impôt sur les revenus des particuliers, comme au Québec. Cela pourrait se produire après des années d'efforts visant à instaurer une certaine cohésion au Canada.

Le président: Vous n'avez donc rien d'autre pour étayer votre déclaration?

M. Robertson: Non, c'est tout.

Le président: Monsieur Peterson, ou quelqu'un d'autre dans le gouvernement Peterson, ne vous a pas dit que l'Ontario prévoyait riposter par une loi si ce projet de loi est adopté, afin de préserver la primauté financière de Toronto?

M. Robertson: Non, on ne me l'a pas dit.

M. Riehl: Nous avons seulement lu les articles de presse.

Le président: Les membres du Comité ont-ils d'autres questions?

Mme Nicholson: Pouvons-nous clarifier un point? Nous sommes un peu préoccupés de ce côté-ci après avoir appuyé la motion unanime «sommant» M. Cohen de venir témoigner. Nous sommes un peu inquiets, car nous utilisons des termes différents qu'à l'ordinaire, mais je suppose que vous transmettez une de vos invitations habituellement courtoises, monsieur le président.

Le président: Je le ferai. Une invitation courtoise, à moins que vous ne vouliez me voir répéter ce que l'on a fait le printemps dernier.

M. Garneau: Les mots étaient un peu forts, en effet. Ma connaissance de l'anglais est meilleure que je le pensais.

Le président: Le messenger est allé chercher les photocopies. Si vous voulez attendre quelques secondes, elles seront là. Sinon, je ferai en sorte que le greffier vous les livre à vos bureaux. La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From the Board of Trade of Metropolitan Toronto:

Jerry A. Collins, General Manager;
Ronald Robertson, Q.C., Chairman, Adhoc Committee on
International Banking Centres;
Gordon W. Riehl, Member, Adhoc Committee on Interna-
tional Banking Centres;
J. Pearce Bunting, Member, Adhoc Committee on Interna-
tional Banking Centres.

TÉMOINS

Du Board of Trade de la région métropolitaine de Toronto:

Jerry A. Collins, directeur général;
Ronald Robertson, c.r., président, *Adhoc Committee on
International Banking Centres*;
Gordon W. Riehl, membre, *Adhoc Committee on Interna-
tional Banking Centres*;
J. Pearce Bunting, membre, *Adhoc Committee on Interna-
tional Banking Centres*.

Page

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 22

Wednesday, January 21, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 22

Le mercredi 21 janvier 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Finance and Economic Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to international banking centres

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait aux centres bancaires internationaux

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

MEMBERS

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

MEMBRES

Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, JANUARY 21, 1987

(25)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 3:31 o'clock p.m., this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Raymond Garneau, the Hon. Robert E.J. Layton, Paul McCrossan, George Minaker, Aileen Nicholson, André Plourde and Norman Warner.

Other Members present: Reginald Stackhouse and Robert Toupin.

In Attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer.

Witnesses: From the Montreal Board of Trade: Manon Vennat, President. *From the Montreal Chamber of Commerce:* Marcel D'Aoust, President. *From the Bank of Nova Scotia:* André Bisson, Vice-President. *From the Conseil exécutif de la Ville de Montréal:* Robert Perreault, Vice-President. *From Secor Inc.:* Marcel Côté, Senior Partner. *From the Montreal Stock Exchange:* Michel Bravay, Technical Advisor, International Affairs.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to international banking centres. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, December 9, 1986, Issue No. 16*).

Manon Vennat and Marcel D'Aoust made an opening statement and with the other witnesses, answered questions.

At 5:36 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 21 JANVIER 1987

(25)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 15 h 31, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Raymond Garneau, l'honorable Robert E.J. Layton, Paul McCrossan, George Minaker, Aileen Nicholson, André Plourde et Norman Warner.

Autres députés présents: Reginald Stackhouse et Robert Toupin.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche.

Témoins: Du Board of Trade de Montréal: Manon Vennat, présidente. *De la Chambre de commerce de Montréal:* Marcel D'Aoust, président. *De la Banque de Nouvelle-Écosse:* André Bisson, vice-président. *Du Conseil exécutif de la Ville de Montréal:* Robert Perreault, vice-président. *De la société Secor Inc.:* Marcel Côté, associé principal. *De la Bourse de Montréal:* Michel Bravay, conseiller technique, Affaires internationales.

En vertu du mandat que lui confie l'article 96(2) du Règlement, le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi relatif aux centres bancaires internationaux. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 9 décembre 1986, fascicule n° 16*).

Manon Vennat et Marcel D'Aoust font une déclaration préliminaire, puis eux-mêmes et les autres témoins répondent aux questions.

À 17 h 36, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Wednesday, January 21, 1987

• 1529

The Chairman: Order.

• 1530

We are proceeding with our hearing under Standing Order 96(2) in relation to international banking centres.

Our witnesses this afternoon are from the Montreal Board of Trade. Manon Vennat is the chairperson for the Montreal Board of Trade, and from the Montreal Chamber of Commerce we have Marcel D'Aoust. We have also André Bisson, Michel Bravay, Marcel Côté, and Robert Perreault.

This is a joint presentation, I believe, from the Montreal Board of Trade and the Chamber of Commerce. Is it your intention to present the brief, or just treat the brief as filed and make a brief presentation of what you have in mind and leave the matter open for questions?

Mrs. Manon Vennat (Chairperson, Montreal Board of Trade): What we intend to do, Mr. Chairman, is make a presentation of the brief. My colleague, Marcel D'Aoust of the Montreal Chamber of Commerce, and I will paraphrase the report. It is quite brief.

The Chairman: Thank you very much, Mrs. Vennat.

Mrs. Vennat: Before we start I would like to bring greetings from the city of the Stanley Cup without Wayne Gretzky.

Mr. Chairman, I would like to thank you for the opportunity, the invitation, to come before the Finance committee.

Nous sommes tout disposés à coopérer avec le Comité des finances. Nous offrons notre aide et tout renseignement supplémentaire que vous désirerez.

Notre exposé sera donné par M. Marcel D'Aoust, président de la Chambre de commerce de Montréal, M. André Bisson, vice-président de la Banque de Nouvelle-Écosse et vice-président du Bureau de commerce de Montréal, M. Marcel Côté, associé senior de SECOR Inc. et M. Michel Bravay, conseiller en finances internationales de la Bourse de Montréal.

L'établissement des centres bancaires internationaux ne constitue pas un projet nouveau dans le paysage montréalais. Ce projet fut en effet développé vers la fin des années 1970. Les centres bancaires internationaux représentaient une initiative majeure mise de l'avant par le Bureau de commerce et la Chambre de commerce de Montréal pour développer davantage l'économie montréalaise. La stratégie adoptée par le milieu des affaires montréalais à cette époque consistait à greffer à l'économie montréalaise des activités nouvelles qui

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mercredi 21 janvier 1987

Le président: La séance est ouverte.

Nous reprenons nos travaux en vertu de l'article 96(2) du Règlement en ce qui a trait à l'établissement de centres bancaires internationaux.

Nous accueillons cet après-midi les représentants du Bureau de commerce de Montréal dont Manon Vennat est la présidente. Nous accueillons aussi de la Chambre de commerce de Montréal M. Marcel d'Aoust. Ils sont accompagnés aujourd'hui de MM. André Bisson, Michel Bravay, Marcel Côté et Robert Perreault.

Je crois comprendre que les représentants du bureau de commerce et de la Chambre de commerce de Montréal ont l'intention de témoigner en même temps. Comptez-vous nous lire votre exposé ou le déposer tout simplement en faisant quelques commentaires pour que nous puissions passer aux questions?

Mme Manon Vennat (présidente, Bureau de commerce de Montréal): Monsieur le président, nous aimerions vous faire un exposé. Mon collègue, Marcel D'Aoust de la chambre de commerce de Montréal vous feront une paraphrase du mémoire. Il n'est pas très long.

Le président: Merci, madame Vennat.

Mme Vennat: Avant de commencer, j'aimerais vous transmettre les salutations de la ville qui détient la coupe Stanley sans l'aide de Wayne Gretzky.

Monsieur le président, j'aimerais vous remercier de nous avoir invités à comparaître devant le Comité des finances.

We are quite prepared to cooperate with the Finance Committee. We would be pleased to help you in any way we can and provide you with any additional information you might want.

Our presentation will be made by Mr. Marcel D'Aoust, president of the Montreal Chamber of Commerce, Mr. André Bisson, vice-president of the Bank of Nova Scotia and vice-president of the Montreal Board of Trade, Mr. Marcel Côté, senior associate with SECOR Inc. and Mr. Michel Bravay, international finance advisor with the Montreal Stock Exchange.

Setting up an international banking centre is not necessarily a new project put forth by Montrealers. In fact the idea was first proposed towards the end of the 1970s. The international banking centre's initiative grew out of a movement by the Board of Trade and the Chamber of Commerce to develop the Montreal economy. The strategy adopted by the Montreal business community involved promoting new activities which would not compete against activities already established in other Canadian cities.

[Texte]

n'étaient pas en concurrence avec des activités déjà implantées ailleurs au Canada.

Il était illusoire, et il demeure illusoire, de penser que Montréal pouvait rapatrier ce qui avait été perdu au profit de Toronto. En particulier nous étions pleinement conscients qu'un grand réaménagement s'était opéré dans la localisation des activités des sièges sociaux au Canada. La renaissance de Montréal devait plutôt passer par le développement de nouvelles activités économiques.

• 1535

Les relations internationales représentaient l'une des avenues sur lesquelles Montréal devait miser. En effet, le caractère biculturel de notre ville et les liens économiques traditionnels qu'entretient Montréal avec l'Europe constituent pour nous un avantage comparatif important dans le contexte canadien.

Le concept des centres bancaires internationaux est né de cette constatation. Montréal pouvait être, et continuer d'être, pour l'ensemble de l'économie canadienne, un pivot et un catalyseur au niveau de sa relation économique internationale.

The international banking centres imply three other characteristic features. First, it is a Canadian project, a way to strengthen the ties between the Montreal and the Canadian economies. This factor is all the more important when one considers the constitutional turmoil in the late 1970s and early 1980s.

Second, it is a project that could enable the Canadian financial system to become more internationalized. Already, the globalization of international financial markets has become more pronounced. The project would help the chartered banks, our most international institutions, and Canada as a whole, better to take advantage of this new environment.

Third, international banking centres would generate activities in Canada that are presently conducted elsewhere. There was never any question of using the IBC concept to transfer activity away from one city to another. Throughout our discussions with the federal government, we have always supported any measure that could minimize the risk of any transfer of activities within Canada.

This Canadian perspective led us to encourage Vancouver's participation in the project. We honestly felt that Vancouver was another important point of entry for Canada and would therefore be in a better position to attract financial activity from the Pacific Rim.

Le projet des centres bancaires internationaux fut présenté pour la première fois publiquement, en 1981. Le concept reçu immédiatement l'adhésion des autorités municipales et provinciales et capta l'imagination des milieux d'affaires montréalais. Le concept qui est alors retenu s'inspirait de diverses expériences à travers le monde, notamment à Hong Kong, à Singapour et au Luxembourg.

[Traduction]

It was and still is wishful thinking that Montreal could have reclaimed what it had already lost to Toronto. We were well aware that localization of Canada's head offices was undergoing profound changes. The Montreal renaissance had to develop through new economic activity.

The international sector was one of the many avenues that Montreal could exploit. In fact, Montreal's bicultural character and its traditional economic ties with Europe gives it a comparative advantage within the Canadian context.

The international banking centre's concept emerged from this analysis. Montreal could solidify its role as a pivotal point and as a catalyst for Canada with respect to its international economic relations.

Les centres bancaires internationaux avaient trois autres attraits principaux. Premièrement, c'était un projet d'envergure canadienne; un moyen de renforcer les liens entre l'économie montréalaise et l'économie canadienne. À la fin des années 70 et au début des années 80, période agitée au point de vue constitutionnel, cette considération devenait critique.

Deuxièmement, c'était un projet qui permettait d'accroître l'internationalisation du système financier canadien. À cette époque, la globalisation des marchés financiers internationaux devenait de plus en plus apparente; les projets permettaient du coup aux banques à charte, nos institutions parmi les plus internationales qui soient, et au Canada dans son ensemble, de mieux tirer profit de ce nouvel environnement.

Troisièmement, les centres bancaires internationaux visaient à établir sur le territoire canadien des activités présentement conduites hors du Canada. Il n'a jamais été question avec le concept des CBI de déplacer des activités canadiennes d'une ville à une autre. Dans nos discussions avec le gouvernement fédéral, nous avons d'ailleurs toujours souligné notre appui à toute mesure et contrainte visant à minimiser les risques de déplacement d'activités à l'intérieur du Canada.

Cette vision canadienne du projet nous a d'ailleurs amené à encourager la participation de Vancouver. Le choix de Vancouver s'imposait, selon nous, du fait que cette ville constituait une autre porte d'entrée au Canada et qu'elle pouvait, à ce titre, rapatrier des activités financières effectuées dans le bassin du Pacifique.

The international banking centres project was first introduced to the public in 1981. It immediately received the support of both the municipal and provincial governments and it also managed to capture the imagination of the Montreal business community. The Montreal concept was based upon similar models around the world such as Hong Kong, Singapore, and Luxembourg.

[Text]

Depuis cette date les analyses furent approfondies. Le projet a évolué normalement pour tenir compte des changements observés sur la scène financière internationale. Après une augmentation significative, durant les années 1970, le volume de prêts souverains s'est stabilisé, au début des années 1980. Par ailleurs, les activités de financement international ont aussi évoluées et se font maintenant de plus en plus par l'émission de titres financiers, telles les obligations. Enfin, les opérations de gestion de risque associées à la fluctuation des valeurs, des monnaies ou des taux d'intérêt, tels les *swaps*, ont également pris une importance accrue.

Cette transformation de l'environnement financier international nous a amené à modifier le projet des centres bancaires internationaux en élargissant la gamme d'activités à y être incorporées dans de tels centres. Afin de maximiser l'impact économique, l'ensemble des activités financières internationales devaient être éligibles à la franchise fiscale, du prêt traditionnel aux souscriptions totales de valeurs mobilières. Cette éligibilité demeurerait toujours sujette à la condition qu'une des deux parties à transaction soit un non-résident. Ces modifications dans le concept furent systématiquement incorporées dans nos soumissions aux divers gouvernements à partir de 1984.

What are the IBC's fundamental elements? There are four.

First, financial transactions involving non-residents would be tax exempt. Any profits made by an institution on those transactions would thus be tax free. Nevertheless, the IBC would still be subject to Canadian regulatory conditions. The only thing that distinguishes these IBCs from domestic institutions is their fiscal treatment.

• 1540

There is also, secondly, a range of allowable activities to be clearly specified. An IBC is not a mail-box; nor is it a ledger. To qualify for a tax exemption, the specific activities must take place within an IBC. This implies actual presence, like that of a bank branch.

The range of services could be wide or narrow. We favour the latter, while the federal government seems to be leaning towards the former. I shall pursue this later.

Thirdly, there would be a set of rules to ensure that transfers of financial activities to IBCs that are already undertaken in Canada would not occur. The IBC is designed to attract activities settled outside Canada. A word of caution should be mentioned, however. Regulations on the subject should not become so complex so as to scare potential clients.

Fourth, the IBC privileges must be awarded to one particular city, or to two cities located in different time zones. The reason behind concentrating these privileges is to promote the benefits derived from agglomeration effects and to ensure the IBCs remain innovative.

[Translation]

Since then, further analyses were developed and the project matured to take account of the many changes happening on the international financial scene. For instance, after significant increases in the volume of sovereign loans in the 1970s, post-1980 volume seems to have stabilized. Still though, the nature of international financial activity continues to evolve towards greater use of securities financing. Risk management, making use of such instruments as swaps to counter currency and interest rate fluctuations, continues to gain importance.

The new international financial environment of the 1980s has led us to enlarge the original banking centres project by including a broader range of activities into the proposal. In order to maximize the economic impact, a whole set of financial functions had to be offered; from traditional lending to securities transactions. This enlargement was still subject to the condition that part of the transaction be performed by a non-resident. The modifications were incorporated into our proposal to the governments by early 1984.

Quels sont les principaux éléments d'un CBI? Il y en a quatre.

Premièrement, les activités financières où l'une des parties est un non-résident canadien se font en franchise fiscale. En conséquence, les profits que tire une institution de ces activités ne sont pas imposés. Les CBI demeurent toutefois soumis au cadre réglementaire canadien. Ils ne se distinguent que par la non-imposition de leurs profits.

Deuxièmement, l'éventail d'activités admissible est spécifié. Un CBI ne constitue pas une boîte aux lettres ou un simple livre comptable. Pour être exonéré d'impôt, les activités spécifiques doivent être conduites dans le CBI. Il doit s'agir d'un lieu physique comme c'est le cas des succursales bancaires.

La gamme d'activité admissible peut être large ou étroite. Nous proposons une gamme d'activités relativement larges tandis que le gouvernement fédéral semble vouloir retenir une gamme très étroite. Nous reviendrons sur ce point.

Troisièmement, il y aurait un ensemble de règles visant à minimiser les risques de déplacement d'activités financières déjà effectuées au Canada vers les CBI. Les CBI veulent attirer au Canada des activités qui se font actuellement à l'étranger. Nous devons toutefois faire une mise en garde. Une réglementation trop complexe pourrait tuer dans le projet et empêcher les CBI de se développer.

Quatrièmement, les CBI doivent être concentrés dans une ville en particulier ou dans deux villes situées dans deux fuseaux horaires distincts afin de créer des effets d'agglomérations et de permettre au CBI de devenir des points d'innovation.

[Texte]

Montreal and Vancouver would become the only two international financial centres established in the industrial world that would be subjected to rigorous regulation and that would benefit from tax exemptions. The competitive advantage over Hong Kong, the Bahamas, and the Cayman Islands would be the stability enjoyed within the well-trusted Canadian regulatory framework. Their advantage over Frankfurt, London, New York, Los Angeles, and Tokyo would be their greater fiscal privileges. None of the traditional financial centres could offer such fiscal concessions without incurring high costs. Canada can make these concessions because so little of this activity takes place within its borders.

Tax exemption on profits, specified functions and services, simple rules, and the choice of two cities from two different time zones are thus at the heart of our proposal.

And now a brief comment on the federal proposal. Like all innovative projects, IBCs represent a compromise between what is really desired and what is realistically attainable. We see three positive elements in this proposal.

First, the government's project grants tax allowances to activities conducted in a physical place, the IBC. This is the crucial aspect of the project. Secondly, the IBCs must be concentrated in Vancouver and Montreal in order to maximize agglomeration effects and economic impact. Thirdly, the proposed rules to guard against the transfer of activity within Canada seem to be adequate, in the sense that they are not bureaucratic or niggling.

All the financial institutions that have been consulted about the Minister of Finance's proposed regulations have felt the rules were generally appropriate and efficient for such a project. Yet the Minister of Finance's project is unsatisfactory in which activities become eligible. We believe the IBCs should include all types of international financing activity, in particular securities transactions, as well as foreign exchange and letter-of-credit transactions.

During its consultative meetings this fall, the Minister of Finance scaled down the role of IBCs to ones that would more closely resemble traditional banking by eliminating, among others, securities transactions. This move seemed to us a significant backward step, which went against recent market trends.

Following the same meetings, the Minister of Finance further narrowed the IBC field of activity by constraining it to nonresident loans and deposits. Letters of credit, provision of guarantees, and foreign exchanges transactions were excluded. The Minister justified these two new restrictions on two fronts. On one front, location of nonresident loans and deposits is strongly affected by the fiscal arrangements, which is not so much the case with other types of transactions. On the other hand, given all the uncertain factors inherent in financial

[Traduction]

Montréal et Vancouver deviendraient les deux seuls centres financiers mondiaux établis dans un pays industrialisé, soumis à une réglementation financière et bancaire vigoureuse et bénéficiant de la franchise fiscale. Il faut bien comprendre l'avantage concurrentiel. Face à Hong Kong, les Bahamas et les îles Cayman, ils offriront la stabilité et le cadre réglementaire canadien. Face à Francfort, Londres, New York, Los Angeles et Tokyo, ils offriront une fiscalité avantageuse. Par ailleurs, aucun de ces centres financiers traditionnels ne peut riposter par des concessions fiscales similaires sans encourir des coûts très élevés. Ce n'est que parce que très peu de ces activités se font au Canada que nous sommes en mesure d'offrir la franchise fiscale ici.

La non-imposition des profits, des activités spécifiées, des règles simples et le choix de deux villes dans des fuseaux horaires distincts sont à la base de notre projet.

J'aimerais maintenant faire un bref commentaire sur le projet fédéral. Comme tout projet innovateur, les CBI représentent un compromis entre ce qui est souhaitable et ce qui est réalisable. Nous voyons trois éléments très positifs dans le projet.

Premièrement, le projet du gouvernement accorder la franchise fiscale pour des activités conduites dans des lieux physiques déterminés, les CBI. Ceci nous apparaît être un élément essentiel du projet. Deuxièmement, les CBI doivent s'établir à Montréal ou à Vancouver, maximisant ainsi les effets d'agglomération de la mesure et son impact économique. Troisièmement, les règles proposées pour prévenir les déplacements vers les CBI d'activités actuellement faites au Canada nous apparaissent adéquates, en ce sens qu'elles sont ni bureaucratiques ni tatillonnes.

Toutes les institutions financières qui ont été consultées sur les modalités de réglementation envisagées par le ministre des Finances nous ont déclaré que ces règles étaient appropriées et efficaces pour un projet de ce genre. Par contre, le projet du ministre des Finances est insatisfaisant au chapitre des activités admissibles. Nous croyons que les CBI devraient pouvoir entreprendre l'ensemble des activités internationales de financement et, en particulier, les transactions sur valeurs mobilières, les transactions d'échange et l'émission de lettres de crédit.

Lors des réunions de consultation qui se sont tenues à l'automne, le ministre des Finances restreignait déjà le champ d'activité des CBI à celui qui est du ressort traditionnel des banques, éliminant entre autres les transactions sur valeurs mobilières. Ceci nous est apparu comme un recul significatif qui allait à l'encontre des tendances du marché.

Suite à ces consultations, le ministre des Finances propose de restreindre davantage le champ d'activité des CBI en le limitant à l'acceptation des dépôts de non-résidents et à l'octroi de prêts aux non-résidents, les lettres de crédit, les garanties bancaires et les transactions de change étant exclues. Le ministre justifie cette restriction de deux façons. D'une part, la localisation des prêts et des dépôts de non-résidents est fortement influencée par les aspects fiscaux, ce qui est moins le cas pour les autres types de transactions. D'autre part, compte tenu des nombreux éléments d'incertitude inhérents à l'évolu-

[Text]

products, the government prefers to start out with a very narrow mandate.

The Board of Trade and the Chambre de commerce feel these arguments are valid, but insufficient to justify the recent restrictions imposed by the Minister of Finance. The international market for sovereign loans is shrinking. Since this is the very market the federal government has earmarked, Montreal and Vancouver will be fully equipped to handle a shrinking market: not necessarily the ideal situation to launch an attack on new markets.

The Minister of Finance has informed us of his strong opposition to any initial expansion of the proposal. In view of this, we have consulted our members in order to determine if the government's proposed project is acceptable.

• 1545

Nous sommes en mesure de déclarer aujourd'hui que, compte tenu des circonstances, nous acceptons, non sans hésitation, la position du ministère des Finances et appuyons la proposition relativement restreinte qui nous est faite.

This acceptance is based on the realization that the most important element of this project is the image it provides. It is up to us Montrealers and to the Vancouver business community to exploit it.

M. Marcel D'Aoust (président, Chambre de commerce de Montréal): Comme vous le savez, les projets de CBI ont soulevé de nombreuses critiques depuis ces dernières années et encore plus ces dernières semaines. Permettez-nous de les passer brièvement en revue. D'abord, le rapport Rasminsky-Lawson a été commandé en 1984 par le ministère des Finances. Il devait analyser l'impact de la fiscalité canadienne sur les activités internationales des banques canadiennes. Il faut bien garder à l'esprit que ce mandat dépassait largement le dossier de CBI.

La conclusion principale du rapport Raminsky-Lawson était que la fiscalité canadienne incite effectivement nos banques à localiser certaines de leurs activités hors du Canada, plus spécifiquement dans les paradis fiscaux. Les auteurs recommandaient de modifier la fiscalité des banques pour permettre l'établissement de comptes internationaux dans les succursales canadiennes. Ces comptes bénéficieraient des mêmes avantages fiscaux que ceux dont tirent partie les succursales situées à l'étranger.

Les CBI ne furent abordés que très brièvement par les auteurs. À cette époque, le concept que retiendrait le gouvernement fédéral n'était pas défini. L'analyse est donc demeurée à un niveau très général. Cependant, les auteurs exprimaient des réserves idéologiques face à un tel concept.

En deuxième lieu, bien que des chiffres aient été lancés sur le coût fiscal de la mesure, la majorité avaient nettement tendance à exagérer la situation. Les coûts fiscaux de la mesure sont reliés au transfert possible de prêts présentement inscrits dans les succursales canadiennes, à un CBI.

[Translation]

tion des nouveaux instruments financiers, il est préférable de commencer avec un éventail étroit pour valider les hypothèses.

Le bureau de commerce et la chambre de commerce croient que ces remarques sont valables mais demeurent insuffisantes pour justifier les restrictions proposées par le ministre des Finances. Le marché international des prêts souverains est un marché en régression. Puisque c'est celui-là même qui est visé par le projet fédéral, Montréal et Vancouver seront tout à fait en mesure de s'y faire une place mais ne leur permettra pas nécessairement de se lancer à l'assaut de nouveaux marchés.

Le ministre des Finances nous a fait part de son opposition ferme à tout élargissement de l'éventail d'activités des CBI dans un premier temps. Face à cette position sans équivoque, nous avons procédé à des consultations pour déterminer si le projet proposé par le gouvernement demeurerait acceptable.

Today, considering the circumstances surrounding this issue, we reluctantly accept the Minister of Finance's relatively constrained proposal.

Cette acceptation découle du constat que l'élément le plus important de ce projet s'avère probablement l'aspect symbolique rattaché à la franchise fiscale. Ce sera à nous, de Montréal, et au milieu d'affaires de Vancouver, d'exploiter ce symbole.

Mr. Marcel D'Aoust (Chairman, Montreal Chamber of Commerce): As you well know the IBC project has aroused much criticism during these past years and especially during these past few weeks. Let us briefly review them. First of all, the Minister of Finance's 1984 Rasminsky-Lawson Report studied some features of the Canadian tax system that affect the ways in which Canadians banks book their international business. Clearly, this mandate goes far beyond the IBC issue.

The obvious and main conclusion of the Rasminsky-Lawson Report was that taxes did indeed affect a local bank's decision to undertake certain activities outside of Canada, more particularly in tax havens. The authors recommended that the tax structure be modified to enable banks to set-up (international accounts) in their Canadian branches. These branches would enjoy the same fiscal treatment as their counterparts abroad.

The authors only briefly touched upon the IBC issue since the federal government's concept had not yet been clearly defined. The Rasminsky-Lawson analysis remained very general. The authors did, however, express ideological reservations about the project.

Secondly, many estimates concerning the costs of such a project have been thrown around, but most of them are grossly exaggerated. The fiscal costs of the project are related to the potential transfers to the IBCs of loans presently registered within a Canadian branch.

[Texte]

Maintenant que nous connaissons la proposition du gouvernement fédéral dans son ensemble, nous pouvons situer ces coûts avec un certain niveau de confiance. Il est invraisemblable que ces coûts puissent dépasser un million de dollars par année. Pour qu'ils atteignent ce niveau, il faudrait que plus de 300 millions de dollars de prêts canadiens soient transférés en catimini des succursales canadiennes au CBI. Un transfert d'une telle envergure est peu plausible selon les règlements envisagés par le ministère des Finances. À titre d'ordre de grandeur et pour fins de comparaison, soulignons que les dépenses fiscales associées au crédit à l'investissement sont de l'ordre de 1 milliard de dollars, par année. Les coûts associés à la surveillance des CBI sont également minimes puisqu'il s'agit de transactions et d'opérations qui font l'objet d'une foule de rapports financiers et comptables déjà accessibles aux autorités gouvernementales.

Divers commentateurs ont souligné que l'impact principal de la mesure se résumerait à déplacer l'enregistrement des prêts commerciaux, communément appelé *booking*, des paradis fiscaux, tels les Bahamas, vers le Canada. Cette activité d'une faible valeur n'aurait donc pas grand impact sur la revitalisation économique de Montréal et de Vancouver.

Nous avons toujours soutenu que le meilleur moyen d'éviter cette situation consistait à imposer des règles d'opération dites actives.

À la lumière de nos rencontres exploratoires, le ministère des Finances semble vouloir retenir cette voie, en exigeant que le CBI soit impliqué dans la négociation ou la gestion d'un prêt pour que ce dernier soit éligible à la franchise fiscale.

Le *booking* n'est qu'un aspect secondaire de la mesure. Les CBI attireront donc à Montréal et à Vancouver les activités financières véritables et non pas le simple enregistrement de prêts.

Les CBI se veulent un facteur d'innovation au sein de deux communautés financières qui se développent déjà selon leur propre dynamisme.

• 1550

En somme, les CBI seront des atouts supplémentaires qui permettront à Montréal et à Vancouver de mieux exploiter les avantages particuliers et le dynamisme international de leur milieu d'affaires.

C'est pourquoi il est relativement difficile de traduire la réalité des CBI en termes d'emplois directs. On retrouve déjà à Montréal des milieux d'emplois reliés au financement international. Ce nombre d'emplois semble d'ailleurs en croissance. Quelle sera la contribution marginale des CBI à cette expansion? Il est bien difficile de l'établir en termes de nouveaux emplois. En fait, les CBI visent d'abord à créer des conditions propices à l'innovation et à la notoriété pour les centres choisis. Elles complètent la gamme des atouts que possède déjà Montréal.

Compte tenu des coûts fiscaux très modestes de la mesure, comparés à sa visibilité, il n'y a pas lieu de tenter de la justifier en terme d'emplois qu'elle pourrait générer.

[Traduction]

Now that we know the federal government's position, we can approximate these costs with a greater degree of confidence. It would be unrealistic to think that these costs would amount to more than \$1 million per year. In order to reach this level, \$300 million worth of Canadian loans would have to be transferred on the sly from Canadian branches to the IBCs. The magnitude of such a transfer is not plausible given the provisions put forth by the Minister of Finance. For comparative purposes, consider the \$1 billion annual charge involved with the investment credits. Costs associated with supervising IBC activity are also minimal since international transactions already involve thorough accounting and financial reporting.

Various critics claim that an IBC's principal effect would be to transfer a commercial loan's registrations away from the tax havens, like the Bahamas, and towards Canada. Booking entails little value-added and thus would not really benefit the economic development of either Montreal or Vancouver.

Yet we have always maintained that in order to avoid booking, active operational rules should be adopted in the legislation.

According to our understanding, the Minister of Finance will require that the IBC be involved in negotiations or loan management, in order to be eligible for the tax exemption.

Booking would then be of secondary importance. The IBCs will therefore attract real financial activity to Montreal and Vancouver and not just (off-shore) accounting.

The IBCs represent an innovating feature to two already dynamic business communities.

In sum, the IBCs are new tools that would enable Montreal and Vancouver to better exploit their respective advantages as well as their business communities' international dynamism.

It is however relatively difficult to estimate the number of direct jobs that could be generated by the IBCs. Montreal already accounts for thousands of international finance related jobs. The figure also seems to be growing. What then will be the IBCs' marginal contribution to this growth? Again it is hard to determine the number of new jobs. In fact the IBCs will mainly attempt to build up a strong image and to cultivate an appropriate environment for innovation. IBCs complement the strengths already present in Montreal.

Considering the modest fiscal costs involved and juxtaposed to the beneficial image spin-offs, there is no great need in justifying the project's merits on the grounds of job creation.

[Text]

The Rasminsky-Lawson proposal to the government called for international accounts that would benefit from certain fiscal privileges. The proposal would enable Canadian banks to register certain international loans in Canada through a form of tax shelter. This is somewhat similar to the IBC concept, except it would diffuse the benefits across the entire Canadian financial system. Conversely, the IBC proposal attempts to create and exploit agglomeration effects by concentrating, in two specific places, international finance experts. If this concentration of talent achieves a critical mass, it is likely to develop newer activities.

Consequently, the international financial image for Montreal-Vancouver will develop in much the same way as it did for Luxembourg, Nassau, Singapore, the Cayman Islands and others. The high degree of notoriety that could be enjoyed by Montreal-Vancouver as financial centres will enable them to carve a niche among established competitors.

If fiscal privileges were extended to the rest of Canada, the scale effects would be lost. Neither Montreal nor Vancouver could offer anything special. Canadian banks would perhaps put more international loans through branches in their own cities, yet no centre would gain very much. Since Toronto is this country's national financial centre, it stands to gain a bit more than the others, but no synergistic effects could be had.

Some reports claim that if the IBC project were approved, Toronto could lose as many as 3,000 jobs. This estimate was undoubtedly based upon far more ambitious assumptions than the ones underpinning the federal government's plan. In fact, in the short and medium runs we do not believe the project will have any effects whatsoever upon employment in Toronto. The transfer of employees now taking place within financial institutions between their offices in Montreal, Toronto and Vancouver seems much more important than any transfers that would result from the IBCs.

In the long run, Toronto could only benefit from stronger financial centres in either Montreal or Vancouver. If this were not so, it would be akin to saying that Toronto's development was only achieved at the expense of Montreal and Vancouver and vice versa. This hypothesis is somewhat absurd. As Canada's leading financial centre, Toronto benefits from the vigour of the Montreal economy, just as New York benefits from the financial dynamism of Chicago.

At the outset, the IBCs were conceived as a national project to attract new activities to Canada. In order to maximize the agglomeration effects, it is, however, necessary to concentrate the banking centres on the east coast and on the west coast. Furthermore, the IBCs become an effective method in stimulating Montreal and Vancouver's financial sectors so that they become stronger players in either the north Atlantic or the Pacific Rim markets.

[Translation]

Le rapport Rasminsky-Lawson proposait au gouvernement de permettre des «comptes internationaux» qui auraient bénéficié de certains avantages fiscaux. Avec de telles mesures, les banques canadiennes auraient pu ainsi enregistrer au Canada certains prêts internationaux actuellement dirigés vers des abris fiscaux. Cette mesure est jusqu'à un certain point analogue à celle qui sous-tend les CBI, sauf que son impact est diffusé et dilué dans l'ensemble du système financier canadien. Le projet des CBI vise en revanche à créer et exploiter des effets d'agglomération en concentrant dans deux endroits spécifiques des experts en financement international. De cette concentration d'expertise émergeront de nouvelles activités. Dans cette optique que nous privilégions, les CBI sont des moyens pour créer de nouvelles activités.

En conséquence, l'image de Montréal et de Vancouver se développera comme place financière internationale, au même titre que Luxembourg, Nassau, Singapour, les îles Cayman, etc. La haute notoriété qu'atteindraient Montréal et Vancouver comme places financières, leur permettront de se tailler une place distinctive comme concurrentes de ces centres déjà établis.

Si la franchise fiscale était donnée à l'ensemble du Canada, cette distinction serait perdue. Montréal et Vancouver ne pourraient prétendre offrir quelque chose de spécial. Les banques canadiennes «bookeraient» au Canada plus de prêts internationaux. Mais aucune ville canadienne ne se distinguerait beaucoup plus qu'actuellement. Toronto, le centre financier reconnu du Canada, obtiendrait un léger avantage supplémentaire comme centre financier. Mais aucun effet de synergie ne découlerait de la mesure.

Un rapport faisait état de la perte possible de 3,000 emplois à Toronto si le projet des CBI était adopté. Ces estimés sont sûrement basés sur une version beaucoup plus ambitieuse des CBI que ne le propose le gouvernement fédéral. En fait, à court et moyen terme, nous ne croyons pas qu'il sera possible de discerner un impact quelconque sur l'emploi à Toronto suite à l'adoption de cette mesure. Les transferts d'emploi qui se font actuellement au sein des institutions financières, entre leurs bureaux de Montréal, Toronto et Vancouver, (sans la présence des CBI), nous apparaissent significativement supérieurs à ce qui pourrait résulter des CBI.

A long terme, Toronto ne pourra que bénéficier du renforcement de Montréal et de Vancouver comme places financières. Prétendre le contraire serait soutenir que le développement de Toronto s'est fait et se fait aux dépens de Montréal et Vancouver, et vice versa. Cette thèse ne se défend pas. Comme principal centre financier canadien, Toronto bénéficie de la vigueur de l'économie de Montréal, au même titre que New York a bénéficié du dynamisme financier de Chicago.

Les CBI ont été conçus à l'origine comme un projet d'envergure canadienne afin de doter le Canada d'activités nouvelles. Pour tirer tout le profit de la mesure, il y a lieu de concentrer ces centres bancaires sur la côte ouest et sur la côte est et ce, afin de maximiser les effets d'agglomérations. Par ailleurs, autant pour Montréal que pour Vancouver, les CBI s'avèrent un moyen efficace pour stimuler leur secteur financier et exploiter leurs avantages comparatifs traditionnels.

[Texte]

By adopting the project, the federal government would show tremendous leadership in seeking out and developing new activities. The IBC associated costs are so minimal that they are not really relevant to the debate. As long as it involves well-defined measures, costs remain negligible.

The many far-fetched figures and estimates that have been passed around during the public debates emphasize the importance of keeping this question within a realistic perspective. The debate deserves to be based on fact. What emerges from our analysis is that the IBC project is far more modest in real and in cost terms than what is expounded by some critics. It is the symbolic value of the IBC that gives the project its notoriety. In fact, it will be this same image that one day will be used to enrich the initiative.

Therefore the Montreal business community supports the federal government's IBC proposal. This support follows all the efforts that have been made on behalf of this issue for the past eight years. Yet there is still much to be done.

Approval of the Minister of Finance's proposal is but a first step. The range of eligible activities is rather constrained and does not take account of recent financial market realities. We realize that this first step is useful in illustrating the project's feasibility and impact.

One should keep in mind that the tempered version proposed will not enable the full IBC potential benefits to be exploited. Nevertheless, the IBC concept was born in 1978 because the Montreal business community was determined to show its faith in the federal system by proposing a project that would benefit the whole of the country.

This determination has not changed in 1987. We are confident that the IBCs constitute an important contribution to the diversification of the Canadian economy and to furthering its international ties.

Finally, it is important to remind ourselves that in a federation such as Canada the government has to consider the economic development of all of its regions. In that sense the IBC project that includes Montreal and Vancouver is an innovative approach designed to further the development of these regions without taking anything away from the other regions.

Thank you very much. We are at your disposal for any questions.

The Chairman: Thank you very much, Mr. D'Aoust.

I am going to call first upon Mr. Layton.

Mr. Layton: Thank you, Mr. Chairman.

[Traduction]

autant dans le bassin pacifique que sur les marchés nord-atlantique.

• 1555

L'adoption du projet marquerait une volonté d'innovation de la part du gouvernement fédéral, une détermination à explorer de nouvelles voies et à expérimenter des formules originales. Les coûts liés aux CBI sont cernés avec suffisamment de précision pour établir que ce facteur n'est pas pertinent dans le débat. Il s'agit d'une mesure fiscale qui, parce qu'elle est bien encadrée, est très modeste sur le plan des coûts.

Mais les nombreux chiffres qui ont été lancés dans le débat public, et certains ont pu s'inquiéter, souligne l'importance de situer le débat dans sa véritable perspective. Le débat mérite d'être basé sur des faits. Ce qui se dégage de nos analyses, c'est que le projet des CBI est beaucoup plus modeste, tant par ses coûts, que par ses impacts directs, que ne laissent croire certains opposants. C'est la valeur symbolique des CBI qui en alimente la très haute notoriété. C'est d'ailleurs cette même notoriété qui en soutiendra éventuellement l'importance comme symbole et qui enrichira son rôle de catalyseur.

La communauté des affaires de Montréal appuie donc le projet des CBI que désire présenter le gouvernement fédéral. Cet appui s'inscrit dans une démarche amorcée il y a plus de huit ans maintenant. Cette démarche n'est pas terminée.

L'adoption du projet soumis récemment par le ministère des Finances est une première étape. L'éventail très restreint des activités éligibles ne s'inscrit pas dans l'évolution récente des marchés financiers. Mais nous retenons que cette première étape est nécessaire pour démontrer la faisabilité du projet et pour en cerner l'impact.

La modestie de la mesure ne permet pas de tirer profit de tout le potentiel des CBI. Mais les CBI sont nés parce qu'en 1978, la communauté des affaires de Montréal était déterminée à jouer la carte du Canada.

Cette détermination n'a pas changé en 1987. Nous sommes confiants que les CBI constitueront un apport significatif à la diversification de l'économie canadienne et à l'intensification de ses liens internationaux.

Enfin, il faut nous rappeler qu'une fédération telle que le Canada doit s'occuper du développement économique de toutes ces régions. Dans ce sens, le projet des CBI qui comprend Montréal et Vancouver constitue une démarche innovatrice et devrait permettre de développer ces régions sans léser les autres régions.

Merci beaucoup. Nous sommes à votre disposition, si vous avez des questions à nous poser.

Le président: Merci beaucoup, monsieur D'Aoust.

Je donne tout d'abord la parole à M. Layton.

M. Layton: Merci, monsieur le président.

[Text]

I am very happy to welcome my neighbours and colleagues from my community, just as the Toronto contingent were welcomed last evening by their representatives, and I am happy also with the very positive, thoughtful, moderate, but at the same time challenging, presentation our colleagues from Montreal have made.

Am I overdoing it, Mike? It is a really good contribution.

I think, as the submission said at the end—and this came out in our discussions last evening and in others we have had together as a committee—that there are balances to be achieved in Canada. We are a country of regions. It does require a federal government to contribute to those balancing forces, and this initiative now shared between Montreal and Vancouver to attain recognition by this government as an outlet into the world for some of our special banking potentials is an important one for Montreal.

I am particularly happy to see in the delegation from Montreal a long-time friend and banker, because last evening there were no bankers involved, and I found that a little puzzling. Perhaps we could ask a question of the vice-president of the Bank of Nova Scotia, André Bisson: just what is the general feeling amongst the banks for this project both in Montreal and across Canada?

Mr. André Bisson (Vice-President, Montreal Board of Trade): First, I might remind the committee that I am here as Vice-President of the Montreal Board of Trade, but also—and I cannot deny that—as the Regional Senior Vice-President of the Bank of Nova Scotia in Quebec.

• 1600

I guess the position of the banks is known. It is not up to me to make it public here, because it has been publicized and discussed. There are varying views, I gather, much as in this very committee here. But the feeling is—and I am speaking for Montreal and as head of the bank for Quebec—that what is good for Montreal would be very good for the Bank of Nova Scotia.

Mr. Layton: Good.

The report reflects a cost estimate; a loss of revenue—I presume that means to the government—from the installation of such a centre of \$1 million a year, I think is the number that was indicated as a kind of outside figure. Are any of these tax considerations losses of revenue the government is presently receiving? As I understand it, the whole nature of our thrust here would be to attract activity to the centre through the tax-exemption factor. That to me represents revenue the government is not today enjoying. Are there any of these costs that have been estimated in your report which would actually be a direct cost to our government; the revenue today?

Mr. Marcel Côté (Senior Partner, SECOR Inc.): The whole purpose of the measure is to attract new activity to Canada; an activity which is now done in tax havens outside Canada—most of it. The cost to the federal government would be if

[Translation]

Je suis très heureux de souhaiter la bienvenue à mes voisins et collègues tout comme le contingent de Toronto a été accueilli hier par les représentants de cette région. Je suis heureux également de voir à quel point votre position est réfléchie, positive et modérée, ce qui ne lui enlève rien de son intérêt.

Mike, est-ce que j'exagère? C'est une intervention très positive.

A la fin de votre exposé, vous dites je crois, et nous en avons déjà parlé hier soir, et à l'occasion d'autres réunions du Comité, vous parlez d'un certain équilibre auquel le Canada doit parvenir. Notre pays est constitué de régions. Nous avons besoin d'un gouvernement fédéral pour équilibrer ces forces et cette initiative partagée entre Montréal et Vancouver est importante pour Montréal puisqu'elle permettra d'exploiter sur la scène internationale certaines caractéristiques de notre système bancaire.

Je suis particulièrement heureux de voir parmi les membres de la délégation de Montréal un ami de longue date, un banquier, parce qu'hier soir il n'y avait pas de banquiers, ce qui m'a quelque peu étonné. Peut-être pourrions-nous poser une question au vice-président de la Banque de Nouvelle-Ecosse, André Bisson: parmi les banques, que pense-t-on de ce projet, à Montréal et dans le reste du Canada?

M. André Bisson (vice-président, Bureau de commerce de Montréal): Tout d'abord, je me permets de rappeler au Comité que je suis ici en ma qualité de vice-président du Bureau de commerce de Montréal, mais je ne saurais nier que je suis également vice-président régional principal de la Banque de Nouvelle-Ecosse au Québec.

La position des banques est bien connue. Je n'ai pas à l'expliquer ici, car elle a été largement discutée en public. Bien sûr, comme probablement parmi les membres de votre Comité, il y a des divergences d'opinion. Mais en règle générale, et je parle pour Montréal et en ma qualité de directeur de la banque pour le Québec, ce qui est bon pour Montréal serait excellent pour la Banque de Nouvelle-Écosse.

M. Layton: Parfait.

Votre rapport donne une évaluation des coûts; il est question d'une perte de revenu, j'imagine que c'est pour le gouvernement, une perte de 1 million de dollars par année avec l'installation de ce centre. Un chiffre maximum, je crois. Est-ce qu'il y a des considérations fiscales dans ces pertes de revenu pour le gouvernement? Si j'ai bien compris, toute l'entreprise aurait pour but d'attirer des activités vers le centre grâce à une exemption fiscale. À mon sens, c'est un revenu que le gouvernement ne perçoit pas actuellement. Dans les coûts que vous mentionnez dans votre rapport, est-ce qu'il y en a qui représenteraient un manque à gagner direct pour notre gouvernement?

M. Marcel Côté (associé principal, SECOR Inc.): La raison d'être de cette mesure est d'attirer de nouvelles activités au Canada, des activités qui, dans l'ensemble, se cantonnent actuellement à des abris fiscaux à l'extérieur du Canada. Pour

[Texte]

there were activity presently done in Canada which would be transferred to the IBCs. This you can usually monitor fairly well, because what you are transferring is assets, and they are fairly big. So you are transferring loans. What the Department of Finance, from what we can see, intends to do is to ensure that there is a good monitoring of the loans registered or done through the IBCs.

The loans have to be made to nonresidents. Not that many loans presently made to nonresidents are booked in Canada, which means on which interest... the banks pay tax on the profits derived from the interest in Canada, presently. Most of the loans booked in Canada to nonresidents by Canadian banks are loans to their own subsidiaries in other countries. These loans generate very little profit. These are half the loans of Canadian banks to nonresidents; what we call "intra-bank" loans, which are really done at transfer cost and do not necessarily generate profit, because they will send the profits to the branches in the low-tax countries. That is normal behaviour, which you can expect.

There is always a possibility that some institutions will try to cheat, will try to bend the rules, and all this. But we assume when it starts to be in the order of \$100 million, you can see it. It is very difficult to hide these assets. That is why we do not think there will be such massive tax avoidance.

In the past the federal government has not hesitated to give to the banks special tax treatment for various types of loans. You will remember loans to small businesses, which were taxed... the interest was tax deductible; and nobody raised the possibility that there would be a mess if it were transferred, for example, from one type of loan to another type of loan, because again, you can see when a loan changes somewhere on the balance sheet.

Mr. Layton: I am happy the delegation includes a representative of the City of Montreal and its newly elected administration, Mr. Perreault.

Welcome also, as a representative of that new force in our city.

• 1605

Over the past two years there has been a number of initiatives, both by the federal government and the provincial government, more specifically, because I believe it was only months ago, an initiative by the city of Montreal where a number of us participated in looking at the future. It seems to me this was one of the very real concerns or interests of the city administration as a future rebuild of Montreal's status in the international world. Would you comment on that?

M. Perreault (Ville de Montréal): Je le ferai en français, si vous le permettez.

Il s'agit, dans notre esprit, d'une initiative. Ce qui a été très bien expliqué par les gens, ici. Cette initiative ajoutera à un certain nombre d'activités montréalaises. Elle peut sûrement

[Traduction]

que le gouvernement fédéral perde des revenus, il faudrait que ces activités existent déjà au Canada et soient transférées au CBI. Ce genre de chose est assez facile à suivre car les avoirs transférés sont d'ordinaire considérables. Pour les transferts de prêts, par exemple, le ministère des Finances a l'intention, c'est du moins ce que nous croyons, de suivre de très près les prêts enregistrés ou inscrits au CBI.

Les prêts doivent être accordés à des non-résidents. À l'heure actuelle, il n'y a pas tellement de prêts accordés à des non-résidents qui soient comptabilisés au Canada. Autrement dit, les intérêts... les banques paient des impôts sur les bénéfices tirés des intérêts au Canada. La plupart des prêts à des non-résidents par des banques canadiennes comptabilisées au Canada sont des prêts à leurs propres filiales dans d'autres pays. D'ordinaire, les bénéfices sont minimes. Or, cela représente la moitié des prêts de banques canadiennes à des non-résidents. C'est ce que nous appelons des prêts «interbanques», sur lesquels on se contente de percevoir les coûts de transfert et qui ne produisent pas forcément des bénéfices. En effet, les bénéfices sont envoyés aux succursales dans les pays où l'impôt est peu élevé. Voilà le schéma normal, ce à quoi on peut s'attendre.

Il est toujours possible que certaines institutions essaient de tricher, de contrevenir aux règles, mais nous pensons que lorsqu'on commence aux alentours de 100 millions de dollars, c'est facile à voir. Ce genre d'actif est difficile à cacher. C'est la raison pour laquelle je ne prévois pas de gros problèmes d'évitement fiscal.

Par le passé, le gouvernement fédéral n'a pas hésité à donner aux banques des allègements fiscaux pour différents types de prêt. Vous vous souviendrez des prêts aux petites entreprises qui étaient imposés mais dont les intérêts étaient déductibles d'impôt. Personne n'avait prétendu qu'on courait au désastre en cas de transfert, par exemple, d'un type de prêt à un autre type de prêt, car ici encore, il est facile à voir qu'un prêt a changé sur une feuille de bilan.

M. Layton: Je suis heureux de voir que vous avez parmi vous un représentant de la ville de Montréal et en particulier de sa nouvelle administration, M. Perreault.

Nous vous souhaitons la bienvenue à vous qui représentez cette nouvelle présence dans notre ville.

Depuis deux ans, plusieurs initiatives ont été prises à la fois par le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial, et en particulier il y a quelques mois encore, une initiative de la ville de Montréal, un exercice dans le cadre duquel plusieurs d'entre nous nous sommes tournés vers l'avenir. C'est un sujet qui préoccupe et intéresse tout particulièrement l'administration de la ville qui voit là un moyen de reconstituer le statut de Montréal sur la scène internationale. Qu'en pensez-vous?

Mr. Perreault (Ville de Montréal): I will do it in French, if you do not mind.

To our mind, it is an initiative. As these people have explained clearly, this initiative should draw a certain number of activities to the city. It can undoubtedly place Montreal

[Text]

contribuer à augmenter le nombre d'activités qui placent Montréal dans un réseau international d'activités économiques; et de ce point de vue, c'est extrêmement intéressant. Vous avez souligné le récent sommet économique à Montréal. Il a reçu un appui unanime du milieu montréalais. On y retrouvait à la fois un ensemble de représentants de corps intermédiaires, de centrales syndicales, du milieu des affaires et des institutions publiques; dans ce contexte, il nous semble que cette initiative ajoutera à l'activité générale. Elle répond à l'esprit de rendre encore plus dynamique le milieu montréalais. Une des remarques du rapport nous paraît assez significative. M. Doré y a fait allusion, hier, en disant qu'il ne s'agit pas pour nous, de partir en querelle avec quelque région du Canada que ce soit. Il s'agit tout simplement d'encourager une initiative montréalaise en ajoutant aux activités actuelles.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to welcome the representatives from the City of Montreal here.

In looking at this question of international banking centres, I am trying to look at it from two points of view: first, the benefits, if any, to the Canadian economy as a whole; and secondly, the question of some kind of regional economic development aid to Montreal and Vancouver. I think that although these are connected, they are also separate.

To take the first one, all the studies we have seen in this committee about the advantages to the Canadian economy as a whole are that these are questionable, that the government in establishing international banking centres would forgo a lot of tax revenue and there would be no particular advantages to offset that.

When we look at the one example we have fairly near home, the United States, the establishment of international banking facilities there was particularly to try to draw in some of the Euro currency activity at a time when it was not coming in, but we do not seem to have a similar problem. It seems as though our Canadian financial institutions are already competitive and active internationally.

Do you wish to argue that point? Do you think you can see distinct advantages from the national point of view, or do you wish to look at this simply in terms of some kind of regional economic development aid for Montreal and Vancouver?

Mr. Bisson: It is difficult to estimate, but not impossible, exactly the size of these future operations. But if the legislation is what we are led to believe will be tabled shortly, it will be built in a way that those centres can be seen as branches of a bank.

Going back to the figures that Messrs. Rasminsky and Lawson commented on in their report of last March—they are outdated, but they are the last ones we have—we can see that we are talking about very sizeable amounts of deposits and loans, which are now not in Canada but booked by Canadian banks in those so-called offshore centres. I am referring to their tables, on page 8 of their report, and I am taking now only the deposits by non-residents in branches of Canadian

[Translation]

within a network of international economic activities. From that standpoint, it is particularly interesting. You mentioned the recent economics summit in Montreal. Montrealers were whole heartedly in favour of this summit. It was attended by the unions, the business world and public institutions. We know that this initiative will add to the general level of activity. It is a way to inject a new dynamism into the city. There is one important remark in the report. Mr. Doré alluded to him yesterday and said that we are not going to war with any other region in Canada. We are simply trying to encourage a Montreal initiative and to further our present activities.

Le président: Madame Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président.

Je souhaite la bienvenue aux représentants de la ville de Montréal.

A propos de ces centres bancaires internationaux, j'essaie de voir les choses de deux point de vue: Premièrement, les avantages, le cas échéant, pour l'ensemble de l'économie canadienne et, deuxièmement, la possibilité d'une aide au développement économique de Montréal et de Vancouver. Bien que ces deux éléments soient liés, ils sont également distincts.

Je prends le premier, toutes les études que nous avons vues sur les avantages pour l'ensemble de l'économie canadienne concluent que ces avantages sont loin d'être prouvés, et qu'en créant des centres bancaires internationaux, le gouvernement renoncera à des revenus fiscaux considérables, circonstance qui ne sera compensée par rien d'autre.

Nous pouvons prendre un exemple tout proche, celui des Etats-Unis, en créant des services bancaires internationaux, on a essayé d'attirer une partie des euro-devises à une époque où ces devises ne parvenaient pas aux Etats-Unis. Or, ce n'est pas notre problème. En effet, les institutions financières canadiennes sont déjà concurrentielles et actives sur la scène internationale.

Est-ce que vous contestez cette position? Est-ce que vous voyez des avantages véritables du point de vue national ou bien considérez-vous qu'il s'agit seulement d'une aide au développement économique régional de Montréal et de Vancouver?

M. Bisson: Il est difficile d'évaluer, mais ce n'est pas impossible, l'importance de ces opérations futures. Mais d'après le projet de loi qui doit être déposé d'ici peu, ces centres pourraient être considérés comme des succursales de banques.

Je reviens aux chiffres dont Messieurs Rasminsky et Lawson ont parlé dans leur rapport de mars dernier, ces chiffres ne sont plus à jour mais ce sont les plus récents que nous possédions, on prévoit des dépôts et des prêts très considérables, des fonds qui ne se trouvent pas actuellement au Canada mais qui sont comptabilisés par des banques canadiennes dans ces centres étrangers. Je vous renverrai au tableau qui figure à la page 8 de leur mémoire, et ne parle ici que des dépôts faits par

[Texte]

banks or subsidiaries of Canadian banks in offshore centres. These are defined as the Bahamas, Bahrain, Barbados, Bermuda and so on. The last figure given: \$22.8 billion of loans and \$6.9 billion of deposits.

• 1610

Now, assuming we have two branches in Canada, Montreal and Vancouver, these would be two very large branches if ever we were to patriate those loans and deposits in Canada. But even if we do not get them all, even assuming—I will be very conservative. If we take only 25% of those assets or loans and deposits, two branches will share between themselves about \$5.5 billion of loans and about \$2 billion of deposits. These are very large branches.

Now, as we understand it, the legislation—and, of course, it remains to be seen—will be such that I guess we can assimilate the activity centres to branches. In other words, there will be a need for actual professional activity. It is not simply a booking centre, which we understand is being envisaged. It is really a centre of activity where negotiations, management, supervision of the loan takes place. It is much like a branch, even though the approvals must go somewhere else later on in the organization. That is the first point I thought perhaps we could consider. We are talking about something that is sizeable and not in Canada at all at this time. This is all outside the country and therefore has no direct benefit for the country in terms of employment.

Now, the second part of your question, I believe, madam, is whether this should be assimilated to a regional economic effort. I believe so. I believe it is in the interest of Canada to capitalize on its strengths, and some of its strengths are found, as we said in the report, in Montreal and Vancouver. We firmly believe quite simply that it is to Canada's advantage to use that, to use the unique features that are found in Montreal and Vancouver, and which are spelled out. We should try to discourage, to some extent, a concentration in only one centre. Although, even with Montreal and Vancouver, if they get this kind of business, this is bound also to benefit Toronto as a centre of the bank head offices. So there will be some spillover effect also.

Miss Nicholson: So really you are saying that there is additional business, in your view, that can be brought into Canada with certain incentives. If we accept that, then, what would be your reasons for suggesting fiscal incentives, tax breaks as being more important than, say, regulatory changes or other kinds of incentives?

Mr. Marcel Côté: In the United States they made a regulatory change, which is the IBF, but the banking regula-

[Traduction]

des non-résidents dans des succursales de banques canadiennes ou dans des filiales de banques canadiennes situées dans des centres outre-mer. Il s'agirait notamment des Bahamas, des Îles Bahrain, de Barbades, des Bermudes etc. Les chiffres les plus récents qui aient été donnés sont les suivants: 22,8 milliards de dollars en prêts et 6,9 milliards de dollars en dépôt.

S'il y avait deux succursales au Canada, notamment à Montréal et à Vancouver, celles-ci seraient vraiment très grosses s'il nous fallait un jour rapatrier ces prêts et ces dépôts. Mais même si nous ne les récupérons pas tous, même si nous supposons dès le départ que... Je vais être très conservateur. Si nous ne récupérons que 25 p. 100 de ces comptes, prêts et dépôts, deux succursales se partageraient entre elles 5,5 milliards de dollars en prêts et environ 2 milliards de dollars en dépôts. Ces succursales seraient donc forcément très importantes.

D'après ce que nous avons compris, mais cela reste à voir, bien sûr—la loi sera telle que les centres d'activités et les succursales seront plus ou moins la même chose. Autrement dit, on aura besoin de véritables activités professionnelles. D'après ce que nous avons constaté, ce n'est pas un simple centre de *booking* qui est envisagé. L'on songe plutôt à un véritable centre d'activités qui sera responsable de négocier, de gérer et de superviser des prêts. Le centre fonctionnera plutôt comme une succursale, même si les autorisations devront être acheminées ailleurs au sein de l'organisme. Voilà le premier élément. Il s'agit ici de quelque chose de considérable et qui n'existe pas encore au Canada. Tout cela se passe à l'étranger et ne procure donc aucun avantage direct au pays en matière de création d'emplois.

Si je ne m'abuse, dans la deuxième partie de votre question, vous me demandiez madame si cela devrait s'inscrire dans le cadre d'une initiative économique régionale. Je pense que oui. Je pense en effet qu'il serait dans l'intérêt du Canada de tirer partie de ses points forts et, comme nous le disons dans notre rapport, certains de ces points forts se trouvent justement à Montréal et à Vancouver. Nous pensons tout simplement qu'il serait avantageux pour le Canada de se servir des atouts qui se trouvent à Montréal et à Québec et dont nous avons fait état. Il faudrait dans une certaine mesure décourager concentration du gros des activités dans un seul centre. D'autre part, si des centres étaient créés à Montréal et à Vancouver, cela bénéficierait également à Toronto, qui est la capitale des Sièges sociaux des banques. Il y aura donc également des retombées de ce côté-là.

Mme Nicholson: Au fond, ce que vous dites, c'est qu'en optant pour certaines initiatives, cela pourra attirer au Canada de nouvelles activités. Dans cette optique, pourquoi des mesures d'encouragement fiscales et des exemptions d'impôt seraient-elles plus importantes que, par exemple, des changements au niveau de la réglementation ou d'autres genres de mesures d'encouragements?

M. Marcel Côté: Aux États-Unis, ils ont apporté des changements au règlement et créé des MBI (mécanismes

[Text]

tions, at least those that are done by the Federal Reserve Bank, are much different in the U.S. from those in Canada. I think most of the experts will agree that the Canadian regulatory system of the banks, with respect to reserves, is quite satisfactory and is probably closer to international standards than, let us say, the ones they have in the United States.

Now, in 1979, 1980, when they proposed to amend Regulation D, I guess it was, with respect to reserves, the reserves were much higher than the reserves that a bank could keep in its London branch. So just by changing the reserves, they were able to patriate, in the book in New York, loans that were more or less booked in Europe.

• 1615

Now, I do not think that if you changed the reserve requirement for international loans it would have a major impact, because loans which are already denominated in currencies other than the Canadian dollar are not subject to the same requirement here. So you would not have that impact.

Fiscal: the best argument for the fact of the less tax or non-taxation of profit earned on profit from international operations is the fact that the Canadian banks now are channelling outside Canada most of their operations which are profitable and which can be booked outside Canada.

The Canadian banks represent 6% or 7% of the international banking assets, yet the international banking activity done in Canada is less than 2% of what we can measure internationally. So you can see just by looking at the numbers that there is a strong incentive to put these activities outside of Canada.

If ever you have the opportunity to look at a financial report, the annual report—they are not widely publicized, but you can get them from the bank, from their Bahamas subsidiary—and look at the profit they make in the Bahamas as compared to the profit they make in Canada, you will be quite surprised. Profits range from 3% to 4% of total assets, whereas in Canada the profits are about one-third of 1%. That is to tell you that the profitable international operations they can book outside of Canada in low tax countries are usually booked outside of Canada and done outside of Canada.

So the purpose is to patriate these things to Canada, and that is why we suggest—

Miss Nicholson: I just have one more question. If we look at this then not from the national point of view but from the regional economic development point of view, I suppose every one of us here was very concerned in the 1970s when business was leaving Montreal. We certainly felt for our Quebec friends

[Translation]

bancaires internationaux), mais les règlements bancaires, en tout cas ceux qui relèvent de la *Federal Reserve Bank* sont très différentes de celles qui existent au Canada. Je pense que la plupart des experts conviendraient que le Système canadien de réglementation des banques, en ce qui concerne les réserves, est parfaitement satisfaisant et qu'il se rapproche sans doute davantage des normes internationales que les systèmes qui existent aux États-Unis.

En 1979 ou en 1980, lorsqu'ils ont proposé de modifier le règlement D, se rapportant aux réserves, les réserves étaient beaucoup plus importantes que celles qu'une banque pouvait avoir dans une succursale à Londres, par exemple. En se bornant à n'apporter des changements qu'au niveau des réserves, ils ont ainsi pu déplacer l'enregistrement de prêts de l'Europe sur New York.

Je ne pense pas que cela aurait une très forte incidence si vous changez les exigences en matière de réserves pour les prêts internationaux, car les prêts qui sont déjà dominés par des monnaies autres que le dollar canadien ne sont pas assujettis aux mêmes exigences ici. Il n'y aurait donc pas de changement à ce niveau-là.

Pour ce qui est des questions de fiscalité, le meilleur argument en faveur de la diminution des impôts à payer ou de l'exonération d'impôt des profits réalisés sur des activités internationales, c'est que les banques canadiennes sortent déjà du territoire canadien pour la plupart de leurs activités qui sont rentables et peuvent se faire à l'étranger.

Les banques canadiennes représentent 6 ou 7 p. 100 de l'avoir bancaire international. Or, les activités bancaires internationales effectuées au Canada comptent pour moins de 2 p. 100 de ce que nous pouvons mesurer à l'échelle internationale. Les chiffres parlent d'eux-mêmes et expliquent pourquoi les gens ont tendance à mener ces activités à l'extérieur du Canada.

Si vous pouviez examiner le rapport financier, le rapport annuel—ceux-ci ne font pas l'objet d'une vaste diffusion, mais vous pourriez les obtenir auprès de la banque, auprès de sa filiale aux Bahamas—vous seriez très surpris de voir le profit qu'elle réalise aux Bahamas, par opposition à celui qu'elle enregistre ici, au Canada. Les profits varient entre 3 et 4 p. 100 de l'avoir total, tandis qu'au Canada, les profits ne comptent que pour environ 0,33 p. 100. Tout cela pour vous dire que lorsqu'elles le peuvent, elles essaient toujours d'enregistrer leurs activités internationales rentables à l'étranger, dans des pays qui leur offrent des conditions fiscales plus favorables.

L'objet, c'est de rapatrier tout cela au Canada, et c'est pourquoi nous prônons...

Mme Nicholson: J'aurais une dernière question à vous poser. Examinons les choses, non pas du point de vue national, mais du point de vue du développement économique régional. J'imagine que nous tous, nous sommes beaucoup inquiétés, dans les années 70, lorsque les milieux d'affaires fuyaient Montréal. Cela nous avait beaucoup ennuyés pour nos amis et

[Texte]

and associates who were having to deal with that difficult situation.

We are all delighted to see things so much better now; but, in terms of further consolidating the improvement you have and moving Montreal on, do you really think a measure like this is going to be as effective as perhaps doing things in the manufacturing or information sector? Can you really see this kind of additional activity in the international banking, if you get it, making a big difference to the quality of life in Montreal and Quebec?

Mrs. Vennat: I appreciate your concern about Montreal, because we lived through it. I can assure you that the IBCs are part of Montreal's strategy, which has been established among all economic participants in this city over a period of time, and which resulted in the economic summit of June 1986.

It is an important tool amongst a series of actions and activities that we are undertaking in order to ensure that Montreal's mission as an international city is reinforced.

We are in a unique setting, in a bicultural setting, which I am sure my colleague André Bisson can talk to you about the importance to the international business community, particularly from Africa and Europe, and in many ways from South America, who are very much more at ease in dealing with Montreal as a financial centre than with Toronto.

From that point of view, it is important to us to build on this. We are building on this for Canada, not only for the region of Montreal. But I assure you that, even though it is an important tool for our development, it is one of several we are pursuing because we still have a long way to go.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Mr. McCrossan.

• 1620

Mr. McCrossan: Mrs. Vennat and witnesses, my principal concerns are not related to choice of city, but are a little more fundamental. They have to do with the issues of cost versus benefit and international impact of potential retaliation. I would like to start off with the cost-versus-benefit issue.

Mr. Bisson in his testimony indicated that Canadian banks were holding some \$24 billion abroad and repatriation of a sizeable proportion of those would represent a significant spur to Montreal's economy. In New York, the figures from the same report he was quoted from indicated the total amount repatriated was some \$231 billion, as opposed to a third of \$24 billion, which he suggested was a reasonable target. When those \$231 billion were repatriated, the net impact on the economy of New York was estimated at 55 to 67 jobs. If we

[Traduction]

nos associés québécois qui devaient composer avec une situation fort difficile.

Nous sommes tous ravis de voir que les choses vont beaucoup mieux maintenant. Mais pour que ces améliorations soient consolidées et pour que la ville de Montréal poursuive sa lancée, pensez-vous vraiment qu'une mesure comme celle-ci sera aussi efficace que des mesures qui pourraient, par exemple, être prises dans le secteur manufacturier ou dans le domaine de l'informatique? Pensez-vous vraiment que si vous réussissez à attirer davantage d'activités bancaires internationales à Montréal, cela améliorera de beaucoup la qualité de la vie à Montréal et au Québec en général?

Mme Vennat: J'apprécie ce que vous avez dit au sujet de Montréal, car nous avons vécu tout cela. Je puis vous assurer que les CBI font partie de la stratégie de Montréal, qui a été élaborée au fil du temps par tous les joueurs économiques de la ville et qui a débouché sur le sommet économique de juin 1986.

Il s'agit là d'un outil important parmi toute une série de mesures et d'activités que nous avons entreprises dans le but de raffermir le rôle de Montréal en tant que ville internationale.

La ville de Montréal se trouve dans un cadre biculturel tout à fait unique, et mon collègue, André Bisson, pourrait vous entretenir pendant très longtemps au sujet de l'importance que cela revêt pour les milieux d'affaires internationaux, notamment ceux d'Afrique et d'Europe, mais également, de bien des façons, ceux d'Amérique du Sud, qui se sentent beaucoup plus à l'aise avec l'idée de traiter avec un centre financier à Montréal plutôt qu'à Toronto.

De ce point de vue-là, il est très important pour nous de miser là-dessus. Mais cela servira également les intérêts de tout le Canada, et non pas uniquement ceux de la région de Montréal. Je tiens cependant à vous assurer que même s'il s'agit là d'un outil important dans le cadre de notre développement, ce n'en est qu'un parmi plusieurs que nous sommes en train de poursuivre, car il nous reste encore un bon bout de chemin à faire.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Je tiens à dire à tous les témoins que ce qui me préoccupe le plus, ce n'est pas le choix de la ville, mais des questions un peu plus fondamentales. Par exemple, le rapport coûts-avantages et la possibilité de représailles internationales. J'aimerais commencer par la question des coûts par rapport aux avantages.

M. Bisson a expliqué tout à l'heure que les banques canadiennes détiennent quelque 24 milliards de dollars à l'étranger et que le rapatriement d'une part importante de ces avoirs donnerait un bon coup de fouet à l'économie montréalaise. Le rapport qu'il citait dit que pour ce qui est de New York, on aurait rapatrié 231 milliards de dollars en tout. Or, M. Bisson prétend qu'une cible raisonnable, ce serait le tiers de 24 milliards de dollars. Lorsque ces 231 milliards de dollars ont été rapatriés, quelque 55 à 67 emplois auraient été créés à

[Text]

recognize that the figures happen to follow the usual 10:1 ratio, comparing U.S and Canadian economies in terms of scale, that suggests 5 to 7 jobs might be around. Is that what we are really talking about in terms of the benefits?

Mr. Bisson: It is always difficult to estimate in the future the precise impact of something which is difficult to narrow down, precisely because, again, as we all know, it is not the size of a loan that means the size of employment. The Rasminsky-Lawson report does make reference, though, to how the impact is greater when those activities are not added onto, say, a head office situation, where there is more of a capacity to absorb extra volume without adding extra staff.

We do not know for sure, and I cannot pretend we know exactly that it would create 55 jobs at the lower level and 30 at the senior level and 12 at the executive level if we were to have such a centre. But obviously it would need a certain number of people, as I said earlier, if we think of this as a branch. As we understand—again, it remains to be seen—the IBC in the Canadian concept will have more requirements than the IBF in the States. We understand the actual work surrounding the loan or the deposit will have to be conducted in that centre. This will mean, in our view, more jobs than perhaps has been the case in some of these financial centres around the world.

Secondly, we are also thinking of the indirect jobs it creates. Again, I am using my image of a branch. If a loan is negotiated at the branch, the decision may not be made there; it will have to go all the way to the head office. This is where the lawyers and the auditors will congregate. This is where the documents will be deposited, examined, discussed, vetted. That is where you have a congregation of professionals.

So I think just by looking at the amounts we are talking about, we could be talking, over a period of time . . . I have no illusion of something that will happen overnight. This is not the case. It will take time. But if we have legislation that is simple, clear, and easy to follow, and if the banks do take advantage of that, which I think we can presume, I do think it could be more significant than the ratios you have used before.

Mr. McCrossan: Mr. Bisson, your bank is the most active Canadian bank in the Caribbean, I believe. You and the Royal Bank together are, but I believe the Nova Scotia is the most active. Is that correct?

Mr. Bisson: That is correct.

Mr. McCrossan: With that business, the international business you are booking in the Caribbean right now, what proportion of the highly skilled jobs are in the Caribbean,

[Translation]

New York par suite de cette initiative. En admettant que ces chiffres sont conformes au rapport de 10 contre 1 que l'on utilise lorsqu'on compare les économies américaine et canadienne, nous nous retrouverions avec cinq à sept nouveaux emplois. Est-ce vraiment à cela que se résument les avantages auxquels vous songez?

M. Bisson: Il est toujours difficile d'évaluer à l'avance quelle sera l'incidence de quelque chose qui est difficile à déterminer de façon précise, et ce, justement parce que, encore une fois, comme tout le monde le sait, ce n'est pas l'importance du prêt qui détermine la création d'emplois. Le rapport Rasminsky-Lawson précise cependant que l'incidence est plus forte lorsque ces activités ne sont pas prises en main par un siège social, où il est beaucoup plus facile d'absorber un volume supplémentaire de travail sans pour autant augmenter l'effectif.

Nous ne savons pas, et je ne peux pas prétendre être en mesure d'affirmer que si pareil centre voyait le jour, cela créerait 55 emplois au niveau inférieur de l'échelle, 30 au niveau supérieur et 12 au niveau des cadres supérieurs. Quoi qu'il en soit, comme je le disais tout à l'heure, il faudrait malgré tout un certain nombre de personnes, si ce que l'on envisage, c'est un genre de succursale. D'après ce que nous avons compris—et il faudra attendre pour voir ce que cela va donner—les centres bancaires internationaux, dans le contexte canadien, seront assortis de bien plus d'exigences que ne le sont les mécanismes bancaires internationaux aux États-Unis. Si j'ai bien compris, le travail que nécessiteront les prêts ou les dépôts devra être effectué sur place, dans le centre. Selon nous, il devrait s'ensuivre une création d'emplois supérieure à celle qui a été relevée dans certains des centres financiers qui ont été créés un peu partout dans le monde.

Deuxièmement, il faut également songer aux emplois que cela créera indirectement, et là encore, je m'appuie sur l'image de la succursale. Si un prêt est négocié à la succursale, ce n'est pas pour autant que la décision est prise sur place. Il faudra que tout cela se rende jusqu'au siège social. C'est là que se réuniront les avocats et les vérificateurs. C'est là que les documents devront être déposés, épluchés, discutés et approuvés. C'est là que se réuniront les différents professionnels.

Vu les montants d'argent dont il est question ici, il pourrait très bien s'agir, sur une période de temps donnée . . . je sais bien que cela ne va pas se produire du jour au lendemain. Il faudra du temps. Mais si nous avons une loi simple, claire et facile à suivre, et si les banques choisissent d'en profiter—ce à quoi nous pouvons, je pense, nous attendre—je pense que les rapports seront sensiblement supérieurs à ceux que vous avez utilisés tout à l'heure.

M. McCrossan: Monsieur Bisson, si je ne m'abuse, votre banque est la banque canadienne la plus active dans les Antilles. Vous et la Banque Royale réunis. Mais je pense que c'est la Banque de la Nouvelle-Écosse qui est la plus active. Est-ce bien cela?

M. Bisson: C'est exact.

M. McCrossan: Pour ce qui est de vos activités internationales aux Antilles, quelle serait la proportion des emplois qui seraient détenus aux Antilles par des Antillais et celle des

[Texte]

performed by Caribbean nationals, and what proportion of the jobs are in Canada, performed by Canadian nationals?

Mr. Bisson: I do not have those figures. Again—

Mr. McCrossan: Approximately, though. You have an impression, I am sure.

Mr. Bisson: Again, it is difficult to make a comparison between the Caribbean centres and what is being planned in Canada. As we understand it, what is being planned for Canada is quite original and new and will require more personnel, and skilled personnel, than is the case in many of those centres.

• 1625

Mr. McCrossan: We seem to be a little vague on the benefit side, but optimistic. I guess that is a reasonable characterization: vague, but optimistic.

On the cost side, page 7 of the English version of your brief states: It would be unrealistic to think that these costs would surpass \$1 million per year. Now, that is a pretty precise cost estimate. When we allowed foreign banking into Canada with the Schedule B banks, we initially applied a share of market limitation, which of course has been subsequently raised to 16%.

If it would be unrealistic to assume that the annual costs could surpass \$1 million per year, would it be reasonable to limit the total tax preference to an international banking centre to \$1 million a year total, with some sort of requirement that if the taxes forgone exceeded that amount they would have to come back to the Minister.

In other words, how confident are you? One can get into an SRTC thing fairly easily. You have indicated that this could not conceivably, in your view, pass \$1 million a year. How realistic is it then to limit it to \$1 million a year?

Mr. Marcel Côté: Again, it is a question of measuring assets in the books of a financial institution. The loans presently booked in Canada, which then contribute to the Canadian tax base by Canadian banks, are a special type of loan, meeting certain criteria. They, more or less, will be excluded by the regulation being prepared by the federal department, so it is just business coming from outside Canada.

Now, there will be a lot more new income, we hope, than \$1 million coming from outside Canada. We hope that in the long run there will be significant activity coming from outside Canada. What you are saying is we should give them a \$1 million exemption and then they would pay tax on all that is above. It could impair in the future. But we do not really know at this stage how big it will be.

And it will also be very difficult to differentiate between the contribution of the IBCs and the contribution of other

[Traduction]

emplois qui existent ici, au Canada, et qui appartiennent à des Canadiens?

M. Bisson: Je n'ai pas ces chiffres. Là encore . . .

M. McCrossan: Vous pourriez peut-être me donner un ordre de grandeur. Vous avez certainement une petite idée là-dessus.

M. Bisson: Là encore, il serait difficile d'établir une comparaison entre les centres qui existent aux Antilles et ce que l'on envisage pour le Canada. D'après ce que nous avons compris, la formule envisagée pour le Canada est assez originale, et elle exigera davantage de personnel, et de personnel qualifié, que nombre de centres qui existent déjà.

M. McCrossan: Nous semblons être un peu vagues quant aux avantages, mais nous sommes optimistes. C'est une description juste, je crois: vague, mais optimiste.

Quant aux coûts, à la page 9 de la version française de votre mémoire, vous déclarez: il est invraisemblable que ces coûts puissent dépasser 1 million de dollars par année. C'est là un calcul assez précis. Lorsque nous avons permis aux banques étrangères de s'établir au Canada en qualité de banques de l'annexe B, nous avions au début limité leur part du marché, pour l'augmenter par la suite, comme nous le savons tous, à 16 p. 100.

Et s'il est invraisemblable de supposer que les coûts annuels puissent dépasser 1 million de dollars par année, serait-il raisonnable de limiter la franchise fiscale globale d'un centre bancaire international à 1 million de dollars par année, limite assortie d'une exigence quelconque voulant que si les impôts non exigés dépassaient cette somme, il faudrait les verser.

En d'autres termes, jusqu'à quel point êtes-vous convaincus? Il est bien facile de tomber dans le même piège que les CIRS. Vous avez dit qu'à votre avis, il était invraisemblable que ces coûts dépassent un million de dollars par année. Est-ce qu'on peut vraiment espérer limiter les coûts à un million de dollars par année?

M. Marcel Côté: Ici encore, il s'agit de calculer les avoirs aux livres des institutions financières. Les prêts présentement inscrits au Canada, qui constituent l'apport des banques canadiennes à l'assiette fiscale canadienne, sont un genre spécial de prêts, qui répondent à certains critères. Or, ils seront plus ou moins exclus aux termes des règlements que prépare le gouvernement fédéral et, donc, seules les nouvelles transactions venant de l'étranger sont visées.

Or, nous espérons que ces nouvelles transactions venant de l'étranger produiront beaucoup plus qu'un million de dollars en nouveaux revenus. Nous espérons qu'à long terme, le Canada profitera d'une nouvelle activité considérable en provenance de l'étranger. Vous proposez d'accorder une exemption d'un million de dollars, tout montant dépassant cette somme étant impossible. Cela pourrait nous gêner à l'avenir. Mais nous ne savons pas, pour l'instant, jusqu'à quel point.

En outre, il sera très difficile de distinguer entre le rôle des CBI et le rôle des autres mesures qui influenceront le dévelop-

[Text]

measures which will help Montreal and Vancouver to develop as international banking centres.

And again the example of Miami, which in the past five or six years has developed a fairly strong international finance sector oriented towards South America, is a good case in point. Quite a few factors have contributed to that: the presence of highly skilled people in Miami; the fact that Miami was the largest Spanish-U.S. city in the south; special state fiscal consideration; and the ideas. That all has contributed to develop Miami, which has contributed to what, I do not know. But I am sure that in the past five years Miami has created more than 55 jobs in the international financial sector, because there was a convergence of these various factors. And if you have recently been in Miami, just by looking at the skyline you know that something has happened, and international finance, among other things, was very important in the development of Miami.

Mr. McCrossan: I suspect the drug trade was equally important.

Mr. Marcel Côté: Yes, I agree. But we should not—

The Chairman: ... suggested that maybe the committee should go to Miami! And Garneau says why not.

Mr. McCrossan: In your remarks you raised one of my concerns directly; that is, it is going to be difficult to differentiate funds which are characterized as funds attributable to IBC: to determine whether they do in fact attribute directly from incremental business, or in fact whether clever legal and professional minds have not succeeded in reclassifying something which is currently taxable as non-taxable. And I never underestimate the ability of professionals to accomplish this, since that is how I earned my living in the private sector.

• 1630

That gets me right back to the potential tax cost. I am not trying to be ridiculous here, but you are making a very strong pitch that the costs are minimal. You say you cannot see how they could exceed \$1 million a year. I can see very easily how they could exceed \$1 million a year. I think they could exceed \$1 million a year within a very short period by some very minimal changes in existing world-wide banking.

I would ask again whether it would not be prudent, given our experience with creating tax shelters, such as the SRTCs, to place a limit on the tax expenditures in advance at some level. A million dollars, I think everyone would concede, even though you have used it as a high, is probably ridiculously too low to use ... but whether it might not be prudent to set some limit so we can see what is happening, just as we did with the Schedule Bs, where we were uncertain what the dynamics were.

[Translation]

pement de Montréal et Vancouver comme centres bancaires internationaux.

Un bon exemple à donner, c'est Miami, où, au cours des cinq ou six dernières années, s'est créé un secteur financier international assez solide, axé sur l'Amérique du Sud. Plusieurs facteurs ont contribué à l'essor de Miami: la présence de spécialistes très compétents; le fait que Miami est la plus grande ville hispano-américaine dans le Sud; les concessions fiscales spéciales consenties par l'État; et les idées. Tous ces éléments, à divers titres—je ne sais pas dans quelle proportion—ont contribué au développement de Miami. Toutefois, je suis persuadé qu'au cours des cinq dernières années, il s'est créé plus de 55 emplois dans le secteur financier international à Miami, parce que tous ces divers facteurs ont joué. Si vous allez maintenant à Miami, il vous suffit de regarder le panorama pour savoir que quelque chose s'est passé, et ce sont notamment les finances internationales qui ont joué un rôle très important dans le développement de Miami.

M. McCrossan: J'ai bien l'impression que le trafic des stupéfiants a également joué un rôle important.

M. Marcel Côté: Oui, j'en conviens. Mais il ne faut pas que nous ...

Le président: ... propositions que le Comité devrait peut-être se rendre à Miami! Et voilà que M. Garneau dit: pourquoi pas?

M. McCrossan: Dans vos remarques, vous avez abordé directement l'une de mes préoccupations, à savoir qu'il sera très difficile de distinguer l'origine des fonds qu'on pourrait prétendre être attribuables au CBI: de déterminer si, en fait, ils proviennent directement d'un accroissement des affaires ou si, en fait, des esprits juridiques et professionnels futés n'ont pas réussi à reclassifier comme étant non imposable quelque chose que nous imposons maintenant. Je ne sous-estime jamais la capacité des professionnels à cet égard, puisque c'est ainsi que je gagnais ma vie dans le secteur privé.

Ce qui me ramène à la question du coût fiscal éventuel. Je n'essaie pas de chercher midi à 14 heures, mais vous prétendez très fermement que les coûts seront minimes. Vous prétendez ne pas voir comment ils pourraient dépasser un million de dollars par année. Or, je peux facilement voir comment ils pourraient le faire. À mon avis, cela pourrait se passer très rapidement, à la suite, tout simplement, de modifications très minimes dans le réseau bancaire mondial actuel.

Je vous repose donc la question: ne serait-il pas prudent, vu notre expérience des abris fiscaux, tels que les CIRS, d'imposer à l'avance une limite quelconque à la franchise fiscale? Je crois que tous admettront que même si vous prétendez que c'est un maximum, un million de dollars, c'est probablement ridiculement bas ... et, donc, ne serait-il pas prudent de fixer une limite quelconque, de façon à pouvoir surveiller la situation, comme nous l'avons fait dans le cas des banques de l'annexe B, parce que nous ne savions pas ce qui allait se passer?

[Texte]

Mr. Marcel Côté: I think there are two types of tax expenditures now. There is a tax expenditure on activities which are not in Canada at this stage, and these will depend on... these activities are not done in Canada. I do not think we can classify tax expenditures... the money we are now collecting for activities which are not in Canada. This is the new type of activity. But I think what we can do is to monitor on a yearly basis, on a quarterly basis, if you want to, the amount of funds being channelled through the IBCs, and then that would tell us the potential cost of the measure.

Mr. Bisson: Again, as we understand this proposed legislation, it will be strictly for new business, not already present in Canada, and banks will have to provide an affidavit to that effect. I presume it will be fairly easy, with the audit trails we have in banks, for any outside auditor to follow that very closely.

So again, the question of costs to me... I tend to minimize it. I do not ignore it, but I tend to minimize it in terms of net cost to the Canadian economy, because we are talking about new incremental business which we do not have now and which I think is fairly easy to police or to make sure it does not apply to something which comes from this country back into a centre.

Mr. McCrossan: Mr. Bisson, I would like to follow on a second round the second subject, but I have one comment on that. You say it is fairly easy to monitor. There is a prohibition against loaning money to directors of financial institutions. It is fairly common in North America, both in the States and in Canada. You know and I know that swaps are arranged. Institution A will lend to a director of institution B, who will loan to a director of institution C, who will loan to a director of institution A. All of these things are new loans. None of them are made directly.

You and I also know that transfers of assets and liabilities between institutions through financial re-insurance, if we want to call it that, happens on a large scale, and these things are credited as new loans for tax purposes. I certainly have a considerable amount of experience in tax minimization schemes along this line, all of which involve ostensibly new loans; which meets the letter of the law. You are not denying those things exist.

Mr. Bisson: I gather, Mr. Chairman, it is not a question, it is a statement.

The Chairman: I was wondering if you had had an opportunity to see a memorandum prepared by Marshall Cohen to a Mr. Lalonde in 1983 wherein there are a number of concerns he expressed about the reason why Mr. Lalonde turned down the proposal coming from your group before, and at the same time turned down the proposal for both Calgary and Edmonton. Have you seen that memo?

[Traduction]

M. Marcel Côté: Je crois qu'en ce moment, il y a deux genres d'impôts. Il y a les impôts perçus sur des activités à l'extérieur du Canada, et celles-ci dépendront... si ces transactions ne se font pas au Canada. Je ne crois pas que nous puissions classer les impôts... c'est-à-dire l'argent que nous percevons maintenant sur les activités qui n'ont pas lieu au Canada. Il s'agit ici d'un nouveau genre d'activité. Et, donc, je crois que nous pouvons contrôler sur une base annuelle, trimestrielle si vous voulez, le montant des fonds acheminés par l'entremise des CBI, ce qui nous permettra d'évaluer le coût éventuel de cette mesure.

M. Bisson: D'après notre interprétation de ce projet de loi, seules les nouvelles transactions seront visées, c'est-à-dire celles qui ne se font pas actuellement au Canada, et les banques devront le confirmer par affidavit. Je présume, vu la piste de vérification que nous avons dans les banques, qu'il sera assez facile pour un vérificateur externe de retracer très précisément les transactions.

Donc, encore une fois, à mon avis, la question des coûts... J'ai tendance à ne pas y accorder trop d'importance. Ce n'est pas que je n'en tienne pas compte, mais j'ai tendance à ne pas accorder trop d'importance au coût net pour l'économie canadienne, car nous parlons de nouvelles transactions, en sus de celles que nous avons, ce qui, à mon avis, devrait être assez facile à surveiller; il devrait aussi être assez facile de s'assurer qu'il ne s'agit pas de transactions qui reviennent au pays et passent par un centre.

M. McCrossan: Monsieur Bisson, au deuxième tour, je voudrais aborder ce deuxième sujet, mais j'aimerais néanmoins faire une remarque tout de suite. Vous dites que ce sera assez facile à surveiller. Or, il est déjà interdit de prêter de l'argent aux administrateurs des institutions financières. Mais c'est une pratique assez commune en Amérique du Nord, aux États-Unis et au Canada. Vous le savez et je le sais, on s'organise pour faire des échanges. L'institution A prête au directeur de l'institution B, qui prête au directeur de l'institution C, qui, à son tour, prête au directeur de A. Dans tous les cas, il s'agit de nouveaux prêts. Aucun d'entre eux n'a été consenti directement.

Vous savez tout comme moi qu'on pratique sur une grande échelle les transferts d'actif et de passif entre institutions financières grâce à ce que nous pourrions appeler la réassurance financière; aux fins de l'impôt, il s'agit de nouveaux prêts. Je possède une expérience considérable des plans de ce genre visant à réduire au maximum les impôts, tous fondés sur l'idée qu'en apparence, il s'agit de nouveaux prêts; tous respectent la lettre de la loi. Vous n'en niez pas l'existence.

M. Bisson: J'en conclus, monsieur le président, qu'il ne s'agit pas d'une question, mais bien d'une affirmation.

Le président: Je me demande si vous avez eu l'occasion de voir un document préparé à l'intention d'un certain M. Lalonde, en 1983, par Marshall Cohen, qui y exprimait ses inquiétudes quant à la raison qui avait poussé auparavant M. Lalonde à rejeter la proposition de votre groupe et, en même temps, celle des villes de Calgary et d'Edmonton. Avez-vous vu cette note?

[Text]

Mr. Marcel Côté: We do not have it here.

M. Cassidy: Je veux féliciter M. Bisson pour ses réponses. Vous avez vraiment des talents de politicien, M. Bisson. Je vous ai perdu dans l'industrie bancaire!

• 1635

Vous savez que je suis député d'Ottawa. Je suis donc sur la frontière du Québec. Je suis aussi le vice-coprésident de notre comité Québec-Ontario. Donc, je suis vraiment divisé sur cette question.

Je crois que nous manquons d'informations pour porter un jugement. Nous avons le rapport Rasminsky-Lawson, des banquiers très respectés. Ils ont dit non à une question mais ce n'est pas celle que vous posez.

Je n'ai pas eu la chance de lire le rapport de M. Cohen. Il a préparé un rapport pour répondre à cette question. C'est une question qui se posait il y a 24 ans. Mais les choses changent et je suis un peu surpris par les gens du ministère des Finances fédéral qui n'ont pas préparé d'autres documents qui pourraient nous donner une idée des coûts et des bénéfices possibles.

D'un côté, les gens de Toronto nous disent que 3 mille emplois seront déplacés. De votre côté, selon M. McCrossan, seulement cinq emplois seront créés à Montréal. On dit que le coût peut être semblable à celui de la *SRTC*, des milliards de dollars. Vous parlez seulement de un million de dollars. Alors, il y a de larges variations dans les estimations. Je crois que nous devrions faire les recherches nous-mêmes ou bien dire au ministère des Finances qu'il nous faut de plus amples informations et recherches avant de prendre une décision.

Maintenant, de votre côté, Madame Vennat que je connais depuis longtemps, avez-vous fait ou faites-vous une analyse des estimations, comme l'étude Woods Gordon qui a donné cette estimation de déplacement d'emplois? Pourriez-vous, disons dans une semaine ou deux, soumettre au Comité votre réaction. Je crois, à Montréal, que vous avez observé un peu et préparé des commentaires un peu plus réalistes. Vous vous êtes penchés, de votre côté, sur certaines études techniques qui semblent favoriser d'autres résultats.

Mme Vennat: Il nous fera plaisir de vous communiquer ce que nous avons. Nous avons travaillé avec M. Bisson, M. Côté et la Bourse de Montréal. Personnellement, je n'ai pas étudié le rapport Woods Gordon. Je l'ai peut-être considéré un peu trop farfelu. Mais, M. Côté a sans doute entendu parler de son contenu... Dans la préparation des documents que nous avons soumis nous avons tenu compte des 3 mille emplois dont il est question.

Peut-être que M. Côté, aimerait ajouter quelque chose. De toute façon, nous sommes prêts à vous donner ou préparer ce que nous pouvons sur la question.

M. Cassidy: Je reconnais que votre sommaire est dans le mémoire que vous avez soumis. Donc, si vous acceptiez de rencontrer le Comité dans les prochains jours...

M. Marcel Côté: J'ai des notes là-dessus.

M. Cassidy: C'est très bien.

[Translation]

M. Marcel Côté: Nous ne l'avons pas ici.

Mr. Cassidy: I would like to congratulate Mr. Bisson for his answers. You really have the talents of the politician, Mr. Bisson. I lost you in the banking sector!

You know that I am the member for Ottawa. So I am on the Quebec border. I am also the joint vice chairman of our Quebec-Ontario committee. So I am really split on this question.

I think that we do not have enough information to make any sort of judgement. We have the Rasminsky-Lawson report and they are very respected bankers. They said no to a question, but it is not the one you are asking.

I have not had the opportunity to read Mr. Cohen's report. He prepared a report in answer to that question. It is a question that was being put 24 years ago. But things change and I am sort of surprised to see that the people from the federal finance department have not prepared other documents that might give us an idea of the possible costs and benefits.

On one hand, the people from Toronto tell us that 3,000 jobs will be displaced. However you, according to Mr. McCrossan, are saying that only five jobs will be created in Montreal. We are told that the cost might be something like *SRTC*, billions of dollars. You are only talking about \$1 million. So there are huge variations in the different estimates. I think that we should do that research ourselves or tell the Department of Finance that we need more information and research before making any sort of decision.

Now, on your side, Mrs. Vennat, and I have known you for quite a while, have you done an analysis of those evaluations, or have you had one done, like the Woods Gordon study that came up with this estimate about the number of shifted jobs? Could you submit your reaction to our committee, say within a week or two? I think that in Montreal you have made some observations and prepared comments that are a bit more realistic. You have been looking at certain technical studies that seem to have come up in favour of other results.

Mrs. Vennat: We would be quite happy to send you what we have. We worked with Mr. Bisson, Mr. Côté and the Montreal Stock Exchange. Personally, I have not studied the Woods Gordon report. Maybe I considered it a bit too far-fetched. But Mr. Côté has probably heard of its contents... in preparing the documents we have submitted, we did take into account the 3,000 jobs that are mentioned.

Maybe Mr. Côté would like to add a few words. Anyway, we are quite ready to give you whatever we can on this question or even prepare something.

Mr. Cassidy: I recognize that your summary is in the brief that you have submitted. So if you were to agree to meet the committee in the next few days...

Mr. Marcel Côté: I have notes on that.

Mr. Cassidy: Fine.

[Texte]

M. Marcel Côté: À propos des emplois, il est difficile de séparer la contribution des CBI des autres activités. Les problèmes réels d'estimation de ces études se retrouvent à New York. Ils ont eu beaucoup de difficultés à trouver la contribution réelle des *IBF*. C'est qu'il s'agit de distinguer qui a fait quoi. Ce sera difficile à faire.

Mais il n'y a pas de doute: on ne prévoit pas de transferts massifs, ou même de transferts, entre Toronto et Montréal. On ne peut pas l'imaginer. D'ailleurs, si vous le demandez aux banques, elles vous diront qu'elles ne déplaceront personne.

M. Cassidy: D'accord. Ma deuxième question est aussi une question d'information. Vous avez préparé un document de travail à l'automne, je crois. C'était peut-être au moment où vous avez rencontré les gens du ministère des Finances. Je crois que vous avez également préparé une analyse de la législation québécoise. Pourriez-vous nous donner une copie de ce document?

Mme Vennat: C'est un document public également.

M. Cassidy: Très bien. J'aimerais poser une troisième question. On vous a demandé combien il en coûtera en fiscalité. Evidemment, c'est difficile à estimer et votre estimation est peut-être très restreinte. Pourriez-vous nous donner une estimation de l'activité ou des profits qui pourraient être générés pour les institutions bancaires, selon vous, disons, à Montréal ou à Vancouver?

• 1640

M. Marcel Côté: Je voudrais d'abord distinguer. On parle beaucoup des *SRTC* et de l'ampleur des profits. Il y a des malentendus depuis le début sur ce point. Je l'expliquerai en anglais pour que la majorité des gens du Comité le comprenne bien.

When you are talking of the *SRTC*, the whole amount of the loan was deductible from income tax. What we are talking about here is the profit on a loan, which usually is below 1%, and this is what is deductible. Right at the outset there is a factor of 100:1 when we are talking about the fiscal impact. Profit in the banking industry is a narrow margin, whereas with the *SRTC* the whole investment was deductible for tax purposes.

So it is preposterous to say that it will be—

The Chairman: You are also dealing with billions and billions of dollars.

Mr. Marcel Côté: Yes, but we are dealing in billions with the *SRTC*.

The Chairman: The total amount lost in the *SRTC* was \$1.4 billion.

M. Cassidy: Monsieur Côté, j'apprécie votre commentaire. Je n'essaie pas de suggérer que c'est la même chose.

M. Marcel Côté: Oui, d'accord.

[Traduction]

Mr. Marcel Côté: Concerning the jobs, it is difficult to completely separate the *IBC's* contributions from the other activities. The real problems surrounding the estimates of those studies will be found in New York. They had all kinds of problems figuring out the real contribution of the *IBFs*. What you have to do is make a distinction between who did what. It will be very difficult to figure out.

But there is no doubt about it: we are not figuring on any kind of massive transfers or even any transfers at all between Toronto and Montreal. We just cannot imagine that sort of situation. Anyway, if you ask the banks, they will tell you that they are not going to be shifting anyone.

Mr. Cassidy: Fine. My second question is also a question of information. You prepared a working document in the fall, I think. Maybe about the time you met the people from the finance department. I think that you also prepared an analysis of your Quebec legislation. Could you give us a copy of that document?

Mrs. Vennat: It is also a public document.

Mr. Cassidy: Fine. I have a third question. You have been asked what the tax cost would be. Of course it is difficult to estimate that and perhaps your evaluation might be a little restricted. Could you give us an idea of the activity or profits that could be generated for the banking institutions, in your opinion, say in Montreal or Vancouver?

Mr. Marcel Côté: I would first like to make a distinction. There is a lot of talk of the *SRTC* and the size of the profit. There has been misunderstanding since the very beginning on this point. I will explain it in English so that the majority of the people on this committee will understand.

Dans le cas des *SRTC*, le plein montant du prêt est déductible pour fins d'impôt. Cependant, il est ici question du profit réalisé sur un prêt, ce qui donne généralement moins de 1 p. 100, et c'est cela qui est déductible. Au départ, il y a un rapport de 100 pour un lorsqu'il est question des répercussions au niveau de la fiscalité. La marge de profit des banques est très étroite tandis que dans le cas des *SRTC*, le plein montant de l'investissement était déductible aux fins de l'impôt.

Il est donc absurde de prétendre que . . .

Le président: Et il s'agit aussi de milliards et de milliards de dollars.

M. Marcel Côté: Oui, mais il s'agit aussi de milliards de dollars dans le cas des *SRTC*.

Le président: On a perdu 1,4 milliard de dollars avec ces fameux crédits d'impôt à la recherche scientifique.

Mr. Cassidy: Mr. Côté, I appreciate your comment. I am not trying to suggest the same thing.

Mr. Marcel Côté: Okay, fine.

[Text]

M. Cassidy: Avez-vous une estimation? Vous avez dit que 6, 7, ou 8 milliards de dollars d'actifs seraient impliqués dans cette mesure.

À combien se chiffreraient les profits?

M. Marcel Côté: Ce sont des scénarios. Il s'agit de la quantité de fuites qui peut ne pas être détectée par le ministère des Finances.

Si vous pensez que le ministère des Finances ne peut pas détecter des fuites de l'ordre de plusieurs milliards de dollars dans le système bancaire canadien, on peut poser un jugement sur la qualité des contrôles du ministère des Finances.

À des centaines de millions, le ministère des Finances, la Banque du Canada et l'inspecteur général commencent à le voir.

M. Cassidy: Monsieur Côté ou madame Vennat, y a-t-il des alternatives à une concession fiscale qui pourraient vous aider, à Montréal, dans l'objectif que vous avez exposé.

Vous avez écouté les objections de M. McCrossan, par exemple. Tous les membres du Comité seront saisis de la réforme fiscale au cours de l'année 1987. D'autres modalités pourraient-elles vous aider si elles évitaient les mêmes faiblesses ou ne provoquaient pas les mêmes objections qu'une concession fiscale?

M. D'Aoust: On revient souvent sur cette perte d'impôt pour le gouvernement canadien. Il faut réaliser monsieur Cassidy, qu'il ne perd rien, parce qu'il ne touche rien actuellement. L'alternative serait de laisser aller le système tel quel et que les banques continuent à investir dans les paradis fiscaux.

Vu sous cet angle, on ne perd absolument rien.

Mais si on pense en termes d'alternatives à une franchise fiscale, on pourrait penser en termes de subventions. Mais, alors l'incitatif à développer ce secteur palit. Il en coûtera plus au gouvernement; alors que la franchise fiscale amène de nouveaux fonds au pays.

Le sens des affaires stimulera les gens pour amener de nouvelles entreprises alors que le gouvernement n'y perdra rien parce qu'il n'avait rien avant. C'est dans cette optique qu'il faut voir l'environnement fiscal de l'initiative.

M. Cassidy: Je ne suis pas entièrement d'accord avec votre argument mais quand même... Vous parliez tantôt d'une concession fiscale ou d'une perte fiscale puisque les sommes ont été investies dans un paradis fiscal au lieu de l'être au Canada.

M. D'Aoust: Oui.

M. Cassidy: J'avais une troisième question pour M. Perreault. Bienvenue à M. Perreault. Je tombe en accord avec beaucoup de montréalais: on avait besoin d'un renouveau sur le plan politique, à Montréal. Je travaille sur un des nouveaux plans politiques dans la province, au niveau fédéral. Monsieur le président, ma question est la suivante. D'un côté, la nouvelle administration appuie les arguments en faveur des centres bancaires internationaux, à Montréal. Pouvez-vous nous

[Translation]

Mr. Cassidy: Do you have any idea? You say that anywhere from \$6 billion, \$7 billion or \$8 billion in assets would be involved in this thing.

What would the profits amount to?

Mr. Marcel Côté: These are scenarios. Actually, it is how much leakage may not be detected by the Finance Department.

If you think that the Finance Department cannot detect leakage on the order of several billion dollars in the Canadian banking system, one can wonder about the quality of the Department of Finance's controls.

When you hit hundreds of millions of dollars, the Department of Finance, the Bank of Canada and the Inspector General start getting an inkling.

Mr. Cassidy: Mr. Côté or Mrs. Vennat, are there any alternatives to a tax concession that might help you, in Montreal, to attain the objective you have set out?

You have heard the objections of Mr. McCrossan, for example. All the members of the committee will be looking at tax reform during 1987. What measures could help you if they managed to avoid the same weaknesses or did not raise the same objections as a tax concession?

Mr. D'Aoust: This question of the taxes the Canadian government is losing is being raised quite often. One should realize, Mr. Cassidy, that the Canadian government will be losing nothing because they are not getting a penny right now. The alternative would be to let the system go as it is and simply let the banks continue to invest in those tax havens.

From that angle, no one is losing anything at all.

But if you think in terms of alternatives to a tax exemption, you can think in terms of subsidies. But then the incentive to develop that sector pales. It would cost the government more, whereas the tax exemption attracts new money to the country.

Their business sense will simply encourage people to bring in new business and the government will not be losing anything because it did not have anything before, anyway. That is the light in which the tax environment of this initiative should be looked at.

Mr. Cassidy: I do not quite agree with what you are saying, but however... You were saying something about a tax exemption or a tax loss before because the moneys were invested in a tax haven instead of being invested in Canada.

Mr. D'Aoust: Yes.

Mr. Cassidy: I had a third question for Mr. Perreault. I would like to welcome Mr. Perreault. I must say that I agree with many Montrealers: There was a need for political renewal in Montreal. I am working for that political renewal in the province at the federal level. This is my question, then, Mr. Chairman. On the one hand, the new administration support those arguments in favour of an international banking centre

[Texte]

expliquer un peu quel est le plan de l'administration pour le futur développement économique de la ville?

• 1645

M. Perreault: Monsieur le président, la question est large. Dans notre esprit, il s'agit du résultat unanime du Sommet économique de Montréal, à partir de l'initiative de la Chambre de commerce de Montréal et du *Montreal Board of Trade*. La nouvelle administration appuie cette initiative, tout comme elle l'appuyait avant la période électorale. Les arguments ont été mis de l'avant.

À l'occasion du Sommet économique, on a élaboré sur plusieurs aspects de l'avenir. Des études ont été faites par certains comités du gouvernement fédéral, et elles appartiennent aux comités du gouvernement fédéral qui les ont faites. Je pense en autres au rapport Picard qui n'est pas un rapport de l'administration de Montréal.

Nous avons l'intention de nous concerter régulièrement avec nos partenaires de la communauté des affaires montréalaise afin de rattraper un peu le temps perdu dans les années passées. Nous le faisons, je le répète, non pas dans un esprit de concurrence avec les autres régions du Canada, mais plutôt parce que nous croyons qu'il est à l'avantage de toutes les régions du Canada que chacun de ces principaux pôles soit dynamique, actif et initiateur.

Mrs. Vennat: Mr. Chairman—

The Chairman: I would like to move along, if I could, Madame Vennat.

Mr. Cassidy: Could Madame Vennat just answer . . . I have finished my questions, Mr. Chairman.

The Chairman: Go ahead, then.

Mrs. Vennat: I just wanted to add, Mr. Chairman, that Montreal has developed a strategy for the city to develop its international aspects. As you know, Montreal already is the seat of several major international organizations such as IATA, ICAO, etc., and having a Montreal international banking centre is part of this very firm commitment that we have to making Montreal more and more the world-class city that it is. That is why it is a very important tool to us.

The Chairman: Montreal is a very major banking centre itself. It has more than 45,000 people working in the banking industry. That is only about half as many as in Toronto, but it is still . . . It has not had any more than half the number that Toronto has since—my tables go back to 1970. So it has really been about half the Toronto size in numbers of people all the way along.

I am going to go to Monsieur Plourde.

M. Plourde: Merci, monsieur le président.

Permettez-moi d'abord de féliciter les témoins d'avoir présenté un mémoire dans les deux langues officielles du pays.

[Traduction]

in Montreal. Could you give us an idea what the administration plan is for the future economic development of the city?

Mr. Perreault: Mr. Chairman, that is a very broad question. To our way of thinking, it is the unanimous result coming out of Montreal's economic summit thanks to the initiative shown by the *Chambre de commerce de Montreal* and the Montreal Board of Trade. The new administration is in favour of that initiative just as it supported it before the elections. The arguments have been made.

During the economic summit several aspects of the future were discussed. Studies were done by some committees of the federal government, and they belong to the federal government committees who did them. Amongst other things, there is the Picard report, which was not written by Montreal's administration.

We do intend to consult regularly with our partners in the Montreal business community to make up for some of the time lost in the past. And I would like to repeat that we are not doing this in a spirit of competition with the other regions of Canada but rather because we think that it is to the advantage of all regions of Canada that each one of its main centres be dynamic and active and show initiative.

Mme Vennat: Monsieur le président . . .

Le président: J'aimerais bien faire avancer le débat, si vous le permettez, madame Vennat.

M. Cassidy: M^{me} Vennat pourrait peut-être tout simplement répondre . . . C'était ma dernière question, monsieur le président.

Le président: Allez-y.

Mme Vennat: Je voulais tout simplement ajouter, monsieur le président, que Montréal a conçu une stratégie qui permettra à la ville de mettre l'accent sur ses aspects internationaux. Comme vous le savez, Montréal est déjà le siège de quelques organismes internationaux importants comme l'ATAI, l'OACI et d'autres et le centre bancaire international que nous cherchons à obtenir pour Montréal est la preuve de cet engagement que nous avons pris d'aider Montréal à réaliser son aspiration au titre de métropole internationale. Voilà donc l'importance de cet outil pour nous.

Le président: Montréal est déjà un centre bancaire d'importance. L'industrie bancaire y emploie déjà plus de 45,000 personnes. C'est seulement la moitié environ du chiffre torontois, mais c'est quand même . . . Il y a belle lurette que ce chiffre n'a jamais dépassé la moitié de ce qu'on trouve pour Toronto . . . mes chiffres ne remontent qu'à 1970. Donc, le chiffre se maintient depuis toujours aux environs de la moitié de Toronto.

Je passe maintenant à M. Plourde.

Mr. Plourde: Thank you, Mr. Chairman.

First of all, I would like to congratulate the witnesses for having presented a brief in both of the country's official

[Text]

C'est très rare ici. Je pense que cela reflète très bien ce que vous dites dans votre mémoire:

En effet, le caractère biculturel de Montréal et les liens économiques traditionnels qu'entretient Montréal avec l'Europe constituent pour Montréal un avantage comparatif important dans le contexte canadien.

Le fait d'avoir les deux langues officielles est un avantage qui n'est pas à négliger si on veut avoir un centre bancaire international à Montréal.

On a beaucoup parlé du développement économique que favoriserait un centre international bancaire à Montréal. Cela pourrait-il avoir des répercussions sur le développement régional de l'ensemble du Québec?

Mme Vennat: Monsieur le président, comme le projet sera modeste au début, les effets directs seront peut-être modestes, mais les effets indirects sur l'économie de Montréal seront très importants.

Je vous donne un exemple bien particulier. Les banques de l'Annexe B commencent à s'établir à Montréal. Si elles s'établissent à Montréal, c'est sans doute parce qu'il y a des affaires à faire à Montréal. J'ai assisté à la conférence de presse lors de la présentation d'une nouvelle banque de l'Annexe B qui est venue s'établir à Montréal, et le président de la société a bien dit qu'il venait à Montréal entre autres parce qu'il y aurait un centre bancaire international. Cela les intéressait énormément. Cette banque nous apporte des emplois et de nouvelles activités.

• 1650

Ce n'est qu'une partie de la brochette d'activités que Montréal se promet en termes de développement économique. Comme le disait M. Côté en utilisant l'exemple de Miami, réunir tous les éléments professionnels, les ressources humaines et les ressources financières aidera Montréal à se développer et se réaffirmer en tant que ville et en tant qu'environnement.

M. Plourde: Oui, mais quels seront les incidences économiques pour le reste du Québec? Le gouvernement fédéral ou le gouvernement du Québec devra-t-il continuer à subventionner à grands frais les régions éloignées comme l'est du Québec? Dans le rapport Picard, on dit que dans la région de Toronto, en Ontario, il y a un taux de chômage de 5 p. 100; à Montréal, le taux de chômage est de 10 p. 100, et dans l'est du Québec, il est de 20 p. 100 à 25 p. 100. Peut-il y avoir des incidences économiques pour l'ensemble du Québec ou si cela ne fera que favoriser le développement économique de Montréal?

Mme Vennat: Montréal est le moteur économique du Québec. Au Québec, on reconnaît enfin que c'est Montréal qui va générer les activités de base qui aideront les autres régions administratives de notre province.

MM. D'Aoust et Côté aimeraient sans doute ajouter quelque chose là-dessus.

M. D'Aoust: Comme M^{me} Vennat l'a dit, l'activité économique de Montréal rejaillit sur l'ensemble de la province et, forcément, un centre bancaire international, tout comme un régime d'épargne-actions au Québec, fait grandir les entrepri-

[Translation]

languages. That is very rare around here. I think that it proves what you say in your brief:

In fact, Montreal's bicultural character and its traditional economic ties with Europe give it a comparative advantage within the Canadian context.

The fact you have both official languages is a not insignificant advantage if you want to have an international banking centre in Montreal.

There has been a lot of talk about the economic development an international banking centre in Montreal would bring. Could that have any impact on Quebec's overall regional development?

Mrs. Vennat: Mr. Chairman, as this project is going to be a modest one at its beginnings, the direct effects will probably also be modest but the indirect impact on Montreal's economy will be very important.

I will give you a very specific example. Schedule B banks are setting up in Montreal. If they are setting up in Montreal, it may be because there is business to be done in Montreal. I was present at the press conference during the presentation of a new Schedule B bank setting up in Montreal and the president of the company did say that one of the reasons they were coming to Montreal was that there was going to be an international banking centre. They were quite interested in that. That bank is providing jobs and new activity.

That is only part of a vast range of activities that Montreal foresees in terms of economic development. As Mr. Côté was saying with his Miami example, getting together all the professional elements, the human resources and the financial resources necessary will help Montreal develop and make a statement both as a city and as an environment.

Mr. Plourde: Yes, but what will the economic impact be on the rest of Quebec? Will the federal government or the Quebec government have to continue to subsidize, at great cost, outlying areas like the east of Quebec? In the Picard report, it says that in the Toronto region, in Ontario, the unemployment rate is 5%; in Montreal, unemployment is 10% and in the eastern regions of Quebec, it is 20% to 25%. Will there be any economic impact for Quebec as a whole or will it only favour Montreal's economic development?

Mrs. Vennat: Montreal is Quebec's economic motor. In Quebec, it has finally been realized that it is Montreal that is going to be generating the basic activities that will help the other administrative regions of our province.

Messrs. D'Aoust and Côté will certainly want to add something to that.

Mr. D'Aoust: As Mrs. Vennat has said, Montreal's economic activity impacts on the rest of the province and it is a foregone conclusion that an international banking centre, just like Quebec's registered share savings plan, will promote the

[Texte]

ses et les force à étendre leurs opérations à la grandeur du Québec et, éventuellement, sur le plan international. Il y a toute une série de fournisseurs pour ces entreprises-là. Pour un centre bancaire international, il y a une série de fournisseurs qui sont les avocats, les comptables, etc. Cela prend de l'expansion, comme d'autres activités. Plus Montréal est fort, plus le Québec est fort. Je pense que M. Bourassa a compris cela parce qu'il appuie l'établissement du centre bancaire international à Montréal.

M. Plourde: Vous avez certainement entendu, la semaine dernière, les déclarations fracassantes d'une personne du *Board of Trade* de Toronto. Je dis bien «une personne» du *Board of Trade* parce que je ne pense pas que tous les gens du *Board of Trade* de Toronto appuient des déclarations de ce genre. Cette personne disait que si le centre bancaire international était implanté à Montréal, cela mettrait en danger l'unité canadienne. Je lui ai posé la question hier soir, ici au Comité. Je pensais qu'il retirerait ses paroles, mais, au contraire, il a avoué officiellement que cela pouvait mettre en danger l'unité canadienne. Qu'avez-vous à dire à ce sujet?

Mme Vennat: Pas grand-chose.

M. D'Aoust: Comme on dit en anglais, l'unité canadienne est un *long issue*, en particulier dans ce cas-ci. Le Canada est un grand pays, et forcément, qu'on le veuille ou non, il faut regarder les régions. Autant qu'on sache, et tout le monde va être d'accord, le gouvernement canadien n'existe pas pour une région, mais pour l'ensemble des régions. Plus les régions sont fortes, plus le centre est fort.

Je pense que c'est un argument qui n'a pas autant de valeur qu'on a voulu lui en prêter dans la discussion actuelle. Peut-être que cela résulte une incompréhension de ce qu'est vraiment un centre bancaire international.

M. Marcel Côté: Pendant les années 70, des milliers d'emplois dans les institutions financières sont partis de Montréal pour aller à Toronto, et ce n'était pas la faute de Toronto. On n'a pas blâmé Toronto et on n'a pas l'intention de le faire. On veut se distinguer en ayant quelque chose de particulier qui sera modeste au départ. Il n'y a pas de doute que le projet du fédéral est très modeste. Dans le texte que M. Cohen a vu en 1983, 1984, 1982 et 1981, c'était beaucoup plus gros. On accepte maintenant un projet beaucoup plus modeste, parce que le symbole est important. On pense qu'avec cela, on sera capable de démontrer qu'à très faible coût pour le Canada, mais avec un symbole important, il est possible d'attirer de nouvelles activités. Si Montréal arrête d'être un boulet que tout le monde traîne et si elle développe ses propres initiatives, on va stimuler autant l'économie des régions que l'économie canadienne en général.

• 1655

M. D'Aoust: Monsieur le président, permettez-moi de compléter la réponse de M. Côté. Lors du départ de ces gens de Montréal vers Toronto, Montréal a investi beaucoup à Toronto. Alors, on ne voudrait pas que Toronto perde.

Le président: Monsieur Garneau.

[Traduction]

growth of business, oblige firms to extend their operations to the whole of Quebec and eventually will get them out onto the international scene. Those firms are catered to by a host of suppliers. For an international banking centre, there is whole series of suppliers like lawyers, accountants and so forth. And it does expand, the same as any other activity. The stronger Montreal is, the stronger Quebec is. I think that Mr. Bourassa understands that, because he supports the establishment of an international banking centre in Montreal.

Mr. Plourde: You certainly heard, last week, the shattering statements made by somebody from Toronto's Board of Trade. And I am specifying "somebody" from the *Board of Trade* because I do not think that every member of Toronto's Board of Trade supports that sort of statement. That somebody was saying that if the international banking centre was set up in Montreal it would jeopardize Canadian unity. I put that question to him here, last night, in this committee. I thought that he would withdraw his statement but, on the contrary, he repeated, on the record, that that could jeopardize Canadian unity. What do you have to say about that?

Mrs. Vennat: Not much.

Mr. D'Aoust: As they say in English, Canadian unity is a *long issue*, especially in this case. Canada is a huge country and of course, whether you like it or not, you have to look at the regions. To our knowledge, and everyone will agree on this, the Canadian Government does not exist for one region but for all regions. The stronger the regions are, the stronger the centre is.

I do not think that argument has as much weight as some people would like it to have in the present context. Maybe it stems from a misunderstanding of what an international banking centre really is.

Mr. Marcel Côté: During the 1970s, thousands of financial institution jobs left Montreal for Toronto and it was not Toronto's fault. We did not blame Toronto and we have no intention of doing so. We want to make our mark with something specific but we will be quite modest at the outset. There is no doubt at all that the federal project is quite modest. In the text that Mr. Cohen saw in 1983, 1984 and 1982 and 1981, it was much bigger than that. We now accept a far more modest project because the symbol is important. We think that with that we will be able to show that with something that costs Canada little, but has much symbolic value, it is possible to attract new activity. If Montreal ceases to be a millstone around our necks and develops through its own initiative, we will be able to stimulate both the regional economy and our Canadian economy in general.

Mr. D'Aoust: Mr. Chairman, I would like to add a final comment to Mr. Côté's answer. When those people left Montreal for Toronto, Montreal invested a lot in Toronto. So we would not want Toronto to lose out on this deal.

The Chairman: Mr. Garneau.

[Text]

M. Garneau: Monsieur le président, depuis cinq ou six ans, j'ai eu l'occasion de parler à maintes reprises du dossier de ces centres bancaires avec des collègues du milieu des affaires de Montréal. Je ne remets pas en question le bien-fondé de la chose, car je pense que l'idée est excellente. Je voudrais cependant revenir à la question des coûts qui semble énerver beaucoup de monde, et avec raison. La responsabilité des députés élus est d'essayer, parfois sans succès, de tirer le meilleur parti possible de l'impôt versé par le contribuable.

Actuellement, quand on parle du centre bancaire, je ne sais plus exactement de quoi on parle. Vous-mêmes, dans votre mémoire, vous vous limitez à une expression assez simple. Vous vous êtes même demandé si vous deviez continuer à appuyer le projet, et vous avez conclu que oui. Je me demande sur quoi vous vous basez pour faire votre évaluation de coût de 1 million de dollars. Je vous réfère au mémoire fait par M. Cohen en 1983 comme point de comparaison. On dit ceci en parlant de la demande de COPEM:

However they are asking for the following significant changes to the Income Tax Act.

1. Exemption from federal income tax on all profits resulting from the operations of an IBC.

2. The abolition of the non-resident withholding tax on foreign currency interest payments on all borrowings in foreign currencies used in the operations of the IBC.

3. An exemption from the non-resident withholding tax on dividends paid by a subsidiary of a foreign bank from income derived from an IBC.

Permission for IBCs to pay non-taxable living allowances to employees transferred from abroad.

Quand vous calculez votre coût de 1 million de dollars, vous basez-vous sur ces quatre points?

M. Marcel Côté: Le retour de l'impact d'une partie du projet. Alors, on n'en a plus du tout.

M. Garneau: Cela veut donc dire, monsieur Côté, que vous avez un avantage. Comme je l'ai dit hier, nous, on ne sait absolument pas si c'est dans le projet de loi. Peut-être que les députés ministériels le savent, mais nous on ne le sait pas. Vous semblez le savoir un peu.

M. Marcel Côté: Le seul changement qu'on demande concerne l'impôt sur les profits réalisés dans les centres bancaires. Pour vous montrer la limite de coût possible, si on transférait aux CBI tous les prêts à des non-résidents enregistrés au Canada autres que les banques, il en coûterait de 20 millions à 25 millions de dollars au gouvernement du Canada. C'est comme si on faisait passer un train devant la Banque du Canada et qu'elle ne le voyait pas.

M. Garneau: Vous parlez des prêts à des non-résidents enregistrés au Canada?

M. Marcel Côté: Enregistrés au Canada, et donc qui payent de l'impôt au Canada.

[Translation]

Mr. Garneau: Mr. Chairman, over the last five or six years, I have often had the opportunity to talk about this whole question of banking centres with business colleagues of mine in Montreal. I am not questioning the logic of the whole thing and I think the idea is excellent. However I would like to get back to that question of costs that seems to make a lot of people nervous and reasonably so. The responsibility of elected Members of Parliament is to try, sometimes without any success at all, to do their best with the taxes paid by the taxpayer.

At this point in time, I have not the foggiest idea what we are talking about when we talk about this banking centre. You yourself, in your brief, hold it to a rather simple expression. You even wonder if you should continue to support the project and come to a positive conclusion. I wonder what the basis is for your evaluation of your \$1 million cost. I would refer you to Mr. Cohen's 1983 brief as a point of comparison. This is what they say about COPEM's request.

Cependant on demande que soient faites les modifications suivantes à la Loi de l'impôt sur le revenu.

1. Exemption d'impôt fédéral sur le revenu pour tous les bénéfices provenant des opérations d'un CBI.

2. Abolition des retenues à la source pour non-résident pour les versements d'intérêts en devises étrangères sur tout emprunt en devises étrangères qui servent aux opérations du CBI.

3. Exemption des retenues à la source pour non-résident sur les dividendes versés par la filiale d'une banque étrangère, provenant de revenus réalisés grâce à un CBI.

4. Permission accordée au CBI de verser des indemnités de séjour non imposables aux employés mutés de l'étranger.

When you calculate your \$1 million cost, are you basing it on those four points?

Mr. Marcel Côté: The return on the impact forms part of the project. So we do not have any at all.

Mr. Garneau: So that means, Mr. Côté, that you do have an advantage. As I was saying yesterday, we have absolutely no knowledge of whether it is in the bill. Maybe the members on the government side know this, but we do not. You seem to have some vague idea.

Mr. Marcel Côté: The only change that we are asking has to do with taxing the profits earned in the banking centres. To show you the maximum potential cost, if we were to transfer to the IBCs all non-resident loans registered in Canada, other than banks, it would cost the Government of Canada anywhere from \$20 million to \$25 million. It is as though you had a train chugging across in front of the Bank of Canada and it did not see it go by.

Mr. Garneau: You mean loans to non-residents registered in Canada?

Mr. Marcel Côté: Registered in Canada and therefore paying taxes to Canada.

[Texte]

M. Garneau: Quand vous dites que cela coûterait 1 million de dollars, parlez-vous de cette partie-là, étant donné que ce qui viendrait des Bahamas ou... ?

M. Marcel Côté: Ils ne payent pas d'impôt au Canada.

M. Garneau: Ils ne payent pas d'impôt; donc, cela ne fait pas partie du coût fiscal. Vous dites que malgré le système que le ministère des Finances veut mettre en place pour contrôler, il y aura peut-être éventuellement des fuites, et vous calculez le coût de ces fuites éventuelles. Vous dites que si on dépassait 1 million de dollars en coûts, ce serait tellement élevé que n'importe quel vérificateur externe pourrait...

M. Marcel Côté: Un million de dollars, c'est pour 300 millions de dollars de prêts environ. On le verrait, il me semble. On peut aussi prendre un scénario de 600 millions de dollars; ce serait alors 2 millions de dollars. Pour 1 milliard de dollars, ce serait 3 millions de dollars. Choisissez votre chiffre. J'ai toujours pensé, comme contribuable, que le ministère des Finances était relativement efficace.

M. Garneau: On dit aussi que dans le contexte des centres bancaires, dans la loi fédérale et sa portée, il n'est pas question de faire comme on fait à Londres. J'ai déjà eu l'occasion d'en discuter avec vous et avec certains de vos collègues. Par exemple, à Londres, on donne des exemptions fiscales. Quelqu'un de New York qui vient travailler à Londres pendant cinq ou six mois ou un an peut être totalement exempté d'impôt. Il n'y aura rien de cela dans le projet de loi.

• 1700

M. Marcel Côté: Non, aucunement. C'est simplement l'impôt sur les profits des sociétés.

M. Garneau: Alors, vous avez probablement raison. À quel pourcentage avez-vous calculé la marge de profit nette sur les opérations internationales pour arriver à 1 million de dollars?

M. Marcel Côté: On a calculé à 1 p. 100 la marge de profit sur l'actif de ce qui est enregistré au Canada.

M. Garneau: C'est assez généreux, je crois, pour les opérations générales.

M. Marcel Côté: C'est généreux, oui. On a dit qu'environ les trois quarts des prêts enregistrés au Canada à des non-résidents sont des prêts interbanques ou des prêts intrabanques. Ceux-là, on les exclut, parce qu'on pense qu'ils ne seront pas touchés. Ce sont les prêts à d'autres que des banques qui totalisent de huit à dix milliards de dollars.

M. Garneau: J'écoutais hier les gens de Toronto. Évidemment, ce sont des gens qui sont aussi raisonnables que vous, mais de temps à temps, ils ont des écarts de langage comme quand on prend pour les Nordiques, les Canadiens, les *Maple Leafs*, les *Blue Jays* ou les Expos. Cela peut se comprendre. Je demandais hier aux gens de Toronto pourquoi ils s'énervaient tant s'il n'y avait rien là-dedans. Je vous demande aujourd'hui pourquoi vous y tenez tant s'il n'y a rien là-dedans. C'est devenu tellement édulcoré: il n'y a plus que les dépôts et les prêts des non-résidents. Le gouvernement conservateur a promis une Cadillac, mais il va arriver avec une Pony et on va

[Traduction]

Mr. Garneau: When you say that it would cost \$1 million, is that the part you mean as whatever would be coming from the Bahamas or... ?

Mr. Marcel Côté: They are not paying any taxes to Canada.

Mr. Garneau: They are not paying any tax so it is not part of the tax cost. You say that despite the system that the Department of Finance wants to set up to control the whole thing, there might eventually be some leakage and you calculate the cost of that potential leakage. You say that if costs were to exceed \$1 million, it would be so high that any external auditor could...

Mr. Marcel Côté: One million dollars means approximately \$300 million in loans. It seems to me it would be visible. You can also take a \$600 million scenario; that would bring you up to \$2 million. For \$1 billion, it would be \$3 million. Pick your figure. As a taxpayer, I have always found the Department of Finance to be relatively efficient.

Mr. Garneau: It also says that within the context of banking centres, in the federal legislation and its scope, there is no question of imitating London. I have already had the opportunity to have discussions with you and some of your colleagues. For example, you do have tax exemptions in London. Someone from New York going to work in London for five or six months or a year can be totally tax exempt. There is not going to be anything like that in the bill.

Mr. Marcel Côté: No, not at all. It is simply the income tax on the companies' profits.

Mr. Garneau: Well, in that case, you are probably right. What kind of percentage did you use to figure the net profit margin on international operations to arrive at this \$1 million figure?

Mr. Marcel Côté: We figured a profit margin of 1% on assets registered in Canada.

Mr. Garneau: That is rather generous, it would seem to me, for general operations.

Mr. Marcel Côté: Yes, it is rather generous. We figured that approximately 3/4 of the loans registered in Canada to non-residents are interbank or intrabank loans. We excluded those because we think they will not be affected. It is the loans granted to entities other than banks that total some \$8 billion to \$10 billion.

Mr. Garneau: I was listening to the people from Toronto yesterday. Of course, those people are just as reasonable as you but every now and then they get carried away like when we root for the Nordiques, the Canadiens, the Maple Leafs, the Blue Jays or the Expos. It is understandable so I was asking the people from Toronto yesterday why they were getting all hot and bothered if there was really nothing to it. And I am asking you today why you are being so insistent if there is not all that much to it. It has been so watered down: all that is left are non-resident deposits and loans. The Conservative government promised a Cadillac but it is going to be coming

[Text]

la prendre. Ne vous énervez pas pour rien si cela ne veut rien dire.

M. D'Aoust: Monsieur Garneau, à l'origine, ce qu'on avait demandé était à peu près dans ces termes-là. Evidemment, le contexte économique financier a beaucoup changé, et on a demandé au ministère des Finances d'examiner la possibilité d'élargir ce qu'on avait demandé à l'origine. C'est de là que sont venues toutes les discussions. On ne peut pas dire aujourd'hui: On n'en a pas plus que ce qu'on avait demandé à l'origine. On aimerait en avoir plus et on ne nous en donne pas plus. On accepte d'avoir au moins ce qu'on avait demandé, mais on aimerait en avoir plus car, à long terme, cela pourrait être important. Il y a aussi toute la question de la synergie autour de cela qui peut favoriser le développement de l'économie montréalaise. C'est pour cela qu'on le veut. Cela ne coûte rien à qui que ce soit. Tous les Canadiens peuvent en profiter, Montréal en particulier, de même que Vancouver. C'est pour cela qu'on continue à appuyer le projet.

M. Garneau: Mais vous appuyez le projet en étant conscients des rivalités qui existent entre certains centres canadiens. C'est normal. C'est une émulation que je ne trouve pas complètement négative, bien au contraire. Par exemple, j'apprécie beaucoup le fait que M. Doré n'ait pas voulu se mêler de la controverse. Je crois que cela n'aurait rien donné dans l'étude du dossier. Mais il me semble que vous vous satisfaisiez de peu, dans le contexte où le débat se situe et où l'objet visé risque de ne pas être atteint. On risque de se retrouver uniquement avec des aspects négatifs de frustration pour quelque chose qui ne donnera peut-être pas les avantages que vous espérez.

Je me fais un peu l'avocat du diable, mais c'est à des argument du genre qu'il va falloir répondre dans le débat public qui aura lieu un peu plus tard. J'aimerais avoir vos commentaires.

M. Bisson: En effet, je pense que ce sera beaucoup moins important que ce qu'on avait espéré et demandé. Il ne faut aucun de doute que nous sommes déçus. D'après les conversations qu'on a eues avec le ministère des Finances, on pensait qu'on s'acheminait vers quelque chose de plus substantiel. C'est un peu décevant de voir qu'il semble qu'on terminera seulement avec les dépôts et les prêts.

Cela dit, quand on regarde froidement ce que les dépôts et les prêts peuvent faire après un certain nombre d'années, on voit que cela peut devenir considérable, si on sait bien se servir de la loi. Ce sera aux banques canadiennes, qui sont des joueurs importants sur le plan international, qui ont beaucoup de dépôts et de prêts à l'extérieur du Canada, de profiter de l'avantage qui leur est offert ici. J'ai l'impression, monsieur le président, que si une banque a le choix de faire un prêt ou un dépôt à avantages égaux dans un pays étranger qui présente des différences de loi, de fuseaux horaires et ainsi de suite, elle va plutôt le faire chez elle, où elle a des moyens de contrôle, où son système de vérification interne est hautement développé et ainsi de suite. Donc, je pense qu'à avantages égaux, les banques vont graduellement s'ajuster. Cela ne se fera pas du jour au lendemain, mais cela va devenir significatif pour l'économie canadienne.

[Translation]

up with a Pony and that is what is going to be accepted. Do not get so hot and bothered if it does not mean all that much.

Mr. D'Aoust: Mr. Garneau, at the very outset, what we were asking for was something like that. Of course, the financial economic context has changed a lot and we asked the Minister of Finance to examine the possibility of broadening what we had asked for at the outset. That is what originated all these discussions. We cannot come around and say today: we are not getting more than what we had asked for at the outset. We would like to get more and we are not being given any more. We did agree to accept at least what we had asked for but we would like to get more because, in the long run, it could become important. There is also the whole synergetic question around that which could promote the development of Montreal's economy. That is why we want it. It is not costing anyone anything. All Canadians will get something out of it and more particularly Montreal and Vancouver. That is why we continue to support this project.

Mr. Garneau: But you support the project while remaining quite conscious of the rivalry that exists between certain Canadian centres. It is normal. It is competition and I do not find it completely negative, quite the contrary. For example, I quite appreciate the fact that Mr. Doré did not want to get embroiled in the whole controversy. I think that would not have been much of a contribution. But it seems to me that you are satisfied with the very little in the context of this debate where you just might fall short of the objective you are seeking to attain. You are running the risk of winding up only with the negative aspects of frustration for something that will not perhaps give you all the advantages you were hoping for.

I am being the devil's advocate, but that is the sort of answer you will have to be coming up with during the public debate that will be occurring later on. I would like to have your comments on that.

Mr. Bisson: In fact, I think it will be a lot less than what we had hoped and asked for. Without a doubt, we are disappointed. Judging by the discussions we have had with the Finance Department, we had the impression we were going towards something a bit more substantial. It is quite disappointing to see that it would seem that we will be winding up with only the deposits and loans.

That said, when you take a cold look at what deposits and loans can mean after a certain number of years, you see that it can become considerable if you know how to go about using the legislation. It will be up to the Canadian banks that are important players on the international scene and that have a lot of deposits and loans outside Canada to use to their own advantage what is being offered to them here. I get the impression, Mr. Chairman, that if a bank has the choice between making a loan or a deposit, all other things being equal, in a foreign country that has differences in legislation, time zones and so forth, it would rather do it at home where it has the means to control things, where its own internal audit system is higher developed and so on and so forth. So, all advantages being equal, I think that the banks will gradually adjust. It will not happen overnight, but it will still have a significant effect on the Canadian economy.

[Texte]

[Traduction]

• 1705

M. Garneau: L'Association des banquiers canadiens a cabalé contre cela. Même si l'Association des banquiers canadiens dit que cela ne devrait pas exister, vous pensez que les banques, une fois la loi adoptée, vont essayer d'en tirer profit?

M. Bisson: Je crois que ce sera tout naturel, monsieur le président.

M. Garneau: Allez-vous convaincre votre président, monsieur Bisson?

Mme Vennat: Il est convaincu.

M. Bisson: Il est très convaincu. Vous vous rappellerez qu'en décembre, M. Rasminsky l'a cité comme étant l'un des banquiers canadiens les plus convaincus de la chose. C'est d'ailleurs là que les choses diffèrent un peu de la conclusion de MM. Rasminsky et Lawson. Comme vous, j'ai beaucoup de respect pour ces deux grands banquiers centraux, mais je crois qu'ils ont vu ceci dans une perspective différente de ce que l'on va avoir. Tout est à faire, mais je pose l'hypothèse que les banques canadiennes vont avoir intérêt à faire cela ici, chez nous, à Montréal et à Vancouver, au lieu d'ailleurs.

M. Garneau: Merci.

Mr. Stackhouse: I join others in saying welcome to the delegation from my second most favorite city. I will let you guess about the first one. You will have to work at that.

I was impressed with the remarks of one of the representatives of the Bank of Nova Scotia, namely that what is good for Montreal is good for the Bank of Nova Scotia. I would hope what is good for any Canadian city where the bank does business is good for the Bank of Nova Scotia.

That really brings me to the area of questioning I would like to exercise, namely, why the Parliament of Canada should give advantage to one or two cities, or any number of cities of Canada, over others. I take it from reading the brief that there are some identifiable, numerical, measurable financial advantages that can be projected. But along with them, there have been at least two references in the brief to a symbolic value. On page 6 it is said to be a value that can be "exploited". I take it to mean that is a value that can be a foundation on which the city of Montreal can build to attain greater gains still. On page 7 we return to this "symbolic" value of the IBC which gives the project its notoriety.

I am very interested in those references, because from the outset of the discussion I have wondered if that might not be a considerable advantage to the city that becomes an IBC and a considerable loss to a city that does not become an IBC. Hence I can appreciate, indeed welcome, the enthusiasm of this delegation for the project they are seeking, and I can also be concerned about the anxiety of the delegation last night or from other communities that may be apprehensive that in the

Mr. Garneau: The Canadian Bankers Association was dead set against that, but even if it said that it should not come about, do you think that once the Bill is passed, the banks will try to use it to their own advantage?

Mr. Bisson: I think it is only natural, Mr. Chairman.

Mr. Garneau: Will you try to convince your chairman, Mr. Bisson?

Mrs. Vennat: He is already convinced.

Mr. Bisson: He is very convinced of that. You will probably remember that in December, Mr. Rasminsky said of him that of all the Canadian bankers, he was one of the most convinced. It is also here that ideas are slightly different from those of Messrs. Rasminsky and Lawson. Just like you, I have a lot of respect for those two prestigious figures of the banking world, but I think that they see the question differently than what will be happening. Everything remains to be done, but in my opinion, it will be in the interest of Canadian banks to hold those activities at home, that is in Montreal and in Vancouver, instead of elsewhere.

Mr. Garneau: Thank you.

M. Stackhouse: Je tiens à mon tour à souhaiter la bienvenue aux représentants de la ville qui occupe la deuxième place dans mon coeur. Je ne vous dirai pas laquelle occupe la première. Il faudra que vous fassiez l'effort de deviner.

J'ai été impressionné par les propos d'un des représentants de la Banque de Nouvelle-Écosse, d'après lequel ce qui est bon pour Montréal est bon pour la Banque de Nouvelle-Écosse. Eh bien, j'espère que ce qui est bon pour toute ville canadienne où la banque exerce ses activités est aussi bon pour la Banque de Nouvelle-Écosse.

J'en arrive maintenant au domaine sur lequel j'aimerais vous interroger. Pourquoi le Parlement du Canada devrait-il avantager une ou deux villes, ou même un certain nombre de villes plutôt que d'autres. Si j'en juge d'après votre mémoire et vos calculs, on peut projeter que de telles mesures entraîneront des avantages financiers très notables. Il n'y a pas que cela cependant, car le mémoire mentionne au moins deux fois la valeur symbolique que cela représente. En effet, à la page 6 dit qu'on peut «exploiter» un tel avantage. J'en conclus que cette situation peut aider la ville de Montréal à atteindre encore d'autres sommets. Ensuite, à la page 6 on mentionne à nouveau la valeur «symbolique» de la création d'un centre bancaire international, étant donné la renommée qu'elle fait rejaillir sur la ville.

Ces passages m'intéressent beaucoup car depuis le début de la discussion, je me demande si la ville qui devient un centre bancaire international n'en tirera pas un avantage considérable, dont ne pourront profiter les autres villes. Je suis donc à la fois heureux de voir l'enthousiasme avec lequel la délégation a accueilli le projet et préoccupé par l'inquiétude manifestée par la délégation d'hier au soir ou d'autres collectivités. En effet,

[Text]

future they are going to lose something; lose, indeed, something of what they already have.

So I would like to zero in on this to the extent that—time is very restrictive—at least we can get the idea going; namely, why should the Parliament of Canada, which represents all Canadians, which is concerned about the country, want to take a step that would give, in this instance, two cities some advantage, and—more seriously for me—result in some disadvantage for one or more other Canadian cities? I, for instance, am very happy to help Montreal; I am not willing to hurt Toronto.

Mrs. Vennat: Very simply, the project was developed by Montreal at the end of the 1970s. Until Mr. Wilson mentioned in his budget of February 1986 that the federal government was going to create, or help establish, international banking centres in Montreal, the City of Toronto had showed no interest whatsoever. We had been working on this for five and six and ten years. It is important for us. It is not important for Toronto, in the total context of its affairs.

I would think it is a compliment to Montreal that we have taken this initiative, that we believe this is an innovative measure to help us, with other tools, develop our city.

• 1710

As my colleague said, we have invested a great deal in Toronto and we want to make sure that Toronto continues and prospers, but we have to be able to be a strong regional economy and strong in terms of financial services.

Mr. Stackhouse: I respect that and I grant you that in the 1970s the Toronto banking community advanced partly through the loss of Montreal. But it was not by act of Parliament. That is my concern.

Mr. D'Aoust: I think another aspect of the answer should be that if you give it to everybody then you are diluting the effect because it is important to have this agglomeration situation so it will benefit. Otherwise, if all the cities in Canada or all the major cities in Canada have this advantage, then you would not get the benefits or the spin-off of it. So the alternatives would be either to leave the money outside of Canada where it is more advantageous to leave that money or to patriate it here in Canada and select some cities that are best situated or located to take advantage of it.

It is a strategy for Canada, really. I do not think the question should be: are we punishing one city or giving an advantage to another? I think that in Canada as a whole if you want to have a strategy you cannot give it to everybody. So which is the best-positioned city to take advantage of it and develop this aspect of the economy in Canada? I think that is more the—

Mr. Stackhouse: But there is an argument for saying: let the banking industry decide what those cities will be; let the market decide that. Parliament does not have to decide. It does not have to be by will of the government, rather that it be the result of free competition.

[Translation]

ces dernières craignent peut-être de perdre quelque chose, c'est-à-dire une part de ce qu'elles ont déjà.

En conséquence, même si nous ne disposons pas de beaucoup de temps, peut-être faudrait-il se demander pourquoi le Parlement du Canada, qui représente tous les Canadiens et se préoccupe de ce qui se passe partout au pays, voudrait prendre des mesures qui accorderaient des avantages à deux villes tandis qu'à mon avis, d'autres villes canadiennes seraient défavorisées par un tel projet? Pour ma part, bien que je sois très heureux de venir en aide à Montréal, je ne suis pas disposé à faire du tort à Toronto.

Mme Vennat: Eh bien, le projet a été élaboré par les gens de Montréal à la fin des années 1970. En outre, jusqu'à ce que M. Wilson mentionne le projet dans son budget de février 1986, à savoir que le gouvernement fédéral allait créer ou aider à créer un centre bancaire international à Montréal, la ville de Toronto ne s'était nullement intéressée à ce genre de chose. Or, cela faisait déjà cinq, six et même dix ans que nous travaillons là-dessus, car c'est un projet important à nos yeux. Ça ne l'est cependant pas pour Toronto dans le contexte de ses préoccupations.

Je crois donc qu'il est tout à l'honneur de Montréal d'avoir pris une telle initiative et d'être persuadé qu'elle nous aidera à développer notre ville en conjonction avec d'autres mesures.

Comme l'a dit mon collègue, nous avons fait de gros investissements à Toronto et nous tenons à ce que cette ville prospère. Mais il faut aussi disposer d'une économie régionale forte et être bien en mesure d'offrir des services financiers.

M. Stackhouse: Certes, et je vous accorde que dans les années 70, les banques torontoises ont progressé aux dépens de Montréal. Mais le Parlement n'avait rien à y voir. C'est là-dessus que j'insiste.

M. D'Aoust: Par ailleurs, si l'on accorde des privilèges à tout le monde, leurs effets s'en trouvent diminués. Ils doivent être concentrés quelque part pour que leurs effets se fassent sentir. Si toutes les villes ou toutes les grandes villes du pays reçoivent le même avantage, les retombées seront inexistantes. Il faut donc choisir de laisser ces capitaux à l'extérieur du pays, où ils rapportent plus, ou alors de les attirer ici dans les villes les mieux à même d'en profiter.

C'est une stratégie pour le Canada tout entier, en fait. La question n'est pas de savoir si nous pénalisons ou avançons une ville par rapport à une autre. Dans une stratégie pancanadienne, il est impossible d'avantager tout le monde. Posons la question. Quelle ville est la mieux placée pour en profiter et faire croître ce secteur de l'économie canadienne? Je pense qu'il s'agit plus...

M. Stackhouse: Mais on peut soutenir qu'il appartient aux banques de décider quelles seront ces villes. Que ce soit les forces du marché qui en décident; ce n'est pas au Parlement d'en décider. Que le choix soit le résultat de la libre concurrence.

[Texte]

Mr. D'Aoust: You could say that, but in a country like Canada, as I said before, you have to take into account the regional differences and the development of the regions, from our perspective, because otherwise you might have one big region that would be Canada and the other ones would not be dealing with any success. In fact, if that was the aspect that was followed then maybe we would not have a Canada—if we let all the market at all times . . . without taking into consideration that other regions exist in Canada.

Mr. Stackhouse: Some people believe that it is really free enterprise that has done most justice to the regions of Canada.

The Chairman: You guys are getting too philosophical. You must deal with this issue.

Mr. Garneau: We argued last night.

Mr. Stackhouse: I thought we were dealing with it, Mr. Chairman, but thank you—and I thank the members of the committee for their indulgence.

M. Toupin: Le commentaire de mon collègue me laisse songeur. Je ne pense pas qu'on puisse penser dans l'optique de favoriser deux villes au détriment des autres villes. Réfléchir de cette façon, c'est remettre en question l'esprit même du fédéralisme canadien qui est basé sur le partage. C'est également remettre en question l'essence même du développement régional. Et cela remet en question une notion encore plus profonde, soit le rôle de l'Etat lui-même. Je ne partage donc pas cette vue de mon collègue. C'est peut-être le rôle d'un gouvernement que d'intervenir pour essayer d'équilibrer les choses dans certains cas.

Toronto est une métropole très prospère. Si Montréal et Vancouver, sous réserve d'un coût fiscal x , peuvent profiter d'une mesure comme celle qui est préconisée pour le centre bancaire international, eh bien, on doit y penser d'une façon positive.

The Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: I indicated I had two sets of questioning: one was on cost benefits and the other was on international impact and implications.

I might just respond to Messrs. Stackhouse and Toupin first, very briefly.

If I am convinced the idea is worth while, I think it is perfectly legitimate for the Government of Canada to designate the locations on the basis of its regional economic expansion objectives.

• 1715

However, I have real reservations about the concept, and I would like to pursue those. You have listed five locations in your brief that enjoy the advantages you are seeking. They are Hong Kong, Singapore, Luxembourg, Bahamas and the Cayman Islands. Certainly Lichtenstein also has similar advantages.

Those places have certain things in common. First of all, they do not have a large indigenous banking industry, with the

[Traduction]

M. D'Aoust: Oui, mais dans un pays comme le nôtre, il faut tenir compte des différences régionales et de la mise en valeur des régions, de notre point de vue. Sinon, le Canada tiendrait en une seule grosse région et les autres périliteraient. Si nous prenions cette voie, si c'était le marché qui décidait toujours sans tenir compte du fait qu'il existe d'autres régions au pays, alors il n'y aurait peut-être pas de Canada du tout.

M. Stackhouse: Il y a des gens qui pensent que c'est la libre entreprise qui a permis d'être le plus juste envers les régions du pays.

Le président: Vous commencez à faire un peu trop dans la philosophie. Remettez les pieds sur terre.

M. Garneau: Nous avons eu une discussion hier soir.

M. Stackhouse: Je ne pensais pas m'être écarté du sujet, monsieur le président, mais je vous remercie—et je remercie aussi les membres du Comité de leur indulgence.

Mr. Toupin: The comment from my colleague is making me wonder. You cannot think in terms of helping two cities at the expense of other cities. This amounts to questioning the very essence of Canadian federalism, which is based on sharing. This would also question regional development together with the more fundamental notion of the role of government. So I cannot agree with my colleague. Maybe it is the role of government to come in and balance things out in some cases.

Toronto is a booming metropolis. If Montreal and Vancouver, for a given tax cost, can profit from being made into international banking centres, I think we should look at the idea in a positive frame of mind.

Le président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: J'ai dit que j'avais deux séries de questions: la première sur le rapport coût/bénéfice et la seconde sur les effets ailleurs dans le monde.

Je voudrais d'abord répondre brièvement à MM. Stackhouse et Toupin.

Si on me convainc que l'idée est bonne, je pense que le gouvernement du Canada a parfaitement le droit de choisir l'emplacement de ces centres bancaires d'après ses objectifs en matière d'expansion économique régionale.

Toutefois, j'ai des réserves réelles au sujet du concept et c'est de cela que j'aimerais parler. Dans votre mémoire vous énumérez cinq endroits qui jouissent des avantages que vous recherchez. Il s'agit de Hong-Kong, Singapour, le Luxembourg, les Bahamas et les Îles Cayman. Le Lichtenstein possède certainement des avantages semblables.

Tous ces endroits ont certaines choses en commun. Tout d'abord, on n'y retrouve pas d'industrie bancaire nationale

[Text]

possible exception of Hong Kong, and we could discuss that at some length. Certainly they do not have a domestic industry that has an international presence.

You also listed cities that you would be able to compete against, and they were Frankfurt, London, New York, L.A. and Tokyo. All of those cities are in countries with large domestic banking industries and large international banking industries.

The cities mentioned as the ones that would be competed against are all members or all belong to the G-5 countries, which we have recently been admitted to. It seems to me, from the testimony last night and from my understanding, that this would represent the sole exception to the rule that the G-5 or G-7 countries do not create national subsidies for such banking centres.

Are you aware of any exceptions to that?

Mr. Marcel Côté: The effective rate of income tax varies greatly—

Mr. McCrossan: Between countries.

Mr. Marcel Côté: —between countries, except Hong Kong and Singapore are much lower than—

Mr. McCrossan: Sure. But my point is among the G-5 or G-7 countries, the ones that are our competitors, our league . . . One does not compare the Montreal Canadiens with a hockey team from Newmarket. They certainly do not even compare them with the Maple Leafs these days, possibly with the Edmonton Oilers.

But there is a difference between the big leagues and the bush leagues, and it is that very difference which leads to my concerns about international retaliation. Our banks, currently, are large international operators, and the testimony we had last night, and the testimony from the discussions with the Canadian Bankers' Association, would lead us to believe that, if such centres were set up, the major source of deposits and loans would be U.S.-denominated deposits and loans.

That represents a direct challenge to the United States' domestic banking industry and to federal banking, because the U.S. currently imposes, for example, interest ceilings, maximum interest rates that can be paid on deposits, by regulation. Our banking institutions would be subject to no such restrictions.

It is fairly evident, then, if we can operate on a tax-free basis, when they are paying tax in the United States, that at least a significant portion of the international banking activity will be diverted from our G-5 competitors, domestic markets, rather than from the Caribbean and Pacific Rim markets.

If that is the case, since our large banks have significant foreign operations in those countries, they will become exposed to retaliation. Perhaps you could comment on my thesis that we are really talking about moving Canada down to a bush-league approach.

[Translation]

importante, à l'exception peut-être de Hong-Kong dont nous pourrions parler longtemps. Mais leur secteur bancaire n'est sûrement pas marqué par une forte présence internationale.

Vous avez également énuméré des villes auxquelles vous pourriez faire concurrence, c'est-à-dire Frankfort, Londres, New York, Los Angeles et Tokyo. Or toutes ces villes se trouvent dans des pays qui possèdent un secteur bancaire national important et des activités bancaires internationales considérables.

Les villes que vous avez mentionnées à titre de concurrents éventuels sont toutes membres ou se trouvent toutes dans le club des Cinq, groupe au sein duquel nous avons récemment été admis. Il me semble, d'après les témoignages que nous avons entendus hier soir et d'après ce que j'en sais, que ce que vous proposez constituerait la seule exception à la règle voulant que les cinq Grands ou les sept Grands pays n'offrent aucune subvention chez eux à l'intention de tels centres bancaires.

Connaissez-vous des exceptions à cette règle?

M. Marcel Côté: Le taux réel d'imposition varie grandement . . .

M. McCrossan: Entre pays.

M. Marcel Côté: . . . entre pays, sauf à Hong-Kong et à Singapour où les taux sont beaucoup plus faibles que . . .

M. McCrossan: En effet. Mais je parle des cinq Grands ou des sept Grands, c'est-à-dire des pays qui sont nos concurrents, qui sont dans notre ligue . . . On ne compare pas les Canadiens de Montréal à une équipe de Newmarket. On ne saurait même pas les comparer ces temps-ci aux Leafs de Toronto ni même peut-être aux Oilers d'Edmonton.

Il y a une différence entre les grandes ligues et les petites formations, et c'est justement cette différence qui me porte à craindre des représailles internationales. En ce moment nos banques sont de grands joueurs internationaux; or le témoignage que nous avons entendu hier soir et celui de l'Association des banquiers canadiens nous portent à croire que si l'on créait de tels centres, la grande majorité des dépôts et des prêts se feraient en devises américaines.

Nous serions alors en concurrence directe avec le secteur bancaire américain et la Banque fédérale puisque les autorités américaines fixent maintenant par un règlement les plafonds, les taux d'intérêt maximum payables sur les dépôts. Nos institutions bancaires ne seraient assujetties à aucune restriction semblable.

Il est donc assez évident que si nous offrons la franchise fiscale alors qu'il faut verser des impôts aux Etats-Unis, au moins une partie importante des activités bancaires internationales nous seront confiées aux dépens de nos concurrents des cinq Grands pays, de leurs marchés nationaux plutôt que des marchés des Antilles et des pays du Pacifique.

Or dans cette éventualité, nos grandes banques, qui ont des activités considérables dans ces pays, seront exposées à des représailles. Peut-être pourriez-vous me dire ce que vous pensez de ma thèse, à savoir qu'en réalité nous risquons de ramener le Canada au niveau des ligues mineures.

[Texte]

M. Marcel Côté: En me basant sur des consultations qu'on a eues avec certains représentants, je pense que je peux vous rassurer de la façon suivante. La franchise fiscale va s'étendre uniquement aux banques de l'Annexe A et aux banques de l'Annexe B, donc aux banques qu'on peut considérer comme canadiennes. De ce fait, on ne pourra pas se retrouver avec toute une succession de banques qui vont venir faire des affaires ici dans le cadre des centres bancaires internationaux.

• 1720

D'autre part, vous savez aussi bien que moi que le pourcentage des avoirs des banques de l'Annexe B est limité à 16 p. 100 du total des avoirs des banques canadiennes et qu'on est actuellement dans une situation où on atteint 12 p. 100. Donc, la marge de manoeuvre pour ce genre d'opérations me semble assez limitée.

Également, aux États-Unis, on accepte dans n'importe quelle succursale d'une banque américaine des dépôts en n'importe quelle sorte de devise. On pourrait donc croire que le gouvernement canadien aurait dû faire des représentations auprès du gouvernement américain pour empêcher ce genre d'activités.

Mr. McCrossan: Let me just follow up on that comment. I was not particularly worried about the amount of business the Schedule Bs would do up in Canada in terms of retaliation. I was more directly concerned with limitations that might be placed on the operations of Canadian banks in those countries, first of all; and the second type of retaliation, obviously, would be to set up international banking centres on our border, which could take Canadian dollar deposits tax free and offer Canadian loans to Canadian business tax free.

We are all aware of the unfortunate . . . I guess it was called an "invisible trade loss". What in fact happened in the late 1970s was lots of Canadians marched down to Plattsburgh to open up deposits, or to Buffalo. Money is very fungible and easy to move, particularly when there is no reporting mechanism for income tax purposes.

Would you not think the dangers to the domestic banking industry in Montreal, or in Toronto or in Windsor or in Vancouver, in having the Americans do exactly what you are asking us to do—that is, create international banking centres 50 miles out of Montreal which could take tax-free deposits of Canadian dollars and make loans at terms our domestic Canadian banks could not match to Canadian industry . . . would it not represent a threat to those thousands of jobs you currently have in Montreal if the U.S. were to take that reciprocal action?

Mr. Marcel Côté: I remember a few years ago, when the project was much bigger, we organized a session in Montreal where we discussed that specific issue, the possibility of retaliation. And I agree with you. We have to consider the U.S. case and the European case. The rest of the world is less

[Traduction]

Mr. Marcel Côté: Based on the consultations that we have had with some representatives, I think I can reassure you in the following way. Only the banks from schedule A and from schedule B, that is the banks that can be considered Canadian will get the tax allowance. Therefore we will not end up with a whole gamut of banks coming here to do business in our international banking centres.

You also know, as well as I, that the assets of the schedule B banks are limited to 16% of the total assets of Canadian banks and that at the present time, we have reached 12%. Therefore, the margin for this type of activity would seem to me rather limited.

Furthermore, in the United States, any branch of an American bank will accept deposits in any currency. One would be led to believe that the Canadian government should have made representations to the American government to stop this type of activity.

M. McCrossan: Permettez-moi de reprendre ce que vous venez de dire. Je ne m'inquiète pas particulièrement des représailles sous forme d'activités financières que les banques de l'annexe B pourraient entreprendre au Canada. Dans un premier temps, je m'inquiétais plus directement des restrictions que l'on pourrait imposer aux activités des banques canadiennes dans ces pays; un autre genre de représailles, manifestement, consisterait à établir des centres bancaires internationaux avoisinant nos frontières où l'on accepterait des dépôts en argent canadien exempts d'impôt et où l'on offrirait des prêts exempts d'impôt aux entreprises canadiennes.

Nous sommes tous au courant de la malheureuse . . . je crois qu'on l'avait baptisée une «perte commerciale invisible». Ce qui s'est en fait produit à la fin des années 70, c'est qu'un grand nombre de Canadiens se sont rendus à Plattsburgh pour y faire des dépôts, ou encore à Buffalo. L'argent est très fongible et transportable, surtout lorsque aucun mécanisme de déclaration n'est prévu aux fins de l'impôt.

Ne croyez-vous pas qu'il y ait des risques pour l'industrie bancaire nationale, à Montréal, ou à Toronto, ou à Windsor, ou à Vancouver, si les Américains faisaient exactement ce que vous nous demandez de vous permettre de faire—c'est-à-dire s'ils créaient à cinquante milles de Montréal des centres bancaires internationaux où ils accepteraient des dépôts sans impôt en dollars canadiens et où ils consentiraient des prêts à l'industrie canadienne à des conditions avec lesquelles nos banques canadiennes ne sauraient rivaliser . . . est-ce que cela ne constituerait pas une menace pour les milliers d'emplois que vous avez actuellement à Montréal si les États-Unis décidaient de faire la même chose?

M. Marcel Côté: Je me souviens qu'il y a quelques années, lorsqu'il était question que le projet ait beaucoup plus d'envergure, nous avons organisé une séance, à Montréal, où nous avons discuté de cette question précise, c'est-à-dire la possibilité de représailles. Et je suis d'accord avec vous. Il nous faut

[Text]

germane to the argument. In the United States we think politically, given the way it is structured, given the fact that they would have to be localized and they cannot be set up in New York because capitalization would be much too high there, it is most likely not politically realizable.

C'est difficile à réaliser au point de vue politique. On a fait venir des Américains pour qu'ils voient cela et on leur a présenté le concept. On leur a demandé s'ils croyaient que les États-Unis, en réplique, pourraient établir des centres semblables. Ils ont répondu non, parce que c'est impossible à moins d'abolir tout l'impôt sur les profits réalisés par les banques américaines dans leurs opérations financières, ce qui est inconcevable.

En Europe, il y a des pays où il serait possible de faire ce qu'on peut faire. On pense à l'Espagne qui pourrait peut-être le faire. Mais ni l'Angleterre, qui y a pensé, ni la France, qui pendant un bon bout de temps a eu le problème du Luxembourg qui n'est pas loin, ni même la Hollande, qui devait vivre avec le Luxembourg, n'ont répliqué.

Le Luxembourg, par contre, a graduellement augmenté son impôt sur le revenu pour obtenir des revenus. Maintenant le Luxembourg a perdu l'avantage de l'impôt. Lorsqu'on commence à imposer, il est assez difficile de couper les impôts. Maintenant il a besoin d'argent et il ne peut plus couper son impôt.

Donc, l'Europe n'a pas trop répliqué au Luxembourg dans les années 60 et 70, jusqu'à ce que le Luxembourg commence à hausser ses impôts. Le Luxembourg a haussé ses impôts non pas à cause de pressions du Marché commun, mais simplement à cause d'un besoin peut-être insatiable de revenus. Comme vous le savez, au Luxembourg, la principale activité est l'activité bancaire. C'est pour satisfaire ses besoins en revenus qu'il a commencé à imposer, mais cela s'est fait après le développement du centre.

Mr. McCrossan: I am interested in two things. In early 1984, the U.S. passed the Danforth-Gibbons bill, the Fair Trade Reciprocity Act, which obliges the administration to take reciprocal action or retaliatory action if it can be shown that the U.S. domestic industry is injured as a result of an unfair trade practice by a competitor.

• 1725

I was down in Washington at the time that was passed, as a registered lobbyist for the Canadian financial industry. I wonder if you have taken into account the fact that U.S. law currently requires the administration to initiate retaliatory action on the basis of a complaint.

I would like to address this next question directly to Mr. Bisson. I have heard expressions of doubt that it is possible, but let us imagine that it is possible to establish a centre down—I guess Plattsburg is probably the closest place. What would be the effect on the Montreal domestic banking industry

[Translation]

tenir compte du cas des États-Unis et des pays européens. Dans ce contexte, le reste du monde est moins pertinent. Or, aux États-Unis, nous croyons que sur le plan politique, à cause de la structure de ce pays, et parce qu'il faudrait que ces banques soient locales, puisqu'on ne pourrait pas s'établir à New York, vu que la capitalisation exigée serait beaucoup trop élevée, sur le plan politique, ce ne serait fort probablement pas réalisable.

It is difficult to achieve from a political point of view. We brought in some Americans so they could see what we were planning and we submitted the concept to them. We asked them if they felt the United States might, to retaliate, establish similar centres. They have told us, no, because it would be impossible to do so unless the United States abolished all taxes on profits made by the American banks on their financial operations; and that is quite inconceivable.

In Europe, there are countries where it might be possible. Spain, for instance, might be able to do it. But neither England, where they toyed with the idea, neither France, who for quite a while had a problem with Luxembourg, which is not far, not even Holland, that had to live with Luxembourg, none of them retaliated.

Luxembourg, on the other hand, has gradually increased its income tax in order to get some revenue. So, now, Luxembourg has lost its tax advantage. Once you start to collect tax, it is difficult to reduce the tax. Now that they need the money, they cannot reduce their income tax.

Therefore, Europe did not retaliate against Luxembourg in the 1960s and 1970s before Luxembourg started to increase its taxes. And it was not because the Common Market exerted pressure against Luxembourg that it increased its taxes, but simply because it had an insatiable need perhaps to increase revenues. As you know, in Luxembourg, the principle activity is banking. It is therefore to satisfy its need of money that it started to tax, but this was after the development of the centre.

M. McCrossan: Il y a deux choses qui m'intéressent. Au début de 1984, les États-Unis ont adopté le bill Danforth-Gibbons, le *Fair Trade Reciprocity Act*, qui force l'administration à prendre des mesures de réciprocité ou de rétorsion si la preuve peut être faite que l'industrie intérieure américaine a subi un préjudice à cause d'une pratique commerciale déloyale d'un de ces concurrents.

J'étais à Washington à l'époque de l'adoption de cette mesure, comme lobbyiste inscrit pour le compte des milieux financiers canadiens. Je me demande si vous avez tenu compte du fait que la loi américaine actuelle oblige le gouvernement à prendre des mesures de rétorsion en cas de plainte.

J'aimerais poser cette question directement à M. Bisson. On m'a dit que ce n'est guère possible, mais imaginons un instant qu'il soit possible d'établir un centre à—à Plattsburg peut-être qui est la ville la plus proche. Quelles en seraient les répercussions sur l'industrie bancaire montréalaise si les grandes

[Texte]

if the U.S. main banks were allowed to set up international banking centres right on the Quebec border, accepting tax-free Canadian-dollar deposits, and offering Canadian-dollar loans at rates that could not be matched in Canada?

Mr. Bisson: Mr. Chairman, I think it would be a factor to reckon with. There is no question about that. I would like to go back to the most fundamental question, Mr. Chairman, of the retaliatory—

Mr. Garneau: Who said that it is interest tax-free? I never heard that in the debate.

The Chairman: The profits on the transaction—

Mr. Garneau: The profits, but not the—

The Chairman: —are to be tax-free.

Mr. Garneau: Yes, for the depositor. Is that a part of the bill?

Mr. McCrossan: Oh yes. It is in there. The depositor is tax-free, with no withholding tax.

Mr. Marcel Côté: No, no.

Mr. Garneau: I do not know. You may know the bill, I do not. This is why they have said that only loan—

Mr. Marcel Côté: I do not think it will affect depositor and borrower. It will affect those who receive the deposit and those who lend, because they are the ones who are paying the tax. But the borrower or the one who received the deposit—the tax concession represents one-third of 1% of the value of the tax. It is the activity that will be channelled to Montreal and not necessarily the lender.

These guys who are coming to Montreal because taxes are lower will have to go to get it in Vancouver, meet the competition. They will not have any cost advantage.

Mr. McCrossan: My question then is—

Mr. Garneau: Sorry.

Mr. McCrossan: Raymond, I think I am right, but I stand to be corrected. I have not seen the bill.

Mr. Garneau: You saw the bill?

Mr. McCrossan: No, I have not seen it. But let us assume that the advantage that you think you are going to get, vis-à-vis the US market—there must be some advantage, otherwise, you cannot get any deposits.

Mr. Bisson: Let me just refer to the fundamental issue. You are talking about retaliation from the U.S. or other major countries where we operate.

The Rasminsky-Lawson makes a very fundamental point, that most of those operations, deposits or loans, are not so much dictated by customer preferences but by the bank that makes the deposits or makes the loans. That orients it in a given place, mostly for tax reasons. Part of it could be passed on to the customer.

[Traduction]

banques américaines pouvaient établir des centres bancaires internationaux juste à la frontière du Québec, y acceptant des dépôts non imposables en dollars canadiens et y offrant des prêts en dollars canadiens à des taux introuvables ailleurs au Canada?

M. Bisson: Monsieur le président, je crois que c'est là un facteur dont il faut tenir compte. Cela ne fait aucun doute. J'aimerais revenir sur la question la plus importante, monsieur le président, celle des mesures de rétorsion . . .

M. Garneau: Qui a dit que l'intérêt était non imposable? Il n'en a jamais été question au cours du débat.

Le président: Les bénéfices sur les opérations . . .

M. Garneau: Les bénéfices, mais non pas les . . .

Le président: . . . seraient exempts d'impôt.

M. Garneau: Oui, pour le déposant. Est-ce que cela fait partie du projet de loi?

M. McCrossan: Certainement. C'est là. Le déposant n'a pas d'impôt à payer, il n'y a aucune retenue fiscale.

M. Marcel Côté: Non, non.

M. Garneau: Je ne sais pas. Vous connaissez le projet de loi, moi pas. C'est pourquoi ils ont dit que seuls les prêts . . .

M. Marcel Côté: Je ne crois pas que cela ait quoi que ce soit à voir avec les déposants et les emprunteurs. Ce sont ceux qui reçoivent le dépôt et ceux qui consentent le prêt qui seront visés, puisque ce sont eux qui doivent payer l'impôt. Mais l'emprunteur ou celui qui reçoit le dépôt—l'exemption fiscale représente un tiers de 1 p. 100 de la valeur de l'impôt. C'est l'opération qui passera par Montréal, le prêteur ne viendra pas nécessairement s'y établir.

Ceux qui viendront à Montréal parce que les impôts y sont inférieurs devront pour se prévaloir de cet avantage aller à Vancouver, faire face à la concurrence. Il n'y aura aucun avantage pour eux sur le plan des coûts.

M. McCrossan: Ma question donc est . . .

M. Garneau: Excusez-moi.

M. McCrossan: Raymond, je crois que j'ai raison, mais il se peut que je fasse erreur. Je n'ai pas vu le projet de loi.

M. Garneau: Vous avez vu le projet de loi?

M. McCrossan: Non, je ne l'ai pas vu. Mais supposons que l'avantage que vous pensiez en retirer vis-à-vis du marché américain—il doit y avoir certains avantages, sinon vous n'obtiendrez aucun dépôt.

M. Bisson: Revenons-en à la question fondamentale. Vous parlez des États-Unis ou d'un autre des principaux pays où nous exerçons nos activités et qui pourraient prendre des mesures de rétorsion.

Le rapport Rasminsky-Lawson fait valoir un point très important, à savoir que la plupart de ces activités, qu'il s'agisse de dépôts ou de prêts, ne sont pas dictées par les préférences du client mais plutôt par la banque qui fait les dépôts ou consent les prêts. Celle-ci s'oriente vers un endroit donné, surtout pour

[Text]

In any event, I would think the Canadian banks, which are the big players in this issue here today, would be quite concerned about the point that you are just making. Quite frankly, I do not think that we are aiming at emptying our New York or London branches to bring that to Montreal or Vancouver.

Quite realistically, I would think—it is an hypothesis—that the logical choice would be to move in those smaller countries, where, again, the regulations and the tradition of banking are not quite exactly the same as we may have here in Canada.

That is the area where those deposits and loans are likely to come from. So we are not really going to compete, I do not think, against London or New York. The deposits and loans in our book there are, in most cases, there for other reasons than taxation.

The Chairman: You are right. The report from Mickey Cohen says, and I quote:

Enacting IBC legislation could give Canada an image as the tax haven of the north. It is probably desirable to avoid such an image unless there are very clear and significant offsetting benefits. The foregoing analysis does not suggest that this is the case.

• 1730

I wonder why all of a sudden Canadians want to compare themselves to the Cayman Islands, to Nassau, to Hong Kong, to Singapore. When did we all of a sudden decide that we wanted to be a Third World banana republic, or when did we all of a sudden decide that we wanted to be a haven for tax-free money? Why did we all of a sudden decide that we wanted to be Luxembourg? As you know, they are still a banking centre because there is no reporting there. The money comes across the border from Belgium and France and Germany in briefcases and goes back the other way in briefcases, and there is no reporting.

That is my discussion with bankers over there, and I was asking Canadian banks why we are not there and your bank told me, sir, that they are not there for that reason: they do not want to be involved in that kind of thing.

Why do we all of a sudden want to be where Luxembourg is?

Mr. Marcel Côté: When that argument was made to us in 1983, it was made by people in the province with the highest tax burden in Canada. Our answer was that we were jealous of Alberta and all the other provinces that have a lower tax burden. We are not talking of looser regulations; we are just talking of a lower tax burden. It is fair to say that we tend to be jealous of areas, jurisdictions, that have a lower tax burden. Everything else being equal, if ever we can get Montreal's

[Translation]

des raisons fiscales. On pourrait passer une partie des économies fiscales au client.

Quoi qu'il en soit, les banques canadiennes qui sont les principales intéressées dans cette question, devaient être très préoccupées de la question que vous venez de faire valoir. Très franchement, je ne pense pas que notre objectif soit de vider nos succursales de New York ou de Londres afin de tout rapatrier à Montréal ou à Vancouver.

Il serait plus réaliste, à mon avis—et ce n'est qu'une hypothèse—de penser que le choix logique serait de s'établir dans ces petits pays où les règlements et la tradition bancaires ne sont peut-être pas tout à fait les mêmes que ceux que nous avons ici au Canada.

C'est de ces endroits que viendront fort probablement les dépôts et les prêts. Nous n'allons donc pas vraiment faire concurrence, du moins je ne le crois pas, à Londres ou à New York. Les dépôts et les prêts inscrits dans nos livres dans ces villes, y figurent la plupart du temps pour des raisons autres que fiscales.

Le président: Vous avez raison. Le rapport de Mickey Cohen dit, et je cite:

L'adoption d'une loi prévoyant la création de centres bancaires internationaux pourrait donner l'impression que le Canada est le paradis fiscal du Nord. Il est probablement souhaitable d'éviter de donner cette impression, à moins qu'il n'y ait des avantages précis et considérables à le faire. D'après l'analyse précédente, rien ne nous porte à croire que ce soit le cas.

Je me demande pourquoi tout d'un coup les Canadiens tiennent à se comparer aux Îles Cayman, à Nassau, à Hong Kong, ou à Singapour. Avons-nous décidé du jour au lendemain que nous voulions devenir une république des bananes du Tiers monde ou encore un abri fiscal? Pourquoi avons-nous décidé soudain de devenir un autre Luxembourg? Comme vous le savez, ce sont toujours des centres bancaires car l'argent n'y est pas déclaré. L'argent arrive par la Belgique, la France et l'Allemagne dans des valises et repart de la même façon dans des valises; il n'est pas déclaré.

J'en ai discuté avec des banquiers là-bas, et j'ai demandé aux banques canadiennes pourquoi nous n'y étions pas. Un représentant de votre banque m'a dit que c'était justement pour cette raison: ils ne veulent pas s'occuper de ce genre de choses.

Pourquoi décider soudain que nous voulons être un autre Luxembourg?

M. Marcel Côté: Lorsqu'on nous a présenté cet argument en 1983, il est venu des gens les plus imposés du Canada. Nous avons répondu que nous étions jaloux de l'Alberta et de toutes les autres provinces où le fardeau fiscal est moins lourd. Il ne s'agit pas d'assouplir les règlements, mais simplement d'alléger le fardeau fiscal. Effectivement, nous sommes parfois un peu jaloux des autres régions, des provinces où le fardeau fiscal est moins important. Toutes choses étant égales, si nous pouvons

[Texte]

reputation in this on one narrow sector as a place where we pay less tax then we will be very happy to suffer the negative effect of that, if there is a negative effect to it.

Mr. McCrossan: I have one final question in my round. If it is not directed at capturing business from the G-5 countries and it is directed at attracting business from the Caribbean or recapturing business from the Caribbean, granted, we have significant unemployment in Montreal, and in Canada, running around 9%, but, as you are all aware, the unemployment down in the Bahamas or the Caymans, or wherever, is much higher, and we are committing vast amounts of international aid to try to do something for those economies and indeed have undertaken a major north-south initiative to try to boost those economies.

If, then, the real purpose of this is to attract business from the Caribbean countries to Canada, how do we justify that in terms of our international commitments?

Mr. Bisson: Again, this measure is not directed against anybody or any country. It is just something we believe will bring to Canada new business—additional, incremental business. We think we are justifiably—

Mr. McCrossan: But new from where?

Mr. Bisson: —positioned to ask for that. Also, we think we will have better safeguards and a better environment for those banking operations than in many other countries. So why not take advantage of that?

Mr. McCrossan: But the people you have identified as your competitors are the Bahamians—they are the ones with the loose regulations—or the Caymans...

Mr. Bisson: Well, it varies—

Mr. Layton: I could also point out to my colleague that these are not the countries to which we are sending aid.

Mr. McCrossan: The Bahamas certainly is.

Mr. Garneau: We will patriate the Canadians who work in the Bahamas and bring them back to Montreal.

The Chairman: Well, we have sent people who use the institutions there.

Is there any further great discussion on this matter?

I think our witnesses have been most helpful today and I really want to thank you for coming. This is an issue that has created some problems and your brief is most helpful.

There is a meeting tomorrow, in camera, Room 112-N, at 10 a.m.

This meeting stands adjourned.

[Traduction]

donner à Montréal la réputation d'être une ville où les impôts sont moins élevés dans ce petit domaine particulier, nous serons heureux d'en subir les conséquences négatives, si toutefois il y en a.

M. McCrossan: J'ai une dernière question. Si cette mesure n'a pas pour but d'attirer des fonds des cinq grands pays, si ce sont des fonds qui se trouvent dans le Caraïbes que vous voulez attirer ou récupérer, je sais bien que le chômage à Montréal et au Canada s'établit aux alentours de 9 p. 100, mais vous devez savoir qu'en même temps le chômage aux Bahamas, aux Îles Cayman, ou ailleurs, est bien plus élevé et que nous consacrons des sommes considérables dans le cadre de l'aide internationale pour aider ces économies, pour leur insuffler une certaine vigueur dans le cadre de la grande initiative Nord-Sud.

Dans ces conditions, si tout cela doit servir à attirer des fonds des pays des Caraïbes, comment pouvons-nous concilier cela avec nos engagements internationaux?

M. Bisson: Encore une fois, cette mesure n'est pas dirigée contre quelqu'un ou contre un pays quelconque. Nous pensons simplement qu'elle attirera des fonds vers le Canada, des fonds nouveaux. Nous pensons pouvoir...

M. McCrossan: Mais d'où viendront ces fonds?

M. Bisson: ... demander cela au moins. Egalement, nous pensons pouvoir offrir de meilleures sauvegardes, un meilleur environnement que beaucoup d'autres pays. Pourquoi ne pas en profiter?

M. McCrossan: Mais les gens qui sont vos concurrents, les Bahamas ou les Cayman où les règlements sont plus souples...

M. Bisson: Eh bien, cela dépend...

M. Layton: Soit-dit en passant, ce n'est pas à destination de ces pays-là que nous envoyons de l'aide.

M. McCrossan: Les Bahamas, certainement.

M. Garneau: Nous ferons revenir les Canadiens qui travaillent aux Bahamas, ils rentreront à Montréal.

Le président: Eh bien, nous avons envoyé des gens là-bas qui font appel aux établissements bancaires.

Est-ce que vous avez quelque chose à ajouter sur ce sujet?

Je remercie nos témoins d'être venus, leur intervention nous a été précieuse. C'est un sujet qui nous pose un certain nombre de problèmes et votre mémoire nous sera très utile.

Une séance à huis clos est prévue pour demain, à 10 heures dans la pièce 112-N.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From the Montreal Board of Trade:
Manon Vennat, President.

From the Montreal Chamber of Commerce:
Marcel D'Aoust, President.

From the Bank of Nova Scotia:
André Bisson, Vice-President.

From the Conseil exécutif de la Ville de Montréal:
Robert Perreault, Vice-President.

From Secor Inc.:
Marcel Côté, Senior Partner.

From the Montreal Stock Exchange:
Michel Bravay, Technical Advisor, International Affairs.

TÉMOINS

Du Bureau de commerce de Montréal:
Manon Vennat, présidente.

De la Chambre de commerce de Montréal:
Marcel D'Aoust, président.

De la Banque de la Nouvelle-Écosse:
André Bisson, vice-président.

Du Conseil exécutif de la Ville de Montréal:
Robert Perreault, vice-président.

De Secor Inc.:
Marcel Côté, associé senior.

De la Bourse de Montréal:
Michel Bravay, conseiller technique, Affaires internationales.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 23

Thursday, December 4, 1986
Monday, January 26, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 23

Le jeudi 4 décembre 1986
Le lundi 26 janvier 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Finance and Economic Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, en ce qui a trait à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

MEMBERS

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

(CORRIGENDUM)

The Minutes of Proceedings of Thursday, December 4, 1986 should have been included in Issue No. 14

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

(CORRIGENDUM)

Les procès-verbaux du jeudi 4 décembre 1986 auraient dû être publiés dans le fascicule n° 14

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, DECEMBER 4, 1986
(15)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met *in camera* at 10:16 o'clock a.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Paul McCrossan, George Minaker, Aileen Nicholson, André Plourde, Norman Warner and Geoff Wilson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois and Terrence J. Thomas, Research Officers.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to Canadian financial institutions and more particularly to the Continental Bank of Canada. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Thursday, October 23, 1986, Issue No. 3*).

The Committee proceeded to the consideration of the Draft Report to the House.

It was agreed,—That the Committee authorize the printing of dissenting opinions of Michael Cassidy, M.P. and of Simon de Jong, M.P., in appendix to the Committee's Second Report.

It was agreed,—That the Draft Report, as amended, be concurred in.

ORDERED,—That the Chairman present to the House the Draft Report, as amended, as the Committee's Second Report to the House.

By unanimous consent, the Committee proceeded to the consideration of its future business.

On motion of Murray Dorin, seconded by Michael Cassidy, it was agreed,—That the Clerk be instructed to obtain and circulate a copy of the resumes of each Order-in-Council appointee or nominee referred to the Committee for distribution to the Members of the Committee;

—That the Clerk of the committee be notified by a Member or Members of the Committee of their wish to examine an Order-in-Council appointee or nominee upon which notification, the Clerk is authorized to automatically schedule the appointee or nominee for a meeting of the Committee.

At 12:01 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

MONDAY, JANUARY 26, 1987
(27)

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:30 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

PROCÈS-VERBAUX

LE JEUDI 4 DÉCEMBRE 1986
(15)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit à huis clos, aujourd'hui à 10 h 16, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Paul McCrossan, George Minaker, Aileen Nicholson, André Plourde, Norman Warner, Geoff Wilson.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois et Terrence J. Thomas, attachés de recherche.

En vertu de l'autorité que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité entreprend de nouveau l'étude de son ordre de renvoi concernant les institutions financières du Canada, et notamment La Banque continentale du Canada. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du jeudi 23 octobre 1986, fascicule n° 3*).

Le Comité procède à l'étude du projet de rapport à la Chambre.

Il est convenu,—Que le Comité permette que figurent en appendice au Deuxième rapport du Comité, les opinions dissidentes de Michael Cassidy, député, et de Simon de Jong, député.

Il est convenu,—Que le Deuxième rapport, sous sa forme modifiée, soit adopté.

IL EST ORDONNÉ,—Que le président présente à la Chambre, à titre de Deuxième rapport du Comité à la Chambre, le projet de rapport sous sa forme modifiée.

Par consentement unanime, le Comité entreprend de déterminer ses futurs travaux.

Sur motion de Murray Dorin, appuyé par Michael Cassidy, il est convenu,—Que le greffier reçoive instruction d'obtenir et de distribuer aux membres du Comité un exemplaire du curriculum vitae de tous les candidats proposés ou nommés par décrets du conseil;

—Qu'un membre ou des membres du Comité fasse(nt) part au greffier du Comité de l'intention qu'a ce dernier d'examiner le dossier d'un candidat proposé ou nommé par décret du conseil, puis que le greffier soit autorisé à inviter d'office le candidat ainsi proposé ou nommé par décret du conseil à comparaître devant le Comité à une date déterminée.

A 12 h 01, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE LUNDI 26 JANVIER 1987
(27)

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 30, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, the Hon. E.J. Layton, Paul McCrossan, George Minaker, Aideen Nicholson, and Geoff Wilson.

Acting Member present: Jim Jepson for Norman Warner.

Other Member present: Dave Nickerson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois and Terrence J. Thomas, Research Officers. *From Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, F.C.A., Consultant.

Witness: From the C.D. Howe Institute: Edward A. Carmichael.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Thursday, October 30, 1986, Issue No. 5*).

The witness made an opening statement and answered questions.

On motion of the Hon. Robert E.J. Layton, it was agreed,—That this Committee report to the House seeking authority to travel to New York (New York) on February 10 to February 12, 1987, in relation to its mandate under Standing Order 96(2) in regards to international banking centres and that the necessary staff do accompany the Committee.

ORDERED,—That the Chairman report to the House.

At 9:41 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, l'honorable E.J. Layton, Paul McCrossan, George Minaker, Aideen Nicholson et Geoff Wilson.

Membre suppléant présent: Jim Jepson remplace Norman Warner.

Autre député présent: Dave Nickerson.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois et Terrence J. Thomas, attachés de recherche. *De la firme Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, F.A.C., expert-conseil.

Témoin: De l'Institut C.D. Howe: Edward A. Carmichael.

En vertu de l'autorité que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité entreprend de nouveau l'étude de son ordre de renvoi relatif à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale. (*Voir Procès-verbaux et témoignages de jeudi 30 octobre 1986, fascicule n° 5*).

Le témoin fait une déclaration préliminaire et répond aux questions.

Sur motion de l'honorable Robert E.J. Layton, il est convenu,—Que le Comité obtienne de la Chambre l'autorisation de se rendre à New York (New York) du 10 au 12 février 1987 au sujet du mandat que lui confie l'article 96(2) du Règlement concernant les centres bancaires internationaux, et de se faire accompagner du personnel nécessaire.

IL EST ORDONNÉ,—Que le président fasse rapport à la Chambre.

A 21 h 41, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Monday, January 26, 1987

• 1928

The Chairman: Our order of reference tonight is in connection with Standing Order 96(2), concerning taxation and related issues and suggestions for tax reform. We have Mr. Edward Carmichael, Director of Policy of the C.D. Howe Institute, with us. Mr. Carmichael attempted to come last week. He never quite made it. He got to Ottawa. We waited, but he never came.

Welcome. Nice to see you. You managed to get through the snow and all the rest of it.

Mr. Edward A. Carmichael (Vice-President, C.D. Howe Institute): Yes; no problems.

The Chairman: You have a brief or a small presentation. If you would like to go ahead with that, I think that would be best.

Mr. Carmichael: Yes, I will. It will not be based exactly on the note I sent to you. But I did want to say that in the week since last Monday, when I was supposed to be here, my title changed from Director of Research at the institute to Vice-President. So I come to you in that present capacity.

• 1930

The Chairman: Congratulations on your appointment. I hope it has meant an enormous increase in your remuneration. Some organizations pay more; some give vice-presidencies.

Mr. Carmichael: That is right.

I am happy to be here with you tonight to talk about tax reform and to talk about it in the context of Canada's overall policy agenda for 1987.

The basis of my remarks will be the institute's annual policy review and outlook, which was released last December, and some additional work we have done on issues related to tax reform in the period since then.

In our policy review in December we indicated that it is our view that Canada is at a crossroads in three areas of economic policy in 1987: the first is trade policy, involving our negotiations with the United States for a comprehensive trade arrangement; the second area is federal deficit reduction; and the third area is tax reform.

It is our view that the choices we make as a country in these three areas will determine whether we are headed for improved economic growth and competitiveness in the 1990s, or whether we are headed for a dead-end, hemmed in by foreign protectionism, large budget deficits, and high tax rates.

I will not be saying anything about the trade initiative tonight, but I do want to begin my remarks with a few

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le lundi 26 janvier 1987

Le président: Nous poursuivons ce soir, conformément à l'article 96(2) du Règlement, l'étude de la fiscalité et des propositions de réforme fiscale. Nous recevons M. Edward Carmichael, directeur des politiques de l'Institut C.D. Howe. M. Carmichael a tenté de venir la semaine dernière, mais il n'est jamais parvenu à nous rencontrer. Il est arrivé à Ottawa, nous l'avons attendu, mais il n'est pas venu.

Soyez le bienvenu, c'est un plaisir de vous voir. Vous avez réussi à braver la tempête de neige et tout le reste.

M. Edward A. Carmichael (vice-président, Institut C.D. Howe): Oui, sans problème.

Le président: Vous avez un mémoire ou un petit exposé à présenter. Je pense que le mieux serait de commencer par là.

M. Carmichael: Oui. Je ne vais pas lire précisément le texte que je vous ai remis. Je voudrais vous faire part aussi du fait que, depuis lundi dernier, date à laquelle j'étais censé comparaître, j'ai été promu de directeur de la recherche à vice-président de l'Institut. C'est donc en cette qualité que je me présente devant vous.

Le président: Je vous félicite de cette promotion. J'espère qu'elle s'accompagne d'une énorme augmentation de traitement. Il y a comme cela des organisations qui paient mieux que d'autres, certaines accordent même des vice-présidences.

M. Carmichael: C'est vrai.

C'est pour moi un plaisir de me trouver parmi vous ce soir pour parler de la réforme fiscale dans le contexte du programme d'action d'ensemble du Canada pour l'année 1987.

Je vais m'appuyer pour cela sur le tour d'horizon annuel des politiques et des perspectives, que l'Institut a publié en décembre dernier et sur d'autres études que nous avons réalisées depuis lors concernant la réforme fiscale.

Dans notre tour d'horizon des politiques du mois de décembre nous disons que le Canada se trouve, à notre sens, au carrefour de trois orientations économiques en 1987: la première est la politique du commerce extérieur, qui met en jeu nos négociations avec les Etats-Unis en vue d'une entente commerciale globale; la deuxième est la réduction du déficit fédéral et la troisième la réforme fiscale.

A nos yeux, les choix que fera notre pays dans ces trois domaines détermineront la direction qu'empruntera notre économie: celle d'une croissance dynamique et de la compétitivité dans les années 1990, ou bien celle de l'impasse, entravée comme nous le serons par le protectionnisme à l'étranger, les déficits budgétaires massifs et la lourde fiscalité.

Je ne parlerai pas des négociations commerciales ce soir, mais je veux commencer par dire quelques mots de la situation

[Text]

comments relating to the federal government's budgetary position and its attempts to reduce the budget deficit.

The budget we are expecting in February will tell us how far the federal deficit has been blown off track since last February's budget projections and will also tell us about the government's will to adopt new measures to meet the targets that were set in the February 1986 budget to reduce the deficit and the growth of the debt over the medium term.

The main reason why the budget has been blown off course in 1986 was, of course, the unexpected drop in oil and grain prices. Instead of a \$29.5-billion budget deficit in 1986-87 as projected last February, we are now anticipating a \$32-billion budget deficit, the entire \$2.5-billion drop being the result of a drop in revenues.

The Chairman: Can I ask whether you are predicting a \$32-billion deficit? In view of the first seven months' return indicating possibly a \$28-billion deficit, or maybe only a \$27-billion deficit, do you think Mr. Wilson is being accurate or being unduly pessimistic?

Mr. Carmichael: I am going to address that question in just one moment. I just wanted to say, though, that the increase in the projection from \$29.5 billion to \$32 billion is the result of a \$2.5-billion shortfall in the current fiscal year in federal revenues; \$1.7 billion of that shortfall comes from corporate tax revenues not coming in on target and the remaining \$0.8 billion comes from the early elimination of the petroleum and gas revenue tax.

In addition to these revenue losses, we would also expect somewhat higher expenditures on the basis of the agricultural assistance program announced in December 1986, part of which will fall in the 1986-87 fiscal year.

The institute has never suggested that there was a magic number in any particular year for the size of the federal budget deficit. We have always tended to focus on the key objective, which we believe is to reduce the deficit over the medium term so that the growth of the federal debt no longer exceeds the growth of the economy. It is our view that this objective is still within reach, but it could slip away if further action is not taken in next month's budget.

Now to your question, Mr. Chairman. The statistics that have recently been released indicate that the deficit has been running at about a \$28.5-billion annual rate during the first half of the 1986-87 fiscal year. For the \$32-billion projection to be realized, the deficit in the second half of the fiscal year would have to be about \$35.5 billion or \$36 billion. This would be higher than the \$35 billion in the second half of the last fiscal year.

[Translation]

budgétaire du gouvernement fédéral et de ses tentatives d'assainissement.

Le budget qui devrait être déposé en février nous dira dans quelle mesure le gouvernement fédéral est parvenu à maintenir le cap budgétaire qu'il s'était fixé en février dernier et indiquera si le gouvernement est vraiment déterminé à adopter de nouvelles mesures en vue d'atteindre les objectifs qu'il a fixés dans le budget de février 1986 en vue de réduire le déficit et le gonflement de la dette à moyen terme.

La raison principale pour laquelle le budget a dévié de son cap en 1986 réside, bien évidemment, dans la chute imprévue des cours du pétrole et des céréales. Au lieu d'un déficit budgétaire de 29,5 milliards de dollars comme on l'avait prévu en 1986-1987, il faut compter maintenant sur un déficit de 32 milliards de dollars, la totalité de la différence de 2,5 milliards de dollars étant imputable à la diminution des rentrées fiscales.

Le président: Puis-je vous demander si vous prévoyez un déficit de 32 milliards de dollars? Étant donné les résultats des sept premiers mois, qui laissent entrevoir un déficit de 28 milliards de dollars, ou peut-être même de 27 milliards de dollars seulement, pensez-vous que les prévisions de M. Wilson soient exactes ou plutôt excessivement pessimistes?

M. Carmichael: Je parlerai de cela dans un moment. Je dirai cependant que le gonflement prévu du déficit, de 29,5 milliards de dollars à 32 milliards de dollars, résulte de la réduction des recettes fédérales d'un montant de 2,5 milliards de dollars; 1,7 milliard de dollars de ce manque à gagner sont imputables au déficit des contributions fiscales des sociétés, les 800 millions de dollars restant étant imputables à la suppression anticipée de la taxe sur les recettes pétrolières et gazières.

En sus de ces recettes fiscales perdues, il faut s'attendre également à un léger dépassement des dépenses, dû au programme d'aide agricole annoncé en décembre 1986, dont une partie des frais seront encourus durant l'exercice 1986-1987.

Notre institut n'a jamais prétendu qu'il existe un chiffre magique de déficit budgétaire fédéral pour une année quelconque. Nous avons toujours cherché à concentrer l'attention sur l'objectif premier, que nous croyons être la réduction du déficit à moyen terme de manière à ce que la dette fédérale cesse de croître plus rapidement que l'économie. Nous pensons que cet objectif est encore à notre portée, mais il risque de nous échapper si d'autres mesures ne sont pas prises dans le budget du mois prochain.

Je reviens maintenant à votre question, monsieur le président. Les statistiques récemment publiées montrent que le déficit s'est accumulé à un rythme annuel d'environ 28,5 milliards de dollars durant la première moitié de l'exercice 1986-1987. Pour que la prévision de 32 milliards de dollars se réalise, le déficit accumulé durant la deuxième moitié de l'exercice devrait représenter environ 35,5 milliards de dollars ou 36 milliards de dollars en rythme annuel. Ce serait un niveau supérieur à celui de 35 milliards de dollars en rythme annuel enregistré durant la deuxième moitié de l'exercice précédent.

[Texte]

In other words, if the \$32-billion deficit target or projection that was made last September holds true, all of the improvement in the federal deficit prospects brought about by expenditure restraint and tax increases over the past three years will have been largely dissipated by the drop in oil and grain prices this year.

• 1935

The alternative, of course, is that the deficit will come in considerably lower than the \$32 billion the Minister indicated in September. Our analysis to this point suggests there is some possibility of that, but that because year-end expenditures in revenues have followed a very erratic pattern over the last several years, it is very difficult to make a precise estimate of how the revenues will eventually come in during the last three or four months of the fiscal year.

At any rate, I would just say at this point that, if the \$32 billion deficit is achieved, it will mean a very large deficit in the second half of the current fiscal year, a deficit so large that the progress the institute was convinced was being made will largely have been dissipated by the drop in oil and agricultural prices. This to us will indicate that further expenditure reductions will be required in order to get the federal budget deficit back on track and back on the projections that had previously been set.

It is our view, however, that the government has exhausted the easy areas of expenditure restraint. Some further reductions in discretionary spending may be possible, but in our view these will not add up to much, less than \$1 billion. There is also no room in our view for further tax rate increases, especially given the tax rate cuts contained in the U.S. tax reform.

It is therefore our view that the only way to achieve meaningful deficit reductions over the medium term involves, first of all, a reform of our statutory social programs that includes the family benefits programs, the elderly benefits programs, and possibly—although unlikely this year—the unemployment insurance system; and second, a comprehensive reform of the federal tax system.

This is why a year ago the institute was arguing in our policy review for the previous year that the federal government should alter its approach to tax reform, broaden the scope of that reform to make it a more comprehensive approach. I do not think it was our advice of a year ago that in fact led to the broadening and more comprehensive approach to tax reform. On the contrary, it was the rather dramatic reform of the U.S. tax system that led to the realization that, in order to remain internationally competitive, Canada had to take steps to reform its tax system.

In particular, our analysis suggests that if there were no changes in the Canadian tax system our top personal income tax rates would be about 20 percentage points higher than the new rates after the United States tax reform, and our basic

[Traduction]

En d'autres termes, si la prévision de 32 milliards de dollars, formulée en septembre dernier se révèle exacte, tout le gain découlant des coupures budgétaires et des relèvements d'impôt durant les trois dernières années aura été en grande partie absorbé par la chute des cours pétrolier et céréaliier cette année.

Il est également possible que le déficit soit considérablement inférieur aux 32 milliards de dollars dont le ministre avait parlé en septembre. D'après nos analyses, ce serait possible; en effet, les dépenses de fin d'année ont suivi un cours très imprévisible au cours des quelques dernières années, et il est difficile de prévoir avec précision les rentrées de fonds au cours des trois ou quatre derniers mois de l'année financière.

En tout cas, je signale à cet égard que, si l'on en arrive à un déficit de 32 milliards de dollars, cela signifiera un déficit fort important au cours de la deuxième moitié de l'année financière, en fait un déficit tellement important que les progrès que nous avons envisagés seront en grande partie annulés à la suite de la chute des prix du pétrole et des produits agricoles. Dans une telle conjoncture, d'autres diminutions des dépenses seront nécessaires afin d'en revenir à ce que l'on avait prévu et de contenir le déficit du budget fédéral dans les limites anticipées.

Nous pensons cependant que le gouvernement a déjà procédé aux restrictions de dépenses dans les domaines où cela peut se faire facilement. D'autres réductions dans des dépenses discrétionnaires seraient évidemment envisageables, mais ne représenteraient pas beaucoup, moins de 1 milliard de dollars. Il ne sera pas non plus possible, à notre avis, d'augmenter encore le taux d'imposition, surtout si l'on tient compte des coupures à ce poste qui sont contenues dans la réforme fiscale américaine.

Par conséquent nous estimons que la seule façon de réduire vraiment le déficit à moyen terme est tout d'abord de procéder à une réforme des programmes sociaux statutaires, ce qui comprend les allocations familiales, les allocations aux personnes âgées et peut-être, mais cela est fort peu probable cette année, l'assurance-chômage. Deuxièmement, il faudrait procéder à une réforme complète du régime fiscal fédéral.

C'est la raison pour laquelle il y a un an l'Institut, dans son examen de la politique de l'année précédente indiquait qu'à son avis, le gouvernement fédéral devrait envisager la réforme fiscale dans un sens beaucoup plus large et beaucoup plus global. Je ne crois que c'est à la suite de nos conseils d'il y a un an que le gouvernement a envisagé de procéder à une réforme plus vaste en ce domaine. Bien au contraire. À la suite de la réforme en profondeur de leur régime fiscal effectuée par les Américains, le Canada, pour rester concurrentiel au niveau international, s'est vu obligé de prendre des dispositions pour réformer son propre régime.

Ainsi, d'après nos analyses, si aucun changement ne se produisait dans le régime fiscal canadien, les taux les plus élevés d'impôt sur le revenu des particuliers seraient de 20 p. 100 supérieurs au nouveau taux américain et nos taux pour les sociétés de 10 p. 100 plus élevés qu'aux États-Unis.

[Text]

corporate tax rate would be about 10 percentage points higher than that in the United States.

So in our view, there are two imperatives driving tax reform in Canada. The first has to do with the desire to reduce the federal budget deficit and the growth of the debt over the medium term, and the second imperative is that of maintaining Canada's international competitiveness, both in international trade and as a location for investment.

There are three important elements of a comprehensive tax reform in the institute's view. The first is a sharp lowering of personal and corporate income tax rates to make the system more competitive, combined with base broadening in both the personal and corporate income taxes to even out the distribution of the tax burden.

The second major element is to shift the tax burden from the personal income tax and the corporate income tax to a new broadly based consumption tax, probably a business transfer tax, to help reduce income tax rates and to provide the necessary tax base to support Canada's existing structure of social programs.

The third element is an improved integration of the personal income tax system with social benefits to ensure that after-tax benefits are better targeted to those who need them most.

Now, we are quite aware that these three elements of tax reform would represent a major overhaul in Canada's tax system. When one looks back over the record of the past 20 years at major tax reform attempts, one seems quite justified in being somewhat sceptical about our ability to carry this off.

• 1940

In my view, the Carter proposals of the late 1960s and the MacEachen proposals of the November 1981 budget both failed because of lobbying by particular groups to maintain existing tax preferences.

In the rest of my opening comments I would like to talk about three areas of the upcoming tax reform in Canada this time that I believe will be highly contentious: first, the business transfer tax; second, the treatment of depreciation in the corporate income tax; and third, the issue of the overall fairness of the income tax reform. First of all the business transfer tax.

It is the institute's view that replacing the existing manufacturer sales tax with a broadly based consumption tax, or a business transfer tax, is central to reducing income tax rates to within striking distance of those in the United States. Some base broadening of the personal income tax and the corporate income tax is possible, but Canada's system is not as riddled with exemptions as the old U.S. system, so if we want to get our income tax rates down near the U.S. levels, we will need a

[Translation]

Deux raisons militent, à notre avis, de façon impérative en faveur de la réforme fiscale canadienne: tout d'abord, le désir de réduire le déficit budgétaire fédéral et la croissance de la dette à moyen terme et l'obligation de maintenir les possibilités de concurrence internationale du Canada, à la fois pour le commerce international et les investissements étrangers dans notre pays.

À notre point de vue, toute réforme fiscale globale doit comprendre les trois éléments suivants: une forte diminution des taux de l'impôt sur le revenu des particuliers et des sociétés pour que le système soit plus concurrentiel ainsi qu'un élargissement de l'assiette de l'impôt sur le revenu des particuliers et des corporations, ce qui permet une meilleure répartition du fardeau fiscal.

Deuxièmement, il convient de faire passer le fardeau fiscal de l'impôt sur le revenu des particuliers et des sociétés à un nouvel impôt général sur la consommation, probablement une taxe sur les transactions, ce qui permettrait de réduire les taux de l'impôt sur le revenu tout en assurant l'assiette fiscale nécessaire pour soutenir la structure des programmes sociaux actuels.

Troisièmement, l'amélioration de l'intégration du régime fiscal au système de prestations sociales pour assurer un meilleur ciblage des avantages après impôt au profit de ceux qui en ont le plus besoin.

Nous nous rendons compte que ces trois éléments de réforme fiscale représenteraient une refonte importante du régime canadien. Si l'on se reporte à la situation qui a prévalu au cours des vingt dernières années, à la suite de différentes réformes fiscales, il est normal de faire preuve de scepticisme quant à notre capacité de réaliser une réforme fiscale d'envergure.

À mon avis, les propositions Carter de la fin des années 60 et MacEachen du budget de novembre 1981 ont toutes deux échoué à cause de démarchage de la part de certains groupes désirant maintenir les avantages fiscaux existants.

Pour terminer mon exposé, j'aimerais maintenant aborder trois domaines de l'actuelle réforme fiscale canadienne qui seront fortement critiqués. Tout d'abord, la taxe sur les transactions commerciales, deuxièmement, l'amortissement dans le calcul de l'impôt sur le revenu des sociétés et, troisièmement, la question de l'équité de la réforme en matière d'impôt sur le revenu. Tout d'abord, étudions la taxe sur les transactions commerciales.

L'Institut estime qu'il est tout à fait essentiel, pour réduire les taux d'impôt sur le revenu et les ramener à des taux semblables à ceux des États-Unis, de remplacer la taxe existante de vente à la fabrication par une taxe sur la consommation, ayant une assiette beaucoup plus large, ou une taxe sur les transactions commerciales. Les impôts sur le revenu des particuliers des sociétés au Canada ne comprennent pas autant d'exemptions que dans l'ancien régime américain et, par

[Texte]

new broad-based tax. Therefore in our view the business transfer tax is probably the central element of a comprehensive tax reform in Canada.

I will list four arguments I have anticipated you will hear, or have already heard, against the business transfer tax. The first argument is that such a tax tends to be regressive.

By itself a business transfer tax would indeed be regressive. But this could be offset—and I am quite sure the intention is to offset it—with a tax credit within the personal income tax system. In fact, a sales tax credit was already established in the February 1986 budget, and so some increment to this tax credit would offset the regressive nature of the business transfer tax.

In the end, what matters is not whether the business transfer tax itself is regressive, but whether the progressivity of the entire tax system—that is, the personal tax system and the sales tax system—is at the desired level. So my point is that the regressivity of the business transfer tax can be offset within a broader tax reform.

The second argument against the business transfer tax is what is sometimes referred to as the “leviathan argument”; that is, that the revenue-raising potential of the business transfer tax is so large it could be used to increase the size of government in future. This argument I believe must be taken seriously. But in the end it is the political system, really, that must be responsible for giving Canadians the amount of government they want. There is no necessity that a business transfer tax would lead to a larger government sector. On the contrary, it might lead to a more rapid reduction in the federal deficit.

A third possible argument against the business transfer tax at the federal level is that it infringes on the provincial government's tendency to occupy the sales tax area. Some provinces may be concerned about the greater federal presence in the sales tax field and for these and other reasons decide to oppose the introduction of a new business transfer tax. Of course, on the other hand, it is equally possible to argue that the provinces may wish to reform their own retail sales tax systems in a way that uses the business transfer tax as a base for their sales taxes.

The fourth argument against a business transfer tax I believe you will be hearing is that such small businesses will be unable to shift such a tax forward to consumers. Fears, I believe, have already been expressed that some small firms in the service sector will be driven into the underground economy because of their inability to pass the tax onward to consumers.

[Traduction]

conséquent, si nous voulons que nos taux d'impôt sur le revenu se rapprochent de ceux des États-Unis, nous devons avoir recours à une nouvelle taxe à assiette élargie. C'est précisément la raison pour laquelle nous estimons que la taxe sur les transactions commerciales est sans doute l'élément central d'une réforme fiscale globale au Canada.

Je vous citerai maintenant quatre arguments que vous entendrez, ou que vous avez déjà entendu, qui seront utilisés par des personnes qui s'opposent à une telle taxe sur les transactions commerciales. Pour s'opposer à celle-ci certaines personnes invoquent le caractère régressif de la TTC.

Une telle taxe est en elle-même régressive, c'est un fait, mais pour compenser un tel effet, on pourrait prévoir un dégrèvement en ce qui concerne l'impôt sur le revenu des particuliers. Un crédit d'impôt au titre de la taxe sur les ventes figurait déjà dans le budget de février 1986, et il suffisait de l'augmenter.

Ce qui est important en fait, ce n'est pas de savoir si la taxe sur les transactions commerciales est en elle-même régressive ou non, mais bien si tout le régime fiscal—l'impôt des particuliers et la taxe de vente—est suffisamment progressif. Le caractère régressif de la TTC pourrait par conséquent être rectifié dans le contexte d'une réforme fiscale globale.

Un autre argument invoqué parfois à l'encontre de cette taxe sur les transactions commerciales est celui de la possibilité de créer un véritable monstre gouvernemental avec les recettes provenant de la perception d'une telle taxe. Un tel argument doit être pris très au sérieux. Cependant, en fin de compte, c'est au système politique lui-même de prendre ses responsabilités pour donner aux Canadiens l'appareil gouvernemental dont ils ont besoin. Rien n'oblige le gouvernement à se servir des recettes très élevées provenant de cette taxe pour augmenter l'importance du secteur public. Bien au contraire, le gouvernement pourrait se servir de ces recettes pour réduire plus rapidement encore le déficit fédéral.

Un troisième argument contre cette taxe est que celle-ci pourrait intervenir dans un champ de compétence qui est traditionnellement celui des gouvernements provinciaux, puisque ce sont ces gouvernements qui perçoivent la taxe de vente. Certaines provinces s'inquiéteront peut-être de la présence plus grande du gouvernement fédéral dans ce domaine et voudront pour cette raison et d'autres également s'opposer à l'adoption d'une nouvelle taxe sur les transactions commerciales. Cependant, il est également possible de dire que les provinces voudront sans doute réformer leur propre système de taxe de vente au détail en se servant comme base de cette taxe sur les transactions commerciales.

Quant au quatrième argument que vous entendrez sans doute invoquer par des personnes qui s'opposent à l'introduction de cette nouvelle taxe, c'est qu'il sera impossible pour les petites entreprises de transmettre cette taxe aux consommateurs. Des craintes ont déjà été exprimées en ce qui concerne certaines petites firmes du secteur privé qui pourraient très bien vouloir créer une économie parallèle pour cette raison précisément.

[Text]

In my opinion, this argument is easily overstated. Small producers are already going underground because of high personal income tax rates; surtaxes, relatively high rates.

• 1945

The ability of a business transfer tax to help with the reduction of personal income tax rates would help reverse this tendency that is already going on of putting small producers into the underground economy.

There is an argument that those service where do-it-yourself is a major alternative to the purchase of existing services through the market, these firms would be limited in their ability to shift the business transfer tax to the consumer, and there may be some grounds for this.

At the same time, it would be our view that this is a relatively small part of the service sector and that broadening the base of the sales tax to include goods and services would nevertheless be a worthwhile objective of tax reform. We believe that the effect on small producers would tend to be offset by the fact that if a business transfer tax shifts the burden away from the personal income tax, all consumers will have more take-home pay and therefore will be able to afford the somewhat higher prices inclusive of a business transfer tax.

My point in raising these four arguments against a business transfer tax is that I think it is quite possible, on this basis, to predict the sources of opposition to a business transfer tax as a replacement for the manufacturer sales tax.

First, social policy groups fearing the regressivity of the tax will legitimately focus on the size of the sales tax credit. Second, anti-government ideologues will focus on the leviathan argument. Third, some provinces opposing reform will focus on the jurisdictional issue. And fourth, small businesses will tend to look for exemption for small firms and for certain sectors of the economy.

The possibilities for coalitions among these groups are obviously quite significant, but in our view it is important to recognize that there is a national interest in reducing the income tax rates and that if the most direct route to doing this is through some shift in the burden from income taxes to the sales tax, the national interest needs to be put ahead of these particular special interests.

A second area I will spend a few minutes on is the corporate tax reform. Here, the key area will be the treatment of depreciation in the tax system or the capital cost allowance.

In the May 1985 tax reform paper, the government proposed a move away from accelerated depreciation for certain types of assets including the following: manufacturing and

[Translation]

À mon avis, il est facile d'exagérer en la matière. En effet, les petits producteurs ont déjà créé une sorte d'économie parallèle à cause des taux élevés d'imposition sur le revenu des particuliers et des surtaxes.

L'instauration d'une taxe sur les transactions commerciales ferait contrepoids à la réduction des taux d'imposition des particuliers et contribuerait à renverser cette tendance que nous remarquons sur le marché, à savoir que les petits producteurs passent à l'économie parallèle.

Certains pourraient faire valoir que les petites entreprises peuvent difficilement répercuter sur les consommateurs la taxe sur les transactions commerciales, notamment lorsqu'elles offrent des services que les consommateurs peuvent aisément se procurer autrement.

En même temps, nous estimons que cela représente une part relativement faible du secteur des services et que l'élargissement de l'assiette de la taxe de vente en y incluant les biens et les services serait un objectif justifiable de la réforme fiscale. Nous croyons que l'instauration d'une taxe sur les transactions commerciales atténuerait les répercussions sur les petits producteurs, en ce sens qu'elle permettrait de réduire le fardeau de la fiscalité des particuliers de sorte que tous les consommateurs auraient davantage de revenus disponibles et pourraient se permettre de payer des prix légèrement plus élevés qui incluraient la taxe sur les transactions commerciales.

Je fais état de ces quatre arguments contre l'instauration d'une taxe sur les transactions commerciales parce qu'il est très probable, à mon avis, de prévoir ainsi quels groupes s'opposent au remplacement de la taxe sur les ventes des fabricants par une taxe sur les transactions commerciales.

Premièrement, les groupes qui s'intéressent à la politique sociale craignent le caractère régressif de cette taxe et mettront légitimement l'accent sur l'ampleur du crédit d'impôt au titre de la taxe de vente. Deuxièmement, les idéologues qui contestent la prépondérance de l'État mettront l'accent sur sa tendance au gigantisme. Troisièmement, certaines provinces opposées à la réforme insisteront sur le partage des compétences en matière de fiscalité. Quatrièmement, les petites entreprises s'intéresseront surtout aux exemptions accordées aux petites entreprises et à certains secteurs de l'économie.

Ces divers groupes d'intérêt pourront évidemment former des coalitions mais, à notre avis, il est important de reconnaître que la réduction des taux d'imposition est dans l'intérêt de la nation toute entière. Par conséquent, si la façon la plus simple d'atteindre cet objectif, c'est de faire passer le fardeau fiscal de l'impôt sur le revenu à la taxe de vente, il faut que l'intérêt national l'emporte sur les intérêts particuliers.

J'aimerais maintenant consacrer quelques minutes à la question de la réforme de l'impôt sur le revenu des sociétés. L'élément clé ici sera le traitement fiscal de la dépréciation ou de la déduction pour amortissement.

Dans les propositions de réforme fiscale de mai 1985, le gouvernement proposait de modifier les taux d'amortissement accéléré sur certaines immobilisations notamment: les biens de

[Texte]

processing assets which currently have a three-year write-off period; energy saving and pollution control assets, also a three-year write-off period; resource extraction equipment; automobiles and heavy construction equipment. The proposal in the May 1985 discussion paper was to move to a 25% declining balance method for each of these asset types.

It is our view that in looking at a reform of the depreciation system within the corporate tax it is very important to look at how the United States has reformed its corporate income tax system. The U.S. reform was not so straightforward. The original proposal from the Treasury Department was to phase out all forms of accelerated depreciation. In other words, to charge depreciation for taxes based on the economic life of particular assets.

This approach was attacked by a number of economists and tax specialists. Martin Feldstein, the former chairman of the Council of Economic Advisers in the United States, for example, argued that if this approach to depreciation were taken, capital that now goes into equipment would be diverted into construction of office buildings, shopping centres, housing and other types of investment that do not have the same favourable effects on employee productivity. American industry would lose the productivity-increasing equipment needed to remain competitive in many high technology world markets.

Our assessment of the U.S. tax reform is that it heeded this warning by implementing a complex restructuring of the depreciation system within the U.S. corporate tax.

• 1950

For most types of equipment, the new U.S. tax law will allow a more rapid depreciation method; that is, a 200% double declining balance method. But it will increase the depreciation period on certain assets. So what results, as I said, is a complex restructuring of depreciation.

Let me summarize what I think the end result will be. First of all, high-technology tools and equipment will be written off over three years, as they were under the old law, but using a faster depreciation method. Therefore, even more of the write-off for these types of assets will be taken in the first and second years.

Second, for assets like cars and trucks, computer equipment, research and development assets, oil and gas drilling, depreciation will be reduced as depreciation periods will be lengthened. But this will be offset to some extent by the faster depreciation method. Now, in these particular types of assets there was already very generous depreciation in the old U.S. tax law, and the result of the new law will be to reduce to some extent the

[Traduction]

fabrication et de transformation actuellement amortis sur trois ans; les biens servant à la conservation de l'énergie et à la prévention de la pollution, également amortis sur trois ans; le matériel utilisé dans l'extraction des ressources, les automobiles et le matériel lourd de construction. Le document d'information de mai 1985 proposait un taux de 25 p. 100, selon la méthode de l'amortissement décroissant, sur ces catégories d'immobilisations.

À notre avis, avant de modifier les taux d'amortissement dans le cadre de la réforme de l'impôt sur le revenu des sociétés, il est très important de voir comment les États-Unis ont modifié leur propre régime. La réforme américaine n'a pas été aussi simple et facile à comprendre. Au départ, le Trésor américain a proposé d'éliminer graduellement toute forme d'amortissement accéléré. Autrement dit, de calculer les taux d'amortissement aux fins de l'impôt en fonction de la durée économique de certaines immobilisations.

Un certain nombre d'économistes et de fiscalistes ont critiqué cette méthode. Par exemple, Martin Feldstein, ancien président du *Council of Economic Advisers* aux États-Unis a soutenu que, si ce mode de calcul de l'amortissement était adopté, le capital actuellement investi dans les immobilisations irait plutôt vers la construction d'immeubles à bureaux, de centres commerciaux, de logements et d'autres types d'investissement qui n'augmentent pas autant la productivité des employés. L'industrie américaine aurait été privée du matériel susceptible d'accroître la productivité dont elle a besoin pour demeurer compétitive sur les marchés mondiaux des produits de haute technologie.

Notre étude de la réforme fiscale américaine révèle que les États-Unis ont pris à coeur cette mise en garde en procédant à une restructuration très complexe du régime d'amortissement dans le cadre de la réforme de l'impôt sur le revenu des sociétés.

La nouvelle loi fiscale américaine accordera pour la plupart des biens d'immobilisation un calcul plus rapide de l'amortissement, à savoir, un taux d'amortissement de 200 p. 100 selon la méthode de l'amortissement décroissant. Toutefois, la période d'amortissement sera rallongée pour certains biens. Comme je l'ai dit, cela donne une restructuration très complexe des taux d'amortissement.

Permettez-moi de vous expliquer quels seront les résultats de tout cela à mon avis. Premièrement, le matériel et l'équipement de haute technologie sera amorti sur trois ans, comme c'était le cas en vertu de l'ancienne loi, mais à un taux accéléré. Par conséquent, la déduction pour amortissement sur des biens de ce genre sera réclamée plus souvent dans la première et la deuxième année de la période d'amortissement.

Deuxièmement, les biens comme les voitures et les camions, le matériel informatique, le matériel de recherche de développement, les biens servant à l'extraction du pétrole et du gaz donneront droit à un taux d'amortissement réduit puisque les périodes d'amortissement seront allongées. Or, l'amortissement accéléré fera en quelque sorte contrepois à cette mesure. L'ancienne loi fiscale américaine accordait des taux d'amortis-

[Text]

speed with which assets can be depreciated. Nevertheless, it will still be a relatively generous depreciation.

Now, for office furniture and fixtures and most other types of basic machinery and equipment, the increases in the depreciation period will considerably outweigh the effect of the faster depreciation method. At the far end of the spectrum for property and buildings, depreciation periods are lengthened with no change in the depreciation method.

The result is that the new U.S. depreciation laws favour high-technology equipment, only slightly reduce the favourable treatment of autos, computers, and oil and gas, but very dramatically reduce the depreciation for property and basic machinery and equipment.

Based on this analysis, it is our view that maintaining the competitiveness of the corporate tax system will require not only getting corporate tax rates down toward U.S. levels, but also implementing a competitive depreciation system. In our view, this is likely to be one of the most contentious aspects of the corporate tax reform, and one would expect considerable lobbying by the high-tech sector, the auto industry, oil and gas, and real estate development in order to ensure that their interests are considered.

Assessing the national interest in this area is likely to be quite difficult, but it is our view that the ultimate objective must still be to secure sufficient base broadening to lower rates, although within the constraint that the depreciation system must be competitive with that in the United States.

The last area I will talk about briefly is the question of fairness and the redistribution of tax burdens. It is our view that competitiveness and efficiency will be important themes of the tax reform, but realistically much of the debate is likely to focus on the nature of the redistribution of tax burdens among Canadians.

With the budget deficit expected to remain high, tax reform is not a panacea for reducing the overall tax burden. Rather, it promises a shifting and a levelling out of the tax burden across individuals and across economic activities. Some individuals and firms will pay less tax; others will pay more. What will prove to be important is how the overall package of reforms redistributes the tax burden and whether the new distribution is preferred by a majority of Canadians.

A concern of ours at the institute is the need for credible analyses of the distributional effects of the overall package and suggested alterations to the package that will be presented by the Minister of Finance. A tax simulation model was available to the elected policy-makers in the United States when they were considering the proposals for tax reform and looking at

[Translation]

sement très généreux pour ce genre de biens, mais la nouvelle loi réduira dans une certaine mesure la rapidité avec laquelle ces immobilisations pourront être amorties. Néanmoins, le régime de l'amortissement demeurera relativement généreux.

Par contraste, la prolongation de la période d'amortissement sera plus avantageuse que les dispositions permettant l'amortissement accéléré dans le cas d'immeubles et de fournitures de bureaux et la plupart des autres genres d'équipement et de matériel de base. Dans le cas de certains biens et immeubles, les périodes d'amortissement sont rallongées sans que les taux soient modifiés.

Par conséquent, la nouvelle loi américaine sur l'amortissement favorise le matériel de haute technologie, réduit légèrement le traitement de faveur accordé à l'égard des automobiles, des ordinateurs, du matériel d'extraction du pétrole et du gaz mais réduit considérablement les avantages de l'amortissement pour les biens et l'équipement de bas de gamme.

Compte tenu de cette analyse, nous estimons que, pour maintenir la compétitivité du régime d'imposition des sociétés, il nous faudra non seulement réduire l'écart entre nos taux d'imposition des sociétés et les taux américains mais aussi adopter un régime d'amortissement compétitif. Ce sera sans doute là l'un des aspects les plus controversés de la réforme de l'impôt sur les revenus des sociétés, et l'on peut prévoir que le secteur de haute technologie, l'industrie de l'automobile, le secteur du pétrole et du gaz et le secteur immobilier monteront des lobbys très vigoureux pour défendre leurs intérêts.

Ce sera sans doute très difficile d'évaluer l'intérêt national à cet égard, mais nous sommes d'avis que l'objectif ultime doit être d'élargir autant que possible l'assiette fiscale afin d'abaisser les taux d'imposition tout en veillant à ce que notre régime d'amortissement soit compétitif avec celui des États-Unis.

Enfin, j'aimerais parler brièvement de la question de l'équité et du rééquilibrage du fardeau fiscal. La compétitivité et l'efficacité seront deux thèmes importants de la réforme fiscale mais nous devons nous attendre à ce que le débat porte essentiellement sur la nature des mesures de répartition du fardeau fiscal parmi les Canadiens.

Comme le déficit budgétaire devrait demeurer élevé, la réforme fiscale ne sera pas la panacée qui permettra de réduire le fardeau fiscal global. Elle permettra plutôt de déplacer le fardeau fiscal et de le faire supporter plus équitablement par tous les Canadiens et par tous les secteurs de l'économie. Certains particuliers et certaines entreprises paieront moins d'impôt; d'autres en paieront plus. L'essentiel sera de voir comment le train de mesures prises dans le cas de la réforme fiscale permettront de répartir le fardeau fiscal et si la nouvelle répartition plaira à la majorité des Canadiens.

À l'Institut, nous estimons qu'il est important de faire des analyses fiables des effets de la réforme globale en matière de répartition du fardeau fiscal et de suggérer des modifications aux propositions qui seront présentées par le ministre des Finances. Aux États-Unis, les représentants élus responsables de l'élaboration de la politique disposaient d'un modèle de simulation fiscale lorsqu'ils ont examiné les propositions de

[Texte]

alternatives, and they were able to have a quick turn-around on the distributional effects of different packages.

To our knowledge, the only counterpart of this tax simulation model that exists in Canada exists within the Department of Finance. Private sector analysts with econometric models will make estimates of the impact of tax reform, but their models cannot handle the distributional questions.

It is going to be very important, in our view, that good estimates of the distributional impact of the government's blueprint for reform and of alternatives proposed by its critics are available to inform the national debate. Without them, there is a risk that rhetoric and vested interest will dominate, and that the prospects for reform that serves the national interest will be diminished.

• 1955

That is the end of my comments.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Carmichael. Before I go to my colleagues, I want to ask you two or three questions.

First of all, you are indicating that you believe the Department of Finance has a tax simulation model. Why do you believe their tax simulation model is there, and why do you believe it is any good? We have evidence that things like SRTCs were not very accurate.

Mr. Carmichael: No, I will grant you that. Each time there has been a significant tax reform in Canada it has been accompanied by detailed estimates from the Department of Finance of the impact on individuals or families at various income levels. In the same way, the impact of changes in the corporate tax have been assessed to cross different types of industries in different regions of the country.

The expertise certainly exists within the Department of Finance. I think it is something that is to be taken advantage of. The concern is not really about the quality of that tax simulation model that is used in the Department of Finance, but the fact that no such model exists outside of the Department of Finance that can be readily brought to bear on these questions for tax reform.

I would be happier, I suppose, to see several competing models, each of which spurred the others to improve the ability to make accurate predictions, but—

The Chairman: That is going to be exactly our problems on this committee in terms of replying to anything that Finance might produce in terms of a tax reform package.

We are in the position where we either accept what the Department of Finance tells us is likely to be the case, having no faith in it at all, or we accept nothing. Are you suggesting that some other organization might be able to develop a tax simulation model that we could retain?

Mr. Carmichael: I am suggesting that such a model is important, just as you indicated. At the present time, in the

[Traduction]

réforme fiscale et étaient en mesure de juger rapidement des effets qu'auraient en matière de répartition du fardeau fiscal les divers trains de mesure proposés.

À notre connaissance, seul le ministère des Finances dispose au Canada d'analyses comparables à ce modèle de simulation fiscale. Les analystes du secteur privé, armés de modèles économétriques, feront des estimations de l'impact de la réforme fiscale mais leurs modèles n'apportent aucune réponse pour ce qui est de l'étalement du fardeau.

À notre avis, il est très important de disposer dans le cadre de ce débat national de bonnes estimations des effets qu'auront sur la répartition du fardeau fiscal les propositions de réforme présentées par le gouvernement et par les groupes d'intérêts. Sans ces estimations, il faut craindre que la rhétorique et les arguments des groupes d'intérêts ne l'emportent sur les réformes qui seraient dans le meilleur intérêt de la nation.

Voilà la fin de mon exposé.

Le président: Merci, monsieur Carmichael. Avant d'accorder la parole à mes collègues, j'aimerais vous poser deux ou trois questions.

Premièrement, nous dites-vous que le ministère des Finances possède un modèle de simulation fiscale? Pourquoi croyez-vous qu'un tel modèle existe et avez-vous des raisons de croire qu'il est fiable? Nous avons pu constater, notamment dans le cas des CIRS, que leurs prévisions n'étaient pas tellement fiables.

M. Carmichael: Non, je dois l'avouer. Chaque fois que l'on a procédé à une réforme fiscale au Canada, le ministère des Finances a publié des estimations détaillées des répercussions sur les particuliers et les familles selon les différents niveaux de revenu. De la même façon, l'impact des changements sur le régime d'imposition des sociétés a été évalué en fonction des différentes catégories d'industries dans les diverses régions du pays.

Le ministère des Finances a certainement accès aux services d'experts. J'estime qu'il faut mettre à profit ces ressources. Ce qui nous inquiète, ce n'est pas tellement la qualité du modèle de simulation fiscale utilisé au ministère des Finances mais plutôt le fait qu'il n'existe à l'extérieur du ministère aucun modèle semblable qui puisse être facilement consulté dans le cadre de la réforme fiscale.

Je préférerais certainement que de tels modèles soient préparés par divers groupes, ce qui inciterait chacun à améliorer la fiabilité de leurs prédictions mais...

Le président: Le Comité aura justement ce problème lorsqu'il sera appelé à commenter les propositions de réforme fiscale présentées par le ministère des Finances.

Nous sommes obligés d'accepter ce que nous dit le ministère des Finances, malgré nos réserves, ou de tout rejeter. Nous dites-vous qu'une autre organisation serait peut-être en mesure de mettre au point un modèle de simulation fiscale que nous pourrions utiliser?

M. Carmichael: Je dis, comme vous, qu'il est important de disposer d'un tel modèle. À l'heure actuelle, les modèles

[Text]

private sector, the macro econometric models that exist will only give you answers about tax reform that are based on whether or not the reform is going to generate more revenues or less revenues, and then they will tell you what it is going to do to economic growth.

They will not be able to answer the distributional questions. I do believe the economic—

The Chairman: Could your private models be reorganized in order to give us those requirements that we want?

Mr. Carmichael: I do not think the amount of time is available between now and the release of a tax reform white paper, unless there are things under way that I am not aware of.

The Economic Council of Canada has had a major project on tax reform under way, particularly on the corporate side, for some time, and whether or not the model that they have in house can handle all of the questions or not, you would have to ask them. But I believe, outside of the Department of Finance, the Economic Council of Canada may be more within striking distance than any other organization in developing such a capability.

The Chairman: Okay. My second question deals with Mr. MacEachen's efforts. I think it is fair to say that his reductions in tax all pass without any problem at all.

As you know, he reduced the maximum rate to 50%, including provincial tax. All of a sudden it has gone up, because no one did anything about controlling provincial appetites.

Perhaps you could comment on why you said that his efforts were of no value, because clearly he did reduce rates.

Secondly, can we draw something from MacEachen that you have not suggested, in terms of control with respect to provincial appetites for taking up "tax room"?

• 2000

Mr. Carmichael: I would say that in future tax reforms it would be wise not to give the rate reductions until there is general agreement on how the base is going to be broadened.

One concern we have is that the rate reductions could come first without agreement on how to broaden the tax base, and the result would be a further increase in the size of the federal budget deficit.

This has to be a matter of concern, given that, even with some difficulty, the United States is probably going to be working towards a lower budget deficit, and here in Canada ours as a percentage of GNP remains substantially higher than theirs.

My only suggestion would be that the two should really go together; that no reduction in rates should be implemented

[Translation]

macro-économétriques qui existent dans le secteur privé nous permettent uniquement de savoir si la réforme fiscale entraînera une augmentation ou une diminution des recettes et quelles sont les répercussions que cela aura sur la croissance économique, sans plus.

Ces modèles n'apportent aucune réponse aux questions touchant la répartition du fardeau fiscal. Je ne crois pas . . .

Le président: Ces modèles préparés dans le secteur privé pourraient-ils être remaniés de sorte qu'ils nous fournissent les réponses que nous cherchons?

M. Carmichael: Je pense que nous n'aurions pas le temps de le faire avant la publication du Livre blanc sur la réforme fiscale, à moins que le gouvernement ait prévu de faire quelque chose que nous ignorons.

Le Conseil économique du Canada effectue actuellement une étude très approfondie de la réforme fiscale particulièrement dans la mesure où elle touche les sociétés, et il faudrait peut-être que vous vous adressiez à lui pour savoir s'il dispose d'un modèle interne qui apporterait des réponses à toutes les questions que vous avez. En fait, je pense qu'à part le ministère des Finances, c'est le Conseil économique du Canada qui est le plus en mesure de mettre au point un tel modèle.

Le président: D'accord. Ma deuxième question concerne les efforts faits par M. MacEachen. À mon avis, il est juste de dire que les réductions d'impôt qu'il a faites ont toutes été acceptées sans aucun problème.

Comme vous le savez, il a rabaisé le taux maximum d'imposition à 50 p. 100, y compris l'impôt provincial. Ce taux a par la suite augmenté soudainement puisque personne n'a pris les mesures qui s'imposaient pour contrôler l'appétit des provinces.

J'aimerais que vous m'expliquiez pourquoi vous dites que ses efforts ont été en vain puisqu'il a clairement réduit les taux.

Deuxièmement, pouvons-nous nous inspirer de mesures qu'auraient prises M. MacEachen et dont vous n'avez pas parlé pour contrôler l'appétit des provinces qui s'empressent d'accaparer l'«espace fiscal» abandonné par le fédéral?

M. Carmichael: J'estime qu'il faudra lors de futures réformes fiscales éviter d'annoncer les réductions de taux avant que ne soit négocié un accord global quant à la façon d'élargir l'assiette fiscale.

Nous craignons que les taux d'imposition ne soient réduits avant qu'il n'y ait entente sur les mesures à prendre pour élargir l'assiette fiscale, ce qui provoquerait une nouvelle augmentation de la taille du déficit budgétaire fédéral.

Cela nous inquiète parce que les États-Unis réussiront probablement—avec beaucoup de difficulté, je l'admets—à réduire leur déficit budgétaire et que celui du Canada, en proportion du PNB, demeurera considérablement plus élevé que le leur.

J'estime que les deux objectifs doivent être poursuivis en même temps, à savoir qu'aucune réduction des taux ne doit

[Texte]

prior to a general agreement on how the base is going to be broadened.

The Chairman: I want to thank you for that but, as you will appreciate, Mr. Reagan, who has been promising deficit reduction for the last six years, has managed to increase his deficit.

But would you not agree with me that any attempt to use tax reform to wipe out the deficit or reduce the deficit is doomed to failure; that the tax reform by its very nature must be neutral, or in fact be a real reduction in taxes, otherwise it will not pass politically?

Mr. Carmichael: I think it should be a reduction in a lot of tax rates. I am not sure that it should necessarily be a reduction in the overall tax revenues of the government.

The possibility certainly exists that a reduction in tax rates over a period of several years will not lead to a reduction in federal revenues. In fact, if one looks at the shortfall that was announced in September of 1986 in terms of getting the budget deficit down, the lion's share of that came about because of underperformance of the corporate income tax; that is, the corporate income tax came in far less than was projected. One reason for that was the drop in oil prices. Oil and gas firms were paying lower taxes because the price of oil was down.

Another important factor, though, is that the corporate tax base has been eroding for quite some time. If there was a broadening of the corporate tax base so that the revenue projections for corporate income taxes made over the last several years were met, this would probably be considered revenue neutral. At the same time, if the tax base is not broadened, and the corporate tax revenues continue to be eroded by this narrowing of the tax base, the result in the end will be that the deficit will rise in an unexpected way. So even a revenue neutral reform has the potential of keeping the budget deficit on track in terms of falling over the next four years or five years.

The Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Thank you.

I will pursue the same line running through your opening remarks. You start off by commenting that you think there is not much left in cutting discretionary expenditures. A billion, you suggested. I guess that is a definition of what is not much. Then you suggested that in terms of tax increases that was not on. And then you moved to two possible other alternatives: social programs and tax reform.

When I looked at your written remarks, it seems to me what you have in mind for social programs effectively represents a tax increase, certainly because you are concentrating on more efficient tax delivery of social programs, and certainly remarks

[Traduction]

être mise en oeuvre avant qu'il n'y ait entente sur la façon d'élargir l'assiette fiscale.

Le président: Je vous remercie de cette réponse mais je vous signale que M. Reagan promet une réduction du déficit depuis six ans et qu'il a malgré tout réussi à l'augmenter.

Ne diriez-vous pas comme moi que toute tentative d'utiliser la réforme fiscale pour éliminer ou réduire le déficit est vouée à l'échec; que la réforme fiscale doit, de par sa nature même, avoir un effet neutre ou entraîner une réduction véritable des taux d'imposition, sans quoi elle ne sera jamais acceptable sur le plan politique?

M. Carmichael: Je crois qu'il faut abaisser toute une série de taux d'imposition. Je ne suis pas convaincu qu'il faille nécessairement réduire les recettes fiscales globales du gouvernement.

Il est certainement possible qu'une réduction des taux d'imposition sur une période de plusieurs années n'entraîne pas une réduction des recettes fédérales. En fait, si le ministre a dû annoncer en septembre 1986 que les recettes ne permettaient pas de réduire le déficit budgétaire autant que prévu, c'est largement attribuable au fait que les sociétés ont payé beaucoup moins d'impôt que prévu. Cette diminution des impôts payés résultait de la chute des cours du pétrole. Les sociétés pétrolières et gazières paient moins d'impôt à cause de l'effondrement du prix du pétrole.

En outre, il ne faut pas oublier un autre facteur très important, à savoir que l'assiette de l'impôt des sociétés se rétrécit depuis quelque temps. Si l'assiette fiscale des sociétés était élargie de façon à atteindre le niveau de recettes prévu depuis quelques années, cette mesure serait probablement neutre au plan des recettes. Par contraste, si l'assiette fiscale n'est pas élargie, les recettes provenant de l'impôt sur le revenu des sociétés continueront de reculer du fait du rétrécissement de l'assiette fiscale, et cela entraînera une augmentation imprévue du déficit. Ainsi, une réforme neutre au niveau des recettes permettrait au gouvernement de poursuivre la réduction du déficit budgétaire au cours des quatre ou cinq prochaines années.

Le président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Merci.

Je vais poursuivre dans la même veine en reprenant certains des points que vous avez soulevés dans votre exposé préliminaire. Vous dites d'abord que nous disposons d'une marge de manoeuvre discrétionnaire assez restreinte lorsqu'il s'agit de réduire les dépenses. Vous dites que nous pourrions aller chercher encore un milliard de dollars. C'est peut-être ce que vous entendez par une marge de manoeuvre très restreinte. Vous dites ensuite que la réduction ne pouvait se faire au prix d'une augmentation d'impôt. Un peu plus tard vous avez suggéré deux solutions de rechange: les programmes sociaux et la réforme fiscale.

Pourtant, j'ai l'impression en lisant votre mémoire que les propositions que vous formulez à l'égard des programmes sociaux impliquent en fait une augmentation d'impôt, notamment parce que vous préconisez une plus grande efficacité

[Text]

in terms of tax reform suggest also possibly raising more money in the tax reform process.

Do I gather that in effect what you are saying is there is no vertical room in the tax system for increases, but you feel, both with respect to the social programs and tax reform, that there is a lot of room horizontally? Indeed, you seem to be encouraging the committee to look at these horizontal moves, or base-broadening, whatever you want to call it, as part of the continuing emphasis that I believe you are calling for on deficit reduction.

• 2005

Mr. Carmichael: Let me clarify the institute's view on deficit reduction. After the February 1986 budget, we examined the medium-term fiscal plan, the five-year projection of federal revenues, expenditures, and the budget deficit. It was our assessment at that time that the fiscal plan put in place last February was a credible fiscal plan that would reduce the budget deficit substantially over the five-year time horizon and bring it down to the point where the public debt was no longer growing faster than the economy.

The experience since then has reduced our confidence in the ability of the current fiscal plan to meet that medium-term objective. The concern we have is that the tax system is not generating revenues at the rate at which it was projected to generate revenues and, at the same time, the social program system continues to grow in line with or faster than the growth of the Gross National Product.

For some time we have been suggesting or proposing that the way to deal with this problem is not to make restrictive cuts in social programs strictly for the purpose of reducing the budget deficit, but to restructure those programs so that over a period of several years their growth is reduced and the after-tax benefits that flow out of those programs are directed to those who need them most. We have suggested ways in which some of those reforms could be done: the horizontal types of reforms to which you are referring.

On the tax side, we have not generally favoured significant increases in the size of federal revenues relative to the GNP, but our concern is that, even in the credible fiscal plan that was put in place last February, the revenues obviously have not been coming in on the target established. This is partly because a number of our tax bases are becoming eroded, and we have been forced to go to higher and higher tax rates in order to try to generate the amount of revenues required to bring the budget deficit down.

Our proposal here has been to go a different route, and that is to broaden the tax base, which includes the sales taxes and the personal and corporate income taxes, and combine this with some reduction in tax rates to provide some additional stimulus at the margin to individuals within the economy.

So our focus in both reform of social programs and tax reform is not primarily to get the budget deficit down, but we do believe that when one looks at how the social programs and

[Translation]

fiscale dans la prestation des services sociaux, et vous dites par ailleurs que la réforme fiscale permettrait peut-être d'aller chercher davantage de revenus.

Dois-je comprendre que vous dites que nous avons atteint la limite des augmentations d'impôt mais qu'il nous serait encore possible d'élargir l'assiette fiscale au moyen d'une réforme des programmes sociaux et de l'impôt? De fait, vous semblez encourager le comité à examiner ces mesures horizontales, l'élargissement de l'assiette fiscale, appelez cela comme vous le voulez, dans le cadre de la réduction du déficit qui doit continuer d'être d'une importance capitale.

M. Carmichael: Permettez-moi de préciser la position de l'Institut à propos de la réduction du déficit. Après que le budget de février 1986 a été présenté, nous avons examiné le plan fiscal à moyen terme, les prévisions de recettes et de dépenses quinquennales du gouvernement fédéral ainsi que le déficit budgétaire. À l'époque, nous avions conclu que le plan fiscal établi en février dernier était crédible et permettrait de résorber de façon significative le déficit budgétaire en cinq ans, à tel point que la dette publique n'augmenterait pas plus rapidement que l'économie.

Or, les événements de ces derniers temps ont quelque peu tempéré notre confiance; nous nous demandons maintenant si ce plan fiscal réussira à atteindre l'objectif fixé. Ce qui nous inquiète, c'est que les recettes fiscales n'ont pas atteint le niveau projeté alors que les dépenses sociales ne cessent de croître; elles s'alignent sur le taux de croissance du produit national brut ou augmentent plus rapidement.

Depuis un certain temps, nous avons dit que ce problème pouvait être réglé non pas en limitant les programmes sociaux dans le seul but de réduire le déficit budgétaire, mais en restructurant ces programmes pour en limiter la croissance au bout d'un certain nombre d'années et pour que les avantages après impôt qui découlent de ces programmes aillent à ceux qui en ont le plus besoin. Nous avons proposé des moyens d'y parvenir, notamment les réformes de type horizontal dont vous avez parlé.

Côté fiscal, nous ne sommes pas généralement en faveur d'augmentations importantes des recettes par rapport au PNB, mais ce qui nous inquiète, même compte tenu de ce plan fiscal tout à fait crédible qui a été proposé en février dernier, c'est que les recettes n'ont pas atteint le niveau escompté. Ce phénomène est en partie attribuable au fait que notre assiette fiscale s'effrite, ce qui a poussé le gouvernement à augmenter continuellement les taux d'imposition en vue de prélever les sommes nécessaires à la réduction du déficit budgétaire.

Nous avons choisi d'emprunter une autre voie, nous proposons un élargissement de l'assiette fiscale notamment des taxes de vente, de l'impôt sur le revenu des personnes physiques et des sociétés ainsi qu'une réduction des taux d'imposition pour stimuler les agents économiques.

Ainsi, lorsque nous proposons une réforme des programmes sociaux et une réforme fiscale, ces réformes ne visent pas nécessairement à réduire le déficit, mais nous estimons qu'elles

[Texte]

the tax system are going to be reformed it ought to be consistent with a medium-term deficit-reduction objective.

Mr. McCrossan: If you would let me restate that in layman's terms, if we just look at the social program net after-tax expenditures—and we are looking at 1987 as the base year—you are suggesting that we redesign the programs in such a way that the 1987 net expenditures are comparable under either the pre or the post system; but if we were to compare the 1990 expenses under both systems then you would want the new system to have a bias towards lower expenditures by 1990 compared to the existing system.

So you are suggesting basically a neutral start but something which would be biased towards lower expenditures given future expected changes. Is that right?

Mr. Carmichael: That is right, but I would qualify it by saying that the reductions should come about not primarily because the system was becoming less generous as time went on but because the incentives built into the system would be better structured. So by 1990 or 1991, if we were able to change our social program system so that, for example, some of the high benefit reduction rates that exist on certain social programs, both at the federal and provincial levels, were reduced and the incentives for individuals who are currently unemployed or who currently are on welfare to return to work were increased, then perhaps by the turn of the next decade we would be operating at a lower unemployment rate with a faster-growing economy; therefore, with larger federal revenues and smaller expenditures on social programs.

• 2010

So it is not strictly an effort to squeeze or restrain the social programs. It is to design them better within the context of the broader tax reform, to get the economy performing better, and to bring the budget deficit into better balance.

Mr. McCrossan: May I then just come back then to your very opening remarks, before you got into it, when you were talking about the fact that in order to meet the \$32 billion objective, at this time our target, we would have to be running a \$36 billion pro rata deficit. It would seem to me there are four key items that went into the budget projection. One was interest rates, since interest expenditures account for a quarter of the total expenditures. Interest rates now are running... I guess through the piece they have averaged out below the budget objective, but obviously since the beginning of the year, for the last quarter of the fiscal year, they are going to be running substantially below.

Oil prices did not meet expectations—this is just running through the four key items that were identified in the budget—or did not meet objectives through the first three quarters; but once again, now I believe they are over the budget figure, which was \$15 a barrel.

Mr. Carmichael: No, \$22.50. They are still below.

[Traduction]

doivent aller de pair avec une réduction du déficit à moyen terme.

M. McCrossan: Si vous me permettez de reformuler ce que vous avez dit en termes plus simples, si nous examinons le coût net après impôt des programmes sociaux—prenons l'année 1987 comme année de référence—vous proposez une restructuration des programmes pour que les dépenses nettes en 1987 soient les mêmes que sous le régime de l'ancien système ou du système futur; mais si nous devons comparer les dépenses de 1990 sous le régime de ces deux systèmes, ces dernières devraient, à votre avis, selon le nouveau système, être moins importantes d'ici 1990 par rapport au système actuel.

Vous proposez donc que l'on commence au point mort mais que les dépenses soient moindres compte tenu des modifications qui seront apportées à ce système à l'avenir. Est-ce cela?

M. Carmichael: Oui, mais j'ajouterais que ces réductions ne devraient pas être attribuables à un effritement de ces programmes mais plutôt à la restructuration des stimulants que comporte le système. Ainsi, d'ici 1990 ou 1991, si notre système de sécurité sociale était tel que le nombre élevé d'avantages que renferment certains programmes sociaux tant fédéraux que provinciaux était réduit et que les chômeurs ou les assistés sociaux étaient davantage encouragés à trouver un emploi, d'ici la fin de la décennie suivante, le taux de chômage aurait baissé alors que la croissance de l'économie aurait été plus forte; par conséquent, les recettes du gouvernement fédéral augmenteraient et les coûts des programmes sociaux diminueraient.

Il ne s'agit donc pas simplement de comprimer ou de limiter les programmes sociaux. Il s'agit de les restructurer tout en modifiant le régime fiscal, en améliorant les indicateurs économiques et en équilibrant davantage la baisse du déficit budgétaire.

M. McCrossan: Puis-je revenir à ce que vous avez dit au tout début. Vous avez fait remarquer que, si nous voulions que le déficit ne dépasse pas 32 milliards de dollars, ce qui est l'objectif fixé, le déficit au prorata devrait être de 36 milliards de dollars. Il me semble que quatre éléments clés entrent dans la préparation des projections budgétaires. Premièrement, les taux d'intérêt, les frais d'intérêt représentant un quart de nos dépenses totales. Les taux d'intérêt s'élèvent maintenant... Je suppose qu'ils sont inférieurs à ce que prévoyait le budget, mais il est manifeste que, depuis le début de l'année, ils seront de beaucoup inférieurs aux objectifs fixés par le budget lors du dernier trimestre de l'exercice budgétaire.

Par contre, on ne peut pas dire autant pour les coûts pétroliers—et je passe en revue simplement les quatre éléments clés cités dans le budget—les prix du pétrole n'ont pas atteint les objectifs fixés au cours des trois premiers semestres; mais là encore, je crois qu'ils dépassent le chiffre cité dans le budget, qui était de 15\$ le baril.

M. Carmichael: Non, 22.50\$; ils ne le dépassent pas encore.

[Text]

Mr. McCrossan: So we are up at \$19.50 now. So we are just about there.

Other non-oil commodity prices, outside the food sector, also seem to be recovering. I am talking about paper, metals, and things like that. The unemployment rate, I believe, is running below the budget projection, again.

So if the fundamental things that affect tax revenues and expenditures are running at or better than the budget projections in the last quarter, what is the credibility of guessing that we are running a \$36 billion *pro rata* deficit now rather than continuing the \$26 billion, \$27 billion, \$28 billion we ran in the first half?

Mr. Carmichael: I am just indicating that if we come in with a \$32 billion deficit, which would be on the September target, we should be concerned.

Mr. McCrossan: Absolutely.

Mr. Carmichael: Then we would be running a \$36 billion deficit in the second half of the year, which would be worse than the second half of the previous fiscal year. This would be a cause for concern, not a cause for saying we have met our target.

The other point I would like to make . . . I agree with the four areas, with one caveat, and that relates to oil prices. Oil prices went down. The major revenue-raiser from oil and gas revenues was the Petroleum and Gas Revenue Tax. It was eliminated. So now when oil prices go back up there will be some rebound through the corporate income tax system, but the revenues that had been marked down because of the early elimination of the Petroleum and Gas Revenue Tax will not come back. In my opinion it was a very worthwhile move to remove the Petroleum and Gas Revenue Tax at the time, so I am not arguing it should be reinstated, by any means. But there will not be a bounce back in revenues even if we get up to \$22.50 or a higher oil price.

Mr. Layton: My question is exactly on what my colleague, Mr. McCrossan, was saying, that there are all these basic indicators that seem to have produced this first-half result, which was better notwithstanding some of the other problems we had, such as the lower oil prices and so forth. But the gradual improvement in the employment picture, or unemployment picture, whichever side of that ledger you want to look at, and a certain very remarkable reduction in interest rates, suggest to me, just by straight arithmetic projection, we should be even better off in the second half of this current fiscal year than we were in the first half. Do you have any evidence from your point of view of what could act to reverse that natural trend we seem to be on?

• 2015

Mr. Carmichael: The trend we are on, when one examines the numbers, seems to be coming from better-than-expected revenues. That is both on the personal side and to a lesser extent on the corporate side. There are some indications that around this time of year, or even in the few months preceding

[Translation]

M. McCrossan: Oui, mais le baril coûte maintenant 19.50\$ si bien que nous nous en approchons.

Les coûts des produits de base non pétroliers, hormis le secteur alimentaire, semblent regagner le terrain perdu. Je parle du papier journal, des métaux, etc. Le taux de chômage, si je ne m'abuse, est inférieur à celui prévu par le budget.

En conséquence, si les indicateurs économiques dont dépend l'importance des recettes et dépenses fiscales sont meilleurs que ne le prévoyait le budget au cours du dernier trimestre, à quoi sert de prévoir un déficit au prorata de 36 milliards de dollars au lieu de se fonder sur le déficit de 26 milliards, 27 milliards ou 28 milliards de dollars que nous avons enregistré au cours du premier semestre?

M. Carmichael: Je vous disais simplement que, si le déficit est de 32 milliards de dollars, au mois de septembre, nous devrions nous inquiéter.

M. McCrossan: Absolument.

M. Carmichael: Ainsi, le déficit enregistré au cours du second semestre serait de 36 milliards de dollars, déficit qui serait plus important que celui enregistré lors du second semestre de l'exercice budgétaire précédent. Il faudrait s'en inquiéter et non pas dire que nous avons atteint notre objectif.

Et je voudrais ajouter . . . Je suis du même avis que vous à propos des quatre indicateurs économiques, à une exception près, ce sont les coûts pétroliers. Le prix du pétrole a chuté. Le gouvernement tirait le plus gros de ses recettes de la taxe sur les recettes pétrolières et gazières. Or, cette taxe a été abrogée. Ainsi, lorsque les coûts pétroliers augmenteront, l'impôt sur le revenu des sociétés augmentera également, mais les recettes qui avaient été enregistrées à la baisse en raison de la suppression plutôt que prévu de la taxe sur les recettes pétrolières et gazières sont perdues à tout jamais. À mon avis, il était bon de supprimer cette taxe si bien que je ne vais certainement pas demander à ce qu'elle soit restaurée. Mais les recettes n'augmenteront pas même si le prix du pétrole atteint 22.50\$ le baril.

M. Layton: Je reviens à ce que disait mon collègue, M. McCrossan, lorsqu'il faisait remarquer que ces indicateurs économiques ont été meilleurs que prévu pendant le premier semestre, indépendamment des problèmes que nous avons eus, notamment la chute des coûts pétroliers, etc. Mais l'amélioration progressive de la situation de l'emploi ou du chômage, selon que vous êtes optimiste ou pessimiste, et la chute extraordinaire des taux d'intérêt me donnent à penser, en faisant de simples projections arithmétiques, que nous devrions être en meilleure posture au cours du second semestre de cet exercice budgétaire. Existe-t-il des indices qui vous permettent de croire que ce ne sera pas le cas?

M. Carmichael: D'après l'analyse des chiffres, si la situation semble bonne, c'est parce que les recettes ont été supérieures à celles qui avaient été prévues, tant du côté des particuliers que, dans une moindre mesure, des sociétés. À cette époque de l'année, et même un peu avant, les entreprises savent à peu

[Texte]

this, companies get a pretty good fix on what their annual position is going to be and make judgments as to how much further corporate income tax they will need to pay in order to meet their annual tax assessment for the coming year.

There is some indication that the rather good growth of corporate tax revenue in the first six months of the year could slow down in the second half of the year. In other words—

Mr. Layton: But, Mr. Carmichael, it only represents 20%-odd of the total revenue.

Mr. Carmichael: That is right.

Mr. Layton: So it cannot change a great deal. The personal income tax side is certainly holding because there is every evidence that the people working are still working and earning at least what they did earn, not necessarily with major increases, but not roll-backs. So with 70% assured, 20% may be hazy because of the corporate tax question and the sales tax running good because the consumers have the money to spend.

Now one thing, if you had said, oh, government is going to be very typical and spend 20% of its expenditure in the last month. But this government, I think, has demonstrated in both the last two years that is not the way government should be run. There is every reason to believe, and certainly there are public statements from the President of Treasury Board to indicate that will not happen, that there is a freeze on those loose, lapsing funds that we always used to have around to keep our budgets up.

So with all of this new attitude as well as determination, it would seem to me the economists in our country should be saying that if we continue to do what we are doing we are not going to have any major change in this last quarter. If anything, we should start to be predicting even more positively that we will have a reduction that is considerably lower than the Minister of Finance indicated way back in September we should look at because of his new expenditures that he had to absorb for the farmers and so on.

So my real challenge is to you—and I have another question I would like to go to—but is there anything from your point of view in the institute that indicates to you why or how the government could lose this present \$1.2 billion per month deficit production rate that is going on?

Mr. Carmichael: No, I am basically with you. I was indicating the corporate income tax only because there are some potential risks to continuing, and there is, if one looks at the numbers, a traditional pattern for the deficit to be larger in the second half of the fiscal year than in the first half of the fiscal year.

Now, that can be because of increased expenditures in the last month of the year. It can be because of shifting of taxes at the year end. But I would be delighted, let me say, if in fact the budget deficit came in at—

Mr. Layton: I am not asking you to be happy as a whole.

[Traduction]

près quel sera leur chiffre d'affaires annuel, ce qui leur permet de calculer l'impôt sur le revenu qu'elles devront payer en vue de s'acquitter de leurs obligations fiscales pour l'année en cours.

Selon certains indices, la hausse des recettes fiscales provenant des sociétés au cours des six premiers mois de l'année devrait ralentir au cours du second semestre. Autrement dit . . .

M. Layton: Oui, mais monsieur Carmichael, ces recettes ne représentent que 20 p. 100 environ des recettes totales.

M. Carmichael: Vous avez raison.

M. Layton: Elles ne peuvent donc pas varier beaucoup. L'impôt sur le revenu des personnes physiques demeure stable, car tout nous porte à croire que ceux qui travaillent continuent de travailler et gagnent au moins autant qu'ils gagnaient l'année dernière, les augmentations de salaires n'ayant pas été nécessairement importantes, mais il n'y a pas eu non plus de diminution de salaire. Ainsi, 70 p. 100 des recettes fiscales sont assurées, 20 p. 100 d'entre elles sont douteuses en raison des systèmes d'imposition des sociétés, et la taxe de vente se maintient, car les ménages consomment.

Or, vous auriez pu me dire que le gouvernement va, comme toujours, dépenser 20 p. 100 de son argent au cours du dernier mois. Mais je crois que ce gouvernement-ci a montré au cours des deux dernières années que ces principes de gestions n'ont plus cours. Tout nous porte à croire, et le présent du Conseil du Trésor l'a confirmé, que ces crédits tombant en annulation en fin d'exercice ne seront pas dépensés par les ministères pour ne pas avoir à subir de diminution de crédit l'année suivante.

Ainsi, cette nouvelle attitude et cette nouvelle détermination commandent aux économistes de dire que, si les choses continuent ainsi, il n'y aura pas de gros changements au cours du dernier trimestre. Au contraire, nous devrions prévoir de façon encore plus positive que la réduction du déficit enregistré sera considérablement moins élevée que celle qui avait été annoncée en septembre dernier par le ministre des finances, et ce, malgré les paiements en couverture de déficit qu'il a dû octroyer aux agriculteurs, etc.

Alors, je vous mets au défi—et j'aurais une autre question à vous poser—avez-vous en tête des indices quelconques qui vous permettent de croire que le gouvernement pourrait continuer de réduire le déficit de 1,2 milliard de dollars par mois comme c'est le cas actuellement?

M. Carmichael: Non, je suis grosso modo d'accord avec vous. Je vous citais en exemple l'impôt sur le revenu des sociétés simplement parce qu'il existe certains risques à vouloir toujours, et c'est le cas, si l'on examine les statistiques déjà publiées, que le déficit soit plus important au cours du second semestre que du premier semestre de l'exercice budgétaire.

Or, ce phénomène peut être attribué aux dépenses qui augmentent en fin d'année. Il peut être également attribué à un glissement de l'impôt en fin d'année. Mais je serais ravi si le déficit s'élevait à . . .

M. Layton: Votre bonheur ne m'intéresse pas.

[Text]

Mr. Carmichael: —the \$29 billion range. In fact, in our policy review this year it was the institute's recommendation that whatever the number is, when we hear it from the Minister or his most up to date estimate of what the number will be, the target for the coming fiscal year ought to be to try to stay on the track that was established last February, which is to get it down to \$26 billion next year.

If we are well on the way to doing that, it will make getting down to \$26 billion that much easier. In fact, it is likely already baked in the cake in the sense that many of the measures that were taken from the end of 1984 through until now have a powerful effect over the medium term.

Mr. Layton: They continue, even to the point where these—what were we calling them—temporary deficit reduction taxes are still in effect, I think, for at least one more year, are they not? Were they not three?

The other thing which is much more fundamental, in a sense, is the whole question of forecasting and putting this into computer models and therefore anticipating, with some accuracy, what this future is going to be. It seems to me you can do that with the numbers; crunching them and fitting them in and so forth. All the computers with their software, even if we did have the system in our own tax system like the U.S., I got the impression in the U.S., talking to them, that they were not confident that they could really predict all these things with simply numbers because consumer confidence, investor confidence, inside the country and outside, the impact of a country actually starting to go to work and paying more taxes and suddenly having fewer demands on the public purse, it is an attitudinal thing. I guess that must be very hard to factor in and introduce to a computer model. I really doubt there is any way to measure the psychology. Is there?

• 2020

Mr. Carmichael: Let me make an important distinction. I agree with the point you are making. One will see two kinds of estimates of the impact of tax reform once a tax reform proposal is unveiled. One will be an estimate of the macro-economic effect: what will it do to the rate of economic growth in employment rate, the budget deficit, etc.? These estimates will be difficult to make, and in the United States they were very difficult to make because the change to the tax system undertaken in the United States was a major overhaul. The old rules no longer really applied. The primary focus was to reduce marginal tax rates in order to provide initiative and incentives and to get new types of activity under way. Therefore, the kinds of economic models that exist have a great deal of difficulty in dealing with these expectations and a major change in the structure.

The other type of model does not really forecast the future as much as tell you, if we change the system in this way, what will be the effect across families of different income levels tomorrow if we were to change the rules? That kind of estimate one can make. It is not with 100% precision, but at

[Translation]

M. Carmichael: ... 29 milliards de dollars environ. D'ailleurs, dans l'examen de politique que nous avons effectué cette année, l'Institut recommandait que, quel que soit le montant du déficit, lorsque le ministre l'annoncera ou annoncera d'autres prévisions, l'objectif recherché pour l'exercice budgétaire suivant serait de s'en tenir à ce qui avait été établi en février dernier, c'est-à-dire, ramener ce déficit à 26 milliards de dollars.

Si nous sommes sur la bonne voie, nous atteindrons ce chiffre de 26 milliards beaucoup plus facilement. En fait, ce sera vraisemblablement le cas, car nombre de mesures prises vers la fin de 1984 jusqu'à aujourd'hui voient leurs effets se produire à moyen terme.

M. Layton: Ces efforts se poursuivent, puisque ces taxes temporaires—je ne sais plus comment on les appelle—sur la réduction du déficit ne seront pas abrogés avant au moins un an, n'est-ce pas? N'y en avait-il pas trois?

Ce qui est beaucoup plus fondamental, à mon avis, ce sont les prévisions, les modèles informatiques qui nous permettent de prévoir, avec un certain degré d'exactitude, ce que nous réserve l'avenir. Cela me semble réalisable; on peut toujours demander aux ordinateurs de les analyser. Il existe des tas de logiciels, et même si notre système fiscal informatisé n'est pas aussi perfectionné que celui des États-Unis, j'ai eu l'impression lorsque je me suis entretenu avec certains Américains, qu'ils ne pensaient pas pouvoir prédire l'évolution de l'économie avec de simples chiffres, car il faut également tenir compte de la confiance des consommateurs, de celle des investisseurs, tant dans son propre pays qu'à l'étranger, de l'impact de la réduction du chômage, puisque ceux qui travaillent acquittent un impôt allégeant du même coût la ponction sur le Trésor. C'est une question d'attitude. Je suppose qu'il est difficile de calculer ce genre de chose et d'en tenir compte dans un modèle informatique quelconque. Il est sans doute très difficile de mesurer l'effet psychologique, n'est-ce pas?

M. Carmichael: Permettez-moi d'établir une distinction importante. J'approuve ce que vous dites. Lorsque les propositions de réforme fiscale seront rendues publiques, l'impact de cette réforme sera calculée de deux manières. Premièrement, on essaiera de prévoir quel en sera l'effet macro-économique: quels en seront les effets sur le taux de croissance, sur le taux de chômage, sur le déficit budgétaire, etc.? Il sera difficile d'établir ces prévisions, ce qui a été le cas aux États-Unis, car la réforme fiscale y était de taille. On ne pouvait plus vraiment utiliser les vieilles règles. Le but de cette réforme était de réduire les taux d'imposition marginaux en vue de relancer l'initiative et de créer de nouveaux types d'activités. Par conséquent, les modèles économétriques qui existent ne peuvent que difficilement prévoir l'avenir, alors que le régime fiscal a été modifié de fond en comble.

L'autre type de modèle ne prévoit pas vraiment l'avenir; il vous permet de savoir plutôt quels en seront les effets, si le régime est modifié de telle ou telle façon, sur les ménages dont les revenus varient? On peut établir ce genre de prévisions. Elles ne sont pas exactes à 100 p. 100, mais si certaines

[Texte]

the same time, if one phases out certain elements of deductions, exemptions, and what have you and lowers tax rates, it is quite possible, with a good tax simulation model, to make an estimate of what groups will bear what burden of the change in the tax system.

Now, over a period of three or four or five years, the two problems become intertwined, because after that period of time the performance of the economy would begin to dominate the short-term effects. So to the extent that a tax reform rejuvenates the economy and improves growth and job creation and what have you, some of the early so-called losers in the system could turn out in the end to be winners if the tax reform itself is a winner.

I want to make that kind of distinction because it is my view, based on past efforts at tax reform in Canada, that it is not so much the debate over what it will do to the GNP or the unemployment rate that the tax reform debate turns on; but it has more to do with the estimates of how different types of individuals, families, and firms within the economy feel they are going to be affected on the day after the tax reform by the changes. I think it is important that the best possible techniques are used for trying to make those estimates.

Mr. Layton: Mr. Chairman, I have one last question. Our government has committed itself to constraining the growth of government expenditure, and I think it has had some success, as witness these first-half figures for this year. This has to have included the constraint program on projects that were all over the place. We were always building this and building that and so forth, often to replace facilities that could be used. But, well, it was time to spend money to make jobs, so to speak.

With this change of standard, would the institute now see that you will reach a point at which the reverse is true; that is, spending more money on air-conditioning the Centre Block, for instance; that is, public capital expenditures, repairing bridges? Around Montreal, part of the Jacques Cartier bridge fell in the other day. Somebody said this is normal repair. It was not big enough for a car to go through, a bicycle maybe. So there are things out there to be done, and you read this in the United States as well as Canada.

Does the institute see a time coming, if we have continued to reduce this deficit and therefore to bring this thing in line, when we would want to reverse it and start to say, look, on top of all the other . . . ? Or is this the overheating of the economy again? Could you give me your reaction? Are we constraining too much on the capital expenditure program of government?

• 2025

Mr. Carmichael: Two years ago the institute published a study on proposing a capital budget approach for the federal government and all the provinces. The concern at the time was that with the general need for restraint and the need to reduce budget deficits, important infrastructural capital expenditures that are made only by governments would also be cut back rather significantly at the same time, and to the extent that

[Traduction]

déductions, exonérations sont supprimées graduellement et si les taux d'imposition diminuent, il est tout à fait possible, à condition d'avoir un bon modèle de simulation fiscale, de calculer quels groupes devront subir quelle part des changements apportés au régime fiscal.

Au bout de trois, quatre ou cinq ans, ces deux problèmes finissent par s'entrelacer, car au bout de cette période, la conjoncture tend à l'emporter sur les effets à court terme. Alors, dans la mesure où une réforme fiscale rajeunit l'économie, relance la croissance et crée des emplois, etc., ceux qui étaient perdants au départ pourraient fort bien se transformer en gagnants si la réforme fiscale elle-même était un succès.

Je voulais établir cette distinction, car à mon avis, et ce, d'après les efforts déployés par le passé pour modifier le régime fiscal au Canada, l'élément clé n'est pas tant de se demander quels seront les effets de la réforme fiscale sur le PNB ou sur le taux de chômage, mais de se demander de quelle façon les différents agents économiques, particuliers, ménages et entreprises seront touchés par cette réforme. Je crois qu'il est important de recourir aux meilleures techniques possibles pour essayer d'établir ces prévisions.

M. Layton: Monsieur le président, j'ai une dernière question à poser. Notre gouvernement s'est engagé à comprimer la hausse des dépenses publiques et il a réussi à le faire, je crois, compte tenu des résultats enregistrés au cours du premier semestre de cette année. Cette compression des dépenses porte également sur les projets qui avaient été décidés un peu partout. Nous étions continuellement en train de construire ceci ou de construire cela et ce, souvent pour remplacer des locaux qui auraient pu être utilisés. Mais l'heure était venue de consacrer les deniers publics à la création d'emploi.

Les choses ayant changé, l'institut pense-t-il que nous devons renverser la vapeur à un moment donné, que nous devons dépenser davantage d'argent pour climatiser l'Édifice du centre, par exemple, pour réparer des ponts? À Montréal, une partie du pont Jacques Cartier s'est écroulée l'autre jour. Quelqu'un disait que ces réparations étaient normales. Le trou n'était pas assez gros pour qu'une voiture puisse passer à travers, mais peut-être une bicyclette. Ainsi, certains projets doivent être réalisés, et cette observation vaut aussi bien pour les États-Unis que pour le Canada.

L'institut pense-t-il qu'à un moment donné, si nous continuons à réduire le déficit, à essayer de comprimer nos dépenses, nous devons inverser cette tendance et nous mettre à . . . ? Ou est-ce ce qu'on appelle la surchauffe de l'économie? Pourriez-vous me dire ce que vous en pensez? Comprimons-nous trop les dépenses d'immobilisation du gouvernement?

M. Carmichael: Il y a deux ans, l'institut a proposé que le gouvernement fédéral et toutes les provinces optent pour le système du budget des investissements. Vu la nécessité de réduire le déficit, les dépenses d'infrastructure des divers niveaux de gouvernements devraient également subir des coupes sombres. Or comme ceux-ci sont indispensables à la production nationale, qu'il s'agisse de canaux, de routes, de

[Text]

these are part of the overall production process in the country, whether they are canals, roads, bridges, or what have you, letting these systems decay too far could lead to problems down the road and a more expensive repair in the end. So we have taken that into account and in fact urged governments to treat their capital expenditures differently from the way they treat their current expenditures.

In point of fact, even when we were undertaking this study, the special recovery capital projects of the 1983 budget had just been put in place, and our assessment of those special recovery capital projects was that they went beyond what might be deemed the essential requirements for capital expenditures at the time and searched far and wide to find whatever projects one could possibly find in order to help with the recovery. The end result has been that we probably have not, in Canada, been scrimping on government capital expenditures. There are certainly examples of cases of where some additional repair or new expenditures are required. But I do not think we are currently in the same shape as some of the other developed countries, such as the United Kingdom and some parts of the United States, where we have a seriously decaying public infrastructure.

At the same time, I would agree with your basic point that a systematic approach would be to have a capital budget and a current operating budget, and the objective ought to be to secure balance in the current budget and to reserve a good part of borrowing just for the capital expenditures. But at the present time, and for many, many years, we have been borrowing to meet current operating expenses.

The Chairman: Before I go on to Miss Nicholson, I would like someone to make the following motion: that this committee report to the House seeking authority to travel to New York on February 10 to February 12, 1987 in regard and relation to its mandate under Standing Order 96(2) in regard to international banking centres, with the necessary staff to accompany the committee.

Mr. Layton: Mr. Chairman, I will move that, because I know I cannot accompany the committee.

The Chairman: So you are not in conflict.

Motion agreed to

The Chairman: Shall I report the motion to the House and ask for House concurrence?

Some hon. members: Agreed.

Miss Nicholson: I am particularly interested in the business transfer tax, and I would be glad if you could give us some broad background about that. There used to be a kind of theology that any kind of consumption tax, be it value-added tax, business transfer tax, manufacturer sales tax, or whatever one wishes to call it, is inherently less fair than income tax, in that it bears equally on people regardless of their ability to pay. Yet from unlikely sources now, we are hearing support for the idea of a business transfer tax. There seems to be some feeling that even people of modest income might prefer a cut in income tax, which leaves them with more disposable income, and something in the nature of a consumption tax, which then

[Translation]

ponts etc., si on laisse cette infrastructure se détériorer, cela se soldera à la longue par de grosses dépenses de réparations. C'est pourquoi nous avons engagé les gouvernements à faire une distinction entre leurs dépenses d'immobilisations et leurs dépenses courantes.

Au moment où cette étude fut entreprise, on venait tout juste de mettre en place les projets spéciaux pour le recouvrement des immobilisations dans le cas du budget de 1983. D'après nous ces projets spéciaux allaient bien au-delà de ce qui était indispensable au plan des dépenses d'investissements, un tas d'autres projets ayant ainsi été assimilés afin d'assurer la relance. C'est la raison pour laquelle les dépenses d'immobilisations de l'État n'ont guère souffert. On pourrait certainement citer quelques exemples de travaux de réfection supplémentaires où de nouvelles dépenses devraient être engagées. Mais la situation n'est pas aussi mauvaise chez nous que dans d'autres pays développés comme par exemple la Grande-Bretagne ou certaines régions des États-Unis, où l'infrastructure laisse vraiment à désirer.

En même temps, je conviens avec vous qu'on devrait avoir un budget d'immobilisations et un budget de dépenses courantes, l'objectif étant de chercher à équilibrer le budget des dépenses courantes, les emprunts devant en principe être réservés aux immobilisations. Or depuis trop longtemps déjà, nous empruntons pour payer nos dépenses courantes.

Le président: Avant de donner la parole à M^{lle} Nicholson, je demanderai à quelqu'un de proposer que le Comité demande l'autorisation à la Chambre de nous rendre à New York du 10 au 12 février 1987 dans le cadre de notre ordre de renvoi 96(2) relativement aux centres bancaires internationaux, et d'emmener le personnel nécessaire.

M. Layton: J'en fais la proposition parce que moi-même je ne pourrai pas être du voyage.

Le président: Il n'y aura donc pas conflit dans votre cas.

La motion est adoptée

Le président: Je vais soumettre la motion à la Chambre et demander son accord.

Des voix: D'accord.

Mme Nicholson: Je m'intéresse tout particulièrement à la taxe sur les transactions commerciales au sujet de laquelle je voudrais avoir des renseignements. Beaucoup de gens disent que n'importe quelle taxe à la consommation, qu'il s'agisse de la taxe à la valeur ajoutée, de la taxe sur les transactions commerciales, de la taxe de vente sur les produits manufacturés etc. est moins juste que l'impôt sur le revenu, en ce sens que tous doivent payer la même chose, quels que soient leurs revenus. Or mon à vif étonnement, certaines personnes se disent maintenant partisans de la taxe sur les transactions commerciales. Il semble que même les personnes à revenus modestes préféreraient moins d'impôt sur le revenu, ce qui leur

[Texte]

relieves them again; which takes away from them the value of that cut, but perhaps they feel they may have had some more choice.

But it seems to me the hazard of the business transfer tax, particularly for the low- and middle-income earner, is precisely that: that it is pervasive, it is hidden, and it pushes up the cost of living; unless, of course, you are proposing balancing that out with the sales tax credit for low- and middle-income people.

• 2030

So have you any numbers in mind of at what income level you would have your sales tax credit or business transfer tax credit cut in? Also, would you see any exemptions? Would you see exempting food or drugs, for instance; and, conversely, would you see netting into the business transfer tax all kinds of transactions that are not now covered?

Mr. Carmichael: Let me see if I can go through and answer as many of your questions as possible.

As far as the background to the business transfer tax or a broad-based consumption tax is concerned, and the question of fairness, one of the primary advantages of an income tax, and a reason why governments have tended to rely on it, is that income does present a measure of ability to pay. One can look at the U.S. tax reform as a discreet choice on the part of the United States to stick with an income tax. Many studies of value-added taxes were done in the United States, and in the end the value-added tax was rejected.

The ability-to-pay argument had some influence on that, but I would suggest that the most important influence or reason why this type of tax was rejected in the United States was the leviathan argument I mentioned previously, that there was a concern that it would be a very large money-raising tax and this was something that at least the present government in the United States was not prepared to consider.

There has been a long tradition in the economics professions favouring a movement away from taxing income towards taxing expenditures or consumption. The idea has generally been that an income tax tends to discourage saving. A consumption tax, on the other hand, tends to encourage saving because, just as in the case you pointed out, to the extent that more tax is raised through a consumption tax and less through an income tax more income is left in after-tax take-home pay for individuals, and then the choice is available to them as to how much of that they want to save and how much they want to consume.

It is quite conceivable that with a business transfer tax that takes up some of the burden currently being borne by the personal income tax the savings rate in Canada might rise, although I would not predict that this would be a large effect.

My own feelings about a business transfer tax, or some type of broad-based consumption tax, are that its real attractiveness lies in its ability to reduce tax rates across the board, not just sales tax rates. We currently have a 12% manufacturer sales

[Traduction]

laisserait davantage d'argent à dépenser, quitte ensuite à payer une taxe à la consommation, laquelle même si elle compense la baisse de l'impôt sur le revenu, leur laisse peut-être davantage de choix.

Or à mon avis le danger avec une taxe sur les transactions commerciales, surtout pour les revenus faibles et moyens, est que cette taxe est cachée et qu'elle aura pour effet de provoquer une hausse du coût de la vie, à moins que les catégories à faibles et moyens revenus ne bénéficient de crédit sur les taxes de vente.

À quel niveau de revenu proposez-vous d'accorder des crédits de taxe de vente ou de taxe sur les transactions commerciales? Prévoyez-vous des exemptions, par exemple pour l'alimentation et les médicaments, ou bien au contraire comptez-vous assujettir à la taxe sur les transactions commerciales toute une série de transactions qui ne sont pas couvertes actuellement?

M. Carmichael: Je vais essayer de répondre à toutes vos questions.

Un des avantages principaux de l'impôt sur le revenu, qui en fait un outil tellement utile pour le gouvernement c'est que le revenu est justement un indice de l'aptitude des citoyens à payer. Ainsi la réforme fiscale aux États-Unis montre que le gouvernement américain a l'intention de maintenir l'impôt sur le revenu. Après avoir effectué de nombreuses études sur la taxe à la valeur ajoutée, les États-Unis ont décidé de ne pas l'appliquer.

L'aptitude des citoyens à payer a certainement été un argument de poids; mais les États-Unis ont rejeté la taxe à la valeur ajoutée essentiellement parce que l'actuelle administration américaine est en principe contre toute taxe destinée à prélever des montants importants auprès des citoyens.

Les économistes ont toujours eu tendance à préférer l'impôt sur la consommation à l'impôt sur le revenu, ce dernier ayant tendance à décourager l'épargne. Au contraire l'impôt à la consommation encourage l'épargne, car comme vous venez de l'expliquer, l'impôt à la consommation laisse davantage d'argent entre les mains des citoyens que l'impôt sur le revenu, et ceux-ci ont dès lors le choix de la part qu'ils veulent consacrer aux dépenses et de la part qu'ils préfèrent consacrer à l'épargne.

Il est fort possible qu'en transformant une partie de l'actuel impôt sur le revenu en taxe sur les transactions commerciales, le taux d'épargne au Canada augmente, mais pas nécessairement de façon significative.

L'avantage d'une taxe sur les transactions commerciales ou de n'importe quelle taxe à la consommation est qu'elle permettrait de réduire l'ensemble des taxes et non pas seulement les taxes de vente. Nous avons actuellement une taxe de

[Text]

tax. It is a hidden tax. It is only on part of what we produce. It bears very heavily on certain industries but not at all on a broad range of other industries. The tax rate has been increased twice in the last couple of years. We already have a consumption tax.

I think a better alternative is to have a tax at a much lower rate on a much broader range of goods and services that are produced in the country, and that broadening the base and setting that rate at a lower rate than 12% also generates additional revenues that can be used to help reduce the personal and corporate income tax rates.

Part of the reason why I find this very attractive is that I am convinced that marginal tax rates do have a significant effect on people's behaviour, that a top marginal tax rate of 50% and a top marginal tax rate of 35% will produce quite different types of behaviour over a period of five to ten years, which I think is at least the type of time frame one should be looking at for this kind of tax reform. The positive effects, I think, are that people will save more, that investment will be directed on the basis of economic return rather than tax return, that individuals will find more incentive to work the additional hour or whatever is required.

• 2035

I believe there is some magic in lowering marginal tax rates that none of the models will ever capture, that it is truly there. The business transfer tax is the only real way of broadening the tax base in Canada sufficiently, because, as I mentioned before, the personal and the corporate taxes are not as riddled with loopholes as in the United States. It is the only method of broadening the tax base sufficiently to bring down rates of sales tax, income tax, both at the personal and corporate levels.

As far as the question of whether or not this tax will be hidden, I do not find that a particularly persuasive argument. As I said, the manufacturer sales tax is a hidden tax. My sense is that people will know, certainly as well as they know now about the manufacturer's sales tax, what the rate of a business transfer tax is. If anything, the debate that is going to ensue, relating to business transfer tax, is going to raise the entire profile of federal sales taxation in Canada. Federal sales taxes are going to be far less hidden in the future than they have been in the past.

The fact that it is not tacked on at the cash register in the retail store, it seems to me is a secondary sort of question. I think you will find that most Europeans would be quite aware of what the value-added tax is, and would be very aware when the value-added tax is changed. So I am not too persuaded by the argument that this type of tax would be more hidden than other kinds of taxes that we have in the system.

I am afraid that I could not give you an estimate of the income level at which the sales tax credit should come in. I think it will be interesting to see where the proposed level is, to see the evaluation of how the sales tax credit at that level—with the business transfer tax at whatever rate is set, and the

[Translation]

vente à des manufacturiers de 12 p. 100, c'est une taxe cachée. Or cette taxe très lourde dans certains secteurs industriels épargne d'autres secteurs. Cette taxe a été augmentée deux fois déjà au cours des deux dernières années. Donc nous avons d'ores et déjà une taxe à la consommation.

Je trouve qu'il serait préférable d'instaurer une taxe, d'un taux inférieur à 12 p. 100, sur un large éventail de biens et services produits au Canada, les recettes ainsi obtenues permettant de réduire l'impôt sur le revenu des personnes et des sociétés.

Cela aurait à mon avis un effet bénéfique parce que je suis convaincu que les taux d'imposition marginaux influent sur le comportement des gens. Ainsi une personne dont le taux d'imposition marginale passerait de 50 à 35 p. 100 modifierait très certainement sa façon de dépenser sur une période de 5 ou 10 ans, période qu'il nous faut envisager pour ce type de réforme fiscale. Cela aura notamment pour effet d'encourager les gens à épargner davantage, les investissements seront faits en fonction de leur rentabilité intrinsèque plutôt que de ce qu'ils peuvent rapporter au plan fiscal, et les gens seront ainsi encouragés à travailler davantage.

Je pense que le rabaissement des taux marginaux d'imposition constitue une mesure toute spéciale qu'aucun autre modèle ne fournit; c'est indéniable. La taxe sur les transactions commerciales est le seul moyen en réalité d'élargir suffisamment l'assiette fiscale au Canada, car, comme je l'ai dit tout à l'heure, l'impôt des particuliers et celui des sociétés ne sont pas, autant qu'aux États-Unis, criblés d'échappatoires. La taxe sur les transactions commerciales est donc la seule méthode permettant d'élargir suffisamment l'assiette fiscale afin de réduire les taux de taxe de vente, d'impôt sur le revenu des particuliers comme des sociétés.

Quant à savoir maintenant si cette taxe sera camouflée, c'est un argument que je ne trouve pas convainquant. Comme je l'ai dit, la taxe de vente des manufacturiers est un impôt camouflé. J'ai l'impression, pour ma part, que tout comme pour la taxe de vente des manufacturiers, les gens sauront quel est le taux de la taxe sur les transactions commerciales. De toute façon, il y aura un débat sur la taxe sur les transactions commerciales et il portera sur l'ensemble des mesures de taxation fédérale des ventes au Canada. La taxe de vente fédérale sera beaucoup moins camouflée à l'avenir qu'elle ne l'a été par le passé.

Le fait que cette taxe ne paraisse pas sur les coupons de caisses des détaillants semble un élément secondaire. La plupart des Européens savent très bien quelle est la taxe sur la valeur ajoutée et ils sont conscients des modifications éventuelles. Voilà pourquoi je ne trouve pas convaincant que l'on prétende que ce genre de taxe sera plus camouflé que d'autres taxes.

Je crains de ne pas pouvoir vous dire à quel niveau de revenu le crédit de taxe de vente devrait jouer. Il sera intéressant de voir à quel niveau ce crédit interviendra, et comment, compte tenu de la taxe sur les transactions commerciales fixée à un taux donné et compte tenu d'autres modifications à l'impôt des

[Texte]

other changes in the personal taxes—will affect, first of all, the after-tax income of individuals in various income ranges, and then the total effect of the tax reform on individuals in different ranges. Then, I believe, it will be negotiated. Various groups will come forward and say, this sales tax credit should cut in at a lower rate, or a higher rate, or whatever the case might be.

So I do not think, without knowing all of the details of the reform, it is possible to set a particular rate, or income level, at which you should cut in.

Miss Nicholson: In terms of fairness and social policy, would you envisage the sales tax credit as being the only instrument to protect low- and middle-income earners against an unbridled business transfer tax leviathan, or would you suggest that the business transfer tax not apply to, for instance, food, drugs, whatever? Would you have certain exclusions, or would you rely on the sales tax credit to assist?

Mr. Carmichael: I think the real purpose of the sales tax credit is to offset the regressivity. The items that one would exempt would be the items that are consumed and take up a larger share of lower-income individual's expenditures. The purpose of the sales tax credit would be to offset that effect on individuals. I think that once you open the door to one exemption or another, then you end up with a tax system that is full of exemptions, as are many of the European value-added tax systems. They become more difficult to administer. The rates tend to rise, just as occurs any time that you erode a tax base.

So I think the system should be kept as broadly based as possible, as administratively feasible as possible, and then use the sales tax credit as the principal means for offsetting the regressivity.

But I guess one should also mention that, if some of the tax-based social programs—basically, a number of family-related and elderly-related tax exemptions and deductions—were restructured in a certain way, this could have just as important an impact on low-income families or low-income elderly people as either the business transfer tax or the sales tax credit.

In other words, the entire package will have to be looked at at the same time. If we convert some of these tax deductions and exemptions from deductions into tax credits themselves, it might very well lead to, again, targeting the social benefits on those who need them most.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, through you to Mr. Carmichael, in your institute's report on *Confronting Global Changes*, where you deal with the tax reform in chapter 2, and particularly where you deal with the federal tax changes with

[Traduction]

particuliers, ce crédit modifiera les revenus des particuliers après impôt, d'une part, et, d'autre part, quel sera le résultat global de la réforme fiscale du point de vue des diverses couches de revenus des particuliers. Je pense qu'il y aura matière à négociation. Divers groupes préconiseront l'intervention du crédit sur la taxe de vente à divers niveaux de revenus plus ou moins élevés.

Voilà pourquoi, sans posséder tous les détails de la réforme, il n'est pas possible d'établir un taux particulier, un niveau de revenu, à partir duquel ce crédit interviendrait.

Mme Nicholson: Du point de vue de la politique sociale et de l'équité, pensez-vous que le crédit de taxe de vente serait pour les gens à faible revenu et à revenu moyen le seul mécanisme permettant de parer les effets dévastateurs de la taxe sur les transactions commerciales ou auriez-vous tendance à préférer que la taxe sur les transactions commerciales ne s'applique pas, par exemple, à la nourriture, aux médicaments ou à autre chose? Préconisez-vous certaines exclusions ou pensez-vous que le crédit de taxe de vente pourrait être le seul moyen utilisé?

M. Carmichael: Le but du crédit de taxe de vente est de compenser le caractère régressif de la taxe sur les transactions commerciales. Les biens qui seraient exonérés seraient des biens de consommation qui représentent la plus grande part des dépenses des gens à faible revenu. Le but du crédit de taxe de vente permettrait donc d'éviter les exemptions. En effet, une fois que l'on ouvre la porte aux exemptions, le régime fiscal a tendance à en être encombré comme c'est le cas dans plusieurs pays européens où l'on impose la TVA. L'administration se complique, et les taux ont tendance à augmenter, comme chaque fois que l'on rogne l'assiette fiscale.

Je pense que le régime devrait être aussi large que possible, compte tenu des contraintes administratives, et que le crédit de taxe de vente devrait être le principal moyen d'en compenser le caractère régressif.

Je voudrais ajouter que si l'on restructurait d'une certaine façon certains programmes sociaux inscrits dans le régime fiscal, essentiellement les exemptions fiscales pour personnes à charge ou personnes âgées, l'incidence serait tout aussi importante pour les familles et les personnes âgées à faible revenu que le recours à la taxe sur les transactions commerciales ou au crédit de taxe de vente.

En d'autres termes, il va falloir étudier l'ensemble des mesures en même temps. Si l'on transforme certaines déductions et exonérations fiscales en crédits fiscaux, il se peut très bien que l'on aboutisse encore une fois à offrir des avantages sociaux à ceux qui en ont le plus besoin.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: Monsieur Carmichael, le rapport de votre institut intitulé *Confronting Global Changes*, où il est question de la réforme fiscale, au chapitre 2, notamment des réformes fiscales fédérales qui intéressent les provinces... Je suis

[Text]

the provinces . . . I am from Manitoba, which I believe is the highest-taxed province. In Manitoba, I think we are at 54% provincial income tax at the present time. What I am worried about is the impact of the BTT on certain regions in our country and that it might create disparities if we do not watch ourselves.

If I understand how the BTT works, it is basically a sales tax. At the present time we have a 6% sales tax.

The Chairman: A 12% sales tax.

Mr. Minaker: I am talking about provincial sales tax now.

The Chairman: Okay.

Mr. Minaker: The provincial sales tax is 6%, which raises a certain amount of revenue. We have a transfer payment that the federal government gives to the province. I believe it is somewhere in the neighbourhood of about 40¢ out of every dollar of actual revenue raised; not counting going out and borrowing money, but the actual revenue raised. It is somewhere in the neighbourhood of 40¢ to 42¢, I believe. As I said, we also have the highest income tax rate at 54%.

The other factor, Mr. Carmichael, is that we have less than 500,000 taxpayers, probably in the neighbourhood of 450,000 taxpayers. My concern is that we might impact on our province without recognizing it by applying a broad tax of, say, 5% or 6%, but in order to pick up that . . . Say we drop the points federally by 10; then we are going to have to find somewhere in the order of \$70 million of revenue provincially. The impact that may occur with the high increase—really, it is a sales tax at the end—is that, when we start to give out the sales tax credits, somebody who is earning maybe \$35,000 a year, with a family of three aged 15 and under, would be hit terrifically hard.

The other concern I have is that it may give a picture of the region so people might not want to move there because of the high costs of goods as compared to, say, Ontario, where they have—I do not know—4 million taxpayers and so on. I wonder if your institute has looked at those concerns, or did you get into that kind of detail? You made the comment that ultimately provinces will make or break tax reform, and you made certain suggestions on page 33 of your report about a way that could be worked out.

Mr. Carmichael: Let me say that regions, like firms or individuals, will have both winners and losers from tax reform. When one considers the case of Manitoba, I think one of the factors that would need to be taken into account is how Manitoba does under the existing manufacture sales tax. Compared to some provinces in Canada—not the central Canadian provinces, but other provinces in Canada—Manitoba has a relatively well developed manufacturing sector that I am quite sure Manitobans would like to see developed further. The current manufacture sales tax, as I indicated earlier, bears heavily on those industries, so an expansion of the base of the sales tax to turn it into a business transfer tax would certainly benefit the manufacturing sector within Manitoba.

[Translation]

Manitobain et je pense que nous sommes la province la plus taxée. Au Manitoba, l'impôt provincial sur le revenu est à 54 p. 100 actuellement. Je m'inquiète de l'incidence de la taxe sur les transactions commerciales dans certaines régions, car, même sans que nous le voulions, elles pourraient aboutir à des disparités.

Si j'en comprends bien le mécanisme, la taxe sur les transactions commerciales serait une taxe de vente. Actuellement, la taxe de vente est de 6 p. 100.

Le président: Douze p. 100.

M. Minaker: Je parle de la taxe de vente provinciale.

Le président: Je vois.

M. Minaker: La taxe de vente provinciale est de 6 p. 100 et elle équivaut à une certaine somme en recettes. Le gouvernement fédéral verse également un paiement de transfert. Je pense que c'est 40c. pour chaque dollar perçu, sans compter les emprunts. Cela est équivalent à 40 ou 42c., si je ne m'abuse. Comme je l'ai dit, nous avons également le plus haut taux d'impôt sur le revenu, c'est-à-dire 54 p. 100.

Monsieur Carmichael, il y a au Manitoba moins de 500,000 contribuables, environ 450,000. Je m'inquiète de l'incidence que pourrait avoir par inadvertance l'application générale d'une taxe de 5 ou 6 p. 100 . . . Disons qu'il y aurait une coupure de 10 points du gouvernement fédéral. Il faudra dès lors que la province trouve 70 millions de dollars de recettes. Cette énorme augmentation, car il s'agit bien d'une augmentation de la taxe de vente, au bout du compte, pourrait avoir une incidence dévastatrice, malgré le crédit de taxe de vente, pour quelqu'un qui gagnerait 35,000\$ par année, avec une famille de trois enfants de moins de 15 ans.

Je m'inquiète par ailleurs de l'impression que cela pourrait donner de la région, car le coût élevé des biens pourrait dissuader les gens d'y venir, la province d'Ontario paraissant plus intéressante avec ses 4 millions de contribuables. Est-ce que l'institut a étudié ces aspects? Avez-vous fouillé ces questions en détail? Vous avez dit qu'en dernier ressort ce sont les provinces qui vont permettre à la réforme fiscale d'être couronnée de succès, et à la page 33 de votre rapport, on trouve certaines suggestions à cet égard.

M. Carmichael: Les régions, comme les sociétés ou les particuliers, vont être parfois gagnantes, parfois perdantes par suite de la réforme fiscale. Un des facteurs dont il faut tenir compte dans le cas du Manitoba est la situation où la province se trouve avec l'actuelle taxe de vente pour les manufacturiers. Si l'on compare le Manitoba aux autres provinces canadiennes, mais pas les provinces centrales, les autres, on constate qu'elles possèdent un secteur manufacturier assez bien développé, que, j'en suis sûr, les Manitobains voudraient développer davantage. La taxe de vente des manufacturiers est un lourd fardeau pour le secteur tertiaire si bien qu'on peut concevoir que l'élargissement de l'assiette de la taxe de vente, l'introduction de la taxe sur les transactions commerciales, profiteraient au secteur manufacturier du Manitoba.

[Texte]

Mr. Minaker: Yes, but would everybody not be the same way? In other words, if you are more efficient in Manitoba, you can face the 12% tax that exists there for manufacturing now versus Toronto. What differences will there be if Toronto has the same base to work with? What impact is that going to have? The two companies will be still working on the same playing field.

Mr. Carmichael: That is true, but then both companies will be working on a playing field where they are paying—at least the manufacturers—lower taxes. So I would suggest that manufacturers in Manitoba, just as manufacturers in other parts of the country, would tend to benefit from this change in the sales tax system.

• 2045

The sales tax credit will be allocated across provinces, roughly in accordance with provincial income levels relative to the national average. Manitoba's average family income levels relative to national average are below average, so the sales tax credit, to the extent that it is put in to offset the regressive nature of a business transfer tax, should also benefit Manitoba to a greater extent than some other provinces because it is below the national average in family incomes.

That is not to say that there would not be some groups in Manitoba, just as in every other part of the country, who would be losers from the overall tax reform package. There will be winners and there will be losers. But I think the ultimate effect will be that across the country and in Manitoba, if a reform of the nature that I have been describing goes through, the tax rates will all be lowered, the bases will be broader and the burden will be spread more evenly.

It is not clear to me at the present time that Manitoba overall would be an overall winner or an overall loser from this, but I can think of some reasons why it might very well be a winner.

Mr. Minaker: How would you handle the normal way that the cost of living is calculated? If we had to apply higher taxes at the end, at the retail level, it would show that we would have a higher cost of living, say in Manitoba, than in other areas. How would you confront that problem?

I know that right now in the city of Winnipeg they are reassessing the properties because it shows that we have x number of mills per dollar assessment. So we are reassessing to bring the mill rate down to make it encouraging for people to invest there. How would you suggest we might overcome that problem we might have that would show that maybe some of the prairie provinces would have a higher cost of living because of this new approach to taxing?

Mr. Carmichael: I am not sure how to handle the particular problem, but there will be a general increase in the cost of living. New Zealand, for example, implemented a broad-based tax like this, and their consumer price index, I believe, went up by 5% in a month, once they did that. At the same time, however, to the extent that this type of—

[Traduction]

M. Minaker: Oui, mais tout le monde ne serait-il pas logé à la même enseigne? En d'autres termes, en étant plus efficace au Manitoba, on peut supporter la taxe de 12 p. 100 du secteur manufacturier, alors qu'elle n'existe pas à Toronto. Quelle différence y aura-t-il désormais si Toronto est mis sur le même pied? Quelle sera l'incidence? Tout le monde se retrouvera sur le même champ de bataille.

M. Carmichael: C'est juste, mais sur ce champ de bataille, les entreprises, du moins les entreprises manufacturières, auront des taxes inférieures à verser. Je pense que les manufacturiers manitobains comme ceux de toutes les autres régions profiteront de cette modification au régime de taxe de vente.

Le crédit de taxe de vente sera redistribué aux provinces, grosso modo, selon le niveau des revenus provinciaux par rapport au niveau national. Dans la mesure où la moyenne des revenus familiaux au Manitoba se situe sous la moyenne nationale, le crédit de taxe de vente, qui est destiné à contrebalancer la nature régressive de la taxe sur les transactions commerciales, devrait profiter au Manitoba plus qu'aux autres provinces.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y aura pas des groupes, au Manitoba comme ailleurs, qui ne sortiront pas perdants de cette réforme globale du régime fiscal. Il y aura évidemment des gagnants et des perdants. Cependant, si le genre de réforme dont j'ai parlé survient, ses répercussions un peu partout au pays et au Manitoba seront une diminution de tous les taux d'imposition, un élargissement des assiettes et une meilleure répartition du fardeau fiscal.

Je ne suis pas encore en mesure d'affirmer que le Manitoba y gagnera ou y perdra globalement, mais j'estime qu'il y a plusieurs raisons pour lesquelles le Manitoba devrait y trouver son compte.

M. Minaker: Comment régleriez-vous le calcul du coût de la vie? Si des taxes plus élevées devaient se révéler nécessaires au niveau de la vente au détail, les chiffres sur le coût de la vie s'en ressentiraient au Manitoba, par rapport aux autres régions. Quelle solution envisageriez-vous à ce problème?

Je sais que la ville de Winnipeg procède actuellement à une réévaluation des propriétés parce que les chiffres indiquent tant de millièmes du dollar d'évaluation. La ville revoit donc son taux d'imposition de façon à encourager les investisseurs. Selon vous, comment devrions-nous essayer de contourner le problème qui ferait que certaines provinces des Prairies auraient signalé un coût de la vie plus élevé à la suite des nouvelles mesures fiscales?

M. Carmichael: Je ne sais pas comment ce problème particulier pourrait être abordé, mais je sais qu'il y aurait une augmentation générale du coût de la vie. La Nouvelle-Zélande, entre autres, a introduit une taxe à assiette étendue du même genre, et son indice des prix à la consommation a grimpé de 5 p. 100 en un mois seulement. À ce moment-là, cependant, il se produisait autre chose...

[Text]

The Chairman: Could I stop you there for a moment? Was that a one-shot increase in the sales tax inflation?

Mr. Carmichael: Yes, one-shot.

The Chairman: Was that a monthly increase in inflation by 5% on a per annum basis, or how did it really indicate . . . ?

Mr. Carmichael: It was a 5% increase in the price level that took place in one month because of the implementation of this tax. Then the inflation rate, which is the increase in the price level thereafter, would have gone back to its original level. If it was 4%, it would have gone back to 4%.

Yes, you do get a one-shot increase in the average price level. But the point I want to make is that if a broad-based consumption tax is implemented and at the same time personal tax rates are reduced, then there is not necessarily a one-for-one reduction in real, after-tax disposable income. In other words, you pay more for goods but you have more of a take-home pay in order to pay for them. The net effect, it—

Mr. Minaker: It reduces collecting the taxes.

Mr. Carmichael: Yes.

No, really it is a wash. In other words you are just making a shift of where the tax is collected. It would have that blip effect on the consumer price index, but it is one that one would anticipate in advance. I believe some economists are studying some of the issues involved in exactly how that ought to be measured, so that it is accurately reflected if it ever does come to pass.

Mr. Minaker: Thank you.

The Chairman: Mr. Wilson.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Thank you, Mr. Chairman.

The first item I would like to touch on is the capital gains lifetime exemption which, as you know, Mr. Carmichael, was implemented a couple of years ago. I am wondering if you have done any analysis on the relative value of that exemption in terms of whether it is possible to measure its impact on the economy, what it has done in terms of investment, job creation and so on. Also, what do you see happening when the reform engine runs into the lifetime capital gains exemption which, of course, obviously has some fans and is treated by many as a rather hard-won objective?

• 2050

Mr. Carmichael: The capital gains exemption is a very difficult tax measure to draw estimates of its impact on capital formation, entrepreneurship—all of the things that a capital gains exemption is designed to stimulate.

The point we have made in our work relating to the capital gains exemption is it is very important to have whatever treatment of capital gains that is going to be contained in the tax system understood as being a stable and permanent sort of treatment of capital gains.

[Translation]

Le président: Puis-je vous interrompre quelques instants? Cette inflation due à l'augmentation de la taxe de vente a été exceptionnelle, n'est-ce pas?

M. Carmichael: En effet.

Le président: Comment cette augmentation de l'inflation de 5 p. 100 en un mois s'est-elle reflétée sur une base annuelle, à quel point a-t-elle pu influencer . . .

M. Carmichael: Cette augmentation de 5 p. 100 des prix en un mois est survenue à la suite de l'application de cette taxe. Ensuite, le taux d'inflation, qui reflète les prix de façon générale, est revenu à son niveau normal. S'il était de 4 p. 100 auparavant, il est revenu à 4 p. 100.

Il reste qu'il y a eu une augmentation exceptionnelle de la moyenne des prix. Ce que je veux dire, c'est que s'il survient en même temps une taxe à la consommation répartie sur une assiette étendue et une réduction générale des taux d'imposition personnelle, les effets pour ce qui est du revenu disponible après impôt ne s'annulent pas nécessairement. Vous payez vos marchandises plus cher, mais vous avez davantage de revenus nets pour les payer. L'effet net . . .

M. Minaker: Vous diminuez la perception des taxes.

M. Carmichael: Oui.

Ou plutôt les taxes sont perçues à un autre endroit. L'indice des prix à la consommation a un sursaut, mais ce sursaut était prévisible. Il y a actuellement des économistes qui étudient les diverses façons de mesurer ce sursaut de façon que les chiffres continuent de refléter la réalité.

M. Minaker: Merci.

Le président: Monsieur Wilson.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Merci, monsieur le président.

Je voudrais d'abord parler de l'exemption à vie touchant les gains en capital, qui, comme vous le savez, monsieur Carmichael, a été introduite il y a deux années. Je me demande si vous avez procédé à une analyse quelconque de la valeur de cette exemption et de ses effets possibles sur l'économie, les investissements, la création d'emplois et le reste. Également, que se passera-t-il lorsque la réforme fiscale s'attaquera à cette exemption à vie touchant les gains en capital, qui a déjà ses fervents défenseurs et qui est considérée par plusieurs comme un avantage chèrement acquis.

M. Carmichael: Il est très difficile de juger des répercussions de l'exemption touchant les gains en capital sur la constitution de capitaux, l'entrepreneuriat et tous les autres facteurs que l'exemption touchant les gains en capital est censée influencer.

Ce que nous avons simplement souligné dans nos travaux touchant l'exemption pour les gains en capital, c'est qu'il est très important que le traitement des gains en capital à l'intérieur du régime fiscal, quel qu'il soit, donne l'impression d'être quelque chose de stable et de permanent.

[Texte]

Our concern about the existing \$500,000 exemption has been that from the day it was implemented there has been tax advice given around the country to take advantage of it now because it is not going to last, and one can read that in the financial pages of any of the major financial newspapers around tax time. The reason this is a concern is it can give you the worst of both worlds with the capital gains exemption.

First of all, it can generate a type of behaviour in which individuals convert other forms of income into capital gains in order to be able to take advantage of the capital gains exemption early on. This type of change-over from other income into capital gains exemption really is a paper transaction rather than something that is building the productive capacity of the economy or the entrepreneurial ability.

The other concern is that if the rate is not a stable and well-known one, then those people who might have taken advantage of the capital gains exemption to build their businesses and to do the entrepreneurial work will be getting the same kind of advice: that the exemption is not expected to last, and if you are only going to benefit from it after 10 years of entrepreneurial activity in building up a business, then not to count on that coming through in the end. And so what you can end up getting is the paper transactions in order to take advantage of the exemption at the front end and a discouragement of the kind of entrepreneurial activity that was intended in the first place.

This is not an inevitable outcome of the existing \$500,000 capital gains exemption that is in place, it is part of the environment or atmosphere surrounding that exemption and the uncertainty as to whether or not it is going to last.

It would be our view that the important thing in the context of tax reform is that the government examine the capital gains exemption, along with the other types of deductions and exemptions in the personal income tax system, when it is looking at the opportunities for broadening the tax base. To the extent it feels it wants to maintain the favourable treatment of capital gains, then this ought to be explicitly built in in a way that is perceived, or would be perceived, as being a permanent fixture of the overall tax system. Some reduction in the uncertainty relating to the capital gains exemption seems to us to be the most important short-term consideration.

The question of whether capital gains exemptions would be reduced or eliminated as part of the base-broadening exercise has to be more a judgment on how far the government wants to go in getting the tax rates down and how far it believes this type of exemption can stimulate the capital formation and entrepreneurship that it intended in the first place.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): A different topic now, and that is the inter-relationship between the federal government and the provinces in the sharing of the room to tax, if I can call it that. Obviously, if moves are made by the federal government to drastically lower rates, broaden the base, and so on, and particularly if a BTT of some sort

[Traduction]

Notre principale préoccupation au sujet de l'exemption de 500,000\$ depuis son introduction a été que les conseillers en matière fiscale un peu partout au pays ont recommandé d'en tirer profit le plus tôt possible parce qu'elle n'était pas de nature à durer, et c'est quelque chose qu'on peut vérifier dans les pages financières de n'importe quel grand journal spécialisé lorsque vient le moment de produire des déclarations d'impôt. Il y a raison de s'inquiéter parce qu'il ne peut y avoir que des perdants dans ce genre de situation.

D'abord, il peut y en avoir qui convertissent d'autres formes de revenus en gains en capital afin de tirer profit le plus tôt possible de l'exemption touchant les gains en capital. Ces déplacements de revenus d'une forme à une autre ne sont que des opérations sur papier et ne contribuent en rien à accroître la capacité de production ou l'entrepreneuriat.

Deuxièmement, si le taux n'est pas stable et n'est pas clair pour tout le monde, les gens qui auraient normalement pris avantage de l'exemption touchant les gains en capital afin d'agrandir leur entreprise ou de lancer d'autres projets risquent de recevoir les mêmes avis: l'exemption n'est pas de caractère durable, il faut attendre dix ans avant de pouvoir profiter de l'agrandissement de l'entreprise, et il est impossible de savoir si l'exemption existera toujours le moment venu. Il arrive donc que les gens procèdent simplement à des opérations sur papier afin de tirer profit de l'exemption le plus tôt possible et que les vrais entrepreneurs auxquels était destinée la mesure au point de départ ne sont pas du tout encouragés à aller de l'avant.

L'exemption de 500,000\$ touchant les gains en capital n'avait pas du tout été mise en place dans ce but, mais c'est ce qui se produit actuellement avec l'incertitude qui l'entoure quant à sa permanence.

Nous suggérons que dans le contexte de ces réformes fiscales le gouvernement examine l'exemption touchant les gains en capital, de même que toutes les autres déductions et exemptions concernant le revenu des particuliers, au moment où il supputera les possibilités d'élargir les assiettes fiscales de façon générale. À ce moment-là, s'il désire accorder un traitement de faveur aux gains en capital, il devra trouver une formule qui sera considérée comme un pilier du régime fiscal. En tout cas, pour nous, l'amélioration la plus importante qu'il convient d'apporter à court terme à l'exemption touchant les gains en capital est l'élimination de l'incertitude qui l'entoure.

Quant à la réduction ou à la disparition de cette exemption touchant les gains en capital dans le cadre d'un élargissement des assiettes fiscales de façon générale, elle dépend de la mesure dans laquelle le gouvernement veut diminuer les taux d'imposition et de la mesure dans laquelle il croit que ce genre d'exemption est un moyen de stimuler, comme il le souhaitait au départ, l'établissement de capitaux et l'entrepreneuriat.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je passe maintenant à un autre sujet, le partage, entre le gouvernement fédéral et les provinces, de ce que je pourrais appeler la marge d'imposition. Si le gouvernement fédéral diminue les taux de façon spectaculaire, élargit les assiettes et le reste, en particulier s'il introduit une taxe sur les transactions commerciales ou

[Text]

comes in, which the provinces might well see as impinging a bit on their revenue-gathering apparatus, is it not obvious that the provinces are going to move to fill whatever income tax room is left through the lowering of the federal rates, considering the country as it stands at this point?

• 2055

I have noted the comments in your policy review and outlook—I think it was near the end of the booklet—but I am a little sceptical as to whether we could possibly hope to have any meaningful understanding between the two levels of government on this topic. It seems to me it would be equivalent to amending the Charter of Rights. Again, I would appreciate your comments on that, and on whether you think there is any realistic opportunity for overall reform, bearing in mind these relationships.

Mr. Carmichael: Whether it is inevitable that the provinces will jump in and take up tax room the federal government is moving out of I think is a very difficult question. It depends very much on how important the provinces themselves see getting our tax rates in Canada, combined provincial and federal, down to somewhere in the neighbourhood of the combined state and federal tax rates in bordering U.S. states. I know, for example, that in the province of Ontario the Ontario treasury monitors the tax situation in the bordering states, and there would be some concern that both personal and corporate tax rates not get too far out of line with the same kind of rates in the bordering states in the United States.

I think the question of whether or not the provinces co-operate on overall tax reform will depend very much on the attitude they take towards the federal sales tax reform. There is the potential that the provincial governments might see a broad-based consumption tax that they could piggy-back on as being in their interest. Some of the provinces in Canada have deficit problems that are as intractable as the federal deficit problem and would be looking for a way, in the future, of preventing those deficits from rising and of providing themselves with a tax base with which to finance the expenditures they are committed to.

I think there is more than a little consistency of interests between provincial governments and the federal government in this area. So it seems possible to me that a co-operative sort of deal on the consumption tax is a possibility, and that might reduce the risk of the provinces moving into federal tax room. That is not a prediction, but it says at least there is a potential way out of the problem.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): You are touching on the idea of the ultimate cash cow, are you not? All the governments combine with some form of retail sales tax on everything and divide the booty. Really, that would certainly be the simplest answer, would it not? Who wants to get into a lot of calculating? Just add it on at the point of sale.

An hon. member: What will that do to tourism?

[Translation]

quelque chose de ce genre, ce qui pourrait être perçu par les provinces comme une violation de leur capacité de percevoir des revenus, n'est-il pas évident dans la conjoncture actuelle que les provinces vont tout de suite prendre des mesures pour occuper le terrain fiscal abandonné par le gouvernement fédéral?

J'ai pris note de vos observations dans l'aperçu de politique qui se trouve vers la fin de votre livret; mais je doute fort que les deux niveaux de gouvernement puissent jamais s'entendre véritablement sur ce sujet. C'est presque comme si l'on cherchait à modifier la charte des droits. Qu'en pensez-vous? Pensez-vous vraiment que dans la situation actuelle, il soit possible d'en arriver à une réforme de fond?

M. Carmichael: Il m'est difficile de dire si les provinces se jetteront inévitablement dans toute porte fiscale que le gouvernement fédéral pourrait leur ouvrir. Il faudrait se demander si les provinces elles-mêmes ont vraiment à cœur de faire baisser les taxes canadiennes, composées de taxes provinciales et fédérales, au niveau qu'ont atteint les taxes américaines, composées de taxes fédérales et des États, dans les États américains limitrophes. Je sais que le trésorier de l'Ontario surveille de près ce qui se passe du point de vue fiscal dans les États américains limitrophes, et qu'il s'inquiéterait s'il voyait les taxes des particuliers et des compagnies dépasser de beaucoup les taxes similaires imposées dans les États avoisinants des États-Unis.

Quant à savoir si les provinces collaboreront en vue d'une réforme globale de la fiscalité, tout dépend de la façon dont elle perçoive l'utilité d'une taxe éventuelle du gouvernement fédéral sur les ventes. Il est possible que les provinces estiment de leur intérêt de s'aligner sur une taxe à la consommation universelle. Certaines d'entre elles font face à des problèmes de déficit aussi insolubles que peut l'être le problème du déficit fédéral; elles pourraient donc désirer trouver une façon d'empêcher l'augmentation de ces déficits et, par la même occasion, de se préparer une assiette fiscale leur permettant de financer les dépenses auxquelles elles se sont engagées.

Les gouvernements provinciaux et fédéral ont les mêmes intérêts, et ce beaucoup plus que nous ne le pensons. Une entente de collaboration sur une taxe éventuelle à la consommation me semble donc tout à fait possible, et cela réduirait le risque de voir les provinces marcher sur les plates-bandes fiscales du gouvernement fédéral. Je ne suis pas un devin, mais ce serait au moins une façon de résoudre le problème.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): C'est un peu l'idée de la poule aux oeufs d'or, n'est-ce pas? Tous les gouvernements s'entendraient pour imposer une taxe de vente au détail universelle et se diviserait le magot. Ce serait la solution la plus simple, n'est-ce pas? Pourquoi faire toutes sortes de calculs? Il n'y a qu'à ajouter la taxe au point de vente.

Une voix: Quelles seront les répercussions sur le tourisme?

[Texte]

Mr. Carmichael: There is a case for harmonizing the sales taxes, to the extent that the federal government wants to move into the sales tax area, with a broader-based tax. There is a case from an administrative point of view, and from the point of view of keeping the overall tax rate to the lowest possible level, for harmonizing the systems as between the federal and provincial governments. So whether anyone wants to view this as a cash cow or as a relatively efficient way of raising necessary government revenues—this is the alternative way of looking at it—is a matter of individual preference.

I am choosing to look at it as a matter of governments having responsibilities for certain expenditures which for 10 years now they have not been financing through tax revenues. The question therefore is either you reduce the growth or the level of spending, or you find a tax base that can support the expenditures you are making. We have generally advocated doing some of both. So there is the potential there, I think, for developing a broad-based system with a well-administered federal-provincial agreement on how these taxes will be collected, to keep the rates down to the lowest possible levels and still provide services that individuals expect from their governments.

• 2100

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): We are leading into the leviathan argument, because if we speculate on the ultimate tax then one has to question where it will end. I see a parallel between a giant sort of consumption tax and the predictions of revenue based on oil prices which never materialized.

Again, I solicit your comments as to whether you see any relationship between the potential for this sort of super sales tax and the predictions that arose in the late 1970s which led into the NEP and the idea that if we were taxing \$70 and \$80 oil then we could finance every conceivable hand-out the good Lord could imagine. I would appreciate your comments on that.

Mr. Carmichael: I think this is a case of almost two extremes.

In the case of the petroleum and gas revenue taxes and some of the other special taxes on oil and gas, all of the eggs were put in one basket, so to speak, in the sense that an awful lot was riding on the price of one particular commodity. That was a very narrow tax base and it was a narrow tax based on a commodity that had a very volatile price. As we all know, the price did not live up to expectations. In fact, it went in the other direction. So the base was certainly not what had been anticipated when those taxes were put in place and the revenues never materialized.

The other extreme, it seems to me, is a consumption tax as broadly based as one can think of that includes all goods and services. At any point in time some goods are going to be going up in price faster than others and others will be losing in relative terms; but, overall, consumption has consistently grown in Canada ever since Confederation. So this is a case where you have a far less volatile and a much broader tax base and where a relatively low rate can collect a substantial

[Traduction]

M. Carmichael: Il y aurait certainement intérêt à uniformiser les taxes de vente, dans la mesure où le gouvernement fédéral souhaite vraiment imposer une taxe de vente universelle. Du point de vue administratif ce serait pratique, parce que l'ensemble des taxes serait maintenant au niveau le plus faible possible, et parce que l'on pourrait uniformiser la structure fiscale du gouvernement fédéral et celle des gouvernements provinciaux. Quant à savoir si c'est la poule aux oeufs d'or ou une façon relativement efficace de gonfler les coffres du trésor, tout dépend du point de vue où l'on se place.

Je préfère penser, quant à moi, que les gouvernements ont depuis dix ans des dépenses que leurs revenus fiscaux n'arrivent pas à combler. Il s'agit donc soit de réduire le niveau des dépenses, soit d'élargir l'assiette fiscale pour pouvoir faire face à toutes ses dépenses. On fait généralement un petit peu des deux. Il serait donc possible, d'après moi, d'élargir l'assiette fiscale, dans la mesure où le gouvernement fédéral et les provinces s'entendent sur la façon dont les impôts seront perçus et administrés, afin que les taux soient maintenus les plus faibles possible et que les gouvernements puissent continuer à fournir les services auxquels s'attendent les citoyens.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Cela nous mène à la théorie du monstre léviathan, puisque en spéculant sur l'éventualité d'une taxe ultime, il faut aussi se demander où l'on va s'arrêter. Je compare cette gigantesque taxe à la consommation aux prédictions de revenu que l'on avait fondées sur le prix du pétrole et qui ne se sont jamais matérialisées.

Je vous demande à vous aussi si vous faites la comparaison entre les possibilités que semble offrir cette supertaxe de vente, d'une part, et les prédictions de la fin des années 70, qui ont entraîné la création du Programme énergétique national, c'est-à-dire l'illusion qu'en exigeant 70\$ à 80\$ du baril de pétrole, nous pourrions alors financer à peu près n'importe quel projet imaginable, d'autre part? Pouvez-vous me répondre?

M. Carmichael: Ce sont deux cas presque extrêmes.

Dans le cas des taxes sur le revenu du pétrole et du gaz, et des autres taxes spéciales, nous avons mis tous nos oeufs dans le même panier, si j'ose dire: en effet, beaucoup dépendait du prix d'un produit particulier. Autrement dit, l'assiette fiscale était très étroite, et parallèlement, le prix de ce produit était extrêmement volatile. Nous savons tous que le prix atteint n'a jamais répondu à nos attentes. En fait, il a même fini par baisser. L'assiette fiscale n'était certainement pas celle à laquelle on s'attendait lorsque les taxes ont été fixées, et—par conséquent—les revenus ne se sont jamais matérialisés.

L'autre extrême serait d'élargir le plus possible l'assiette fiscale et d'imposer une taxe à la consommation sur tous les biens et services. Il y aura toujours certains produits dont le prix augmentera par rapport aux autres, et vice-versa, tout cela en termes relatifs; mais dans l'ensemble, la consommation a toujours été à la hausse au Canada depuis la Confédération. Dans ce cas-là, le produit est beaucoup moins volatile et l'assiette fiscale, beaucoup plus large, et il est possible d'aller

[Text]

amount of income in order to support the kind of government programs individuals continue to want.

So I would, more than anything, draw a distinction between the two kinds of taxes and say that the direction we seem to be heading now is a far more positive one than the kind of direction we were heading when we were selecting particular sectors of the economy and creating new, narrowly based taxes to focus on those sectors.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I understand what you are saying and I agree with that aspect of it, but I think too that there is an analogy in the sense that when there is an opportunity for governments to tax in order to fund new programs that opportunity will be taken up. Obviously, there was a window there and some wild projections about oil prices, and I think a lot of things were set up based on expectations flowing from it.

The fear I have, and the essence of this leviathan argument, is that the same thing might be prone to happen—not at this point in time, but perhaps down the road, of course—and that advantage would be taken of the opportunity. A one-point increase in a broad-based tax like that is an enormous amount of money. It does not seem like much, but it is enormous and the opportunity to come up with some inventive new vote-buying schemes would be hard to resist.

Mr. Carmichael: This is why I said in my opening comments that this leviathan argument has to be taken seriously. It turns out to be a trade-off as to whether or not we are prepared to broaden the tax base and then discipline ourselves to keep the growth of government spending down to a level we can all live with, and whether or not, I suppose, in the end we can rely on the political process to give Canadians the amount of government they want.

If one takes a negative view on that question, then broader tax bases are indeed a gamble; but it does not seem to me that the answer to the problem is to make tax bases narrow and therefore to put a heavier burden on particular sectors and a very light burden on other sectors. In the end there has to be some commitment or will on the part of elected officials really to keep the growth of expenditures down to what they believe is reasonable and manageable.

• 2105

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I have one final point. I think that elected people simply mirror the wishes of their constituents and—

The Chairman: To have a free lunch!

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): The chairman has such an effective way of putting it. I am going to close by asking you whether you think the average citizen in Canada gives a tinker's damn about the deficit and the fiscal responsibility on the part of government.

[Translation]

chercher des revenus assez substantiels en imposant des taxes relativement faibles afin de pouvoir continuer à offrir aux citoyens les programmes gouvernementaux qu'ils demandent.

Vous voyez que je fais surtout la distinction entre ces deux genres de taxes: l'orientation que nous semblons vouloir prendre m'apparaît beaucoup plus saine que celle qui nous avait fait imposer des taxes très spécifiques sur des secteurs particuliers de l'économie.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je suis d'accord avec ce que vous venez de dire, mais je pense que l'on peut quand même faire une analogie entre ces deux phénomènes: chaque fois qu'il est possible pour les gouvernements d'imposer de nouvelles taxes afin de financer de nouveaux programmes, le gouvernement saute sur l'occasion. Visiblement, on avait ouvert une porte et on avait projeté une augmentation faramineuse des prix du pétrole, et c'est pourquoi beaucoup de nouveaux programmes ont été fondés sur ces attentes.

Ma crainte—et je reviens à mon argument du monstre léviathan—c'est que la même chose pourrait se produire, pas nécessairement aujourd'hui, mais peut-être à moyen terme, et que quelqu'un pourrait profiter de l'occasion. Une augmentation d'un point seulement d'une assiette fiscale universelle représente énormément d'argent. L'augmentation n'est peut-être pas très importante, mais les sommes perçues le seront, et je pense qu'un gouvernement résisterait mal à l'appel d'une tactique aussi ingénieuse, qui pourrait lui acheter beaucoup de votes.

M. Carmichael: Voilà pourquoi j'ai dit au début que l'argument du léviathan devait être pris au sérieux. Au fond, c'est tout l'un ou tout l'autre: préférons-nous élargir l'assiette fiscale et par discipline limiter raisonnablement les dépenses gouvernementales, ou plutôt attendre que le processus politique donne aux Canadiens le gouvernement qu'ils souhaitent?

Dans une perspective négativiste, il semble effectivement que l'élargissement de l'assiette fiscale soit un coup de dé; mais la réponse à ce problème ne serait certes pas de resserrer l'assiette fiscale et, par le fait même, d'imposer un fardeau plus élevé à certains secteurs de l'économie tout en allégeant celui des autres. En fin de compte, ce sont les élus qui doivent s'engager à limiter la croissance des dépenses à un niveau raisonnable et facile à administrer.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): J'ai une dernière question. À mon avis, les élus ne font que refléter les souhaits de leurs électeurs et...

Le président: D'avoir droit à toute sorte de choses gratis!

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Qu'en termes évocateurs ces choses-là sont dites. Je vais terminer en vous demandant si d'après vous, le citoyen canadien moyen se soucie vraiment du déficit et de la responsabilité fiscale du gouvernement.

[Texte]

Mr. Carmichael: The average Canadian? I think more Canadians give a damn about it today than did several years ago. When we first—

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): You are in this business—I am just sort of asking you for a wholesale kind of figure. In all seriousness, 10%, 15%?

Mr. Carmichael: I think far more people are concerned about the level of taxation than are concerned about the size of the budget deficit. If you can tackle both problems at the same time, by broadening the tax base and lowering tax rates, and over a period of five years raising more revenues, by making the economy perform better, then you are meeting the concern of the majority of people. You are also meeting an important national objective of reducing the budget deficit.

I think it is difficult to sell deficit reduction. The institute has been writing about deficit reduction for several years now. Believe me, it is a very difficult message to get across to people, that this is an important issue that needs to be taken seriously, that needs to be looked at with great vigilance. We have to keep up our efforts at it.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): It is called the "national dream".

Mr. Carmichael: Now, at the same time, you can go after deficit reduction in a counter-productive way, if you do it by raising tax rates indefinitely, because then you just stifle the economy. It seems to me that there is a way of going about solving both problems, not tomorrow but over a medium-term time horizon. If you sell that by focusing on the reduction in tax rates, if you achieve both objectives, then I think you have a potential saleable product.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Thank you.

The Chairman: Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

I would just like to pursue a couple of areas, and one is the subject of simplicity. I arrived a little late. I did not hear you mention the word and it is not in your brief. That is one of the first things you hear from some groups when they take up this cause of tax reform.

I would just like to ask your opinion on that. It is, at the very least, an elusive goal. Perhaps it is even a myth. Could we have your comments on that?

Mr. Carmichael: Simplicity was one of the rallying cries in the U.S. tax reform effort, and the final product of U.S. tax reform has been anything but simple. Perhaps you were listening to my remarks on the changes in the treatment of depreciation in the corporate income tax in the United States. The new depreciation method is considerably more complicated than the one it replaces.

[Traduction]

M. Carmichael: Le Canadien moyen? Eh bien, je crois qu'il y a plus de Canadiens qui s'en préoccupent maintenant qu'il y a quelques années. Lorsque nous avons commencé...

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): J'aimerais que vous me donniez une proportion approximative. Sérieusement, est-ce qu'il y a 10 p. 100 ou 15 p. 100 de la population qui s'intéresse à cela?

M. Carmichael: Je crois que beaucoup plus de gens sont préoccupés par le niveau d'imposition que par l'ampleur du déficit budgétaire. Si l'on peut s'attaquer aux deux problèmes de front, en élargissant l'assiette fiscale et en diminuant les taux d'imposition, et si sur une période de cinq ans on réussit à augmenter les revenus grâce à un meilleur fonctionnement de l'économie, alors on répond aux préoccupations de la plupart des gens. On se trouve aussi par là même à atteindre un important objectif national, celui de réduire le déficit budgétaire.

Il est difficile de se faire l'avocat de l'abaissement du déficit. Cela fait des années que l'institut écrit là-dessus. Or croyez-moi, il est très difficile de faire reconnaître l'importance de la question aux citoyens, de les persuader qu'il faut l'étudier attentivement et faire preuve d'une grande vigilance. Nous devons aussi faire preuve d'une grande constance.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Cela s'appelle le «rêve national».

M. Carmichael: On peut cependant aussi s'attaquer au déficit de façon à s'aliéner les appuis de la population, ainsi si l'on hausse indéfiniment les taux d'imposition car dans un tel cas, on étouffe l'économie. Or il me semble qu'il y a moyen de résoudre les deux problèmes, pas du jour au lendemain bien entendu mais à moyen terme. Je crois qu'on peut arriver à persuader les gens du bien-fondé de la stratégie si l'on insiste sur l'abaissement du niveau d'imposition et si l'on atteint les deux objectifs.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Merci.

Le président: Monsieur Attewell.

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

J'aimerais aborder deux sujets, dont celui de la simplicité. Je suis arrivé un peu tard et ne vous ai pas entendu mentionner cela ni n'ai vu ce terme dans votre mémoire. Or c'est l'une des premières choses dont nous parlent certains groupes lorsqu'ils discutent de la réforme de la fiscalité.

J'aimerais donc savoir ce que vous en pensez. On peut dire, au bas mot, qu'il s'agit d'un objectif très difficile à atteindre, peut-être même impossible. Pouvez-vous nous dire ce que vous en pensez?

M. Carmichael: Le désir de simplicité a été l'un des cris de ralliement de la part de ceux qui voulaient une réforme fiscale aux Etats-Unis, or le fruit de cette réforme est rien moins que simple. Peut-être avez-vous entendu mes observations au sujet de la façon dont on a amorti l'impôt des sociétés aux Etats-Unis. Justement, la nouvelle méthode d'amortissement est beaucoup plus complexe que la précédente.

[Text]

In the end, it seems there is a trade-off to some extent between achieving simplicity and achieving a number of more specific objectives within the tax system. Part of the complexity, to be fair, of the U.S. reform, is in the transitional arrangements that have been put in place over the next several years in order to move towards the new tax system.

Once the new tax system is fully implemented, some of the complications that will be in effect for the next couple of years will disappear, because the new system will be fully phased in. But in other cases a great deal of complexity will remain. I think, according to the tax practitioners with whom we talked, it is probably fair to guess that here in Canada the tax system will not be greatly simplified by tax reform, that perhaps simplicity in the system, while an important objective, should not be an overriding objective.

The tax reform is accomplished by broadening the tax base, and that means reducing or eliminating a good number of exemptions, deductions and what-have-you. This is where the complications in the tax system arise, in the special treatment of particular types of income, or exemptions, or whatever the case might be.

Base broadening is a way of attacking complexity in the tax system, and, at the same time, levelling out the tax burdens across individuals or firms. From our perspective and the reason why the word simplicity did not come up is that although it is an important secondary objective, the primary objective remains, in our view, getting the marginal rates down and broadening the tax base. It seems to us that in some cases that will produce some greater simplicity, but in other cases where the issues involved are themselves complicated, some complication in the tax system is likely to remain.

• 2110

Mr. Attewell: Thank you. You mentioned in your report the importance of well-designed transitional rules, and you made reference to the 1981 budget, so you have made a general statement there. Could you help this committee with any specific guidelines or specific areas in the transitional phase of things that we should be looking at closely, or was that just a general statement?

Mr. Carmichael: It is a general statement in that we were not predicting the shape of the new tax law. It was not clear to us what it was the transition would be to, and so any further definition was difficult. But I guess the general principle would be that there be at least some degree of grandfathering of existing types of investments that have benefited from particular aspects of the tax laws that are being phased out.

This was something that there was not enough thought given to in the November 1981 exercise, and so some changes in the direction of broadening the tax base that might have survived, had there been a well laid out and gradual transition period, were not accepted because they were planned to be imple-

[Translation]

En dernière analyse, il semble qu'il y ait à accepter un certain compromis entre la simplicité désirée et certains objectifs plus précis du régime fiscal. En toute justice, la complexité du nouveau régime américain tient à des arrangements provisoires qui doivent durer le temps de la mise en oeuvre du nouveau régime, c'est-à-dire quelques années.

Une fois que ce nouveau régime aura atteint sa vitesse de croisière, certains des aspects les plus complexes en vigueur au cours des prochaines années disparaîtront étant donné que la période de transition sera terminée. Dans d'autres cas cependant, certains aspects du régime demeureront plus complexes. D'après les fiscalistes avec qui je me suis entretenu du sujet, on ne peut vraisemblablement pas penser que la réforme du régime fiscal au Canada simplifiera considérablement les choses, et peut-être faudrait-il se garder de faire de la simplicité, malgré son importance, l'objectif prioritaire.

La refonte du régime fiscal s'effectuera grâce à un élargissement de l'assiette fiscale, ce qui signifie la réduction ou l'élimination d'un bon nombre d'exemptions, de déductions et d'autres mesures. Or c'est là que le régime fiscal se complique, dans le traitement spécial de diverses catégories de revenu et dans la prise en compte de certaines exemptions ou autre chose encore.

L'élargissement de l'assiette est un des moyens à prendre pour s'attaquer à la complexité du régime et aussi pour égaliser le fardeau fiscal entre les particuliers ou les entreprises. Si nous n'avons pas parlé de simplicité, c'est qu'en dépit du fait qu'il s'agit là d'un important objectif secondaire, notre principal objectif n'en demeure pas moins la réduction du taux d'imposition marginal et l'élargissement de l'assiette fiscale. Dans certains cas, ces mesures entraîneront une plus grande simplicité mais dans d'autres, où les questions elles-mêmes sont complexes, le régime demeurera probablement lui aussi complexe.

M. Attewell: Votre rapport mentionne l'importance de règlements provisoires bien conçus, et vous avez mentionné le budget de 1981, ce qui revient donc à affirmer quelque chose. Pouvez-vous nous communiquer des directives précises ou nous mentionner des domaines précis sur lesquels nous devrions insister pendant la période de transition, ou s'agissait-il tout simplement d'une affirmation générale?

M. Carmichael: Il s'agit d'une affirmation générale en ce sens que nous ne prédisons pas quelle forme prendrait le nouveau régime. Nous n'avions pas non plus d'idée précise sur la période de transition, et il nous a donc été difficile d'adopter d'autres définitions. Cependant, je crois qu'on peut dire, en principe, qu'il faudrait au moins accorder des droits acquis à certains types d'investissements actuels qui ont bénéficié de dispositions du présent régime qu'on est en train d'abolir.

On n'a pas suffisamment songé à cela lors de l'étude de novembre 1981, et en conséquence certaines des modifications menant à l'élargissement de l'assiette fiscale qu'on aurait pu conserver pendant la période de transition n'ont pas été acceptées du fait qu'on voulait les mettre en oeuvre à très brève échéance et avec très peu de consultations au préalable.

[Texte]

mented in a very short period of time and with very little consultation.

The general rule would be, where changes are being made to particular tax provisions or preferences that affect large investments, that some method of grandfathering existing investments, or phasing down the kind of special treatment they have been given, would be an important part of the overall transitional package.

Mr. Attewell: You are really getting at, in a sense, that it really captures a fairness principle, if you will, within these transitional rules, and stay away from—you have not said it, but your grandfather approach—anything smacking of retroactive legislation.

Mr. Carmichael: I think you would want to stay away from anything that appeared to be retroactive, and I think you would, in fairness to all, want to give people some amount of time, where there are major changes in the tax system, to be able to rearrange their business and their behaviour over a time period in order to undertake new types of behaviour that are consistent with the new tax laws, without losing large amounts of money in the process because they made investments that were previously favoured under the tax system. So, yes, it is really this sense of not surprising people, not pulling the rug out from under them, and not making changes that are put in retroactively.

Mr. Attewell: Thank you. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Weyman.

Mr. C. David Weyman (Consultant, Peat Marwick Mitchell & Company): Thank you, Mr. Chairman.

The question I have is regarding your views on international competitiveness. You have really, I think, addressed three discrete areas, this evening anyway. One is the corporate tax rate, and I am focusing on the corporate area; and second you have talked about depreciation and the need for some level of equivalence between the rates of depreciation that we come out with after tax reform in Canada and where the U.S. are at after their reform; and I think you have at least implied, if not said, that the overall tax burden in the corporate sector should not be increased, because you have suggested that the reductions in the personal taxes should be paid for out of the consumption tax—the sales tax, the BTT. And I sort of concluded from that that at least in the corporate income tax area you view the position that the overall burden should not be increased as a result of tax reform in Canada, and that sort of in the context that in the U.S. reform the corporate tax burden was significantly increased in their situation.

• 2115

I wonder whether, when you look at international competitiveness, you see these particular components as being very significant—for instance, the rate must be brought down to a comparable level, although you suggest it would be very difficult to achieve in Canada—or whether you can achieve international competitiveness in the corporate tax area in a

[Traduction]

En général, lorsqu'on envisage de modifier les règles du jeu fiscal dans des cas précis qui touchent des investissements importants, il faudrait disposer de droits acquis pour ces investissements, ou tout au moins échelonner l'échéance des anciennes dispositions pendant la période de transition.

M. Attewell: Au fond, cela revient à fonder ces règlements relatifs à la période de transition sur des principes d'équité, et à éviter tout ce qui ressemble à une législation rétroactive, et à cet égard les dispositions relatives aux droits acquis seraient peut-être une forme de protection contre cette rétroactivité.

M. Carmichael: Je crois qu'il faudrait éviter toute disposition rétroactive, et par souci d'équité, quand on envisage une refonte sérieuse du régime fiscal, il faut donner un peu de temps aux gens afin qu'ils puissent prendre les dispositions nécessaires pour s'occuper de leurs affaires et à se conformer aux règlements découlant des nouvelles lois, ce sans perdre d'importantes sommes d'argent à cause des investissements effectués en vertu de l'ancien régime. En conséquence au moins, il faudrait vraiment se soucier de ne pas trop surprendre les gens et éviter de les prendre au dépourvu et enfin éviter les dispositions rétroactives.

M. Attewell: Merci. Merci monsieur le président.

Le président: Monsieur Weyman.

M. C. David Weyman (consultant, Peat Marwick Mitchell & Company): Merci, monsieur le président.

Maintenant, j'aimerais vous interroger au sujet de notre compétitivité internationale. Je crois que vous avez abordé trois domaines ce soir. L'un porte sur les taux d'imposition des sociétés, et moi-même j'aimerais aborder la question des sociétés, et en second lieu, vous avez parlé de l'amortissement et du besoin de créer une équivalence entre les taux d'amortissement qui résulteront de la refonte du régime fiscal et des taux américains issus de la réforme fiscale des États-Unis. Je crois aussi que vos propos laissent au moins sous-entendre qu'on ne devrait pas augmenter le fardeau fiscal des sociétés car à votre avis, les réductions de taxes personnelles devraient être neutralisées par les taxes à la consommation, c'est-à-dire les taxes de vente et la taxe sur les transactions commerciales. J'en ai donc conclu que par rapport à la fiscalité des entreprises, vous êtes d'avis qu'on ne devrait pas alourdir davantage le fardeau fiscal pour réformer le régime fiscal canadien en gardant à l'esprit le fait que la réforme américaine a justement entraîné un alourdissement sensible de l'impôt des sociétés américaines.

Et du point de vue de la concurrence internationale, ces éléments sont-ils pour vous vraiment très importants? Faudrait-il par exemple avoir des taux d'imposition comparables, même si—d'après vous—la chose serait très difficile à appliquer au Canada? Ou pensez-vous qu'il soit possible de se mesurer à nos concurrents, en matière d'imposition des

[Text]

more global approach, and whether that is good enough or whether this tax rate aspect, the nominal rate aspect, is really so overriding that we just have to have a corporate tax rate in Canada that is in the same range or comparable to the U.S. corporate tax rate.

Mr. Carmichael: The first comment I would make is that the international competitiveness of our industrial sector is affected by many factors, the tax system being only one of them. While at the margin it can be an important factor in determining competitiveness, I do not think there is any requirement that we line up our corporate tax system in some sense that it is deemed to be exactly competitive with that in the United States or any other country, for that matter.

I think the emphasis on the tax rate has more to do with the potential size of the gap between the tax rate as it exists now in Canada and the rate that is being phased in in the United States. I mentioned 10 or perhaps 12 percentage points difference, higher combined federal-provincial corporate tax rates in Canada than in the United States.

Again, I do not think it is essential, therefore, that we reduce the corporate tax rate by 10 to 12 percentage points to make it exactly the same as in the United States. But I think movement towards the lower tax rate would be important in terms of getting the marginal rate down, which I believe would have an effect on behaviour, but also I think the closing of that gap would have a positive effect on expectations and the general approach investors make toward investment in Canada relative to the United States. I think the gap of 10 or 12 percentage points would discourage people from looking at investments in some areas in Canada.

The Chairman: Mr. Carmichael, before the American change, our tax rates were generally, on a corporate side, less than the American rate.

Mr. Carmichael: Federal.

The Chairman: That is right. Well, federal and provincial when you take into account manufacturers and so on. Now the American rates are substantially less than our rates. Is it not necessary that our corporate rate always be less than theirs? If it is not, do we not face the problem that they will tend to earn their money in the United States and make their expenditures in Canada and therefore, leave us with very substantially less revenue?

Mr. Carmichael: Over a longer period of time, I think there will be that tendency. The only point I was making earlier on is that I do not think that requires complete convergence of our tax system with theirs. In fact, our tax system has been different from theirs for quite some time. They have had far more exemptions and deductions within the corporate tax system than we had previously.

I think we have to get notionally down to a level where our structure of corporate tax rates and our depreciation system are viewed as being competitive in key areas where capital is very mobile across the border, where an investment could as

[Translation]

sociétés, en ayant une approche plus globale, et si cela suffirait; ou si cette question du taux d'imposition, du taux nominal, est à ce point primordiale que nous devions absolument nous aligner sur les Etats-Unis.

M. Carmichael: Pour ce qui est de la compétitivité de notre secteur industriel, je pense que la fiscalité n'est qu'un élément parmi d'autres. Elle peut effectivement, à la marge, devenir un facteur déterminant, rien n'exige, d'après moi, que nous nous alignions, ou que nous essayions à tout prix de battre les Etats-Unis ou quelque autre pays sur ce terrain.

En l'occurrence, ce qui importe avant tout, c'est l'écart potentiel qui pourrait se creuser entre le taux d'imposition actuel du Canada, et celui des nouvelles réformes américaines. Il est vrai, et j'ai cité un écart de 10 ou 12 points de pourcentage, que les impôts versés par les sociétés canadiennes, aux Trésors fédéral et provinciaux, sont plus lourds que ceux de leurs homologues américaines.

Je ne pense en tout cas pas qu'il soit absolument essentiel que nous réduisions notre taux d'imposition des sociétés de 10 ou 12 points de pourcentage, pour le ramener au même niveau que celui des Etats-Unis. Je pense cependant qu'il serait bon, afin d'abaisser le taux d'imposition marginal, de s'orienter vers une réduction générale du taux d'imposition, ce qui aurait des effets bénéfiques, et notamment en matière d'investissements, lorsqu'il s'agit de choisir entre le Canada et les Etats-Unis. Cet écart de 10 ou 12 points de pourcentage pourrait en effet décourager certains investisseurs qui s'intéressent au Canada.

Le président: Monsieur Carmichael, avant la réforme américaine, notre taux d'imposition, pour ce qui est des sociétés, était de façon générale inférieur à celui de nos voisins.

M. Carmichael: Le taux d'imposition fédéral.

Le président: Oui. Mais si vous tenez compte du secteur manufacturier etc., cela concerne les taux fédéral et provinciaux réunis. En ce moment les taux américains sont effectivement beaucoup plus bas que les nôtres. Ne serait-il pas en fait indispensable que nos sociétés paient moins d'impôt que les leurs? Ne risque-t-on pas, dans le cas contraire, de voir les sociétés faire des bénéfices aux Etats-Unis, venir dépenser leur argent au Canada, et finalement diminuer notre recette de façon importante?

M. Carmichael: Effectivement, c'est une tendance qui risquerait, à long terme, de se confirmer. Cependant, et comme je l'ai expliqué tout à l'heure, je ne crois pas qu'il soit absolument nécessaire que notre fiscalité soit absolument identique à celle des Américains. De fait, et pendant très longtemps, il y avait des différences notables entre les deux régimes fiscaux. L'imposition des sociétés aux Etats-Unis prévoyait plus de dégrèvements et de déductions, que le régime canadien.

Cependant, et dans les secteurs où les capitaux passent très facilement d'un côté de la frontière à l'autre, là où l'on peut aussi bien investir au Canada qu'aux Etats-Unis, il va falloir se faire à l'idée d'un ajustement, en fonction de la concurrence,

[Texte]

easily be set up in Canada as in the United States. We have suggested in some of our writing that here in Canada we already face a problem in terms of attracting investment in Canada because of the building protectionism in the United States. To the extent that firms cannot service a large market in Canada or cannot feel secure that they will have a large market, they will be discouraged from locating their next investment here in Canada.

The point we are making is that we cannot afford to compound the problems of U.S. protectionism in terms of discouraging investment in Canada by keeping a large gap between our tax rates or our depreciation system with that in the United States.

The one other point Mr. Weyman was raising is whether or not the overall tax burden in the corporate sector ought to be reduced or left about the same. My sense on that is that it will depend in part on the structure of our industry in Canada, that the types of tax changes I believe will be under consideration, unless we go well below U.S. rates with our rate structure, will tend to reduce the overall corporate tax burden in Canada.

• 2120

I believe a careful review of the depreciation system in the United States may very well lead to giving back some of that overall reduction in the corporate tax burden.

So it seems to me where the overall tax burden ends up is not something we should fix in advance. We should focus on the other two elements and leave the overall burden to come out where it comes out, when we are satisfied we have a rate structure and a depreciation system we are happy with. If we have targets for all three of them, we will not be able to meet all three targets, unless by chance. I would suggest the target we ought to leave to be determined by the other two is the size of the overall tax burden. Just to repeat, I would suggest if we do get our corporate tax rates down near the U.S. rates, and if we have a competitive depreciation system, there is a good likelihood the tax burden would either not increase or would in fact decline.

Mr. Weyman: The other question I would like to put to Mr. Carmichael is really responding to his comments on the business transfer tax and this concern about the "leviathan" effect. I think that has been discussed quite widely, and there is a concern held that when all is said and done, ultimately there will be this opportunity for government at least not to constrain its expenditures, to put it that way.

I just wondered what your views are, Mr. Carmichael, on a totally different approach, which we have heard about in an earlier hearing, to address this issue not through a consumption or sales tax, but through the direct income tax system, the personal income tax system; to move towards a tax on consumption, but through the income tax system itself, in the concept of an expenditure taxation. Is that just a sort of esoteric view, or do you see that as having any possibility of having a real life to it: that we could put far less emphasis, if any emphasis at all, on a sales tax at the federal level, and

[Traduction]

de nos taux d'imposition des sociétés et de la façon dont on comptabilise les amortissements. Nous avons déjà expliqué, dans certaines de nos publications, que le Canada a parfois du mal à attirer l'investissement en raison du protectionnisme croissant des Etats-Unis. D'un autre côté, les firmes qui trouvent le marché canadien trop étroit, ou qui ne sont pas sûres de pouvoir s'y assurer des débouchés, hésiteront à réinvestir ici.

Nous ne pouvons donc pas, et c'est notre raisonnement, nous offrir le luxe d'aggraver les problèmes que crée le protectionnisme américain en décourageant l'investissement au Canada, et ceci en maintenant un écart trop important entre nos taux d'imposition, ou d'amortissement, et ceux des Etats-Unis.

M. Weyman a aussi demandé si, pour ce qui est des sociétés, il ne faudrait pas songer à réduire la masse fiscale globale. Je pense que tout cela dépendra en partie de l'état de notre secteur industriel, mais que par ailleurs, à moins que nous ne décidions a priori d'abaisser nos taux d'imposition bien au-dessous des taux américains, les taux américains, les modifications qui seront envisagées tendront de toute façon à réduire globalement la masse de l'impôt prélevé sur les sociétés.

Mais je crois également qu'une étude attentive de la façon dont l'amortissement est comptabilisé aux Etats-Unis devrait permettre de récupérer une partie de cette diminution de la masse fiscale globale prélevée sur les sociétés.

Je pense donc qu'il n'est pas nécessaire de fixer à l'avance ce que doit être cette masse fiscale. Je pense que nous devrions nous concentrer sur les deux autres facteurs, à savoir le taux d'imposition et l'amortissement, et qu'alors le problème de la masse fiscale se règlera de lui-même. Il ne me semble pas possible, sauf hasard, de nous fixer des objectifs pour ces trois éléments à la fois. Je pense donc qu'il faudrait accepter de laisser les deux autres facteurs déterminer ce que sera la masse fiscale. Je me répète: si nous arrivons à avoir un taux d'imposition comparable à celui des Etats-Unis, en même temps que le régime de l'amortissement, il est fort probable que globalement l'impôt n'augmentera pas, mais qu'il tendra plutôt à diminuer.

M. Weyman: L'autre question que j'aimerais poser à M. Carmichael, fait pendant à ce qu'il a dit sur la taxe sur les transactions, et sa crainte de voir l'effet «leviathan» se développer. Je crois qu'on a beaucoup discuté de cette question, et de façon générale l'on craint qu'une fois les choses faites, le gouvernement ne soit tenté de ne plus se restreindre en matière de dépenses, si vous voulez.

J'aimerais savoir ce que vous pensez, monsieur Carmichael, de cette façon complètement différente d'envisager le problème—il en a été question à une autre réunion—à savoir de recourir non pas à une taxe de vente, ou une taxe à la consommation, mais plutôt de faire appel à la fiscalité directe, à savoir l'impôt sur le revenu des particuliers. On s'orienterait bien vers un impôt à la consommation, mais par le biais de l'impôt sur le revenu lui-même, et cela en imposant les dépenses. Cela vous paraît-il tiré par les cheveux, ou pensez-vous au contraire que ce soit réaliste? La taxe fédérale de vente perdrait une partie

[Text]

rather have the federal government collect its consumption tax through the direct personal income tax system in the form of an expenditure tax, or a tax that is much more leaning to expenditure than to income?

Mr. Carmichael: It is something we could consider. But it would move us in a very different direction from our closest neighbour and largest trading partner.

In order to move within the income tax toward an expenditure or consumption type of tax, this would involve really expanding upon the existing RRSP type of plan we have in Canada and essentially saying that not just registered pension contributions can be exempted for the purposes of calculating your income tax, but basically everything you do not spend. Whether you put it in a bank account, whether you put it in stocks or bonds or whatever the case might be, any of the income you earn and you do not spend would not be taxed. Only your consumption would be taxed. So at the end of each year each individual would just subtract the amount they have saved from their total income to come up with the amount of taxable expenditures or consumption, and then apply something like a personal income tax rate to that.

The practical problem with that is that Canadians are relatively good savers already. If they were given that opportunity—that is, to deduct every type of savings—they would undoubtedly become even bigger savers than they are now. Even if many of the other exemptions and deductions were eliminated from the existing personal income tax, a move towards that kind of an expenditure tax would very greatly reduce the overall size of the tax base to be taxed. If one were considering eliminating the manufacturer sales tax and the \$12 billion or so achieved from that at the same time as moving towards an expenditure tax by making these changes in the savings in the income tax, my guess is you would have a very high rate on the tax in order to collect the same amount of revenues you are considering now. So you would have a very different system from the United States. You would have a system based on taxing expenditures rather than taxing income. You would have a very high rate. You would certainly be providing a lot of encouragement to saving. Then the question is whether or not those savings would be invested here in Canada or whether they would flow outside the country to investment opportunities elsewhere.

• 2125

Mr. Weyman: My only comment to that, Mr. Carmichael, is the position we are in; we have a system that is quite different from the United States because we have a federal sales tax and they do not.

Mr. Carmichael: The other major difference is that we have a much higher level of government spending per capita than they do in the United States, which somehow or other has to be financed. I think the question is whether we want to finance it through higher personal and corporate taxes or whether we want to finance it through a broadly based consumption tax.

I guess what I have been trying to suggest tonight is that to the extent we are going to keep—and I think we are going to

[Translation]

de son importance, et le fisc collecterait cet impôt à la consommation—ce qui serait une façon d'imposer les dépenses—dans le cadre de la fiscalité directe des particuliers.

M. Carmichael: Nous pourrions effectivement y réfléchir. Mais évidemment cela nous écarterait complètement des pratiques américaines, et n'oublions pas que les Américains sont notre premier partenaire commercial.

Se servir de l'impôt sur le revenu pour taxer les dépenses ou la consommation, reviendrait à appliquer à tout revenu non dépensé sous forme de consommation les règles qui s'appliquent au RÉER, qui comme vous le savez est déductible aux fins de l'impôt. Que vous ayez des économies à la banque, que vous achetiez des actions ou des obligations, tout revenu non dépensé échapperait à l'impôt. Seules les dépenses de consommation seraient taxées. À la fin de l'année les particuliers n'auraient qu'à soustraire le montant de leurs économies de leur revenu total, pour calculer les dépenses imposables, auxquelles serait ensuite appliqué un taux d'imposition comparable à celui de l'impôt sur le revenu des particuliers.

Malheureusement, et concrètement, il se trouve que les Canadiens sont déjà relativement portés à l'épargne. Si ce système était adopté—c'est-à-dire, que l'épargne soit déductible aux fins de l'impôt—la propension des Canadiens à épargner en serait accrue. Et même si les autres dégrèvements, exemptions et déductions étaient supprimés, ce genre d'impôt sur les dépenses réduirait de façon importante l'assiette fiscale globale. Si l'on envisageait de supprimer la taxe de vente des manufacturiers—qui rapport quelque 12 milliards de dollars—tandis que l'on appliquerait cet impôt à la dépense, en faisant jouer l'épargne au moment du calcul de l'impôt sur le revenu, il faudrait un taux d'imposition très élevé pour que la recette reste la même. Ce serait donc un système très différent de celui des Américains. Pour l'essentiel cela consisterait à imposer les dépenses plutôt que le revenu. Cela irait de pair avec un taux d'imposition très élevé. Évidemment ce serait un encouragement à l'épargne. Il s'agit ensuite de savoir si cette épargne serait investie au Canada, ou au contraire à l'étranger.

M. Weyman: La seule chose que je puisse répondre à cela, M. Carmichael, c'est que nous avons déjà et de toute façon une fiscalité très différente de la fiscalité américaine, puisqu'il y a ici, à la différence des États-Unis, une taxe fédérale de vente.

M. Carmichael: Et l'autre différence notable c'est que les dépenses du Trésor public par habitant sont beaucoup plus importantes qu'aux États-Unis et qu'il faut bien trouver cet argent quelque part. Voulons-nous augmenter l'impôt des particuliers et l'impôt sur les sociétés, ou imposer très largement une taxe à la consommation.

Si le Canada veut conserver—et je pense qu'il va le faire—cette protection sociale très généreuse, il va bien falloir trouver

[Texte]

keep—a more generous system of social programs in Canada, we need to come up with a way of financing them. This broad-based consumption tax, based on changing the manufacturer tax to a business transfer tax, is probably the most practical way of going about it.

The Chairman: Mr. Nickerson, do you have a question?

Mr. Nickerson: I do, but it is a rather naive and stupid question.

Mr. Minaker: Can I ask a question—

The Chairman: Then I will let Mr. Minaker ask an intelligent, competent, cogent question that gets to the real meat of things.

Mr. Minaker: Mr. Carmichael, do you think we should assign some value to the social benefits that we receive as Canadians when we are trying to compare our income tax rates with the American? In other words, would you suggest we try to match them point for point, or should we somehow recognize that there is some value to the social benefits we have as Canadians and cannot achieve that?

Mr. Carmichael: I do not think that we should try to assign a sort of tax equivalent or tax value to the social programs. But I do think that when the choice is put to Canadians as to what kind of tax reform they want to have, it is important that the level of government expenditures and the social programs that we have now are part of the equation and part of the debate and that it is understood by all that one of our objectives is to be able to finance the level of government we apparently have decided we want to have.

As I was saying, we have not done that for 15 years now. We have been running very large budget deficits for a long, long time. So rather than reducing or drastically cutting back the social benefits, I think the choice now needs to be squarely put in front of Canadians that if we are going to have these programs we need to come up with a good way of paying for them.

That may focus greater attention, by the way, on finding new ways to streamline and restructure the social programs themselves.

The Chairman: Mr. Nickerson.

Mr. Nickerson: I wonder, sir, if you would kindly tell me what you envisage as a business transfer tax. How it would work, how it would be calculated, the different types of business transfer taxes and what in your opinion, or in the opinion of your institute, would have to be the business transfer tax rate to generate the same amount of revenue as does the present manufacturer sales tax.

I am not a member of this committee. I am not an economist and I am not a tax expert, so I can ask these silly questions.

An hon. member: That is not silly.

Mr. Carmichael: The business transfer tax is in fact an idea that has replaced the idea of a value-added tax for Canada that was discussed for some time up until about a year ago.

[Traduction]

les fonds pour cela. Voilà ce que j'ai essayé d'expliquer ce soir. Et la façon vraisemblablement la plus commode de s'y prendre est d'imposer une taxe générale à la consommation, une fois que l'on aura remplacé la taxe de vente des fabricants par une taxe sur les transactions.

Le président: Monsieur Nickerson, avez-vous une question à poser?

M. Nickerson: Oui, mais c'est une question un peu simplette.

M. Minaker: Puis-je alors en poser une . . .

Le président: Laissons alors M. Minaker poser une question intelligente et pleine de bon sens, laquelle fera peut-être avancer le débat.

M. Minaker: Pensez-vous, M. Carmichael, que nous devons tenir compte, dans nos calculs, et lorsque nous comparons les taux d'imposition, du revenu au Canada et aux États-Unis, de la valeur des avantages sociaux? Pensez-vous que nous devrions nous contenter d'une comparaison point par point, de la seule fiscalité, ou au contraire qu'il faudrait tenir compte de la valeur de la protection sociale?

M. Carmichael: Je ne pense pas qu'il faille essayer de donner un équivalent fiscal, ou une valeur en termes d'impôt, de ces programmes sociaux. Cependant, lorsque les Canadiens sont appelés à donner leur avis sur la réforme fiscale, il est important que l'on tienne compte des dépenses de l'État et des programmes sociaux dans la façon de présenter l'équation générale et d'en débattre; il doit être clair pour tout le monde que nous avons pour objectif de pouvoir financer l'intervention de l'État sur laquelle nous nous sommes mis d'accord.

Or, comme je le disais, cela fait 15 ans que nous n'en sommes plus capables. Voilà déjà très longtemps que nous avons des déficits budgétaires énormes. Si l'on se refuse à abandonner les programmes et avantages sociaux, il doit être bien clair qu'il va falloir trouver une façon acceptable de financer tout cela.

Ce sera peut-être d'ailleurs en même temps l'occasion de restructurer et de rationaliser ces programmes sociaux eux-mêmes.

Le président: Monsieur Nickerson.

M. Nickerson: Pourriez-vous me dire, monsieur, ce que recouvre pour vous ce terme de taxe sur les transactions? Comment cette taxe serait-elle appliquée, calculée, modulée, et comment sera-t-il possible d'obtenir une recette équivalente à celle de la taxe actuelle de vente des fabricants.

Je ne suis pas membre de ce Comité, je ne suis ni économiste ni fiscaliste, et voilà pourquoi je me permets de poser des questions un peu naïves.

Une voix: Elles n'ont rien de naïf.

M. Carmichael: Cette taxe sur les transactions remplacerait en fait la taxe sur la valeur ajoutée, dont on avait débattu jusqu'à il y a environ un an.

[Text]

The value-added tax, as you may know, is calculated at each stage of production in a product, and through an invoice method so that each individual pays the tax on the invoice value of his product, less the value of everything that he has had to buy in order to go into that. So in effect he is paying tax on only the value added.

• 2130

But one of the concerns about the value-added tax was that this invoicing method of calculating the tax requires or generates a significant administrative burden, particularly for smaller firms. So the alternative of a business transfer tax was suggested, and a business transfer tax is really just a modified form of a value-added tax, which is calculated only quarterly on the basis of the difference between gross revenues of a business and the cost of all its inputs.

Mr. Nickerson: Including labour?

The Chairman: No.

Mr. Carmichael: No, because labour basically is part of the value-added that goes in to upgrade the products that were purchased to the next stage of production.

Mr. Nickerson: Rent on his premises; lease fees on his machinery?

Mr. Carmichael: All of the payments to the labour and capital that go into upgrading the product or adding value to it are taxed. What is not taxed is the value of all the inputs purchased from other businesses beforehand.

So my understanding of the business transfer tax is that it would be calculated perhaps monthly or quarterly on the basis of some gross figures for each individual tax-paying unit. That would, therefore, reduce the administrative burden of the tax rather significantly.

As for the question of the rate a business transfer tax might have, it depends very much on the objective. One objective is obviously to replace the existing manufacturer sales tax, which is, as most tax experts will tell you, one of the most flawed taxes in the world. That tax currently generates about \$12 billion in revenue so the first amount you would want to replace is \$12 billion. The Minister of Finance has also indicated that he would like the business transfer tax also to replace the personal and corporate surtaxes that have been put in place in the last two budgets, and also to be able to finance any increase in the sales tax credit to offset this regressive nature of the tax.

Our estimates have been that these objectives could be met with a business transfer tax in the 6% to 7% range. If the additional objective was there of further shifting the tax burden away from the personal income tax system—that is, not only taking the burden off the personal surtaxes that are there, but also providing the ability for the government to reduce the overall revenues it gets from personal income taxes by taking more in the business transfer tax—then it would have to be somewhat above that rate of 6% to 7%.

[Translation]

La taxe sur la valeur ajoutée, comme vous le savez peut-être, est calculée à chaque étape de la production, et appliquée à la différence entre le montant de la facture et le total de ce que le fabricant a dû acheter pour sa production. L'impôt ne porte donc effectivement que sur la valeur qui a été ajoutée.

Mais l'une des préoccupations au sujet de la taxe sur la valeur ajoutée est que cette méthode de calcul de la taxe impose ou engendre un fardeau administratif considérable, particulièrement pour les entreprises plus petites. On a donc proposé comme solution de rechange une taxe de transaction qui est une forme modifiée de TVA, calculée trimestriellement en fonction de la différence entre les revenus bruts d'une entreprise et la somme de tous ses débours.

M. Nickerson: Y compris le coût de la main-d'oeuvre?

Le président: Non.

M. Carmichael: Non, parce que le coût de la main-d'oeuvre fait partie de la valeur ajoutée qui concourt à la mise en valeur des produits achetés à l'étape suivante de production.

M. Nickerson: Et les coûts de location des installations, de la machinerie?

M. Carmichael: Toutes les dépenses au titre de la main-d'oeuvre et des immobilisations qui concourent à la mise en valeur du produit ou à la valeur ajoutée sont taxées. Par contre, la somme de toutes les acquisitions faites auparavant auprès d'autres entreprises n'est pas taxée.

D'après ce que je peux comprendre, la taxe de transaction sera calculée peut-être mensuellement ou trimestriellement en fonction d'un montant brut pour toute entité imposable. En conséquence, le fardeau administratif de cette taxe sera réduit de façon assez substantielle.

Quant au taux d'imposition qui sera fixé, tout dépendra des objectifs visés. On cherchera évidemment à remplacer la taxe de vente existante à la fabrication, taxe qui selon la plupart des fiscalistes, est l'une des pires au monde. Cette taxe rapporte actuellement des revenus d'environ 12 milliards de dollars, somme qu'on voudra sûrement récupérer. Le ministre des Finances a également fait savoir qu'il aimerait remplacer par la taxe de transaction les surtaxes imposées aux particuliers et aux entreprises suite aux deux derniers budgets, et pouvoir aussi financer tout accroissement des crédits de taxe de vente de manière à compenser la nature régressive de cette taxe.

Selon nos estimations, une taxe de transaction de l'ordre de 6 à 7 p. 100 permettrait d'atteindre ces objectifs. Si en plus de cela le gouvernement entend alléger le fardeau fiscal des particuliers—c'est-à-dire non seulement réduire les surtaxes imposées aux particuliers, mais aussi être en mesure de réduire ces revenus provenant des impôts sur le revenu des particuliers grâce à une taxe de transaction—celle-ci devra alors être supérieure à 6 ou 7 p. 100.

[Texte]

So that is where the trade-off and the judgment will come in in determining how high a rate should be put in place and then how much room would be generated to reduce the other types of tax rates.

Mr. Nickerson: Am I correct in thinking that, under the business transfer tax, if I buy something for \$100 and then, because that line of goods is no longer in demand, I sell it for \$50—I have made a \$50 loss—I would get some kind of money back from the government?

Mr. Carmichael: You would not have any value added. I do not know that there would be a rebate in that situation. That is a detail I am not sure about.

Mr. Nickerson: Because one thing with a sales tax is that you know the government is going to get it anyway. Regardless of whether the merchant, or whoever, makes a profit or loss, the government is going to take its cut.

One last question: You refer to provinces piggy-backing on a new federal business transfer tax. I guess the present provincial sales tax is notorious for the cost of collection. They are very expensive taxes to collect.

Would it be an advantage that it would cost less for the provinces to collect their portion of the tax? Is there any constitutional difficulty if they wanted to do that, because the provinces are prevented under our Constitution from levying an indirect tax?

Mr. Carmichael: I do not think there is a constitutional problem. As for whether the provinces could save money, one would have to have detailed information on the costs of collection now.

• 2135

But my sense is that if the federal government and the provinces combined the cost of a combined federal-provincial business transfer tax, it would be less than the cost of the federal government levying its own business transfer tax and each of the ten provinces—or nine provinces, because Alberta does not have one—collecting its own retail sales tax. So there would be some possibility for a tax collection agreement between the two levels of government to come up with a tax system that would be less costly to administer than having each government collect its own.

Mr. Minaker: They would never go for that. I was on council when the school boards used to do that, and you know who gets blamed for the tax.

Miss Nicholson: Mr. Carmichael, have you looked at models of the BTT as applied to services; services as opposed to manufacturing, which you were talking about a few minutes ago?

Mr. Carmichael: Models? How do you mean?

Miss Nicholson: Models, or examples.

Mr. Carmichael: We have done some consideration, looking across the service sectors of the economy and asking the question, where would it be difficult to levy a business transfer tax? In most cases it seems reasonably straightforward. There

[Traduction]

C'est donc dans cette optique qu'il faudra chercher un compromis et établir le taux d'imposition, pour ensuite déterminer dans quelle mesure il sera possible de réduire les autres types de taxes.

M. Nickerson: Cela veut-il dire que sous le régime de la taxe de transaction, si j'achète un produit à 100\$ que je revends à 50\$ parce qu'il n'est plus en demande—ce qui représente une perte de 50\$—le gouvernement me remboursera un certain montant?

M. Carmichael: Il n'y aurait pas de valeur ajoutée. Cependant, je ne sais pas si vous auriez droit à une remise. Je ne suis pas tout à fait sûr de mon affaire.

M. Nickerson: Une chose dont on peut être certain au sujet de la taxe de vente, c'est que le gouvernement la percevra de toute façon. Peu importe que le commerçant ou qui que ce soit fasse un profit ou une perte, le gouvernement aura sa part.

Une dernière question: vous avez parlé d'une taxe provinciale s'ajoutant à la nouvelle taxe de transaction fédérale. Je pense qu'il est reconnu que la perception de la taxe de vente provinciale coûte très cher.

Vous verriez un avantage à ce qu'il en coûte moins cher aux provinces pour percevoir leur part de la taxe? Cela présenterait-il des problèmes constitutionnels, car on sait qu'en vertu de la Constitution, les provinces ne peuvent imposer de taxe indirecte?

M. Carmichael: Je ne crois pas qu'il y ait de problèmes constitutionnels. De là à savoir si les provinces économiseraient de l'argent, il faudrait avoir plus de détails sur les coûts inhérent à la perception de la taxe.

Mais j'ai l'impression que si le gouvernement fédéral et les provinces partageaient les coûts inhérents à la perception d'une taxe de transaction fédérale provinciale, cela coûterait bien moins cher que si le gouvernement fédéral percevait, de son côté, une taxe de transaction et que, de leur côté, chacune des dix provinces—ou plutôt neuf, puisque l'Alberta n'en a pas—percevait une taxe sur la vente au détail. Les deux paliers du gouvernement pourraient donc s'entendre pour établir un système de perception qui coûterait moins cher à gérer que si chaque gouvernement avait son propre système.

M. Minaker: Cela ne marchera jamais. J'étais membre d'un conseil quand les commissions scolaires avaient un tel système, et vous savez qui l'on blâme pour cette taxe.

Mme Nicholson: Monsieur Carmichael, avez-vous examiné des modèles d'application de la taxe de transaction au secteur des services, par opposition au secteur manufacturier, comme vous en parliez tout à l'heure?

M. Carmichael: Des modèles? Qu'entendez-vous par là?

Mme Nicholson: Des modèles, ou des exemples.

M. Carmichael: Nous avons fait quelques analyses portant sur le secteur des services et nous nous sommes demandés quelles seraient les difficultés inhérentes à la perception d'une taxe de transaction. Dans la plupart des cas, ce serait assez

[Text]

are a few cases where collection of the tax might be difficult because it would be difficult to calculate the exact amount of the value added. These are areas, it seems to us, that are technical difficulties that people in the Department of Finance, in concert or in consultation with people in the specific service sectors involved, would need to have some discussions on as to whether or not a tax base for that particular sector can be identified.

But in the end, our view would be, to the extent it is practical, all of these service industries should be treated in the same way as goods, and taxed. But there will be, I believe, some difficulties in some sectors in identifying exactly where the tax base should be.

Miss Nicholson: Would you see applying it to professional services?

Mr. Carmichael: Yes.

Mr. Minaker: Mr. Carmichael, we had the Canadian Construction Association before us about a week ago. They had a concern that possibly the other two levels of government would find it might be to their advantage to start to do their own contracting work—say general contractors on a public building, or on roads, etc.—because of the fact that when the business transfer tax was assigned to the general contractor, who might become the broker of all the sub-trades, they might be able to save 2% to 3%—that was their opinion—on a project. Have you given any thought to how we could discourage the build-up of government at the other levels with construction departments and project management departments?

Mr. Carmichael: I would have to study it far more to make any comment.

Mr. Minaker: But you know what I am saying. Because we are going to tax the overhead and the profit of the general contractor, it could encourage . . .

Mr. Carmichael: I would have to look into it. I really do not know the problem.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Carmichael, for coming before us. You have been most helpful. We are happy we did not have you snowed under again tonight.

The meeting is adjourned.

[Translation]

simple. Il y aurait des problèmes dans certains cas parce qu'il serait difficile de calculer exactement le montant de la valeur ajoutée. Devant de telles difficultés techniques, le ministère des Finances, de concert ou en consultation avec les gens de ces secteurs de services particuliers devraient chercher à établir s'il y a ou non une base d'imposition.

Mais tout bien considéré, nous estimons que dans la mesure du possible, toutes ces industries de services devraient être traitées de la même façon, c'est-à-dire en tant que biens taxables. Mais je pense qu'il sera difficile dans certains secteurs de déterminer exactement sur quoi reposera la taxe.

Mme Nicholson: La taxe devrait-elle s'appliquer aux services professionnels?

M. Carmichael: Oui.

M. Minaker: Monsieur Carmichael, nous avons rencontré l'Association canadienne de la construction il y a environ une semaine. L'Association a dit craindre la possibilité que les deux autres paliers de gouvernement décident qu'il serait peut-être avantageux de s'occuper eux-mêmes des contrats de sous-traitance—pour les édifices publics ou la voirie, notamment—justement à cause de la taxe de transaction imposée à l'entrepreneur général qui peut devenir le courtier pour tous les contrats de sous-traitance, et économiser ainsi de 2 à 3 p. 100 sur le coût d'un projet. Avez-vous réfléchi aux moyens que nous pourrions prendre pour décourager la présence accrue des autres paliers de gouvernement auprès des ministères chargés de la construction et de la gestion de projets?

M. Carmichael: Il faudrait que j'étudie cela beaucoup plus à fond avant de vous répondre.

M. Minaker: Mais vous savez ce que je veux dire. Étant donné que nous allons taxer les coûts d'exploitation et les profits de l'entrepreneur général, cela pourrait encourager . . .

M. Carmichael: Il faudrait que j'étudie cela plus à fond. Je ne sais vraiment pas de quoi il retourne.

Le président: Merci beaucoup monsieur Carmichael d'être venu nous voir. Vous nous avez été des plus utiles. Nous sommes heureux que vous n'ayez pas encore été pris dans une tempête ce soir.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESS

From the C.D. Howe Institute:

Edward A. Carmichael, Director, Policy Research.

TÉMOIN

De l'Institut C.D. Howe:

Edward A. Carmichael, directeur, recherche en matière de
politique.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 24

Tuesday, January 27, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 24

Le mardi 27 janvier 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Finance and Economic Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, en ce qui a trait à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

MEMBERS

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JANUARY 27, 1987
(28)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 3:34 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, the Hon. Robert E.J. Layton, George Minaker, Norman Warner and Geoff Wilson.

Acting Member: Alfonso Gagliano for Raymond Garneau.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer. *From Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, F.C.A., Consultant.

Witnesses: From the Canadian Organization of Small Business: Geoffrey E. Hale, Vice-President; John Studd, Member, Taxation Committee.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Thursday, October 30, 1986, Issue No. 5*)

Geoffrey E. Hale made an opening statement and with the other witness answered questions.

At 4:20 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 27 JANVIER 1987
(28)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 15 h 34, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, l'honorable Robert E.J. Layton, George Minaker, Norman Warner et Geoff Wilson.

Membre suppléant: Alfonso Gagliano remplace Raymond Garneau.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche. *De la firme Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, F.A.C., conseiller technique.

Témoins: De l'Organisation canadienne des petites entreprises: Geoffrey E. Hale, vice-président; John Studd, membre, Comité fiscal.

En vertu de l'autorité que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité entreprend de nouveau l'étude de questions relatives à l'impôt et aux recommandations en matière de réforme fiscale. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du jeudi 30 octobre 1986, fascicule n° 5*)

Geoffrey E. Hale fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et l'autre témoin répondent aux questions.

A 16 h 20, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, January 27, 1987

• 1534

The Chairman: Order, please.

We are continuing with our consideration under Standing Order 96(2), issues in relation to suggestions concerning tax reform. Our witness this afternoon is the Canadian Organization of Small Business. Mr. Geoffrey Hale is Vice-President, and Mr. John Studd is on the Taxation Committee.

Mr. Hale, we have had you before us before. Thank you for coming again. I understand you have some interesting propositions to put to us.

Mr. Geoffrey E. Hale (Vice-President, Canadian Organization of Small Business): Thank you very much, Mr. Chairman.

The Canadian Organization of Small Business greatly appreciates the opportunity to present the views and concerns of its members on issues of tax reform to your committee. We understand you are undertaking a very comprehensive review of the issues at stake with regard to tax reform, particularly with regard to the proposals for a business transfer tax. It is a study that has aroused an enormous amount of interest, to say nothing of concern, among our membership.

• 1535

So we welcome the opportunity to discuss the problems with the existing sales tax system, some of the problems we perceive as being inherent in any exercise in tax reform, and we welcome coming to you with some recommendations to ensure that whatever is done in the area of tax reform, it will create a win-win situation that works to the benefit of the vast majority of Canadians and the vast majority of small businesses in this country, and not just for the aggrandizement of the federal government's revenues or of its bureaucracy.

In this process, we have been very fortunate to have a fine group of men and women working together with us at the Canadian Organization of Small Business, small business people and independent professionals from a great many areas. One of the members of the committee who has been with us the longest, John Studd, President of Jenkinson & Co., a wholesaler and manufacturer from Toronto, is with us this afternoon. He will be able to answer a number of your questions and also to amplify on a number of the points that have come to us following very detailed consultations with members.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 27 janvier 1987

Le président: La séance est ouverte.

Nous poursuivons l'étude de notre ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, en ce qui a trait à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale. Nous accueillons cet après-midi des représentants de la *Canadian Organization of Small Business*. Il s'agit notamment de M. Geoffrey Hale, vice-président, et de M. John Studd, qui siège au comité de la fiscalité.

Monsieur Hale, vous avez déjà comparu devant le Comité, et nous vous remercions d'avoir voulu revenir. Si j'ai bien compris, vous avez quelques propositions intéressantes à nous soumettre.

M. Geoffrey E. Hale (vice-président, Canadian Organization of Small Business): Merci beaucoup, monsieur le président.

La *Canadian Organization of Small Business* vous est très reconnaissante de lui avoir donné la possibilité de venir expliquer les points de vue et les préoccupations de ses membres relativement à la réforme fiscale. D'après ce que nous avons compris, le Comité a entrepris une étude approfondie en matière de réforme fiscale, et se penche tout particulièrement sur des propositions qui ont été faites relativement à la taxe sur les transactions commerciales. Il s'agit d'une étude qui a suscité beaucoup d'intérêt, pour ne pas dire d'inquiétude, parmi nos membres.

Nous sommes donc très heureux de pouvoir discuter avec vous des problèmes que pose l'actuel système de taxe de vente et d'un certain nombre de problèmes qui sont, selon nous, inhérents à toute réforme fiscale, quelle qu'elle soit. Nous sommes également ravis de la possibilité qui nous est ainsi donnée de vous soumettre un certain nombre de recommandations visant à ce que, quoi que vous fassiez en matière de réforme fiscale, cela débouche sur une situation qui bénéficiera à la grande majorité des Canadiens et à la grande majorité des petites entreprises canadiennes, et qui ne se limitera pas à multiplier les revenus ou la bureaucratie du gouvernement fédéral.

Dans le cadre de notre étude, nous avons eu le privilège, à la *Canadian Organization of Small Business*, de pouvoir compter sur la participation d'un merveilleux groupe d'hommes et de femmes, de petits entrepreneurs et de professionnels indépendants qui oeuvrent dans toutes sortes de domaines différents. Le plus ancien parmi les membres du comité, M. John Studd, qui est président de la *Jenkinson & Co.*, une société manufacturière torontoise de vente en gros, est parmi nous cet après-midi. Il m'aidera à répondre à certaines de vos questions et pourra également vous fournir des renseignements supplémentaires sur nombre des questions dont nous avons été saisis lors

[Texte]

The federal sales tax system at present is one of the biggest and most costly administrative and regulatory problems facing small businesses across Canada. This fact has been underlined by a number of studies, not the least of which was a recent study published by the Honourable Bernard Valcourt, Minister of State for Small Businesses and Tourism.

However, many of our members are deeply concerned that the proposed introduction of a business transfer tax will increase the overall tax burden of most small companies, without having a significant impact on reducing their overall compliance and administrative costs. The vast majority of COSB members believe a new business transfer tax can only be justified, first, if it generates sufficient revenue to permit a major reduction in personal income tax rates for all Canadians. In the presentation we made in November to the Minister of Finance, we suggested that maximum personal income tax rates, federal and provincial combined, be reduced to the range of 30% to 33%.

Secondly, it can only be justified if it results in significant reductions in the overall tax-related administrative, compliance, and cashflow burdens of the vast majority of small businesses through tax simplification and consolidation. A 1985 COSB membership survey showed that our average member pays between \$10,000 and \$15,000 in total tax administration and compliance costs. That is more than a lot of them pay in corporate income tax.

Thirdly, it can only be justified if the new sales tax will be fully visible to both individual and business consumers, thus maximizing government accountability and reducing the competitive disadvantage that a hidden tax would impose on many smaller companies.

I would like to address each of these three points. First of all, there is tax consolidation. We have heard a great deal about tax simplification from the Minister of Finance over the last couple of years, and we would like to commend the Minister of Finance for the efforts he has made to simplify the business tax system, particularly in the area of corporate income taxes, in the last two budgets. However, we recognize it is difficult, if not impossible, to realize a reasonable degree of tax equity in Canada's highly diverse, fast-changing economy without a certain degree of complexity. However, the system—not just the corporate income tax system, but the personal income tax system, and particularly the sales tax system—is so complex, and in many cases so unpredictable, that it requires far more professional assistance than the average small business can reasonably afford or should reasonably be required to retain in order to carry on its day-to-day business affairs.

[Traduction]

des consultations approfondies que nous avons eues avec nos membres.

L'actuel régime de taxe de vente fédérale constitue pour les petites entreprises, d'un bout à l'autre du pays, l'un des problèmes d'administration et de réglementation les plus importants et les plus coûteux. Ce fait a d'ailleurs été souligné dans plusieurs études, dont celle publiée récemment par l'honorable Bernard Valcourt, ministre d'État chargé des Petites entreprises et du Tourisme, n'est pas la moindre.

Nombre de nos membres craignent cependant que la taxe sur les transactions commerciales qui est envisagée n'augmente le fardeau fiscal de la plupart des petites sociétés, sans pour autant réduire les coûts administratifs et autres que supposera le respect de la loi. La grande majorité des membres de la *Canadian Organization of Small Business* pensent qu'une nouvelle taxe sur les transactions commerciales ne serait justifiée que si celle-ci produisait suffisamment de revenu pour permettre une importante réduction des impôts sur le revenu que versent tous les Canadiens. Dans l'exposé que nous avons présenté en novembre au ministre des Finances, nous proposons que le taux d'imposition mixte, fédéral et provincial, pour les particuliers soit ramené à la fourchette 30—33 p. 100.

Deuxièmement, pareille taxe de transaction ne serait justifiée que si elle débouchait sur des réductions importantes au niveau du fardeau administratif et de mouvement de caisse qui est imputable au régime fiscal avec lequel doivent composer la grande majorité des petites entreprises. Cela supposerait une simplification et une consolidation des différentes catégories de taxes et d'impôts. L'enquête effectuée en 1985 auprès de nos membres a révélé qu'ils dépensent chacun en moyenne entre 10,000 et 15,000 dollars au titre des frais administratifs et autres que suppose le respect de la loi. C'est plus que ce que bon nombre d'entre eux versent au titre de l'impôt sur les sociétés.

Troisièmement, cette taxe ne serait justifiée que si elle était entièrement visible et aux particuliers et aux entreprises consommatrices, ce qui maximiserait l'imputabilité du gouvernement et réduirait le désavantage sur le plan de la concurrence qui une taxe cachée imposerait aux plus petites sociétés.

J'aimerais passer en revue ces trois éléments. Tout d'abord, la consolidation fiscale. Le ministre des Finances parle beaucoup ces temps-ci de la simplification du régime fiscal, et nous tenons à le féliciter pour les efforts qu'il a faits dans le cadre des deux derniers budgets en vue de simplifier le régime fiscal pour les sociétés, surtout en ce qui concerne l'impôt sur le revenu des sociétés. Nous reconnaissons cependant qu'il est difficile, voire impossible, d'amener l'équité fiscale dans l'économie très diversifiée toujours changeante du Canada sans que cela soit accompagné d'une certaine complexité. Or, le régime—et pas seulement le régime de l'impôt sur les sociétés, mais également le régime de l'impôt des particuliers, et surtout le régime des taxes de vente—est si complexe et, dans bien des cas, si imprévisible, qu'il exige plus d'aide professionnelle que ne peut se payer, ou que ne devrait être tenue de payer, la petite entreprise moyenne, qui doit néanmoins mener à bien ses activités quotidiennes.

[Text]

I remember one good example of a member I spoke to in the last year. Walter Libby, of Southern Supplies Ltd., in Oshawa, who deals with the construction sector, tells me that because of the fact he is both a manufacturer-wholesaler and retailer, involving materials in the construction sector as well as other materials, he personally has to spend about 15 hours a month in calculating his federal sales taxes, because nobody has come up with any kind of automated program that can reliably do it for him.

• 1540

This is one of the reasons we believe tax consolidation is just as important as tax simplification, if tax reform is to result in any significant savings in the multi-billion dollar burden of tax administration and compliance for small business. If you are looking to increase business taxes, we are quite happy to share with our government any savings that can be generated as a result of the simplification and consolidation of the tax system. However, we do not wish to be left with a system that, particularly for businesses being caught in the net for the first time in the services sector, will result in greater administrative costs and greater complexity than they now have to deal with.

For these reasons, COSB's pre-budget submission urged the federal government to give serious consideration to a single business tax as the single fairest, most cost-effective way for the federal government to implement business tax reform without the active involvement of the provinces. However, following consultation with the provinces, we believe there is a greater willingness than ever before to consider a single federal-provincial sales tax as an even more cost-effective approach to sales tax reform. We would urge your committee to look into this option as a way of ensuring that sales tax reform at the federal level results in tax simplification for the majority of businesses.

The consolidation of federal and provincial sales taxes, if properly designed, should lead to a reduction in both the administrative costs and the administrative complexity for both governments and small business tax collectors, and an equivalent revenue yield on a lower rate than at present. The Goodman report of 1982 stressed this reality in proposing a joint federal-provincial tax.

In that the number of provincial retail sales tax vendors is presently at least four times greater than the present number of federal sales tax licensees, common sense suggests that the provinces should be responsible for collection of such a tax to the extent that the federal government can come to common

[Translation]

Je pourrais vous citer en exemple le cas de l'un de nos membres avec qui j'ai discuté l'an dernier. Walter Libby, de la *Southern Supplies Ltd.*, à Oshawa, qui oeuvre dans le domaine de la construction, me dit que parce qu'il est et fabricant et grossiste et détaillant et qu'il s'occupe de matériaux propres au secteur de la construction, ainsi que d'autres matériaux, il doit lui-même, chaque mois, consacrer quinze heures au calcul de sa taxe de vente fédérale, car personne n'a encore mis au point un programme automatisé qui pourrait faire ce travail pour lui.

C'est là l'une des raisons pour lesquelles nous pensons que la consolidation fiscale est tout aussi importante que la simplification fiscale, si nous voulons que la réforme fiscale débouche sur une réduction appréciable du fardeau que supposent pour la petite entreprise l'administration fiscale et le respect de la loi sur l'impôt, et qui se chiffre à plusieurs milliards de dollars. Si ce que vous envisagez, c'est d'augmenter les taxes commerciales, ce sera avec plaisir que nous partagerons avec le gouvernement toutes les économies que nous serons en mesure de réaliser suite à la simplification et à la consolidation du régime fiscal. Nous ne voudrions cependant pas nous retrouver avec un régime qui, surtout pour les entreprises du secteur des services qui se trouveraient prises dans le filet pour la première fois, amènerait des frais administratifs supplémentaires et une plus grande complexité que celle avec laquelle elles doivent déjà composer.

Pour toutes ces raisons, le mémoire que nous avons déposé avant le budget exhortait le gouvernement fédéral à envisager sérieusement l'instauration d'une seule taxe commerciale. D'après nous, cela aurait été la façon la plus juste et la plus rentable, pour le gouvernement fédéral, d'amener une réforme fiscale sans la participation des provinces. Cependant, suite aux consultations qu'il y a eu avec les provinces, nous croyons que les parties concernées sont plus que jamais intéressées par la formule de la taxe de vente fédérale-provinciale unique. En effet, les gens sont nombreux à penser que c'est cette approche qui serait la plus rentable en vue d'une réforme des taxes de vente. Nous encourageons donc le Comité à examiner cette solution, qui, si elle était mise en oeuvre au niveau fédéral, garantirait une simplification du régime fiscal pour la majorité des entreprises.

La consolidation des taxes de vente fédérale et provinciale, si celle-ci était bien conçue, devrait, quant à elle, déboucher sur une réduction des frais administratifs et des problèmes administratifs auxquels se trouvent confrontés les deux paliers gouvernementaux, ainsi que ceux qui perçoivent les taxes, et sur des revenus équivalents, et ce, même si le taux d'imposition était inférieur à ce qu'il est aujourd'hui. Le rapport *Goodman* de 1982 prônait justement l'adoption d'une taxe mixte fédérale-provinciale.

Le nombre de commerçants qui perçoivent la taxe de vente au détail provinciale étant quatre fois celui des commerçants qui perçoivent la taxe de vente fédérale, logiquement, les provinces devraient être responsables de la perception de cette taxe, si le gouvernement fédéral parvenait à une entente avec

[Texte]

tax collection agreements with the majority of provinces. This could be done by agreeing to a common universal tax base and then by contracting with the provinces, who, with the exception of Alberta, have the mechanism in place to deal with a great number of small vendors, and doing so with a minimum of new administrative fuss and bother.

It would also be of particular benefit to the retail sector, which is particularly leery of, first of all, being stuck with a new hidden tax on which provincial taxes would have to be calculated and, second, the idea of having to make out two separate sets of tax remittances every month or even every quarter to two levels of government.

In the area of the proposed sales tax credit, the expansion of sales tax credits, COSB strongly supports the proposal to increase substantially a targeted sales tax credit payable to lower- and middle-income families on a regular basis. By combining such a sales tax credit with the child care tax credits currently paid out by the federal government, a sufficient volume could be generated to make a bi-monthly or quarterly payment realistic.

This would meet the legitimate concerns, I think, expressed by many social policy groups that an increase in the total volume of sales taxes would not hurt those at the bottom of the economic scale. For those who are currently paying income tax, an additional method of offsetting the regressive effect of higher sales taxes would be to structure the personal tax reform program in such a way that the weekly source deductions could be reduced, thus putting extra cash directly into the pockets of millions of working Canadians.

The next issue we are particularly concerned about is that of visibility. A combined federal-provincial sales tax should be visible to both business and individual consumers at point of purchase. Most small business vendors express a strong preference for visible taxes, both on the grounds of greater consumer acceptance and visibility and for their contribution to fair competition between businesses of different sizes and market strengths. This opinion is most vigorously advanced by businesses in the service sector who would be asked under a comprehensive sales tax to collect sales taxes for the first time.

It is quite likely that once the federal government has come into this field quite a few provinces would follow. For this reason, most businesses do not wish to be stuck with the odium of being seen to increase prices without a corresponding increase in value. From the competitive standpoint we certainly have heard from many companies in industries in which there is a large discrepancy between the competitive position of large companies and small companies. Where small companies already face a disadvantage in passing federal sales tax increases on to their clients—and other price increases, not

[Traduction]

la majorité des provinces sur une taxe mixte. Il suffirait de s'entendre sur une assiette fiscale universelle commune et de passer des contrats avec les provinces qui, à l'exception de l'Alberta, disposent déjà des mécanismes nécessaires pour s'occuper d'un grand nombre de petits commerçants. Pareille formule supposerait un minimum de travail et de problèmes administratifs.

Elle avantagerait également tout particulièrement les détaillants qui craignent tout d'abord de se retrouver avec une nouvelle taxe cachée à partir de laquelle seraient calculées les taxes provinciales et, deuxièmement, d'avoir à remplir chaque mois ou chaque trimestre deux relevés de taxes, l'un pour chacun des deux paliers gouvernementaux.

Pour ce qui est des crédits de taxe de vente qui ont été proposés, la *Canadian Organization of Small Business* appuie la proposition qui vise à augmenter sensiblement les crédits de taxe de vente payables régulièrement aux familles à faible et à moyen revenu. En ajoutant ensemble ce crédit et les crédits d'impôt pour enfants que verse déjà le gouvernement fédéral, cela devrait donner lieu à un volume suffisant pour que des paiements bimestriels ou trimestriels soient réalistes.

Cela réglerait bon nombre des préoccupations fort légitimes qui ont été exprimées par différents groupes d'intervention qui s'intéressent aux politiques sociales. En effet, ceux-ci disent qu'une augmentation du volume total des taxes de vente ne nuirait pas à ceux qui se trouvent tout à fait au bas de l'échelle. Quant à ceux qui paient déjà de l'impôt sur le revenu, pour contrecarrer l'effet régressif des taxes de vente plus élevées, il faudrait structurer le programme de réforme de l'impôt sur le revenu de façon à ce que puissent être réduites les déductions hebdomadaires à la source, ce qui mettrait directement de l'argent supplémentaire dans les poches de millions de travailleurs canadiens.

Une autre question qui nous intéresse de très près est celle de la visibilité. Une taxe de vente mixte fédérale-provinciale devrait être visible et aux commerçants et aux consommateurs aux points de vente. La plupart des petits commerçants ont une très nette préférence pour les taxes visibles, et ce, parce que cela est mieux accepté par les consommateurs et parce que cela contribue à une saine concurrence entre entreprises de taille et de force marchande différentes. Cette opinion a été vigoureusement défendue par des entrepreneurs qui oeuvrent dans le secteur des services et qui auraient, pour la toute première fois, à percevoir des taxes de vente si l'on optait pour un système de taxe de vente globale.

Il y a de fortes chances qu'une fois que le gouvernement fédéral se sera lancé, quelques-unes des provinces emboîteront le pas. C'est pourquoi la plupart des entrepreneurs craignent de se faire reprocher d'avoir augmenté leurs prix sans avoir amélioré d'autant leur valeur. Pour ce qui est de l'aspect concurrentiel, nous avons eu des nouvelles de nombreuses sociétés qui oeuvrent dans des industries où il y a un large écart, pour ce qui est de leur position concurrentielle, entre les grosses et les petites entreprises. Les petites entreprises, qui sont déjà désavantagées du fait qu'elles doivent transmettre à

[Text]

just tax increases—they would be placed at a competitive disadvantage with larger companies or with larger suppliers and customers in terms of being forced to eat a larger share of increases in a hidden tax than would be the case with a visible tax.

For this reason, we believe a hidden business transfer tax would have the same effect as a minimum corporate tax, imposing its greatest burden on small labour-intensive businesses and their potential for job creation.

We have provided to your committee copies of our submission to the federal Minister of Finance in which we deal with this issue at greater length.

Failure to address the competitive implications of another hidden tax on small business, particularly one which strikes hardest at labour-intensive businesses in the service sector, could threaten the viability of many small owner-managed companies without creating the economic impetus for additional job creation in other sectors.

We have spoken to a number of people, particularly sole proprietors in the construction industry, who feel that in existing market conditions any tax based on price increases would not be accepted by many of their customers, meaning it would result in a reduction in their take home pay. For many of these people whose economic conditions rise and fall with the state of their local economies, this could mean being forced out of business for themselves and back into an employment market that is often not able to absorb them.

The Canadian Construction Association tells us there are 75,000 such small contractors with annual sales under \$100,000 across Canada. There are many other such businesses in other sectors that would potentially be damaged by this. For this reason, we believe the visibility of a reformed sales tax is extremely important.

Two other areas that frequently express concerns in the existing sales tax system have to do with the administrative costs of the existing tax system for small business and the cashflow impact. I would like to quote from the *Report on Paperburden and Regulatory Problems in the Small Business Sector*, recently published by the federal Ministry of Regional Industrial Expansion:

Small businesses know instinctively and from daily experience what economists have now demonstrated theoretically. A lot of regulatory and paperburden requirements impose a disproportionately higher burden on smaller firms. Small businesses feel that governments either don't understand this or don't care.

[Translation]

leurs clients les augmentations au niveau de la taxe de vente fédérale—et toutes les autres augmentations, d'ailleurs—seraient encore désavantagées par rapport aux grosses sociétés, car avec une taxe cachée, elles seraient obligées d'absorber une plus grosse part des augmentations que s'il s'agissait d'une taxe visible.

C'est pourquoi une taxe cachée sur les transactions commerciales aurait pour nous le même effet qu'une taxe minimale sur les sociétés, car cela nuirait le plus aux petites entreprises qui ont les besoins en main-d'oeuvre les plus importants, et cela diminuerait leurs possibilités de création d'emplois.

Nous vous avons déjà fourni des exemplaires du mémoire que nous avons présenté au ministre fédéral des Finances et dans lequel nous traitons de cette question de façon plus approfondie.

Si vous refusez de corriger les conséquences que supposera pour la concurrence une autre taxe cachée pour les petites entreprises—surtout une taxe qui frapperait le plus durement les entreprises du secteur des services qui ont les besoins en main-d'oeuvre les plus importants—la viabilité de nombre de petites sociétés gérées par leur propriétaire sera menacée, sans pour autant que soient créés dans d'autres secteurs des stimulants économiques pour la création d'emplois supplémentaires.

Nous avons discuté avec beaucoup de gens, notamment des entrepreneurs de construction, qui possèdent leur propre société et qui ont le sentiment que, dans les conditions actuelles du marché, toute taxe fondée sur des augmentations au niveau des prix serait très mal reçue par nombre de leurs clients, ce qui signifie que leur paye nette serait réduite. Pour un grand nombre de ces entrepreneurs, dont la situation économique fluctue parallèlement à l'économie locale, cela signifierait qu'ils seraient obligés de fermer boutique et qu'ils se retrouveraient au chômage sur un marché qui ne pourrait peut-être pas les absorber.

L'Association canadienne de la construction nous dit qu'il existe au Canada quelque 75,000 petits entrepreneurs dont le chiffre d'affaires annuel est inférieur à 100,000\$. Il y a également de nombreuses autres entreprises dans d'autres secteurs à qui cela pourrait nuire. C'est pourquoi la visibilité de toute nouvelle taxe de vente revêt pour nous autant d'importance.

Deux autres aspects de l'actuel système de taxe de vente dont on se plaint souvent sont les coûts administratifs que suppose le système pour la petite entreprise et l'incidence que celui-ci a sur les mouvements de caisse de ces mêmes sociétés. J'aimerais vous citer un passage tiré du rapport sur les problèmes de paperasserie et de réglementation que connaissent les petites entreprises, rapport qui a été récemment publié par le ministère fédéral de l'Expansion industrielle régionale:

Les petites entreprises savent instinctivement, en s'appuyant sur leur expérience quotidienne, ce que les économistes ont démontré dans leurs théories. Un grand nombre d'exigences en matière de paperasserie et de règlements imposent un fardeau beaucoup plus lourd, proportionnellement, aux petites sociétés. Les petites entreprises ont l'impression que

[Texte]

We understand the Department of Finance has conducted extensive studies on the relative cost of tax collection on small businesses compared with medium-sized and larger companies. Although we have not seen the results of these surveys, we would expect it would show that the cost of tax collection is disproportionately higher in small companies, be it companies with under \$100,000, under \$500,000 or under \$1,000,000 in annual sales, than it is in larger companies.

• 1550

There are two ways in which a comprehensive tax reform program could address this. The first is in the area of cashflow.

Most FST collectors must remit their tax payments to the federal government before they are able to collect payment from their clients. Typically, in the manufacturing, wholesaling, construction sectors, collection periods for accounts receivable range from 60 days to 90 days, even in those companies with good collection practices. When a company is required to remit its taxes to the federal government 21 days after the end of the month, this results in an implicit subsidy of between 40 days and 70 days for the average small business, which can result in a substantial interest cost, a direct subsidy of federal cashflow.

A 1985 COSB member survey showed that this forced subsidization of government cashflow is the single biggest federal sales tax problem facing 61% of respondents. Although a "subtraction method" BTT would reduce the extent of this problem for many small manufacturers and wholesalers, it would do little or nothing for the much greater number of labour-intensive service businesses that would be caught in the sales tax system for the first time.

A system of quarterly remittance would address some of this problem, but only if the average three-month remittance period were to be more than 75 days. For a sales period ending March 31, for example, the earliest reasonable remittance period would be May 20. Were a quarterly remittance program to apply only to smaller companies, COSB would recommend that all firms with annual sales under \$2 million be eligible for the simpler administrative system and that some means be found to adjust this figure annually to take account of the lower purchasing value of the dollar.

Another frequently mentioned irritant is the tax levied on bad debts under the pretext that federal sales tax is a tax on manufacture and not a sales tax. We understand that for the last couple of years it has been possible to get a refund on bad debts, if it is explicitly applied for. This is an unwarranted and unnecessary imposition on the average small business. It would be far simpler and far more efficient if the sales tax on any

[Traduction]

le gouvernement ne comprend pas cela, ou bien qu'il s'en balance.

D'après ce que nous avons compris, le ministère des Finances a effectué des études approfondies sur les coûts relatifs de la perception des taxes auprès des petites entreprises par rapport aux entreprises de taille moyenne et aux grosses entreprises. Nous n'avons pas encore vu les résultats de ces études, mais nous pensons qu'elles révéleront que la perception des taxes est beaucoup plus élevée, proportionnellement, pour les petites sociétés, que celles-ci aient un chiffre d'affaires de 100,000\$ ou moins, de 500,000\$ ou moins, ou de un million de dollars ou moins, que pour les grosses entreprises.

Un programme exhaustif de réforme fiscale pourrait aborder ce problème de deux façons. Tout d'abord, les mouvements de caisse.

La plupart des encaisseurs de taxe de vente fédérale doivent remettre la taxe au gouvernement fédéral avant de pouvoir se faire payer par leurs clients. De façon générale, dans les secteurs manufacturier, de la vente en gros et de la construction, les délais de paiement pour les comptes à recevoir varient entre 60 et 90 jours, même pour les sociétés qui ont de bonnes pratiques. Lorsqu'une compagnie doit payer le total de ses taxes au gouvernement fédéral 21 jours après la fin du mois, cela donne lieu à une subvention implicite pour environ 40 à 70 jours, ce qui peut occasionner des frais d'intérêt considérables, tout cela pour verser une subvention directe au fédéral.

Une enquête que la *Canadian Organization of Small Business* menait auprès de ses membres en 1985 a révélé que ce versement forcé de subventions au gouvernement est le plus gros problème en matière de taxe de vente fédérale aux yeux de 61 p. 100 des répondants. Même si une taxe sur les transactions commerciales de type «soustraction» réduirait l'envergure de ce problème pour nombre de petits fabricants et grossistes, cela ne changerait pas grand-chose pour la majorité des entreprises de services, dont les besoins en main-d'oeuvre sont très importants et qui se trouveraient pour la première fois prises dans le système de la taxe de vente.

Un régime de versements trimestriels réglerait un partie du problème, mais seulement si le délai moyen était de plus de 75 jours. Par exemple, pour une période de vente se terminant le 31 mars, la première date raisonnable pour le paiement de la taxe serait le 20 mai. Si un programme de versements trimestriels n'allait s'appliquer qu'aux plus petites sociétés, la COSB recommanderait que toutes les sociétés ayant un chiffre d'affaires annuel inférieur à 2 millions de dollars soient admissibles au système administratif plus simple et que des mesures soient prises pour ajuster ce chiffre annuellement afin de tenir compte de la diminution du pouvoir d'achat du dollar.

Une autre chose qui ennuie beaucoup nos membres et qui a souvent été mentionnée, c'est la taxe perçue sur les mauvaises créances sous le prétexte que la taxe de vente fédérale est une taxe à la fabrication, et non pas une taxe de vente. D'après ce que nous avons compris, il est possible depuis quelques années déjà d'obtenir un remboursement pour des mauvaises créances, à condition d'en faire la demande explicite. Il n'est, selon nous,

[Text]

debt deemed not recoverable for income tax purposes be offset against the sales taxes payable for the next payment period. That way we would not have to go through a lot of form-filling and a lot of delay to collect on accounts, and certainly no small business is going to write off accounts for the sake of a fractional tax that they have any reasonable chance of collecting.

The other issue is that of administrative complexity. The cry that we hear consistently from the small business community is that the tax system is too complex, too unpredictable, too inconsistent, and too frequently subject to change. As a matter of fact, we have heard from members in western Canada that they frequently get conflicting interpretations on the same item if they contact their local Revenue Canada Customs and Excise Office, or their regional Customs and Excise Office. Very often it takes months for the varying offices of Customs and Excise to agree to a common storyline, while the small business lies dangling on the line, wasting precious hours of management time and long distance telephone calls trying to figure out which end is up.

The uniform application of sales tax at a lower rate is essential if sales tax reform is to succeed in reducing unnecessary administrative costs and complexity. However, a universal sales tax would also create more than one million new sales tax collectors for the federal government, creating huge new administrative costs both for governments and for the small business sector.

Seventy-six percent of all businesses have annual sales of under \$250,000. The vast majority of those have annual sales under \$100,000. As an exemption of very small companies from the system would largely frustrate attempts of simplification and administrative savings, some other reasonably cost-effective solution must be found.

COSB recommends either a universal zero rating for the first \$50,000 to \$100,000 of annual net sales for all businesses, depending on the tax rate agreed upon, or a substantially enriched tax credit of up to \$2,500 a year to offset the cashflow impact and other costs of tax collection and to reduce the impact of the new tax on sole proprietors and other small business owner-operators. If applied as an offset against, for example, the first \$100,000 of sales, this could reduce the number of regular tax remitters to Ottawa by as much as 75% at a cost of less than 10% of the revenues collected. It would require far fewer bureaucrats, either at Revenue Canada or at the provincial level, to administer the system.

[Translation]

pas nécessaire d'imposer ce genre de chose au petit entrepreneur moyen. Ce serait plus juste et plus efficace si la taxe de vente sur toute dette jugée non recouvrable aux fins de l'impôt sur le revenu était soustraite de la taxe de vente payable pour le prochain intervalle de paiement. Cela éviterait d'avoir à remplir toutes sortes de formulaires et à attendre pour le paiement de certains comptes, mais il est évident qu'aucun petit entrepreneur ne va vouloir rayer des comptes tout simplement pour une toute petite taxe qu'ils pourront peut-être ramasser.

L'autre question, c'est celle de la complexité administrative. Les petits entrepreneurs ne cessent de nous dire que le régime fiscal est trop complexe, trop imprévisible et trop changeant. Des membres de la COSB qui se trouvent dans l'Ouest nous disent même qu'il arrive souvent que l'interprétation que leur donnera leur bureau régional de Douanes et Accise Canada sera différente de celle donnée par le bureau local. Souvent, il faut attendre des mois pour que les différents services s'entendent, et pendant ce temps, le petit entrepreneur perd un temps fou et dépense beaucoup d'argent pour des appels interurbains afin d'essayer de comprendre ce qui se passe.

L'imposition uniforme d'une taxe de vente à un taux inférieur est essentielle si l'on veut que la réforme de la taxe de vente réussisse à diminuer les coûts administratifs injustifiés et à simplifier le système. Cependant, une taxe de vente universelle nécessiterait plus d'un million de nouveaux percepteurs de taxe de vente pour le gouvernement fédéral, ce qui supposerait d'énormes nouveaux coûts administratifs et pour les gouvernements et pour la petite entreprise.

Soixante-seize p. 100 de l'ensemble des entreprises ont un chiffre d'affaires annuel inférieur à 250,000\$. La grande majorité d'entre elles ont un chiffre d'affaires inférieur à 100,000\$. Étant donné que si l'on exemptait du système les très petites sociétés, cela entraverait sérieusement les efforts visant la simplification du système et la diminution des coûts administratifs, il importe de trouver une autre solution qui soit rentable.

La COSB recommande que l'on opte, soit pour un taux universel nul pour les premiers 50,000\$ à 100,000\$ du chiffre d'affaires annuel net, et ce, pour toutes les entreprises, soit pour un crédit d'impôt plus important et pouvant aller jusqu'à 2,500\$ par an, ce qui contrecarrerait l'incidence sur les mouvements de caisse et les autres coûts que suppose la perception de taxe, et ce qui réduirait l'incidence de la nouvelle taxe sur les propriétaires exploitants indépendants et sur les autres petites entreprises dont le propriétaire est également le gérant. Si cela était retiré des premiers 100,000\$ de ventes, cela réduirait le nombre de payeurs réguliers de taxe à Ottawa jusqu'à concurrence de 75 p. 100, pour un coût inférieur à 10 p. 100 des revenus ainsi perçus. Il faudrait bien moins de responsables, soit au ministère du Revenu, soit au niveau provincial, pour administrer le système.

[Texte]

• 1555

Frankly, Mr. Chairman, I cannot think of any self-respecting Minister of Finance who wants his officials chasing nickels and dimes from variety stores when they could be making better use of the taxpayers' money.

While the technical details of this approach would depend on the precise form of a new sales tax, either alternative could be used to reduce significantly the total number of tax collectors without a significant impact either on the neutrality or the fiscal yield of the new tax. Furthermore, there is a precedent, in seven of the nine provinces with sales taxes in place, providing for the compensation of retail sales tax vendors. As a matter of fact, this has been a very important element enhancing the credibility of the tax with those vendors, many of whom are very small businesses.

One area I would like to touch on today, which does not have to do with the business transfer tax and, I understand, has not been previously covered by your committee, but is of substantial importance to the small business community, is that of corporate income tax reform and the status of the small business deduction.

As we said earlier, COSB generally applauds the approach taken to date by the Minister of Finance to reduce corporate income tax rates while broadening the tax base, as long as these changes are revenue-neutral. The last two budgets have resulted in considerable simplification of the corporate income tax system for small businesses and the elimination of many of the counter-productive measures of previous budgets. However, if the government takes a more limited reproach to corporate tax reform than the consolidation proposed by COSB, the small business sector would strongly object to any reduction in the existing small business deduction.

A number of independent studies, including the reports of the Nielsen task force, have found that the small business deduction is a necessary component of equitable business taxation for a number of reasons, most importantly the traditional shortage of equity investment in small businesses. The major source of equity investment in small business is the savings to the business owner, his or her family, and the retained earnings from the business, the money re-invested from profits in the business.

To eliminate the small business deduction, in effect to more than double the small business corporate income tax rate, would make it exceptionally difficult to grow through re-invested profits in the small business sector. It would increase tremendously the incentives for growing companies to sell out in order to obtain the capital necessary for further growth.

Canada already has one of the highest rates of corporate concentration in the industrial world. We do not have the successful medium-size business sector which many other

[Traduction]

Bien franchement, monsieur le président, aucun ministre des Finances qui se respecte ne voudrait que ses subalternes courent après des cinq cents et des dix cents dans les dépanneurs, alors qu'ils pourraient utiliser à bien meilleur escient l'argent des contribuables.

Bien que les détails techniques de pareille approche seraient fonction de la forme que prendrait la nouvelle taxe de vente, nulle autre solution ne pourrait servir à réduire sensiblement le nombre total des percepteurs sans que cela ait une incidence majeure ni sur la neutralité ni sur le rendement de la nouvelle taxe. D'autre part, il y a déjà un précédent. En effet, sept des neuf provinces qui exigent le versement de taxes de vente offrent une compensation aux détaillants qui ramassent la taxe de vente. D'ailleurs, cela a même rehaussé la crédibilité de cette taxe auprès de ces commerçants, dont bon nombre sont de très petits entrepreneurs.

Une autre question dont j'aimerais discuter aujourd'hui, mais qui n'a rien à voir avec la taxe sur les transactions commerciales et qui n'a pas encore, il me semble, été abordée par votre Comité, mais qui revêt beaucoup d'importance pour la petite entreprise, c'est celle de la réforme de l'impôt sur les sociétés et de la déduction pour la petite entreprise.

Comme nous le disions tout à l'heure, la COSB applaudit l'approche suivie jusqu'ici par le ministre des Finances et qui vise à réduire les taux d'imposition pour les sociétés, tout en élargissant l'assiette fiscale, mais ce, uniquement dans la mesure où ces changements n'ont pas d'incidence sur les revenus. Les deux derniers budgets ont amené une grosse simplification du régime fiscal applicable à la petite entreprise et la suppression de nombre des mesures improductives instaurées par des budgets précédents. Cependant, si le gouvernement opte pour une approche en matière de réforme plus limitée que la consolidation proposée par nous, la petite entreprise s'opposera fermement à toute réduction de la déduction présentement accordée aux petites entreprises.

Plusieurs études indépendantes, dont les rapports du groupe de travail Nielsen, disent que la déduction aux petites entreprises est un élément essentiel à tout régime fiscal équitable, et ce, pour plusieurs raisons, dont la plus importante est la pénurie traditionnelle d'investissement direct dans la petite entreprise. La principale source d'investissement, pour ce qui est de la petite entreprise, ce sont les économies du propriétaire ou de sa famille, et les profits réalisés et non dépensés. Autrement dit, l'on réinvestit les profits que celle-ci a permis de réaliser.

Si la déduction aux petites entreprises était supprimée, cela ferait presque doubler le taux d'imposition de la petite entreprise, et il serait alors très difficile pour celle-ci de croître grâce au réinvestissement de ses profits. Cela encouragerait d'un autre côté les sociétés en essor à tout vendre pour pouvoir obtenir le capital nécessaire pour élargir leurs activités.

Le Canada compte déjà l'un des taux de concentration de sociétés le plus élevé dans le monde industriel. Au contraire de bon nombre d'autres pays, nous ne sommes pas dotés d'un solide secteur d'entreprises moyennes, petites entreprises qui

[Text]

countries have come to enjoy, small businesses that have grown to become substantial employers in the community.

To give you an example, the statistic recently tabled by the Small Business Advocacy Office of the Government of Ontario stresses the difference between our economy and that of our neighbour to the south. In the United States, of all those companies surviving their first five years in business, the great shake-out period for small business, 5% grow to have more than 100 employees. In Canada that figure is one-tenth of 1%.

Certainly the tax system is not the only factor contributing to this levelling off of small companies before they become medium-size businesses. However, I think it would be extremely ill-advised to assume that the elimination of the small business deduction would do anything to counter this trend. We believe it would be a false economy to reduce the incentives for small business growth.

• 1600

In conclusion, we believe the success of any tax reform program is based on its ability to create a win-win environment for governments, consumers and the broad majority of taxpayers. A federal sales tax reform program that simply replaces the outmoded complexities of the federal sales tax with a hidden, universal business transfer tax will penalize millions of Canadians, including provincial governments and particularly the small business sector. A joint federal-provincial sales tax, while proposing a considerable challenge to the statesmanship of federal and provincial governments, would be a fairer, more efficient means of collecting revenue that could be tailored to recognize the cashflow realities of the small business sector and of individual taxpayers.

COSB urges you, the finance committee, to work towards a consensus on tax reform that will put the interests of ordinary Canadians before the jurisdictional self-interests of government bureaucracies. We look forward to working with you to further the best interests of small businesses and all Canadians in this area. Thank you very much. John and I would certainly welcome your questions at this time.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Hale, for that relatively long dissertation, but I am wondering what you are really in favour of. You pointed out all sorts of problems with the existing sales tax, such as hard-to-get rebates, invoice specifics, difficult calculation. Then you said you had to have one sales tax at the retail level, presumably. Bearing in mind that the Province of Ontario is at 7% and the federal tax is already at 12% at the manufacturer's level, what would you do—add 7% and 12% to get 19% at every invoice and have it invoice-specific?

I do not understand where you are coming from. Would you have it on goods or not? Would you try to broaden the base or

[Translation]

ont pris de l'importance et qui sont devenues d'importants employeurs.

Je vais vous donner un exemple. Les statistiques récemment compilées par le *Small Business Advocacy Office* du gouvernement de l'Ontario soulignent la différence qui existe entre notre économie et celle de notre voisin du Sud. Aux États-Unis, sur l'ensemble des sociétés qui sont toujours en vie au bout de leur cinq premières années, soit la grande période de rodage pour la petite entreprise, cinq pour cent d'entre elles finissent par employer plus de cent personnes. Au Canada, le chiffre correspondant est un dixième pour cent.

Le régime fiscal n'est certainement pas le seul facteur qui contribue à ce plafonnement des petites entreprises qui ne deviennent jamais des entreprises moyennes. Il serait cependant tout à fait erroné de croire que la suppression de la déduction aux petites entreprises pourrait renverser les choses. Nous pensons que ce serait une fausse économie que de réduire les mesures d'encouragement visant la petite entreprise.

En conclusion, le succès d'une réforme fiscale ne sera assuré, à notre avis, que si les gouvernements, les consommateurs et la grande majorité des contribuables y gagnent. Une réforme fédérale de la taxe de vente qui se contenterait de remplacer la taxe fédérale de vente, avec ses arcanes obscurs et périmés, par une taxe généralisée et cachée sur les transactions commerciales pénaliserait des millions de Canadiens, dont les gouvernements provinciaux, et tout particulièrement les petites entreprises. Une taxe de vente mixte provinciale-fédérale mettrait certes à l'épreuve l'ingéniosité des gouvernements provinciaux et fédéral, mais constituerait une façon plus équitable et plus efficace de perception des recettes et permettrait également de tenir compte des problèmes de trésorerie des petites entreprises et des particuliers.

La COSB exhorte donc le Comité des finances à oeuvrer pour une réforme fiscale qui recueille l'adhésion de la majorité et qui donne la prééminence aux intérêts des Canadiens ordinaires sur ceux des administrations gouvernementales. Nous serons heureux de collaborer pour faire avancer, dans ce domaine, la cause des petites entreprises et celle de tous les Canadiens. Je vous remercie beaucoup. John et moi serons heureux de répondre maintenant à toutes les questions que vous voudrez bien nous poser.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Hale, de cet exposé relativement fourni, mais qui ne m'éclaire toutefois pas sur ce que vous voulez vraiment. Vous avez certes mis en relief toutes sortes de difficultés que soulevait l'actuelle taxe de vente, entre autres les problèmes de facturation, la difficulté de la calculer, la difficulté d'obtenir le remboursement des remises. Vous avez ensuite reconnu la nécessité d'une taxe de vente au niveau du détaillant. Compte tenu du fait que la province de l'Ontario prélève déjà 7 p. 100 du prix de vente et que la taxe fédérale est de 12 p. 100, au niveau du fabricant, que proposez-vous? Additionnez les deux taxes pour prélever et percevoir 19 p. 100 sur chaque facture?

Je ne comprends pas très bien votre position. Cette taxe devrait-elle porter sur les marchandises ou non? Proposez-vous

[Texte]

would you narrow it? In other words, the issues you have brought up are all of the problems of the sales tax, but then you say no to the BTT. However, the BTT is the only thing that would solve the problems you raised and we are concerned with; those that affect small business. Quite honestly, you have left me very confused as to where you stand, so I am going to turn it over to someone who is perhaps not as confused. Mr. Layton.

Mr. Hale: Before you do that, Mr. Chairman, you have raised a couple of questions and I would like to answer them. First of all, we said that the idea of a universal sales tax would fly, depending on whether certain specific problems were addressed, and one of those problems was tax consolidation. In other words, we are saying that the BTT may be realistic if you do a, b, c and d. We are not saying that we are against the BTT under all circumstances, but we are saying that if the BTT is going to work and if it is not going to be a net detriment to hundreds of thousands of Canadian small businesses and millions of Canadians, then the following items have to be addressed.

As to whether it should be a universal tax or a tax purely at the retail level, we have looked at that and we understand if you are going to have a lower tax rate, it should be on a broad base. However, if it is going to be on a broad base, the federal and provincial governments should work together to have a single tax, as opposed to two levels of tax, so you could have an 8% or a 9% joint federal-provincial tax with a number of the other provisions we discussed. In other words, we are not bitter-ending the BTT. What we are saying is that unless you take some or most of the ideas we have put forward in terms of making it work, it will work to the detriment of the economy, not to its advantage.

The Chairman: You have not answered my question, but I am going to let Mr. Layton ask questions because you have left me even more confused. Mr. Layton.

Mr. Layton: First of all, I would like to compliment the representatives of the COSB organization for having put together a very effective presentation, although it was a little lengthy in comparison to some of the others. I found myself particularly attracted to this whole idea of a universal zero rating, something to help out the small shop that really is just getting going. It seems to me that in line with our necessity to help the low-income earner, we have a necessity to give a boost to those, and you mentioned it as being 75% of the total reporting commercial interests and maybe for only a 10% reduction in revenues. It seems to me this is something that perhaps the committee could reflect on.

• 1605

In anticipation perhaps of the chairman's question, this does come out of the report and leaves some doubt as to whether it is possible to integrate into a single tax the BTT concept and the provincial sales taxes at their different levels.

[Traduction]

d'en élargir l'assiette ou, au contraire, de la diminuer? Autrement dit, toutes les difficultés que vous nous signalez se rapportent à la taxe de vente, mais vous rejetez par ailleurs la taxe sur les transactions commerciales. La TTC est pourtant le seul remède à tous les problèmes que vous avez soulevés et qui nous préoccupent, ceux qui touchent les petites entreprises. J'avoue, après votre exposé, ne plus du tout y voir clair, et je vais donner la parole à quelqu'un qui comprend peut-être mieux la situation. Monsieur Layton.

M. Hale: Je voudrais auparavant essayer de répondre aux questions que vous avez posées, monsieur le président. Nous avons dit d'abord que la notion de taxe de vente universelle serait acceptée si certains problèmes spécifiques étaient résolus, l'un d'entre eux étant la consolidation fiscale. Autrement dit, la TTC nous paraît acceptable à condition que soit remplies plusieurs conditions bien précises. Nous ne nous opposons pas en principe à la TTC, mais nous disons qu'elle n'est acceptable que si ce n'est pas au détriment de centaines de milliers de petites entreprises et de millions de Canadiens et qu'à cet effet, il faut qu'elle réponde aux conditions suivantes.

Quant à la question de savoir s'il faut en faire une taxe universelle ou la prélever uniquement au niveau du détaillant, nous avons examiné la question et avons conclu que si l'on veut abaisser la taxe, il faut élargir son assiette. Dans ce cas, toutefois, les gouvernements fédéral et provinciaux devraient coopérer pour en faire une taxe unique, et non la prélever à deux niveaux, de sorte que nous pourrions avoir une taxe mixte fédérale-provinciale de 8 p. 100 ou de 9 p. 100, mais à condition que soient remplies les autres conditions que nous avons stipulées. Autrement dit, vous ne voyez pas, de notre part, une levée de boucliers contre la TTC; nous disons simplement que si vous n'adoptez pas certaines ou la plupart des propositions que nous avons avancées pour en faciliter l'application, cette taxe, loin de profiter à l'économie, lui sera préjudiciable.

Le président: Vous n'avez pas répondu à ma question, et vous m'avez plutôt embrouillé, mais je vais demander à M. Layton de vous poser des questions. Monsieur Layton.

M. Layton: Je voudrais tout d'abord féliciter les représentants de la COSB de cet excellent exposé, encore qu'il ait été quelque peu longuet. Je trouve particulièrement intéressante l'idée d'une taxe universelle conçue spécialement pour ne pas accabler la petite entreprise qui vient juste de démarrer. De même que nous devons aider les gens à faible revenu, de même nous devons soulager la charge de ceux qui, vous l'avez dit, constituent 75 p. 100 de l'ensemble des entreprises commerciales, par une mesure qui ne représenterait qu'une réduction des recettes de 10 p. 100. C'est une question sur laquelle le Comité devrait peut-être se pencher.

J'anticipe peut-être la question du président; c'est la proposition qui se dégage du rapport sans que l'on sache au juste s'il est possible d'intégrer en une seule taxe la TTC et les taxes de vente provinciales à leurs différents niveaux.

[Text]

Mr. Hale: I have talked to the provinces and they believe it is possible to integrate the two concepts.

Mr. Layton: As long as they get enough, is that what it is? As long as we can make it worth their while.

Mr. Hale: Exactly.

The Chairman: Mr. Studd.

Mr. John Studd (Member, Taxation Committee, Canadian Organization of Small Business; President, Jenkinson & Co.): Thank you, Mr. Chairman. A question at this point is what form will BTT ultimately take. This is the \$64 question and really no one can come to grips with and answer your question until we get some finality in the answer to my question. Also, Mr. Blenkarn, you raised the point of what do you do. Do you add 7% provincial tax to the existing 12% or 8%, depending on what it may be? No, because if you take a look at what it costs, what you are predicating your federal sales tax on today at the manufacturers' level, as a rule of thumb—and I think you will find this to be relatively true—what happens in commerce today, you have four times the manufacturers' value before the goods reach the consumer level. So if you want to look at it in that context, you divide the 12 by 4 and you come up with 3.

The Chairman: People increase their prices by adding a mark-up on the tax, in a sense, so you have these continuous mark-ups in there.

Mr. Studd: That is exactly what you have now.

The Chairman: All right. You are quite right. They do not relate to the percentage of the goods.

Mr. Studd: That is right. What you have today, when it is at the manufacturers' level, is the fact that those are compounded. Usually goods go through three or four distributors before they reach the consumer, more so in this country than most other countries because of our geography, the vast expanse.

The Chairman: I do not know about that, but I understand what you are saying.

Mr. Studd: It is true, sir.

The Chairman: Go ahead, Mr. Layton.

Mr. Layton: Continuing, Mr. Chairman, if I may—and I do respond to Mr. Studd's remark in what form the BTT will be—I guess there is some vagueness and will be until it is finally presented to us. On the other hand, one could say in any form because it cannot be so distorted as not to be a BTT, so whether or not it is in that particular form or another form, the question of whether or not it can then be integrated, I got the answer I guess I was looking for, which is that yes, with goodwill and perhaps negotiation on all sides, something could come up so we would reduce the paperwork. I am all in favour, as someone having come out of the small business world.

The Chairman: Can I interject? I am only going to give you two more minutes; then I am going to give Mr. Gagliano some time. We are going to have to be in the Chamber at 4.30 p.m. to vote.

[Translation]

M. Hale: J'en ai parlé aux provinces, et celles-ci considèrent qu'il est possible de faire une fusion de ces deux taxes.

M. Layton: À condition qu'elles se servent amplement, n'est-ce pas? Il faut qu'elles y voient leur avantage.

M. Hale: C'est bien cela.

Le président: Monsieur Studd.

M. John Studd (membre, Comité de la fiscalité, Canadian Organization of Small Business, et président de Jenkinson & Co.): Je vous remercie, monsieur le président. La question qui se pose alors, c'est de savoir sous quelle forme se présentera finalement la TTC. C'est la question cruciale, et tant qu'on n'y aura pas répondu, nul ne pourra répondre à votre question, ou même essayer d'y voir clair. Vous demandiez également, monsieur Blenkarn, ce qu'il conviendrait de faire. Faut-il ajouter les 7 p. 100 de taxe provinciale aux 12 p. 100 ou aux 8 p. 100 qui existent déjà, selon le cas? Non, car si vous examinez ce qu'il en coûte, comment vous calculez actuellement la taxe de vente fédérale au niveau du fabricant, la pratique montre qu'à l'heure actuelle, on peut dire, d'une façon générale, que le consommateur paie quatre fois la valeur de la marchandise à la sortie de l'usine. Si vous adoptez cette règle empirique, vous divisez 12 par 4, ce qui vous donne 3.

Le président: Les gens augmentent leurs prix en majorant, en un sens, la taxe, de sorte que vous avez ces majorations successives dans les prix.

M. Studd: C'est exactement la situation actuelle.

Le président: Vous avez tout à fait raison, cela n'a rien à voir avec le pourcentage sur la marchandise.

M. Studd: C'est exact. À l'heure actuelle, au niveau du fabricant, ces majorations s'ajoutent l'une à l'autre. Les marchandises passent généralement par trois ou quatre intermédiaires avant d'atteindre le consommateur, dans notre pays davantage encore que dans les autres, en raison de notre géographie, des vastes espaces.

Le président: Je n'en sais rien au juste, mais je comprends ce que vous voulez dire.

M. Studd: La réalité, monsieur.

Le président: C'est votre tour, monsieur Layton.

M. Layton: Je reprends donc ma réponse à la question de M. Studd sur la forme qu'adoptera la TTC: cette notion est encore un peu vague et le restera jusqu'à ce qu'elle nous soit définitivement présentée. On peut dire, par ailleurs, qu'elle peut se présenter sous toutes sortes de formes, et quelle que soit la forme adoptée, elle n'en resterait pas moins une TTC, la question étant de savoir si elle peut ou non être intégrée. On m'a donné la réponse que j'attendais, à savoir qu'avec de la bonne volonté et des négociations de part et d'autre, on devrait parvenir à une proposition qui éliminerait une partie de la paperasserie. Je suis pour, moi qui viens du monde des petites entreprises.

Le président: Permettez-moi de vous interrompre, mais vous n'avez plus que deux minutes, puis je vais donner la parole à M. Gagliano. En effet, à 16h30, nous devons nous rendre à la Chambre pour le vote.

[Texte]

Mr. Layton: Understood, Mr. Chairman, and I have a very brief—

The Chairman: I am not going to be able to come back here because of the time it will take to do that.

Mr. Layton: I have a comment and question. The construction industry—and it was raised by our witnesses this afternoon in their submission—is largely based on competitive tenders, competitive or negotiated contracts. I was there at relatively high frequency; that is, it is not every 15 years, it is like every few weeks or months that you are into another bid and another contract negotiation.

Would not a BTT or any tax such as we are talking about, but particular a BTT, having been advanced by the Finance Minister as a probable target, quickly register in contracts at say 3% to 5% of costs? My own guess is that it is in that range; you might want to correct this. Are they not written off largely over the long term, through mortgage financing, where interest rates—currently dropping due in part to the deficit-reducing policies of the present government; I am allowed to throw that in—impact much more significantly on cashflow and profit than initial capital costs?

If we are talking 3% to 5%, let us use 5%, on the front end, then we go into a mortgage of 80% of that cost and we drop the mortgage interest by 1%, we have made insignificant the fact you added that 5%.

Mr. Hale: It seems you have tossed up a few different ideas. Yes, if you reduce the deficit, you could reduce mortgage costs and thereby the impact of the BTT would be incidental.

• 1610

However, with all due respect to the good faith efforts of the present government towards a deficit reduction, everything we have seen in western democracies or certainly North American democracies in the last 15 years suggest that if you give more taxing power to any government, particularly if it is not a visible tax, you will get more spending and the deficit will still go out of control. In other words, governments—and with due respect the politicians who make up those governments—are fully capable of spending 30% over the revenue they have at any particular time, so if you give them an open-ended money machine such as the BTT, unless you—

Mr. Layton: A point of order, Mr. Chairman. This is not true in the last two years.

The Chairman: It certainly is not. To be quite honest, he ought to know better.

Mr. Layton: I will accept the remark for the previous 13 years; I cannot argue with that.

Mr. Gagliano: [Inaudible—Editor]

The Chairman: Let us not be partisan.

[Traduction]

M. Layton: Je le sais, monsieur le président, et j'ai une très brève...

Le président: Nous serons trop longtemps occupés à la Chambre pour pouvoir revenir ensuite.

M. Layton: J'ai une observation et une question à poser. Nos témoins ont mentionné cet après-midi dans leur exposé que dans la construction, les travaux sont généralement donnés sur appel d'offres; ce sont des contrats négociés sur une base de concurrence. J'en ai eu souvent l'expérience, car ce genre de négociation ou d'appel d'offres se fait tous les quelques mois ou semaines, et pas une fois à l'occasion.

Est-ce qu'une taxe comme celle dont nous parlons, en particulier une TTC comme elle a été proposée par le ministre des Finances, ne constituerait pas 3 à 5 p. 100 du coût des contrats? C'est du moins ainsi que je l'évalue, mais vous me reprendrez peut-être sur ce point. Ces coûts ne sont-ils pas en grande partie, amortis à long terme par le financement des hypothèques, car les taux d'intérêt—qui baissent à l'heure actuelle, à la suite d'une action du gouvernement actuel visant à réduire le déficit, si vous me permettez de faire remarquer cela en passant—jouent un rôle beaucoup plus considérable sur la trésorerie et les bénéfices que les dépenses initiales en capital.

Si nous parlons de 3 à 5 p. 100, mettons 5 p. 100 pour les premiers versements, nous prenons alors une hypothèque sur 80 p. 100 de cette valeur, et en baissant l'intérêt de 1 p. 100, nous avons ainsi pratiquement annulé le fait que nous avons ajouté 5 p. 100.

M. Hale: C'est tout un pot-pourri d'idées que vous nous donnez là. Oui, si vous réduisez le déficit, vous diminuez le coût des hypothèques, et la TTC n'aurait donc plus qu'un effet d'importance secondaire.

Cependant, sans vouloir dénigrer les efforts faits de bonne foi par l'actuel gouvernement pour réduire le déficit, l'expérience des démocraties occidentales, ou du moins nord-américaines, au cours des 15 dernières années, porte à croire que si l'on accroît le pouvoir du gouvernement d'imposer des taxes, particulièrement s'il ne s'agit pas de taxes visibles, les dépenses vont augmenter, et le déficit ne sera pas contrôlé. En d'autres termes, les gouvernements—et, sauf le respect que je leur dois, les politiciens qui les composent—sont parfaitement capables de dépenser 30 p. 100 de plus que leur budget. Donc, si on leur donne une machine à sous aussi ouverte que la TTC, à moins que l'on...

M. Layton: J'invoque le Règlement, monsieur le président. Ce que dit le témoin ne s'applique pas aux deux dernières années.

Le président: Certainement pas. À vrai dire, cela m'étonne de lui.

M. Layton: Je conviens que ce soit vrai pour les 13 années précédentes; là, je suis tout à fait d'accord.

M. Gagliano: [Inaudible—Éditeur]

Le président: Ne faisons pas preuve de partisanerie.

[Text]

Mr. Layton: I was trying to be accurate.

Mr. Hale: If we are fortunate enough to have the present Minister of Finance for that much longer, with the support from the Prime Minister, it might happen, but I am not sure that we should base any law on personalities.

The Chairman: Mr. Gagliano.

Mr. Gagliano: Thank you, Mr. Chairman, and I want to congratulate Geoffrey Hale of the Canadian Organization of Small Business for the presentation. It is a very interesting presentation. Anything about taxation is very interesting but at the same time very scary. Let us face it, every time we talk about equity and taxation and the simplification of taxation and equity, we get into problems—and this is the situation we are in.

We are talking about a business transfer tax that would supposedly solve all the federal sales tax we have right now and when you start looking at all the terms . . . For example, in your report you say:

The vast majority of COSB members believe that a new Business Transfer Tax can only be justified:

a) if it generates sufficient revenue to permit a major reduction in Personal Income Tax rates for all Canadians.

This is fine in principle, but at the same time, such a tax might allow the government or any government—and I do not want to be partisan as to whether it is Liberal, Conservative or NDP—to reduce the income tax, not abolish it.

What we are really talking about here is adding to the tax role thousands and thousands of small businesses, which up until now have had nothing to do with the federal sales tax department. Then, be it monthly, every trimester, or even once a year, they will have the bookkeeping for any new taxes. It is incredible.

When we talk about simplifying our tax system and helping the businesses, I do not think BTT will solve the problem. We are going around in circles.

Perhaps we might do something. This is why I like your zeroing, although to tell you the truth I do not like the figures that much. Perhaps we should go higher because today, let us face it, \$100,000 in net sales . . . We could include a lot of small businesses in there, because, as you said, even a corner grocery store makes more than that.

The BTT can work and it can be accepted by the general public if we can exempt a good number of very small businesses, but if we are going to start putting everybody onto the tax roll—even if we do reduce personal income tax—just the bureaucracy of such a tax would create a lot of problems.

[Translation]

M. Layton: Je voulais seulement apporter une précision.

M. Hale: Si nous avons la chance d'avoir encore le même ministre des Finances pour un certain temps, cela pourrait se produire, avec l'appui du premier ministre, et je ne crois pas qu'il soit raisonnable de fonder des lois sur des personnalités.

Le président: Monsieur Gagliano.

M. Gagliano: Merci, monsieur le président. Je tiens à féliciter Geoffrey Hale, de la COSB, pour son exposé, qui était très intéressant. Tout ce qui touche la fiscalité est à la fois très intéressant et très inquiétant. Avouons-le: chaque fois qu'il est question d'équité et de fiscalité et de leur simplification, des problèmes surgissent, et c'est la situation dans laquelle nous nous trouvons.

Nous discutons de notre taxe sur les transactions commerciales qui remplacerait, prétendument, toutes les taxes de vente fédérales actuelles, mais lorsque l'on se penche sur tous les termes . . . Par exemple, vous dites dans votre rapport:

La grande majorité des membres de la COSB estiment qu'une nouvelle taxe sur les transactions commerciales ne peut être justifiée que si:

a) elle produit suffisamment de revenu pour permettre une importante réduction des taux d'impôt sur le revenu personnel pour tous les Canadiens.

C'est bien beau en principe, mais une pareille taxe pourrait en même temps permettre au gouvernement, n'importe quel gouvernement—et je ne ferai pas de partisanerie en essayant de déterminer s'il s'agira d'un gouvernement libéral, conservateur ou néo-démocrate—de réduire l'impôt sur le revenu sans l'abolir.

Il s'agit en fait d'ajouter des milliers de petites entreprises au nombre de celles qui sont assujetties à l'impôt, et qui, jusqu'ici, n'avaient pas à verser de taxe de vente fédérale. Ces entreprises devront donc soumettre des déclarations pour toute nouvelle taxe mensuellement, trimestriellement, ou même annuellement. C'est incroyable.

Je ne crois pas que la TTC soit la solution pour ce qui est de simplifier le système fiscal et d'aider les entreprises. Nous sommes en train de tourner autour du pot.

Il y aurait peut-être une solution. C'est pour cela que j'aime votre idée de l'exonération fiscale, mais je dois vous avouer que je n'aime pas beaucoup vos chiffres. Il faudrait peut-être les augmenter, car, il faut le reconnaître, 100,000\$ de ventes nettes . . . Cela pourrait inclure un grand nombre de petites entreprises, car, comme vous l'avez mentionné, même un dépanneur a des recettes supérieures à cela.

La TTC pourrait fonctionner et être acceptée du grand public s'il est possible d'exempter un grand nombre de très petites entreprises. Mais si nous avons l'intention d'élargir l'assiette fiscale pour inclure tout le monde—même en réduisant l'impôt sur le revenu personnel—la simple paperasse qui entraînera une pareille taxe risque de créer énormément de problèmes.

[Texte]

Perhaps you could elaborate more on the zeroing and what the difference would be if, instead of being \$100,000, it were, let us say, \$250,000.

Mr. Hale: On that token—and I know John wants to comment on the need to simplify the system—if you were going to take the BTT model, we would suggest that the work be done on the basis of net sales.

Mr. Gagliano: May I inquire as to which model we are referring to, because this is the problem with the BTT.

Mr. Hale: Subtraction.

Mr. Gagliano: So far, does any system have this BTT?

Mr. Hale: We have heard of a number of options being kicked around. We do not know which of a variety of options are in place and this is one of the problems.

Mr. Gagliano: All right. What is probably the major problem is that we are really talking in the air.

• 1615

Mr. Hale: The idea would be that anybody with net sales of under, say, \$50,000, depending on the tax rate, could get a credit to reduce the amount of the tax to the nominal level, so that we do not end up increasing the number of forms that have to be remitted on a regular basis.

I think, John, you wanted to say something about the aspect of simplification.

Mr. Studd: Mr. Chairman, in answer to a lot of comments, and so on, that have been made here today, I think one of the most important considerations that your committee can undertake is one of simplification. Everyone in Canada is up to here with the fact that every time legislation comes out, regardless of whether it is taxes, or what form it is, it is convoluted in such a manner that the average individual cannot understand it. Even the experts do not really completely understand it, and they readily admit it. They are becoming more bogged down every day.

The Chairman: I think you are absolutely right. Mr. Studd, we did a report on tax simplification last year, and perhaps we could have the clerk send a copy of that report to you. There has been some action taken by the Minister of Revenue, with respect to income tax this year, but my view is exactly the same as yours, that we have to dramatically simplify the system. It is too complicated for even the most knowledgeable accountant.

I would like to carry on with questions, but unfortunately the bell is ringing. I will allow you one more question.

Mr. Gagliano: I have one short comment, Mr. Chairman. This afternoon, we are going around in a vicious circle. I think we would save a lot of time for everybody if, once the Minister disposes of the tax reform, we have at least a consultation, a white paper. Then we will know exactly which direction it is going to take. Then you could, as an organization, make recommendations to the Minister. You are now really wild-

[Traduction]

Pourriez-vous nous donner un peu plus de détails sur cette exonération et sur la différence que cela ferait si, au lieu de fixer le plafond à 100,000\$, on le fixait à 250,000\$?

M. Hale: Je sais que John voudrait ajouter quelque chose sur la nécessité de simplifier le système, mais si l'on prend le modèle de la TTC, à notre avis, le travail pourrait se faire en fonction des ventes nettes.

M. Gagliano: De quel modèle parlez-vous? C'est le problème de la TTC.

M. Hale: La soustraction.

M. Gagliano: Jusqu'ici, y a-t-il des systèmes qui ont adopté la TTC?

M. Hale: Nous avons entendu parler d'un certain nombre d'options. Nous ne savons pas lesquelles ont été adoptées, et c'est là un des problèmes.

M. Gagliano: Très bien. En fait, le plus gros problème est sans doute le fait que nous parlons à tort et à travers.

M. Hale: En principe, quiconque aura un chiffre d'affaires net de moins de 50,000\$, par exemple, pourra, selon le taux d'imposition, obtenir un crédit pour rabaisser la taxe au niveau nominal, afin qu'il ne soit pas nécessaire d'augmenter le nombre de formules à remettre régulièrement.

John, je crois que vous vouliez ajouter quelque chose au sujet de la simplification.

M. Studd: Monsieur le président, pour répondre à tous les commentaires qui ont été faits aujourd'hui, je crois qu'une des premières choses que votre Comité devrait entreprendre, c'est la question de la simplification. Les Canadiens en ont tous pardessus la tête de voir que chaque fois qu'une nouvelle loi est adoptée, qu'il s'agisse d'une loi fiscale ou autre, la paperasse est tellement compliquée que la moyenne des gens ne parvient pas à la démêler. Même les experts ne la comprennent pas parfaitement, et ils sont les premiers à l'avouer. Tous les jours, ils s'enlisent plus profondément dans la paperasse.

Le président: Vous avez parfaitement raison, monsieur Studd. L'an dernier, nous avons fait un rapport sur la simplification des impôts; vous pourriez peut-être demander au greffier de vous en envoyer une copie. Cette année, le ministre du Revenu a pris certaines mesures concernant l'impôt sur le revenu, mais je suis tout à fait d'accord avec vous pour dire qu'il faut considérablement simplifier le système. Il est beaucoup trop compliqué, même pour le comptable le plus chevronné.

J'aimerais poursuivre les questions, mais, malheureusement, on entend la sonnerie. Je vous accorde une dernière question.

M. Gagliano: Je voudrais faire une brève remarque, monsieur le président. Cet après-midi, je trouve que nous tournons en rond. Il me semble que tout le monde en sortirait gagnant si, une fois la réforme fiscale terminée, nous pouvions au moins entreprendre une consultation et produire un livre blanc. À ce moment-là, nous aurions une idée plus précise de l'orientation de la réforme. Cela permettrait également à votre

[Text]

guessing—maybe it is going in that direction, maybe you should do this or that. This is what makes it hard for everybody out there to understand—the small businessman, or whoever it is. We are all going to be affected. This scares me.

Mr. Hale: Certainly it would be far easier if we did have a white paper to shoot at. However, we appreciate the opportunity for consultations like this, because it gives us the opportunity to point to the defects in the existing tax and say, if you are coming up with a model that looks generally like this, whatever the technical variations, here are the considerations you should be taking into account, in order to ensure that it combines, wherever possible, the objectives of simplification, equity, and reduction of the cashflow burden on the tax collectors.

We appreciate the fact that somebody is asking these questions ahead of time, and this is why we believe these committee hearings are useful.

An hon. member: I have a further comment, Mr. Chairman.

The Chairman: Go ahead, but I am going to have to adjourn the meeting, as the bells—

Mr. Minaker: Are we coming back?

The Chairman: No. I think we will adjourn the meeting now until 8 p.m., in 253-D, when we will have the opportunity of chatting with the Vancouver Board of Trade. I am very sorry that we cannot carry on. I know the rest of the members wanted to ask questions, but it is—

Mr. Studd: There is just one comment I would like to make about bringing this simplification into perspective, relative to the BTT. If legislation is going to come out relative to BTT, I am very concerned that it is going to be complex and convoluted, to the point where it is not only going to be almost impossible to mechanically effect it, but also to understand it.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Studd: Thank you.

Mr. Hale: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[Translation]

organisation de faire des recommandations au ministre. En ce moment, vous vous perdez en conjectures en nous disant que, si ça se passe comme ceci, nous pourrions peut-être faire ceci ou cela. C'est ce qui complique tellement les choses pour tout le monde—le petit entrepreneur, et les autres. Nous allons tous être touchés, et cela m'inquiète.

M. Hale: Évidemment, ce serait beaucoup plus facile si nous pouvions fonder nos arguments sur un livre blanc. Cependant, je suis heureux d'avoir la possibilité de participer à des consultations comme celles-ci, car cela nous permet de souligner les lacunes dans la loi actuelle et de vous signaler les options qui s'offrent à vous si, par exemple, vous adoptez un modèle semblable à celui-ci, peu important les variantes techniques, afin de vous assurer que, dans la mesure du possible, les objectifs de simplification, d'équité et de réduction du fardeau fiscal des entrepreneurs soient réalisés.

Nous sommes contents de voir que ces questions sont posées à l'avance, et c'est pour cela qu'à mon avis, ces audiences sont utiles.

Une voix: Je voudrais ajouter quelque chose, monsieur le président.

Le président: Allez-y, mais il va falloir lever la séance, car la sonnerie...

M. Minaker: Allons-nous revenir?

Le président: Non. Je crois que nous allons lever la séance jusqu'à 20 heures, où nous nous retrouverons dans la salle 253-D pour discuter avec les représentants de la Chambre de commerce de Vancouver. Je suis désolé que nous ne puissions pas poursuivre la discussion, car je sais que les autres députés voulaient vous poser des questions, mais c'est...

M. Studd: Je voudrais dire une dernière chose au sujet de la simplification par rapport à la TTC. Si vous devez adopter une loi touchant la TTC, je crains qu'elle ne soit très complexe, très compliquée, à tel point qu'il sera presque impossible, non seulement de la mettre en vigueur, mais aussi de la comprendre.

Le président: Merci beaucoup.

M. Studd: Merci.

M. Hale: Merci, monsieur le président.

Le président: La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

*From Canadian Organization of Small Business:
Geoffrey E. Hale, Vice-President;
John Studd, Member, Taxation Committee.*

TÉMOINS

*De la Canadian Organization of Small Business:
Geoffrey E. Hale, vice-président;
John Studd, membre, Taxation Committee.*

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 25

Tuesday, January 27, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 25

Le mardi 27 janvier 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to international banking centres

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait aux centres bancaires internationaux

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

MEMBERS

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JANUARY 27, 1987
(29)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 8:01 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, Paul McCrossan, Aileen Nicholson, André Plourde and Norman Warner.

Other Members present: Nelson Riis, Mary Collins, Chuck Cook and Ross Belscher.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois and Terrence J. Thomas, Research Officers.

Witnesses: From the Vancouver Board of Trade: Graham Clarke, Chairman; Dr. Maurice Levy, Member.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to international banking centres. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, December 9, 1986, Issue No. 16*)

Graham Clarke made an opening statement and with the other witness answered questions.

At 10:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 27 JANVIER 1987
(29)

[Traduction]

Le comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 20 h 01, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, Paul McCrossan, Aileen Nicholson, André Plourde et Norman Warner.

Autres députés présents: Nelson Riis, Mary Collins, Chuck Cook et Ross Belscher.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois et Terrence J. Thomas, attachés de recherche.

Témoins: Du Board of Trade de Vancouver: Graham Clarke, président; Maurice Levy, membre.

En vertu de l'autorité que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité entreprend de nouveau l'étude de son ordre de renvoi relatif aux centres bancaires internationaux. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 9 décembre 1986, fascicule n° 16*)

Graham Clarke fait une déclaration préliminaire puis lui-même et l'autre témoin répondent aux questions.

A 22 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, January 27, 1987

• 1959

The Chairman: Order. We are going to continue our reference tonight under Standing Order 96(2), on international banking centres. We have with us tonight Graham Clarke, the Chairman, and Dr. Maurice Levy and Darcy Rezac, all from the Vancouver Board of Trade.

• 2000

I welcome you here to the House of Commons, and we are most interested in this issue and your presentation. Mr. Clarke, please proceed.

Mr. Graham Clarke (Chairman, Vancouver Board of Trade): Mr. Chairman, ladies and gentlemen, I would like to take this opportunity to thank you on behalf of the Directors of the Vancouver Board of Trade World Trade Centre and, of course, our members and the citizens of British Columbia whose expectations we are here to defend. Also, while we are on the subject of gratitude—

The Chairman: I hope your expectations are not too high.

Mr. Clarke: We will address that in a moment, with your indulgence, Mr. Chairman, when I would like to take approximately 15 minutes to make a presentation to you.

I would like to, at this opportunity, thank the *Chambre de Commerce de Montréal* and the Montreal Board of Trade for the support they have given us in their deposition.

I would like to introduce to you my two colleagues. Mr. Darcy Rezac is the Managing Director of the Vancouver Board of Trade World Trade Centre. Professor Maurice Levy is Professor of International Finance in the Faculty of Commerce at the University of British Columbia. Dr. Levy has published numerous papers and books, one of which is required reading for post-graduate students and is published by McGraw-Hill.

Having dispensed with the introductions, I would like to get right to it. By way of background, Mr. Chairman, I would like to point out that in the Memorandum of Understanding of December 16, 1986, the Government of Canada and the Government of British Columbia agreed that co-ordination of efforts is desirable to strengthen and reinforce the natural evolution of British Columbia as a Pacific centre for trade, commerce and travel.

A keystone initiative, designed to act as a catalyst in the development of the service sector of the British Columbia economy, was introduced by the Minister of Finance, the hon. Michael Wilson, in his budget speech of February 26, 1986. The Minister said the government is prepared to facilitate the establishment of international banking centres in Montreal

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 27 janvier 1987

Le président: À l'ordre. Nous allons poursuivre ce soir l'examen de notre ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement au sujet des centres bancaires internationaux. Nous accueillons ce soir M. Graham Clarke, président, et MM. Maurice Levy et Darcy Rezac, membres du *Board of Trade* de Vancouver.

Je vous souhaite la bienvenue au Parlement. Ce dossier et votre témoignage nous intéressent au plus haut point. Monsieur Clarke, auriez-vous l'obligeance de donner le coup d'envoi.

M. Graham Clarke (président, Board of Trade, Vancouver): Monsieur le président, mesdames et messieurs, permettez-moi tout d'abord de vous remercier de votre accueil au nom des administrateurs du *Board of Trade, World Trade Centre* de Vancouver et aussi, bien sûr, de nos membres et des citoyens de la Colombie-Britannique, dont nous sommes venus défendre ici les attentes. Aussi, tandis que nous en sommes au chapitre des remerciements...

Le président: J'espère que vos attentes ne sont pas trop grandes.

M. Clarke: Nous y viendrons dans un instant, avec votre indulgence, monsieur le président, au cours de l'exposé d'une quinzaine de minutes que j'aimerais vous faire.

J'en profite également pour remercier la Chambre de commerce de Montréal et le *Montreal Board of Trade* de l'appui qu'ils nous ont manifesté dans leur mémoire.

Permettez-moi tout d'abord de vous présenter mes deux collègues. M. Darcy Rezac est directeur général du *Vancouver Board of Trade World Trade Centre*. M. Maurice Levy est professeur de finances internationales à la Faculté de commerce de l'Université de la Colombie-Britannique. Il a publié de nombreux écrits et livres, dont un, édité chez McGraw-Hill, fait partie des lectures obligatoires pour les étudiants qui ont terminé leur troisième cycle.

Cela dit, je voudrais entrer dans le cœur du sujet. Pour vous situer un peu, monsieur le président, je vous rappelle que, dans un protocole d'entente signé le 16 décembre 1986, le gouvernement du Canada et le gouvernement de la Colombie-Britannique ont convenu qu'il était souhaitable de coordonner leurs efforts en vue de renforcer et de favoriser l'évolution naturelle de la Colombie-Britannique en tant que centre commercial et touristique sur le Pacifique.

Dans son discours budgétaire du 26 février 1986, le ministre des Finances, l'honorable Michael Wilson, a proposé une initiative de fond devant servir de catalyseur au développement du secteur des services de la Colombie-Britannique. Le ministre a en effet affirmé que le gouvernement était disposé à faciliter l'établissement de centres bancaires internationaux à

[Texte]

and Vancouver. This would be consistent with our desire to broaden our trade and business interests in Europe and the Pacific Rim.

The announcement in the budget speech was confirmed in the MOU of December 16, 1986, which says that the federal government is committed to the establishment of an international banking centre in Vancouver.

The initiative by the federal government has been supported by the private sector in Vancouver and by the Government of British Columbia, which has agreed to share any losses from tax concessions with the Government of Canada. The Vancouver Board of Trade wholeheartedly and enthusiastically supports the Government of Canada's commitment to the establishment of an international banking centre in Vancouver.

The Vancouver Board of Trade expects that with the cornerstone represented by the establishment of an IBC, and with further steps in the spirit of the MOU of December 16, Vancouver will grow into a major commercial centre on the Pacific Rim. Designation of Vancouver as an international banking centre will foster growth in other financial, trade, transportation and commercial services. Designation of Vancouver as an international banking centre will promote diversification of British Columbia's economy, with the export of services representing significant potential for future growth. This has for some time been an important regional priority.

• 2005

I would like to touch on the need for the designation. The designation of Vancouver as an international banking centre, and the enabling legislation, will give Vancouver a badge of distinction and enhanced credibility in competing with other westcoast centres and linking up with far eastern centres in the expanding Pacific Rim market for banking and other financial services.

The announced support of the Government of Canada for an international banking centre in Vancouver is a signal that has attracted attention to Vancouver as an emerging international financial services centre. This builds on the visibility acquired by significant earlier public and private sector investments in Expo 86.

On the economic opportunities of the Pacific Rim, for the past two decades, economic growth in the Asia-Pacific region has surpassed growth in Europe and other areas by such a margin that since 1982 Canada's exports to the Asia-Pacific region have exceeded Canada's exports to Europe. A majority of Export Development Corporation activity is already directed at this region which continues to expand far more quickly than any other area.

The Asia-Pacific region is an area of growth not only in trade but also in wealth available for investment. Most notably, Japanese private and institutional investors have

[Traduction]

Montréal et à Vancouver. Cela concorderait avec notre désir d'accroître nos intérêts commerciaux et d'affaires en Europe et dans les pays en bordure du Pacifique.

La mesure annoncée dans l'exposé budgétaire a été confirmée dans le protocole d'entente du 16 décembre 1986, qui consacrait l'engagement du gouvernement fédéral à établir un centre bancaire international à Vancouver.

L'initiative du gouvernement fédéral a joui de l'appui du secteur privé de Vancouver et du gouvernement de la Colombie-Britannique, qui a accepté de partager avec le gouvernement du Canada toute perte pouvant résulter des dégrèvements fiscaux. Le *Vancouver Board of Trade* appuie quant à lui totalement et avec enthousiasme l'engagement du gouvernement du Canada à établir un centre bancaire international dans cette ville.

Grâce à la pierre angulaire que constitue l'établissement d'un MBI et aux mesures qui seront éventuellement prises dans l'esprit du protocole d'entente du 16 décembre dernier, le *Board of Trade* espère voir Vancouver devenir un des principaux centres commerciaux en bordure du Pacifique. Le fait de désigner cette ville centre bancaire international favorisera la croissance d'autres services financiers, commerciaux et de transport. Cela contribuera également à la diversification de l'économie de la Colombie-Britannique, l'exportation de services offrant des possibilités intéressantes de croissance future. Depuis assez longtemps déjà, cela constitue d'ailleurs une priorité pour notre région.

Je voudrais traiter brièvement de la nécessité de cette désignation. La désignation de Vancouver en tant que centre bancaire international et l'adoption de la loi habilitante serviront à distinguer la ville et à accroître sa crédibilité dans ses tentatives de faire concurrence aux autres centres de la côte ouest et d'établir des liens avec les centres de l'Extrême-Orient, dans le marché en pleine croissance du Pacifique, en ce qui concerne les services bancaires et financiers.

L'appui manifesté par le gouvernement du Canada pour l'établissement d'un centre bancaire international à Vancouver est un signe qui a attiré l'attention sur Vancouver en tant que nouveau centre international de services financiers. Cela contribue à mettre la ville encore plus en valeur, ce qu'avaient déjà commencé de faire les investissements consentis dans Expo 86 par les secteurs public et privé.

En ce qui concerne les possibilités économiques qui s'offrent dans la région du Pacifique, signalons que, depuis deux décennies, la croissance économique de la région de l'Asie et du Pacifique a surpassé celle de l'Europe et d'autres régions à tel point que, depuis 1982, les exportations du Canada vers cette région ont dépassé celles à destination de l'Europe. Déjà, la plupart des activités de la Société pour l'expansion des exportations visent cette région, dont l'expansion continuera de se faire plus rapidement que celle de tout autre coin du globe.

La région de l'Asie et du Pacifique est une zone de croissance non seulement sur le plan commercial, mais aussi en ce qui concerne les capitaux d'investissement. Fait notoire, les

[Text]

become a major factor in international security markets. The vast pool of funds that has emerged is sensitive to rates of return and safety. Canada's stable political environment offers great potential if, on equal terms, we can link with other financial centres in Hong Kong, Singapore, Sydney and Tokyo and compete with the west coast of the United States.

As the lease expiry approaches in 1997, it is only a matter of time before political uncertainty in Hong Kong and financial tremors in Singapore increase the opportunities available to a Vancouver IBC.

Canada is not a geopolitical power and, as a result, enjoys excellent political relations throughout the Asia-Pacific region. The warmth of Canada's relations with the People's Republic of China could pay vast dividends as the new economic reforms as China expands her trade and need for investment capital. An IBC in Vancouver could enhance our visibility as a supplier of their needs. Our even-handed treatment of countries with very different political systems makes us an ideal choice for providing financial services throughout the Asia-Pacific region.

The absence of a history of exchange controls or freezing of international assets further enhances Canada's reputation as having a stable environment for international financial transactions.

Vancouver is Canada's natural gateway to the Pacific. No other centre can claim this distinction. If the infant financial service industry can reach maturity, Vancouver will become the front door to the commercial opportunities in the rapidly growing Asia-Pacific region.

The demand for financial services offered in Vancouver will yield benefits that will accrue to Canada. Experience has unequivocally demonstrated that growth in activity in a nation's periphery always adds to the growth of the heartland.

Canada's banks and other financial institutions are largely headquartered in central Canada. Activities generated in Vancouver will be serviced at those headquarters. This is unlike in the United States where Pacific-based banks do not have their headquarters in New York. Benefits from their international banking facilities are almost exclusively enjoyed where the IBFs are established. These same limits on nationwide banking in the United States are the very reason why IBF has been established in a number of western U.S. cities.

Our banking system already favours central Canada. Paranthetically, while we are on this subject, the recent re-regulation legislation which came down in December gives a terrific leg up to Toronto's banking institutions. As they have referred to, they already have a 150-year tradition of experi-

[Translation]

investisseurs privés et institutionnels japonais sont devenus des intervenants importants dans les marchés internationaux des valeurs mobilières. La vaste réserve de fonds qui s'est créée réagit grandement aux taux de rendement et au facteur de la sécurité. Or, le milieu politique stable du Canada offre de grandes possibilités à condition que nous puissions établir des liens avec d'autres centres financiers, soit Hong Kong, Singapour, Sydney et Tokyo, et faire concurrence à la côte ouest des États-Unis.

Après l'expiration du bail des Britanniques, en 1997, Hong Kong connaîtra tôt ou tard une incertitude politique, et les répercussions financières que cela aura à Singapour accroîtront les possibilités pour le MBI de Vancouver.

N'étant pas une grande puissance géopolitique, le Canada entretient d'excellentes relations politiques avec tous les États de la région de l'Asie et du Pacifique. Les relations chaleureuses que nous entretenons avec la République populaire de Chine pourraient nous rapporter grassement, puisque les réformes économiques entreprises dans ce pays auront pour effet de multiplier ses échanges commerciaux et d'accroître son besoin de capitaux. L'établissement d'un MBI à Vancouver pourrait mettre en valeur notre présence en tant que pays apte à répondre à ses besoins. Notre tradition de traiter de façon impartiale avec des pays aux régimes politiques très différents fait de nous un choix idéal comme source de services financiers pour l'ensemble de la région de l'Asie et du Pacifique.

Le fait que nous n'ayons jamais imposé un contrôle des changes ou gelé des avoirs internationaux accroît notre réputation en tant que milieu stable et favorable aux opérations financières internationales.

Vancouver est la porte naturelle du Canada sur le Pacifique. Aucune autre ville ne peut en prétendre autant. Si le secteur naissant des services financiers peut parvenir à maturité, Vancouver deviendra la porte ouverte aux possibilités commerciales qu'offre la région en pleine expansion de l'Asie et du Pacifique.

La demande des services financiers offerts à Vancouver rapportera à tout le Canada. L'expérience a prouvé que l'accroissement de l'activité à la périphérie d'un pays favorisait toujours la croissance de l'intérieur.

La plupart des banques et autres institutions financières du Canada ont leur siège social dans le centre du pays. Les activités entreprises à Vancouver seront assumées à ces sièges sociaux. Cela est contraire à la situation qui existe aux États-Unis où les banques du Pacifique n'ont pas leur siège à New York. Les avantages découlant des opérations bancaires internationales touchent presque exclusivement les régions où sont établis les MBI. Ce sont précisément les contraintes qui s'appliquent, aux États-Unis, aux opérations bancaires à l'échelle du pays qui ont provoqué l'établissement de MBI dans plusieurs villes de l'ouest de ce pays.

Notre système bancaire favorise déjà la région centrale du Canada. Signalons, entre parenthèses, que la déréglementation adoptée en décembre avantage grandement les institutions bancaires de Toronto. Comme elles l'ont elles-mêmes signalé, elles jouissent déjà de 150 ans d'expérience dans ce domaine.

[Texte]

ence. We feel our position here tonight does not nearly offset that advantage, but it does make a small dent towards it.

• 2010

The Chairman: But that is not because of any statute, law, or rule by government. That is because of its being there and its competitive advantage.

Mr. Clarke: That is correct, sir. I am just referring to comments emanating from the—

Mr. Riis: If I may interject, if we had a banking system like the U.S. one, would it be the same situation in Canada? In other words, if the emphasis were primarily on regional—

The Chairman: Instead of losing only one or two banks a year, we could lose 1,400 a year, or 200 or 300.

Mr. Riis: I do not necessarily follow the logic of that.

Mr. Clarke: Our banking system already favours central Canada. Any increase in competition generated by Vancouver's IBC with banks outside of Canada and within Canada will help ensure that Canadian banks innovate and remain internationally competitive. Establishing a limited IBC initially in Vancouver allows for the thoughtful and staged re-regulation of financial services that is essential if Canada is to compete in the international financial services market.

The type of business a Vancouver IBC should bring is new business. Even in the narrow area of securing foreign deposits and loans, the current taxation and regulatory environment has meant Canada has not been a major player. The business that will come to Vancouver would otherwise have gone to an alternative emerging financial centre, such as Los Angeles. With concessions on both taxes and reserve requirements, the IBC in Los Angeles has sought the business that will be pursued by the IBC in Vancouver.

Because the business attracted by a Vancouver IBC is new, the tax base will not be reduced by the proposed legislation.

The ultimate benefits resulting from the international financial centre, of which the IBC is a small initial part, involve trade and transportation services. Vancouver is a centre of trade flow to Asia. International banking evolves from trade flow. Trade flow to Asia is almost entirely through Vancouver. Much of what Vancouver will provide is not offered elsewhere in Canada.

The development of the international financial services sector following the establishment of an IBC in Vancouver will diversify the British Columbia economy via the export of services, making it less vulnerable to movements in natural

[Traduction]

Nous estimons que ce que nous sommes venus défendre ici ce soir servira non seulement à contrebalancer cet avantage, mais à y faire une petite brèche.

Le président: Cela n'est pas attribuable à une loi ou à un règlement du gouvernement. Cela est dû tout simplement au fait que ces institutions s'y trouvent et qu'elles jouissent d'un avantage concurrentiel.

M. Clarke: Vous avez raison. Je songeais tout simplement aux observations faites par...

M. Riis: Permettez-moi d'intervenir. Si notre système bancaire était comme celui des États-Unis, nous trouverions-nous dans la même situation au Canada? Autrement dit, si l'accent était mis surtout sur l'élément régional...

Le président: Au lieu de perdre seulement une ou deux banques par année, nous en perdrons 1,400 par année, ou 200 ou 300.

M. Riis: Je ne comprends pas tout à fait votre raisonnement.

M. Clarke: Notre système bancaire favorise déjà la région centrale du Canada. Toute intensification de la concurrence que la création d'un MBI à Vancouver pourrait représenter pour les banques tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Canada servira à garantir que les banques canadiennes font preuve d'innovation et demeurent concurrentielles sur le plan international. L'établissement d'un MBI limité à Vancouver tout d'abord permettra de procéder à une déréglementation réfléchie et par étapes des services financiers, ce qui s'impose pour que le Canada demeure concurrentiel sur le marché des services financiers internationaux.

Un MBI à Vancouver doit attirer une clientèle nouvelle. Même dans le domaine limité de l'obtention de dépôts et de prêts étrangers, le cadre réglementaire et fiscal actuel a empêché le Canada d'être un intervenant de premier plan. La clientèle qui viendra à Vancouver aurait autrement opté pour un autre centre financier nouveau, tel Los Angeles. Grâce à des concessions sur le plan fiscal et en ce qui concerne les exigences de réserves, le MBI de Los Angeles a cherché à attirer la clientèle que sollicitera le MBI de Vancouver.

Étant donné que la clientèle attirée par un MBI à Vancouver est nouvelle, l'assiette fiscale ne se trouvera pas réduite par les mesures législatives proposées.

Les avantages ultimes d'un centre financier international, dont le MBI ne constitue qu'un élément initial et relativement petit, se répercuteront sur les services commerciaux et de transport. Vancouver est un centre du flux commercial vers l'Asie. Or les opérations bancaires internationales découlent de ce flux commercial. Presque tous les échanges commerciaux avec l'Asie passent par Vancouver. Ce que Vancouver est en mesure de fournir ne peut être offert nulle part ailleurs au Canada.

Le développement du secteur des services financiers internationaux, suivant l'établissement d'un MBI à Vancouver, servira à diversifier l'économie de la Colombie-Britannique grâce à l'exportation de services, ce qui rendra celle-ci moins

[Text]

resource prices. A more robust economy will benefit British Columbia and also reduce the need for help from the federal government during down-turns in resource demand. It will also provide a more stable market for central Canadian goods and services.

IBCs could prevent a decline in our banking sector that might otherwise occur. As is noted in the report by the U.S. General Accounting Office on the impact of IBFs in the United States:

IBFs probably prevented or mitigated declines in employment and associated benefits in the United States that might have occurred.

The report of the United States General Accounting Office, which says that "IBFs resulted in substantial improvement in the U.S. competitive position in international banking", is shown in appendix B of the report you have before you. This report confirms the view that an IBC attracts new business. It states:

... the improvement in U.S. competitiveness came less at the expense of shell branches, and more at the expense of other (foreign) banks.

The natural advantages of Vancouver are these. Vancouver's position on the Pacific Rim puts it in a position to compete for business that would not naturally be served from elsewhere in Canada. Vancouver is in a position to compete for business with such centres as Los Angeles, for which other Canadian cities would not be an alternative. The opportunity for Vancouver could be eclipsed by the dominant emergence of a centre such as Los Angeles, which could make late entry for Vancouver very difficult.

Vancouver has a venture capital market that is not matched elsewhere on the Pacific Rim, or even in North America. The Vancouver Stock Exchange, venture capital companies, customs brokers, insurance companies, and perhaps even merchant banks, will all interact synergistically with an international banking centre in Vancouver. The IBC will complement the momentum that is already gathering.

The growth and economic development opportunities of Vancouver International Airport and the Port of Vancouver would also be enhanced by the establishment of an IBC, improving the flow of people and goods through the city.

The existence of superb telecommunications infrastructure further adds to Vancouver's attraction as an IBC. So does the presence of a wide array of supporting management services including lawyers, accountants, marketing and management consultants, and two major universities in their research capacities.

[Translation]

vulnérable aux fluctuations du prix des ressources naturelles. Une économie plus vigoureuse avantagera la Colombie-Britannique et réduira par le fait même la demande d'aide du gouvernement fédéral pendant les périodes de ralentissement de la demande de ressources. La Colombie-Britannique deviendra aussi un débouché plus stable pour les biens et services de la région du Centre.

Les MBI pourraient empêcher le déclin de notre système bancaire, qui risque autrement de se produire. Comme il est dit dans le rapport de l'*U.S. General Accounting Office* sur les retombées des IBF aux États-Unis:

Les IBF ont probablement empêché ou atténué les réductions sur le plan de l'emploi et des avantages connexes aux États-Unis, qui autrement auraient pu se produire.

Ce rapport, où l'on affirme que les «IBF ont suscité une amélioration appréciable de la position concurrentielle des États-Unis dans le milieu bancaire international», figure à l'annexe B du rapport dont vous avez été saisis. Il confirme l'opinion selon laquelle ces centres attirent une nouvelle clientèle. L'on y affirme par exemple:

... l'amélioration de la compétitivité américaine s'est faite moins aux dépens des banques intérieures et davantage aux dépens des autres banques (étrangères).

Les avantages naturels dont jouit Vancouver sont les suivants. Le fait que la ville soit située sur le Pacifique la rend concurrentielle en vue d'obtenir une clientèle qui ne pourrait naturellement être desservie d'ailleurs au Canada. Vancouver peut rivaliser avec des centres comme Los Angeles, à laquelle aucune autre ville canadienne ne pourrait servir de pendant. Vancouver pourrait voir ses possibilités éclipsées par la domination d'un centre comme Los Angeles, ce qui voudrait dire qu'il lui serait très difficile d'entrer tardivement dans ce marché.

Vancouver a par ailleurs un marché de capitaux spéculatifs qui n'a pas son pareil dans les autres pays du Pacifique, ni même en Amérique du Nord. La Bourse de Vancouver, les sociétés de capitaux de risque, les courtiers en douane, les compagnies d'assurance et même peut-être les banques mercantiles seront tous en rapport avec le centre bancaire international de Vancouver. Ce dernier contribuera au mouvement qui prend déjà de l'envergure.

L'établissement d'un MBI favoriserait aussi les possibilités de croissance et de développement économiques de l'Aéroport international et du Port de Vancouver, en améliorant le transport de personnes et de marchandises qui passe par cette ville.

L'existence d'une magnifique infrastructure de télécommunications ne fait qu'accroître encore davantage l'attrait de Vancouver en tant que MBI. Y contribue également la présence d'une foule de professionnels de soutien tels avocats, comptables, experts-conseils en commercialisation et en gestion, ainsi que de deux grandes universités dotées d'une capacité de recherche.

[Texte]

• 2015

Finally, the recently expanded supply of hotel rooms and the magnificent convention centre at the World Trade Centre provide additional lure for international financial services and transactions.

The expansion of the Hong Kong Bank of Canada via the purchase of the Bank of British Columbia's assets and the strong connections with the Hong Kong and Shanghai Bank with the countries of the Asia-Pacific region means a vast potential market opportunity for a Vancouver-based IBC.

Because of Vancouver's natural advantage on the Pacific, it has already attracted a number of Asian Pacific banks in addition to the Hong Kong Bank, as shown in appendix C to our proposal to you, sir. With much of the marketing and the services offered by an IBC taking place within the Asia-Pacific countries, the presence of the foreign banks is an important advantage.

Vancouver is in a time zone which provides the ability to contact Europe, Australia and Japan during the same normal business day in Vancouver. This overlap during a Vancouver business day is also shown in the appendices.

Vancouver's ties with the Asia-Pacific region have been strengthened with the establishment of the Asia Pacific Foundation, the Asia Pacific Business Institute, the International Arbitration Centre, the Centre for Asian Studies, and a plethora of private and public bilateral associations involving links between Canada and Japan, Canada and Hong Kong, and so on. These organizations will augment historically strong ties with people and nations on the far side of the Pacific and allow a Vancouver IBC to build upon them.

With 40% of Canada's exports to the Asia-Pacific region being produced in British Columbia and not merely shipped from British Columbia, the strongest bridge over the Pacific has already been built from Vancouver. Many useful business and cultural contacts already made via Canada's export trade will provide a foundation for a Vancouver IBC. A natural affinity already exists between Vancouver and Asia; in fact, most people in Asia consider Canada to be Vancouver.

The role of Vancouver as Canada's main gateway to the Orient is built upon the Port of Vancouver and Vancouver's International Airport. This is not claimed by any other centre.

Finally, Mr. Chairman, touching on ongoing support, I would like to say that while it is advisable to test the water as we re-regulate to allow Canadian banks to compete in the international marketplace, other countries have already proceeded much further. We must treat the establishment of an IBC as only an initial step into an area with great potential for growth; there is some urgency that we get on with it lest we lose any comparative advantage we have.

[Traduction]

Enfin, l'accroissement du nombre de chambres d'hôtel disponibles et l'aménagement d'un palais des congrès au *World Trade Centre* constituent des avantages supplémentaires en ce qui concerne les opérations et les services financiers internationaux.

L'expansion de la *Hong Kong Bank of Canada*, grâce à l'achat de l'actif de la *Bank of British Columbia*, et les liens solides qui existent entre la *Hong Kong and Shanghai Bank* et les pays de l'Asie et du Pacifique signifient qu'il existe un vaste marché éventuel pour un MBI de Vancouver.

A cause de l'avantage naturel dont jouit Vancouver sur le Pacifique, elle a déjà attiré plusieurs banques de l'Asie et du Pacifique, outre la *Hong Kong Bank*, comme vous pouvez le voir à l'Annexe C de notre mémoire. Etant donné qu'un grand nombre de services et de démarches de commercialisation offertes par un MBI existent déjà dans les pays de l'Asie et du Pacifique, la présence de banques étrangères représente un avantage de taille.

Vancouver est par ailleurs située dans un fuseau horaire qui lui permet de communiquer avec l'Europe, l'Australie et le Japon au cours d'une même journée d'affaires. C'est ce que nous avons fait voir également dans une de nos annexes.

Les relations que Vancouver entretient avec la région de l'Asie et du Pacifique ont par ailleurs été renforcées par l'établissement de l'*Asia Pacific Foundation*, de l'*Asia Pacific Business Institute*, de l'*International Arbitration Centre*, du *Centre for Asian Studies* et d'une pléthore d'associations bilatérales privées et publiques qui ont pour vocation de rapprocher le Canada et le Japon, le Canada et Hong Kong, et ainsi de suite. Ces organismes renforceront les liens traditionnellement solides que nous entretenons avec les peuples et les nations de l'autre côté du Pacifique et permettront à un éventuel MBI à Vancouver de les resserrer encore davantage.

Etant donné que 40 p. 100 des biens exportés par le Canada dans la région de l'Asie et du Pacifique sont produits en Colombie-Britannique, et non pas seulement expédiés depuis cette province, le pont le plus solide sur le Pacifique a déjà pris à Vancouver. Les nombreux contacts culturels et commerciaux utiles que le commerce d'exportation du Canada a rendu possibles serviront de fondement à un MBI à Vancouver. Il existe déjà une affinité naturelle entre Vancouver et l'Asie; en fait, la plupart des Asiatiques croient que le Canada s'arrête à Vancouver.

Le rôle de Vancouver en tant que principal point d'entrée au Canada depuis l'Orient dépend de la présence du Port et de l'Aéroport international de la ville. Aucun autre centre ne peut en prétendre autant.

Enfin, monsieur le président, en ce qui concerne un soutien permanent, permettez-moi de dire que, bien qu'il soit certes recommandé de tâter l'eau du bain tandis que nous déréglons afin de permettre aux banques canadiennes d'être concurrentielles sur le marché international, d'autres pays sont déjà allés beaucoup plus loin. Nous devons considérer l'établissement d'un MBI simplement comme le premier pas vers un domaine qui offre un grand potentiel de croissance; nous

[Text]

The Vancouver Board of Trade commends the Government of Canada in establishing an IBC in Vancouver and Montreal and is looking forward to working with all parties concerned as the international banking centre evolves into an international financial services centre of benefit to all Canadians.

The IBC initiative is seen by the board as a small but significant first step which will facilitate and promote the achievement of the city's greater destiny, that of a major Pacific centre of trade, commerce and travel.

Mr. Chairman, that concludes the formal part of my presentation. We are not here as banking experts, we are here as concerned citizens, but we certainly are willing to answer to the best of our ability whatever questions you might have.

The Chairman: In that case, I am going to ask our banking expert, Mr. McCrossan, to start the questions.

Mr. McCrossan: Thank you, Mr. Chairman. I think I have outlined my own feelings. First of all, I identify myself as being from Toronto, just so there is no misunderstanding, but the issue in my mind is not selection of cities; indeed, if the concept of international banking centres goes forward, I have no problem whatsoever with Vancouver being designated.

I do have, I guess, two specific problems. One is with the concept of cost-benefit analysis in itself—jobs created versus cost—and the second is possible international consequences in terms of retaliation. Maybe I can deal with the cost and retaliation aspects first.

• 2020

What tax advantages do you see as essential to attract international banking business to Vancouver?

Mr. Clarke: I wonder if I might ask Mr. McCrossan what he means by international retaliation. This is not a new phenomenon invented in Canada. Since 1981 this has been conventional wisdom in the United States and elsewhere in the world. Why would we be seen as attracting international retaliation?

The Chairman: Let us go back to the tax advantages.

Mr. McCrossan: Let us go back to that. I will just take it up there. Of the G-7 countries, the big seven financial countries in the world, are you aware of any of them which support, through federal tax concessions at the national level, international banking centres?

Mr. Clarke: Before I turn that over to my associate, Professor Levy, I think it would do us all good to note that we have a very unique banking system in Canada. Because of our banking system, it is necessary to have legislation, whereas in the other countries, it is not, by the very regional nature . . . I

[Translation]

devons agir avec une certaine mesure d'urgence, sinon nous perdrons tout avantage dont nous pouvons jouir.

Le *Vancouver Board of Trade* félicite le gouvernement du Canada d'établir un MBI à Vancouver et à Montréal et il lui tarde de travailler avec tous les intéressés pendant la transformation du centre bancaire international en un centre international de services financiers qui avantagera tous les Canadiens.

Nous considérons cette initiative comme le premier pas, petit mais important, qui facilitera et favorisera la réalisation de la véritable vocation de Vancouver, qui est d'être un grand centre commercial et touristique sur le Pacifique.

Monsieur le président, cela conclut mon exposé officiel. Nous ne témoignons pas devant vous en tant que spécialistes des questions bancaires, mais plutôt en tant que citoyens intéressés; nous sommes cependant tout à fait disposés à répondre, au mieux de nos connaissances, à toute question que vous pouvez avoir.

Le président: Dans ce cas, je vais demander à notre spécialiste des questions bancaires, M. McCrossan, de commencer.

M. McCrossan: Merci, monsieur le président. Je pense voir déjà fait part de mes vues en la matière. Premièrement, je suis de Toronto, mais pour qu'il n'y ait pas de malentendu, j'insiste sur le fait que cette question ne gravite pas autour du choix de villes; en fait, si ces centres bancaires internationaux se concrétisent, je ne m'opposerais aucunement à ce que Vancouver soit choisie.

Mais il existe, à mon avis, deux problèmes. Le premier est lié à la notion d'une analyse coût-avantages—c'est-à-dire des emplois créés par rapport au coût—tandis que le second a trait aux conséquences internationales éventuelles, soit des représailles. Peut-être pourrais-je traiter tout d'abord des aspects du coût et des représailles.

Quels avantages fiscaux sont indispensables, à votre avis, pour attirer à Vancouver une clientèle des services bancaires internationaux?

M. Clarke: Je me demande si M. McCrossan pourrait nous expliquer ce qu'il entend par représailles internationales. Il ne s'agit pas d'un phénomène nouveau que nous avons inventé au Canada. Depuis 1981, cela est acquis, aux États-Unis et ailleurs. Pourquoi donnerions-nous l'impression de nous attirer des représailles internationales?

Le président: Revenons aux avantages fiscaux.

M. McCrossan: Revenons à cela. J'examinerai cet aspect. Parmi les sept grands pays, c'est-à-dire les sept grandes puissances financières du monde, savez-vous combien d'entre eux appuient, grâce à des dégrèvements fiscaux fédéraux à l'échelle nationale, des centres bancaires internationaux?

M. Clarke: Avant de laisser mon associé, le professeur Levy, répondre à cette question, je pense qu'il serait utile pour nous tous de noter que nous avons au Canada un régime bancaire d'un genre bien particulier. À cause de notre système bancaire, nous devons avoir certaines lois, tandis que, dans d'autres pays, cela n'est pas le cas, en raison de la nature même . . . Je suis

[Texte]

am sure Dr. Levy will talk about the McFadden Act and other things, so I will turn it over to him.

Dr. Maurice Levy (Vancouver Board of Trade): Let me first of all address the issue of tax. There are two forms of tax. There is an explicit tax which might be applied to income, and there is an implicit or hidden tax that might be applied to a reserve requirement. A requirement to post a reserve of, let us say, 4%, when the market interest rate is 10%, is equivalent to a 40% corporate income tax. I will explain how I come up with this.

Mr. McCrossan: I think the committee—

Dr. Levy: Will appreciate this.

Mr. McCrossan: —will understand that, yes.

Dr. Levy: So the United States moved; the establishment of IBFs in December of 1981 is equivalent, if you wish, to the removal of a corporate tax. Of course, we recognize that we cannot change the Bank Act very easily. It is a decennial act, and so in a sense we are certainly not doing anything the United States did not do in the equivalent form. Remember that the posting of a requirement is in fact a tax that is collected, since interest is not paid on deposit.

Mr. McCrossan: I understand.

Dr. Levy: It is collected by the Federal Reserve System, so they have forgone the collection of their tax on the post reserve.

Mr. McCrossan: Then, is the elimination of the reserve requirement the sufficient step you need in order to be internationally competitive?

Dr. Levy: The United States General Accounting Office has argued that in fact it was successful.

The Chairman: Can I interrupt you for a moment. As you appreciate, in the blue paper delivered on December 18, the government proposed to remove the reserve requirement; in other words, the deposit for the Bank of Canada. In effect, that applies to all domestic business. Where do you go from there?

Dr. Levy: Let me say a word more about the reserve requirement, because we have a differential reserve requirement in Canada. You see, the United States' national currency is the U.S. dollar, and it is on those that they can compete. Of course, we have no reserve requirement on non-resident deposits of U.S. funds. Nevertheless, that is the brand of currency people are demanding, so it is the brand with which we have to compete.

In a sense, this would give us, in my opinion, a small advantage in attracting U.S. dollar accounts: the absence of the tax and the absence of the reserve requirement, although of course, we maintain liquidity. However, that liquidity can earn interest. It is for that reason that I believe we will draw far more jobs than would have been identified in the report that was presented to this committee by Mr. Lawson and Mr. Rasminsky.

[Traduction]

certain que le professeur Levy traitera de la Loi McFadden, entre autres, et par conséquent je lui cède la parole.

M. Maurice Levy (Vancouver Board of Trade): Permettez-moi tout d'abord de traiter de la question fiscale. Il y a deux sortes d'impôts. Il y a tout d'abord un impôt explicite qui peut s'appliquer au revenu, et il y a un impôt implicite ou caché qui peut être appliqué à une exigence de réserve. L'obligation d'afficher une réserve de 4 p. 100, par exemple, lorsque le taux d'intérêt sur le marché est de 10 p. 100, équivaut à un impôt sur le revenu des sociétés de 40 p. 100. Je vais vous expliquer comment j'en viens à ces chiffres.

M. McCrossan: Je pense que le Comité . . .

M. Levy: Appréciera cela.

M. McCrossan: . . . comprendra cela, oui.

M. Levy: Les États-Unis sont donc intervenus; l'établissement des IBF, en décembre 1982, équivaut, si vous le voulez, à l'élimination d'un impôt sur les sociétés. Évidemment, il n'est pas très facile de modifier la Loi sur les banques. Il s'agit d'une loi décennale, de sorte qu'en un sens, nous ne prenons pas des mesures qui diffèrent tellement de celles qu'ont prises les États-Unis. N'oubliez pas que l'obligation d'afficher une réserve correspond en fait à un impôt perçu, étant donné que l'intérêt n'est pas payé sur le dépôt.

M. McCrossan: Je comprends.

M. Levy: L'impôt est perçu par le système de la réserve fédérale, ce qui signifie qu'ils ne perçoivent pas l'impôt sur la réserve affichée.

M. McCrossan: Est-ce que l'élimination de l'obligation d'afficher une réserve est la mesure qu'il vous faut pour être concurrentiels sur le plan international?

M. Levy: Le *General Accounting Office* des États-Unis a fait valoir que cela était effectivement fructueux.

Le président: Permettez-moi de vous interrompre un instant. Comme vous le savez, dans le Livre bleu publié le 18 décembre, le gouvernement a proposé d'éliminer l'obligation d'afficher une réserve; autrement dit, le dépôt pour la Banque du Canada. En fait, cela s'applique à toutes les affaires intérieures. De là où allons-nous?

M. Levy: Permettez-moi de dire un mot au sujet de la réserve, parce que nous avons au Canada une exigence de réserve différentielle. Voyez-vous, la devise des États-Unis est le dollar US, et c'est avec cette devise que le pays fait concurrence aux autres. Évidemment, nous n'avons pas d'exigence de réserve en ce qui concerne les dépôts par les non-résidents en devise américaine. Mais c'est néanmoins la devise qui est en demande et celle avec laquelle nous devons être concurrentiels.

En un sens, cela nous donnerait, à mon avis, un petit avantage pour ce qui est d'attirer des comptes en dollars US: l'absence de la taxe et l'absence d'une exigence de réserve, tout en maintenant, évidemment, une liquidité. Cette liquidité peut toutefois profiter. C'est pourquoi je crois que nous créerons beaucoup plus d'emplois que ne le signalaient MM. Lawson et Rasminsky dans leur rapport présenté au Comité.

[Text]

For example, in Vancouver, by having the Hong Kong Bank which recently acquired the assets of the Bank of British Columbia, we have a tremendous potential in the following sense. The Hong Kong Bank currently maintains an IBF in Los Angeles. In fact, it has branches all along the west coast, even in Seattle, where there are a large number of IBFs already.

This presents much more the model we have in mind for Vancouver, since it is aimed at the Pacific Rim. In fact, it employs quite a number of people. It is our belief that a very, very small advantage might well induce the Hong Kong Bank to move some of its deposits out of its Los Angeles IBF and into a Vancouver IBC. We think this makes a quite different model than they have in the U.S.

• 2025

Mr. McCrossan: Yes. So you are saying, then, that the elimination of the reserve requirement, which is proposed anyway, is the most fundamental thing. But you also require the elimination of income taxes on—

Dr. Levy: No, I would say that in fact each is approximately equivalent. In fact, as I said, I think we would actually have a rather small advantage. The fact that we still will be primarily offering U.S. dollars means we do have to compete with the United States, which is the natural provider of U.S. dollar accounts. So I think maybe the advantage would be useful.

Mr. McCrossan: Let me go back. Do you think withholding tax removal is essential, desirable, or not necessary?

Dr. Levy: I have very mixed feelings about the withholding tax, sir. The example that was in the report submitted to you in December had one side of that withholding tax. In fact, withholding tax is applied to the pay-out of interest on each side.

So it is really a question of whether or not we can attract deposits if the Government of Canada withholds; and in fact, can the banks make a profit if, in earning their interest from the foreign borrower, the banks then lose? This was the half Mr. Rasminsky tackled, not the other half.

What the withholding does is actually narrow the range of securities with which the banks can deal into those that are exempt or, in the case of Canada withholding, those that can claim exemption on the grounds that they would be exempt in their home country. I believe the facility still exists within Canada to declare that in fact you are a tax-exempt institution and to gain that tax exemption within this country.

So it will in fact focus it into a very, very narrow range—a very, very narrow range, indeed. However, given the status of a number of investors in the Asian-Pacific region, Hong Kong, Singapore and so on, we believe that nevertheless still constitutes a very large market. But it is an untapped market currently.

[Translation]

A Vancouver, par exemple, en ayant la *Hong Kong Bank*, qui vient d'acquérir l'actif de la *Bank of British Columbia*, nous avons beaucoup de potentiel en ce sens que la *Hong Kong Bank* a actuellement un IBF à Los Angeles. Elle a en fait des succursales tout le long de la côte ouest, même à Seattle, où il y a déjà un grand nombre d'IBF.

Cela correspond bien davantage au modèle que nous avons à l'esprit pour Vancouver, puisque cela est axé sur les pays du Pacifique. En fait, cette banque emploie beaucoup de personnes. Nous croyons également qu'un très petit avantage pourrait bien inciter la *Hong Kong Bank* à virer certains de ses dépôts du IBF de Los Angeles à un MBI de Vancouver. À notre avis, cela constitue un modèle bien différent de celui qui existe aux États-Unis.

M. McCrossan: Oui. Si je comprends bien, donc, l'élimination de l'exigence de réserve, qui est proposée de toute façon, constitue la mesure la plus fondamentale. Mais vous aurez aussi besoin de l'élimination de l'impôt sur le revenu sur . . .

M. Levy: Non, je dirais qu'en fait les deux sont à peu près équivalents. Cela ne représenterait en réalité, selon moi, qu'un assez faible avantage. Le fait que nous devrions offrir surtout des dollars US signifie que nous devrions faire concurrence aux États-Unis, qui est évidemment la source naturelle de comptes en dollars américains. Je pense donc que cet avantage serait utile.

M. McCrossan: Permettez-moi de faire un retour en arrière. Croyez-vous que l'élimination de la retenue fiscale est essentielle, souhaitable, ou inutile?

M. Levy: Je suis mi-figue mi-raisin en ce qui concerne la retenue fiscale. L'exemple donné dans le rapport qui vous a été présenté en décembre avait un élément de cette retenue fiscale. En fait, celle-ci s'applique au recouvrement de l'intérêt de part et d'autre.

La question qui se pose est donc de savoir si nous pouvons attirer des dépôts si le Canada fait des retenues; et en fait si les banques peuvent réaliser un bénéfice si, en réalisant leur intérêt sur des emprunts par des étrangers, elles perdent ensuite. C'est cet aspect que M. Rasminsky a exploré, non pas l'autre.

La retenue a pour effet de réduire l'éventail des valeurs dont la banque peut s'occuper en les limitant à celles qui sont exemptées ou, dans le cas de la retenue par le gouvernement du Canada, à celles pour lesquelles l'on peut demander une exemption du fait qu'elles seraient exemptées dans le pays d'origine. Je pense qu'il est toujours possible pour une institution, au Canada de se dire exempte d'impôt et d'obtenir cette exemption au pays.

Par conséquent, cela portera sur une gamme extrêmement réduite. Toutefois, compte tenu du statut de plusieurs investisseurs dans la région de l'Asie et du Pacifique, de Hong Kong, Singapour, et ainsi de suite, nous croyons qu'il s'agit néanmoins là d'un marché d'envergure. À l'heure actuelle, ce marché est inexploité.

[Texte]

Mr. McCrossan: So you are indeed arguing that you need the withholding tax exemption.

Dr. Levy: That would broaden the range of securities with which we would be dealing. It would certainly help.

Mr. McCrossan: Without the withholding tax exemption, can the idea work?

Dr. Levy: The exemption, if it can be claimed, would in fact broaden it to those that are tax-free at home. Of course, I believe it then does require that you get that status declared in Canada.

Mr. McCrossan: Yes. You mentioned that one of the natural things to happen would be attracting business from L.A. to Vancouver that is currently with the Hong Kong and Shanghai Banks. I raised the issue of retaliation earlier, and it had to do with setting up a system in Canada that had the three elements we talked about: the lack of the reserve posting at the Bank of Canada, the tax concessions and the withholding tax concessions, and its impact on attracting business up from the United States, both in terms of U.S. deposits and U.S. loans and the retaliation that would be called for rather automatically under the U.S. Trade and Tariff Act of 1984.

You have indicated that the primary deposits would be U.S. dollar deposits. I think you can appreciate that, if there were any significant amounts of U.S. domestic deposits attracted into Canada as IBCs, this would be a course that would lead to fast-track retaliation under the 1984 Trade and Tariff Act in the United States.

Dr. Levy: I am familiar with that act. I am also familiar with the fact that the Euro-currency market in Europe, which does not stipulate reserve requirements, in a sense had the United States match it. They are taxed. I recognize that the banks are taxed in Europe, but there have been tax changes in the United States that are relevant here. First of all, the state taxes were eliminated and, second, the federal taxes that would apply are relatively low compared to Canadian taxes.

Now, there is an alternative here. We are, if you like, having to make up for a couple of steps in just the tax side. As far as I understand, apart from this other legislation, we still do have certain other requirements, plus there are other changes that took place in the United States on which we have not yet retaliated: the lack of a need to insure the deposits and the payment of fees on those. There are other changes the United States has taken which I believe are comparable to at least what we have in mind in terms of the elimination of the corporate tax on income generated from IBCs.

• 2030

Mr. McCrossan: Being from British Columbia, you certainly would be very aware of the shakes and shingles and softwood issues for which the standard in testing whether discrimination is in effect under U.S. law is U.S. practice.

[Traduction]

Mr. McCrossan: Autrement dit, il vous faut l'exemption de la retenue fiscale.

M. Levy: Cela permettrait d'élargir la gamme de valeurs mobilières dont nous pourrions nous occuper. Cela nous aiderait certainement.

Mr. McCrossan: Sans exemption de la retenue fiscale, est-ce que cela peut tout de même être fructueux?

M. Levy: L'exemption, si elle peut être réclamée, nous permettrait d'élargir la gamme pour inclure les valeurs qui sont exemptes d'impôt dans le pays d'origine. Cela exige évidemment de faire déclarer ce statut au Canada.

Mr. McCrossan: Oui. Vous avez signalé qu'une des conséquences naturelles serait de détourner la clientèle, qui utilise actuellement les banques de Hong Kong et de Shanghai, de Los Angeles vers Vancouver. J'ai soulevé tout à l'heure la question des représailles, et cela était lié au fait d'établir au Canada un système ayant les trois éléments dont nous avons parlé, à savoir l'absence d'une réserve affichée à la Banque du Canada, des dégrèvements fiscaux et des dégrèvements pour la retenue fiscale, et les conséquences que cela aurait sur la possibilité d'attirer de la clientèle des États-Unis, tant pour des dépôts que pour des prêts, et les représailles qui seraient assez automatiquement exigées en vertu de la *Trade and Tariff Act* de 1984 des États-Unis.

Vous avez laissé entendre que les principaux dépôts seraient en dollars américains. Vous savez sûrement que, si les MBI canadiens attirent des sommes importantes de dépôts en dollars US, il s'ensuivrait sans tarder des représailles en vertu de la *Trade and Tariff Act* de 1984.

M. Levy: Je connais cette loi. Je sais également que le marché de l'eurodevise, en Europe, qui n'impose pas d'exigences de réserve, a en un sens obligé les États-Unis à fournir l'équivalent. Elle sont imposées. Je sais que les banques sont imposées en Europe, mais il y a eu des modifications fiscales, aux États-Unis, qui sont pertinentes en ce qui nous concerne. Premièrement, les impôts des États ont été éliminés et, deuxièmement, les impôts fédéraux qui s'appliqueraient sont relativement faibles comparativement aux impôts canadiens.

Mais il y a une autre possibilité. Nous devons, si vous le voulez, compenser quelques mesures sur le plan fiscal. Si je comprends bien, outre cette autre loi, nous avons certaines autres exigences, et il faut aussi se souvenir que d'autres changements se sont produits aux États-Unis, auxquels nous n'avons pas encore réagi: le fait qu'il ne soit pas nécessaire d'assurer les dépôts et le paiement de droits sur ceux-ci. Il y a d'autres changements qui se sont produits aux États-Unis et qui, je crois, sont semblables à ceux que nous avons à l'esprit, en ce qui concerne par exemple l'élimination de l'impôt sur les sociétés s'appliquant au revenu provenant des MBI.

Mr. McCrossan: Puisque vous êtes de la Colombie-Britannique, vous êtes certainement au courant des questions touchant l'industrie du bois résineux et des bardeaux pour lesquels il est pratique courante aux États-Unis, en vertu des lois de ce pays,

[Text]

Eliminating the reserve requirements or eliminating B.C. provincial taxes could not conceivably be a source item for retaliation because this matches the U.S. requirements.

Dr. Levy: Exactly.

Mr. McCrossan: However, would you agree introducing federal tax concessions on the taxation of bank income would clearly trigger a report from the USTR to the effect there is an unfair discriminatory practice in the financial service sector which is called for under Title III of the act.

Dr. Levy: The International Trade Administration of the U.S. Congress has terms which might or might not cover these particular effects. Their terms of reference are rather broad, but they are charged with considering a number of costs. Some of them are offsetting. I am not convinced this particular change would switch the balance significantly.

Mr. McCrossan: I want to wrap up because there are a lot of members here tonight, but I want to conclude by repeating what you just said, that it might or might not lead to an investigation. In other words, there is at least some doubt whether Title III of the 1984 Trade and Tariff Act could be invoked if we brought in federal tax concessions.

Dr. Levy: I cannot judge the certain commissioners or the orders which would come from the U.S. Congress to investigate, but I have a feeling it would not be a very clear-cut case if they did investigate because of all the various other implicit charges we might face which would not be faced by the United States.

Mr. McCrossan: We are judged in their courts, not in international courts. This is the problem we had with the softwood lumber issue.

Dr. Levy: I am aware of the softwood lumber case.

Mr. McCrossan: Thank you.

The Chairman: Mr. Riis had a supplementary and then I am going to Miss Nicholson.

Mr. Riis: The point Paul was getting on to, one of the critical points in terms of retaliation, is the recognition of removal of corporate tax in Canada. Mr. Levy, you mentioned the corporate tax in the United States and banks in Canada were significantly different. Could you elaborate a bit on this?

Dr. Levy: Ours is rather complicated because of a mixture between the provincial and the federal tax. We have reduced the federal tax rate from 46% to allow for the imposition of the provincial tax which I think in the case of British Columbia came in at 16%. We have a tax rate which pushes 50%.

Of course this might be the marginal rate, but there are all these other appropriations for losses which take place. Banks are not required to allocate only the losses they actually incur to their appropriation of losses account. They can allocate

[Translation]

de déterminer s'il y a discrimination. L'élimination des exigences de réserve ou des impôts provinciaux ne susciterait vraisemblablement pas de représailles étant donné que cela correspond aux exigences des États-Unis.

M. Levy: Exactement.

M. McCrossan: Seriez-vous toutefois d'accord pour dire que l'allègement de l'impôt fédéral sur le revenu des banques pourrait inciter l'USTR à publier un rapport alléguant qu'il s'agit là d'une pratique discriminatoire injuste dans le secteur des services financiers, ainsi que le stipule le titre III de la loi.

M. Levy: L'*International Trade Administration* du Congrès américain a des dispositions qui s'appliquent peut-être, mais non pas nécessairement, à ces conséquences particulières. Son mandat est assez vaste, mais elle doit tenir compte de divers coûts, dont certains sont compensatoires. Je ne suis pas convaincu que ce changement modifierait appréciablement l'équilibre.

M. McCrossan: Je voudrais récapituler parce qu'il y a beaucoup de membres ici ce soir; en guise de conclusion, permettez-moi de répéter ce que vous venez de dire, à savoir que cela risque de faire l'objet d'une enquête. Autrement dit, il y a au moins une possibilité que le titre III de la *Trade and Tariff Act* de 1984 puisse être invoqué si nous appliquons des allègements de l'impôt fédéral.

M. Levy: Je ne puis préjuger de l'avis des commissaires ou des ordres que pourrait donner le Congrès américain de faire une enquête, mais j'ai l'impression que, s'il y avait enquête, il ne s'agirait pas d'une décision catégorique, étant donné les diverses autres charges implicites que nous devons assumer, contrairement aux États-Unis.

M. McCrossan: Nous sommes jugés dans leurs tribunaux et non pas dans des tribunaux internationaux. C'est le problème que nous avons eu dans le dossier du bois résineux.

M. Levy: Je suis conscient du cas du bois résineux.

M. McCrossan: Merci.

Le président: M. Riis voulait poser une question supplémentaire et nous céderons ensuite la parole à M^{lle} Nicholson.

M. Riis: Ce que Paul voulait faire valoir, et ce qui est un point critique en ce qui concerne des représailles éventuelles, c'était les conséquences de l'élimination de l'impôt sur les sociétés au Canada. Monsieur Levy, vous avez déclaré que l'impôt sur les sociétés aux États-Unis et les banques au Canada était sensiblement différent. Pourriez-vous expliciter?

M. Levy: Dans notre cas, cela est un peu compliqué puisque nous avons une combinaison d'impôt fédéral et provincial. Nous avons réduit le taux de l'impôt fédéral qui était de 46 p. 100 pour permettre aux provinces d'appliquer un impôt qui, dans le cas de la Colombie-Britannique, était je crois de 16 p. 100. Notre taux d'impôt frise donc les 50 p. 100.

Évidemment, cela est peut-être le taux marginal d'impôt, mais il y a toutes les autres affectations pour pertes qui entrent en jeu. Les banques ne sont pas tenues d'attribuer uniquement les pertes qu'elles engagent effectivement à leur compte d'affectation de pertes. Elles peuvent y affecter un montant

[Texte]

more. In general it would be more, and then they subsequently switch to the net worth of the bank.

In the United States they have a very different set of rules. The tax rate itself is substantially lower, but certainly in the absence of a state tax it would again—

The Chairman: Substantially lower because of the recent changes only.

Dr. Levy: They have in fact added to it.

The Chairman: Was it substantially lower before their tax bill? I do not think so.

Dr. Levy: The tax bill—I do not understand the details of the banks or even for corporations—but I thought it was primarily aimed at individuals and the structure has not been substantially changed for corporate rates.

The Chairman: Their corporate rates were in excess of 46%. Ours were probably 50%, but it depended where you were in the country. They have reduced their corporate rate to 34%. Obviously this makes a tremendous difference, but before their reduction in rate there was no significant difference in tax, was there?

Dr. Levy: Yes, but as I mentioned, there are all these other costs and items we have to count in. I doubt if we took Canadians banks and took their net income as some accountants may calculate it they would in fact pay 46% of the total. It is of some other total.

This is why I am saying it is a rather difficult calculations. I wish we could unequivocally read a number, but we cannot. This is why the determination will be so difficult.

The Chairman: Miss Nicholson.

• 2035

Miss Nicholson: I would like to congratulate the representatives of the Vancouver Board of Trade on a very interesting presentation.

Am I right in thinking you are presenting this primarily as something that would benefit the region, rather than as a program that is necessarily going to contribute greatly to the national interest?

Mr. Clarke: We believe it will benefit the region, because it forms a part of our economic strategy, but we feel it will not do it at the expense... on the contrary, it will do it to the collective benefit of the rest of Canada, because we feel it will attract incremental income which no other city would be positioned to achieve.

Miss Nicholson: I have never heard of a situation where a national country designates just two cities. This was not what the United States did. The United States set out the arrangements whereby it was not necessary to be subject to reserve requirements and so on, and then any city could apply and negotiate the arrangements locally with the state. So given

[Traduction]

supérieur. En général, elles y attribuent un montant plus élevé, pour ensuite mettre à la place la valeur nette de la banque.

Aux Etats-Unis, c'est un ensemble de règles très différent qui s'applique. Le taux d'impôt même est beaucoup plus bas, et certes en l'absence d'un impôt d'Etat...

Le président: Le taux est inférieur simplement à cause des modifications récentes.

M. Levy: En fait, ils l'ont augmenté.

Le président: Est-ce que le taux était beaucoup plus bas avant le projet de loi fiscal? Je ne le crois pas.

M. Levy: Le projet de loi fiscal—dont je ne comprends pas les détails d'application aux banques ni même aux sociétés— vise surtout, je crois, les particuliers, et je crois que la structure n'a pas foncièrement changé en ce qui concerne les taux de l'impôt sur les sociétés.

Le président: Leurs taux d'impôt sur les sociétés dépassaient 46 p. 100. Les nôtres étaient probablement de 50 p. 100, compte tenu de la province. Les Etats-Unis ont ramené le leur à 34 p. 100. Cela représente évidemment une grande différence, mais avant leur réduction du taux d'impôt, il n'y avait pas vraiment de grandes différences sur le plan de l'impôt, n'est-ce pas?

M. Levy: Oui, mais comme je l'ai dit, il y a tous ces autres coûts et éléments dont nous devons tenir compte. Si nous prenons les banques canadiennes et leur revenu net, ainsi que certains comptables peuvent le calculer, je doute qu'elles se trouveraient à payer 46 p. 100 du total. Ce pourcentage s'applique à un autre montant.

C'est pourquoi j'estime que ces calculs sont assez difficiles à faire. J'aimerais bien pouvoir donner un montant catégorique, mais cela est impossible. Et c'est précisément pour cette raison que la détermination serait difficile à faire.

Le président: Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Je félicite tout d'abord les représentants du *Vancouver Board of Trade* de leur exposé très intéressant.

Ai-je raison de croire que vous faites valoir ce projet surtout comme une initiative destinée à avantager la région plutôt que comme un programme pouvant contribuer grandement à l'intérêt national?

M. Clarke: Nous croyons que cela avantagera la région, parce que cela s'inscrit dans notre stratégie économique, mais à notre avis cela ne se fera pas aux dépens... au contraire, cela avantagera aussi le reste du Canada, puisque cela attirera des revenus que nulle autre ville ne pourrait attirer.

Mme Nicholson: Je n'ai jamais entendu parler d'un pays qui désigne simplement deux villes. Ce n'est pas ce qu'ont fait les Etats-Unis. Ils ont établi qu'il n'était pas nécessaire de respecter les exigences de réserve, et ainsi de suite, et toute ville pouvait ensuite présenter une demande et négocier avec l'Etat. Compte tenu de ce que vous venez de dire, si les

[Text]

what you have just said, if in fact the form and shape of whatever the federal government introduces are something that sets out certain tax advantages or certain freedom from meeting certain requirements, and then if any city in the country, anywhere, were free to apply to become an IBF, would you be satisfied with that, feeling your situation would let you compete very happily with everyone else?

Mr. Clarke: I thank you for your kind comments about our presentation. But the answer to the question is most unequivocally no, we could not be satisfied with that.

The McFadden Act of 1927 limited the trading warranties of banks in the United States. They could not operate over state lines from where their head offices were located. So they were, by legislation, regional to start with. In Canada we do not have that situation. We are very unique in that regard. So you really cannot compare the two. We have a national banking system; they have a regional banking system.

We could not be satisfied with anything other than what is presently being proposed; and I guess there are three reasons for that. One is that we feel we have been promised an international banking centre, one for Montreal and one for ourselves, so—

The Chairman: When were you promised that, and by whom?

Mr. Clarke: On March 26, 1986, in the budget, and on December 16, Mr. Chairman, the memorandum of understanding between Miss Carney and Mrs. McCarthy... the first item in it was the subject of the international banking centre, which was—

The Chairman: In other words, the memorandum of understanding that promises Vancouver an international banking centre. Is that the document we have here?

Mr. Clarke: Yes, Mr. Chairman.

The Chairman: That is a contract between the Government of Canada of the first part and the Government of British Columbia of the second part.

Mr. Clarke: Yes, that is correct; between two senior Ministers, Mr. Chairman.

Miss Nicholson: Item 6, Mr. Chairman, I think is the reference:

A number of new initiatives are in train by both governments. These include joint federal/provincial efforts to establish an international banking centre...

The Chairman: That was an agreement signed on December 16, 1986.

Mr. Clarke: That is correct, Mr. Chairman.

Mr. Belsher: Mr. Chairman, I think I recall the Finance Minister in his budget address of last spring speaking about Vancouver and Montreal as well. I was here.

[Translation]

mesures proposées par le gouvernement fédéral préconisaient certains avantages fiscaux ou accordaient certaines libertés en ce qui concerne le respect de certaines exigences, et si n'importe quelle ville était libre de demander à devenir un MBI, est-ce que cela vous conviendrait, et seriez-vous convaincus de pouvoir, compte tenu de votre situation, être concurrentiels?

M. Clarke: Je vous remercie de vos observations bienveillantes au sujet de notre exposé. Mais la réponse à votre question est un non catégorique, cela ne nous conviendrait pas.

La loi McFadden de 1927 limitait les garanties d'échanges des banques aux Etats-Unis. Elle interdisait à ces dernières d'exploiter dans des Etats autres que celui où est situé leur siège social. Elles étaient donc, de par la loi, à caractère régional dès le départ. Or, au Canada, nous n'avons pas cette situation. Nous sommes sous ce rapport dans une situation bien différente. L'on ne peut donc pas comparer les deux régimes. Nous avons un système bancaire national tandis que les Etats-Unis ont un système bancaire régional.

Nous ne pourrions nous accommoder d'un autre régime que celui qui est actuellement proposé et je suppose que cela tient à trois raisons. Premièrement, il nous semble que l'on nous a promis un centre bancaire international, un pour Montréal et un pour nous, par conséquent...

Le président: Qui vous a fait cette promesse, et quand?

M. Clarke: Le 26 mars 1986, dans le budget, et le 16 décembre, monsieur le président, dans le protocole d'entente signé par M^{lle} Carney et M^{me} McCarthy... le premier article de cette entente portait sur le centre bancaire international, qui...

Le président: Autrement dit, le protocole d'entente promettait de créer à Vancouver un centre bancaire international. S'agit-il du document que nous avons ici?

M. Clarke: Oui, monsieur le président.

Le président: Il s'agit d'un contrat entre le gouvernement du Canada, d'une part, et le gouvernement de la Colombie-Britannique, d'autre part.

M. Clarke: Exactement, entre deux ministres, monsieur le président.

Mme Nicholson: Il est dit, à l'article 6, je crois, monsieur le président:

Plusieurs initiatives nouvelles sont envisagées par les deux gouvernements. Celles-ci incluent des initiatives fédérales-provinciales en vue d'établir un centre bancaire international...

Le président: Cet accord a été signé le 16 décembre 1986.

M. Clarke: En effet, monsieur le président.

M. Belsher: Monsieur le président, je crois me rappeler que, dans son exposé budgétaire du printemps dernier, le ministre des Finances a également parlé de Vancouver et de Montréal. J'y étais.

[Texte]

The Chairman: Yes. That was a promise to investigate. This is December 1986, which is much more recent, and it is an agreement.

• 2040

Mr. Clarke: In the quote, Mr. Chairman, from the budget speech of February 26, the Minister actually said:

The government is prepared to facilitate the establishment of international banking centres in Montreal and Vancouver. This would be consistent with our desire to broaden our trade and business interests in Europe and the Pacific Rim.

It was not a promise to pay, it was actually a little more than that, I believe. In fact, that was reiterated and reinforced on December 16, 1986, with the signing of the MOU in Vancouver.

The Chairman: Fine. Carry on, Miss Nicholson.

Mr. Riis: Mr. Chairman, on that point, if I may. Do we understand then there was a promise because—

The Chairman: We understand that right now there is a memorandum of understanding signed by the federal Minister of Regional Industrial Expansion on behalf of Canada, the first part, and the Government of British Columbia, the second part, which in paragraph 6 says:

A number of new initiatives are in train by both governments. These include joint federal-provincial efforts to establish an international banking centre in Vancouver, and British Columbia's establishment of an international commercial arbitration centre.

Mr. Riis: What do we assume that actually says? They say there is something "in train"—

Mrs. Collins: They think it is a commitment.

The Chairman: I do not know. It is a train anyway.

Mr. Belsher: It is a follow-up, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Belsher, I remember there was a promise made in 1871 when British Columbia came in. It took until 1899 or something to finally get that train.

Mr. Clarke: This is a long-standing commitment. You are right.

Mr. Belsher: Mr. Chairman, we have some additional information which I think states the case even stronger, if we could turn to—

The Chairman: All right. Dr. Levy.

Dr. Levy: I just see it in the backgrounder to the memorandum of understanding of December 16, 1986:

In February of 1986 the Hon. Michael Wilson, in his Budget Speech, committed the federal government to the establishment of an international banking centre in Vancouver.

[Traduction]

Le président: Oui. Il s'agissait d'une promesse de faire enquête. Nous parlons de décembre 1986, ce qui est beaucoup plus récent, et il s'agit d'une entente.

M. Clarke: Dans l'exposé budgétaire du 26 février dernier, le ministre a déclaré:

Le gouvernement est disposé à faciliter l'établissement de centres bancaires internationaux à Montréal et à Vancouver. Cela serait conforme à notre volonté de promouvoir nos intérêts commerciaux et économiques en Europe et dans la ceinture du Pacifique.

Il ne s'agissait pas d'une promesse de payer, mais d'un peu plus que cela, à mon avis. En fait, cela a été réitéré le 16 décembre dernier par la signature du protocole d'entente à Vancouver.

Le président: Très bien. Poursuivez, mademoiselle Nicholson.

M. Riis: Monsieur le président, permettez-moi d'intervenir à ce sujet. Faut-il comprendre qu'il y a eu promesse parce que...

Le président: Nous savons qu'à l'heure actuelle il y a un protocole d'entente qui a été signé par le ministre fédéral de l'Expansion industrielle régionale, pour le compte du Canada, d'une part, et par le gouvernement de la Colombie-Britannique, d'autre part, et qui, au paragraphe 6, stipule:

Plusieurs initiatives nouvelles sont envisagées par les deux gouvernements. Celles-ci incluent des efforts fédéraux-provinciaux en vue d'établir un centre bancaire d'arbitrage commercial international en Colombie-Britannique.

M. Riis: Comment faut-il interpréter cela? L'on dit que des initiatives sont «envisagées»...

Mme Collins: Ils pensent qu'il s'agit d'un engagement.

Le président: Je ne sais pas, mais cela est envisagé de toute façon.

M. Belsher: Cela fait suite, monsieur le président.

Le président: Monsieur Belsher, je me souviens que, lorsque la Colombie-Britannique est entrée dans la Confédération, en 1871, une promesse a été faite. Mais il a fallu attendre jusqu'en 1899, je pense, pour que la voie ferrée mène jusque là.

M. Clarke: Il s'agit d'un engagement à longue échéance. Vous avez raison.

M. Belsher: Monsieur le président, nous avons des renseignements supplémentaires qui font valoir cela encore davantage, si nous pouvions...

Le président: Très bien. Monsieur Levy.

M. Levy: Voici un passage du document qui accompagne le protocole d'entente de décembre 1986:

En février 1986, dans son exposé budgétaire, l'honorable Michael Wilson a engagé le gouvernement fédéral à établir à Vancouver un centre bancaire international.

[Text]

This is the front page of the backgrounder which accompanied the memorandum of understanding.

The Chairman: That is a front page of a backgrounder.

Dr. Levy: Yes.

The Chairman: Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: I think the proposal should be looked at on its merits; but as an expert in about 17 different conventions of my party over the last 20 years, I have learned the "whereases" are always where the good intentions are expressed, but you should look to the "resolved". Is the "resolved" in the memorandum of understanding? Or, am I not correct that the memorandum of understanding "resolves" that they establish a management committee to look into all of these things. It is not specifically committed to implementing any one of those things referred to in the backgrounder.

Dr. Levy: I am not as aware as you are, sir, of the number of whereases. In fact, I became aware of them only in the course of reading these materials. I had to read many of the sentences a number of times as a result. Nonetheless, I think the statement was quite unequivocal. It did not, of course, establish the details of the establishment, but it did use the words "commitment of the federal government". I believe that is rather clear cut. There are no whereases in that statement at all.

Mr. Clarke: Mr. Chairman, I think the whereases apply to other considerations and other initiatives. The international banking centre notion was a fixed one. It has been my experience that was always a conventionally accepted wisdom. We have heard nothing to the contrary until we arrived here or, should I say, maybe a week ago.

The Chairman: Mr. Clarke, this is the first time anybody has ever shown me an agreement, purportedly signed by a Minister, promising in a contractual form to establish something in British Columbia. I am sure that is the first time members from British Columbia have seen it in contractual form.

Mr. Clarke: No, it was well covered in the press—

The Chairman: Maybe it is not. It is certainly the first time a number of us have ever heard it being established in a contractual form.

Mr. Clarke: It was in the press, Mr. Chairman.

Dr. Levy: May I speak to that and answer to Miss Nicholson's question about the benefits to Canada of this proposal.

• 2045

The background to this commitment to the establishment of an international banking centre was the regional diversification of the western economy, which was, I believe, also part of the throne speech. So this is an element in that diversification.

There is a major benefit to Canada in taking a region dependent upon natural resources and trying to identify an

[Translation]

Cela se trouve à la première page du document qui accompagne le protocole d'entente.

Le président: À la première page.

M. Levy: Oui.

Le président: Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Je pense qu'il faut examiner cette proposition sur le fond. Ayant participé à environ 17 congrès de mon parti en 20 ans, je sais que dans les «considérants» l'on exprime les bonnes intentions, mais qu'il faut examiner les résolutions. Est-ce que le protocole d'entente inclut des résolutions? Ou n'ai-je pas plutôt raison de croire qu'il y est résolu de créer un comité chargé d'examiner toutes ces questions. Il ne prévoit aucun engagement à mettre à exécution les mesures dont il est question dans le document d'accompagnement.

M. Levy: Je ne suis pas aussi au courant que vous des considérants. En fait, j'en ai pris connaissance seulement en lisant ces documents. J'ai en fait été obligé de relire beaucoup de phrases plusieurs fois. Mais je pense que l'affirmation était assez catégorique. Les détails de l'établissement ne sont évidemment pas prévus, mais l'on y emploie les mots «engagement du gouvernement fédéral». Je pense que cela est assez clair. Il n'y a pas de considérants dans cette déclaration.

M. Clarke: Monsieur le président, je pense que les considérants s'appliquent à d'autres considérations et à d'autres initiatives. Le principe d'un centre bancaire international était fixe. D'après moi, cela a toujours été accepté. Nous n'avons rien entendu qui démentisse cela jusqu'à notre arrivée ici, ou plutôt jusqu'à il y a une semaine environ.

Le président: Monsieur Clarke, c'est la première fois qu'on me montre un accord, apparemment signé par un ministre, qui promet sous forme contractuelle d'établir quelque chose en Colombie-Britannique. Je suis certain que c'est la première fois que les députés de la Colombie-Britannique voient cela sous forme contractuelle.

M. Clarke: Non, il en a été abondamment question dans la presse...

Le président: Peut-être pas. Mais c'est certes la première fois que plusieurs d'entre nous apprenons que cela était prévu dans un document contractuel.

M. Clarke: Il en a été question dans la presse, monsieur le président.

M. Levy: Puis-je répondre à cela et répondre à la question de M^{lle} Nicholson au sujet des avantages de cette proposition pour tout le Canada.

Cet engagement à établir un centre bancaire international était motivé par un désir de diversifier l'économie de l'Ouest, ce qui, je crois, était également prévu dans le discours du Trône. Ceci constitue donc un élément de cette diversification.

Le fait de prendre une région qui dépend du secteur primaire et de tâcher d'identifier une industrie naissante

[*Texte*]

infant industry that might have potential for removing the burden from the rest of the country.

Mr. McCrossan: How can you hang your hat on the February 1986 commitment when the current proposal is so radically different from it?

Montreal was in here last week and said what is on the table now does not compare to what was alluded to for study in February 1986. So how can you say that the February 1986 commitment is the firm commitment you are hanging your hat on when it is not the proposal on the table?

Mr. Clarke: I would like to make two points. If I could first harken back to the comment from yourself that you were not aware and did not think anybody else around the table was aware of this document. I might suggest this is because there is nobody on the committee from British Columbia.

Mr. McCrossan: The one member we had quit the committee. We did not quit him.

Mr. Clarke: I think we are properly disappointed that there has been some erosion already on the original initiative. We are here to try to exercise a little damage control and make sure no further erosion takes place. We at one time deluded ourselves with the expectation that we might have an international finance centre, and we hope that someday we might earn our stripes and do just that.

We are disappointed that what we have now is a little less than what we felt we were going to have. We are here to make sure that it does not get eroded any further, that the spirit of the agreement is recognized, and that two international finance centres are put in place: one in Montreal, one in Vancouver, and no others.

Miss Nicholson, you asked me if we would have any objections to having other cities included in this initiative. I responded by saying we most certainly would. I would just like to reiterate our commitment to that.

The Chairman: Would you object to Calgary?

Mr. Clarke: Yes, we would.

The Chairman: Why? They applied first. They applied in 1981 and were turned down by Marc Lalonde and Marshall Cohen. Why would you object to Calgary? They are not in your time zone.

Mr. Clarke: We feel that we have a commitment, and we are going to rest our case on that.

The Chairman: Have you got a commitment not to give Calgary something?

Mr. Clarke: The commitment said that it would go to the two cities of Montreal and Vancouver.

The Chairman: So Calgary, as far as you are concerned, is out.

[*Traduction*]

susceptible d'alléger le fardeau pour le reste du pays constitue également un avantage important pour le Canada.

Mr. McCrossan: Comment pouvez-vous tant tenir à l'engagement pris en février 1986 quand la proposition actuelle en diffère si radicalement?

Les représentants de Montréal étaient ici la semaine dernière et ont affirmé que ce qui est proposé actuellement ne ressemble en rien à ce qui était envisagé en février 1986. Comment pouvez-vous donc dire que l'engagement de février 1986 est l'engagement ferme sur lequel vous vous fondez alors qu'il ne correspond en rien à ce dont nous sommes actuellement saisis?

Mr. Clarke: J'aimerais faire valoir deux points. Premièrement, vous avez affirmé que ni vous ni personne d'autre à cette table n'était au courant de ce document. À mon avis, cela est peut-être dû au fait que votre Comité n'inclut aucun député de la Colombie-Britannique.

Mr. McCrossan: Nous en avons un, mais il a démissionné. Ce n'est pas nous qui l'avons laissé aller.

Mr. Clarke: Nous sommes déçus du fait qu'on a affaibli l'initiative initiale. Nous sommes ici pour essayer de limiter les dommages et nous assurer que l'initiative ne sera pas affaiblie davantage. À une époque, nous nourrissions l'espoir d'avoir un centre financier international, et nous espérons toujours que cela sera possible.

Nous sommes déçus du fait que ce que l'on propose actuellement ne correspond pas à ce que nous comptons obtenir. Nous sommes ici pour nous assurer que l'on ne réduira pas le projet davantage, que l'on respectera l'esprit de l'accord et que les deux centres financiers internationaux seront mis en place, soit un à Montréal et un autre à Vancouver, et uniquement ceux-là.

Mademoiselle Nicholson, vous vouliez savoir si nous nous opposerions à l'inclusion dans cette initiative d'autres villes. J'ai répondu que nous nous y opposerions très certainement. Je tiens à réitérer cela.

Le président: Est-ce que vous vous opposeriez à l'inclusion de Calgary?

Mr. Clarke: Oui.

Le président: Pourquoi? Cette ville en a fait la demande en premier. Elle a présenté sa demande en 1981 et elle se l'est vu refuser par Marc Lalonde et Marshall Cohen. Pourquoi vous opposeriez-vous à Calgary? Elle n'est pas dans votre fuseau horaire.

Mr. Clarke: Nous estimons que l'on a pris un engagement envers nous, et nous allons fonder notre argument sur cela.

Le président: S'est-on engagé à ne rien donner à Calgary?

Mr. Clarke: L'on s'était engagé envers deux villes, soit Montréal et Vancouver.

Le président: À votre avis, par conséquent, Calgary est éliminée?

[Text]

Mr. Clarke: That is correct.

Miss Nicholson: This has been helpful because it has made it clear that what we are dealing with is an agreement signed by the Minister of Regional Industrial Expansion. This committee has spent a good deal of time trying, without great success, to find a rationale for establishing IBCs in the national interest. So now it is quite clear how we look at it. We look at it in terms of regional economic assistance for Vancouver and Montreal.

• 2050

I would also like to ask if you are able to put some numbers on what you would expect to gain by this kind of program, as distinct from more traditional kinds of regional economic development incentives.

Mr. Clarke: Mr. Chairman, that is a very broad question and I would like to turn it over to my colleague, Dr. Levy.

Dr. Levy: First of all, in regard to the question of the need for regional economic expansion, the unemployment rate in Vancouver is exceeded only by the unemployment rates in Trois-Rivières and in Victoria, British Columbia. In fact, we have three percentage points more unemployment than the city of St. John's, Newfoundland, but I do not think that is generally well known. We have a civic problem as well as a provincial problem. The unemployment rate in the city of Vancouver is basically the same as the unemployment rate for all of British Columbia, which is a very rare situation.

Secondly, in terms of the number of jobs that are likely to be created, let me make a distinction between the specifics of the proposal for an international banking centre and the gains that might be achieved by an international financial centre. We see this international banking centre as being only one small component of that broader concept, and I would argue that the potential for an international financial centre is unlimited. I am sure you have in mind the study by Mr. Rasminsky and Mr. Lawson which said that there were no employment gains.

Miss Nicholson: You mentioned the American study by the GAO, which also found a very small number of jobs.

Dr. Levy: Yes, that was cited by Mr. Rasminsky and Mr. Lawson. Of course, that study went on to say that while there had not been any major gain in employment, it was their evaluation—and they used multiple regression analysis of a number of factors over time to show this—that in the absence of legislation a large number of jobs would have been lost. There was a rather substantial trend or movement in banking away from the United States, and that is the sense in which they consider it to be successful.

But let me say that the agglomeration effects, and I refer to the submission by the city of Montreal which very articulately stated the agglomeration effects, are spin-offs. You know, the

[Translation]

M. Clarke: Exactement.

Mme Nicholson: Cela a été très utile parce que cela nous a fait clairement voir qu'il s'agit en l'occurrence d'un accord signé par le ministre de l'Expansion industrielle régionale. Le Comité a consacré beaucoup de temps, sans beaucoup de succès, à essayer de voir comment l'on pouvait justifier, dans l'intérêt national, l'établissement de MBI. La situation est donc claire. Il s'agit d'une aide économique régionale à Montréal et Vancouver.

Pourriez-vous nous dire concrètement, c'est-à-dire en nous donnant des chiffres, ce que vous espérez retirer de ce genre de programme, par opposition aux mesures plus traditionnelles d'aide au développement économique régional?

M. Clarke: Monsieur le président, il s'agit là d'une question très vaste à laquelle je demanderais à mon collègue, M. Levy, de répondre.

M. Levy: Premièrement, en ce qui concerne un besoin d'expansion économique régionale, signalons que le taux de chômage à Vancouver est le troisième au pays, après Trois-Rivières et Victoria. En fait, notre taux de chômage est de 3 p. 100 supérieur à celui de St. John's, à Terre-Neuve, mais je pense que c'est là un fait qui n'est pas très bien connu. Nous avons un problème municipal en plus d'un problème provincial. Le taux de chômage à Vancouver est à peu près le même que pour l'ensemble de la province, ce qui est très rare.

Deuxièmement, en ce qui concerne le nombre d'emplois que cette mesure permettra vraisemblablement de créer, permettez-moi de faire une distinction entre le projet d'établir un centre bancaire international et les avantages pouvant découler d'un centre financier international. Nous considérons ce centre bancaire international comme un bien petit élément d'un grand ensemble, et je maintiens que les possibilités, en ce qui concerne un centre financier international, sont illimitées. J'imagine que vous songez à l'étude de MM. Rasminsky et Lawson où il est dit que cela ne permettra pas de créer d'emplois.

Mme Nicholson: Vous avez également signalé l'étude du GAO des États-Unis, où il est également dit que ce genre de centre ne crée pas beaucoup d'emplois.

M. Levy: Oui, cette étude a été citée par MM. Rasminsky et Lawson. Les auteurs ont par ailleurs ajouté que, même s'il n'y avait pas de gain important sur le plan de l'emploi, il s'agissait là de leur propre évaluation de la situation—et ils se sont servis, pour arriver à cette conclusion, d'une analyse à régressions multiples de plusieurs facteurs sur une certaine période—et que, en l'absence d'une loi à ce sujet, beaucoup d'emplois auraient été perdus. Ils ont affirmé que cela représentait un détournement d'un nombre assez appréciable d'opérations bancaires des États-Unis et que, en ce sens, cette mesure était fructueuse.

Mais il faut aussi mentionner les effets d'agglomération, et je vous reporte au mémoire de la ville de Montréal, qui a clairement explicité ces effets, qui consistent en des retombées.

[Texte]

economists love to talk about public goods and market failure when you have positive externalities and there are benefits that accrue to others. I see this as a major instance where there will be benefits falling on other components of the financial sector in British Columbia.

We have this major venture capital market which is the largest venture capital market in North America and fits in very well with banking activity and insurance. We have very little insurance within British Columbia, but all of these build upon each other in terms of their spin-offs. In fact, one of the problems with allowing banks to choose where to locate is that they do not consider the benefits that accrue to others.

If there are benefits from a locational decision that accrue to institutions that are not owned by those banks, they are external. They only consider their internal benefits, so the externalities are excluded from their calculation. We believe the externalities would be very substantial in terms of the impact for the entire international financial services sector of the province, and as compared to the immediate impacts.

With regard to the immediate impacts, there was a calculation that I read in the transcript which dealt with taking the gains in the United States and scaling them by the traditional factor. But we have to be a little careful not to just identify employment gains in New York, but to also consider the employment gains in international banking facilities outside of New York, where there are discontinuities.

As Mr. Rasminsky said, it takes the same number of people to write in \$5 billion as to write in \$5. Perhaps it was Mr. McCrossan who said it, but it means that you will have a relatively large number of people in a smaller IBF, at least in per dollar of assets, as you will have in a very large IBF.

In fact, I would say that the immediate benefits to Vancouver might potentially be matched by the benefits that have accrued on the west coast of the United States, since I see that as the competing group that is looking across the Pacific to the troubles in Singapore and the lease expiry in Hong Kong for their business. We have the same orientation, so to speak. The gains there have been quite large.

• 2055

Even in Seattle there is a large number—I said large number; there are at least 10; I have a graduate student who went down to look into this—IBFs in that city. But then we have San Francisco, Los Angeles, San Diego as well. There are none in Portland, Oregon. But collectively they employ quite a number of people.

I have not been able to send graduate students to each city to ask them how many people are employed, but in those we spoke to in Seattle, there are four or five people in each who are employed in their IBF, and then that is multiplied perhaps by 50 different banks along the west coast that have IBFs.

[Traduction]

Vous savez, les économistes aiment beaucoup parler des biens publics et de l'échec du marché lorsqu'il y a des facteurs externes positifs et que certains avantages reviennent à d'autres. Je pense que, dans ce cas justement, il y aura des avantages pour les autres éléments du secteur financier de la Colombie-Britannique.

Nous avons un marché important de capitaux de risque, qui est en fait le plus important en Amérique du Nord, et qui s'agence très bien avec les activités bancaires et l'assurance. Nous avons très peu d'assurance en Colombie-Britannique, mais tout cela est lié en ce qui concerne les retombées. En fait, un des désavantages que suppose le fait d'autoriser les banques à s'implanter où elles le veulent est qu'elles ne tiennent pas compte des avantages qu'elles représentent pour d'autres.

La décision d'une banque de s'implanter à un endroit donné à des avantages pour des établissements distincts, qui n'appartiennent pas à ces banques. Mais ces dernières ne tiennent compte que des avantages internes et elles excluent de leur calcul les avantages externes. Or, nous croyons que ceux-ci pourraient être fort appréciables en ce qui concerne l'ensemble du secteur des services financiers internationaux de la province et par rapport aux retombées immédiates.

En ce qui concerne ces retombées immédiates, j'ai fait lecture pour le compte rendu d'un calcul qui suppose de prendre les gains enregistrés aux États-Unis et de leur appliquer le facteur traditionnel. Mais il faut faire attention à ne pas prendre uniquement les gains sur le plan de l'emploi à New York, mais de tenir compte également des gains en ce qui concerne les services bancaires internationaux en dehors de cette ville.

Comme l'a affirmé M. Rasminsky, il faut le même nombre de personnes pour consigner 5 milliards de dollars que pour consigner \$5. C'est peut-être M. McCrossan qui l'a dit, mais cela signifie qu'il y aura un nombre relativement important de personnes dans un petit MBI, du moins en dollars d'avoir, par rapport à un MBI de très grande taille.

En fait, je dirais que les avantages immédiats pour Vancouver correspondront éventuellement à ceux dont a joui la côte ouest des États-Unis, qui est à mon avis notre concurrent face à Singapour et à Hong Kong, dont le bail est sur le point d'expirer. Nous sommes en quelque sorte tournés vers la même clientèle. Or les gains ont été fort appréciables.

Même à Seattle il y a un grand nombre—je dis un grand nombre, il y en a au moins 10, j'ai demandé à un étudiant du 2^e cycle d'examiner la situation—d'IBF. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a également San Francisco, Los Angeles et San Diego. Il n'y en a pas à Portland, en Oregon. Mais ensemble, ils emploient beaucoup de personnes.

Je n'ai pas pu envoyer des étudiants du deuxième cycle dans chaque ville pour qu'ils fassent enquête sur le nombre de personnes employées, mais, dans les IBF auxquels nous nous sommes adressés, à Seattle, il y avait quatre ou cinq personnes

[Text]

And the GAO report, the General Accounting Office report, pointed to—and I think Mr. Rasminsky mentioned this—the surprisingly large gains by the foreign banks, as opposed to the domestic U.S. banks.

We, of course, have a large number of Schedule B banks, and we expect that is where a lot of the business will come from. That is why we do not believe it will be moved from Toronto, but rather it will be funds moved out of Hong Kong, Singapore, Kuala Lumpur, Sydney, Australia, Tokyo and so on.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman. May I just put forth a suggested objective of this process? I am a little uncomfortable in trying to understand the scope of what we are talking about. It is a bit like a moving target, and when you have that situation it is difficult to talk of net new jobs created or whatever. So I will just read this slowly, but if this was the objective, I would like to get your comments on it, on whether you feel it is too narrow and whether it is enough of a benefit.

The purpose of the initiative is to attract to Canada banking activity which currently takes place in foreign tax havens because of tax concessions in these countries, e.g. the Cayman Islands. This is to be accomplished through a change to the Income Tax Act, which exempts from federal income tax income generated on loans to, and deposits of, non-residents made through IBCs in Montreal and Toronto.

Mr. McCrossan: Vancouver, please.

Mr. Attewell: Sorry, a Freudian slip there. Montreal and Vancouver.

If that was the narrow focus, many of these other wonderful advantages you have—the gateway to the Pacific, the venture capital, the market that you have there—they are all givens, and to your credit. They are right there. But if that is the focus, that we are dealing with incremental business from tax havens, period, where does that leave you?

Mr. Clarke: Perhaps, Mr. Chairman, we could answer that with some sort of a joint effort. First of all, I do not think that is the only business we are talking about. I do not think that Los Angeles—

Mr. Attewell: Well, I think it is. That is why I asked the question. I think that is.

Mr. Clarke: —or Singapore or any of these other centres could be characterized in the terms you have presented.

I am a little confused by what you are talking about. As I understand it, the Bank of Montreal, for instance, has accounts in these places you are talking about. If you read the fine print, it says that the liability is the Bank of Montreal,

[Translation]

employées dans chacun, et il faut multiplier cela par peut-être 50 différentes banques le long de la côte ouest.

Le rapport du GAO, c'est-à-dire du *General Accounting Office*, faisait aussi valoir—et je pense que M. Rasminsky a mentionné cela—les gains étonnamment élevés enregistrés par les banques étrangères, par opposition aux banques américaines intérieures.

Nous avons quant à nous un nombre important de banques de l'Annexe B, et nous croyons que celles-ci seront des clients importants. C'est pourquoi nous ne pensons pas faire concurrence à Toronto, puisque les fonds viendront plutôt de Hong Kong, Singapour, Kuala Lumpur, Sydney, en Australie, Tokyo et ainsi de suite.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Monsieur Attewell.

M. Attewell: Merci, monsieur le président. Pourrais-je proposer un objectif à ce processus? J'ai de la difficulté à comprendre l'envergure de l'initiative à l'étude. C'est un peu comme une cible mobile, et, dans ce cas, il est difficile de parler du nombre net de nouveaux emplois créés ou d'autres facteurs du genre. Permettez-moi donc de lire lentement l'énoncé de ce qui me semble être l'objectif de cette initiative, et j'aimerais connaître vos observations, à savoir s'il est trop restreint ou s'il n'inclut pas suffisamment d'avantages.

L'objet de l'initiative est d'attirer au Canada des activités bancaires qui se déroulent actuellement dans des abris fiscaux étrangers à cause des allègements fiscaux qui y sont offerts, par exemple aux Îles Caïmans. À cette fin, l'on modifiera la Loi de l'impôt sur le revenu, afin d'exempter de l'impôt fédéral le revenu provenant des prêts accordés à des non-résidents par l'entremise des MBI de Montréal et de Toronto, et des dépôts effectués par ces derniers.

M. McCrossan: Vancouver, s'il vous plaît.

M. Attewell: Je m'excuse, c'est un lapsus. Montréal et Vancouver.

Si cela est effectivement l'objet de cette démarche, beaucoup d'atouts dont vous jouissez—l'ouverture sur le Pacifique, les capitaux de risque, le marché auquel vous avez accès—sont des données et sont à votre honneur. Ils sont là. Mais, si c'est là l'objet de cette démarche, à savoir d'obtenir une part de la clientèle des abris fiscaux, un point c'est tout, où vous retrouverez-vous?

M. Clarke: Peut-être pouvons-nous répondre à cela ensemble, monsieur le président. Premièrement, je pense qu'il ne s'agit pas là de la seule clientèle que nous visons. Je ne pense pas que Los Angeles...

M. Attewell: Mais c'est ce que je pense. C'est pourquoi je vous ai posé la question. Je pense que c'est le cas.

M. Clarke: ... ou Singapour ou aucun des autres centres ne peut être défini comme vous l'avez fait.

Je suis un peu confus. Si je comprends bien, la Banque de Montréal, par exemple, a des comptes aux endroits que vous avez mentionnés. Si on lit bien toutes les conditions, l'on voit que la responsabilité est assumée par la Banque de Montréal,

[Texte]

Cayman Islands Ltd., or something along those lines. Are we not already doing that? I do not know if I am answering your question or creating a new one. I am getting signals from my colleague that perhaps I should turn this over to him—so take it away.

Dr. Levy: I have a particularly strong interest in this question of where capital locates and where money is held, because I once did a study of why it is in fact that money flows both ways even at the same time.

If money was merely an electrical impulse that could seek the highest rate of return wherever that happened to be, we would only have one capital centre on this earth. In actual fact, we have banking and financial centres in Paris, London, New York, Tokyo, Singapore, Hong Kong—you name it. And that is because there are other advantages too.

What we are declaring here is that we are offering alternative advantages. Indeed, the rationale for the memorandum of understanding identifying an international banking centre is one of the components of developing the service sector. These other reasons are very powerful, and we just want to give it a chance. So we do not think we are going to build it upon tax-haven money. We are going to build it, for example, I would think, upon human contacts that are already made.

• 2100

If 40% of Canada's trade to the Asia-Pacific area involved British Columbians, they presumably have human ties with other people in Japan, Korea and so on. In my opinion, these same ties are the ties which link banks. Money does not just move along a wire.

A person walks into a bank to determine whether a deposit would be a safe and worthwhile investment. On the other side, people walk into banks to get loans. Bankers have to evaluate these individuals and decide whether they are safe borrowers. They have to look into their history. This is built upon personal human contacts. We have made those. I believe we have made those from trade contacts. The banking is something which can follow if we give it the chance to develop by not having to jump other hurdles.

Mr. Attewell: I would like to stick to this narrow description for a moment. Incremental business would be exempt from federal income tax. In a large measure, these personal contacts should be coming your way without federal income tax concessions.

As you grow and the expertise grows, the attraction for your location in the country is known worldwide. It will grow, but I believe one of the initial purposes we are talking about, and people from Toronto feel quite strongly about, is the notion we are dealing in business we would not otherwise have had

[Traduction]

îles Caïmans Ltée, ou quelque chose de semblable. N'est-ce pas ce que nous faisons déjà? Je ne sais pas si je réponds à votre question ou si j'en soulève une nouvelle. Mon collègue me fait croire que je devrais peut-être le laisser poursuivre—par conséquent, c'est ce que je fais.

M. Levy: Cette question du choix d'un endroit où placer des capitaux m'intéresse tout particulièrement parce que j'ai déjà fait une étude sur les facteurs qui expliquent que les capitaux circulent dans les deux sens, même simultanément.

Si l'argent n'était qu'une impulsion électrique recherchant le taux de rendement le plus élevé, où qu'il soit, nous n'aurions qu'un seul centre de capitaux au monde. Or, il y a des centres financiers et bancaires à Paris, Londres, New York, Tokyo, Singapour, Hong Kong. Cela s'explique par le fait qu'il y a d'autres avantages qui entrent en jeu.

Or ce que nous faisons valoir, c'est que nous offrons justement d'autres avantages. Le protocole d'entente prévoit la création d'un centre bancaire international parce qu'il s'agit là d'un moyen de développer le secteur des services. Ces autres raisons sont très puissantes, et nous voulons simplement tenter notre chance. Nous n'avons jamais songé à fonder ce centre sur des capitaux destinés à des abris fiscaux. Nous allons le fonder, je pense, par exemple, sur les rapports que nous avons déjà noués.

Dans la mesure où 40 p. 100 des échanges commerciaux du Canada avec la région de l'Asie et du Pacifique met en jeu des résidents de la Colombie-Britannique, l'on peut supposer que ces derniers entretiennent des liens avec des personnes du Japon, de la Corée et d'autres pays. À mon avis, ce sont ces rapports qui lient les banques. L'argent n'est pas échangé le long d'un fil.

Une personne entre dans une banque pour déterminer si elle peut, en toute sécurité, faire un dépôt qui sera un investissement valable. D'autres personnes y vont en vue d'obtenir un prêt. Les banquiers doivent évaluer ces dernières et décider s'ils peuvent leur consentir des prêts en toute sécurité. Ils doivent examiner leurs antécédents. Or cela est fondé sur des rapports humains. Nous avons justement noué ces rapports, grâce, à notre avis, à des échanges commerciaux. Les opérations bancaires peuvent découler de ceux-ci, à condition de pouvoir se développer sans avoir à surmonter d'autres obstacles.

M. Attewell: Tenons-nous en pour l'instant à cette description stricte. Les opérations commerciales supplémentaires seraient soustraites à l'application de l'impôt sur le revenu fédéral. Dans une large mesure, ces rapports personnels devraient vous favoriser sans qu'il ne soit nécessaire pour le gouvernement fédéral d'accorder des concessions fiscales.

Au fur et à mesure que vous prenez de l'expansion et que votre savoir croît, l'attrait que constitue votre emplacement, dans le pays, serait connu à l'échelle du globe. Cela se développera, mais je pense qu'un des principaux facteurs dont nous discutons à l'heure actuelle, et à propos duquel les gens de Toronto ont une opinion bien arrêtée, est la notion que nous

[Text]

anyway. Why are you so upset? You could make that argument to Toronto.

In the full scope of the business you are speaking about, if we are also expected to offer tax concessions, I think it is a far different game. I did not make up this. There is some reason to believe it is a notion which is the narrow approach.

Dr. Levy: I did not hear the question so I do not know how to respond. Do you have a specific question?

Mr. Attewell: If we are talking about incremental business from tax-haven countries such as the Cayman Islands, have you a viable operation?

Mr. McCrossan: Singapour.

Dr. Levy: I suspect this is somebody else's opinion. Are you reading from the report by Mr. Rasminsky or Mr. Wilson?

Mr. Attewell: No.

Dr. Levy: I do not believe it is the business we are seeking, although some of that money could be moved. There are investors in Japan and Hong Kong who are looking for a safe investment with a good rate of return. Given all the competition we have, say from Los Angeles, they offer almost as safe an environment. I happen to think it is not as safe an environment as Canada.

The chairman mentioned the problems in United States banking. I will add to that. The United States has a history of having frozen the assets of foreigners. That is not very helpful for some of these investments. Never in our history have we frozen anybody's assets. Britain has inconvertibilities. In essence, Britain had inconvertibilities until the 1960s.

Given the right opportunity to compete, I think we would attract a lot of other business. I think one of the ways is by having not too burdensome a tax system. I think not tax-haven business, but rather good solid honest business, not money for laundering or anything of that nature, just money seeking a good solid safe investment . . .

The Chairman: Do you need a tax haven to do that?

Dr. Levy: I would rather say what you need is not a burdensome tax system or regulatory system.

The Chairman: In other words, you want a banking system that is not overly regulated and a tax system that is not burdensome.

Dr. Levy: Yes.

The Chairman: I think that was the essence of our tax reform proposal, which in effect would be right across the country. Then you would get all you want without anything

[Translation]

traitons dans ce cas avec une clientèle que nous n'aurions pas autrement. Pourquoi est-ce que cela vous gêne tant? Vous pourriez faire valoir ce point à Toronto.

Compte tenu de toutes les affaires dont vous faites état, si nous devons en plus offrir des concessions fiscales, je pense que cela change complètement la situation. Je n'ai pas inventé cela. L'on peut avec raison croire que cette notion fait partie de l'optique limitée.

M. Levy: Je n'ai pas compris la question, je ne sais donc pas comment répondre. Aviez-vous une question précise à poser?

M. Attewell: En ce qui concerne la clientèle supplémentaire qui pourrait nous venir de pays qui sont des refuges fiscaux, comme les Îles Caïmans, est-ce que votre opération est viable?

M. McCrossan: Singapour.

M. Levy: Je pense que c'est là l'opinion de quelqu'un d'autre. Est-ce que vous lisez un passage du rapport de M. Rasminsky ou de M. Wilson?

M. Attewell: Non.

M. Levy: Je ne pense pas que ce soit là la clientèle que nous cherchons, bien qu'il soit éventuellement possible d'obtenir une partie de cet argent. Il y a des investisseurs, au Japon et à Hong Kong, qui veulent faire un investissement sûr qui leur rapporte un bon taux de rendement. Compte tenu de la concurrence à laquelle nous devons faire face, par exemple de Los Angeles, je pense qu'ils offrent un milieu presque aussi sûr. Je pense personnellement que ces endroits ne sont pas un milieu aussi sûr que le Canada.

Le président a fait état des problèmes qui assaillent le milieu des opérations bancaires aux États-Unis. Je pourrais ajouter des observations supplémentaires à cela. Les États-Unis ont traditionnellement gelé les avoirs d'étrangers. Il va sans dire que cela n'est pas très utile pour certains de ces investissements. Quant à nous, nous n'avons jamais dans notre histoire gelé les avoirs de qui que ce soit. Pour sa part, la Grande-Bretagne applique une politique de non-convertibilité. Du moins, elle l'appliquait jusque dans les années 1960.

Si nous pouvions faire concurrence, je pense que nous pourrions attirer beaucoup d'autres clients. Une des façons d'y parvenir, à mon avis, est de ne pas imposer un régime fiscal trop lourd. Il ne s'agit pas de créer des refuges fiscaux, mais plutôt d'attirer une clientèle solide, non par des capitaux de lessivage ou quoi que ce soit, mais simplement des capitaux que des investisseurs veulent placer en un lieu sûr et solide . . .

Le président: Est-ce qu'il faut un refuge fiscal pour cela?

M. Levy: Je dirais plutôt que, ce qu'il faut, c'est un régime fiscal ou un régime réglementaire qui ne soit pas accablant.

Le président: Autrement dit, vous voulez un système bancaire qui n'est pas trop réglementé et un régime fiscal qui n'est pas accablant.

M. Levy: Exactement.

Le président: Je pense que cela rejoint le principe même de notre projet de réforme fiscale, qui s'appliquerait partout au pays. Vous obtiendrez ainsi tout ce que vous voulez, sans

[Texte]

particular going for you in terms of a different rate of tax for Vancouver than exists in Calgary, Kamloops, Victoria or Nanaimo. Why should Nanaimo have an IBC?

Dr. Levy: The Montreal submission to this committee mentioned the term "agglomeration" many times. I have already referred to the term. This was their rationale for identifying a very limited number of places. I think it is a very strong rationale and it was very well reasoned. There are all these spill-overs and feedbacks that occur. You do not get the benefit of the spill-overs and the feedbacks if you spread them all over the place. It is useful to concentrate them.

• 2105

Now, there is an issue of where you wish to concentrate them, but I would argue a number of reasons for Vancouver: its infant industry; the fact that there is great potential there on the Asian-Pacific region. It is useful, as the Japanese have shown, to identify industries that might well be very successful in the long run, to give them a leg up in the beginning. And secondly, there is this regional development argument.

The Chairman: Gordon Riehl suggested that Calgary should have one because it perhaps would be better in a position to compete nose to nose with Denver than you would be. They would be in a different time zone. Why should Calgary not have one in order to compete for midwest business?

Dr. Levy: I think the case for Calgary might be made upon regional expansion arguments, whereas it might not for Toronto. So I would say that there is, first, the issue of what the overall objective is.

The Chairman: What about the case for Halifax?

Dr. Levy: I happen to know, for instance, the unemployment rate in Vancouver is even higher than Calgary. We listed the two cities that had the highest rate of unemployment. We did not include Edmonton or Calgary.

The Chairman: This is then, in your view, an unemployment-related issue.

Dr. Levy: Certainly. That was the original rationale for the mention, I believe, of the international banking centres.

The Chairman: All right. I am going to stop there for a moment. You are finished, I think, are you not?

Mr. Attewell: You took my two supplementaries.

The Chairman: I did, I took your two supplementaries. Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: Thank you, Mr. Chairman. I will be brief because I know that Nelson Riis wants to ask a couple of questions, and with the committee's—

[Traduction]

toutefois avoir droit à des mesures spéciales et sans qu'il ne soit nécessaire d'imposer à Vancouver un taux d'imposition différent de celui qui existe à Calgary, Kamloops, Victoria ou Nanaimo. Pourquoi Nanaimo devrait-elle avoir un MBI?

M. Levy: Dans son mémoire à votre Comité, la ville de Montréal s'est servie beaucoup de fois du mot «agglomération». Je l'ai moi-même déjà utilisé. C'est essentiellement la raison pour laquelle Montréal a identifié un nombre très limité d'endroits. Je pense que c'est une raison très solide et qui a été présentée de façon très logique. Il y a toutes ces retombées et toutes ces rétroactions qui peuvent se produire. Or l'on ne peut toucher l'avantage de ces retombées et de ces rétroactions si celles-ci sont réparties sur un territoire trop vaste. Il faut les regrouper.

Or, il faut déterminer l'endroit où il convient de les regrouper, et je ferais valoir, quant à moi, l'opportunité, pour une foule de raisons, de les regrouper à Vancouver. Il y a là une industrie naissante et le fait que la région de l'Asie et du Pacifique constitue un potentiel immense. Comme les Japonais l'ont démontré, il est utile d'identifier les industries qui à long terme peuvent être très fructueuses, de leur accorder un avantage dès le départ. Deuxièmement, l'on peut faire valoir l'argument du développement régional.

Le président: Gordon Riehl a fait valoir que Calgary devrait avoir un centre bancaire étant donné qu'elle est peut-être mieux placée que Vancouver pour concurrencer, directement Denver. Ces deux villes seraient dans un fuseau horaire différent. Pourquoi Calgary ne devrait-elle pas avoir un centre bancaire pour faire concurrence avec le Midwest américain?

M. Levy: en ce qui concerne Calgary, je pense que l'on pourrait faire valoir comme argument l'expansion régionale, alors que cela ne vaudrait peut-être pas pour Toronto. Je dirais donc qu'il y a tout d'abord la question de l'objectif général.

Le président: Et qu'en est-il pour Halifax?

M. Levy: Je sais, par exemple, que le taux de chômage est plus élevé à Vancouver qu'à Calgary. Nous avons indiqué les deux villes où le taux de chômage était le plus élevé, et Edmonton et Calgary n'étaient pas de ce nombre.

Le président: Cela est donc lié, à votre avis, au chômage.

M. Levy: Certainement. C'était là, je pense, la raison d'être première des centres bancaires internationaux.

Le président: D'accord. Permettez-moi d'arrêter ici un instant. Vous avez terminé, n'est-ce pas?

M. Attewell: Vous avez pris mes deux questions supplémentaires.

Le président: Oui, j'ai pris vos deux questions supplémentaires. Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Merci, monsieur le président. Je ne m'attarderai pas parce que je sais que Nelson Riis veut poser quelques questions, et avec la permission du Comité...

[Text]

The Chairman: I do not have his name on the list. I was just going to put him down farther. It is a question of how close to the top he was.

Mr. Cassidy: We welcome these gentlemen from Vancouver. I think you are getting a really rather rough deal from the government. I think you had what looked like a promise a year ago, and then you started to grab ahold of it—it is a bit like reaching into a bucket of water to pick something up and, when you put your hand in, it is not really there. Or else, when you get it up, it is a lot smaller and a lot different from what you were led to expect. At the rate things are going, it may in fact vanish entirely. Is that a fair description of the way you felt that you have been dealt with over the course of the last year or so?

Mr. Clarke: Mr. Chairman, I would not want to prejudice our position. We are members of Confederation, and I do not think we are being dealt with exactly in those terms. We are disappointed that what we thought was there, possibly by our own expanded expectations, which may have been unreasonable . . . yes, we are disappointed. It is not up to me to decide whether or not we have been dealt with fairly. We are here to make our point, that we should get what is still remaining on the table. If we are able to show that we are able to compete and be world pace-makers, then we should earn our badge of distinction and we should have that expanded to perhaps what the original terms of reference indicated. But right now we are here to campaign on behalf of whatever it is that is in that bill; we do not want it eroded any further. We are not quite sure what it is—

The Chairman: We are not either; we are going to find out tomorrow afternoon.

Mr. Clarke: But our position, Mr. Chairman, is that we want to exercise, as I mentioned, a little damage control. We would like more, for sure. We feel that perhaps there is an unfair distortion as to the perceived success of Vancouver because of all the glitz and glamour of Expo 86. People might have the impression that things are terrific in Vancouver. The temperature is a little warmer than here, but our unemployment rate is fairly high, as has been set out.

We have no hope of secondary industry in the foreseeable future, and even if we were to get the Polar 8, 50% of the manufactured goods that are aboard that vessel would be manufactured in the heartland anyway. I really think it is our turn to get something. And while we would not want to allege that anybody had dealt with us unfairly, we would be very disappointed if it shrunk any further.

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, my second question is this: What did you understand was being proposed by the government a year ago, and what does that appear to have shrunk back to now?

[Translation]

Le président: Son nom ne figure pas sur ma liste. J'allais l'ajouter un peu plus loin. Il s'agit de voir s'il était au haut de la liste.

M. Cassidy: Nous souhaitons tout d'abord la bienvenue à ces représentants de Vancouver. Je pense que le gouvernement vous mène la vie un peu dure. Je pense qu'il y a un an vous aviez ce que semblait être une promesse, et quand vous avez essayé de mettre la main dessus—c'est un peu comme mettre la main dans un seau d'eau pour prendre quelque chose, vous croyez avoir la main dessus, puis ça vous échappe. Ou alors, quand enfin vous réussissez à l'attraper, cela est beaucoup plus petit que ce que vous attendiez et bien différent. Au train où vont les choses, cela risque même de disparaître entièrement. Ai-je bien décrit la façon dont on vous traite depuis environ un an?

M. Clarke: Monsieur le président, je ne voudrais pas préjuger de notre position. Nous faisons partie de la Confédération, mais je pense que l'on ne nous traite pas exactement comme des membres de la Confédération. Nous sommes déçus de voir que ce que nous croyions tenir, mais il s'agissait peut-être, de notre part, d'attentes exagérées, ou déraisonnables . . . oui, nous sommes déçus. Il ne m'appartient pas de dire si nous avons été traités de façon équitable ou non. Nous sommes ici pour faire valoir le fait que nous devrions obtenir ce qui reste des propositions. Si nous pouvons démontrer notre aptitude à faire concurrence et à être des chefs de file mondiaux, nous devrions avoir droit à notre distinction et peut-être même à ce qui avait originalement été proposé. Pour l'instant, nous sommes ici pour défendre les dispositions de ce projet de loi; nous ne voulons pas que celui-ci soit affaibli davantage. Nous ne savons pas exactement . . .

Le président: Nous ne le savons pas nous non plus; nous le saurons demain après-midi.

M. Clarke: Comme je l'ai déjà dit, monsieur le président, nous voulons essayer de limiter les dommages. Nous voudrions évidemment avoir plus. Il nous semble que l'on ne présente peut-être pas de façon exacte le succès apparent qu'a connu Vancouver à cause d'Expo 86 et de tout le prestige dont cette initiative a joui. L'on s'imagine peut-être que tout va pour le mieux à Vancouver. Il fait peut-être un peu plus doux qu'ici, mais, comme nous l'avons déjà fait valoir, le taux de chômage est passablement élevé.

Nous ne nourrissons aucun espoir d'avoir un secteur secondaire dans l'avenir immédiat, même si nous obtenions le projet Polar 8, puisque la moitié des biens manufacturés embarqués sur ce navire seraient fabriqués à l'intérieur du pays. Il est donc grand temps, à mon avis, que nous obtenions quelque chose. Nous ne voudrions certes pas accuser qui que ce soit de nous avoir traités de façon injuste, mais nous serions très déçus de voir ce projet réduit davantage.

M. Cassidy: Monsieur le président, ma deuxième question est la suivante: qu'est-ce que le gouvernement proposait, selon vous, il y a un an, et à quoi ce projet a-t-il été réduit aujourd'hui?

[Texte]

• 2110

Mr. Clarke: I think there were probably several perceptions in the community. There were those who believed that it was actually an international financial centre that we were going to get, which is a much broader initiative. Apparently we are not going to get that. Now it is an international banking centre. An international banking centre, of course there are degrees of what that might mean. We hope there is something left.

The question was asked by Mr. McCrossan as to whether or not we thought it would matter whether there were tax incentives or not tax incentives, etc. That alarms me a little bit because it almost sounds as if somebody is augering to take a few more things off it, because after all it does not really make that much difference. In here we are talking about very subtle differences. Forty basis points can be the difference between whether somebody moves into your turf or they do not.

Without carrying on any further, I just trust it is not reduced beyond what it already has been.

Mr. Cassidy: Can you give us some estimate of how much foreign or offshore capital might be banked, deposited, and lent through Vancouver, let us say three or four years down the line, if the banking centre concept were to go in and there would be money that would not otherwise have been banked in Canada? What does that mean in terms of potential job creation for Vancouver?

Mr. Clarke: In response to the question, Mr. Chairman, when I started off at the beginning I neglected to introduce myself. I am not a banker. I operate a group of companies involved in manufacturing, transportation, and recreation. I am not a banker, so I could not put my finger . . . Perhaps Dr. Levy could.

But I can tell you this. I just came back from China, and my port of exit, not from China but when I actually got on the airplane, was Hong Kong. I took a look at the Hong Kong Bank's head office, the most expensive building in the world. It was built at a cost of \$1 billion U.S.—\$1 billion U.S. for one head office! There are more Mercedes-Benz per capita, per square foot, per cubic inch of water in the reservoir, or any other measurement, than anywhere else in the world. There is no question that there is plenty of money out there. There are pervasive fears as to what the future of the British Crown colony of Hong Kong might be.

We already know that the Hong Kong influence in Vancouver is significant, and we were encouraged when the Hong Kong Bank was the bank that purchased the assets of the Bank of B.C. We think that is very positive, because we feel that this being the premier bank of the area is certainly going to cause other people to follow.

So although I could not pin it down to exact dollars, the extent of the wealth in Hong Kong alone, excluding Taiwan, Korea, etc., is incredible. It is an amazing amount of money.

Mr. Cassidy: I might ask about the taxation of Canadian banks. As you know, there is a flood of tax dollars lost to

[Traduction]

M. Clarke: Je pense que cela a été perçu de différentes façons dans la collectivité. Certains croyaient que nous allions effectivement obtenir un centre financier international, qui constitue une initiative beaucoup plus vaste. Apparemment, ce n'est pas ce que nous allons obtenir. L'on parle maintenant d'un centre bancaire international. Et cela peut évidemment dire différentes choses. Nous espérons qu'il en reste quelque chose.

M. McCrossan a voulu savoir si le fait d'obtenir ou de ne pas obtenir des stimulants fiscaux aurait des conséquences. Cela m'inquiète un peu puisqu'il semble qu'on veut nous retirer encore quelque chose, puisque cela ne fait pas tellement de différence. Or il s'agit, dans ce cas, de différences très subtiles. Une différence de 40 points peut faire qu'un client choisit ou rejette vos services.

Sans aller plus loin, j'espère tout simplement que l'on ne fera pas d'autres réductions.

M. Cassidy: Pouvez-vous nous donner une idée du montant des capitaux étrangers qui pourraient être déposés ou prêtés par l'entremise de Vancouver, dans trois ou quatre ans, par exemple, si ce centre bancaire était créé, et en supposant que ces capitaux n'auraient pas autrement été investis au Canada? Qu'est-ce que cela signifie sur le plan de la création d'emplois pour Vancouver?

M. Clarke: Pour répondre à cette question, monsieur le président, je dois dire que j'ai oublié, au début, de vous donner mes coordonnées. Je ne suis pas un banquier. J'exploite un groupe de sociétés qui s'occupent de fabrication, de transport et de loisirs. Je ne suis pas un banquier, et je pourrais donc pas dire . . . Peut-être que M. Levy pourrait.

Mais je pourrais vous dire ceci. Je rentre à peine de la Chine, et mon port de sortie n'était pas en Chine, c'était Hong Kong. J'en ai profité pour examiner le siège social de la *Hong Kong Bank*, le bâtiment le plus cher du monde. Sa construction a coûté 1 milliard de dollars US—1 milliard de dollars US pour un seul siège social! Il y a plus de Mercedes-Benz par habitant, par pied carré, par pouce cube d'eau dans le réservoir, quelle que soit la mesure que vous employiez que n'importe tout ailleurs. Il y a indubitablement beaucoup d'argent à cet endroit. D'aucuns nourrissent des craintes au sujet de l'avenir de la colonie britannique de Hong Kong.

Nous savons déjà que Hong Kong exerce une influence importante à Vancouver, et c'est pourquoi nous avons été très encouragés de voir que la *Hong Kong Bank* achète l'actif de la *Bank of B.C.* Il s'est agi là, à notre avis, d'une mesure très positive, puisque cette banque est la plus importante dans la région et suscitera sans doute un mouvement d'entraînement.

Je ne pourrais donc vous donner un montant exact de capitaux, mais il existe sans aucun doute à Hong Kong, et sans tenir compte de Taiwan, de la Corée, etc., une richesse incroyable. Il y a un montant de capitaux extraordinaire.

M. Cassidy: Permettez-moi de vous poser une question au sujet de l'imposition des banques canadiennes. Comme vous le

[Text]

Canadians, to the federal government, because of the very low tax rates borne by Canadian banks. There is a danger that flood might turn into a haemorrhage by the opening up of the international banking centres, and that in fact we could essentially see a situation created where there was an enormous sector of tax-free and largely unregulated banking which one way or the other was made accessible to Canadians as well, or alternatively that Canadians would bank with banking centres just across the border in the United States and the Americans would bank up here, and in the end both governments would wind up as losers.

Mr. Clarke: Mr. Chairman, just to pick up on that argument. It is interesting to note that in 1981 Alcan paid more tax than all the Canadian chartered banks combined, so I certainly understand the point you are developing.

I am not quite sure if I am understanding your question, but when you talk about a haemorrhage, are you talking about—

• 2115

Mr. Cassidy: Even further losses of tax revenue from Canadian banks.

Mr. Clarke: I see. In other words, you think the advantage would be to the big charter Canadian banks and there would be fewer taxes paid, even few taxes than now?

Mr. Cassidy: Yes.

Mr. Clarke: Perhaps I should refer this to Dr. Levy, but I think we are talking about external money; money that comes from outside, is transacted and continues on its way outside the country, and it is the peripherals, the spin-offs, that we would benefit from. This is incremental new money, not money earned by Canadian taxpayers that suddenly would be lost. Dr. Levy, maybe you would like to follow up on that.

Dr. Levy: I think it would be imperative that any bill introduced would separate residents from non-residents. The United States international banking facilities of course make it a mandate that at the first dealing with a new customer, the customer must sign an affidavit—this is the borrower—declaring that the money will never re-enter the United States.

Of course, I would assume that we would introduce something that will be comparable; the so-called Chinese wall between domestic and foreign banking, and this of course is only part of foreign banking. There is all the other foreign banking involving collections, letters of credit, bills of exchange, bankers' acceptance, which originate generally from bills of exchange and so on, so there is one component to the foreign banking.

[Translation]

savez, les Canadiens, le gouvernement fédéral, perdent un montant élevé d'impôt à cause des taux d'imposition très bas qui sont appliqués aux banques canadiennes. La création de centres bancaires internationaux risque de transformer cette perte en hémorragie. Il se peut également que cela permette l'établissement d'un énorme secteur bancaire exempt d'impôt et soustrait à tout règlement et qui, d'une manière ou d'une autre, pourrait être accessible également aux Canadiens, ou encore il se pourrait que les Canadiens traitent avec des centres bancaires de l'autre côté de la frontière, aux États-Unis, tandis que les Américains fréquentent les banques canadiennes, ce qui voudrait dire qu'en définitive les deux gouvernements seraient perdants.

M. Clarke: Monsieur le président, je voudrais faire une observation au sujet de cet argument. Il est intéressant de constater qu'en 1981 l'Alcan a versé plus d'impôts que toutes les banques à charte canadienne combinées, et je comprends donc ce que vous voulez dire.

Mais je ne suis pas certain de bien comprendre votre question, lorsque vous parlez d'une hémorragie, vous parlez...

M. Cassidy: De pertes encore plus importantes de recettes fiscales provenant des banques canadiennes.

M. Clarke: Je vois. Autrement dit, vous pensez que ce sont les grandes banques à charte canadiennes qui en bénéficieraient et que les impôts versés seraient encore plus bas qu'ils ne le sont actuellement?

M. Cassidy: Oui.

M. Clarke: Peut-être pourrais-je laisser M. Levy répondre à cette question, mais je pense que nous parlons de capitaux extérieurs; les capitaux qui nous viennent de l'étranger retournent vers l'étranger, et ce sont des retombées dont nous jouissons. Il s'agit de capitaux nouveaux supplémentaires, non pas de l'argent gagné par les contribuables canadiens et qui serait soudainement perdu. Monsieur Levy, peut-être pourriez-vous faire suite à cela.

M. Levy: Je pense que tout projet de loi doit absolument faire la distinction entre les résidents et les non-résidents. Dès la première transaction avec un nouveau client, les centres bancaires internationaux des États-Unis obligent ce dernier—c'est-à-dire l'emprunteur—à signer une attestation dans laquelle il déclare que les capitaux n'entreront pas une deuxième fois aux États-Unis.

Je suppose évidemment que nous adopterons une mesure semblable, c'est-à-dire en quelque sorte une grande muraille entre les opérations bancaires intérieures et étrangères, et cela ne constitue évidemment qu'un élément des opérations bancaires étrangères. Cela suppose évidemment une foule d'autres éléments tels perceptions, lettres de crédit, lettres de change, acceptation de banquiers, qui tirent normalement leur origine des lettres de change et d'autres documents du genre, ce qui veut dire qu'il ne s'agit là que d'un élément des opérations bancaires étrangères.

[Texte]

I would have said that the tax base of the Canadian banks—I would have thought, in general, and this would persist—would be the profits they make on doing business in Canada which this should not affect and from doing business abroad, of which the international banking centre proposals, as I understand it, would only constitute a part.

What I am saying here is that as long as you keep a separation between the domestic and the foreign banking sectors, this does not erode the tax base from income generated at home and it only changes a small sub-component of the income generated from the foreign banking.

I saw estimates from Montreal of \$1 million per year of lost revenue. I am not quite sure what the basis of that calculation is, but it certainly would seem to me to be not a major amount of money.

Mr. Cassidy: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Warner.

Mr. Warner: Thank you, Mr. Chairman. I have enjoyed the excellent presentation tonight and I have a few questions.

You have indicated a very positive outlook for Vancouver, and having been a visitor there recently, I have to agree with you. It is certainly a very attractive city and has a lot of amenities that are very attractive for not only Canadians to visit but for international visitors as well.

I am wondering if there is not already a natural trend towards Vancouver becoming a major banking centre in Canada and possibly in North America.

Mr. Clarke: Mr. Chairman, I think there is a natural trend, but I think it is like the delivery of a child; it needs a midwife and somebody has to facilitate it. Without that facilitation, it will probably not make it.

Mr. Warner: Do you not feel that you are already making it now?

Mr. Clarke: Well, it was interesting that you should touch on the subject of how well things are in Vancouver. The point I was attempting to make a little earlier is that this might be a little more apparent than real. We did have a very successful Expo 86 which did create a certain amount of economic activity, but it has been stated here earlier that next to Trois-Rivières and Victoria we have the worst unemployment rate in Canada. I think we need a little bit of help on this.

Certainly, if we do not exercise due diligence, even with help it will not work. What we are asking for here is a little bit of a leg-up so we can take this badge of distinction that we feel we have earned and parlay it into something meaningful which is going to have a spin-off effect for the rest of Canada. I hope I have answered your question.

Mr. Warner: Say what is introduced is something fairly narrow and it is actually going to be deposits of and loans to non-residents and that is the only activity you will be allowed

[Traduction]

Je serais porté à dire que l'assiette fiscale des banques canadiennes—et j'aurais pensé qu'en général cela demeurerait en vigueur—serait les bénéfices que celles-ci réalisent sur leurs opérations au Canada, que cette mesure ne devrait pas toucher, et sur leurs opérations à l'étranger, dont les projets de création de centres bancaires internationaux ne constituent, si je comprends bien, qu'un élément.

Ce que j'essaie tout simplement de faire valoir c'est que, tant que les secteurs des opérations bancaires intérieures et étrangères sont séparés, cela ne mine pas l'impôt sur le revenu créé au pays et ne change qu'un tout petit élément du revenu provenant des opérations bancaires étrangères.

D'après les prévisions pour Montréal, il y aurait 1 million de dollars de revenus perdus par année. Je ne sais pas exactement comment l'on est parvenu à ce résultat, mais cela ne me semble pas un montant très important.

M. Cassidy: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Warner.

M. Warner: Merci, monsieur le président. J'ai beaucoup apprécié l'excellent exposé de ce soir, et j'aurais quelques questions à poser.

Vous avez indiqué que les perspectives pour Vancouver étaient très intéressantes, et comme j'ai récemment visité cette ville, je partage certes votre avis. Il s'agit certes d'une très belle ville qui offre beaucoup de services intéressants non seulement pour les Canadiens mais aussi pour les visiteurs de l'étranger.

Je me demande s'il n'y a pas déjà une tendance naturelle à ce que Vancouver devienne un grand centre bancaire au Canada et éventuellement en Amérique du Nord.

M. Clarke: Monsieur le président, je pense que cette tendance naturelle existe bel et bien, mais je pense que c'est comme un accouchement; il faut faire appel à une sage-femme ou à quelqu'un d'autre pour faciliter le processus. Autrement, l'on risque de ne pas réussir.

M. Warner: Croyez-vous réussir maintenant?

M. Clarke: Il est intéressant que vous fassiez remarquer que tout semble bien aller actuellement à Vancouver. Ce que j'ai essayé de faire valoir tout à l'heure, c'est qu'il s'agit peut-être là d'une impression superficielle. Il est vrai qu'Expo 86 a été une initiative très fructueuse qui a suscité une certaine activité économique, mais comme je l'ai déjà signalé, notre taux de chômage n'est déclassé que par celui de Trois-Rivières et de Victoria. Je pense que nous avons besoin d'un peu d'aide sur ce plan.

Et même avec un peu d'aide, si l'on n'agit pas avec diligence, nous risquons un échec. Ce que nous demandons, c'est que l'on nous fasse la courte échelle pour que nous puissions obtenir la distinction que nous croyons avoir méritée et la transformer en une initiative valable qui aura des retombées favorables sur le reste du pays. J'espère avoir répondu à votre question.

M. Warner: Supposons que l'on ne mette en oeuvre qu'un projet assez restreint et que vous ne soyez autorisés qu'à accepter les dépôts de non-résidents et à accorder à ces

[Text]

to participate in. How do you think that part of international banking activities will affect your strength as a banking centre?

• 2120

Mr. Clarke: I think, Mr. Chairman, we are starting to get onto a technical subject. I would like to make just a brief comment and then I am going to turn it over to my colleague.

Anything that is less than what we think we are going to get, we are of course going to be disappointed about. I think we have made that statement. If we could get more, we would be happy about that, conversely.

In the continuum, if you are asking us whether it would be acceptable, I guess everything is acceptable if you are forced to accept it. We would like to have a reasonable package that we can have a chance to compete with.

Having said this, I would like to turn it over to Dr. Levy, who might back it up with some of his empirical background.

Dr. Levy: I have not seen any empirical studies of the spillovers that might result from the declaration itself, but I have the sense that the future for British Columbia—and I agree with you. I think the destiny is very clear. It is fortunately, because of its geography, looking out on a region in which the wealth is growing at an astounding pace, and ultimately it will benefit from that.

I see this as a way of signalling to them that this is a place to come and do business—banking business but more generally other business. I therefore think this term, the badge of distinction, is appropriate. If we can just show the badge, show the light, I believe the Government of Canada's declaration that Vancouver is an international banking centre has value in its spin-off for—

The Chairman: In other words, just a national declaration that Vancouver was an international banking centre would be sufficient.

Dr. Levy: That contains no content. It is a rather empty declaration. I think the declaration has to be that we have so much faith—

The Chairman: Would you like a big piece of parchment with a big seal on it?

Dr. Levy: I would like that, but with some content written in small print to tell us that this comes with the following, because it has to be translated into some business.

As Mr. Clarke said, the more business the better, but the very fact that we begin to do more business abroad is the signal that says yes and maybe there are some other services we can provide of which you might avail yourselves, perhaps floating some equity. We have Australian companies and U.S. west coast companies floating equity in our Vancouver Stock Exchange; we have venture capital companies.

[Translation]

derniers des prêts. Comment cet élément des activités bancaires internationales influencera-t-il votre vigueur en tant que centre bancaire?

M. Clarke: Monsieur le président, je pense qu'il s'agit là d'une question technique. Je me contenterai de faire une courte observation pour céder ensuite la parole à mon collègue.

Si nous obtenons moins que nous espérons avoir, nous serons évidemment déçus. Je pense que nous avons déjà fait valoir ce point. Inversement, si nous pouvons obtenir plus, nous nous en réjouissons.

Vous nous demandez par ailleurs ce qui serait acceptable. Je pense que si l'on vous oblige à accepter quelque chose, cela est évidemment acceptable. Mais nous aimerions avoir une mesure raisonnable qui nous permettra de faire véritablement concurrence.

Cela dit, je céderai la parole à M. Levy, qui voudrait éventuellement fournir des données empiriques.

M. Levy: Je n'ai pas vu d'étude empirique sur les retombées pouvant découler de la déclaration même, mais je pense saisir l'avenir de la Colombie-Britannique, et je suis d'accord avec vous. Je pense que sa vocation est très claire. Pour des raisons géographiques, elle est, fort heureusement, tournée vers des pays dont la richesse croît à un rythme phénoménal, et elle en bénéficiera ultimement.

A mon avis, il s'agit, de cette manière, de leur faire voir qu'ils ont intérêt à venir faire affaire en Colombie-Britannique, d'une manière générale mais peut-être plus spécialement dans le domaine bancaire. C'est pourquoi il me semble approprié d'utiliser le mot distinction. Si nous pouvons faire valoir cette distinction, si nous pouvons la mettre en lumière, je pense que la déclaration du gouvernement du Canada selon laquelle Vancouver est un centre bancaire international aura beaucoup de valeur en ce qui concerne ses retombées sur...

Le président: Autrement dit, il suffirait de déclarer Vancouver centre bancaire international.

M. Levy: Il s'agirait là d'une déclaration vide, sans contenu. Je pense qu'il faudrait plutôt dire que, étant donné toute la confiance...

Le président: Aimeriez-vous avoir un parchemin avec un gros sceau dessus?

M. Levy: Oui, j'aimerais bien, mais il faudrait aussi y énoncer certaines conditions, parce que cela doit se traduire concrètement par des initiatives sur le plan des affaires.

Comme M. Clarke l'a déclaré, plus nous attirons d'affaires, mieux ce sera, mais le simple fait que nous commençons à traiter davantage avec l'étranger constitue un signal de notre aptitude à fournir éventuellement d'autres services dont les clients pourraient se prévaloir, par exemple l'offre de capitaux. Nous avons des sociétés australiennes et de la côte ouest des États-Unis qui affichent des capitaux à la Bourse de Vancouver; nous avons des sociétés de capitaux spéculatifs.

[Texte]

The Chairman: You did not need tax breaks for those. You did that on your own. You created the largest venture capital market in the country on your own.

Dr. Levy: Yes, and I think it will become—

The Chairman: You did not come running to government for that assistance.

Dr. Levy: No, that is correct.

Mr. Cook: Mr. Chairman, that is basically incorrect. The reason the Vancouver Stock Exchange grew so large is that you kicked all the buckets out of Toronto, and for that we thank you.

Mr. Warner: You have already indicated your disappointment in having less than what you had envisaged a year or so ago. The Montreal delegation last week expressed the same feelings.

They had in fact just made up their minds the day they came before our committee that they would very reluctantly accept what might be given to them, and I think it is accepted in the same way you are accepting what may be coming, as being a little bit. You are only accepting this—and they made it quite clear that they were only accepting it because this was the thin wedge to get into what they really want to get into. They actually anticipate getting much broader powers later on; otherwise they are not very bloody happy about it. I get the feeling tonight that you share the same sentiments the Montreal delegation mentioned last week.

Mr. Clarke: Mr. Chairman, I think that comment is correct, but we are prepared, given—

Mr. Warner: To take the thin wedge.

Mr. Clarke: We are prepared to take the thin wedge on the basis that—

Mr. Riis: What does that mean?

Mr. Clarke: It means that we will take what is on the table now, Mr. Chairman, as opposed to what we thought was there before, instead of taking nothing. We think with due diligence, and by applying ourselves and utilizing the advantages we outlined and set out in our presentation, we can pursue excellence and earn our stripes. We think having done that, we will make it on our own merit.

• 2125

I think what would be very disappointing is if we got nothing, or if what we got was window dressing, because it was effectively neutralized, because the same thing was given to Toronto, for instance, which already has a 150-year tradition of banking. This would effectively cause whatever initiative we had to disappear into a great vacuum. That is our perspective.

The Chairman: Toronto's evidence was not that. Toronto's evidence was that you were going to get it anyway because of

[Traduction]

Le président: Vous n'avez pas eu besoin d'allègements fiscaux pour cela. Vous avez fait cela par vous-mêmes. Vous avez, de votre propre initiative, créé le plus grand marché de capitaux spéculatifs du pays.

M. Levy: Oui, et je pense que cela deviendra . . .

Le président: Vous ne vous êtes pas empressés pour demander l'aide du gouvernement dans ce cas.

M. Levy: Non, vous avez raison.

M. Cook: Monsieur le président, cela n'est pas tout à fait juste. La raison pour laquelle la Bourse de Vancouver a pris tant d'expansion, est que vous avez tué celle de Toronto, et nous vous en remercions.

M. Warner: Vous vous êtes déjà dit déçu d'avoir moins que ce que vous envisagiez il y a environ un an. La semaine dernière, la délégation de Montréal a exprimé la même opinion.

En fait, le jour même où ils ont comparu devant notre Comité, les membres de ce groupe étaient acquis à l'idée d'accepter avec beaucoup d'hésitation ce qu'on leur offrirait, et je pense que c'est un peu votre position, à savoir que vous accepterez ce que l'on vous offrira, même si cela est très peu. Vous acceptez tout simplement cette initiative—et ils ont bien affirmé qu'ils ne l'acceptaient eux-mêmes que parce que cela représentait un moyen, si faible soit-il, de se lancer dans ce qui les intéresse vraiment. Ils s'attendent en fait à obtenir plus tard des pouvoirs de bien plus grande envergure; mais autrement, cela ne les enthousiasme pas tellement. J'ai l'impression que vous partagez le même avis que la délégation de Montréal.

M. Clarke: Monsieur le président, je pense que cela est juste, mais nous sommes disposés . . .

M. Warner: À accepter ce moyen affaibli.

M. Clarke: Nous sommes disposés à l'accepter en supposant que . . .

M. Riis: Qu'est-ce que cela signifie?

M. Clarke: Cela signifie que nous accepterons ce que l'on nous propose, monsieur le président, par opposition à ce que nous attendions auparavant, au lieu de ne rien prendre. Mais nous pensons qu'en faisant preuve de diligence, en nous appliquant à la tâche et en utilisant les avantages dont nous avons déjà fait état dans notre mémoire, nous pourrions atteindre l'objectif de l'excellence et gagner nos épaulettes. Nous croyons qu'une fois cette étape atteinte, nous réussirons par nos propres moyens.

Ce qui serait très décevant, à notre avis, serait de ne rien obtenir, ou de n'obtenir que de la frime, notre avantage étant neutralisé par le fait que Toronto obtient la même chose, par exemple, alors qu'elle a déjà une tradition vieille de 150 ans dans le domaine bancaire. Cela ferait effectivement disparaître toute initiative éventuelle de notre part. C'est du moins là notre point de vue.

Le président: Ce n'est pas ce qu'a fait valoir la délégation de Toronto. Cette dernière a maintenu que vous alliez obtenir cela

[Text]

your particular location and particular unique advantages. That was their evidence here.

Mr. Clarke: Mr. Chairman, we certainly do not agree with that. As it is, there are going to be a lot of ripple benefits going to Toronto anyway. If Toronto had the same advantage we had, they would just go to Toronto. That is all. We would wind up with a few branch banks, and that would be the extent of it.

Mr. Warner: If you only received what I have mentioned previously and what Montreal suggested as all they were going to receive, their activities would be limited to deposits of and loans to non-residents. If you never received anything more in the future, and if the government made it quite clear that this was all that was going to be offered and nothing more would be offered, ad infinitum, you probably would just reject the offer and not bother. Is that right?

Mr. Clarke: No. We would indeed try our best. We would not go away as poor sports. As I mentioned earlier, we would feel disappointed, naturally.

Mr. Warner: There might be a change of opinion down the way, and you would be offered more concessions as you earned your stripes. You really need more activities than that to make it what you want. Is that right?

Mr. Clarke: It would be nice. In the last two months our unemployment rolls in Vancouver have expanded by 30,000. If you are saying that we are going to come away with less than what we thought we were to get, then I guess the mitigating circumstances will be reduced and our net effect on the overall Canadian economy... as we come to you like mendicants with bowls in our hands, we are going to wind up being a ward of the state.

Mr. Warner: The number of jobs you are going to create with something like this is something less than 10, most likely. It is not going to resolve your problems.

Mr. Clarke: Mr. Chairman, I must agree with that comment. I think we set out quite lucidly that there are other effects, and that is what we are counting on. We said we would not be taking jobs away from Toronto, but there are other effects, and Professor Levy has all sorts of esoteric descriptions for it, but—

Mr. Warner: Okay, but you have alluded to those other effects before, and you have talked about equity issues, a lot of these activities, but you are already doing these. Vancouver is doing a fairly good job in attracting many of these activities now. It may be that you are not going to attract an awful lot more. I just suggest that.

One other comment. You keep referring to Vancouver's high unemployment rate. I sympathize, but I question... Perhaps for the record I would suggest that your participation rate for statistical purposes is significantly higher than many other areas in Canada. I know you have a problem, but I think what you are saying may be shading the facts a little. Perhaps there are other communities with lower participation rates that have very high unemployment as well.

[Translation]

de toute façon en raison de votre emplacement et de vos avantages particuliers. C'est ce qu'elle a maintenu.

M. Clarke: Monsieur le président, nous ne partageons pas cet avis. Dans l'état actuel des choses, Toronto va de toute façon jouir de beaucoup d'avantages par ricochet. Si cette ville avait le même avantage que nous, nous irions tout simplement. C'est tout. Nous nous retrouverions avec quelques succursales, et c'est tout.

M. Warner: Si vous deviez recevoir uniquement ce que j'ai déjà mentionné et ce que Montréal s'attend de recevoir, vos activités seront limitées aux dépôts d'argent par des étrangers et à l'attribution de prêts à ces derniers. Si vous ne deviez recevoir rien d'autres dans l'avenir, si le gouvernement vous faisait bien sentir que c'est tout ce qu'il vous offrait et qu'il ne vous donnait rien d'autre dans l'avenir, vous refuseriez sans doute l'offre, n'est-ce-pas?

M. Clarke: Non. Nous ferions de notre mieux. Nous ne serions pas de mauvais perdants. Mais, comme je l'ai déjà dit, nous serions évidemment déçus.

M. Warner: Les avis pourraient changer plus tard, et vos attributions pourraient être élargies au fur et à mesure que vous prenez du galon. Vous avez vraiment besoin de plus d'activité pour en faire ce que vous envisagez, n'est-ce-pas?

M. Clarke: Cela serait bien. Depuis deux mois, les rangs des chômeurs, à Vancouver, ont grossi de 30,000 personnes. Si nous obtenons moins que ce que nous espérons, je suppose que les circonstances atténuantes se trouveront réduites et que les retombées nettes sur l'économie canadienne... nous nous adressons à vous comme des mendiants avec nos sébilles dans la main, et nous allons devenir des pupilles de l'État.

M. Warner: Le nombre d'emplois que cette initiative vous permettra de créer sera vraisemblablement inférieur à 10. Cela ne va pas régler vos problèmes.

M. Clarke: Monsieur le président, je souscris à cela. Mais je pense que nous avons bien fait valoir qu'il y avait d'autres retombées, et c'est sur celles-là que nous comptons. Nous avons bien dit que nous n'allions pas prendre d'emplois à Toronto, mais qu'il y avait d'autres répercussions, et le professeur Levy a toutes sortes de descriptions ésotériques, mais...

M. Warner: D'accord, mais vous avez mentionné ces autres retombées auparavant, et vous avez parlé d'avoir des propriétaires, d'une foule d'autres activités, mais cela existe déjà. En effet, Vancouver attire déjà beaucoup de ces activités. Il se peut fort bien que vous n'en attiriez pas tellement plus. C'est tout ce que je suggère.

J'aurais une autre observation à faire. Vous revenez toujours au taux de chômage très élevé de Vancouver. Je compatis, mais j'emets en doute... Pour le compte rendu, je maintiendrais que votre taux de participation, à des fins statistiques, est sensiblement plus élevé que dans beaucoup d'autres régions du Canada. Je sais que vous avez un problème, mais je pense que vous noircissez un peu les faits. Il y a peut-être d'autres

[Texte]

Mr. Clarke: We are quoting from Statistics Canada. We did not deliberately—

Mr. Warner: I realize that.

Mr. Clarke:—skew those results in any way.

Mr. Warner: You are using the actual statistical rate that is published, but I am suggesting that statistics are maybe not as real as you are presenting them.

Mr. Clarke: There was another part to the question, and that was capital investment or the amount of economic activity generated. Even when you include the Coquihalla Highway, the Alex Fraser bridge, and some of the other projects that we have had in British Columbia, including Expo, our rate of capital investment has been in decline since 1981, I think it is. I am not too sure of the exact date. There is definitely a trend.

• 2130

The amount of capital investment in British Columbia is on the decline. Recently I was studying some statistics in the lumber industry, and it is generally considered by experts we could not possibly make enough profits in the timber industry to provide sufficient capital to keep up with the type of capital programs which would be required to remain competitive at our present rates. We are world leaders as far as the interior of British Columbia is concerned.

We have to attract capital from outside and this is just one more conduit for it, one more chance we have to obtain.

The Chairman: You appreciate the international banking centre concept will not allow you to use the capital attracted in the IBC for any loans for any development in British Columbia.

Mr. Clarke: Yes, we understand that.

The Chairman: Obviously you have to attract capital and get things going, but, hell, there is no shortage of money for decent deals in this country at the present time.

Dr. Levy: I would just like to make a comment about expectations because the question referred to the dissatisfaction and disappointment British Columbians might feel. I would like to say there are expectations about an international banking centre not only in British Columbia but also with the potential clients of the centre, since I think the message went out not just to Vancouver; it was also received in Hong Kong and Singapore. If we wish to cite expectations, I think we have to also consider what would happen if those other people discovered there was no legislation or the legislation was empty.

[Traduction]

collectivités où les taux de participation sont faibles et qui ont également des taux de chômage très élevés.

M. Clarke: Ces chiffres nous viennent de Statistique Canada. Nous ne tenons pas délibérément...

M. Warner: Je le comprends.

M. Clarke: ... d'altérer ces résultats de quelque façon que ce soit.

M. Warner: Vous citez le taux publié réel, mais je prétends que les statistiques ne sont peut-être pas aussi vraies que vous ne le croyez.

M. Clarke: Il y avait une autre partie à votre question, au sujet de l'investissement de capitaux ou du volume d'activité économique créé. Même si l'on tient compte de la route Coquihalla, du pont Alex Fraser et d'autres projets que nous avons eus en Colombie-Britannique, y compris Expo, notre taux de capital investi n'a cessé de diminuer depuis 1981, je crois. Je ne suis pas certain de la date exacte. Mais il y a très certainement une tendance qui se dessine.

Le montant de capitaux investis en Colombie-Britannique est à la baisse. Il n'y a pas longtemps, j'examinais des statistiques sur l'industrie du bois d'oeuvre; les spécialistes estiment généralement qu'il est impossible de réaliser suffisamment de bénéfices dans cette industrie pour fournir les capitaux nécessaires aux programmes d'équipement qui nous permettraient de demeurer concurrentiels, compte tenu des taux actuels. Nous sommes les chefs de file mondiaux en ce qui concerne l'intérieur de la Colombie-Britannique.

Nous devons attirer des capitaux de l'étranger, et cette initiative constitue tout simplement un moyen supplémentaire d'y parvenir, une chance de plus de les obtenir.

Le président: Vous savez parfaitement bien qu'un centre bancaire international ne vous permettra pas d'utiliser les capitaux placés auprès du MBI pour des prêts au développement en Colombie-Britannique.

M. Clarke: Oui, nous le savons.

Le président: Vous devrez attirer des capitaux et activer la situation, mais il n'y a certes pas pénurie de capitaux pouvant être obtenus, à l'heure actuelle, de marchés acceptables au Canada même.

M. Levy: Permettez-moi de faire une observation au sujet des attentes, parce que l'on a parlé, dans la question, du mécontentement et de la déception que pourraient ressentir les résidents de la Colombie-Britannique. Il faut signaler, je crois, que ce ne sont pas uniquement les résidents de la Colombie-Britannique, mais aussi les clients éventuels du centre, qui nourrissent des attentes au sujet d'un centre bancaire international; je pense que le message n'a pas été reçu uniquement à Vancouver; il a également été capté à Hong Kong et Singapour. Si l'on parle d'attentes, je pense qu'il faut songer à ce qui arrivera si d'autres personnes découvrent que le gouvernement n'a pas adopté de mesures législatives, ou que celles-ci étaient vides de sens.

[Text]

Mr. Warner: Perhaps one more comment.

The Chairman: One more question, and then I want to go on to Mr. Garneau. We are very quickly running out of time.

Mr. Warner: I sympathize with the needs Vancouver has, and I think to be fair we have to have special projects which will assist Vancouver and British Columbia with their unemployment problems. Yet the information that has come before the committee already, especially from Rasminsky and Lawson, has indicated very few jobs are going to be created by these international banking centres. This has been the experience in the United States and other places.

I believe the side effects you are looking for can be accomplished because of other projects you will have in British Columbia. I think the potential for creating the number of jobs you require in British Columbia can be achieved in other means and probably with much less expense. I leave this with you.

The Chairman: This is your opinion. I am not going to ask for a reply because I want to go to Mr. Garneau. Do you mind . . . ? All right; go ahead.

Mr. Clarke: If I might just reply to the earlier comment, I want you to believe the statistics we are quoting from are not contrived. I was just passed a data sheet here which shows the participation rate in Vancouver was lower than the Canadian average. I am going down the columns, so I do believe those figures are . . . It is 65.1% versus 65.7%.

The Chairman: Mr. Garneau.

Mr. Garneau: I think your presentation was one of the best I have heard since we started to discuss this issue, and I want to congratulate you for it. I have only two short questions, because most of the questions I could have asked have been asked. Next week we receive the bank association, and—

The Chairman: Thursday morning.

Mr. Garneau: I expect from what I have heard from—

The Chairman: We have the Department of Finance tomorrow too.

Mr. Garneau: Yes, but I expect what the banking association will tell us in terms of the international banking centres will be in opposition. When you prepared your brief and through all the consultation you had, did you consult with some of the vice-presidents of those banks working in B.C., and what did they say?

• 2135

Mr. Clarke: Mr. Chairman, Mr. Garneau, yes, we have.

Mr. Garneau: You know, we will receive the banking association, and I know they will oppose, from what I have

[Translation]

M. Warner: Permettez-moi une observation.

Le président: Une autre question, et je céderai ensuite la parole à M. Garneau. Il ne nous reste plus beaucoup de temps.

M. Warner: Je comprends les besoins qu'éprouve Vancouver, et je pense que, pour être justes, nous devons avoir des projets spéciaux dont le but est d'aider Vancouver et la Colombie-Britannique à régler les problèmes de chômage. Or d'après l'information dont ce Comité a déjà été saisi, principalement d'après celle fournie par MM. Lawson et Rasminsky, ces centres bancaires internationaux ne vont guère permettre de créer des emplois. C'est d'ailleurs ce que l'on a déjà pu constater aux Etats-Unis et dans d'autres pays.

Je pense que les retombées que vous recherchez pourraient provenir d'autres projets qui seront entrepris en Colombie-Britannique. Je pense qu'il y a d'autres moyens, probablement beaucoup moins coûteux, de créer le nombre d'emplois dont vous avez besoin en Colombie-Britannique. Je vous demande tout simplement de réfléchir à cela.

Le président: C'est là votre avis. Je ne vais pas vous demander de répondre, parce que je veux céder la parole à M. Garneau. Cela ne vous dérange pas? Très bien, allez-y.

M. Clarke: Permettez-moi tout simplement de répondre à une observation antérieure. Vous devez croire que les statistiques que nous vous citons n'ont pas été inventées. L'on vient de me remettre une feuille de données qui montrent que le taux de participation, à Vancouver, était inférieur à la moyenne pour le Canada. Je descends les colonnes, et je crois donc que ces chiffres sont . . . C'est 65,1 p. 100 contre 65,7 p. 100.

Le président: Monsieur Garneau.

M. Garneau: Je pense que votre exposé était le meilleur que nous ayons entendu depuis que nous avons commencé à discuter de ce dossier, et je vous en félicite. J'aurais deux courtes questions à vous poser, puisque mes collègues vous ont déjà posé la plupart des questions que j'avais en tête. La semaine prochaine, nous accueillons l'Association bancaire et . . .

Le président: Jeudi matin.

M. Garneau: D'après ce que nous avons entendu . . .

Le président: Nous accueillons aussi demain le ministère des Finances.

M. Garneau: Oui, mais je pense que l'Association des banquiers se prononcera contre la création de centres bancaires internationaux. Au moment de rédiger votre mémoire et pendant toutes les discussions que vous avez tenues, avez-vous échangé avec certains des vice-présidents des banques qui se trouvent actuellement en Colombie-Britannique, et dans l'affirmative, quelle a été leur position?

M. Clarke: Monsieur le président, monsieur Garneau, oui nous les avons consultés.

M. Garneau: Vous savez, nous accueillerons l'Association des banquiers et je suis certain, d'après ce que j'ai entendu à la télévision ou lu dans les journaux, qu'elle s'opposera à ce

[Texte]

heard watching TV or reading the papers. So I would like to know what the VPs of those same banks are telling you in B.C.

Mr. Clarke: Yes. There are two questions there. The first part is that, yes, I do believe they will oppose it, naturally, because it will compel them to become a little more innovative and competitive. I think that is a healthy situation. We have a unique banking system in Canada, which has made the large banks . . . it has given them a position of privilege.

Earlier I stated the statistic that in 1980, Alcan paid more taxes than all the banks put together. So I am sure they may be opposed to it. But I do not think that is necessarily a bad thing. I think we have to look at the greater good, the greater destiny, of not just Vancouver and British Columbia, but Canada too. I think our banks need to be a little more competitive in the international scene.

It has been a recognized trend that they are not as competitive as they might be, because of the special circumstances under which they conduct their business at home. Only today, in Question Period, where we were privileged to sit in and witness, a member brought up the subject of the spread between the prime interest rate and the bank rate, saying that it is shocking, and other descriptive words, what that spread is—that the banks are making an unusual amount of income. The number I have heard is \$1.5 million a day. I guess they have to do it to make up some of their bad loans elsewhere in the world.

As a small businessman who knows what it is like to be turned away by a bank, I am not sure I feel too sorry for him. But I would say that, notwithstanding their remonstrations, Mr. Garneau, it does not detract from the value and the merit of our proposal here.

Your second question was, have I spoken to VPs of those banks? The independent thinkers I have spoken to—and there are VPs in those banks who are not independent thinkers, in my personal view—think that in the long term it would be a very good initiative and advisable for the health of the banking system in Canada.

As far as the banks we are talking about are concerned, the schedule B banks and some of the other big foreign banks, I know most of their presidents quite well, and while they are not here today to say anything about it and perhaps they might not be even if they had the opportunity, I know their sentiments in their hearts are that it is the correct thing to do. They may not come out and say it, because they have to do in other parts of Canada too, and there are certain expectations they have to be concerned with. So I will be very frank and say that they may or may not publicly support it, but I know what their sentiments are because they are personal friends of mine. On an *entre nous* basis, my understanding is that they support the notion.

Mr. Garneau: I do not if we said that publicly, but we do not know what will be in this bill as members of this committee. You or your colleague may have had confidential discussions with the Department of Finance, but taking into account what

[Traduction]

projet. J'aimerais donc savoir ce que les vice-présidents de ces banques, en Colombie-Britannique, vous disent.

M. Clarke: Oui. Il y a deux questions. Premièrement, je crois que, oui, l'Association des banquiers s'y opposera, parce que cela l'obligera à faire preuve d'un peu plus d'innovation et de compétitivité. Je pense pourtant que cela est sain. Nous avons au Canada un système bancaire unique qui a placé les grandes banques dans une situation privilégiée.

Tout à l'heure, j'ai dit qu'en 1980, l'Alcan a versé plus d'impôts que toutes les banques mises ensemble. C'est pourquoi je suis certain qu'elle s'y opposera. Mais je ne suis pas convaincu que cela soit mauvais. Je pense qu'il faut envisager le plus grand bien de tous, la vocation dernière, non seulement de Vancouver et de la Colombie-Britannique, mais de tout le Canada. Je pense que nos banques ont besoin d'être un peu plus compétitives à l'échelle internationale.

L'on sait qu'elles ne sont pas aussi compétitives qu'elles pourraient l'être, en raison des circonstances spéciales en vertu desquelles elles exploitent au pays. Aujourd'hui, lors de la période des questions, à laquelle nous avons eu le privilège et l'honneur d'assister, un député a soulevé la question de l'écart entre le taux d'escompte et le taux des banques, en disant que celui-ci était scandalisant, que les banques réalisent un revenu exceptionnel. Il me semble que l'on a déjà avancé le montant de 1,5 million de dollars par jour. Je suppose que cela s'impose pour compenser les mauvaises créances ailleurs dans le monde.

En tant que propriétaire d'une petite entreprise qui sait ce que c'est que de se voir refuser un prêt par une banque, je ne suis pas certain de compatir. Mais je dirais que, nonobstant leurs prestations, monsieur Garneau, cela ne diminue en rien la valeur et le mérite de notre proposition.

Deuxièmement, vous vouliez savoir si je m'étais entretenu avec les vice-présidents des banques? Les personnes aux vues indépendantes avec lesquelles je me suis entretenu—et il y a des vice-présidents de ces banques qui n'ont pas, à mon avis, leur propre opinion—croient qu'à long terme il s'agit d'une excellente initiative qui est dans l'intérêt du système bancaire canadien.

En ce qui concerne les banques dont il est question, à savoir les banques de l'annexe B et certaines des grandes banques étrangères, je connais très bien la plupart de leurs présidents, et même s'ils ne sont pas ici aujourd'hui pour défendre leurs vues et même s'ils ne venaient pas s'ils en avaient l'occasion, je sais que, selon eux, il s'agit de l'initiative qu'il convient de prendre. Ils ne vont peut-être pas le déclarer ouvertement, parce qu'il leur faudrait le faire dans d'autres parties du Canada aussi, mais ils doivent se préoccuper de certaines attentes. Je vous dirai donc très franchement qu'ils ne manifesteront peut-être pas publiquement leur appui, mais je connais leur opinion parce que ce sont des amis personnels. Nous sommes de très bons amis et je sais qu'ils appuient ce principe.

M. Garneau: Je ne sais pas si nous avons dit cela publiquement, mais nous ne savons pas, en tant que membres du Comité, ce que contiendrait le projet de loi. Il se peut que vos collègues et vous-même ayez eu des discussions confidentielles

[Text]

you think is still in the bill—and I do not know exactly, but you used that term—how does it compare with the international banking centre in Los Angeles now, which you studied, you and your students?

Mr. Clarke: Yes, that is a technical question, Mr. Chairman. I would like to refer that to Dr. Levy.

Dr. Levy: I would say that what I would hope to see as a minimum in the bill would be something approximately equivalent to the legislation that the United States introduced just over five years ago in the establishment of IBFs.

Mr. Garneau: Which is deposit and loan from and to non-residents.

• 2140

Dr. Levy: Exactly. That is what it contains, with some other changes involving the need to pay insurance premiums and so on, to make the spreads competitive. I would think we could make the spreads competitive with the sort of changes I think might be in the bill.

Mrs. Collins: You have said tonight some of the things some of us from British Columbia have been trying to tell our colleagues. So it is excellent to have you here tonight. I hope they have had an opportunity to listen. I might just say to my colleagues if some of you do not appreciate what is happening in terms of the Vancouver economy, I would be delighted to give you a personal tour. The glamour and glitz of Expo, as you have mentioned, is gone and we do have some serious problems that need to be addressed.

I wanted to go back over a couple of things that you mentioned. As a bare minimum you feel that there should be loans and the ability for an IBC to book loans and deposits from non-residents, and that they should be exempt from federal tax and the reserve requirements. I assume the provincial government would also step in to provide tax exemption. Is there anything else that you feel is an absolute requirement? On the other hand, are there some things that you feel should be in there in order to ensure they do not become a scam? Some protections? I have heard that come up as a concern.

Dr. Levy: I am not a banker, although I am a professor of international finance. But then that is a very broad subject. I study exchange rates and global economic models. The specifics that might affect a bank would be best determined from speaking to a banker. What one would have to ask is, apart from your favouring or not favouring this, what do you think it would take to attract that business? What are the specifics of the details? I would say that they could provide you with the handicaps they consider that they face much better than I could.

[Translation]

avec le ministère des Finances, mais compte tenu des dispositions qui, à votre avis, se trouvent dans ce projet de loi—je ne sais pas exactement, mais vous vous êtes servi de cette expression—comment est-ce que cela se compare au centre bancaire international de Los Angeles, que vous et vos étudiants avez étudié.

M. Clarke: Il s'agit là, monsieur le président, d'une question technique, à laquelle je demanderais à M. Levy de répondre.

M. Levy: Il me semble que le projet de loi doit, à tout le moins, contenir des mesures qui sont à peu près l'équivalent de celles qu'a adoptées l'administration américaine il y a un peu plus de cinq ans, au moment de l'établissement des IBF.

M. Garneau: Ce qui veut dire des dépôts par des non-résidents et des prêts à ces derniers.

M. Levy: Exactement. C'est ce que cette mesure renferme, en plus d'autres modifications au sujet de la nécessité de verser des primes d'assurance et ainsi de suite, pour que les écarts soient compétitifs. Je pense que nous pourrions faire en sorte que les écarts soient concurrentiels grâce aux modifications que nous envisageons pour le projet de loi.

Mme Collins: Vous avez présenté ce soir quelques-uns des points que certains d'entre nous, qui sont de la Colombie-Britannique, essayons de faire allover à nos collègues depuis quelque temps. Nous nous réjouissons donc de vous avoir parmi nous ce soir. J'espère qu'ils ont bien écouté votre présentation. Si certains de mes collègues ne comprennent pas très bien ce qui se passe dans l'économie de Vancouver, je me ferais un plaisir de leur faire faire une visite personnelle. Tout le prestige et l'éclat d'Expo, comme vous l'avez mentionné, est parti et nous devons maintenant régler de très graves problèmes.

J'aimerais revenir sur quelques points que vous avez mentionnés. Vous avez dit qu'il faudrait à tout le moins qu'un MBI puisse accepter des dépôts d'étrangers et accorder à ces derniers des prêts et qu'ils devraient être exemptés de l'impôt fédéral et soustraits aux exigences en matière de réserve. J'imagine que le gouvernement provincial emboîterait le pas en ce qui concerne les exemptions fiscales. Y a-t-il un autre élément que vous jugez absolument indispensable? Par ailleurs, y a-t-il des conditions qui, selon vous, devraient être prévues pour garantir que ceci ne devienne pas un subterfuge? Des mesures de protection? Il me semble que l'on a exprimé cette préoccupation.

M. Levy: Je ne suis pas un banquier, bien que je sois professeur de finances internationales. Il s'agit là d'un sujet très vaste. Pour ma part, j'étudie les taux de change et les modèles économiques mondiaux. Pour déterminer les aspects susceptibles d'influer sur une banque, il faut discuter avec un banquier. Il faudrait lui demander, qu'il appuie ou non cette initiative, quelles mesures il y aurait lieu de prendre pour attirer la clientèle visée. Il faudrait en connaître les détails. Je pense qu'un banquier serait mieux en mesure que moi de préciser les entrevues éventuelles.

[Texte]

In terms of the safeguards, I think a number of them would have to be included in this bill, certainly a separation of residents from non-residents. This would have to be rigidly enforced. I think any loan made to a resident that the banks felt was actually being made to a non-resident should not count. I think there would have to be a procedure for dealing with that; similarly for deposits. So it would require that somebody investigate these things. A bank that misbehaved might well have its rights revoked. Somebody has to examine the books of the banks quite frequently to ensure that they are behaving properly. These would be safeguards I would put in there.

As for the issue of withholding tax, not being a banker, I have to sit and wonder how it will be relevant in conceptual ways. I do know that there are certain securities which are exempt from withholding, largely government securities. If it is a problem, the withholding tax, then perhaps some consideration should be given to it. As I say, having not actually had to deal with trying to earn deposits or make loans, I am not sure how serious a handicap that is. I think it would narrow the business. Perhaps it would narrow it to a point that it really would not even warrant establishing an IBC. I think the banker could tell you much better than I could.

Mrs. Collins: My concern there is that if we hear that the Canadian banks are against the concept, would their advice be such that it might provide some restrictions which would make it very difficult for these to operate effectively? I understand in the Quebec legislation that there are provisions to ensure a substantial presence involved, in order to try to prevent the suitcase bank or someone's doing it over the phone. From your involvement with other IBCs in the world, are there similar requirements? Do you think there should be such in federal legislation?

Dr. Levy: I suspect that they do not have such requirements in the Cayman Islands and the Dutch Antilles. They probably have little more than a telephone and somebody coming in periodically with a suitcase. I think it would be extremely useful from the perspective of Vancouver, in terms of the chance of generating some jobs, to require that these banks are actively engaged in the business of making loans and seeking deposits. Active engagement means that they are doing it.

• 2145

I am not quite sure how you measure active involvement, but if there is a set of books and nobody employed in that centre, then it would not be defined as actively involved. So I think another safeguard, and I am glad you mentioned that, would be such an involvement requirement.

Mrs. Collins: Another thing that I have heard suggested, because of the nervousness about the IBC concept, is an

[Traduction]

En ce qui concerne les mesures de protection, je pense qu'il faudrait en prévoir plusieurs dans ce projet de loi, notamment l'établissement d'une distinction entre les résidents et les non-résidents. Il faudrait que cette condition soit strictement appliquée. Je pense qu'il ne faudrait pas tenir compte de tout prêt fait à un résident que les banques pourraient considérer comme un non-résident. Je pense qu'il faudrait prévoir une procédure sur ce plan, et la même chose pour les dépôts. Il faudrait donc qu'une personne soit chargée de faire enquête sur ces plans. Une banque qui ne respecte pas le règlement pourrait se voir révoquer ses droits. Une personne doit être chargée d'examiner les livres des banques assez fréquemment pour veiller à ce que celles-ci se conforment aux règles. Voilà le genre de mesures de protection que j'inclurais dans le projet de loi.

En ce qui concerne l'impôt de retenue, comme je ne suis pas un banquier, il me faudrait voir ce que cela signifie. Je sais que certaines valeurs mobilières sont soustraites à l'exigence de retenue, principalement les titres de l'État. Si cet impôt de retenue cause des difficultés, il faudrait éventuellement se pencher sur la question. Je le répète, comme je ne me sais pas quel genre d'obstacles cela constitue. Je pense que cela limiterait les activités. Peut-être que cela limiterait au point où il ne serait pas justifié d'établir un MBI. Mais je pense en définitive qu'un banquier serait beaucoup mieux placé que moi pour répondre à cette question.

Mme Collins: Ce que je me demande, c'est que, si les banques canadiennes se disent opposées à ce principe, est-ce qu'elles diront qu'en raison des restrictions imposées, il sera très difficile d'assurer une exploitation efficace? Si je comprends bien, la loi québécoise renferme des dispositions exigeant une présence appréciable et ce, pour empêcher des opérations bancaires ambulantes ou au téléphone. D'après ce que vous connaissez des autres MBI qui existent dans le monde, y a-t-il des conditions semblables qui s'appliquent? Croyez-vous que la loi fédérale devrait renfermer des dispositions de cette nature?

M. Levy: J'imagine qu'il n'y a pas de dispositions de ce genre qui s'appliquent dans les îles Caïmans ou les Antilles hollandaises. Il n'y a probablement guère plus qu'un téléphone et quelqu'un qui vient périodiquement avec une valise. Je pense qu'il serait très utile, en ce qui concerne Vancouver et la possibilité d'y créer des emplois, d'exiger que ces banques s'occupent activement d'accorder des prêts et d'accepter des dépôts. S'en occuper activement, cela veut dire qu'elles se livrent effectivement à ces activités.

Je ne suis toutefois pas certain de la façon de mesurer une participation active, mais s'il y a un jeu de livres et aucun employé au centre, l'on ne peut considérer cela comme une participation active. Par conséquent je pense qu'une autre mesure de protection à prévoir, et je me réjouis que vous mentionnez cela, consisterait à exiger une participation de ce genre.

Mme Collins: Une autre disposition que l'on a suggérée, je crois, en raison de l'inquiétude que suscite le principe d'un

[Text]

automatic review by Parliament in five or six years, as is happening very often with new bills that we bring forward now. This way there is an opportunity to look at it again, which may involve expanding it, but I wondered if the board would have any view on that.

Mr. Clarke: I think we would encourage a review after the first year, with a view of expanding the mandate a little bit. Whatever it is, there are conventional protocols as far as the inspection of banks is concerned, and the review of the Bank Act is every 10 years. Maybe this should be every five years, but that would be a subject that somebody who has more expertise in that area would identify. However, I am sure that there would be a review process if it was not working according to our expectations or if it was creating significant downsides. Obviously, you have to revisit your decisions from time to time, and sometimes you change your direction. I cannot imagine us having any problem with that.

Mrs. Collins: I think some of my colleagues may have had a little difficulty understanding the way an IBC would be helpful in Vancouver. I have tried to express it as I see it, a catalyst for the potential expansion of Vancouver as a Pacific centre for trade, commerce and travel. I am just wondering if you would agree with the idea that the IBC would be available for the booking of foreign loans. You might get that business from Hong Kong or Singapore, but because you had that capability, those same people involved with that might become interested in actually investing in Vancouver, or conducting insurance business, or other things that would not actually require federal legislation. Would you agree with that, or could you elaborate on that concept?

Mr. Clarke: I think the way you have put it is exactly the way it would occur. That activity would attract other activity, and I think that is really the main principle we are pursuing here.

Dr. Levy: It is the agglomeration that we referred to before. I think that our energies would not be so clearly channelled in this direction if we felt that the only benefit would be one which fell directly out of an IBC. I do not think we would take the time to come this far and experience January days in Ottawa if we felt that the benefit would be that narrow.

It is because we feel that there are these other spin-offs that we hope. We cannot guarantee that they will be there, but when you do not have very much to hope for in the resource sector, you have to say that the growth is not in manufacturing. I firmly believe that our future in British Columbia is not in manufacturing. From all the help that has been mentioned or provided, I happen to think that manufacturing is going to be more effectively done in places like Korea. We are not going to manufacture an automobile in British Columbia that is going to outsell a Korean automobile, so it is the service sector that I put my faith in.

That service sector is 70% of the U.S. economy, so let us give it a chance: because if we are going to have a rich society, we better be provided with services. We happen to have very

[Translation]

MBI, serait un examen automatique par le Parlement dans cinq ou six ans, comme cela se fait si souvent dans les nouveaux projets de loi que nous adoptons maintenant. De cette manière, nous avons l'occasion d'examiner à nouveau l'initiative, éventuellement pour l'élargir, mais j'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. Clarke: Je pense que nous serions en faveur d'un examen après la première année, en vue d'élargir un peu le mandat. Il y a des protocoles qui s'appliquent en ce qui concerne l'inspection des banques, et la Loi sur les banques est revue tous les 10 ans. Cela devrait peut-être éventuellement se faire à tous les cinq ans, mais il s'agit là d'une question que pourrait régler une personne plus versée dans le domaine. Quoi qu'il en soit, je suis certain que cela ferait l'objet d'un examen si les résultats n'étaient pas ceux que nous espérons ou qu'il y avait beaucoup de conséquences négatives. De toute évidence, il faut revoir ces décisions de temps à autre et parfois changer d'orientation. Nous ne nous opposerions certes pas à cela.

Mme Collins: Je pense que certains de mes collègues auraient de la difficulté à comprendre comment un MBI peut être utile pour Vancouver. J'ai essayé de leur présenter cette initiative comme je la voyais, soit comme un catalyseur de l'expansion éventuelle de Vancouver en centre commercial et touristique sur le Pacifique. Seriez-vous d'accord pour dire que le MBI pourrait servir à l'obtention de prêts à l'étranger. Vous obtiendrez peut-être cette clientèle de Hong Kong ou Singapour, mais à cause de cette capacité, les personnes intéressées voudront peut-être investir à Vancouver, ou se lancer dans le domaine de l'assurance, ou encore dans d'autres domaines auxquels ne s'applique pas la loi fédérale. Seriez-vous d'accord avec ce principe, ou pourriez-vous élaborer?

M. Clarke: Je pense que cela se produirait exactement de la même façon dont vous l'avez expliqué. Cette activité en attirerait d'autres, et je pense que c'est précisément le principe que nous visons ici.

M. Levy: Il s'agit de l'agglomération dont nous avons déjà parlé. Je pense que nos énergies ne seraient pas à un tel point canalisées dans cette voie si nous estimions que le seul avantage serait celui découlant de la création d'un MBI. Je ne pense pas que nous prendrions le temps de venir goûter le mois de janvier à Ottawa si nous estimions que les avantages découlant de cette initiative étaient si limités.

Nous nourrissons beaucoup d'espoir précisément parce que nous croyons qu'il peut y avoir beaucoup d'autre retombées. Nous ne pouvons garantir qu'il en sera ainsi, mais lorsque l'on ne peut guère espérer du secteur primaire, il faut se dire que la croissance ne vient pas de celui de la fabrication. Je suis fermement convaincu que l'avenir, en Colombie-Britannique, n'est pas à la fabrication. D'après toutes les sources mentionnées ou fournies, je suis persuadé que la fabrication se fera plus efficacement dans des endroits comme la Corée. Nous n'allons pas fabriquer, en Colombie-Britannique, une voiture qui va se vendre à meilleur prix qu'une voiture coréenne, et c'est pourquoi je mise sur le secteur des services.

Celui-ci représente 70 p. 100 de l'économie américaine, par conséquent, qu'on lui donne une chance; parce que si nous allons être une société riche, nous faisons mieux d'avoir accès à

[Texte]

good services in Canada and banking is just one of many. So I hope that we can provide those, and they would spin off of an IBC.

Mrs. Collins: Would I be correct if I said that the expectations in Vancouver, with respect to the establishment of IBCs, have come about as a result of the extensive work that was done and the announcement last February in the budget that the federal government would certainly facilitate this.

• 2150

The Speech from the Throne in the fall suggested that there would be a special effort with respect to diversification of the economy in the west. As we pointed out before, the memorandum of understanding signed in December gave further strength to the people involved in this. In your mind, would these three items form a sense of commitment and expectation?

Mr. Clarke: We certainly think so. The idea of diversifying the economy has been a well-recognized principle for quite a long time. In the past five years the biggest area of expansion has been in the service industry in British Columbia. We happened to be well equipped to engage in that kind of business. We just want the opportunity to take what we have and supercharge it a little to give us a bit of a leg-up.

As mentioned earlier, 40% of Canada's exports into the Pacific rim and basin are generated in British Columbia anyway. They are not just passing through the *entrepôt* of Vancouver. They are actually generated in British Columbia.

If the government were to change its mind in this matter, I think we would be sending an extremely odd signal to people across the water with whom we do business. We are developing a reputation as a service centre. The word is out and we have been proudly displaying this badge of distinction, as we are so fond of calling it. If we were not wearing it, we would be embarrassed the next time we met our friends from overseas. I think they would be very confused by the whole thing.

Mrs. Collins: Thank you. When they get to Vancouver, I am sure the members of the committee will look forward to meeting with the board at the wonderful Vancouver World Trade Centre building.

The Chairman: Are you inviting us, Mary?

Mrs. Collins: Any time.

The Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: Is the committee travelling to Vancouver from here?

The Chairman: No. We are going to New York to study this issue.

Mr. Clarke: Mr. Chairman, we have a facility we would be pleased to rent to you at a very reasonable price.

[Traduction]

des services. Or nous jouissons justement au Canada de très bons services, dont les services bancaires. J'espère donc que nous pourrions les fournir, en tant que retombées d'un MBI.

Mme Collins: Ai-je raison de dire que les attentes, à Vancouver, en ce qui concerne l'établissement de MBI, sont issues des travaux d'envergure qui ont été exécutés et de l'annonce que renfermait le budget de février dernier, à savoir que le gouvernement fédéral favoriserait cette initiative.

Le discours du Trône de l'automne dernier affirmait qu'un effort spécial devait être déployé en vue d'assurer la diversification de l'économie de l'Ouest. Comme nous l'avons déjà signalé, le protocole d'entente signé en décembre a servi à encourager les personnes engagées dans ce dossier. À votre avis, est-ce que ces trois éléments créent un sentiment d'engagement et d'attente?

M. Clarke: C'est certes ce que nous croyons. L'idée de diversifier l'économie est un principe reconnu depuis longtemps. Depuis cinq ans, c'est l'industrie des services qui a connu la plus grande expansion en Colombie-Britannique. Nous sommes bien équipés pour nous livrer à ce genre d'activité. Nous voulons tout simplement avoir l'occasion de prendre ce que nous avons, de dynamiser cela un peu pour nous donner un coup de pouce.

Comme nous l'avons déjà signalé, 40 p. 100 des biens exportés par le Canada aux pays de la ceinture du Pacifique proviennent de la Colombie-Britannique. Ils ne font pas que séjourner dans l'entrepôt de Vancouver. Ils sont produits en Colombie-Britannique même.

Si le gouvernement changeait d'idée dans ce dossier, je pense que nous transmettrions un message fort curieux aux personnes, outre-mer, avec lesquelles nous faisons affaire. Nous sommes en train de nous faire une réputation en tant que centre de services. Cela n'est plus un secret et nous affichons fièrement cette distinction, comme nous nous plaçons à l'appeler. Si nous n'affichions pas cette distinction, nous serions gênés lors de notre prochain échange avec nos amis d'outre-mer. Je pense que cela sèmerait beaucoup de confusion dans leur esprit.

Mme Collins: Merci. Lors de leur séjour à Vancouver, je suis certaine que les membres du Comité se féliciteront de rencontrer le conseil dans le magnifique immeuble du *Vancouver World Trade Centre*.

Le président: Est-ce une invitation, Mary?

Mme Collins: N'importe quand.

Le président: Monsieur Riis.

M. Riis: Le Comité se rendra-t-il à Vancouver?

Le président: Non. Nous irons étudier ce dossier à New York.

M. Clarke: Monsieur le président, nous disposons d'une salle que nous serions honorés de vous louer à très bon prix.

[Text]

The Chairman: Oh, I thought you were inviting us out there as your guests to spend some of the extra tax money you—

Mr. Riis: I see the potential for an incredibly neat scam for the Minister of Finance. For whatever reason, in his budget he announces the validity of establishing an IBC in Vancouver and Montreal. Then, because he is a fair person, he wants to hear some witnesses and the witnesses all come and say it is a goofy or silly idea. Because of the Canadian Bankers' Association, or perhaps even the Finance committee, in their wisdom, he says, I gave it a good shot, but all these other folks turned against me; I am sorry, it is Vancouver or Montreal. He comes out great and the Finance committee looks rather odd. However, I do not suppose it will happen.

We have heard on a number of occasions, with the announcement made a year ago, that there were increasing expectations, particularly from the trading community in the far east. Also you mentioned the banking community. Do you have specific banks which have indicated an interest in locating in Vancouver if this designation and what you think it means actually occurs?

Mr. Clarke: We already have 30 such banks. If you would like me to read them into the record or just submit them to you . . . Shall I tell you each fifth one?

The Chairman: Ones that have head offices only. There are people who have branches as well.

Mr. Clarke: Yes. It is your appendix C. There is the ABN Bank of Canada, the Bank of Tokyo, *Banque Nationale de Paris*—

Mr. Riis: These are banks which have indicated an interest in opening up an IBC.

Mr. Clarke: These are banks already there. Most definitely they would. If you consider the experience of Los Angeles, where I believe it is 60 or so . . . There are a lot more of these banks. We feel these 30 would do it right away and the rest of them probably would follow suit. When I think of a particular bank, the Bank of Hong Kong has an IBC or an IBF, or whatever they call it in their milieu, in Los Angeles. I would not be at all surprised if fairly soon after this legislation was promulgated we were to see the Hong Kong bank with an expanded activity in Vancouver.

• 2155

Mr. Riis: Mr. McCrossan made the point that in the United States it is the various state legislatures that have taken an initiative in terms of creating the tax benefit. You are aware of the initiative the Province of Quebec is pursuing in terms of its provincial tax legislation. What indications have you received from British Columbia about whether they would co-operate or if in fact they might even decide to do it on their own?

Mr. Clarke: The indication we have—and it forms a part of our presentation—is that the provincial government will share in whatever the tax cost of this initiative is.

[Translation]

Le président: Oh, je pensais que nous serions vos invités, étant donné que les impôts supplémentaires que vous . . .

M. Riis: Je vois là une possibilité de subterfuge incroyable pour le ministre des Finances. Pour une raison ou pour une autre, ce dernier a fait valoir, dans son budget, l'opportunité d'établir à Vancouver et à Montréal un MBI. Et puis, parce qu'il est honnête, il veut entendre des témoins, et tous les témoins viennent pour dire qu'il s'agit là d'une idée ridicule. À cause de l'opposition manifestée par l'Association des banquiers canadiens, ou peut-être même par le Comité des Finances, il dit avoir fait de son mieux, mais que tout le monde s'est tourné contre lui. Il s'en excuse, mais il faut faire un choix entre Vancouver et Montréal. Il en sort indemne tandis que le Comité des Finances crée une assez drôle d'impression. Je ne crois toutefois pas que cela va se produire.

L'on nous a dit à plusieurs reprises que l'annonce faite il y a un an a suscité des attentes croissantes, spécialement au sein du milieu des affaires de l'Extrême-Orient. Vous avez également mentionné le milieu bancaire. Pouvez-vous nous dire précisément quelles banques se sont montrées intéressées à se loger à Vancouver, et qu'est-ce que cela signifierait, à votre avis?

M. Clarke: Nous avons déjà 30 banques du genre. Si vous le voulez, je puis vous en lire la liste pour le compte rendu ou vous en donner une . . . Puis-je vous en dire une sur cinq?

Le président: Donnez-nous seulement celles qui ont leur siège social dans cette ville. Il y en a qui ont également des succursales.

M. Clarke: Oui. Ce sont les banques de l'Annexe C. Il y a la *ABN Bank of Canada*, la *Bank of Tokyo*, la *Banque Nationale de Paris* . . .

M. Riis: Il s'agit là des banques qui se sont dites intéressées à ouvrir un MBI.

M. Clarke: Il s'agit des banques qui s'y trouvent déjà. Elles le feraient certainement. Il suffit d'examiner la situation à Los Angeles, où il y a je crois 60 ou . . . Il y a beaucoup plus de banques de ce genre. À notre avis, les 30 le feraient immédiatement et les autres emboîteraient probablement le pas. Si je songe par exemple à une banque en particulier, il y a la *Bank of Hong Kong* qui a un MBI à Los Angeles. Je ne serais pas du tout étonné de voir, après l'adoption de cette loi, la banque de Hong-Kong élargir ses activités à Vancouver.

M. Riis: Monsieur McCrossan a fait remarquer qu'aux États-Unis ce sont les assemblées législatives des États qui ont pris l'initiative d'accorder l'avantage fiscal. Vous êtes conscients de l'initiative envisagée par la province de Québec sur le plan législatif. Quelles indications avez-vous reçues de la Colombie-Britannique qu'elle coopérerait ou même qu'elle prendrait elle-même cette initiative?

M. Clarke: L'indication que nous avons—et il en est question dans notre mémoire—est que le gouvernement

[Texte]

In other words, they would be quite prepared to give up their piece of it because they recognize... I think it is the Laffer principle or something. This is an obscure law which experts know—we know who the experts are—suggesting if you lower tax rates you actually increase revenues—

The Chairman: Great idea.

Mr. Clarke: —because of the increased economic activity which shakes out of the process.

Mr. Cassidy: This is what Reagan tried actually, but—

The Chairman: Mr. Cassidy totally agrees with it.

Mr. Clarke: Suddenly I realize I am treading on very thin ice and I am being warned, so I am going to just leave it at that. I believe the provincial government, like the federal government when it was originally contemplating this proposal, recognized the benefits would exceed the costs.

Mr. Riis: Looking at the future and the likely impact of re-regulation of the financial institutions, if nothing is done with the establishment of IBCs and the status quo is left, what would be the relative strength of the Vancouver financial community relative to Toronto?

Mr. Clarke: I do not want to be too dramatic about it, but we would certainly suffer, because it is going to go where the greatest gravity is. When you deregulate, the only thing controlling it, not having the same regulations which were in place before, is the gravity, the mass.

I would say what will happen is that just about all the banking in the country will concentrate in Toronto and probably a good deal of the insurance business will leave London, Ontario, and go to Toronto. I think you will see quite a corporate concentration, which I think is the term used to describe this phenomenon.

Mr. Riis: Mr. Chairman, just a last question. Can you indicate why you are here in a statement, Mr. Clarke?

Mr. Clarke: Certainly, Mr. Riis. Mr. Chairman, we are here... how shall I put this? I guess everybody comes to the table asking for more than he expects and leaves with more than he thought he was going to get. This is not the case with us; I should not say everybody, but everybody with the exception of us.

We feel we had a handshake on this deal and we are just coming down to make sure we do not sort of drop between the cracks as due process wends its weary way, because we realize some of the depositions you have received have been made very strenuously and systematically over a long period of time and we were alarmed by it.

If we were not alarmed we would not have come, because we just took for granted what was held out as an undertaking would in fact be delivered on. We do not think there is any breach of good faith or anything here; it is just sometimes

[Traduction]

provincial partagera le coût fiscal de cette initiative, quel qu'il soit.

Autrement dit, il serait disposé à renoncer à une partie de ses recettes fiscales parce qu'il reconnaît... je pense que c'est le principe Laffer. Il s'agit d'une loi obscure que seuls les spécialistes connaissent—nous savons qui sont les spécialistes—selon laquelle, si vous baissez les impôts, vous augmentez en fait les recettes...

Le président: Quelle bonne idée.

M. Clarke: ... étant donné l'activité économique accrue que cela suscite.

M. Cassidy: C'est ce que Reagan a essayé en fait, mais...

Le président: M. Cassidy y souscrit entièrement.

M. Clarke: Je me rends compte que je marche sur des oeufs, et je me le tiens pour dit. Je crois que le gouvernement provincial, à l'instar du gouvernement fédéral lorsqu'il a envisagé cette mesure pour la première fois, est conscient du fait que les avantages dépasseraient les coûts.

M. Riis: Si nous nous tournons maintenant vers l'avenir et les retombées éventuelles de la déréglementation des institutions financières, si les MBI ne se concrétisent pas et que l'on s'en tient au statu quo, quelle sera la vigueur relative du milieu financier de Vancouver par rapport à celui de Toronto?

M. Clarke: Je ne voudrais pas mettre les choses au pire, mais nous nous ressentirions très certainement de conséquences néfastes, parce que c'est là que la gravité s'exerce surtout. Quand on déréglemente, le seul facteur déterminant, puisque les mêmes règlements ne sont plus en place, c'est la force de gravité, la masse.

Je dirais que ce qui va se produire c'est que toutes les opérations bancaires du Canada seront concentrées à Toronto et que, probablement, une bonne partie du secteur de l'assurance quittera London en faveur de Toronto. Il se produira une incroyable concentration des entreprises, car c'est ainsi je crois que l'on décrit ce phénomène.

M. Riis: Monsieur le président, j'aurais une dernière question. Pourriez-vous nous dire succinctement pourquoi vous êtes venu ici, monsieur Clarke?

M. Clarke: Certainement, monsieur Riis. Monsieur le président, nous sommes ici... comment dirais-je? Je suppose que tout le monde vient ici pour demander plus que ce qu'il n'attend et qu'il s'en retourne avec plus que ce qu'il ne croyait obtenir. Ce n'est pas le cas pour nous; je ne devrais pas dire tout le monde, mais tout le monde sauf nous.

Nous pensions avoir une entente dans ce dossier, et nous sommes venus ici tout simplement pour nous assurer qu'on ne nous met pas en veilleuse, parce que nous savons que vous avez été saisis de mémoires très vigoureux et systématiques, depuis fort longtemps, et cela nous inquiète.

Si cela ne nous inquiétait pas, nous ne serions pas venus, parce que nous aurions tout simplement pris pour acquis que le gouvernement nous avait donné sa parole et qu'il allait respecter son engagement. Nous n'allons pas jusqu'à dire qu'il

[Text]

when due process goes along if you are not there to show the flag you can be left out. We are just here to ensure what we feel is rightfully ours accrues to our benefit and subsequently to the benefit of Canadians generally.

• 2200

The Chairman: I have one question from Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: It is to Professor Levy, and it picks up on the theme of retaliation, again. You are aware of the Rowell-Sirois commission, which basically arranged that no province would raid another province for business. In Ontario, both the Premier and Monte Kwinter, the Minister of financial institutions, have indicated that they will match anything the federal government gives, from Ontario alone. I wonder if you have views as to the likely consequences for Canada if Ontario does indeed provide a tax package which matches the combined federal-provincial package for Vancouver.

Dr. Levy: Okay, I think I would be making a political judgment, but I will speak just as a man in the street on this one. Obviously, it is not to Canada's benefit to incite any tax war between provinces. We will all lose, so I would be very concerned if that happened. I would say that if Ontario really appreciated the nature of the business we are seeking, they would not be quite so alarmed. I have seen some of the estimates of job losses and so on, and from a very parochial perspective, I would almost wish they were true, but I do not believe they are. I do not believe anything would come from Toronto or from Ontario, more generally.

I think it would make more sense for the Government of Ontario to observe, for some time, what actually is the result of whatever legislation is pending, before it acts. I have a sense that they would actually be rather pleased with the outcome, because I believe many of the benefits will accrue to the headquarters of the banks. I will actually quote from the report by Mr. Lawson and Mr. Rasminsky:

Of those involved, the great majority of the more skilled people are employed in head offices of the participating banks.

These are the people involved with payroll, personnel, and so on, the promotions management. I actually think they might discover that if we were to succeed in finding new business, they would actually be doing rather well out of it and might be very happy to see it continue. I would suggest that they wait and see, rather than take some pre-emptive tax strike against British Columbia. That is not speaking as an economist, but more as someone who is concerned that we should not compete with each other on tax breaks.

Mr. McCrossan: Thank you.

The Chairman: Thank you very much for coming and giving us your views. I think they are most helpful to us. It is great to have you down here where the weather is nice and cold and

[Translation]

y a eu abus de confiance ou quoi que ce soit; c'est simplement que parfois, au cours d'un processus, il faut se faire valoir pour s'assurer qu'on ne vous oublie pas. Nous sommes tout simplement ici pour nous assurer que ce qui nous revient nous soit accordé, à notre avantage et à celui de tous les Canadiens.

Le président: J'ai une question de M. McCrossan.

M. McCrossan: Ma question s'adresse au professeur Levy et elle a trait, encore une fois, aux représailles. Vous êtes au courant de la Commission Rowell-Sirois qui a fondamentalement conclu qu'aucune province ne devait en dévaliser une autre pour obtenir des affaires. En Ontario, le premier ministre et le ministre des Institutions financières, M. Monte Kwinter, ont laissé savoir que l'Ontario fournirait l'équivalent de la contribution fédérale. Que pensez-vous des conséquences probables pour le Canada de toute tentative, de la part de l'Ontario, d'accorder des avantages fiscaux équivalents aux avantages fédéraux et provinciaux pour Vancouver?

M. Levy: Eh bien je pense que j'exprime là une opinion politique, mais je vous donnerai l'avis de l'homme de la rue. Il n'est évidemment pas de l'intérêt du Canada de susciter des guerres fiscales entre les provinces. Nous en sortirions tous perdants, et cela m'inquiéterait beaucoup. Je pense que si l'Ontario connaissait la nature de la clientèle que nous recherchons, elle ne s'inquiéterait pas tant. J'ai vu certaines prévisions des pertes d'emplois, entre autres, et, si je prêchais pour ma paroisse, j'espérerais presque que cela soit vrai, mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi. Je ne pense pas que nous déroberons quoi que ce soit à Toronto ou à l'Ontario en général.

Je pense qu'il serait préférable pour le gouvernement de l'Ontario d'observer, pour quelque temps, les résultats de toute mesure législative qui peut être adoptée, avant d'agir. Je pense qu'il se réjouirait plutôt du résultat, parce que je pense que beaucoup des avantages reviendront aux sièges sociaux des banques. Voici un passage du rapport de MM. Lawson et Rasminsky:

Parmi les personnes touchées, la grande majorité des employés spécialisés travaillent dans les sièges sociaux des banques participantes.

Il s'agit des employés qui exercent des fonctions liées à la paye, aux services au personnel, et ainsi de suite, les responsables des promotions. Si nous réussissons à trouver une nouvelle clientèle, ils s'en porteront sans doute très bien et ils seront peut-être très heureux que cela continue. Je leur suggérerais d'attendre et d'observer la situation, plutôt que de lever l'arme fiscale contre la Colombie-Britannique. Je ne parle pas comme un économiste, mais tout simplement comme une personne qui ne voudrait pas voir les différentes régions du pays se livrer concurrence sur le plan des allègements fiscaux.

M. McCrossan: Merci.

Le président: Je vous remercie beaucoup d'être venus nous faire part de vos vues. Je pense que nous les avons trouvées fort utiles. Il est bon que vous soyez venus ici pendant qu'il fait froid et que nous sommes couverts de neige, puisque vous

[Texte]

where there are piles of snow, so you can know what Canada is all about on this terrible side of the Rockies.

The meeting is adjourned until tomorrow in this room at 3.30 p.m.

[Traduction]

pourrez raconter comment cela se passe du mauvais côté des Rocheuses.

La séance est levée jusqu'à demain, 15h30, dans cette salle.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Vancouver Board of Trade:
Graham Clarke, President;
Dr. Maurice Levy, Member.

TÉMOINS

Du Vancouver Board of Trade:
Graham Clarke, président;
Maurice Levy, membre.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 26

Wednesday, January 28, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 26

Le mercredi 28 janvier 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

**Finance and
Economic Affairs**

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

**Finances et des
affaires économiques**

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to international banking centres

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait aux centres bancaires internationaux

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

MEMBERS

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, JANUARY 28, 1987
(30)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 3:34 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Paul McCrossan, Aideen Nicholson and Norman Warner.

Other Members present: Mary Collins and Dave Nickerson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer.

Witnesses: From the Department of Finance: David Dodge, Assistant Deputy Minister, Tax Policy and Legislation Division; Brian Ernewein, Officer, Legislation Division; Allan Poppoff, Director, Financial Institutions.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to international banking centres. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, December 9, 1986, Issue No. 16*).

The witnesses answered questions.

At 5:24 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 28 JANVIER 1987
(30)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 15 h 34, sous la présidence de Don Blenkarn (*président*).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Paul McCrossan, Aideen Nicholson et Norman Warner.

Autres députés présents: Mary Collins et Dave Nickerson.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche.

Témoins: Du ministère des Finances: David Dodge, sous-ministre adjoint, Direction de la politique et de la législation de l'impôt; Brian Ernewein, agent, Division de la législation; Allan Poppoff, directeur, Division des institutions financières.

En vertu de l'autorité que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son ordre de renvoi relatif aux centres bancaires internationaux. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 9 décembre 1986, fascicule n° 16*).

Les témoins répondent aux questions.

À 17 h 24, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Wednesday, January 28, 1987

• 1532

The Chairman: Order. David Dodge is the principal person representing the Minister, as Assistant Deputy Minister, Tax Policy, and he is assisted by Len Farber, Brian Ernewein . . . and Allan Poppoff we know.

Mr. Dodge, do you have a short statement you might want to make at this point? The Minister did make a statement in the House. Miss Nicholson did reply to the statement.

Mr. David Dodge (Assistant Deputy Minister, Tax Policy, Department of Finance): I do not think so, Mr. Chairman. The Minister has made his statement, and you should all have copies of the draft bill, and the notes on the back of it I hope will be of assistance to members of the committee.

The Chairman: All right. In that case, I am going to call on Mr. McCrossan to start.

Mr. McCrossan: I have been concerned about two issues in the hearings, and I am sure they have been reported to you.

• 1535

One has to do with cost-benefit analysis, and the other has to do with possible retaliation, either domestic or international. I will start with the retaliation aspect. Have you had conversations with the Premier of Ontario, or any of his Cabinet Ministers, or any of his public servants to indicate what their response to such a bill might be?

Mr. Dodge: I think here it is important to note that this is a piece of legislation that applies to federal tax only. As committee members are aware, the province of Quebec has already introduced and passed legislation with respect to their Income Tax Act, how banking centres would be treated under their legislation.

As committee members are also aware, we have an understanding with the province of British Columbia that, in respect of changes that they might wish to make with respect to corporation tax, we would be willing to administer that for them.

And, as you are also aware, the province of Ontario runs its own corporation income tax, and so clearly is free to alter that particular piece of legislation to do as much as, less than, more than what the province of Quebec would do under its legislation. But it is entirely free to do that.

We have had discussions with their officials, and they have indicated that they will want to study very closely our legislation, Quebec's, and potentially what B.C. is going to wish to do before they will come to any definitive position.

Mr. McCrossan: Okay. I appreciate that they want to study it. There have been reports in the press—I believe quotes from the Premier, but I certainly do not have them with me—to the

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mercredi 28 janvier 1987

Le président: À l'ordre. Le ministre est représenté aujourd'hui par David Dodge, sous-ministre adjoint, Politique de l'impôt, lequel est accompagné par Len Farber, Brian Ernewein . . . et Allan Poppoff que nous connaissons.

Monsieur Dodge, voulez-vous faire pour commencer une brève déclaration? Le ministre en a fait une à la Chambre, à laquelle M^{lle} Nicholson a répondu.

M. David Dodge (sous-ministre adjoint, Politique de l'impôt, ministère des Finances): Non, je ne le pense pas, monsieur le président. Le ministre a fait sa déclaration et vous devez tous avoir en main une copie de l'avant-projet de loi; j'espère que les notes techniques qui l'accompagnent seront de quelque utilité aux membres du Comité.

Le président: Très bien. Dans ce cas, je vais donner la parole à M. McCrossan pour commencer.

M. McCrossan: Deux questions m'ont préoccupé au cours des audiences, et je suis sûr qu'elles vous ont été signalées.

L'une porte sur l'analyse de rendement et l'autre, sur les mesures éventuelles de représailles, à l'échelle nationale ou internationale. Je commencerai par ce dernier point. Avez-vous eu des entretiens avec le premier ministre de l'Ontario ou l'un de ses ministres, ou encore un fonctionnaire provincial, pour connaître leur réaction à cet avant-projet de loi?

M. Dodge: Il importe de signaler que ce projet de loi ne s'applique qu'à l'impôt fédéral. Comme les membres du Comité le savent, le Québec a déjà proposé et adopté un projet de loi modifiant sa Loi de l'impôt sur le revenu, en ce qui concerne le traitement des centres bancaires.

Les membres du Comité savent également qu'en vertu d'une entente conclue avec la Colombie-Britannique, nous serons disposés à appliquer pour elle toute modification éventuelle qu'elle souhaite apporter à sa loi à l'égard de l'impôt sur les sociétés.

Enfin, comme vous le savez également, l'Ontario applique son propre impôt sur le revenu des sociétés et la province est donc de toute évidence libre de modifier la loi en question pour s'aligner sur le Québec. Toutefois, elle est entièrement libre de le faire.

Nous avons eu des entretiens avec les responsables provinciaux, qui veulent étudier attentivement notre projet de loi, celui du Québec et éventuellement les mesures que la Colombie-Britannique souhaitera prendre, avant de prendre une décision définitive.

M. McCrossan: Très bien. Je comprends qu'ils veuillent examiner la question. Selon des articles parus dans la presse—qui rapportent, sauf erreur, les propos du premier ministre

[Texte]

effect that Ontario would match the net federal-provincial tax effect in Quebec and B.C. Have you had any discussions that would lead you to believe that Ontario will act and what the magnitude will be?

Mr. Dodge: I have personally had discussions with their Deputy Minister of Financial Institutions, and the position that he took was exactly that which I just relayed to you, that they would want to study very carefully the federal, the Quebec, and the B.C. legislation before they would be in a position to advise their Minister.

Mr. McCrossan: No more than that? No unhappiness about it? No suggestion that they would try to recreate a level playing field on their own initiative?

Mr. Dodge: The words that he used were either identical to or substantially the same as what I just relayed to you. He did not indicate to me exactly what they would do.

Mr. McCrossan: Have you had discussions with Mr. Reisman, or Mr. Gotlieb, or the Department of Justice concerning the possible ramifications with respect to the Trade and Tariff Act of 1984, particularly Title III?

Mr. Dodge: We have discussed that with Mr. Reisman. We have not discussed it with our Ambassador to Washington.

Mr. McCrossan: And the Department of Justice?

Mr. Dodge: I do not believe we have discussed that particular aspect with the Department of Justice. We have discussed it with Mr. Reisman and his staff.

Mr. McCrossan: Would you mind telling me what Mr. Reisman's attitude was?

Mr. Dodge: The advice that we had from Mr. Reisman was that it should not cause a problem. We have gone beyond that, of course. As the hon. member will understand, we do not rush into these things without doing considerable checking. We have had substantial conversations with three U.S. agencies—the Treasury, the New York Securities Commission, and the Federal Reserve—on these issues.

• 1540

Mr. McCrossan: Yes.

Mr. Dodge: As you will appreciate, all the major OECD countries struggle with the problem of tax havens in dealing with income that gets siphoned off to these havens.

I think it is fair to say that New York has responded in its particular way with supporting regulation on the banking side and that other countries are studying moves that would in essence allow them to avoid spilling the sort of business to tax havens that does happen and which we hope this will allow to be repatriated to Canada.

Mr. McCrossan: So, if they are actively taking measures to avoid spilling into tax havens and we are setting up a tax haven, you obviously had some discussions with them as to what sort of measures they would take with respect to the

[Traduction]

provincial, mais je ne les ai pas sous la main—l'Ontario suivra l'exemple du Québec et de la Colombie-Britannique en ce qui concerne l'impôt fédéral-provincial. Avez-vous eu des discussions qui vous portent à croire que l'Ontario prendra des mesures et de quel ordre seront-elles?

M. Dodge: J'ai discuté personnellement avec le sous-ministre des Institutions financières, lequel m'a dit, comme je viens de vous l'exposer, que la province désire étudier attentivement la législation fédérale, ainsi que celle du Québec et de la Colombie-Britannique, avant d'être en mesure de conseiller son ministre.

M. McCrossan: C'est tout? Aucun ressentiment à ce sujet? Il n'a pas laissé entendre que la province essaiera de son propre chef de se remettre sur un pied d'égalité?

M. Dodge: Il a dit exactement, en gros, ce que je viens de vous dire. Il ne m'a pas précisé ce que fera la province.

M. McCrossan: Avez-vous discuté avec M. Reisman ou M. Gotlieb, ou des responsables du ministère de la Justice, au sujet des conséquences éventuelles du *Trade and Tariff Act* de 1984, et notamment la Partie III?

M. Dodge: Nous en avons discuté avec M. Reisman. Nous n'en avons pas parlé avec notre ambassadeur à Washington.

M. McCrossan: Et le ministre de la Justice?

M. Dodge: Je ne pense pas que nous ayons discuté de cette question avec des représentants du ministère. Nous avons parlé avec M. Reisman et son personnel.

M. McCrossan: Pourriez-vous me dire quelle a été la réponse de M. Reisman?

M. Dodge: Selon lui, cette question ne devrait pas poser de problème. Nous ne nous en sommes pas tenus là, bien entendu. Comme le député le comprend sans doute, on ne se précipite pas dans ce genre de choses sans effectuer de nombreuses vérifications. Nous avons eu à ce sujet des discussions approfondies avec les représentants de trois organismes américains: le Trésor, la *New York Securities Commission* et le *Federal Reserve*.

M. McCrossan: Oui.

M. Dodge: Comme vous le savez, les principaux pays de l'OCDE sont confrontés au problème des refuges fiscaux vers lesquels d'important revenus sont détournés.

On peut dire sans exagérer que New York a réagi d'une façon bien particulière en adoptant des règlements concernant les opérations bancaires et que les autres pays envisagent des mesures qui, en gros, leur permettront d'éviter que ces revenus ne soient détournés ainsi vers les refuges fiscaux et nous espérons que, grâce à cette mesure, ces fonds pourront être rapatriés au Canada.

M. McCrossan: Ainsi, si les pays prennent activement des mesures pour éviter l'exode des capitaux vers les refuges fiscaux, et si nous créons un refuge fiscal, vous avez certainement dû discuter avec eux des mesures qu'ils prendront à

[Text]

operation of these international banking centres vis-à-vis U.S. business.

Mr. Dodge: Yes. I think two things. First of all, the American authorities were extremely helpful to us in terms of legislative design: what problems they have run into, where they think they have been effective, and where they have not been effective. Our work with them was really very useful, both in trying to decide how to frame a piece of legislation to implement this measure and as to what effects it might have.

We have not had discussions with others of our G-7 partners on this issue, with the exception of France. As you probably are aware, one of the regions of France is undertaking a study with a view to setting up a similar sort of legislation.

Mr. McCrossan: As for your discussions with the Treasury then, just picking them off one at a time, did they . . . ? Maybe I should move back into the tax proposals contained here. Is it proposed to give any relief from withholding tax?

Mr. Dodge: It is only Canadian currency deposits; it is not the foreign deposits.

Mr. McCrossan: Sorry. It is only Canadian currency deposits we are talking about?

The Chairman: [*Inaudible—Editor*] . . . to foreign deposits anyway, is there?

Mr. Dodge: You asked with respect to withholding tax?

Mr. McCrossan: Yes.

The Chairman: Yes.

Mr. Dodge: And we have an existing exemption with respect to Canadian currency deposits?

Mr. McCrossan: Yes. I am asking you about the situation with respect to U.S. companies that do banking in Canada.

You are saying this IBC approach only refers to Canadian dollar deposits?

Mr. Dodge: No, no. You asked me about the withholding tax?

Mr. McCrossan: Yes. So let us say there is a U.S. dollar deposit in a Canadian financial institution in one of these two centres.

Mr. Dodge: By a U.S. . . . , or by a non-national?

Mr. McCrossan: By a non-Canadian institution, U.S. or otherwise. What tax benefits would accrue to the financial organizations and to the customers as a result of this legislation, as a result of this proposal?

Mr. Dodge: Can we take that in two steps?

First, this legislation will apply an exemption from Part I income tax here for the financial institution. In doing so, for any profit the financial institution earns on taking that deposit

[Translation]

l'égard de l'exploitation de ces centres bancaires internationaux pour ce qui est des activités américaines.

M. Dodge: En effet. Il y a deux aspects en jeu. Premièrement, les autorités américaines nous ont beaucoup aidés à préparer cette mesure législative, en nous signalant les problèmes auxquels elles se sont heurtées, les mesures qui se sont révélées efficaces et celles qui n'ont servi à rien. Notre collaboration avec les États-Unis nous a été des plus utiles, tant pour établir les grandes lignes d'un projet de loi visant à mettre cette mesure en vigueur que pour envisager ses conséquences éventuelles.

Nous n'avons pas eu d'entretiens avec nos autres partenaires du Groupe des Sept à ce sujet, à l'exception de la France. Comme vous le savez sans doute, l'une des régions de ce pays a entrepris une étude dans le but d'élaborer une loi semblable.

M. McCrossan: Quant à vos discussions avec les représentants du Trésor américain, que vous avez consultés l'un après l'autre, ont-ils . . . ? Il faudrait peut-être que je revienne sur les propositions fiscales contenues dans cette mesure. Envisage-t-on de diminuer ou de supprimer les retenues pour l'impôt?

M. Dodge: Il s'agit uniquement des dépôts en dollars canadiens, non pas des dépôts en devises étrangères.

M. McCrossan: Je regrette. Nous ne parlons que des dépôts en dollars canadiens?

Le président: [*Inaudible—Éditeur*] . . . aux dépôts en devises étrangères de toute façon, n'est-ce pas?

M. Dodge: Vous avez posé une question au sujet des retenues pour l'impôt?

M. McCrossan: Oui.

Le président: C'est cela.

M. Dodge: Et les dépôts en dollars canadiens en sont exemptés?

M. McCrossan: Oui. Je vous demande ce qu'il en est pour les sociétés américaines qui font des opérations bancaires au Canada.

Vous dites que le principe du CBI ne s'applique qu'aux dépôts en dollars canadiens?

M. Dodge: Non, non. Vous m'avez posé une question au sujet des retenues pour l'impôt?

M. McCrossan: Oui. Disons qu'un dépôt en dollars américains a été effectué dans un établissement financier canadien, à l'un de ces deux centres.

M. Dodge: Par une société américaine . . . ou par un ressortissant étranger?

M. McCrossan: Par une institution non canadienne, qu'elle soit américaine ou autre. Quels avantages fiscaux ce projet de loi procurera-t-il aux organisations financières et à leurs clients?

M. Dodge: Permettez-moi de scinder la réponse en deux.

Tout d'abord, en vertu de ce projet de loi, l'institution financière sera exonérée de l'impôt sur le revenu aux termes de la Partie I. Ce faisant, si l'institution financière réalise des

[Texte]

or making that loan, it puts the financial institution in exactly the same tax position as it would be in if it conducted the operation, let us say, in the Channel Islands or the Cayman Islands. So essentially it leaves the institution indifferent as to whether it conducts that loan through an IBC here or through a branch or subsidiary, as the case may be, in one of the tax havens.

• 1545

Mr. McCrossan: With the exception of allocation of salaries, I assume it is the exact opposite position with the . . . no, maybe it is the same. You want to have the minimum amount of salaries charged to that and the maximum amount of salaries charged to the domestic operation, because they are deductible expenses under Part I.

Mr. Dodge: Yes. That would be the attempt on the part of the financial institution. What we clearly have is a set of allocation rules, because in any branch in which the IBC is located we do not say, you cannot be conducting other business in that branch.

The Chairman: Why do you not? Why do you not provide that only international business can be conducted in an international branch, so you can easily have some control over the allocation? Otherwise they take their profits and never pay tax on them, and write all their expenses against their domestic business, and win both ways.

Mr. Dodge: Mr. Chairman, that is precisely the reason to have an allocation rule: so they can only allocate such expenses to the IBC part of their business as they incur to do the IBC part of their business.

The Chairman: Why would you not make them have separate premises, with separate phone lines, separate computers, separate rental structure, completely separate operations, with separate payroll division, so you could clearly define what overhead and costs were associated with the IBC and what were associated with the other business? It would seem to me, Mr. Dodge, if you do not do that, somewhere along the line the expenses get charged to the domestic business and the profits come out tax-free. How else you run it, I do not know; but certainly you have to segregate it.

When we come to scientific research and that type of thing, the Department of Revenue makes a manufacturer or a producer segregate his research in order to get the definition. Why would you not do that with the banks? Why do you not make them do it?

Mr. Dodge: Mr. Chairman, as you are aware, we do not want to put in a measure that would cause the institutions not to be able to use it because we forced separate premises or a totally physically separate facility. That just does not make a lot of sense.

The Chairman: Mr. Dodge, all of the major banks have many offices in Vancouver and in Montreal.

[Traduction]

bénéfices en acceptant ce dépôt ou en consentant ce prêt, elle se retrouve, sur le plan fiscal, exactement dans la même situation que si l'opération se faisait, disons, dans les Îles anglo-normandes ou les Îles Caïmans. Donc, fondamentalement, peu importe pour l'institution financière que le prêt soit consenti par l'entremise d'un CBI au Canada, d'une succursale ou d'une filiale, le cas échéant, dans l'un des refuges fiscaux.

M. McCrossan: À l'exception de la répartition des traitements, je suppose que c'est tout à fait le contraire du . . . non, c'est peut-être la même chose. Vous voulez attribuer le minimum de salaires à cette activité et le maximum à l'entreprise exploitée au Canada puisqu'il s'agit de dépenses déductibles aux termes de la Partie I.

M. Dodge: En effet, c'est ce que cherchera à faire l'institution financière. Nous avons manifestement établi une série de règles en matière de répartition, puisque nous n'empêchons pas l'institution de mener d'autres activités dans la succursale qui se trouve dans le centre bancaire international.

Le président: Pourquoi pas? Pourquoi ne prévoyez-vous pas que seules les opérations internationales peuvent se faire dans une succursale internationale, ce qui vous permettra de contrôler facilement la répartition? Autrement, l'institution ne paie jamais d'impôt sur les bénéfices qu'elle réalise et elle déduit tous ses frais des revenus de l'entreprise nationale, ce qui lui permet de gagner sur tous les tableaux.

M. Dodge: Monsieur le président, c'est précisément pour cette raison que nous appliquons un règlement sur la répartition, de sorte que les institutions peuvent attribuer au CBI uniquement les dépenses qu'elles subissent pour effectuer les opérations au centre bancaire international.

Le président: Pourquoi ne les obligez-vous pas à séparer les locaux, en prévoyant des lignes téléphoniques, des ordinateurs, du matériel de location distincts, en séparant complètement les opérations, en établissant une liste de paye distincte, ce qui permettrait d'établir clairement la distinction entre les frais généraux et les coûts au centre bancaire international par rapport aux autres activités de l'institution? À mon avis, monsieur Dodge, si vous ne le faites pas, vous ne pourrez pas empêcher les frais d'être attribués à l'entreprise nationale et les bénéfices d'être exonérés d'impôt. Je ne sais pas comment vous procédez autrement; en tout cas, il faut certainement établir une distinction.

En matière de recherche scientifique et autres, le ministère du Revenu oblige le fabricant ou le producteur à séparer ses activités de recherche pour se conformer à la définition. Pourquoi ne pas procéder de la même façon pour les banques? Pourquoi ne pas les obliger à le faire?

M. Dodge: Monsieur le président, comme vous le savez, nous ne voulons pas adopter de mesure qui empêche les institutions de s'établir dans un centre bancaire international parce que nous les avons obligés à séparer leurs locaux ou à prévoir une installation tout à fait distincte. Ce n'est guère judicieux.

Le président: Monsieur Dodge, les grandes banques ont de nombreux bureaux à Vancouver et à Montréal.

[Text]

Mr. Dodge: Right.

The Chairman: So all they have to do is designate one of their offices as international and move the domestic business out and put all the international business in. There is really no cost to them. They have the facilities there. They presumably have the people in those offices. It is really a question of designating and segregating.

If you let them do the domestic business with the international business, it is a loophole.

Mr. Dodge: It sounds as if you believe all our taxpayers have nothing to do but to try to cheat the system.

The Chairman: With some of the bills that come out of the department, we would begin to believe that might be your belief as well.

Mr. Dodge: We are very used to working with allocation rules for a number of institutions, and in particular financial institutions. They have worked well in the past. We work with the institutions all the time to make sure they continue to work. We have no reason to believe they will not work under this sort of an operation.

The Chairman: Where else do tax-free allocation rules apply?

Mr. Dodge: What you are saying is where else do businesses which are essentially conducted in the same premises have to be separated.

The Chairman: No. Where else do tax-free allocation rules apply? I am not worried about taxable allocations, because there are some of those. All businesses may try to allocate amongst various parts of their operation certain overhead expenses, for management purposes. But where else do tax-free allocations occur in the act?

• 1550

Mr. Dodge: A major place where we have to carry on this sort of allocation at the moment is, let us say, in the insurance business, which segregates domestic from foreign business.

The Chairman: But you do not have tax-free allocation in that particular business.

Mr. Dodge: No, we do not—

The Chairman: We are worried about reserves only, and you do the allocation for the purpose of determining reserves. That does not have anything to do with taxes. They pay the full taxes on their business.

Mr. Dodge: They pay the full taxes on their Canadian business. That is what we are trying to do.

Mr. McCrossan: I would like to go back to the tax aspects of this. The bank is exempt from Part I of the income tax . . . I understand that.

[Translation]

M. Dodge: C'est exact.

Le président: Il leur suffit donc de réserver l'un de ces bureaux entièrement aux opérations internationales. Cela ne leur coûtera rien. Elles possèdent déjà les installations. Elles ont sans doute déjà les employés voulus. Il suffit simplement de désigner un bureau et de séparer les activités.

Si on les laisse effectuer en même temps les opérations nationales et internationales, on leur offre une échappatoire.

M. Dodge: On dirait que vous êtes convaincu que tous les contribuables n'ont qu'une idée en tête: la fraude.

Le président: Lorsqu'on voit certains bulletins publiés par le ministère, on est porté à croire que vous êtes du même avis.

M. Dodge: Le principe du règlement sur la répartition n'est pas nouveau, puisque nous l'appliquons depuis longtemps aux institutions financières notamment. Il a donné de bons résultats dans le passé. Nous collaborons en permanence avec les institutions pour nous assurer que c'est toujours le cas. Nous n'avons aucune raison de croire que ce règlement ne fonctionnera pas à l'égard de ce genre d'activité.

Le président: Dans quels autres secteurs le règlement sur la répartition des frais aux fins d'exemption d'impôt s'applique-t-il?

M. Dodge: Voulez-vous savoir dans quels autres secteurs il faut séparer les opérations qui se font dans les mêmes locaux?

Le président: Non. Dans quels autres secteurs le règlement sur la répartition des frais aux fins d'exemption d'impôt s'applique-t-il? Je ne m'intéresse pas aux secteurs imposables, car il en existe. Toutes les entreprises cherchent peut-être à répartir entre les divers secteurs de leurs activités certains frais généraux, aux fins de gestion. Mais dans la loi, dans quels autres secteurs y a-t-il répartition des frais exonérés d'impôt?

M. Dodge: Cela se fait beaucoup pour le moment dans le secteur des assurances, où l'on sépare les activités nationales et internationales.

Le président: Mais il n'y a pas de répartition exonérée d'impôt dans ce secteur?

M. Dodge: Non, nous ne . . .

Le président: Nous ne nous intéressons qu'aux réserves, et la répartition vise à les déterminer. Cela n'a rien à voir avec l'impôt. Ces entreprises paient entièrement l'impôt sur le revenu de leurs activités.

M. Dodge: Oui, de leurs activités au Canada. C'est ce que nous cherchons à faire.

M. McCrossan: Je voudrais revenir sur les aspects fiscaux de cette mesure. La banque est exemptée de l'application de la Partie I de la Loi de l'impôt sur le revenu . . . Si j'ai bien compris.

[Texte]

Mr. Dodge: The profit from the international banking centre is designated.

Mr. McCrossan: Okay. Now, let us look at it from the customer's point of view, either the borrower or the lender—the depositor. Let us look at it from the depositor's point of view. What tax advantages accrue to the depositor, if any?

Mr. Dodge: There are no tax advantages. They are presumed—

Mr. McCrossan: Okay. So there is full withholding tax on any interest that is paid on any deposit?

Mr. Dodge: Yes, just as it would be under the normal rules.

Mr. McCrossan: Yes.

Mr. Dodge: There is an exemption for the institution from Part I on the profits earned by their IBC.

Mr. McCrossan: Now, the countries that we are setting up to compete with, the Cayman Islands, the Bahamas, and so on, what are their tax withholding rules on interest on deposits?

Mr. Dodge: I would have to pass on it to Allan or to Brian, to comment on that specifically.

Mr. McCrossan: Let me phrase it another way. Why would a customer deposit money in a Canadian institution if there is withholding tax, as opposed to a Cayman Islands institution, where there is no withholding tax?

Mr. Dodge: I am sorry if I confused you earlier. Under our existing rules—

Mr. McCrossan: Yes.

Mr. Dodge: —if a foreigner has a deposit in U.S. dollars sitting in Toronto, there is no withholding tax on that.

Mr. McCrossan: I see. Okay. And that is any foreign currency deposit?

Mr. Dodge: Any foreign currency deposit—

Mr. McCrossan: There is another—

Mr. Dodge: —of a non-resident, clearly.

Mr. McCrossan: Of a non-resident. Okay.

Now, with respect to Canadians depositing in U.S. institutions, there is withholding tax.

Mr. Dodge: In respect of?

Mr. McCrossan: In respect of interest on foreign currency deposit—sorry, I guess it is interest on U.S. dollar deposits.

Mr. Dodge: On U.S. dollar deposits?

Mr. McCrossan: Yes.

Mr. Dodge: Yes, because that is income earned within the United States.

[Traduction]

M. Dodge: Les bénéfices provenant du centre bancaire international sont désignés.

M. McCrossan: D'accord. Voyons ce qu'il en est du point de vue du client, c'est-à-dire l'emprunteur ou le prêteur, soit le déposant. Examinons la question sous l'angle du déposant. Quels avantages fiscaux en retire-t-il, le cas échéant?

M. Dodge: Il n'y a pas d'avantages fiscaux. Ils sont censés...

M. McCrossan: Très bien. Donc l'intérêt payé à l'égard de tout dépôt est assujéti totalement aux retenues pour l'impôt?

M. Dodge: Oui, tout comme en vertu du règlement normal.

M. McCrossan: Oui.

M. Dodge: La partie 1 de la loi ne s'applique pas aux bénéfices réalisés au centre bancaire international par une institution.

M. McCrossan: Bon, les pays auxquels nous nous apprêtons à livrer concurrence, c'est-à-dire les îles Caïmans, les Bahamas et ainsi de suite, quels règlements en matière de retenue d'impôt appliquent-ils aux intérêts sur les dépôts?

M. Dodge: Je vais demander à Allan ou à Brian de répondre à cette question précise.

M. McCrossan: Permettez-moi de la formuler autrement. Pourquoi un client ferait-il un dépôt dans une institution canadienne s'il y est assujéti à une retenue pour l'impôt, ce qui ne sera pas le cas s'il fait affaire avec une banque des îles Caïmans qui ne retient pas d'impôt?

M. Dodge: Je suis désolé si j'ai embrouillé les choses un peu plus tôt. En vertu du règlement actuel...

M. McCrossan: Oui.

M. Dodge: ... si un étranger fait un dépôt en dollars américains dans une banque de Toronto, il n'y a pas de retenue d'impôt.

M. McCrossan: Je vois. Très bien. Et il en va de même pour tout dépôt en devises étrangères?

M. Dodge: Tout dépôt en devises étrangères...

M. McCrossan: Il y a un autre...

M. Dodge: ... effectué par un non-résident, cela va sans dire.

M. McCrossan: Par un non-résident. D'accord.

Or, les retenues d'impôt s'appliquent aux dépôts effectués par des Canadiens dans les institutions américaines.

M. Dodge: Sur quoi?

M. McCrossan: Sur l'intérêt gagné sur les dépôts en devises étrangères—pardon, je suppose qu'il s'agit de l'intérêt sur les dépôts en dollars américains.

M. Dodge: Sur les dépôts en dollars américains?

M. McCrossan: Oui.

M. Dodge: Oui, puisqu'il s'agit d'un revenu gagné aux États-Unis.

[Text]

Mr. McCrossan: In the United States. So from the point of view of the depositor, then, the depositor can deposit money and have no withholding tax in Canada?

Mr. Dodge: No change from—

Mr. McCrossan: No change.

Mr. Dodge: For the depositor, no change from the existing rules.

Mr. McCrossan: Okay.

The Chairman: Canadian deposits are now exempt, are they not, from withholding tax? Canadian currency deposits for non-residents are now exempt.

Mr. Dodge: Yes, as long as they are non-residents.

The Chairman: I am saying non-residents do not pay withholding tax.

Mr. Dodge: Right.

The Chairman: Interest paid to non-residents from any kind of deposit, from now on, is not subject to withholding tax. Is that not the intent?

Mr. Dodge: As long as those deposits—is it a five-year term, Brian?—are not repayable within five years.

The Chairman: Oh, you mean short-term deposits have withholding tax then?

Mr. Dodge: Yes, normal deposits—

The Chairman: Under the existing law, if I make a debenture loan to a private Canadian company, in excess of five years, there is no withholding tax on that debenture loan.

Mr. Dodge: Right.

The Chairman: Now, what changes are you making in withholding taxes?

Mr. Dodge: There is no change to withholding tax under this proposal.

The Chairman: No changes at all?

Mr. Dodge: There is no change to Canadian withholding taxes.

The Chairman: Are you sure of that? That is not what I was told before.

• 1555

Mr. Brian Ernewein (Tax Policy Officer, Tax Policy-Legislation Division, Department of Finance): The existing rules are that there is no non-resident withholding tax on interest paid on foreign currency deposits.

Mr. McCrossan: Regardless of term.

Mr. Ernewein: Regardless of term, provided it is deposited with a bank or some other financial institution.

[Translation]

M. McCrossan: Aux États-Unis. Du point de vue du déposant, donc, il peut faire un dépôt sans payer retenue d'impôt au Canada?

M. Dodge: Il n'y a aucun changement . . .

M. McCrossan: Aucun changement.

M. Dodge: Pour le déposant, il n'y a aucun changement par rapport au règlement en vigueur.

M. McCrossan: Très bien.

Le président: Si je comprends bien, les dépôts en dollars canadiens sont actuellement exemptés de la retenue pour l'impôt? Les dépôts en dollars canadiens effectués par des non-résidents ne sont pas assujettis à cette retenue.

M. Dodge: En effet, à condition d'être faits par des non-résidents.

Le président: Ce que je dis, c'est que les non-résidents ne sont pas assujettis à la retenue.

M. Dodge: C'est exact.

Le président: L'intérêt que touchent les personnes non résidentes sur n'importe quel dépôt ne sera désormais pas assujetti à la retenue. Est-ce là l'objet de cette mesure?

M. Dodge: À condition que ces dépôts ne soient pas remboursables avant cinq ans—c'est bien cela, Brian?

Le président: Oh, vous voulez dire que les dépôts à court terme son assujettis à la retenue?

M. Dodge: Oui, les dépôts courants . . .

Le président: Aux termes de la loi actuelle, si je consens un prêt obligataire à une entreprise privée canadienne, pour une durée d'au moins cinq ans, il n'est pas assujetti à la retenue.

M. Dodge: C'est exact.

Le président: Quels changements apportez-vous aux retenues d'impôt?

M. Dodge: Aucun en vertu de la proposition à l'étude.

Le président: Aucun changement?

M. Dodge: Nous n'avons prévu aucune modification aux retenues pour l'impôt canadien.

Le président: En êtes-vous certain? Ce n'est pas ce que l'on m'a dit auparavant.

M. Brian Ernewein (agent de la politique fiscale, Politique de l'impôt-Division de la législation, ministère des Finances): En vertu du règlement en vigueur, les personnes non résidentes ne sont pas assujetties à la retenue sur l'intérêt gagné sur des dépôts en devises étrangères.

M. McCrossan: Quelle que soit la durée du dépôt.

M. Ernewein: Quelle que soit la durée, à condition que le dépôt soit fait dans une banque ou une autre institution financière.

[Texte]

There is a non-resident withholding tax on Canadian currency deposits of non-residents, with the exception that a five-year limitation long-term debt is exempt.

The provision we are intending to implement as part of the proposal is that Canadian currency deposits of non-residents that are placed in an international banking centre, and accordingly re-lent outside the country, will be exempt from the withholding tax in the same way that Canadian currency deposits in off-shore branches of the banks are now exempt.

The Chairman: We said that originally.

Mr. McCrossan: Summarizing this with respect to deposits by U.S. persons or corporations... We have heard evidence, certainly from Montreal, that they anticipate the major source of their deposits would be from the U.S. And certainly Vancouver is also looking at—well, more from the Pacific rim—some in U.S. dollars, because there is evidence of business being repatriated up from California. Is there a commitment being given to the U.S. government with respect to reporting?

Mr. Dodge: Specifically related to this?

Mr. McCrossan: Yes.

Mr. Dodge: No, not specifically related to this. Clearly the Revenue department continues to work with U.S. authorities on reporting requirements on both sides of the border. And through the normal course of discussions—

Mr. McCrossan: Is there any automatic reporting now of interest on U.S. dollar deposits by U.S. residents, corporate or individual?

Mr. Dodge: No. At the moment we do not have automatic reporting. In the treaty we do have exchange of information provisions, and clearly we continue to work with the U.S. authorities to ensure there is not avoidance activity going on.

The Chairman: What happens is the U.S. authority has to say, it is John Brown; can you tell us what has been paid to John Brown at such and such an address? Then you co-operate with them by giving them the information on John Brown. You do not automatically report all payments of interest made by banks to U.S. residents.

Mr. Dodge: Correct.

Mr. McCrossan: In the situation of either a U.S. corporation or an individual having a choice of borrowing money in the United States from a branch of a Canadian bank in New York City versus borrowing it from the same Canadian bank in Montreal or Vancouver, if the operation is done in New York City or L.A., or any of their international banking centres, they are exempted from—well, it is domestic actually, so they are not exempted at all. The whole operation is subject to U.S. domestic taxation. The bank is taxed on its operation because it is a U.S. operation lending to U.S. citizens. It pays full corporate tax on the transaction. Is that right?

[Traduction]

Les non-résidents sont assujettis à la retenue sur les dépôts en dollars canadiens, sauf s'il s'agit d'un dépôt d'une durée de cinq ans ou plus, auquel cas il y a exemption.

En vertu de la disposition contenue dans cette proposition, les dépôts en dollars canadiens effectués par des non-résidents dans un centre bancaire international, et qui servent donc à consentir d'autres prêts à l'étranger, seront exonérés de la retenue au même titre que les dépôts en dollars canadiens effectués dans les succursales des banques, situées à l'étranger.

Le président: C'est ce que nous avons dit au départ.

M. McCrossan: Pour résumer, en ce qui concerne les dépôts effectués par des sociétés ou des particuliers américains... Selon les témoignages que nous avons reçus, en tout cas de Montréal, les institutions s'attendent que l'essentiel de leurs dépôts proviennent des États-Unis. À Vancouver, on s'attend également à certains dépôts en dollars américains—même si la majorité provient des pays en bordure du Pacifique—car il semble que certaines opérations soient rapatriées depuis la Californie. A-t-on pris un engagement envers le gouvernement américain en matière de déclaration?

M. Dodge: Précisément à ce propos?

M. McCrossan: Oui.

M. Dodge: Non, pas précisément dans ce domaine. Le ministre du Revenu continue évidemment à collaborer avec les autorités américaines à l'égard d'un système de déclaration obligatoire des deux côtés de la frontière. Et dans le cours normal des discussions...

M. McCrossan: Les résidents américains, qu'il s'agisse de sociétés ou de particuliers, sont-ils actuellement tenus de déclarer automatiquement les intérêts gagnés sur les dépôts en dollars américains?

M. Dodge: Non. Pour le moment, il n'existe pas de système de déclaration automatique. L'entente contient des dispositions en matière d'échange de renseignements et il va sans dire que nous continuons à collaborer avec les autorités américaines pour empêcher l'évitement fiscal.

Le président: Autrement dit, si le gouvernement américain vous demande combien d'intérêt a été payé à John Brown, à telle adresse, vous coopérez avec lui en lui fournissant les renseignements sur cet individu. Vous ne déclarez pas automatiquement tous les intérêts payés par des banques à des résidents américains.

M. Dodge: C'est exact.

M. McCrossan: Prenons le cas d'une société ou d'un particulier américain qui a le choix entre emprunter aux États-Unis, à une succursale d'une banque canadienne située à New York, et emprunter à la même banque canadienne à Montréal ou à Vancouver. Si l'opération se fait à New York ou à Los Angeles, ou à n'importe lequel de leurs centres bancaires internationaux, les intérêts sont exonérés de—en fait, il s'agit d'une opération nationale qui ne fait donc pas l'objet d'une exemption. Toute l'opération est assujettie à la fiscalité américaine. La banque est imposée sur ses revenus car il s'agit d'une entreprise américaine qui prête de l'argent à des citoyens

[Text]

Mr. Dodge: It is paying tax on its income, some of which is derived from that transaction.

Mr. McCrossan: So it would be advantageous for the Canadian bank to take business it is currently doing through a branch in New York City and do the same loan through a branch in an IBC in either Montreal or Vancouver. They would be able to offer preferential terms.

Mr. Dodge: No. I mean—

Mr. McCrossan: Why not?

Mr. Dodge: What this does is to make the same relationship which would apply between that loan being made in New York versus the Cayman Islands.

Mr. McCrossan: No. Sorry. If a U.S. corporation—IBM in whatever the city is up the Hudson River—wants to borrow money from the Royal Bank in New York City... It is a domestic U.S. corporation borrowing from a domestic branch regulated in the United States. It is not an international banking transaction. There is full tax paid by the Royal Bank in the United States on that operation, so their terms of loan would reflect the fact that it is a fully taxable transaction. Suppose the same transaction is done, and instead it is done in Montreal. Since there is no corporate tax payable on the transaction, by virtue of doing it in Montreal, the Royal Bank can offer preferential terms compared to doing it through their New York branch.

• 1600

Mr. Dodge: As they can now offer in the Cayman Islands—

Mr. McCrossan: Yes.

Mr. Dodge: —as against their New York branch.

Mr. McCrossan: Yes. But there is a little difference between offering it through the Cayman Islands subsidiary, I suppose, as opposed to the parent operation in Canada in terms of the guarantees.

Mr. Dodge: For most banks Cayman Islands is a branch, I believe.

Mr. McCrossan: A branch rather than a subsidiary.

Mr. Dodge: That is not true in Barbados, but that is true in the Cayman Islands or the Channel Islands.

Mr. McCrossan: Is the U.S. concerned about the fact that Canadian branches will in effect be soliciting business in the United States and processing it in Canada and undermining their tax base?

Mr. Dodge: No more concerned than they are about international banks soliciting business in the United States and running it through the Cayman Islands or any other tax havens.

[Translation]

américains. Elle paie donc la totalité de l'impôt sur le revenu des sociétés à l'égard de cette opération. Est-ce exact?

M. Dodge: Elle paie l'impôt sur son revenu qui provient en partie de cette opération.

M. McCrossan: Il serait donc avantageux pour la banque canadienne, au lieu d'effectuer une opération par l'entremise d'une succursale à New York, de consentir le même prêt par l'entremise d'une succursale dans un centre bancaire international situé à Montréal ou à Vancouver. Cela lui permettra d'offrir des conditions préférentielles.

M. Dodge: Non. Ce que je veux dire...

M. McCrossan: Pourquoi pas?

M. Dodge: Le rapport est le même que s'il s'agissait d'un prêt consenti à New York plutôt que dans les îles Caïmans.

M. McCrossan: Non. Je regrette. Si une société américaine—disons IBM dont le siège est situé dans une ville le long du Hudson—veut emprunter des fonds à la Banque royale à New York... Il s'agit d'une société américaine qui emprunte à une succursale nationale assujettie à la réglementation américaine. Il ne s'agit pas d'une opération bancaire internationale. La Banque royale est pleinement imposée aux États-Unis sur cette opération, et elle en tient compte en fixant les conditions du prêt. Supposez que la même opération se fasse mais cette fois-ci à Montréal. La transaction n'étant pas assujettie à l'impôt sur les sociétés, puisqu'elle se fait à Montréal, la Banque royale pourra offrir des conditions préférentielles qu'elle ne pourra pas offrir à sa succursale de New-York.

M. Dodge: Comme elle le fait actuellement dans les îles Caïmans...

M. McCrossan: Oui.

M. Dodge: ... par opposition à sa succursale de New-York.

M. McCrossan: Oui. Toutefois, il y a une petite différence sur le plan des garanties, je suppose, selon que le prêt est consenti par la filiale des îles Caïmans ou par la société-mère au Canada.

M. Dodge: Dans la plupart des cas, sauf erreur, les banques ont une succursale aux Îles Caïmans.

M. McCrossan: Une succursale plutôt qu'une filiale.

M. Dodge: Il n'en va pas ainsi à la Barbade, mais c'est le cas dans les îles Caïmans ou les îles Anglo-Normandes.

M. McCrossan: Les États-Unis s'inquiètent-ils à l'idée que les succursales canadiennes attireront des activités des États-Unis qu'elles traiteront au Canada, ce qui rognera sur leur assiette fiscale?

M. Dodge: Cela ne les inquiète pas plus que de voir des banques internationales attirer des activités des États-Unis pour les gérer dans leurs succursales des îles Caïmans ou de tout autre refuge fiscal.

[Texte]

The Chairman: First of all, is that right, Mr. Dodge? Is it not easier to obtain deposits to be deposited in Canada, a member of the G-7, in the head office or a very senior branch office of a Canadian bank in Canada? Is that not the easiest place to solicit deposits?

It is sometimes difficult to solicit deposits in tax havens because people always have that queezy feeling of what might happen. Is it not easier to solicit them, in your view, in Canada than solicit them there if the tax implications are the same?

Mr. Dodge: One would hope that at least it is sufficiently easier that business which is currently run through the Channels or the Caymans would indeed come back to Montreal.

The Chairman: Sure.

Mr. Dodge: That margin of easiness we hope is there and, indeed, that is what the financial community is for.

The Chairman: That is the guts of the thing.

The concept is that once you have money you can then lend money. The more money you have on deposit, because on these things you can only lend what you have on deposit so you have to go and raise your deposits offshore to make your offshore loans; they have to match.

Mr. Dodge: That is right. They have to match daily.

The Chairman: Daily?

Mr. McCrossan: So you are saying—and this surprises me—that the Treasury and the Federal Reserve have been consulted and do not have a problem with this. They place no sort of indication that if it exceeds \$1 billion, \$2 billion, \$7 billion or \$10 billion, some level of domestic U.S. business being done in Canadian institutions, that they would be concerned?

Mr. Dodge: Let me say to you “do not” is a very, very strong term. They have not indicated concern to us.

Mr. McCrossan: Now, under the 1984 act, the Trade and Tariff Act, I believe a complaint can be made by the USTR or by a congressman or senator, or indeed by a business which feels that its domestic business has been unfairly dealt with as a result of an unfair, discriminatory trade practice and so on. Are we liable, as in the softwood lumber case, to a bank that loses a customer—I do not care, Manufacturers Hanover, somebody—loses a customer in New York, they consider unfairly to Toronto, launching an inquiry under this act, under the fast-track procedure?

Mr. Dodge: Sir, your question is ... Could you repeat the initial part of your question?

Mr. McCrossan: No. I am just saying, is it not true that any institution which feels it has been discriminated against unfairly as a result of our setting up this can launch an investigation under this act and it calls for a fast-track procedure with a report to Congress?

[Traduction]

Le président: Tout d'abord, est-ce exact, monsieur Dodge? N'est-il pas plus facile d'inciter les déposants à effectuer des dépôts au Canada, pays membre du Groupe des Sept, au siège social ou dans une très grosse succursale d'une banque canadienne au Canada? N'est-ce pas l'endroit le plus facile pour attirer des dépôts?

Il est parfois difficile d'inciter les gens à faire des dépôts dans les refuges fiscaux car ils éprouvent toujours quelque crainte pour l'avenir. N'est-il pas plus facile de les attirer au Canada que dans ces pays-là, à votre avis, si les conditions sont les mêmes, sur le plan fiscal?

M. Dodge: Il faut espérer que c'est au moins assez facile pour que les opérations qui se font actuellement dans les îles Anglo-Normandes ou les Caimans reviennent à Montréal.

Le président: Bien sûr.

M. Dodge: Cette marge de facilité existe, du moins nous l'espérons, et c'est ce que souhaite le milieu financier.

Le président: C'est ce qui est au coeur du problème.

Lorsqu'on a des fonds, on peut en prêter. Plus l'on a de fonds en dépôt, car dans ce genre d'institution, on ne peut prêter que ce que l'on a en dépôt, et c'est pourquoi il faut augmenter les dépôts à l'étranger pour consentir des prêts à l'étranger; le montant des prêts et des dépôts doit correspondre.

M. Dodge: C'est exact. Il doit correspondre jour après jour.

Le président: Jour après jour?

M. McCrossan: Vous dites donc—et cela me surprend—que le Trésor américain et le *Federal Reserve* ont été consultés et que cela ne leur pose pas de problème. Ils ne semblent pas s'inquiéter même si les opérations américaines qui se font dans des institutions canadiennes dépassent 1, 2, 7 ou 10 milliards de dollars?

M. Dodge: Je n'irais pas jusqu'à dire que cela ne leur pose pas de problème, mais ils ne nous en ont pas parlé.

M. McCrossan: Or, aux termes de la loi de 1984, le *Trade and Tariff Act*, une plainte peut être déposée par le USTR, un membre du Congrès ou un sénateur, ou encore par une entreprise qui estime que ces opérations intérieures ont fait l'objet d'un traitement injuste en raison de pratiques commerciales discriminatoires et injustes et ainsi de suite. Sommes-nous responsables, comme dans l'affaire du bois d'oeuvre, envers une banque qui perd un client à New-York—peu m'importe qu'il s'agisse de *Manufacturers Hanover*, ou autre—si ce client passe à Toronto dans des conditions qu'elle estime injustes, et qui demande une enquête aux termes de cette loi en vertu de la procédure accélérée?

M. Dodge: Monsieur, votre question est ... Pouvez-vous répéter le début de la question?

M. McCrossan: Non. Je dis simplement: n'est-il pas vrai qu'une institution qui estime avoir été traitée de façon injuste à la suite des mesures que nous prenons, pourra demander la tenue d'une enquête aux termes de cette loi, en invoquant la procédure accélérée qui prévoit un rapport au Congrès?

[Text]

Mr. Dodge: The traditional trade remedies are indeed open.

• 1605

Mr. McCrossan: Under the shakes and shingles and the softwood lumber, it was not the administration. It was not the fed or the treasury that launched the action; it was the United States industry, either collectively or individually. Under this particular act, do they not have the right to launch such an investigation?

Mr. Dodge: Under U.S. trade legislation, as I know the committee is painfully aware, U.S. residents and U.S. corporations that feel aggrieved have recourse to a number of remedies and there would be no reason to believe they could not take action under those existing remedies. However—

Mr. McCrossan: Let me just read you two sections of this act.

Mr. Dodge: Can I just go on to point out—

Mr. Cassidy: As a supplementary, I really am concerned because Mr. McCrossan used this line of questioning last night as well. Is it not the case that the Channel Islands, which are not an independent country but part of the United Kingdom, offer tax haven provisions which, if anything, exceed those being proposed here but in all the years that has been done there has not been retaliatory action by the United States?

Mr. Dodge: That is precisely the point I was going to go on to make.

Mr. McCrossan: [*Inaudible—Editor*] ... there are Channel Islands to retaliate against.

Mr. Cassidy: Like hell there is not. It is a huge tax haven. I think that is correct, is it not? Mr. Dodge can help us, but ...

Mr. Dodge: I think it is fair to say that all the developed countries worry about these sorts of tax havens and we do look for ways to try to avoid revenue being spilled into those havens.

Mr. Cassidy: But all I am saying is that the Channel Islands, though, have banking facilities similar to what might be offered in Montreal or Vancouver—

Mr. Dodge: Absolutely.

Mr. Cassidy: —and that they have substantial offshore deposits, and yet they have not provoked the kind of retaliation that Mr. McCrossan seems to feel is the only major issue in front of the committee. That is why I am concerned about the line of questioning.

Mr. Dodge: The hon. member is absolutely correct. Recourse under the existing trade remedies in the United States has not been sought against the tax haven operations anywhere in the world.

Mr. Cassidy: Including the U.K. and other developed countries.

[Translation]

M. Dodge: Les recours commerciaux traditionnels sont toujours possibles.

M. McCrossan: Dans le cas des bardeaux et du bois d'oeuvre, ce n'est pas le gouvernement qui a déclenché l'affaire. L'initiative n'est venue ni du gouvernement fédéral ni du Trésor américain, mais bien des entreprises des États-Unis, à titre collectif ou individuel. Aux termes de la loi en question, n'ont-elles pas le droit de déclencher cette enquête?

M. Dodge: Aux termes de la législation commerciale des États-Unis, comme les membres du Comité l'ont appris à leurs dépens, les sociétés et les résidents américains qui se sentent lésés ont divers moyens de recours et il n'y a aucune raison de croire qu'ils ne s'en serviront pas. Cependant ...

M. McCrossan: Si vous le permettez, je voudrais lire deux articles de cette loi.

M. Dodge: Ce que je voudrais ajouter ...

M. Cassidy: À titre de question supplémentaire, je suis très préoccupé car M. McCrossan a déjà posé le même genre de questions hier soir. N'est-il pas vrai que les Îles Anglo-Normandes, qui ne sont pas un pays indépendant mais qui font partie du Royaume-Uni, offrent des conditions de refuge fiscal qui, entre autres, sont plus avantageuses que celles que nous proposons aujourd'hui, mais que les États-Unis n'ont jamais exercé de représailles durant toutes les années où cela s'est fait?

M. Dodge: C'est exactement ce que je voulais dire.

M. McCrossan: [*Inaudible—Éditeur*] ... ils peuvent exercer des représailles contre les îles Anglo-Normandes.

M. Cassidy: Mais absolument pas! C'est un énorme refuge fiscal. C'est vrai, n'est-ce pas? M. Dodge peut nous aider, mais ...

M. Dodge: On peut dire sans exagérer que tous les pays industrialisés s'inquiètent au sujet de ce genre de refuges fiscaux et nous cherchons des moyens d'empêcher les revenus d'être canalisés vers ces refuges.

M. Cassidy: Je disais simplement que les îles Anglo-Normandes ont des institutions bancaires semblables à celles de Montréal ou de Vancouver ...

M. Dodge: Sans aucun doute.

M. Cassidy: ... et qu'elles détiennent d'importants dépôts de non-résidents, et pourtant elles n'ont pas fait l'objet de représailles, ce qui, selon M. McCrossan, semble constituer le principal problème à résoudre par le Comité. C'est pourquoi l'orientation de ses questions me préoccupe.

M. Dodge: Le député a tout à fait raison. Personne n'a jamais invoqué les recours commerciaux existant aux États-Unis à propos des opérations effectuées dans les refuges fiscaux du monde entier.

M. Cassidy: Y compris le Royaume-Uni et d'autres pays industrialisés.

[Texte]

Mr. Dodge: That is right.

Mr. McCrossan: Under this act, section 302, statement of purpose, which is the International Trade and Investment Act,

The purpose is to enhance the free flow of foreign direct investment through negotiations of agreements, both bilateral and multilateral, which reduce or eliminate the trade distortion effects of certain investment-related measures.

Under provisions relating to international trade in services specifically, it sets up action the USTR must take if there is an allegation of unfair practice by foreign governments or companies in a service sector, and then, just skipping down three paragraphs:

... including tax treatment of services with particular emphasis on the effect of United States taxation on the international competitiveness of United States firms and exports.

The act specifically says that something like this falls under the ambit of the act. Your assessment is that, notwithstanding that it falls under the ambit of the act, no one is going to invoke it.

Mr. Dodge: What I hope I said was that existing tax haven banking operations have not been pursued under this legislation so we have no reason to believe, following past experience only, that will create a problem for us. As I said, any U.S. resident is free, has the remedy machinery available to him. So that is not an absolute guarantee that nothing could ever happen in the future; but, if we look at history to now, it has not been a problem.

Mr. McCrossan: Thank you.

Mr. Chairman, you have been very generous with the time.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman.

• 1610

I think the officials probably know that, up to now, the only cost-benefit analysis that has been made available to us is the Rasminsky-Lawson report, which proposed an alternative, but which in effect said that the tax forgone, as a result of IBC, would not be compensated for by other advantages. And there was a similar study, of which we have an expurgated edition. This was done in the Department of Finance earlier—I believe in 1983—and this also reached the same conclusion.

So all we have had at the moment are two studies that say an IBC is not cost effective. What has been done since then? Are you able to give us documents today? Are you able to give us clear statements, the expected volume of business as a result of this—the number of jobs to be created, the amount of tax that will be forgone, and, if so, can you explain why the Department of Finance has changed its position 180 degrees?

[Traduction]

M. Dodge: C'est exact.

M. McCrossan: L'objet de la loi est défini à l'article 302 du *International Trade and Investment Act*.

La loi vise à favoriser la libre circulation des investissements étrangers directs grâce à la négociation d'ententes bilatérales et multilatérales qui réduisent ou suppriment les conséquences néfastes pour le commerce de certaines mesures touchant les investissements.

Aux termes des dispositions relatives aux échanges internationaux dans le secteur des services précisément, la loi définit les mesures que l'USTR doit prendre en cas d'accusation de pratique injuste de la part de gouvernements étrangers ou de sociétés dans un secteur de service. Puis, si l'on se reporte trois paragraphes plus loin:

... y compris le traitement fiscal des services en tenant compte notamment de l'incidence de la fiscalité des États-Unis sur la compétitivité internationale des entreprises et des exportations américaines.

Il est bien stipulé dans la loi que ce genre de mesures tombent sous sa portée. D'après vous, malgré cela, personne ne va invoquer la loi.

M. Dodge: Ce que j'ai dit, du moins je l'espère, c'est que les opérations bancaires qui se font actuellement dans un refuge fiscal n'ont pas fait l'objet de représailles aux termes de cette loi et il n'y a donc aucune raison de croire, d'après l'expérience passée, que cela nous posera un problème. Je le répète, tout résident américain est libre d'agir et il a ce recours à sa disposition. Il n'y a donc aucune garantie absolue que rien ne se produira jamais à l'avenir mais, jusqu'ici, il n'y a pas eu de problème.

M. McCrossan: Je vous remercie.

Monsieur le président, vous nous avez accordé beaucoup de temps.

Le président: Vous avez la parole, mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président.

Les fonctionnaires doivent savoir que la seule analyse de rendement dont nous disposons jusqu'à présent, c'est le rapport Rasminsky-Lawson, qui proposait une autre option, mais revenait à dire que le manque à gagner fiscal entraîné par la création des centres bancaires internationaux ne serait pas compensé par d'autres avantages. Il y a aussi eu une étude analogue dont nous avons une version expurgée. Elle a été réalisée avant par le ministère des Finances, en 1983 je crois, et elle aboutissait aussi à la même conclusion.

Nous avons donc pour l'instant deux études qui concluent qu'un centre bancaire international n'est pas rentable. En a-t-on fait d'autres depuis? Avez-vous des documents à nous soumettre aujourd'hui? Pouvez-vous nous présenter des affirmations claires, nous donner une idée du volume d'affaires prévu, le nombre d'emplois à créer, le montant du manque à gagner fiscal et, dans l'affirmative, pouvez-vous expliquer

[Text]

Mr. Dodge: Let me first say that the report to which you refer, of Messrs. Rasminsky and Lawson, was done for us. It was not done against a particular piece of legislation, so we had not given them the draft of the legislation, which you have before you today, and said, please look at it in that light. So to say that this is a 180-degree change is not correct.

However, let me deal with the issue, because it is very important, and we have spent a lot of time on it. First of all, in respect of revenue cost, there is often an assumption that this is revenue which we are forgoing, that we are giving away revenue that is currently being collected. The whole objective, as you are aware, of our proposed piece of legislation, is not to give away revenue that we are currently collecting, but rather to say to the institutions, what you are currently doing offshore, free of tax, is because the Channel Islands or the Cayman Islands imposes no tax on the profits from that activity. We will now let you do this, in an international banking centre in Montreal or Vancouver, under exactly the same tax consequences as if you had done it abroad.

On that business that is repatriated from offshore, clearly there is no tax consequence. Even if we had one job, and one job only, as a result of making that change, the cost:benefit ratio would be infinite; one over zero is an infinite number.

The next question that I will move to, because I know you are going to ask it: What assurance have we that there will be no displacement of activity, which is currently done in Canada, in order to achieve those benefits? Foreign activity that is currently carried out in Canada—one has to ask why that is done here rather than run through the Channel Islands or the Cayman Islands. It is very inexpensive for the banks to run the activity through those centres at the moment.

• 1615

There are a lot of reasons why the activity may be carried out in Toronto at the moment. Toronto is, along with New York or London, a major financial centre, where a lot of other things are going on as well. So it may be very convenient and important for that foreigner to make that loan from Toronto or from a Toronto branch rather than from the Cayman Islands or the Channel Islands or wherever. We think the amount of that activity that is likely to move—and there is some; some of that type of activity is currently done in Canada—because of this proposed legislation is no greater than the activity which would move under existing rules to the Caymans or to the Channel. There is no real reason for that movement.

Thus, at least as far as we can see, the potential for loss of current Part I tax base is indeed very, very small. So I cannot come today before you and give you an ironclad guarantee that

[Translation]

pourquoi le ministère des Finances a fait complètement volte-face?

M. Dodge: Je vous précise tout d'abord que c'est nous qui avons commandé ce rapport dont vous parlez, le rapport de MM. Rasminsky et Lawson. Il n'a pas été réalisé dans le contexte d'une mesure législative particulière, c'est-à-dire que nous ne leur avons pas donné le projet de loi que vous avez sous les yeux aujourd'hui en leur disant d'étudier la question sous cet angle. Il n'est donc pas exact de dire que le ministère a fait complètement volte-face.

Je reviens toutefois à la question, car elle est très importante et nous y avons consacré beaucoup de temps. Premièrement, pour le manque à gagner fiscal, on a souvent tendance à s'imaginer qu'il s'agit de recettes auxquelles nous renonçons, de recettes que nous percevons déjà et dont nous faisons cadeau. Or tout le but de la mesure que nous proposons, comme vous le savez, n'est pas de faire une croix sur des rentrées fiscales que nous avons actuellement, mais au contraire de dire aux institutions qu'elles vont désormais pouvoir effectuer dans un centre bancaire international à Montréal ou à Vancouver dans les mêmes conditions fiscales qu'à l'étranger, le genre d'opérations ou de transactions qu'elles effectuent actuellement à l'étranger, en franchise d'impôt, parce que ces opérations sont exonérées d'impôt dans les îles anglo-normandes ou aux îles Caïmans.

Il n'y aura donc manifestement aucune conséquence fiscale en ce qui concerne les affaires rapatriées de l'étranger. Même si ce changement n'entraînait la création que d'un emploi, d'un seul emploi, le rapport coût-avantages serait infini puisque le rapport de un à zéro est infini.

Je passe à la question suivante, puisque je sais que vous allez la poser: quelle garantie avons-nous qu'il n'y aura pas de déplacement des activités actuellement au Canada, pour profiter de ces avantages? Il faut se demander pourquoi certaines activités internationales s'effectuent actuellement au Canada plutôt que dans les îles anglo-normandes ou aux îles Caïmans. Il est vraiment très économique pour les banques de se servir de ces centres pour l'instant.

Pour l'instant, il y a une foule de bonnes raisons pour fonctionner à partir de Toronto. Toronto, comme New York ou Londres, est un grand centre financier où il se passe en même temps des tas d'autres choses. Il peut donc être très pratique ou très important pour un étranger d'obtenir un prêt à partir de Toronto ou d'une succursale située à Toronto plutôt que des îles Caïmans ou des îles anglo-normandes ou autres. À notre avis, le déplacement d'activités de ce genre—et il y en a, il y a actuellement des activités de ce genre au Canada—que risque d'entraîner la mesure proposée ne devrait pas représenter un volume supérieur à celui des activités qui sont transférées aux Caïmans ou aux îles anglo-normandes dans le cadre de la réglementation actuelle. Il n'y a pas de véritables raisons pour un tel mouvement.

Par conséquent, pour autant que nous puissions en juger, le potentiel d'érosion de l'assiette fiscale correspondant à la Partie I est en fait extrêmement minime. Je ne peux évidem-

[Texte]

no deposit a foreigner has in Toronto might move to Montreal. I cannot give that guarantee; and I do not think anyone could give an absolutely ironclad guarantee. But our analysis indicates the incentive for that deposit to move because we have made this change is indeed no greater than the incentive there for the deposit to be booked in the Caymans or in the Channel at the present time.

So we hope to get back some of that business which has gone abroad. Our consultations with the financial institutions indicate they would probably move back some of that business. That will mean some additional employment. I would be less than honest if I were to come to you and say it is 101.7 jobs, because one cannot quantify it that precisely. But we think there is some activity that would move back. Indeed, some of our own Canadian institutions have indicated to us that for a lot of reasons they think they will be disposed to move some activity back, if only because they can keep a closer eye on it, as the chairman said earlier.

Miss Nicholson: That was a rather lengthy way of saying no, we do not have a cost-benefit analysis; we are hopeful, but we have no facts.

There is a reference in the Minister's statements to monitoring; and I think this follows up directly from the vagueness of the answer, because the Minister in effect says they will monitor after the event to see if this really is applying to new business. Why do it that way? Why put the thing in, hope it will be all right, and monitor to see if there are problems? Why not have some clear guidelines from the outset?

Mr. Dodge: I am not sure what you mean by "clear guidelines from the outset".

Miss Nicholson: Let me see if I can assist you. The Minister in effect says the situation will be monitored to ensure that this really is new business; that the people are not shifting it around; and you have just said you cannot guarantee there will be no shifting around.

• 1620

So do you think it is good public policy to put in a program, hope it will not be abused—just as you hoped the SRTC would not be abused—monitor it and deal with the mess after the event; or is it not possible for the officials to come up with some sensible guidelines at the outset that would prevent a mess?

Mr. Dodge: I am sorry, Miss Nicholson. I misunderstood the initial question.

Clearly, in terms of new business we have a very clear rule that there must be a certification given that it is not going to come back to Canada and be used in Canada, that it is a genuine foreign deposit or foreign loan. Second, after the initial year of operation of an institution's IBC, the loan or deposit must indeed be a new loan—because this is where it really applies—although in the first year, in order to facilitate the repatriation to Canada from the tax havens of loan activity, we will allow those loans to be brought back for the initial one-year period without the new business requirement.

[Traduction]

ment pas vous donner aujourd'hui une garantie absolue qu'aucun étranger ne transférera à Montréal des dépôts qu'il a à Toronto. Je ne peux pas vous l'assurer avec certitude, et je pense que personne ne pourrait le faire. Mais d'après nos analystes, cette modification n'inciterait pas plus à faire ce genre de transfert qu'à effectuer actuellement un dépôt aux îles Caïmans ou dans les îles anglo-normandes.

Nous espérons donc récupérer une partie des affaires réalisées maintenant à l'étranger. D'après les consultations que nous avons eues avec elles, les institutions financières seraient prêtes à rapatrier une partie de ces opérations. Cela se traduira par des créations d'emploi. Il serait malhonnête de ma part de vous dire que 101,7 emplois seront créés, parce que c'est impossible à chiffrer exactement. Nous pensons malgré tout récupérer une certaine partie des opérations. En fait, certaines de nos institutions canadiennes nous ont dit être disposées à rapatrier certaines activités, ne serait-ce que pour pouvoir les suivre de plus près, comme l'a dit tout à l'heure le président.

Mme Nicholson: C'était une façon assez longue de me dire non, nous n'avons pas d'analyse de rendement; nous sommes optimistes mais nous ne pouvons nous appuyer sur des faits.

Dans sa déclaration, le ministre parle de surveillance, ce qui va tout à fait de pair avec le caractère vague de votre réponse car il explique en effet que l'on surveillera l'évolution de la situation après coup afin de voir s'il y a véritablement de nouvelles opérations. Pourquoi procéder ainsi? Pourquoi mettre un système en place, espérer que tout va bien aller et surveiller l'évolution pour voir si des problèmes se posent?

M. Dodge: Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous entendez par «directives claires dès le départ».

Mme Nicholson: Voyons si je puis vous aider. Le ministre déclare en effet que l'on surveillera la situation afin de s'assurer qu'il s'agit bien de nouvelles opérations et non de simples déplacements; vous venez de dire que vous ne pouviez garantir qu'il n'y aurait pas de déplacements.

Ainsi, vous trouvez que c'est une bonne politique de mettre en place un programme en espérant qu'il n'y aura pas d'abus—comme vous espériez que l'on n'abuserait pas des CIRs—de surveiller la situation et de réparer ensuite les pots cassés; les fonctionnaires ne peuvent-ils pas établir dès le départ quelques directives solides qui éviteraient un désastre?

M. Dodge: Excusez-moi, mademoiselle Nicholson, j'avais mal compris la première question.

En ce qui concerne les nouvelles opérations, la règle est très claire: une garantie doit être donnée prouvant qu'il s'agit bien d'un dépôt étranger ou d'un prêt étranger et que les fonds ne vont pas revenir au Canada et être utilisés au Canada. Deuxièmement, après la première année d'opération d'un CBI, le prêt ou dépôt doit effectivement être un nouveau prêt—car c'est là que cela s'applique en fait—bien qu'au cours de la première année, c'est-à-dire pendant la période initiale, il soit possible de ramener ces prêts sans devoir satisfaire aux exigences sur les nouvelles opérations, afin de faciliter le retour

[Text]

I think you will appreciate that this is indeed very much to facilitate the objective of what we have, and that is repatriation of business from offshore. But to prevent games playing in the future past that initial year of operation, it must be a new loan and must have the certification requirements to which I alluded earlier.

Ms Nicholson: Thank you. Can you direct me to where that appears in the Ways and Means Motion?

Mr. Dodge: Since Mr. Ernewein was the chief drafter on this, he knows exactly the lines to refer to.

Mr. Ernewein: I am afraid this will not be immediately apparent from the legislation, but on page two of the Ways and Means Motion the definition of eligible loan begins.

Ms Nicholson: Yes.

Mr. Ernewein: Briefly, it is a loan made by a taxpayer, and for our purposes we will refer to the taxpayer as a bank.

Subparagraph (a)(ii), of the definition "eligible loan", requires a loan to be recorded in the books or held by the international banking centre business throughout a time period. That time period runs from different times. It is the later of the time the loan was made or the time it was first recorded in the books of account of the bank in Canada. In other words, if the loan is made in the year during which the international banking centre has been established, throughout the time running from the time the loan was made until the time when you are applying this definition, it must always have been in the international banking centre.

The other purpose is this. If in the first year of operation you want to bring home loans of a foreign branch or office, the requirement is that, throughout the time it has been recorded in the books of account of an office in Canada, it must always have been in the international banking centre, with no transfer of loans from Canadian branches or offices to the international banking centre.

Mr. McCrossan: Could I ask a brief supplementary there? When we had witnesses earlier from both Montreal and Vancouver, we asked them about the difference between an international booking centre and an international banking centre. They indicated that in their discussions with you there would be a requirement to have substantial activity. I have looked through this thing three times now, and I find that in "Eligible Deposits" it says "recorded in the books", and under "Eligible Loan" it says "recorded in the books".

• 1625

I cannot find anything in here, on first blush, that refers to substantial activity taking place. I am sure it is in there somewhere. Otherwise we would just have a complete sham.

[Translation]

au Canada des opérations et transactions effectuées dans les divers paradis fiscaux.

Vous voyez que par là nous mettons tout en oeuvre pour parvenir à notre objectif, c'est-à-dire à rapatrier les opérations étrangères. Mais pour éviter les abus après cette première année, les prêts doivent être de nouveaux prêts et satisfaire aux exigences dont j'ai parlé tout à l'heure.

Mme Nicholson: Merci. Pourriez-vous me dire où se trouve cela dans la motion de voies et moyens?

M. Dodge: Étant donné que c'est M. Ernewein qui s'est occupé de la rédaction, il saura exactement à quelles lignes vous renvoyer.

M. Ernewein: Malheureusement, ceci n'est pas aussi clair dans la loi mais à la page 2 de la motion de voies et moyens, vous trouverez le début de la définition du prêt admissible.

Mme Nicholson: Oui.

M. Ernewein: En bref, il s'agit d'un prêt consenti par un contribuable et dans ce contexte, nous appellerons banque le contribuable.

Selon l'alinéa a)(ii) de la définition d'un «prêt admissible», le prêt est comptabilisé dans les livres d'un centre bancaire international pendant toute la période fixée. La période en question commence à des moments différents et va du dernier en date de deux jours, celui où le prêt a été consenti ou celui où il a été comptabilisé pour la première fois dans les livres de comptes de la banque au Canada. En d'autres termes, si le prêt est consenti au cours de l'année où le centre bancaire international a été établi, pendant toute la période allant du moment où il a été consenti jusqu'au moment où l'on applique cette définition, il doit être resté au centre bancaire international.

L'autre objectif est celui-ci. Si au cours de la première année d'activité, on désire ramener au Canada les prêts d'une succursale ou d'un bureau situé à l'étranger, il faut que pendant toute la période où le prêt a été comptabilisé dans les livres de comptes d'un bureau au Canada, il soit resté au centre bancaire international, sans qu'il y ait eu transfert de prêts depuis des succursales ou des bureaux canadiens vers le centre bancaire international.

M. McCrossan: Puis-je poser une petite question supplémentaire? Lorsque nous avons entendu des témoins de Montréal et de Vancouver, nous leur avons posé des questions sur la différence entre un centre comptable international et un centre bancaire international. Ils nous ont répondu que selon les entretiens qu'ils avaient eus avec vous, une activité assez considérable serait exigée. Voilà trois fois maintenant que je me penche sur cette question et je vois que dans «Dépôts admissibles» il est dit «comptabilisés dans les livres» et qu'à propos des «Prêts admissibles», il est également dit «comptabilisés dans les livres».

Au premier coup d'oeil, je ne vois rien concernant un minimum d'activité. C'est sûrement quelque part. Autrement, tout cela n'est qu'une plaisanterie.

[Texte]

Mr. Dodge: You have to dig. If you turn to page 7, the very bottom paragraph:

... was derived from eligible loans in respect of which employees of the taxpayer actively participated in the solicitation, negotiation, analysis or management thereof while employed at a branch.

Mr. McCrossan: Any one of the four.

Mr. Dodge: Any one of the four.

Mr. McCrossan: So management is the easiest one to do. That is the bookkeeping side.

Mr. Dodge: We explicitly used the word "management" because, as you know, there is more to management than bookkeeping. What it is is the continuing relationship with the borrower after the loan has been solicited.

Mr. McCrossan: It does not have to be solicited in Montreal or Vancouver. It does not have to be negotiated there. It does not have to be analysed there. The loan just has to be—

Mr. Dodge: But if none of those three apply, it must—

Mr. McCrossan: —managed from there.

Mr. Dodge: —be managed from there.

The Chairman: Would it be analysed there?

Mr. Dodge: That is right, it could be—

The Chairman: In other words, we could have one guy there who is supposed to be an analysis expert, and that is all he does. That solves the problem. Is that it?

Mr. McCrossan: Is "management" defined by regulation? I can surely make a case that managing a loan is updating the daily interest, deducting the payments; the lowest-level clerical job you can imagine as managing a loan. Is that what we are talking about? That is all that has to be done? Everything else can be done anywhere in Canada or the world?

Mr. Dodge: The intent—and that is why we have explicitly used the word "management" in the proposed legislation—is that indeed, the full customer relations following the solicitation and negotiation would in fact have to be done through that centre.

Mr. McCrossan: What is that? It seems to me that is pretty flimsy.

Mr. Dodge: That is the continuing assessment of the creditworthiness of the borrower, the collection of accounts. It is not the telex machine that says to record that X is now booked, but it is the full operation of managing a loan once it is out.

I guess I wish on all of my loans my bank managers had never had to hound me after I did my borrowing.

Miss Nicholson: My next question is in fact about the emphasis on banking at all. Why an international banking centre rather than an international finance centre? It seems

[Traduction]

M. Dodge: Il faut chercher. Si vous vous reportez à la page 7, au dernier paragraphe:

... provient de prêts admissibles, à la sollicitation, négociation, analyse ou gestion desquels le personnel du contribuable a participé activement alors qu'il était employé à une succursale.

M. McCrossan: L'un des quatre.

M. Dodge: Oui, l'un des quatre.

M. McCrossan: La gestion est donc la chose la plus facile. Il s'agit de la tenue des livres.

M. Dodge: Nous parlons explicitement de «gestion» parce que, comme vous le savez, la gestion ne s'arrête pas à la tenue de livres mais englobe toute la relation avec l'emprunteur après que le prêt a été demandé.

M. McCrossan: Il ne doit pas être sollicité à Montréal ou à Vancouver. Il ne doit pas y être négocié. Il ne doit pas y être analysé. Le prêt doit simplement...

M. Dodge: Mais si aucun de ces trois cas ne s'applique, il doit...

M. McCrossan: ... être géré là.

M. Dodge: ... être géré là.

Le président: Serait-il analysé là?

M. Dodge: C'est exact, il pourrait...

Le président: En d'autres termes, nous pourrions avoir là quelqu'un censé être expert en analyse et qui ne ferait que cela. Et le problème est réglé. C'est cela?

M. McCrossan: Est-ce que l'on définit «gestion» dans les règlements? Je peux vous démontrer que gérer un prêt, c'est mettre à jour les intérêts quotidiens, déduire les paiements, etc., c'est-à-dire le travail de commis le plus élémentaire qui soit. C'est de cela qu'il s'agit? C'est tout ce qu'il faut faire? Tout le reste peut être fait ailleurs au Canada ou dans le monde?

M. Dodge: Nous voulons... et c'est pour cela que nous employons explicitement le terme «gestion» dans le projet de loi—que toutes les relations avec le client suivant la sollicitation et la négociation du prêt soient assurées par ce centre.

M. McCrossan: Qu'est-ce que cela veut dire? Cela me semble plutôt flou.

M. Dodge: Cela veut dire l'évaluation constante du degré de solvabilité de l'emprunteur, le règlement des comptes. Ce n'est pas simplement le télex disant qu'il faut noter que x est maintenant comptabilisé mais c'est toutes les activités de gestion d'un prêt une fois qu'il est consenti.

Pour mes différents prêts, j'aurais bien aimé que mes directeurs de banque n'aient jamais à me pourchasser après que j'ai emprunté.

Mme Nicholson: Je voudrais maintenant savoir pourquoi on insiste particulièrement sur les opérations bancaires. Pourquoi un centre bancaire international plutôt qu'un centre financier international? Il semble que les prêts bancaires perdent en

[Text]

there is some evidence that bank loans are falling out of favour on the international market and bond financing is in.

Mr. Dodge: We have looked at this very, very carefully. You are aware, of course, that in Mr. Wilson's initial statement on this in the budget and subsequent follow-up we said we were going to restrict this clearly to banking operations; those regulated under the Bank Act. We have continued to take that point of view.

Miss Nicholson: What I am asking is if there are theoretical reasons or policy reasons for limiting it to banks.

Mr. Dodge: I think it is fair to say theory is no very good guide here. The clear policy reason we limit it to banks is they are clearly defined and regulated activities and they are regulated by the federal government. Once we move beyond that, we move into fields of regulation which, as you aware, are provincial, and where we have very much less well-defined notions of what exactly the activity is. So it is a practical concern, as opposed to being driven by any particular theoretical backing.

• 1630

Miss Nicholson: To come back to the Rasminsky-Lawson report, which really had some rather strong reservations about an international banking centre, but did propose an alternative measure, which would cause some international banking business to be repatriated to Canada but with no naming of a particular city, was this alternative studied by your department?

Mr. Dodge: Clearly, we commissioned the report and read it carefully when it came in and subsequently talked to both of the authors.

Miss Nicholson: What were your reasons for deciding that the alternative was not what you would propose to the Minister, or did you propose the alternative to the Minister?

Mr. Dodge: Clearly, pure advice is confidential in terms of what we actually said, so let me say to you that we did look very carefully at it, that we felt the particular mechanisms they suggested would be taking a much bigger step and a rather different step than what we were used to and felt we could manage. So, in analysing it, we could feel comfortable that we knew what we were doing in respect of a step such as the one proposed, but we were not very comfortable with going to a broader step, rather different from what we are used to dealing with under the legislation.

Miss Nicholson: My last question: since the Vancouver announcement was done by way of an Economic and Regional Development Agreement and the Montreal proposal was a recommendation of the task force set up by the Government of Canada under Laurent Picard to study ways and means of capitalizing on Montreal's potential for economic growth, to what extent are we dealing here with a proposal to assist economic growth in Montreal and Vancouver and to what extent are we dealing with a proposal that was developed in the broad national interest?

[Translation]

popularité sur le marché international tandis que les obligations sont à la mode.

M. Dodge: Nous avons étudié ceci très attentivement. Vous savez bien sûr que dans la première déclaration de M. Wilson à ce sujet dans le budget et dans les déclarations suivantes, nous avons dit que nous allions limiter cela aux opérations bancaires, c'est-à-dire celles qui relèvent de la Loi sur les banques. Nous avons persisté dans cette attitude.

Mme Nicholson: Je vous demande s'il y a des raisons théoriques ou des raisons de politique au fait que vous limitiez cela aux banques.

M. Dodge: La théorie n'est pas un très bon guide dans ce cas. C'est manifestement une raison politique: les activités bancaires sont clairement définies et réglementées et relèvent du gouvernement fédéral. Si nous allons au-delà, nous passons dans des domaines de réglementation provinciale et il devient beaucoup plus difficile de définir exactement les activités touchées. Ce sont donc des considérations pratiques plutôt que théoriques qui ont guidé notre choix.

Mme Nicholson: Pour en revenir au rapport Rasminsky-Lawson qui contient des réserves très claires au sujet d'un centre bancaire international mais propose une solution de rechange qui permettrait de rapatrier certaines activités bancaires au Canada sans choisir une ville en particulier, je voudrais savoir si votre ministère a étudié cette autre option?

M. Dodge: C'est nous qui avons demandé ce rapport, nous l'avons lu attentivement lorsque nous l'avons reçu et nous en avons ensuite discuté avec les deux auteurs.

Mme Nicholson: Pour quelles raisons avez-vous décidé de ne pas proposer cette autre option au ministre... à moins que vous ne l'ayez fait?

M. Dodge: Les conseils proprement dits doivent rester confidentiels mais je vous dirais simplement que nous avons étudié les choses très attentivement et considéré que les mécanismes proposés nous entraîneraient beaucoup plus loin et sur une voie différente de celle que nous connaissions et savions pouvoir emprunter. Après avoir analysé la situation, nous pouvions être sûrs de savoir exactement ce que nous faisons dans le contexte de cette proposition mais par contre, nous ne nous sentions pas prêts à prendre une mesure plus large et différente de ce que nous avons l'habitude de voir dans le cadre de la loi.

Mme Nicholson: Ma dernière question: étant donné que l'annonce concernant Vancouver faisait partie d'une entente de développement économique et régional et que la proposition au sujet de Montréal était en fait une recommandation formulée par le groupe de travail dirigé par Laurent Picard et créé par le gouvernement du Canada pour voir comment exploiter le potentiel de croissance économique de Montréal, s'agit-il d'une proposition destinée à encourager la croissance économique de Montréal et de Vancouver ou d'une proposition d'intérêt national?

[Texte]

Mr. Dodge: Let me start by saying that the words in the memorandum of understanding, signed in December, I believe, are indeed exactly those the Minister had had in his budget. The Province of British Columbia and the federal government have already indicated their desire to facilitate the growth of international banking in Vancouver. It is an understanding that we would work together to live up to that expression of hope which, from our part, was in the Minister's February budget. So it is not a question of announced or anything different; it is that we would work together on this. That is what that agreement referred to.

If I understand your question, it is why we would propose to limit this initiative to those two cities. As the Minister stated in his budget, the objective of doing something for those two cities is to try to enhance Vancouver's position, vis-à-vis the Pacific Rim, and in the same modest way to try to enhance Montreal's position as a trading city vis-à-vis the Atlantic region. That was the stated intent and that of course is exactly what we have continued to follow up on.

• 1635

Miss Nicholson: Thank you.

Mr. Cassidy: I have a number of specific questions for you, Mr. Dodge, or for your assistants.

The first just relates to studies—I may pursue this, but I will be fairly direct—does the Department of Finance have specific cost-benefit studies related to the proposal such as was tabled today or something similar to that? I would appreciate a very short answer. I will just ask these questions quickly.

Mr. Dodge: We have an analysis of the cost. We have an analysis of the benefits. Whether I can say in terms of the traditional straight cost-benefit study, what we have is costs and benefits. We have not computed all the ratios that one would normally do under manpower—

The Chairman: Can you table those?

Mr. Cassidy: Then my second question would be precisely that. You have an analysis of the costs and you have an analysis of the benefits. I think everybody recognizes—we cannot have failed to recognize when we get Montreal telling us it will not cost a thing and Toronto telling us that the Treasury will go bankrupt if this goes through—that there is bound to be some uncertainty about any estimates. But bearing that in mind, will you in fact agree to table at a very early date those two studies?

Mr. Dodge: Clearly that is not my agreement to give, but I will communicate your request back to my Minister.

Mr. Cassidy: Okay. Then my next question is with respect to the fiscal impact. Have you prepared studies of the fiscal impact of the banking centre proposal for Montreal and Vancouver in terms of the tax loss on business that is currently carried out in Canada and that might transfer to this domestic tax haven that is proposed to be created?

[Traduction]

M. Dodge: Tout d'abord, je dirais que les termes du protocole d'entente signé en décembre sont exactement ceux du ministre dans son budget. La province de Colombie-Britannique et le gouvernement fédéral ont déjà exprimé leur désir d'encourager la croissance des opérations bancaires internationales à Vancouver. Il est entendu que nous allons travailler ensemble pour répondre aux espoirs exprimés par le ministre dans le budget de février. Il ne s'agit donc pas de discuter de ce qui a été ou non annoncé; il est entendu que nous allons travailler ensemble. C'est ce qui est dit dans l'accord.

Si je comprends bien votre question, vous voulez savoir pourquoi cette initiative se limiterait à ces deux villes. Comme le ministre l'a déclaré dans son budget, l'objectif, en choisissant ces deux villes, est d'une part de renforcer la position de Vancouver auprès des pays de la ceinture du Pacifique et, de l'autre, de la même façon, de tenter de renforcer la position de Montréal comme centre d'échanges pour la région atlantique. C'était l'intention initiale, et c'est cette voie que nous avons suivie.

Mme Nicholson: Je vous remercie.

M. Cassidy: J'ai plusieurs questions précises à vous poser à vous, monsieur Dodge, et à vos collaborateurs.

La première concerne les études effectuées—j'y reviendrai peut-être, mais je vais être assez direct—le ministère des Finances a-t-il effectué des analyses de rendement sur la proposition déposée aujourd'hui? Je voudrais que vous me répondiez brièvement. Je vais poser ces questions rapidement.

M. Dodge: Nous avons analysé les coûts. Nous avons analysé les avantages. Peut-on considérer qu'il s'agit d'une étude de rendement au sens traditionnel? Ce que nous avons, c'est une étude des coûts et une étude des bénéfices. Nous n'avons pas fait tous les calculs proportionnels que l'on ferait normalement au sujet de la main-d'œuvre.

Le président: Pouvez-vous les fournir?

M. Cassidy: Ma deuxième question est justement celle-ci. Vous avez analysé les coûts et vous avez analysé les avantages. Tout le monde sait—il est impossible de ne pas s'en rendre compte, alors que Montréal nous dit qu'il n'en coûtera rien et que Toronto a prédit la faillite du Trésor si le projet se réalise—tout le monde sait donc qu'il y a une certaine incertitude dans les estimations. Mais cela étant dit, accepteriez-vous de nous remettre ces deux études le plus vite possible?

M. Dodge: Ce n'est pas à moi d'accéder à cette demande, mais je la transmettrai au ministre.

M. Cassidy: Très bien. La question suivante concerne l'incidence fiscale. Avez-vous préparé des études sur l'incidence fiscale de cette proposition de centres bancaires à Montréal et à Vancouver en ce qui concerne le manque à gagner fiscal sur les opérations actuellement effectuées au Canada et qui pourraient être transférées dans les paradis fiscaux que l'on envisage de créer?

[Text]

Mr. Dodge: As I tried to indicate earlier, the rules that we put in prevent the direct transfer. That is what the nature of the rules are. You cannot take a loan which is currently booked in Toronto and transfer it to your IBC. That is—

The Chairman: But you can pay it off and borrow it again.

Mr. Dodge: That is expressly forbidden.

The Chairman: What, paying it off?

Mr. Cassidy: Let me be specific then. At the same time, most of those loans are not for a lengthy period of time, so at the end of a year or two it would certainly be open for much of that lending to non-residents to, as terms mature, as loans mature, to then be transferred into an International Banking Centre. Is that correct?

Mr. Dodge: If indeed a new loan is being solicited, the opportunity is certainly there for that loan to be solicited and then put in for management or analysis or the final negotiations to be carried out by the new centres.

Mr. Cassidy: And there is no restriction, for example. There is nothing to require a Canadian bank, which has an International Banking Centre, forcing it to refuse business from some offshore person or entity on the grounds that the entity had done non-resident business with a Canadian bank in the past.

Mr. Dodge: Not if it is a genuinely new loan. I mean, clearly, and I should state—

Mr. Cassidy: Let me be more precise then. Let us suppose my mortgage expires and I need to get a new one. If I go down the street from Ms Collins' bank to Mr. McCrossan's bank and draw up a new mortgage, that, as far as he is concerned, is a new loan, even though the total amount of mortgage lending is unchanged. Would that not also be the case with a non-resident loan where one loan matures and somebody goes down the street and makes another loan to pay it off?

Mr. Dodge: Yes. Okay. I hear your question and to the extent that, let us say, there was a loan from the Royal Bank in Toronto and it got a better offer from the Bank of Montreal's IBC in Vancouver and decided to shift the location of that loan because the Bank of Montreal now offered a better rate or whatever, then of course that is new business to the taxpayer, being the Bank of Montreal, and would qualify.

• 1640

Mr. Cassidy: Let me pursue this a bit further.

Someone in the press suggested that it was rather odd, when McCrossan was attacking this proposal and attacking the Department of Finance, and I was rushing to your defence—

The Chairman: It is the nonpartisan nature of this committee.

Mr. Cassidy: That is correct. We take every side of every issue, Mr. Chairman.

[Translation]

M. Dodge: Comme j'ai essayé de l'expliquer tout à l'heure, les règles que nous avons établies interdisent tout transfert direct. C'est le but de ces règles. Il est impossible de transférer dans l'un des MBI un prêt actuellement à Toronto. C'est...

Le président: Mais il est possible de le rembourser et de contracter un nouvel emprunt.

M. Dodge: C'est expressément défendu.

Le président: Quoi, de rembourser?

M. Cassidy: Je vais être plus précis. En même temps, la plupart de ces prêts ne courent pas sur une très longue période, ce qui veut dire qu'après un an ou deux, une bonne partie des prêts consentis à des non-résidents pourrait, à l'expiration du terme, à l'expiration du prêt, être transférée dans un centre bancaire international. Est-ce exact?

M. Dodge: Effectivement, si l'on sollicite un nouveau prêt, il est possible de faire la demande et ensuite de confier aux nouveaux centres la gestion ou l'analyse, ou les négociations finales.

M. Cassidy: Il n'y a pas de restrictions, par exemple. Rien n'oblige une banque canadienne ayant un centre bancaire international à refuser de traiter avec une personne ou une entité étrangère sous prétexte que celle-ci a déjà effectué des transactions à titre de non-résident avec une banque canadienne.

M. Dodge: Pas s'il s'agit vraiment d'un nouveau prêt. Il faut établir clairement...

M. Cassidy: Je vais être encore plus précis. Mettons que mon hypothèque arrive à expiration et que je doive en trouver une autre. Je longe la rue et je passe de la banque de M^{me} Collins à la banque de M. McCrossan, chez qui j'établis une nouvelle hypothèque, c'est-à-dire ce qui, pour lui, est un nouveau prêt, même si le montant total de l'hypothèque reste inchangé. L'analogie ne serait-elle pas valable dans le cas d'un prêt consenti à un non-résident qui arrive à maturité et où l'on va dans la banque voisine demander un autre prêt pour le rembourser?

M. Dodge: Oui. D'accord. J'entends bien votre question, et il est vrai que s'il s'agit, mettons, d'un prêt de la Banque royale, à Toronto, qui est transféré parce que le MBI de la Banque de Montréal, à Vancouver, fait une offre plus intéressante, à un meilleur taux ou pour une raison quelconque, c'est bien sûr une nouvelle opération pour le contribuable, en l'occurrence la Banque de Montréal, et c'est admissible.

M. Cassidy: Allons un peu plus loin.

Un journaliste a trouvé bizarre, lorsque M. McCrossan attaquait cette proposition et le ministère des Finances, que je me précipite à votre défense...

Le président: C'est la nature non partisane de ce Comité.

M. Cassidy: C'est vrai. Nous prenons tous les partis sur toutes les questions, monsieur le président.

[Texte]

Mr. Dodge: We all travel to work on the No. 6 bus.

Mr. Cassidy: That is called mainstream politics; it comes with being number two in the polls.

Mr. Chairman, perhaps I can ask Mr. Dodge this question, then. It was also suggested, I think, in the Department of Finance study of two or three years ago, that the tax revenue from the non-resident business that was booked in Canada was actually pretty minimal anyway, because, for various reasons, this just was not a business that generated a lot of profit, or a lot of apparent profit.

Is that correct?

Mr. Dodge: The kinds of business that any institution puts into an international banking centre, or a Cayman Islands type of operation, is, indeed, very high quality paper. On that sort of business, the margins are razor thin, and that is part of the reason why tax plays some role in these types of deposits.

Mr. Cassidy: Then, let me come back to my specific question.

You said that, because you assumed that there would not be business transferred within Canada, because of the way in which the provision, the proposal, was designed, that you have not studied the question of tax loss, even though you have just agreed that, over a period of time, existing loans to non-residents could be transferred to a Canadian IBC.

Mr. Dodge: It may be that—I cannot give you a guarantee.

Mr. Cassidy: You have or have not studied this—

Mr. Dodge: Yes, we have studied it, and we have looked at the conditions under which a loan—it would make sense for a borrower to be able to move from a Canadian bank in Toronto to an IBC.

Mr. Cassidy: Fine. Can you agree, then, to ask the Minister whether that material can also be tabled and made available to the committee?

Mr. Dodge: I can give you that answer right here.

Mr. Cassidy: I would like it in writing, if you have done—

Mr. Dodge: Oh, sure.

Mr. Cassidy: —a study. I think this is one of the frustrations here, that it is very nice to question you, but we only have a few minutes in each round—

Mr. Dodge: Right.

Mr. Cassidy: —and the most useful package of information that I have had is the material that the Board of Trade of Metropolitan Toronto dug up by means of access to information. Perhaps I can be more general.

I presume there is a number of other studies and policy papers that have been put together around such questions as employment creation, the possible transfer of jobs from one banking centre to another, etc.

[Traduction]

M. Dodge: Nous prenons tous le bus n° 6 pour aller travailler.

M. Cassidy: C'est la politique du plus grand nombre; c'est lié au fait d'être deuxième dans les sondages.

Je voudrais donc poser cette question à M. Dodge. Il me semble qu'on a dit, dans une étude du ministère des Finances remontant à deux ou trois ans, que le revenu fiscal provenant des opérations effectuées au Canada par des non-résidents était assez minime, car, pour diverses raisons, c'était un type d'opérations qui ne créent pas beaucoup de bénéfices, tout au moins en apparence.

Est-ce exact?

M. Dodge: Les opérations qu'une institution effectue dans un centre bancaire international ou du style îles Caïmans sont des opérations très pointues. Dans ce genre de transactions, les marges sont extrêmement minces, et c'est en partie pour cette raison que l'impôt joue un rôle dans ce type de dépôts.

M. Cassidy: Je reviens donc à ma première question.

Vous avez dit qu'étant donné qu'il ne devrait pas y avoir de transfert d'opérations au Canada, étant donné la façon dont la disposition ou la proposition était structurée, vous n'aviez pas étudié la question du manque à gagner fiscal, bien que vous veniez d'admettre qu'au bout d'un certain temps, les prêts existants consentis à des non-résidents pourraient être transférés à un MBI canadien.

M. Dodge: Il se peut que... Je ne peux pas vous donner de garantie.

M. Cassidy: Vous avez étudié ceci, ou vous ne l'avez pas étudié...

M. Dodge: Oui, nous l'avons étudié et nous avons examiné dans quelles conditions un prêt, ou plutôt, un emprunteur aurait intérêt à passer d'une banque canadienne à Toronto à un MBI.

M. Cassidy: Bien. Acceptez-vous donc de demander au ministre si ces documents peuvent également être mis à la disposition du Comité?

M. Dodge: Je puis répondre à cela tout de suite.

M. Cassidy: J'aimerais bien l'avoir par écrit, si vous avez...

M. Dodge: Oh, bien sûr.

M. Cassidy: ... fait une étude. C'est une des sources de frustration, ici; c'est très bien de vous poser des questions, mais nous n'avons que quelques minutes chaque fois...

M. Dodge: Oui.

M. Cassidy: ... et les documents d'information les plus utiles dont je dispose sont ceux qu'a obtenus le *Board of Trade* du Grand Toronto en demandant l'accès à l'information. Je peux peut-être être plus général.

Je présume que d'autres études et d'autres documents de politique ont été préparés au sujet de problèmes comme la création d'emplois, les possibilités de transfert d'emplois d'un centre bancaire à un autre, etc.

[Text]

Am I correct that there are such other studies, or partial studies, that have been prepared within the Department of Finance?

Mr. Dodge: Again, I think you will have to ask the Minister, in terms of—

Mr. Cassidy: I am asking you whether they exist.

You are saying you cannot promise to deliver them; I want to know whether they exist.

Mr. Dodge: We have prepared a number of memoranda to the Minister on the issue, by way of giving him advice on this.

Mr. Cassidy: Fine. Is there a list of those memoranda available?

Mr. Dodge: I do not believe so.

Mr. Cassidy: But one could be prepared, is that right?

Mr. Dodge: I do not see why that would not be possible.

Mr. Cassidy: Fine.

In that case, Mr. Chairman, it seems to me that we should request to the Minister, first, a list of all the memoranda. Secondly, we should ask the Minister to give us those various memoranda. I think the committee is really being diddled, if I could excuse the word, by the Minister at the political level—I do not blame you, Mr. Dodge—over the fact that the government, or the Ministry, has been less than forthcoming in providing that kind of information.

It is like Solomon and the baby. If we are asked to make some difficult decisions on this, at the very least, we could have some more factual information, rather than shooting rhetorical comments at each other.

• 1645

In 1982 there was about \$70 billion worth of non-resident business that was booked in Canada by non-residents, according to figures the Finance department prepared at that time. As you state, at that time that business could have been booked in the Cayman Islands or the Channel Islands, but despite the tax disadvantages it was booked here. What is that sum now? In late 1986, what was the value of non-resident deposits, or banking assets, booked in Canada?

Mr. Dodge: Mr. Popoff may have those figures with him. I might ask him to reply.

Mr. Allan Popoff (Director, Financial Institutions and Markets, Department of Finance): They are in here somewhere.

The one comment on those numbers that you should be aware of, and it was in the Rasminsky-Lawson report, is a good volume of them is interbank. The *Bank of Canada Review* does not split those out for you.

Mr. Cassidy: Does it matter to us that those are interbank, or does that just mean that the margins are much less—

[Translation]

Est-ce exact, le ministère des Finances a-t-il effectivement préparé d'autres études comme celle-là, ou d'autres études partielles?

M. Dodge: Là encore, vous devrez demander au ministre,...

M. Cassidy: Je vous demande si elles existent.

Vous dites que vous ne pouvez promettre de les fournir, mais je veux savoir si elles existent.

M. Dodge: Nous avons préparé un certain nombre de mémoires à l'intention du ministre sur ce sujet en vue de le conseiller.

M. Cassidy: Très bien. Y a-t-il une liste de ces mémoires?

M. Dodge: Je ne crois pas.

M. Cassidy: Mais on pourrait en établir une, non?

M. Dodge: Je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas possible.

M. Cassidy: Parfait.

Dans ce cas, monsieur le président, il me semble que nous devrions demander au ministre, premièrement, une liste de tous les mémoires et, ensuite, de nous les remettre. D'après moi, le Comité se fait un peu mener en bateau, excusez l'expression, par le ministre au niveau politique—je ne vous accuse pas, monsieur Dodge—car le gouvernement, ou le ministère, n'a pas été très coopérant pour fournir ce genre de renseignements.

C'est comme Solomon et le bébé. Si l'on veut que nous prenions une décision difficile sur ce sujet, il faudrait au moins nous donner des renseignements un peu plus concrets, plutôt que de nous contraindre à ce dialogue purement théorique.

En 1982, les opérations effectuées au Canada par les non-résidents se montaient à environ 70 milliards de dollars, selon les chiffres préparés à l'époque par le ministère des Finances. Comme vous le dites, ces opérations auraient pu à l'époque être effectuées dans les îles Caïmans ou les îles anglo-normandes, mais en dépit des inconvénients fiscaux, elles ont été effectuées ici. Quelle est cette somme maintenant? À la fin de 1986, quelle était la valeur des dépôts ou des actifs bancaires des non-résidents au Canada?

M. Dodge: M. Popoff a peut-être ces chiffres. Je vais lui demander de vous répondre.

M. Allan Popoff (directeur, Division des institutions et des marchés financiers, ministère des Finances): Ils sont là quelque part.

Ce que vous devez savoir à propos de ces chiffres, et c'était dans le rapport Rasminsky-Lawson, c'est qu'une bonne partie de ces opérations sont des opérations inter-banques. La *Revue de la Banque du Canada* ne donne pas la répartition.

M. Cassidy: Est-ce important pour nous que ce soit des transactions inter-banques, ou cela signifie-t-il seulement que les marges sont nettement inférieures...

[Texte]

Mr. Poppoff: I think it matters for that reason, that the margins are not only much less, they are probably infinitesimal. It is not very clear that those would generate a great deal of tax. It is mostly liquidity flows around the system.

Mr. Cassidy: Perhaps I could ask a question of Mr. Dodge while you are digging up that figure.

Mr. Dodge, we are looking at two-handed arguments here.

Mr. Dodge: You are talking to economists; you should expect that.

Mr. Cassidy: Of course, that is right, yes. And if there are four of you at the table, one assumes there are five opinions. Is that—

Mr. Dodge: Absolutely.

Mr. Cassidy: Mr. Dodge, the proposals about financial institutions which amount to a substantial deregulation and erosion of the four pillars, etc., has the department prepared estimates, or have you done studies on the impact of the proposals respecting financial institutions in terms of the economic impact—that is, the flow of the banking industry? Will there be a move to Toronto specifically in the financial industry because of those proposals?

Mr. Dodge: Again, I would like to refer that to my colleague, Mr. Poppoff.

Mr. Poppoff: Let me answer your first question first, if I might. Table C-12 in the *Bank of Canada Review* talks about total foreign currency assets and liabilities booked in Canada. Under the column of "total non-resident", it asserts that in assets there are \$62 billion in September of 1986 versus—what year were you using?

Mr. Cassidy: It was 1982.

Mr. Poppoff: I guess Razminsky-Lawson probably used 1984 numbers. Would you like those instead?

Mr. Cassidy: Yes.

Mr. Poppoff: In 1984, \$52 billion. And on the liability side the number is \$85 billion versus \$78 billion. Those are very sensitive numbers, and they can change from month to month, depending on the reporting.

Mr. Cassidy: Now, the impact on the financial industry, and particularly employment in the financial industry, due to what is being referred to as reregulation, has the department prepared some estimates or some analysis on what might ensue because of that? In particular, does the major financial centre, which is Toronto, stand to benefit substantially because of the financial institution proposals; that is, will more financial activity tend to concentrate in Toronto because of those proposals?

Mr. Poppoff: Starting with your first question, the financial institution policy has nothing to do with regional development; it is a national policy—those policies will apply across the country. No work was done, that I am aware of, in terms of where the industry will go in terms of location. There obviously was work done in terms of what the impact on the industry

[Traduction]

M. Poppoff: C'est important pour cette raison, les marges ne sont pas seulement nettement inférieures, elles sont sans doute infinitésimales. Ces opérations ne rapportent probablement pas grand-chose en impôt. Ce sont essentiellement des liquidités en circulation dans le système.

M. Cassidy: Je pourrais peut-être poser une question à M. Dodge pendant que vous cherchez ce chiffre.

Nous avons deux points de vue ici, monsieur Dodge.

M. Dodge: Vous vous adressez à des économistes; il faut s'y attendre.

M. Cassidy: Oui, bien sûr, c'est vrai. Et si vous étiez quatre autour de la table, on pourrait s'attendre à avoir cinq opinions différentes. Est-ce...

M. Dodge: Absolument.

M. Cassidy: On a dit que les propositions concernant les institutions financières entraînaient une déréglementation importante et une certaine érosion des quatre piliers, etc.; le ministère a-t-il préparé des évaluations ou effectué des études sur l'incidence des propositions concernant les institutions financières sur le plan économique... c'est-à-dire sur le secteur bancaire? Le secteur financier va-t-il se déplacer vers Toronto à la suite de ces propositions?

M. Dodge: Là encore, je vais laisser le soin à mon collègue, M. Poppoff, de vous répondre.

M. Poppoff: Permettez-moi de répondre d'abord à votre première question. Au tableau C-12 de la *Revue de la Banque du Canada*, on trouve le total des dépôts et prêts en devises au Canada. À la colonne «total non-résidents», il y a 62 milliards de dollars d'actifs en septembre 1986 contre... quelle année preniez-vous?

M. Cassidy: C'était 1982.

M. Poppoff: Je suppose que Razminsky-Lawson utilisait les chiffres de 1984. Voulez-vous prendre cela plutôt?

M. Cassidy: Oui.

M. Poppoff: En 1984, 52 milliards. Et pour le passif, le chiffre est de 85 milliards contre 78 milliards. Ce sont des chiffres très sensibles, qui peuvent changer d'un mois à l'autre, selon les rapports.

M. Cassidy: Venons-en maintenant à l'impact sur le secteur financier, et particulièrement sur l'emploi dans ce secteur, à la suite de ce qu'on appelle la rereglementation; le ministère a-t-il préparé des estimations ou entrepris une analyse de ce que ce changement pourrait entraîner? Plus précisément, le grand centre financier qu'est Toronto serait-il avantagé par les propositions concernant les institutions financières; l'activité financière tenderait-elle davantage à se concentrer sur Toronto?

M. Poppoff: Pour répondre à votre première question, je dirais que la politique sur les institutions financières n'a rien à voir avec l'expansion régionale; c'est une politique nationale, dans la mesure où ces dispositions s'appliqueront dans l'ensemble du pays. Autant que je sache, aucune étude n'a été effectuée pour savoir comment évoluerait le secteur sur le plan

[Text]

would be, and there is a clear perception that the industry as a whole and the nation will benefit from the proposals that are being brought forward. And clearly, logic will drive you to the extent that Toronto is the national financial centre for a great number of activities.

Mr. Cassidy: When you erode the boundaries and do all these other things, is it the view of the department that Toronto is likely to benefit in the sense of a greater concentration of financial activity relative to rest of the country than exists with our present situation?

Mr. Poppoff: In terms of concentration, I do not know what the department's view is. I am not sure why one would assume that. It is clear that any part of the country that has significant financial activity in it will benefit if the industry does better. We know Toronto has a lot of the industry, but whether or not that will lead to a centralization I do not think anyone can tell until one sees how the whole system shakes out. I do not think that is a natural extension of saying that taking down four pillars or whatever will lead to more concentration in Toronto.

• 1650

Mr. Cassidy: Okay. Now I have a different question to Mr. Dodge, the question of dealing in foreign exchange, a major economic activity. I presume foreign exchange dealers in Toronto and elsewhere account for a fair number of jobs and a certain amount of tax revenues. To the extent that foreign exchange dealings are carried out by eligible banks, can that be handled through IBCs as proposed in the Ways and Means Motion we got today?

Mr. Dodge: The foreign exchange activity was one generic type of banking activity that clearly could have been considered for inclusion. We looked at this very carefully, as we did look at letters of credit activity and guarantees. Our conclusion was that, if we included foreign exchange operations in the list of eligible activities, this would indeed create the likelihood that existing Canadian activity would move from Toronto to either Montreal or Vancouver.

Mr. Cassidy: So it is not included, correct?

Mr. Dodge: That is right; it is not included.

There is a second criterion we also used, and that was that the activity is carried on abroad substantially for tax reasons. Of course, what we found is that this activity is carried on abroad in the major financial centres and is subject to tax, and it is carried on in those financial centres because they are very efficient and effective in carrying out that activity.

So we found it is not located abroad because of tax reasons; we came to the conclusion that in Canada, if we were to include it in the list of eligible activities, a significant amount of employment would be at risk in terms of movement from one city to another or movement within the city.

[Translation]

géographique. Par contre, on a essayé d'évaluer l'incidence de ces propositions, et il est clair qu'elles seront bénéfiques à l'ensemble du secteur, ainsi qu'à tout le pays. De plus, en toute logique, Toronto est le centre financier national pour un grand nombre d'activités.

M. Cassidy: Pensez-vous, au ministère, que Toronto sera avantagée par cette érosion des frontières et toutes ces autres mesures, en ce sens que les activités financières s'y concentreront davantage qu'à l'heure actuelle?

M. Poppoff: En termes de concentration, je ne sais pas quelle est la position du ministère. Je ne sais pas si cette hypothèse peut être valable. Il est évident que toute région du pays connaissant une concentration d'activités financières bénéficiera de l'expansion du secteur. Nous savons qu'une bonne partie du secteur financier est concentrée à Toronto, mais je crois que nul n'est en mesure de savoir si ce nouveau régime va favoriser la centralisation avant de l'avoir vu à l'oeuvre. Je ne pense pas que l'érosion des quatre piliers entraîne automatiquement une plus grande concentration de l'activité financière à Toronto.

M. Cassidy: D'accord. J'ai maintenant une autre question pour M. Dodge, concernant les opérations de change, lesquelles constituent une activité économique majeure. Je suppose que les cambistes de Toronto et d'ailleurs emploient des effectifs assez nombreux et contribuent pas mal de recettes fiscales. Dans la mesure où les opérations de change sont effectuées par des banques admissibles, est-ce qu'elles pourraient être localisées dans les MBI, d'après la motion de voies et moyens qui nous a été distribuée aujourd'hui?

M. Dodge: Les opérations de change sont un type d'activité bancaire générale qui aurait très certainement pu être englobé dans la liste des activités admissibles. Nous nous sommes penchés très attentivement sur ce point, de même que sur les lettres de crédit et les garanties. Nous avons conclu que si les opérations de change étaient incluses dans la liste des activités admissibles, cela risquerait d'entraîner un déplacement de l'activité canadienne existante vers Montréal ou Vancouver, au détriment de Toronto.

M. Cassidy: Les opérations de change ne sont donc pas comprises, n'est-ce pas?

M. Dodge: Non, elles ne le sont pas.

Nous avons utilisé un deuxième critère, à savoir que les transactions visées devaient être auparavant effectuées à l'étranger pour des raisons essentiellement fiscales. Or, nous avons constaté que les opérations de change sont concentrées dans les grands centres financiers internationaux, où elles sont soumises à l'impôt, la raison de cela étant que ces centres financiers sont très efficaces sur ce plan.

Nous nous sommes donc aperçus que les opérations de change sont réalisés à l'étranger pour des raisons autres que fiscales et nous sommes parvenus à la conclusion que si nous les englobions dans la liste des activités admissibles, un déplacement considérable d'activités admissibles d'une ville à

[Texte]

The Chairman: You would also lose a lot of tax, would not not, Mr. Dodge? You would lose all the profits on that. It would not be taxable any longer.

Mr. Cassidy: I do not need a long answer. I will confine you a bit because I know the time is limited.

According to the information that I think the Montreal Board of Trade produced when they made their proposal several years ago, they researched and found that the largest single market for non-resident banking activity was the United Kingdom, and I do not think that was necessarily London. It might have been England plus the Channel Islands. But are there special tax privileges around this business in the United Kingdom, or does that reflect the fact that there are lots of tax havens in the Channel Islands or elsewhere through which this business is channelled?

Mr. Dodge: No, I think that reflects the fact that London has grown up as a very efficient financial centre. That is why a lot of international business is conducted in London.

Mr. Cassidy: Yes. On the other hand, Luxembourg, although not part of the G-7, has grown to be a very substantial centre for non-resident deposits, effectively through some form of tax haven legislation. Is that correct?

Mr. Dodge: I am not familiar with the Luxembourg case.

Mr. Cassidy: In addition to tabling this material, can you give us some estimate of what you and your officials have calculated might in three or four years be the volume of non-resident banking activity that would locate in Montreal and Vancouver if this legislation were to go through?

Mr. Dodge: What we can do is give you an estimate of the amount of activity of Canadian banks that is now booked offshore in one of the tax havens. Clearly, providing guesses—and they would be no more than guesses—as to the amount of activity other financial institutions might decide to locate in Canada because of what we do is very hard.

• 1655

Mr. Cassidy: Have you done any of those guesses?

Mr. Dodge: We have tried to do the guesses. They can be absolutely no more than guesses.

Mr. Cassidy: Can you give us a figure now, here?

Mr. Dodge: No, I am not prepared, and I have told the Minister I am not prepared to give him a number because I can only guess at it and that is not a good basis for making a decision.

[Traduction]

une autre, ou à l'intérieur d'une ville, pourrait intervenir, avec toutes les conséquences pour l'emploi qui en résulteraient.

Le président: Vous perdriez également un gros montant de recettes fiscales, n'est-ce pas, monsieur Dodge? Vous perdriez tous les profits provenant des opérations de change, lesquelles ne seraient plus alors imposables.

M. Cassidy: Je n'ai pas besoin d'une longue réponse à ma question suivante. Je suis obligé de vous restreindre, car je sais que mon temps de parole est limité.

Selon les renseignements communiqués par la Chambre de commerce de Montréal, au moment où elle a formulé sa proposition, il y a quelques années, le plus gros marché individuel d'opérations bancaires effectuées par des non-résidents est le Royaume-Uni. Ce marché ne se limite pas nécessairement à celui de Londres, il peut englober également les îles anglo-normandes. J'aimerais savoir si cela est dû à des concessions fiscales particulières que consentirait le Royaume-Uni, ou bien si cela tient simplement au fait qu'il existe beaucoup de paradis fiscaux dans les îles anglo-normandes ou ailleurs par lesquels transiteraient ces capitaux?

M. Dodge: Non, je pense que cela tient uniquement au fait que Londres est devenue un centre financier très efficace. C'est pour cette raison qu'un grand nombre de transactions internationales sont conduites à Londres.

M. Cassidy: Oui. Par contre, le Luxembourg, bien qu'il ne fasse pas partie du Groupe des Sept, est devenu un centre très important pour les dépôts provenant de non-résidents, et ce, grâce à un ensemble d'avantages fiscaux. Est-ce exact?

M. Dodge: Je ne connais pas très bien la situation au Luxembourg.

M. Cassidy: Outre ces autres renseignements, pourriez-vous nous donner une idée du volume des transactions bancaires de personnes non résidentes qui pourraient aller à Montréal et à Vancouver, au cas où ce projet de loi serait adopté, selon votre estimation?

M. Dodge: Ce que nous pouvons faire, c'est vous donner une estimation du volume de l'activité des banques canadiennes aujourd'hui comptabilisée à l'étranger dans l'un des paradis fiscaux. Il serait manifestement très difficile de prédire—et il ne pourrait s'agir que de conjectures—le volume de l'activité que d'autres établissements financiers pourraient décider de domicilier au Canada par suite de ces mesures.

M. Cassidy: Avez-vous formulé quelques prévisions?

M. Dodge: Nous avons essayé de le faire, mais il ne s'agit là de rien d'autre que de conjectures.

M. Cassidy: Pourriez-vous nous donner un chiffre maintenant, aujourd'hui?

M. Dodge: Non, je n'y suis pas disposé et j'ai dit au ministre que je n'étais pas disposé à avancer un chiffre, car il ne pourrait s'agir que d'une conjecture, qui ne serait pas un bon fondement sur lequel asseoir une décision.

[Text]

Mr. Cassidy: I am not sure I am satisfied with the answer, but at least you have answered the question.

My final question is on something that certainly concerns me. You will have seen the stories in the press earlier this week that Leonard Rosenberg and a whole tribe of unsavoury characters have focused on St. Kitts in the Caribbean and are trying to set up something that looks like a scam there. I believe that witnesses have privilege as well as Members of Parliament in these surroundings, but I would like to know this: if IBCs are established in Vancouver and Montreal, will institutions that are allowed to operate as IBCs be in any way regulated by Canadian law so they have, say, to qualify as Schedule B banks, or would something like the Rosenberg operation, assuming that it is not entirely above-board, be able to move in and generally turn Montreal or Vancouver into what I think the chairman has referred to as the Macao of the north.

Mr. Dodge: They must be members of the Canadian Payments Association, which means there must be a—

The Chairman: Trust companies, banks—

Mr. Dodge: Yes.

The Chairman: —anybody who is a member of the Canadian Payments Association.

Mr. Cassidy: Can a provincially chartered trust company therefore qualify for IBC status, as well as federal?

Mr. Dodge: Provided it is a member of the Canadian Payments Association. Essentially deposit-taking institutions are what we are—

Mr. Cassidy: So this means then—one or two rather strange trust companies popped up in such well-known financial centres as Whitehorse—that, using that kind of a loophole, it might be possible for this to occur, albeit not easy?

Mr. Dodge: Certainly not easy, but that is a regulatory question as opposed to a tax question. Remember—

Mr. Cassidy: Do federal authorities control membership in the Canadian Payments Association, or is it a self-regulating body?

Mr. Dodge: Go ahead.

Mr. Poppoff: There are criteria in the Canadian Payments Association Act for membership, and one of the key criteria, as I recall, is deposit insurance. You need deposit insurance or its equivalent. Deposit insurance is not handed out all that easily.

Mr. Cassidy: I am not so sure about that.

I guess I would put that as a concern then, because you have not entirely satisfied me that in fact it would not be possible to have some very questionable businesses set up in banking and do non-resident business, given the facts that they do not have to be a bank; that they do not have to come under federal

[Translation]

M. Cassidy: Je ne suis pas certain d'être satisfait de la réponse, mais au moins vous avez répondu à la question.

Ma dernière question porte sur quelque chose qui me préoccupe vraiment. Vous avez sans doute lu dans la presse, cette semaine, que Leonard Rosenberg et toute une tribu d'éléments douteux ont fondu sur St. Kitts, dans les Antilles, pour y mettre sur pied quelque chose qui ressemble à une escroquerie. Je considère que les témoins ont des privilèges, tout autant que les députés, dans l'enceinte du Parlement, mais j'aimerais savoir ceci: si des CBI sont créés à Vancouver et à Montréal, est-ce que les établissements qui pourront y opérer seront régis par la loi canadienne, c'est-à-dire, devront-ils respecter les conditions imposées aux banques de l'annexe B, par exemple, ou bien pourra-t-on y installer quelque chose comme l'opération Rosenberg—en supposant qu'elle ne soit pas entièrement licite—et transformer ainsi Montréal ou Vancouver en ce que le président a qualifié de Macao du Nord?

M. Dodge: Ils doivent être membres de l'Association canadienne des paiements, ce qui signifie qu'ils doivent . . .

Le président: Les compagnies fiduciaires, les banques . . .

M. Dodge: Oui.

Le président: . . . quiconque est membre de l'Association canadienne des paiements.

M. Cassidy: Est-ce qu'une société fiduciaire à charte provinciale pourra également ouvrir un MBI, ou bien seules les sociétés à charte fédérale y seront-elles autorisées?

M. Dodge: Pourvu qu'elles soient membres de l'Association canadienne des paiements, oui. En gros, tous les établissements acceptant des dépôts sont . . .

M. Cassidy: Cela signifie donc—on a vu surgir une ou deux sociétés fiduciaires plutôt étranges dans des centres financiers aussi renommés que Whitehorse—cela signifie donc que, en exploitant cette échappatoire, ce genre de chose pourrait se produire, même si ce n'est pas très facile?

M. Dodge: Ce ne serait pas facile, mais cela est un problème de réglementation plutôt qu'un problème fiscal. Noubliez pas . . .

M. Cassidy: Est-ce que l'appartenance à l'Association canadienne des paiements est contrôlée par les autorités fédérales, ou bien cet organisme fait-il sa propre police?

M. Dodge: Allez-y.

M. Poppoff: La Loi sur l'Association canadienne des paiements établit des critères d'appartenance, dont l'un, si je me souviens bien, est la souscription d'une assurance-dépôts. Il faut posséder une assurance-dépôts, ou son équivalent. L'assurance-dépôts n'est pas octroyée si facilement que cela.

M. Cassidy: Je n'en suis pas si sûr.

Je trouve là un sujet d'inquiétude, car vous ne m'avez pas entièrement convaincu qu'il sera impossible à quelques sociétés financières très douteuses de s'installer et de faire des opérations financières avec l'étranger, car elles ne seront pas tenues d'avoir le statut de banque, elles ne seront pas nécessairement

[Texte]

regulation—it could be a provincially registered trust company; that for entry into the Canadian Payments Association, while it may require deposit insurance, that could be provincial deposit insurance; and, finally, that therefore a jurisdiction prepared to turn the other cheek, a jurisdiction rather more tolerant in its regulation—I speak of British Columbia, relative to, say, its securities markets—could permit some activities which in fact could be extremely damaging to Canada's reputation in the financial world.

Mr. Dodge: All I will say to that is that any institution setting up an IBC must abide by the existing regulatory framework. To the extent the existing regulatory framework is weak or too tough, it will be weak or too tough for the IBC.

Mr. Cassidy: The Minister has to give some kind of a certificate or receive a registration from an IBC, and there is no particular reason, therefore, why the legislation could not give regulatory power for the Minister basically to exclude fly-by-nights of unsavoury reputation.

• 1700

Mr. Dodge: Remember, this is purely a change in tax provisions. It is not a change in regulatory provisions. I think what you are asking for may be some change in regulatory provisions. So it is indeed not addressed by this particular proposal.

Mr. Cassidy: The point I am making, though, is if in fact the Minister has the freedom to withdraw the tax-free status from a company, let us say, organized by Mr. Rosenberg and friends, then they are not likely to stick around here long, when they can find other, happier haunts elsewhere where they do qualify for tax-free status.

Mr. Dodge: I hear you; but let me just re-emphasize that what we are talking about is carving out from inclusion in Part I income a certain type of income. That is all we are talking about. There is no change in the regulatory framework that is proposed specifically to go along with this. There are lots of changes being proposed in the regulatory framework, but it is not that they would govern these activities any differently from—

Mr. Cassidy: All I am saying is I think there is a concern there that can, and perhaps should be, legitimately addressed if this goes forward.

The Chairman: I think we may well have to have the officials back again to go over the detail of the Ways and Means Motion. I think we have only had one round at it, and I know I have a whole pile of questions.

Mr. Warner: The only activities the IBCs are going to be involved in are loans to and deposits by nonresidents. I am trying to find some of the new tax breaks that are going to be involved here. It appears that in that activity for the depositors and borrowers, the nonresident Canadian dollar deposit is really the only new tax break. Possibly there is going to be a tax break for the IBC.

[Traduction]

régies par la réglementation fédérale—il pourrait s'agir de sociétés fiduciaires enregistrées au niveau provincial; quant à l'appartenance à l'Association canadienne des paiements, s'il faut posséder une assurance-dépôts, il pourrait s'agir d'une assurance-dépôts provinciale; enfin, un pouvoir disposé à fermer les yeux, un pouvoir appliquant une réglementation plus tolérante—je veux parler de la tolérance de la Colombie-Britannique à l'égard de son marché des valeurs—pourrait autoriser des activités qui seraient extrêmement néfastes à la réputation du Canada dans les milieux financiers du monde.

M. Dodge: Tout ce que je puis dire, c'est que tout établissement ouvrant un MBI devra respecter la réglementation en vigueur. Dans la mesure où celle-ci est trop stricte ou trop souple, elle sera trop stricte ou trop souple également pour le MBI.

M. Cassidy: Le ministre doit délivrer un certificat ou recevoir un acte d'enregistrement à l'égard d'un MBI, et il n'y a donc aucune raison pour laquelle la loi ne pourrait pas conférer au ministre le pouvoir réglementaire d'exclure les sociétés d'une honnêteté douteuse.

M. Dodge: N'oubliez pas qu'il s'agit là uniquement d'une disposition fiscale, et non d'une modification de la réglementation. Il me semble que vous devriez demander plutôt que le règlement soit modifié. Ce projet de loi, en particulier, ne change rien à la réglementation des institutions financières.

M. Cassidy: Oui, cependant, mon argument est que, si le ministre a le pouvoir de retirer l'exemption fiscale à une société qui soit, mettons, exploitée par M. Rosenberg et consorts, ces derniers seront peu tentés de s'établir ici, alors qu'ils peuvent trouver d'autres repaires plus commodes ailleurs, là où ils bénéficieront de l'exemption fiscale.

M. Dodge: Je vous entends bien, mais permettez-moi de répéter qu'il s'agit ici uniquement de soustraire certaines formes de revenus aux impôts de la partie I. Il n'est question de rien d'autre. Aucune modification de la réglementation des banques n'accompagne cette mesure. Toutes sortes de modifications de la réglementation sont envisagées, mais il ne s'agit pas de traiter différemment...

M. Cassidy: Tout ce que je dis, c'est qu'il y a là un motif de préoccupation qui pourrait, et devrait, être levé si cette proposition est entérinée.

Le président: Je pense qu'il nous faudra sans doute demander aux fonctionnaires de revenir pour examiner en détail la motion de voies et moyens. Nous n'avons eu encore qu'un seul tour chacun, et je sais que j'ai toute une pile de questions.

M. Warner: Les seules activités auxquelles vont se livrer les MBI consistent à accorder des prêts à des personnes non résidentes et à en recevoir les dépôts. J'essaie de déterminer quelles sont les exonérations fiscales nouvelles qui vont s'appliquer. Il me semble que, au niveau des déposants et des emprunteurs, le seul avantage fiscal soit celui de pouvoir effectuer des dépôts non imposables en dollars canadiens.

[Text]

Is that correct? It would be a tax break for the IBC and the corporate tax?

Mr. Dodge: What we are basically doing is carving out... providing that part of the income that an institution functioning in Canada has and that comes from its IBC operations... in fact, that you take that out in computing your Part I tax. Now, as we have said before, that particular income currently is not there, because that activity tends to be carried on abroad, where it is essentially exempt from tax. So we are saying essentially that new business that gets brought back... we are going to treat it in the same way, for corporate tax purposes, as if it had been done through a branch in the Caymans.

Mr. Warner: So most of the \$62 billion in loans mentioned earlier could be rebuked in an IBC and really not affect corporate tax revenues of the Government of Canada, since most of the original activity was done offshore?

Mr. Dodge: No, the \$62 billion to which Mr. Popoff referred—

Mr. Warner: Foreign currency—

Mr. Dodge: Deposits currently in Canada. What we are talking about is deposits that are currently, let us say, in the Channel Islands and that we would hope could get brought back.

The Chairman: I think what you are getting at is how much of those \$62 billion deposits of foreign currency in Canada are foreigners' deposits, as opposed to Canadians' deposits; because clearly, foreigners' deposits could be moved over to the IBC.

Mr. Dodge: That \$60 billion is nonresident.

The Chairman: Oh, is it? Is it nonresidents', or is it foreign-currency deposits?

Mr. Poppoff: Foreign-currency deposits of nonresidents.

As I look at the table more closely, \$52 billion of that is at nonresident banks.

• 1705

The Chairman: So we are talking about \$10 billion of non-resident corporations or individuals other than banks.

Mr. Poppoff: Other.

The Chairman: Yes, other.

Mr. Warner: What is the present volume of non-resident Canadian dollar deposits now here in Canada? What amount of withholding tax actually stays in Canada and is not sent back again through a reciprocity agreement?

Mr. Poppoff: I am sorry; let me correct myself here. I focused on your \$62 billion number, but those are asset

[Translation]

Peut-être y aura-t-il également des avantages fiscaux au niveau des CBI.

Est-ce exact? Les MBI seront-ils exonérés de l'impôt sur les sociétés?

M. Dodge: Ce que nous faisons, en gros, c'est soustraire à l'impôt payable au titre de la partie I les revenus d'une institution canadienne imputables à l'activité de son MBI. Comme je l'ai dit, ce sont des revenus qui n'existent pas à l'heure actuelle, car ces activités ont tendance à être domiciliées à l'étranger, où les revenus correspondants ne sont généralement pas imposés. Nous disons donc, essentiellement, que les transactions nouvelles qui seront rapatriées... nous les traiterons de la même façon, aux fins de l'impôt sur les sociétés, que si elles avaient été effectuées par l'intermédiaire d'une succursale aux îles Caïmans.

M. Warner: Si bien que les 62 milliards de prêts mentionnés tout à l'heure pourraient être transférés à un MBI sans que cela modifie beaucoup les recettes fiscales fédérales, puisque la plus grande partie de l'activité originelle était domiciliée à l'étranger?

M. Dodge: Non, les 62 milliards dont a parlé M. Popoff...

M. Warner: En devises...

M. Dodge: ... étaient des dépôts actuellement comptabilisés au Canada. Nous parlons plutôt de dépôts qui sont actuellement domiciliés, disons, dans les îles anglo-normandes, et que nous espérons ramener au Canada.

Le président: Il me semble que ce que vous demandez, c'est de savoir quelle proportion de ces 62 milliards en devises déposés au Canada appartiennent à des étrangers, par opposition à des Canadiens; en effet, manifestement, les dépôts des étrangers pourraient être transférés dans un MBI.

M. Dodge: Ces 60 milliards sont des dépôts de non-résidents.

Le président: Ah bon? Est-ce que ce sont des dépôts de non-résidents, ou bien des dépôts en devises?

M. Poppoff: Des dépôts en devises effectués par des non-résidents.

En regardant de plus près le tableau, je vois qu'il y a 52 milliards provenant de banques non résidentes.

Le président: Il y a donc 10 milliards provenant de sociétés ou de personnes non résidentes, autres que des banques.

M. Poppoff: Autres.

Le président: Oui, autres.

M. Warner: Quel est le montant actuel des dépôts en dollars canadiens provenant de non-résidents? Quel est le montant de l'impôt de retenue qui reste effectivement aux mains du fisc canadien, qui n'est pas restitué dans le cadre d'un accord de réciprocité?

M. Poppoff: Je vous prie de m'excuser, j'ai fait une erreur. Je suis parti sur votre chiffre de 62 milliards, mais il s'agit là

[Texte]

numbers. The liability numbers, which is what you are looking for—

An hon. member: It was \$75 billion, was it not?

Mr. Poppoff: —are \$45 billion banks, \$39 billion—rounding down—other; and Canadians are \$3.7 billion banks and \$8.3 billion other.

Mr. McCrossan: So there is \$39 billion of non-bank liabilities now, which could—

Mr. Poppoff: Yes, \$39.6 billion.

The Chairman: ... liabilities.

Mr. Poppoff: That is right.

The Chairman: That could be immediately transferred to the IBCs.

Mr. Poppoff: I guess the answer is yes, although it has to be balanced off.

The Chairman: It has to be balanced off on loans, of course.

Mr. Poppoff: On the bank's asset side, there are only \$10 billion of non-residents in foreign currency booked in Canada. That was the other half—

Mr. McCrossan: You are saying they cannot use interbank assets?

Mr. Poppoff: No, I did not say that. When the question was raised as to how much could transfer over to the IBCs, as I recall the proposal, there has to be a balance between assets and liabilities, and non-bank assets are only \$10 billion.

Mr. McCrossan: Right, but bank assets are \$40 billion.

Mr. Poppoff: \$52 billion.

Mr. McCrossan: If they swap the loans and the assets between the institutions and potentially we get \$40 billion swapping over from domestic taxable, currently taxable, to non-taxable, if that is the amount of foreign loans and they can come up with the assets, that is the amount that can transfer over. Am I missing something there? There is \$40 billion of non-bank foreign deposits in Canada, and that can be transferred over into IBCs. It takes a little doing to transfer it over, but it can be transferred over to IBCs.

Mr. Warner: But there is no withholding tax.

An hon. member: That is certainly the number. That is the number I see. I am not sure if I am missing something.

Mr. McCrossan: ... question is that there is no withholding tax, but what is the corporate tax? Are you saying there is no corporate tax on that \$40 billion?

[Traduction]

de l'actif. Les chiffres du passif, qui sont ceux qui vous intéressent ...

Une voix: C'est 75 milliards, n'est-ce pas?

M. Poppoff: ... 45 milliards proviennent de banques, 39 milliards—pour arrondir—d'autres sources; en monnaie canadienne, 3,7 milliards de dollars proviennent des banques et 8,3 milliards d'autres sources.

M. McCrossan: Il y a donc aujourd'hui 39 milliards de dollars de dépôts n'appartenant pas à des banques qui pourraient ...

M. Poppoff: Oui, 39,6 milliards.

Le président: ... de dépôts.

M. Poppoff: C'est juste.

Le président: Qui pourraient être transférés immédiatement dans des MBI.

M. Poppoff: Je suppose que la réponse est oui, mais ces montants devront être compensés.

Le président: Ils devront être compensés par des prêts, bien sûr.

M. Poppoff: Pour ce qui est de l'actif des banques, il n'y a que pour 10 milliards de dollars de prêts en devises consentis à des étrangers qui soient comptabilisés au Canada. Cela est l'autre moitié ...

M. McCrossan: Vous dites qu'elles ne peuvent utiliser les prêts inter-banques?

M. Poppoff: Non, je n'ai pas dit cela. Lorsque la question a été posée de savoir quel volume pourrait être transféré aux MBI, si je me souviens bien, les prêts et les dépôts doivent être équilibrés et l'actif non bancaire ne se monte qu'à 10 milliards de dollars.

M. McCrossan: Oui, mais l'actif bancaire est de 40 milliards de dollars.

M. Poppoff: De 52 milliards.

M. McCrossan: Si les banques s'échangent leurs prêts et leurs actifs, et puisque 40 milliards de dollars de dépôts pourraient être transférés des comptes canadiens actuellement imposables à des comptes non imposables, si cela est le montant des prêts étrangers et qu'ils peuvent trouver d'autres emprunts, cela constitue le montant qui pourra être transféré. Est-ce que vous me suivez? Il y a au Canada un volume de 40 milliards de dollars de dépôts étrangers, n'appartenant pas à des banques, qui peuvent être transférés dans des MBI. Cela demandera peut-être quelques efforts, mais ce volume peut être transféré dans des MBI.

M. Warner: Mais il n'y a pas d'impôt de retenue.

Une voix: C'est bien le bon chiffre. C'est ce qu'il me semble. Je ne sais pas si j'oublie quelque chose.

M. McCrossan: Il n'y a certes pas d'impôt de retenue, mais qu'en est-il de l'impôt sur les sociétés? Dites-vous que les 40 milliards de dollars ne sont pas soumis à l'impôt sur les sociétés?

[Text]

Mr. Dodge: Let us be very careful. What you have to do is put the money out. So you have to find the borrower and then you are going to go searching for funds in the interbank market or wherever, right? So the key thing to be looking at is how much foreign currency loans Canadian banks currently are carrying on their domestic books.

If I go back to Ms Nicholson's question, that was the question when she asked if I could guarantee that nothing would be moved. The answer I had to give was that in this game there are no absolute ironclad guarantees, but what we have done is say that those new loans you take on have to be new.

Mr. Warner: You have also said that there is really no loss in corporate tax in that particular area. You suggested that earlier.

Mr. Dodge: Yes, but remember there are two things. One is the stuff booked in Royal Bank Cayman Islands branch; the other is what is booked, let us say, in Royal Bank Toronto branch. There is a lot of stuff booked out here in the Caymans and the Channels and so on, and that is what we are hoping to bring back. There is a relatively small amount of lending in foreign currency done now by domestic branches, and the question initially was whether or not that could be just changed over to the IBCs, and hence we would lose tax revenue on what would be generated—

Mr. McCrossan: Mr. Dodge, the figures on page 8 of the Rasminsky report directly contradict your assertion. They indicate that the largest amount of loans from non-residents is booked in Canada and the smallest amount is booked in the offshore centres.

• 1710

These were the 1984 figures. It was \$47 million at that time booked in Canada, and only \$14 million booked in the tax havens. You have asserted it is the other way around, that the bulk is booked in the tax havens and the little bit is booked in Canada, but the figures in the Rasminsky-Lawson report are exactly the opposite.

Mr. Dodge: I am sorry, Mr. Chairman, I do not have the numbers here with me right now, but as we look at it and looked at the potential . . . and clearly that is following on Miss Nicholson's question exactly, what you have to do is look at what is the potential down side. And we looked at the amount that is currently booked domestically—

Mr. McCrossan: That is what I am looking at.

Mr. Dodge: —and that is relatively small.

Mr. McCrossan: It is on page 8 of the Rasminsky-Lawson report.

Mr. Dodge: I am sorry, I do not have that with me right now.

[Translation]

M. Dodge: Regardons les choses de très près. Ce qu'il faut faire, c'est placer l'argent. Il vous faut donc trouver un emprunteur, ensuite de quoi vous cherchez les fonds correspondants sur le marché inter-banques ou ailleurs. D'accord? L'élément clé est donc de savoir quel volume de prêts en devises les banques canadiennes possèdent à l'heure actuelle dans leurs comptes canadiens.

Si je reviens à la question de M^{me} Nicholson, elle m'a demandé si je pouvais garantir qu'aucun de ces prêts ne serait transféré. La réponse qu'il m'a fallu donner est qu'il n'existe aucune garantie en béton armé dans ce domaine, mais que nous exigeons que ces nouveaux prêts qui seront consentis soient effectivement nouveaux.

M. Warner: Vous avez dit également que l'État ne perdrait pas vraiment non plus de recettes au titre de l'impôt sur les sociétés dans ce domaine en particulier. C'est ce que vous avez dit tout à l'heure.

M. Dodge: Oui, mais n'oubliez pas qu'il y a deux éléments. Il y a, d'une part, les prêts comptabilisés dans la succursale de la Banque royale des îles Caïmans, par exemple, d'autre part, il y a les prêts comptabilisés dans la succursale de Toronto de la Banque royale. Il y a beaucoup de prêts comptabilisés dans les îles Caïmans et les îles anglo-normandes, etc., et ce sont eux que nous espérons ramener. Il n'y a qu'un volume relativement faible de prêts en devises consentis par les succursales au Canada, et la question a été posée de savoir si ces prêts pourraient être simplement transférés dans les MBI, auquel cas nous perdriions les impôts correspondants.

M. McCrossan: Monsieur Dodge, les chiffres de la page 8 du rapport Rasminsky contredisent directement votre affirmation. Ils indiquent que la plus grande partie des prêts à des non-résidents est comptabilisée au Canada, et la moindre partie comptabilisée dans les succursales à l'étranger.

Ce sont les chiffres de 1984. Cette année-là, 47 millions étaient comptabilisés au Canada, et 14 millions seulement dans les paradis fiscaux. Vous avez dit juste le contraire, à savoir que la plus grande partie est comptabilisée dans les paradis fiscaux et la moindre partie au Canada; les chiffres du rapport Rasminsky-Lawson disent juste le contraire.

M. Dodge: Je regrette, monsieur le président, je n'ai pas les chiffres ici avec moi, mais de la façon dont nous percevons les choses, dont nous évaluons le potentiel . . . et cela répond tout à fait à la question de M^{me} Nicholson, ce qu'il faut faire, c'est calculer le déficit d'impôt potentiel. Nous sommes donc partis du montant aujourd'hui comptabilisé dans les succursales du Canada . . .

M. McCrossan: C'est exactement ce dont je parle.

M. Dodge: . . . et qui est relativement faible.

M. McCrossan: C'est à la page 8 du rapport Rasminsky-Lawson.

M. Dodge: Je regrette, je ne l'ai pas ici.

[Texte]

Mr. McCrossan: If \$40 billion is the current amount, and that dropped to \$30 billion with \$10 billion being transferred over, what would the tax cost be?

Mr. Dodge: This year?

Mr. McCrossan: If one—

Mr. Dodge: This year or next year?

Mr. McCrossan: Next year.

Mr. Dodge: Zero.

Mr. McCrossan: You are collecting no tax now.

Mr. Dodge: No Part I from the banks.

Mr. McCrossan: Pardon me?

Mr. Dodge: No Part I tax from the banks now.

Mr. McCrossan: No part of the foreign operations—

Mr. Dodge: No Part I income tax . . . We are not collecting Part I income tax at the moment on Canadian banks.

Mr. McCrossan: Period.

Mr. Dodge: No Part I taxable income.

The Chairman: So the banks have no income at this point.

Mr. McCrossan: So what you are saying is the banks are paying no tax, so you do not lose any.

Mr. Dodge: That is why I asked you what year you were talking about, and at the moment, for a number of reasons which I think we have gone through with this committee before, the banks are paying virtually no Part I tax.

The Chairman: Mr. Warner.

Mr. Warner: The non-resident Canadian dollar deposits . . . this is where there will be a tax change, and I am wondering what volume of non-resident Canadian dollar deposits is presently in our system, and approximately what amount of withholding tax you net out of the system, because I would suggest that perhaps there would be a loss if there are some withholding taxes that actually stay here in Canada.

Mr. Dodge: The first question is the amount of non-resident deposits here?

Mr. Warner: Yes.

The Chairman: Non-resident Canadian dollar deposits.

Mr. Dodge: Canadian dollar deposits, right. Turn to our banking expert here.

Mr. Poppoff: I do not know if it is done by residents.

Mr. Warner: Perhaps even without getting the numbers, do you not feel there will be a cost involved in introducing this

[Traduction]

M. McCrossan: Si le montant actuel est de 40 milliards de dollars, s'il tombait à 30 milliards et que 10 milliards soient transférés, combien cela coûterait-il en recettes fiscales perdues?

M. Dodge: Cette année?

M. McCrossan: Si un . . .

M. Dodge: Cette année ou l'année prochaine?

M. McCrossan: L'année prochaine.

M. Dodge: Rien du tout.

M. McCrossan: Mais vous percevez de l'impôt aujourd'hui.

M. Dodge: Pas d'impôt au titre de la Partie I, provenant des banques.

M. McCrossan: Je vous demande pardon?

M. Dodge: Pas d'impôt au titre de la Partie I, payé par les banques.

M. McCrossan: Pas d'impôt sur les transactions étrangères . . .

M. Dodge: Pas d'impôt sur le revenu au titre de la Partie I . . . Les banques canadiennes ne paient pas aujourd'hui d'impôt sur le revenu au titre de la Partie I.

M. McCrossan: Un point, c'est tout?

M. Dodge: Elles n'ont pas de revenu imposable au titre de la Partie I.

Le président: Les banques n'ont pas de revenu aujourd'hui?

M. McCrossan: Vous dites donc que, les banques ne payant pas d'impôt, vous ne perdrez rien.

M. Dodge: C'est pourquoi je vous ai demandé de quelle année vous parliez, car, à l'heure actuelle, et pour diverses raisons dont nous avons déjà parlé dans ce Comité, les banques ne paient pratiquement pas d'impôt au titre de la Partie I.

Le président: Monsieur Warner.

M. Warner: Les dépôts en monnaie canadienne des non-résidents . . . c'est à ce niveau que se situe l'incidence fiscale, et j'aimerais savoir quel est le volume des dépôts effectués en monnaie canadienne, au Canada, par des non-résidents, et quel est le montant de l'impôt de retenue net que vous percevez à ce titre, car si une partie de cet impôt de retenue reste au Canada, cela signifie que vous connaîtrez une diminution de recettes fiscales.

M. Dodge: La première question intéresse le montant des dépôts effectués au Canada par des non-résidents?

M. Warner: Oui.

Le président: Les dépôts en monnaie canadienne provenant d'étrangers.

M. Dodge: Les dépôts en monnaie canadienne, d'accord. Je vais demander à notre expert bancaire.

M. Poppoff: Je ne sais pas s'il y en a.

M. Warner: Même si nous n'avons pas les chiffres, ne pensez-vous pas que ce changement risque d'entraîner une

[Text]

change, and that this is probably the major area of cost—that you are not going to impose the withholding tax on these non-resident Canadian dollar deposits, while at the present time you are?

I do realize we have reciprocal agreements with various countries, so that the non-resident is able to get his withholding tax back again, but I would assume there would be some of the withholding tax staying here. Under the present system, under the proposed system, there will be a leakage. What is the amount of that leakage, or that cost?

Mr. Dodge: I am sorry. I am not—

The Chairman: You may not have that figure right now.

Mr. Dodge: Yes, I am not—

The Chairman: I have already determined that it is 5.20 p.m. and a number of us have not even begun to get at this issue, so I am going to adjourn this meeting promptly at 5.30 p.m. I am going to ask Mr. Warner to finish in a moment so Mrs. Collins, who has been here all afternoon and is not a member of the committee, can ask her few questions. But I think the committee will want to get into the details of the Ways and Means Motion itself and some of the issues that have been raised. You may have better answers by next week, Mr. Dodge, so we will know where we are going.

Mr. Warner: That is my final question and I think that we would—

Mr. Dodge: We do not have a number with us, Mr. Warner. We will try to find that.

Mr. Warner: Thank you.

The Chairman: Mrs. Collins.

Mrs. Collins: Thank you, Mr. Chairman. You obviously have to be very patient, but I appreciate your generosity. I will have to become a full-time member of this committee, so you can have the British Columbia representation.

• 1715

I would like to start by congratulating the Minister and the officials, because of course, from my perspective, I am very pleased with the initiative that has been taken. I think it is an example of initiative which will not only reap regional economic benefits but also certainly be in the national interest, because, in my view, what is good for the regions is going to be good for Canada as a whole.

The other reason I am so pleased from a Vancouver perspective is that I was able to reach the members of the delegation from the Vancouver Board of Trade. They had just arrived back in Vancouver when the Minister made his announcement. It is an historic occasion, because I do not know of any other time it has happened that, when Vancouver spoke, within 24 hours Ottawa acted. We hope that this will certainly be a great harbinger for the future.

[Translation]

perte de recettes fiscales, que c'est là que réside le principal facteur de coût—le fait que vous n'allez pas prélever d'impôt de retenue sur ces dépôts de non-résidents en monnaie canadienne, alors que vous le faites aujourd'hui?

Je sais bien que nous avons des ententes de réciprocité avec divers pays, si bien que le déposant étranger peut recouvrer le montant retenu, mais je suppose qu'une partie reste quand même entre nos mains. Or, avec le nouveau système, ce montant va diminuer. Savez-vous de combien?

M. Dodge: Je regrette. Je ne suis pas . . .

Le président: Vous n'avez pas ce chiffre ici.

M. Dodge: Oui, je ne suis pas . . .

Le président: Vous savez qu'il est déjà 17h20, et nous sommes plusieurs à ne pas avoir encore pu poser la majorité de nos questions, et je vais donc lever la séance à 17h30 précises. Je vais demander à M. Warner de conclure dans un moment, afin que M^{me} Collins, qui a passé ici tout l'après-midi et n'est pas membre du Comité, puisse poser quelques questions. Mais je pense que le Comité voudra examiner le détail de cette motion de voies et moyens et se pencher également sur certaines des autres questions soulevées. Vous aurez peut-être de meilleures réponses à nous donner la semaine prochaine, monsieur Dodge, afin que nous sachions de quoi il retourne.

M. Warner: C'est ma dernière question, et je pense que nous voudrions . . .

M. Dodge: Nous n'avons pas ce chiffre ici, monsieur Warner. Nous allons tâcher de le trouver.

M. Warner: Je vous remercie.

Le président: Madame Collins.

Mme Collins: Je vous remercie, monsieur le président. Vous avez manifestement fait preuve de beaucoup de patience, et j'apprécie votre générosité. Il faudra que je devienne membre à plein temps de ce Comité, afin que la Colombie-Britannique y soit représentée.

Je voudrais commencer par féliciter le ministre et les fonctionnaires, car, bien entendu, je suis très satisfaite de l'initiative qu'ils ont prise, du point de vue de ma région. Je pense qu'elle apportera non seulement des avantages économiques au plan régional, mais également au plan national, car, à mon sens, ce qui est bon pour les régions est bon pour le Canada tout entier.

L'autre raison de ma satisfaction, toujours du point de vue de Vancouver, c'est que j'ai pu parler aux membres de la délégation de la Chambre de commerce de Vancouver, à leur retour. Ils arrivaient juste à Vancouver lorsque le ministre a fait son annonce. Ce fut un événement historique, car, aussi loin que je remonte dans le passé, c'est la première fois qu'Ottawa agisse dans les 24 heures après que Vancouver a parlé. Nous espérons qu'il s'agit là du signe annonciateur d'un bel avenir.

[Texte]

I just want to be quite clear, because I go tonight to talk to some of my constituents about the implications of this bill. I have very simple questions.

The status of an IBC will be available to prescribed financial institutions, which means existing banks, Schedule B banks, and any banks or any institutions that belong to the Canadian Payments Association. Does that mean that a new group could form such an institution and qualify, or would that be quite difficult to do?

Mr. Dodge: They would normally have to form a Schedule B bank.

Mrs. Collins: So that would be quite difficult. You are not going to get a whole bunch of people starting from scratch to do this.

Mr. Dodge: Al, do you want to comment on the difficulties in setting up a Schedule B?

Mr. Poppoff: There are all sorts of criteria for setting up a new financial institution. It would not have to be a Schedule B bank if they are Canadian residents. I do not know whom you have in mind. Financial institutions are set up; there are licensing criteria, chartering criteria, whatever, that would have to be met.

Mrs. Collins: But it is primarily focusing at existing financial institutions?

Mr. Poppoff: I am not sure why you say that.

Mrs. Collins: I think it is to allay the fear that people can set up little shops and start operating these IBCs.

Mr. Poppoff: No, that is certainly not the intent; nor would the regulatory system smile on it.

Mrs. Collins: Okay, good. Basically it will be limited to non-residents' deposits and loans. The IBCs will be exempt from corporate income tax; there will be no withholding tax; and there will be no reserve requirements.

Mr. Dodge: Let us be careful on that.

Do you want to go through your little list, Brian?

Mr. Ernewein: Certainly.

First of all on the application of withholding tax on interest payments, there will be an exemption in respect of that; but I should add that at present there is an exemption—

Mrs. Collins: Yes, I know.

Mr. Ernewein: —for withholding tax. The only extension to the normal system, as you refer to it, is that Canadian currency deposits will be exempt in the same way as Canadian currency deposits the banks now take offshore are exempt. We're treating it as an offshore centre in that respect. The sort of

[Traduction]

Je voudrais seulement m'assurer d'un certain nombre de choses, car je pars ce soir pour expliquer à un certain nombre de mes mandants la signification de ce projet de loi. J'ai des questions très simples.

Certaines institutions financières, telles que les banques actuelles, les banques régies par l'annexe B, ainsi que toute autre banque ou établissement appartenant à l'Association canadienne des paiements, pourront ouvrir un MBI. Cela signifie-t-il qu'un groupe nouveau pourrait créer une telle institution et devenir admissible, ou bien cela serait-il difficile à réaliser?

M. Dodge: Normalement, un tel groupe devrait constituer une banque au titre de l'annexe B.

Mme Collins: Ce serait donc très difficile. On ne verra pas toute une foule de gens se ruer pour ouvrir des MBI.

M. Dodge: Al, pourriez-vous nous indiquer les difficultés à surmonter pour fonder une banque au titre de l'annexe B?

M. Poppoff: Il y a toutes sortes de conditions à respecter lorsqu'il s'agit de créer une nouvelle institution financière. Dans le cas de personnes résidant au Canada, il ne doit pas nécessairement s'agir d'une banque de type annexe B. Je ne sais pas à qui vous songez. Celui qui veut créer un établissement financier doit remplir un certain nombre de critères pour obtenir un permis d'exploitation, une charte, que sais-je encore.

Mme Collins: Mais cette mesure vise particulièrement les établissements existants?

M. Poppoff: Je ne vois pas très bien pourquoi vous dites cela.

Mme Collins: Je dis cela pour calmer la crainte de voir surgir de petites boutiques qui se mettraient à exploiter des MBI.

M. Poppoff: Non, ce n'est certainement pas ce qui est prévu, et je ne crois pas que les autorités réglementaires le toléreraient.

Mme Collins: Bon, d'accord. En gros, ces centres ne pourront que recevoir des dépôts de l'étranger et accorder des prêts à des non-résidents. Les MBI seront exempts de l'impôt sur le revenu des sociétés; il n'y aura pas d'impôt de retenue et pas non plus de contraintes en matière de réserves.

M. Dodge: Soyons très précis à ce sujet.

Voulez-vous passer en revue votre petite liste, Brian?

M. Ernewein: Certainement.

Premièrement, il y aura une exonération de l'impôt de retenue; mais il faut ajouter qu'il y a déjà des exemptions à l'heure actuelle...

Mme Collins: Oui, je sais.

M. Ernewein: ... permettant de ne pas le payer. La seule modification par rapport au système normal, comme vous l'appellez, réside dans le fait que les dépôts en monnaie canadienne seront exempts, de la même façon que le sont ces dépôts déposés dans les succursales de nos banques à l'étranger. De ce point de vue, tout se passe comme si le MBI était

[Text]

focus of the proposal is that there will be a Part I tax exemption for the profits from these banking activities.

Mrs. Collins: What about the reserve requirements?

Mr. Ernewein: I understand that the reserve requirements do not apply to foreign currency deposits of non-residents. They do apply to Canadian currency deposits of non-residents, but we are not undertaking any changes in that regard.

I believe Al might want to comment on some longer-term changes to the reserve requirements.

Mr. Poppoff: There are longer-term proposals for all reserve requirements in the Minister's policy statement that came out on December 18.

Mrs. Collins: Right, but nothing in this legislation, then, really changes the status?

Mr. Dodge: This is purely taxation legislation.

Mrs. Collins: Okay. Is there anything else that, if I am a manager or a vice-president or a foreign bank or a business person in Vancouver, I should know today about this, any hooks that are not apparent?

Mr. Dodge: Yes, I think there are two things that are really important, and these are for new loan and deposit activity. But, in order to allow this to get rolling, what we are allowing in the first year of operation of an IBC, as long as that is prior to 1992, is this. Loans that are booked in a foreign branch or loans that have been arranged by a foreign subsidiary can indeed be brought back and put on the IBC's books—they do not have to be new loans—in that one-year window. That is specifically to try to allow these things to get up and going.

• 1720

Mrs. Collins: So it is one year from the time that institution qualifies as an IBC.

Mr. Dodge: That is right.

Mrs. Collins: Up to.

Now, what do you have to do to qualify as an IBC? If I am up there today and I say, great, I am going to . . . I know the legislation is not through, but when it is through, what do I have to do?

Mr. Ernewein: Simply file an election designating a branch or office in Montreal and/or Vancouver as the place from which you intend to maintain or carry on an international banking centre business.

Mrs. Collins: Yes. File that with the Department of Finance?

Mr. Ernewein: With the Minister of National Revenue.

Mrs. Collins: That is all you have to do?

[Translation]

situé à l'étranger. La caractéristique principale de ce projet est que les profits dérivés de ces activités bancaires seront exonérés de l'impôt payable en vertu de la Partie I.

Mme Collins: Et les obligations en matière de réserves?

M. Ernewein: Je crois savoir que les contraintes en matière de réserves ne s'appliquent pas aux dépôts en devises des non-résidents. Elles s'appliquent à leurs dépôts en monnaie canadienne, et nous n'apportons pas de modification à cet égard.

Peut-être Al pourrait-il ajouter quelques mots sur la modification des contraintes concernant les réserves, prévue pour dans quelque temps.

M. Poppoff: L'énoncé de politique du ministre, en date du 18 décembre, contenait des propositions en vue de la modification de toutes les exigences en matière de réserves.

Mme Collins: Oui, mais il n'y a aucune modification à ce sujet dans ce projet de loi?

M. Dodge: Il s'agit là exclusivement d'un texte de loi fiscal.

Mme Collins: D'accord. Y a-t-il autre chose que je devrais savoir, si j'étais directeur ou vice-président, ou responsable d'une banque étrangère, ou femme d'affaires à Vancouver, y a-t-il des embûches qui ne sont pas apparentes?

M. Dodge: Oui, il y a deux conditions qui me paraissent vraiment importantes, à savoir que les prêts et les dépôts des MBI doivent être une activité nouvelle. Cependant, nous avons aménagé une phase de transition, qui permet de faire certaines choses durant la première année de fonctionnement d'un MBI, sous réserve que celles-ci interviennent avant 1992. Les prêts qui sont comptabilisés dans une succursale à l'étranger ou les prêts qui ont été consentis par une succursale à l'étranger peuvent effectivement être rapatriés et inscrits sur les livres du MBI—sans qu'il s'agisse de prêts nouveaux—pendant cette période transitoire d'un an. Cette disposition vise spécifiquement à faciliter la mise en marche de ces centres.

Mme Collins: C'est donc un an à partir du moment où l'institution est agréée en tant que MBI.

M. Dodge: C'est juste.

Mme Collins: Un maximum d'un an.

Maintenant, que faut-il faire pour devenir admissible à créer un MBI? Mettons que je dise: «Très bien, je vais . . . » Je sais que le projet de loi n'est pas encore adopté, mais lorsqu'il le sera, que devrais-je faire?

M. Ernewein: Simplement faire enregistrer une déclaration désignant une succursale ou un bureau de Montréal ou de Vancouver, ou des deux, comme lieu à partir duquel vous escomptez effectuer des transactions bancaires internationales.

Mme Collins: Oui. Est-ce que je remets cette déclaration au ministère des Finances?

M. Ernewein: Au ministre du Revenu national.

Mme Collins: Et cela suffit?

[Texte]

Mr. Ernewein: That form has to be filed within 90 days of the commencement of the year; but beyond that, no. Whether or not you are entitled to the exemption will be determined after the year, when they come to see if you have adhered to the requirements imposed by the legislation.

Mrs. Collins: Right. Then the other element was mentioned before. There has to be some activity involved, analysis or management.

Mr. Dodge: Solicitation or negotiation of a loan, the analysis activity that would go with that, or follow-up management: any one of the four would qualify.

Mrs. Collins: And the arbiter of that would be National Revenue—

Mr. Dodge: That is right.

Mrs. Collins: —when they go back to ... they say do an audit?

Mr. Dodge: That is right.

Mrs. Collins: Will they at some point, would you expect from past practices, be issuing any kind of criteria or any kind of further—

Mr. Dodge: An information bulletin, or a circular?

Mrs. Collins: Yes.

Mr. Dodge: If that appears to be necessary, clearly that is why Revenue issues those. So if it appears to be necessary, the answer would be yes.

Mrs. Collins: Is it something is presently used anywhere else—those four words? Is it in other pieces of legislation?

Mr. Ernewein: Certainly not for Canadian federal income tax purposes, at least. We have other concepts, such as an active business and the like, but not those particular criteria, no.

Mr. Dodge: I think the one other thing you would want to point to them is that they must keep a balanced book.

Mrs. Collins: I know there will be other, more detailed questions later, but I just want to be sure I tell my people the right thing. I am looking forward to an extremely positive reaction. Through you to your Minister, I appreciate very much all the work you have done in this respect.

The Chairman: The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Traduction]

M. Ernewein: Cette déclaration doit être déposée dans les 90 premiers jours de l'année; après, il est trop tard. Votre admissibilité à l'exonération sera déterminée au début de l'année suivante, lorsqu'on vérifiera si vous avez respecté les conditions imposées par la loi.

Mme Collins: Bien. L'autre élément a déjà été mentionné: certaines activités doivent se dérouler, activités d'analyse ou de gestion.

M. Dodge: On distingue quatre fonctions: la sollicitation ou la négociation d'un prêt, son analyse et sa gestion. Il suffit d'une des quatre fonctions.

Mme Collins: Et le juge en est le ministère du Revenu national ...

M. Dodge: C'est exact.

Mme Collins: ... au moment où il ... effectue une vérification?

M. Dodge: C'est cela.

Mme Collins: Est-ce qu'il va, est-ce qu'il a coutume, dans les cas de ce genre, de publier des critères plus précis, ou bien d'autres sortes ...

M. Dodge: Un bulletin d'information, ou une circulaire?

Mme Collins: Oui.

M. Dodge: Si le besoin s'en fait sentir, le ministère du Revenu national le fait, sans aucun doute. Si donc la nécessité s'en fait sentir, la réponse sera oui.

Mme Collins: Est-ce que ces quatre termes figurent déjà dans d'autres textes, dans d'autres lois?

M. Ernewein: Certainement pas dans la législation fédérale en matière d'impôt sur le revenu. Nous employons d'autres concepts, tels que celui d'entreprise active, mais nous n'avons encore jamais utilisé ces critères en particulier.

M. Dodge: Un autre élément sur lequel il convient d'attirer l'attention est que ces centres doivent avoir des comptes équilibrés.

Mme Collins: Je sais que l'on vous posera encore d'autres questions, plus détaillées, mais je voulais seulement m'assurer de ne pas induire mon auditoire en erreur. J'espère que la réaction à cette proposition sera extrêmement positive. Je tiens à exprimer à votre ministre, par votre intermédiaire, la satisfaction que j'éprouve à l'égard de tout le travail que vous avez abattu à ce sujet.

Le président: La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From the Department of Finance:

David Dodge, Assistant Deputy Minister, Tax Policy and
Legislation Division;
Brian Ernewein, Officer, Legislation Division;
Allan Poppoff, Director, Financial Institutions Division.

TÉMOINS

Du ministère des Finances:

David Dodge, sous-ministre adjoint, direction de la politique
et de la législation de l'impôt;
Brian Ernewein, agent, division de la législation;
Allan Poppoff, directeur, Division des institutions financiè-
res.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 27

Thursday, January 29, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 27

Le jeudi 29 janvier 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Finance and Economic Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to international banking centres

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait aux centres bancaires internationaux

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

MEMBERS

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JANUARY 29, 1987
(31)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 10:00 o'clock a.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, the Hon. Robert Layton, Paul McCrossan, George Minaker, Aideen Nicholson, André Plourde and Norman Warner.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois and Terrence J. Thomas, Research Officers.

Witnesses: From the Canadian Bankers' Association: Robert M. MacIntosh, President; Andrew Kenyon, Senior Vice-President, Taxation, Canadian Imperial Bank of Commerce; A.R. Cooper, Vice-President & Director, Financial Affairs.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to international banking centres. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, December 9, 1986, Issue No. 16*).

Robert MacIntosh made an opening statement and with the other witnesses answered questions.

At 12:30 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 29 JANVIER 1987
(31)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 10 heures, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, l'honorable Robert Layton, Paul McCrossan, George Minaker, Aideen Nicholson, André Plourde et Norman Warner.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois et Terrence J. Thomas, attachés de recherche.

Témoins: De l'Association des banquiers canadiens: Robert M. MacIntosh, président; Andrew Kenyon, vice-président principal, Impôt, Banque de commerce canadienne impériale; A.R. Cooper, vice-président et directeur, Affaires financières.

En vertu de l'autorité que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son ordre de renvoi relatif aux centres bancaires internationaux. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mardi 9 décembre 1986, fascicule n° 16*).

Robert MacIntosh fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et les autres témoins répondent aux questions.

A 12 h 30, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Thursday, January 29, 1987

• 0959

The Chairman: Order, please. We are going to proceed this morning with our order of reference under Standing Order 96(2) with reference to international banking centres.

• 1000

Appearing with Robert M. MacIntosh, president of the Canadian Bankers' Association, is Andrew Kenyon, senior vice-president, taxation, the Canadian Imperial Bank of Commerce; Mr. A.R. Cooper, vice-president and director of financial affairs of the association; and Richard Barnowski, assistant director of financial affairs with the association.

Mr. MacIntosh, I understand you had a prepared text in both official languages, but then yesterday the Minister introduced the ways and means motion, so you are going to have to deal with the matter without a prepared text at this point.

Mr. Robert M. MacIntosh (President, Canadian Bankers' Association): Thank you, Mr. Chairman. As you know, we are here in response to your invitation, and I guess I would just as soon be on the border of Iran and Iraq as here.

As you pointed out, we did prepare a text. We brought it up to date as much as we could, right up to the day before yesterday when we had to complete the French version for distribution today. Now that has all gone overboard because the bill was tabled yesterday. We got it yesterday afternoon, and I was otherwise involved until 11 o'clock last night, so you will have to bear with us in that we really have not been able to analyse the draft bill in any depth at all.

If I may be permitted to read through this statement, which I am going to amend as I go along, Mr. Chairman, by way of background information, the CBA represents 63 member banks, of which 8 are Schedule A domestic banks and 55 are Schedule B foreign-owned banks. The head offices of these banks are located in Montreal, Toronto, Edmonton, Halifax, Vancouver, and Victoria. Of course, the large banks have major regional representation in all parts of the country.

Because the CBA is a national organization, it would be inappropriate for us to take a position which appears to favour one city or region over another, and we do not intend to do so. Instead, the CBA would like to examine the IBC proposal in a general way.

It should be stated at the outset that the chartered banks have never asked for legislation to create international banking centres. However, we have said also that we are prepared to go along with the government's initiative, provided that two basic conditions are met. The first condition is that the implementation of any IBC proposal must not cause banks to be worse off

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le jeudi 29 janvier 1987

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît. Nous reprenons les travaux prévus à notre ordre de renvoi en vertu du Règlement permanent 96(2) ayant trait aux centres bancaires internationaux.

Nous accueillons monsieur Robert M. MacIntosh, président de l'Association des banquiers canadiens, et monsieur Andrew Kenyon, premier vice-président, imposition, de la Banque Impériale de Commerce du Canada, monsieur A.R. Cooper, vice-président et directeur des affaires financières de l'association; et Richard Barnowski, directeur-adjoint des affaires financières à l'association.

Monsieur MacIntosh, je crois que vous aviez un mémoire préparé dans les deux langues officielles, mais le ministre a déposé hier une motion des voies et moyens et vous devrez nous en parler sans texte pour l'instant.

M. Robert M. MacIntosh (président, Association des banquiers canadiens): Merci monsieur le président. Comme vous savez, nous sommes ici sur votre invitation, et je dois dire que j'aimerais autant me trouver à la frontière de l'Iran et de l'Irak.

Comme vous l'avez signalé, nous avons préparé un mémoire. Nous l'avons mis à jour autant que nous l'avons pu, jusqu'à avant hier, jour où nous devons terminer la version anglaise pour le distribuer aujourd'hui. Tout cela a été chambardé par le dépôt du projet de loi hier. Nous l'avons reçu hier après-midi, et j'étais occupé ailleurs jusqu'à 23 heures hier, vous devrez donc comprendre que nous n'avons vraiment pas eu l'occasion d'en faire une analyse approfondie.

Permettez-moi de lire cette déclaration, que je modifierai au fur et à mesure, monsieur le président. Pour la gouverne du Comité, l'ABC représente 63 banques dont huit sont des banques nationales citées à l'annexe A et 55 des banques étrangères citées à l'annexe B. Les sièges sociaux de ces banques se trouvent à Montréal, Toronto, Edmonton, Halifax, Vancouver et Victoria. Évidemment, les grandes banques ont d'importants bureaux régionaux dans chaque région du pays.

Étant donné que l'ABC est une organisation nationale, il ne conviendrait pas qu'elle prenne position en faveur d'une ville en particulier, et ce n'est pas notre intention. L'ABC voudrait plutôt se pencher sur la proposition d'un MBI de façon générale.

Il faut mentionner dès le départ que les banques à chartre n'ont jamais demandé que l'on légifère pour créer des centres bancaires internationaux. Toutefois, nous avons également déclaré que nous étions disposés à accepter l'initiative du gouvernement, pourvu que deux conditions fondamentales soient satisfaites. Premièrement, la création de tout MBI ne

[Texte]

than they are now from a taxation and business operating point of view.

The banks have not sought any tax advantage. Let me repeat that. The banks have not sought any tax advantage. But at the same time, it must be remembered that if the creation of IBCs were to attract additional taxation, this would be a disincentive for their use. And I might say, Mr. Chairman, as we read the draft legislation, it does as we would have expected it would do; that is to say, it is neutral with regard to the taxation of the banks. There is no intention on the part of the government's draft bill to give one cent of net tax advantage to the banks. By the same token, there is not any intention that taxes would be worse either. It is intended to be totally neutral as to taxation. Whether in fact it works out that way, we will have to examine further, because we do note that losses in an IBC are not deductible from other income. In fact, it could be possible that you would be worse off in the sense that if that loss is taken against foreign income in a foreign jurisdiction it may be deductible, whereas in this case it might not. So the fact is that it is possible a bank could be worse off tax-wise, but in no case better off.

• 1005

The second condition we have been stating for some time is that market forces should be allowed to determine the location of IBCs. This has been the only position of our industry from the beginning of this affair. We are not interested in talking about benefits or losses to individual cities.

The new bill, released yesterday, focuses rather narrowly on the eligible assets and liabilities that can be put into an IBC and on the *modus operandi* for the IBC. I would have to say that given the present proposal, unless subsequently changed, this would not be a cause for grave concern that it would cause an upheaval in the regional structure of banking in this country. It is narrowly focused, and I will touch again on that in a short time.

If I might turn to the origins of the proposal, the concept of a Canadian international banking centre was introduced to the public as far back as 1981, when the City of Montreal approached the federal and Quebec governments to consider the concept. The federal Department of Finance then carried out an internal study that concluded that such centres would be of little benefit to the Canadian economy or any particular region of the country. At the same time, the proposal eventually would lead to a significant erosion of the federal tax base.

Mr. Chairman, I have a number of references to our sources here, which I will leave afterwards with the clerk of the committee so you can track our sources.

The Chairman: Do you have a copy of the statement that indicated an eventual erosion of the Canadian tax base?

Mr. MacIntosh: Yes, sir, we have all the documents that are relevant, I think. I have tried to assemble, and have here, a book that I think contains every document pertaining to our relations with this issue with the Government of Canada.

[Traduction]

doit pas empirer la situation des banques que ce soit du point de vue de la fiscalité ou de l'exploitation commerciale.

Les banques n'ont demandé aucun avantage fiscal. Laissez-moi le répéter. Les banques n'ont demandé aucun avantage fiscal. Mais il ne faut pas oublier non plus que si la création de ces MBI devait entraîner une fiscalité plus lourde, aucune banque ne serait porter à s'en servir. J'ajouterai, monsieur le président, en ce qui concerne le projet de loi qu'il ne change rien au traitement fiscal des banques comme nous pouvions nous y attendre. Ce projet de loi ne vise aucunement à donner quelque avantage fiscal que ce soit aux banques. Mais il ne vise pas non plus à accroître leur taux d'imposition. Il est destiné à demeurer tout à fait neutre du point de vue de la fiscalité. L'avenir nous dira si ce sera bien le cas, car nous avons quand même remarqué que les pertes au titre d'un MBI ne sont déductibles d'aucun autre revenu. En fait, la banque pourrait même s'en tirer à moins bon compte car si cette perte se rapportait un revenu réalisé à l'étranger, elle serait déductible. Il serait donc possible qu'une banque s'en tire moins bien du point de vue fiscal, mais jamais mieux.

Deuxièmement, nous disons depuis un certain temps que les forces du marché doivent décider des emplacements des MBI. C'est la seule position que prise notre industrie depuis le début. Nous ne voulons pas parler d'avantages ou inconvénients pour telle ou telle ville.

Le projet de loi publié hier délimite assez étroitement les avoirs et dettes pouvant faire partie d'un MBI et son mode de fonctionnement. Je dois dire que dans son libellé actuel, cette proposition ne serait pas assez inquiétante pour entraîner un bouleversement de la structure régionale des banques au pays. Sa portée est bien définie, et j'y reviendrai bientôt.

Si vous me permettez de passer aux origines de cette proposition, l'idée d'un centre bancaire international canadien a été soulevé publiquement dès 1981, lorsque la ville de Montréal a demandé au gouvernement fédéral et québécois d'envisager cette possibilité. Le ministère fédéral des Finances a ensuite mené une étude interne selon laquelle de tels centres n'offriraient que peu d'avantage à l'économie canadienne ou à toutes régions du pays. De plus, cette proposition entraînerait une érosion importante de l'assiette fiscale fédérale.

Monsieur le président, j'ai avec moi une liste de noms sources dont je laisserai une copie à votre greffier à la fin de la réunion.

Le président: Avez-vous une copie du document suggérant une érosion de l'assiette fiscale canadienne?

M. MacIntosh: Oui, monsieur, je crois que nous avons tous les documents pertinents. J'ai tenté de rassembler un dossier, que j'ai ici, de tous les documents se rapportant à nos contacts avec le gouvernement du Canada à ce sujet.

[Text]

The Chairman: Can you leave those with us and have them circulated to our committee?

Mr. MacIntosh: I believe so, yes.

The Chairman: All right. Perhaps the clerk, with Mr. Cooper, can get that lined up this morning, if possible.

Mr. MacIntosh: Very good, Mr. Chairman.

After the change in government, the Minister of Finance requested Mr. Louis Rasminsky and Mr. R.W. Lawson, former Governor and Senior Deputy Governor of the Bank of Canada respectively, to re-examine the issue. During their study, the CBA met with them on several occasions and provided suggestions from individual bankers with expertise in the field. This study was completed and delivered to the government on May 27, 1985, but was not released until March 1986.

The Rasminsky-Lawson report concluded as follows:

We believe, however, that Canadian efforts to develop into an international banking centre would meet intense competition from the existing centres and from other places with a potential as great as ours, and that it would be unwise to force the issue by vigorous tax competition. If the view is taken that rich priority should be given to increasing Canada's role in international financial affairs, it is our opinion that the way to pursue that goal is to take care that the tax arrangements in Canada are no less favorable than they are in the major international banking centres and that foreign banks in Canada are given as much flexibility for their international operations as they are given in those centres.

Now, I might say parenthetically that I think the first condition stipulated by Mr. Rasminsky is probably met in the draft bill in the sense that the tax arrangements in Canada are no less favourable. The second condition as to a full flexibility, I think, is a condition not met in the draft bill, but perhaps we might talk about that shortly.

On February 26, 1986, the Minister of Finance reintroduced the proposal of an international banking centre in his budget. Officials of the department met with civic officials and business groups in Montreal, Toronto, and Vancouver; and working papers were introduced by the department in July, and again in September, but were not provided to the CBA at that time. Nevertheless, we commented on these papers when they became available to us.

• 1010

More recently, our tax committee, of which Mr. Kenyon is a member, had two meetings, on January 13 and January 17, 1987, with officials of the Department of Finance to review the many concerns and questions we had regarding the technical definition of an IBC and how it would actually work in practice. I hope the committee members appreciate the fact that it is primarily the banks—although not, in the draft bill, exclusively the banks—who would have to administer this new

[Translation]

Le président: Pouvez-vous nous laisser une copie de ces documents afin que nous les distribuions aux membres du Comité?

M. MacIntosh: Je crois que oui.

Le président: Très bien. Le greffier et M. Cooper pourraient s'en occuper ce matin, si possible.

M. MacIntosh: Très bien monsieur le président.

Après le changement de gouvernement, le ministre des Finances a demandé à M. Louis Rasminsky et M. R.W. Lawson, ancien gouverneur et premier gouverneur-adjoint de la Banque du Canada respectivement, de se pencher à nouveau sur la question. Au cours de cette étude, les représentants de l'ABC les ont rencontrés plusieurs fois et leur ont fait part des suggestions de banquiers ayant de l'expérience dans ce domaine. L'étude a été terminée et remise au gouvernement le 27 mai 1985, mais n'a pas été rendu public avant mars 1986.

Le rapport Rasminsky-Lawson est arrivé à la conclusion suivante:

Nous croyons toutefois que l'effort fourni par le Canada pour s'imposer comme centre bancaire international se heurterait à une vive concurrence de la part des centres existant et des autres endroits disposant des mêmes avantages que nous, et qu'il serait peut judicieux de forcer les choses en accordant les concessions fiscales importantes. S'il est décidé d'accorder la priorité à l'accroissement du rôle joué par le Canada dans les affaires financières internationales, nous sommes d'avis qu'il convient de s'assurer que les dispositions fiscales en vigueur au Canada soient au moins aussi favorables que dans les grands centres bancaires internationaux et que les banques étrangères au Canada disposent d'autant de souplesse pour mener leurs opérations internationales qu'ils en ont dans ces centres.

Je dois dire entre parenthèse que le projet de loi satisfait à la première condition énoncée par M. Rasminsky, en ce sens que les dispositions fiscales en vigueur au Canada ne sont pas moins favorables, toutefois le projet ne satisfait pas à la deuxième condition relative à une aussi grande souplesse, mais nous pourrions y revenir bientôt.

Le 26 février 1986, le ministre des Finances présentait à nouveau dans son budget l'idée d'un centre bancaire international. Les fonctionnaires du ministère ont rencontré des fonctionnaires municipaux, des groupes d'hommes d'affaire à Montréal, Toronto et Vancouver. Des documents de travail ont été produits par le ministère en juillet, et en septembre, mais ils n'ont pas été fournis à l'ABC à ce moment-là. Nous les avons néanmoins commentés lorsqu'ils ont été disponibles.

Plus récemment, notre comité fiscal, dont M. Kenyon est membre, s'est réuni le 13 janvier et le 17 janvier 1987 en compagnie de fonctionnaires du ministère des Finances afin de se pencher sur nos nombreuses préoccupations et questions au sujet de la définition technique d'un MBI et de son fonctionnement en pratique. J'espère que les membres du Comité sont conscients que ce serait surtout les banques—bien que pas exclusivement, selon le projet de loi—qui devraient administrer

[Texte]

initiative and therefore we have to understand how we conform to the law in the Income Tax Act and how we carry it out. So obviously our concern has been a long-standing one, but in fact those concerns were not really addressed until about a fortnight ago.

I might say that the new draft bill, which we have quickly reviewed overnight, addresses some of those issues, but you would be asking too much of us, Mr. Chairman, to expect that we have an expert knowledge now of what is in the bill. Since we only have one member bank represented here with us today, we have not been able to consult our tax committee in general on this question. That is obvious.

The Chairman: How long would it take you, Mr. MacIntosh, to have a consultation with your tax committee and have a definite opinion from the Canadian Bankers' Association concerning the tax position?

Mr. MacIntosh: I can give you a definite opinion right now that there is no tax advantage to the banks in this bill. That is a flat opinion, without qualification. I am talking about what qualifies in the way of assets and liabilities to go into it. That is another question, but there is zero tax advantage to the banks in this bill. Zero. It was never intended to convey that, and it does not convey that. I do not need to consult the tax committee to know that.

However, in terms of detail, the officials of the department yesterday proposed to me that we would want further meetings because there are quite a number of unresolved technical questions, and again I will touch on those later, if I may.

Throughout the period following the budget, we have been left to infer what the reason for the creation of IBCs was. Until yesterday, the purpose was never formally stated by the government. Now, however, we do have a statement. In the Minister's statement introducing the bill in the House yesterday, he does state the purpose, on page 2, as follows:

Our intent is to advance the national interest by strengthening the international competitiveness of our financial institutions while assuring a reasonable presence for our international financial expertise in Montreal and Vancouver.

So that is the purpose stated in the bill.

There would be little point, obviously, in creating an IBC if the result of it were to cause you to be worse off tax-wise. Therefore the inward transfer from foreign locations of assets and liabilities, in our view, would be one where you were not taxable before and you are not taxable now, so there is a neutral effect. It is a wash; there never was an effect in the first place.

At the operating level, it appears that the intention of the government is strictly to limit transactions between an international banking centre unit of a bank and any other business unit of the bank. We wrote that before we saw the bill yesterday, but our impression of what was intended is confirmed, that an IBC's transactions must be wholly at arm's length from other units of the bank.

[Traduction]

cette nouvelle initiative et c'est pourquoi nous devons bien comprendre la loi par rapport à la Loi de l'impôt sur le revenu et son application. Nos préoccupations remontent donc à longtemps, mais n'ont vraiment été abordées qu'il y a environ 15 jours.

Je dois dire que le nouveau projet de loi, que nous avons parcouru hier soir, porte sur certaines de ces questions, mais ce serait trop nous demander que de connaître déjà à fond son contenu. Étant donné qu'une seule banque est représentée ici aujourd'hui, nous n'avons pas pu consulter notre comité fiscal à ce sujet. C'est évident.

Le président: Combien vous faudrait-il de temps, monsieur MacIntosh, pour consulter votre comité fiscal et obtenir une opinion catégorique de l'Association des banquiers canadiens au sujet de l'aspect fiscal?

M. MacIntosh: Je puis déjà vous dire catégoriquement que ce projet de loi n'offre aucun avantage fiscal aux banques. Je ne parle pas des avoirs et du passif qui sont admissibles, c'est autre chose, mais simplement que ce projet de loi n'offre aucune concession fiscale aux banques. Zéro. Cela n'a jamais été son intention, et ne l'est toujours pas. Je n'ai pas besoin de consulter le comité fiscal pour le savoir.

Toutefois, pour ce qui est des détails, hier les fonctionnaires du ministère m'ont proposé de tenir d'autres réunions car il demeure un certain nombre de questions techniques non résolues, et j'y reviendrai plus tard, si vous me le permettez.

Pendant toute la période suivant le budget, nous avons été laissés à nos propres déductions quant à la raison pour laquelle on voulait créer de tels MBI. Jusqu'à hier, le but de cette initiative n'a jamais été annoncé officiellement par le gouvernement. Maintenant, un tel énoncé existe. Dans la déclaration qu'a faite le ministre hier à la Chambre au moment de déposer le projet de loi, il a énoncé l'objectif suivant, à la page 2:

Notre intention est de faire progresser l'intérêt national en renforçant la compétitivité internationale de nos institutions financières tout en assurant une présence raisonnable de notre compétence financière internationale à Montréal et Vancouver.

Voilà donc l'objectif énoncé dans le projet de loi.

Évidemment, une banque aurait peu intérêt à créer un MBI si cela devait empirer sa situation du point de vue fiscal. Dans le cas du rapatriement d'avoirs et dettes situés à l'étranger, ce n'était pas imposable auparavant et ce ne le sera pas non plus maintenant, l'effet est donc tout à fait nul. Cela ne donne absolument rien.

Au niveau de l'exploitation, il semble que le gouvernement ait l'intention de limiter strictement les transactions entre le centre bancaire international d'une banque et toute autre section de cette banque. Avant d'avoir vu le projet de loi, et notre impression a été confirmée, nous avons écrit que toutes les transactions d'un MBI doivent être tout à fait indépendantes des autres sections de la banque.

[Text]

The Chairman: Is that with the same bank?

Mr. MacIntosh: Of the same bank. That is a very significant constraint when it comes to running a matching book in the international money market. That is a very significant constraint, because if a bank were long or short matching its assets and liabilities, it is required to bring itself into a completely flat position at the end of the year. I believe the Department of Finance will have to authorize or confirm that transactions were qualified, so that there is no possibility of—

• 1015

The Chairman: You would have to match daily on this one.

Mr. MacIntosh: You would have to match constantly, yes, because you would not be able to adjust your book in the bank as a totality by laying off in New York or London or Frankfurt or Singapore a surplus or deficit. You have to work at arm's length; therefore, of course, that affects your internal operations to a significant extent. I mention that because that would distinguish our IBC from those elsewhere.

Mr. McCrossan: If you are no better off tax-wise, and you have additional constraints that you did not have before, how does this strengthen international banking in Canada? I am sure you are going to deal with that in your statement.

Mr. MacIntosh: I am going to touch on employment considerations right away, Mr. McCrossan.

The Chairman: Let us carry on. Let him carry on.

Mr. MacIntosh: If I may turn to those right now, it has been suggested that a major policy objective of the proposed legislation is the creation of employment. We would like to make a few observations on the possible employment effects in Canada, leaving aside the issue of which city will benefit.

I am now going to turn to the available data that exists, and I say that there is very little available data. I would say none in Canada, because we have been working in a hypothetical way as to what the effect would be, because we did not know what the draft bill would say. But we can look for evidence to the American international banking facilities. In the U.S., the General Accounting Office, a branch of the federal government, undertook a study of international banking facilities in the United States, which was published in August 1984. In that study, the GAO noted that:

The New York Clearing House Association maintained in its 1978 proposal that IBFs would generate employment, increase tax revenues and improve the efficiency of U.S. banks. The Clearing House predicted that 5,000 to 6,000 jobs would be created in New York City alone.

To examine the actual outcome, the GAO conducted a survey of 72 banks operating IBFs in the United States, representing about 40% of total IBF assets at that time, August 1983. The report stated:

[Translation]

Le président: Au sein de la même banque?

M. MacIntosh: Oui. C'est une contrainte très importante lorsqu'on doit tenir un livre des rapprochements sur le marché financier international. C'est une contrainte très importante, car si une banque ne peut effectuer un rapprochement exact des éléments de son actif et de son passif, elle doit absolument le faire à la fin de l'année. Je crois que le ministère des Finances devra confirmer que ces transactions sont disponibles, afin qu'il n'y ait pas de possibilité...

Le président: Dans ce cas-ci, il faudrait effectuer un rapprochement quotidien.

M. MacIntosh: Oui, il faudrait le faire constamment, car la banque ne pourrait pas rajuster ses livres pour la totalité de ses activités en transférant un surplus ou un déficit à New York, Londres, Francfort ou Singapour. Les activités du MBI doivent être tout à fait indépendantes. Cela a donc un effet important sur les opérations internes de la banque. Je le mentionne car c'est ce qui distinguerait notre MBI de ceux qui existent ailleurs.

M. McCrossan: Si la banque n'en retire aucune concession fiscale et qu'elle fait face à des contraintes supplémentaires, comment cela pourrait-il renforcer les activités bancaires internationales au Canada? Je suis sûr que vous allez en parler dans votre déclaration.

M. MacIntosh: J'y viens immédiatement, monsieur McCrossan.

Le président: Poursuivons.

M. MacIntosh: Si vous me permettez d'en parler tout de suite, on a laissé entendre qu'un des premiers objectifs du projet de loi était la création d'emplois. Nous voudrions faire quelques observations sur les conséquences sur l'emploi au Canada, sans aborder la question de la ville qui en profitera.

Je parlerai maintenant des données disponibles, et je dois dire qu'il y en a pas beaucoup. Il n'y en a pas du tout au Canada, parce qu'ignorant la teneur du projet de loi, toutes nos prévisions se fondaient sur des hypothèses. Mais nous pouvons tirer des conclusions du mécanisme bancaire international américain. Aux États-Unis, le Bureau général de comptabilité, un service du gouvernement fédéral, a entrepris une étude du mécanisme bancaire international en place aux États-Unis, qui a été publiée en août 1984. Dans cette étude, le Bureau faisait remarquer que:

Dans sa proposition de 1978, la *New York Clearing House Association* a maintenu que les MBI entraîneraient la création d'emplois, une augmentation des recettes fiscales et une amélioration de l'efficacité des banques américaines. L'Association avait prévu que 5,000 à 6,000 emplois seraient créés à New York seulement.

Pour en vérifier les résultats, le Bureau de comptabilité général a mené une enquête auprès des 72 banques administrant un MBI aux États-Unis, et représentant à l'époque, en août 1983, environ 40 p. 100 du total des avoirs des MBI. Ce rapport déclarait:

[Texte]

Officials at only 15 of the banks we interviewed said that their staff had increased because of IBFs. Ten of them placed a number on the increase. Only 55 to 67 new jobs were reported to have been created by IBFs among the banks we interviewed.

In testimony before this committee on December 9, 1986, Mr. Rasminsky noted in response to a question in this committee that the number of jobs created in New York City appeared to be "much closer to 100 than to 1,000".

The Federal Reserve reports periodically on the assets and liabilities of IBFs in the United States and, as of December 31, 1986, the total amount of IBF assets booked in the United States was \$298 billion, of which \$234 billion, or 79%, was in New York City. There are 25 states with legislation promoting international banking facilities, and 540 banking entities participating. I should mention parenthetically here, too, that in the United States tax legislation and enabling legislation about IBFs is state legislation. It is not federal legislation. It has nothing to do with the federal government or federal taxation.

If we assume that the total amount of employment arising out of IBFs in New York City, with assets of \$234 billion, is about 200 persons, it appears that there is about one job per \$1 billion of assets.

• 1020

It is very difficult to estimate the comparable size of non-resident assets and liabilities which would be eligible for transfer to Canadian bank books from non-resident locations. By far the largest proportion of the assets and liabilities of the chartered banks is in the inter-bank money market, where the bulk of the transactions occur in London and New York. Most transactions are booked in U.S. dollars, which are, of course, the prime internationally created currency. Because of the development of swap markets, it is possible to arrange transactions in other currencies. But the basic international money market is in U.S. dollars.

The Canadian financial system is perhaps 4% of the world financial system, and the Canadian dollar is a relatively minor currency, not one which is used to a great extent for international money market operations. Nevertheless, there is a Canadian dollar market in London.

On balance, it has to be said that little of the mainstream international money market business, if any, would be transferred to Canada. It is mostly a U.S. dollar-denominated wholesale money market, which operates in the major financial centres, and where the participants would have no obvious incentive to move elsewhere. We can touch on that later. There might be some disincentives for them.

The most likely geographic area from which transfers might conceivably be made would be outside the United States, the U.K., and other OECD countries. Bank of Canada statistics obtained by Mr. Rasminsky show that as of June 1984, total foreign currency assets of Canadian banks in offshore centres were approximately \$26 billion. I am quoting from the

[Traduction]

Les représentants de seulement 15 banques ont déclaré que leur personnel avait augmenté à cause des MBI. Dix banques ont pu chiffrer cette augmentation. D'après les représentants interviewés, seulement 55 des 67 nouveaux emplois créés dans ces banques l'ont été à cause des MBI.

Lors de sa comparution devant le Comité le 9 décembre 1986, M. Rasminsky a déclaré que le nombre d'emplois créés à New York se rapprochait de 100 plutôt que de 1,000.

La Réserve fédérale présente périodiquement des rapports sur l'actif et le passif des MBI aux États-Unis et au 31 décembre 1986, le montant total des actifs inscrits aux États-Unis s'élevait à 298 milliards de dollars, dont 234 milliards, ou 79 p. 100, à New York. Vingt-cinq états ont adopté une loi mettant sur pied un mécanisme bancaire international, et 540 banques y participent. Soit dit entre parenthèses, les lois fiscales et les lois relatives aux MBI sont adoptées par les états. Il ne s'agit pas de lois fédérales. Cela n'a rien à voir avec le gouvernement fédéral ou l'impôt fédéral.

Si nous supposons que 200 emplois ont été créés grâce aux MBI à New York, avec 234 milliards de dollars d'actif, il semble que chaque emploi exige un milliard de dollars d'actif.

Il est très difficile d'évaluer l'importance comparable de l'actif et du passif des non-résidents qui pourraient être virés dans les livres des banques canadiennes à partir de l'étranger. La plus grande part de l'actif et du passif des banques à chartes se trouve sur le marché monétaire interbancaire, le gros des transactions intervenant à Londres et à New York. La plupart de ces transactions sont comptabilisées en dollars américains qui constituent, à l'évidence, la devise de référence. Le marché des crédits réciproques se développant, il est maintenant devenu possible de comptabiliser des transactions en d'autres devises. Mais les transactions sur le marché monétaire international se font surtout en dollars américains.

Le système financier canadien représente à peu près 4 p. 100 du système financier mondial et le dollar canadien est une devise d'importance relativement mineure, guère utilisée sur les marchés monétaires internationaux. Cependant, certaines opérations se transigent en dollars canadiens à Londres.

Grosso modo, très peu d'opérations financières internationales, sinon aucune, ne seraient transigées au Canada. Les opérations effectuées sur le marché monétaire sont libellées surtout en dollars américains sur les grandes places financières et aller ailleurs ne présenterait, à priori, aucun attrait pour les protagonistes. Mais nous pourrions en discuter plus tard. Il se peut même qu'il y ait un effet dissuasif.

Ces transferts pourraient être effectués dans tous pays qui ne seraient pas les États-Unis, le Royaume-Uni et les autres pays de l'OCDE. D'après les statistiques obtenues par M. Rasminsky de la Banque du Canada, les banques canadiennes détenaient en tout, en juin 1984, environ 26 milliards de dollars de devises dans des centres extra-côtiers. Ce chiffre

[Text]

Rasminsky study. Those numbers were obtained from the Bank of Canada. We believe because of the flatness of the world economy in the last two years the number would not be greatly different now.

If the asset-to-employee ratio applied to New York—that is, \$1 billion per job—were to hold good for Canada, we would be talking about a maximum of 26 jobs if all of this offshore business were transferred to Canada. I might add that in the introductory statement of the Minister in the House, he does refer to offshore locations such as the Channel Islands and the Caymans and others of that nature; and that group about which I am talking, other centres offshore, world-wide, comes to a total asset base of \$26 billion. Liabilities are less than that, but those are the assets at that date—everything—if you took all those entities.

It should be emphasized that the size of the potential market depends very much on the scope of business transactions which can be booked in Canada. If one were to include all foreign exchange business, all securities transactions, then of course an international banking centre would be a much broader concept, which would encompass non-bank institutions such as investment dealers, insurance companies, trust companies, financial conglomerates, credit unions, caisse-populaires.

It is important to recognize that the purely traditional banking transactions of banks, namely loans and deposits, are now very closely interwoven with the international money market operations conducted through the trading desks of the banks. Those trading desks employ hundreds of people who are working shoulder to shoulder in the Canadian money market, the foreign exchange market, and the inter-bank deposit market. It is a huge integrated operation, in which multi-million dollar commitments on the asset side are promptly offset by deposit-gathering operations on the liability side and by hedging operations in the international currency markets.

Incidentally, Mr. Chairman, it would be a nice thing if the members of this committee would like to visit some of those trading centres, located at the present time in Toronto and Montreal, and to a lesser extent in Vancouver, right now. I think it would be useful and interesting for the members to see one of those places in operation, and to see that they are really extremely complex. They touch on so many aspects of the business of the bank and so many jurisdictions that it is very hard to separate them out. To separate functions would be somewhat like unscrambling eggs.

This is why the question of the scope of the transactions booked at an IBC is so important. If it were necessary to move the total international money market operations of a bank from one city to another, then of course large numbers of employees would be involved. Our impression is that this is not now the intention of government, but it explains the size of some of the estimates of employment which have been published. Those estimates are talking about moving whole divisions in the international operations of banks.

[Translation]

provient du rapport Rasminsky. Qu'il a lui-même obtenu de la Banque du Canada. La conjoncture mondiale n'ayant pas connu de soubresauts ces deux dernières années, ce chiffre ne devrait pas, à notre avis, avoir varié beaucoup.

Si le rapport actif employé calculé pour New York —c'est-à-dire, un milliard de dollars par emploi— était le même pour le Canada, ces centres bancaires internationaux permettraient de créer 26 emplois au maximum. J'ajouterai que dans son introduction, le ministre, à la Chambre, a effectivement cité certains centres extra-côtiers comme les îles Anglo-normandes, les îles Caymans et autres centres de ce genre; et à l'échelle mondiale, ces centres extra-côtiers détiennent un actif total de 26 milliards de dollars. Le passif est un peu moins élevé, mais ce chiffre de 26 milliards de dollars représente l'actif total en juin 1984, tous centres regroupés.

De plus, il est important de noter que l'ampleur du marché potentiel dépend elle-même de l'ampleur des transactions commerciales comptabilisées au Canada. Si l'on devait y inclure toutes les opérations de change, toutes les transactions de valeurs mobilières, ces centres bancaires internationaux seraient à l'évidence plus larges, puisqu'ils engloberaient les établissements non bancaires comme les courtiers en valeurs mobilières, les compagnies d'assurances, les compagnies de fiducie, les consortiums financiers, les caisses d'épargne et de crédit et les caisses populaires.

Il est important de noter que les transactions financières purement traditionnelles des banques, à savoir les prêts et les dépôts, sont de plus en plus tributaires des opérations effectuées sur les marchés monétaires internationaux par les comptoirs de négociation des banques. Ces comptoirs emploient des centaines de gens qui effectuent côte-à-côte des opérations sur le marché monétaire canadien, le marché d'échanges et le marché des dépôts interbancaires. Ces opérations intégrées sont énormes où les engagements libellés en millions de dollars du côté de l'actif sont rapidement compensés par le recueil de dépôts du côté du passif et par les opérations défensives effectuées sur les marchés d'échanges internationaux.

D'ailleurs, monsieur le président, il serait peut-être intéressant que les membres de ce Comité visitent certains de ces centres de négociations, situés à l'heure actuelle à Toronto et à Montréal et dans une moindre mesure à Vancouver. Je crois qu'il serait utile et intéressant que les députés membres de ce comité voient comment ces centres fonctionnent et qu'ils constatent à quel point les transactions qui s'y effectuent sont complexes. Elles touchent tant d'aspects des activités bancaires et tant de pays qu'il est très difficile de les séparer. Les séparer reviendrait à débrouiller des oeufs.

C'est la raison pour laquelle l'ampleur des transactions comptabilisées dans un centre bancaire international est si importante. S'il y avait lieu de déplacer l'ensemble des opérations sur le marché monétaire internationale d'une banque d'une ville à une autre, il est évident que dans ce cas-là de nombreux employés seraient touchés. Cependant, nous ne pensons pas que ce soit là l'intention du gouvernement pour l'instant, mais cela explique peut-être le grossissement des chiffres d'emploi pouvant être créés qui ont été publiés.

[Texte]

Finally, it must be emphasized that the booking location of international transactions is customer driven. The bank cannot dictate to its customer where a transaction will be located any more than a bank can dictate to a consumer on the street which branch he will use. The initiative is the customer's, and the customer's motivation may have to do with his own tax position, his own business location, and whatever other considerations govern his operations.

On technical considerations, we do not want to burden this committee with a lengthy consideration of the technical factors involved in defining IBCs, especially when we are not too competent to do so, having just seen the bill. But detailed proposals involve many factors, beginning with the definition of loans and deposits. What is a loan? Is it a transaction between the customer and the bank alone?

Incidentally, when I use the word "bank" here, in fact the bill is addressed to all members of the Canadian Payments Association, which includes trust companies, caisse-populaires, credit unions, Alberta Treasury branches, Montreal City and District. I think that is a complete list.

Is it a transaction between the customer and the bank of loan, or is it a transaction in the form of a transferable, negotiable security instrument?

As we all know, the world is moving very swiftly towards the securitization of traditional banking instruments. Indeed, this is the principal driving force that has led to the very extensive reform of the financial system set forth in the federal policy statement released before Christmas, which the CBA very warmly welcomes. We will have more to say about that on another occasion. Obviously, the definition of a loan is a basic consideration in judging the scope of an IBC, and this is one of the many considerations that will have to be dealt with.

Mr. Chairman, all Canadians would like to see the further development of financial markets in all our great cities. This can best be achieved by making Canada a more attractive place for investors and for financial intermediaries of all types. There is no magic about the characteristics needed to make a favourable impression on foreign financial markets. They are basic things like stability of government, good management of the economy, and social harmony. Investors want to see an emphasis on productivity, efficiency, and a desire on the part of Canadians to be competitive on a world scale.

Our best chance of achieving that goal will be found in eliminating our grossly excessive deficit, in concluding

[Traduction]

D'après ces prévisions, des divisions entières des opérations internationales des banques seraient déplacées.

• 1025

Enfin, il est important de noter que le lieu de comptabilisation des transactions internationales est décidé par le client. La banque ne peut pas imposer à ces clients de lieu de transaction pas plus qu'une banque peut imposer au public la succursale de banque à utiliser. Cette initiative revient au client et la décision qu'il prendra dépendra peut-être de sa propre situation fiscale, du lieu de son entreprise ou de toutes autres considérations.

Pour ce qui est des questions de pure forme, nous ne voulons pas imposer à ce Comité de description détaillée des facteurs intervenants dont la définition des centres bancaires internationaux, surtout si nous ne pouvons pas nous-mêmes nous prononcer, puisque nous n'avons que très récemment vu le projet de loi. Mais ces propositions détaillées passent par de nombreux facteurs, à commencer par la définition des prêts et dépôts. Qu'entend-on par prêt? Est-ce une transaction entre un client et une banque uniquement?

Entre parenthèses, lorsque j'utilise le mot «banque», je dois préciser que le projet de loi s'adresse à tous les membres de l'Association canadienne des paiements, notamment les compagnies de fiducie, les caisses populaires, les caisses d'épargne et de crédit, les agences du Trésor de l'Alberta, et la Banque d'épargne de Montréal. Je crois que cette liste est complète.

Désigne-t-on par prêt une transaction entre un client et une banque ou est-ce une transaction sous forme d'effet transférable et négociable?

Comme nous le savons tous, nous assistons depuis un certain temps à la conversion accrue en valeur négociable des effets bancaires traditionnels. De fait, c'est cette force motrice qui a amené le gouvernement fédéral à proposer une refonte exhaustive du système financier canadien, proposition rendue publique avant Noël et que l'Association des banquiers canadiens a accueilli à bras ouverts. Nous pourrions en discourir plus longtemps une autre fois. Il est évident que l'ampleur d'un centre bancaire international passe avant tout par la définition d'un prêt et c'est là une des nombreuses considérations dont il faudra tenir compte.

Monsieur le président, l'ensemble des Canadiens voudraient que les marchés financiers se développent dans toutes nos grandes villes. Ils ne pourront se développer qu'en faisant du Canada un lieu privilégié pour les investisseurs et pour l'ensemble des intermédiaires financiers. Il n'est pas sorcier de savoir quelles données permettent d'attirer les marchés financiers internationaux. Ces données élémentaires sont la stabilité du gouvernement, la bonne gestion de l'économie et l'harmonie sociale. Les investisseurs veulent que l'accent soit mis sur la productivité, la rentabilité et l'ensemble des Canadiens veulent que leur pays soit compétitif à l'échelle planétaire.

Pour y parvenir, il y a lieu de résorber notre déficit écrasant, de conclure un accord de libre échange avec les Etats-Unis et

[Text]

successfully our bilateral trade negotiations with the United States, and in being seen to concern ourselves with the elements of good economic policy rather than with marginal devices with little potential employment impact. It is on these fundamentals that our hopes for the future really depend.

That concludes our statement, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. MacIntosh. Mr. Layton.

Mr. Layton: Thank you, Mr. Chairman. I am a little bit like our visiting witnesses today, with really not enough time to appreciate their reaction to a bill that has been deposited only yesterday. But in listening to the president of the CBA this morning, I am taken with the fact that, like all the other representations we have had in this past few days or weeks on this issue, there seem to be positive and negative feelings. There is not a very clear position to support.

I was impressed with the representatives of the Toronto business community and also the Montreal business community as they came before this committee, and their interest in having some particular role to play in this new initiative of our government. I sensed, as has been recorded by our witness this morning, that there is not a big economic advantage. There are uncertainties as to potential down-sides, but the statement seems to be clear that it is not as if one community is looking to benefit at great length over another.

I am also impressed, in my growing appreciation of the country and the way government operates, that it is our country and it is diverse. There are regions and there are special interests. We could not be so indifferent to this in every decision we take, otherwise let all of us move between Oshawa and say London—there is no question, the economic heart of our country.

• 1030

The Chairman: You have forgotten Mississauga.

Mr. Layton: I already have family there.

The question I have is kind of philosophical, and I am not sure whether the committee is prepared to accept this kind of question. As I have listened to the special presentation this morning, I found myself wondering that if we were sitting here 25 years ago, would the Canadian Bankers' Association approach this, or have the same view? And I am thinking as a Montrealer. Is this something as a result of time in our history that creates this feeling on the part of particularly the Toronto community, that maybe as the financial heart of Canada there needs to be a protection and a perpetuation of that? Would that not have been the same case for Montreal only 25 years ago?

Mr. MacIntosh: Mr. Chairman, my response would be that our banking system has always been to have a free financial market coast to coast. That was the founding principle of the system, unlike the American system.

[Translation]

de favoriser toutes bonnes politiques économiques au lieu d'imposer des mesures marginales qui n'ont que peu d'effet sur l'emploi. Notre avenir en dépend.

Voilà qui met un point final à notre exposé, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie, monsieur MacIntosh. Monsieur Layton.

M. Layton: Merci, monsieur le président. Je m'associe un peu à nos témoins aujourd'hui dans la mesure où je n'ai pas eu le temps de vraiment examiner ce projet de loi qui n'a été présenté qu'hier. Mais en écoutant le président de l'Association des banquiers Canadiens ce matin, je constate, à l'instar des autres témoignages que nous avons entendus à ce même sujet ces derniers jours ou ces dernières semaines, que ce projet de loi suscite des réactions et positives et négatives. La situation n'est pas très claire.

J'ai bien aimé les propos tenus par le milieu des affaires de Toronto et par celui de Montréal devant ce Comité qui nous ont fait part de leur désir de jouer un rôle particulier dans cette nouvelle initiative de notre gouvernement. J'ai cru noter, comme l'a fait valoir notre témoin ce matin, que les avantages économiques que présente cette initiative ne sont pas énormes. Certains inconvénients existent, mais on peut affirmer sans trop se tromper que personne ne veut particulièrement évincer l'autre.

Je me rends compte également, à mesure que je découvre ce pays ainsi que les rouages du gouvernement, que notre pays est très divers. Les intérêts varient selon les régions. Il ne faut pas y être indifférent, sinon il ne nous reste plus qu'à nous installer tous entre Oshawa et London qui est, sans conteste, le coeur économique de notre pays.

Le président: Vous avez oublié Mississauga.

M. Layton: J'y ai déjà de la famille.

Ma question est plutôt d'ordre théorique, et je ne suis pas sûr que le Comité accepte que je la pose. En vous écoutant ce matin, je me suis demandé si l'Association des banquiers Canadiens aborderait la question de la même façon si nous revenions 25 ans en arrière. Et je me pose en Montréalais. Ce sentiment qu'éprouve Toronto en particulier qui estime, en tant que coeur financier du Canada, devoir être protégé est-il attribuable à l'évolution de notre histoire? N'aurait-on pas pu en dire autant de Montréal il y a 25 ans?

M. MacIntosh: Monsieur le président, à cela, je répondrai que notre système bancaire a toujours favorisé un marché financier libre d'un coin à l'autre du pays. C'est la pierre angulaire de notre système, contrairement au système américain.

[Texte]

The Americans started out with a national system—in effect, free trade and money from coast to coast. For reasons of internal politics at that time, which was then their west—Indiana, Ohio, Mississippi, Missouri—they chose to go the route of eliminating their national branch banking system, which they had from 1790 until about 1835.

We decided to go a different route in this country from the very beginning and to allow institutions to go wherever they wanted in the country, so it was not under provincial control. The reason we did that is because we were thinly populated. It was very difficult to throw a branch out into a new frontier community anywhere in this country, especially when we came into the west, and support it with local resources, so we did not try to go the route of locally funding our financial institutions. We went the national route from day one, and we have always been there. We have a financial system with no interprovincial barriers within the system, and in my opinion that is the great strength of our system.

The American system, in my opinion, is in serious trouble, because it is not well adapted with a localized unit-banking state-controlled system. They are in a lot of difficulty now getting out of it. They are moving in our direction, but not very successfully because of state pressures.

My answer to you would be that the banks, and indeed all past governments when the Bank Act is amended, have always taken the view that we have one country, one financial system, one market; and market money moves freely throughout that market.

Mr. Layton: Mr. Chairman, continuing this line of thought, a comment was made by Mr. MacIntosh that it is really state legislation in the United States which identifies and decides and controls an international banking operation, and that apparently fits their particular state orientation, as far as banking is concerned. We are much more, as you pointed out, on the national concept to protect regions and lesser developed areas of the country. It would seem to me then to follow that the legislation that should be developed to identify international banking centres in Canada would have to be national, that it could not be done simply by our provinces. Is that right?

Mr. MacIntosh: That is right. It cannot be, because we come under federal legislation. It could be done for a provincially regulated financial institution. All the credit unions and caisse populaires, some of the trust companies, things like the Treasury branches, you could do it with provincial legislation, but it would not apply to the banks, and you would have to keep in mind that those other institutions do not now have offshore operations.

Mr. Layton: Mr. Chairman, recognizing again the special features which Montreal brings into Canada in all kinds of

[Traduction]

Aux Etats-Unis, le système bancaire était, au départ, un système national de libre échange et de libre circulation de l'argent d'un bout à l'autre du pays. Pour des raisons de politique interne, en particulier en raison de certains états de l'ouest, notamment l'Indiana, l'Ohio, le Mississippi et le Missouri, les Etats-Unis ont décidé de supprimer leur système de succursale national qui existait de 1790 à 1835 environ.

Nous avons décidé, au Canada, d'emprunter une voie différente dès le départ et de permettre aux établissements financiers de s'implanter là où ils le voulaient si bien que ces établissements n'étaient pas régis par les lois provinciales. Nous l'avons fait pour des raisons démographiques; nous n'étions pas nombreux à cette époque-là. Il aurait été très difficile d'implanter une succursale dans une nouvelle ville pionnière dans ce pays, en particulier dans l'ouest, et de faire appel aux ressources locales, si bien que nous n'avons pas essayé de financer localement nos établissements financiers. Nous avons préféré implanter des succursales de banques nationales dès le départ et c'est ce que nous continuons de faire. Notre système financier ne comporte aucune barrière interprovinciale et à mon avis, c'est là où réside la force de notre système.

Le système américain, à mon avis, éprouve de sérieuses difficultés parce qu'il ne dispose pas de succursale locale régit par l'Etat. Ils éprouvent beaucoup de difficultés maintenant à s'en sortir. Ils penchent de plus en plus vers notre système, sans grand résultat d'ailleurs en raison des pressions qu'exercent les Etats.

Je vous répondrai que les banques, et les gouvernements qui se sont succédés au pouvoir ont toujours veillé à respecter ce système lorsque la Loi sur les banques était modifiée, ont toujours estimé qu'il devrait y avoir un pays, un système financier, un marché et que l'argent puisse y circuler librement.

M. Layton: Monsieur le président, dans ce même ordre d'idée, M. MacIntosh nous disait tout à l'heure que ce sont les Etats qui, aux Etats-Unis, régissent les opérations bancaires internationales, ce qui semble correspondre à l'accent mis sur les pouvoirs des Etats, en ce qui a trait aux activités bancaires. Comme vous l'avez dit, nous avons adopté un système national en vue de protéger les régions et les secteurs moins développés de notre pays. Il s'ensuit donc, à mon avis, que la législation portant désignation des centres bancaires internationaux au Canada devrait être de portée nationale et non pas provinciale. Qu'en pensez-vous?

M. MacIntosh: Vous avez raison. Cela est de toute manière impossible, car nous sommes régis par une voie fédérale. Par contre, cela pourrait être le cas pour des établissements financiers régis par les provinces comme, par exemple, les caisses d'épargne et de crédit, les caisses populaires, certaines compagnies de fiducie, les agences du Trésor. Cela ne pourrait pas s'appliquer aux banques, et il y aurait lieu de garder à l'esprit que ces autres établissements n'effectuent pas à l'heure actuelle d'opération à l'étranger.

M. Layton: Monsieur le président, Montréal apporte des caractéristiques particulières au Canada sur l'ensemble des

[Text]

markets, particularly in the financial market and the banking market, there is its basic ability to relate to the world *en français*. Is this not an advantage in the international banking world? Yes, the currency is United States dollars, and yes, the major language is and will be English, but there is a very real component of the world that prefers to and can communicate *en français*.

• 1035

Mr. MacIntosh: There is no question that bilingual capability and multilingual capability are something this country needs more of, because as you well know, most Europeans in financial markets have at least two financial languages. Most bankers have two or three languages, and not nearly enough Canadian bankers have capability in two languages.

Mr. Layton: Most of our capability in Canada coming from the province of Quebec, and in a business sense from the city of Montreal.

Mr. MacIntosh: Yes, although judging by what is happening to the next generation I do not know about that. I have a thoroughly fluent French-speaking young daughter in Toronto, so I think it is a different world.

Mr. Layton: Mine are grandchildren, but I agree with you.

The Chairman: Mr. Garneau.

M. Garneau: Merci, monsieur le président. Je voudrais remercier les gens de l'Association des banquiers canadiens pour être venus nous rencontrer ce matin. Monsieur MacIntosh, comme nous avons la traduction simultanée, vous pourrez me répondre en anglais, si vous le voulez.

Vous allez peut-être trouver ma question un peu stupide, mais je voudrais vous demander ce que vous êtes venu nous dire ce matin. En anglais, on vous demanderait *what is your bottom line*. Quel est le message que vous nous livrez ce matin? Vous avez énuméré toutes sortes de difficultés, mais en résumé: Vous êtes contre la loi, vous êtes pour la loi, vous êtes pour des changements techniques, vous êtes pour quoi? Qu'est-ce que vous voulez nous dire ce matin, en deux mots?

Mr. MacIntosh: Our bottom line is that we believe financial markets should be left open in the country and let market forces determine them. If the Government of Canada and the people of Canada choose to make income transfers within the country, for whatever reasons, to help disadvantaged areas or whatever the purpose may be, that in our opinion should go through the fiscal regime. When you start using the business system, the private sector, to achieve social goals, I think you are creating big problems, because you are creating unintended market effects to achieve an employment effect which could be achieved by other means.

M. Garneau: En d'autres mots, vous êtes pour les centres bancaires, vous croyez que c'est une bonne idée, sauf que vous pensez que les institutions devraient décider elles-mêmes à quel endroit le centre bancaire devrait être installé.

[Translation]

marchés, en particulier sur les marchés financiers, le marché bancaire, en particulier celle de pouvoir entretenir des rapports avec le monde en français. Cette faculté ne présente-t-elle pas un avantage sur les marchés bancaires internationaux? Effectivement la devise de référence continue d'être le dollar américain, et oui, la langue de travail principale est l'anglais et le demeurera, mais certains pays préfèrent utiliser le français.

M. MacIntosh: Il ne fait aucun doute que ce pays a besoin de développer sa dimension bilingue et multilingue, car comme vous le savez, en Europe, au moins deux langues se parlent sur les marchés financiers. La plupart des banquiers parlent deux ou trois langues et un nombre insuffisant de banquiers canadiens parlent nos deux langues.

M. Layton: Au Canada, cette faculté nous vient surtout de la Province de Québec, et de la ville de Montréal sur le plan commercial.

M. MacIntosh: Oui, quoique j'hésiterais à me prononcer vu la génération montante. Ma fille qui vit à Toronto parle couramment le français, si bien que le Canada bouge.

M. Layton: Oui, c'est le cas de mes petits-enfants, mais je suis entièrement d'accord avec vous.

Le président: Monsieur Garneau.

Mr. Garneau: Thank you, Mr. Chairman. I would like to thank the representatives of the Canadian Bankers' Association for appearing before us this morning. Mr. MacIntosh, our interpreters are in the booth and you can answer me in English, if you prefer.

You may think that my question is a bit stupid, but I would like to ask you what is the message you would like to leave with us this morning. What is your bottom line: this is what we would ask you in English. What have you come to tell us? You listed all kinds of difficulties, but briefly: are you opposed to this bill, are you in favour of this bill, would you propose amendments to this bill? Briefly, what have you come to say to us this morning?

M. MacIntosh: Ce que nous désirons, c'est que les marchés financiers demeurent libres et que l'on permette aux forces du marché de jouer librement. Si le gouvernement du Canada désire procéder à des transferts de revenus au sein de pays, pour quelques raisons que ce soit, pour aider les régions désavantagées, par exemple, il devrait passer, à notre avis, par le régime fiscal. Lorsque le secteur privé sert de moteur aux objectifs sociaux, les difficultés commencent, car cela revient à peser sur le marché pour atteindre un objectif, celui de créer des emplois, qui pourrait être atteint en ayant recours à d'autres moyens.

Mr. Garneau: In other words, you favour the development of international banking centres, you think it is a good idea, but you believe that institutions should decide themselves where to locate those international banking centres.

[Texte]

Mr. MacIntosh: And provided we are not worse off tax-wise. We are not asking to be better off; we are just asking not to be worse off.

Mr. Garneau: Compared to whom?

Mr. MacIntosh: Compared to our present situation, so that before them and after them if our tax bill were to go up as a result of having them they would not be attractive. That would be common sense for anyone.

M. Garneau: Alors, votre message ce matin, c'est de nous dire, ou de dire au gouvernement, que vous êtes favorables aux centres bancaires, mais «modifiez votre législation pour enlever Montréal et Vancouver et laissez les forces du marché décider d'elles-mêmes où s'installer».

Mr. MacIntosh: That is right, Mr. Garneau, although, as I also said, I think our feeling would not be that strong now because it has been narrowly defined by the Minister.

Mr. Garneau: That is another question that we will certainly discuss, but it is interesting to know that an international banking centre as such is not a bad idea. But you disagree with two things: first the fact that two cities have been named, and second that the scope of the bill is too narrow.

It gives us the possibility to discuss now the content of the bill. I have been really amazed or surprised by the fact that you said that this bill contained no tax advantages for the bank. I cannot understand that statement, because the profits coming from the deposits of and loans to non-residents are going to be tax-free. How can you say there is no tax advantage? I would like you to elaborate on that.

• 1040

Mr. MacIntosh: Because presumably there is no net tax where they are located right now. If they are located at an offshore location—to use the Minister's location, the Channel Islands—and there is no net tax, and there is none when you bring it to Canada, then it is a zero effect.

Mr. Garneau: In that sense, for those who would transfer activities... Well, you may be right in that sense. But if a bank does not have an operation and starts a new thing, it will be a fiscal advantage.

Mr. Attewell: Could I have a supplementary before we leave that point? All of us have had time barely to glance at the regulations, or the intent here, but on pages 6 and 7 of the explanatory note an example is quoted where there is in a sense a pre-tax income of \$20.88. They go on to summarize there:

Therefore the taxpayer would have \$20.88 of income from eligible loans of which \$4.64 would be included in computing his income for the year.

That is an effective rate of about 11%—between 11% and 12%—by my quick calculation. Could you explain what is wrong with that example?

[Traduction]

M. MacIntosh: À condition que notre part d'impôt n'augmente pas. Nous ne demandons pas de faveurs; nous demandons simplement que notre situation ne se dégrade pas.

M. Garneau: Par rapport à qui?

M. MacIntosh: Par rapport à notre situation actuelle; nous ne voulons pas que notre part d'impôt augmente à la suite de la création de ces centres bancaires, auquel cas ils ne présenteraient aucun intérêt. C'est une simple question de bon sens.

Mr. Garneau: So what you are saying in a nutshell is that you are in favour of international banking centres, but you are asking the government to take Montreal and Vancouver out of its legislation and to let the market forces determine where these international banking centres should be located.

M. MacIntosh: C'est cela, monsieur Garneau, bien que j'ai précisé que cela n'est pas très important pour l'instant car ces centres bancaires ont été définis très étroitement par le ministre.

M. Garneau: Vous ouvrez là un tout autre débat dont nous discuterons certainement, mais il est intéressant de noter qu'un centre bancaire international n'est pas une mauvaise idée en soi. Mais vous vous opposez à deux éléments du projet de loi; le premier étant que ces deux villes aient été citées et le deuxième que la portée du projet de loi soit trop étroite.

Venons-en maintenant au fond de ce projet de loi. J'ai été très surpris de vous entendre dire que ce projet de loi ne prévoyait aucun avantage fiscal pour les banques. Je comprends mal, car les bénéfices tirés des dépôts effectués par les non-résidents et des prêts qui leur sont consentis seront exonérés d'impôt. Comment pouvez-vous affirmer que ce traitement fiscal ne vous est pas favorable? J'aimerais que vous précisiez votre pensée.

M. MacIntosh: Parce que vraisemblablement aucun impôt net n'est perçu là où ils sont situés à l'heure actuelle. S'ils sont situés dans un centre extra-côtier—prenons les îles anglo-normandes, puisque ce centre a été cité par le ministre—et que ces dépôts et prêts y soient exonérés d'impôt, et qu'ils le soient encore au Canada, l'effet est donc nul.

M. Garneau: Dans ce cas là, pour ceux qui transféreraient des activités... Oui, vous avez peut-être raison. Mais si une banque ne possède pas d'opération de ce genre et décide d'en lancer, ce sera intéressant pour elle sur le plan fiscal.

M. Attewell: Puis-je poser une question supplémentaire dans ce même ordre d'idées? Nous n'avons pas eu tous beaucoup de temps pour examiner ce projet de loi, ou l'intention recherchée, mais on y trouve un exemple aux pages 6 et 7 des notes explicatives où le revenu avant impôt est de 20.88\$. Voici ce qui y est dit:

Il s'en suit que l'institution doit inclure 4.64\$ de son revenu de 20.88\$ provenant de prêts admissibles dans le calcul de son revenu pour l'année.

Si mes calculs sont exacts, cela correspond à un taux qui se situe entre 11 p. 100 et 12 p. 100. Pouvez-vous nous dire ce qui cloche dans cet exemple?

[Text]

Mr. Andrew Kenyon (Canadian Bankers' Association: First Vice-President of Finance, Canadian Imperial Bank of Commerce): The mechanism they are talking about here is a disallowance, I guess, when you have an excess of eligible loans over your excess deposits. What has happened here is that the IBC has income equal to \$20.88, and then, because there was an imbalance in the portfolio of deposits versus loans, there is a reduction in the income eligible for exemption.

Mr. MacIntosh: The intent of that clause is to force the IBC to keep its books matched. That is all it is. It is a tax pressure, a tax penalty, to force you to keep the books matched.

M. Garneau: On aurait probablement beaucoup de questions à poser sur l'aspect technique. Maintenant, j'aimerais poursuivre sur l'aspect taxation des banques et des avantages fiscaux, aspect qui a été soulevé par des témoins qui sont déjà venus, entre autres le *Board of Trade* de Vancouver qui, eux, nous ont dit que l'ensemble des banques payaient moins d'impôt au Canada que la compagnie Alcan. Ils trouvaient également que les banques auraient avantage à se civiliser et à répondre aux préoccupations régionales, et là je paraphrase.

Etant donné que nous avons M. Kenyon avec nous, qui est l'expert en taxation de l'Association des banquiers canadiens, j'aimerais que vous nous disiez si c'est vrai que les banques, en général, ne paient pas d'impôt ou très peu. Finalement, pour reprendre les arguments d'autres autour de cette table, est-ce que c'est un avantage fiscal indû que l'on donne à des gens qui déjà ne paient pas d'impôt?

Mr. Kenyon: We are going to be coming back, as an association, to speak to this committee about the general tax position of banks, and we will address the general issue then of the extent to which Canadian banks are now subject to tax. I think the issue in the context of IBCs is whether or not there is a fiscal sacrifice that Canada will be making with the business that goes into an IBC, and Mr. MacIntosh has already addressed that issue by saying these assets are already located in jurisdictions where there is no tax, or where they are already subject to a foreign tax, for which Canada gives credit.

Mr. Garneau: You will be back on tax reform, and I will not take more time on that issue.

• 1045

I would like to come back to Mr. MacIntosh and ask him, because we have met so many people around this table on that issue, bankers and people coming from Vancouver talking about the reaction they received from the bank. Who do you represent this morning? I know that it is the Bankers' Association, but we have been told by the vice-president of the Nova Scotia Bank, for example, that if the international banking centre is adopted, the bank will be interested in opening an IBC in Montreal and probably in Vancouver. I know that the National Bank will be in the same situation. We have been told by the board of trade that many foreign banks have expressed their desire to use that new scheme to have new operations in Montreal and Vancouver. When you talk here this morning, are you talking on behalf of all the banks, the majority of the banks? Do you have the unanimity of your

[Translation]

M. Andrew Kenyon (Association des banquiers canadiens: Premier vice-président chargé des finances, Banque impériale canadienne de commerce): Il s'agit sans doute d'une disqualification, si je puis m'exprimer ainsi, qui intervient lorsque le montant des prêts admissibles dépasse celui des dépôts excédentaires. En l'espèce, le revenu du Centre banquier international est de 20.88\$ et le revenu pouvant être exonéré est réduit du fait du déséquilibre entre dépôts et prêts.

M. MacIntosh: Cette article a pour but de forcer les centres bancaires internationaux à assurer la concordance de leurs livres. C'est tout. Le gouvernement impose ainsi une sanction fiscale qui oblige ces centres à faire concorder leurs livres.

Mr. Garneau: We could ask many questions on the technical aspect of this bill. But I would like to continue discussing the taxation and tax advantages of banks which was raised by other witnesses, in particular by the Vancouver Board of Trade who told us that banks pay less tax in Canada than Alcan. They also thought that banks should be more open and meet regional concerns and I am just paraphrasing what they said.

As the tax expert of the Canadian Bankers Association, Mr. Kenyon is among us, I would like to ask you if banks in general really pay no tax or very little. And, as others have argued around this table, are we giving an unwarranted tax advantage to people who already do not pay tax?

M. Kenyon: Notre association comparaitra de nouveau devant ce Comité pour parler de la situation fiscale des banques et nous avons l'intention d'y aborder ce point. Pour ce qui est des centres bancaires internationaux, il convient de se demander si le Canada leur accorde des avantages fiscaux et M. MacIntosh a déjà répondu à cette question en disant que ces avoirs sont déjà placés dans des pays où aucun impôt n'est levé ou où ils sont soumis à un impôt étranger que rembourse le Canada.

M. Garneau: Vous reviendrez nous parler de la réforme fiscale, si bien que je ne vais pas m'attarder là-dessus.

Comme nous avons déjà entendu un certain nombre de personnes sur cette affaire et notamment des banquiers de Vancouver qui nous ont parlé des réactions de la banque, je voudrais demander à M. MacIntosh quelle organisation il représente au juste. Je sais qu'en principe vous représentez l'Association des banques; or le vice-président de la banque de la Nouvelle-Ecosse nous a assuré que si le principe d'un centre bancaire international était adopté, la banque ouvrirait sans doute un centre à Montréal et ressemblablement à Vancouver. Je sais que la Banque nationale en ferait autant. D'après le *Board of Trade*, de nombreuses banques étrangères ont manifesté le désir d'ouvrir des bureaux à Montréal et à Vancouver. Je voudrais donc savoir si ce que vous nous avez dit ce matin traduit l'avis unanime de toutes les banques?

[Texte]

members? Have you consulted them? Do you really talk on their behalf, and how have you gotten their consensus?

Mr. MacIntosh: You know, Mr. Bisson is a very long-time friend and colleague of mine. With all due respect to him, he was not here representing the banks or even his own bank.

I represent the consensus of the industry, otherwise I would not be here. The individual banks will tell you things and will tell government officials things, their own opinions. Of course, many of them have different opinions. Our industry is not monolithic. There are different people with different opinions. But we have to go through a consensus process like anybody else, as you do when you make a committee report. There are members of this committee who have different views. When you publish a report of the committee, a majority report, then that is the consensus position of the committee, although individuals might disagree with parts of it. I have exactly the same problem, Mr. Garneau. We have an industry; there are individuals in our industry, individual bankers, members of my council, who are on one side or the other personally, but the only consensus position is the position I am giving you; that is the position of our industry and I am authorized to give it to you. So I am speaking for all the banks.

Mr. Garneau: On a consensus. So it may be true that other individual bankers or banks may feel differently.

This is my last question before the second round, and I sense other people have many questions to ask. Yesterday I was not in this committee, but I know that members asked a lot of questions about the scope or how the IBC could operate.

On page 7, in subsection 33.1(7), it is said that . . . I do not want to read the whole paragraph, but they said that one of those things that has to be done in the IBC is:

. . . solicitation, negotiation, analysis or management thereof while employed at a branch or office designated as the location of an international banking centre business.

Do you think that the bank, if they use that legislation, and we have been told that they have to do one of those things . . . ? Is it possible that this bill as it is will become not the international banking centre as such, but the place, a physical location where the registers of the bank are going to be kept—you know, that the ledgers are going to be there but the rest of the operation will be done from Toronto? Is it possible that is what will happen in fact?

Mr. MacIntosh: It probably would not be done from Toronto; it would probably be done from where the customer lives. Remember, this is dealing with non-residents. I have already noted that if you look at the employment effects in New York City of 200 people with assets of \$238 billion, you would have to conclude that the concept of an IBF in the United States, which to a degree we are copying, never did create a large pool of employment in New York City. The intention, as I have quoted, was the New York Clearing House said it was going to create 6,000 jobs. But Mr. Rasminsky said it looks more like 100 in New York.

[Traduction]

M. MacIntosh: Avec tout le respect que je dois à M. Bisson, qui est un collègue et un ami de longue date, je tiens néanmoins à préciser qu'il ne représente l'ensemble des banques ni même sa propre banque.

Moi, par contre, je représente l'ensemble des banques. Diverses banques en particulier peuvent avoir leur propre opinion, le secteur bancaire n'étant pas bien entendu monolithique. Comme n'importe quel Comité, nous essayons de dégager un consensus. Donc malgré des divergences de point de vue entre membres du Comité, lorsque nous publions un rapport, celui-ci traduit la position majoritaire des membres du Comité même si tel ou tel de nos membres ne sont pas d'accord. Ainsi certains banquiers membres du Conseil sont peut-être d'un avis différent, mais ce que moi je vous ai dit est la position de l'ensemble des banques que j'ai été autorisée à vous transmettre.

M. Garneau: Donc, malgré ce consensus, il se pourrait que d'autres banquiers soient d'un avis contraire.

Je vais poser ma dernière question pour ce premier tour pour laisser la parole à d'autres de mes collègues. Même si je n'ai pas assisté à la réunion d'hier, je sais que de nombreuses questions ont été posées concernant les modalités de fonctionnement du Centre bancaire international.

A la page 7 l'article 33.1(7) parlant des Centres bancaires internationaux dit ce qui suit:

. . . sollicitation, négociation, analyse ou gestion desquels le personnel du contribuable a participé activement.

Est-ce qu'il se pourrait que les banques utilisent ces Centres bancaires internationaux comme endroit où leurs livres-comptables sont entreposés mais qu'en réalité le gros des transactions continuerait à être effectué à partir de Toronto.

M. MacIntosh: Probablement pas à partir de Toronto mais de l'endroit où le client est domicilié, vu qu'il s'agit de non-résidents. Ainsi le fait qu'il y a à New York possédant des biens d'une valeur de 238 milliards de dollars n'a pas créé un grand nombre d'emplois dans cette ville, alors qu'il est justement question de reprendre au Canada ce système qui existe déjà aux États-Unis. Le Centre de compensation de New York était censé créer 6,000 emplois nouveaux, alors que d'après M. Rasminsky, il n'y en aurait eu que 100.

[Text]

• 1050

We are talking here, for our purposes, of assets much smaller than that—all the eligible assets, even if there were no impediments operationally for a bank and you transferred the whole works here. I have given you a ratio which would suggest an outside number of 26 jobs. Well, the individual banks have units right now, international trading units in Vancouver, that are much larger than that. The individual banks... I can give you their names and addresses, but they have substantial Pacific Rim operations out of Vancouver, and of course they also have significant foreign exchange operations in Montreal too—not just the Montreal-based banks, but the Toronto-based banks. They have significant employment in Montreal.

Mr. Garneau: In fact it will not change anything in the system. I really am amazed and surprised, and I cannot understand your position, really, I tell you very frankly. You are telling us it is not worth much. It will not change the way the banks are doing business. Above all, you are free to open an international banking centre. Nobody in the government... The legislation will not force your members to open an international banking centre in Vancouver and Montreal. Why are you so negative about a new approach? If you can just say it is no good and we will not use those possibilities, well, let that be it. Why be so negative?

Mr. MacIntosh: Mr. Garneau, let me remind you that we never invented this proposal. It was not our proposal. We are not negative about it. I am trying to give you some facts. If the facts are uncomfortable, that is not my problem.

Mr. Garneau: But do not use the proposed legislation... Is that what you are going to do, say it is not worth—

Mr. MacIntosh: Oh, no, I am sure if it is possible to do transactions, of course banks will do them. I am saying follow through what the numbers tell you about the real size of it. We did not create this thing. I am giving you some numbers. If you are not satisfied with the numbers, then I recommend to the chairman that you go get some different numbers from your staff. But I think you have to support them if you do.

Mr. Garneau: We have been accused of being so negative by the business community in Montreal. I am trying to support the government, and now it is the business community that is against it—and also some of the Tories.

Mr. MacIntosh: I am sorry, Mr. Garneau, we are not against it. That is a misreading. We are not against it. We are saying fine. I am telling you what the consequences of it are going to be. If those are not happy consequences for you, as I say, that is your problem, not ours.

Mr. Garneau: It is not mine. It is certainly not mine.

Mr. Warner: At the present time, foreign currency deposits by non-residents are not subject to a withholding tax. Most of you have already mentioned this, that most money market transactions in foreign currencies are done in U.S. dollars. So this probably accounts for the large money markets the chartered banks are now participating in in Canada. Actually,

[Translation]

Or il s'agit en l'occurrence d'avoirs bien moins importants et dans l'hypothèse où une banque transférerait la totalité de ses avoirs dans ces centres. Je disais tantôt que 26 emplois seraient peut-être créés. Or certaines banques ont déjà des centres d'affaires internationales à Vancouver bien plus importants que ça. Ainsi certaines banques dont je pourrais vous communiquer les noms traitent des affaires importantes avec les pays riverains du Pacifique à partir de leurs succursales de Vancouver; de plus la banque de Montréal et de Toronto participent à de grosses transactions sur les devises étrangères. Les banques emploient donc un nombre important de salarié à Montréal.

M. Garneau: Donc cela ne changera rien au système. Je trouve votre explication plutôt surprenante. D'après vos dires, cela ne changera pas grand chose à la situation actuelle vu que de toute façon les banques sont libres de participer à un centre bancaire international, vu que rien dans le projet de loi n'oblige les banques à participer à un tel centre à Vancouver ou à Montréal. Pourquoi avez-vous une attitude tellement négative à l'égard de cette proposition?

M. MacIntosh: Je vous ferai remarquer que cette proposition ne vient pas de nous et que nous ne sommes nullement négatif à son égard. J'essaie simplement de vous expliquer les faits et, s'ils sont gênant, ce n'est pas de ma faute.

M. Garneau: Mais est-ce que vous voulez dire que les banques ne vont pas de prévaloir de cette disposition.

M. MacIntosh: Pas du tout, si ces transactions deviennent possible, les banques vont certainement en profiter. Ce que j'essaie de vous expliquer c'est que les chiffres, quant au nombre d'emplois nouveaux, ne sont pas aussi élevés que vous semblez le penser. Si vous n'êtes pas d'accord, vous pourriez demander au président du Comité s'il essaie d'obtenir d'autres chiffres ailleurs mais à condition qu'ils soient corroborés.

M. Garneau: Les hommes d'affaires de Montréal nous accusent d'être trop négatifs. Or voilà maintenant que ce sont les hommes d'affaires eux-même qui se prononcent contre le projet ainsi que certains conservateurs d'ailleurs, alors que je cherche justement à appuyer le gouvernement.

M. MacIntosh: Vous vous trompez je ne suis pas contre ce projet. J'essaie simplement de vous expliquer que les retombées ne sont peut-être pas à la hauteur de vos espoirs.

M. Garneau: Ce n'est pas moi qui ai inventé ce projet.

M. Warner: Les dépôts en devises étrangères effectués par des non résidents ne sont pas assujettis actuellement à la retenue à la source. La plupart des transactions sur les devises étrangères sont libellées en dollars américains. C'est sans doute la raison pour laquelle les banques à charte effectuent des transactions aussi importantes sur les marchés d'échange. Le

[Texte]

this new proposal really only offers one benefit to potential customers, and that is Canadian dollar deposits by non-residents in Canada; and this has not really been a big problem or concern in the past, because the non-resident who wanted to make a deposit here in Canada would make it in U.S. dollars and not attract withholding tax. Perhaps with some variation in Canada/U.S. dollar exchange rates now, and some fluctuations, it could be more attractive for certain people to maintain the Canadian dollar deposit.

But you have already suggested that the market is fairly small. Finance really could not give us any numbers on this potential market. But would you have any idea just what this new attraction could possibly bring to Canada? You have talked of the \$27 billion total market; but it is unrealistic that all of that would move here.

• 1055

What I am suggesting, perhaps, is that this brand-new attraction may not be all that great an attraction. Would you comment on that, and would you also comment on who most of the customers would be?

Mr. A.R. Cooper (Vice-President, Financial Affairs, Canadian Bankers' Association): If I may, Mr. Warner, the bill as we understand it addresses strictly the tax considerations from a tax neutrality perspective. Mr. Kenyon and Mr. MacIntosh mentioned earlier that there is a concern that you could, in essence, wind up losing money in an IBC because you cannot affect losses; you cannot tax-affect losses that may occur.

So coupling that with the lack of mobility between your IBC centres or your money market operation in London and an IBC that would be created in Montreal, for example, the type of loan you would have to place in such an IBC would be what is known as "blue chip," or "three-star," whichever term you would wish to use. You would not, for example, book loans to less developed countries, because you cannot establish a reserve or a loan loss provision against those and tax-affect it. Thus, the margins and the type of business there would be restricted to the very, very narrow-margin, very high-quality type of loan.

Mr. Warner: In effect, you are really looking at a very small market in absolute numbers. The numbers of clients or potential customers are very, very small, and most likely are customers with which the charter banks are already dealing on a daily basis now.

Mr. MacIntosh: The purpose of the bill is to deal with incremental assets and liabilities. While I believe it allows an interim period for the transfer in of assets and liabilities, that would end in a short time.

Another very major consideration you should be aware of, Mr. Warner, is that if a non-resident were going to try to transact business here in Canadian dollars they would be subject to cash reserves. As you know, we have taken a strong

[Traduction]

seul avantage potentiel de cette proposition pour des clients éventuels c'est qu'il autorise des dépôts libellés en dollars canadiens pour des non résidents. Or ceci ne posait pas de problème par le passé vu que les non résidents qui souhaitaient déposer des fonds au Canada n'avaient qu'à ouvrir un compte libellé en dollars U.S. pour éviter de payer l'impôt. Étant donné les fluctuations actuelles du dollar canadien par rapport au dollar américain, certaines personnes auraient peut-être dans ces conditions intérêt à ouvrir un compte libellé en dollars canadiens.

De toute façon ce marché est plutôt restreint. Le ministère des Finances n'a pas pu nous donner de chiffre précis quant à son empleur. Est-ce que vous avez une idée de ce que ces centres pourraient attirer comme capitaux au Canada? L'ensemble du marché représente quelque 27 milliards de dollars et il est bien entendu hors de question que la totalité de ces fonds seraient placés au Canada.

Donc ce nouveau centre risque de ne pas être aussi attrayant qu'on se l'imagine. Qu'en pensez-vous?

M. A.R. Cooper (vice-président, Affaires financières, Association canadienne des banques): Le projet de loi aborde le problème uniquement au plan de la neutralité fiscale. Ainsi que Messieurs Kenyon et MacIntosh l'ont expliqué tantôt, un centre bancaire international risque de vous faire perdre de l'argent en ce sens que les pertes ne peuvent pas être fiscalisées.

Si on ajoute à ce facteur les difficultés de déplacement entre la Place de Londres par exemple et le centre bancaire international qu'il est question de créer à Montréal, seuls les prêts libellés en valeur de premier ordre pourraient être lancés à partir de Montréal. Ainsi Montréal ne serait pas utilisé pour lancer des prêts à des pays en développement étant donné que les réserves en cas de perte ne seraient pas déductibles aux fins de l'impôt. Donc seules les opérations de premier ordre seraient effectuées à partir de ce centre bancaire.

M. Warner: Donc en chiffres absolus, cela représente un marché extrêmement restreint. Le nombre de clients potentiels est lui aussi très limité et il s'agit de toute façon de clients avec lesquels les banques à charte traitent déjà.

M. MacIntosh: L'objet de ce bill porte essentiellement sur les actifs et les passifs marginaux. Même si une période intérimaire est prévue pour le transfert des actifs et des passifs, ce ne serait qu'à titre provisoire.

D'autre part, un non-résident effectuant des opérations en libellé en dollars canadiens devrait établir des réserves en espèces. Or, vous savez sans doute que jusqu'à présent nous n'avons pas réussi . . .

[Text]

and continuing—and so far unsuccessful—position until the blue—

The Chairman: If you recall, Mr. MacIntosh, it was this committee that suggested that the reserve requirement be abolished. The government accepted our opinion, and that reserve requirement is gone by 1990, if not before.

Mr. MacIntosh: We thank you heartily, sir. But the fact is that under present law—and we do not know the reason for the delay until 1990, there is no visible reason we know of—

The Chairman: We need the money.

Mr. MacIntosh: But the fact is that a Canadian dollar transaction would not work for a non-resident, period, because the bank would have to put aside a 3% cash reserve—

Mr. Warner: But not under this IBC.

Mr. A.R. Cooper: Yes.

Mr. MacIntosh: Yes, I think so. Well, it has not been defined yet, Mr. Warner.

Mr. Warner: Okay.

Mr. MacIntosh: Possibly it would be, but a non-resident dealing in Canadian dollars offshore is not required to put a cash reserve against the Canadian dollar. The bank is not required to put a cash reserve against that deposit with a non-resident outside Canada. But the bank must keep a cash reserve against any transaction involving a non-resident booked in Canada in Canadian dollars and, of course, against a Canadian dollar transaction with a Canadian, wherever booked in the world. A bank cannot book it in Tahiti in Canadian dollars in order to escape the cash reserve system we have here, obviously. That is common sense. But a non-resident would have a major inhibition because of the pricing of the transaction. The bank would have to take off 3% and put it across the street here, earning zero.

Mr. Warner: Getting back to the clientele that the new bank is going to be dealing with and the type of transactions that will be occurring, I think you have suggested that the active money markets in our major financial centres are already dealing with these clients.

• 1100

In having to set up their new branch and deal with the section 7 provision, where some employee has to be involved with solicitation, negotiation, analysis, or management of this new operation, it is quite conceivable that there are existing people in Vancouver and Montreal who would assume these roles. It is quite conceivable that this new operation in the major chartered bank operations will create no additional employment, that not one additional person will be involved in the larger money market operations. I would assume it is going to be the larger existing money market players who are going to be most interested in this new branch of their banks. Would you care to comment?

[Translation]

Le président: C'est justement notre Comité qui a proposé de supprimer cette obligation de maintenir une réserve. Le gouvernement a accepté notre proposition et cette réserve devrait être supprimée d'ici à 1990, voire encore plus tôt.

M. MacIntosh: Nous vous en sommes reconnaissants. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi attendre jusqu'en 1990.

Le président: Nous avons besoin de l'argent.

M. MacIntosh: Il n'empêche qu'actuellement les non-résidents ne pouvaient pas effectuer de transactions libellées en dollars canadiens, les banques étant tenues de constituer une réserve en espèces de 3 p. 100.

M. Warner: Mais non pas dans un centre bancaire international.

M. A.R. Cooper: Si.

M. MacIntosh: Cela n'a pas encore été précisé.

M. Warner: D'accord.

M. MacIntosh: Il se peut que les banques ne soient pas tenues de constituer une réserve en espèces en contrepartie des opérations libellées en dollars canadiens effectuées par des non-résidents. Par contre la banque est tenue de constituer une réserve en espèces pour toute transaction libellée en dollars effectuée par un non-résident lorsque cette transaction est effectuée avec un Canadien, quel que soit l'endroit où cette transaction est comptabilisée. Ainsi une banque pour échapper à l'obligation de constituer une réserve en espèces ne peut pas enregistrer une transaction libellée en dollars canadiens à Tahiti. Par ailleurs le coût de pareilles transactions constitue un empêchement majeur pour les non-résidents. Les banques doivent 3 p. 100 pour la constitution de cette réserve, montant qui ne rapporterait rien.

M. Warner: Pour ce qui est des clients éventuels et des transactions éventuelles que ces centres apporteraient, vous nous avez expliqué que nos principaux centres financiers traitent d'ores et déjà avec ce type de client.

Pour ce qui est des dispositions de l'article 7 de relative à la sollicitation aux négociations ou analyse ou gestion, il est tout à fait vraisemblable que les spécialistes travaillant actuellement dans les banques de Vancouver et de Montréal pourraient se charger de ces tâches. Dans ces cas il n'y aurait pas création d'emplois nouveaux. Ces nouvelles opérations n'exigeraient pas de l'avancement des effectifs. Je présume que ce sont les principales institutions financières qui seront intéressées au premier chef de ce type d'activités?

[Texte]

Mr. Kenyon: I believe the bill is directed at new business, with the exception of the phase-in period, so that in terms of additional employment—

The Chairman: Every new loan a bank makes is new business. In other words, if I have continually dealt with you as a customer and then I make a new loan with you, that is new business.

Mr. Kenyon: True.

The Chairman: So the phase-in is transferring business from one IBC, or some foreign place, into the IBC here.

Mr. Kenyon: But once again we are talking about the possibility of new business arising from offshore. I think what you are suggesting is that there might be some leakage from Canadian branches to an IBC. I do not think that is likely. In the first place, we do not have that much in the way of loans to non-residents from Canadian branches. There is a lot of interbank dealing in foreign currencies with non-residents, but Canadian branches themselves do not make that much in the way of loans to non-residents.

So I think the possibility of leakage from the Canadian system into the IBC is limited. So what we are talking about is an increment of business from offshore. Because there is a requirement in this legislation for solicitation, negotiation, analysis, or management, there has to be some activity in the IBC related to that incremental business, and that—

Mr. Warner: But it is only one aspect of those items, and you know the type of business you are dealing with. You are not having customers line up at a wicket every morning to do business with you. You are talking about the three-star, four-star, or the very highest credit rating, and you are talking about sovereign loans or very high-quality loans.

So you get into some of these things, like analysis. Let us say you are going to analyse these loans. What are you going to do, count the stars on your client list? That is analysis. Somebody can do that in five minutes every morning.

What I am suggesting is perhaps the obvious, that very, very few jobs, if any, are going to be created in the major money market centres now—and I am talking of the banks that have active money market operations. You are not actively making loans in this area now to any great extent, but you know who your customers are going to be so you are going to start booking these loans in Vancouver and Montreal. It is not a job that requires a lot of people, especially if you only have to be involved with one of those four functions.

Mr. Kenyon: Mr. MacIntosh has already indicated the possible extent of new employment arising from this proposal. I should add that from a management point of view the banks will enjoy the second-guessing of the Department of National Revenue when they come around to audit us with respect to our IBC transactions, and they will be looking very carefully, I think, at the extent of active participation by IBC employees in this incremental business to determine whether or not—

[Traduction]

M. Kenyon: Le bill prévoit essentiellement de nouvelles transactions à l'exception peut-être de la période rodage.

Le président: Chaque fois qu'une banque accord un prêt, on peut parler d'une nouvelle affaire. Ainsi lorsqu'une banque accorde un nouveau prêt à un ancien client, c'est encore une nouvelle affaire.

M. Kenyon: C'est vrai.

Le président: Donc au cours de la période de rodage, on transférerait des opérations d'une banque étrangère à un des deux centres bancaires internationaux ici au Canada.

M. Kenyon: Il s'agit plutôt d'une nouvelle transaction venant de l'étranger. Je ne pense pas contrairement à ce que vous semblez indiquer que les transactions actuellement effectuées par les banques canadiennes à ces nouveaux centres bancaires internationaux. Tout d'abord le nombre de prêts que nous accordons à des non-résidents est minime. Même si les banques effectuent de nombreuses opérations libellées en devises étrangères à des non-résidents, les prêts aux non-résidents ne constituent pas un secteur important aux activités pour les banques canadiennes.

Donc je ne pense pas qu'il y un transfert important d'activités des banques canadiennes au profit des centres bancaires internationaux. Il faudrait que de nouvelles transactions viennent de l'étranger. Bien que la loi parle des opérations de sollicitation, négociation ou analyse ou gestion, une partie de l'activité des centres bancaires internationaux devrait porter donc sur ces nouvelles opérations.

M. Warner: Il est évident que pour ce genre de transactions on ne fait pas la queue devant les guichets. Il s'agit en effet de valeurs de premier ordre et de personnes ayant des cartes de crédits supérieures.

Or analyser des prêts de cette qualité ne demande pas plus de cinq minutes.

Il est tout à fait évident que ces opérations ne créeraient que très peu d'emplois nouveaux et je pense plus particulièrement aux banques qui opèrent actuellement sur les marchés des changes. Même si à l'heure actuelle vous n'avez qu'un nombre restreint de prêts dans ce secteur, vous connaissez néanmoins vos clients éventuels qui pourraient obtenir ce genre de prêts à Vancouver ou à Montréal. Toujours est-il ce genre de transactions n'exige pas un personnel nombreux.

M. Kenyon: M. MacIntosh vous a expliqué le nombre d'emplois nouveaux susceptibles d'être créés par ce centre. Par ailleurs, lorsque les fonctionnaires du ministère du Revenu national effectueront ces opérations de vérifications relatives à nos transactions dans nos centres bancaires internationaux, ils chercheront certainement à déterminer la mesure dans laquelle les employés de ces centres consacrent leur temps à ce genre de transactions.

[Text]

Mr. Warner: Yes, but the nature of your business does not involve a lot of people. You have already said that. So if you have a money market that is active and you have 15 people in a room in Vancouver or Montreal, you are not even going to hire a 16th person to carry out this work. You may change the designation of one person there, but he is going to have to do a lot more work than say the analysis of this portfolio to justify his pay. I would suggest that the other 99% of his time is going to be spent on what he was doing before.

• 1105

Mr. Kenyon: That is going to be a function of the volume of business that comes in. It is hypothetical.

Mr. MacIntosh: May I add a word about our Schedule B bank members because I also represent them? They are part of our consensus process too, of course. They are represented on our council and they sit in on our discussions of these matters, just as the Schedule A banks do. There has been some confusion about this.

I would just like to point out that first of all the Schedule B banks under the Bank Act do not have foreign branches. The reason for that was that Parliament decided that Schedule B banks would have to be Canadian entities and that their operation would have to be here and they would be taxable Canadian corporations. They did not want, I presume, a leakage process where a lot of things were happening abroad in a Schedule B bank. They do not have foreign branches. They have foreign currency assets and liabilities, as well as Canadian, but it is all here. It is all here. They do not have non-resident transactions to move to Canada. The 53 of them do not have that. Moreover, they have withholding tax considerations, which is another issue we might come to.

Mr. Warner: Mr. Chairman, I am finished. Thank you very much.

The Chairman: Miss Nicholson then, by arrangement with Mr. de Jong.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman, and thank you, Mr. de Jong, for giving me this place. I should explain that the Public Accounts Committee is sitting at the same time, so I just came over very briefly.

There were some specific questions I would like to ask. If they have already been answered please say so. The first one is whether you see any benefits to consumers coming out of this proposal.

Mr. MacIntosh: No.

Some hon. members: Oh!

Miss Nicholson: Second, can this proposal, once implemented, be effectively monitored? The Minister, you remember, yesterday stated that it will be monitored, and I am wondering about monitoring after the event.

[Translation]

M. Warner: De toute façon le travail bancaire n'exige pas des effectifs pléthoriques. Des centres bancaires comme Vancouver et Montréal, ce nouveau type de transactions pourra sans doute être effectué par le personnel en place sans qu'on ait à engager des nouveaux. Un employé pourrait peut-être changer d'affectation, mais même alors, il continuerait à consacrer la majeure partie de son temps aux tâches qu'il effectuait auparavant; la seule analyse de ce type de portefeuille ne pouvant justifier la création d'un nouveau poste de travail.

M. Kenyon: C'est hypothétique, car cela dépendra du volume des affaires qu'il faudra traiter.

M. MacIntosh: Puis-je ajouter un mot sur nos banques de l'Annexe B, parce que je les représente également? Elles ont aussi voix au chapitre. Bien entendu, elles sont représentées à notre conseil et assistent aux discussions sur ces questions au même titre que les banques de l'Annexe AA. Les choses n'étaient pas claires sur ce point.

Je voudrais tout d'abord faire remarquer qu'aux termes de la Loi sur les banques, les banques de l'Annexe B n'ont pas de filiales étrangères, le Parlement ayant décidé que ces banques seraient des entités canadiennes, qu'elles devraient opérer au Canada et y être imposables. On a voulu éviter ainsi, je pense, que ces banques ne puissent permettre des fuites et que des transactions ne puissent, par elles, se faire à l'étranger. Elles n'ont pas de filiales étrangères, bien qu'elles aient des éléments d'actif et de passif en devises étrangères ainsi qu'en devises canadiennes, mais tous se trouvent au Canada. Rien ne se trouve à l'étranger, et elles n'ont pas de transactions de non-résidents à effectuer vers le Canada. Ceci s'applique aux 53 banques. En outre, elles ont un système de retenues fiscales qui s'appliquent à elles, ce qui est un autre problème sur lequel nous reviendrons peut-être.

M. Warner: J'ai terminé, monsieur le président. Je vous remercie beaucoup.

Le président: Le tour est donc à Miss Nicholson, qui en a décidé ainsi avec M. de Jong.

Mme Nicholson: Je vous remercie, monsieur le président et vous, monsieur de Jong, pour m'avoir cédé ce tour. J'ai dû venir en coup de vent, parce que le Comité des comptes publics siège en même temps.

Il y avait certaines questions précises que je voulais poser et si vous y avez déjà répondu, je vous prie de me le dire. J'aimerais savoir si à votre avis, cette proposition aura des avantages pour les consommateurs.

M. MacIntosh: Non.

Des voix: Oh!

Mme Nicholson: En second lieu, je voudrais vous demander si cette proposition une fois mise en oeuvre peut être efficacement surveillée? En effet, le ministre affirmait hier qu'une surveillance serait exercée mais moi je me demande comment on peut exercer une telle surveillance lorsque les choses sont en place.

[Texte]

Mr. Kenyon: Each of the banks will be required to maintain separate books in respect of their international banking centre operations and that will be clearly identified in the tax returns that the banks have to file with Revenue Canada, so I would imagine there will be a fairly close monitoring by the government as a result.

Miss Nicholson: But having put something in place it is difficult to withdraw, is it not?

Mr. MacIntosh: I guess that is true of all tax legislation.

Miss Nicholson: Some of the witnesses we had before us in Toronto used the thin end of wedge argument, that although the measure before us is fairly modest their concern was once it is in place it might be expanded. Is this a concern of yours and what would you see as the impact on Toronto's existing and future involvement in international banking activities?

Mr. MacIntosh: Miss Nicholson, earlier I said in our prepared remarks that as drafted in the bill the proposal is quite focused and narrow and it does not take in the securitization of loans or foreign exchange or letters of credit. I mentioned also that if those things were to be taken in ultimately down the road, and taken in to the extent that there would be a close monitoring of the operations, then it might be that a financial institution would have to move its whole integrated desk from city to city because of the fact that these operations are so closely interwoven.

If a bank is invited by say a syndicate of financial houses in London, England, to participate, let us say for sake of argument, in a Kingdom of Denmark issue of \$200 million U.S. and the bank gets a telex from London, from the lead member of the syndicate, saying do you want to take up \$10 million of this \$200 million, yes or no, answer by return telex—is effectively what they are saying—the bank has to have a meeting of senior officers and say yes or no. So the thing is probably done in a matter of minutes, not hours or days; in minutes it will be done. Now, who is going to monitor the loan to the Kingdom of Denmark over the 25 years, 10 years, 20 years that it might be outstanding? Presumably the syndicate manager is going to do that from London.

• 1110

Any Canadian bank is only a small percentage of a much bigger thing out there, where a lot of the operations of the transactions occur in London or New York or Frankfurt or Singapore or wherever. So most of this transaction business is not going to be actually operated from Canada if the customers are not here. The customers are somewhere else in the world.

An hon. member: By definition.

Miss Nicholson: Thank you. The ways and means motion here, in describing . . . well, on page 7, paragraph (7) we are told the eligible business will be if the employees of the taxpayer—the taxpayer being a financial institution—actively participate in the solicitation, negotiation, analysis, or

[Traduction]

M. Kenyon: Chacune des banques devra tenir à jour des registres spéciaux pour leurs opérations du centre bancaire international et ceci devra être clairement indiqué dans les déclarations d'impôt que les banques adresseront à Revenu Canada, de sorte que le gouvernement, j'imagine, suivra les choses d'assez près.

Mme Nicholson: Mais une mesure de ce genre ne se défait pas aisément, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: On peut en dire autant de toutes les lois fiscales.

Mme Nicholson: Certains des témoins qui ont comparu devant nous à Toronto ont invoqué l'argument du doigt qui précède la main: sous des apparences modestes cette mesure une fois en place en précéderait beaucoup d'autres. Quelles pourraient être les répercussions, à votre avis d'une participation présente et future de Toronto aux activités bancaires internationales?

M. MacIntosh: Je disais tout à l'heure, madame Nicholson, au cours de notre exposé que la proposition telle qu'elle est présentée dans le projet de loi est très limitée et étroite et ne prévoit pas la conversion en valeurs négociables des créances détenues en portefeuilles ou en devises étrangères. Je disais également que si ces opérations étaient autorisées en fin de compte et adoptées au point d'imposer une surveillance étroite sur elles, il se pourrait qu'une institution financière ait à transporter ses opérations de ville en ville, parce que celle-ci sont si étroitement imbriquées.

Si une banque est invitée par un consortium financier de Londres, par exemple à participer, mettons, à une émission de 200 millions de dollars US au Royaume du Danemark et que la banque reçoit un telex de Londres du principal membre du consortium, lui demandant si oui ou non elle accepte de souscrire 10 millions de dollars sur ces 200 millions, avec prière de répondre immédiatement par télex—c'est effectivement ce qui peut se passer—la banque doit réunir ses présidents et répondre par oui ou non. Ce ne sera donc pas une question d'heures ou de jours, la question devra être tranchée en quelques minutes. Mais qui va surveiller ce prêt au Royaume du Danemark au cours des 10, 20 ou 25 ans où il pourra être en souffrance? Selon toute probabilité, c'est le directeur du consortium qui va le faire à partir de Londres.

Une banque canadienne n'est qu'un petit rouage dans un engrenage beaucoup plus grand, et un engrenage de transactions qui se font à Londres, New York, Francfort, Singapour, ou tout autre centre bancaire. Les clients ne se trouvent pas au Canada; la plupart de ces transactions ne se feront donc pas à partir du Canada. Or, les clients sont ailleurs.

Une voix: Par définition.

Mme Nicholson: Je vous remercie. L'avis de motion de voies et moyens que nous avons ici décrit à la page 7, au paragraphe (7) . . . on nous parle de prêts admissibles, à la sollicitation, négociation, analyse ou gestion desquels le personnel du contribuable—il s'agit en l'occurrence d'une institution

[Text]

management, etc., while employed at a branch. That really starts to sound to me like a booking centre. It sounds to me as though one could in fact solicit, negotiate, analyse the business in Toronto or wherever, but this so-called "management function", which would be transferred to Vancouver or Montreal, might be simply keeping track of the interest. One person with a computer could do it.

If that reading is the case, then presumably the government's assertion that this proposal will not shift jobs out of Toronto is correct. But if this is the thin end of the wedge, then more business, and therefore more jobs, would go. Is that a . . . ?

Mr. MacIntosh: Yes, I think it is true to say this proposal as now sitting will not shift many jobs anywhere. But it would be different if the whole basic context were different from what it is.

Mr. Kenyon: It is the purpose of the proposed legislation to bring jobs onshore; and we as banks have to be quite careful in how we approach the IBC, because if we do not succeed in meeting the active participation test, we have the opportunity to be second-guessed by Revenue Canada a number of years down the road, after the IBC has closed its year. Then they could say you did not have eligible loans here, and therefore no exemption.

So we have to be quite careful about how we manage the IBC. So there may well be some employment benefits that derive from the operation of an IBC. Those employment benefits will be done not at the expense of Canadian jobs but of offshore positions. As we said earlier, the actual quantification of the number of jobs is very hypothetical at this time. It is going to take a while to identify the—

Mr. Garneau: Just as a supplementary, I asked the question, and my colleague came back on that point, but I am not sure you answered it. Is it possible from a technical point of view, or a practical point of view, that this bill will mean Vancouver and Montreal will be not IBCs but booking centres, really? Will it really create jobs in Vancouver and Montreal? I am not sure. Mr. MacIntosh was saying only a few jobs, and you say it may have some employment benefits coming from elsewhere. But my colleague's question is the same as I am asking: Is it going to be a booking centre, or a real place where we solicit and—there are three or four points, I guess: solicitation, negotiation, analysis, and management.

Miss Nicholson: But it is "or", not "and"; "or management", not "and".

Mr. Garneau: We were told yesterday afternoon it could be one of the four. Is it possible in fact nothing would be really disturbed, and Montreal and Vancouver would be only booking centres? The solicitation will be done by the head office, where the rest of your international operations are, as you said, Mr. MacIntosh. The negotiation has to be made by people who negotiate loans, to get the approval of the loan.

[Translation]

financière—a participé activement alors qu'il était employé à un bureau ou une succursale désigné comme lieu d'exploitation d'un centre bancaire international du contribuable, etc. Voilà qui me fait penser à un centre de comptabilisation. C'est comme si on pouvait, en fait, solliciter, négocier, analyser les affaires à Toronto, ou ailleurs, mais cette «fonction de gestion» qui serait transférée à Vancouver ou à Montréal consisterait simplement à comptabiliser les intérêts. Une seule personne munie d'un ordinateur y suffirait.

Si tel est bien le cas, le gouvernement a probablement raison de dire que cette proposition n'aura pas pour effet de faire perdre des emplois à Toronto. Mais si c'est là le pied mis dans la porte, on assisterait bien à une diminution des emplois, et des transactions. Est-ce que c'est . . . ?

M. MacIntosh: Oui, il me paraît exact de dire que cette proposition ne causera pas de transferts d'emplois, mais il n'en serait pas de même si tout le contexte était différent de ce qu'il est.

M. Kenyon: L'objectif de ce projet de loi est de créer des emplois chez nous, et nous, en tant que banques, nous devons être prudents dans la façon dont nous abordons le MBI, parce que si nous ne parvenons pas à satisfaire aux critères de participation active, Revenu Canada pourrait nous dire d'ici quelques années, après que le MBI aura terminé son année, que nous n'avions pas de prêts admissibles et qu'aucune exception ne sera donc faite en notre faveur.

Nous devons donc procéder avec la plus grande prudence en ce qui concerne le MBI, et il se peut fort bien qu'il ait pour corollaire la création de certains emplois. Ces emplois seront créés non aux dépens d'emplois canadiens, mais d'emplois étrangers. Comme nous le disions tout à l'heure, il ne nous est guère possible de précéder leur nombre, il faudra attendre un certain temps pour déterminer . . .

M. Garneau: Je voudrais poser une question complémentaire. J'avais posé cette question, et mon collègue y est revenu, mais je ne suis pas sûr que vous y ayez répondu. Est-il possible, au point de vue technique ou pratique, que ce projet de loi signifie que Vancouver et Montréal ne seront pas des MBI, mais des centres de comptabilisation, en réalité? Les emplois seront-ils créés à Vancouver et à Montréal? Je n'en suis nullement certain. M. MacIntosh parlait de quelques emplois, et vous-même mentionniez également la possibilité d'un certain nombre d'emplois, mais mon collègue vous pose la même question que la mienne: s'agira-t-il d'un centre de comptabilisation ou d'un endroit réel où nous sollicitons et . . . trois ou quatre points sont mentionnés, je pense: sollicitation, négociation, analyse et gestion.

Mme Nicholson: Mais il est bien dit «ou», et non «et»; «ou gestion», non «et».

M. Garneau: On nous disait hier après-midi qu'il pourrait s'agir de l'un des quatre. Se peut-il qu'il n'y ait pas de bouleversement, que Montréal et Vancouver ne soient que des centres de comptabilisation? La sollicitation se fera par le siège social où, comme vous le disiez, monsieur MacIntosh, se déroulent les opérations internationales. La négociation doit se

[Texte]

As you said, if you receive an invitation to participate in a \$200 million loan in the Kingdom of Denmark, someone has to make a decision. It is certainly not the clerk down there who keeps the books who will make the decision. The analysis is the same. So in fact what we have here is not an IBC; it is a booking centre.

• 1115

Mr. MacIntosh: In the first place, I do not know where management stops and booking starts. We have noted that in New York, which is presumably the international banking centre *par excellence*, there are \$234 billion of assets and possibly 200 people, one person per \$1 billion. Possibly you can define that as management; I suppose it is. People are presumably monitoring the business of the bank and matching transactions.

If you are talking about soliciting business, I think those people are not in Canada at all. They are people who are travelling on planes to Saudi Arabia, South America, and all over the world. They are not even living in Canada; that is, the people who actually do the work. They are employees of the banks working in their international divisions, and they are account executives. They travel the world. That will not change, no matter what you do, whether it is in Toronto, Montreal, or Timbuktu. Those people are going to be doing that.

The Chairman: Mr. de Jong.

Mr. de Jong: Thank you very much, Mr. Chairman.

In terms of your formal presentation, I think the last thing you mentioned was that in order to achieve more equal regional development the government should look at measures other than "marginal devices". You feel the measure taken by the government to set up the international banking centres is in essence a marginal device.

Mr. MacIntosh: In relation to major fiscal and monetary policies, yes.

Mr. de Jong: Would you not also agree that it flies in the face of the government's intention to institute tax reform? The notion in tax reform is that economic and social policies are not pursued through the tax system, but through government devices other than the tax system. Would you not agree that setting up international banking centres, in essence, is trying to develop regional economic development through the tax system?

Mr. MacIntosh: I would agree that regional economic development is not well implemented by specialized tax devices within the country. I just do not think that is the way you develop regional policies; nor, indeed, is it the way we have been doing them for the last hundred years or right now.

Mr. A.R. Cooper: If I may, as a supplementary to that, our understanding of the bill in terms of Canadian tax reform is that it is neutral in that the measures are to align with other

[Traduction]

faire par ceux qui négocient les prêts, afin d'obtenir l'approbation du prêt.

Comme dans l'exemple que vous citiez, si vous recevez une invitation à participer à un prêt de 200 millions de dollars au Royaume du Danemark, il faut bien que quelqu'un prenne une décision. Ce n'est certainement pas le comptable du bureau qui va la prendre. L'analyse est la même, de sorte que ce que nous avons ici en réalité n'est pas un MBI, c'est un centre de comptabilisation.

M. MacIntosh: En premier lieu, je ne sais pas où se situe la ligne de démarcation entre la gestion et la comptabilisation. Nous avons constaté qu'à New York, qui est le centre bancaire international par excellence, il y a 234 milliards d'avoirs et environ 200 personnes, soit une personne par milliard de dollars. Peut-être peut-on parler de gestion, mais les gens suivent probablement les transactions bancaires et les transactions qui en découlent.

Si vous parlez de sollicitation, je pense que ces gens ne sont pas du tout au Canada. Ce sont des gens qui se rendent en avion en Arabie Saoudite, en Amérique du Sud et dans le monde entier. Ceux qui font en réalité le travail ne résident même pas au Canada. Ce sont des employés des banques qui travaillent dans les branches internationales et ce sont les directeurs de la clientèle. Ils voyagent dans le monde entier, et rien ne changera à cela, quoi que vous fassiez, que vous établissiez ces centres à Toronto, Montréal ou Tombouctou. Ce sont ces gens qui se chargeront de cela.

Le président: Monsieur de Jong.

M. de Jong: Merci beaucoup, monsieur le président.

La dernière chose que vous disiez, dans votre exposé, c'est que pour encourager une expansion régionale plus homogène, le gouvernement devrait envisager des mesures autres que «marginales». Vous considérez donc que la mesure prise par le gouvernement de créer des centres bancaires internationaux est au fond une mesure marginale.

M. MacIntosh: Certainement, par rapport aux principales politiques monétaires et fiscales.

M. de Jong: Ne reconnaissez-vous pas que cela bat en brèche l'intention du gouvernement d'effectuer une réforme fiscale? La réforme fiscale implique en effet que les politiques économiques et sociales ne se fassent pas par le régime fiscal, mais par d'autres instruments du gouvernement. Ne vous semble-t-il pas que la création de centres bancaires internationaux consiste, en fait, à encourager le développement économique régional par le truchement du régime fiscal?

M. MacIntosh: Je reconnais que le développement économique régional n'est pas bien servi par le recours à des mesures fiscales nationales. Cela ne me paraît pas le bon moyen pour encourager l'expansion régionale, et ce n'est pas la façon dont nous avons procédé au cours du dernier siècle ou de celui-ci.

M. A.R. Cooper: Permettez-moi d'ajouter à cela que par rapport à la réforme fiscale canadienne, ce projet de loi nous paraît neutre, en ce sens que les mesures s'aligneront sur les

[Text]

international banking centres. The transactions it is trying to attract do not generate any Canadian tax now; nor would they in the future at any time.

Mr. de Jong: Okay.

Mr. A.R. Cooper: Therefore, it would not have an impact on Canadian tax, as we understand it.

Mr. de Jong: Right, but it would create a new tax regime for those centres.

Mr. MacIntosh: It creates a whole lot of new paper.

Mr. de Jong: Right.

Mr. Kenyon: I think the object of tax reform is base broadening, if I can state it simply, and a lowering of tax rates.

Mr. de Jong: Right.

Mr. Kenyon: I think the nature of the location of this business now is that no amount of base broadening would bring it within the Canadian tax net. So the IBC proposal does not really fly in the face of tax reform.

Mr. de Jong: Okay. You had expressed also some concern that the banks' tax system not be adversely affected by the establishment of the IBCs. In what way could you foresee this occurring?

Mr. Kenyon: Mr. MacIntosh referred at the outset to the fact that, while the income of IBCs is exempt, it is also true that the losses of an IBC are not tax deductible against other sources of income. I think the type of business we are looking at as being eligible for the IBCs has to be very high-quality business. There are very fine margins on that, and if you run into a problem with just one of those loans while it is on the books of the IBC and you suffer a loss on it, you will wipe out the income of the IBC and create a loss for which you are not going to be able to get a deduction against your taxable income from other sources. So there is a benefit, and there is also a risk in attempting to gain the benefit.

• 1120

Mr. de Jong: My last question, and I think other people have dwelt on this as well, is on your concern about how significant all this is. The bottom line is supposed to be creating more jobs in Canada, particularly in Montreal and Vancouver—and we have seen regional pride submissions from Montreal and Vancouver and Toronto trying to beat it off—and yet you are suggesting it is all a lot of hot air, that it is not going to have much effect, that perhaps it might create some 26 new jobs. Is it really just a sort of exercise in show, more of a political exercise, rather than something that has some substance behind it?

Mr. MacIntosh: I do not know that we can make a useful comment on that.

Mr. de Jong: You are telling us that considering the experience and the studies done in New York... By the way, is there a copy of that study in the document?

A witness: Yes.

[Translation]

règles régissant d'autres centres bancaires internationaux. Les transactions que nous essayons d'attirer ne créent pas d'impôts pour le Canada et n'en créeront pas à l'avenir.

M. de Jong: C'est vrai.

M. A.R. Cooper: Il n'y aura donc pas, à notre connaissance, de conséquences pour le régime fiscal canadien.

M. de Jong: C'est vrai, mais ces mesures déboucheraient sur un nouveau régime fiscal pour ces centres.

M. MacIntosh: Elles créent toute une nouvelle paperasserie.

M. de Jong: C'est vrai.

M. Kenyon: La réforme fiscale vise, pour résumer et simplifier, à élargir l'assiette fiscale et à abaisser le taux des impôts.

M. de Jong: C'est exact.

M. Kenyon: Avec ces centres bancaires internationaux, on ne les assujettirait pas au régime fiscal canadien, de sorte que la proposition de créer ces centres ne bat nullement en brèche la réforme fiscale.

M. de Jong: Oui, mais vous aviez également demandé que le régime fiscal bancaire ne pâtisse pas de l'établissement des MBI. Comment cela serait-il possible?

M. Kenyon: M. MacIntosh parlait tout au début du fait que si le revenu de ces MBI est exempt d'impôt, leurs pertes ne sont pas non plus déductibles par rapport à d'autres sources de revenu. Les entreprises qui seront autorisées à s'installer dans le cadre de ces MBI devront être d'excellente qualité. Les marges sont en effet très étudiées, et il suffit d'avoir des difficultés avec l'un de ces prêts pendant qu'il est inscrit dans les registres du MBI et de subir une perte pour gommer tous les revenus du MBI et créer une perte pour laquelle vous ne pourrez obtenir de déduction fiscale sur d'autres sources de revenu. Il y a donc un avantage à ces centres, mais la tentative d'en bénéficier n'est pas sans présenter de risques.

M. de Jong: Je voudrais poser une dernière question sur laquelle d'autres ont également insisté, à savoir l'importance que vous attachez à tout cela. L'effet ultime est censé être la création d'emplois au Canada, en particulier à Montréal et à Vancouver, et nous avons vu la concurrence que se livraient Montréal, Vancouver et Toronto et, pourtant, vous semblez dire que tout cela est de peu de conséquence, que c'est beaucoup de bruit pour peu de chose, et que cela aboutira peut-être à la création d'environ 26 nouveaux emplois. S'agit-il donc vraiment d'un tour de passe-passe politique, et non d'une tentative quelque peu sérieuse?

M. MacIntosh: Je ne crois pas avoir grand-chose à répondre à cela.

M. de Jong: Vous nous dites que compte tenu de l'expérience et des études faites à New York... à propos, le document contient-il un exemplaire de cette étude?

Un témoin: Oui.

[Texte]

Mr. MacIntosh: Mr. de Jong, I pointed out at the beginning that I would just as soon be on the border of Iran and Iraq today.

Mr. de Jong: If the bottom line is some 26 new jobs, then one wonders what all the fuss is about. Perhaps it is more concern with attempting to appear to do something than actually doing something.

Mr. MacIntosh: Well . . .

Mr. de Jong: I will leave it at that.

The Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Thank you, Mr. Chairman. I would like to continue this line of questioning.

We have identified that right now there are some \$26 billion of foreign loans offshore. I am looking at the bill and this famous page 7 where the tests for an eligible loan are solicitation, negotiation, analysis, or management. Looking at this from a national perspective first of all, of those \$26 billion in foreign loans currently controlled by Canadian banks, what proportion of them would you think would have one of those four elements already done in Canada? In other words, of the \$26 billion in foreign loans, they would have had either the solicitation, the negotiation, the analysis, or the management of the loan done in Canada.

Mr. Kenyon: Solicitation and negotiation would have taken place offshore. Management, I would think, would take place offshore at this point in time. The area where a Canadian bank might be concerned is from the point of view of analysing the credit. Some part of that work may have been done at this point in time, but what proportion I cannot say.

Mr. Layton: Mr. Chairman, a point of clarification. We talk of employees of the bank performing services. A lot of us do services for our companies in Canada when we travel to Saudi Arabia, but we are still employees of the bank. So let us not get confused here, that because somebody does something outside the country they are not going to qualify for this exemption. I do not know how the rule will be applied, but I just keep hearing this message that it will be done by somebody on a plane going to Saudi Arabia. I have done it, and I know that is still a Canadian enterprise and presumably would pass the test, or am I wrong?

Mr. MacIntosh: Mr. Layton, the law applies to the booking of the assets and liabilities, not who is transacting the business. The employee is not involved. The definition of an employee is not in any way involved in the act.

Mr. McCrossan: I was just reading that. It says the employee of the taxpayer solicited at a branch or offices designated under subsection (3) . . . So if he is not at the branch, even if he works out of the branch, it is disqualified. I just want to confirm this. As I understand this law—and you are nodding there—if it is an employee who works out of Montreal, but he flies to London to negotiate the deal, then that does not meet the test of soliciting the deal in terms of this

[Traduction]

M. MacIntosh: Monsieur de Jong, je vous faisais remarquer tout à l'heure que j'aimerais autant me trouver à la frontière de l'Iran et de l'Irak.

M. de Jong: Si l'effet ultime est la création de 26 nouveaux emplois, on se demande bien à quoi rime toute cette invitation. On en fait peut-être tout un plat pour éviter de donner l'impression que rien ne se fait en réalité.

M. MacIntosh: Ma foi . . .

M. de Jong: Je m'en tiendrai là.

Le président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Je vous remercie, monsieur le président. Je voudrais revenir sur cette question.

Nous avons constaté qu'à l'heure actuelle, il y a environ 26 milliards de dollars de prêts étrangers dans d'autres pays. J'ai sous les yeux le projet de loi et la fameuse page sept où il est question de prêts admissibles à la sollicitation, négociation, analyse ou gestion. Si l'on examine cette question d'un point de vue national, sur ces 26 milliards de dollars en prêts étrangers actuellement entre les mains de banques canadiennes, quelle proportion de ces prêts, d'après vous, l'un de ces quatre éléments aurait déjà faits au Canada? Autrement dit, sur les 26 milliards en prêts étrangers, il faudrait que, soit la sollicitation, soit la négociation, soit l'analyse, soit la gestion du prêt, soit effectuée au Canada.

M. Kenyon: La sollicitation et la négociation se sont faites à l'étranger. La gestion également, à l'heure actuelle, à mon avis. Ce qui intéresserait une banque étrangère, c'est l'analyse du crédit, et une partie de cela a peut-être été faite au Canada actuellement, mais je ne saurais vous dire quelle proportion.

M. Layton: Un éclaircissement, monsieur le président. Nous parlons d'employés de la banque qui participent activement. Un grand nombre d'entre nous sont au service de nos sociétés canadiennes lorsque nous nous rendons en Arabie Saoudite, mais nous n'en restons pas moins employés de la banque. Ne brouillons donc pas les idées là-dessus, ce n'est pas parce que quelqu'un fait quelque chose à l'étranger qu'il ne pourra pas bénéficier de cette exception. Je ne sais pas comment la règle sera appliquée, mais on nous répète que ce sera fait par quelqu'un dans un avion à destination de l'Arabie Saoudite. Je l'ai fait, et je sais que ce serait toujours encore une entreprise canadienne qui répondrait probablement aux critères, ou est-ce que je me tromperais?

M. MacIntosh: Monsieur Layton, la loi s'applique à la comptabilisation des actifs et passifs, et non à celui qui fait la transaction. L'employé n'est pas en jeu, et la définition d'un employé ne se trouve nulle part dans la loi.

M. McCrossan: Je lisais justement cela. Le passage où il est question d'un employé à un bureau ou une succursale désigné comme lieu d'exploitation d'un centre bancaire international du contribuable . . . S'il n'est donc pas à la filiale, même si c'est de là qu'il travaille, il n'est pas habilité à bénéficier. Je vous demande simplement de me confirmer cela. Je vois que vous hochez la tête en signe d'affirmation, et je crois donc comprendre que si c'est un employé établi à Montréal, mais qui se rend

[Text]

proposed act. It is only if the London corporation flies to Montreal and the solicitation takes place in Montreal that it meets the act.

• 1125

Mr. A.R. Cooper: Our first reading would agree with that, that the employee has to be within the physical confines of metropolitan Vancouver or Montreal. But that is upon first reading.

Mr. Kenyon: It is a grey area. It says "while employed at a branch office designated under subsection (3)" so possibly you could have some suitcase banking. Once again, this is a grey area. There are going to be some interpretive discussions between the banks, Finance, and Revenue Canada.

Mr. McCrossan: Let us take the broad definition then. Let us assume that the person can be employed in Montreal and can solicit the loan anywhere in the world and that would qualify. Then let me come back. Of the \$26 billion, using that wider definition, what proportion of these loans would involve solicitation, analysis, negotiation, or management of people who are currently employed in Canada?

Mr. Kenyon: You were directing your analysis at the solicitation-negotiation aspect—

Mr. McCrossan: Right.

Mr. Kenyon: —of this business. I think most of the banks are structured so the people who are now involved in that activity in fact are closer to where the business is being done in the large international financial centres, such as London, New York...

Mr. McCrossan: Why are they there now?

Mr. MacIntosh: Because that is where the big money markets are. Much of this business is of course multi-multi-million business, and a very large part of this Euro-currency business the Canadian banks do is interbank deposits. The big banks are making deposits with Deutsche Bank and "A and Z Bank"... There are probably 500 banks in the world they are dealing with. By the same token, those other banks are putting deposits with our banks and it is a very fine, very large-sized market.

Somebody in head office in Canada is going to be running that book by the minute so the bank is not going to be out of balance on its position as between assets and liabilities or as to currency. So there is going to be somebody managing the total book: foreign exchange, loan position of the bank as a totality. Those people are certainly going to be in head office because that is where you have the whole thing brought together. They are now all interconnected with fantastic telecommunications

[Translation]

à Londres pour négocier la transaction, cela ne répond pas à la condition de sollicitation du prêt telle qu'elle est stipulée dans l'actuel projet de loi. C'est seulement si la société londonienne se rend à Montréal et que la sollicitation se fait dans cette ville que les conditions stipulées par la loi sont remplies.

M. A.R. Cooper: À première vue, nous sommes d'accord sur ce point, à savoir que l'employé doit effectivement résider à Vancouver ou à Montréal, mais ceci n'est qu'une première lecture.

M. Kenyon: C'est donc un point obscur, car il est dit «le personnel... alors qu'il était employé à un bureau ou une succursale désigné comme lieu d'exploitation d'un centre bancaire internationale», de sorte qu'on peut imaginer une banque itinérante, un genre de voyageur de commerce. Là encore, nous sommes dans une zone d'ombre, et il faudra que les banques, le ministère des Finances et Revenu Canada tirent cela au clair.

M. McCrossan: Prenons donc la définition la plus large et supposons que la personne puisse être employée à Montréal, et solliciter le prêt dans toute autre partie du monde, ce qui lui permettrait de remplir les critères. Permettez-moi maintenant de revenir en arrière: sur les 26 milliards de dollars, en se basant sur la plus large des définitions, quelle est la proportion qui comporterait la sollicitation, l'analyse, la négociation ou la gestion de gens actuellement employés au Canada?

M. Kenyon: Vous vous attachiez particulièrement à l'aspect sollicitation-négociation...

M. McCrossan: C'est exact.

M. Kenyon: ... de cette affaire. Je pense que la plupart des banques sont constituées de telle sorte que ceux qui s'appliquent à l'heure actuelle à ces tâches se trouvent en fait plus proches des grands centres internationaux où se font ces transactions, par exemple Londres, New York...

M. McCrossan: Pourquoi sont-ils là-bas à l'heure actuelle?

M. MacIntosh: Parce que c'est là que se trouvent les grands marchés financiers. Une grande partie de ces transactions portent, bien entendu, sur de très grosses sommes, et une grande proportion de ces transactions en eurodollars faites par les banques canadiennes se font en dépôts interbancaires. Les grosses banques effectuent des dépôts auprès de la *Deutsche Bank* et de la «Banque A et Z»... Il y a probablement 500 banques dans le monde entier avec lesquelles elles font des affaires, et ces banques, en revanche, effectuent des dépôts dans nos banques, de sorte qu'on a là un immense marché, tout un réseau bancaire très ramifié.

Au siège social canadien, quelqu'un tient la comptabilité à jour à la minute près, afin qu'il y ait constamment équilibre entre les actifs et les passifs, ou en devises. Il faut donc que quelqu'un surveille l'ensemble des comptes: devises étrangères, position bancaire de la banque dans son ensemble. Ces gens devront certainement se trouver au siège social, parce c'est de là que partent tous les fils. Grâce à un extraordinaire réseau de télécommunications, ils maintiennent à jour, grâce à l'écran

[Texte]

systems. They are sitting looking at screens all over the world all the time, and somebody is charged with balancing that book. So there are people like that on the money desk, and they have to be on the money desk because that is where you balance up even in the whole . . .

As for the credit function, depending on the size of it, the authority to do the credit, depending on the quality of it, might be in London or Singapore or Australia. If it got big enough, it would come up to the chief executive officer and so there would be a credit authorization. Once the credit was authorized and the bank took on a loan, whoever is running the book knows he has to get enough deposits to match that right away. He is not going to wait five minutes, because he cannot expose himself to a change in interest rates which is going to skate him offside right way. So he has to balance instantly, and that process is going on all the time, and of course it is reacting to the fact that exchange rates are changing and interest rates are changing and so on all the time.

Those people are central, but there are not very many of them. That is a very small number of highly qualified people.

Mr. McCrossan: On negotiation-solicitation, since you can do it tax free offshore or onshore after this bill, the fact is that convenience will dictate that you have people stationed in these international money markets so they are not continually suffering from jet lag flying back and forth across the Atlantic or the Pacific anyway. So the negotiation and solicitation are not going to take place here. That knocks out two of the four.

On the matching you are talking about, does that qualify as management or analysis?

Mr. MacIntosh: I would call it management myself.

Mr. McCrossan: So that currently takes place, typically, here?

Mr. MacIntosh: I would say so. However, you could have in London very senior officers sitting on a desk there and they probably have an open tie-line to Montreal or Toronto and they are sitting there and they are running that book. You know, it is so sophisticated now that when the end of the day comes, the U.S. dollar book is probably transferred to Canada and at the end of the day it is transferred to Vancouver and at the end of the day it is transferred to Hong Kong or Singapore and then it comes around the world with the sun the next morning in London. You know, it is just huge now.

• 1130

Mr. McCrossan: This act, as I read it, does not say that all negotiation, all analysis, or all management takes place in Canada. It says employees of the taxpayer participate in . . . So that just means it qualifies if there is some done in Canada, is that right? However small, it qualifies as an international banking centre if there some done.

[Traduction]

des ordinateurs, leurs comptes dans le monde entier, et quelqu'un a pour responsabilité d'équilibrer ces comptes. Il y a donc des gens qui doivent rester dans les bureaux financiers, parce que c'est de là que vous avez une vue d'ensemble sur toute la . . .

En ce qui concerne le crédit, selon son importance, la personne qui l'autorise peut se trouver à Londres, à Singapour ou en Australie, selon la nature des crédits consentis. S'ils sont suffisamment importants, ils sont soumis à l'approbation du président-directeur général, qui autoriserait le crédit. Lorsque le crédit est autorisé et que la banque consent le prêt, celui qui gère les comptes sait qu'il doit trouver immédiatement suffisamment de dépôts pour équilibrer le prêt. Il lui faut intervenir immédiatement, parce qu'il risque autrement un changement des taux d'intérêt qui pourrait lui être fatal. Il doit donc immédiatement rééquilibrer les comptes, et c'est là un processus continu. Il réagit par conséquent au fait que les taux de change et les taux d'intérêt évoluent constamment.

Ces gens jouent un rôle très important, mais ils ne sont pas nombreux, c'est un tout petit nombre de gens hautement qualifiés.

M. McCrossan: En ce qui concerne l'aspect négociation et sollicitation, puisque vous pouvez le faire en franchise d'impôt à l'étranger et ici après l'adoption de ce projet de loi, par mesure de commodité, on postera des gens sur les marchés financiers internationaux, afin qu'ils ne souffrent pas constamment de troubles dus au décalage horaire s'ils doivent constamment franchir l'Atlantique ou le Pacifique. La négociation et la sollicitation n'auront donc pas lieu ici, ce qui élimine déjà deux des quatre.

Quant à l'équilibrage des comptes dont vous parliez, s'agit-il de gestion ou d'analyse?

M. MacIntosh: Personnellement, je dirais qu'il s'agit de gestion.

M. McCrossan: De sorte que ceci se fait généralement ici?

M. MacIntosh: Je le pense. Toutefois, vous pouvez avoir des cadres qui ont un bureau à Londres et une ligne ouverte avec Toronto ou Montréal; de Londres, ils peuvent donc tenir les comptes. Vous savez, le système est tellement raffiné maintenant qu'à la fin de la journée, le dossier du dollar américain est probablement transféré au Canada, après quoi il se retrouve à Vancouver, puis à Hong Kong ou Singapour, et enfin, il fait son apparition avec le soleil le lendemain matin à Londres. Vous savez, tout cela est énorme maintenant.

M. McCrossan: À en juger d'après le contenu de ce projet de loi, il n'est pas question que toutes les négociations, toutes les analyses ou tout le travail d'administration s'effectuent au Canada. Il est dit que des employés des contribuables participeront . . . Cela signifie tout simplement que si certaines activités s'effectuent au Canada, elles s'intégreront au centre bancaire international, c'est bien cela? Pour limitées qu'elles soient, ces activités relèvent d'un centre bancaire international.

[Text]

Mr. Garneau: One of the four.

Mr. McCrossan: That is right. But it does not say all of that four.

Mr. Garneau: No.

Mr. McCrossan: It just says actively participated. So all it says is that at least part of one of the elements of those four functions has to take place in Canada. Is that your reading of this? It does not say all of management, or all of negotiation, just says that an employee in Montreal or Vancouver who actively participates.

Mr. A.R. Cooper: I guess the key for the banks who participate in an IBC will be what Revenue Canada's interpretation will be.

Mr. McCrossan: Right.

Mr. A.R. Cooper: And that is, as was mentioned a number of times, a very grey area. And there are a number of other interpretive areas, such as what is a loan.

Mr. McCrossan: Okay. Well, the point I am getting at is that if it is just some of those elements that take place, and from what you have been saying some of those elements on virtually every foreign loan already takes place, at least in Canada.

Mr. MacIntosh: Some elements, yes.

Mr. McCrossan: Some of the elements do. So virtually any of the \$26 billion of foreign loans now could be booked in Montreal or Vancouver, or could be booked in Canada—let us ignore the Montreal or Vancouver—and meeting the test without any incremental increase in employment whatsoever.

Mr. Kenyon: I was just going to say that the activity did not occur while they were employees of an IBC.

Mr. McCrossan: Well, I understand that. We are coming down—

Mr. Kenyon: We are talking about incremental business.

Mr. McCrossan: What I am talking about is in terms of Canada today versus Canada after the law is passed. These things now do occur in Canada with virtually all of the \$26 billion. So the only thing that happens when we put it as IBC is that these people have to be attached to the IBC formally.

Mr. Kenyon: Have to be employees of the IBC.

Mr. McCrossan: They have to be employees of the IBC formally whereas previously they were in Canada doing this work anyway. So all we have accomplished, or all we seem to

[Translation]

M. Garneau: L'un des quatre.

M. McCrossan: C'est exact. Il n'est cependant pas fait mention des quatre.

M. Garneau: Non.

M. McCrossan: Il est simplement dit que les gens auront participé activement. Tout ce que cela veut dire, c'est qu'au moins une partie d'un des éléments de ces quatre fonctions doit se passer au Canada. Est-ce votre interprétation à vous aussi? Il n'est pas dit que toutes les activités de gestion ni encore celles liées aux négociations doivent y avoir lieu. Il est tout simplement dit qu'un employé de Montréal ou de Vancouver participe activement à l'un des aspects de ces fonctions.

M. A.R. Cooper: Je crois que la clé de voûte pour les banques qui participeront aux activités d'un centre bancaire international sera l'interprétation de ces activités par Revenu Canada.

M. McCrossan: C'est juste.

M. A.R. Cooper: Or, comme on l'a mentionné nombre de fois, il s'agit d'une zone grise et, en outre, il y a d'autres domaines où les interprétations peuvent varier, comme celui des prêts.

M. McCrossan: Bien. Eh bien, là où je veux en venir, c'est qu'un seul de ces éléments d'activité peut se dérouler ici, et d'après ce que vous avez dit vous-même, c'est ce qui se passe déjà dans le cas de chaque prêt à l'étranger.

M. MacIntosh: Pour certains éléments, oui.

M. McCrossan: Pour certains éléments. En conséquence, n'importe lequel des prêts à l'étranger totalisant 26 milliards de dollars pourrait figurer dans les livres de Montréal ou de Vancouver, ou ailleurs au Canada, et se conformer ainsi aux normes, et ce, sans qu'il y ait augmentation du nombre d'emplois.

M. Kenyon: J'allais justement dire qu'une telle activité n'a pas eu lieu lorsqu'ils étaient à l'emploi d'un centre bancaire international.

M. McCrossan: Je comprends. Nous sommes en train de...

M. Kenyon: Nous sommes en train de discuter de l'augmentation du chiffre d'affaires.

M. McCrossan: Ce dont moi je discute, c'est de la situation au Canada une fois que la loi sera adoptée. Or, de telles choses se produisent déjà chez nous pour presque tous ces prêts de 26 milliards de dollars. La seule chose qui changera lorsque nous créerons les centres bancaires internationaux, c'est que les personnes qui auront travaillé à de tels dossiers seront désormais officiellement rattachées à un centre bancaire international.

M. Kenyon: Ils devront être des employés du centre bancaire international.

M. McCrossan: Ils devront être des employés en bonne et due forme d'un centre bancaire international, tandis que précédemment, ils faisaient le même travail au Canada sans ce

[Texte]

be accomplishing in this, is identifying the people who are now working on these transactions and making sure they are now formally identified with the IBC unit.

Mr. MacIntosh: We have not got a fine-tuned knowledge of this bill, as you know. I started looking at it at 11 p.m. last night. I think we are going to have to spend some time with Finance officials, but I am not sure we are really qualified to be definitive on this stuff.

Mr. McCrossan: Okay. Let me then just go to the other statistic that came out last night from Finance; that is, that there are, ignoring interbank loans, \$10 billion of non-resident assets, I guess, in foreign currency currently booked in Canada after we take out the interbank loans. So when we are down to the corporations, we already have \$10 billion remaining. Now, in terms of tax leakage, obviously if there is no tax incentive to move business offshore there certainly is tax incentive to reclassify domestic business as business arising out of an IBC. Notwithstanding that there are certain prohibitions against just simply reclassifying them, there obviously would be an advantage toward taking business which is currently booked in Canada and booking it through an IBC. That type of business anyway.

Mr. MacIntosh: The Minister said, I believe, that there is not very much of that which would be eligible—

Mr. McCrossan: There is \$10 billion. And \$10 billion is more than a third of the \$26 billion that is done abroad.

Mr. MacIntosh: I did not hear the officials from Finance last night, so I am somewhat disadvantaged in that regard. I am not sure what—

Mr. McCrossan: Certainly there is some foreign business currently booked here.

Mr. Kenyon: Are you talking under the deposit side or the liability side?

Mr. McCrossan: Yes, the deposit side.

• 1135

Mr. A.R. Cooper: On the deposit side, yes, we do encourage and seek aggressively foreign deposits in Canada, primarily to fund Canadian loans. That is why—

The Chairman: You still have to do that.

Mr. A.R. Cooper: Yes, indeed. That is why we aggressively seek those deposits in Canada.

Mr. McCrossan: I see. So there is nothing there either. Let me just move to the constraints that are in the act.

Mr. Garneau: In your question, I thought there was another element. Do you have foreign loans or loans made to a non-resident booked in Canada today?

[Traduction]

lien. Tout ce que nous nous trouvons donc à faire, c'est de rattacher officiellement ces gens qui s'occupent présentement de telles transactions à un centre bancaire international.

M. MacIntosh: Vous n'ignorez pas que nous n'avons pas encore une connaissance très approfondie de ce projet de loi. Pour ma part, j'ai commencé à l'étudier à 23 heures hier. Je crois que nous devons consulter les spécialistes des Finances à ce sujet, mais pour le moment, je ne suis pas sûr que nous soyons habilités à nous prononcer sur le contenu.

M. McCrossan: Bien. Passons maintenant aux autres données que nous ont fournies les Finances hier soir, c'est-à-dire qu'à part les prêts interbanques, il y a au Canada pour 10 milliards de dollars d'avoirs étrangers, c'est-à-dire en monnaie étrangère. En conséquence, par rapport aux grandes sociétés, il nous reste déjà 10 milliards de dollars. Maintenant, par rapport aux fuites fiscales, il ne fait aucun doute que s'il n'y a aucune mesure fiscale incitative encourageant le déplacement des sociétés vers l'étranger, il existe cependant des mesures fiscales qui cherchent à faire passer certaines transactions internes comme des activités liées à un centre bancaire international. En dépit du fait qu'il existe certains empêchements à cette reclassification des transactions, il sera certainement avantageux de faire figurer certaines transactions présentement effectuées au Canada au nombre des transactions d'un centre bancaire international. Enfin, quelque chose de ce genre.

M. MacIntosh: Je crois que selon le ministre, il y a très peu de ces activités qui seraient admissibles...

M. McCrossan: Il y a les 10 milliards de dollars; et 10 milliards de dollars, c'est plus qu'un tiers des 26 milliards de dollars de transactions effectuées à l'étranger.

M. MacIntosh: Je n'ai pas entendu les hauts fonctionnaires du ministère des Finances hier soir, et je suis donc quelque peu désavantagé à cet égard. Cela dit, je ne suis pas sûr de...

M. McCrossan: Il y a certainement un certain nombre de transactions étrangères consignées dans nos livres ici.

M. Kenyon: Songez-vous aux dépôts ou au passif?

M. McCrossan: Aux dépôts.

M. A.R. Cooper: Oui, nous encourageons très activement les dépôts étrangers au Canada, avant tout pour financer les prêts canadiens. C'est pourquoi...

Le président: Vous devez encore faire cela.

M. A.R. Cooper: Oui, cela ne fait aucun doute. C'est pour cela que nous recherchons si activement ce genre de dépôts au Canada.

M. McCrossan: Je vois. Il n'y a donc rien là-dedans non plus. Maintenant, passons aux restrictions figurant dans la loi.

M. Garneau: Je croyais cependant que votre question comportait un autre élément. Est-ce que, à l'heure actuelle, au Canada, vous inscrivez des prêts étrangers ou des prêts accordés à des non-résidents?

[Text]

Mr. A.R. Cooper: Mr. Kenyon addressed that earlier. The majority would be with other banks, but there are some. I do not believe it is a very large amount.

Mr. Kenyon: There is a certain amount of cross-border lending into the United States, but that lending has withholding tax implications, because withholding taxes are not creditable on eligible loans. If you have a withholding tax on an eligible loan, that tax under this legislation will not be creditable.

The Chairman: The problem is that an American borrowing from a Canadian bank or a Canadian IBC would have to withhold tax or pay the withholding tax to the United States government in paying his loan payment to the Canadian IBC.

Mr. Kenyon: That is correct.

The Chairman: In effect, you cannot make loans from an IBC to Americans conducting business in the United States, because you have a withholding tax problem by American law.

Mr. Kenyon: That is correct. That also addresses Mr. McCrossan's concern of last night about possible retaliation from the United States.

The Chairman: Not quite. There is nothing to prevent you from further solicitation of deposits from the United States, since there is no requirement for you to send foreigners a T5 slip or a T4 slip or anything. The only thing that can happen is if there is a specific inquiry, then under the tax treaty with the United States the fact the person received interest might be disclosed.

Mr. Kenyon: I believe we have to issue NR4s to non-residents when we make payments of interest to them—

The Chairman: That is right.

Mr. Kenyon: —whether it is Canadian dollars or U.S. dollars.

The Chairman: All right. You do not then give those NR4s to the Internal Revenue Service in the United States.

Mr. Kenyon: There is an exchange of information provision under the Canada-U.S. treaty. We do not provide the NR4s directly; we provide the NR4s to Revenue Canada, which in turn, under the exchange of information agreement of the U.S. treaty, provides them to the IRS.

Mr. Garneau: Yes, I want to have an answer to that. Eventually there will not be a possible transfer of loans made to non-residents booked in Canada in the IBC, because if I understood you well, the banking system in Canada does not have many of those loans booked in Canada, so the transfer will not be there.

Mr. Kenyon: That is right. There should not be much leakage there.

[Translation]

M. A.R. Cooper: M. Kenyon a déjà répondu à cette question. Il y en a quelques-uns, bien que la majorité de ces prêts soient effectués par d'autres banques. Je ne crois pas que les montants soient très élevés.

M. Kenyon: Il y a un certain nombre de prêts internationaux accordés aux États-Unis, mais ces prêts sont assortis de retenues d'impôt et des conséquences liées à cela, car ces retenues fiscales ne peuvent être créditées aux prêts admissibles. Si un prêt admissible est assorti d'une retenue d'impôt, en vertu de ce projet de loi, cette retenue ne pourra constituer un crédit.

Le président: Le problème tient au fait que les emprunteurs américains d'une banque canadienne ou d'un centre bancaire international canadien devraient payer une retenue d'impôt au gouvernement américain lorsqu'ils rembourseraient leur emprunt au centre bancaire international canadien.

M. Kenyon: C'est exact.

Le président: En effet, un centre bancaire international ne peut accorder de prêts à des Américains actifs aux États-Unis, étant donné que la loi américaine impose un précompte fiscal.

M. Kenyon: C'est exact. Cela répond également aux préoccupations exprimées par M. McCrossan hier soir au sujet de mesures de rétorsion de la part des États-Unis.

Le président: Pas tout à fait. Il n'y a rien qui vous empêche de solliciter des dépôts de la part des Américains, étant donné que vous n'êtes pas obligés d'envoyer des bordereaux T5, T4, ou quoi que ce soit, à des ressortissants étrangers. La seule chose qui peut se passer si on fait une enquête en vertu des accords fiscaux signés avec les États-Unis, c'est qu'on peut découvrir que le ressortissant en question a pu recevoir de l'intérêt.

M. Kenyon: Je crois que nous sommes obligés d'émettre des reçus NR4 aux non-résidents lorsque nous leur versons leurs intérêts...

Le président: C'est exact.

M. Kenyon: ... qu'il s'agisse d'intérêts en dollars canadiens ou américains.

Le président: Bien. Cependant, vous ne remettez pas ces NR4 au fisc américain, l'*Internal Revenue Service*.

M. Kenyon: Le traité Canada-États-Unis prévoit l'échange des renseignements. En conséquence, bien qu'il soit vrai que nous ne fournissons pas les NR4 directement, nous les communiquons à Revenu Canada, qui, en vertu de cette entente signée avec les États-Unis, les remet au *Internal Revenue Service*.

M. Garneau: Oui, j'ai même une réponse à ce sujet. À la longue, il ne sera pas possible de transférer des prêts accordés aux non-résidents s'ils sont inscrits dans un centre bancaire international situé au Canada, car si je vous ai bien compris, peu de ces prêts sont inscrits au Canada en vertu de notre système bancaire, et il n'y aura donc pas de virement.

M. Kenyon: C'est exact. Il ne devrait pas y avoir beaucoup de fuites.

[Texte]

Mr. McCrossan: You have now indicated that there are no tax advantages to the banks, but the banks are possibly worse off. I believe you cited three elements of being worse off. One is that you cannot have losses, or you want to make sure you do not incur loan losses in these loans that are done through the IBC, otherwise you are clearly worse off. The second element is that with the increasing securitization of loans you are only left with traditional loans, so this is a shrinking section of the market. The third disadvantage is the reporting and verification . . . that employees are indeed attached to this branch.

If there are no advantages, and there are three disadvantages which sound fairly significant, then it would not seem to me that this would accomplish anything. I guess the analogy would be that what we have done is sort of designate two cities international banking centres, but the legislation is not going to accomplish anything. It is like saying they have to be called international banking centres in order to compete, and without the name they cannot compete. However, it is the equivalent of saying that if somehow we rename the CFL the NFL in Canada, then the Alouettes would be able to take on the New York Giants.

Some hon. members: Oh, oh!

• 1140

Mr. Layton: With or without Gretzky?

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. McCrossan: Given this, it would seem to me you would put no sovereign loans in this account, other than the very top-quality sovereign loans. That is quite clear, is it not, from what you have said?

Mr. MacIntosh: I think so.

Mr. McCrossan: So basically there would be no South American, African, Third World country loans running through this?

Mr. MacIntosh: No.

Mr. McCrossan: No. Okay. What about corporate loans from those countries? It seems to me because of the risk of foreign exchange controls and possible defaults you would not put any of those through this IBC, because you could not possibly take any losses.

Mr. MacIntosh: If you mean industrial corporations and so forth, I would not think there are too many in the Channel Islands and Caymans. I would think mostly this is financial intermediation money, not industrial corporation money.

Mr. McCrossan: Well, what is done in the Channel Islands and the Caymans, then, that we are going to recapture? What sort of business is run through there? The Canadian banks are active and—

[Traduction]

M. McCrossan: Vous avez dit que les banques ne tirent probablement aucun avantage de cela, mais en fait, leur situation empirera peut-être. Vous avez d'ailleurs cité trois éléments à ce sujet. En premier lieu, on ne peut se permettre d'accuser des pertes à cause de prêts obtenus à un centre bancaire international, autrement, on se retrouve dans une situation bien plus difficile. Deuxièmement, compte tenu de l'accroissement de la conversion en valeurs négociables des prêts, il ne reste que les prêts les plus traditionnels, et le marché va se rétrécissant de plus en plus. Enfin, l'exigence relative à la divulgation et la vérification est un autre désavantage pour les employés attachés à ce secteur.

Si donc il n'y a pas d'avantages, mais plutôt trois désavantages assez importants, dans ce cas, ce projet ne me semble pas capable d'accomplir quoi que ce soit. On a décidé que deux villes allaient devenir des centres bancaires internationaux, mais la loi elle-même n'accomplira rien. Il faut que ces villes s'appellent des centres bancaires internationaux pour les besoins de la concurrence, car sans ce titre, elles ne peuvent se mesurer aux autres. Cependant, c'est comme si on disait que si nous changeons le nom de la Ligue canadienne de football pour lui donner celui de Ligue nationale de football, cela permettrait aux Alouettes de jouer contre les Giants de New York.

Des voix: Oh, oh!

M. Layton: Avec ou sans Gretzky?

Des voix: Oh, oh!

M. McCrossan: Étant donné cela, il me semble que vous n'inscririez pas de prêts nationaux à ce portefeuille, sauf les plus intéressants. Cela semble assez clair d'après vos propos, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: Oui.

M. McCrossan: En conséquence, aucun prêt accordé à des pays du Tiers monde, d'Amérique latine et d'Afrique ne passerait par ce centre?

M. MacIntosh: Non.

M. McCrossan: Non. Bien. Qu'en est-il maintenant des prêts accordés par des sociétés dans ces pays? Il me semble qu'étant donné le risque que représentent le contrôle des changes et les défauts de paiement, on ne ferait pas passer ces prêts par l'intermédiaire d'un centre bancaire international, étant donné qu'on ne pourrait s'y permettre d'accuser quelque perte que ce soit.

M. MacIntosh: Si vous entendez par là les sociétés industrielles, etc., je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup dans les îles Caïmans et les îles de la Manche. Il s'agit probablement davantage des sources de financement intermédiaire, et non de fonds provenant de grandes sociétés.

M. McCrossan: Eh bien, que se passe-t-il dans les îles Caïmans et les îles de la Manche que nous allons reprendre? Quelles sortes de transactions s'effectuent là-bas? Les banques canadiennes sont actives et . . .

[Text]

Mr. MacIntosh: The Canadian banks are not big in those locations as much as the Canadian trust companies are, I would think. But I cannot speak to that. Perhaps Mr. Kenyon can.

Mr. Kenyon: I think all of the Canadian banks have a presence in—

Mr. McCrossan: Then let us throw in the Netherlands Antilles and the rest of the tax havens. What sort of business is done there that does not fall in the categories of sovereign loans and loans to top industrial companies from the top-rate countries?

Mr. MacIntosh: Interbank deposits.

Mr. McCrossan: Interbank deposits. That is it?

Mr. MacIntosh: I would think sometimes you get corporate borrowers that, for whatever reasons they have, want to domicile the loan in Curaçao. I think that happens. I am not quite sure what their motivation is, but presumably if they have the—

The Chairman: Lack of reporting?

Mr. MacIntosh: Well, that would not apply in our case.

The Chairman: No, but it is lack of reporting as far as the bank is concerned or the customer is concerned. In other words, the left hand does not know what the right hand is doing when it is parked in one of these places where there is no reporting by the central authority.

Mr. Kenyon: It depends on the jurisdiction you are talking about. For example, if you mention the Netherlands Antilles, there was an advantage for U.S. corporations to arrange their funding through the Netherlands Antilles, because it avoided U.S. withholding taxes on the payment of interest. That was acknowledged by the U.S., because it was part of the Netherlands Antilles-U.S. tax agreements.

Mr. McCrossan: Let me then just go to my final point, which is the element of substantial work being done in the country. In the U.S., in the cities that are designated to qualify for the tax treatment, there is a provision that substantial work be done. How does that compare with the one-of-four test in this proposed legislation? Is it the same, or is it more onerous or less onerous?

Mr. Kenyon: Is this in the context of a U.S. IBF?

Mr. McCrossan: Yes, in terms of a U.S. IBF operating out of New York City.

Mr. Kenyon: I do not believe there is a requirement for substance in activity there. I think an IBF is a booking location.

Mr. A.R. Cooper: I believe the test is aligned.

Mr. McCrossan: So you think the test here is the same as it is in the States.

[Translation]

M. MacIntosh: Les banques canadiennes ne sont pas aussi importantes dans ces régions que les entreprises de fiducie. Toutefois, ce n'est pas à moi de me prononcer là-dessus. Peut-être que M. Kenyon pourra le faire.

M. Kenyon: Je pense que toutes les banques canadiennes sont présentes dans...

M. McCrossan: Dans ce cas, prenons en compte les Antilles néerlandaises et les autres refuges fiscaux. Or, quel genre de transactions s'effectuent là-bas qui ne figurent pas dans les catégories de prêts nationaux ou de prêts accordés aux grandes sociétés par les pays les mieux cotés?

M. MacIntosh: Les dépôts interbancaires.

M. McCrossan: Les dépôts interbancaires. C'est tout?

M. MacIntosh: Parfois, certaines sociétés emprunteuses veulent établir leurs prêts à Curaçao pour une raison quelconque. Cela se produit parfois. Je ne suis pas sûr des raisons qui sont à la source de cela, mais on peut supposer que si les sociétés ont...

Le président: Il n'y a pas d'exigences en matière de divulgation?

M. MacIntosh: Eh bien, en l'occurrence, cela ne s'appliquerait pas.

Le président: Non, mais c'est une absence de divulgation de la part de la banque ou du client. Autrement dit, la main gauche ignore ce que fait la main droite dans ces endroits où l'autorité centrale n'exige pas de divulgation.

M. Kenyon: Cela dépend des autorités. Ainsi, par exemple, dans le cas des Antilles néerlandaises, il était avantageux pour les sociétés américaines de faire passer leur argent par ce pays, étant donné que cela permettait d'éviter la retenue fiscale sur le paiement des intérêts. Cela était d'ailleurs reconnu par les États-Unis, car cela faisait partie intégrante des ententes fiscales signées par ce pays et les Antilles néerlandaises.

M. McCrossan: En dernier lieu, j'aimerais parler des transactions mêmes qui sont effectuées au pays. Aux États-Unis, dans les villes désignées et ayant droit à ce régime fiscal, il est prévu qu'une quantité importante de travail soit effectuée. Or, comment cela se compare-t-il aux dispositions de notre projet de loi qui demandent qu'on participe à l'un des quatre éléments? S'agit-il à peu près de la même chose, ou est-ce que cela exige plus ou moins?

M. Kenyon: Vous songez ici aux centres bancaires américains appelés IBF?

M. McCrossan: Oui, plus précisément au centre bancaire de New York.

M. Kenyon: Je ne crois pas qu'on exige que s'effectuent des transactions d'envergure. Je crois que le centre bancaire IBF est un endroit où l'on inscrit les transactions.

M. A.R. Cooper: Je crois que le test d'ici s'aligne sur celui des États-Unis.

M. McCrossan: Vous pensez donc que le test d'ici est identique à celui qui est en vigueur aux États-Unis.

[Texte]

Mr. A.R. Cooper: As I understand it.

Mr. McCrossan: Given that there are no advantages, and that there are three major disadvantages you have cited, what proportion, if any, of the \$26 billion would you estimate would be repatriated? I am not asking for 49.9% or anything like that. Are we talking about 10%, 20%, 50%, 75%, 100%? A round, ball-park . . . as imprecise as you want to make it, other than saying somewhere between zero and 100%.

Mr. MacIntosh: As Ministers say in the House, that is speculative and hypothetical.

Mr. McCrossan: In your estimation, it is a small rather than large proportion.

Mr. MacIntosh: Yes.

• 1145

Le président: Monsieur Plourde.

M. Plourde: Merci, monsieur le président.

Avec votre permission, monsieur MacIntosh, je voudrais un peu laisser de côté la fiscalité de ce dossier-là parce que je me rends bien compte que les gens qui sont sur le bien-être social et l'assurance-chômage n'ont pas tellement avantage, par rapport à la fiscalité, à avoir un centre bancaire international. Mais je voudrais plutôt revenir sur le côté économique du dossier.

Je suis député de Kamouraska—Rivière-du-Loup, qui est situé à l'est de la ville de Québec et qui est aussi la porte de la Gaspésie, et vous savez que l'on connaît un taux de chômage qui se situe dans les environs de 18 à 20 p. 100. Donc, c'est quatre à cinq fois plus élevé que l'Ontario. Et lorsque j'ai à répondre aux questions de mes commettants sur la pertinence d'un centre bancaire international, vous comprendrez que leur première question—et c'est celle que je vais vous poser—leur première question, dis-je, est: Quel est l'avantage économique en matière de création de nouveaux emplois? On a parlé énormément depuis le début de nos audiences, depuis 15 jours, d'emplois bancaires se déplaçant de Toronto vers Montréal ou vers Vancouver. Mais jamais n'a-t-on mentionné, à part les questions que j'ai posées aux témoins, quels étaient les avantages d'un centre bancaire international pour créer de nouvelles entreprises en région.

La question que M^{me} Nicholson vous a posée était: Les consommateurs en profiteront-ils? Vous avez répondu par un NON très sec. Mais j'aimerais que vous puissiez élaborer davantage sur cette question-là. Quel est l'avantage, au point de vue économique, pour la création de nouvelles entreprises autant à l'ouest qu'à l'est du pays?

Mr. MacIntosh: Zero, because this is not dealing with Canadian residents. This legislation is designed not to deal with Canadian residents; therefore it cannot have any impact on investment and employment in Canada of Canadians. It is not intended to.

M. Plourde: Si vous avez lu les mémoires faits par le *Board of Trade* de Vancouver et le *Board of Trade* de Montréal, ce n'est pas du tout cela qui est dit. Eux, prétendent qu'effective-

[Traduction]

M. A.R. Cooper: Si je ne m'abuse, oui.

M. McCrossan: Étant donné que la création de ces centres bancaires ne représente pas d'avantages et s'accompagne de trois inconvénients de taille, que vous avez d'ailleurs mentionnés, d'après vous, quelle proportion des 26 milliards de dollars pourrions-nous rapatrier? Je ne demande pas que ce soit 49.9 p. 100, ou quelque chose d'approchant, mais s'agit-il de 10 p. 100, 20 p. 100, 50 p. 100, 75 p. 100 ou 100 p. 100? Donnez-nous un chiffre aussi approximatif que vous le voulez.

M. MacIntosh: Comme ont l'habitude de le dire les ministres à la Chambre, il s'agit d'une question hypothétique.

M. McCrossan: D'après vous, cependant, il s'agirait d'une proportion plutôt faible.

M. MacIntosh: Oui.

The Chairman: Mr. Plourde.

Mr. Plourde: Thank you, Mr. Chairman.

With your permission, Mr. MacIntosh, I would prefer to leave aside the tax impact of that, because I fully realize that people on welfare or unemployment insurance would not derive great tax benefits from having an international banking centre. I would rather come back to the economic aspect.

I represent the riding of Kamouraska—Rivière-du-Loup, which is located east of Quebec City and is also the gateway to the Gaspé, and you know that the unemployment rate there is around 18% to 20%. That is four to five times higher than in Ontario. And when I have to answer my constituents' questions on the relevance of an international banking centre, you will understand that their first question, which is the one I am going to ask you, is, "what is the economic benefit in terms of a new job creation?" There has been a great deal of talk since the beginning of our hearings 15 days ago about banking jobs going from Toronto to Montreal or Vancouver. But, except for the questions I put to the witnesses, the benefits of an international banking centre for creating new businesses in a region were never mentioned.

The question Ms Nicholson asked you was, "Will consumers benefit from it?" You answered with a resounding NO. But I would like you to elaborate on that some more. What is the economic benefit in terms of new business creation in both eastern and western Canada?

M. MacIntosh: Nul, parce qu'il ne s'agit pas de résidents canadiens. Le projet de loi ne vise pas les résidents canadiens; donc il ne peut y avoir aucune incidence sur l'investissement et l'emploi de Canadiens au Canada. Ce n'en est pas l'objet.

Mr. Plourde: If you read the Vancouver and Montreal Board of Trade briefs, that is not at all what was said. They claim that these funds will indeed result in a decentralization

[Text]

ment il y aura décentralisation d'industries au pays, décentralisation créée par ces fonds-là. À ce moment-là, si votre association bancaire répond par la négative, cela veut dire que les gens des *Board of Trade* n'ont pas eu du tout raison de nous donner de fausses informations. À partir de là, qu'est-ce qu'un centre bancaire international, pour le peuple canadien?

On nous a dit que cela ne créait pas d'emploi. On nous a dit qu'il n'y avait aucun avantage. Et puis bien d'autres choses! Alors, je me dis, à ce moment-là, c'est un gros ballon qui a été lancé et qui est en train de se dégonfler. Cela vaut pour qui, un centre bancaire international, à part les banques?

M. Garneau: Avez-vous dit cela à M. Wilson?

M. Plourde: Non, c'est la question que je pose. Parce qu'il contredit les mémoires que les *Boards of Trade* de Montréal et de Vancouver ont déposés... et même de Toronto!

M. Garneau: Je comprends votre question. C'est une blague que je faisais.

Mr. MacIntosh: Mr. Plourde, you mentioned your constituency. The proposal is confined to metropolitan Vancouver and metropolitan Montreal, and we have already been discussing the fact that the employment effects are very small indeed in both those cities potentially. I cannot imagine how the spill-out from that to your constituency would occur. This has never been a proposal that would visualize the expansion of employment and investment in Canada from non-residents because that is not what it does.

Mr. Layton: If I could ask a question to clarify, does the international banking centre concept have any advantage to the German investor who would transfer his technology, as has been the case in my experience, to a region—not necessarily Rimouski, but any region outside the city? In other words, does the establishment of these services not encourage or make it easier for a foreign investor?

• 1150

Mr. MacIntosh: No, sir.

Mr. Layton: There is no tax advantage?

Mr. MacIntosh: None whatever, because this instrument is not designed to deal with Canadian residents. By definition it is dealing...

Mr. Layton: It is non-Canadian residents investing in Canada.

Mr. MacIntosh: There are non-residents on both sides. If you are suggesting the non-resident transaction would be facilitated to encourage investment in Canada, I do not think the location of the non-resident's financial transaction has any bearing on whether he is going to exercise an investment in this country. The factors which will cause him to invest here—and we want all foreigners to want to invest in Canada and increase employment—will come from other kinds of policies than financial intermediation.

Mr. A.R. Cooper: As I understand it, the provision is that a certificate must be obtained from the recipient of an IBC loan

[Translation]

of industries in the country. So if your banking association answers no, that means that the Board of Trade people were quite wrong in giving us false information. So what does an international banking centre mean for the Canadian people?

We have been told that it will not create jobs. We have been told that there is no benefit in it. And many other things besides! That leads me to think that it is a big balloon that was launched and is now deflating. Who is an international banking centre good for, besides the banks?

Mr. Garneau: Did you tell that to Mr. Wilson?

Mr. Plourde: No, that is the question I am asking. Because he is contradicting the Montreal and Vancouver Board of Trade briefs... and even Toronto!

Mr. Garneau: I understand your question. I was joking.

M. MacIntosh: Monsieur Plourde, vous parliez de votre circonscription. La proposition se limite à la région métropolitaine de Vancouver et de Montréal et nous avons déjà dit que l'incidence sur l'emploi dans ces deux villes serait très minime. Je ne peux imaginer comment votre circonscription pourrait bénéficier des retombées. La proposition n'a jamais prévu l'expansion de l'emploi et de l'investissement au Canada grâce à l'action de non-résidents, car ce n'est pas là son propos.

M. Layton: Un éclaircissement, s'il vous plaît. Est-ce qu'un centre bancaire international offre un avantage à l'investisseur allemand qui voudrait transférer sa technologie, comme j'en ai fait l'expérience, à une région—pas nécessairement Rimouski, mais toute région à l'extérieur de la ville? En d'autres mots, est-ce que l'établissement de tels services n'encourage pas l'investisseur étranger ou ne lui facilite pas la tâche?

M. MacIntosh: Non, monsieur.

M. Layton: N'y a-t-il pas d'avantage fiscal?

M. MacIntosh: Absolument aucun, parce que ce projet de loi ne vise pas les résidents canadiens. De par sa conception, il s'agit...

M. Layton: Il s'agit de non-Canadiens qui investissent au Canada.

M. MacIntosh: Il y a des non-résidents des deux côtés. Si vous soulevez la possibilité qu'on facilite les transactions des non-résidents afin d'encourager l'investissement au Canada, je ne crois pas que l'endroit où s'effectue la transaction financière d'un non-résident ait la moindre incidence sur sa décision d'investir au pays. Les facteurs qui le pousseront à investir ici—et nous voulons que tous les étrangers éprouvent le désir d'investir au Canada et qu'ils créent des emplois—résulteront d'autres politiques que la constitution de centres bancaires internationaux.

M. A.R. Cooper: Si je ne m'abuse, la personne qui reçoit un prêt d'un centre bancaire international doit signer un certificat

[Texte]

which states the proceeds of that loan will neither directly nor indirectly be used in Canada or to benefit a Canadian in any way.

Mr. Layton: That clarifies the question André was asking.

M. Plourde: Monsieur MacIntosh, le *Board of Trade* de Toronto et l'Association des banquiers canadiens doivent travailler, je suppose, en étroite collaboration. Et, d'après ce que vous venez de me dire, pour la question économique de ce dossier-là, c'est zéro. Avec tout ce que j'ai entendu durant ces deux dernières semaines, il me semble que cela éclaire mal la population. Comment se fait-il que les gens de Toronto, par le biais du *Board of Trade*, veulent tellement avoir un centre bancaire international? Et ils le veulent tellement que le président du *Board of Trade* a même dit, il y a 15 jours, que si ce centre bancaire international s'en allait à Montréal en partie, cela pourrait mettre l'unité canadienne en péril. Lorsque je lui ai posé la question en comité, il l'a même confirmé avec trois exemples. Est-ce que vous soutenez ce genre de déclaration en tant que membre de l'Association des banquiers canadiens?

Mr. MacIntosh: Mr. Plourde, I am glad you asked me the question, because I want to put it on the record here. The Canadian Bankers' Association has never met with the City of Toronto, the Board of Trade of Toronto, the Province of Ontario, or any agency of the governments in Ontario whatsoever or ever on this issue. I have refused to talk to them. The CBA is not supporting Toronto.

I began by saying we are a national association. I have members in Montreal and Vancouver. My chairman is from Montreal. The president of the National Bank of Canada... We are not going to identify ourselves with a single city in this country. I have refused on every occasion even to talk to the politicians in Toronto and Queen's Park.

The Chairman: Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: I have a question. In its letter to the deputy minister of Finance in September, a letter which I believe came from Mr. MacIntosh, reference is made to a paper by the Department of Finance called *International Banking Centre's Summary of Proposal and Points for Discussion*. That paper was apparently released on July 3, and I do not have a copy of it.

The Chairman: You have it in the file of material you were given this morning.

Mr. Cassidy: I do not believe it is there.

The Chairman: Yes, it is.

Mr. Cassidy: Is it?

The Chairman: It is international banking centre proposals, the proposal of Montreal, and it goes and on. Unfortunately the material is not numbered, but I think the clerk will show it to you. It is material Mr. MacIntosh made available to us this morning. It is their file. To a large extent, it is material they obtained from the Government of Canada when this matter was before them in 1981 and 1983.

[Traduction]

dans lequel il déclare que le prêt ne sera utilisé ni directement ni indirectement au Canada et ne profitera à aucun Canadien de quelque manière que ce soit.

M. Layton: Cela clarifie la question qu'André a posée.

Mr. Plourde: Mr. MacIntosh, the Toronto Board of Trade and the Canadian Bankers' Association must work closely together, I suppose. Based on what you just told me, the economic benefit of that proposal is nil. With all I have heard over these last two weeks, that does not seem to me to enlighten the public. How is it that the people of Toronto, through the Board of Trade, want to have an international banking centre so much? And they want it so much that the President of the Board of Trade even said 15 days ago that if such an international banking centre went to Montreal, it could jeopardize Canadian unity. When I raised the question with him in committee, he even confirmed it with three examples. Do you support that kind of statement as a member of the Canadian Bankers' Association?

M. MacIntosh: Monsieur Plourde, je suis heureux que vous m'ayez posé la question, parce que je veux que ma réponse soit consignée au procès-verbal. L'Association des banquiers canadiens n'a jamais rencontré des représentants de la ville de Toronto, du *Board of Trade* de Toronto, de la province de l'Ontario ni d'aucun organisme gouvernemental de l'Ontario relativement à cette question. J'ai refusé de leur en parler. L'ABC n'appuie pas la demande de Toronto.

J'ai dit au début que notre association est nationale. Elle a des membres à Montréal et à Vancouver. Le président est Montréalais. Il s'agit du président de la Banque nationale du Canada... Nous n'allons pas nous identifier avec une seule ville du pays. J'ai toujours refusé même de parler aux politiciens à Toronto et à Queen's Park.

Le président: Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: J'ai une question. Dans une lettre que M. MacIntosh, je crois, a envoyée au sous-ministre des Finances en septembre, on mentionne un document du ministère des Finances qui contient un résumé de la proposition relative au Centre bancaire international et des points de discussion. Il semble que ce document ait été publié le 3 juillet mais je n'en ai pas un exemplaire.

Le président: Il se trouve dans les documents que vous avez reçus ce matin.

M. Cassidy: Je ne crois pas qu'il soit là.

Le président: Si, il est là.

M. Cassidy: Ah bon.

Le président: Il s'agit de propositions sur les centres bancaires internationaux, la proposition de Montréal et ainsi de suite. Malheureusement les documents ne sont pas numérotés, mais je crois que le greffier vous l'indiquera. Il s'agit de documents que M. MacIntosh nous a fournis ce matin. C'est leur dossier. En grande partie, ce sont des documents qu'ils ont obtenus du gouvernement du Canada quand ce sujet était à l'étude en 1981 et en 1983.

[Text]

Mr. Cassidy: No, I am sorry, Mr. Chairman. This is a letter of 1986 referring to a document which was released on July 3, 1986. I believe it is a separate document. As one member of this Finance Committee, I think the Department of Finance's and the Minister's activities in not simply telling his people look, there is information there, we have it, the committee is having difficulty coming to grips with this issue, so give them everything we have . . .

• 1155

I think their actions are deplorable. They are leaving the committee hanging out to dry and to some extent encouraging some of the conflict between regions about something. If the Department of Finance knows anything about this, then I think they are under an obligation to provide the information.

The Chairman: I think they might have been much more forthcoming. A number of the problems and concerns of members would not be here, if they had been forthcoming in December, when they were asked to come before us and decided it was not appropriate.

Mr. Cassidy: Absolutely.

Some hon. members: Hear, hear!

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, in your discreet way as a member of the government party, I think you are agreeing with me. May I just suggest you are always discreet, Mr. Chairman.

Mr. Garneau: We now have an arbitration centre at Laval University, so you could go there with Michael.

Mr. Cassidy: Anyway, I think we might ask for the document, Mr. Chairman, among other things.

I want to come to the CBA now and ask a number of questions. Mr. MacIntosh, forgive me for saying I am a bit confused about the Canadian Bankers' Association's positions.

On May 5, according to the information you have given us, the Canadian Bankers' Association issued a release stating the Canadian Bankers' Association generally supports the concept of international banking centres. But you say the location should be left to market forces.

On June 20, in a story in *The Vancouver Sun* quoting André Bérard, your incoming chairman, the Canadian Bankers' Association says it opposes the federal government proposal to establish international financial centres in Vancouver and in Toronto.

Then in your letter to Mr. Hart in September, you say the banks—presumably you are referring to the CBA—welcome measures that would encourage them to book deposit and loan transactions with non-residents in Canada rather than offshore, provided that the banks are no worse off from an overall taxation point of view.

[Translation]

M. Cassidy: Non, je m'excuse, monsieur le président. C'est une lettre de 1986 qui mentionne un document publié le 3 juillet 1986. Je crois que c'est un document distinct. En tant que membre du Comité des finances, je crois que le refus du ministère et du ministre des Finances de fournir au Comité les documents dont ils disposent afin de lui faciliter la tâche . . .

Leur geste me paraît tout à fait déplorable. Ils se trouvent à mettre le Comité dans une situation très pénible et même, dans une certaine mesure, à attiser les rivalités entre les régions. Si le ministère des Finances sait quelque chose là-dessus, je crois qu'il a le devoir moral de nous renseigner.

Le président: Je crois qu'il aurait pu être beaucoup plus ouvert. Nombre des problèmes et des préoccupations des députés auraient pu disparaître s'il avait été plus ouvert au mois de décembre, lorsqu'on lui a demandé de bien vouloir témoigner devant nous et qu'il a décidé que cela n'était pas approprié.

M. Cassidy: Tout à fait.

Des voix: Bravo, voilà qui est parlé!

M. Cassidy: Monsieur le président, sans le faire de façon explicite, en tant que membre du parti ministériel, je crois que vous vous dites d'accord avec moi. Vous vous montrez toujours d'une grande discrétion, monsieur le président.

M. Garneau: Nous disposons maintenant d'un centre d'arbitrage à l'Université Laval, vous pourriez y aller avec Michael.

M. Cassidy: Quoi qu'il en soit, monsieur le président, je crois qu'entre autres choses, nous pourrions demander qu'on nous envoie le document.

Maintenant, j'aimerais revenir à l'Association des banquiers canadiens et poser quelques questions. Monsieur MacIntosh, pardonnez-moi, mais je ne m'y retrouve pas vraiment dans les positions de votre association; cela me semble un peu embrouillé.

Le 5 mai, d'après les renseignements que vous nous avez fournis, l'Association des banquiers canadiens avait émis un communiqué de presse précisant qu'elle était en général d'accord avec la création de centres bancaires internationaux. Toutefois, vous précisez alors que leur situation géographique devait être le fruit du libre jeu du marché.

Le 20 juin, dans un article paru dans *The Vancouver Sun* et où on citait M. André Bérard, votre nouveau président, l'Association des banquiers canadiens a alors dit qu'elle s'opposait au projet du gouvernement fédéral d'établir des centres financiers internationaux à Vancouver et à Toronto.

Ensuite, dans la lettre que vous avez envoyée à M. Hart en septembre, vous avez affirmé que les banques—on parle sans doute de votre Association—voient d'un bon oeil des mesures qui les encourageraient à solliciter des dépôts et à faire des prêts aux non-résidents au Canada plutôt qu'à l'étranger,

[Texte]

You are for, you are against, you are for. Today I was unfortunately doing a television taping when you began your testimony. But I understand from my friend Simon de Jong that today you said the CBA is neither supporting nor opposing the proposals of the Minister. However, the direction of your own comments as the president of the CBA has tended to be rather negative. Could you clarify for me whether there is a CBA position, and what it is?

Mr. MacIntosh: Mr. Cassidy, I think we have been consistent from day one. We have said we would be happy to see international banking centres, provided that it was left to market forces to determine the location.

You were not here at the beginning of the session. This is what I said at the outset today, and this is what all these statements say. I have trouble seeing where we have been inconsistent.

Mr. Cassidy: My next question will be this, Mr. Chairman. The CBA represents the Schedule A banks. Do you represent the Schedule B banks as well?

Mr. MacIntosh: Yes, we do.

Mr. Cassidy: Okay. How many of your members have their head offices in Toronto, how many in Vancouver, and how many in Montreal?

Mr. MacIntosh: Of the 53, speaking from memory, I think 37 are in Toronto, about a dozen are in Montreal, and a few are in Vancouver. I am trying to identify who is in Calgary and Edmonton right now. We have lost a few members in the last year or two. I have had to have a little software program to keep up with it. We have actually lost a few Schedule B banks by merger, too. One of them at least was headquartered in Edmonton.

Mr. Cassidy: Okay, the point is that two-thirds of your membership in fact is headquartered in Toronto.

Mr. MacIntosh: Yes.

Mr. Cassidy: Most of the weight on the association is carried, I would have assumed, by the Schedule A banks because of their size and because of their traditional role within the CBA.

Of the eight or nine Schedule A banks remaining, how many are headquartered in Toronto, how many in Montreal, and how many in Vancouver?

Mr. MacIntosh: One is in Halifax, the Bank of Nova Scotia. Two are in Montreal. Again I am having a little trouble because we have lost some members. We have the National Bank of Canada and the Royal Bank of Canada. In Vancouver we have the—

[Traduction]

pourvu que les banques ne s'en trouvent pas désavantagées sur le plan fiscal.

Vous avez donc d'abord été pour, puis contre, puis de nouveau pour. Aujourd'hui, j'étais malheureusement en train d'enregistrer une émission de télévision pendant votre témoignage. Si j'en crois toutefois ce que m'a dit mon ami Simon de Jong, aujourd'hui, vous avez affirmé que l'Association des banquiers canadiens n'est ni pour ni contre les propositions du ministre. Toutefois, vos propres remarques en tant que président de l'Association ont été plutôt négatives. Pouvez-vous me préciser la position de l'Association des banquiers canadiens?

M. MacIntosh: Monsieur Cassidy, je crois que depuis le début, nous avons fait preuve d'une grande cohérence. Nous avons dit nous réjouir de la création de centres bancaires internationaux, pourvu qu'on s'en remette au libre jeu du marché pour ce qui est du choix de leur emplacement.

Vous n'étiez pas ici au début de la séance. Or, c'est ce que j'ai dit, et que viennent corroborer toutes ces déclarations. J'ai de la difficulté à voir de l'incohérence ici.

M. Cassidy: J'en arrive maintenant à ma prochaine question, monsieur le président. L'Association des banquiers canadiens représente les banques de l'Annexe A. J'aimerais cependant savoir si vous représentez aussi les banques à l'Annexe B.

M. MacIntosh: Oui.

M. Cassidy: Bien. Combien de vos membres ont des sièges sociaux à Toronto, combien à Vancouver et combien à Montréal?

M. MacIntosh: Si ma mémoire ne me trompe pas, sur les 53, je crois que 37 des sièges sociaux se trouvent à Toronto, environ une douzaine à Montréal et quelques-uns à Vancouver. J'essaie de me rappeler qui est à Calgary et à Edmonton. Nous avons perdu quelques membres ces deux dernières années. Il faudrait donc que j'aie une petite banque de données informatisée pour rester à jour là-dessus. Nous avons aussi perdu quelques banques de l'Annexe B en raison de fusions. Or, au moins l'une d'elles avait son siège social à Edmonton.

M. Cassidy: Bien, là où je voulais en venir est que les deux tiers de vos membres ont leurs sièges sociaux à Toronto.

M. MacIntosh: Oui.

M. Cassidy: J'ai l'impression que ce sont les banques de l'Annexe A qui ont le plus de poids au sein de l'Association étant donné leur taille et aussi leur rôle traditionnel au sein du groupe.

J'aimerais donc savoir combien des huit ou neuf banques de l'Annexe A qui restent ont leur siège social établi à Toronto, combien à Montréal et combien d'autres à Vancouver?

M. MacIntosh: Le siège social de l'une de ces banques, la Banque de Nouvelle-Écosse, se trouve à Halifax. Deux sont situés à Montréal. Encore une fois, j'ai quelques petits problèmes de mémoire étant donné que nous avons perdu

[Text]

Mr. Garneau: Bank of Montreal?

Mr. MacIntosh: I am not sure legally where their head office is now. It has divided the head office functions in two cities. The Pacific and Western is in Victoria. The Bank of Alberta is in Edmonton, and the others are in Toronto.

Mr. Cassidy: The point I am making is that the majority of your Schedule A members also are headquartered in Toronto.

Mr. MacIntosh: Yes.

• 1200

Mr. Cassidy: I am just putting that because I think the committee should—

Mr. Layton: Can I question that, Michael? I did not get that arithmetic. How many are in Toronto?

Mr. MacIntosh: We just said the rest.

Mr. Layton: But there are only eight or nine, and you had already ticked off about six.

Mr. MacIntosh: Yes.

Mr. Layton: The majority would be five.

Mr. MacIntosh: About half, I guess, is more like it than the majority.

Mr. Layton: Toronto-Dominion Bank, Canadian Imperial Bank of Commerce...

Mr. MacIntosh: You have Toronto-Dominion, Commerce...

Mr. Layton: What else—Schedule A... I think it is a very small minority. Maybe I am arguing against myself.

The Chairman: [*Inaudible—Editor*]... bank in Toronto, I think is a headquarters.

Mr. MacIntosh: The situation has changed so fast that I have to admit I...

The Chairman: Their principal place of doing business and their headquarters are two different things.

Mr. MacIntosh: The Continental Bank was a K and is now a B, so I have lost them as a... I guess it is not a majority in Toronto now.

Mr. Cassidy: I guess the point is well taken, though, that the majority of your membership as a whole does have their headquarters in Toronto. That can in fact be an influence on the position brought to this committee by the Canadian Bankers' Association, recognizing that you are a national association, and unless the two-thirds of your membership does have their head offices in Toronto...

[Translation]

certain membres. Nous comptons la Banque Nationale et la Banque Royale. À Vancouver, il y a la...

M. Garneau: La Banque de Montréal?

M. MacIntosh: Je ne sais plus vraiment où se trouve le siège social de celle-là. Je crois qu'elle a scindé ses fonctions administratives entre deux villes. Il y a aussi la *Pacific and Western* qui est située à Victoria et la Banque de l'Alberta dont le siège social est à Edmonton, et les autres ont leur siège social à Toronto.

M. Cassidy: Là où je voulais en venir, c'est que la majorité de vos membres de l'Annexe A ont leur siège social à Toronto.

M. MacIntosh: Oui.

M. Cassidy: Si j'insiste là-dessus, c'est parce qu'à mon avis, le Comité devrait...

M. Layton: Puis-je poser ces questions, Michael? Je n'ai pas fait le compte. Combien de ces sièges sociaux sont à Toronto?

M. MacIntosh: Nous venons de dire que c'est le reste.

M. Layton: Mais il n'y a que huit ou neuf banques, et vous venez d'en défiler à peu près six.

M. MacIntosh: Oui.

M. Layton: Il en faut cinq pour constituer la majorité.

M. MacIntosh: Il est donc plus vraisemblable de dire qu'à peu près la moitié d'entre elles se trouvent à Toronto plutôt que la majorité.

M. Layton: Il s'agit de la Banque Toronto-Dominion, de la Banque Canadienne Impériale de Commerce...

M. MacIntosh: La Toronto-Dominion, la Banque de Commerce...

M. Layton: Quelles autres banques de l'annexe A; je crois qu'il s'agit d'une très petite minorité. Peut-être suis-je en train de m'opposer à mes propres raisonnements.

Le président: [*Inaudible—Éditeur*]... je crois qu'il y a un autre siège social d'une banque à Toronto.

M. MacIntosh: La situation a évolué tellement vite que je dois admettre que...

Le président: Le principal lieu d'activité et le siège social sont deux choses différentes.

M. MacIntosh: La Banque Continentale était une banque de l'annexe K, elle est maintenant une banque de l'annexe B, ce qui veut dire que je l'ai perdue... Je crois qu'il n'y a pas de majorité à Toronto maintenant.

M. Cassidy: Je crois qu'il est cependant clair que les sièges sociaux de la majorité de vos membres se trouvent à Toronto. Or, cela peut influencer sur les positions adoptées par l'Association des banquiers canadiens devant notre Comité, car vous êtes une association nationale, et à moins que les deux tiers de vos membres n'aient leur siège social à Toronto...

[Texte]

The Chairman: No, the principal place of business, probably.

Mr. Cassidy: No, the head office; 37 out of 53—

An hon. member: Of the Schedule B banks.

Mr. Cassidy: —of the Schedule B banks, yes.

Mr. MacIntosh: I think you have to weigh those votes a little bit.

Mr. Cassidy: Well, I think they are all there.

Mr. Garneau: Then it will be more than the . . .

Mr. Cassidy: With respect to the Woods Gordon study in Toronto, as you know, the study by Woods Gordon estimated that in the short term some 500 to 700 jobs would be lost to the Toronto area and moved, presumably mainly to Montreal. In the long term, it could be upwards of 2,000. Does the CBA agree or disagree with the findings of that study?

Mr. MacIntosh: Again, I dealt with that issue before you came in Mr. Cassidy, so I am going over that ground again. But in fact it would depend on your definition of the available functions of an IBC. If it is defined as in this bill, it would not involve securities transactions, letters of credit, foreign exchange—in general, money-market transactions.

Therefore it would not involve the major trading desks of big banks which have those functions in Toronto; some of them have them in Toronto. But if you were to broaden the concept and take in all those kinds of functions, and having in mind that those functions are integrated in a trading room of a bank which is as big as the whole floor of—

Mr. Cassidy: You may be going a bit beyond my question, Mr. MacIntosh. I heard you say that a handful of jobs might be involved. Am I therefore to take it that, given the current proposal of the government that was tabled yesterday, you would disagree with the Woods Gordon findings and say that, if related to the current proposal, the Woods Gordon estimates are wide, very wide of the mark?

Mr. MacIntosh: Well, yes, because the assumptions are quite different. It is irrelevant to this bill, yes.

Mr. Cassidy: Okay. Now may I take it another step? I had always assumed that places like the Bahamas and the Cayman Islands and so on got a fair amount of economic benefit by being tax havens. I know there are a lot of brass name plates that do not do much more than decorate doorsteps down there, because of the companies which have booking offices or nominal headquarters in those places.

Nonetheless, your suggestion that a limited number of jobs from offshore might be brought back to Canada obviously conflicts with some of the perceptions of the people in Vancou-

[Traduction]

Le président: Non, c'est probablement tout simplement le principal lieu d'affaires.

M. Cassidy: Non, il s'agit du siège social; 37 des 53 . . .

Une voix: Banques de l'annexe B.

M. Cassidy: . . . banques de l'annexe B, oui.

M. MacIntosh: Je crois qu'il faut pondérer tout cela.

M. Cassidy: Eh bien, à mon avis, toutes ces banques sont là-bas.

M. Garneau: Dans ce cas, ce sera plus que . . .

M. Cassidy: Vous n'ignorez pas que l'étude effectuée par *Woods Gordon* à Toronto concluait qu'à court terme, entre 500 et 700 emplois disparaîtraient probablement de Toronto pour passer à Montréal, présumément. À long terme, il pourrait s'agir de plus de 2,000 emplois. Est-ce que l'Association des banquiers canadiens est d'accord avec les chiffres avancés par cette étude?

M. MacIntosh: Encore une fois, j'ai discuté de cela avant votre arrivée, monsieur Cassidy, et je vais donc me répéter. Quoi qu'il en soit, cela dépend de la définition que vous donnez des fonctions d'un centre bancaire international. Si cela correspond à la définition figurant dans le projet de loi, alors, un tel centre ne s'occuperait pas de transactions relatives à des titres, ni à des lettres de crédit ni à des monnaies étrangères, c'est-à-dire de transactions liées au marché monétaire.

Ce centre bancaire ne ferait donc pas participer les principaux services de transaction de grandes banques qui opèrent depuis Toronto à cet égard; enfin, certaines d'entre elles. Toutefois, si l'on décide d'élargir ce qu'on entend par un tel centre, de façon à le faire englober toutes ces fonctions, étant donné que de telles fonctions font partie intégrante des vastes services commerciaux d'une banque . . .

M. Cassidy: Vous dépassez peut-être un peu la portée de ma question, monsieur MacIntosh. Je vous ai entendu dire que quelques emplois risqueraient peut-être d'être perdus. Dois-je en conclure que, compte tenu de l'état actuel du projet gouvernemental déposé hier, vous n'arrivez pas aux mêmes conclusions que l'étude de *Woods Gordon*? Estimez-vous que les chiffres avancés sont beaucoup trop éloignés de ce qui risque d'arriver?

M. MacIntosh: Eh bien, oui, car les hypothèses utilisées sont tout à fait différentes. Enfin, oui, cela n'a rien à voir avec ce projet de loi.

M. Cassidy: Bien. J'aimerais maintenant aller encore plus loin. J'ai toujours supposé que des endroits comme les Bahamas et les îles Caïmans, et autres, retirent des avantages assez significatifs du fait d'être des refuges fiscaux. Je ne suis pas sans ignorer que derrière bon nombre des plaques en bronze apposées sur les portes d'entrée, il n'y a pas grand-chose qui se fait, étant donné que les sociétés n'y ouvrent que des bureaux d'enregistrement ou des sièges sociaux symboliques.

Toutefois, vous semblez penser qu'un nombre limité d'emplois de l'étranger pourraient être rapatriés au Canada, ce qui est en contradiction très nette avec les propos de certaines

[Text]

ver and in Montreal whom we have seen. Are you suggesting that the international banking functions we are talking about, which currently are located in tax havens, provide next to no employment in those tax havens, and therefore . . . is that what you are essentially saying?

Mr. MacIntosh: No, sir. You are making a big jump. The activities that go on in those tax havens are not the ones we are talking about being transferred to Canada. That is your logical jump, not ours.

Mr. Cassidy: Yes.

Mr. MacIntosh: The fact is we have defined, from the only evidence we have available on what we know about an international banking centre . . . and we looked at it as you looked at one in New York. If you take the assets in New York of \$234 billion, and the employment there, that is what you are talking about.

I have no doubt that in the Cayman Islands there are probably a few hundred bankers working for banks all around the world. I would question whether much of that business is the kind that is going to move anywhere else.

Mr. Cassidy: So you are saying that although the numbers may be a lot larger in those tax havens, you do not think they are doing the kind of business that would come back here. Is that right?

Mr. MacIntosh: No. I think that is right.

Mr. Cassidy: Mr. MacIntosh, the figures that were given from the Bank of Canada—

• 1205

The Chairman: Are you saying that most of the employment in the Cayman Islands would remain there because of the tax avoidance business which is done those centres?

Mr. MacIntosh: I am not qualified to know what goes on in the Cayman Islands, but all I can tell you is that we do not have a St. Kitts bank here.

Some hon. members: Oh, oh.

Mr. MacIntosh: I would think that much of the business being done there is not transferable to any other place.

The Chairman: Is that because of no tax and that type of thing?

Mr. MacIntosh: You must remember that since there are IBFs in the in 25 of the United States, there is nothing to prevent that kind of business moving right now from the Cayman Islands to Detroit, New York, Toledo or wherever. But it does not move, so you would have to show why it would move when the possibility exists right now of it moving to the U.S. and it still does not.

[Translation]

personnes de Vancouver et de Montréal que nous avons entendues. Êtes-vous d'avis que les fonctions d'un centre bancaire international, telles qu'il s'en trouve présentement dans ces refuges fiscaux, ne créent que très peu d'emplois dans ces pays étrangers et que, par conséquent . . . Est-ce bien cela que vous affirmez?

M. MacIntosh: Non, monsieur Cassidy. Vous avez conclu trop vite. Ce ne sont pas ces transactions bancaires qui ont lieu dans des paradis fiscaux que nous envisageons de rapatrier au Canada. C'est votre conclusion, et non la nôtre.

M. Cassidy: Oui.

M. MacIntosh: Nous nous sommes servis des seules données disponibles au sujet des centres bancaires internationaux, et nous les avons étudiées comme vous l'avez fait dans le cas du centre de New York. Or, nous avons songé à cela précisément, c'est-à-dire les actifs de 234 milliards de dollars de New York, et les emplois qui s'y trouvent aussi.

Je ne doute pas que dans les îles Caïmans, il y a probablement quelques centaines de banquiers qui travaillent pour le compte de banques de partout au monde. Cependant, je me demande si ces transactions bancaires vont être déplacées ailleurs.

M. Cassidy: En conséquence, même si le nombre de banques peut être beaucoup plus élevé dans ces refuges fiscaux, vous n'êtes pas d'avis que leurs activités seront rapatriées ici. C'est bien cela?

M. MacIntosh: C'est bien cela.

M. Cassidy: Monsieur MacIntosh, d'après les chiffres fournis par la Banque du Canada . . .

Le président: Êtes-vous en train de dire que la plupart des emplois dans les îles Caïmans continueraient d'exister là-bas à cause de l'évasion fiscale qui s'y pratique?

M. MacIntosh: Je ne suis pas placé pour savoir ce qui se passe dans les îles Caïmans; tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il n'y a pas de banque de St. Kitts ici.

Des voix: Oh, oh.

M. MacIntosh: Je suis porté à croire qu'une bonne partie des activités commerciales qui s'effectuent là-bas ne peuvent être transférées ailleurs.

Le président: Parce qu'il n'y a pas d'impôts?

M. MacIntosh: N'oublions pas qu'il y a des mécanismes bancaires internationaux dans 25 États des États-Unis; rien n'interdit que ce genre d'activités quittent les îles Caïmans en direction de Detroit, New York, Toledo, ou je ne sais où. Mais ces activités ne se déplacent pas; il vous appartient donc de montrer pourquoi elles se déplaceraient, alors qu'elles ont dès aujourd'hui la possibilité de se déplacer vers les États-Unis et qu'elles ne le font pas.

[Texte]

Mr. Cassidy: Well, I believe that in the United States the IBFs offer exemption from state and local taxation, but they do not offer exemption from federal tax, so there is a substantial difference in the concept.

Mr. MacIntosh: That is true.

Mr. Cassidy: When you say that you do not think businesses would move from places like the Cayman Islands, is that because of forms of banking business not covered by the bill, or are you making specific reference to the fact that there is activity in those countries which would be considered illicit under Canadian law and practice?

Mr. MacIntosh: Let us just say that I think the standards of income tax enforcement in this country are generally quite different from those in many parts of the world.

Mr. Cassidy: I think you are fairly clear in your suggestions. Mr. MacIntosh, the government is proposing that the Canadian Payments Association . . .

Mr. Kenyon: Can I just pick up on that point for a second?

Mr. Cassidy: Yes.

Mr. Kenyon: There are certain qualifications in the IBC legislation which will have an inhibiting effect on the transfer of what would otherwise be eligible loans. We have spoken about a few of them this morning, but one is the fact that there are withholding taxes on the interest payments with respect to those loans.

If you were to transfer a loan that has a withholding tax problem associated with it to an IBC, you are not going to get a credit for it in the IBC in Canada. So all those loans that have withholding tax implications would not be eligible for transfer. There is also an element of those loans which is a sovereign risk and is now in a troubled financial state.

Mr. Cassidy: It is a risky business then.

Mr. Kenyon: Yes, if we were to bring them back to an IBC and were to suffer a loss on them, the loss would be non-deductible.

Mr. Cassidy: I think I would be correct in saying that with respect to loans that had a withholding tax feature, the banks in Toronto, Montreal or elsewhere would continue to carry those loans in the way that they are already doing so. Is that not correct?

The Chairman: Yes, because you want to be able to deduct the withholding tax against your own tax.

Mr. Cassidy: Reference is made to spurious or questionable banks in St. Kitts or places like that. I raised that question yesterday before the Department of Finance, and they suggested that membership with the Canadian Payments Association would be the criterion for whether a bank or financial institution could set up an IBC. Now, the Canadian Bankers' Association plays a major role in the Canadian Payments Association. What are the criteria for entry to the Canadian Payments Association? Do you have any kind of rule to exclude from the Canadian Payments Association companies which are registered as financial institutions in

[Traduction]

M. Cassidy: Que je sache, les MBI américains accordent une exemption d'impôts locaux et de l'État, mais pas d'exemption de la taxe fédérale, ce qui fait toute une différence.

M. MacIntosh: C'est vrai.

M. Cassidy: Quand vous dites qu'à votre avis, des entreprises ne quitteraient pas des endroits comme les îles Caïmans, est-ce parce qu'il y a des pratiques bancaires qui ne sont pas prévues par la loi, ou faites-vous allusion à des pratiques qui ont cours dans ces pays et qui seraient considérées illégales devant la loi canadienne?

M. MacIntosh: Disons seulement que, à mon avis, l'application de la législation fiscale ici est très différente de ce qui existe dans bien d'autres parties du monde.

M. Cassidy: Je pense que vos allusions sont très claires. Monsieur MacIntosh, le gouvernement propose que l'Association canadienne des paiements . . .

M. Kenyon: Est-ce que je pourrais revenir là-dessus un petit moment?

M. Cassidy: Oui.

M. Kenyon: Le projet de loi sur les MBI impose certaines restrictions sur le transfert de ce qui, dans d'autres cas, serait des prêts admissibles. Nous avons parlé de certaines d'entre elles ce matin, mais je songe ici aux retenues d'impôt sur les paiements d'intérêts de ces prêts.

Si l'on transfère à un MBI un prêt assujéti à l'impôt, le MBI canadien n'aura pas droit à un dégrèvement d'impôt. C'est donc dire que les prêts assujettis à l'impôt ne seraient pas admissibles à un transfert. Certains de ces prêts sont aussi des prêts à risque consentis à des gouvernements et sont donc dans une situation précaire.

M. Cassidy: Ce sont donc des activités risquées, alors.

M. Kenyon: Oui, s'ils étaient transférés à un MBI et qu'une perte s'ensuivait, cette perte ne serait pas déductible.

M. Cassidy: Je ne pense pas me tromper en disant que, en ce qui concerne les prêts assujettis à la retenue d'impôt à la source, les banques, qu'elles soient à Toronto, Montréal ou ailleurs, continueraient à faire figurer ces prêts dans leurs livres comme elles le font actuellement. Est-ce que c'est juste?

Le président: Oui, parce qu'elles voudront pouvoir déduire l'impôt retenu de leurs propres impôts.

M. Cassidy: On a fait allusion à des banques au comportement douteux à St. Kitts ou à d'autres endroits de ce genre. J'ai soulevé la question hier en présence de représentants du ministère des Finances, et ils ont laissé entendre que c'est l'appartenance à l'Association canadienne des paiements qui déterminerait si une banque ou un établissement financier pourrait créer un MBI. Cela dit, l'Association des banquiers canadiens joue un rôle important dans l'Association canadienne des paiements. Quelles sont les conditions d'admission à l'Association canadienne des paiements? Y a-t-il un règlement quelconque qui exclue de l'association les compagnies qui sont

[Text]

Canada, but about whom there is some question regarding the propriety of the kind of business they do?

Mr. MacIntosh: I am one of the bank directors of the Canadian Payments Association, and the criteria for a membership in the Canadian Payments Association is under the statute of the Canadian Payments Association Act, which defines the eligible deposit-taking institutions. All chartered banks and trust companies, if they are federally incorporated, are mandatory members. Provincial trust companies have the option, but most are members. The credit union centrals, the caisses populaires, the Montreal city and district and the Treasury branches are also eligible. Those are the only eligible institutions. Those are the depositing institutions. It does not include investment dealers or insurance companies or either life or casualty and property insurance companies. It does not include financial corporations that set themselves up as financial intermediaries but are not.

• 1210

Mr. Cassidy: This means then that a trust company that was incorporated under the laws of the Yukon, let us say, and applied to become a member of the Canadian Payments Association would effectively be able to gain that privilege. Is that right?

Mr. MacIntosh: Absolutely, yes. I was at a meeting yesterday and we admitted two small trust companies just like that. They were not from the Yukon, but—

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, I think we have to look at that question if we do get to the bill, because I am not satisfied that the ability to form an IBC would essentially be available to a jurisdiction in Canada that decided to become the Delaware of financial regulation in Canada and I would have some real questions about that.

The Chairman: We will have the officials from Finance back here. We can always take a look at the Inspector General's office—

Mr. Cassidy: I just think there is a real question there that needs to be looked at.

I have a final point. When asked the question whether there are any benefits, your answer, Mr. MacIntosh, is no. On the other hand, when we asked the people from Vancouver and from Montreal the same question, their answer is obviously yes. In other words, something the bankers as a group put little value upon is being seen as having a substantial value, both in marketing and in practical terms, by two cities where the business community has given a good deal of thought to this particular issue. I note, among other things, that regional vice-presidents from a number of your members—that is, from chartered banks—associated themselves with the positions taken by the business communities from Montreal and Vancouver.

If you do not think it is worth very much but they think it is worth a lot, then one could make the argument that, as in any other negotiation, if one party puts a great value on something

[Translation]

enregistrées à titre d'institutions financières au Canada, mais dont les pratiques sont douteuses?

M. MacIntosh: Je suis l'un des administrateurs de l'Association canadienne des paiements, et les critères d'entrée sont fixés dans la Loi sur les banques instituant l'association, qui donne la définition des établissements autorisés à recevoir des dépôts. Toutes les banques à charte et les compagnies de fiducie, si elles sont incorporées en vertu d'une loi fédérale, sont membres d'office. Les compagnies de fiducie provinciales ont le choix d'y appartenir ou pas, mais la plupart en sont membres. Les caisses de crédit, les caisses populaires, la Banque d'épargne de la cité et du district de Montréal sont aussi admissibles. Ce sont les seules institutions admissibles. Ce sont des institutions de dépôt. Cela ne comprend ni les courtiers en placement, ni les compagnies d'assurances, ni les compagnies d'assurance-vie ou d'assurance générale. Cela ne comprend pas non plus les sociétés financières qui s'établissent comme intermédiaires financiers, mais qui ne le sont pas.

M. Cassidy: Cela signifie que si une compagnie de fiducie incorporée en vertu des lois du Yukon, disons, présentait une demande d'adhésion à l'Association canadienne des paiements, celle-ci pourrait être admise. Est-ce que j'ai raison?

M. MacIntosh: Tout à fait. J'ai participé à une réunion hier, et nous avons reçu deux petites compagnies de fiducie de cette façon. Elles ne venaient pas du Yukon...

M. Cassidy: Monsieur le président, je pense qu'il nous faut étudier cette question si nous passons à l'étude du projet de loi, parce que je ne suis pas convaincu qu'une administration canadienne qui déciderait de devenir le Delaware de la réglementation financière au Canada pourrait former un MBI, et je m'interrogerais sérieusement là-dessus.

Le président: Nous rappellerons les fonctionnaires du ministère des Finances. Nous pouvons toujours jeter un coup d'oeil à ce que le Bureau de l'inspecteur général des banques...

M. Cassidy: Je pense qu'il s'agit ici d'une question très importante, qui doit être examinée.

J'ai une dernière chose à dire. Lorsqu'on vous a demandé s'il y avait des avantages, vous nous avez répondu, monsieur MacIntosh, qu'il n'y en avait pas. Par contre, lorsque l'on a posé la même question aux gens de Vancouver et de Montréal, ils ont répondu que oui. Autrement dit, une idée à laquelle les banquiers dans leur ensemble accordent peu de valeur est perçue comme ayant beaucoup de valeur, dans la pratique et sur le plan de la promotion, par deux villes où le monde des affaires s'est sérieusement penché sur la question. Je remarque, entre autres choses, que les vice-présidents régionaux de certaines banques à charte qui sont membres de votre association ont entériné la position des milieux d'affaires de Montréal et de Vancouver.

Si vous pensez que l'idée n'a pas beaucoup de mérite, mais qu'eux pensent qu'elle en a beaucoup, on pourrait alléguer que, comme dans toute autre négociation, si une partie accorde

[Texte]

the other party does not care much about then that is a strong argument for saying why should they not have it, because they value it, and you do not lose very much, and they think they gain a great deal.

Mr. MacIntosh: No, sir. I speak for the consensus of our industry. They do not. The individual who came here from Montreal, Mr. Bisson, was not speaking either for the association or even for his own bank.

Mr. Layton: He so stated.

Mr. MacIntosh: Yes, he was a member from the board of trade delegation.

Mr. Layton: Vice-president of the board of trade.

Mr. MacIntosh: I respect him very much and he is a friend of mine, but he does not speak for the industry. I do.

Mr. Cassidy: But what I am saying is this. In speaking for the industry, are you arguing that there will be a substantial cost or disbenefits to the industry if this particular proposal goes through?

Mr. MacIntosh: No, we do not say that. We say we welcome the proposal. You asked me that at the beginning. We said yes, we welcome the proposal provided it is left to market forces to determine where.

Mr. Cassidy: If it says proposed by the government with Toronto excluded from the IBCs, would there then be substantial disbenefits to the financial industry?

Mr. MacIntosh: The banks believe it should be left open. The government has published a bill that says otherwise. We are now saying that as drafted it is narrowly defined and focused, and therefore I do not think there is going to be a great upheaval of the members of my association over the issue.

Mr. Cassidy: Therefore what I am hearing you say is that no, there will not be a great upheaval in your association if this goes through, even though perhaps you would prefer that it not, and therefore we can balance the consensus, as you put it, of the industry against the strong positions being put by two regional centres that see this as a major marketing tool in helping to develop the international financial business of world centres.

Mr. MacIntosh: Yes, Parliament has to weigh these considerations.

Mr. Cassidy: I appreciate that, yes. Thank you, Mr. Chairman.

Mr. McCrossan: I have a supplementary to Michael's question about the Canadian Payments Association. Is it a requirement that a member of the association have CDIC coverage to be in the Canadian Payments Association, or can a provincially chartered institution without CDIC coverage become a member?

Mr. MacIntosh: You have to have either CDIC coverage or Quebec Deposit Insurance Corporation coverage or provincial

[Traduction]

beaucoup de prix à quelque chose et que l'autre partie n'y voit pas grand intérêt, il n'y a pas de raison de l'en priver, puisqu'elle a tout à gagner, et vous, rien à perdre.

M. MacIntosh: Non, monsieur. Je parle au nom de l'industrie. Pas eux. Le représentant de Montréal, M. Bisson, n'était pas le porte-parole de l'association, ni même de sa banque.

M. Layton: C'est pourtant ce qu'il a dit.

M. MacIntosh: Oui, il faisait partie de la délégation de la Chambre de commerce.

M. Layton: Le vice-président de la Chambre de commerce.

M. MacIntosh: Je le respecte beaucoup, c'est un ami à moi, mais il ne parle pas au nom de l'industrie. Moi, si.

M. Cassidy: Voici où je veux en venir. Au nom de l'industrie, soutenez-vous qu'elle souffrira si cette proposition est acceptée?

M. MacIntosh: Non, ce n'est pas ce que je soutiens. De fait, nous accueillons favorablement cette proposition. C'est ce que vous m'avez demandé au début, et j'ai répondu que oui, nous accueillons favorablement cette proposition, pourvu que ce soit les forces du marché qui déterminent l'emplacement.

M. Cassidy: Si le gouvernement proposait d'exclure Toronto des MBI, le secteur financier en souffrirait-il?

M. MacIntosh: Les banques estiment que l'emplacement ne devrait pas être précisé. Le gouvernement a proposé un projet de loi qui va dans le sens contraire. Selon nous, ce projet est trop précis et trop circonscrit, mais je ne crois pas que cette question soulèvera des remous au sein de mon association.

M. Cassidy: Si je vous comprends bien, il n'y aura pas de remous dans votre association si la proposition est acceptée, même si vous préféreriez qu'elle ne le soit pas. Nous pouvons donc trouver un juste équilibre entre le consensus, comme vous le dites, dans le secteur financier et les positions vigoureuses prises par deux centres régionaux qui y voient un moyen important de faire la promotion de leur ville en les transformant en centres mondiaux du commerce et de la finance internationale.

M. MacIntosh: Oui, le Parlement doit mettre ces considérations dans la balance.

M. Cassidy: Je vous remercie. Merci, monsieur le président.

M. McCrossan: Je voudrais ajouter une question à celle de M. Cassidy à propos de l'Association canadienne des paiements. Faut-il être protégé par la SADC pour devenir membre de l'association, ou est-ce qu'une institution détenant une charte provinciale et qui n'est pas protégée par la SADC peut devenir membre?

M. MacIntosh: Il faut bénéficier de la protection de la SADC ou de la Société d'assurance-dépôts du Québec, ou d'un

[Text]

coverage. There are provincial institutions, like the credit unions. Nearly all the credit union movements that I can think of are covered under the provincial authorities; they have different names—which do not come to me just at the moment—but they all have institutions. There is an Alberta Stabilization Board and a B.C. Stabilization Board. Those serve the purposes of deposit insurance for them.

• 1215

The federal trust companies and loan companies, as well as banks—in fact, all the trust companies come under the Deposit Insurance Corporation. There is insurance, although I might say it is not a level playing field, because our premiums are much higher than the ones imposed by the provinces on the credit unions.

Mr. McCrossan: All right; thank you.

Mr. Cassidy: I have just one supplementary. This foreign business, however, would not be subject to that.

Mr. MacIntosh: That is correct.

The Chairman: Can you find out for us through your members and leave with us, Mr. MacIntosh, a total of foreign deposits in Canadian dollars held by banks in Canada at the present time?

Mr. MacIntosh: Yes, sure. We have with us the *Bank of Canada Review*, which classifies foreign currency deposits of residents and non-residents.

The Chairman: I want foreign deposits of Canadian dollars, of Canadian currency.

Mr. MacIntosh: Non-resident . . .

The Chairman: Deposits of Canadian dollars.

Mr. A.R. Cooper: Do you mean in Canada?

The Chairman: That is correct.

Mr. MacIntosh: I will have to take that under advisement, Mr. Blenkarn. If there are such data, we will give it to you.

The Chairman: I do not think it is easily published, but I was wondering if you could get it for us, through your association.

Mr. MacIntosh: I am not sure it exists, but I will look into it.

The Chairman: Surely your members keep some track of how much they have on deposit from foreigners of Canadian dollars, because they are required to withhold tax on those deposits. Therefore, my second question is can you give me the amount of withholding tax paid on foreign deposits of Canadian dollars?

Mr. MacIntosh: I will certainly take a look.

The Chairman: Could you go after your association members for that information? We have no other way of getting that information other than, I suppose, through Revenue Canada, and I do not even know if I can get it from them, because they usually refuse to disclose.

[Translation]

autre organisme provincial. Il y a aussi des institutions provinciales, comme les caisses populaires. Presque tous les regroupements de caisses populaires auxquels je songe sont protégés par des organismes provinciaux. Les noms ne me viennent pas à l'esprit, mais ils existent partout. Il y a le *Alberta Stabilization Board* et le *B.C. Stabilization Board*. Ces organismes se chargent d'assurer les dépôts.

Les compagnies de fiducie et les compagnies de prêt fédérales, tout comme les banques—de fait, toutes les compagnies de fiducie relèvent de la Société d'assurance-dépôts. Les mécanismes d'assurance existent partout, mais c'est inégal. Par exemple, nos primes sont beaucoup plus élevées que celles qu'imposent les provinces aux caisses populaires.

M. McCrossan: D'accord. Merci.

M. Cassidy: J'ai une question supplémentaire. Les activités commerciales étrangères, elles, n'y seraient pas assujetties.

M. MacIntosh: C'est juste.

Le président: Par l'intermédiaire de vos membres, monsieur MacIntosh, pourriez-vous nous faire connaître la somme des dépôts étrangers, en dollars canadiens, que détiennent actuellement les banques au Canada?

M. MacIntosh: Oui, bien sûr. La *Revue de la Banque du Canada*, que j'ai ici, donne la liste des dépôts en devises étrangères des résidents et des non-résidents.

Le président: Je veux les dépôts étrangers en dollars canadiens.

M. MacIntosh: Les non-résidents . . .

Le président: Les dépôts en dollars canadiens.

M. A.R. Cooper: Voulez-vous dire au Canada?

Le président: Oui.

M. MacIntosh: Je devrai faire des recherches, monsieur Blenkarn. Si ces chiffres existent, je vous les donnerai.

Le président: Je ne sais pas si c'est facile à obtenir, mais je me demandais si vous, par l'intermédiaire de votre association, le pourriez.

M. MacIntosh: Je ne suis pas sûr que ces chiffres existent, mais j'irai aux renseignements.

Le président: Je suis sûr que vos membres tiennent le compte de ce que les étrangers déposent en dollars canadiens, puisqu'ils sont tenus de retenir l'impôt sur ces dépôts. Ce qui m'amène à ma deuxième question: pouvez-vous me dire quelle est la somme d'impôt prélevé sur les dépôts étrangers en dollars canadiens?

M. MacIntosh: Je vais me renseigner.

Le président: Pouvez-vous poser la question aux membres de votre association? Nous n'avons pas d'autres moyens d'obtenir les renseignements, à moins de s'adresser à Revenu Canada, et même là, je n'en suis pas sûr, parce que souvent, le ministère refuse de divulguer cette information.

[Texte]

Mr. A.R. Cooper: In the past we have certainly sought the information on the magnitude of withholding tax and have been unable to obtain the information from either Revenue or Finance.

The Chairman: Can you get it from your own members? Your members do not have to disclose anything about individuals. All they have to do is say that in 1986 they paid x dollars in withholding tax to the Government of Canada for Canadian dollar deposits held on account.

Mr. Kenyon: The remission of that withholding tax is done by individual branches of the banks and the information is not aggregated at the consolidated level of the bank. It would therefore be an exercise in going to each branch and asking them how much they withheld and paid. It would be quite an exercise.

I think Revenue Canada would probably be the best source of that information, because they keep track of the . . .

The Chairman: All right. Well, we will try to get it from them. Why I want this information is that presumably these are the dollars we are talking about the possibility of losing in taxation by removing the withholding tax requirement of non-resident Canadian dollar deposits. Is that right?

Mr. A.R. Cooper: Well, I think you have to balance it by looking at the fact that the majority of those funds, those deposits, are used to fund Canadian loans and therefore would be ineligible in any event.

The Chairman: All right. The next thing I am getting at in this thing is that my understanding of the IBC creation is that the money coming in from foreigners has to be lent to foreigners—you cannot lend it to Canadians. How do you possibly balance your book?

Mr. MacIntosh: With difficulty.

The Chairman: The legislation also provides you must balance your book daily. I want to know how you balance your book. Can you give me some idea how that will work?

• 1220

Mr. MacIntosh: I guess somebody sitting at the money market desk is going to have a computer program, a video tube in front of him, and he is going to have his eligible assets and liabilities in the IBC, to the extent that he knows what is eligible, and he is going to sit there and is going to say: Well, it looks as though I am going to put a loan on for \$10 million; I will have to balance that by going at arm's length and getting a deposit equal to that.

The Chairman: Yes. In other words, you cannot use money that is not at arm's length.

Mr. MacIntosh: That is right.

The Chairman: In other words, you cannot call on your New York branch—

Mr. MacIntosh: No, that is right.

[Traduction]

M. A.R. Cooper: Par le passé, nous avons déjà cherché à obtenir des renseignements sur la valeur de l'impôt prélevé, et ni Revenu Canada ni les Finances n'ont pu nous donner les renseignements.

Le président: Pouvez-vous obtenir ces renseignements de vos membres? Ils n'ont pas à divulguer quoi que ce soit sur les particuliers. Ils n'ont qu'à nous dire qu'en 1986, ils ont versé tel montant en impôt prélevé au gouvernement du Canada sur des dépôts en dollars canadiens.

M. Kenyon: Ce sont les succursales des banques qui versent cet impôt, et nous ne rassemblons pas ces chiffres au siège social de la banque. Il faudrait donc demander individuellement à chaque banque ce qu'elles ont retenu et payé. C'est toute une entreprise.

Revenu Canada serait probablement la meilleure source de renseignements, parce que le ministère suit . . .

Le président: D'accord. C'est là que nous nous adresserons. La raison pour laquelle je veux ce chiffre, c'est qu'il s'agit probablement là d'impôts que nous perdrons si nous cessons de retenir l'impôt à la source sur les dépôts en dollars canadiens des non-résidents. Est-ce que j'ai raison?

M. A.R. Cooper: En contrepartie, il faut considérer que la plus grande partie de ces fonds, de ces dépôts, servent à financer des prêts canadiens et ne seraient donc pas admissibles de toute façon.

Le président: D'accord. Je crois savoir que si l'on crée un MBI, l'argent d'origine étrangère doit être prêté à des étrangers; il est interdit de le prêter aux Canadiens. Comment arrivez-vous à équilibrer vos livres?

M. MacIntosh: Avec beaucoup de difficulté.

Le président: La loi vous oblige aussi à équilibrer vos livres quotidiennement. Comment y arrivez-vous?

M. MacIntosh: Je pense que le type au travail à la direction des marchés financiers devra jouer au clavier de son ordinateur et faire apparaître l'actif et le passif admissibles du MBI, dans la mesure où il sait que c'est admissible, et devra se dire: il semble que je vais consentir un prêt de 10 millions de dollars; en contrepartie, il me faudra obtenir un dépôt de déposants avec lesquels je n'ai pas de lien de dépendance.

Le président: Oui. Autrement dit, il n'est pas possible de se servir d'argent qui provienne d'une source avec laquelle la banque a un lien de dépendance.

M. MacIntosh: C'est ça.

Le président: Donc, vous ne pouvez pas appeler votre filiale de New York . . .

M. MacIntosh: Non.

[Text]

The Chairman: —to give you some money to make that loan.

Mr. MacIntosh: Precisely.

The Chairman: You cannot go to London and do it. You have to go to somebody else. You have to go to another institution, at arm's length, for you to get the dough to fund it. By the same token, if you have a surplus of deposits you have to lend them someplace every day at arm's length.

Mr. MacIntosh: That is right. I suppose you could lay them off to another bank's IBC, but that would be distasteful, because you are transferring your business to the other guy and nobody wants to do that.

The Chairman: All right. So what do you do now with your foreign business? How do you lay it off now, to balance your book?

Mr. A.R. Cooper: As I understand it, the IBCs that currently exist around the world have no such non-arm's length prohibition.

The Chairman: Oh. So this particular one—

Mr. A.R. Cooper: I was just going to say, Mr. Blenkarn, if therefore you had an excess of deposits at the end of the day in London, then it would be your ultimate and first choice to use those deposits to fund loans that you may have in New York, or elsewhere.

The Chairman: Indeed what happens today, because you go right around the world as the sun moves, when you have a surplus in New York, you transfer that to the west coast and if you still have a surplus you transfer it to the Far East and then you work your way back. Is that not correct?

Mr. A.R. Cooper: Hopefully, we never have a surplus.

The Chairman: Or a shortage.

Mr. A.R. Cooper: It goes the other way. Normally, the loans first and then you seek the funding at the most optimal price you can possibly get it. Invariably that will be through one of your own institutions' operations in a location that can access the markets at the most reasonable price. It is obviously more expensive to access another institution in an IBF. That would not be as advantageous.

Mr. MacIntosh: You have to match your book over time and as to currency so it is a high level operation. You are taking in a loan that is due in a year and against that you are matching it off with deposits which maybe average 10 months or 11 months, so you are gapped one month. But you also have to cover off your currency risk. You cannot expose yourself at any moment to an unbalanced book, in terms of foreign exchange, otherwise you will . . . You know, if you had been offside the last three weeks in Canada and you had been offside \$2 billion, and the dollar moved 3¢, it would have cost you \$6 million.

[Translation]

Le président: . . . pour vous donner l'argent qui servira à consentir ce prêt.

M. MacIntosh: Tout juste.

Le président: Il n'est pas possible de s'adresser à Londres pour le faire. Il faut que ce soit quelqu'un d'autre. Il faut s'adresser à un autre établissement, avec lequel vous n'avez pas de lien de dépendance, pour trouver l'argent qui servira à financer ce prêt. Inversement, si vous avez un excédent de dépôt, il faut chaque jour le prêter quelque part, dans un établissement avec lequel vous n'êtes pas lié.

M. MacIntosh: C'est cela. Je suppose qu'on pourrait toujours le refiler au MBI d'une autre banque, mais ce ne serait pas réglo, parce qu'on refilerait à quelqu'un d'autre une patate chaude.

Le président: C'est cela. Alors, qu'allez-vous faire de vos activités à l'étranger? Comment refilez-vous cela pour équilibrez vos livres?

M. A.R. Cooper: À ma connaissance, les MBI qui existent à travers le monde ne sont pas tenus de négocier seulement avec des établissements bancaires avec lesquels ils n'ont pas de lien.

Le président: Oh! Alors . . .

M. A.R. Cooper: Ce que j'allais dire, monsieur Blenkarn, c'est que s'il y a un excédent de dépôts à la fin de la journée à Londres, alors, ce qu'il y a à faire, c'est d'affecter ces dépôts à des prêts à New York ou ailleurs.

Le président: Justement, ce qui se passe aujourd'hui, c'est qu'à mesure que la journée avance dans le monde, s'il y a un surplus à New York, on le vire à la côte ouest, et s'il y a un surplus là-bas aussi, on l'envoie en Extrême-Orient, puis on suit le chemin inverse. N'est-ce pas?

M. A.R. Cooper: On espère toujours ne jamais en avoir trop.

Le président: Ou pas assez.

M. A.R. Cooper: Non, cela va en sens inverse. Normalement, on s'occupe du prêt d'abord, puis on cherche à le financer au meilleur prix possible. Cela se fera toujours par l'intermédiaire d'une de vos succursales dans une ville où elle peut avoir accès aux marchés au meilleur prix possible. Il est évident que cela coûte plus cher de s'adresser à une autre banque dans un MBI. Cela ne serait pas avantageux.

M. MacIntosh: Il faut que vous finissiez par faire concorder vos livres et vos devises, si bien que c'est une opération de haute voltige. Vous prenez un prêt qui devra être remboursé dans un an et, en contrepartie, vous inscrivez des dépôts qui seront là pour dix ou onze mois. C'est donc dire que vous êtes en porte-à-faux pendant un mois. Mais il vous faut aussi vous prémunir contre les risques que présente la rentrée des devises. Vous ne pourrez pas vous exposer à avoir des livres qui sont en déséquilibre, en ce qui concerne les devises étrangères, sans quoi vous . . . Vous savez, si vous vous êtes gouré pendant les trois dernières semaines au Canada et que vous avez fait une bourde de 2 milliards de dollars et que le dollar a bougé de 3 points, ça vient de vous coûter 6 millions de dollars.

[Texte]

Mr. McCrossan: It is just as has been said. Have you not just demonstrated this proposal cannot work?

The Chairman: That is what I am getting at. I think what you are really demonstrating is that this will not work.

Mr. Garneau: Yes it will.

Mr. McCrossan: Now hold on a second. What you are saying is you acquire the loan first and then you normally would seek the source of funds. But you would normally seek the source of funds internally, because that is your cheapest source of funds.

Mr. MacIntosh: Correct.

Mr. McCrossan: Under this you are prohibited from seeking the source of funds internally. You have to go externally.

Mr. MacIntosh: Correct.

Mr. McCrossan: And you have to pay something for that service. Now if there is no tax advantage to this, as we have established, and you have to pay somebody for the service to do it onshore, it is easier to do it offshore because you can do it internally offshore. Are my conclusions wrong?

Mr. A.R. Cooper: I would not say they are wrong but perhaps with some modification, if I may, the issue being that if you did have a loan that you wished to place in an IBC, you could then go through the IBC and you could fund that loan at arm's length in the marketplace. That could possibly be advantageous. The issue we were talking about—

Mr. McCrossan: I thought it was arm's length. You could not go from the IBC to your own domestic operation.

Mr. A.R. Cooper: That is correct. Therefore, if you did have an excess, if you had an excess of deposit funds in London or wherever, you could not transfer them.

Mr. McCrossan: Right. This forces you to seek normal—

Mr. A.R. Cooper: Normal business. Normal business would be that if you did have an excess of funds in the centre you would try to move those funds where you could employ them.

• 1225

The Chairman: So the fact of the matter is that in the lending and borrowing business you are either long or short, and you never really quite get in balance. One location always has more than perhaps it needs and another one has less than perhaps it needs, and you have to move funds around all the time. Now, is the effect of this legislation not that you cannot move funds except at arm's length?

Mr. MacIntosh: Yes, it would be more difficult because you cannot operate in the multi-branch environment that you have in the whole bank, because in the whole bank you have all the

[Traduction]

M. McCrossan: C'est bien ce que l'on vient de dire. Ne venez-vous pas de faire la démonstration que cette idée ne marche pas?

Le président: C'est précisément là que je voulais en venir. Je pense que vous venez de faire la démonstration que cela ne marchera pas.

M. Garneau: Oui, ça marchera.

M. McCrossan: Minute. Vous dites que d'abord, vous trouvez un emprunteur, puis que vous cherchez les fonds. Mais normalement, vous cherchez ces fonds chez vous, puisque c'est là que cela coûte le moins cher.

M. MacIntosh: C'est vrai.

M. McCrossan: En vertu du projet, il vous est interdit de chercher des fonds chez vous. Il vous faut donc aller voir ailleurs.

M. MacIntosh: Oui.

M. McCrossan: Et vous devez déboursier quelque chose pour ce service. Bon, s'il n'y a pas d'avantage fiscal là-dedans, comme nous l'avons montré, et qu'il faut payer quelqu'un pour ce service au pays, il est donc plus facile de le faire à l'étranger, parce que vous pouvez le faire dans une de vos banques à l'étranger. Est-ce que je me trompe?

M. A.R. Cooper: Je ne dirais pas que vous avez tort; j'ajouterais seulement quelques nuances. Si vous aviez un prêt et que vous désireriez le placer dans un MBI, vous pourriez alors passer par le MBI et financer ce prêt avec une banque à laquelle vous n'êtes pas relié sur le marché. Cela pourrait être avantageux. Ce dont nous parlons...

M. McCrossan: Je pensais que cela se faisait avec une institution avec laquelle vous n'aviez pas de lien. Il ne vous serait pas possible de passer du MBI pour aller à une de vos banques au pays.

M. A.R. Cooper: C'est vrai. Donc, si vous avez un excédent, un excédent de dépôts à Londres ou ailleurs, il vous serait impossible de les transférer.

M. McCrossan: Oui. Cela vous oblige à chercher des voies normales...

M. A.R. Cooper: Des voies normales. Cela voudrait dire que si vous avez un excédent de fonds dans le centre, il faudrait transférer ces fonds là où il serait possible de les utiliser.

Le président: Donc, en fait, dans le domaine des prêts et des emprunts, on n'arrive jamais vraiment à un équilibre. Il y a toujours un excédent à un endroit et un déficit à un autre, et il faut déplacer les fonds sans arrêt. Cette loi n'a-t-elle pas pour effet d'empêcher les transferts de fonds, sauf à l'intérieur du centre?

M. MacIntosh: Oui, ce serait plus difficile, parce qu'on ne pourrait pas fonctionner dans le même environnement à succursales multiples qui existe pour la banque dans son

[Text]

different places in the world, borrowers and lenders. There is a time element there, too, of course; it depends on the time of day. It would be harder, yes; there is no question.

Mr. A.R. Cooper: But not impossible.

Mr. MacIntosh: But not impossible.

The Chairman: All right. Now, we were told last evening by the assistant deputy minister for tax planning that it was rather academic, because no banks are paying taxes now anyway.

Mr. MacIntosh: Mr. Blenkarn, how much time do you have? We are coming back here in three weeks. That is an extraordinary thing to be said by an official of the government, and we will deal with that issue ad nauseam in about three weeks.

The Chairman: All right. I am just making reference to what we were told yesterday in committee by the assistant deputy minister.

Assuming that a bank is in a position where in fact it is not taxable because of past losses, is it fair to say you would never set up the IBC until you were in fact taxable or seriously taxable because all it would do is cost you something in order to set it up?

Mr. MacIntosh: If it is the will of Parliament that it wants the things, I think the banks will set them up.

Mr. McCrossan: They just will not put any business...

Mr. MacIntosh: They will try to do business.

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, I have a brief supplementary. I am bit concerned about what I am hearing from the Canadian Bankers' Association. Normally in something like this one can expect to get some help in a committee in terms of trying to improve the technical features of a piece of legislation. The bankers, however, say that if it is only two centres they are essentially opposed to the proposal. It has been pointed out both in the committee and by the bankers that the requirement to balance on a daily basis may in fact be an inhibiting factor that can make it difficult for the IBCs to function effectively.

I am a bit concerned. Is the Canadian Bankers' Association prepared to make suggestions of a technical nature that would allow that particular problem to be resolved in a reasonable manner and at the same time without opening huge tax loopholes that nobody particularly wants to create? Or is it your view that because you are opposed to the proposal you would prefer not to?

Mr. MacIntosh: I do not know if you are bashing us, because we got the legislation only last evening and do not know the details yet, Mr. Cassidy. We are perfectly prepared to make constructive proposals to the extent that we can. We have said so on the record many times to the Minister.

The Chairman: All right, I am going to let Mr. Garneau make one last intervention, and then the clerk will get out next week's schedule. I want to have an in camera meeting next Thursday immediately after we have a conversation with Mr. Crow, the new Governor of the Bank of Canada. Mr. Garneau.

[Translation]

ensemble. Le temps entre aussi en ligne de compte, parce que cela dépend de l'heure. Ce serait plus difficile, en effet.

M. A.R. Cooper: Mais non impossible.

M. MacIntosh: Mais non impossible.

Le président: Très bien. Eh bien, hier soir, le sous-ministre adjoint de la planification fiscale nous a dit que c'était une question plutôt hypothétique, car aucune banque ne paye d'impôts, de toute façon.

M. MacIntosh: Monsieur Blenkarn, combien de temps avez-vous? Nous reviendrons ici dans trois semaines. Il est incroyable qu'un fonctionnaire du gouvernement dise une telle chose, et nous pourrions en discuter jusqu'à vous en dégoûter dans trois semaines.

Le président: Très bien. Je mentionne simplement ce que le sous-ministre adjoint nous a dit hier.

En supposant qu'une banque ne soit pas imposable à cause de ses pertes passées, peut-on dire que vous ne mettriez jamais sur pied un MBI avant de devoir payer de l'impôt, parce que cela ne ferait que vous coûter de l'argent?

M. MacIntosh: Si le Parlement veut ces centres, les banques les mettront sur pied.

M. McCrossan: Elles n'auront aucune transaction...

M. MacIntosh: Elles tenteront de faire des affaires.

M. Cassidy: Monsieur le président, j'ai une brève question complémentaire. Ce que nous disent les représentants de l'Association des banquiers canadiens me rend quelque peu inquiet. D'habitude, pour quelque chose de ce genre, un comité peut s'attendre à recevoir une certaine aide lorsqu'il tente d'améliorer les aspects techniques d'un projet de loi. Toutefois, les banquiers ont dit qu'ils s'opposaient à la proposition s'il n'y avait que deux centres. Les témoins et des membres du Comité ont signalé que la nécessité de faire un rapprochement quotidien sera peut-être un obstacle qui nuira à l'efficacité des MBI.

L'Association des banquiers canadiens est-elle disposée à faire des suggestions de nature technique permettant de résoudre ce problème de façon raisonnable, sans créer en même temps d'énormes échappatoires fiscales que personne ne souhaite particulièrement? Ou préférez-vous ne pas le faire parce que vous êtes contre cette proposition?

M. MacIntosh: J'ignore si vous vous en prenez à nous, mais nous n'avons obtenu le projet de loi qu'hier soir, et nous n'en connaissons pas tous les détails. Nous sommes tout à fait disposés à faire des suggestions constructives dans la mesure du possible. Nous l'avons déjà dit plusieurs fois au ministre.

Le président: Très bien, je laisserai M. Garneau faire une dernière intervention, et le greffier indiquera ensuite l'horaire de la semaine prochaine. Je voudrais que le Comité siège à huis clos jeudi prochain, juste après avoir entendu M. Crow, le

[Texte]

Mr. Garneau: In fact, I had the same question that has been asked by Mr. Cassidy. What you said is that according to legislative procedure we will have the second reading and then a legislative committee, and at that point you are prepared to see if you have proposals to make in terms of the technique of the legislation. I understand you are prepared to help this committee or the legislative committee on that bill to improve the wording of the bill, if necessary. That is what I understand.

Mr. MacIntosh: Yes, Mr. Garneau, we are always prepared to do our best to help the committee.

Mr. Garneau: Okay.

The Chairman: Thank you very much for coming this morning. We may have to see you again.

Mr. MacIntosh: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[Traduction]

nouveau gouverneur de la Banque du Canada. Monsieur Garneau.

M. Garneau: En fait, j'avais la même question à poser que M. Cassidy. Vous avez dit que la procédure prévoit une deuxième lecture, et ensuite l'étude en comité, et que vous serez disposés à présenter alors des propositions quant aux aspects techniques de la loi. Je crois que vous êtes tout à fait disposés à aider le Comité, ou le comité législatif, en vue d'améliorer le libellé du projet de loi, au besoin. C'est ce que j'avais compris du moins.

M. MacIntosh: Oui, monsieur Garneau, nous sommes toujours disposés à aider le Comité de notre mieux.

M. Garneau: Très bien.

Le président: Merci beaucoup d'être venus ce matin. Nous nous reverrons peut-être.

M. MacIntosh: Merci, monsieur le président.

Le président: La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From the Canadian Bankers' Association:

Robert M. MacIntosh, President;
Andrew Kenyon, (Senior Vice-President, Taxation,
Canadian Imperial Bank of Commerce);
A.R. Cooper, Vice-President and Director, Financial
Affairs.

TÉMOINS

De l'Association des banquiers canadiens:

Robert M. MacIntosh, président;
Andrew Kenyon, (vice-président principal, Impôt, Banque
de commerce canadienne impériale);
A.R. Cooper, vice-président et directeur, Affaires financiè-
res.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 28

Monday, February 2, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 28

Le lundi 2 février 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Finance and Economic Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

MEMBERS

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, FEBRUARY 2, 1987
(32)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:36 o'clock p.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Simon de Jong, the Hon. Robert Layton, Aideen Nicholson and Geoff Wilson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer. *From Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, Consultant.

Witnesses: *From the Retail Council of Canada:* Alasdair J. McKichan, President; Dan Knechtel, Chairman, Tax Committee; Patrick Robert, Vice-President, Provigo Inc.; Gérald Doucet, Senior Vice-President. *From National Trust Company:* Chris Wansbrough, Vice-Chairman.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Thursday, October 30, 1986, Issue No. 5*).

Alasdair J. McKichan made an opening statement and with the other witnesses answered questions.

At 8:41 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 8:43 o'clock p.m., the sitting resumed.

Chris Wansbrough made an opening statement and answered questions.

At 9:29 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 2 FÉVRIER 1987
(32)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 36, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Simon de Jong, l'honorable Robert Layton, Aideen Nicholson et Geoff Wilson.

Aussi présents: *Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement:* Laurent Desbois, attaché de recherche. *De la firme Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, conseiller technique.

Témoins: *Du Conseil canadien du commerce de détail:* Alasdair J. McKichan, président; Dan Knechtel, président, Comité de l'impôt; Patrick Robert, vice-président, Provigo Inc.; Gérald Doucet, vice-président principal. *De la National Trust Company:* Chris Wansbrough, vice-président.

Conformément au mandat que lui confie l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son ordre de renvoi relatif à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du jeudi 30 octobre 1986, fascicule n° 5*).

Alasdair J. McKichan fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et les autres témoins répondent aux questions.

A 20 h 41, le Comité interrompt les travaux.

A 20 h 43, le Comité reprend les travaux.

Chris Wansbrough fait une déclaration préliminaire et répond aux questions.

A 21 h 29, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Monday, February 2, 1987

• 1935

The Chairman: The meeting is called to order. We are continuing with our inquiry into tax reform. We have with us the Retail Council of Canada, represented by Mr. Alasdair McKichan, president, who is from Mississauga South; Bruce Reid, vice-chairman of the organization and president and CEO of W.H. Smith Company Limited; Patrick Robert, vice-president of Provigo; Dan Knechtel, chairman of the council's tax committee and tax manager of the T. Eaton Company; and Gerry Doucet, senior vice-president of the organization.

Mr. McKichan, you have a good brief. I had a chance to read it. I was on duty today in the House and I had lots of time and I read the brief. Carry on. If you would like to make a few introductory comments, then we could open it up to questioning.

Mr. Alasdair J. McKichan (President, Retail Council of Canada): Thank you, Mr. Chairman. I will not reintroduce my colleagues whom you have identified, but just a word on our organization.

We have something over 4,000 members. We are located in every part of Canada. Among them they operate over 15,000 outlets and account for something in the order of 75% of total retail volume in Canada. They represent every sector of the trade—specialty chains, supermarkets, department stores, independents. Over 95% in numbers are in fact in the independent store category.

As you gather, Mr. Chairman, we are keenly interested in the question of tax reform, not only in relation to corporate taxes which affect our members directly, of course, but also in relation to personal and commodity taxes because of the flow-through effect of these taxes on the fate of our industry.

In our opening comments we allude to the situation in the United States and the tax reform which has been undertaken there. We point out three cautions for Canadian tax reformers arising from the U.S. experience. First, we make the point that it is not the case that all U.S. individual taxpayers will pay less tax. As a result we feel there is not likely to be any clamour for a huge exodus of Canadians to the U.S. for that reason. Second, we mention there has been a substantial increase in the tax burden of U.S. corporations. Thirdly, the U.S. has attempted to achieve visibility in the tax redesign process, and to a large extent we believe it has achieved that.

We dwell a little, Mr. Chairman, on the nature of our economy, which to a very large extent now, as you know, is a

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le lundi 2 février 1987

Le président: La séance est ouverte. Nous poursuivons notre examen de la réforme fiscale. Nous accueillons aujourd'hui, pour le compte du Conseil canadien du commerce de détail, M. Alasdair McKichan, président, de Mississauga-Sud, M. Bruce Reid, vice-président de cet organisme et président-directeur général de *W.H. Smith Company Limited*, M. Patrick Robert, vice-président de Provigo, M. Dan Knechtel, président du comité de l'impôt du Conseil et gérant de l'impôt pour la T. Eaton Company et enfin M. Gerald Doucet, vice-président principal de l'organisme.

Monsieur McKichan, vous nous avez présenté un bon mémoire, que j'ai eu l'occasion de lire. J'étais de service aujourd'hui à la Chambre; j'avais beaucoup de temps et j'en ai donc profité pour lire le mémoire. Allez-y. Si vous voulez commencer par faire quelques observations en guise d'introduction, nous pourrions ensuite enchaîner avec les questions.

M. Alasdair, J. McKichan (président, Conseil canadien du commerce de détail): Merci, monsieur le président. Je ne vais pas à nouveau présenter mes collègues, puisque vous l'avez déjà fait, mais je voudrais toucher un mot au sujet de notre organisme.

Nous avons plus de 4,000 membres, de toutes les régions du pays. Ensemble, ces derniers exploitent plus de 15,000 commerces et produisent près de 75 p. 100 du volume total du commerce de détail au Canada. Ils représentent tous les secteurs du commerce—les chaînes spécialisées, les supermarchés, les grands magasins, les magasins indépendants. En fait, plus de 95 p. 100 de nos membres appartiennent à la catégorie des exploitants de magasins indépendants.

Comme vous pouvez le comprendre, monsieur le président, la question de la réforme fiscale nous intéresse au plus haut point, non seulement en ce qui concerne l'impôt sur le revenu des sociétés, qui touche directement nos membres, bien sûr, mais aussi en ce qui concerne l'impôt sur les particuliers et la taxe à la consommation, étant donné les répercussions de ceux-ci sur notre industrie.

Dans nos commentaires d'introduction, nous faisons allusion à la situation aux États-Unis et à la réforme fiscale qui a été entreprise dans ce pays. À la lumière de celle-ci, nous faisons trois mises en garde à l'intention des responsables de la réforme fiscale au Canada. Premièrement, nous faisons valoir que les contribuables américains ne se trouveront pas tous à payer moins d'impôt. Pour cette raison, nous estimons peu probable qu'il se produise une grande exode de Canadiens vers les États-Unis. Deuxièmement, nous signalons que le fardeau fiscal doivent supporter les sociétés américaines a crû de façon appréciable. Troisièmement, nous croyons que les États-Unis ont effectivement réussi à se mettre en évidence, comme ils le souhaitaient, dans le processus de refonte fiscale.

Nous examinons brièvement dans notre mémoire, monsieur le président, la nature de notre économie, qui, comme vous le

[Texte]

service economy like that of most of the developed nations. We point out that 80% of all the new jobs created in Canada over the next decade are likely to be in the service industries. We believe there is a strong case to be made for recognizing the true significance of the service sector and the importance of insuring that, just as much as in manufacturing, it achieves efficiency and quality through the use of both capital equipment and the improvement of the skills of those who work in it. We argue that the services sector is entitled to a level playing field, in the vogue term, vis-à-vis manufacturing, and we would hope that would be the outcome of tax reform.

We allude to the effects of the elimination of the inventory tax allowance, which in our estimation had a larger effect and was often recognized. We are not suggesting that should not have happened, just simply saying that it happened, so far, alone among the major tax reform measures, and we assume there will be a catching up process.

We do say that one tax break which is in our view justifiable is that for small business; and of course small business predominates in the service sector. We believe it will continue to be a main source of job creation, and thus deserves special consideration on that ground alone.

• 1940

In the objectives of tax reform, we argue for neutrality as far as possible in the application of tax. In striking a balance among the sources of tax revenue, we believe there is an argument for reduction in the reliance on personal taxes. However, we do not believe it is necessary to suggest that there be absolute equality among the three principal sources of taxes, personal, corporate, and commodity.

In assessing the impact of any increase in commodity taxes, it is obviously necessary to study the flow-through effects of these increases on spending patterns and the effects on disposable income. We suggest the government should make a strong commitment that the percentage of GNP that all tax revenues comprised at the end of 1986 will remain the maximum to be collected per year for the life of the government, and it should make that a commitment for the next election platform.

On personal taxes, we agree, there are good arguments for reducing somewhat the reliance on these taxes. We do believe, however, the system should remain progressive, possibly with fewer steps and tax levels, and it also should be simplified as much as possible.

It seems logical to continue to encourage productive savings, which would contribute to economic growth. To the extent that

[Traduction]

savez, est maintenant une économie de services, comme c'est le cas dans la plupart des pays industrialisés d'ailleurs. Nous faisons valoir que 80 p. 100 des nouveaux emplois qui seront créés au Canada au cours de la prochaine décennie seront vraisemblablement dans les industries de service. Nous croyons donc qu'il est facile de faire valoir la nécessité de reconnaître l'importance véritable du secteur tertiaire et de veiller à ce que celui-ci, à l'instar du secteur de la fabrication, atteigne les objectifs d'efficacité et de qualité tant par l'utilisation de biens d'équipement que par le perfectionnement des compétences des travailleurs de ce secteur. Nous maintenons que le secteur des services a le droit d'exiger à être traité sur un pied d'égalité avec le secteur de la fabrication, et nous espérons que ce sera le résultat de la réforme fiscale.

Nous faisons allusion aux retombées de l'élimination de la déduction pour les stocks, qui selon nous, a eu des conséquences plus fortes qu'on ne se l'imagine bien souvent. Nous n'allons pas jusqu'à dire que cette mesure n'aurait pas dû être prise, mais nous faisons tout simplement remarquer qu'elle a effectivement été prise, et qu'elle est jusqu'ici la seule des grandes mesures de réforme fiscale qui l'ait été, et nous supposons qu'il y aura un processus de rattrapage qui entrera en jeu.

L'allègement fiscal qui, à notre avis, est parfaitement justifiable, est celui qui avantage la petite entreprise qui, on le sait, domine le secteur de services. Nous croyons qu'elle continuera d'être la principale source d'emplois nouveaux et que, pour cette seule raison, elle a droit à une considération spéciale.

Au chapitre des objectifs de la réforme fiscale, nous faisons valoir la nécessité d'appliquer l'impôt de façon aussi neutre que possible. En ce qui concerne l'équilibre qu'il faut réaliser entre les sources de recettes fiscales, nous croyons que l'on peut défendre une réduction de l'importance accordée à l'impôt personnel. Cependant, nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de parvenir à l'égalité parfaite entre les trois principales sources d'impôt, à savoir les particuliers, les sociétés et les produits.

Lorsque l'on examine les retombées de toute hausse éventuelle de l'impôt sur les produits, il faut évidemment tenir compte des conséquences de celle-ci sur les habitudes de dépense et le revenu disponible. À notre avis, le gouvernement devrait s'engager à ce que le pourcentage du PNB que représentent toutes les recettes fiscales à la fin de 1986 demeure le maximum de l'impôt qui sera perçu chaque année jusqu'à la fin de son mandat, et cela devrait constituer une de ses promesses lors de la prochaine campagne électorale.

En ce qui concerne les impôts personnels, il est certes possible de faire valoir l'opportunité de réduire l'importance accordée à ceux-ci. Nous estimons toutefois que le régime doit demeurer progressif, en comportant éventuellement moins de niveaux et d'échelons, et qu'il doit aussi être simplifié autant que possible.

Il nous semble logique de continuer à encourager les Canadiens à faire des économies productives, car cela contri-

[Text]

encouragement can be given to equity investment, we believe it should be favoured. We have also argued that small business owners and managers should be able to use their RRSP moneys in the development and expansion of their own businesses.

On corporate taxes, we believe corporate tax levels and the disparity in tax rates paid by different types of business would suggest that the corporate rate of taxation should be lowered considerably and be identical for all industry sectors. As a *quid pro quo*, tax expenditures and grants should, we believe, be quite drastically curtailed. There should be a reasonable relationship between corporate and personal tax rates; and we have alluded to the desirability of providing small business with a special lower corporate rate.

We spent some time on the business transfer tax because of its very significant impact, and its particular impact on our sector. It is a topic to which we have devoted the largest part of our effort in our ongoing discussions with the Minister of Finance and the members of his department.

Our members do agree that the federal manufacturers' tax does embody a lot of anomalies, which it is highly desirable to correct. We do not believe, however, a business transfer tax which is constructed so it is invisible is the answer. Such a form of tax will, we believe, upset pricing structures and be particularly harmful to the smaller and most vulnerable firms in highly competitive sectors like retail.

There are also the effects of increasing the tax load on companies and consumers in the extremities of the country. We distinguish between the federal manufacturers' tax and the value-added tax on the one hand, and an invisible transfer tax on the other, the latter being imposed on the gross margin of a business without reference to specific items or services being sold. A hidden business transfer tax operates, as we understand it, much like an overhead cost, and the company's ability to pass it on will depend on markets and the state of competition. Some companies may never be in a position to pass on the whole tax—

The Chairman: Why?

Mr. McKichan: Because as we envisage it, Mr. Chairman, we see, in the competitive marketplace—

The Chairman: Do you think some are better than others, and some will be able to pass it on and others will not?

Mr. de Jong: A point of order, Mr. Chairman. I wonder if the witness could continue with his remarks and then let us get into the questions.

The Chairman: Go ahead.

[Translation]

bue à la croissance économique. Dans la mesure où cet encouragement peut favoriser l'investissement dans des actions, nous estimons qu'il faut le promouvoir. Nous maintenons également que les propriétaires et gestionnaires de petites entreprises devraient pouvoir se servir de leurs placements dans des REER pour favoriser le développement et l'expansion de leur propre entreprise.

En ce qui concerne les impôts sur les sociétés, il nous semble que, compte tenu des niveaux d'imposition et de la divergence entre les taux qui s'appliquent à différents types d'entreprises, il faudrait réduire appréciablement le taux d'imposition des sociétés et le rendre identique pour tous les secteurs. Comme corollaire, nous estimons qu'il faudrait grandement limiter les dépenses et les concessions fiscales. Il devrait exister un lien raisonnable entre les taux d'imposition des sociétés et des particuliers. Nous avons par ailleurs fait valoir l'opportunité d'appliquer aux petites entreprises un taux d'imposition spécial inférieur.

Nous avons aussi examiné en détail la question de l'impôt sur les transactions, en raison de ses conséquences très importantes, notamment en ce qui concerne notre secteur. C'est d'ailleurs sur ce dossier que nous faisons porter le gros de nos efforts pendant nos discussions avec le ministre des Finances et les fonctionnaires de son ministère.

Nos membres conviennent que la taxe fédérale à la fabrication comporte beaucoup d'anomalies qu'il faut absolument corriger. Mais nous ne pensons pas qu'un impôt de transaction conçu de manière à être invisible soit la solution. Ce genre de taxe perturbera, à notre avis, les structures d'établissement des prix et nuira tout particulièrement aux entreprises les plus petites et les plus vulnérables des secteurs hautement concurrentiels comme celui du commerce de détail.

Il faut aussi se rappeler que cela aura pour effet d'augmenter le fardeau fiscal des sociétés et des consommateurs qui se trouvent aux extrémités du pays. Nous faisons une distinction entre d'une part la taxe à la fabrication et la taxe à la valeur ajoutée et d'autre part la taxe de transaction invisible, cette dernière s'appliquant à la marge bénéficiaire brute d'une entreprise, indépendamment des articles ou des services vendus. Une taxe de transaction cachée s'applique, si nous comprenons bien, comme des frais généraux, et l'aptitude d'une société à la répercuter sur sa clientèle dépendra des débouchés et du degré de concurrence qui existe. Il se peut que certaines sociétés ne puissent jamais répercuter toute la taxe...

Le président: Pourquoi?

M. McKichan: Parce que selon nous, monsieur le président, dans un marché concurrentiel...

Le président: Croyez-vous que certaines entreprises soient meilleures que d'autres et qu'elles soient capables de répercuter cette taxe tandis que d'autres ne le pourront pas?

M. de Jong: J'invoque le Règlement, monsieur le président. Je me demande si le témoin pourrait poursuivre, pour que nous puissions ensuite l'interroger.

Le président: Allez-y.

[Texte]

Mr. McKichan: Okay. I will come back, if I may, to that point, Mr. Chairman.

Some companies may never be in a position to pass on... The point we were making, Mr. Chairman, was that a company that has say only a few merchandise lines may find that these particular lines are used as a target for competitive pressures by a company with a large number of lines, which can elect to take its tax payment on other lines and direct its competitive forces against these particular lines. The cost becomes a cost just like rent, which you pass on to the extent you can, but you may not be able to pass it all on.

• 1945

We argue that the complications and potential discrimination inherent in an invisible business transfer of tax argue strongly in favour of a visible tax added onto the price of all commodities and services purchased by the final consumer. We set out the characteristics we believe the new tax should have. First, it should be based on domestic sales and be applied at each stage in the production marketing chain so that the tax is fully exposed as an element of the actual purchase price and the final stage in selling price to the consumer. Second, domestic products and imports should be treated equally, and the tax owed at earlier stages during production and distribution should be credited against the tax owed at the next stage. The tax we recognize should be as broadly based as possible, but the regional and demographic impact of the inclusion of the basic necessities of life—such as food—should, we believe, be most carefully examined.

We note the design and impact of a tax credit for lower income Canadians to compensate for the higher tax burden resulting from an expanded transaction tax would appear to be complex and uncertain. Once the design of a tax is approved by Parliament, we believe there should be a relatively long phase-in period or delay to permit large and small companies and customers to adjust to both the calculations and the incidence of the tax. We recommend a period of two years from the date of royal assent.

The payment of the tax should be based—to the extent possible—on books of accounts, invoices, and other documents already kept by businesses. We also believe some flexibility in the method of payment by instalment should be reflected in the law.

Mr. Chairman, that concludes our summary of our paper. We shall be happy to respond to your questions.

The Chairman: I have not done this for a while, so I am going to start off.

First of all, why do you say, for example, that food should somehow be excluded when the statistics indicate that the rich buy more tax-free food than the poor do by a long shot? In

[Traduction]

M. McKichan: D'accord. Je reviendrai, si je le puis, monsieur le président, à ce point.

Certaines sociétés seront peut-être en mesure de répercuter cette taxe... Ce que nous avons essayé de faire valoir, monsieur le président, c'est qu'une société qui n'offre par exemple que quelques gammes de produits peut s'apercevoir que celles-ci sont la cible de la concurrence exercée par une société qui offre davantage de gammes et qui peut choisir de prélever ses versements d'impôt sur d'autres gammes et d'axer ses efforts de concurrence sur les premières. Il s'agit alors d'un coût, tout comme un loyer, que l'on essaie de faire absorber par la clientèle, dans la mesure du possible, mais cela n'est pas toujours possible.

A notre avis, les complications et la discrimination inhérente à une taxe de transaction invisible font plutôt valoir l'opportunité d'appliquer une taxe visible ajoutée au prix de toutes les marchandises et de tous les services qu'achète le consommateur. Nous avons énoncé les caractéristiques que cette nouvelle taxe devrait selon nous présenter. Premièrement, elle devrait être basée sur les ventes intérieures et s'appliquer à chaque étape de la chaîne de production et de commercialisation afin d'être un élément du prix d'achat réel et le stade final du prix de vente exigé du consommateur. Deuxièmement, les produits intérieurs et importés devraient être traités également, et la taxe due aux stades antérieurs de la production et de la distribution devrait être portée au crédit de la taxe due au stade suivant. L'assiette de la taxe que nous envisageons doit être aussi vaste que possible, bien qu'il faille évidemment tenir dûment compte des conséquences régionales et démographiques en ce qui concerne les nécessités de la vie, comme les aliments.

Il semble que la conception et l'impact d'un crédit d'impôt accordé aux Canadiens à faible revenu pour compenser le fardeau fiscal accru résultant d'une taxe de transaction soient complexes et incertains. Lorsque le Parlement aura approuvé la conception de cette taxe, nous croyons qu'il faudra prévoir une période ou un délai d'adoption progressif assez long pour permettre aux sociétés, petites et grandes, et aux clients de s'adapter aux calculs et aux retombées de la taxe. Nous recommandons même une période de deux ans de la date de la sanction royale.

Le versement de la taxe devrait, dans toute la mesure du possible être basé sur les livres comptables, factures et autres documents que tiennent déjà les entreprises. Nous croyons également que la loi doit prévoir une certaine souplesse quant au mode de paiement par acomptes provisionnels.

Monsieur le président, cela conclut le résumé de notre mémoire. Nous nous ferons un plaisir de répondre à vos questions.

Le président: Je n'ai pas fait cela depuis assez longtemps, par conséquent je vais donner le coup d'envoi.

Premièrement, pourquoi dites-vous que les aliments devraient en quelque sorte être exclus puisque d'après les statistiques, les riches achètent plus d'aliments exempts

[Text]

other words, the present exclusion of food benefits the relatively well-off, as opposed to the relatively poor. You know steak costs more than hamburger, caviar costs more than tripe.

Mr. McKichan: I should first of all say, Mr. Chairman, we are not dogmatic on that point. We are saying the matter has to be very carefully looked at—

The Chairman: I do not know why you would be so adamant in favour of protecting the rich. I just wonder about this. Is it the object of the Retail Council of Canada to protect the rich? Is that what you are really trying to do?

Mr. McKichan: First of all, we are not being dogmatic on that point. We are saying simply it has to be very carefully studied—

The Chairman: The next thing is you said you do not want the BTT, but you would like all the tax at retail level. Suppose we put a 9% federal tax, and then we have a 7%, in Ontario, retail tax. Which do you think should go first, the 9%? Then you calculate it out and add that to the price, and then put 7% on top of the price? Which way would you like to have it?

Do you think the girl at the counter in Eaton's, for example...? I would like to hear from the Eaton's people how they would like to organize that. This is exactly your proposal that the federal tax should go first at the retail level and be totally displayed. Suppose it is at 8% or 7% or 9%, I do not care which rate it is, it presumably goes first. Would you calculate and tell me how you are going to do it? How is your girl at the counter going to do it and follow this brief?

Mr. Dan Knechtel (Chairman, Tax Committee, Retail Council of Canada): First of all, that is going to depend on how this arrangement is worked out between the federal government and the provincial—

The Chairman: It is going to be separate and complete. We are going to put our tax on and the province is going to put its tax on the top of the federal tax, the way it is right now. Why not have it all displayed, out front?

Mr. Knechtel: The simplest procedure, of course, for the two taxes to be combined—

The Chairman: No, no, they will be separate.

Mr. Patrick Robert (Vice-President, Provigo Inc.): Are you asking what would be the ideal for us? The ideal for us would be just to have one single-rate tax.

The Chairman: Then let us put it this way. You are going to advertise your goods at... A good comes in at \$10.

Mr. Robert: Yes, before tax.

The Chairman: Okay, and the total of the tax rate is 14%.

Mr. Robert: Yes, that is—

[Translation]

d'impôt que les pauvres? Autrement dit, l'exclusion actuelle des aliments avantage les personnes relativement nanties par rapport aux pauvres. Vous savez que le steak coûte plus cher que la viande hachée, le caviar, plus que la tripe.

M. McKichan: Permettez-moi tout d'abord de dire que nous ne sommes aucunement dogmatiques sur ce point. Nous affirmons tout simplement que cette question doit être étudiée attentivement...

Le président: Je ne sais pas pourquoi vous tenez tant à protéger les riches. Je me le demande, c'est tout. Le Conseil canadien du commerce de détail a-t-il pour objet de protéger les riches? Est-ce vraiment là ce que vous essayez de faire?

M. McKichan: Premièrement, nous ne sommes pas dogmatiques sur ce point. Nous disons tout simplement qu'il faut étudier cela attentivement.

Le président: Vous avez ensuite affirmé que vous ne vouliez pas d'une taxe de transaction, mais que vous vouliez que toute la taxe s'applique au niveau du détail. Supposons que nous ayons une taxe fédérale de 9 p. 100, puis, il y a, en Ontario, une taxe au détail de 7 p. 100. Laquelle des deux passerait en premier, à votre avis, celle de 9 p. 100? Est-ce qu'il s'agirait de l'enlever, d'ajouter cela au prix, puis d'ajouter en plus le 7 p. 100? Laquelle des deux solutions vous convient le mieux?

Pensez-vous que la vendeuse, chez Eaton's, par exemple...? J'aimerais bien savoir comment les gens, chez Eaton, organiseraient cela. Vous proposez que la taxe fédérale passe en premier, au niveau du détail, et soit bien affichée. Qu'elle soit de 8, de 7 ou de 9 p. 100, peu importe, elle doit sembler-t-il passer en premier. Comment calculeriez-vous cela? Comment la vendeuse, au comptoir, va-t-elle procéder, d'après votre mémoire?

M. Dan Knechtel (président, comité—impôts, Conseil canadien du commerce de détail): Premièrement, cela dépendra de l'entente à laquelle parviendront le gouvernement fédéral et les provinces...

Le président: Cela va être distinct et complet. Nous allons appliquer notre taxe et la province va ajouter la sienne, comme cela se fait actuellement. Pourquoi est-ce que les deux taxes ne seraient pas clairement affichées?

M. Knechtel: La méthode la plus simple, évidemment, serait de combiner les deux taxes...

Le président: Non, non, elles seront séparées.

M. Patrick Robert (vice-président Provigo Inc.): Nous demandez-vous ce qui serait l'idéal pour nous? L'idéal, pour nous, serait de n'avoir qu'une seule taxe à taux unique.

Le président: Posons le problème ainsi. Vous allez annoncer votre marchandise à... Vous achetez un article à 10 \$.

M. Robert: Oui, avant la taxe.

Le président: Oui, avant la taxe. D'accord et le total de la taxe est 14 p. 100.

M. Robert: Oui, c'est...

[Texte]

• 1950

The Chairman: I mean, is that not lovely? You can put \$10 on a sign and you say to the lady you have to pay \$11.40.

Mr. Robert: That is correct.

The Chairman: Is that not almost like total misrepresentation?

Mr. Robert: No, it is not.

The Chairman: Do you think that, is the way she would like to see it?

Mr. Knechtel: In what sense is it misrepresentation? Does that not give her a better idea of the true cost of government?

The Chairman: Do you think you really would like to do that? In other words, every transaction should have the tax attached to it?

Mr. McKichan: Yes.

Mr. Robert: It is the basic principle of accountability of the taxes that are put by the government. The consumer—

The Chairman: And that would of course reduce your overhead and make it easier for you.

Mr. Robert: No. The consumer will really see what is the price of the goods and how much he has to pay for the goods and how much he has to pay for the government for the general services.

The Chairman: It would be easier if we made a deal with the provinces to get rid of your retail sales tax and put it in with the BTT.

Mr. McKichan: Yes. In fact, we recommend it.

The Chairman: Then it would be hidden.

A witness: No, no.

The Chairman: Then you could advertise your goods as including provincial and federal tax.

Mr. McKichan: You would advertise your goods and say "plus federal and provincial tax".

The Chairman: But you really think it should be all plus tax, instead of including tax?

Mr. McKichan: Yes.

The Chairman: You think that is the easiest way to do it?

Mr. McKichan: Yes.

The Chairman: And you would like that?

Mr. McKichan: Yes.

Mr. Robert: Providing you will have just a single rate. We do not know if the business transfer tax will be just one rate applied across all the goods and services or if we will have several rates. I do not know.

[Traduction]

Le président: N'est-ce pas merveilleux? Vous affichez comme prix 10\$, puis vous dites à une cliente qu'elle doit vous payer 11,40\$.

M. Robert: Exactement.

Le président: Est-ce qu'il ne s'agit pas là d'une fausse représentation?

M. Robert: Non, absolument pas.

Le président: Croyez-vous que la cliente voudrait voir cela ainsi?

M. Knechtel: S'agit-il en ce sens d'une fausse représentation? Est-ce que cela ne lui donne pas une meilleure idée de la part qui revient effectivement au gouvernement?

Le président: Est-ce que vous aimeriez vraiment voir cela ainsi? Autrement dit, la taxe serait associée à toute transaction?

M. McKichan: Oui.

M. Robert: Il s'agit là du principe fondamental de la responsabilité pour les taxes que défend le gouvernement. Le consommateur...

Le président: Et cela réduirait évidemment vos frais généraux et vous simplifierait la tâche.

M. Robert: Non. Le consommateur pourra voir le prix réel des articles, le montant qu'il doit payer et la somme qu'il doit verser au gouvernement pour services généraux.

Le président: Il serait plus simple pour nous de conclure un marché avec les provinces en vue de l'élimination de la taxe de vente, qui pourrait être incluse dans la taxe de transaction.

M. McKichan: Oui. En fait, c'est ce que nous recommandons.

Le président: Cela serait alors caché.

Un témoin: Non, non.

Le président: Il vous faudrait alors annoncer vos prix avec taxes fédérale et provinciale incluses.

M. McKichan: Il faudrait annoncer les marchandises et dire «taxes fédérale et provinciale en sus».

Le président: Croyez-vous que dans tous les cas la taxe serait en sus, plutôt que d'être incluse?

M. McKichan: Oui.

Le président: Croyez-vous que ce soit là la façon la plus simple de procéder?

M. McKichan: Oui.

Le président: Et est-ce que cela vous conviendrait?

M. McKichan: Oui.

M. Robert: À condition qu'il n'y ait qu'un seul taux. Nous ne savons pas, en ce qui concerne la taxe de transaction, s'il y aura un seul taux s'appliquant à tous les biens et services ou s'il y en aura plusieurs. Je ne sais pas.

[Text]

The Chairman: Well let us get down to that. Your retailers sell goods that by and large are subject to federal sales tax, so by and large you are subject to 12% at the manufacturer's level and subject to the mark-up and the cost of money. You buy it either from a manufacturer or you buy it from a wholesaler, but it is included in your price.

When you add that included cost in your price and collect all that revenue at the source, do you really think that is easier for you? Right now you do not worry about a manufacturer's sales tax, because you buy the goods including the tax.

Mr. McKichan: We have worked this paper on the basis, Mr. Chairman, that the manufacturer's tax is going to go because it—

The Chairman: Why would it go? Right now we have a nice federal hidden tax. We do not get blamed for it by most people; most people do not believe we charge anything. Now you are asking the federal government to get rid of a nice quiet under-the-table tax that really does not work very well and is very discriminatory, as you know, and hurts exports and benefits importers and all sorts of things, but we collect our money—we are collecting more money this year, 35% more money this year than last year or whatever. It is highly profitable, and you are asking us to put that up front so that everybody will hate us.

Can you see the political sense in putting that tax up front? If you were in my shoes advising a Minister, would you advise him to put that tax up front rather than keep that nice hidden quiet tax that nobody sees?

Mr. McKichan: First of all, Mr. Chairman, I guess we should point out that we are not pressing for the abandonment of the manufacturer's sales tax, but as good corporate citizens we recognize that tax has many flaws and that it damages some sectors of the manufacturing community, particularly those who are in competition with imports.

The Chairman: Is it fair to say that the tax absolutely discourages manufacturing in Canada and absolutely helps importers and absolutely discourages exporters because you have to pass on things into the export price that cascade through into the system?

Now, having realized the manufacturer's sales tax is a disaster, do you think the federal government would really want to have an open, disclosed tax at the retail level? Do you really think your own retailers would want to see a tax at the sales counter at 15%?

Mr. McKichan: Going by the model of New Zealand, Mr. Chairman, which—

The Chairman: New Zealand keeps it under the table.

Mr. McKichan: As we understand it, Mr. Chairman, it gives the option to the retailer either to disclose it or not disclose it.

[Translation]

Le président: Voyons cela. Vos détaillants vendent des biens qui, en général, sont assujettis à la taxe de vente fédérale, de sorte que, d'une manière générale, vous êtes assujettis à la taxe à la fabrication de 12 p. 100 ainsi qu'aux majorations et au loyer de l'argent. Vous achetez ces biens d'un fabricant ou d'un grossiste, mais cette taxe est incluse dans votre prix.

Si vous ajoutez ce coût inclus à votre prix et percevez tous les revenus à la source, est-ce que cela est vraiment plus facile pour vous? À l'heure actuelle, vous ne vous préoccupez pas de la taxe de vent à la fabrication, puisque cela est inclus dans les biens que vous achetez.

M. McKichan: Nous avons rédigé ce mémoire, monsieur le président, en nous fondant sur le fait que la taxe à la fabrication allait être supprimée parce que...

Le président: Pourquoi serait-elle supprimée? Nous avons actuellement une taxe fédérale cachée. La plupart des gens ne nous en tiennent pas rigueur, et ils s'imaginent que nous n'imposons rien. Vous nous demandez maintenant d'éliminer cette taxe camouflée, qui ne donne pas de très bons résultats et qui est très discriminatoire, comme vous le savez, et qui nuit aux exportations et aux bénéfices des importateurs et qui a une foule d'autres conséquences du genre. Mais cela nous permet de percevoir des fonds—nous percevons cette année plus de fonds, 35 p. 100 de plus cette année que l'an dernier. Cela est donc très rentable, mais vous nous demandez d'afficher cela, et tous les Canadiens vont nous en tenir rigueur.

Croyez-vous qu'il serait justifié, sur le plan politique, d'afficher clairement cette taxe? Si vous étiez à ma place, si vous deviez conseiller un ministre, lui diriez-vous d'afficher clairement cette taxe plutôt que de la garder cachée pour que personne ne s'en aperçoive?

M. McKichan: Premièrement, monsieur le président, nous devons bien faire valoir, je pense, que nous ne préconisons pas l'abandon de la taxe de vente à la fabrication, mais notre sens civique nous dit que cette taxe comporte beaucoup de défauts et qu'elle nuit à certains éléments du secteur de la fabrication, spécialement ceux qui doivent faire concurrence aux importations.

Le président: Est-il juste de dire que la taxe défavorise manifestement la fabrication au Canada, qu'elle aide clairement les importateurs et qu'elle défavorise de toute évidence les exportateurs puisqu'elle doit figurer dans le prix à l'exportation qui cascade dans le système?

Tout en étant conscient du fait que la taxe à la fabrication a des conséquences désastreuses, croyez-vous que le gouvernement fédéral serait en faveur d'appliquer une taxe claire et visible au niveau du détail? Et croyez-vous même que vos propres détaillants seraient en faveur d'appliquer, au comptoir, une taxe de 15 p. 100?

M. McKichan: Si l'on se fonde sur le modèle de la Nouvelle-Zélande, monsieur le président, qui...

Le président: En Nouvelle-Zélande, cela est camouflé.

M. McKichan: À notre avis, monsieur le président, le détaillant peut choisir de divulguer ou de ne pas divulguer la taxe.

[Texte]

The Chairman: Yes, I understand he completely keeps it under the table. I think what you are saying is—

Mr. McKichan: No. That is not our position.

• 1955

The Chairman: You are arguing for what I think we ought to do, which is to go down to New Zealand and take a look.

Some hon. members: Oh, oh!

The Chairman: A number of my members have suggested a trip to New Zealand, and I thank you very much for authorizing that. If you would like to make the motion, I am sure Mr. Wilson would second it.

Mr. McKichan: Mr. Chairman, as we understand it the majority of New Zealand retailers . . .

Mr. de Jong: Are you guys getting so desperate that you figure you are going to be out of power and you are going to need a trip to New Zealand anyway?

The Chairman: It is a long way away yet, Simon.

Mr. de Jong: Only another two years.

Mr. McKichan: As we understand it, Mr. Chairman, the majority of the retailers in New Zealand are in fact exposing the tax, and we believe that if an option were given in Canada the same thing would happen. But we suggest that it not be optional. We suggest it be mandatory, because we think it is fair to the industry and fair to the consumer to expose the tax.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. I would like to start also with this consumption tax, business transfer tax, whatever one chooses to call it. I also happen to like the idea of such a tax being visible, but I wonder if one really needs to have a situation where on every cash register you see it posted that a certain level of tax is being added to all purchases. Or do you think that if this tax were in place it is possible the level of community knowledge would be such that everyone would know that a certain 5% or whatever would have to be factored into everything one buys?

Mr. McKichan: I think there would be less widespread public knowledge if the tax were not exposed. But that is not our chief motive. Our chief motive is to attempt to preserve neutrality in the competitive marketplace. We fear that without exposure the smaller companies which have a narrower product base would be discriminated against and it would be much more unpredictable as to whether or not they would be able to recover the tax.

Miss Nicholson: Thank you. Now the next question is the notion of where this kind of sales tax or consumption tax, BTT, whatever it is called, fits in. I believe your brief would say use it to replace the federal manufacturers sales tax, which there really seems to be a lot of dissatisfaction with—it seems to distort the cost structure—so you are proposing to use a different kind of sales tax to replace that, but not as a general revenue producer. Are you arriving at this as a sort of ideological position, that you do not want to give the government a

[Traduction]

Le président: Oui, je crois savoir qu'il la cache. Si je comprends bien ce que vous dites . . .

M. McKichan: Non. Cela n'est pas notre position.

Le président: D'après vous, il nous faudrait aller examiner la situation en Nouvelle-Zélande.

Des voix: Oh, oh!

Le président: Plusieurs membres du Comité ont suggéré un voyage en Nouvelle-Zélande, et je les remercie d'autoriser cela. J'aimerais bien proposer la motion, je suis certain que M. Wilson l'appuierait.

M. McKichan: Monsieur le président, à notre avis, la plupart des détaillants néo-zélandais . . .

M. de Jong: Est-ce que vous êtes découragé au point de croire que vous allez perdre le pouvoir et que vous allez avoir besoin d'un voyage en Nouvelle-Zélande de toute façon?

Le président: Ce n'est pas pour demain, Simon.

M. de Jong: Mais pour dans deux ans.

M. McKichan: Si nous comprenons bien, monsieur le président, la plupart des détaillants néo-zélandais affichent la taxe, et nous croyons que si les détaillants canadiens avaient le choix, ils feraient de même. Mais nous proposons que cela ne soit pas facultatif. Nous croyons plutôt que cela doit être obligatoire, parce que nous pensons qu'il est juste, et pour l'industrie et pour le consommateur, d'afficher la taxe.

Le président: Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président. J'aimerais tout d'abord examiner la question de la taxe à la consommation, de la taxe de transaction, qu'on l'appelle comme on voudra. Je suis moi aussi en faveur de rendre cette taxe bien visible, mais je me demande s'il est vraiment nécessaire de l'afficher, à toutes les caisses enregistreuses, pour que le client voit quel pourcentage de taxe est ajouté à ses achats. Ne croyez-vous pas que si cette taxe était en place, la collectivité serait sensibilisée au point que chacun saurait qu'un certain pourcentage, par exemple 5 p. 100, est inclus dans tout achat?

M. McKichan: Je pense que le public y serait moins sensibilisé si la taxe n'était pas affichée. Ce n'est pas là notre principal but. Notre but principal est de tenter d'assurer la neutralité dans un marché concurrentiel. Nous craignons que, sans cet affichage, les petites sociétés qui offrent une gamme de produits réduite ne soient victimes de discrimination et qu'il ne soit éventuellement difficile pour elles de récupérer la taxe.

Mme Nicholson: Merci. Je voudrais également savoir où entre en jeu cette taxe de vente, cette taxe à la consommation, cette taxe de transaction, qu'on l'appelle comme on voudra. D'après votre mémoire, elle devrait remplacer la taxe de vente fédérale à la fabrication, qui suscite, il me semble, beaucoup de mécontentement—et c'est pourquoi vous proposez une taxe de vente différente pour remplacer celle-là, mais non pas comme source générale de recettes. Est-ce que cette proposition découle en quelque sorte de votre position idéologique, à savoir

[Text]

licence to grow? Or have you more specific reasons for feeling the taxes should be divided in some other way?

Mr. McKichan: I should say first, Mr. Chairman, and to you, Miss Nicholson, that we are not being dogmatic as to whether the tax should just exactly replace the manufacturers sales tax. What we are saying is that we do not think there should be a massive shift to consumption taxes, because of their regressive nature. Although it is contemplated that there be a tax reimbursement, we are sceptical as to the efficiency of that type of reimbursement and the effect it would actually have on spending patterns of particularly low income consumers.

We think the best value you can give a consumer is the lowest possible price at the point of purchase, because then it is certain and you know what happens to the saving. We are doubtful about engaging in any massive transfer from the personal tax to the commodity tax, although we recognize there may be some.

Miss Nicholson: Thank you. It has been said, of course, that the way to counter the regressive aspect of consumption tax is with some kind of tax credit, but then that comes perhaps a year after the event. In the meantime, for a low income person something like a 5% jump in the CPI in one month could be very painful. Is this why you are suggesting phasing it in over two years, or were there other reasons for that?

• 2000

Mr. McKichan: The reason for an extended notice period, as it were, is to allow the trades to adjust for this rather significant change on the basis of taxation and to make sure nobody is caught unprepared. There will have to be some delay because of the inventory flow-through effect. However, most of it is in terms of the preparation for the introduction of the tax and the training which has to be done, the conversion of cash registers perhaps, and all the other incidentals connected with the change.

Miss Nicholson: Do you have any suggestion for some way to counter the regressive aspects more efficiently than the low-income person being able to get a sales tax credit a year later, after they have experienced the pain?

Mr. McKichan: The other possible means of looking around this is to have exemptions, but we are opposed to very massive exemptions, because it seriously distorts the impact of the tax and of course increases the costs of collection very substantially.

Mr. Knechtel: Perhaps I could add something. The business transfer tax or value-added tax was not an idea that originated with the Retail Council of Canada. Strong rumour has it that the government is proposing to include such a tax in their tax reform package. We have seen quite a few comments in the

[Translation]

que vous ne voulez pas donner au gouvernement la possibilité de croître? Ou est-ce pour d'autres raisons plus précises que vous préconisez une répartition différente des taxes?

M. McKichan: Je dois tout d'abord dire, monsieur le président et mademoiselle Nicholson, que nous ne voulons pas être dogmatiques et dire que la taxe doit remplacer exactement la taxe de vente à la fabrication. Nous essayons plutôt de faire valoir que l'on ne doit pas opter massivement pour des taxes à la consommation, étant donné leur nature régressive. Bien que l'on envisage un remboursement d'impôt, nous nourrissons des doutes quant à l'efficacité de ce genre de remboursement et aux répercussions que cela aurait sur les habitudes de consommation, spécialement des personnes à faible revenu.

Le mieux que l'on puisse faire, pour un consommateur, est de lui offrir le plus faible prix possible au point d'achat, puisqu'alors, cela est certain et l'on sait ce qu'il advient de l'économie réalisée. Nous mettons en doute l'opportunité de faire un transfert massif de l'impôt personnel à une taxe sur les produits, mais nous sommes conscients du fait qu'il y aura peut-être un certain transfert.

Mme Nicholson: Merci. L'on a dit, bien sûr, qu'une façon de compenser l'aspect régressif d'une taxe à la consommation est d'accorder un crédit d'impôt quelconque, mais cela ne se produit bien sûr qu'un an après. Entre temps, surtout pour une personne à faible revenu, une hausse de 5 p. 100 de l'IPC, en un mois, peut être très pénible. C'est pour cela que vous proposez d'étaler la mise en application de cette mesure sur deux ans, ou y a-t-il d'autres raisons qui vous incitent à suggérer cela?

M. McKichan: Nous recommandons une période de préavis prolongée, en quelque sorte, pour permettre aux commerces de s'adapter à cette modification assez importante de l'assiette de l'impôt et pour garantir que personne ne soit pris à l'improviste. Il faudra nécessairement prévoir un certain délai à cause de l'effet de transfert sur les stocks. Mais il s'agit surtout de permettre aux intéressés de se préparer à l'introduction de cette taxe, d'assurer la formation nécessaire, de convertir éventuellement les caisses enregistreuses, de prendre toutes les autres mesures qui s'imposent.

Mme Nicholson: Pour compenser les retombées négatives, auriez-vous d'autres mesures à suggérer qui seraient plus efficaces que le versement d'un crédit d'impôt à une personne à faible revenu un an plus tard, c'est-à-dire un an après avoir été obligée de verser la taxe?

M. McKichan: L'autre solution possible serait des exemptions, mais nous nous opposons à l'application d'exemptions massives, parce que cela déformerait grandement l'effet de la taxe, tout en augmentant de façon appréciable les frais de perception.

M. Knechtel: Permettez-moi d'ajouter un point. Ce n'est pas le Conseil canadien du commerce de détail qui a proposé une taxe de transaction ou une taxe à la valeur ajoutée. Le bruit court que le gouvernement envisage d'inclure une taxe du genre dans sa réforme fiscale. Nous avons lu plusieurs

[Texte]

paper, and there have been various discussions held with Finance officials. We believe that if this tax is to become a part of the fabric of the tax situation in this country, it should be brought in on a basis whereby we feel it can be collected easily and openly.

I just want to make it very clear that a valued-added tax is not something the Retail Council of Canada is bringing forward. We are making comments on what we believe is being proposed in that area, and we want to see that it is brought in in a manner which will be what we would consider suitable.

The Chairman: A number of your recommendations and studies indicate that almost a VAT would be preferable to a BTT, in the sense that you like to have an open declaration of tax at every stage of production, which would be invoice-specific, as opposed to a tax that is across the board.

It seems to me that an invoice-specific tax adds enormously to the overhead cost of a manufacturer, warehouse person, retailer, or what have you. I was really wondering why you thought that was better than something that was really total purchases, less total sales, times tax rate.

Mr. Knechtel: Perhaps you touched on the idea in one of your earlier questions to me about adding it at the cash-register level. As you know, in all provinces except Alberta, we already collect a tax at the cash-register level, and depending on how a federal business transfer or a value-added tax were collected . . . if it were added in on the same items, it would just be a question of a different rate going into the register. The register is—

The Chairman: It would not be too bad, but if you could not combine the rate, you would be in trouble, would you not?

Mr. Knechtel: Not in trouble. It would make it a little more difficult, but your registers now can be—

The Chairman: What about situations where we would tax things the province would not tax, and the province would tax things we would not tax?

Mr. Knechtel: That would add a fair bit of complication, but it can still be done with the type of registers you have now. There is an override key on the registers as they exist now, so that if the items are all taxed the register automatically makes the calculation of the provincial tax. If it is an exempt item there has to be an override key pressed in order not to have the item taxed. So presumably you would have to program the register to include both the federal and the provincial tax. In some cases the federal would be calculated automatically.

[Traduction]

commentaires à ce sujet dans les journaux et il s'est tenu diverses discussions avec des hauts fonctionnaires des Finances. Si cette taxe est appelée à faire partie du régime fiscal du Canada, nous estimons qu'elle doit s'appliquer de telle manière à pouvoir être perçue facilement et ouvertement.

Je veux tout simplement faire clairement valoir que ce n'est pas le Conseil canadien du commerce de détail qui a proposé une taxe à la valeur ajoutée. Nous faisons tout simplement des commentaires sur une mesure qui, à notre avis, est envisagée dans ce domaine, et nous voulons nous assurer qu'elle s'applique d'une manière que nous pourrions considérer comme appropriée.

Le président: D'après plusieurs de vos études et recommandations, un TVA serait presque préférable à une taxe de transaction puisque cela permettrait de déclarer ouvertement la taxe à chaque stade de la production, de la lier à chaque facture, plutôt que d'avoir une taxe générale.

Il me semble que le fait d'avoir une taxe pour chaque facture fait augmenter considérablement les frais généraux d'un fabricant, d'un grossiste, d'un détaillant, et ainsi de suite. J'aimerais savoir pourquoi vous estimez cela préférable au fait de prendre le total des achats, moins le total des ventes, et de la multiplier par le taux d'impôt.

M. Knechtel: Vous avez peut-être touché à ce point dans une de vos questions antérieures où vous avez parlé d'ajouter cela à la caisse enregistreuse. Vous le savez, dans toutes les provinces sauf l'Alberta, nous prélevons déjà une taxe à la caisse enregistreuse, et, compte tenu de la façon dont une taxe de transaction ou une taxe à la valeur ajoutée fédérale serait prélevée . . . si elle était ajoutée aux mêmes articles, il s'agirait tout simplement d'appliquer un taux différent à la caisse enregistreuse. Celle-ci . . .

Le président: Cela ne serait pas trop mal, mais si vous ne pouviez combiner le taux, vous auriez des problèmes, n'est-ce pas?

M. Knechtel: Nous n'aurions pas de problème. Cela serait tout simplement un peu plus difficile, mais les caisses enregistreuses peuvent maintenant . . .

Le président: Et qu'arriverait-il dans les cas où nous appliquerions une taxe sur des biens que les provinces n'imposent pas, ou l'inverse?

M. Knechtel: Cela compliquerait un peu les choses, mais cela n'est pas impossible à faire, compte tenu des caisses enregistreuses que l'on fabrique actuellement. Celles-ci ont un interrupteur de dérogation, de sorte que si la taxe s'applique à tous les articles, la caisse calcule automatiquement le montant de la taxe provinciale. Si un article est exempté, il faut appuyer sur cet interrupteur de dérogation pour ne pas que la taxe s'y applique. Il faudrait donc vraisemblablement programmer la caisse enregistreuse pour inclure les taxes fédérales et provinciales. Dans certains cas, la taxe fédérale serait calculée automatiquement.

[Text]

• 2005

The Chairman: This does not sell very much in the way of groceries at the present time.

Mr. Knechtel: Not as much as we used to.

The Chairman: But as you can appreciate, when you get into groceries you wind up with a preponderance of food that is not taxed. But you wind up with a heck of a lot of items subject to retail sales tax.

The proposal here, the suggestion on BTT, is across-the-board tax, which includes everything without any exemptions. What would your view be? Would you believe that a sales tax would be better off across the board without exemptions, or do you think we should have exemptions of a political nature, which exist in retail sales taxes and indeed in the federal sales tax?

Mr. Knechtel: The fewer exemptions the better.

The Chairman: In other words, collect it at the retail level. Have no exemptions.

Mr. Knechtel: That is the simplest.

The Chairman: Then combine it with a provincial rate. That is the sales tax.

Mr. McKichan: We have had some discussions so far with some of the provinces, but we have found unexpected interest in moving to a common rate with the federal government.

Mr. de Jong: That is the type of question I want to be asking here.

The Chairman: Is this a supplementary?

Mr. de Jong: Yes.

The Chairman: Okay.

Mr. de Jong: What sorts of discussions have you been having with the federal government and with the provinces? I would assume if the federal government was serious about introducing a tax of this nature they would be talking to you.

Mr. McKichan: We have had discussions with the Department of Finance, and they are ongoing. We recently have been talking to the provincial governments, and they have expressed an interest in looking at a common base.

Mr. de Jong: If it was going to be wedded in terms of a provincial-federal tax, conceivably the rates could vary from province to province. But you would still need an invoice-specific tax if you are going to wed it to the provincial ones.

Mr. McKichan: We believe we can see a tax evolve. You could call it a business transfer tax or a value added tax. It would still have some of the elements of the business transfer tax as they have been described to us. Yet it would not rely in detail on the production of invoices. They could be calculated so far as liability is concerned from the books of the company, but it could be exposed at the cash register. We are locked in discussions with Finance on that. But we believe there is a possibility of that kind of tax evolving.

[Translation]

Le président: Cela n'est plus tellement utilisé dans les magasins d'alimentation.

M. Knechtel: Pas autant qu'avant.

Le président: Mais, comme vous le savez, dans le cas des magasins d'alimentation, il se vend surtout des aliments qui ne sont pas imposés. Par contre, l'on se retrouve avec une foule d'articles auxquels s'applique la taxe de vente au détail.

La suggestion qui a été faite au sujet d'une taxe de transaction est d'appliquer une taxe générale, c'est-à-dire sans exception. Qu'en pensez-vous? Croyez-vous qu'il serait préférable d'appliquer une taxe de vente générale sans exception, ou croyez-vous que nous devrions avoir des exceptions de nature politique, si interviennent dans le cadre de la taxe de vente au détail et même de la taxe de vente fédérale?

M. Knechtel: Moins il y a d'exceptions, mieux c'est.

Le président: Autrement dit, il faudrait percevoir la taxe au détail et ne pas avoir d'exception.

M. Knechtel: C'est le moyen le plus simple.

Le président: Puis cela pourrait être combiné à la taxe provinciale. C'est-à-dire la taxe de vente.

M. McKichan: Nous avons discuté avec certaines provinces, et elles se sont montrées, contrairement à ce que nous nous attendions, intéressées à avoir un taux commun avec le gouvernement fédéral.

M. de Jong: C'est le genre de question que je voudrais poser.

Le président: Posez-vous une question supplémentaire?

M. de Jong: Oui.

Le président: D'accord.

M. de Jong: Quel genre de discussions avez-vous eues avec le gouvernement fédéral et avec les provinces? Je pense que si le gouvernement fédéral voulait réellement mettre en application une taxe de cette nature, il discuterait avec vous.

M. McKichan: Nous avons eu des discussions avec le ministère des Finances, et elles se poursuivent. Nous avons récemment discuté avec les gouvernements provinciaux, qui se sont dits intéressés à examiner la possibilité d'une assiette commune.

M. de Jong: S'il doit y avoir une taxe jumelée fédérale-provinciale, je suppose que le taux varierait d'une province à l'autre. Mais il faudrait néanmoins avoir une taxe pour chaque facture pour la jumeler à la taxe provinciale.

M. McKichan: Nous croyons comprendre la façon dont une taxe pourrait évaluer. L'on pourrait appeler cela une taxe de transaction ou une taxe à la valeur ajoutée. Elle aurait certains des éléments de la taxe de transaction, ainsi qu'elle nous a été décrite. Mais elle ne dépendrait pas uniquement de l'établissement de factures. Elle serait calculée, en tant qu'élément de passif, à partir des livres d'une société, mais elle pourrait aussi être affichée à la caisse enregistreuse. Nous discutons actuelle-

[Texte]

Mr. de Jong: Would that not be quite difficult if you are a national organization? Would that not necessitate almost an invoice-specific tax, rather than something like a BTT?

Mr. McKichan: We do not think so.

Mr. Robert: It depends on the way the company is organized. Each company is organized on its own, and has its own supply system, so it would be possible for each company to manage a tax.

Mr. de Jong: Each provincial part of the company would then have to maintain its own set of books within that province.

Mr. Robert: Yes, but it depends on how the tax is calculated. If you are just applying a certain percentage of your sales, and a certain percentage to all you buy, and just paying for the difference, that could be implemented in various provinces, even if part of the total rate is different because the provincial part is different.

Mr. McKichan: But at the moment every company knows the amount of goods it sells in every province, because it has to have that information for its provincial sales tax.

Mr. de Jong: In that type of regime the tax would have to be imposed as the last step. You run into difficulty. If you had something like a value-added tax, the value just keeps adding, and it is wedded into a provincial program. So for something that gets partially produced in Toronto and gets refined and packaged, let us say, in Winnipeg and sold in Regina, it would be a bureaucratic nightmare to try to—

• 2010

Mr. Robert: Yes, that is the way it works in European countries. Each month the companies, looking at the invoices, collect the tax they paid on the invoices, apply the rate to the sales, and make the difference. Following on what you just said, you could have a difference. Depending on where the product is coming from and in what province you are, it could be more complex, sure.

The Acting Chairman (Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek)): In fairness, Mr. de Jong, I think Miss Nicholson had the floor.

Mr. de Jong: It is true, and then the chairman grabbed the ball away from you.

The Acting Chairman (Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek)): While he is away, we will try to get the ball rolling again. Miss Nicholson for two questions, and then we will go on.

Miss Nicholson: Long ago, before the chairman's series of supplementaries followed by Mr. de Jong's supplementary,

[Traduction]

ment de cela avec le ministère des Finances. Mais nous croyons qu'il est tout à fait possible qu'une taxe du genre voit le jour.

M. de Jong: Est-ce que cela ne présenterait pas des difficultés de taille dans le cas d'une entreprise nationale? Est-ce que cela n'exigerait pas une taxe appliquée presque sur chaque facture, plutôt qu'une taxe de transaction?

M. McKichan: Nous ne le croyons pas.

M. Robert: Cela dépend de la façon dont une société est organisée. Chaque société est organisée à sa façon, elle a son propre système d'approvisionnement, et elle pourrait donc gérer la taxe à sa façon.

M. de Jong: Il faudrait donc que chaque division provinciale de la société tienne des livres pour la province donnée.

M. Robert: Oui, mais cela dépend de la façon dont la taxe est calculée. Si l'on applique tout simplement un certain pourcentage aux ventes, un certain pourcentage aux achats, et qu'il faut tout simplement payer pour la différence, cela pourrait être mis en application dans les diverses provinces, même si le taux total devait différer du fait que l'élément provincial n'est pas le même.

M. McKichan: Mais à l'heure actuelle, chaque société connaît la quantité de biens qu'elle vend dans chaque province, puisqu'elle a besoin de cette information pour payer la taxe de vente provinciale.

M. de Jong: Dans un régime de ce genre, la taxe serait imposée en tant qu'étape finale. Cela pose des difficultés. Si l'on a par exemple une taxe à la valeur ajoutée, la valeur grossit sans cesse, et elle est incluse dans le programme provincial. Dans le cas de biens qui sont produits partiellement à Toronto et qui sont raffinés et conditionnés, par exemple, à Winnipeg pour ensuite être vendus à Regina, ce serait un véritable cauchemar que d'essayer...

M. Robert: Oui, c'est de cette façon que cela fonctionne en Europe. Chaque mois, les sociétés examinent leurs factures, réunissent la taxe qu'elles ont versée sur celles-ci, appliquent le taux aux ventes et compensent la différence. D'après ce que vous avez dit, il pourrait y avoir une différence. Compte tenu de l'origine du produit et de la province dans laquelle la société se trouve, oui, cela pourrait être plus complexe.

Le président suppléant (M. Wilson (Swift Current—Maple Creek)): En toute justice, monsieur de Jong, je dois vous faire que M^{lle} Nicholson avait la parole.

M. de Jong: C'est vrai, et le président vous a interrompu.

Le président suppléant (M. Wilson (Swift Current—Maple Creek)): Pendant son absence, nous essaierons de rétablir le jeu. Mademoiselle Nicholson, vous avez la parole pour deux questions, et nous poursuivrons ensuite.

Mme Nicholson: Il y a très longtemps, avant la série de questions supplémentaires du président, suivie de la question supplémentaire de M. de Jong, M. Doucet a commencé à dire

[Text]

Mr. Doucet was about to say something. He may no longer remember what it was. It was a long time.

Mr. G. Doucet (Senior Vice-President, Retail Council of Canada): I do remember, Miss Nicholson. You asked a very important question about regressivity and other ways of dealing with regressivity.

One of the very important ways, in fact, is through the visibility on a mandatory basis of the tax. There is one thing the Finance officials have not really taken into account in their work so far. There is such a thing in the retail business as price points, and the simple model of adding a 6% tax onto a price may in fact, if the tax is not added on in a visible way, jack up that price to the next price point. Another example is the issue of leasehold arrangements, where many, many businesses—

The Chairman: Can you explain that price point business for a moment for the record? I do not think people reading this transcript will necessarily understand that.

Mr. Doucet: I think the best person to turn to is Mr. Reid, who is into price points all the time. But as I understand it, there is a specific price point at which the market is moving a certain product. It is 99¢ or it is \$1.84 or something like that. If you add on the 6% and it happens to move the price up to \$2.02, many, many retailers might not hold at \$2.02 because the next price point in the practice of the trade and in moving the product is at another level.

There are other examples as well: leasehold arrangements; rent paid by many retailers in malls is based on their gross sales. It is not a fixed number; it is related to their gross sales. If the tax is not added on, then the tax figures in the gross sale amount and artificially jacks up the rent. I think, Mr. McKichan, we could use other examples as well—for example, the way wholesalers charge retailers for the delivery of items to the retail level. Provigo, for example, charges their fee based on gross sales.

So, Miss Nicholson, to combat regressivity in addition to all the other things mentioned here, visibility is absolutely critical.

Miss Nicholson: Thank you. That is very helpful.

Now, my next question concerns your reference to corporate tax principles. You are suggesting that the corporate rate of taxation should be lowered considerably, and to compensate for that tax preferences and a number of government programs involved in the direct stimulus of Canadian business should be eliminated. Do you have favourite candidates for elimination?

Mr. McKichan: We would like to eliminate practically everything by way of a stimulus performed through the tax system. It is not to say we do not recognize that there are types

[Translation]

quelque chose. Il ne se souvient peut-être de plus de quoi il s'agissait. Il y a très longtemps de cela.

M. G. Doucet (vice-président principal, Conseil canadien du commerce de détail): Je m'en souviens, mademoiselle Nicholson. Vous avez posé une question très importante au sujet des effets régressifs et des autres mesures à prendre pour les contrecarrer.

Une façon très importante de le faire est d'exiger l'affichage de la taxe. Il s'agit là d'un aspect dont les hauts fonctionnaires des Finances n'ont pas vraiment tenu compte jusqu'ici. Dans le secteur du commerce de détail, il y a des points de prix, et le simple fait d'ajouter une taxe de 6 p. 100 à un prix peut en fait, si cette taxe n'est pas ajoutée ouvertement, hausser le prix au point de prix suivant. Comme autre exemple, je pourrais mentionner le cas des propriétés louées à bail, où beaucoup d'entreprises...

Le président: Pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste ce point de prix? Ceux qui vont lire le compte rendu ne comprendront pas nécessairement ce que cela signifie.

M. Doucet: Je pense que la personne la plus apte à répondre serait M. Reid, qui s'occupe toujours de point de prix. Mais, si je comprends bien, un point de prix précis est celui auquel un marché accepte un certain produit. Cela peut être 99c. ou 1.84\$ par exemple. Si l'on ajoute 6 p. 100, cela fait grimper le prix à 2.02\$, et beaucoup de détaillants ne pourraient peut-être pas vendre leur marchandise à ce prix, parce que le point de prix suivant, dans le commerce, se situe à un autre niveau.

Je peux aussi vous donner d'autres exemples: les propriétés louées à bail. Le loyer que paient beaucoup de détaillants, dans des centres commerciaux, est fonction de leur chiffre de ventes brutes. Le montant n'est pas fixe, il varie selon le chiffre de ventes brutes. Or si la taxe n'est pas ajoutée, elle figure dans le montant des ventes brutes et cela fait grimper artificiellement le loyer. Je pense, monsieur McKichan, que nous pourrions également vous donner d'autres exemples—par exemple, la façon dont les grossistes exigent des frais des détaillants pour la livraison des articles aux points de vente au détail. Les droits qu'impose Provigo, par exemple, sont fonction du chiffre des ventes brutes.

C'est pourquoi, mademoiselle Nicholson, il est absolument indispensable, pour combattre tout effet régressif, que la taxe soit bien visible.

Mme Nicholson: Merci. Cela a été très utile.

Mon autre question a trait au principe de l'impôt sur les sociétés que vous avez mentionné. Vous avez maintenu qu'il fallait réduire appréciablement le taux d'impôt sur le revenu des sociétés et que, en contrepartie, il fallait éliminer le traitement fiscal préférentiel et plusieurs autres programmes gouvernementaux qui favorisent directement l'entreprise canadienne. Y a-t-il des éléments qui devraient être éliminés plus que d'autres, à votre avis?

M. McKichan: Nous aimerions voir l'élimination de presque toutes les mesures d'incitation qui s'appliquent grâce au régime fiscal. Nous ne nions pas, par le fait même, que

[Texte]

of stimulus that are desirable, but we think they should be outside the tax system.

Miss Nicholson: So in general, then, for meeting public policy objectives such as regional development or whatever, would you favour targeted grants rather than a tax credit that is demand driven and harder to control?

Mr. McKichan: Absolutely.

Miss Nicholson: Thank you. I will wait for the next round.

The Chairman: Mr. Layton.

Mr. Layton: Thank you, Mr. Chairman. I was taken with the comments of our guest witnesses earlier on this, and I wrote down a number of questions.

If the BTT type of tax does come into the law . . . It is still a bit of a mystery, because we know it has been talked about, but I cannot grasp exactly how the person is going to add this much and deduct that much and who it is who pays the government. Is it the final person who collects it from the buyer on the radio or on the tire or whatever it is, who will send the money back, but then he will get a credit from somewhere for all the other taxes that should have been paid? I cannot quite grasp that yet myself.

• 2015

It does strike me that if there had been a credit applied all the way along the line, then the final tax of 5% would be on a relatively small margin of the actual value, so the amount that might be visible . . . Am I being confusing here? I am trying to grasp how visible this 5% will be to me, the buyer of the tire.

Mr. Knechtel: The basic impact is that the person who absorbs it, who cannot really pass it on, is the final consumer. So you are correct that it—

Mr. Layton: If it was \$5 on \$100, on a 5% tax.

Mr. Knechtel: Yes.

Mr. Layton: Even though four would be coming back.

Mr. Knechtel: The idea of collecting it from the producers, the wholesalers, all the way through the piece is just a collection method, so there is sort of a piece collected all the way down the patch until you get to the end, the retailer, and the consumer is the person who cannot pass it on. The consumer absorbs the final tax.

Now, if it is buried there is a problem, as we have said, in terms of the pricing of goods, because the retail industry is highly competitive and you do not know what your competition is going to do on a particular item.

Mr. Layton: But the net tax that is really being applied at the last point of sale is only, to the retailer, a small part of the total. Yet you may have to pay your rent and your lease on the store on the basis of the total, the full price of the goods, which includes all the taxes paid. So your revenue gross is that

[Traduction]

certain incitatifs sont souhaitables, mais nous estimons que ces mesures devraient être séparées du régime fiscal.

Mme Nicholson: Par conséquent, en ce qui concerne en général les objectifs de la politique publique, tels le développement régional, préféreriez-vous des subventions à objectifs précis à un crédit d'impôt qui dépend de la demande et qui est plus difficile à contrôler?

M. McKichan: Absolument.

Mme Nicholson: Merci. J'attendrai pour le deuxième tour.

Le président: Monsieur Layton.

M. Layton: Merci, monsieur le président. J'ai été très impressionné par les observations qu'ont faites à ce sujet nos témoins, et j'ai noté quelques questions.

Si la taxe de transaction est adoptée . . . Cela est encore un peu entouré de mystère, parce que l'on en a discuté; mais je ne comprends pas encore exactement comment une personne va ajouter tel montant, retrancher tel autre, et qui va en définitive payer le gouvernement. Est-ce que c'est la dernière personne qui perçoit la taxe de celui qui achète une radio, un pneu, je ne sais trop, qui enverra la somme perçue, mais recevra-t-elle un crédit quelconque pour toutes les autres taxes qui auraient dû être versées? Je ne comprends pas très bien.

Il me semble que si un crédit avait été appliqué tout le long, la taxe finale de 5 p. 100 représenterait un marge relativement faible de la valeur réelle, de sorte que le montant visible . . . Est-ce que je sème la confusion? J'essaie tout simplement de voir si cette taxe de 5 p. 100 me sera apparente à moi, l'acheteur du pneu.

M. Knechtel: Cela veut en fait dire que la personne qui l'absorbe, qui ne peut vraiment répercuter cette taxe sur quelqu'un d'autre, est le consommateur final. Vous avez donc raison de dire . . .

M. Layton: Si c'était 5\$ sur 100\$, soit une taxe de 5 p. 100.

M. Knechtel: Oui.

M. Layton: Et même si quatre revenaient.

M. Knechtel: Le fait de percevoir la taxe des producteurs, des grossistes, cela ne constitue qu'un mode de perception, la taxe est perçue tout le long de la chaîne, jusqu'à ce que l'on arrive à l'extrémité, au détaillant, et enfin au consommateur, qui ne peut répercuter la taxe sur personne d'autre. C'est lui qui l'absorbe en définitive.

Or si la taxe est camouflée, cela présente un problème, comme nous l'avons dit, en ce qui concerne l'établissement du prix des marchandises, puisque l'industrie du commerce de détail est très compétitive et que l'on ne sait jamais ce que font ses concurrents en ce qui concerne un article donné.

M. Layton: Mais la taxe nette qui s'applique au dernier point de vente ne constitue en fait, pour le détaillant, qu'une très petite partie du total. Et pourtant, il faut payer le loyer sur le magasin en fonction du total, du prix total des marchandises, ce qui inclut toutes les taxes versées. Les recettes brutes

[Text]

amount, and apparently your rent might have to then respond to this and reflect it.

Mr. Knechtel: Yes. We would pay on all of our purchases, but then we would get a credit on our purchases against the tax which we collect from our final customer.

Mr. Layton: Is there no room for applying this credit in a typical store lease? I presume it could be built in.

Mr. Knechtel: The credit comes from the government.

Mr. Layton: Yes. I am just fighting this because as a one-time lessor, I just find myself saying if the leases—and some of them are quite long term—are based on gross revenues, then there is a lock-in that maybe requires some sort of grandfather clause or something to protect.

Mr. Knechtel: But that is if it is not exposed as an addition to the rent. This really is what we are saying here, that it should be exposed all the way through the piece, including the final sale to the consumer who has to absorb it.

Mr. Layton: Okay. Other questions go a little more philosophical. Your reference to tax neutrality, which has been a target mentioned by the Minister, I think, in a couple of public pronouncements, and certainly in the press—you registered that as being suspect. I think it was in one of the paragraphs, and it caught my attention as I read it last night.

Can this tax neutrality be not suspect? How can it be? Is it that all payers of tax suspect governments of wanting to collect as much in the way of taxes as they can? One of the measures is going to be whether or not the deficit comes down faster, or whether new programs are introduced. I guess the suspect nature comes in if there is waste. Obviously, if you have some revenues that are not always visible, then there could be waste which you would not be able to control.

Mr. McKichan: I guess our point was that some new tax measures may either, as a result of design or by accident, throw up more revenue than was estimated, and we are saying if that occurs, we think the way to avoid it is for the government to say they will collect this amount of tax from that base and if it looks as if we are going to tax more, we will change the rate so that we do not collect more.

Mr. Layton: Not like our chairman just finished saying—that the federal sales tax this last year enjoyed a bonanza period, the economy is booming. What did you say, it was 35% higher this year?

The Chairman: Yes.

• 2020

Mr. Layton: I guess this would be one of those things you would want to see protected against if it were hidden, or even if it is not, because people may pay it with the extra resources

[Translation]

correspondent à ce montant, et, semble-t-il, le loyer doit être en fonction de celui-ci.

M. Knechtel: En effet. Il faut payer en fonction du montant total des achats, mais l'on obtient ensuite un crédit pour ceux-ci qui s'applique à la taxe perçue du client final.

M. Layton: Est-ce que ce crédit ne peut pas s'appliquer à un bail ordinaire du magasin? J'aurais cru que cela aurait pu être prévu.

M. Knechtel: C'est le gouvernement qui accorde le crédit.

M. Layton: Oui. Je reviens sur ce point parce que, ayant déjà été loueur, il me semble que si ces baux—dont certains sont à très long terme—sont fonction des recettes brutes, c'est qu'il y a un élément fixe et qu'il faudrait peut-être prévoir une clause de droits acquis ou autres conditions semblables en guise de protection.

M. Knechtel: Mais uniquement si cela n'est pas affiché comme un ajout au loyer. Or à notre avis, cela devrait être déclaré à toutes les étapes, y compris à celle de la vente finale au consommateur qui doit absorber la taxe.

M. Layton: D'accord. Mes autres questions portent surtout sur les principes. En ce qui concerne la neutralité d'application de la taxe, qui est un objectif qu'a mentionné le ministre, je crois, dans quelques déclarations publiques et certes dans la presse, vous avez dit nourrir des doutes à ce sujet. Je pense qu'il en était question dans un des paragraphes, et cela a attiré mon attention lorsque j'ai lu le document hier soir.

Cette neutralité ne peut-elle pas être douteuse? Comment peut-elle l'être? Est-ce que cela est dû au fait que tous les contribuables soupçonnent les gouvernements de vouloir percevoir autant d'impôts qu'ils le peuvent? Un des critères va être la rapidité de réduction du déficit, ou l'introduction de nouveaux programmes. Je suppose que l'on nourrit des doutes lorsqu'il y a gaspillage. De toute évidence, s'il y a des recettes qui ne sont pas toujours apparentes, c'est qu'il peut y avoir eu un gaspillage que l'on n'a pu contrôler.

M. McKichan: Ce que nous avons essayé de faire valoir, je suppose, c'est que certaines nouvelles mesures fiscales produiront peut-être, délibérément ou accidentellement, plus de recettes que prévu. Or il nous semble qu'une façon pour le gouvernement d'éviter cela est de dire qu'il percevra un montant fixe de taxes à partir d'une assiette fiscale et que s'il pense en percevoir davantage, il changera le taux afin que cela ne se produise pas.

M. Layton: Contrairement à ce que le président vient de dire, à savoir que, l'an dernier, la taxe de vente fédérale a produit un montant phénoménal, que l'économie est en plein essor. Qu'avez-vous dit, qu'il a perçu un somme de 35 p. 100 plus élevée cette année?

Le président: Oui.

M. Layton: Je suppose que c'est une des conséquences contre laquelle l'on voudrait se protéger si la taxe était cachée, ou même si elle ne l'était pas, parce que les consommateurs s'en acquitteraient peut-être en se servant des ressources

[Texte]

they have in their pockets, assuming the other two packages are in place, the particular one being a reduced personal tax.

Mr. McKichan: We are saying that is the way to assure tax neutrality, if you are aiming to provide tax neutrality.

Mr. Layton: Yes, and I think this is again a stated objective. It is a given at this particular—we can be questioned if it does not come out that way, but for this moment in the discussion period . . . Certainly the indications are that the increase in the consumption tax is not expected to be a major producer. It will obviously absorb what was already in the federal sales tax and maybe add some of it if we are trying to bring the others down.

Your reference to timing caught me—a two-year phase in. First of all, as a practising engineer for a lot of years, I wonder who the heck is going to spend two years training somebody at a cash register. Secondly, would not a delay of application make a lot more sense than phasing in? Are we going to charge 1% at a time until we get a bull's-eye?

Mr. McKichan: It was our intention that . . . A delay might have been a better way of expressing it.

Mr. Layton: Oh, okay. A delay in application. By phasing in I thought you meant some kind of increase.

Well, Mr. Chairman, I think that probably summarizes me for the first round.

The Chairman: There are not going to be any more rounds, because we have another witness tonight. Mr. de Jong.

Mr. de Jong: Just in terms of the last answer to the last question—a delay—do you mean a delay from when you know what is going to be in place after legislation has passed and then two years . . . ?

Mr. McKichan: Yes.

Mr. de Jong: Okay. When you talk about neutrality in here, do you mean no overall new revenues?

Mr. McKichan: We are saying that if the government is attempting to assure the tax-paying population that a particular tax or a particular combination of taxes will not raise more taxes than they are suggesting it will, the way to guarantee it is to set a ceiling on the amount of taxes you will collect through that particular mix of taxes and undertake to change the rate or make some other adjustment if it seems you are going to exceed it.

Mr. de Jong: That is right, but you are suggesting as well that when we go into tax reform we should hold out the same principle as they had in the United States—

Mr. McKichan: Yes.

[Traduction]

supplémentaires dont ils disposent, en supposant que les deux autres mesures soient en place, notamment celle touchant la réduction de l'impôt personnel.

M. McKichan: À notre avis, cela constitue un moyen de garantir la neutralité de la taxe, si l'on suppose que c'est là un objectif.

M. Layton: Oui, et je pense qu'il s'agit encore là d'un objectif avoué. Cela est une donnée acquise à ce moment-ci—et l'on pourra nous interroger si cela n'est pas le résultat final, mais pour l'instant . . . D'après les indications que nous avons, l'augmentation de la taxe à la consommation ne produira pas tellement de recettes supplémentaires. Elle absorbera évidemment ce qui correspond à l'heure actuelle à la taxe de vente fédérale et elle sera peut-être un peu plus forte, surtout si nous cherchons à réduire les autres éléments.

J'ai aussi été intrigué par le délai de mise en application que vous avez proposé—c'est-à-dire une mise en application étalée sur deux ans. Premièrement, j'ai exercé la profession d'ingénieur pendant de nombreuses années, et je me demande bien qui va consacrer deux ans à entraîner une personne à une caisse enregistreuse. Deuxièmement, est-ce qu'un report de mise en application ne serait pas plus logique qu'une application progressive? Allons-nous augmenter la taxe graduellement de 1 p. 100 jusqu'à ce que nous obtenions le taux visé?

M. McKichan: Notre intention était . . . Un report serait peut-être une meilleure façon d'exprimer cela.

M. Layton: Ah bon. Un report de mise en application. Je croyais que par mise en application progressive, vous vouliez parler d'une augmentation graduelle.

Eh bien, monsieur le président, je pense que cela est à peu près tout en ce qui me concerne, pour le premier tour.

Le président: Nous n'allons pas faire d'autres tours parce que nous avons un autre témoin ce soir. Monsieur de Jong.

M. de Jong: Je voudrais revenir à la réponse à la dernière question—un report—voulez-vous dire un report calculé à partir du moment où l'on sait ce qui va être mis en application après l'adoption de la loi, doit deux ans . . . ?

M. McKichan: Oui.

M. de Jong: D'accord. Et lorsque vous parlez de neutralité, voulez-vous dire qu'il n'y aurait pas de recette générales nouvelles?

M. McKichan: À notre avis, si le gouvernement veut garantir les contribuables qu'une taxe donnée ou un ensemble de taxes donné ne lui servira pas à percevoir des sommes supérieures à celles qu'il prévoit, il doit fixer un maximum au montant des taxes qu'il percevra grâce à cette mesure et s'engager à modifier le taux ou à faire d'autres modifications s'il lui semble qu'il va percevoir un montant supérieur.

M. de Jong: Vous avez raison, mais vous dites également que si nous entreprenons une réforme fiscale, nous devons nous en tenir au même principe que celui qu'ont appliqué les États-Unis . . .

M. McKichan: En effet.

[Text]

Mr. de Jong:—that overall no new revenues will be raised?

Mr. McKichan: Well, we are not saying this necessarily. We are saying to avoid suspicion that we are achieving tax increases by another route, the way to dispel that suspicion is to set a ceiling from the . . .

The Chairman: Well, taxes cannot be larger than GNP.

Mr. McKichan: That is right, or whatever your—

Mr. de Jong: Right. What I also want to get to is that there are government expenditures that occur throughout the tax system. I mean, if you have tax reform, you no longer have those expenditures.

There are government programs that are being financed by these tax expenditures: regional development, certain social policies, etc. So if you are going to do away with this, there is going to be some need for government, as you suggested earlier, to replace tax incentives with more direct grants, something that is more accountable.

By the way, I agree with you on this, because I think there is a greater accountability; it is more visible when you give a direct grant for something than if you attempt to do it through the tax system. However, does this not also mean that you are going to have to raise some more revenues in order to do this, revenues that had formerly gone through the tax system?

Mr. McKichan: Yes, but we are really saying let us be open about what we are doing, let us know what the figures are, what the expected return is and then stick with it.

Mr. de Jong: Okay, I will accept that. In terms of your mix between corporate and personal through some form of sales tax, it seems to me that somewhere in your brief you suggested that the individual tax is a little too high.

Mr. McKichan: Yes.

Mr. de Jong: Are you suggesting that it be lowered a bit and the difference made up by an increase in sales tax, corporate tax, or a combination of both?

Mr. McKichan: It is a combination of the two.

Mr. de Jong: The mixture you would like to see is then a bit higher in the other two and a bit lower in the personal tax.

Mr. McKichan: That is correct.

Mr. de Jong: I also like your point in terms of the business transfer tax and the effect it has on communities sort of far away from your manufacturing centre. It is a point I have tried to make before in other debates that the north, remote districts—or we who live in Regina, Saskatchewan—when most of the stuff we buy has to be manufactured in Toronto, we pay that extra tax as well, especially during the business transfer tax.

[Translation]

M. de Jong: . . . à savoir que cela ne servira pas à percevoir des recettes nouvelles?

M. McKichan: Eh bien, ce n'est pas exactement ce que nous disons. À notre avis, pour ne pas donner l'impression d'accroître ses recettes fiscales en se servant d'un autre moyen, le gouvernement doit fixer un maximum . . .

Le président: Eh bien, les taxes et les impôts ne peuvent pas dépasser le PNB.

M. McKichan: En effet, ou quel que soit votre . . .

M. de Jong: Exactement. Je voulais également faire valoir le point qu'il y a des dépenses gouvernementales qui se produisent à toutes les étapes du régime fiscal. Je veux dire, si l'on entreprend une réforme fiscale, l'on élimine ses dépenses.

Certains programmes gouvernementaux sont justement financés grâce à ces dépenses fiscales: le développement régional, certaines politiques sociales, etc. Par conséquent, si l'on élimine ceux-ci, il faudra que le gouvernement, comme vous suggériez vous-même, remplace les encouragements fiscaux par des subventions plus directes, par des mesures pour lesquelles il faut assumer une plus grande responsabilité.

En passant, je partage votre avis à ce sujet, parce que je crois que l'on assume une plus grande responsabilité; le fait d'accorder une subvention directe est plus visible qu'une mesure fiscale. Mais est-ce que cela ne signifie pas également qu'il faudra lever des recettes supplémentaires à cette fin, c'est-à-dire des recettes que l'on obtenait auparavant grâce au régime fiscal?

M. McKichan: Oui, mais ce que nous faisons valoir, c'est qu'il faut agir ouvertement, nous donner les chiffres réels, nous indiquer le rendement attendu, et s'y tenir.

M. de Jong: Très bien, j'accepte cela. En ce qui concerne votre combinaison de l'impôt sur les sociétés et les particuliers, grâce à une forme quelconque de taxe de vente, il me semble que vous avez affirmé, dans votre mémoire, que l'impôt sur les particuliers était un peu trop élevé.

M. McKichan: Oui.

M. de Jong: Croyez-vous qu'il faudrait le diminuer et compenser la différence par une augmentation de la taxe de vente, de l'impôt sur les sociétés, ou une combinaison des deux?

M. McKichan: Par une combinaison des deux.

M. de Jong: La combinaison que vous envisagez serait donc une légère augmentation des deux autres et une légère réduction de l'impôt personnel.

M. McKichan: Exactement.

M. de Jong: J'apprécie également le point que vous avez fait valoir, au sujet de la taxe de transaction et de ses retombées sur les collectivités éloignées du centre de fabrication. C'est un point que j'ai essayé de faire valoir au cours d'autres débats, à savoir que le Nord, les régions éloignées—comme Regina, en Saskatchewan—qui achètent des biens qui sont presque tous fabriqués à Toronto, paient également cette taxe supplémentaire, spécialement s'il y a une taxe de transaction.

[Texte]

• 2025

Mr. McKichan: It increases the divisive effects of distance.

Mr. de Jong: And it makes it more expensive to live in the north or in remote districts. So if there is going to be some system of rebates, perhaps that should also be one of the calculations in there.

Mr. McKichan: That is an argument for looking at that.

The Chairman: You agreed with him awfully quickly there, Mr. McKichan. Suppose this ashtray were made in Mississauga. Would the manufacturers' sales tax not apply on that ashtray FOB the plant in Mississauga?

Mr. McKichan: Nowadays it does, yes.

The Chairman: Yes. And would the consumer in Regina not in theory have to pay the cost of transporting the ashtray to Regina—

Mr. McKichan: Yes, he would.

The Chairman: —plus the margin on the tax? So we have the ashtray now in Regina, and you have the transportation and the margin on the transportation in Regina. Would the retailer then not have to get a further margin on the margin on the sales tax in Regina, under the present system?

Mr. McKichan: Depending on how his pricing system worked.

The Chairman: Otherwise he would lose money. Assuming he does not want to lose money, he would pass all his taxes on. He would have to do that, would he not?

Mr. Knechtel: You are suggesting he is getting an extra margin on—

The Chairman: Well, if you put out money to pay the manufacturers' sales tax on the product in Mississauga, and you put it on at that level because that is the FOB price Mississauga, that is where you pay the tax; then you ship the goods to Regina; then you have the shipping costs, plus the tax, plus the price. So when you sell the goods in your store in Regina, do you not say, well, the goods cost me the price plus the tax plus the shipping, and therefore I have to get my margin on the total? In other words, it was \$10 plus 12%, or \$1.20, for the tax, and another \$1 for shipping. That gives me \$12.20. Does that not mean I have to get my 50% margin on the total? I want to get my margin on the total. That is what I put up. Those are the dollars I put up.

Mr. Knechtel: It depends on your competition and to the extent that other retailers—

The Chairman: All right. Now, if the tax is only at 6%, does that not mean the margins are less? Does that not mean the margins in the whole system are less all the way through?

Mr. McKichan: It may well be.

The Chairman: Why would the price not be less?

[Traduction]

M. McKichan: Cela accroît les effets de division de la distance.

M. de Jong: Et cela fait que le coût de la vie est plus élevé dans le Nord ou dans les régions éloignées. Autrement dit, s'il est prévu d'appliquer des rabais, ce facteur devrait peut-être entrer en ligne de compte.

M. McKichan: L'on peut certes faire valoir l'opportunité d'examiner cela.

Le président: Vous avez souscrit à son avis assez vite, monsieur McKichan. Supposons que ce cendrier soit fabriqué à Mississauga. Est-ce que la taxe de vente à la fabrication ne s'y appliquerait pas FAB l'usine de Mississauga?

M. McKichan: De nos jours, oui.

Le président: Oui. Et est-ce que théoriquement, le consommateur, à Regina, ne serait pas obligé de payer le coût de transport de ce cendrier jusqu'à Regina...

M. McKichan: Oui, en effet.

Le président: ... plus la marge sur la taxe? Le cendrier est maintenant rendu à Regina, et il y a eu les frais de transport et la marge sur le transport jusqu'à Regina. Est-ce que le détaillant n'aurait pas alors une autre marge qui vient s'ajouter à la marge sur la taxe de vente à Regina, dans le régime actuel?

M. McKichan: Cela dépendrait de son système d'établissement des prix.

Le président: Autrement, il perdrait de l'argent. Supposons qu'il ne veut pas perdre de l'argent, il répercuterait toutes ses taxes sur ses clients. Il serait obligé de le faire, n'est-ce pas?

M. Knechtel: Selon vous, il obtient une marge supplémentaire sur...

Le président: Eh bien, si l'on paie la taxe de vente à la fabrication sur le produit à Mississauga, on la paie à ce niveau parce qu'il s'agit du prix FAB Mississauga, et c'est à ce moment-là qu'on paie la taxe. Les articles sont ensuite expédiés à Regina, et il faut alors payer les frais d'expédition, la taxe, le prix. Le détaillant qui vend ces articles en magasin, à Regina, ne dit-il pas: eh bien, cela m'a coûté tant, plus la taxe, plus l'expédition, et je dois donc obtenir ma marge bénéficiaire sur le total? Autrement dit, il a payé 10\$, plus 12 p. 100, ou 1,20\$ pour la taxe, plus 1\$ d'expédition. Cela donne 12,20\$. Est-ce que cela ne signifie pas que le détaillant va vouloir obtenir sa marge bénéficiaire de 50 p. 100 sur le total? Il voudra sa marge bénéficiaire sur le total. C'est ce montant qu'il a payé. C'est la somme qu'il a versée.

M. Knechtel: Cela dépend de la concurrence et du degré auquel les autres détaillants...

Le président: D'accord. Si la taxe n'est que de 6 p. 100, est-ce que cela ne signifie pas que les marges bénéficiaires vont être inférieures? Est-ce que cela ne signifie pas que les marges, dans tous les systèmes, vont être inférieures?

M. McKichan: Cela se peut.

Le président: Pourquoi le prix ne serait-il pas inférieur?

[Text]

Mr. McKichan: It likely would.

The Chairman: Yes, right; likely the price would be less. So why would you all of a sudden say you would rather have the tax at the manufacturer's level, as a retailer?

Mr. McKichan: Why would we rather have it at the manufacturer's level?

The Chairman: Yes.

Mr. McKichan: Well, we are assuming that is not the question we are being asked to make. We are assuming, to cure the deficiencies in the manufacturers' tax, that tax is going to be moved.

The Chairman: So you are making two assumptions. You are saying, assumption no. 1, we are going to get rid of the manufacturers' sales tax anyway; this is a bad tax, and you agree we have to get rid of it. Now the assumption is how do we get rid of it and collect a revenue? Is that right?

Mr. McKichan: Yes.

The Chairman: All right. And you are saying you would rather we collected the total revenue at the point of sale than the total revenue on the system all the way through.

Mr. McKichan: No, we think you would do both.

The Chairman: So you think we would have two sets of taxes.

Mr. McKichan: Yes, sir.

The Chairman: Are you really saying that? Your brief is very confusing on this issue. If you mean a total tax at the point of sale, that is one thing. But if you mean a value-added tax on each stage of production and transportation and retailers and wholesalers, all the way through, then what you are doing is creating two sets of parameters. Do you really want it added on an invoice-specific method all the way through so you can all have the additional bookkeeping of invoice specific all the way through?

• 2030

Now wait a minute. Mr. McKichan, I see shaking of heads here. I see shaking of heads, which say: oh God, do not give us invoice specific all the way through; Jesus, do not do that to us. Am I right?

Mr. B. Reid (Vice-Chairman, Retail Council of Canada; President, W. H. Smith Ltd.): No, I disagree with that. I would like you to do that.

The Chairman: Would you like invoice-specific all the way through?

Mr. B. Reid: Yes, I would because I do not believe you will not have a lot of exemptions.

The Chairman: Would you like us to go to the European VAT, which is invoice-specific from the word go all the way through?

[Translation]

M. McKichan: Il le serait probablement.

Le président: Bon, d'accord, le prix serait probablement inférieur. Pourquoi, soudainement, un détaillant voudrait-il que la taxe s'applique plutôt au niveau de la fabrication?

M. McKichan: Pourquoi préférons-nous qu'elle s'applique au niveau de la fabrication?

Le président: Oui.

M. McKichan: Eh bien, nous supposons que ce n'est pas là la question à laquelle il nous est demandé de répondre. Nous supposons que, pour remédier aux déficiences qu'elle présente, l'on va tout simplement éliminer la taxe à la fabrication.

Le président: Donc, vous posez deux hypothèses. Hypothèse numéro 1: nous allons nous débarrasser de la taxe de vente à la fabrication de toute façon; c'est une mauvaise taxe, vous êtes d'accord qu'il faut l'éliminer. Or, il s'agit de déterminer comment l'éliminer tout en continuant de percevoir des recettes. N'est-ce pas?

M. McKichan: En effet.

Le président: D'accord. Croyez-vous que nous devons percevoir le revenu total au point de vente plutôt qu'aux différentes étapes du système?

M. McKichan: Non, nous croyons que vous pourriez faire les deux.

Le président: Donc, vous croyez que nous pourrions avoir deux ensembles de taxes.

M. McKichan: Oui.

Le président: Est-ce vraiment ce que vous croyez? Votre mémoire prête beaucoup à confusion à ce sujet. Si vous voulez dire une taxe totale au point de vente, soit. Mais si vous voulez dire une taxe à la valeur ajoutée à chaque stade de la production, du transport, de la vente au détail et du gros, ce que vous faites alors, c'est de créer deux ensembles de paramètres. Tenez-vous vraiment à ce que cette taxe soit ajoutée, pour chaque facture, à chaque étape, pour avoir toute cette tenue de livres supplémentaire en fonction des factures?

Attendez un instant, monsieur McKichan. Je vois qu'on hoche de la tête. Et cela veut dire, à mon avis: Bon Dieu, ne nous donnez pas un régime en fonction des factures à chaque étape; doux Jésus, ne nous faites pas cela. N'ai-je pas raison?

M. B. Reid (vice-président, Conseil canadien du commerce de détail; président, W. H. Smith Ltd.): Non, je ne suis pas de cet avis. Je voudrais bien que vous fassiez cela.

Le président: Vous voudriez que le régime soit en fonction de la facturation à chaque étape?

M. B. Reid: Oui, parce que je ne pense pas que vous allez vous dispenser d'exceptions.

Le président: Voudriez-vous une TVA à l'europpéenne, qui est fonction de la facturation dès le départ et à toutes les étapes?

[Texte]

Mr. B. Reid: If you are serious, I do not think you have any choice.

The Chairman: In other words, we say the tax is 6% or whatever it is. Every time you make a sale to the T. Eaton Company, you add 6% to the price. When the T. Eaton Company buys it, they add 6% to the price and subtract the tax they paid when they remit.

Mr. B. Reid: I think we will get there anyway, because you will get us there. We might as face it.

Mr. Knechtel: The same thing is being proposed whether it be a business transfer tax which is buried or a value-added tax.

The Chairman: You realize the purpose of the proposal on the BTT was that you did not have to do the bookkeeping. When you go invoice-specific, obviously you have to do the bookkeeping.

Mr. Knechtel: We do that now.

The Chairman: You are not a manufacturer. You are the T. Eaton Company. You write down the system. That means everybody else below you in the chain has to do the invoicing, collection and taxing.

Mr. Knechtel: To a fair extent it is happening on the federal manufacturers' tax now.

The Chairman: Yes, but your manufacturer does it on the manufacturer's level and you do it on the retailer level. Nobody does it at the wholesale level and nobody does it at the producer-of-raw-material level or the several stages of raw-material level as it gets to the manufacturer. All those guys have a free ride. You are asking me to make those guys subject to the manufacturers' sales tax.

Mr. Knechtel: Your licensed wholesalers already do that. They buy exempt and then collect the tax off their sales to the retailer.

The Chairman: You are mixing the metaphor. Once you do that, you are saying those are systems we have tried to use to clean up the MTS or the federal sales tax. They are there only because of our attempts to clean up a problem. The basic theory is they are not there. They are only there is some instances.

Mr. Doucet: I think it is important to note you can have a BTT type tax at each level of activity based on gross margin, books of account, not invoices, and still expose the final affect at the retail level in an open way.

The Chairman: Yes, if you had a big sign on the front of the door: BTT is on all these products at 6%.

Mr. Doucet: Or a button in a cash register.

The Chairman: Yes, but you do not do the calculation then. It seems to me you guys are advocating the calculation all the

[Traduction]

M. B. Reid: Si vous êtes sérieux, je pense que vous n'avez pas le choix.

Le président: Autrement dit, nous affirmons que la taxe est de, admettons, 6 p. 100. Chaque fois que vous réalisez une vente auprès de la *T. Eaton Compagny*, vous ajoutez 6 p. 100 au prix. Lorsque la *T. Eaton Compagny* l'achète, elle ajoute elle-même 6 p. 100 au prix et soustrait la taxe qu'elle a versée au moment de sa remise.

M. Reid: Je pense que c'est à cela que nous viendrons, de toute façon, parce que c'est ce que vous allez faire. Aussi bien l'accepter.

M. Knechtel: C'est la même chose que l'on propose, qu'il s'agisse d'une taxe de transaction cachée ou d'une taxe à la valeur ajoutée.

Le président: Vous savez évidemment que la taxe de transaction a été proposée parce que cela n'exige pas de tenue de livres. Si l'on opte pour un système qui dépend de la facturation, évidemment, cela exige une tenue de livres.

M. Knechtel: Nous le savons.

Le président: Mais vous n'êtes pas un fabricant. Vous êtes la *T. Eaton Company*. C'est ceux qui sont au-dessous de vous, dans la chaîne, qui doivent s'occuper de la facturation, de la perception et du versement de la taxe.

M. Knechtel: Dans une assez large mesure, c'est déjà ce qui se passe en ce qui concerne la taxe fédérale à la fabrication.

Le président: Oui, mais le fabricant l'applique à son niveau et vous le faites au niveau du détail. Il n'y a personne qui le fait au niveau du gros ou au niveau du producteur de matières premières ou aux nombreuses étapes qui séparent la matière première et le fabricant. Tous ces gens ont eu la belle vie. Vous me demandez maintenant de les assujettir à la taxe de vente à la fabrication.

M. Knechtel: Les grossistes autorisés le font déjà. Ils achètent la marchandise exempte de taxe, qu'ils prélèvent sur leurs ventes aux détaillants.

Le président: Vous mêlez les figures de style. Vous vous trouvez en fait à dire que nous avons essayé ces systèmes pour essayer de mettre de l'ordre dans la taxe à la fabrication ou la taxe de vente fédérale. Ces mesures existent tout simplement parce que nous avons essayé de corriger un problème. La théorie de base est qu'elles n'existent pas. Elles ne s'appliquent que dans certains cas.

M. Doucet: Il importe de noter, je pense, que l'on peut avoir une taxe de transaction à chaque niveau d'activité en fonction de la marge bénéficiaire brute, des livres comptables, non pas des factures, tout en exposant le résultat final au niveau du détail.

Le président: Oui, à condition d'avoir un gros écriteau à la porte qui dit: une taxe de transaction de 6 p. 100 s'applique à tous ces produits.

M. Doucet: Ou une clé sur une caisse enregistreuse.

Le président: Oui, mais vous ne faites pas le calcul, alors. Il me semble que vous recommandez de faire le calcul à toutes

[Text]

way through the system. You nod your head and say it is great. If there is one place in the system where you do it already, I guess it does not matter.

Mr. McKichan: All the intermediate vendors have to do is show the amounts on their invoices.

The Chairman: The logger cuts the logs. The broker for logs picks up the logs in the bush and sells them to various mills. The mills proceed to make the logs into lumber. Some of that lumber goes to a manufacturer who proceeds to manufacture a product and sell it to builders who proceed to build houses, furniture or whatever else they build with the stuff. Each stage of the system under a BTT would pay tax, but not all are invoice specific. Are you really saying it should be invoice-specific all the way through the system?

Mr. McKichan: For ease of verification, we are suggesting they be shown on the invoice, but the vendor can still make his calculation off his books.

• 2035

The Chairman: You are not being fair with me. Should you have it invoice-specific all the way through the system? You say it is for ease of calculation. Maybe you can do it another way. You can either have it invoice-specific from the word go, which is the European system. Or you can have it buried in the tax-in-gross margins, which this proposal is.

Mr. McKichan: If we were to have our druthers, we would sooner have it invoice-specific.

The Chairman: All right.

Mr. de Jong: Why?

Mr. McKichan: There is a danger of not being able to recover it, if it is not exposed to the consumer.

Mr. de Jong: Right. It would seem to me as well that if there was going to be an agreement with the provinces, which would not make a heck of a lot of sense, they would also have to be invoice-specific as it goes through each step. So for lumber that is being processed, let us say, in British Columbia, hauled to Regina and sold in the lumber yard in Regina, all of the tax would not be collected in Regina; B.C. would like to have its share also.

I think I would agree with you that in the end it is going to have to be invoice-specific, if the provinces are going to be included.

The Chairman: I acknowledge Miss Nicholson on a supplementary.

Miss Nicholson: It is not quite a supplementary. It is one more question on another aspect of the brief on which we have not touched yet. On page 4, you say that in the service industry, people and knowledge are their most important inputs and that improvements, efficiency and quality are achieved not only through new equipment, but also through retraining. You said this must be recognized in the tax reform.

[Translation]

les étapes du système. Vous hochez de la tête en signe d'acquiescement. Si cela se fait déjà à un échelon du système, je suppose que cela ne fait rien.

M. McKichan: Tout ce que les fournisseurs intermédiaires ont à faire, c'est d'indiquer les montants sur leurs factures.

Le président: Le bûcheron coupe du bois. Le courtier en billes de bois ramasse celles-ci en forêt et les vend aux diverses scieries. Celles-ci les transforment en bois d'oeuvre. Certaines vont à un fabricant qui fabrique un produit pour le vendre ensuite aux constructeurs de maisons, de meubles ou d'autres produits faits de bois. Dans un régime de taxe de transaction, une taxe serait versée à chaque stade, mais elle ne serait pas en fonction de la facturation dans tous les cas. Or, croyez-vous que la taxe devrait être fonction des factures à toutes les étapes du système?

M. McKichan: Pour faciliter la vérification, nous estimons que le montant doit figurer à la facture, mais le fournisseur peut toujours faire ses calculs à partir de ses livres.

Le président: Vous n'êtes pas très juste avec moi. Est-ce que le régime doit s'appliquer en fonction des factures à toutes les étapes? Vous maintenez que cela facilite les calculs. Mais peut-être que cela pourrait se faire autrement. Cela peut se faire en fonction des factures dès le départ, comme en Europe. Ou cela peut être caché dans les marges brutes, taxe incluse, comme il est proposé.

M. McKichan: Quant à nous, nous préférons que le régime soit en fonction des factures.

Le président: D'accord.

M. de Jong: Pourquoi?

M. McKichan: Il y a risque de ne pouvoir récupérer la taxe si elle n'est pas clairement présentée au consommateur.

M. de Jong: Je vois. Il me semble par ailleurs que si le gouvernement fédéral doit conclure un accord avec les provinces, ce qui ne serait pas très logique, il faudrait que cela soit en fonction des factures à chaque étape. Dans le cas du bois d'oeuvre qui est transformé, par exemple en Colombie-Britannique, il est transporté à Regina pour y être vendu, la taxe ne serait pas entièrement perçue à Regina; une partie le serait également en Colombie-Britannique.

En fin de compte, je pense convenir avec vous que cela doit être en fonction des factures, surtout si les provinces doivent être incluses.

Le président: Mademoiselle Nicholson, pour une question supplémentaire.

Mme Nicholson: Ce n'est pas tout à fait une question supplémentaire. C'est plutôt une question de plus sur un autre aspect du mémoire que nous n'avons pas encore abordé. À la page 4, vous affirmez que dans le secteur des services, les ressources humaines et intellectuelles constituent les intrants les plus importants et que les améliorations, l'efficacité et la qualité ne résultent pas uniquement de l'acquisition de

[Texte]

Are you proposing that employers get a tax break if they put in retraining programs for their staff? Or are you proposing some kind of tax break for individuals who invest in further training?

Mr. McKichan: We were simply attempting to demonstrate that the needs of the service sector for a cashflow to update itself is just as great as the needs of the manufacturing sector.

We would argue that if you look at the national efficiency of the whole economy, you will certainly have to factor in the efficiency of the country's service sector. The service sector is a significant element in the cost inputs of all the organizations involved either in exports or in import substitution.

We would argue that it is just as important to achieve efficiency in the service sector as it is in the manufacturing sector, if you are looking at a country's efficiency and competitiveness in the international world.

Mr. Doucet: Related to this point, Miss Nicholson, everyone is talking about taxing services as well as commodities through the business transfer tax.

Yet on the corporate side, people are still arguing that somehow manufacturing in Canada should enjoy a different corporate rate from that for services. As Mr. McKichan says, the kinds of costs we have related to knowledge, information, skills and people are not as well recognized in the tax system.

If we are going to talk about treating services and commodities equally, let us talk about such equality when we deal with the corporate tax reform as well. I think this is the key point.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: I am going to say there are a number of things we would like to ask you further, but unfortunately it is 8.45 and we have one more witness. Thank you very much for coming.

Mr. de Jong: We should talk again when we know more specifically what the government really has in mind.

• 2040

The Chairman: Our next witness is Mr. Chris Wansbrough, vice-chairman of the National Trust Company. Mr. Wansbrough, thank you for coming before us. I think you have a few opening remarks, and then we can get on with the questioning.

Mr. Chris Wansbrough (Vice-Chairman, National Trust Company): Thank you very much, Mr. Chairman. I have a few remarks, which would take seven or eight minutes, I believe.

Mr. Chairman, thank you for the opportunity to address the committee on matters relating to taxation and suggested tax

[Traduction]

matériel neuf, mais aussi du recyclage. Vous avez dit qu'il fallait tenir compte de ce facteur dans une réforme fiscale.

Proposez-vous que les employeurs aient le droit à un allègement fiscal s'ils offrent des programmes de recyclage à leurs employés? Ou proposez-vous une concession fiscale quelconque pour les personnes qui décident de poursuivre leur formation?

M. McKichan: Nous essayions tout simplement de faire valoir que le secteur des services a autant besoin d'encaisse pour se renouveler que le secteur de la fabrication.

A notre avis, si l'on examine l'efficacité de l'économie nationale, il faut faire entrer en ligne de compte l'efficacité du secteur des services. Celui-ci représente un élément important des intrants de toute entreprise qui s'occupe, soit d'exportation, soit de substitution à l'importation.

A notre avis, il est tout aussi important de réaliser l'efficacité dans le secteur des services que dans le secteur de la fabrication, si l'on place l'efficacité et la compétitivité d'un pays dans le contexte international.

M. Doucet: Sous ce rapport, mademoiselle Nicholson, tout le monde parle d'imposer tant les services que les marchandises au moyen de la taxe de transaction.

Pourtant, en ce qui concerne les sociétés, l'on parle encore d'appliquer au secteur de la fabrication un taux différent de celui qui s'applique au secteur des services. Comme M. McKichan l'a fait remarquer, le régime fiscal ne tient pas dûment compte des coûts liés au savoir, à l'information, aux compétences et aux ressources humaines.

Si l'on envisage de mettre les services et les produits sur un pied d'égalité, il faut également le faire en ce qui concerne la réforme de l'impôt sur les sociétés. Je pense que c'est là le point fondamental.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Nous aurions certes beaucoup d'autres questions à vous poser; malheureusement, il est 20 h 45 et nous avons un autre témoin. Je vous remercie d'être venus.

M. de Jong: Nous devrions discuter à nouveau avec vous lorsque nous saurons davantage ce que le gouvernement se propose de faire.

Le président: Notre prochain témoin est M. Chris Wansbrough, vice-président de la *National Trust Company*. Monsieur Wansbrough, je vous remercie d'être venu témoigner au Comité. Je pense que vous avez quelque remarques d'ouverture à faire, et nous pourrions ensuite enchaîner avec les questions.

M. Chris Wansbrough (vice-président, National Trust Company): Merci beaucoup, monsieur le président. J'ai quelques remarques à faire, qui devraient prendre sept ou huit minutes, je crois.

Monsieur le président, je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de témoigner devant le Comité au sujet de questions

[Text]

reforms. I represent National Trust Company, which pays tax, and we recognize the need to reduce the federal deficit.

The Chairman: One of the few trust companies that does.

Mr. Wansbrough: That could be, sir, yes. The concerns to be expressed this evening are broad rather than technical, but relate to specific taxes and proposed tax initiatives. The most significant proposal, and potentially the most troublesome, is the business transfer tax. There is not yet a discussion paper, but nevertheless we have great concern about its application to the financial sector. We believe it will be a replacement for the federal sales tax, with a broader application at reduced rates. We have a number of serious concerns about the imposition of such a tax as it relates to financial institutions.

Firstly, I believe all countries have found it virtually impossible to implement a business transfer tax or value-added tax on financial services. It will be no different in Canada, particularly if we are to keep our financial institutions strong and competitive. This has been the primary policy for governments for some time, and has been reaffirmed in the recent proposed changes introduced for financial institutions by the Hon. Tom Hockin.

The fact that others have found it difficult does not mean we cannot do it. It does mean that the costs of collecting the tax, to both the financial institutions and the governments, have exceeded the perceived benefits. The costs impact most seriously on small business, which often does not have the resources to handle the new burden. With respect to financial institutions, it will be difficult to apply consistently and fairly where transactions are made both as agents and as principals.

Secondly, where there are existing arrangements with respect to fees which cannot be altered, there would be an unjustified squeeze on profit margins. We would want the legislative authority to adjust for any added tax. Otherwise, there must be an exemption for existing contracts.

Thirdly, any such tax must be levied on a comparable basis for both domestic and international institutions, and must preserve the benefits of dealing Canadian institutions.

Fourthly, if there has to be such a tax, it should be restricted to services such as fees, and then on some minimum amount, say \$50.

Fifthly, all capital, dividend and interest transactions must be exempt. Any tax on capital would be a tax on wealth, and that would be unacceptable to Canadians.

[Translation]

intéressant l'impôt et la réforme fiscale proposée. Je représente la *National Trust Company*, qui paie des impôts, et qui reconnaît également la nécessité de réduire le déficit fédéral.

Le président: Une des rares sociétés de fiducie à le faire.

M. Wansbrough: Cela se peut, monsieur le président. Les préoccupations dont j'aimerais vous faire part ce soir sont de nature générale plutôt que technique, mais elles portent sur des éléments précis de l'impôt et sur les initiatives fiscales proposées. La mesure proposée la plus importante, et éventuellement la plus gênante, est celle qui prévoit la création d'une taxe de transaction. L'on n'a pas encore publié de documents de travail, mais nous craignons néanmoins beaucoup son application au secteur financier. Nous croyons qu'elle remplacera la taxe de vente fédérale, tout en ayant un champ d'application plus vaste, à des taux inférieurs. Nous nourrissons de grandes inquiétudes en ce qui concerne l'application de cette taxe aux institutions financières.

Premièrement, je pense que tous les pays ont trouvé qu'il était à peu près impossible d'appliquer une taxe de transaction ou une taxe à la valeur ajoutée aux services financiers. Il n'en sera pas autrement au Canada, surtout si nous voulons garder nos institutions financières vigoureuses et concurrentielles. C'est là la politique que poursuivent les administrations depuis assez longtemps déjà et qui a été confirmée dans les modifications qu'a proposées récemment au sujet des institutions financières l'honorable Tom Hockin.

Le fait que d'autres aient trouvé difficile d'appliquer ce régime ne signifie pas que nous ne pouvons pas le faire. Mais cela veut dire que les coûts de perception de la taxe, que doivent assumer tant les institutions financières que les gouvernements, ont dépassé les avantages apparents. Ces coûts se font ressentir surtout sur la petite entreprise, qui, bien souvent, n'a pas les ressources nécessaires pour supporter le nouveau fardeau. Il sera par ailleurs difficile d'appliquer uniformément et équitablement cette taxe aux institutions financières, surtout lorsqu'elles transigent tant comme agents que comme mandants.

Deuxièmement, dans les cas où il existe des ententes prévoyant des droits inaltérables, il pourrait se produire un resserrement injustifié des marges bénéficiaires. Il faudrait, à notre avis, que le législateur fasse des rajustements pour toute taxe supplémentaire, ou, autrement, qu'il prévoie une exception pour les contrats en vigueur.

Troisièmement, cette taxe doit être perçue, à des conditions équivalentes, des institutions intérieures et internationales et elle doit sauvegarder les avantages dont jouissent les institutions canadiennes.

Quatrièmement, si cette taxe est adoptée, elle doit être limitée aux services, par exemple aux droits, et il devrait y avoir un minimum, par exemple 50\$.

Cinquièmement, il faut exempter toutes les opérations sur le capital, les dividendes et l'intérêt. Toute taxe sur le capital constituerait une taxe sur la fortune, et cela serait inacceptable aux Canadiens.

[Texte]

[Traduction]

• 2045

The Chairman: The French have it.

Mr. Wansbrough: Maybe we could come back to this, but it has been proposed—

The Chairman: We have better relationships with the French.

Mr. Wansbrough: I am not from Newfoundland.

Some hon. members: Oh, oh.

Mr. Wansbrough: Anyway, the treatment of interest and dividend income should be handled through the Income Tax Act. The unrestricted flows of capital, particularly with the United States but increasingly around the world, makes it almost impossible to treat capital movements differently than across an unrestricted border. The aggravation to borrowers and lenders if applied to interest payments would be high.

Sixthly, there is a very real possibility the business transfer tax would be double taxation for financial institutions. If the tax is placed on values added, which are in essence the expenses plus profit, it would be an amount exactly equal to the net investment income plus fees. This would be an income tax at the top end of the earnings statement. If this is the policy, it should be applied to all corporations, not just financial institutions. It would favour the efficient and penalize the inefficient. In effect, it would be a true income tax as opposed to a profit tax as under the present system.

Seventh, any tax changes should be compatible with free trade in financial services which now exist in many sectors.

Taxation takes many forms for financial institutions: income tax, capital tax, sales tax and deposit insurance fees, which is effectively a tax and an onerous one. All are in addition to the business transfer tax being proposed.

To structure a fair system of taxation it is important to know why it is necessary to tax. There are many reasons, but generally it is to pay for government expenditures. These include the operating costs of government departments as well as social and economic programs which are both long term and short term in nature. The long-term programs are the social safety nets and the short term programs are generally to improve economic activity either for a specific industry or a geographic region.

No one would argue with the fact there should be adequate funds for government operations. There are some who would argue all such funds are not wisely spent. Many can argue the industry-specific credits designed to produce national growth, such as the deductions for scientific research expenditures, have not had the productive effect for which they were conceived. All will argue the tax system is unfair.

Le président: Les Français l'ont.

M. Wansbrough: Peut-être pourrions-nous y revenir, mais l'on a proposé...

Le président: Nous entretenons de meilleures relations avec les Français.

M. Wansbrough: Je ne suis pas de Terre-Neuve.

Des voix: Oh, oh.

M. Wansbrough: De toute façon, c'est la Loi de l'impôt sur le revenu qui devrait s'appliquer dans le cas du revenu en intérêts et en dividendes. En raison des mouvements illimités de capitaux, qui se font surtout aux États-Unis, mais de plus en plus à l'échelle du globe, il est presque impossible de traiter les mouvements de capitaux différemment de ceux qui se font par-delà une frontière à laquelle ne s'applique aucune contrainte. Le fait d'appliquer cette taxe aux paiements d'intérêts susciterait beaucoup de mécontentement parmi les prêteurs et les emprunteurs.

Sixièmement, il est tout à fait possible que la taxe de transaction constitue une imposition double pour les institutions financières. Si la taxe s'applique à la valeur ajoutée, qui correspond essentiellement aux dépenses plus les bénéfices, cela équivaudrait au revenu d'investissement net plus les droits. Cela constituerait un impôt sur le revenu s'appliquant tout au haut de l'état des gains. Si l'on opte pour ce principe, il doit s'appliquer à toutes les sociétés, non pas seulement aux institutions financières. Cela favoriserait les entreprises efficaces et pénaliserait celles qui ne le sont pas. Cela constituerait en réalité un véritable impôt sur le revenu plutôt qu'une taxe sur les bénéfices, comme dans le régime actuel.

Septièmement, toute modification fiscale doit être compatible avec le principe du libre-échange dans les services financiers, comme cela existe dans beaucoup de secteurs.

Les institutions financières sont assujetties à une foule de taxes et d'impôts: impôt sur le revenu, impôt sur le capital, taxes de vente et droits d'assurance-dépôts, qui constituent en fait une taxe onéreuse. Cela est en sus de la taxe de transaction que l'on envisage.

Pour structurer un régime fiscal juste, il importe de savoir pourquoi il faut percevoir des impôts. Cela tient à une foule de raisons, dont la principale est de payer les dépenses de l'État. Celles-ci incluent les frais d'exploitation des ministères, ainsi que des programmes sociaux et économiques à court et à long terme. Les programmes à long terme constituent les mesures de sécurité sociale, tandis que ceux à court terme visent généralement à améliorer l'activité économique, soit d'une industrie donnée, soit d'une région particulière.

Personne ne niera que l'État a besoin de fonds suffisants pour ses activités. D'aucuns mettraient toutefois en doute le caractère judicieux des décaissements. Beaucoup de personnes maintiendraient par ailleurs que les crédits accordés à certaines industries devant contribuer à la croissance nationale, comme les déductions pour dépenses au titre de la recherche scientifique, n'ont pas eu les retombées escomptées.

[Text]

It is difficult to define the term unfairness precisely because the Income Tax Act is so complicated few can understand it. It may have been built on concepts which were deemed to be fair with a balancing of interests. Such is not the perception of many.

Unfairness for many people is the unequal distribution of the tax load where two companies or individuals with the same income pay very different amounts of tax. Tax shelters are the cause of the unfairness. Investment in MURBs or movies, the purchase of someone else's research or mineral exploration rights or the use of another company's tax loss are some of the causes of the unfairness and loss of government revenue. Deductions relating to interest expenses for money borrowed for investment purposes is productive.

The government has recognized some of the problems and tried to offset them with the introduction of capital tax, minimum tax and business transfer tax. This just adds further complications to an already overly complicated tax regime. Such measures tend to defeat some of the intended impact because the more complicated things become, the more loopholes the expert can find. A useful solution would be to greatly simplify the process and reduce both the exemptions and the tax rates. If this were done, taxpayers would have more funds to invest in what they consider to be the most productive opportunities.

The loopholes or tax-reducing schemes make the principle of progressive taxation ineffective, thereby increasing the effect of the deficit and the need for regressive tax. If there is a requirement for additional revenue, there must be a limit to the eligible deductions. It is that simple.

When a progressive tax is ineffective, even in a strong economy, the alternative is a regressive tax; hence the introduction of the capital tax, deposit insurance tax and business transfer tax.

• 2050

Federal capital tax was introduced for two years on large financial institutions with capital of \$300 million or over. It is obviously discriminatory, unrelated to what income taxes were paid by such institutions and unrelated to capital adequacy. The more capital there is to protect depositors, the more the tax. The reverse would be more appropriate. At worst, it should be restricted to the capital needed to support the deposits.

Protecting depositors has another cost, deposit insurance, and the cost has recently tripled and is likely to have another 66% added. A few years ago, on a comparable basis, our company cost would have been \$500 thousand to \$600 thousand a year. In 1985 it was \$2.2 million, in 1986 \$5.9

[Translation]

Et tout le monde s'entend pour dire que le régime fiscal est injuste.

Il est toutefois difficile de définir exactement en quoi consiste cette injustice, parce que la Loi de l'impôt sur le revenu est si compliquée que peu la comprennent. Elle repose peut-être sur des principes qui ont été jugés équitables dans la mesure où l'objectif est de faire la part des différents intérêts en cause. Mais ce n'est pas l'avis de la majorité.

Pour beaucoup de personnes, cette injustice correspond à la répartition inégale de la charge fiscale dans les cas où deux sociétés ou particuliers touchant les mêmes revenus versent des impôts très différents. Les abris fiscaux en sont la cause. Les placements dans les IRLM ou les films, l'achat des droits d'exploration minérale ou de recherche de quelqu'un d'autre ou l'utilisation de la perte fiscale d'une autre société explique cette injustice et la perte de revenus qu'enregistre l'État. Les déductions pour frais d'intérêt engagés sur des emprunts aux fins d'investissement sont productives.

Conscient de certains de ces problèmes, le gouvernement a tenté de les régler par l'adoption d'une taxe sur le capital, d'un impôt minimum et d'une taxe de transaction. Cela ne fait que compliquer davantage un régime fiscal déjà fort complexe. Certaines de ces mesures font même échec aux résultats escomptés, puisque, plus le régime se complique, plus les spécialistes peuvent trouver des échappatoires. Une solution serait de simplifier grandement le processus et de réduire tant les exceptions que les taux d'imposition. Cela donnerait aux contribuables plus de fonds qu'ils pourraient investir dans ce qu'ils considèrent comme les projets les plus productifs.

Les échappatoires ou mécanismes de réduction de l'impôt rendent inefficace le principe de l'impôt progressif, ce qui ne fait qu'augmenter l'importance du déficit et la nécessité d'avoir un impôt régressif. S'il faut des recettes supplémentaires, il n'y a pas d'autres solutions que de limiter les déductions admissibles.

Lorsqu'un impôt progressif est inefficace, même dans une économie vigoureuse, la seule solution est un impôt régressif; c'est ce qui explique l'introduction de la taxe sur le capital, de la taxe d'assurance-dépôts et de la taxe de transaction.

La taxe fédérale sur le capital s'est appliquée pendant deux ans aux grandes institutions financières ayant un capital supérieur à 300 millions de dollars. Cela constituait manifestement une pratique discriminatoire, ne tenant pas compte de l'impôt sur le revenu payé par ces institutions ni du montant du capital jugé suffisant. Plus le capital d'une institution est élevé, pour protéger ses déposants, plus l'impôt est élevé. Cela devrait plutôt être l'inverse. Ou, à tout le moins, cela devrait être limité au capital nécessaire pour appuyer les dépôts.

Il y a un autre coût associé à la protection des déposants, celui de l'assurance-dépôts, qui a récemment triplé et qui augmentera encore vraisemblablement de 66 p. 100. Il y a quelques années, notre société aurait payé entre 500 000\$ et 600 000\$ par année. En 1985, ce coût s'élevait à 2,2 millions de dollars, en 1986, à 5,9 millions, et dans peu de temps,

[Texte]

million, and shortly at an annual rate of perhaps \$12 million. This is a huge increase.

This is just another tax to replenish the deficit which was incurred to bail out trust companies and banks which could not make it on their own. The cause of the failure cannot be blamed on government, but rather the inadequacies of the inspection system. The amount of the deficit was made worse by government announcements resulting from inadequate information. A good solution would be to put at least a major part of the authority where the responsibility is. Senior active executives of financial institutions which pay the premiums should be on the board of directors of the CDIC and have a say in the regulation of the insured.

When the discussion paper on the business transfer tax is released, you will be inundated by professional views more technical and eloquent than mine. I strongly recommend against drastic or arbitrary measures with any element of retroactivity and a major simplification of the tax structure as loopholes are eliminated.

Of equal significance, it is necessary to remember why all these measures are having to be dealt with. It is because the level of spending is so much higher than the level of income. We need most of our social programs and certainly those which support the poor, but there is ample room for additional contributions from those corporations and individuals who pay very little in taxes. Fairer taxation, combined with reduced government expenditures, is an appropriate way of reducing the deficit. This in turn would lead to a stronger dollar and lower interest rates, which would further improve the deficit through the lower interest costs. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Wansbrough. We embarked on a program of a stronger dollar and lower interest rates, and particularly in the last week you have seen that. I want to ask you some questions before I turn it over to Mr. Wilson.

You say the failure cannot be blamed on government, but rather inadequacies of the inspection system. Of course, the inspection system is a creature of government. Why would you not be honest about it and say the reason your deposit insurance fees are up is because of the inadequate inspection system, because of the inadequate operation of CDIC, and because of the inadequate system that was there? You might even go on to say the government's proposals for more adequate inspection, particularly coming out of this committee report and some of the Minister's statements, might correct the situation.

Mr. Wansbrough: I very much hope it will. The inspection system is in part the government. I think there are other reasons as well, and—

The Chairman: There are a bunch of thieves who were not caught. That is why.

[Traduction]

compte tenu du taux de progression actuel, il atteindra peut-être 12 millions. Cela représente une augmentation énorme.

Il s'agit là, tout simplement, d'une autre taxe qui vise à combler le déficit créé par les opérations de sauvetage en faveur des sociétés de fiducie et des banques qui ne pouvaient se débrouiller elles-mêmes. L'on ne peut imputer l'échec au gouvernement, mais plutôt aux défaillances du système d'inspection. Le déficit s'est même trouvé aggravé par les annonces qu'a faites le gouvernement en se fondant sur une information incomplète. Une bonne solution consisterait à accorder au moins la majorité des pouvoirs à ceux qui assument la responsabilité. Les cadres supérieurs d'une institution financière qui verse les primes devraient siéger au conseil d'administration de la SADC et avoir voix au chapitre en ce qui concerne la réglementation des assurés.

Lorsque le document de travail sur la taxe de transaction sera publié, vous serez inondés de vues professionnelles exprimées dans un langage plus technique et plus éloquent que le mien. Je recommande fortement d'écarter toute mesure arbitraire ou draconienne présentant un élément de rétroactivité et d'opter pour une simplification majeure de la structure fiscale, avec élimination des échappatoires.

Il est tout aussi important de se rappeler pourquoi nous examinons toutes ces mesures. Le montant des dépenses est plus élevé que le montant du revenu. Nous avons besoin de la plupart de nos programmes sociaux, spécialement ceux qui visent à aider les pauvres, mais l'on pourrait sans aucun doute obtenir des contributions additionnelles des sociétés et des particuliers qui versent très peu d'impôt. Une façon appropriée de réduire le déficit consiste à appliquer un régime fiscal plus juste et à réduire les dépenses de l'État. En retour, cela raffermirait notre devise et ferait baisser les taux d'intérêt, ce qui contribuerait aussi à réduire le déficit, puisque les frais d'intérêt seraient moindres. Merci.

Le président: Merci, monsieur Wansbrough. Depuis une semaine surtout, il est clair que notre devise se raffermirait et que les taux d'intérêt sont à la baisse. Je voudrais vous poser quelques questions avant de céder la parole à M. Wilson.

Selon vous, l'échec ne peut être imputé au gouvernement, mais plutôt aux défaillances du système d'inspection. Mais celui-ci a été créé par le gouvernement. Pourquoi ne dites-vous pas honnêtement que vos primes d'assurance-dépôts ont augmenté parce que le système d'inspection est inadéquat, à cause de l'incurie de la SADC et aussi à cause du système imparfait qui existait déjà? Vous pourriez même aller jusqu'à dire que les mesures proposées par le gouvernement pour assurer une meilleure inspection et découlant tout particulièrement du rapport de notre Comité et de certaines déclarations du ministre amélioreront peut-être la situation.

M. Wansbrough: Je l'espère sincèrement. Le système d'inspection est appliqué par le gouvernement. Je pense qu'il y a aussi d'autres raisons et...

Le président: Il y a une bande de voleurs que l'on n'a jamais pris. Voilà la raison.

[Text]

Mr. Wansbrough: Mr. Estey just had a long commission report, which I would not presume to duplicate, but—

Mr. de Jong: I have a supplementary on that. After all, it was not the government which created those bank failures. I mean, the circle goes around. It was poor management and some bandits or combinations thereof.

Mr. Wansbrough: I would not blame it on—

The Chairman: With the inspection system, they might have been caught earlier. They might have been brought to justice a little earlier.

Mr. Wansbrough: I think it would have made the deficit for the CDIC considerably smaller if it had been caught earlier. That is really—

Mr. de Jong: Absolutely.

The Chairman: I am surprised your trust company did not say the same to the inspectors in Ontario who were responsible totally for Crown Trust, Seaway Trust, and Greymac Trust.

Mr. Wansbrough: I agree with that, too. I think once the problem was recognized, they moved rather quickly. In fairness, the trust company legislation, both federally and provincially, has not been thoroughly reviewed since somewhere around 1912, and it is long overdue.

• 2055

Mr. Layton: Mr. Chairman, I have a supplementary. I notice that our guest has registered that in his own company they watch the cost of this deposit insurance charge go from \$500,000 or \$600,000 a year to \$12 million, which it seems to be heading for. I guess in the same period we would be able to show a considerable cost to the taxpayers. I do not even remember what this loss has been out there—

The Chairman: They are trying to get it back.

Mr. Layton: —but it seems to me somebody has used numbers close to a billion.

The Chairman: Somebody called our Minister “billion dollar Barbara.”

Mr. Wansbrough: This is a process that is trying to get that back. My point really is that the responsibility and the authority ought to go hand in hand. The new proposals for a better inspection system will go a long way, but the Deposit Insurance Corporation really should be run by those who have to pay the premiums. I recognize that government will not sort of disinvolve itself entirely.

The Chairman: That was the view of this committee, by the way, Mr. Wansbrough, in our report to the Minister. Our problem with the Minister and the last bill was that the Minister insisted on making sure that there were not people who were directly responsible for paying premiums on the

[Translation]

M. Wansbrough: M. Estey vient de présenter un long rapport de commission, que je n'aurais pas la témérité de reprendre, mais...

M. de Jong: J'aurais une question supplémentaire à poser à ce sujet. Après tout, ce n'est pas le gouvernement qui est responsable de ces faillites de banques. Je veux dire, il faut examiner la cause véritable, soit une mauvaise gestion et la présence de quelques bandits, ou une combinaison des deux.

M. Wansbrough: Je ne blâmerai pas...

Le président: Le système d'inspection aurait peut-être permis de les prendre au collet plus tôt. Ils auraient peut-être été entraînés en justice plus tôt.

M. Wansbrough: Je pense que le déficit pour la SADC aurait été beaucoup plus petit s'ils avaient été pris avant. C'est là vraiment...

M. de Jong: Absolument.

Le président: Je suis étonné que votre société de fiducie n'ait pas tenu les mêmes propos devant les inspecteurs, en Ontario, qui étaient entièrement responsables de la Crown Trust, la Seaway Trust et la Greymac Trust.

M. Wansbrough: J'en conviens moi aussi. Après avoir cerné le problème, ils ont agi assez rapidement. Il faut reconnaître, en toute justice, que la législation relative aux sociétés de fiducie, à l'échelon tant fédéral que provincial, n'a pas fait l'objet d'un examen approfondi depuis 1912 environ, et il est grand temps que cela se fasse.

M. Layton: Monsieur le président, j'aurais une question supplémentaire. Notre témoin a affirmé que, dans sa propre société, les primes pour l'assurance-dépôts sont passées de 500,000\$ à 600,000\$ par année à 12 millions de dollars par année, ou c'est du moins le montant que l'on envisage. Je suppose que, pour la même période, l'on pourrait démontrer que le coût assumé par les contribuables a aussi été énorme. Je ne me souviens même pas du montant de la perte...

Le président: L'on essaie de récupérer les sommes.

M. Layton: ... mais il me semble que l'on a parlé de près d'un milliard de dollars.

Le président: Quelqu'un a parlé de la ministre comme étant la «Barbara au milliard de dollars».

M. Wansbrough: Nous essayons, par ce processus, de récupérer ce montant. Ce que j'essaie de faire valoir, c'est que la responsabilité et les pouvoirs devraient aller de pair. Les mesures proposées en vue d'améliorer le système d'inspection aideront considérablement, mais la Société d'assurance-dépôts devrait vraiment être dirigée par ceux qui sont obligés de verser les primes. Mais je sais que le gouvernement ne s'en désintéressera pas totalement.

Le président: Je vous signale, monsieur Wansbrough, que c'est ce que nous avons fait valoir dans notre rapport au ministre. Le problème, en ce qui concerne le dernier projet de loi et le ministre, c'est que ce dernier a insisté pour que le conseil d'administration ne soit pas composé de personnes qui

[Texte]

board of directors. We will see what we can do to alter the bill the next time it comes up.

Mr. Wansbrough: I think that is a tax and not an insurance premium that is being paid.

The Chairman: Mr. Wilson.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Thank you, Mr. Chairman.

Let us begin at the end. I, of course, find myself in agreement with the last sentence of your presentation, but just in front of it you say that there is ample room for additional contributions from corporations and individuals who pay very little in tax. I thought that somewhere I had seen a comment that the AMT was an unnecessary complication, and so on. Yet I take it that you are in essence endorsing the concept of an alternative minimum tax on individuals. Would you also see that extended to the corporate sector, in the name of fairness?

Mr. Wansbrough: Yes. I think individuals and corporations have to take their share of the load. Personally, I think putting on the BTT or a minimum tax is an unnecessary complication, which is caused by the fact that there are so many programs that can already be deducted. Eliminate some of those. I am not a tax expert. I am just sort of reviewing it from a more general viewpoint.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): We are told that there is something in the order of \$35 billion to \$40 billion of unused corporate tax credits out there, for which there has been a fairly active—shall I call it a secondary market? Indeed, the Minister tries to stay only one step behind those who are dealing in these things. But given the magnitude of those credits out there, surely an AMT is necessary in the corporate sector as a method of curtailing the usage of those credits and losses, is it not?

Mr. Wansbrough: I would not presume to know which are the only ways to do it, but as long as the tax legislation permits a profitable company to borrow the loss from an unprofitable company, and use it to reduce the taxes, there is not going to be much income for the government.

The Chairman: We did a good job on that thing a while little while—on November 29 and January 15, I am told.

Mr. Wansbrough: Yes, I understand that. Everybody is going to try to avoid paying any tax that he can legitimately avoid paying.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): This, I guess from your perspective, might be a more philosophical question, but we are talking, of course, about base broadening in order to be able to apply lower rates. I think that is the whole thrust of the exercise and something that you have endorsed. At the same time, the government, a couple of years ago, put forward the lifetime capital gains exemption on a phased-in basis for most people, with a view to trying to encourage risk taking, entrepreneurship, and small-business job creation and so on. It

[Traduction]

doivent directement verser des primes. Nous verrons ce que nous pouvons faire pour modifier le projet de loi la prochaine fois que nous en serons saisis.

M. Wansbrough: Je pense que c'est une taxe, et non pas une prime d'assurance qui est versée.

Le président: Monsieur Wilson.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Merci, monsieur le président.

Commençons par la fin. Je souscris à la dernière affirmation que vous avez faite dans votre exposé, mais juste avant cela, vous avez dit que l'on pouvait facilement accroître les contributions des sociétés et des particuliers qui versent très peu d'impôt. Il me semble avoir lu, dans un document quelconque, que l'impôt minimum de rechange constituait une complication inutile. Dois-je comprendre que vous appuyez en principe la notion d'un impôt minimum de rechange pour les particuliers? Croyez-vous que cela devrait s'appliquer également aux sociétés, en toute équité?

M. Wansbrough: Oui. Je pense que les particuliers et les sociétés doivent assumer leur part du fardeau. Personnellement, je pense que l'ajout d'une taxe de transaction ou d'un impôt minimum constitue une complication inutile, étant donné qu'il y a déjà tant de déductions qui peuvent être faites. Qu'on en élimine certaines. Je ne suis pas un fiscaliste; j'examine la situation d'une manière générale.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): On nous dit qu'il y a environ 35 à 40 milliards de dollars de crédits d'impôt inutilisés pour lesquels il existe un marché, secondaire si l'on peut dire, passablement actif. En fait, le ministre tâche de ne pas être trop loin derrière ceux qui se mêlent de cela. Mais compte tenu du montant de ces crédits, un impôt minimum de rechange s'impose, certes, en ce qui concerne les sociétés, pour limiter l'utilisation de ces crédits et les pertes, n'est-ce pas?

M. Wansbrough: Je ne vais certes pas prétendre connaître les seules façons de procéder, mais tant que la législation fiscale permet à une société rentable d'emprunter la perte d'une société qui ne l'est pas et de s'en servir pour réduire ses impôts, le gouvernement ne va pas en obtenir beaucoup d'impôts.

Le président: Nous avons fait un bon travail à ce sujet il y a quelque temps—le 29 novembre et le 15 janvier, me dit-on.

M. Wansbrough: Oui, je comprends. Chacun va tenter d'éviter autant d'impôts qu'il le peut légitimement.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je suppose que cette question, selon vous, a davantage trait au principe, mais nous parlons évidemment d'élargir l'assiette fiscale afin de pouvoir réduire les taux. Je pense qu'il s'agit là de l'objectif véritable de cette démarche, et c'est un point que vous avez appuyé. Par ailleurs, il y a quelques années, le gouvernement a accordé une exemption viagère pour les gains en capital, appliquée progressivement pour la plupart des gens, pour essayer d'encourager la prise de risques, l'esprit d'entreprise, la création d'emplois par de petites entreprises, et ainsi de suite.

[Text]

seems inevitable that the base-broadening is going to have to collide with that capital gains exemption at some point in time.

• 2100

Do you feel that capital gains exemption is useful and should be continued, or do you foresee that it should be wiped out in the name of base-broadening and lower rates?

Mr. Wansbrough: It is very nice to have. I have always felt, however, that somehow or other those people who were going to use it were going to pay in some other way. It is one of the items that has to be looked at. Certainly it is used for more than the reasons you enunciated, in that it includes a cottage, a place in Florida, or whatever you may have a capital gain on. It has to be part of the deliberations in reform.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Do you think that rather than being done away with completely it should be restricted to things like the investments, small business, or a family farm operation?

Mr. Wansbrough: I have no quarrel with either of those applications. But I am not an expert in how government should redress this deficit.

Our dollar is stronger relative to the U.S. dollar in the last few weeks. The interest rates have come down. But I would like to suggest a broader view of our dollar. If you look at it relative to the Deutschmark, you are paying 75 cents for one today as opposed to 41 cents two years ago. So I think there is a broader application to the strength of our dollar than just what is happening to the U.S. exchange rate today.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I would like to pursue your remarks relative to the Deutschmark. To what do you attribute our relative loss of purchasing power against virtually every currency but the American dollar?

Mr. Wansbrough: We are riding on the American dollar. It has come down and we have come with it.

The Chairman: It may be because we do 80% of our business with them.

Mr. Wansbrough: That relationship is always going to be the most important one, but there is a broader one.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): It could also be a recognition of the kind of deficit problems we have in this country, which are similar to those in the United States.

Mr. Wansbrough: We are on the same track as the States as far as deficit is concerned. In fact, per capita we are higher, I believe.

Mr. Layton: Relative to these other countries.

Mr. Wansbrough: Exactly.

[Translation]

L'élargissement de l'assiette fiscale va inévitablement, à un moment donné, entrer en collision avec l'exemption sur les gains en capital.

Croyez-vous que l'exemption pour les gains en capital est utile et qu'elle doit être maintenue, ou croyez-vous qu'elle sera éliminée en contrepartie d'un élargissement de l'assiette fiscale et d'une réduction des taux?

M. Wansbrough: Cela est évidemment fort intéressant. Mais j'ai toujours cru que les personnes qui vont s'en prévaloir vont devoir verser des impôts d'une autre façon. C'est un aspect dont il faut tenir compte. Cela est certes utilisé pour des raisons autres que celles que vous avez mentionnées, par exemple un chalet, un pied-à-terre en Floride, ou tout ce qui peut constituer un gain en capital. Cela doit être examiné lors des délibérations sur la réforme fiscale.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Croyez-vous que, plutôt que de l'éliminer complètement, il faudrait plutôt limiter cette exemption à certaines choses comme des investissements, une petite entreprise, une exploitation agricole familiale?

M. Wansbrough: Je ne m'oppose à aucune de ces applications. Mais je ne suis pas un expert dans la façon dont le gouvernement peut combler son déficit.

Depuis quelques semaines, notre dollar s'est raffermi par rapport à la devise américaine. Les taux d'intérêt ont baissé. Mais je pense qu'il faut replacer la question de notre devise dans un contexte plus vaste. Il faut l'examiner par rapport au deutschemark, pour lequel on paie 75c. aujourd'hui, contre 41c. il y a deux ans. C'est pourquoi je pense qu'il faut voir le raffermissement de notre devise non pas seulement par rapport à l'évolution du taux de change du dollar US.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): J'aimerais revenir à ce que vous avez dit au sujet du deutschemark. À quel facteur attribuez-vous notre perte relative d'un pouvoir d'achat par rapport à presque toutes les autres devises, sauf le dollar américain?

M. Wansbrough: Nous sommes tributaires du dollar US. Il a baissé, et notre devise a baissé également.

Le président: Cela est peut-être dû au fait que nous faisons 80 p. 100 de nos échanges avec eux.

M. Wansbrough: Ce rapport va toujours être le plus important, mais il y en a aussi un autre, plus vaste.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Cela peut aussi être dû au fait que les problèmes de déficit que nous connaissons au Canada sont semblables à ceux que connaissent les États-Unis.

M. Wansbrough: Nous sommes dans la même voie que les États-Unis en ce qui concerne le déficit. Je crois même que, par habitant, le nôtre est plus élevé.

M. Layton: Par rapport à ces autres pays.

M. Wansbrough: Exactement.

[Texte]

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Is not really the value of one's currency a reflection of its relative worth in the eyes of the rest of the world? People are analysing the deficit position of this country, the amount of our economy swallowed up in servicing that debt, and making a judgment on it.

Mr. Wansbrough: I am sure that some of the devaluation has been caused in order to get a competitive advantage in the world markets, which on a very short-term basis may work. But on any long-term basis, there is very little to show that it is a good plan for any country to devalue its currency to get business.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I am concerned about the comment on unfairness. You mention that tax shelters are the cause of the unfairness, and you go on to talk about investments and MURBs and movies. It seems to me that the reason the MURBs came along in the first place was to respond to the fact that no one in this country could put up an apartment building and hope to have the rents, which for the most part were controlled, cover the expenses. Was this not the reason for the institution of the MURB program, or one government program to paper up another?

Mr. Wansbrough: One of them, yes.

The Chairman: One bad law begat three bad laws, which begat three more bad laws by the power of three, and so on.

Mr. Wansbrough: There was a lot of useless housing produced by that. Inadequate, poorly built housing proliferated. It took a long time to get rid of it when that program was at its height.

• 2105

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): But are the tax shelters the cause of the unfairness, or are the rental controls the cause of the unfairness?

Mr. Wansbrough: The rental controls create the problem, and then you need the tax shelters to get rid of the problem. Yes, I am not for rental controls, but they are there and it seems to be very difficult to get rid of them in Ontario, although I believe they are trying to find a way to do so.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): The problem I have is that your brief implies that people who invested money in MURBs... I mean, they earned the money and they put lots of it into the MURBs through the inducement of the write-offs offered by government to paper up the other problem. I do not think these people should be treated with some degree of criminality. They spent their money.

Mr. Wansbrough: It was not my intent to incriminate anybody who... I think for any program the government puts in place to save taxes everybody is entitled to take as great advantage of that as they can. That is not the point. The point is that if you have a whole lot of these programs, you are not

[Traduction]

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Est-ce que la valeur d'une devise nationale n'est pas le reflet de sa valeur relative selon le reste du monde? Il y a des personnes qui analysent la situation déficitaire du pays et la part de notre économie qui sert au service de la dette et qui font un jugement à ce sujet.

M. Wansbrough: Je suis certain que la dévaluation a été causée en partie pour tenter d'obtenir un avantage concurrentiel sur les marchés internationaux, ce qui, à très court terme, peut être fructueux. Mais à long terme, il n'existe à peu près aucune preuve du fait qu'il est utile pour un pays de dévaluer sa devise pour attirer une clientèle.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): J'aimerais revenir à ce que vous avez dit au sujet de l'injustice. Vous avez dit que les abris fiscaux en étaient la cause et vous avez parlé d'investissements, d'IRLM et de films. Il me semble que l'on a créé les IRLM en réaction au fait que personne, au Canada, ne peut acheter un immeuble locatif et espérer que les loyers, qui presque partout sont réglementés, servent à couvrir les dépenses. N'est-ce pas pour cette raison que l'on a créé le programme des IRLM, c'est-à-dire un programme gouvernemental pour un autre?

M. Wansbrough: Oui, c'est une des raisons.

Le président: Une mauvaise loi en crée trois autres, qui en créent chacune trois autres, à la puissance trois, et ainsi de suite.

M. Wansbrough: Ce programme a suscité l'aménagement de beaucoup de logements inutiles. Il en est résulté une prolifération de logements inadéquats et mal construits. Il a fallu beaucoup de temps pour s'en débarrasser quand le programme battait son plein.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Mais est-ce que les abris fiscaux sont la cause de cette injustice, ou est-ce que ce sont les régies des loyers qui le sont?

M. Wansbrough: Les régies des loyers créent le problème, puis il faut mettre en place des abris fiscaux pour éliminer celui-ci. Je ne suis pas en faveur de la limitation des loyers, mais cette mesure est en place, et il semble très difficile de s'en débarrasser en Ontario, bien que l'on trouve, je pense, une façon de le faire.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): La question que je me pose est que, dans votre mémoire, vous laissez entendre que des personnes ont investi dans des IRLM... je veux dire, elles ont gagné de l'argent et elles en ont investi une bonne part dans les IRLM parce qu'elles étaient incitées à le faire par les mesures d'encouragement offertes par le gouvernement pour régler l'autre problème. Il ne faut pas, je pense, considérer ces personnes comme des criminels. Elles ont dépensé leur argent.

M. Wansbrough: Je n'avais pas l'intention d'incriminer qui que ce soit... Je pense que lorsque le gouvernement met en place un programme permettant de réduire les impôts, tout contribuable a le droit d'en tirer le plus grand parti possible. Ce n'est pas là le problème. Le problème est que, s'il existe

[Text]

going to get income tax. That is the only point I tried to make in that statement.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I wanted to get into the essence of your brief, which I think is the matter of the business transfer tax or some facsimile, and how it would apply to your trust company business, which appears to be an extremely technical area and one which I certainly do not understand. But it seems to me that people in the financial world have the high-tech capability and the expertise and the kinds of modern methods that would enable you to be able to adapt or submit to some sort of a business transfer tax regime much more easily than virtually any other area of the economy. Would you not agree with that?

Mr. Wansbrough: Our industry, if you take broadly the financial services, has more than its share of large institutions which would be capable of doing that. But there are still a lot of smaller institutions which would suffer the same problems of dealing with the new system as they would in retailing or any other area.

I am not sure, without a discussion paper, where this is going to come down and exactly what effect it is going to have on it. But I am mindful that the experts say this really has not worked anywhere else in the world, with the possible exception of Israel. Although they have looked at it, they have come back and decided it was not the right thing to do. Again, I come back to the fact that this is necessary in the service sector, at least in the financial service sector, probably because you are not getting very much income out of the income tax. Therefore, would you be better to fix the income tax than to put something onto this?

Mr. Layton: Income or profits?

Mr. Wansbrough: Well, it is a profits tax—

Mr. Layton: A profits tax—

Mr. Wansbrough: —right now. I mean, it is called the Income Tax Act.

Mr. Layton: You are not thinking personal income tax here, you are talking corporate.

Mr. Wansbrough: I am talking corporate tax, assuming that the BTT is going to be directed corporately or invisibly, as opposed to at the retail level, which was what the previous discussion was about. As I say, I am not sure how it is going to come on, but certainly you do not really . . . we should not have it as a wealth tax. That came up about 20 years ago and was shot down, politically, I think, more than in any other way.

The Chairman: Mr. de Jong.

Mr. de Jong: One likes the general philosophy behind your brief. I like particularly your statement on page 5 in the second paragraph:

When a progressive tax is ineffective, even in a strong economy, the alternative is a regressive tax.

[Translation]

beaucoup de programmes du genre, l'État ne va pas percevoir d'impôt. C'est tout ce que j'essayais de faire valoir.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je voulais en venir à l'argument central de votre mémoire, qui porte, je crois, sur la taxe de transaction, ou quelque chose du genre, sur la façon dont cela s'appliquerait aux sociétés de fiducie, ce qui me semble être un aspect très technique que je ne comprends certes pas. Mais il me semble que les personnes qui oeuvrent dans le milieu financier ont tous les moyens de haute technologie, tout le savoir et toutes les méthodes modernes nécessaires pour pouvoir s'adapter à un régime de taxe de transaction beaucoup plus facilement que tout autre segment de l'économie. N'en convenez-vous pas?

M. Wansbrough: Il y a dans notre industrie, c'est-à-dire dans celle des services financiers en général, beaucoup de grandes institutions qui pourraient s'y adapter. Mais il y a aussi beaucoup de petites institutions qui auraient autant de difficulté à s'adapter au nouveau système que le secteur du commerce de détail ou n'importe quel autre.

En l'absence d'un document de travail, je ne sais pas comment le système va s'appliquer ni exactement quelles conséquences il va avoir. Mais je sais que, d'après les experts, cela n'a pas fonctionné ailleurs, sauf peut-être en Israël. Après avoir examiné cette mesure, ils ont décidé qu'elle n'était pas souhaitable. Mais encore une fois, je reviens au fait que cela est peut-être nécessaire dans le secteur des services, du moins dans celui des services financiers, probablement parce que l'État n'en obtient pas tellement d'impôt sur le revenu. Est-ce que cela veut dire qu'il serait préférable de modifier l'impôt sur le revenu plutôt que d'ajouter un autre élément?

M. Layton: Portant sur le revenu ou les bénéfices?

M. Wansbrough: Eh bien, il s'agit d'une taxe sur les bénéfices . . .

M. Layton: Une taxe sur les bénéfices . . .

M. Wansbrough: . . . immédiatement. Je veux dire que cela s'appelle la Loi de l'impôt sur le revenu.

M. Layton: Nous ne parlons pas de l'impôt sur le revenu des particuliers, mais de l'impôt sur les sociétés.

M. Wansbrough: Je parle de l'impôt sur les sociétés, si l'on suppose que la taxe de transaction va porter sur les sociétés ou va être invisible, contrairement à ce qui se produirait dans le commerce de détail, qui a fait l'objet de la discussion précédente. Je le répète, je ne sais pas comment cela va s'appliquer, mais l'on ne veut certes pas . . . l'on ne devrait pas avoir une taxe sur la fortune. Cette mesure a été proposée il y a une vingtaine d'années et elle a été rejetée, sur le plan politique, de plusieurs façons.

Le président: Monsieur de Jong.

M. de Jong: J'aime le principe général qui sous-tend votre mémoire. J'apprécie tout particulièrement votre affirmation à la page 5, au deuxième paragraphe:

Quand un impôt progressif n'est pas efficace, même dans une économie vigoureuse, la solution de rechange est un impôt régressif.

[Texte]

I think you are right on, in that the weakening of the progressive tax system has created the need for regressive measures. I agree that taxes on consumption and so forth essentially are regressive measures. The need for them has increased because of the weakening in our general income tax system, whether it is the corporate or personal tax system.

• 2110

Picking up where Mr. Wilson has left off, I think the essential part of your brief is the first part. This is where you begin to think a bit about what a business transfer tax or value-added tax would mean to the financial institutions. To tell you the truth, this has not crossed my mind either.

Mr. Wansbrough: They have not been able to do it virtually anywhere else. You can obviously tack something onto the fees for safety deposit boxes or something, which is a set fee. But to get into the payment of interest and dividend receipts by people or into the buying and selling of stocks, I think it really all has to be excluded, and I hope it will be.

Mr. de Jong: It could get very complicated, could it not?

Mr. Wansbrough: Apparently it has been so complicated in the other jurisdictions that they have not been able to do it. Hopefully this will be the case here.

Mr. de Jong: Have you had an opportunity to look at what they have tried in other jurisdictions and at what some of the problems were?

Mr. Wansbrough: My own review of this has been to review other people's comments. I have not looked at the New Zealand tax or the European tax; in both places they have not put it on.

The Chairman: Does Israel have one of these systems?

Mr. Wansbrough: I believe it has. I do not know whether or not it is a cause of their inflation rate.

The Chairman: On the way to New Zealand, we could go by way of Israel.

Mr. de Jong: We could also touch in at Taiwan and Korea and other favourite watering holes, or maybe even South Africa.

Mr. Wansbrough: I think I have finished, unless there are any more questions.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you very much. First I would like to congratulate Mr. Wansbrough on a very interesting brief. I have only one or two questions.

Clearly the thrust of the brief is that you would like to see tax shelters and tax expenditures eliminated as far as possible. Are there any particular candidates you would like to see go early?

[Traduction]

Je pense que vous tombez pile, à savoir que l'affaiblissement du régime de l'impôt progressif a créé le besoin de mesures régressives. Je suis d'accord pour dire que des taxes à la consommation, et autres mesures du genre, sont essentiellement des mesures régressives. Elles sont devenues nécessaires à cause de l'affaiblissement du régime de l'impôt sur le revenu général, qu'il s'agisse de l'impôt sur les sociétés ou de l'impôt sur les particuliers.

Pour revenir à ce que M. Wilson disait, je pense que l'élément essentiel de votre mémoire est la première partie. Vous y examinez les conséquences d'une taxe de transaction ou d'une taxe à la valeur ajoutée sur les institutions financières. En vérité, je n'y avais pas songé non plus.

M. Wansbrough: En fait, cela n'a pu être réalisé ailleurs. L'on peut évidemment ajouter un supplément aux droits pour les coffrets de sûreté, par exemple, puisqu'il s'agit d'un droit fixe. Mais en ce qui concerne l'intérêt et les dividendes que peuvent recevoir des personnes ou l'achat et la vente d'actions, je pense qu'il faut exclure tout cela, et j'espère que c'est ce que l'on fera.

M. de Jong: Cela pourrait devenir très compliqué, n'est-ce pas?

M. Wansbrough: Apparemment, cela s'est avéré si compliqué, à d'autres endroits, que l'on n'a pu procéder. J'espère que c'est ce qui se produira ici.

M. de Jong: Avez-vous eu l'occasion d'examiner ce qui s'est fait ailleurs et les problèmes qui se sont posés?

M. Wansbrough: Personnellement, je me suis occupé d'analyser les observations d'autres personnes. Je n'ai pas examiné la taxe appliquée en Europe ou en Nouvelle-Zélande; à l'un et l'autre endroits, elle n'a pas été rajoutée.

Le président: Est-ce qu'Israël applique un de ces systèmes?

M. Wansbrough: Je crois que oui. Je ne sais pas si c'est à cause de son taux d'inflation ou non.

Le président: En nous rendant en Nouvelle-Zélande, nous pourrions passer par Israël.

M. de Jong: Nous pourrions également faire escale à Taiwan, en Corée, ou dans une autre buvette préférée, ou peut-être même en Afrique du Sud.

M. Wansbrough: Je pense avoir terminé, à moins qu'il n'y ait d'autres questions.

Le président: Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci. Tout d'abord, je félicite M. Wansbrough d'avoir présenté un mémoire très intéressant. J'aurais seulement une ou deux questions à poser.

Dans votre mémoire, vous faites surtout valoir la nécessité d'éliminer autant que possible les abris fiscaux et les dépenses fiscales. Quels seraient les premiers candidats?

[Text]

Mr. Wansbrough: Probably none in addition to those the Minister of Finance already has on his agenda. I sense the scientific research grants, for instance, have not achieved the purpose for which they were put in. They have caused substantially lower income for the government than had been anticipated.

No, I do not really want to finger one thing or the other. I think it is a common cause. Simply put, if you are going to give exemptions, then people will take advantage of them and there will not be the tax.

Personally, I think it is better to allow the government to get some income—probably less from some of us than they are getting now, which I think is the purpose of their change in the personal tax rates—and allow the individuals to make the investments where they deem them to be productive.

Miss Nicholson: You are probably aware the Auditor General has also pointed out the need to look again at the so-called tax expenditures. To turn to another area, you say deductions relating to interest expenses for money borrowed for investment purposes is productive. I would like to address this one. Canadians used to be great savers. I am not sure we are any more. Our record is better than that in the United States, but I think Canada is behind France, Germany, and a number of other countries.

The Chairman: On savings?

Miss Nicholson: I would be interested to know if you have any particular proposals for encouraging the kinds of savings that go into a productive Canadian investment.

Mr. Wansbrough: I have no new ones particularly. There is the lower income tax rate on small business corporations. I think that is good. This is by and large where the jobs are being generated. This has to be a concern of the government. In turn it will produce some additional income.

• 2115

The areas of venture capital, I suggest, are probably pretty well served through the various pension funds, particularly the larger ones, where there are lots of opportunities; but there are not lots of opportunities for venture funds with good people managing them. There is a lot of money available for the good opportunities in the venture fund field. I do not think they particularly need any great additional help.

Mr. Layton: The Quebec side, of course, has its QSSP, which I think has demonstrated to most people a real targeting of investment in smaller or lesser known Quebec companies. Is that not a recognized vehicle in this regard?

[Translation]

M. Wansbrough: Je n'en aurais probablement pas d'autres à ajouter à ceux qui figurent déjà à la liste du ministre des Finances. Je pense que les subventions pour la recherche scientifique, par exemple, n'ont pas atteint le but visé. Elles ont réduit le revenu de l'État beaucoup plus que ce que l'on attendait.

Non, je ne voudrais pas recommander un programme plus qu'un autre. Je pense qu'il s'agit d'une cause commune. Je pense que l'on pourrait simplement dire que, si l'on autorise des exemptions, les contribuables vont en profiter, et l'impôt ne sera pas perçu.

Personnellement, je pense qu'il est préférable que le gouvernement puisse prélever un certain impôt—probablement moins, pour certains d'entre nous, que ce qu'il prélève actuellement, et je pense que c'est justement là le but qu'il vise en voulant changer les taux de l'impôt personnel—et permettre aux particuliers de faire des investissements dans ce qu'ils estiment productif.

Mme Nicholson: Vous savez probablement que le vérificateur général a aussi fait valoir la nécessité de réexaminer lesdites dépenses fiscales. Vous avez dit, par exemple, que les déductions des frais d'intérêt sur les sommes empruntées aux fins d'investissement étaient productives. J'aimerais m'arrêter à ce point. Auparavant, les Canadiens faisaient beaucoup d'économies. Mais je ne sais pas si c'est encore le cas. Notre bilan est meilleur que celui des États-Unis, mais je pense que nous sommes déclassés par la France, l'Allemagne et plusieurs autres pays.

Le président: En ce qui concerne les économies?

Mme Nicholson: J'aimerais savoir si vous pourriez proposer des mesures pour encourager les Canadiens à faire des économies qui constituent des investissements productifs.

M. Wansbrough: Je n'en aurais pas de nouvelles à proposer. Il y a le taux d'impôt sur le revenu inférieur qui s'applique aux petites entreprises. Je pense que cela est bon. Ce sont justement ces entreprises qui créent des emplois. Le gouvernement doit s'en préoccuper. De plus, cela produit un revenu additionnel.

En ce qui concerne les capitaux spéculatifs, je pense que nous sommes assez bien desservis par les diverses caisses de retraite, spécialement les plus importantes, qui offrent beaucoup de possibilités; mais les possibilités ne sont pas nombreuses en ce qui concerne les capitaux spéculatifs gérés par de bons administrateurs. Il y a beaucoup d'argent qui pourrait servir à de bons placements en ce qui concerne le capital de risque. Je pense que, sur ce plan, il n'est pas nécessaire d'accorder une aide supplémentaire.

M. Layton: Au Québec, il y a bien sûr le Régime d'épargne-actions qui a fait valoir à beaucoup de gens l'opportunité de canaliser des investissements dans des sociétés petites et moins connues de la province. Ne s'agit-il pas là d'un moyen reconnu sous ce rapport?

[Texte]

Mr. Wansbrough: It certainly is a recognized vehicle; but once again, what you are doing is letting people save tax by putting their money into that. People will put their money into a lot of things if they can save tax.

I am not sure of the origin of the Quebec Savings Plan. I think it came in at a time when it was difficult for large or small companies in Quebec to get capital, when a lot of capital was leaving Quebec, and the plan certainly turned that around very quickly. The large companies were in that as well as the small ones.

Mr. Layton: Like my colleagues across the way, Mr. Wansbrough, I am impressed. That is a good review and it is very much of a help to me. You mention on page two, "the aggravation to borrowers and lenders if applied to interest payments would be high". Is this not an area where withholding tax, when we are talking of across the border or outside the country, comes into effect? Would there need to be?

The Chairman: No.

Mr. Layton: It is not the same thing?

Mr. Wansbrough: No, but I suggest that be looked at pretty carefully in the free trade discussions for financial institutions and perhaps eliminated unless it is worth something, worth a lot—

The Chairman: In other words, sir, you would agree that if we had a free trade with the United States, you would send a TX declaration of income to the IRS in the United States or to Revenue Canada, depending upon wherever the person resided.

Mr. Wansbrough: Well, I wonder whether the withholding tax, and I do not know—

The Chairman: Forget withholding tax; in other words, let people have it. You would report it to their appropriate revenue agency.

Mr. Wansbrough: Yes, I think I would.

The Chairman: That would solve one hell of a lot of problems and be very profitable for Canadian financial institutions.

Mr. Wansbrough: As I understand it, pension funds, for instance, which are large investors for at least 10% or almost 10% of their assets, can get exemption from the withholding tax in the States, at any rate, at this point in time. I do not know whether there is a reciprocal arrangement, or how many U.S. pension funds invest in Canada.

The Chairman: There are all sorts of exemptions. The problem is if you make a mistake, you are going to get caught.

Mr. Layton: My other question, Mr. Chairman, relates to the two elements under the general heading of "Shelters", page four.

I know from the association I have with the mining industry how they did respect and appreciate the government's flow-

[Traduction]

M. Wansbrough: Il s'agit certes d'un moyen reconnu; mais encore une fois, cela permet au contribuable de réduire son impôt en faisant cet investissement. Les gens vont placer leur argent n'importe où si cela leur permet de réduire leur impôt.

Je ne suis pas certain de l'origine de ce régime. Je pense qu'il a été créé à l'époque où il était difficile pour les sociétés du Québec, petites ou grandes, d'obtenir des capitaux, à l'époque où beaucoup de capitaux fuyaient le Québec, et ce régime a rapidement changé la situation. Le régime visait les grandes sociétés comme les petites.

M. Layton: Comme mes collègues, monsieur Wansbrough, je suis impressionné. Vous avez fait un bon examen de la situation, et cela m'a beaucoup aidé. À la page 2, vous dites que les prêteurs et les emprunteurs seraient mécontents si cela s'appliquait aux paiements d'intérêt. Est-ce que l'impôt de retenue, si l'on songe à l'ensemble du pays ou à d'autres pays, n'entre pas en jeu dans ce cas? Est-ce que cela ne devrait pas être le cas?

Le président: Non.

M. Layton: Est-ce que cela n'est pas la même chose?

M. Wansbrough: Non, mais je recommanderais d'examiner cela attentivement lors des négociations sur le libre-échange en ce qui concerne les institutions financières, et que cette mesure soit éventuellement éliminée, à moins qu'elle ne vaille quelque chose, qu'elle ne vaille beaucoup...

Le président: Autrement dit, vous convenez que, si nous concluons un accord de libre-échange avec les États-Unis, il faudrait envoyer une déclaration de revenu au IRS des États-Unis ou à Revenu Canada, compte tenu du lieu de résidence d'une personne.

M. Wansbrough: Eh bien, je me demande si l'impôt de retenue; je ne sais pas...

Le président: Oublions l'impôt de retenue; autrement dit, qu'on l'accorde. Cela serait signalé à l'administration du revenu compétente.

M. Wansbrough: Oui, je pense que je serais d'accord.

Le président: Cela réglerait beaucoup de problèmes et serait très rentable pour les institutions financières canadiennes.

M. Wansbrough: Si je comprends bien, les caisses de retraite, par exemple, qui sont des investisseurs importants, pour au moins 10 p. 100 de leur actif peuvent obtenir une exemption de l'impôt de retenue, aux États-Unis, du moins, à ce moment-ci. Je ne sais pas s'il existe un accord réciproque, ou s'il y a beaucoup de caisses de retraite américaines qui investissent au Canada.

Le président: Il y a toutes sortes d'exemptions. Le problème est que, si l'on fait une erreur, l'on se fait prendre.

M. Layton: Mon autre question, monsieur le président, a trait à deux éléments inclus sous la rubrique générale des «abris», à la page 4.

Je sais, d'après mes rapports avec l'industrie de l'exploitation minière, que celle-ci a respecté et apprécié la mesure

[Text]

through share support, preference, whatever you want to call it, deduction or shelter, because there is such a long-term risk in some of the moneys invested. I learned it is 8 or 10 years on average before that first \$100,000 invested in some preliminary investigation will likely ever show a return. What this allowed is a sharing of that early risk in order to create the activity.

I would apply that in a more current sense. While the research and development provisions were exploited, as you said, there was not much revenue; as a matter of fact, as I understand it, there was a hell of a loss to the government because of the schemes which developed around that R and D thing.

• 2120

The science and technology society within Canada is very worried our traditional dependence on resources will not keep us at the level we are at. We are falling behind the countries that are investing more in science and technology development: people, ideas, applications and all the way down the line.

As a representative of the financial institution in Canada, looking at these two areas—and they really have to be kept separate although they are both long term—should the government be providing some sort of risk association to encourage the RRSP dollars or other dollars to go into something which has the extra long-term risk in it?

Mr. Wansbrough: Certainly we are in a world of technology and information. In that respect I think research is important to get Canada in the forefront. Some resources probably should be devoted to it. Whether the same thing is true of mining exploration where there is a surplus of almost all commodities—and I know it is an important factor with respect to employment in various areas, but—

Mr. Layton: And foreign exchange, \$10 billion or \$11 billion dollars a year.

Mr. Wansbrough: That is right, but I am not here to pump one thing or another with respect to the specifics of the tax. I just think a much greater simplification allowing people to spend their own money and be taxed a little less on it but still having everybody taxed in some measure would be a better system.

Mr. Layton: Okay. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: I have about two more comments. First of all, I have to totally agree with you with respect to the BTT vis-à-vis financial institutions. I do not think it is possible. I think the best we could possibly have would be some kind of a tax on deposits or a percentage tax on loans which would be at a pretty nominal rate but would in the totality produce quite a revenue.

[Translation]

relative aux corporations par actions de remboursement, la préférence, qu'on l'appelle comme on voudra, la déduction ou l'abri, étant donné que pour certains des capitaux investis, le risque est à très long terme. J'ai appris qu'il faut attendre en moyenne huit à dix ans pour que la première tranche de 100,000\$ investie dans une exploration préliminaire commence à rapporter. Cette mesure a justement permis de partager ce risque afin de permettre l'activité.

J'aimerais que cela soit un peu plus actualisé. Quand on appliquait les dispositions relatives à la recherche-développement, il n'y avait pas beaucoup de recettes produites; en fait, si je comprends bien, le gouvernement a beaucoup perdu à cause de tous les plans qui ont été échafaudés autour de cette mesure.

Le milieu canadien de la science et de la technologie craint que notre dépendance traditionnelle des ressources ne nous permette pas de nous maintenir au niveau actuel. Nous sommes dépassés par les pays qui investissent davantage dans la science et la technologie, les ressources humaines, les idées, les applications, et tout.

En tant que représentant d'une institution financière canadienne, je vais examiner ces deux domaines—il faut les garder séparés, bien qu'ils soient tous deux à long terme—croyez-vous que le gouvernement devrait adopter certaines mesures en ce qui concerne le risque pour inciter ceux qui investissent dans des REÉR ou d'autres domaines à placer leur argent là où il y a un risque à long terme accru?

M. Wansbrough: Nous vivons dans un monde de technologie et d'information. Sous ce rapport, je pense que la recherche est importante pour placer le Canada à l'avant-garde. Il faudrait probablement y consacrer certaines ressources. Quant à savoir si cela vaut également pour la prospection minière, où presque tous les produits sont excédentaires—et je sais que cela constitue un facteur important en ce qui concerne l'emploi dans différentes régions, mais...

M. Layton: Et les devises étrangères, 10 milliards ou 11 milliards de dollars par année.

M. Wansbrough: En effet, mais je ne suis pas venu ici défendre une mesure plutôt qu'une autre en ce qui concerne les détails du régime fiscal. Je pense tout simplement qu'une simplification qui permettrait aux Canadiens de dépenser leur argent et de payer un peu moins d'impôt, à condition que tous soient imposés d'une certaine manière, constituerait une meilleure solution.

M. Layton: D'accord. Merci, monsieur le président.

Le président: J'aurais deux autres observations à faire. Premièrement, je suis tout à fait d'accord avec vous en ce qui concerne la taxe de transaction et les institutions financières. Je ne pense pas que cela soit possible. Je pense que le mieux serait d'avoir une taxe sur les dépôts ou sur les prêts, à un taux nominal, mais qui, au total, produirait assez de revenu.

[Texte]

I wanted to talk to you about the situation you mentioned at the outset, which was that National Trust is one of the trust companies paying tax. The reason it is one of the trust companies is that it has not engaged in the preferred share game the way your competitors have. As you know, they have bought shares in other companies and the dividends paid on those shares are tax-free to them, even though the companies paying the dividends have paid no corporate tax.

What would be your view if we changed the game a bit so it were tax-free only if there was proof taxes had been paid to generate the income from which dividends were paid?

Mr. Wansbrough: First, I would say for heaven's sake do not make it retroactive.

The Chairman: Why not?

Mr. Wansbrough: Because people have built their investment portfolios at this time on that basis. If you make—

The Chairman: What if we give them two or three years to divest? We had a witness earlier who said two years was plenty.

Mr. Wansbrough: Most of them run about five years. As you well know, you take a reduction in the interest rate because you do not pay tax. Now, if you want to say why should the principle of dividend flowing—

The Chairman: You still pay the dividend; all you have to do is pay the tax.

Mr. Wansbrough: I know, but then you get 7% instead of the 12% you could have had, and you are already paying 8% for your deposits, so you have a negative spread. I believe the principle of having dividends flow tax-free from one Canadian corporation to another was to prevent double taxation.

The Chairman: As you know is the case, there is no taxation in most of the situations here. The companies paying the dividends are paying out of appraised surpluses.

Mr. Wansbrough: Yes, that is right. If this were the principle for which the dividends were tax-free and the purpose does not exist, then perhaps it is time to review it. This is the transfer of a loss of one company to the profit of another. It is just another way to do it.

The Chairman: Precisely. In other words, you are transferring somebody's losses to somebody else's profit picture tax-free. Your competitors now do not pay tax because they can deduct as expenses of operation the interest they pay to their depositors; and they do not of course pay tax on the dividends they receive, for nobody indeed pays tax on the dividends he receives. In other words, it is a great big go, go, go and sometimes their shares increase in value dramatically because of this go, go, go. However, it really is a great monster form of tax evasion, would you not agree?

[Traduction]

Je voudrais revenir à ce que vous avez dit au début, à savoir que la *National Trust* est une des sociétés de fiducie qui versent l'impôt. Cela est dû au fait que votre société ne s'est pas lancée dans les actions privilégiées comme ses concurrents. Ces derniers ont en effet acheté des actions dans d'autres sociétés, et les dividendes que cela leur rapporte sont exempts d'impôt, même si les sociétés qui versent ces dividendes n'ont pas payé d'impôt de société.

Que diriez-vous si nous changions les règles un peu pour que l'exemption d'impôt ne s'applique que dans les cas où il y a preuve que des impôts ont déjà été versés pour produire le revenu servant à payer les dividendes?

M. Wansbrough: Premièrement, je dirais: de grâce, ne rendez pas cette mesure rétroactive.

Le président: Pourquoi pas?

M. Wansbrough: Parce que les gens ont constitué leur portefeuille d'investissements en fonction de ce principe. Si vous...

Le président: Et que diriez-vous si nous leur donnions deux ou trois ans pour s'en départir? Selon un témoin que nous venons d'entendre, un délai de deux ans serait suffisant.

M. Wansbrough: La plupart portent sur cinq ans. Comme vous le savez, le taux d'intérêt est réduit du fait qu'il n'y a pas d'impôt. Si vous dites maintenant pourquoi le principe des dividendes...

Le président: Les dividendes continuent d'être payés; il faut tout simplement verser l'impôt.

M. Wansbrough: Je sais, mais si vous obteniez 7 p. 100 au lieu de 12 p. 100, comme auparavant, et que vous devez déjà verser 8 p. 100 pour les dépôts, il y a une différence. Je pense que l'on a adopté le principe que les dividendes devaient être versés, exempts d'impôt, d'une société canadienne à une autre, pour empêcher qu'il n'y ait une imposition double.

Le président: Mais, comme vous le savez, dans la plupart des cas, il n'y a aucun impôt versé. Les sociétés qui paient les dividendes prélèvent ceux-ci de leur excédent de réévaluation.

M. Wansbrough: Oui, vous avez raison. Si c'est ce principe qui a justifié l'exemption des dividendes et si cette raison n'existe plus, il est peut-être temps de réexaminer cela. Il s'agit du virement d'une perte d'une société au bénéfice d'une autre. C'est tout simplement une autre façon de procéder.

Le président: Exactement. Autrement dit, les pertes de l'un sont virées au bénéfice de l'autre, et cela, sans impôt. Vos concurrents ne versent pas d'impôt parce qu'ils peuvent déduire comme dépenses d'exploitation l'intérêt qu'ils versent à leurs déposants; et ils ne paient évidemment pas d'impôt sur les dividendes qu'ils reçoivent, puisque personne ne paie d'impôt sur cela. Autrement dit, il y a cette incitation très forte et, parfois, les actions prennent beaucoup de valeur à cause de cela. Mais ne convenez-vous pas que cela constitue une évasion fiscale monstre?

[Text]

• 2125

Mr. Wansbrough: It could be classified as that, but I would like to come back . . . I think they have to do it with respect to the shares issued from now on, because—

The Chairman: Why would you not go back on it? After all, if we start giving some indication that we might go back on it, perhaps people will stop doing their business activities that way and pay some tax. I mean, if the deal was designed to avoid taxes, why should we not reverse the situation so they all pay tax and pay for some of their sins?

Mr. Wansbrough: This has been a legitimate exercise—

The Chairman: Has it been legitimate or illegitimate and a form of evasion?

Mr. Wansbrough: No, it has not been a form of evasion because the Income Tax Act clearly allows it to go on, and it has let it go on since the first time somebody dreamed up a retractable preferred share, which has a date on which it must expire. This has been part of the tax regime to which people have geared their businesses. If you change it now—

The Chairman: Do you not think it is about time we stopped that little tax arrangement?

Mr. Wansbrough: If you want to stop it, I suggest it has to be from now on. There are companies whose preferred shares we hold that were profitable and taxpaying when we bought them, but are no longer. The fact that the company is still able to pay its dividend but not by very much I do not think should affect our . . . we take the risk.

We had some Dome Petroleum preferreds and we had to write off the whole thing, so I do not think you should change it retroactively. However, if you want to change the rules for investments from now on to have—

The Chairman: How about a phase-in? Would a five-year phase-in, a three-year phase-in . . . ?

Mr. Wansbrough: Five years should be . . . Not very many of the purchases now have a retraction dated more than five years.

The Chairman: Okay. Are there any other questions? Thank you very much, Mr. Wansbrough. The meeting is adjourned.

[Translation]

M. Wansbrough: L'on peut dire cela, mais j'aimerais revenir . . . Je pense que cela doit s'appliquer aux actions émises à compter de maintenant, parce que . . .

Le président: Pourquoi ne voudriez-vous pas de rétroactivité? Après tout, si nous commençons à donner des indices d'une rétroactivité possible, peut-être que cela incitera les entreprises à ne pas procéder ainsi et à verser un certain impôt. Je veux dire que si ce régime a été conçu pour éviter l'impôt, pourquoi n'inverserions-nous pas la situation pour que tous versent l'impôt et qu'ils fassent pénitence pour leurs péchés passés?

M. Wansbrough: Il s'est agi d'une mesure légitime . . .

Le président: Est-ce que cela était légitime ou illégitime, ou est-ce que cela n'a pas été une forme d'évasion fiscale?

M. Wansbrough: Non, il ne s'est pas agi d'une forme d'évasion fiscale, puisque la Loi de l'impôt sur le revenu l'autorisait clairement, et l'on n'a rien fait depuis que quelqu'un a imaginé l'action privilégiée encaissable par anticipation, qui prévoit une certaine date d'expiration. Les gens ont axé leur activité en fonction de ce régime fiscal. Si on le change maintenant . . .

Le président: Ne croyez-vous pas qu'il est temps de mettre fin à cela?

M. Wansbrough: Si vous le faites, je crois que cela doit s'appliquer à partir de maintenant. Nous détenons des actions privilégiées de sociétés qui étaient rentables et qui étaient des contribuables au moment où nous les avons achetées, mais elles ne le sont plus. Le fait que la société peut continuer de payer ces dividendes, même si la marge n'est pas très forte, ne devrait pas toucher nos . . . c'est nous qui prenons le risque.

Nous détenions des actions de la *Dome Petroleum* et nous avons dû radier le tout; c'est pourquoi je ne pense pas que cela devrait être rétroactif. Toutefois, si vous voulez changer les règles relatives aux investissements, à partir de maintenant . . .

Le président: Et que diriez-vous d'une mise en application progressive? D'une mise en application étalée sur cinq ans, trois ans . . . ?

M. Wansbrough: Un délai de cinq ans . . . Il n'y a pas tellement d'achats qui sont assortis d'un délai d'encaissement par anticipation supérieur à cinq ans.

Le président: D'accord. Y a-t-il d'autres questions? Merci beaucoup, monsieur Wansbrough. La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Retail Council of Canada:

Alasdair J. McKichan, President;
Dan Knechtel, Chairman, Tax Committee;
Patrick Robert, (Vice-President, Provigo Inc.);
Gérald Doucet, Senior Vice-President.

From National Trust Company:

Chris Wansbrough, Vice-Chairman.

TÉMOINS

Du Conseil canadien du commerce de détail:

Alasdair J. McKichan, président;
Dan Knechtel, président, Comité de l'impôt;
Patrick Robert, (vice-président, Provigo Inc.);
Gérald Doucet, vice-président principal.

De National Trust Company:

Chris Wansbrough, vice-président.

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 29

Fascicule n° 29

Tuesday, February 3, 1987

Le mardi 3 février 1987

Chairman: Don Blenkarn

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

MEMBERS

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 3, 1987
(33)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 3:40 o'clock p.m. this day, in Room 112-N (Centre Block), the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Simon de Jong, Raymond Garneau, the Hon. Robert E.J. Layton, Paul McCrossan, George Minaker, André Plourde and Norman Warner.

Acting Member present: Jim Jepson for Geoff Wilson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer. *From Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, Consultant.

Witnesses: From the Canadian Institute of Public Real Estate Companies: Bernard Ghert, President, (President and Chief Executive Officer, Cadillac Fairview Corporation); Benjamin Swirsky, (Vice-President and Chief Executive Officer, Bramalea Ltd.); Cathy Stephan, Chairperson, Taxation, (Vice-President, Bramalea Ltd.); Bill Anderson, (Consultant, Peat, Marwick, Mitchell & Co.). *From the Canadian Life and Health Insurance Association:* Gerald M. Devlin, President; James Witol, Vice-President, Taxation.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Thursday, October 30, 1986, Issue No. 5*).

Bernard Ghert and Bill Swirsky made an opening statement and with the other witnesses answered questions.

The witnesses from the Canadian Life and Health Insurance Association made an opening statement and answered questions.

At 4:47 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 5:09 o'clock p.m., the sitting resumed.

Questioning of the witnesses from the Canadian Life and Health Insurance Association resumed.

At 5:39 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 3 FÉVRIER 1987
(33)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 15 h 40, dans la pièce 112-N de l'Édifice du centre, sous la présidence de Don Blenkarn, (président).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Simon de Jong, Raymond Garneau, l'honorable Robert E.J. Layton, Paul McCrossan, George Minaker, André Plourde et Norman Warner.

Membre suppléant présent: Jim Jepson remplace Geoff Wilson.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche. *De la firme Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, conseiller technique.

Témoins: De l'Institut canadien des compagnies immobilières: Bernard Ghert, président, (président et chef de la direction, Cadillac Fairview Corporation; Benjamin Swirsky, (vice-président et chef de la direction, Bramalea Ltd.); Cathy Stephan, présidente, Impôt, (vice-présidente, Bramalea Ltd.); Bill Anderson, (expert-conseil, Peat, Marwick, Mitchell & Co.). *De l'Association canadienne des compagnies d'assurances de personnes Inc.:* Gérald-M. Devlin, président; James Witol, vice-président, Impôt.

En vertu de l'autorité que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son sordre de renvoi relatif à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du jeudi 30 octobre 1986, fascicule no 5*).

Bernard Ghert et Bill Swirsky font une déclaration préliminaire, puis eux-mêmes et les autres témoins répondent aux questions.

Les témoins de l'Association canadienne des compagnies d'assurances de personnes Inc. font une déclaration préliminaire et répondent aux questions.

À 16 h 47, le Comité interrompt les travaux.

À 17 h 09, le Comité reprend les travaux.

Le Comité continue à interroger les témoins de l'Institut canadien des compagnies immobilières.

À 17 h 39, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, February 3, 1987

• 1538

The Chairman: Order, please. We are continuing under Standing Order 96(2) in relation to taxation and related issues on tax reform. Our first witnesses this afternoon are the Canadian Institute of Public Real Estate Companies. The president is Bernard Ghert. To his right, I guess, is Bill Anderson, from the famous firm of Peat, Marwick. We have Peat, Marwick up front, Peat, Marwick down behind. Does anybody else do tax?

Mr. Bill Anderson (Consultant, Peat, Marwick): We do not let them!

The Chairman: Then we have Mr. Swirsky, vice-chairman, and Cathy Stephan, chairperson of taxation, from Bramalea Ltd. Mr. Ghert, you have a very good brief here. Would you like to proceed and give us a quick rundown on the principal issues without going through the whole brief? I read it and I know Mr. Garneau has read it. Have you read it, Mr. de Jong?

Mr. de Jong: Yes, I have read it.

The Chairman: So if we could just have a brief run on it, then we could perhaps get going.

Mr. Bernard Ghert (President, Canadian Institute of Canadian Real Estate Companies and President and Chief Executive Officer, Cadillac Fairview Corporation): We will deal with that very quickly and let you have lots of time for asking questions.

• 1540

We have covered in the brief the importance of the economic contribution of the industry and the fact that as a proportion of our gross revenues we do pay a lot of tax, although very little of it finds its way directly into the federal coffers.

The other areas we deal with in the brief, to a major extent, deal with the preservation of capital from the point of view of the capital of the assets, the capital of the companies, and those things which permit our industry to continue to grow and to employ people.

Some of the specific areas we deal with are the questions of interest deductibility. That has had some focus in the past, and my colleague, Mr. Swirsky, will be giving some more detailed comments on this, as well as a number of areas. We covered briefly the capital cost allowance system as it affects our industry. We talked about the term preferred shares. Although not a specific issue affecting the industry, they are what we perceive to be a tax preference that could be dealt with.

We also cover very briefly the business transfer tax issues. We have not gone into that in a lot of detail, because we really do not know very much in terms of what the government might

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 3 février 1987

Le président: À l'ordre. Nous poursuivons en vertu de l'article 96(2) du Règlement, l'étude de la fiscalité et des questions relatives à la réforme fiscale. Nos premiers témoins, cet après-midi, font partie du *Canadian Institute of Public Real Estate Companies*. Le président en est M. Bernard Ghert. À sa droite, nous avons M. Bill Anderson, du célèbre cabinet Peat, Marwick. Nous avons des représentants de Peat, Marwick devant et derrière. Y a-t-il d'autres fiscalistes?

M. Bill Anderson (expert, Peat, Marwick): Nous ne le permettrions pas.

Le président: Nous avons ensuite M. Swirsky, vice-président, et M^{me} Cathy Stephan, présidente du service fiscalité chez Bramalea Ltée. Monsieur Ghert, vous avez là un excellent mémoire. Voulez-vous nous donner un rapide aperçu des principales questions abordées sans le parcourir en entier? Je l'ai lu, et je sais que M. Garneau l'a lu également. L'avez-vous lu, monsieur de Jong?

M. de Jong: Oui, en effet.

Le président: Si donc nous pouvions en avoir un rapide aperçu, nous pourrions ensuite poursuivre.

M. Bernard Ghert (président, Canadian Institute of Canadian Real Estate Companies, et président-directeur général, Cadillac Fairview Corporation): Nous allons vous en donner un très rapide et vous laisser tout le temps voulu pour les questions.

Nous avons, dans ce mémoire, parlé de l'importance de l'apport du secteur de l'immobilier sur le plan économique et du fait qu'étant donné nos revenus bruts, nous payons beaucoup d'impôts, bien qu'une très faible proportion d'entre eux se retrouvent directement dans les caisses de l'État.

Les autres questions que nous étudions de façon approfondie dans ce mémoire sont la conservation des capitaux, c'est-à-dire les immobilisations, les capitaux des sociétés, et tout ce qui permet à notre secteur de poursuivre son expansion et de réduire le chômage.

Nous abordons notamment la question de la déductibilité des intérêts. Cette question a déjà été à l'ordre du jour par le passé, et mon collègue M. Swirsky va vous en parler de façon détaillée, ainsi que d'autres points. Nous abordons brièvement la question de l'amortissement fiscal dans la mesure où il touche notre secteur. Nous parlons aussi des actions privilégiées à échéance prédéterminée. Bien que n'étant pas particulières à notre industrie, elles marquent à notre sens une préférence fiscale dont il est bon de parler.

Nous abordons aussi très brièvement la question de la taxe sur les opérations commerciales. Nous ne l'étudions pas en détail, car nous ne savons pas quelles sont les intentions du

[Texte]

be anticipating or looking at, but we have tried to identify some of the key issues in that area as it would affect the real estate industry.

Mr. Benjamin Swirsky (Canadian Institute of Public Real Estate Companies, and Vice-Chairman and Chief Executive Officer, Bramalea Ltd.): Picking up on a few points that Bernie alluded to, I would like to preface my comments by saying that I think Canada is uniquely privileged to have headquartered in this country some of the major development companies in North America. I think we have to be tremendously conscious that these companies—companies that Bernie represents, companies that I represent, companies that other members of CIPREC represent—have done a tremendous job in exporting Canadian technology and exporting Canadian experience, and, quite frankly, in building up a tremendously big capital base in the real estate industry, headquartered primarily in Canada.

We are obviously very concerned about any tax reform that would be premised on any false illusion of perceived benefits or preferential treatment that we in our industry have had, and I think in our brief we do go through the assumption—we pointed out that effectively we do not believe that to be the case.

Very quickly looking at the concept of interest deductibility, the point we strongly make is that the facilities we put in place have to be compared to the inventory of a manufacturing concern, the inventory of any other operation. We effectively have a longer cycle in terms of when we produce revenue losses that we create by what are normally deductible losses in any other business. These are merely timing things, and as our business matures these things certainly do switch over.

Capital cost allowance, I think very clearly we refer back to a 1976 study done and presented at that time by the tax foundation that CCA is a component deduction. We have proven a number of times that the rates really are not that liberal when you compare if you were to go to another system and identify a component obsolescence in elevators, escalators, roofs, windows, etc., that the overall blended CCA rate and the method has served its purpose in this country and really ought not to be tampered with.

In summation on some of the technical concepts, we have looked at, obviously, the tax reform in the United States; the fact that to some extent tax reform in the United States has necessitated that we relook our system in Canada, and that effectively within our industry, notwithstanding the fact there have been changes in the area of interest deductibility, looking at the entire system of taxation in the United States.

We are still faced with a system in the United States that has many provisions, taken in its totality, that are more favourable to our industry than any proposed minor change in Canada would come to grips with. For instance, we are taxed in Canada when we dispose of assets. In the United States one is able to use the . . . disposition to replace the asset and the taxation of recaptured depreciation in the United States on a more favourable basis.

[Traduction]

gouvernement à cet égard, mais nous tentons de cerner certains des problèmes clés dans la mesure où ils touchent les sociétés immobilières.

M. Benjamin Swirsky (Canadian Institute of Public Estate Companies, et vice-président-directeur général, Bramalea Ltée): Pour reprendre quelques points cités par Bernie, j'aimerais, pour commencer, indiquer que le Canada a le privilège unique d'abriter certaines des plus grosses sociétés de promotion immobilière d'Amérique du Nord. Il faut bien voir que ces sociétés—que Bernie représente, que je représente, et que d'autres membres du CIPREC représentent—ont fortement contribué à exporter la technologie et l'expérience canadiennes et, en toute franchise, à amasser un capital énorme dans un secteur de l'immobilier basé essentiellement au Canada.

De toute évidence, nous craignons fort toute réforme fiscale qui se fonderait sur l'espoir illusoire d'avantages ou d'un traitement préférentiel dont nous aurions bénéficié dans notre secteur. Notre mémoire repose d'ailleurs sur la conviction que tel n'est pas le cas.

Pour passer très rapidement sur la question de la déductibilité des intérêts, nous affirmons avec force que le système que nous avons mis en place est comparable aux stocks d'une entreprise industrielle ou de toute autre exploitation. En effet, nous avons un cycle plus long pour nos déficits que les pertes normalement déductibles pour tout autre secteur d'activité. Il ne s'agit que d'une question de choix du moment; à mesure que notre industrie s'affirmera, tout cela va certainement s'arranger.

Il est, je pense, parfaitement clair, selon une étude réalisée et présentée en 1976 par la Fondation sur la fiscalité, que l'amortissement fiscal fait partie des déductions. Nous avons prouvé à plusieurs reprises que les taux en vigueur ne sont pas si libéraux que ça par rapport à d'autres systèmes si l'on considère la dépréciation des ascenseurs, des escaliers mécaniques, des toits, des fenêtres, et ainsi de suite, que le taux moyen global de l'amortissement fiscal est vraiment adapté à son objectif et qu'il n'y a pas à y toucher.

Pour résumer certaines questions techniques, nous avons sérieusement étudié la réforme fiscale américaine et le fait que, dans une certaine mesure, cette réforme nous a obligés à revoir notre système au Canada et qu'en réalité, dans notre secteur, bien qu'il y ait eu une évolution en matière de déductibilité des intérêts, nous devons considérer l'ensemble du système fiscal américain.

Nous devons toujours faire face à un système américain qui, globalement, est bien plus favorable à notre secteur que toute proposition de changement mineur que le Canada serait prêt à envisager. Car, par exemple, nous sommes taxés au Canada lorsque nous disposons de capitaux. Aux États-Unis, il est plus avantageux de remplacer les capitaux et la récupération des amortissements.

[Text]

The point we are making in summation, Mr. Chairman, allowing the committee some opportunity to question us, is we have been successful in creating a tremendous equity base in our companies headquartered in Canada. I think it is important for Canada to have rules and provisions that allow us to maintain that capital and allow us, quite frankly, to carry on our business, to maintain our capital base, and indeed, in many circumstances, to replace our assets.

• 1545

Mr. Garneau: It is a very long brief, and well prepared. I would like to ask a few questions about some of the aspects of it.

About preferred shares, you say CIPREC members support the elimination of the widespread use of term preferred share financing and other methods of transferring losses between unrelated taxpayers currently being practised. How can the government prevent that? I wonder how the legislation should be written to prevent that. You suggest that even transactions between unrelated taxpayers... So it means in fact you propose the abolition of the term preferred share as a way of financing a corporation, or consider the interest paid and received as normal revenue and it should be taxed as such and added to other expenses, as if you issued a bond. Is it your point of view that in fact you propose the abolition of the preferred share?

Mr. Ghert: No, we do not propose the abolition of the preferred share. We propose the abolition of the preferred share which is retractable, which is repayable at the option of the holder at some period of time; because we look at that and it really is more a form of debt than real, permanent equity in a company.

The paradox the Department of National Revenue finds itself in today is that even if a company were to issue what we would think of as a regular, normal preferred share, a form of equity, in the market today, in order to do one of those issues successfully, that kind of security has to have some minimal purchase fund in order to provide liquidity. The Department of National Revenue looks at that and says that must be a term preferred share. Therefore there are certain institutions which would not purchase that, because they would not get the treatment as if they had bought a preferred share.

Mr. Swirsky: We are certainly not advocating rules that would prevent adding to capital bases true issues of preferred shares. The instance Bernie pointed out to you really ought not to be counted in the circumstances of defining—

Mr. Garneau: What would be the term, then? Is it 25 years—

Mr. Swirsky: Perpetual. Well, I am saying obviously, if you want to look at true equity, it has a perpetual nature to it. So we are not putting a term on it. We are saying that given the objective of broadening the tax base, and given the objective of lowering tax rates, one of the areas that certainly have to be or

[Translation]

Ce que nous voulons dire pour résumer, monsieur le président, et le comité pourra nous interroger à ce sujet, c'est que nous avons réussi à produire des capitaux propres extrêmement importants dans nos sociétés basées au Canada. Il me semble important pour le Canada que nous disposions de règles nous permettant de conserver ces capitaux et, en toute franchise, de poursuivre nos activités, mais également, dans de nombreux cas, de remplacer nos actifs.

M. Garneau: Votre mémoire est très long et fort bien préparé. J'aimerais vous poser quelques questions sur certains aspects de celui-ci.

En ce qui concerne les actions privilégiées, vous affirmez que les membres du CIPREC sont en faveur de la suppression du financement par actions privilégiées à terme, qui est très courant, ainsi que d'autres moyens actuellement employés pour transférer les déficits entre contribuables n'ayant pas de rapport les uns avec les autres. Comment le gouvernement peut-il éviter cela? Je me demande comment la législation devrait être libellée pour éviter cela. Vous prétendez que même les transactions entre contribuables n'ayant pas de rapport... Cela revient à dire en fait que vous proposez la suppression des actions privilégiées à terme comme moyen de financement des sociétés, ou que vous considérez les intérêts versés et perçus comme un revenu normal, qui doit par conséquent être imposé et s'ajouter aux autres frais, comme pour l'émission d'obligations. Est-ce qu'à votre avis, vous proposez en fait la suppression des actions privilégiées?

M. Ghert: Non, nous ne proposons pas la suppression des actions privilégiées. Nous proposons la suppression des actions privilégiées rachetables au gré du détenteur, car celles-ci constituent davantage une sorte de dette que les capitaux propres et permanents des sociétés.

Le paradoxe de Revenu Canada, actuellement, c'est que même si une société émet ce qui semble être des actions privilégiées ordinaires, un genre de capitaux propres, ce genre de titre doit avoir un pouvoir d'achat minimum pour assurer une certaine liquidité si l'on veut que la transaction réussisse. Revenu Canada considère la situation et déclare qu'il doit s'agir d'actions privilégiées à terme. Il y a donc certaines institutions qui n'en achèteront pas, car elles n'obtiennent pas les mêmes conditions qu'en achetant des actions privilégiées.

M. Swirsky: Nous n'allons certainement pas préconiser des mesures pour interdire l'adjonction d'actions privilégiées réelles aux capitaux. Il ne faut pas tenir compte du cas dont vous a parlé Bernie pour la définition...

M. Garneau: Quelle sera donc l'échéance? 25 ans?

M. Swirsky: Elle serait indéfinie. De toute évidence, dans le cas de capitaux propres véritables, elle est indéfinie. Il n'y a pas d'échéance. Nous affirmons que l'objectif étant d'élargir l'assiette fiscale et d'abaisser les taux d'imposition, il faudra certainement envisager le cas où des capitaux propres passent

[Texte]

will be looked at is where you have equity that has the trappings of debt. That certainly has been widely used to add to equity bases, and we feel that is an opportunity, certainly, that is going to be open to the government in balancing its revenue needs.

Mr. Garneau: And you see the transition period as... all the outstanding issues, as they mature, will be replaced by perpetual or straight debt financing.

Mr. Ghert: That is right. Those that have been issued to date would of course qualify as a preferred; but any term preferred that would be issued in the future would be treated as a debt.

Mr. Swirsky: I think you raise a point I can just add to—it is very important, and we talk about it in our brief—that transitional provisions—and I think the government is behind this—be treated very carefully. The business community has, and always has, expected that transactional events that happened before a budgetary change would have protection against the change in law. We are most disturbed.

I believe that, two weeks ago last Thursday, changes were made in the taxation of losses that effectively provided a clause that, if transactions that were significantly completed or negotiated, however, had the protection of including a clause protecting that transaction against a change in law, which is a normal business clause, that clause by itself would not grandfather the transaction.

• 1550

Now, people in the business community who normally would not go into jeopardy on those types of things have been most distraught that this cuteness in transactional relief would play a role where the integrity of the entire system demands that transactional relief be accorded to *bona fide* transactions and that we not get down to the specific cuteness of the minute details such as that. I do hope that sort of consideration would be given, on rereading that bill, that—

Mr. Garneau: I will come back later on that because of the business transfer tax you are talking about.

The Chairman: Perhaps I can ask a supplementary on that one.

I notice you are upset about the Minister's coming in and stopping some interesting ideas in terms of transferring losses that the accounting profession developed. But it would seem to me that arrangements to issue bonds and use up losses and transfer them over and sell losses really is not the business of the companies involved. They are just a matter of using the system to avoid tax. I am surprised you would think we should grandfather that kind of thing.

Mr. Swirsky: No, I agree 100% with what you are saying.

The Chairman: Second, you are concerned about the phase-in period. You will notice that in the United States the phase-

[Traduction]

pour des dettes. Assurément, le procédé a été largement utilisé pour augmenter les capitaux propres et nous estimons qu'il peut donner au gouvernement l'occasion d'équilibrer ses recettes.

M. Garneau: Et pendant la période de transition, vous envisagez le remplacement de toutes les actions en circulation, à mesure qu'elles viennent à échéance, par un financement par emprunt à caractère constant.

M. Ghert: C'est cela. Les actions émises à ce jour pourraient devenir privilégiées, mais toute action privilégiée à terme émise à l'avenir serait considérée comme une dette.

M. Swirsky: Vous soulevez là un aspect très important que nous abordons d'ailleurs dans notre mémoire, à savoir la nécessité de traiter cette disposition évolutive—et sauf erreur le gouvernement n'y est pas étranger—avec circonspection. Le monde des affaires continue à s'attendre, comme il l'a toujours fait jusqu'ici, que les opérations qui précèdent les modifications d'un budget comportent une protection contre tout amendement à la loi. Vous nous voyez inquiets.

Deux semaines avant jeudi dernier, on a modifié les dispositions régissant la taxation des déficits de façon que si des transactions pratiquement réalisées ou négociées sont à l'abri d'un éventuel changement de législation, ce qui est une disposition normale sur le plan financier, cette disposition en elle-même ne permettrait pas à la transaction d'échapper à la loi.

Maintenant, les hommes d'affaires qui, normalement, ne seraient pas menacés par ce genre de disposition s'inquiètent du fait que l'intégrité du système dans son ensemble exige que les dispositions transitoires s'appliquent aux transactions authentiques et que nous ne nous attachions pas à des détails infimes comme celui-là. J'espère qu'en deuxième lecture de ce projet de loi, on envisagera cet aspect de la question...

M. Garneau: Je vais revenir là-dessus un peu plus tard en raison de la taxe sur les opérations commerciales dont vous parlez.

Le président: J'aimerais poser une question supplémentaire à ce sujet.

Je constate que vous vous inquiétez de l'intervention du ministre, qui risque de faire échouer certaines idées intéressantes que les experts-comptables ont mises au point pour le transfert des déficits. Mais il me semble que des dispositions en vue d'émettre des obligations, de se servir des déficits, de les transférer et de les vendre, en fait ne sont pas l'affaire des sociétés touchées. Il ne s'agit que d'utiliser le système pour réduire les impôts. Je trouve étonnant que vous pensiez que nous devons maintenir les droits acquis.

M. Swirsky: Non, je suis tout à fait d'accord avec vous.

Le président: Deuxièmement, vous vous inquiétez de la période transitoire. Vous noterez qu'aux États-Unis, cette

[Text]

in period is about three years, and it materially affects real estate companies. Real estate companies in Florida were screaming about what happened to them with the change in capital costs allowance or depreciation to 3%.

Mr. Ghert: I would like to clear up one thing about the United States. The transitional rules there have not affected real estate companies as such. They have affected investors who have used real estate as a form of tax shelter, and they are reducing over a period of three years the amount of losses they can use to shelter other income. But the actual capital cost allowance rates on assets, or what they would call depreciation rates, do not change for assets that are already in place.

The Chairman: But their new rules are 3%.

Mr. Ghert: On new assets only.

The Chairman: Yes, and ours are 5% on a depreciating basis, which gives you a fairly good hunk at the outset now, perhaps not as good in the long term. But we are talking at the outset, and that is where you need the cash.

Mr. Swirsky: But going back to your first point, I want to clarify it as we take it in order. We are not at all taking issue with the legislation or what it was intended to do, and we applaud it. We are concerned simply that transitional relief was not accorded, for a very obscure reason, to *bona fide* transactions that had been completed prior to the date of the legislation simply because those transactions, on which a lot of money had been spent, into which a lot of effort had gone—indeed, partially had been completed—simply had the protective clause in it that the final completion would be subject to no change in law.

I mean to say that is a normal transitional . . . first time it was seen fit to deal on that basis. We are not at all impugning the intent of what went on. Transitional relief is a very, very important part of what is going to happen in tax changes, and we ought not to seek to be extremely cute on the effective nature of the new legislation.

The Chairman: I want to point out that the Minister, in a major speech in Toronto, gave full warning that people who wanted to play in the shelter game and in a whole series of other effective systems to reduce their tax artificially might wind up getting hurt. What you are doing is pointing out that some people got hurt. Well, guess what? None of us really gets all sympathetic and worked up about their hurts.

Mr. Garneau.

• 1555

Mr. Garneau: I do not know whether other members would like to ask questions about preferred shares before I go to another matter, but . . . Do you have any, because I want to turn to the transfer tax.

The Chairman: Why do you not go ahead to the transfer tax? We might come back.

[Translation]

période est d'environ trois ans, et qu'elle touche les sociétés immobilières. Les sociétés immobilières de Floride ont jeté les hauts cris lorsqu'on leur a abaissé l'amortissement fiscal à 3 p. 100.

M. Ghert: J'aimerais clarifier un point à propos des États-Unis. Les dispositions transitoires qui y ont été prises n'ont pas touché les sociétés immobilières en elles-mêmes. Elles ont touché les épargnants qui se servent de l'immobilier comme d'un abri fiscal, et qui réduisent sur une période de trois ans le montant des déficits utilisables pour abriter d'autres revenus. Mais le taux réel de l'amortissement fiscal des capitaux, encore appelé taux de dépréciation, ne change pas pour les valeurs en place.

Le président: Mais le nouveau taux est fixé à 3 p. 100.

M. Ghert: Pour les nouveaux capitaux seulement.

Le président: Oui, et nous, nous avons 5 p. 100 compte tenu de la dépréciation, ce qui donne une assez bonne idée de la situation actuelle, qui ne sera pas brillante à long terme. Mais nous parlons de la situation au départ, et c'est là qu'on a besoin d'argent.

M. Swirsky: Mais pour revenir à votre première question, j'aimerais clarifier les choses et procéder par ordre. Nous ne contestons nullement la législation ou les objectifs visés par celle-ci, au contraire. Nous regrettons simplement que les dispositions transitoires ne se soient pas appliquées, pour une raison qui reste obscure, aux transactions authentiques conclues avant la date d'entrée en vigueur de la législation simplement parce que ces transactions, dans lesquelles beaucoup d'argent avait été investi, et qui avaient demandé beaucoup d'effort, étaient assorties d'une clause restrictive voulant que leur réalisation ne soit possible que sous réserve que la loi reste inchangée.

Je dois dire que les dispositions transitoires étaient normales la première fois qu'on y a eu recours. Nous ne mettons nullement en doute l'objectif poursuivi. Les dispositions transitoires constituent une partie extrêmement importante des modifications fiscales à venir, et nous ne devons pas chercher à faire la fine bouche quant à l'efficacité de la nouvelle législation.

Le président: Je tiens à indiquer que le ministre, lors d'un discours important qu'il a prononcé à Toronto, a bien averti ceux qui recherchent des abris fiscaux et toute une série d'autres moyens de réduire leurs impôts de façon artificielle qu'ils pourraient avoir des ennuis. Ce que vous nous dites en fait, c'est que certains ont eu des ennuis. Eh bien, personne d'entre nous n'est vraiment sensible à ce genre d'ennuis.

Monsieur Garneau.

M. Garneau: Je ne sais pas si d'autres députés ont des questions à poser sur les actions privilégiées avant que nous passions à autre chose, parce que sinon, j'aimerais parler de la taxe sur les transactions.

Le président: Allez-y; nous y reviendrons plus tard s'il le faut.

[Texte]

Mr. Garneau: All right, Mr. Chairman. We received a certain number of groups in front of this committee and, generally speaking, I should say there is a large consensus for a tax reform based on the principle that the base should be enlarged and the rate should go down. But having said that, each one is coming back with his particular case and it is true for the transfer tax in . . . I do not know what type of business transfer tax could be implemented if the legislation should give an exemption for each particular case, because the administration of this tax would become a nightmare.

I look at some of the value-added tax systems in Europe and every time I have asked a question about this, they tell me that when government starts to give an exemption to a certain aspect, it becomes more and more difficult to manage. It creates all sorts of evasion of taxes and so on. Why should we make a special case for your industry?

Mr. Ghert: I do not think we have suggested a special case for the industry as a whole. What we are suggesting is really in two areas. One is on raw land. In other words, land that is sold by the farmer to a developer. We think there should not be a transfer tax on raw land, as the basic resource. There is no value-added there.

The other area is on home ownership. We suggest that the original purchase of the home be subject to transfer tax but that not imputed rents, in other words the rent that the homeowner could be imputed to be paying to himself as a result of occupying his own home.

The Chairman: Have no fear!

Mr. Ghert: Also, if you do that for home ownership, to be equitable you should probably do it for people who occupy apartments. Getting into the area of imputed rents could impose tremendous administrative burdens and also, I think, would find not a high level of acceptance in the community.

Mr. Garneau: That is the old . . . When you discuss the appropriateness of a tax like that, you may have a lot of people disagree. But if you take out of the business transfer tax the rent paid by those who occupy those and who pay those rents, when you look at the consumption, total, probably the rent must represent 25% of the total consumption, something like that. So if you put aside 25% of the consumption for the BTT, you will have to increase the rate at the higher level to be able to raise the revenue to replace the manufacturers' sales tax that you say should be revised.

I do not know if the figures are right, but we have been told that 1% would mean something between \$2.5 billion and \$3 billion. But if you take 25% of the total consumption out of the taxable ingredients, it will probably result instead of collecting \$2.5 billion, you may collect only \$1.5 billion, thereby replacing a manufacturers' sales tax of 12% by one of 8% to get the same ending.

Mr. Ghert: One of the problems coming up with computed rent on owner-occupied houses is . . . The typical way is to come up with a value for the house and then apply an 8% or 9% factor to get an imputed rent. If the standards and qualities

[Traduction]

M. Garneau: Très bien, monsieur le président. Notre Comité a reçu un certain nombre de groupes, et je dirai que de façon générale, on s'accorde à préconiser une réforme fiscale fondée sur l'élargissement de l'assiette et la réduction des taux. Ceci dit, chacun présente son propre cas, et il en va ainsi pour la taxe sur les transactions. Je ne sais pas quel type de taxe sur les transactions commerciales on peut imposer si la législation prévoit des exceptions pour chaque cas particulier, car l'administration d'une telle taxe deviendrait un cauchemar.

J'ai étudié, dans plusieurs pays européens, le système de taxe à la valeur ajoutée, et chaque fois que j'en ai parlé, on m'a dit que lorsque l'État commence à faire des exceptions, le système devient de plus en plus difficile à gérer. Il se crée toutes sortes d'évasions fiscales et d'autres problèmes. Pourquoi devrions-nous faire une exception pour votre secteur?

M. Ghert: Nous n'avons pas parlé d'exception pour notre secteur dans son ensemble. Nous proposons des mesures dans deux domaines. Le premier est celui des terrains non bâtis. Autrement dit, les terrains vendus par les agriculteurs aux promoteurs. Nous ne pensons pas qu'il doive y avoir de taxe commerciale sur les terrains non bâtis, qui sont des ressources premières. Il n'y a pas là de valeur ajoutée.

L'autre domaine est celui des maisons. Nous proposons que l'acquisition d'une maison soit assujettie à la taxe sur les transactions, mais non le loyer théorique, c'est-à-dire celui que le propriétaire peut être censé se payer à lui-même pour l'occupation de sa maison.

Le président: N'ayez aucune crainte!

M. Ghert: Mais si l'on prend de telles mesures pour les propriétaires, il faudrait, en toute justice, le faire également pour les personnes qui occupent des logements. Se lancer dans les loyers théoriques pourrait entraîner des charges administratives très lourdes, ainsi qu'un mécontentement assez général.

M. Garneau: C'est toujours pareil; lorsqu'on discute du bien-fondé d'une telle mesure, on doit toujours s'attendre à un certain mécontentement. Mais si l'on soustrait à la taxe sur les transactions commerciales les loyers versés par les personnes qui occupent des logements, et lorsqu'on considère la consommation totale, ces loyers doivent représenter 25 p. 100 de la consommation totale, ou quelque chose d'approchant. Donc, si l'on soustrait 25 p. 100 de la consommation à la taxe sur les transactions, il faut accroître les taux afin d'augmenter les revenus pour remplacer les taxes sur les ventes des fabricants dont vous dites qu'elles doivent être revues.

Je ne sais pas si mes chiffres sont exacts, mais on nous a dit que 1 p. 100 représenterait entre 2,5 et 3 milliards de dollars. Or, si l'on prend 25 p. 100 de la consommation totale des éléments imposables, on risque de se retrouver avec 2,5 milliards, ou seulement 1,5 milliard, ce qui revient à remplacer une taxe sur les ventes des fabricants de 12 p. 100 par une autre de 8 p. 100 pour obtenir le même résultat.

M. Ghert: L'un des problèmes que posent les loyers théoriques pour les logements occupés par leurs propriétaires . . . La façon typique de procéder, c'est de donner une valeur à la maison, puis de prendre un facteur de 8 à 9 p. 100 pour

[Text]

of municipal property assessment in Canada were good and everything was assessed at market value and kept at that on a regular basis, it would be easy. But that is not the case. The whole practice of property assessment across Canada in different municipalities and provinces gives wide variations and qualities, levels of assessment relative to market, so it opens up a whole area of administration which brings into question whether or not, after paying for the cost of the administration, you are going to collect enough revenue.

• 1600

Mr. Garneau: If you make an exception for the owner of a house, someone who occupies his own house—I am not advocating that it should be done, but I think I could understand that. Do you suggest that it would be unfair for those who rent an apartment to pay a BTT compared to the owner of a house who would be exempted? If you apply your logic, you have just scratched 25% of the total consumption from the tax.

Mr. Ghert: There is a certain question of equity there. At the present time, of course, home owners have, in some cases, some advantages. There is no imputed rent on homes today to be included in one's income. On the other hand, there are no capital cost allowances, and interest is not deductible. So maybe there is some balance today.

Mr. Garneau: The capital gain is—

Mr. Ghert: The capital gain is tax free.

Mr. David Weyman (Consultant to the Committee): Mr. Chairman, I would like to respond to Mr. Garneau's point. When the witnesses are talking about exempting rent for rental housing, all that would be excluded would be the value added by the landlord; that is, the owner of the apartment building. In fact, the position of the landlord or the owner of the apartment building is really analogized to the owner of a house, an owner-occupied residence. In fact, the landlord who owns the apartment would pay, by analogy, the business transfer tax on the building, as would the person who buys a new home at the time of the original purchase. By analogy, the resale of an apartment, like the resale of a house, would be exempt. If one is exempt, then so would the other.

So all that really is lost by the apartment owner is just the value added, not the full rental value.

Mr. Garneau: But I thought that the monthly payment would be similar to the business transfer tax at 2%, 3%, 4%, 5%. I thought that everything would be taxed, as will the bill that you send to your client. I thought that the rent would be included.

Mr. Weyman: I am only making the point, just to pick up on the question. If there is an exemption on the housing side, then, by analogy, there would be an exemption in terms of the occupancy relating to rented accommodation, residential accommodation. That would still leave the tax in place on the property itself, just as it applies to a new house.

Mr. Garneau: When the change—

[Translation]

calculer le loyer théorique. Si les normes et la valeur des évaluations foncières réalisées par les municipalités canadiennes étaient suffisantes et que les propriétés fussent évaluées et réévaluées régulièrement selon les cours du marché, ce serait facile. Mais tel n'est pas le cas. Au Canada, l'évaluation des propriétés est très diverse selon les municipalités et les provinces, ce qui met en question tout un secteur administratif et nous fait nous demander si, une fois qu'on aura réglé tous les frais administratifs, il restera des recettes suffisantes.

M. Garneau: Si l'on fait une exception pour le propriétaire d'une maison, pour quelqu'un qui occupe sa propre maison, je ne dis pas que cela doive être le cas, mais il faut le comprendre. Prétendez-vous qu'il soit injuste, pour des personnes qui loueraient un appartement, de verser la taxe sur les transactions par rapport à des propriétaires qui eux, en seraient dispensés? Selon votre logique, cette taxe ne touche pas 25 p. 100 de la consommation totale.

M. Ghert: Il y a là une question de justice. Il est évident qu'actuellement, les propriétaires ont certains avantages dans certains cas. Ils n'ont pas actuellement de loyer théorique à ajouter à leur revenu. D'autre part, ils ne jouissent d'aucun amortissement fiscal, et leurs intérêts ne sont pas déductibles. Il existe donc peut-être un certain équilibre.

M. Garneau: Les plus-values...

M. Ghert: Les plus-values ne sont pas imposables.

M. David Weyman (expert auprès du Comité): Monsieur le président, j'aimerais répondre à la question de M. Garneau. Lorsque les témoins parlent d'exempter le loyer des logements en location, il n'y a que la valeur ajoutée par les propriétaires des immeubles qui serait exclue. En fait, la position de propriétaires d'immeubles est tout à fait semblable à celle des propriétaires de maison, qui occupent leur propre maison. En fait, les propriétaires des immeubles paieraient, par analogie, la taxe sur les transactions commerciales, comme l'acheteur d'une maison neuve au moment de la transaction. Par analogie, la revente d'un appartement, comme la revente d'une maison, ne serait pas touchée. Il faut que ce soit pareil dans les deux cas.

Donc, un propriétaire d'appartement ne perdrait en fait que la valeur ajoutée, et non la valeur locative totale.

M. Garneau: Mais je pensais que les versements mensuels seraient les mêmes que pour la taxe sur les transactions commerciales: 2, 3, 4 ou 5 p. 100. Je pensais que tout serait imposé, comme la facture que l'on envoie au client. Je pensais que les loyers seraient inclus.

M. Weyman: Je ne fais que poursuivre la question sur le plan théorique. Si l'on fait une exception pour les propriétaires de maisons individuelles, il faut, par analogie, en faire une pour les locataires d'immeubles. La taxe continuerait cependant à s'appliquer aux propriétés proprement dites, comme c'est actuellement le cas pour les maisons neuves.

M. Garneau: Quand le changement...

[Texte]

Mr. Weyman: When it is sold to the original owner, at that point.

Mr. Anderson: At some point, too, they have taxed a subsequent sale, particularly apartment-type properties. This then gives you a step up for BTT purposes, because of your tax depreciation and value over time. This again makes up for the potential loss as rents escalate and are taxed. There is a balance. You cannot ignore the point that, depending on how you look at the rental and actual consumption of housing, you have to also look at how you treat sales of the housing unit. That balance will often provide you with something that is equitable and can provide more simplicity in the system from a compliance point of view.

The Chairman: I think we are getting into a supposition situation. I do not see any tax on imputed rent coming out of the paper. The BTT is essentially a value-added tax. If you are renting a thing that you continue to rent, you have not added any value to it. You just continue to get rent for the use of it. The question is, is that a value added at all? It probably is not.

Mr. de Jong: Rent to purchase would be what they had in mind, then.

The Chairman: If you purchased a new one, it would be buying a new unit.

Mr. Minaker.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, I would like a further explanation regarding the proposition put forward on the sale of land, on page 21 of your report. You state:

The primary problem is one of allocation of the proceeds of disposition to the land versus land improvements.

You go on to say that we should give consideration to the increase in value of the unimproved land, which may have been held for a number of years prior to its development. I wonder if you would like to elaborate on that.

• 1605

I understand when you speak about the cost of improvements: sewer and water and streets and so on. My question to you is how would we determine, if land was held as agricultural zoning and it was rezoned to R1, we will say, which immediately gives it a value, because the people who held it, the developers, have held it with the idea of getting an overhead profit and then proceed to sell homes with properties valued at so many dollars per foot... would you believe we should not charge on the increased value because of rezoning?

Mr. Anderson: I think if you accept the principle that raw land should be exempt because it is not "consumed", in the normal sense, which is an issue, obviously, but which is the concept many countries have accepted, then I think yes, you would not tax the holding gain or the appreciation in value the developer profits from, realizing that that land will not be, again, consumed in the normal sense and there will be a

[Traduction]

M. Weyman: Lorsqu'une maison neuve est vendue à son premier propriétaire, à ce moment-là.

M. Anderson: Mais il y a un moment où les ventes ultérieures sont soumises à la taxe, surtout pour les propriétés de type appartement. Cela justifie la taxe sur les transactions commerciales, en raison de l'amortissement fiscal et de la dépréciation avec le temps. Encore une fois, cela justifie des pertes éventuelles à mesure que les loyers augmentent et sont taxés. On obtient un équilibre. On ne peut passer sous silence le fait que, selon la manière dont on envisage la location et la consommation de logements, il faut aussi envisager la question de la vente de logements. Un tel équilibre, qui sera souvent équitable, peut simplifier la mise en application du système.

Le président: Nous nous lançons dans les suppositions. Je ne vois pas de possibilité d'imposer les loyers théoriques. La taxe sur les transactions commerciales est essentiellement une taxe à la valeur ajoutée. Si on loue une propriété dont la location se poursuit, on n'y ajoute aucune valeur. On continue simplement de toucher des loyers. La question est de savoir s'il s'agit d'une valeur ajoutée. Sans doute pas.

M. de Jong: Il s'agit peut-être de location-vente.

Le président: Dans le cas d'un appartement neuf, il s'agit de l'acquisition d'un logement neuf.

Monsieur Minaker.

M. Minaker: Monsieur le président, j'aimerais que l'on m'explique de façon plus approfondie la proposition concernant la vente de terrains, à la page 21 du rapport. On peut y lire:

Le principal problème est celui de l'affectation du produit de la cession d'un terrain par opposition aux frais d'aménagement ou d'amélioration.

On lit ensuite qu'il faudrait étudier la question de l'augmentation de la valeur des terrains non viabilisés, dont une personne peut avoir été propriétaire pendant plusieurs années avant qu'ils soient viabilisés. J'aimerais que vous parliez de cette question.

Je comprends ce que vous entendez par viabilité: il s'agit de la voirie, des égouts et des adductions. Ma question est la suivante: si un terrain classé en zone agricole est reclassé R1, disons, cela lui donne automatiquement une valeur, parce que les propriétaires, les promoteurs, l'ont conservé avec l'idée d'y investir puis de le vendre en lots valant tant le pied carré. Ne pensez-vous pas qu'il ne faut pas imposer l'augmentation de valeur due au changement de zone?

M. Anderson: Je pense que si l'on accepte le principe voulant qu'un terrain non bâti ne doit pas être imposé parce qu'il n'est pas « consommé », au sens normal du terme, principe que de nombreux pays ont adopté, alors je pense qu'en effet, il ne faut pas taxer le gain de détention, la plus-value qu'obtient le promoteur, sachant, encore une fois, que ce terrain ne sera pas consommé dans le sens normal du terme et que des droits de

[Text]

provincial land transfer tax that will be exigible at the time when that property is transferred. Then you would tax the various services, etc., that are added to the land, including buildings, etc., as those are disposed of.

Mr. Minaker: I was just curious, because I know when I sat in the provincial legislature the NDP government of that day always wanted to tax the rezone value of land. I just wondered how you would propose that be taken out of the business transfer tax.

Mr. Ghert: I am not sure that belongs in the area of the business transfer tax. I think it comes more in the area of the betterment tax, which the U.K. tried a number of times and dropped.

Mr. Swirsky: Plus the fact that there is another tax system that levies gains on the improvement in the value of the land. You are within the income tax system, in the sense that you are a developer and you are in this business, etc.

We are not taking issue with the desire to keep the business transfer tax as administratively simple as possible, and certainly the concept of exemptions complicates... and will be tremendously complicated within the business transfer tax. I think there are certain fundamental aspects to the BTT, and land happens to be a very unique component within that. The exemption for land in the overall concept seems to have an inherently different quality from anything else. I guess with evaluation, we recognize that is asking for more administrative complexity, and we refer in our brief to arbitrary rules, percentages of overall disposal price, etc. We will try to deal with that.

Mr. Minaker: So are you suggesting it would be first-time exempt, and thereafter, when a home or property is resold, you just look at the difference of what it was sold for previously and then what it was sold for the second time, but then you tax the enhanced value of the land after that.

Mr. Swirsky: I do not think you would. I think you would tax the home owner at the time of purchase, but he or she would not be taxed subsequently.

Mr. Minaker: But what I am saying is that when I bought my land in Winnipeg, it was \$4,500 for the lot, and it is now worth \$40,000 if I resell the home. Prior to that it was worth maybe \$250, but because of rezoning it went to \$4,500. We would not tax that gained value then, but now if I go to sell my home, after purchasing it at, say, \$70,000, and selling it at \$120,000, would you tax the difference between the two, which maybe has the gained value of that land, because I have held it?

Mr. Swirsky: I do not think we are talking about taxing it on resale.

Mr. Anderson: Plus normally you would be trying to exclude on any sale, whether it is a house or any real property, the land portion. So again, if you go back to the principle that land

[Translation]

mutation provinciaux seront exigibles au moment de la cession de la propriété. À ce moment-là, on imposera les divers services ajoutés au terrain, y compris les bâtiments, etc., au moment où ils seront cédés.

M. Minaker: La question m'intéresse, car je sais que lorsque j'étais député provincial, le gouvernement NDP de l'époque tenait à taxer la valeur des terrains qui changeaient de zone. Je me demandais simplement comment vous vous proposez de soustraire ce genre de disposition à la taxe sur les transactions commerciales.

M. Ghert: Je ne pense pas que la question soit liée à la taxe sur les transactions commerciales. Elle relèverait davantage de l'impôt sur la plus-value ou sur la valeur ajoutée que le Royaume-Uni a tenté d'introduire à plusieurs reprises et qu'il a fini par laisser tomber.

M. Swirsky: Ajoutons à cela qu'il y a un autre système fiscal qui prélève sur la valeur ajoutée à la terre. Vous tombez alors sous le coup du système de l'impôt sur le revenu en étant un promoteur et en étant dans ce secteur, etc..

Ce n'est pas la volonté de simplifier au maximum la taxe sur les transactions commerciales que nous contestons, mais l'idée des exemptions complique certainement les choses... Elles seraient d'une complexité extrême pour la taxe sur les transactions commerciales. Je pense que cette taxe comporte certains aspects fondamentaux et les terrains en sont l'un des éléments très particuliers. L'exemption pour les terrains dans cet ensemble a une qualité qui lui est propre. Je pense qu'avec l'évaluation, nous compliquerions administrativement les choses; nous parlons dans notre exposé de règles arbitraires de pourcentage de l'ensemble du prix de cession, etc.. Nous tâcherons de nous occuper de la question.

M. Minaker: Ce que vous dites, c'est que l'exemption vaudrait la première fois et que, par la suite, lorsqu'une maison ou un bien-fonds est revendu, on ne fait que considérer la différence entre le prix de vente préalable et le prix de vente de la deuxième transaction, puis l'on taxe la valeur ajoutée au terrain après cela.

M. Swirsky: Je ne le crois pas. Je pense que le propriétaire serait imposé au moment de l'achat, mais non par la suite.

M. Minaker: En fait, lorsque j'ai acheté un terrain à Winnipeg, il coûtait 4,500\$ le lot; il en vaut maintenant 40,000\$ si je revends la maison. Avant cela il valait peut-être 250\$, mais à cause du changement de zone, il est monté à 4,500\$. On ne taxerait pas cette valeur ajoutée à ce moment-là, mais si je vends ma maison après l'avoir achetée, disons, 70,000\$ et après l'avoir revendue 120,000\$, prélèveriez-vous une taxe sur la différence entre les deux transactions qui pourrait être, si l'on veut, la valeur ajoutée du terrain, simplement parce que j'en étais le propriétaire?

M. Swirsky: Je ne pense pas qu'il soit question de taxation au moment de la revente.

M. Anderson: Ajoutons à cela que l'on chercherait à soustraire la partie terrain de toute vente, qu'il s'agisse d'une maison ou de n'importe quel autre bien-fonds. Donc, si l'on

[Texte]

would be excluded, when you sell a shopping centre you have owned for 10 years, there is an appreciation value of the property, part of which is land and part of which is building. If the land is to be excluded, you would do an allocation, which is done automatically—

Mr. Minaker: Each time a sale takes place.

Mr. Anderson: —when you do the sale, and then you only tax the building portion, or the other non-land portion.

The Chairman: I was intrigued with your brief and intrigued with real estate companies, because your companies pay virtually no income tax. As a matter of fact, are there any public real estate companies that pay significant income tax, or do they all shelter all their income in one form or another? Is that not the reason why you have been able to grow so well?

• 1610

Mr. Ghert: Some companies pay some tax.

Mr. Swirsky: There are some that do.

The Chairman: By mistake?

Mr. Swirsky: At various times of our development, I think we all paid quite a bit of tax. A number of companies within the CIPREC membership do pay current tax.

The point we make in our brief is a number of our companies have not paid tax for the last few years for two major reasons. One is the occurrence of major economic losses through a period of very high interest rates in 1982 and 1983. I think there have been some casualties within our group that have been evidenced by major companies. Second is the tremendous growth that we, as companies, have undertaken during the past several years. If we were to stop growing, and it is not the shelter—if we were just to simply stop growing and stop building, we would quickly reverse to very, very significant taxpayers.

The Chairman: Do you not find real estate a superb shelter though? You build a building, say in 1965, and it cost you \$100,000. You mortgage it for 75% of value, which is a \$75,000 mortgage. And along comes 1985 and it is worth \$600,000. You mortgage it for 75% of value, say \$450,000, and you write all the interest off against the rents you collect and you take all the increase in mortgage money out, and you do not pay tax on that because it comes out of the dividend to your holding company, and you can use that for further investment, or if you pay it out to yourself as a dividend, my goodness, you get a dividend tax credit. Really is it not a wonderful scheme, as long as you do not sell the property?

Mr. Ghert: You have to pay it back, though.

Mr. Swirsky: Regardless of whether you held real estate in company . . . As a matter of fact, we are probably prejudiced by holding it in companies—in public companies particularly—in terms of leveraging the asset up in the way you

[Traduction]

revient au principe de l'exclusion des terrains, lorsque l'on vend un centre commercial dont on a été propriétaire pendant 10 ans, il y a une plus-value sur ce bien-fonds qui est en partie le fait des terrains et en partie celui des bâtiments. Si l'on doit exclure les terrains, il y a automatiquement ventilation . . .

M. Minaker: Chaque fois qu'il y a vente.

M. Anderson: . . . lorsque l'on vend, et il n'y a que la partie bâtiment qui est imposée, ou l'autre partie non foncière.

Le président: J'avoue avoir été intrigué par votre mémoire et par les sociétés immobilières, parce que vos compagnies ne paient pratiquement aucun impôt sur le revenu. En fait, existe-t-il des sociétés immobilières publiques qui paient un impôt important sur le revenu, ou arrivent-elles toutes à mettre à l'abri tous leurs revenus sous une forme ou sous une autre? N'est-ce pas là la raison de votre expansion?

M. Ghert: Certaines sociétés paient de l'impôt.

M. Swirsky: Il y en a qui en paient.

Le président: Par erreur?

M. Swirsky: À différentes époques de notre expansion, je pense que nous avons tous payé pas mal d'impôt. Plusieurs compagnies membres du CIPREC payent de l'impôt actuellement.

Ce que nous indiquions dans notre mémoire, c'est qu'un certain nombre de nos sociétés n'ont pas payé d'impôt ces dernières années, pour deux raisons principales. La première est qu'elles ont subi des pertes économiques importantes en 1982 et en 1983, lorsque les taux d'intérêt étaient très élevés. Je pense qu'il y a eu certaines pertes dans notre groupe qui ont été ressenties par des compagnies importantes. La deuxième, c'est l'expansion incroyable que nos sociétés ont connue au cours de ces dernières années. Si notre expansion devait cesser, et ce n'est pas un abri—si nous devons tout simplement arrêter de croître et arrêter de construire, nous redeviendrons très rapidement des contribuables très importants.

Le président: Ne trouvez-vous pas cependant que l'immobilier est un abri fiscal extraordinaire? Vous construisez un bâtiment, disons en 1965, qui vous coûte 100,000\$. Vous l'hypothéquez sur 75 p. 100 de sa valeur, c'est-à-dire que vous souscrivez un prêt hypothécaire de 75,000\$. En 1985, votre bâtiment vaut 600,000\$. Vous l'hypothéquez sur 75 p. 100 de sa valeur, disons sur 450,000\$, et vous déduisez tous les intérêts des loyers que vous touchez, puis vous sortez tout le gain du prêt hypothécaire, et vous ne payez aucun impôt dessus parce qu'il passe au compte des dividendes de votre société de portefeuille. Vous pouvez réinvestir cet argent ou, si vous le versez à titre de dividende, vous avez droit à un dégrèvement pour dividendes. N'est-ce pas un plan extraordinaire, tant que vous ne vendez pas le bien?

M. Ghert: Il faut tout de même le rembourser.

M. Swirsky: Que vous ayez été propriétaire de biens immobiliers dans la société ou non . . . En réalité, vous y perdez certainement à le maintenir dans des sociétés—dans des sociétés publiques surtout—pour faire produire les capitaux de

[Text]

described. Individuals who hold real estate can remortgage it, refinance it in accordance with its increase in value. Real estate historically has had an increasing value. But value is related to income. You do not grow from a \$75,000 asset to a \$450,000 asset if the income side of the transaction—

The Chairman: Obviously the income side keeps up with it, if you are fortunate enough—something that is easily rented.

Mr. Swirsky: But I do not think there is any tax transaction that is in any way different in real estate related to being able to borrow against what value you have on your asset base. That is tremendously relative whether it is a—

The Chairman: When you borrow against your asset, first all, on one side of the balance sheet, you have capital-costed your building way down in value—this \$100,000 building—and we will forget the land in it, but it has had 20 years at 5% capital cost allowances on it. All right? It is down, a way down here. But of course in your balance sheet over here you reappraised the thing and you have it up at \$600,000 now, but no recapture—borrowed the money against it, but no recapture—you have no tax. You got all this money and you did not have to pay tax on it, so you went out and you were able to go into other ventures in the United States and elsewhere around the world and expand, and all the expenses, of course, are written off against income and you pay no tax, because all your income is used up paying interest on these wonderful mortgages that are now totally carried by the buildings. If worst comes to worst, you can always have your building foreclosed, then you do not pay anything.

Mr. Anderson: There is one point, it is not that much different from what you have described, but it is really available to all industries. The only difference is many other industries can mortgage up to 100%, because they can actually sell their existing properties and not pay any tax, because the rules are that as long as you reinvest in more business assets then there is no tax on recapture or capital gain. They can do it to 100%, whereas the real estate industry is limited to refinancing, because those replacement property rules do not apply to real estate. So they are actually disadvantaged because of only being able to mortgage up to 75% of value.

• 1615

Mr. Ghert: That is the point we made in the brief, that in fact there are not as many property transactions taking place in Canada as would take place if you did not have these disadvantages where, if you sell a property in Canada today, you cannot maintain your capital.

The Chairman: Oh, you are in real trouble because you have to pay tax, if you sell it. But you could always get your money out by mortgaging it out.

Mr. Ghert: Industries can; they can maintain their capital.

[Translation]

la manière que vous avez dite. Ceux qui possèdent des biens immobiliers peuvent les réhypothéquer, les financer à nouveau en fonction de la valeur ajoutée. L'immobilier a toujours eu une valeur ajoutée. Mais cette valeur est liée au revenu. Vous ne passez pas d'un actif de 75,000\$ à 450,000\$ si l'aspect revenu de la transaction...

Le président: De toute évidence, l'aspect revenu reste au même niveau si vous êtes assez heureux—s'il s'agit de quelque chose qu'il est facile de louer.

M. Swirsky: Mais je ne pense pas qu'il y ait de transaction fiscale différente dans l'immobilier pour emprunter sur la valeur que vous avez sur un bien. Cela dépend énormément du fait que...

Le président: Lorsque vous empruntez sur un bien, tout d'abord, il y a d'une part le bilan, vous avez fixé pour votre bâtiment un amortissement bien inférieur à sa valeur—pour ce bâtiment de 100,000\$—et nous ne parlerons pas du terrain, mais il a bénéficié de 20 ans d'amortissement fiscal à 5 p. 100. D'accord? Il est très faible à ce moment-là. Mais bien sûr, dans votre bilan, vous allez l'évaluer et il vaut maintenant 600,000\$, mais il n'y a pas de récupération—vous avez emprunté de l'argent sur ce bien, mais il n'y a pas de récupération—il n'y a donc pas d'impôt. Vous avez pris tout cet argent et vous n'avez pas eu à payer d'impôt dessus, ce qui vous a permis de vous lancer dans d'autres affaires, aux États-Unis ou ailleurs dans le monde, et de prendre de l'expansion. Toutes les dépenses, bien sûr, sont déduites de votre revenu, ce qui fait que vous ne payez pas d'impôt, parce que tout votre revenu est utilisé pour payer l'intérêt de ces formidables prêts hypothécaires qui sont maintenant placés sur vos bâtiments. Si le pire devait arriver, vous pouvez faire saisir le bâtiment, et vous ne payez rien.

M. Anderson: Il y a une chose, et ce n'est pas très différent de ce que vous avez décrit, mais cela est vraiment possible pour tous les secteurs. La seule différence est que de nombreux secteurs peuvent hypothéquer jusqu'à 100 p. 100, parce qu'ils peuvent effectivement vendre les bien-fonds sans payer d'impôt parce que les règles sont que tant qu'on réinvestit dans des biens commerciaux, il n'y a pas d'impôt sur la récupération ou sur la plus-value. Ils peuvent le faire jusqu'à 100 p. 100, alors que pour l'immobilier on est limité au refinancement, parce que les règles de remplacement des biens ne s'appliquent pas à l'immobilier. Ils sont donc en fait désavantagés de ne pouvoir hypothéquer que 75 p. 100 de la valeur.

M. Ghert: Il y a une chose que nous disons dans notre mémoire, c'est qu'en fait il n'y a pas autant de transactions immobilières au Canada qu'il y en aurait si l'on n'était pas désavantagé par le fait qu'en vendant un bien immobilier au Canada à l'heure actuelle, on ne peut pas garder le capital.

Le président: Oh, vous êtes en mauvaise posture parce que vous devez payer de l'impôt si vous le vendez. Mais vous pourriez toujours récupérer votre argent en hypothéquant.

M. Ghert: Les industries peuvent le faire; elles peuvent garder leur capital.

[Texte]

The Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Mr. Ghert, I apologize for being late; we had the usual daily crisis around this place that needed to be looked at first.

Mr. Garneau: Did I miss one?

Mr. de Jong: You will not miss anything right now.

Mr. McCrossan: It is one you missed, Raymond, that is right.

The point you made about having a disincentive to sell as a result of the tax system and this leading to under-capitalization would seem to be put in question by my scanty knowledge of your own company in the sense that, certainly going back a few years ago, you disposed of a major block of apartment buildings to, I guess, Crown Trust, Seaway. Tax must not have been that much of an issue then. And then, I think about a year ago, you announced that in effect you were disposing of your investment properties in Canada to pension funds, or intended to—

Mr. Ghert: No, we are selling the company.

Mr. McCrossan: Selling the company?

Mr. Ghert: That is, the shares of the company—

Mr. McCrossan: The shares of the company to pension funds.

Mr. Ghert: So that is a completely different question. A few years ago we sold a lot of Canadian assets. We had some assets which we actually sold and lost some money on, but we had some losses against which we could balance some of the gains on other assets.

But it was a consideration. We have properties that we would like to sell in Canada today because we have better use for the assets, locate the capital in different cities, but we look at it and say we can get x dollars, but after we pay the tax, because we cannot trade into another property on a tax-free basis or you have to pay full recapture tax on the recapture, because each asset is a separate class, we say that after we pay the tax we cannot replace the income; we cannot get the same income back by buying other assets. Whereas if you had a pulp mill and you decided you wanted a mill in Quebec instead of British Columbia and you sold your mill in Quebec and built in British Columbia and built one in Quebec, you could do that. In effect, trade your dollars and still produce the same amount of income.

Mr. McCrossan: There were two situations which came up in your own company. One, of course, was the apartment sale and the other was the shopping mall sale that came up with the Canada Permanent situation.

Is the main difference between those situations and today's situation that property values have increased so much that there now is a locked-in gain which you cannot afford to take as compared to 1982?

[Traduction]

Le président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Monsieur Ghert, je suis désolé d'être en retard, nous avons eu nos petits problèmes habituels qu'il a fallu résoudre tout d'abord.

M. Garneau: Est-ce que j'ai manqué quelque chose?

M. de Jong: En ce moment, vous ne manquez rien du tout.

M. McCrossan: Vous avez manqué quelque chose, Raymond, c'est juste.

Vous avez dit que le système fiscal décourage la vente et que cela mène à une sous-capitalisation; je me permets de remettre cette idée en question; si j'en crois les quelques connaissances que j'ai de votre société, en revenant en arrière de quelques années, il me semble que vous avez vendu des immeubles résidentiels à *Crown Trust, Seaway*, si je ne m'abuse. L'impôt ne devait pas être un gros problème à l'époque. Et puis, je crois qu'il y a un an, vous annonciez que vous aviez effectivement vendu vos biens immobiliers canadiens pour placer votre argent dans des caisses de retraite, ou du moins que vous aviez l'intention de le faire...

M. Ghert: Non, nous vendons la société.

M. McCrossan: Vous vendez la société?

M. Ghert: C'est-à-dire, les actions de la société...

M. McCrossan: Les actions de la société à des caisses de retraite.

M. Ghert: C'est donc une question totalement différente. Il y a quelques années, nous avons vendu beaucoup de biens canadiens. Certains de ces biens se sont vendus à perte, mais nous avons pu contrebalancer ces pertes par les gains réalisés sur d'autres biens.

Mais nous y avons pensé. Il y a certaines propriétés que nous aimerions vendre au Canada à l'heure actuelle parce que nous pourrions mieux utiliser ces biens, placer le capital dans des villes différentes. Nous étudions la question et nous nous disons que si nous obtenons tant de dollars une fois que nous aurons payé l'impôt, car nous ne pouvons pas acheter d'autres biens sans impôt ou alors il faut payer la totalité de l'impôt sur la récupération, chaque bien appartenant à une catégorie différente, nous nous disons qu'après avoir payé l'impôt donc, nous ne pourrions pas remplacer le revenu; nous ne pourrions pas obtenir le même revenu en achetant d'autres biens. Si nous avions une usine de pâte à papier et que nous décidions d'ouvrir une usine au Québec au lieu de l'ouvrir en Colombie-Britannique, que nous vendions l'usine du Québec pour en construire une en Colombie-Britannique et une au Québec, ce serait possible. En effet, vous transférez vos capitaux et vous produisez toujours le même revenu.

M. McCrossan: Deux choses se sont passées dans votre société. La première, bien sûr, a été la vente des appartements et l'autre, la vente du centre commercial qui a été rattrapée par l'affaire du Permanent du Canada.

La principale différence entre ces situations et la situation actuelle, c'est que les valeurs immobilières ont augmenté au point qu'il y a maintenant un gain immobilisé que vous ne

[Text]

Mr. Ghert: I do not think that properties have gone up in value that much since 1981 or 1982; there has been some appreciation—

Mr. McCrossan: What is the difference?

Mr. Ghert: Today we do not have any assets that we can sell off and lose money on. At that time we had assets we could sell and take substantial losses; we do not have much of that now.

Mr. Swirsky: I think, too, that in the Cadillac Fairview circumstances—and I want to sort of shy away from that—there was a conscious decision to get out of a particular line of business. That was a business decision that sort of had certain other things attached to it.

We are talking about circumstances where we want to maintain a business, where it is in fact normal in our companies to try and trade up; we will build a 10-storey building and that will mature in our portfolio and our incentive would be perhaps to see a better opportunity to build a 20-storey building. To sell the 10-storey building as part of the investment choice of building the 20-storey building, we have suffered a certain erosion of capital. Because we are taxed, even though we want to replace the capital that we added, we are losing something on the transfer.

In the United States they have the ability to have a tax-free exchange into another property. In other industries, you can defer it. So that capital is capital of an ongoing business nature.

Mr. McCrossan: If you then had this ability to have a tax-free exchange, would it seem a reasonable quid pro quo that you lost the tax deductibility, the dividend tax credit on dividends you paid your shareholders, because that dividend tax credit, presumably, recognizes deemed taxes paid? But if you are not paying taxes now, and certainly if we adopted your suggestion and allowed a tax-free rollover, you would pay even less taxes—if it is possible to pay less than zero—

Mr. Ghert: What we are saying is just treat it like any other industry.

• 1620

Mr. McCrossan: In principle, then, should any other industry that is not currently taxpaying be entitled to a dividend tax credit?

Mr. Swirsky: I think we have to go back. We mentioned the fact that—

Mr. Ghert: ... should have the tax liability.

Mr. Swirsky: In our brief we mention this. The dividend tax credit was historically, we always understood, to provide an incentive for Canadians to invest in shares of Canadian companies. It was originally struck at a 20% level, and it was

[Translation]

pouvez pas vous permettre de toucher, contrairement à ce qui était le cas en 1982.

M. Ghert: Je ne pense pas que la valeur des biens immobiliers ait tant augmenté depuis 1981 ou 1982; il y a eu une certaine plus-value...

M. McCrossan: Quelle est la différence?

M. Ghert: À l'heure actuelle, nous n'avons pas de biens que nous puissions vendre à perte. À l'époque, nous avions des biens que nous pouvions vendre et sur lesquels nous pouvions subir d'importantes pertes; nous n'en avons donc pas autant maintenant.

M. Swirsky: Je crois aussi que dans le cas de Cadillac Fairview, que je préfère taire, on a décidé en toute connaissance de cause de laisser tomber certains types d'affaires. Il s'agissait d'une décision commerciale assortie d'autres conditions.

Nous parlons des cas dans lesquels nous voulons maintenir une affaire, lorsqu'il est en fait naturel pour nos compagnies de prendre de l'expansion; nous allons par exemple construire un immeuble de 10 étages qui va arriver à maturité dans notre portefeuille et nous chercherons peut-être à en construire un de 20 étages. Pour vendre l'immeuble de 10 étages parce que nous avons choisi d'investir pour construire un autre immeuble de 20 étages, nous aurons à subir une certaine érosion du capital. Parce que nous sommes imposés, même si nous voulons remplacer le capital que nous avons ajouté, nous y perdons dans la transaction.

Aux Etats-Unis, il est possible de faire un échange de biens immobiliers sans payer d'impôt. Dans d'autres secteurs, il est possible de le reporter. Donc, ce capital est le capital d'une affaire commerciale qui marche.

M. McCrossan: Si vous aviez donc cette possibilité de faire un échange non imposable, semblerait-il raisonnable de perdre votre déductibilité d'impôt, votre dégrèvement pour dividendes que vous avez versés à vos actionnaires, parce que ce dégrèvement indique que les impôts dus ont été payés? Mais si vous ne payez pas d'impôt maintenant, et si nous adoptons votre proposition et que nous permettions un roulement non imposable, payeriez-vous encore moins d'impôt—s'il est possible de payer moins que zéro...

M. Ghert: Ce que nous demandons, c'est simplement qu'on nous traite comme les autres secteurs d'activité.

M. McCrossan: Donc, en principe, tout autre secteur qui ne paie actuellement pas d'impôt devrait-il avoir droit à un dégrèvement pour dividendes?

M. Swirsky: Je pense que nous devons retourner en arrière. Nous avons mentionné...

M. Ghert: ... devrait être assujéti à l'impôt.

M. Swirsky: Nous en parlons dans notre mémoire. Historiquement, les dégrèvements pour dividendes ont toujours eu pour but, à notre sens, d'inciter les Canadiens à investir dans des actions de sociétés canadiennes. À l'origine, on les a fixés à

[Texte]

always there. It was a very meaningful incentive, regardless of the nature, to promote investment in shares of Canadian companies. It was never discriminated in international treaties because it was devised that way.

If one is talking about a system of fully integrating taxes, then I think we get into much more ponderous natures in terms of revenue gains, losses, and the full integration, and the transfer and the effect of tax. We were not so bold as to suggest that we were at this time looking at an integrated tax system, but certainly we were saying that the concept of the dividend tax credit, which historically has always been to promote investment in Canadian companies, also has a by-product that does give some small recognition for the transfer and incidence of corporate tax.

Mr. McCrossan: I recollect it as somewhat different. I seem to recall it arising out of the Carter commission and the concept of flow-through and taking a credit for the flow-through of corporate tax. If there is no corporate tax, how can you have a flow-through?

Mr. Swirsky: The dividend tax credit was enshrined in our system much before Carter. There was always a 20% tax credit. It was always a major feature of the tax system. It was first introduced primarily and factually as an incentive. We are coming to grips with the full conceptual integration of tax because we believe that if in fact you were to move away, then you ought to be fully integrating the corporate tax system with the shareholder tax at the shareholder level.

Mr. McCrossan: Have you dealt at all—again, I apologize for being late—with the concept of a tax on book profits, which was dealt with in the United States; that is, if you are reporting x dollars profit per share in your corporate statements—

Mr. Ghert: Yes, we have dealt with the minimum tax.

Mr. McCrossan: With a minimum tax on reported earnings?

Mr. Ghert: Our position is that, if you have a broadly based tax system with no preferences, then probably you do not need a minimum tax. On the other hand, if for some reason there are economic policy reasons—or whatever reasons there are—to have some permanent tax preferences in the new system, then probably you should have some form of minimum tax to deal with that, with the proper recovery periods and things like that.

The position we have taken on using reported profits or book profits, which the United States is doing—it is a sort of test period for three years—we do not agree with that, because it brings into the fiscal system a lot of arbitrary decisions determined by accountants.

The Chairman: Of course, you hire the accountants.

Mr. Ghert: Sure, you hire the accountants.

[Traduction]

20 p. 100, et ils y sont toujours restés. Indépendamment de sa nature, il s'agissait d'une incitation très puissante à investir dans des actions de sociétés canadiennes. Ces dégrèvements n'ont jamais été contestés dans les traités internationaux, car ils étaient ainsi conçus.

Si l'on envisage une intégration complète de la fiscalité, il faut, je pense, apporter beaucoup plus de poids aux profits, aux pertes, à l'intégration complète, aux transferts et à l'effet des impôts. Nous ne sommes pas allés, à l'époque, jusqu'à proposer l'adoption d'un système fiscal intégré, mais nous avons assurément indiqué que le principe du dégrèvement pour dividendes qui, historiquement, avait toujours eu pour but d'inciter à investir dans des sociétés canadiennes, entraîne également un effet secondaire tenant compte, dans une faible mesure, de la mutation et de l'incidence de l'impôt sur les sociétés.

M. McCrossan: Je m'en souviens comme de quelque chose de différent. Il me semble que ce principe, ainsi que celui d'imputation à l'exercice des dégrèvements de l'impôt sur les sociétés, a pour origine la commission Carter. S'il n'y a pas d'impôt sur les sociétés, comment peut-il y avoir imputation à l'exercice?

M. Swirsky: Le dégrèvement pour dividendes a été intégré dans notre système bien avant Carter. Il y a toujours eu un dégrèvement de 20 p. 100, qui a toujours été un élément important du système fiscal. Ce dégrèvement a été créé essentiellement à titre d'incitation. Nous nous attaquons à l'intégration complète du système fiscal, car nous estimons que si l'on s'en écarte, il faut intégrer complètement le régime de l'impôt sur les sociétés avec celui d'imposition des actionnaires.

M. McCrossan: Avez-vous abordé—encore une fois, je m'excuse d'être en retard—la notion d'imposition des profits comptables, qui a été étudiée aux États-Unis? Autrement dit, si l'on déclare tant de profits par action dans la déclaration d'une société...

M. Ghert: Oui, nous en avons parlé à propos de l'impôt minimum.

M. McCrossan: De l'impôt minimum sur le bénéfice déclaré?

M. Ghert: Notre position, c'est que si l'on adopte un système fiscal avec une assiette importante sans qu'aucun secteur soit privilégié, il n'y a pas besoin d'un impôt minimum. D'autre part, si l'on a quelque raison, de politique économique ou autre, d'accorder des privilèges fiscaux permanents dans le nouveau système, il faut alors une sorte d'impôt minimum avec période de recouvrement déterminée, et ainsi de suite.

Nous ne sommes pas d'accord avec l'assujettissement des profits déclarés ou des profits comptables que les États-Unis ont adopté—il s'agit d'une sorte d'expérience pilote étalée sur trois ans—car il introduit dans le système fiscal toute une série de décisions arbitraires prises par les comptables.

Le président: Bien sûr, vous engagez les comptables.

M. Ghert: Bien sûr qu'on les engage.

[Text]

The Chairman: It might put some discipline into the accounting profession. Instead of having them write fairy tales for people to present to their shareholders and other fairy tales to present to the tax man, they would have only one set of tales.

Mr. McCrossan: Is it any more arbitrary than saying an apartment building that is 15 years old is worth zero because it is fully depreciated?

Mr. Swirsky: But you are not saying an apartment building is worth zero both in accounting and tax; you are really trying to recognize cost and deductibility of cost. Accountants try to depreciate and recognize, for accounting purposes, how to match costs and revenue through the accounting process.

We are saying that tax has always been a normative policy procedure whereby you recognize costs incurred. We could make an argument that you should deduct the apartment building as a cost up front. You could make an argument that it has to be matched on a different basis. We have talked about rates. To put the tax system and the accounting system at loggerheads is inviting a serious uncertainty, both in the financial reporting and in the tax system, and I think that would be a mistake and would invite needless complexity. We think the integrity of the tax system, as a system separate and apart from what grandiose accounting theory does, ought to be maintained. However, we implore that in looking at the maintaining of that system, this committee certainly take into account that it ought not to be influenced by accounting theory where it sees differences between accounting and tax.

• 1625

Mr. McCrossan: I have just one final question, which has to do with depreciation periods. Depreciation periods for real property were increased substantially in the U.S. tax reform. Do you have a view on what action would be appropriate in Canada?

Mr. Ghert: We view the present system as being reasonably good. It is an approximation. We find in rental properties they are treated as one full property and not as the components.

Actually, what is happening is that some of the important components—the air conditioning systems, the roofs, the windows, elevators, escalators; some very expensive components—actually have to be replaced far more often than . . . and not only from a pure physical point of view, in terms of the physical maintenance, but purely from an economic obsolescence point of view, in remaining competitive. Looked at on a present-value basis, and of course depending on what discount rate you use, the present value of the capital cost allowance at a 5% declining balance and the present straight-line amount used in the United States are roughly the same, with some advantage for using reasonable discount rates in the United States system.

Mr. Swirsky: Picking on Mr. Ghert's comment . . . we are finding from an asset point of view, for instance in the shopping centres, we are physically rebuilding a shopping centre in a 12-year period. We are finding major renovations,

[Translation]

Le président: Cela pourrait discipliner un peu la profession comptable. Au lieu d'écrire des contes de fée à présenter aux actionnaires, et d'autres à présenter aux percepteurs, les comptables n'auraient plus qu'un conte de fée à écrire.

M. McCrossan: Est-ce plus arbitraire que de déclarer qu'un appartement qui date de 15 ans ne vaut plus rien du fait qu'il est complètement amorti?

M. Swirsky: Mais on ne prétend pas qu'un appartement ne vaut plus rien du point de vue comptable et fiscal; on cherche en fait à tenir compte des frais et de la déductibilité des frais. Les comptables cherchent à amortir et à faire correspondre les recettes et les dépenses dans les livres comptables.

Nous estimons que le système fiscal a toujours été un système normatif permettant de tenir compte des dépenses. On peut prétendre qu'il faut passer les appartements en charges. On peut prétendre que le rapport entre les recettes et les dépenses doit être établi de façon différente. Nous avons parlé des taux. Opposer le système fiscal et le système comptable, c'est s'exposer à des graves incertitudes, tant du point de vue des déclarations financières que du système fiscal. Ce serait une erreur, qui entraînerait une complexité inutile. Nous estimons que l'intégrité du système fiscal, tout à fait distincte de toute grande théorie comptable, doit être maintenue. Nous demandons cependant à votre Comité, s'il envisage le maintien du système, de tenir compte du fait qu'il ne doit pas être influencé par la théorie comptable lorsqu'elle établit des différences entre comptabilité et fiscalité.

M. McCrossan: J'ai une dernière question à poser sur les périodes d'amortissement. La réforme fiscale américaine a entraîné une prolongation notable des périodes d'amortissement des biens immobiliers. Avez-vous une opinion sur ce qu'il conviendrait de faire au Canada?

M. Ghert: Nous considérons le système actuel comme assez bon. Il s'agit d'une approximation. Nous constatons que les propriétés à louer sont considérées dans leur ensemble et non selon leurs éléments.

Ce qui se passe en fait, c'est que certains éléments importants—la climatisation, les toits, les fenêtres, les ascenseurs, les escaliers roulants, éléments très coûteux—doivent être remplacés bien plus souvent que le reste. Il ne s'agit pas d'un point de vue purement matériel, d'entretien matériel, mais plutôt d'obsolescence économique, du fait de rester compétitif. Si l'on prend la valeur actuelle, selon, bien sûr, le taux d'escompte employé, la valeur actuelle de l'amortissement fiscal avec amortissement dégressif à 5 p. 100 et le montant direct employé aux États-Unis reviennent environ au même, avec un certain avantage pour le système américain si l'on emploie des taux d'escompte raisonnables.

M. Swirsky: Pour reprendre ce que disait M. Ghert, nous constatons, pour ce qui est de l'actif, que les centres commerciaux, par exemple, sont matériellement refaits à neuf au bout d'une période de 12 ans. Il y a des rénovations importantes:

[Texte]

in terms of merchandising up-grades, interior construction, mall traffic—

Mr. Ghert: Parking lots.

Mr. Swirsky: —parking lots . . . For instance, we are finding in major office buildings that are supposed to last lifetimes, we are renovating the entire mechanical . . . we are renovating the lobbies, we are replacing component parts. When you look at the depreciation rate, you could say, given that you are postulating this is going to last for a period of time, there is a tremendous, tremendous amount of needed expenditure on these real estate assets that we in our business are factually dealing with.

Mr. Layton: A follow-up on that same question, because I have a background in the mechanical side of buildings, and it just seems to me so much depends on the quality of the original investment and design. Obviously if you from the very beginning overload or under-design, you are going to be straining, just as you will in your automobile; and likewise with the degree to which the building management applies maintenance practice. You can certainly run an air conditioning system to death without any maintenance. On the other hand, if you do maintain it, 25 years from now it will still be doing the job it should.

Mr. Ghert: I beg to differ with you. An air conditioning system which was built and installed 20 years ago, on which you would spend a lot of money on maintenance, is technologically inferior today and therefore in the marketplace is recognized as that by potential tenants, and you suffer at a competitive disadvantage. Therefore you have to do that.

Mr. Layton: Some.

Mr. Ghert: Furthermore, older buildings which were designed with asbestos as a fire retardant . . . that was the code. It is not a question of maintenance. It is there. It is on it. We are now finding that although the federal government in fact says this asbestos, as long as it is not disturbed, is not a danger . . . you are finding there are major tenants today who say, we will not rent space in that building if there is asbestos, because we have employees who may sue us in the future. So you are finding you are spending an enormous amount of money taking out asbestos.

That is just one example. Elevator cabs you might have spent a lot of money on and maintained very well, subject to the odd bit of vandalism: you have complete refurbishment and replacement of elevator cabs in a period of 15 years. Very major expenditures.

• 1630

Mr. Swirsky: I think the key point is that old buildings compete in a marketplace with new buildings. You require new elevators for faster elevators, because, if you have slower elevators, tenants will not want to locate in your building. If you have shopping centres that do not have skylights, you have to put in skylights. You have to put in new access; you have to put in new merchandising concepts in the centre. We went through periods where there were buildings that were very

[Traduction]

amélioration des techniques marchandes, travaux intérieurs, circulation dans les galeries marchandes . . .

M. Ghert: Parcs de stationnement.

M. Swirsky: . . . parcs de stationnement. Nous constatons par exemple que dans les grands immeubles à bureaux, censés durer des générations entières, tous les éléments sont remplacés. Les halls sont restaurés, des éléments sont remplacés. Si l'on considère le taux d'amortissement, on peut dire, étant donné qu'on pose comme principe que les constructions vont durer un certain temps, que dans notre secteur, nous devons faire face à des frais extrêmement importants pour les biens immobiliers.

M. Layton: Pour poursuivre sur ce même sujet, car je m'y connais pour ce qui est des éléments mécaniques des immeubles, il me semble que tout dépend de la qualité du matériel original et de l'investissement consenti. Il est évident que si, dès le départ, on adopte un matériel insuffisant ou travaillant en surcharge, ce matériel va fatiguer, tout comme une automobile; il en va de même de la qualité de l'entretien que l'administration d'un immeuble va assurer. On peut faire marcher un système de climatisation à fond sans jamais l'entretenir. D'autre part, si on l'entretient, il va encore fonctionner correctement dans 25 ans.

M. Ghert: Je ne suis pas d'accord avec vous. Un système de climatisation construit et installé il y a 20 ans, pour l'entretien duquel on a beaucoup investi, est inférieur du point de vue technique à ceux qu'on trouve aujourd'hui. Sur le marché, des locataires éventuels en tiendront compte, et vous serez désavantagé par rapport à la concurrence. Il faut donc remplacer.

M. Layton: Dans certains cas.

M. Ghert: De plus, dans les bâtiments anciens, l'ignifugation se faisait à l'amiante; c'était conforme au code de l'époque. Ce n'est pas une question d'entretien. C'est là. Bien que le gouvernement fédéral affirme que l'amiante, tant qu'on n'y touche pas, ne présente pas de danger, on constate que la plupart des gens, de nos jours, refusent de louer des locaux dans des immeubles ignifugés à l'amiante, par crainte que leurs employés ne se retournent contre eux plus tard. On se retrouve donc à dépenser des sommes très importantes pour enlever cette amiante.

Ce n'est là qu'un exemple. Des ascenseurs dans lesquels on aura beaucoup investi et qu'on aura très bien entretenus peuvent toujours être la proie des vandales: ils sont à refaire complètement et à remplacer au bout de 15 ans. C'est une dépense très lourde.

M. Swirsky: L'important, je pense, c'est que les vieux bâtiments disputent le marché aux nouveaux. Il faut de nouveaux ascenseurs plus rapides, parce que si vous avez des ascenseurs lents, les clients ne voudront pas louer votre immeuble. Si vous avez des centres commerciaux sans puits de lumière, il vous faut en installer. Il faut de nouvelles entrées, il faut de nouvelles techniques marchandes dans les centres commerciaux. Il y a eu une époque où l'on construisait des

[Text]

tight and we did not want any air infiltration. We now have curtain walls, which have a little more looseness, because people do not like the staleness of the air inside.

We envision continued change and evolution in building technology. I think we see it on an annual basis. Our experience is, quite frankly, that it is something we have to anticipate.

Mr. Layton: Mr. Chairman, I certainly would want to put this into the record, only because Mr. Ghert gave me a bit of a discourse on asbestos use. I spent the last two years as Minister of State for Forestry and Mines, and I can assure you that the evidence is pointing more and more, particularly in Ontario, as a result of the royal commission report, to the fact that this has been a scare that, perhaps, has been produced by all kinds of commercial interests, union interests and others. But the fact is that in-place, properly-installed asbestos is still the best way of protecting that bloody building.

Mr. Ghert: We know that, but the market does not accept that.

Mr. Layton: All right. Then there is a joint interest in selling it. I would not want this record to have any other thing on it.

The Chairman: Do any other members have any questions? We have another set of witnesses.

Mr. Garneau: I just have a question in connection with the business transfer tax. You said on page 24 that:

rental payments relating to existing leases, including all renewal periods for which an actual rent is specified, should be excluded from business transfer tax.

Do you not think it may be a very long period of time for the Minister of Finance to wait for a fair share of the BTT?

Mr. Ghert: Our point of view on that would be different if you could get the co-operation of the provinces. In the case of the U.K., where they do not have the third level of government, or the intervening level of government, when they put in a value-added tax, they can specify and change the landlord-tenant relationship by statute. We are stuck with landlord-tenant relationships by statute in various provinces, depending on the statutes of each province. Therefore, I think there is a legal problem in dealing with the business transfer tax, unless you can get the provinces to co-operate by passing legislation that would change the landlord-tenant relationship in that situation.

Mr. McCrossan: You are talking about a flow-through—

Mr. Anderson: Exactly, where you are legally precluded today, in an existing lease, from passing through. If there were a change in the landlord-tenant legislation, which would allow for that pass-through, then the need for any transitional provisions with existing leases would not be a problem.

[Translation]

bâtiments très étanches, car on ne voulait aucun courant d'air. Vous avez maintenant des murs-rideaux, qui laissent davan- tage passer l'air, parce que les gens n'aiment pas l'odeur de renfermé.

Nous envisageons une évolution et un progrès constants des techniques de construction. Nous le constatons chaque année. D'après notre expérience, il faut en tenir compte.

M. Layton: Monsieur le président, je tiens à déclarer, uniquement parce que M. Ghert m'a fait un laïus sur l'emploi de l'amiante, que j'exerce depuis deux ans les fonctions de ministre d'État chargé des Forêts et des Mines, et je puis vous assurer qu'il est de plus en plus prouvé, en particulier en Ontario, à la suite du rapport de la commission royale d'enquête, que cette crainte a été sans doute entretenue par toutes sortes d'intérêts, commerciaux, syndicaux et autres. Mais l'amiante, mise en place selon les règles, n'en reste pas moins le meilleur matériau de protection des immeubles.

M. Ghert: Nous le savons, mais le marché n'accepte pas ce fait.

M. Layton: Très bien. Il y a donc un intérêt commun à vendre ce produit. Je ne voudrais pas qu'on en dise plus là-dessus.

Le président: D'autres députés ont-ils des questions à poser? Nous avons un autre groupe de témoins.

M. Garneau: Une question simplement à propos des droits de mutation commerciaux, on taxe sur les transactions commerciales. On peut lire à la page 24 que

le versement de loyers en vertu de baux actuels, y compris toutes les périodes de renouvellement pour lesquelles un loyer est prévu, ne doit pas être soumis aux droits de mutation commerciaux.

Ne pensez-vous pas que cela obligerait le ministre des Finances à attendre bien longtemps avant que ces droits rapportent suffisamment?

M. Ghert: Notre point de vue à ce sujet serait différent si nous obtenions la collaboration des provinces. Au Royaume-Uni, où il n'existe pas de troisième niveau administratif, ou d'intervention de l'administration, lorsqu'on crée une taxe sur la valeur ajoutée, on peut se servir de la législation pour définir et modifier les rapports entre propriétaires et locataires. Ici, les rapports entre propriétaires et locataires sont régis par des lois propres à chaque province. Les droits de mutation provinciaux posent donc un problème juridique, à moins d'obtenir des provinces qu'elles adoptent une législation modifiant les rapports entre propriétaires et locataires dans de tels cas.

M. McCrossan: Il s'agit d'une imputation à l'exercice...

M. Anderson: Exactement, que la législation actuelle interdit pour un bail existant. Si la législation régissant les rapports entre propriétaires et locataires était modifiée pour autoriser l'imputation à l'exercice, l'adoption de dispositions transitoires pour les baux en vigueur ne poserait plus de problème.

[Texte]

Mr. Ghert: While they are passing that legislation, they could pass the same thing on capital taxes, which the provinces increase from time to time as well. These are difficult to pass through.

Mr. Swirsky: You would not want the tax to erroneously end up at the wrong base, which is the landlord, rather than the consumer.

Mr. Layton: That is the landlord's point of view.

Ms Cathy Stephan (Chairperson, Taxation, Canadian Institute of Public Real Estate Companies, and Vice-President, Bramalea Ltd.): I think that is our understanding of what the system is supposed to do.

Mr. Swirsky: Yes, the system of the BTT is not supposed to do that.

Mr. McCrossan: In terms of apartment leases now, I believe there are very few beyond two years. Are we talking primarily about commercial leases, where there would be a serious impact?

Mr. Ghert: Since it would be very difficult, for technical and political reasons probably, to have a transfer tax on the imputed rent of a single-family home, what we had suggested was that, for equity, it probably not apply to the tenant in an apartment as well. The original sale of the home would be subject to business transfer tax, but the annual imputed rent, the value added by the landlord, would not be subject.

Mr. Layton: Do not most commercial leases, Mr. Chairman, carry a tax escalation clause and could this not be covered or any—

Mr. Ghert: Most commercial leases have a tax escalation clause, which applies to municipal taxes, and, in some cases, capital taxes, although capital taxes are not a tax on the property. They are a tax on the capital of the owner. So you often run into questions of how you allocate that. But there would be very few leases today that would permit the pass-through of a business transfer tax.

• 1635

Mr. Layton: . . . there has been a legal opinion that a BTT could not be transferred on through as a part of the escalation clauses.

Mr. Ghert: Probably. It would certainly have to be litigated, and probably lost.

The Chairman: In fairness, I think we are going to have some difficulty with the BTT on some of the real estate matters. I do not know how you . . . You have the imputed rent problem for owners of houses. You would have the imputed rent problem for owners of commercial buildings, too, who are occupying them themselves.

I want to thank you very much for coming before us. I think we would probably like to spend more time but we have one

[Traduction]

M. Ghert: Tant qu'on y serait, on pourrait adapter cette législation à l'impôt sur le capital, que les provinces augmentent également de temps à autre. Celui-ci est difficile à imputer à l'exercice.

M. Swirsky: Vous ne voudriez pas que par erreur, ce soient les propriétaires, et non les consommateurs, qui soient assujettis à l'impôt.

M. Layton: Cela, c'est un point de vue de propriétaire.

Mme Cathy Stephan (présidente, Fiscalité, Canadian Institute of Public Real Estate Companies, et vice-présidente, Bramalea Ltée): C'est ainsi que nous concevons le système.

M. Swirsky: Oui, les droits de mutation commerciaux ne visent pas cet objectif.

M. McCrossan: En ce qui concerne les baux pour les appartements, je pense qu'actuellement, il y en a très peu qui dépassent les deux ans. Parlons-nous essentiellement de baux commerciaux, pour lesquels les conséquences pourraient être importantes?

M. Ghert: Étant donné qu'il serait très difficile, pour des motifs techniques et sans doute politiques, de lever des droits de mutation sur le loyer théorique des maisons unifamiliales, nous avons proposé, par souci d'équité, qu'ils ne s'appliquent pas non plus aux locataires d'appartement. La vente d'un logement neuf serait soumise à des droits de mutation commerciaux, mais le loyer théorique annuel et la valeur ajoutée par le propriétaire n'y seraient pas soumis.

M. Layton: Monsieur le président, la plupart des baux commerciaux ne sont-ils pas assortis d'une clause d'échelle mobile, et la question ne pourrait-elle pas être réglée . . .

M. Ghert: La plupart des baux commerciaux sont assortis d'une clause d'échelle mobile s'appliquant aux taxes municipales et, dans certains cas, à l'impôt sur le capital, bien que ce dernier ne soit pas un impôt foncier. Il s'agit d'un impôt sur le capital des propriétaires. Il y aura donc souvent un problème d'imputation. Mais il y a très peu de baux, actuellement, qui permettraient l'imputation à l'exercice des droits de mutation commerciaux.

M. Layton: Selon une opinion fondée en droit, les droits de mutation commerciaux ne peuvent être transférés en vertu de la clause d'échelle mobile.

M. Ghert: Sans doute. Il y aurait certainement là matière à procès, procès qui serait probablement perdu.

Le président: En toute justice, je pense que les droits de mutation commerciaux vont nous poser des problèmes à l'égard de certaines questions immobilières. Je ne sais pas comment . . . Il y a le problème des loyers théoriques pour les propriétaires. Il y a aussi le problème du loyer théorique pour les propriétaires de bâtiments commerciaux qu'ils occupent eux-mêmes.

Je vous remercie sincèrement d'être venus nous voir. Nous aurions aimé vous consacrer davantage de temps, mais nous

[Text]

other witness we have to handle this afternoon and, as you know, we are busy again this evening. So I want to thank you for coming; you have been most helpful to us.

Mr. Ghert: Thank you for inviting us and listening to us and should you want us back, let us know.

The Chairman: Will do. We will probably see you back after we get the Minister's paper.

Our next witnesses are from the Canadian Life & Health Insurance Association. Our witnesses are Gerry Devlin, who has been before us on a number of occasions as president of the association, and James Witol is their vice-president of taxation. There are some other very competent people wandering around. Mr. White was here and Mr. Jean-Pierre Bernier was here.

Mr. Devlin, thank you for coming. Would you like to briefly fill us in on some of the salient points of your brief and then we can open the matter up for questioning?

Mr. Gerald M. Devlin (President, Canadian Life and Health Insurance Association): Thank you very much, Mr. Chairman. I am hoping my colleagues will be joining me shortly. We understood from Mr. Weyman's invitation, which we appreciated, that this would be an informal situation, an informal presentation, so we do not have a submission to submit. But we do have some comments we wish to make in areas of general concern which we have in written form. I have supplied them to the clerk. I am not sure whether they have been distributed or not, but if you would agree, Mr. Chairman, I think I would like to proceed with making our presentation from those written remarks.

The Chairman: Fine, fine.

Mr. Devlin: I am going to be handling some of the areas, and Mr. Witol, when we get into some others, will be making the presentation in those areas. So if I could just proceed I—

Mr. McCrossan: I am sorry to interrupt. I understand there is a vote in the House.

The Chairman: Do you want to find out about it?

An hon. member: We will get the time for the vote. It is usually half an hour.

Mr. Devlin: Should I speed this up, Mr. Chairman?

The Chairman: Keep going, keep going boy!

Mr. Devlin: We have a short statement of who we are. In fact, we represent 98% of the life and health insurance business in Canada. We have given you a brief synopsis in the following paragraph of roughly where our business is at in the year 1986. In terms of ownership of life insurance, \$815 billion; the premium for life and health, \$15.8 billion; assets finally at \$89 billion, indicating that we are a very highly competitive international marketplace, companies serving Canada, not only Canadian companies but companies from the United States, Britain and Europe, but that the Canadian-

[Translation]

avons d'autres témoins à entendre cet après-midi et, comme vous le savez, nous avons encore du travail ce soir. Je vous remercie donc d'être venus. Votre présence nous a été très utile.

M. Ghert: Merci de nous avoir invités et de nous avoir entendus. Si vous voulez que nous revenions, vous n'avez qu'à nous le faire savoir.

Le président: Certainement. Nous allons sans doute vous revoir après avoir reçu le document du ministre.

Nos témoins suivants font partie de la *Canadian Life and Health Insurance Association*. Il s'agit de MM. Gerry Devlin, qui a comparu devant nous à plusieurs reprises à titre de président de l'association, et James Witol, vice-président du service Fiscalité. Il y a aussi, par là, d'autres experts de première classe. MM. White et Jean-Pierre Bernier sont dans les environs.

Monsieur Devlin, nous vous remercions de votre présence. Pourriez-vous nous résumer les points saillants de votre mémoire, après quoi nous pourrions passer aux questions?

M. Gerald M. Devlin (président, Canadian Life and Health Insurance Association): Merci beaucoup, monsieur le président. J'espère que mes collègues vont nous rejoindre d'ici peu. D'après l'invitation de M. Weyman, dont nous le remercions, cette réunion devait être informelle. C'est pourquoi nous n'avons pas préparé de mémoire. Mais il y a certaines observations d'ordre général que nous aimerions vous soumettre, et que nous avons mis par écrit. J'en ai confié le texte au greffier. Je ne sais pas si on vous les a distribuées, mais si vous êtes d'accord, monsieur le président, j'aimerais que nous fondions notre exposé sur ces observations écrites.

Le président: Très bien.

M. Devlin: C'est moi qui vais traiter certaines questions, et M. Witol prendra la relève lorsque nous en aborderons d'autres. Donc, pour commencer, je...

M. McCrossan: Je suis désolé de vous interrompre. J'apprends qu'il y a un vote à la Chambre.

Le président: Pourriez-vous vérifier?

Une voix: Nous allons voir dans combien de temps il a lieu. Généralement, c'est une demi-heure.

M. Devlin: Voulez-vous que j'accélère, monsieur le président?

Le président: Continuez, je vous en prie.

M. Devlin: Nous aimerions nous présenter brièvement. En fait, nous représentons 98 p. 100 du secteur de l'assurance-vie et de l'assurance-maladie au Canada. Dans le paragraphe suivant, nous résumons brièvement notre situation financière pour l'année 1986. Nous possédons 815 milliards de dollars d'assurance-vie, 15,8 milliards de dollars de primes d'assurance-vie et d'assurance-maladie, et un actif de 89 milliards de dollars, ce qui prouve que nous sommes très concurrentiels sur le marché international. Nous avons des compagnies qui desservent le Canada, qui sont non seulement canadiennes, mais aussi américaines, britanniques et européennes, les

[Texte]

owned and controlled life and health insurance companies have over 70% of the market.

The life and health insurers are also quite successful in international markets with 37% of their premium income coming from foreign countries. The life and health insurance companies employ 61,800 people across Canada.

Given that general overview of the industry, Mr. Chairman, I would ask Mr. Witol to carry on with this topic of accrual taxation.

Mr. James Witol (Vice-President, Taxation, Canadian Life and Health Insurance Association): The first topic that we are talking about is accrual taxation. This was introduced in the November 1981 budget and one of the objects that was caught in that were deferred annuities issued before December 2, 1982, despite our protests that this amounted to retroactive taxation on contracts in force.

The rules of this legislation were that the income accrued to December 31, 1981 under these pre-budget annuities was frozen and not taxed until the annuity was surrendered, or annuity payments commenced.

• 1640

Income accruing after the end of 1981 had to be brought into income at least every three years. But there was a transition measure that allowed the first reporting date to be the end of 1987. So there is the potential for six years of income to be reported at the end of 1987.

Policy holders who are 60 or over before January 1, 1988 can average that tax, because they can purchase what is called a "prescribed annuity contract", and the tax will only come into income over the annuity pay-out period. Unfortunately, those who are not age 60 by January 1, 1988 will have to include for their 1987 income the six years of accrued income on their annuity.

The Chairman: How many policy holders or people who have annuities with your members do you expect would be involved in this massive payment of tax in the tax year 1987?

Mr. Witol: Tens of thousands. Some companies have indicated they have between \$50 million and \$100 million of funds that will be subject to this tax.

It is true the policy holders did have the option to have their accrued income come in on an annual basis. But many of them did not understand the options available to them, even though they were informed of them by life insurance companies. They will only find out they have these six years of income to report when they get their tax slips at the beginning of 1988. So we are recommending the age 60 requirement for a prescribed annuity contract be eliminated, and that decision be taken soon, because the end of 1987 will come up very quickly.

[Traduction]

compagnies d'assurance-vie et d'assurance-maladie possédées et dirigées par des intérêts canadiens représentant plus de 70 p. 100 du marché.

Les compagnies d'assurance-vie et d'assurance-maladie ont obtenu de bons résultats sur les marchés internationaux, 37 p. 100 des primes étant d'origine étrangère. Ces compagnies emploient 61,800 personnes au Canada.

Vous ayant donné un aperçu général de notre secteur, monsieur le président, j'aimerais passer la parole à M. Witol pour qu'il vous parle du report d'impôt.

M. James Witol (vice-président, Fiscalité, Canadian Life and Health Insurance Association): Le premier sujet dont nous allons parler est le report d'impôt variable. Celui-ci a été introduit dans le budget de novembre 1981; il portait notamment sur les rentes différées constituées avant le 2 décembre 1982, malgré nos protestations, par lesquelles nous nous élevions contre ce qui revenait à l'imposition rétroactive des contrats en vigueur.

La législation stipulait que les produits à recevoir en date du 31 décembre 1981 en vertu des rentes antérieures au budget étaient bloqués et non imposables jusqu'à restitution des rentes, ou jusqu'à ce que celles-ci commencent à être servies.

Les produits à recevoir après la fin de 1981 devaient être transformés en revenus au moins tous les trois ans. Mais il y avait une disposition transitoire permettant de faire la première déclaration à la fin de 1987. Il est donc possible de ne déclarer les revenus des six dernières années qu'à la fin de 1987.

Les assurés devant avoir 60 ans accomplis avant le 1^{er} janvier 1988 peuvent étaler cet impôt, car ils peuvent passer ce qu'on appelle un «contrat de rentes réglementaires», l'impôt ne s'appliquant qu'au revenu produit au cours de la période de versement de la rente. Malheureusement, ceux qui n'auront pas 60 ans accomplis le 1^{er} janvier 1988 devront ajouter à leur revenu de 1987 les six années de produits à recevoir au titre de leurs rentes.

Le président: Combien d'assurés ou de possesseurs de rentes prises chez des membres de votre association devraient, à votre avis, contribuer à ce versement massif d'impôt pour l'exercice fiscal 1987?

M. Witol: Des dizaines de milliers. Certaines compagnies ont indiqué qu'elles ont entre 50 et 100 millions de dollars de fonds qui vont être soumis à cet impôt.

Il est vrai que les titulaires de polices d'assurance avaient la possibilité de faire verser les produits à recevoir sur une base annuelle. Mais nombre d'entre eux n'ont pas compris la possibilité qui leur était offerte, même si les compagnies d'assurance-vie les en ont informés. Ils vont s'apercevoir qu'ils ont ces six années de produits à déclarer lorsqu'ils vont recevoir leur feuille d'impôt au début de 1988. C'est pourquoi nous recommandons que soit éliminée l'obligation d'avoir 60 ans accomplis pour les rentes devant arriver à échéance, et que

[Text]

If we did eliminate the age 60 requirement, that will solve another problem, which was not foreseen when the accrual tax rules were drafted; namely, the attribution of exorbitant amounts of taxable income in the early years of a non-prescribed annuity contract. The problem here is that where an annuity is taken out by an individual under the age of 60 and the insurer prices this annuity as normal on a dual interest rate basis, having a high interest rate for the first 15 years, let us say, and a lower interest rate thereafter, the way the rules work is that even if the annuity payments are level, the amount of income that will be reported to the annuitant can exceed the total annuity income. In fact, it can be as much as 200% of the annuity payments. Eliminating the age 60 requirement and allowing everybody to take out a prescribed annuity contract would fix up this particular problem. This is a technical problem, but it is a very real problem for those who have taken out annuities under the age of 60.

There are about three or four other more technical recommendations we have put forward. One is that one should allow estates or trusts to hold prescribed annuity contracts. Currently they cannot. It has to be an individual. We would suggest that indexing up to the current RRSP rules be allowed for prescribed annuity contracts.

Another suggestion is we would allow exempt life insurance policies—these are life insurance policies that are not taxed on a current basis—that would not allow them to be converted into an annuity without triggering tax at that time.

The last recommendation we have mentioned here is that an annuity in pay-out status, as opposed to a deferred annuity, should be able to qualify for the investment loss deduction under subsection 20(20) of the Income Tax Act on a surrender or debt, because of a market value adjustment downwards to the value of the annuity.

Mr. Devlin: Mr. Chairman, that is a fairly complex and technical area. Would you like questions on that?

The Chairman: We have about three minutes to go, and then we are going upstairs.

• 1645

Mr. McCrossan: Mr. Chairman, I have spent a little bit of time investigating this issue. You will recall when Mr. MacEachen brought in his budget, he also brought in as well a restriction which prohibited annuitization of RRSPs prior to age 60. We eliminated that age 60 provision in the RRSPs in the May 1985 budget. And I might say, as a person who worked on that section of the budget, that it was an oversight at the time that we did not look at this particular age 60 restriction here, since there is some question as to whether it really had any validity or not in terms of why should you treat a person who is 59 differently than a person who is 60 or 61. Obviously, there is urgency on the issue. My recollection is age 60 appeared three times in the MacEachen budget. We have

[Translation]

la décision soit prise rapidement, parce que la fin de 1987 est bientôt là.

Si nous éliminons la condition des 60 ans, cela résoudrait un autre problème, qui n'a pas été prévu lorsque le report d'impôt a été décidé; il s'agit de l'imputation d'un revenu imposable exorbitant pour les premières années d'un contrat de rente non prescrite. Le problème, c'est que lorsqu'une rente est contractée par une personne de moins de 60 ans et que l'assureur classe cette rente comme normale avec double taux d'intérêt, c'est-à-dire taux d'intérêt élevé pour les 15 premières années, disons, et taux d'intérêt plus faible par la suite, il se trouve que même si le montant des arrérages est constant, le montant du produit qui sera déclaré versé au titulaire de la rente peut dépasser le produit total de la rente. Il peut en fait atteindre 200 p. 100 des arrérages. Si l'on élimine la condition des 60 ans et qu'on autorise tout le monde à contracter une rente prescrite, on règle ce problème-là. C'est un problème technique, mais il est très réel pour les personnes qui ont contracté des rentes au-dessous de 60 ans.

Il y a trois ou quatre autres recommandations techniques que nous vous présentons. L'une d'entre elles est de permettre aux exécuteurs testamentaires ou aux fiducies de s'occuper de contrats de rente prescrits. Actuellement, ils ne le peuvent pas. Il faut que ce soit un particulier. Nous proposons que les contrats de rente prescrits soient indexés à la hausse jusqu'à concurrence de la valeur des REÉR en cours.

Nous proposons également d'autoriser les polices d'assurance-vie exonérées—c'est-à-dire non imposées actuellement—qui ne puissent pas être transformées en rentes sans être automatiquement soumises à l'impôt.

Notre dernière recommandation, c'est qu'une rente à servir, c'est-à-dire non différée, devrait pouvoir passer comme déduction pour perte sur investissement en vertu du paragraphe 20(20) de la Loi de l'impôt sur le revenu pour un rachat ou une dette, en raison d'un alignement à la baisse sur la valeur du marché de la valeur de la rente.

M. Devlin: Monsieur le président, la question est plutôt complexe et technique. Aimerez-vous poser des questions à son sujet?

Le président: Il nous reste environ trois minutes, après quoi nous devons monter.

M. McCrossan: Monsieur le président, j'ai passé un certain temps à faire des recherches sur la question. Vous vous souviendrez que lorsque M. MacEachen a présenté son budget, il a également imposé des restrictions interdisant de transformer les REÉR en rentes avant l'âge de 60 ans. Nous avons éliminé cette condition des 60 ans pour les REÉR dans le budget de mai 1985. J'ajouterai, ayant moi-même travaillé à cette partie du budget, que c'est par inadvertance qu'à l'époque nous avons omis cette restriction des 60 ans, puisqu'il reste à prouver pourquoi une personne de 59 ans devrait être traitée différemment d'une personne de 60 ou de 61 ans. De toute évidence, la question est urgente. Je me souviens que la limite des 60 ans a été citée trois fois dans le budget MacEa-

[Texte]

eliminated it in two. This is the remaining area it was left in, and it is a straight matter of should there be age discrimination in the tax system with respect to options that are available.

However, with respect to a couple of your other points of view, I have some questions. For example, you are suggesting an annuity in a pay-out status be entitled to qualify for an investment loss deduction on disposition as a result of death. Mr. Witol, my recollection is there is no tax payable on any gains at the time of death. Is that right?

Mr. Witol: There are no gains. The life insurance company would not be providing a gain that they might have enjoyed.

Mr. McCrossan: If you had a RIF contract, an annuity contract, or a guaranteed life 20, it is quite that possible to have a gains arising out of death, is it not?

The Chairman: I am going to adjourn the meeting here. After the vote we will come right back.

• 1648

• 1707

The Chairman: Order, please. Let us carry on.

Mr. Devlin: Mr. Chairman, when we left off, Mr. McCrossan was asking a question regarding page 4 of our presentation, halfway down the page, just before the section on private health insurance plans and the pay-out status qualifying for investment loss, etc., on annuities. I think it is a fairly complicated and technical issue and area.

If it would be all right with Mr. McCrossan, we could take that up with him. I know the committee is rushed for time; you will have to rise for supper and all that. Perhaps we could skip over that.

The Chairman: All right.

Mr. Devlin: I would almost suggest, with your permission, that we frankly skip right to the end of our brief, because I am sure that is the area in which the committee is most interested; that is, the subject on page 8: corporate taxation.

The Chairman: Right, and while you are at it, maybe you can explain why your fellows do not pay tax.

Mr. Devlin: Mr. Chairman, I knew you would be interested in that question. That is why I suggested we go there first in view of the limited time.

The Chairman: I was wondering what rates you would say we should impose on you and how we should do it.

Mr. Devlin: Jim, do you want to get into this part of the presentation, please.

[Traduction]

chen. Nous l'avons éliminée dans les deux cas. Le cas qui nous occupe est celui où elle n'a pas été éliminée, et il s'agit simplement de déterminer s'il faut maintenir dans notre système fiscal une discrimination d'âge pour les possibilités offertes.

Cela dit, j'ai des questions à poser sur quelques-unes de vos autres propositions. Vous suggérez par exemple qu'une rente non différée donne droit à une déduction pour perte sur investissement dans les cas de cession pour cause de décès. Que je sache, monsieur Witol, il n'y a pas d'impôt à verser sur les profits réalisés au moment d'un décès, n'est-ce pas?

M. Witol: Il n'y a pas de profits. Les compagnies d'assurance-vie ne permettraient pas un profit qu'elles pourraient conserver.

M. McCrossan: Avec un contrat pour un fonds de revenu de retraite, un contrat de rente ou une assurance-vie garantie 20 ans, il est tout à fait possible d'obtenir des profits en cas de décès, n'est-ce pas?

Le président: Il nous faut maintenant lever la séance. Nous reviendrons dès après le vote.

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît. Nous poursuivons.

M. Devlin: Monsieur le président, lorsque nous avons interrompu la séance, M. McCrossan posait une question à propos de la page 4 de notre mémoire, à mi-page, juste avant la partie sur les régimes privés d'assurance-maladie et la situation des décaissements ouvrant droit aux pertes sur investissement, etc., pour les rentes. Je pense que la question est plutôt compliquée.

Si M. McCrossan est d'accord, nous pourrions reprendre la question avec lui. Je sais que le Comité n'a pas trop de temps. Vous allez devoir vous interrompre pour le dîner, et tout cela. Peut-être pourrions-nous sauter cette partie.

Le président: Très bien.

M. Devlin: J'allais presque proposer, avec votre permission, que nous passions directement à la fin du mémoire, parce qu'il porte sur le sujet qui, j'en suis certain, intéresse le plus le Comité: l'impôt sur les sociétés, à la page 8.

Le président: Très bien, et pendant que vous y êtes, vous pourriez peut-être nous expliquer pourquoi vous, vous ne payez pas d'impôt.

M. Devlin: Monsieur le président, je savais que la question vous intéresserait. C'est pourquoi j'ai proposé que nous y passions directement, étant donné le temps limité dont nous disposons.

Le président: Je me demandais à quel taux on pourrait vous imposer, et comment nous pourrions le faire.

M. Devlin: Jim, voudriez-vous présenter cette partie du mémoire?

[Text]

Mr. Witol: We are at the bottom of page 8, where we state:

Life and health insurance companies are subject to the general income tax rules that apply to all corporations with, however, special treatment for certain items peculiar to the business. Thus taxable income is based on income from premiums and investments less disbursements for benefit payments and expenses, with a further deduction for increases in policy reserves.

• 1710

Although the Income Tax Act does not generally permit a deduction for reserves, the policy reserve is demonstrably necessary to measure income for insurance companies.

As well, life and health insurance companies are subject to provincial premium taxes of 2% or greater irrespective of whether there is any profit earned by the company.

One additional tax the industry may be facing before long is the business transfer tax. We are not aware of any other country that imposes a BTT, or value-added tax, on our industry, so Canada will be breaking new ground if it proceeds with the tax. At this point our major concerns about a BTT are these. Will it be applied to all financial institutions in an even-handed way? Will it recognize that a BTT cannot be passed on to the consumer with fixed-cost contracts that are in force at the effective date? Will it result in retaliatory taxes being imposed on Canadian company business in the United States?

This is a peculiar situation. Many, in fact almost all, states impose retaliatory taxes on Canadian companies operating down there if the taxes the U.S. companies have to pay in Canada are in excess of the taxes the state imposes on Canadian companies down there.

Undoubtedly many other issues will arise once details of the BTT become known.

About corporate income taxes, the association stands prepared to discuss any ideas for reform with the Department of Finance. At the same time, however, it is essential that the tax treatment accorded our industry not be out of line with the tax treatment of banks and trust companies.

The Chairman: We know the trust companies do not pay tax too much, and the banks do not pay tax any more. I was wondering if you had advice for us as to how we should properly tax your industry, as we do not intend to have you go on forever not paying tax.

[Translation]

M. Witol: Nous nous trouvons au bas de la page 8, où l'on peut lire:

Les compagnies d'assurance-vie et d'assurance-maladie sont soumises aux dispositions générales de l'impôt sur le revenu qui régissent l'ensemble des sociétés avec, cependant, des exceptions pour certaines questions particulières à ce secteur. Ainsi, le revenu imposable est calculé à partir du revenu produit par les primes et les investissements, dont il faut déduire les décaissements représentés par les prestations, les indemnités et les charges, avec déduction supplémentaire due à l'augmentation des réserves mathématiques.

Bien que la Loi de l'impôt sur le revenu ne permette généralement pas de déduction pour les réserves, les réserves mathématiques sont nécessaires pour chiffrer le revenu des compagnies d'assurances.

Les compagnies d'assurance-vie et maladie sont également assujetties aux impôts provinciaux sur les primes de 2 p. 100 ou davantage, que la compagnie fasse ou non des bénéfices.

Un impôt supplémentaire pourrait bientôt affecter ce secteur; il s'agit des droits de mutation commerciaux, ou taxe sur les transactions commerciales. Nous ne connaissons pas d'autres pays qui imposent à notre secteur ces droits ou une taxe sur la valeur ajoutée; le Canada innoverait donc s'il mettait en place cet impôt. Pour l'instant, les principaux problèmes que nous posent ces droits sont les suivants: s'appliqueront-ils à tous les établissements financiers de façon égale? Sera-t-il admis que ces droits ne pourront pas être répercutés sur un client qui a des contrats à coût fixe qui courent déjà au moment de la date d'entrée en vigueur? Cela aura-t-il pour résultat des impôts de compensation qui seront exigés des affaires des compagnies canadiennes basées aux États-Unis?

C'est une situation particulière. De nombreux États, en fait pratiquement tous, imposent des taxes de compensation aux sociétés canadiennes installées chez eux si les taxes que les sociétés américaines doivent payer au Canada sont supérieures aux taxes que l'État impose aux compagnies canadienne chez lui.

Il ne fait pas de doute que de nombreux autres problèmes vont se poser une fois que l'on connaîtra les détails de ces droits.

Pour ce qui est de l'impôt sur les sociétés, l'association est prête à discuter de toute idée de réforme avec le ministère des Finances. En même temps, cependant, il est essentiel que le régime fiscal accordé à notre secteur ne soit pas hors de proportion avec celui des banques ou des compagnies fiduciaires.

Le président: Nous savons que les compagnies fiduciaires ne payent pas trop d'impôt, et que les banques ne payent plus d'impôt. Je me demande si vous pourriez nous conseiller pour savoir comment nous devrions imposer correctement notre secteur, étant donné que nous n'avons pas l'intention de rester indéfiniment sans payer d'impôt.

[Texte]

Mr. Witol: What I can say is that currently our association is in discussions with Department of Finance officials to address that particular problem. One of the reasons life companies do not pay taxes is, for example, that there have been a lot of bond losses taken in recent years. These are deductible straight from income. Companies are now starting to take bond gains, and those companies that have loss carry-forwards are using them up very rapidly.

Another reason why the income tax load might be less than one might expect is that dividends on shares held by life companies are not taxed, in the current tax system. They show up as income in the financial statements, but there is no tax—

The Chairman: So that is profit made in the company, and then because it is paid out to the policy holder . . . it does not pay tax in the hands of the policy holder either.

Mr. Witol: Certainly if he surrenders the contract, he pays tax, yes.

Mr. McCrossan: The policy holder has no flow-through; he pays tax.

The Chairman: Well, the policy holder just treats it as a reduction in premium.

Mr. McCrossan: For the first few years, until the dividends exceed the premiums. The mortality cost is excluded.

Mr. Witol can explain. He is the tax expert. But the mortality cost is excluded from the calculation, and there is a calculation of net premiums paid, less increasing cash value, and then dividends. The policy holder does pay tax.

The Chairman: That is interesting. I thought you just treated the dividends against the policy premium and then no tax was paid.

What happens when you treat the dividend against the policy premium? Why is it not taxed?

Mr. Witol: Once the sum of the dividends exceeds the sum of the premiums paid, less the cost of insurance, it is taxable income to the policy holder.

• 1715

The Chairman: It is a rather nice benefit, is it not?

Mr. Witol: Compared to what?

The Chairman: A person gives the money to you, you invest the money in the bond market, you make interest on the money. You proceed to say there is a dividend and the policyholder says, just keep the dividend and keep me covered for life insurance. You do not pay tax on it because it then goes into your premium account, and he does not pay tax on the money to pay his premiums either. Everybody is scot-free.

Mr. Witol: That same individual could, investing in another institution, get a dividend tax credit, and be better off still.

[Traduction]

M. Witol: Ce que je puis dire, c'est qu'actuellement, notre association discute avec des responsables du ministère des Finances de ce problème particulier. L'une des raisons qui font que les compagnies ne payent pas d'impôt est, par exemple, qu'il y a eu beaucoup de pertes sur les obligations ces dernières années. Elles sont déductibles directement de l'impôt. Les compagnies commencent maintenant à gagner sur les obligations, et celles qui avaient des reports de pertes les épuisent très rapidement.

Il y a une autre raison qui fait que la charge d'impôt est moins importante qu'on ne pourrait s'y attendre, c'est que les dividendes sur les actions détenues par les compagnies d'assurance-vie ne sont pas imposés dans le système fiscal actuel. Ils figurent dans les revenus sur les états financiers, mais il n'y a pas d'impôt . . .

Le président: C'est donc en fait un bénéfice réalisé par la compagnie, et parce qu'il est payé à l'assuré . . . celui-ci ne paye pas non plus d'impôt dessus.

M. Witol: Bien sûr, s'il rachète le contrat, il paye un impôt dessus.

M. McCrossan: L'assuré n'a pas droit à des dégrèvements; il paye l'impôt.

Le président: Il n'a qu'à le traiter comme une diminution de sa prime.

M. McCrossan: Pendant les premières années, jusqu'à ce que les dividendes dépassent les primes. Le coût des décès est exclu.

M. Witol pourra vous l'expliquer. C'est lui l'expert fiscal. Mais le coût des décès est exclu du calcul, et il y a un calcul des primes nettes versées dont l'accroissement de valeur est déduit, puis les dividendes. L'assuré paye l'impôt.

Le président: Voilà qui est intéressant. Je croyais qu'on pouvait simplement déduire les dividendes de la prime d'assurance pour ne pas payer d'impôt dessus.

Que se passe-t-il lorsque vous déduisez les dividendes de la prime d'assurance? Pourquoi n'est-ce pas imposé?

M. Witol: Une fois que le montant des dividendes dépasse celui des primes à payer dont on déduit le coût de l'assurance, il devient un revenu imposable pour le titulaire.

Le président: C'est un avantage intéressant, n'est-ce pas?

M. Witol: En comparaison de quoi?

Le président: On vous donne de l'argent, vous investissez cet argent sur le marché des obligations, vous touchez un intérêt sur cet argent. Vous dites alors qu'il y a une obligation, et le titulaire vous dit: gardez l'obligation et maintenez l'assurance-vie. Vous ne payez pas d'impôt dessus parce que cela rentre dans le compte des primes, et il ne paye pas d'impôt non plus sur l'argent qu'il verse en primes. Tout le monde y échappe.

M. Witol: Cette même personne pourrait, en investissant dans un autre établissement, obtenir un dégrèvement pour dividendes et s'en porter mieux.

[Text]

The Chairman: But a dividend tax credit is not non-payment of tax. There is some tax involved.

Mr. Witol: The policyholder does not get a dividend tax credit.

The Chairman: No, I know. He does not even get a T4 slip or a T5 slip.

Mr. Witol: Once he is in a taxable position he gets a slip and has to pay tax.

Mr. Warner: It is fair, that is for sure!

Mr. McCrossan: Mr. Witol, you say you are not aware of any other country that imposes a BTT, or value-added tax, on our industry. Does that mean you are not aware of what has happened in New Zealand with the taxation of life companies as part of the BTT package?

Mr. Witol: My information is that the life insurance industry was excluded from the New Zealand goods and sales tax.

Mr. McCrossan: All right. There was an alternative tax imposed as part of that package.

Mr. Witol: I am not aware of that. What was the alternative tax?

Mr. McCrossan: You are not aware of it?

Mr. Witol: No.

Mr. McCrossan: I believe I circulated to the committee details of the alternative tax, but it certainly . . . I do not claim to have it at my fingertips either.

Mr. Witol: All I know is that, for some reason or other—and I do not know why—they were excluded from the New Zealand tax. Yet I think some other financial institutions were. But I am not aware of why, what the rationale was.

Mr. Devlin: We would be happy to have any information, Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: With respect to the corporate taxation, can I assume from the last paragraph in your brief that, since all financial institutions are essentially going to be able to have the same powers, at least either directly or through subsidiaries, you would like to see a uniform taxation basis for all financial intermediaries?

Mr. Witol: I do not think we are saying that. I think we would still maintain that there should be rules for life insurance companies as life insurance companies, and rules for banks as banks. Each company is a tax-paying entity and therefore subject to rules applicable to its business.

Mr. McCrossan: If it is essential that your industry not be out of line with the tax treatment of banks and trust companies—the easiest way to have them not out of line is to have them identical.

An hon. member: True.

[Translation]

Le président: Mais un dégrèvement pour dividendes n'est pas libre d'impôt. Il y a un impôt dessus.

M. Witol: Le titulaire n'a pas droit à un dégrèvement pour dividendes.

Le président: Non, je sais. Il n'a même pas de bordereau T4 ou T5.

M. Witol: Une fois qu'il est imposable, il reçoit un bordereau et doit payer l'impôt.

M. Warner: C'est certainement juste!

M. McCrossan: Monsieur Witol, vous dites que vous ne connaissez pas d'autres pays qui imposent de droits de mutation commerciaux ou de taxe sur la valeur ajoutée à notre secteur. Est-ce que cela veut dire que vous ne savez pas ce qui se passe en Nouvelle-Zélande, où l'imposition des compagnies d'assurance-vie fait partie de l'ensemble des droits de mutation commerciaux?

M. Witol: Ce que je sais, c'est que le secteur des assurances-vie a été exclu de la politique de taxe sur les ventes et sur les marchandises en Nouvelle-Zélande.

M. McCrossan: Très bien. Il y avait un autre impôt qui faisait partie de cette entente.

M. Witol: Je ne suis pas au courant. Quel était-il?

M. McCrossan: Vous n'êtes pas au courant?

M. Witol: Non.

M. McCrossan: Je pense avoir distribué au Comité les détails de cette autre taxe possible, mais certainement . . . Je ne prétends pas connaître la chose par coeur.

M. Witol: Tout ce que je sais, c'est que pour une raison ou pour une autre—je ne sais pas pourquoi—ce secteur a été exclu de l'impôt en Nouvelle-Zélande. Cependant, je pense que d'autres établissements financiers l'étaient. Mais je ne sais pas pourquoi, je n'en connais pas la raison.

M. Devlin: Nous serions ^{très heureux} d'avoir des renseignements, monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Pour ce qui est de l'impôt sur les sociétés, puis-je déduire du dernier paragraphe de votre mémoire qu'étant donné que tous les établissements financiers vont avoir les mêmes pouvoirs, soit directement, soit par leurs filiales, vous aimeriez voir un impôt uniforme pour tous les intermédiaires financiers?

M. Witol: Je ne pense pas que ce soit ce que nous voulons dire. Nous disons qu'il devrait y avoir des règles pour les compagnies d'assurance-vie en tant que telles et des règles pour les banques en tant que telles. Chaque compagnie est un contribuable en soi; elle doit donc se conformer aux règles applicables à son secteur.

M. McCrossan: S'il est essentiel que le régime fiscal qui s'applique à votre secteur ne diffère pas de celui des banques et des compagnies fiduciaires, le plus facile pour qu'il ne diffère pas, c'est de leur donner le même traitement.

Une voix: C'est vrai.

[Texte]

Mr. McCrossan: If they are not identical, then, by definition, is not somebody out of line?

Mr. Witol: I do not think you can make the insurance business the same as the bank business. You simply have to have rules for the life companies that address the particular income and expense components that are applicable to that industry.

Mr. Devlin: I do not think we had anything detailed behind that comment, Mr. McCrossan, other than just a general observation that we do compete in the marketplace, that we do not want to have our products or our services offside by what other institutions could allow because of some tax preference or different tax treatment. We realize that there cannot be absolutely similar tax applications to everybody, but so long as the proximations are those that do not put us offside in the marketplace—I cannot give you what that is because we have not seen anything, nor do we appreciate what the concept or approach is.

Mr. McCrossan: If one were to compare a five-year GIC issued by a trust company with a five-year single-premium deferred annuity issued by an insurance company, there would not seem to be a great deal of difference, other than a mortality guarantee for purchase at the end. But the tax treatment would appear to be significantly different, both at the policyholder, or depositor side, and at the company side.

• 1720

Mr. Witol: I would not agree with that. I would think that at the policyholder's level it is essentially the same. You go through different sections of the act, but the end result is the same. And the same at the corporate level. I would think that by and large you get the same corporate results.

The Chairman: If it happens to be one of those contracts, then it also usually has an insurance feature attached to it. And if the depositor with you on that single premium contract dies in the period, then his estate takes the benefit of the policy tax free, does he not?

Mr. Witol: No. The death of an annuity is a disposition; there is tax.

Mr. Devlin: You are perhaps thinking of life insurance in this context, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes.

Mr. Devlin: There is no death tax on gains in the policy.

The Chairman: There is no death tax in the gains in the policy, is there?

Mr. Devlin: But you were talking annuity. I think Mr. Witol is making a distinction in your approaching it from picking up on what Mr. McCrossan said in the comparison of an annuity with a GIC. You are talking life insurance. We do not think here is another product that other conveyors of those financial services have that quite compares to that, frankly.

[Traduction]

M. McCrossan: S'ils ne sont pas identiques, ne sont-ils pas différents par définition?

M. Witol: Je ne crois pas qu'on puisse traiter de la même manière le secteur des assurances et celui des banques. Il faut qu'il y ait tout simplement des règles pour les compagnies d'assurance-vie qui s'adressent à un revenu donné et à des éléments de dépenses particuliers et qui sont applicables à ce secteur.

M. Devlin: Je ne pense pas que nous ayons donné des détails à ce sujet, monsieur McCrossan, sinon pour dire de façon générale que nous sommes en concurrence sur le marché, que nous ne voulons pas que nos produits et nos services soient défavorisés par rapport à ceux d'autres institutions qui bénéficient d'un régime fiscal préférentiel ou d'un impôt différent. Nous savons qu'on ne peut pas appliquer absolument le même impôt à tout le monde, mais tant que les différences ne nous mettent pas à l'écart sur le marché—je ne peux pas vous donner de précisions, parce que nous n'en avons encore rien vu, et que nous ne comprenons pas bien l'idée qu'il y a derrière.

M. McCrossan: Si on devait comparer un certificat de placement garanti de cinq ans offert par une compagnie fiduciaire et des rentes annuelles à prime unique de cinq ans offertes par une compagnie d'assurances, il ne devrait pas y avoir de grande différence, à part la garantie en cas de décès, en définitive. Mais le régime fiscal devrait être assez différent, tant pour le titulaire ou déposant que pour la compagnie.

M. Witol: Je ne suis pas d'accord. Je pense que pour le titulaire d'un contrat d'assurance, c'est en gros la même chose. On fait appel à d'autres dispositions de la loi, mais le résultat est le même. Il en va de même pour les sociétés. Je pense que d'une manière ou d'une autre, on obtient les mêmes résultats pour les sociétés.

Le président: S'il s'agit d'un de ces contrats, ils sont en général assortis d'une assurance. Et si le déposant de ce contrat à prime unique décède entre-temps, c'est son exécuteur testamentaire qui bénéficie de la police sans payer d'impôt, n'est-ce pas?

M. Witol: Non. Le décès du titulaire d'une rente entraîne l'aliénation. C'est imposable.

M. Devlin: Sans doute songez-vous à l'assurance-vie dans ce contexte, monsieur le président.

Le président: Oui.

M. Devlin: Ce que gagne une police lors d'un décès n'est pas imposable.

Le président: Ce n'est pas imposable?

M. Devlin: Mais nous parlions de rentes. Je pense que M. Witol fait une distinction entre votre point de vue et ce qu'en disait précédemment M. McCrossan pour ce qui est de la comparaison entre une rente et un certificat de placement garanti. Nous parlons d'assurance-vie. Franchement, je ne

[Text]

Mr. Witol: I am saying that the taxation is very similar in the comparable products.

The Chairman: You said that the reason you have not paid any taxes is because you add all these losses on your bonds.

Mr. Garneau: Is it because the company sold it?

Mr. Devlin: Companies sell them for a lot of reasons. They want to upgrade their bond to a better yielding bond, and there are losses they are taking because of the interest rate factors that are current at that particular time.

Mr. Witol: It is very difficult to determine what a life insurance company's income for financial purposes or for tax purposes is, because there is this tremendous difference in time between when income comes in and when it gets paid out in the way of claims—death benefits, etc. The natural period for determining a life insurance company's income is many years. You really do not know what a life company's income is until many years have elapsed.

But you have to come up with an annual income for financial purposes and tax purposes, and you do this through the reserve mechanism. The Department of Finance is looking at the way in which reserves are calculated. All you have to do is alter the way the reserves are calculated by a bit and you change the income considerably. It might be argued by the Department of Finance that the reserves are too large.

This is what the Department of Finance argued in 1977, and changed the rules. They may like to see the rules changed again. In fact, one of the new reserve techniques that is being developed by the Canadian Institute of Actuaries, called the Policy Premium Method of Calculating Reserves, the Department of Finance is interested in looking at it to see how that works.

The Chairman: And the fact is you are growing very rapidly so you have to put more aside in reserves all the time, which eats up all your income.

Mr. Witol: Certainly the Superintendent of Insurance is rather concerned at the lack of profitability of many life insurance companies and is working with our industry in coming up with some stricter solvency rules. Many companies would say that the industry is quite unprofitable at this time.

The Chairman: How could it ever be unprofitable with continuously longer life expectancies?

Mr. Witol: Where they gain on the life insurance, of course they lose on the annuities.

The Chairman: I see.

• 1725

Mr. Witol: The business is just extremely competitive right now. One argument some companies would say is that Canada is a very competitive field now, and it is difficult to make a

[Translation]

pense pas qu'aucun autre service financier puisse se comparer à celui-ci.

M. Witol: Je dis que le niveau d'imposition est très semblable pour des produits comparables.

Le président: Vous disiez que si vous ne payez aucun impôt c'est parce que vous cumulez tous ces déficits sur vos obligations.

M. Garneau: Est-ce parce que la compagnie les a vendues?

M. Devlin: Les compagnies les vendent pour un tas de raisons. Elles veulent par exemple changer leurs obligations pour d'autres ayant un meilleur rendement, et elles essuient des pertes en raison des taux d'intérêt en vigueur à ce moment-là.

M. Witol: Il est très difficile de déterminer les revenus d'une compagnie d'assurance-vie du point de vue financier ou fiscal, car il se passe un temps appréciable entre le moment où elles reçoivent ces revenus et celui où elles versent des indemnités, de décès ou autres. Le revenu d'une compagnie d'assurance-vie se détermine sur plusieurs années. Il faut vraiment de nombreuses années avant de savoir vraiment quel est ce revenu.

Il faut, cependant, déterminer un revenu annuel pour la comptabilité et le fisc, et cela se fait au moyen des réserves. Le ministère des Finances cherche de quelle manière ces réserves sont calculées. Tout ce qu'il y a à faire, c'est modifier très légèrement la façon de calculer ces réserves, et l'on obtient des différences de revenu considérables. Le ministère des Finances peut déclarer que ces réserves sont trop élevées.

C'est ce qu'il a fait en 1977, après quoi il a changé les règles. Il aimerait sans doute les changer de nouveau. En fait, le ministère des Finances s'intéresse à l'une des nouvelles techniques de réserve mises au point par l'Institut canadien des actuaires, qui s'appelle la méthode de calcul des réserves par les primes d'assurance.

Le président: En fait, si vous connaissez une expansion très rapide, vous devez verser de plus en plus d'argent dans les réserves, ce qui réduit vos revenus.

M. Witol: Il est certain que le surintendant des assurances s'inquiète du manque de rentabilité de nombreuses compagnies d'assurance-vie. Il met actuellement au point avec des représentants de notre secteur des règles de solvabilité plus strictes. Beaucoup de compagnies affirment que notre secteur n'est pas rentable actuellement.

Le président: Comment peut-il ne pas être rentable avec une espérance de vie qui s'accroît sans cesse?

M. Witol: Si l'on gagne sur l'assurance-vie, on perd bien sûr sur les rentes.

Le président: Je vois.

M. Witol: Il se trouve que le secteur est extrêmement concurrentiel, actuellement. Certaines compagnies affirmeront que le marché canadien est fort compétitif pour l'instant, et

[Texte]

dollar in Canada. It is easier to make a dollar in the United States or in the U.K.

Certainly, with inflation one sells more and more insurance, and the way the expenses of insurance are structured, they tend to be heaped at the issue of a policy. So the more business you sell, the more you go in the hole initially. Eventually, if you have sold the business on a proper basis, profit will come in.

An hon. member: If you do not get replaced.

Mr. Witol: But the way it shows up on your tax return is that you have these expenses that are deducted from income, and it is—

The Chairman: Indeed, the more business you sell, because of the way you pay your commissions and your up-front costs of setting up the policy, you pay out in the first years more cash than you take in.

Mr. Witol: Right. Now, I am sure the Department of Finance is interested in seeing how the reserve system could be modified to take into account the fact that this may be a profitable business, but the profit shows up away down the line. Is there some way the profit that will show up years in the future can be brought back and matched against the expenses somehow? This is the difficulty of measuring a life insurance company's income. Through the reserve system, you would have different arbitrary ways of allocating income to different periods of time.

The Chairman: Does anybody else have any other quick questions?

Mr. Warner: On the review you are having right now with the Department of Finance, is the Superintendent of Insurance also involved in these discussions?

Mr. Witol: No.

Mr. Warner: Do you think it would be wise for you to suggest he would attend and make comments on certain ideas, especially if anyone is considering a change of taxation that could affect the reserve system?

Mr. Witol: There is a concurrent development. The Department of Finance is looking at perhaps using the reserving system that is being developed in the financial reporting area, this policy premium method, which the Superintendent of Insurance is quite plugged into and will have very definite views on.

Currently, there are two different sets of reserves. There are reserves used for financial reporting purposes, and then there are reserves that the Department of Finance insists on for tax purposes. The Department of Finance is looking into whether or not it would be possible to piggyback on the new reserving technique that is being developed for financial reporting purposes. The Department of Finance's hope would be that the reserves you get out of the system are lower than the current ones and therefore generate higher taxable income.

[Traduction]

qu'il est difficile de gagner de l'argent au Canada. Il est plus facile d'en gagner aux États-Unis ou au Royaume-Uni.

Il est certain qu'avec l'inflation, on vend de plus en plus de polices d'assurance, et de la manière dont les frais d'assurance sont calculés, ils ont tendance à s'accumuler à expiration de la police. Donc, plus on vend, plus on s'endette au départ. Si l'on a vendu de la manière qu'il faut, les profits finissent par arriver.

Une voix: Si vous n'êtes pas remplacé.

M. Witol: Mais ce qui apparaît sur la feuille d'impôt, c'est que vous avez des frais qui sont déduits de votre revenu, et . . .

Le président: Il est certain que plus vous vendez, étant donné la façon dont vous payez vos commissions et vos frais initiaux d'établissement du contrat, vous déboursez plus au cours des premières années que vous ne recevez.

M. Witol: C'est juste. Maintenant, je suis certain que le ministère des Finances aimerait savoir comment on peut modifier le système de réserves pour tenir compte du fait que de telles transactions peuvent être rentables, mais que le profit n'apparaît qu'au bout d'un certain temps. Y aurait-il moyen de prévoir le profit qui va être réalisé dans plusieurs années, et de contrebalancer ainsi, d'une certaine manière, les charges actuelles? Voilà pourquoi il est difficile de calculer le revenu d'une compagnie d'assurance-vie. Grâce au système de réserve, on disposerait de différents moyens arbitraires de répartir les revenus sur diverses périodes.

Le président: Quelqu'un d'autre a-t-il des questions à poser rapidement?

M. Warner: Le surintendant des assurances participe-t-il, lui aussi, à l'étude que vous réalisez actuellement avec le ministère des Finances?

M. Witol: Non.

M. Warner: Ne pensez-vous pas que vous devriez lui proposer d'y participer et de commenter certaines idées, surtout si l'on envisage des modifications du système fiscal risquant de porter sur le système de réserves?

M. Witol: Il y a un développement parallèle. Le ministère des Finances envisage peut-être d'appliquer le système de réserves qui est en cours de mise au point à la communication de l'information financière, à cette méthode des primes d'assurance, dont le surintendant des assurances est tout à fait au courant et sur laquelle il aura une opinion tout à fait précise.

En même temps, il y a deux sortes distinctes de réserves. Il y a les réserves pour l'information financière, et puis il y a les réserves auxquelles tient le ministère des Finances pour des motifs fiscaux. Le ministère des Finances cherche à savoir s'il ne serait pas possible de profiter des nouvelles techniques de réserve qui sont en cours d'élaboration pour les appliquer à l'information financière. Il souhaiterait que les réserves déterminées par le système soient plus faibles que les réserves actuelles, d'où un revenu imposable plus élevé.

[Text]

Mr. Devlin: A short answer to your question is that the Superintendent of Insurance should always be welcome where they are considering taxation of our industry, and we tell the Department of Finance that very fact. But that is a question of their own jurisdiction, and they have a right to include or not include people as they see fit.

Mr. Warner: All insurance companies share your dilemma. They have to report to their shareholders and they have to attract capital. They also have to report to the government and the supervisory agencies. I think there are probably several companies—property, casualty, and life and health companies—that perhaps have been under-reserving in recent years so that the picture being presented can be as attractive as possible. Perhaps if their reserves were looked at fairly carefully, you would find that this is a problem for several companies, especially some of the smaller ones.

• 1730

We know that the Superintendent of Insurance did have some concerns with certain companies writing a certain process that is pretty general, but he felt that from his perspective they were under-reserving. If the taxation system would add further to this complication, then we would definitely have a problem. I would imagine that Finance is probably consulting with the Superintendent of Insurance and this will be looked at fairly carefully. You people know very well that not all of your members are equal in the way they set up reserves for various products, nor do they have equal equity and other substance as well on an equal basis. So you have to monitor this carefully as well.

Thank you very much.

Mr. Weyman: I am just going to make a comment, Mr. Chairman.

I guess there is another dimension that I do not think has come up in your remarks, Mr. Witol. It is the fact that you also have a distinction in your industry between the mutual companies and the non-mutual companies. I just wondered what impact that might have on the taxation of the companies themselves.

Mr. Witol: There are a few provisions of the Income Tax Act that deal specifically with stock companies, but by and large there is not the kind of tension between the stock and the mutual companies in Canada as there has been in the United States, when it comes to taxation. In Canada, the stock and mutual companies sell virtually identical lines of business. In the U.S. there has been a tendency for stock companies to sell nonparticipating insurance and mutual companies to sell participating insurance. So there has not been a division within the Canadian industry with stock companies lining up and fighting the mutual companies. There is a couple of minor irritants, but by and large the industry does not split down mutual/stock lines.

The Chairman: Mr. Garneau, any questions?

[Translation]

M. Devlin: Pour répondre brièvement à votre question, le surintendant des assurances sera toujours le bienvenu s'il veut participer aux entretiens sur la fiscalité de notre secteur, ainsi, d'ailleurs, que le ministère des Finances. Mais c'est à eux de prendre leur décision: ils ont le droit de faire participer ou non les personnes qu'ils veulent.

M. Warner: Toutes les compagnies d'assurances font face au même dilemme que vous. Elles sont comptables envers leurs actionnaires, mais elles doivent attirer les capitaux. Elles sont également comptables envers le gouvernement et les organes de contrôle. Il y a plusieurs types de compagnies, d'assurance foncière, d'assurance risques divers, d'assurance-vie et d'assurance-maladie, qui ont déclaré des réserves insuffisantes au cours des dernières années afin de présenter une image aussi bonne que possible. Peut-être que si l'on étudiait ces réserves de près, on constaterait que le problème se pose pour de nombreuses compagnies, surtout celles de petite taille.

Nous savons que le surintendant des assurances a eu quelques problèmes avec certaines compagnies qui suivent une méthode assez répandue; il estime que ces compagnies ne font pas suffisamment de réserves. Si le régime fiscal ajoutait à cette complication, alors nous aurions véritablement un problème. J'imagine que le ministère des Finances consulte le surintendant des assurances à ce sujet et que la question sera étudiée avec soin. Vous savez très bien que tous les membres n'établissent pas de la même façon les réserves pour différents produits, ni d'ailleurs leurs capitaux propres et autres. Il faudra donc vérifier cela de près.

Merci beaucoup.

M. Weyman: J'ai une remarque à faire, monsieur le président.

Je crois qu'il y a un autre aspect qui ne figure pas dans vos commentaires, monsieur Witol. C'est qu'il faut également faire une distinction dans votre secteur entre les sociétés de fonds mutuel et les autres. Je me demande quelle influence cela peut avoir sur l'imposition de ces compagnies.

M. Witol: Il y a certaines dispositions dans la Loi de l'impôt sur le revenu concernant précisément les sociétés par actions, mais de manière générale, il n'y a pas de tension entre les sociétés par actions et les sociétés de fonds mutuel au Canada, comme c'est le cas aux États-Unis, pour ce qui concerne l'impôt. Au Canada, les compagnies par actions et de fonds mutuel ont à peu près le même genre d'affaires. Aux États-Unis, il y a une tendance marquée chez les sociétés par actions à vendre des assurances sans participation et chez les sociétés de fonds mutuel à vendre des assurances avec participation. Il n'y a donc pas au Canada de distinction à l'intérieur de ce secteur occasionnant une rivalité entre ces deux types de sociétés. Il y a bien de petits problèmes, mais de façon générale, ce secteur n'est pas divisé en deux.

Le président: Monsieur Garneau, avez-vous des questions?

[Texte]

Mr. Garneau: I have no questions, except that maybe I want to be sure that I understand the taxation on annuities.

Since 1981 the interest must be taxed, but taxation has been postponed until 1988; is this correct?

Mr. Witol: Yes—

Mr. Garneau: If I put \$100,000 in 1981 at 10%, that would be \$10,000 each year, in 1988 I would have to pay income tax on \$70,000; is that correct?

The Chairman: Right.

Mr. Garneau: And if I am 60 years of age, I can buy another annuity with my \$70,000 and then pay income tax on a yearly basis after that on the income produced by the \$70,000. If I am not 60, I have to pay the taxes even though I do not touch the money; this is the problem?

Mr. Witol: That is right.

Mr. Layton: Can I ask this: that is on deferred annuities only?

The Chairman: That is right, deferred annuities or income policies, life policies, is it not?

Mr. Layton: But an annuity that we would buy today and the money that rolls into us every month or every year, you just roll that over into an RRSP, you are not affecting that in your discussion here.

Mr. Witol: No, we are simply talking about deferred annuities that were purchased prior to December 2, 1982.

Mr. Layton: The other area I was interested in was this private health services plan benefits that you picked up on page 4 and 5 of your briefing notes, Mr. Devlin. The first page seems to devote itself to a bit of history, that it was tried with some sort of tax application back in 1981; it did not work and it was backed off. Then you go on at the top of page 5 to say there continues to be strong arguments against the taxation of employer contributions to private health services plans. I think one of the objectives the Minister has stated is to develop as nearly as possible a fair system to everybody.

• 1735

I see this private plan service from a company—and I was in a small company and we had those sorts of things—perhaps bringing a benefit to its employees which could go untaxed, where there are others who have to operate their own system, where there is not a company-supported plan; maybe it is a professional, or maybe it is just a company that does not introduce it. How do we equate those? How could we bring about fairness into the company-supported plan; in some cases 100% supported, as I understand it? In ours it was a share by the company with the employees. I think it was 60:40 or 70:30, the company paying the larger share. But there was always something the employee put in. But regardless of what those ratios are, can you advise on what would constitute fairness for

[Traduction]

M. Garneau: Je n'ai pas de questions, mais j'aimerais toutefois m'assurer que j'ai bien compris la question de l'impôt sur les rentes.

Depuis 1981, l'intérêt est imposable, mais cet impôt a été remis à après 1988, n'est-ce pas?

M. Witol: Oui . . .

M. Garneau: Admettons qu'en 1981, j'ai placé 100,000\$ à 10 p. 100; cela ferait 10,000\$ par an, et en 1988, je devrais payer un impôt sur le revenu sur 70,000\$, c'est bien cela?

Le président: C'est cela.

M. Garneau: Si j'ai 60 ans, je puis acheter d'autres rentes avec mes 70,000\$ et payer par la suite un impôt sur le revenu annuel produit par ces 70,000\$. Si je n'ai pas 60 ans, je dois payer un impôt même si je ne touche pas l'argent. C'est là qu'est le problème, non?

M. Witol: C'est exact.

M. Layton: Puis-je poser une question: est-ce que cela ne vaut que pour les rentes différées?

Le président: C'est juste; les rentes différées ou les polices d'assurance qui rapportent, les polices d'assurance-vie, n'est-ce pas?

M. Layton: Mais si j'achetais une rente aujourd'hui, je pourrais placer l'argent qu'elle me rapporte chaque mois ou chaque année dans un REER. Ce n'est pas de cela que vous parlez.

M. Witol: Non, nous parlons simplement de rentes différées qui ont été achetées avant le 2 décembre 1982.

M. Layton: Il y a une autre question qui m'intéresse, c'est celle des prestations des régimes d'assurance-maladie privés, dont vous parlez aux pages 4 et 5 de votre mémoire, monsieur Devlin. La première de ces deux pages est un peu historique, et on y indique qu'on avait essayé d'appliquer l'impôt en 1981, mais que cela n'avait pas marché et qu'on avait fait machine arrière. Puis en haut de la page 5, vous dites qu'il continue à y avoir des arguments très sûrs contre cette imposition sur la contribution de l'employeur aux régimes d'assurance-maladie privés. Je crois que l'un des objectifs du ministre, c'est de mettre au point un système qui soit le plus juste possible pour tout le monde.

Considérons le régime privé d'une société—j'étais dans une petite société qui offrait ce genre de choses—qui offre peut-être à ses employés des avantages qui pourraient ne pas être imposables, alors qu'il y en a d'autres qui ont leur propre système, que la société ne subventionne pas du tout. Il peut s'agir d'un régime s'adressant aux professions libérales ou peut-être que la société ne propose pas ce genre de régime. Comment concilier les deux? Comment arriver à une certaine justice pour ces régimes subventionnés par les compagnies; car dans certains cas, la subvention est de 100 p. 100, si j'ai bien compris? Dans le nôtre, il s'agissait d'une participation des employés. Je crois que les parts respectives étaient de 60-40 ou 70-30, la société payant la plus grosse part, et l'employé

[Text]

the individual who did not have the benefit of a company-supported plan, if we did go to some kind of taxation on company contributions?

Mr. Devlin: In our summary at the top of page 6, we do say the system works well for over 19 million Canadians enjoying private health service coverage. We feel given dependent coverage along with employee coverage, it is fairly extensive. But I do admit to you it is not perfect; not everybody... we would love to sell more of these plans and have everybody covered, if that were possible.

But I guess it is pretty hard for us to say for those who are left outside because an employer does not provide it... how we deal with that. I am not sure I have a good answer for that. I guess we say it is extensive enough. It is a good system. It is working.

It is providing, I think, a very important social benefit here, too. If there were not these plans involved... and we have problems here now, because hospital costs are going up. I guess we have all just seen Blue Cross has raised its rates on individual coverage for health because of hospital rates increasing. This is going to be an increasing problem. Health care costs are going up continuously. So to help Canadians, and obviously large numbers of them, with these kinds of costs I think is very socially desirable.

Mr. Layton: Making a bigger differential, Mr. Devlin, between the individual who is one of the 8 million or 7 million, whatever it is, who are not covered and those who are covered, particularly those who are fully covered, by the premiums paid by the company, because as you say, the costs are going up, the premiums are going up, the differential is widening.

Mr. Devlin: Well, if the government were interested as a social measure to cover everybody, it could mandate it, and we would be happy to be the vehicle to provide the services.

The Chairman: On that great note, we are going to adjourn this meeting.

The meeting is adjourned till 8.00 p.m., when we have the entertaining Marshall Cohen.

[Translation]

versant toujours quelque chose. Mais quels que soient ces parts respectives, pouvez-vous nous indiquer en quoi consisterait la justice pour ceux qui n'auraient pas le bénéfice d'un régime subventionné par une société, si nous en venions à une imposition proportionnelle à la participation des sociétés?

M. Devlin: Dans notre résumé, en haut de la page 6, nous disons que le système fonctionne très bien pour plus de 19 millions de Canadiens qui font appel aux régimes d'assurance-maladie privés. Nous estimons qu'étant donné que nous offrons une garantie pour les personnes à charge en plus de la garantie pour l'employé, c'est un système relativement large. Mais j'admets que ce n'est pas parfait, que ce n'est pas tout le monde qui... Nous aimerions bien vendre davantage de ces contrats pour que tout le monde soit couvert, si c'était possible.

Mais il nous est difficile de parler pour ceux qui n'en bénéficient pas parce que l'employeur ne l'offre pas... comment agir dans ce cas? Je ne suis pas sûr de pouvoir répondre. Je pense que nous dirons que c'est suffisamment général. C'est un bon système qui marche.

Il offre, je crois, un important avantage social également. S'il n'y avait pas ces régimes... et nous connaissons des problèmes dans ce secteur maintenant, parce que les frais hospitaliers augmentent. J'imagine que nous venons de voir que la Croix bleue a augmenté ses tarifs pour l'assurance-maladie individuelle à cause de l'augmentation des frais hospitaliers. Ce problème ne va cesser de croître. Le coût des soins médicaux augmente continuellement. Ainsi, je pense qu'il serait tout à fait souhaitable sur le plan social à cause de ces frais, pour le bien des Canadiens, et de toute évidence ils sont assez nombreux dans ce cas.

M. Layton: Cela fait une grande différence, monsieur Devlin, entre ceux qui font parti des 7 ou 8 millions à ne pas être couverts, et ceux qui le sont, surtout ceux qui ont une garantie totale, grâce à la prime payée par la société, parce que comme vous le dites, les frais augmentent, les primes augmentent et la différence s'accroît.

M. Devlin: Eh bien, si le gouvernement voulait prendre une mesure sociale pour assurer une garantie générale, il pourrait l'exiger, et nous serions très heureux d'offrir ce service.

Le président: Sur cette note optimiste, nous allons lever la séance.

Nous suspendons les travaux jusqu'à 20 heures. À ce moment-là, nous recevrons le divertissant Marshall Cohen.



*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From the Canadian Institute of Public Real Estate Companies:

Bernard Ghert, President, (President and Chief Executive Officer, Cadillac Fairview Corporation);
Benjamin Swirsky, (Vice-President and Chief Executive Officer, Bramalea Ltd.);
Cathy Stephan Chairperson, Taxation, (Vice-President, Bramalea Ltd.);
Bill Anderson, (Consultant, Peat, Marwick, Mitchell & Co.).

From the Canadian Life and Health Insurance Association:

Gerald M. Devlin, President;
James Witol, Vice-President, Taxation.

TÉMOINS

De l'Institut canadien des compagnies immobilières:

Bernard Ghert, président, (président et chef de la direction, Cadillac Fairview Corporation);
Benjamin Swirsky, (vice-président et chef de la direction, Bramalea Ltd.);
Cathy Stephan, présidente, Impôt, (vice-présidente, Bramalea Ltd.);
Bill Anderson, (expert-conseil, Peat, Marwick, Mitchell & Co.).

De l'Association canadienne des compagnies d'assurances de personnes Inc.:

Gerald M. Devlin, président;
James Witol, vice-président, Impôt.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 30

Tuesday, February 3, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 30

Le mardi 3 février 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Finance and Economic Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to international banking centres

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait aux centres bancaires internationaux

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

MEMBERS

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Geoff Wilson
Norman Warner

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 3, 1987
(34)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 8:01 o'clock p.m. this day, in Room 112-N (Centre Block), the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, the Hon. Robert E.J. Layton, Paul McCrossan, Aileen Nicholson, and Norman Warner.

Acting Members present: Robert Toupin for Michael Cassidy and Reginald Stackhouse for Bill Attewell.

Other Member present: Mary Collins.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer.

Witness: From Olympia and York Enterprises Ltd.: Marshall Cohen, President.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to international banking centres. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Tuesday, December 9, 1986, Issue No. 16*).

The witness answered questions.

At 8:51 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 3 FÉVRIER 1987
(34)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 20 h 01, dans la pièce 112-N de l'Édifice du centre, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, l'honorable Robert E.J. Layton, Paul McCrossan, Aileen Nicholson et Norman Warner.

Membres suppléants présents: Robert Toupin remplace Michael Cassidy; Reginald Stackhouse remplace Bill Attewell

Autre député présent: Mary Collins.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche.

Témoin: De Olympia and York Enterprises Ltd.: Marshall Cohen, président.

En vertu de l'autorité que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son ordre de renvoi concernant les centres bancaires internationaux. (*Voir Procès-verbaux du mardi 9 décembre 1986, fascicule n° 16*).

Le témoin répond aux questions.

À 20 h 51, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, February 3, 1987

• 2000

The Chairman: Order, please. We are continuing under Standing Order 96(2) in relation to the international banking centres. In accordance with the motion of the committee, we have before us tonight Marshall Cohen, president of Olympia and York Enterprises Ltd. Mr. Cohen is the former Deputy Minister of Finance. Mr. Cohen, you have been involved in international banking before and proposals. Would you happen to have any opening statement, or should we proceed right to questioning?

Mr. Marshall Cohen (President, Olympia & York Enterprises Ltd.): Mr. Chairman, I have no opening statement other than to say I am delighted to be here once again; it has been a long time.

The Chairman: We are delighted to have you. It is sort of old home week.

Mr. Cohen: Yes, although I come wearing a different hat this time. But I have no opening statement, Mr. Chairman, other than to say that I was invited here by the committee and I am pleased to be here. I am not sure why I am here, but I will try to handle any questions I can, although my memory is fading on many of these issues.

The Chairman: I see. May I tell you that what happened was that the people from Toronto were here and they had, under access to information, obtained a certain memo that you wrote, a departmental memo with respect to this issue, which was raised in 1983, concerning international banking centres. Then the Canadian Bankers' Association came and gave us another copy of this memo as to the study done by the government at that time. I was wondering if before we got into questioning you could perhaps outline how you came to take a look at the matter and how you came to write these memos that became so interesting to all of the witnesses we have heard so far.

Mr. Cohen: Let me see what I can recollect for you, Mr. Chairman, and perhaps that will become my opening and perhaps even my closing statement.

I guess the issue came to the attention of the department, I think around 1982. I do not have all the papers or access to all the material, so I may have my dates wrong, and you will forgive me. I am doing this from memory and from the material that was supplied by the clerk of the committee, for which I thank her. She was very helpful and very prompt in getting me the material.

Be all that as it may, the issue came to the attention of the department, I guess, originally from a group in Montreal. I have seen in the material that is before the committee a paper

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 3 février 1987

Le président: À l'ordre s'il vous plaît. Nous poursuivons en vertu de l'article 96(2) sur la question des centres bancaires internationaux. Conformément à la motion du Comité, nous avons avec nous ce soir M. Marshall Cohen, président de *Olympia and York Enterprises Ltd.* M. Cohen est également un ancien sous-ministre des Finances. Monsieur Cohen, vous avez eu à vous occuper de la question des centres bancaires internationaux et des propositions en ce sens. Aimerez-vous présenter une entrée en matière, ou passons-nous directement aux questions?

M. Marshall Cohen (président, Olympia and York Enterprises Ltd.): Monsieur le président, la seule chose que je voudrais dire, c'est que je suis heureux d'être ici de nouveau.

Le président: Nous sommes heureux également de vous avoir avec nous. Ce sont en quelque sorte des retrouvailles.

M. Cohen: Oui, mais je porte un chapeau différent cette fois-ci. Mais je n'ai pas d'entrée en matière, monsieur le président, sinon que j'ai été invité par le Comité et que je suis heureux d'être ici. Je ne suis pas certain de savoir pourquoi je suis ici, mais j'essaierai de répondre du mieux que je peux aux questions, bien que, pour de nombreux dossiers, ma mémoire soit un peu émoussée.

Le président: Je vois. Pour vous situer, je dois vous dire que des gens de Toronto sont venus ici avec une note que vous aviez rédigée, et qu'ils ont obtenue en vertu de la Loi sur l'accès à l'information; cette note ministérielle portait sur la question des centres bancaires internationaux soulevée en 1983. Les représentants de l'Association des banquiers canadiens ont également comparu devant le Comité et nous ont également remis copie de cette note qui fait état d'une étude réalisée par le gouvernement à cette époque. Avant que nous ne débutions les questions, j'aimerais savoir si vous pourriez nous décrire comment vous en êtes venu à vous occuper de cette question et à rédiger cette note qui a semblé intéresser tous les témoins que nous avons entendus jusqu'à présent.

M. Cohen: Voyons ce dont je peux me rappeler, monsieur le président, et peut-être mes propos constitueront-ils mon entrée en matière et mon allocution de clôture.

Je crois que cette question a été soulevée au ministère vers 1982. Je n'ai pas tous les documents ou accès à tous les documents, et les dates que je donne peuvent être erronées; vous ne m'en tiendrez pas rigueur. Je donne les faits de mémoire, et également en me basant sur les documents fournis par la greffière du Comité, que je désire remercier. Elle m'a été très utile et m'a fourni rapidement les documents.

Quoi qu'il en soit, la question des centres bancaires a été présentée au ministère par un groupe de Montréal, je crois. J'ai constaté qu'une foule de documents avaient été présentés

[Texte]

trail. This may be old familiar ground to you so I will not belabour it.

A group led by Pierre Lortie and others from Montreal raised this issue with the department and the Minister and caused us to look at it. Some work was done through 1982, principally in the tax policy branch of the department, with some assistance I believe from what we then called the capital markets branch, which was the part of the department which was not tax-oriented but knew something about banking, principally about capital markets but incidentally about banking in an institutional sense. This was very much not a capital flows kind of problem but an institutional problem.

Anyway, led by the tax policy branch, some work was done to try to familiarize us with the issue and it culminated in what I gather has become a famous memorandum. I take it we are talking about a memo dated January 20, 1983, that was pulled together as a result of initially the Montreal submission and latterly Calgary making representations as well.

Most of the work was done in-house. I believe some consultation was done with the Bankers' Association and perhaps others. I cannot recall, again because I do not have access to all the documents, whether the external consultation took place before or after this memorandum of January 20, 1983. Anyway, we pulled it all together and the memorandum was sent to the Minister of the day on or about January 1983.

Let me then comment a little bit about my knowledge of this memo. As many of you will be aware, it is standard practice in the Department of Finance and in many other departments that all memoranda from officials to the Minister bear the name of the deputy minister. That is just standard practice, partially because that means the deputy assumes some responsibility for what the department is saying, and things of that sort. But it does not necessarily follow—in fact it usually does not follow—that the deputy has personally involved himself in the issue; I think that is the case here.

• 2005

This was an issue at that time that I knew something about, in a general sense, but really was not an expert on, nor did I make myself an expert on it. I did not even sign this memorandum. It was signed by an associate deputy, or an associate deputy, Mr. Rubinoff, and I probably would have seen the memorandum shortly after it was signed, in my weekend reading file.

It was also my practice as a deputy to delegate signing authority to senior officials in the department, because if I had to sign everything, it slowed down the paper flow. So a number of people were authorized to sign, of whom Mr. Rubinoff was one.

All of this is by way of saying I am not disclaiming or denying knowledge of the document at all. It is just that I did not personally write this, I did not do the research on it, and I remember precious little about the details of it. But that is how

[Traduction]

au Comité. Vous êtes peut-être très familiers avec cette question, et je ne m'y attarderai donc pas.

Un groupe mené par Pierre Lortie et d'autres personnes de Montréal a présenté le projet au ministère et au ministre, ce qui nous a incité à l'étudier plus à fond. Nous avons fait un peu de travail en 1982, principalement à la Direction des politiques fiscales, avec l'aide de ce qui s'appelait à l'époque, je crois, la Direction des marchés financiers, qui constituait la section du ministère qui ne s'occupait pas des questions fiscales mais qui connaissait l'industrie bancaire, principalement les marchés financiers et accessoirement le caractère institutionnel de cette industrie. Il ne s'agissait pas vraiment d'un problème de flux de capitaux, mais d'un problème institutionnel.

De toute façon, la Direction de la politique fiscale a dirigé quelques études qui nous ont familiarisé avec le sujet et qui ont donné lieu à ce qui est devenu la fameuse note. Je pense que nous parlons d'une note datée du 20 janvier 1983, qui a été rédigée à la suite des représentations faites initialement par Montréal, et ensuite par Calgary.

La plupart de ces études ont été réalisées au sein du ministère. Je crois que nous avons consulté l'Association des banquiers et peut-être quelques autres groupes. Comme je n'ai pas accès à tous les documents, je ne me souviens pas exactement si les consultations à l'extérieur du ministère ont eu lieu avant ou après cette note du 20 janvier 1983. De toute façon, nous avons fait la synthèse de nos travaux et nous avons envoyé la note au ministre d'alors, en janvier 1983.

Laissez-moi faire quelques observations au sujet de ma connaissance de cette note. Comme vous le savez, la pratique courante veut, au ministère des Finances comme dans de nombreux autres ministères, que toutes les notes envoyées au ministre par les hauts fonctionnaires portent le nom du sous-ministre. C'est une pratique courante, en partie parce que le sous-ministre assume une part de responsabilité pour ce que dit le ministère, et pour d'autres raisons de même nature. Mais il ne s'ensuit pas nécessairement—en fait, il ne s'ensuit habituellement pas—que le sous-ministre a personnellement participé aux études; je crois que c'est le cas avec cette note.

A cette époque, je connaissais un peu le dossier de façon générale, sans être vraiment un expert sur le sujet, et sans d'ailleurs tenter de l'être. Je n'ai même pas signé la note. Elle a été signée par un sous-ministre adjoint, M. Rubinoff, et j'ai probablement vu la note après qu'elle a été signée, dans la chemise des documents à lire pendant la fin de semaine.

En outre, j'avais l'habitude, à titre de sous-ministre, de déléguer le pouvoir de signer aux hauts fonctionnaires du ministère, car s'il avait fallu que je signe tout, j'aurais entravé le flot des documents. Ainsi, un certain nombre de personnes, dont M. Rubinoff, avaient le pouvoir de signer.

Je ne dis pas cela pour me dissocier du document, ni pour nier que j'en connaissais le contenu. Je veux tout simplement faire savoir que je ne l'ai pas écrit personnellement, que je n'ai pas effectué les recherches et que je m'en souviens très peu.

[Text]

it came to be. It really reflected the department's views on the subject at the time. And as I recollect, principally, those views were drawn from internal research, research done inside the department, with perhaps some, but not an extensive amount of, external consultation.

That is a bit of a long-winded explanation, but I gather this document is of some interest to the committee, so I give you the background of it.

The Chairman: Thank you very much. Is the Pierre Lortie involved the same one who was involved in the ISIP?

Mr. Cohen: Yes.

The Chairman: And the same one who was involved in the SRTC proposal?

Mr. Cohen: I am not sure. If you say so, he probably was involved in the SRTC. I do not recall Mr. Lortie's involvement, but he may have been involved.

The Chairman: He certainly was involved in the ISIP proposal.

Mr. Cohen: Yes, he was chairman of the ISIP committee. That is right. He may have been involved in the SRTC, in an advisory council of some sort. A lot of these things go on at the working levels of the department and deputies do not always know.

Miss Nicholson: Mr. Cohen, I appreciate you do not have access to the departmental documents now and you are speaking therefore from your broad general knowledge. From that point of view, I think I would like to ask you one or two questions.

First of all, we have had two different positions put to us about the value or otherwise of an international banking centre. As the Minister presented it in his budget originally, it was presented as something that would have been in the broad national interest. But when we had the witnesses here from Montreal and Vancouver, they presented it as a kind of regional economic assistance, something to aid a particular city in a particular region. In your experience, have you seen the national tax policy of this or any other country used as an instrument for regional economic assistance—I mean, affecting the banking institutions?

Mr. Cohen: If you limit it to banking institutions, the answer is no. There are lots of examples of using the tax policy as an instrument of regional policy and regional development, but I cannot recall one, Miss Nicholson, which—

The Chairman: All of those examples, though, involve interfering at the allowance level or something of that nature. They do not change the tax position of taxpayers in the absolute. In other words, the Cape Breton development thing, with a 60% tax credit, leaves you with 40% of your expenditures available for capital cost allowance. It makes no real difference. It is the same as a 7% investment tax credit, only you have 93% available then.

[Translation]

Mais c'est en gros ce qui s'est produit. Ce document reflétait l'opinion du ministère sur cette question à ce moment. Autant que je me rappelle, cette opinion était fondée sur des recherches faites au sein du ministère, avec peut-être un peu de consultation extérieure.

Mon explication est longue, mais je crois comprendre que ce document semble intéresser le Comité, et c'est pourquoi je vous décris le contexte.

Le président: Merci beaucoup. Ce Pierre Lortie, est-ce le même qui a pris part à l'élaboration du RPTI?

M. Cohen: Oui.

Le président: Et est-ce le même qui a participé à la mise sur pied du CIRS?

M. Cohen: Je ne suis pas certain. Si vous le dites, il a probablement participé au dossier CIRS. Je ne me rappelle pas de la participation de M. Lortie, mais il a pu y participer.

Le président: Il a certainement participé à l'élaboration du RPTI.

M. Cohen: Il a été le président du comité RPTI. C'est exact. Il peut avoir participé à la mise sur pied du CIRS, à titre de conseiller. Bon nombre de ces choses se passent au niveau opérationnel des ministères et les sous-ministres ne sont pas toujours au courant.

Mme Nicholson: Monsieur Cohen, je suis bien consciente que vous n'avez plus accès aux documents du ministère et que vous puisez à même votre mémoire. Cela étant dit, j'aimerais vous poser une ou deux questions.

En premier lieu, on nous a présenté deux interprétations de la valeur que pourrait avoir un centre bancaire international. Comme le ministre l'a indiqué initialement dans son budget, on a présenté les centres bancaires internationaux comme quelque chose qui revêtait un intérêt national. Mais ensuite, les témoins de Montréal et de Vancouver nous ont présenté ce projet comme étant une forme d'aide au développement économique régional, une aide à une ville donnée dans une région donnée. Avez-vous déjà vu la politique fiscale nationale de notre pays ou d'un autre pays être utilisée comme aide économique régionale—je veux dire, une politique qui touche les institutions bancaires.

M. Cohen: Si on se limite aux institutions bancaires, la réponse est non. Il y a une foule d'exemples d'utilisation de la politique fiscale comme outil de politique régionale et de développement régional, mais je ne peux m'en souvenir d'aucun, madame Nicholson, qui...

Le président: Tous ces exemples comportent cependant une certaine interférence au niveau des dégrèvements, ou quelque chose de cette nature. Cela ne change pas la position des contribuables dans l'absolu. En d'autres mots, le programme de développement du Cap-Breton, avec son crédit fiscal de 60 p. 100, vous laisse 40 p. 100 de vos dépenses utilisables pour les dégrèvements au titre du coût en capital. Il n'y a pas véritablement de différence. C'est la même chose avec un crédit fiscal de 7 p. 100, sauf que vous pouvez disposer de 93 p. 100.

[Texte]

• 2010

In other words, there is no absolute removal of tax on income tax for a particular region in any point.

Mr. Cohen: You mean an absolute exemption?

The Chairman: Yes.

Mr. Cohen: No. I cannot recall. Again I am going by memory and I may be mistaken. I do not recall an absolute exemption. The only thing I can recall for which there has been an absolute exemption is the old three-year mining exemption, which was not regional in a precise geographic sense in the Canadian context.

Outside Canada there probably are examples of regional . . . I think there are lots of examples around the world. You are taking me back to a world I left even before I was in the Department of Finance.

The Chairman: I am sure you do the odd tax matter for Olympia & York.

Mr. Cohen: No, no. I have excellent professionals, Mr. Blenkarn. We pay them, but I do not do it any more. If memory serves me right, there are lots of examples around the world where there are development areas for which exemption is the issue. Some are credit, some are fast write-offs, and I guess some are absolute exemptions. But I do not know of anything specific in the financial or banking area per se.

Miss Nicholson: I meant in the banking area. The conclusion of the 1983 report is very similar in wording to the conclusion reached by Messrs Rasminsky and Lawson two years later. The report says:

It is our conclusion that an IBC would not generate significant additional banking activity or employment in Canada and that it would result in definite costs to the government.

Can you comment on it from memory without papers?

Mr. Cohen: I cannot tell you much more than precisely what it says. At the time and based on the information then available to the department, the view in the department was that it was on balance probably not worth proceeding with it. This is what the memorandum says.

There were some costs and there were some possible benefits. In his game of trade-offs, which you are all familiar with, it seemed to the department at the time that on balance it was not worth proceeding with it. This was the advice rendered to the Minister.

Miss Nicholson: Yes. It was essentially the same kind of advice that the Rasminsky-Lawson report gave two or three years later.

Also in this memorandum there is a statement referring to the fact that Montreal was the first city to come forward with an IBC proposal. I believe many other cities came forward at

[Traduction]

En d'autres mots, il n'y a pas vraiment d'exemption absolue de l'impôt sur le revenu pour une région particulière de quelque façon que ce soit.

M. Cohen: Vous voulez dire une exemption absolue?

Le président: Oui.

M. Cohen: Non. Je ne me rappelle pas. De nouveau, je vous réponds de mémoire et je peux me tromper. Je ne me rappelle pas de cas d'exemption absolue. Le seul cas d'exemption absolue dont je me souviens est l'ancienne exemption de trois ans pour l'exploitation minière, laquelle exemption n'était pas vraiment régionale au strict point de vue géographique, compte tenu du contexte canadien.

A l'étranger, il y a peut-être des exemples d'exemption régionale . . . Je crois qu'il y a de nombreux exemples dans le monde. Vous me ramenez à un domaine que j'avais délaissé même lorsque j'étais au ministère des Finances.

Le président: Je suis certain que vous vous occupez des questions fiscales délicates chez *Olympia and York*.

M. Cohen: Non, non. J'ai d'excellents fiscalistes, monsieur Blenkarn. Nous les rémunérons, mais je ne fais rien de plus. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, on retrouve dans le monde une foule d'exemples d'exemptions qui sont accordées afin d'encourager le développement d'une région particulière. Ce peut être sous forme de crédits, d'amortissement accéléré, et je pense qu'il y a des exemptions absolues. Mais je ne connais rien de spécifique dans le domaine financier ou bancaire.

Mme Nicholson: Je parlais du secteur bancaire. La conclusion du rapport de 1983 est très similaire à celle qu'ont formulé deux ans plus tard MM. Rasminsky et Lawson. Le rapport dit ce qui suit:

Pour conclure, nous sommes d'avis qu'un CBI ne générerait pas une augmentation appréciable des activités bancaires ou de l'emploi au Canada, et qu'il imposerait des coûts nets au gouvernement.

Pouvez-vous commenter ce passage de mémoire, sans documents?

M. Cohen: Je ne peux vraiment pas vous en dire plus que ce que dit explicitement ce passage. À cette époque, et compte tenu des informations qu'avaient le ministère, celui-ci a estimé que le projet n'en valait pas vraiment la chandelle. C'est ce que disait la note.

On estimait qu'un tel projet entraînerait certains coûts et pourrait générer quelques avantages possibles. En pesant le pour et le contre, et vous êtes tous familiers avec ce type d'exercice auquel se livre le ministère, celui-ci a jugé à l'époque qu'on ne gagnait rien avec le projet. Tel a été l'avis présenté au ministre.

Mme Nicholson: Oui. C'est en gros une conclusion similaire à celle du rapport Rasminsky-Lawson, qui a été rédigé deux ou trois ans plus tard.

Cette note contenait également un passage qui indiquait que Montréal était la première ville à proposer la création d'un CBI. Je crois qu'un bon nombre d'autres villes ont fait des

[Text]

the time as well, including Calgary, Edmonton, Winnipeg, Toronto and Vancouver. But in the body of the report there is a statement:

There would be no tax policy reason for creating an IBC in one city only, nor would creating an IBC in one city alone promote competition in the banking industry, as such competition normally takes place principally between banks, not cities.

Would you agree?

Mr. Cohen: I would certainly agree with the first part. I think the department or the authors of the memorandum were saying then—and I think I would probably agree with it then and today—that in terms of tax policy, there was no particular reason for isolating one or two or three centres for an international banking centre. There may be other reasons or other objectives of the government, whether they are regional development or whether there was simply the desire to concentrate in an area to see if you could develop a financial centre.

From a tax policy point of view, there would be no reason to go to a single area for exemption. It is almost a cardinal rule of the professionals who work in the tax policy area to be as neutral as possible and to try not to distort the system. The technicians who work in this area are always struggling to maintain a national policy that is a blanket policy. It would therefore have a structural integrity of its own, as opposed to something that picks out a specific area or a specific industry. You could have refined the statement about an industrial incentive or a regional incentive or a group incentive. That is a kind of cardinal rule of the technicians who work in the tax policy area.

• 2015

Miss Nicholson: Thank you.

Mr. Cohen: I cannot comment on the second part, Miss Nicholson, simply because I do not know enough.

Miss Nicholson: Just a couple of questions, then, on the comparison between the American international banking facilities, or IBFs, as they have been called there.

Also in this memorandum there is a reference to the fact that the American situation was quite different from the Canadian one. First of all, there was no income tax incentive given at the federal level in the United States to encourage the development of IBFs. Secondly, for many years Canadian financial institutions have competed effectively for non-resident foreign currency deposits, whereas at the time these measures were introduced in the United States they had a negligible amount of non-resident foreign currency deposits booked in the U.S. It is pointed out here that the difference between the Canadian and the American situation was the

[Translation]

propositions similaires à cette époque, dont Calgary, Edmonton, Winnipeg, Toronto et Vancouver. Pourtant, on retrouve dans le texte le passage suivant:

D'un point de vue de politique fiscale, il n'y a pas de raison pour créer un CBI dans une seule ville; de plus, la création d'un CBI dans une seule ville n'encouragerait pas la concurrence dans l'industrie bancaire, car une telle concurrence a habituellement lieu entre les banques, et non entre les villes.

Êtes-vous d'accord?

M. Cohen: Je suis certainement d'accord avec la première partie. Je crois que le ministère ou les auteurs de la note disaient que—et je crois que j'aurais été d'accord à l'époque et que je le serai de nouveau aujourd'hui—du point de vue de la politique fiscale, il n'y avait aucune raison de choisir uniquement un, deux ou trois centres comme centres bancaires internationaux. Le gouvernement peut avoir d'autres motifs ou d'autres objectifs, que ce soit le développement régional ou que ce soit tout simplement pour concentrer ses efforts dans un centre dans le but éventuel d'y développer un centre financier.

Du point de vue de la politique fiscale, il n'y aurait aucune raison d'accorder des exemptions pour une seule région. Dans le domaine des politiques fiscales, il existe une règle presque cardinale qui veut que la politique fiscale soit le plus neutre possible et qu'on ne doit pas tenter de déformer le système. Les professionnels qui oeuvrent dans ce domaine luttent constamment pour préserver une politique nationale qui couvre l'ensemble de la nation. Une telle politique possède ainsi une image d'intégrité, à l'opposé d'une politique qui privilégierait certaines régions ou certaines industries. Vous pourriez affiner la formulation et parler d'aide à l'industrie, d'aide à une région, d'aide à un groupe. C'est en quelque sorte une règle cardinale pour les professionnels qui travaillent dans le domaine des politiques fiscales.

Mme Nicholson: Merci.

M. Cohen: Je ne peux pas commenter la deuxième partie, madame Nicholson, pour la bonne raison que je n'en connais pas assez sur le sujet.

Mme Nicholson: Alors, quelques questions seulement sur la comparaison avec les établissements bancaires internationaux américains, ou IBF, qui est le sigle sous lequel ils sont désignés là-bas.

Cette note indique également que la situation américaine est fort différente de celle qui prévaut au Canada. En premier lieu, aucune faveur fiscale n'a été accordée par le gouvernement fédéral américain pour encourager l'établissement des IBF. En second lieu, les institutions financières canadiennes sont concurrentielles pour ce qui est des dépôts en devises étrangères des non-résidents, alors qu'au moment où des mesures ont été introduites aux États-Unis, il y avait très peu de ces dépôts dans ce pays. La note souligne que ce qui différenciait les situations canadienne et américaine était l'imposition par le *Federal Reserve Board* d'exigences sur les réserves, lesquelles jouaient le rôle d'un impôt brut.

[Texte]

reserve requirements at the Federal Reserve Board, which acted as a gross tax.

So then there is a blank statement here that because there has traditionally been no reserve requirement in Canada on foreign currency deposits booked by non-residents, Canadian banks have not had to face the same kind of problems, thus the removal of the reserve requirement tax in the U.S. has put American banks in the same position internationally as Canadian banks have been for some time. Would you care to comment on that?

Mr. Cohen: Miss Nicholson, of the people sitting around this table, given the fact you have been having hearings on this for some time, I want to tell you that I am probably the least competent to comment on that statement. I just do not know. It was said at the time and I am sure it was accurate, but I just do not have enough expertise to really give you a sensible opinion on that subject. I suspect you are all much more expert at it now than I am, or was even. I do not mean to be defensive; I just do not know.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Mr. Stackhouse.

Mr. Stackhouse: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Cohen, welcome. I am not a regular member of this committee so I lack the expertise that you have attributed to everybody at this table.

The Chairman: You are replacing a regular member.

Mr. Stackhouse: I am replacing one who doubtless has that expertise, and I welcome the opportunity to put two questions to you, through the chairman.

On page 5 of the attachment to the document—whose authorship now seems to be in doubt, like many other classics—there is a reference at the bottom of page 5, as follows:

The tax haven image. Enacting IBC legislation could give Canada an image as the tax haven of the north.

I must say that this reinforces a personal reaction to the proposal, which is to dislike the thought of turning Canada into some kind of gigantic equivalent to the Cayman Islands.

I put this question: If there will be only marginal business growth, which is claimed earlier in the document, and little if any effect on employment—which I think is a direct quotation from the document—then continuing in the language of the document, what clear and significant offsetting benefits are there to make up for turning at least two Canadian cities into northern versions of the Cayman Islands?

Mr. Cohen: Mr. Chairman, that question prompts me to make a short statement, if I may. As opposed to asking for some factual material, you are asking me now for an opinion. I find myself in an awkward role; I do not know whether I am sitting here in some sense as an extension of a former capacity, as the Deputy Minister of Finance, in which event we gave

[Traduction]

En d'autres mots, on dit que, parce que le Canada n'a pas imposé d'exigences sur les réserves pour les dépôts en devises étrangères faits par des non-résidents, les banques canadiennes n'ont pas eu à faire face aux mêmes problèmes, mais la suppression de l'impôt sur les réserves aux États-Unis a placé les banques américaines dans le même créneau international où se trouvaient les banques canadiennes depuis un certain temps déjà. Auriez-vous des commentaires à formuler à ce sujet?

M. Cohen: Madame Nicholson, de tous ceux qui sont assis autour de cette table, et compte tenu des témoignages que vous entendez depuis un certain temps, je veux seulement vous dire que je suis probablement la personne la moins compétente pour faire des commentaires sur ce que vous venez de dire. Je ne sais pas. C'est ce qu'on disait à l'époque et je suis certain que cela était exact, mais je n'ai pas suffisamment de compétence dans ce domaine pour vous donner une opinion éclairée. J'imagine que vous en connaissez plus maintenant sur ce sujet que moi. Je ne cherche pas à me défendre; je ne sais pas.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Monsieur Stackhouse.

M. Stackhouse: Merci, monsieur le président. Bienvenue, monsieur Cohen. Je ne suis pas un membre permanent de ce Comité et je n'ai donc pas la compétence que vous attribuez à tous autour de la table.

Le président: Vous remplacez un membre permanent.

M. Stackhouse: Je remplace quelqu'un qui a sans aucun doute cette compétence, et je désire vous poser deux questions, par l'intermédiaire du président.

À la page 5 de la pièce jointe à ce document—dont la paternité est maintenant mise en doute, comme c'est le cas pour de nombreux classiques—il y a un renvoi au bas de la page 5 qui se lit comme suit:

L'image du paradis fiscal. L'adoption d'une loi sur les CBI pourrait donner au Canada l'image d'un paradis fiscal du Nord.

Je dois dire que ce passage ne fait que renforcer ma réaction au projet, car je n'aime pas l'idée de voir le Canada devenir un gigantesque équivalent des îles Caïmanes.

Ma question est la suivante: si le projet n'apporte qu'une croissance marginale des activités, comme il est indiqué plus haut dans le document, et que peu d'effet sur l'emploi—ce qui, je pense, est une citation textuelle du document—alors, pour poursuivre dans le ton du document, quels avantages y aurait-il à faire de deux villes canadiennes les équivalents septentrionaux des îles Caïmanes?

M. Cohen: Monsieur le président, cette question m'amène à faire une brève mise au point, si je peux. Au lieu de me poser des questions sur des faits matériels, vous me demandez de formuler une opinion. Je me trouve ainsi dans une position inconfortable; j'ignore si je témoigne aujourd'hui en tant qu'ancien sous-ministre des Finances—auquel cas, nous avons

[Text]

some advice to the government as officials—and the advice is there and I would perhaps have to defend it—or whether I am sitting here now as a private citizen.

• 2020

You are asking me for my judgment on the matter now. I really find myself in a bit of a nether world here and feel hesitant to offer judgments. As a private citizen I really do not feel competent to say much about this, and as a former deputy I guess I feel rather constrained about commenting on opinions. I find myself in this embarrassing situation of almost stonewalling judgmental questions, but I do not know quite what else to do. I came because you asked me to come, but I knew this problem would soon come on the table. I really seek your guidance as to how you want me to behave here.

The Chairman: I presume you can only behave in your present capacity, but bearing in mind that in your present capacity you carry with you all of the hairs and toads of your past capacity.

Mr. Cohen: I feel the tennis ball is coming back over to my side of the net. I do not know how to answer that. I really just do not feel competent today to answer that question.

There was a time when I knew a lot more about this issue. I was not the technical author of this memorandum, but back in 1982, 1983, and 1984 I was very sensitive and cognizant of the issue. I think the state of the knowledge of the issue has rolled on from my day, and everyone who is involved in this now knows a great deal more than we did back when we started to look at this issue. I have not kept up with it. I have gone on to do other things, and this is not a matter of my business life today. None of our companies or what have you are involved in any of this, so I am really not on top of this issue. I really do not have a sensible opinion on this subject, based on today's information. Back then, I think our view was clearly based on what we knew... that on balance it did not seem like a worthwhile initiative to proceed with. But that was a state of knowledge that is two or three years out of date.

That is one of the reasons why we went after the Rasminsky-Lawson report. In the department, we did not know much about this issue, and it was not a typical kind of issue that the department was geared up to handle. It was not a pure tax policy question. At the time, the capacity of the department to deal with institutional issues was much more limited than it is today. In fact, one of the things that was developed during my years as the deputy was some capacity to deal with the banking matters institutionally, as the whole financial reform process got under way. This committee has spent a good deal of time on that one as well.

It seemed to us the thing to do was to go out and find some more facts, because we did not know, and we did not have the expertise to bring to it. That is what led us to find Mr. Rasminsky and Mr. Lawson and then ask them, two impec-

[Translation]

donné un avis au ministre à titre de hauts fonctionnaires, et l'avis est dans ce document et j'aurais peut-être à le défendre—ou si je témoigne à titre de citoyen privé.

Vous me demandez maintenant de porter un jugement sur cette question. Je me trouve un peu entre deux chaises et j'hésite à porter des jugements. À titre de citoyen privé, je ne me sens pas compétent pour commenter cette question, et à titre d'ancien sous-ministre, je me sens plutôt limité pour ce qui est de commenter des opinions. Je suis dans la situation embarrassante où je réponds de façon presque évasive à des questions qui sollicitent mon opinion, mais je ne sais pas quoi faire d'autre. Je suis venu ici parce que vous me l'avez demandé, mais je savais que ce problème ne tarderait pas à surgir. Je vous demande vraiment de m'indiquer quelle doit être mon attitude ici.

Le président: Je suppose que vous ne pouvez témoigner qu'en votre capacité actuelle, tout en gardant à l'esprit que, même en votre capacité actuelle, vous êtes le fruit de votre capacité passée.

M. Cohen: La balle de tennis revient de mon côté du filet. Je ne sais pas quoi répondre à cela. Je ne me sens pas compétent aujourd'hui pour répondre à cette question.

À une certaine époque, j'étais bien plus au courant de ce dossier. Je ne suis pas l'auteur technique de cette note, mais en 1982, 1983 et 1984, je m'intéressais à ce dossier et j'étais au courant. Je crois que, jour après jour, j'ai vu l'évolution de nos connaissances en la matière, mais quiconque s'intéresse à ce dossier aujourd'hui en connaît beaucoup plus que lorsque nous avons commencé à l'étudier. Je ne me suis pas tenu au courant des informations nouvelles. Je suis passé à autre chose, et cette question ne fait pas partie de mon travail aujourd'hui. Aucune de nos compagnies n'est mêlée à ce dossier, et je ne suis donc pas au courant de son état actuel. Je n'ai pas d'opinion éclairée sur le sujet, une opinion qui serait basée sur les informations disponibles aujourd'hui. À l'époque, notre opinion était vraiment fondée sur ce que nous savions... à savoir que, compte tenu des avantages et des inconvénients que présentait alors le projet, il ne semblait pas intéressant. Mais l'état de nos connaissances était déjà vieux de deux ou trois ans.

C'est l'une des raisons pour laquelle nous avons demandé le rapport Rasminsky-Lawson. Au ministère, nous ne connaissions pas grand-chose de cette question, et ce n'était le genre de dossier que nous étions prêts à traiter. Ce n'est pas purement une question de politique fiscale. À l'époque, le ministère était moins en mesure de traiter les questions institutionnelles qu'il ne l'est aujourd'hui. En fait, l'une des compétences que le ministère a acquise au cours de mon passage au poste de sous-ministre, à mesure que nous entreprenions la réforme financière globale, a été justement cette compétence sur le caractère institutionnel de l'industrie bancaire. Le Comité a d'ailleurs consacré beaucoup de temps à cette question.

Nous avons constaté que nous devions trouver des informations à l'extérieur, car nous n'en savions pas assez sur le sujet et nous ne possédions pas de compétence dans ce domaine. C'est pourquoi nous avons demandé à M. Rasminsky et M.

[Texte]

cable experts in the field, to go out and do an independent study. I do not think this is telling tales out of school, but I can well remember saying to Lou at the time: Look, I would like you to do a study; there is a judgment in the department that this thing is not really worth going ahead with, based on what we now know, but go out, do an independent study, and reach your own judgment; we may well have it wrong; we just do not know enough.

I guess they went out and did their study and reached a similar conclusion, and shortly after that, I left the government and left worrying about issues like this, but I gather everybody has participated in the debate since then. Probably everybody else but me who is concerned about it knows a lot more about it. I am kind of behind. I am still driving a buggy.

Mr. Stackhouse: Mr. Chairman, somewhere through all that I identified a faint outline of a judgment, namely that if there were no significant changes since this was written and the Lawson-Rasminsky report was written, then there probably are not great benefits that would justify and offset the losses that accrue from a tax-haven image.

Mr. Cohen: I was not trying to make that judgment, sir. I was telling you that based on what we sort of knew then, that was our opinion. I have stopped focusing on the issue since.

• 2025

Mr. Stackhouse: So if it was true then it would be true now, unless there have been significant factors to change the situation.

Mr. Cohen: I do not know. I do not know how to measure significant and I do not know how to measure what political judgments, political in the sense of non-departmental but ministerial judgments, went into this decision.

Mr. Stackhouse: That is true.

Mr. Cohen: If I may, there are trade-offs in here. There are some pluses, some minuses, and people have to judge those trade-offs; that is a subjective issue.

Mr. Stackhouse: True, as most judgments are, but nonetheless we take it that four years ago it was not such a good idea.

Mr. Cohen: It did not seem like it, based on what we then knew.

Mr. Stackhouse: True.

Mr. Cohen: Again, I am sorry, and I want to be very careful here, we were not rendering unequivocal yeses and nos. The memo itself does come down and say very much, and this was written as an internal memorandum not ever expecting to see the light. I do not think there was access to information in those days, even. Even with all that internal confidence this memo is very much a kind of an "on balance". It was not clear, and you could have tipped it either way based on what we then

[Traduction]

Lawson, deux experts réputés dans ce domaine, de faire une étude indépendante sur le sujet. Je ne crois pas raconter de fables, mais je me souviens très bien d'avoir dit à Lou à l'époque: j'aimerais que vous fassiez une enquête; certains d'entre nous au ministère sont d'avis que le projet ne vaut vraiment pas la peine d'après les informations que nous avons, mais faites votre propre étude et tirez vos propres conclusions; nous avons peut-être tort; nous n'en savons définitivement pas assez.

Je crois qu'ils ont fait les recherches et sont arrivés à la même conclusion; peu après, je quittais le gouvernement et je laissais le ministère s'occuper de ces questions, mais je pense que tout le monde a participé au débat depuis. Peut-être que tout le monde en sait plus que moi, qui me suis déjà intéressé au dossier. J'ai pris un peu de recul. Je conduis encore un boghei.

M. Stackhouse: Monsieur le président, au travers de tout cela, j'ai cru discerner une vague esquisse d'opinion, à savoir que, s'il n'y a pas eu de modifications importantes depuis la rédaction de la note et depuis le rapport Lawson-Rasminsky, le projet ne présente probablement pas beaucoup d'avantages qui pourraient justifier et compenser les pertes découlant de l'image de paradis fiscal qui serait projetée.

M. Cohen: Je ne tentais pas de présenter une opinion, monsieur. Je vous disais que nous avons formulé cet avis en nous fondant sur les informations que nous avions à l'époque. Depuis, j'ai cessé de m'intéresser à ce dossier.

M. Stackhouse: Donc, si c'était vrai à l'époque, ce serait encore vrai maintenant, à moins que des facteurs importants n'aient modifié la situation.

M. Cohen: Je ne sais pas. Je ne sais pas comment quantifier le mot «important» et j'ignore quel rôle ont joué dans la décision les jugements politiques, politiques au sens des jugements du ministre et non ceux du ministère.

M. Stackhouse: C'est vrai.

M. Cohen: Si je peux me permettre... il y a des compromis dans ce dossier. Il y a des avantages, des inconvénients, et les gens doivent évaluer les compromis possibles; c'est une question subjective.

M. Stackhouse: C'est vrai, et la plupart des opinions le sont, mais malgré tout, nous pouvons dire que, il y a quatre ans, on ne trouvait pas que c'était une si bonne idée que cela.

M. Cohen: C'était en effet le cas, d'après les informations que nous avions.

M. Stackhouse: C'est exact.

M. Cohen: Je suis désolé, mais je dois de nouveau faire une mise au point. Nous ne tranchions pas par des oui ou des non catégoriques. La note elle-même n'est pas aussi catégorique, et elle a été rédigée pour usage interne, pas dans l'éventualité qu'elle devienne un jour publique. Je ne crois que la Loi sur l'accès à l'information existait à cette époque. Et, même avec ce caractère interne, la note de service ne tranche pas vraiment dans un sens ou dans l'autre. Ce n'était pas évident, et on

[Text]

knew. There are memos in the Department of Finance that are very unequivocal, that say we do not recommend this—it is clear—or we do recommend it.

You can tell by reading this that the department, those who worked on it, myself included, were uncertain. On balance it looked like no, but it was not one of those unequivocally clear judgments, even back then.

The Chairman: I am going to ask Mr. Layton to ask a question now. I will soon know something about a certain bell that is ringing.

Mr. Layton: There will be a—

Mr. Cohen: Have I been saved?

The Chairman: You are doing well.

Mr. Layton: The normal timing on these votes, as I am sure Mr. Cohen is familiar, will be a half-hour, but it may be cut shorter than that, so we will get in a question or two.

Mr. Cohen, I think my colleague has advanced the question of significant change, and I would like to pursue that just for a moment, because in the years that have passed since this review and even the Rasminsky review, there have been a number of changes in Montreal, which I am proud to represent, one of which is that the government became sufficiently concerned with what was happening: the closing of the Gulf refinery, the loss of the shipbuilding industry, the uncertainties in a lot of other industries, auto manufacturing included. What could the Government of Canada do to address and to reorient Montreal towards the future?

A committee of five or six of us, including the Deputy Prime Minister of today and other Ministers, were asked to pull some ideas together. They in turn appointed a committee under Laurent Picard, well known in the community of Montreal. He brought together the most qualified people to come and say what it is Montreal can do to reverse the trend of slippage. They came to the conclusion that there were five or six orientations, the main one being its international vocation, based on its quality as a city and quality of life in a city which is no longer suspect, as it once was.

Secondly, it has a reputation around the world, partly because of a very ambitious mayor, but for all kinds of reasons. And in the midst of that reorientation, very clearly established, came the support for this earlier idea that had been so strongly supported by the Montreal community. From that point on, the entire Montreal community has recognized that they feel this will bring a new advantage, a new future, a new possibility for Montreal.

No one has ever claimed, as far as I have heard, that there is going to be a whole new creation of jobs, that bank headquarters are going to move from Toronto to Montreal. Every indication is that there will be absolutely no loss to the general activities currently going on in Toronto. There could even be an increase from this because of the spin-offs—if anything can

[Translation]

aurait pu faire pencher la balance d'un côté ou l'autre, selon ce que nous savions. Au ministère des Finances, il y a beaucoup de notes qui sont sans équivoque, qui recommandent clairement quelque chose ou qui ne le recommandent pas.

Vous pouvez constater en lisant ce document que le ministère, ceux qui ont travaillé sur ce dossier, y compris moi-même, étions incertains. Dans l'ensemble, nous ne semblions pas en faveur, mais ce n'était pas un jugement clair et sans équivoque, même alors.

Le président: Je vais demander à M. Layton de poser une question. Je vais bientôt en savoir un peu plus long au sujet de la cloche qui sonne.

M. Layton: Il y aura un . . .

M. Cohen: Je suis sauvé?

Le président: Vous vous débrouillez bien.

M. Layton: Ces votes sont habituellement annoncés une demi-heure à l'avance, et je suis certain que M. Cohen est familier avec cette procédure, mais ce peut être plus court, alors nous allons poser une question ou deux.

M. Cohen, je crois que mon collègue a parlé de changements importants, et j'aimerais poursuivre dans cette même veine pour un moment car, depuis cette étude et même depuis l'étude Rasminsky, il y a eu un certain nombre de changements à Montréal, que je suis fier de représenter; et je suis l'un de ceux qui, dans l'actuel gouvernement, se sont préoccupés de ce qui s'y est passé: la fermeture de la raffinerie Gulf, la perte de l'industrie navale, les incertitudes dans un bon nombre d'autres industries, y compris l'industrie automobile. Que peut faire le gouvernement du Canada pour régler ces problèmes et réorienter Montréal vers l'avenir?

Un comité comprenant cinq ou six députés, y compris l'actuel Premier ministre par intérim et d'autres ministres, a été prié de présenter des idées. Il a mis à son tour sur pied un comité présidé par Laurent Picard, très connu à Montréal. Ce dernier a réuni des personnes très compétentes et ils ont tenté de trouver ce que Montréal pouvait faire afin de renverser la vapeur. Ils ont conclu qu'il y avait cinq ou six orientations possibles, la principale étant d'exploiter la vocation internationale de Montréal, vocation fondée sur sa qualité de ville et également sur la qualité de vie dans une ville qui n'est désormais plus suspecte comme elle l'a déjà été.

En second lieu, elle a une réputation mondiale, en partie à cause d'un maire très ambitieux, mais également pour une foule de raisons. Et au milieu de cet exercice de réorientation, très clairement établie, on a appuyé cette idée précédente qui avait reçu un vif soutien de la collectivité montréalaise. Dès lors, celle-ci a convenu dans son ensemble que ce projet pouvait offrir à Montréal de nouveaux avantages, un nouvel avenir, de nouvelles possibilités.

Personne n'a prétendu, du moins je ne l'ai pas entendu, que le projet créerait un grand nombre de nouveaux emplois, que les banques déménageraient leurs sièges sociaux de Toronto à Montréal. Tout indique que Toronto ne perdra absolument aucune des activités qui y ont cours actuellement. Celles-ci pourraient même augmenter, en raison des retombées—si

[Texte]

be made to happen in Montreal, Toronto will surely benefit. They always have. The same holds for Vancouver, that with their advantage in the hour frame and their contact with the Pacific Rim, there appears to be an advantage.

As you say, we have listened to a lot of argument and we have had the bankers and the businessmen from all communities come in here, and I think we are down to a point now where the Finance Minister's proposal recognizes that there could be an advantage in today's situation which would answer some of the needs and some of the interests of the communities represented by these two proposals.

It has been in front of our society, our country even, since the budget of almost a year ago, and it is only in these last few weeks that it has suddenly become a *cause célèbre* right across the country. Our hope is there will be a recognition that Montreal, like any other sector, needs a boost from time to time.

• 2030

As my friend Reg raised before, the conclusions in this report—from four years ago—are very similar to the Rasminsky conclusions. The main conclusion was that there would be no significant activity or employment—I guess I would want to come back to you and ask what level, in your view, would be significant in those days and now—and that there would be definite cost to government. We have come to the understanding that these are going to be taxes that will not be collected.

Can I ask why, in those days, there might have been this reference? Are you allowed to go back in your memory that far?

Mr. Cohen: I kind of lost the question. It is nice to know that some things have not changed.

I think in our terms, at the time of writing—I would like to see them today—"significant" would obviously be something in the hundreds, if not thousands. I do not think anybody would have called anything under a hundred or even under a few hundred jobs "significant".

On the tax issue and the revenue loss, this was done at an early stage and this IBC proposal has had various breadths, if you will. When it first started, I guess it was seen to be a much more embracing and encompassing a proposal than it has kind of matured into. There was some concern that there would be serious tax leakage, in the effort to exempt from tax certain profits not being taxed anyway because they were being booked offshore. I mean, what often happens in this is that in order to exempt this, you end up exempting that. There are many examples of this. I think the fear of the department at the time was that in order to accomplish the narrow objective, they might in effect cast the net far too wide, and there was a great deal of uncertainty and lack of knowledge in those days about exactly how to do all this.

[Traduction]

quelque chose peut arriver à Montréal, Toronto peut sûrement en bénéficier. Cela a toujours été le cas. C'est la même chose pour Vancouver, avec les avantages que cette ville retire de son fuseau horaire et de son contact avec les pays du littoral du Pacifique; il semble y avoir des avantages.

Comme vous l'avez dit, nous avons entendu beaucoup d'arguments; les banquiers et les hommes d'affaires des villes intéressées sont venus ici, et je crois que nous sommes rendus au point où la proposition du ministère des Finances reconnaît qu'il y aurait certains avantages à tirer de la situation actuelle, ce qui répondrait aux besoins et aux intérêts des villes visées par ces deux propositions.

Ce projet a été présenté publiquement dans le budget il y a presque un an, mais c'est seulement au cours des dernières semaines qu'il est subitement devenu une cause célèbre dans tout le pays. Nous espérons que l'on reconnaîtra que Montréal, comme tout autre secteur, a besoin d'un coup de pouce de temps à autre.

Comme mon ami Reg l'a indiqué précédemment, les conclusions de ce rapport—qui date de quatre ans—sont très similaires à celles du rapport Rasminsky. Selon la principale conclusion, il n'y aurait pas d'activités importantes ou de création importante d'emplois—je crois que je vais revenir à vous et vous demander qu'est-ce qui, selon vous, aurait été important à l'époque et le serait aujourd'hui—et le projet imposerait des coûts nets au gouvernement. Nous avons cru comprendre qu'il s'agirait d'impôts qui ne seraient pas perçus.

Puis-je vous demander pourquoi il y aurait eu cette référence à cette époque? Votre mémoire peut-elle vous ramener aussi loin?

M. Cohen: Je crois que j'ai perdu la question. Je suis heureux de voir que certaines choses n'ont pas changé.

Lors de la rédaction, «important» voulait dire en nos termes d'alors—j'aimerais savoir ce qu'il seraient aujourd'hui—quelque chose dans les centaines, si ce n'est pas dans les milliers d'emplois. Je ne crois que que l'on aurait utilisé le mot «important» s'il s'était agi de moins d'une centaine d'emplois, ou même de quelques centaines d'emplois seulement.

Quant à l'aspect fiscal et aux pertes de revenus, cette question a été traitée dès le début, et la proposition des CBI a été remaniée à plusieurs reprises. Lorsque le projet a été présenté pour la première fois, je crois que l'on envisageait quelque chose de beaucoup plus global que ce qu'il est devenu par la suite. On s'est inquiété de la possibilité qu'il y ait de sérieux échappatoires fiscales, compte tenu de l'exemption fiscale de certains profits qui, de toute façon, n'auraient pas été imposés car ils auraient été réalisés à l'étranger. Ce que je veux dire, c'est que, lorsque vous tentez d'accorder des exemptions pour une chose donnée, vous finissez très souvent par accorder des exemptions pour autre chose. Les exemples ne manquent pas. Je crois que le ministère craignait à l'époque que, pour réaliser cet objectif étroit, il aurait fallu trop élargir le filet, et il y avait beaucoup d'incertitude et de lacunes dans

[Text]

My understanding—and this is purely from reading the newspapers—is that the proposal now out is much narrower than this. I assume—although I do not know—that the direct tax costs are probably much more manageable. However, I know this only from reading the newspapers.

Mr. Layton: They were two of the factors supporting the advice given the Minister then that your department could not recommend that the Minister be in favour of it at this time, and I go back to this only because it was a different time. It was a different time for a lot of reasons but particularly for the region I am a part of, which is Montreal.

Mr. Cohen: I think the view of the department at the time—I do not know what it is today, and it goes back to my point about the memorandum being very equivocal—was that there was neither a big gain nor a big loss in all of this. It was not seen as a big issue one way or the other, and there was a natural inertia—I say this now as an ex-public servant—that if there is not a big gain to be had, leave it alone, because you never know what you are going to get into when you start shaking the bowl of jelly. I think that was the perception at the time: there is not much in this one way or the other, and if things were not broken, leave them alone.

Mr. Layton: I accept that.

The Chairman: Mr. McCrossan.

Mr. McCrossan: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Cohen, I have two questions about two conclusions in the report that are different from the conclusions now. Perhaps I can start by asking the names of the people who prepared this report for you, who are still in the policy branch of Finance, so we can question them, since they presumably are up to date on changing events. You do know who they were, having been deputy minister. You could at least indicate who those people are who wrote this memorandum, so we could question them about why they have changed their views.

Mr. Cohen: There is a bit of a stop-beating-your-spouse about that question, I think.

The Chairman: I think it is a fair question.

Mr. Cohen: As a former public servant, as a private citizen, it raises a nice question about how you are going to deal with officials who are giving advice—

The Chairman: Well, you do not have to worry about it.

Mr. Cohen: I will answer your question as best I can, Mr. McCrossan.

[Translation]

les informations pour savoir exactement comment traiter toute cette question.

Selon ce que je crois comprendre—uniquement d'après mes lectures des journaux—le projet actuel est beaucoup plus restreint que le projet initial. Je suppose, sans toutefois en être certain, que les coûts fiscaux directs sont beaucoup plus raisonnables. Cependant, je tiens mes renseignements uniquement des journaux.

M. Layton: C'était là deux des facteurs sur lesquels était fondé l'avis donné au ministre à l'effet que le ministère ne pouvait pas recommander le projet, et j'y reviens uniquement parce que c'était à une époque différente. C'était une époque différente pour un grand nombre de raisons, mais particulièrement pour la région dont je suis, Montréal.

M. Cohen: Je crois que le ministère croyait à l'époque—j'ignore ce qu'il croit aujourd'hui, et je reviens au point que j'ai soulevé au sujet du caractère très équivoque de la note—que ce projet ne procurerait pas d'avantages appréciables, ni n'entraînerait de pertes importantes. D'une façon ou l'autre, on n'en voyait pas l'utilité, et l'inertie naturelle—je peux en parler maintenant que j'ai quitté la fonction publique—veut que, s'il n'y a pas d'avantages importants à tirer d'un projet, mieux vaut le laisser sur le carreau, car on ne sait jamais ce qui peut tomber de l'arbre lorsque l'on commence à le secouer. Je crois que c'était la perception du ministère à cette époque: il n'y a rien à tirer du projet d'une façon ou d'une autre, et tant qu'il n'y a pas de pot cassé, mieux vaut laisser les choses comme elles sont.

M. Layton: J'accepte votre réponse.

Le président: Monsieur McCrossan.

M. McCrossan: Merci, monsieur le président. Monsieur Cohen, j'ai deux questions au sujet des deux conclusions du rapport qui diffèrent des conclusions actuelles. Tout d'abord, j'aimerais vous demander le nom des personnes qui ont préparé ce rapport pour vous et qui travaillent encore à la Direction des politiques du ministère des Finances, de sorte que nous puissions les interroger, car ils sont probablement au courant de l'évolution de ce dossier. Vous savez qui ils sont, puisque vous avez été leur sous-ministre. Vous pourriez au moins nous dire qui étaient les rédacteurs de cette note de service, afin que nous puissions leur demander pourquoi ils ont changé leurs vues.

M. Cohen: Votre question a un petit côté inquisitorial, selon moi.

Le président: Je crois que c'est une question équitable.

M. Cohen: À titre d'ancien fonctionnaire, à titre de citoyen privé, je trouve que votre question soulève le sujet délicat du traitement que vous réservez aux fonctionnaires qui donnent des avis...

Le président: Vous n'avez pas à vous inquiéter de cela.

M. Cohen: Je vais répondre à votre question du mieux que je peux, monsieur McCrossan.

[Texte]

[Traduction]

• 2035

As I recollect, the official who at the time was most involved in this, as you know, was Ron Wilson. I do not think he is still with the department. I am not sure. I have a feeling he is in private practice now. I will check on that. But he was the official who was carrying this issue. I am not quite sure what sins he committed that got him stuck with this issue, but he got tagged with it and carried it for a couple of years. He is the one I remember having conversations with.

Beyond that, I am not sure I can specifically identify anyone. There are people there now who were there then, and we probably had some from the area, like Al Short.

Mr. McCrossan: When did Mr. Wilson leave the department?

Mr. Cohen: I do not know. I am trying to remember whether he was . . . I do not know. I think within the last couple of years, but I just do not know. He was a middle sort of an official. I just do not know. I think he is in practice in Toronto. Anyway, you can check. But he was a sort of resident expert on that.

I suspect for those who are there now . . . Al Short was there through the piece, so you could ask him. But you would have to ask the department as to who was around.

Mr. McCrossan: There are two basic differences in this report and what is currently held out to be the case. Everyone agrees there are next to no jobs in that. But we seem to have a disagreement as to whether there is a cost to the proposal or not, particularly concerning tax costs. The memo concludes:

While the introduction of the IBC legislation would have little short-term tax impact on current government revenues, however, the long-term impact could be significant.

I will skip two sentences, without deleting, I think, anything substantial:

The effect of the IBC proposal would be to ensure that the Canadian banks would never pay tax on their foreign operations, which are now part of their income tax base, since an IBC would provide a facility through which a bank could direct any low-tax or exempt income from abroad that would otherwise attract Canadian tax at some future time.

Is there anything that has changed, that you know of, that would alter the conclusion in that memo that this would have a significant long-term tax cost?

Mr. Cohen: I do not know of anything that has changed; but equally, I do not know to what extent that statement is accurate, in the sense that I think at that stage of the game people were still groping their way through, worrying . . . I suspect the long-term worry was that non-tax foreign profits one day would be repatriated and the point of repatriation would get taxed, whereas if you in effect exempted them then there never would be a repatriation. They would be here and exempt. So down the road there would not be an ultimate tax.

Pour autant que je me souviens, le fonctionnaire qui s'est occupé le plus de ce dossier était Ron Wilson, comme vous le savez. Je ne crois pas qu'il soit encore avec le ministère. Je ne suis pas certain. Je crois qu'il travaille dans l'entreprise privée. Je vérifierai. Mais c'était le responsable chargé de ce dossier. J'ignore quels péchés il a commis pour se retrouver avec ce dossier qu'il a traîné pendant deux ans environ. Je me souviens d'avoir eu des conversations avec lui.

A part cela, je ne suis pas sûr de pouvoir identifier quelqu'un d'autre. Il y a probablement des fonctionnaires qui étaient là à l'époque et qui y sont encore, et il y en a peut-être de la région, comme Al Short.

Mr. McCrossan: Quand M. Wilson a-t-il quitté le ministère?

Mr. Cohen: Je l'ignore. J'essaie de me rappeler s'il a . . . Je ne sais pas. Je pense que c'est au cours des deux dernières années, mais je ne sais pas vraiment. Je crois qu'il travaille pour un cabinet de Toronto. De toute façon, vous pouvez vérifier. Il était un genre d'expert au sein du ministère pour ces questions.

Quant à ceux qui y sont encore . . . Al Short était là pendant toute l'étude du dossier, vous pouvez lui demander. Mais vous devrez demander au ministère pour savoir quels fonctionnaires étaient en poste à ce moment.

Mr. McCrossan: Il y a deux différences fondamentales entre ce rapport et ce qui est actuellement présenté. Tout le monde est d'accord pour dire que ce projet ne créera presque pas d'emplois. Mais on semble être en désaccord sur la question de savoir si ce projet entraînera des coûts, particulièrement des coûts fiscaux. La note conclut:

Bien que l'adoption d'une loi sur les CBI aura peu d'effets fiscaux à court terme sur les revenus courants du gouvernement, les effets à long terme pourraient être appréciables.

Je vais sauter deux phrases sans omettre, je crois, rien d'important.

Le projet des CBI permettrait aux banques canadiennes de ne jamais payer d'impôt pour leurs activités à l'étranger, lesquelles sont actuellement prises en considération dans leur impôt sur le revenu, car un CBI représenterait un créneau par lequel une banque pourrait canaliser de l'étranger tout revenu faiblement imposé ou exempté qui, autrement, serait ultérieurement assujéti à l'impôt canadien.

Selon vous, y a-t-il eu des changements qui modifieraient la conclusion de cette note au sujet des coûts fiscaux importants à long terme?

Mr. Cohen: Je ne sais pas si la situation a changé; en outre, je ne sais dans quelle mesure cette conclusion est exacte, car je crois qu'au moment où elle a été rédigée, on en était encore à comprendre le dossier, à s'inquiéter . . . Je suppose que l'on s'inquiétait de la possibilité que, un jour, les profits étrangers non imposables soient rapatriés et soient alors imposés, alors que, si on les exemptait, ils ne seraient jamais rapatriés. Ils seraient ici et exemptés. En définitive, il n'y aurait pas d'impôt.

[Text]

It may well have turned out on further investigation that down the road was either so far or never; that was a concern that was not really well placed. I really do not know. I understand the theoretical statement in there, but whether or not as a matter of practice foreign profits of the banks are ever repatriated I just do not know.

Mr. McCrossan: The second type of cost other than direct tax expenditure is administrative costs. There was significant concern expressed in the memo in several places about the possibility of reallocation of costs, so we need to monitor this. The conclusion in the memo again is:

A significant administrative burden would be imposed on Revenue Canada in the case of Canadian banks in order to ensure that the costs associated with IBCs were not written off for tax purposes against the income of the Canadian banks from domestic operations.

Is there anything you are aware of that would suggest that this administrative burden is not there and it is not significant, as is suggested?

Mr. Cohen: Again, I am not aware of anything, other than the more you work on these things . . . I guess you can make them work, although not necessarily elegantly. You can make them work.

• 2040

There probably is an administrative burden in there. Revenue Canada would have to spend some time making sure that what would ordinarily be domestic profits and domestic costs do not get allocated to the international or vice versa. I am sure there is a cost in there, but how significant it would be—

Mr. McCrossan: We have heard estimates from Mr. Rasminsky and from the banks that the upside estimate of the total jobs created might be 20. Would it be reasonable to guess that there might be 20 jobs created in Revenue Canada to monitor the activity?

Mr. Cohen: Look, I just do not know. You would have to really ask people who have studied this more intensively, in the current state of the art. I just do not know. Again, this was a first memorandum, and what people were doing in this memorandum was really signalling the issues. It was precisely after those issues were identified that a lot of work did get done to try to put some flesh around that skeleton. This memorandum is largely a canvass, a *tour d'horizon* of what the issues were, rather than the results of some intensive practical research.

The Chairman: I am going to interfere and let Mr. Toupin go for a moment. We have a total of 10 minutes. I think Mrs. Collins wants an opportunity, and Mr. Warner may want to say something. Mr. Toupin.

M. Toupin: Un bref commentaire, monsieur le président. Je voudrais simplement mentionner que l'entrée en matière de M. Cohen m'est apparue très claire et je ne voudrais pas éprouver sa mémoire. Cependant, je dois quitter et je ne voudrais pas que mon départ soit interprété comme un manque de respect envers M. Cohen.

[Translation]

Peut-être a-t-on réalisé, après des études plus fouillées, que ce «en définitive» était trop reculé dans le temps, que cette inquiétude n'était pas fondée. Je ne sais vraiment pas. Je crois comprendre les bases théoriques de cette conclusion, mais je ne sais pas si, en pratique, les banques rapatrient leurs profits étrangers.

M. McCrossan: En plus des coûts fiscaux directs, il y a les coûts administratifs. À plusieurs endroits dans la note, on se préoccupe d'une possible réaffectation des coûts, ce qui nécessiterait un contrôle. Je cite de nouveau la note:

Un fardeau administratif substantiel serait imposé à Revenu Canada dans le cas des banques canadiennes, afin de s'assurer que les coûts associés aux CBI ne soient pas, à des fins fiscales, imputés aux revenus provenant des activités canadiennes des banques canadiennes.

Y a-t-il quelque chose qui vous fasse croire que ce fardeau administratif est inexistant et qu'il n'est pas substantiel, comme le laisse entendre la note?

M. Cohen: De nouveau, je ne suis au courant de rien, sinon que, plus vous travaillez sur ces mécanismes . . . Je suppose qu'on peut parvenir à les faire fonctionner, peut-être pas de façon élégante. On peut les faire fonctionner.

Il y a probablement un fardeau administratif. Revenu Canada devrait prendre un certain temps pour s'assurer que les coûts et profits canadiens ne soient pas imputés aux coûts et profits étrangers, et vice-versa. Je suis certain que cela coûterait quelque chose, mais quant à l'ampleur de ces coûts . . .

M. McCrossan: Nous avons des estimations de M. Rasminsky et des banques à l'effet qu'un total de 20 emplois seraient créés en amont. Est-il raisonnable de conjecturer que 20 emplois seraient créés à Revenu Canada pour assurer le contrôle des activités?

M. Cohen: Ecoutez, je ne sais pas. Vous devriez le demander aux personnes qui ont étudié cette question plus à fond, qui sont au courant de l'évolution du dossier. Je ne sais pas. Encore une fois, c'était la première note, et ce qu'on a fait dans cette note, c'est tout simplement baliser la question. C'est justement après ce balisage que l'on a étudié le dossier plus à fond afin de l'étoffer. Cette note est avant tout une ébauche, un tour d'horizon, plutôt que les résultats de recherches poussées.

Le président: J'interviens pour laisser la parole à M. Toupin. Il nous reste 10 minutes. Je crois que M^{me} Collins veut prendre la parole, et peut-être ensuite M. Warner.

Mr. Toupin: A brief comment, Mr. Chairman. I just wanted to say that Mr. Cohen's opening statement seemed very clear to me and I do not want to strain his memory. However, I must go and I would not want Mr. Cohen to interpret my quitting as a lack of respect towards him.

[Texte]

Je vous remercie, monsieur Cohen.

The Chairman: Mrs. Collins.

Mrs. Collins: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Cohen, I am not a regular member of the committee, but being a member from Vancouver I have had a particular interest in this issue.

I can certainly appreciate the quandary you are in this evening appearing before the committee. Just to sort of reiterate, as I understand this report was developed about three and a half years ago at the very early stages of thinking with respect to potential IBCs. It did not take into account, as I understand it, possible regional economic development issues, the regional aspirations in certain parts of the country. I assume from what you said it did not take into account at that time, because I do not believe at that time Vancouver had really indicated its strong interest in becoming originally an international financial centre, but more recently accepting the concept of an IBC at least as a start. Did it not include that?

Mr. Cohen: I cannot recall. I do not think so. I think it was Calgary and Montreal at that stage. I do not know when Vancouver got interested.

Mrs. Collins: So I assume from this report it would not have taken into account the argument that we believe in Vancouver—that we see the IBC as being a potential catalyst in providing us with the opportunity to fulfil our destiny as a Pacific Rim centre for trade, travel, and commerce. It is quite a different kind of orientation, I feel, in the way we approached it in Vancouver from the way I see the bureaucrats within the Department of Finance looking at it or the bankers in Toronto looking at it.

Mr. Cohen: You are describing it as something out of Charles Dickens.

Mrs. Collins: I feel like it sometimes around this place, I will tell you.

Mr. Cohen: Scrooge.

Mrs. Collins: If it was not for Mr. Layton I would be quite lonely in my advocacy.

The Chairman: Mary is a promoter.

Mrs. Collins: It dealt with a past reality, rather than a future potential.

Mr. Cohen: No, what it did was it tried to address the kinds of things the Department of Finance, whether they are bureaucrats or administrators, are often concerned about; that is, the nuts and bolts and the mechanics—the costs, the hard economic dimensions of this proposal.

Mrs. Collins: Yes.

Mr. Cohen: It clearly did not take into account, nor was it supposed to take into account, regional development. Lots of decisions get taken on regional development grounds that are not necessarily the hardest economics.

Mrs. Collins: That is right, yes.

[Traduction]

I thank you, Mr. Cohen.

Le président: Madame Collins.

Mme Collins: Merci, monsieur le président. Monsieur Cohen, je ne suis pas membre permanente du Comité, mais étant une députée de Vancouver, j'ai un intérêt particulier dans ce dossier.

Je suis bien consciente de la drôle de situation dans laquelle vous êtes ce soir à titre de témoin devant le Comité. Pour récapituler, je crois comprendre que ce rapport a été rédigé il y a environ trois ans et demi, alors qu'on en était encore à dégrossir la notion des CBI. Si j'ai bien compris, on n'a pas tenu compte des aspirations de certaines régions du pays. D'après ce que vous avez dit, je suppose que le rapport n'a pas tenu compte de ce facteur à cette époque, car je ne crois pas que Vancouver avait alors indiqué son vif intérêt dans la possibilité de devenir un centre financier international, mais c'est plus récemment que la ville a accepté le concept du CBI, du moins comme début. Le rapport incluait-il cet aspect?

M. Cohen: Je ne m'en souviens pas. Je ne crois pas. Je crois que seulement les villes de Calgary et de Montréal s'étaient montrées intéressées à cette époque. Je ne crois pas que Vancouver était intéressée.

Mme Collins: Je suppose donc que le rapport n'a pas tenu compte d'un facteur auquel nous croyons à Vancouver—à savoir, que nous voyons le CBI comme un catalyseur possible qui nous permettra de réaliser notre destinée comme centre commercial et plaque tournante pour les pays du littoral du Pacifique. Je crois que les gens de Vancouver perçoivent cette question différemment des bureaucrates du ministère des Finances ou des banquiers de Toronto.

M. Cohen: Votre description semble sortir des oeuvres de Charles Dickens.

Mme Collins: J'ai parfois cette impression ici, je vous l'assure.

M. Cohen: Scrooge.

Mme Collins: Si ce n'était de M. Layton, je me sentirais bien seule pour défendre ma cause.

Le président: Mary est un promoteur.

Mme Collins: Le rapport portait sur réalité passée, plutôt que sur un potentiel futur.

M. Cohen: Non, le rapport tentait de présenter les éléments qui intéressent souvent les fonctionnaires—peu importe si ce sont des bureaucrates ou des administrateurs—du ministère des Finances; c'est-à-dire les aspects tangibles—les coûts, les dimensions économiques concrètes de la proposition.

Mme Collins: Oui.

M. Cohen: Le rapport n'a manifestement pas tenu compte du développement régional, et il n'était pas censé le faire. Beaucoup de décisions sont prises pour des motifs de développement régional qui ne sont pas nécessairement des motifs économiques concrets.

Mme Collins: C'est vrai, oui.

[Text]

Mr. Cohen: Nor political, nor all kinds of other things. This was a Department of Finance technician's canvass of the issue, principally from a tax point of view and from a kind of a direct job employment point of view. I mean, your description, if I took out some of the more colourful adjectives, is quite accurate, sure.

Mrs. Collins: Even in terms of the jobs, I know we have heard evidence . . . It is very unclear at this point what the job potential is, but as I speak to people in Vancouver, again they do not know for sure. There is the potential, with 33 banks in Vancouver; if each one of them established a small IBC, you are looking at something over 30 jobs there, a couple of people at least. Some of them may grow considerably with involvement in the Pacific Rim. I do not think we are clear in terms of the job figures. They are really hypothetical at this point and certainly were in 1983.

• 2045

There was just one other point from the part comparing it with the American experience. I am getting on a little difficult ground here. I am just wondering from your understanding of the difference in the taxation system in the U.S. and Canada for banks if what is said here about the U.S. not providing exemption from federal tax . . . We have heard this and there seems to be assumption therefore what we are doing is really providing a disparate . . . From my understanding, because of the differential in the taxation systems what we are offering in exemption of federal tax—and I assume along with it the provinces will as well—is not really that disparate with the United States.

Mr. Cohen: I do not know any more. I am not sure I did, but I certainly do not know now.

Mrs. Collins: You do not know the facts on it.

Mr. Cohen: I could not make a judgment on it without doing a lot of work or hiring my professionals to do it for me.

Mrs. Collins: I am sure the regular members of the committee who have the opportunity of visiting New York will investigate it. I will be looking forward to their report upon their return.

The Chairman: We have a minute or so. Mr. Warner.

Mr. Warner: Mr. Cohen, our committee is still trying to get a handle on what the possible costs of this new proposal will be. You are not in a position to enlighten us on it tonight, but we are going to have an opportunity to talk to Department of Finance officials later on. What questions do you suggest we pose to them in trying to assess the cost of this proposal?

Mr. Cohen: I do not know how to begin to answer.

Mr. Warner: We heard that before.

Mr. McCrossan: Maybe you should preface it by saying if you were in our seats which questions would you want to ask.

[Translation]

M. Cohen: Ni des motifs politiques, ou une foule d'autres motifs. Cette note était une ébauche réalisée par un expert technique du ministère des Finances principalement du point de vue fiscal et du point de vue des emplois directs. Votre description est assez exacte, si j'en omets les adjectifs les plus colorés.

Mme Collins: Même en termes d'emplois, je sais que nous avons des preuves fondées . . . À l'heure actuelle, les possibilités d'emplois ne sont pas très claires, et lorsque j'en parle à des gens de Vancouver, ils ne savent pas avec certitude. Il y a sûrement des possibilités à Vancouver, avec 33 banques; si chacune d'entre elles établit un petit CBI, on obtient plus de 30 emplois, ce qui n'est pas négligeable. Certains de ces centres pourraient prendre une expansion considérable en traitant avec les pays du littoral du Pacifique. Je ne crois pas que nous soyons certains pour ce qui est du nombre d'emplois. Ces chiffres sont hypothétiques et ils l'étaient assurément en 1983.

Je désire parler d'un autre point, soit la comparaison avec l'expérience américaine. Je suis ici en terrain difficile. Selon ce que vous savez des différences entre les régimes fiscaux canadien et américain pour les banques, je me demande si ce que l'on dit ici sur le fait que les États-Unis n'exemptent pas de l'impôt fédéral . . . Nous avons déjà entendu cet argument et il semble que l'on suppose que, en fait, nous allons accorder un . . . D'après ce que je crois comprendre, ce que nous offrons comme exemption d'impôt fédéral—et je suppose que les provinces le feront aussi—n'est pas si éloigné de ce que les Américains offrent, compte tenu des différences entre nos deux régimes fiscaux.

M. Cohen: De nouveau, je ne sais plus. J'ignore si je le savais, mais je suis certain que je ne le sais pas maintenant.

Mme Collins: Vous ne connaissez pas les données à ce sujet?

M. Cohen: Je ne pourrai pas me forger une opinion là-dessus sans faire beaucoup de travail moi-même, ou sans engager des professionnels qui le feraient pour moi.

Mme Collins: Je suis certaine que les membres permanents du Comité qui ont l'occasion de se rendre à New York étudieront cette question. J'attendrai avec intérêt leur rapport.

Le président: Il nous reste environ une minute. Monsieur Warner.

M. Warner: Monsieur Cohen, notre Comité tente toujours de cerner les coûts possibles de cette nouvelle proposition. Vous n'êtes pas en position de nous éclairer ce soir, mais nous aurons l'occasion de parler aux fonctionnaires du ministère des Finances plus tard. Selon vous, quelles questions devrions-nous leur poser afin d'évaluer le coût de ce projet?

M. Cohen: Je ne sais pas par où débiter ma réponse.

M. Warner: Nous avons déjà entendu cela auparavant.

M. McCrossan: Vous pourriez peut-être la préfacier en disant que, si vous étiez à notre place, quelles questions voudriez-vous poser?

[Texte]

Mr. Cohen: Let me try to give you a serious answer, but in order to do it I have to understand what you mean by the costs.

Mr. Warner: We are looking at the tax cost and the possible erosion of the federal tax base, forgetting the administrative costs. In the main area of tax expenditure, what are we looking at? How would you attempt to find out the cost?

Mr. Cohen: I think the problem for you is that you know what questions to ask, you just do not know when you are hearing the answers. This is your problem.

An hon. member: That is a good line.

Mr. Cohen: This is a very technical issue. At this level, when you get away from the regional and political dimensions and the big trade-offs and you want to get an answer to the question, you really have to get in and slug and do some work. I am not sure anybody around this table is really equipped to do it. It did not take me long to be unable to do it either. You get away from it and . . . I had it at one stage and it is gone.

I guess what you should do if you really want to get an answer is to put like against like. I do not mean to be snarky, but go get some experts—

The Chairman: Do you have a suggestion as to who we might get as an expert?

Mr. Cohen: I would have to give it some thought, but I would come back to you if you want. Get some experts who will sit down with the department, not necessarily in this committee room particularly, but in the department. In my day the department would be happy to do it. I am sure they still are today. They are much more . . . not forthcoming, but comfortable getting into the detail when they are dealing with somebody who understands it.

Spend some time and get the department to spell out what they are concerned about. As I say, you know the questions. Your problem is you cannot assess the answers. It takes an expert on the other side to ask the fourth and sixth and fifteenth question after the first one. You ask the first question and then you are stuck. The fifteenth question gets you the answer you want, and you have to be an expert to do it.

If somebody sat here and started to explain it to you . . . I read Mr. Rasminsky's testimony and I watched him slide. Every time it got into the real technicalities of the withholding tax questions or the business income versus the investment income questions, you tend to slide away from those because you know the people listening to you are not going to follow it all. It is very hard to do in a forum like this. Get somebody who is in the field. If you would like I will try to give some thought to who might do that for you.

Mr. McCrossan: Would the Mr. Wilson who wrote the original memo be someone of the calibre we are talking about?

[Traduction]

M. Cohen: Je vais tenter de répondre sérieusement, mais je dois d'abord comprendre ce que vous entendez par coût.

M. Warner: Nous parlons des coûts fiscaux et de la possible érosion de l'assiette fiscale fédérale, hormis les coûts administratifs. Dans le domaine principal des dépenses fiscales, que devons-nous regarder? Comment tenteriez-vous de déterminer les coûts?

M. Cohen: Votre problème, je crois, est que vous connaissez les questions, mais vous ne savez pas interpréter les réponses que l'on vous donne. C'est là votre problème.

Une voix: Bien répondu.

M. Cohen: C'est une question très technique. À ce niveau-ci, si vous omettez les dimensions régionales et politiques, ainsi que les compromis importants, et si vous voulez avoir une réponse, vous devez relever vos manches et faire un peu de travail. Je ne suis pas certain qu'il y ait quelqu'un autour de cette table qui soit équipé pour ce genre de travail. Cela ne m'a pas pris longtemps pour devenir rouillé. Vous vous éloignez et . . . J'étais capable autrefois, mais plus maintenant.

Je crois que, si vous voulez réellement obtenir une réponse, vous devez confier la tâche à quelqu'un qui s'y connaît. Je ne veux pas être désagréable, mais consultez un expert . . .

Le président: Qui nous suggérez-vous comme expert?

M. Cohen: Je devrai réfléchir, mais je pourrais communiquer avec vous si vous le désirez. Assurez-vous les services d'experts qui s'assoieront avec les gens du ministère, non nécessairement dans cette salle où siège le Comité, mais au ministère. Le ministère sera heureux d'une telle initiative. C'était le cas lorsque j'y étais. Je suis certain que c'est encore le cas aujourd'hui. Ils sont beaucoup plus . . . non accueillants, mais à l'aise lorsqu'ils peuvent discuter avec quelqu'un qui s'y connaît vraiment.

Prenez un peu de temps et demandez au ministère de vous faire part de leurs préoccupations. Comme je l'ai dit, vous connaissez les questions. Votre problème est que vous ne pouvez pas évaluer les réponses. Seul un expert est capable de poser une quatrième, voire une quinzième ou une seizième question après la première. Vous posez la première question et après, vous restez bloqué. C'est souvent la quinzième question qui donnera la réponse que vous voulez, et, pour ce faire, vous avez besoin d'un expert.

Si quelqu'un s'asseyait à cette table et commençait à vous expliquer . . . J'ai lu le témoignage de M. Rasminsky et j'ai vu comment il a procédé. Chaque fois que l'on en vient aux aspects vraiment techniques de la question des retenues fiscales, on a tendance à ne pas trop aborder le vif du sujet, parce que l'on sait que nos interlocuteurs ne nous suivront pas du tout. C'est très difficile à faire dans un forum comme celui-ci. Allez chercher un expert. Si vous le désirez, je peux tenter de voir qui pourrait vous aider.

M. McCrossan: Est-ce que le M. Wilson qui a rédigé la note serait du calibre dont nous parlons?

[Text]

Mr. Cohen: He would be of the calibre, but it would be exquisitely unfair, Mr. McCrossan. Some ironies are beyond the pale.

• 2050

Mr. Layton: Actually, I think Mr. Lortie would be a good candidate too.

Mr. Cohen: I would get a tax person and perhaps someone who works, either as a tax person or otherwise, in the financial sector, in the banking sector. This is very esoteric stuff. Try to get likes to talk to likes. This is what Daniel Moynihan used to call the iron law of emulation in Washington bureaucracy.

The Chairman: We have very much enjoyed having you. I am going to adjourn the meeting tonight. Thank you very much, Mr. Cohen, for coming. We all have to go upstairs and do our thing.

Mr. Cohen: It is nice to know that some things never change.

The Chairman: There is not much intelligence behind it, but it is standing and bowing in the correct direction.

Mr. Cohen: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: The meeting is adjourned until tomorrow afternoon.

[Translation]

M. Cohen: Il serait de ce calibre, mais ce serait extrêmement déloyal, monsieur McCrossan. Ce pourrait même être très ironique.

M. Layton: En fait, je crois que M. Lortie serait également un bon candidat.

M. Cohen: Je tâcherai d'avoir un fiscaliste et peut-être quelqu'un qui travaille comme fiscaliste ou autrement dans le secteur financier, dans le secteur bancaire. C'est un domaine très ésotérique. Il faut essayer de confronter des experts avec d'autres experts de même calibre. C'est ce que Daniel Moynihan appelait la loi de fer de l'émulation dans la bureaucratie de Washington.

Le président: Nous avons été heureux de votre présence. Je vais lever la séance pour ce soir. Merci beaucoup d'être venu, monsieur Cohen. Nous devons tous monter faire notre travail.

M. Cohen: C'est agréable de savoir que certaines choses ne changent jamais.

Le président: Il n'y a pas grand-chose à y comprendre, mais les choses suivent leur cours.

M. Cohen: Merci, monsieur le président.

Le président: La séance est levée jusqu'à demain après-midi.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESS

From Olympia and York Enterprises Ltd.:
Marshall Cohen, President.

TÉMOIN

De Olympia and York Enterprises Ltd.:
Marshall Cohen, président.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 31

Wednesday, February 4, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 31

Le mercredi 4 février 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

**Finance and
Economic Affairs**

**Finances et des
affaires économiques**

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to international banking centres

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait aux centres bancaires internationaux

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

MEMBERS

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 4, 1987
(35)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 3:58 o'clock p.m. this day, in Room 269 West Block, the Acting Chairman, Bill Attewell, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Aileen Nicholson and Norman Warner.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer.

Witnesses: From the Tax Policy and Legislation Branch of the Department of Finance: David Dodge, Assistant Deputy Minister; Brian Ernewein, Officer, Legislation Division; Dan MacIntosh, Officer, Legislation Division.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to international banking centres. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Thursday, October 30, 1986, Issue No. 5*).

David Dodge made an opening statement and with the other witnesses answered questions.

At 4:10 o'clock p.m., Don Blenkarn took the Chair.

At 6:02 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 4 FÉVRIER 1987
(35)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 15 h 58, dans la pièce 269 de l'Édifice de l'ouest, sous la présidence de Bill Attewell, (*vice-président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Aileen Nicholson et Norman Warner.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche.

Témoins: De la Direction de la politique et de la législation de l'impôt du ministère des Finances: David Dodge, sous-ministre adjoint; Brian Ernewein, agent, Direction de la législation; Dan MacIntosh, agent, Direction de la législation.

En vertu de l'autorité que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son ordre de renvoi relatif aux centres bancaires internationaux. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du jeudi 30 octobre 1986, fascicule n° 5*).

David Dodge fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et les autres témoins répondent aux questions.

À 16 h 10, Don Blenkarn occupe le fauteuil.

À 18 h 02, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Wednesday, February 4, 1987

• 1556

The Acting Chairman (Mr. Attewell): Order, please.

Colleagues, we will get under way now, if you are in agreement. We should have a few more people coming, but under Standing Order 96(2) we will continue our analysis of the international banking centres.

I was not at the previous meeting, Mr. Dodge, but I gather you were asked to bring forth some explanation and so on of the cost-benefit analysis of the Minister's proposal. So I wonder if you would introduce your colleagues and then share with us this research you have done on the cost-benefit analysis.

Mr. David Dodge (Assistant Deputy Minister, Tax Policy and Legislation Branch, Department of Finance): Thanks, Mr. Chairman. I have with me today Allan Popoff, who was with us last time, from the Financial Institutions and Markets Division; Dan MacIntosh, with our Legislative Division in Tax Policy and Legislation Branch; and Brian Ernewein, who was with me last week also, from the Legislative Division. Brian and Dan are the people who actually have put the pen to paper to put the legislation together, and I thought the committee might want to go through some of the detailed stuff this week. That is why I asked them to join me.

Last week, Mr. Chairman, the committee asked several questions in relation to the costs and benefits of this and they asked if they could have any of the paper we had produced. On the Minister's instructions, I went back through the files on this, and because of the nature of policy development, as I am sure you will all understand around this table, much of the material—virtually everything we had written—did have some advice content to it. So as you will appreciate, it cannot be released.

However, because I had undertaken to you last week to bring forward at least the nature of the analysis we had done, what I did was go through those memos and essentially pull out the analytical part and the facts part of them. That we completed just last night.

I apologize to the committee. I do have copies, but as of this moment, I do not have the French translation. That will be available, maybe even before the session ends, but it will be available tomorrow.

If the committee would like, I could certainly pass this information around. It is fairly brief, and if any of the members want to proceed in that line of questioning, it might be useful to have the paper in front of them.

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mercredi 4 février 1987

Le président suppléant (M. Attewell): La séance est ouverte.

Chers collègues, nous allons commencer, si cela vous convient. Nous attendons quelques autres députés mais nous poursuivons nos travaux concernant l'établissement de centres bancaires internationaux en vertu du paragraphe 96(2) du Règlement.

J'étais absent la première fois que vous avez comparu, monsieur Dodge, mais je crois comprendre qu'on vous a demandé d'apporter aujourd'hui des explications et des études sur les analyses coût-avantage de la proposition du ministre. Je vous inviterai d'abord à nous présenter vos collègues et ensuite à nous faire part de cette recherche que vous avez effectuée sur le rapport coût-avantage.

M. David Dodge (sous-ministre adjoint, Direction de la politique et de la législation de l'impôt, ministère des Finances): Merci, monsieur le président. M'accompagnent aujourd'hui, M. Allan Popoff, qui était avec nous lors de la dernière séance et qui est de la Direction des institutions financières et des marchés; M. Dan MacIntosh, de la Direction législative de la Direction générale de la politique et de la législation de l'impôt et M. Brian Ernewein qui m'accompagnait aussi la semaine dernière, de la Direction législative. Brian et Dan sont les deux rédacteurs du projet de loi et j'ai pensé que le Comité pourrait souhaiter discuter cette semaine des dispositions détaillées. Voilà pourquoi je leur ai demandé de m'accompagner.

Monsieur le président, la semaine dernière le Comité a posé plusieurs questions sur les coûts et les avantages de cette proposition et m'a demandé de lui fournir les études de fond préparées par le ministère. Conformément aux instructions du ministre, j'ai passé en revue les dossiers pertinents et vous comprendrez sans doute tous que, compte tenu de la nature du processus de l'élaboration de la politique, le gros de ces documents—presque toutes les études que nous avons rédigées—contenaient certains conseils au ministre. Par conséquent, vous comprendrez que ces documents ne peuvent être rendus publics.

Toutefois, comme je vous avais promis la semaine dernière de vous expliquer à tout le moins la nature des analyses que nous avons effectuées, j'ai examiné les notes de service et j'ai retiré des dossiers les données analytiques susceptibles de vous intéresser. Nous avons terminé ce travail hier soir.

Je dois m'excuser auprès du Comité. J'ai des exemplaires du texte en anglais seulement. La version française sera peut-être disponible avant la fin de la réunion mais au plus tard demain.

Si cela convient au Comité, je me ferai un plaisir de faire distribuer ce texte. Il est relativement court et les membres du Comité pourraient juger utile de l'avoir en mains pendant la période des questions.

[Texte]

• 1600

The Acting Chairman (Mr. Attewell): Is that suitable at this time, Mr. Cassidy?

Mr. Cassidy: It would be better to go ahead with it now, on the understanding the material is going to become available in French.

The Acting Chairman (Mr. Attewell): Mr. Dodge, please continue.

Mr. Dodge: Now that you have the material in front of you, I might just make a couple of quick comments.

The first couple of pages simply describe the initiative. As we culled it from memos that were written in the course of development, I think it accurately reflects the final proposed legislation.

On the cost side, you will note there that what we did was essentially look at the amount currently booked in Canadian banks and ask ourselves the question of whether there would be a potential cost to the treasury because these loans, which if they are profitable would theoretically contribute to Part I tax, might be moved. As you are aware, the nature of the proposed legislation we have explicitly forbids that, so in practice the foreign loans that are currently booked in Canadian branches would not constitute a revenue cost to the federal government, because explicitly, they cannot be moved.

However, going beyond that and looking to the future, there is always the question of whether the growth in activity, if you will, that might have occurred within Canada and been subject to Part I tax could in fact be put in in the new centres. What you will see from this is that we cannot say it will or will not. That will largely depend on market conditions. The nature of loans that are normally booked or run from tax-exempt parts of the world . . . are very low-margin, high-quality loans. The normal business loans that would be made are normally run out of branches, for good business reasons, and we would expect they would continue to do so.

So we concluded—and this is in the last paragraph on page 4—first of all that the Part I tax collected on banks' foreign loans at the moment is minimal; that those will not be shifted, therefore the cost of those is zero or negligible; and that there is some potential that growth in loans would occur in the centres at the expense of other parts of the country, enhanced at the expense of Part I tax, but given the very slim margin on these loans, the impact on Part I tax would indeed be negligible. So from the cost side, as I summed up last week, our conclusion is that the revenue cost to the federal treasury of this provision is zero, or as close to zero as one can get it.

On the benefit side, here estimation is very much more difficult than it is on the cost side; and it really does depend a lot on how activity evolves. We are in a world where the nature

[Traduction]

Le président suppléant (M. Attewell): Est-ce que cela vous convient, monsieur Cassidy?

M. Cassidy: Il serait préférable de faire distribuer la version anglaise maintenant, à condition que la version française soit disponible ultérieurement.

Le président suppléant (M. Attewell): Monsieur Dodge, veuillez continuer.

M. Dodge: Comme vous avez maintenant le document en main, j'aimerais faire quelques brefs commentaires.

Les premières pages décrivent tout simplement les propositions. Les renseignements sont tirés des diverses notes de service rédigées à l'étape de l'élaboration de la proposition et je crois qu'ils reflètent assez bien le projet de loi.

Pour ce qui est des coûts, vous remarquerez que nous avons essentiellement examiné le montant des transactions actuellement comptabilisées dans les banques canadiennes et que nous nous sommes posés la question de savoir si le déplacement de ces prêts pourrait entraîner un manque à gagner pour le trésor fédéral en ce sens que, si ces prêts sont rentables, ils pourraient en théorie être assujettis à l'impôt de la partie I. Comme vous le savez, le projet de loi interdit explicitement de tels déplacements de sorte qu'en pratique les prêts étrangers actuellement comptabilisés dans les succursales canadiennes n'entraîneraient pas un manque à gagner pour le gouvernement fédéral.

Toutefois, nous avons aussi examiné ce qui pourrait se produire à l'avenir si les nouvelles transactions qui pourraient éventuellement être comptabilisées au Canada et être assujetties à l'impôt de l'article I étaient à ce moment-là comptabilisées dans les nouveaux centres. Si vous vous reportez au texte, vous constaterez que nous ne pouvons nous prononcer là-dessus. Cela dépendra largement des conditions du marché. Normalement, les prêts comptabilisés dans les paradis fiscaux sont des prêts de très grande qualité dont les marges bénéficiaires sont très faibles. Les prêts commerciaux seraient normalement accordés par les succursales, pour d'excellentes raisons commerciales, et nous ne prévoyons aucun changement à cet égard.

Nous concluons par conséquent—et cela se trouve au dernier paragraphe à la page 4—qu'à l'heure actuelle très peu d'impôts en vertu de la partie I sont perçus sur les prêts des banques étrangères; que ces prêts ne seront pas déplacés vers les centres bancaires et que ces transactions représentent par conséquent des coûts négligeables; et qu'il est possible que de nouveaux prêts soient comptabilisés dans les centres bancaires au détriment d'autres régions du pays et échapperaient à l'impôt de la partie I mais que, compte tenu de la très faible marge bénéficiaire sur ces prêts, le manque à percevoir en vertu de la partie I serait négligeable. Ainsi, sur le plan des coûts, comme je l'ai expliqué la semaine dernière, nous concluons que le manque à gagner pour le trésor fédéral résultant de cette proposition sera nul ou presque nul.

D'autre part, il est beaucoup plus difficile d'évaluer les avantages car ils dépendent largement de l'évolution du marché. La nature de l'activité bancaire internationale évolue

[Text]

of banking world-wide is changing very rapidly. So to go back and look at the evolution over the last 20 years and to try to plot growth lines and so on is probably very misleading. As someone who has conducted a number of cost-benefit studies in a number of areas, under these conditions one cannot say *ceteris paribus*, if you will, that other conditions will be the same, so it is very, very difficult to get much idea of how the growth of loans from tax exempt parts of the world will grow. Nevertheless, we do expect that there will be some growth, and we would hope—and again, it can only be expressed as a hope—that some of this growth which will occur over time would be attracted to the Canadian international banking centres.

• 1605

In respect of the amounts of loans that are already extant on the books of branches or subs of Canadian banks located in tax havens, we would hope—and there is every reason to believe—that a significant proportion of that would be repatriated to Canada. The amount that would come back, and clearly the timing of that, will also depend on the evolution over time of the world banking system. But we would think that some of this would come back.

However, as I believe you have heard from other witnesses before the committee, the margins on the sorts of loans that are placed in international banking centres are very thin. These loans tend to be the very high quality, very low margin, very non-labour intensive type of activity, if you will, but we would expect that those would come back, and hence there would be some modest employment effect directly as a result of this measure.

The indirect factors are very much harder to get a handle on. We would hope there would be some indirect activity. This however, I can assure you, is not quantifiable. And thus we conclude that there would be very modest employment effects domestically and essentially zero revenue costs to the federal treasury. When you divide any number by zero it gives you a very big cost-benefit ratio, of course, but that is clearly not an appropriate single figure to bear in mind, given the inability to be very precise about how things will evolve over the next 10 years or so.

That is basically what these notes say, and that is basically the best analysis, or summary of the best analysis, that can be given. It would be absolutely misleading to pretend that one can provide a very specific number, such as 2:1, as being the cost-benefit ratio on an undertaking of this nature.

The Acting Chairman (Mr. Attewell): You use the word "modest". Can you amplify that a little bit in terms of jobs?

Mr. Dodge: What we did was look at the employment associated with loans that are booked in other international banking centres or other centres where the activity is primarily tax motivated, and the employment per \$100 million of loans

[Translation]

très rapidement. Il serait sans doute très difficile de se faire une idée juste de l'avenir en extrapolant la croissance en fonction des tendances qui sont apparues au cours des 20 dernières années. J'ai effectué un certain nombre d'analyses coût-avantage dans divers secteurs et j'estime qu'il serait très, très difficile, même en supposant que toutes autres choses soient égales par ailleurs, de se faire une idée juste du nombre de prêts consentis dans des paradis fiscaux, ailleurs au monde, qui seraient rapatriés au Canada. Néanmoins, nous prévoyons un certain accroissement du nombre des transactions et nous espérons—et nous ne pouvons qu'espérer—qu'une partie de ces transactions futures seront attirées dans les centres bancaires internationaux du Canada.

Pour ce qui est du montant de prêts déjà comptabilisés dans les succursales ou les filiales de banques canadiennes implantées dans des paradis fiscaux, nous espérons—et il y a toute raison de croire—qu'une part appréciable de ces prêts seront rapatriés au Canada. Le montant des prêts qui seraient rapatriés et le moment où cela se fera dépendront de l'évolution du système bancaire mondial. Mais nous pensons qu'une partie de ces prêts reviendront au Canada.

Toutefois, comme d'autres témoins vous l'ont dit, je crois, les marges bénéficiaires sur ces prêts comptabilisés dans des centres bancaires internationaux sont très minces. Il s'agit généralement de prêts de très haute qualité comportant des marges bénéficiaires très faibles et exigeant très peu d'intervention humaine, si vous le voulez, mais nous prévoyons que ces prêts pourraient être rapatriés au Canada et que, par conséquent, la mise en oeuvre de cette proposition entraînerait la création directe d'un nombre modeste de nouveaux emplois.

Il est beaucoup plus difficile de mesurer l'impact des facteurs indirects. Nous espérons que la mise en oeuvre de la proposition se soldera par la création d'une certaine activité indirecte. Je peux toutefois vous garantir que cette activité n'est pas quantifiable. Par conséquent, nous concluons que la mise en oeuvre de la proposition aurait de très modestes effets sur l'emploi au Canada et n'entraînerait essentiellement aucun manque-à-gagner pour le Trésor fédéral. N'importe quel chiffre divisé par zéro donne un rapport coût-avantage très considérable, c'est évident, mais c'est là un chiffre qui n'a guère de valeur probante compte tenu de notre incapacité à dire avec précision dans quel sens la situation évoluera au cours des 10 années à venir.

Voilà essentiellement ce que disent ces notes qui constituent un résumé des résultats des meilleures analyses disponibles. Ce serait vous induire en erreur que de prétendre que le rapport coût-avantage d'une proposition de ce genre correspond à un chiffre très précis tel que 2:1.

Le président suppléant (M. Attewell): Vous utilisez le mot «modeste». Pouvez-vous nous donner une idée plus précise de ce que cela signifie en termes d'emploi?

M. Dodge: Nous avons vérifié le nombre d'emplois associés aux prêts comptabilisés dans d'autres centres bancaires internationaux ou dans d'autres centres où l'activité est essentiellement fonction de considérations fiscales et nous

[Texte]

that is booked is really very, very small. It would range anywhere from perhaps something in the order of maybe a twentieth or a tenth of a person per \$100 million of loans to maybe one person per \$100 million of loans. Of course, that is very, very much less than what one would find if one took the Canadian banks' domestic loans and divided that by our domestic employment. That is due to the very thin margins on these high quality loans that are primarily booked in and run out of international banking centres or the tax havens.

• 1610

The Acting Chairman (Mr. Attewell): Indeed, with the margins so thin, really they can only book blue-chip loans in those categories. But let us start with Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. The 1983 examination by the Department of Finance concluded on page 6 with the paragraph, from which I may read:

Representatives of the larger Canadian banks have indicated that they do not see any advantage in establishing an IBC and there is no evidence that the U.S. or other international banks would be interested.

Before this committee, the president of the Canadian Bankers' Association the other night said very firmly that the chartered banks have never requested this legislation. The *Budget Papers*, February 26, 1986, include this statement:

Representatives from the Canadian financial community have raised with me—

This is the Minister of Finance.

—the prospect of attracting more international banking business to Canada by designating certain Canadian cities as international banking centres.

We know that boards of trade have certainly been interested in having an IBC for many cities, Montreal, Vancouver, Calgary and so on, but we have a very definite statement from the Canadian Bankers' Association that they never requested this, and in 1983 they were opposed to it. Yet the *Budget Papers* say that representatives from the Canadian financial community have requested it.

Now, how are we to interpret this? Is this a matter of drafting in the Department of Finance? Did whoever was drafting this speech decide to consider that the boards of trade were representatives of the financial community? Or were there other financial institutions, other than chartered banks, who did request it?

Mr. Dodge: I am afraid I am not able to answer the hon. member's question, largely because I took over this particular set of duties I have in July, and that statement was written in February. I can say, however, that since July—and that is the only period I have real familiarity with—clearly as we have met with people from the private sector, including financial institutions, that very clearly in the cities of Montreal and

[Traduction]

avons constaté que très peu d'emplois sont créés par 100 millions de dollars de prêts. La fourchette de un vingtième ou un dixième de poste par 100 millions de dollars de prêts à un poste par 100 millions de prêts. Bien sûr, cette proportion est de loin inférieure à celle que nous obtiendrions si nous prenions le total des prêts des banques canadiennes et que nous le divisions par le total d'emplois créés au Canada. Cet état de fait est attribuable aux très faibles marges bénéficiaires sur ces prêts de haute qualité qui sont surtout comptabilisés dans les centres bancaires internes ou les paradis fiscaux.

Le président suppléant (M. Attewell): De fait, les marges bénéficiaires étant si minces, ils ne peuvent que consentir des prêts à très faible risque. Passons maintenant à M^{me} Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président. J'aimerais vous lire les conclusions de la page 6 de l'étude effectuée en 1983 par le ministère des Finances:

Les représentants des principales banques canadiennes ont indiqué qu'ils ne voient aucun avantage à l'établissement d'un centre bancaire international et rien ne permet de croire que les banques des États-Unis ou d'autres pays seraient intéressées.

Lorsqu'il a comparu devant le Comité l'autre soir, le président de l'Association des banquiers canadiens a dit catégoriquement que les banques à charte n'ont jamais réclamé cette mesure législative. On peut lire dans les *Documents budgétaires* du 26 février 1986 ce qui suit:

Des représentants des milieux financiers canadiens ont évoqué...

C'est le ministre des Finances qui parle.

... la possibilité d'attirer un volume accru d'activité bancaire internationale au Canada en désignant certaines de nos villes comme centres bancaires internationaux.

Nous savons que les chambres de commerce ont demandé l'instauration de CBI dans de nombreuses villes dont Montréal, Vancouver, Calgary etc., mais l'Association des banquiers canadiens nous a dit catégoriquement que les banques n'ont jamais réclamé cela et, en 1983, elles y étaient opposées. Or, le Discours du budget dit que des représentants des milieux financiers canadiens l'ont demandé.

Comment devons-nous interpréter ces affirmations qui semblent contradictoires? Est-ce que cela tient uniquement au libellé des documents émanant du ministère des Finances? Celui qui a rédigé ce discours a-t-il tout simplement décidé que les chambres de commerce étaient des représentants des milieux financiers? Sinon, y a-t-il d'autres institutions financières, à part les banques à charte, qui l'ont réclamé?

M. Dodge: Je crains de ne pas pouvoir répondre à la question de l'honorable député essentiellement parce que je suis entré en fonction au mois de juillet et que ce discours a été rédigé en février. Je peux toutefois vous dire que, depuis le mois de juillet, c'est la période pendant laquelle j'ai pu me familiariser avec les dossiers—nous avons rencontré des représentants du secteur privé, y compris des institutions

[Text]

Vancouver there were representatives of financial institutions with whom we talked who did express very real interest.

The Chairman: Can you give us the names, Mr. Dodge, of the exact companies and institutions that the department met with from July forward that approved this bill and this activity?

Mr. Dodge: Clearly no one that we met with approved the bill, Mr. Chairman. The bill, as you can appreciate, was drafted not very long before it was tabled. So, if you are asking who approved it, the answer is no one approved it.

The Chairman: Who approved the basic framework then of what you are proposing in the financial community? Which institutions linked their names to it?

Mr. Dodge: Again, when you say "approved the framework", I think you would have to ask the individual institutions what they would call approving the framework. If you are asking . . .

The Chairman: Well, then, let us get it simple. Which individuals at what institutions approved the framework of what is proposed?

• 1615

Mr. Dodge: We are not trying to be—

The Chairman: You are trying to be evasive, are you?

Mr. Dodge: —our usual evasive selves here, Mr. Chairman, and I do not have the list with me right now as to who was at the meeting.

The Chairman: Will you be able to supply the names? We do not need them right now; we would be delighted to have them tomorrow. That would be fine.

Mr. Dodge: In fairness to the people in the private sector who do give of their time to consult with us, I will certainly undertake to go through the lists of the people who were at the meetings and get to them and ask whether they would—

The Chairman: Surely if there are people from financial institutions involved in this legislation, they presumably were meeting with you in their capacity as working for the involved financial institutions. You have indicated that these people approved this, so we would like to know the names of the people who approved it from what financial institutions.

Mr. Dodge: Careful, Mr. Chairman. I think "approved" was the word you used. I said we met with—

The Chairman: We know you met, and every bit of information we have says that everybody you met with said it was a crazy idea. Now, we want the list of the people you met with who thought it was a good idea, who come from specific financial institutions affected.

Mr. Dodge: I would be happy to give you the names of people with whom we met, and then I think they should speak for themselves as to what they did or did not say.

[Translation]

financières de Montréal et de Vancouver qui ont exprimé un intérêt très réel pour la proposition.

Le président: Monsieur Dodge, pouvez-vous nous donner les noms des sociétés et des institutions que le ministère a rencontrées depuis le mois de juillet et qui ont approuvé cette proposition d'établissement de CBI?

M. Dodge: De toute évidence, ceux que nous avons rencontrés, monsieur le président, n'ont pas pu approuver la motion de voies et moyens. Vous n'êtes pas sans savoir qu'elle a été rédigée peu avant son dépôt. Par conséquent, si vous me demandez qui l'a approuvée, je devrai vous répondre: personne.

Le président: Qui a approuvé les éléments de base de cette proposition qui touchera les milieux financiers? Pouvez-vous nommer les institutions qui ont donné leur approbation de principe?

M. Dodge: J'estime que vous devriez demander aux institutions elles-mêmes ce qu'elles entendraient par «approuver les éléments de base». Si vous me demandez . . .

Le président: Je vais m'exprimer en termes très clairs. Quelles personnes, membres de quelles institutions, ont approuvé les éléments de base de la proposition?

M. Dodge: Nous n'essayons pas de . . .

Le président: Vous essayez d'éluder la question, n'est-ce pas?

M. Dodge: . . . selon notre habitude, d'éluder la question. Je n'ai pas ici entre les mains la liste de ceux qui ont participé à la réunion.

Le président: Pourrez-vous nous la faire parvenir? Nous n'en avons pas besoin immédiatement et nous nous contenterions de la recevoir demain.

M. Dodge: Pour être juste à l'égard des gens du secteur privé qui consentent à être consultés par nous, je vais prendre contact avec ceux dont le nom figure sur la liste des participants aux réunions et je vais leur demander s'ils . . .

Le président: Puisque ce projet de loi intéresse les administrateurs d'institutions financières, on peut supposer qu'ils vous ont rencontrés à titre d'administrateurs. Vous avez dit qu'ils avaient approuvé le projet de loi et c'est pourquoi nous voudrions connaître leur nom.

M. Dodge: Attention, monsieur le président. Je pense que vous avez dit «approuvé». J'ai dit que nous avions rencontré . . .

Le président: Nous savons qu'il y a eu une réunion mais, renseignements pris, tous ceux que vous avez rencontrés ont trouvé l'idée ridicule. Nous voudrions la liste des gens que vous avez rencontrés qui appartiennent aux institutions financières concernées et qui ont trouvé que c'était une bonne idée.

M. Dodge: Il me fera plaisir de vous donner le nom de ceux que nous avons rencontrés mais ensuite ils seront leur propre porte-parole.

[Texte]

The Chairman: Fair ball.

Mr. Dodge: I think it would be inappropriate for me to put words in their mouths.

The Chairman: All right.

Now, Miss Nicholson also asked you about people who approved the policy in the budget statement in terms of the reference in the . . . I appreciate that you were not there, but it should not be difficult for you to obtain the names of the institutions and the list from your office. After all, you hold the office. Surely records are kept, and memos are made and so on, and the speech was made, and it included that reference. You must have the names of the people you were talking about in making that reference.

Mr. Dodge: I will certainly undertake to see what we have on hand. I just cannot say exactly what went on at that point in time, prior to February 26. I have no knowledge.

The Chairman: Miss Nicholson, carry on. I am sorry.

Miss Nicholson: Thank you.

Now, in evidence before this committee also, the chairman of the Canadian Bankers' Association said:

After the Minister's announcement in February 26, officials of the department met with civic officials and business groups in Montreal, Toronto and Vancouver, and working papers were introduced by the department in July and again in September but were not provided to the Canadian Bankers' Association at that time.

Was there some reason for not including the Canadian banks in that consultation?

Mr. Dodge: I think you are referring to the piece of paper we drew up in order to meet with the Montreal Board of Trade, the Government of Quebec, the Vancouver Board of Trade, and the Government of British Columbia. That was drawn up specifically for that purpose, to see what they had in mind and to provide, in essence, an agenda for us at the official level to work with them to see what sort of legislation might be put together. I believe we did make that particular agenda for discussion available to the CBA at about the beginning of November.

• 1620

Miss Nicholson: That would be nine months after they were first discussed with civic officials and business groups.

Mr. Dodge: No, no. Excuse me. That particular piece of paper, which was really a framework for officials to work on a proposal—

Miss Nicholson: Was first broached in July.

[Traduction]

Le président: C'est équitable.

M. Dodge: Je pense qu'il ne conviendrait pas que je parle en leur nom.

Le président: Très bien.

M^{lle} Nicholson a également demandé qui avait approuvé cette politique que l'on trouve dans l'énoncé budgétaire . . . Je me rends bien compte que vous n'étiez pas encore en fonction à ce moment-là mais il ne serait pas trop difficile d'obtenir le nom des institutions car cela doit se trouver dans vos dossiers. Après tout, vous êtes titulaire du poste. Il y a sûrement des dossiers là-dessus, des notes de service, car le discours contenait une référence à cette politique. Vous devez avoir le nom des gens auxquels vous songiez en faisant cette référence.

M. Dodge: Je m'engage à essayer de voir ce que nous avons. Je ne puis pas vous dire avec précision ce qui s'est passé avant le 26 février. Je n'en sais rien.

Le président: Mademoiselle Nicholson, poursuivez. Excusez-moi.

Mme Nicholson: Merci.

Quand il a comparu ici en comité, le président de l'Association des banquiers canadiens a dit:

Après la déclaration du ministre du 26 février, les fonctionnaires du ministère ont rencontré des fonctionnaires municipaux, de même que des hommes d'affaires de Montréal, Toronto et Vancouver, mais des documents de travail ont été préparés par le ministère à deux reprises, en juillet et en septembre, sans qu'on les fournisse à l'Association des banquiers canadiens.

Y a-t-il une raison qui explique pourquoi les banques canadiennes n'ont pas été consultées?

M. Dodge: Je pense que vous faites allusion à un document que nous avons préparé en vue de notre rencontre avec les représentants de la Chambre de commerce de Montréal, du gouvernement du Québec, de la Chambre de commerce de Vancouver et du gouvernement de Colombie-Britannique. Ce document a été préparé précisément en vue de cette rencontre qui allait nous permettre de connaître leur opinion et essentiellement, il s'agissait d'un ordre du jour qui nous permettrait de travailler avec eux afin de voir quel genre de projet de loi pouvait être conçu. Je crois que nous avons donné cet ordre du jour à l'Association des banquiers canadiens au début du mois de novembre.

Mme Nicholson: C'était donc neuf mois après la première discussion avec les fonctionnaires municipaux et les gens du milieu des affaires, n'est-ce pas?

M. Dodge: Non. Excusez-moi. Ce document, qui n'était, si vous voulez, qu'un cadre de travail pour les fonctionnaires, afin de préparer une proposition . . .

Mme Nicholson: La première version remonte à juillet, n'est-ce pas?

[Text]

Mr. Dodge: —was . . . on September 23, I believe, we first met with the Government of Quebec.

Miss Nicholson: What happened about the working paper introduced by the department in July 1986, which was also made available to, we are told, civic officials and business groups but not to the banks?

Mr. Dodge: Could I ask Mr. Ernewein to answer that question, since he was there at the time that was prepared?

Mr. Brian Ernewein (Tax Policy and Legislation Division, Department of Finance): In the case of both of those papers . . . there were two papers. The meetings prior to July . . . I guess one could describe them as "internal development". In July we prepared a paper that was really nothing more than a collection of questions or issues we believed had to be addressed. It was a short piece. I think its date coincided with a meeting we were holding, one of the initial meetings, with the group from Montreal, and I believe it was used as a basis for a meeting with a group in Vancouver as well. We had hoped to prepare something a little more comprehensive, but time marched on.

The banks were provided with a copy of that material. They did respond to that.

Miss Nicholson: When?

Mr. Ernewein: I cannot recall the date. It was not July—the date of the document—when it was sent out, if that is your question. It was at some point later.

Miss Nicholson: Again, to quote from Mr. MacIntosh's evidence, he said:

Working papers were introduced by the department in July, and again in September, but were not provided to the CBA at that time. Nevertheless, we commented on these papers when they became available to us.

However, since the banks are going to be mainly the people who have to implement this program, I am still puzzled about why the initial consultation was primarily with chamber of commerce trade groups rather than with the banks; and I wonder, if there is any reason for it, if we could have the reason. Were you anticipating that non-banks, other institutions, members of the Canadian Payments Association, would be the primary users? What was the reason for leaving them out of the early stages, apart from the fact that they had expressed themselves as being against it a couple of years before, when there were full consultations?

Mr. Dodge: That is a loaded question.

The Chairman: Not really.

Mr. Dodge: The question, I think, should be this. The original proposals, as you well know, from both Montreal and Vancouver were for very broad-based international financial centres. At that time, clearly, the interest then was not only on

[Translation]

M. Dodge: . . . c'est le 23 septembre, si je ne m'abuse, que nous avons rencontré les représentants du gouvernement du Québec pour la première fois.

Mme Nicholson: Qu'est-il advenu du document de travail préparé par le ministère en juillet 1986, qui a été donné, nous dit-on, aux fonctionnaires municipaux et aux gens d'affaires, mais toutefois pas aux banques?

M. Dodge: Je vais demander à M. Ernewein de répondre à cette question, puisqu'il était là au moment de la préparation du document?

M. Brian Ernewein (Division de la législation et de la politique fiscale, ministère des Finances): Dans le cas de ces deux documents . . . il y avait deux documents. Les réunions avant le mois de juillet . . . je suppose qu'on pourrait les qualifier de «développement interne». En juillet, nous avons préparé un document qui se bornait à une série de questions et d'enjeux que nous estimions devoir être étudiés. Le document, qui était court, portait la même date que la réunion que nous tenions, une des premières, avec les gens de Montréal et si je me souviens bien, nous nous en sommes servis aussi pour la réunion avec les gens de Vancouver. Nous aurions voulu pouvoir préparer quelque chose d'un peu plus long, mais le temps ne nous l'a pas permis.

On a donné copie de ce document aux banques. Elles y ont répondu.

Mme Nicholson: Quand?

M. Ernewein: Je ne me souviens pas de la date. Si c'est ce que vous voulez savoir, ce n'était pas en juillet, date que porte le document. C'était plus tard.

Mme Nicholson: Je cite de nouveau le témoignage de M. MacIntosh. Il a dit:

Le ministère a préparé deux documents de travail, un en juillet et l'autre en septembre, mais ils n'ont pas été donnés à l'Association des banquiers canadiens à ce moment-là. Toutefois, quand nous avons reçu ces documents, nous y avons répondu.

Maintenant, puisque ce sont les banques qui vont devoir concrétiser ce programme, je me demande encore pourquoi on a choisi de consulter tout d'abord les représentants des Chambres de Commerce et d'autres groupes d'hommes d'affaires, avant les banques. S'il y a une raison précise, quelle est-elle? Pensez-vous que les premiers concernés allaient être les gens des autres institutions, celles qui ne sont pas des banques, mais qui sont toutefois membres de l'Association canadienne des paiements? Pourquoi les avoir exclues dans les premières étapes, compte tenu du fait qu'elles s'étaient prononcées contre ce programme quelques années auparavant, à un moment où il y avait eu pleine consultation?

M. Dodge: C'est une question piège.

Le président: Pas vraiment.

M. Dodge: Voici quelle devrait être la question. Comme vous le savez, les propositions de départ qui intéressaient Montréal et Vancouver, prévoyaient de grands centres financiers internationaux. À ce moment-là, manifestement, le

[Texte]

the part of banks, but also on the part of dealers, on the part of stock exchanges and the financial community generally, in both of those cities. That was what they were initially pressing for. So it is not surprising the groups we met with included representatives not only from the banks but from all spectrums of the financial institutions, as well, of course, as from business generally in those two cities.

The Chairman: It just seems to me, Mr. Dodge, that if it is a matter of banking and a question of tax, presumably in the way banks operate, one would get the opinion of the banks before one would go to the chambers of commerce and try to sell it as a good idea, without finding out whether it would work with the people who would have to make it work.

Mr. Dodge: Well, we were listening—

The Chairman: To go to the chambers of commerce—

Mr. Dodge: —Mr. Chairman, to what they had to say.

The Chairman: —without dealing with the people intimately involved seems to me exceedingly strange, particularly after the department had at that time the Rasminsky-Lawson report indicating the disaster you were getting into.

Mr. Warner.

• 1625

Mr. Warner: Thank you.

In your submission you have done a review of the costs of this program, and there is no mention of the administrative expenses that could be considered part of cost. Why do you not mention this aspect?

Mr. Dodge: You mean the administrative expenses of National Revenue?

Mr. Warner: That is right.

Mr. Dodge: Both National Revenue and ourselves consider those to be absolutely minimal in this case.

Mr. Warner: Absolutely minimal meaning less than five person-years.

Mr. Dodge: Oh, considerably.

Mr. Warner: Less than one? Work would be done by existing staff?

Mr. Dodge: Exactly. As part of the normal audit—

The Chairman: Oh, surely, when you have to apportion labour and space and rent and heat and deposits, and check them through to make sure daily balances are carried, do you mean to say you could do all that with no increase in staff? Have you had any numbers of IBCs at all?

Mr. Dodge: Mr. Chairman, the auditing of banks for income tax purposes is a reasonably labour-intensive venture, as you know, but this particular little addition, compared to the total, is virtually minuscule, so the cost, as I said—

The Chairman: On one side you pay no corporate tax at all, and that is minimal, and on the other side you pay corporate

[Traduction]

projet n'intéressait pas seulement les banques mais également les courtiers, les bourses, et les milieux financiers en général dans les deux villes. C'est de là que venait la pression au départ. Il n'est donc pas étonnant que nous ayons rencontré des représentants non seulement des banques mais de toutes sortes d'institutions financières, et naturellement, des milieux d'affaires des deux villes.

Le président: Monsieur Dodge, il me semble que si la question concerne les banques et l'imposition des banques, on aurait tendance à vouloir les consulter avant d'essayer de convaincre les représentants des chambres de commerce. Il serait naturel de demander d'abord l'avis des premiers intéressés.

M. Dodge: Eh bien, nous écoutions...

Le président: S'adresser aux chambres de commerce...

M. Dodge: ... ce qu'elles avaient à dire.

Le président: ... sans s'adresser aux premiers concernés me semble tout à fait bizarre, surtout quand on sait que le ministère avait entre les mains le rapport Rasminsky-Lawson qui signalait un désastre imminent.

Monsieur Warner.

M. Warner: Merci.

Votre exposé passe en revue les coûts du programme mais vous ne dites rien des dépenses administratives que l'on pourrait considérer comme des coûts. Pour quelle raison?

M. Dodge: Vous parlez des dépenses administratives du ministère du Revenu?

M. Warner: C'est cela.

M. Dodge: Le ministère du Revenu national et nous-mêmes estimons que ces coûts seront tout à fait minimes.

M. Warner: Quand vous dites tout à fait minimes, vous voulez dire moins de cinq années-personnes, n'est-ce-pas?

M. Dodge: Considérablement moins.

M. Warner: Vous voulez dire moins d'une année-personne? Le travail pourrait être fait par l'effectif actuel?

M. Dodge: C'est cela. Cela ferait partie de la vérification normale...

Le président: Voulez-vous dire que vous pourrez tout faire sans augmenter les effectifs, car il vous faudra quand même vérifier les attributions de main-d'oeuvre, de locaux, de loyers, de chauffage, les dépôts et les soldes quotidiens? Est-ce que vous avez l'habitude de vous occuper de CBI?

M. Dodge: Monsieur le président, la vérification fiscale des banques constitue une tâche qui exige pas mal de main-d'oeuvre, vous le savez, mais cette petite tâche supplémentaire, si on la compare à l'ensemble, est infime et le coût, comme je l'ai dit...

Le président: D'un côté, il y a très peu ou pas d'impôt sur le revenu pour les sociétés, et de l'autre il y en a. Pour être

[Text]

tax. And in order not to pay corporate tax you have 90% of your business through the IBC, and if it goes beyond 90%, in other words to 89%, then you lose that freedom. And you say you do not have to audit that, that the pro rata expense and all the rest of it is not taken into account, that that does not have to be monitored almost monthly?

Mr. Dodge: Maybe, Mr. Chairman, you do not fully understand the normal audit procedures that Revenue Canada would go through. The banks, by their nature, do keep incredibly good records, and the auditing of that, from a record point of view, tends to be very easy.

Now, the problem you alluded to, in terms of the apportionment between domestic and foreign business, is generally something that the banks and National Revenue do spend time on, and the apportionment procedures are well worked out. These are not hugely complicated or wildly different types of procedures that would be used for this particular aspect, and so the cost to National Revenue of audit and ensuring compliance we expect to be very low or minimal.

Mr. Warner: Would this conclusion be affected by the number of banks that may choose to participate?

Mr. Dodge: I think the answer to that is no, in the sense that for any particular institution this would be one more item in their audit list, as opposed to anything else. The more institutions there are to audit, clearly the more work is involved; and the more complex and larger those institutions become, the more the work that is involved. But as we have indicated earlier to you, we do not believe, because of this measure alone, that we would see large numbers of foreign institutions flocking to Canada to set up new banks. Certainly in the early years it will be primarily of interest to the larger foreign banks already operating here and, of course, to our Canadian banks.

Mr. Warner: You stated that the actual cost is going to be negligible and close to zero. Could we assume that we could put a cap on that of \$1 million? Would that be close to zero?

• 1630

Mr. Dodge: That would be considerably higher than I would have thought as negligible.

Mr. Warner: So it could be a cap of maybe \$100,000.

Mr. Dodge: That would be getting down more into the range of what we think would be the outside. We are talking about a very small number.

Mr. Warner: That is the absolute maximum, total cost of administrative expenses by National Revenue, Inspector General of Banks, and also the leakage or potential loss of tax revenue.

Mr. Dodge: That is absolutely correct. The one thing, though, you will remember I did say is that the whole system of banking is evolving really quite quickly. This committee needs no instruction in that. So as one looks out five, six, seven or ten years, one's knowledge of exactly what the structure of banking and financial activity is going to look like out there

[Translation]

exonéré d'impôt, il faut que 90 p. 100 des transactions se fassent par l'intermédiaire de CBI, mais, si ce pourcentage n'est pas atteint, s'il n'est que de 89 p. 100, l'exonération ne s'applique plus. Vous affirmez qu'il n'y a pas de vérifications, qu'il n'y a pas de frais à attribuer et que tous les autres éléments n'ont pas à être surveillés presque mensuellement?

M. Dodge: Monsieur le président, il se peut que vous ne compreniez pas tout à fait les méthodes routinières de vérification qu'utilise le ministère du Revenu. Les banques, étant donné ce qu'elles sont, ont d'excellents livres dont la vérification est tout à fait facile.

Le problème auquel vous avez fait allusion, la répartition entre ce qui est transaction étrangère et nationale, exige de la part des banques et du ministère du Revenu national un certain travail mais les méthodes de répartition sont très bien ajustées. Dans le cas qui nous occupe, les méthodes de vérification ne seront pas tellement plus compliquées ou différentes si bien que le coût de vérification et de surveillance sera très infime pour le ministère du Revenu national.

M. Warner: Est-ce que cela va dépendre du nombre de banques qui choisiront de participer au programme?

M. Dodge: Non, car dans chaque cas, il s'agira d'un élément à ajouter à la liste de vérification. Evidemment, plus il y aura d'établissements, plus il y aura de travail et ce sera la même chose, s'il s'agit d'institutions complexes ou d'importance. Comme nous vous l'avons dit, nous ne nous attendons pas, par suite de cette mesure, à ce qu'un grand nombre d'institutions étrangères s'empressent d'établir de nouvelles banques au Canada. Il est sûr que dans les premières années, la mesure intéressera davantage les grandes banques étrangères qui sont déjà installées ici, et également, nos banques canadiennes.

M. Warner: Vous avez dit que le coût véritable sera négligeable, presque nul. Est-ce qu'on peut supposer que vous pouvez annoncer une limite d'un million de dollars? Est-ce que cela serait presque nul?

M. Dodge: Non, c'est beaucoup plus élevé que ce que j'appelle négligeable.

M. Warner: Vous songiez davantage à \$100,000, je suppose?

M. Dodge: Ce serait davantage de cet ordre et ce serait un maximum. Ce sera minime.

M. Warner: Les dépenses administratives totales du ministère du Revenu, de l'Inspecteur général des banques, de même que le manque à gagner potentiel du point de vue des recettes ne dépasserait donc pas ce maximum, n'est-ce-pas?

M. Dodge: Absolument. Rappelez-vous que j'ai dit que tout le réseau bancaire évolue très rapidement. Nous n'avons pas besoin de vous le dire. On ne peut pas être certain de ce que seront les activités bancaires et financières dans cinq, six, sept ou dix ans. Même si on peut raisonnablement le prévoir à court terme, à plus long terme, les choses sont moins sûres.

[Texte]

becomes somewhat less certain. So one can be reasonable in the short run; in the longer run you get into much greater uncertainty.

Mr. Warner: Thank you.

The Chairman: Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, I have to confess that I am extremely frustrated by the fact that the Finance department has failed to respond to the request made to it by the committee; or I guess I would have to say the Minister has failed to respond, since I presume Mr. Dodge would have appropriately consulted with the Minister, and he told us last week that this is what he intended to do.

The document we have here, which according to Mr. Dodge is the analytical material on which the Ways and Means Motion and the announcement of the Finance Minister two weeks ago were based, frankly would not get a passing grade in a second-year course in international finance. Mr. Dodge, I think you know that, and I think your officials know that as well.

I am just looking at the material that was given to us, which was pulled out under Access to Information by the people from the Toronto Board of Trade. If the access to information process was enough, for example, to pull out the report on the international banking centre issue of 1983 by Mr. Wilson, if you had told us you assumed that since we received it elsewhere you were not giving us another copy in order to save on paper, then I suppose we might have looked at that. But in fact, you make no reference to that. That document has the kinds of things and the kind of quality material that I would have expected to be carried through by the Department of Finance in preparing for this particular work.

Mr. Wilson, as you may recall, concluded:

It is our conclusion that an IBC would not generate significant additional banking activity or employment in Canada—

But then he says:

—and that it would result in definite costs to the government. Thus, we cannot recommend in its favour at this time.

Now, his reference to costs appears to be specifically that the banks would tend to allocate the expenses of an international banking centre to the taxable part of the bank, and the profits would be allocated to the tax-free portion of the bank. In addition to that, there is a significant amount of discussion about the fact that the banks, because of the use of preferred shares and because of their use of tax losses and the foreign tax position and so on, essentially carry out their foreign banking business in Canada—that portion that is carried out in Canada—on a virtually tax-free basis already. In other words, the margins are thin; we know that, and there is little or no tax at all on the operations carried out in Canada.

Now, I would have assumed that this analysis had been done as well by the Department of Finance in order to give us an

[Traduction]

M. Warner: Merci.

Le président: Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Monsieur le président, je dois reconnaître que je suis extrêmement déçu car le ministère des Finances n'a pas su répondre à la demande du comité. Je pense que c'est le ministre qui n'a pas répondu, puisque je suppose que M. Dodge l'a consulté, car il a affirmé la semaine dernière que telle était son intention.

Selon M. Dodge, le document que nous avons entre les mains est l'étude analytique qui a servi de fondement à la déclaration du ministre des Finances il y a deux semaines et à l'Avis de voies et moyens. En toute franchise, ce document n'obtiendrait pas la note de passage d'un cours de deuxième année en finances internationales. Monsieur Dodge, je pense que vous le savez, et je pense que vos collaborateurs le savent également.

Prenez par exemple le document qui nous a été donné, lequel avait été obtenu par la Chambre de commerce de Toronto en invoquant la loi sur l'accès à l'information. Si le recours à la loi sur l'accès à l'information suffisait pour obtenir le rapport sur le centre bancaire international préparé par M. Wilson en 1983, si vous nous aviez dit que vous présumiez que nous avions reçu ce rapport d'une autre source, si bien que vous n'aviez pas l'intention de nous en fournir un autre exemplaire pour faire des économies, je suppose que nous l'aurions consulté. En fait, vous n'avez même pas fait état de ce rapport. Dans ce dernier, nous trouvons les éléments qualitatifs auxquels on est en droit de s'attendre du ministère des Finances au sujet de la question qui nous occupe.

Vous vous souviendrez que M. Wilson concluait:

Notre conclusion est qu'un CBI n'attirerait pas un supplément considérable d'activité bancaire ou d'emplois au Canada...

Et il poursuit:

... et cela se solderait par un coût appréciable pour le gouvernement. En conséquence, nous ne pouvons pas recommander cette mesure pour l'instant.

Cette allusion aux coûts semble signifier que les banques auraient tendance à attribuer les dépenses d'un centre bancaire international à leurs revenus imposables alors que les bénéfices seraient ajoutés à la portion exonérée. En outre, on a beaucoup parlé du fait que les banques, étant donné le recours aux actions privilégiées et étant donné l'utilisation des pertes fiscales et l'imposition des revenus touchés à l'étranger, que essentiellement, les transactions bancaires étrangères au Canada sont déjà virtuellement exonérées. En d'autres termes, les marges sont très minces et nous le savons, sur les transactions faites au Canada, il n'y a peu ou pas d'impôt.

J'aurais cru que cette analyse serait faite aussi au ministère des Finances afin de nous donner une idée de la situation

[Text]

idea of what it is we are really talking about; to what extent incentives might be put in place to have the business, which would affect the businesses being located in Toronto, Montreal, or offshore; to what extent there would be tax advantages between Montreal and Toronto or Vancouver and Toronto; and to what extent, if any, there would be tax advantages between offshore and the two IBC locations that are proposed.

• 1635

Now, that information is not in front of us. I am assuming that those calculations and so on, which were done in 1983 to a certain amount of time, including examples, including analysis of the American experience and so on, were done by the Department of Finance prior to the Minister's announcement which came out on January 18. Can you confirm that this kind of analysis was done?

Mr. Dodge: Mr. Chairman, the analysis we have done relates to a very specific piece of legislation that we have put forward. That specific piece of legislation has been explicitly, and I say this for I do not know how many times, has been explicitly designed to prevent the transference of deposits or of foreign loans that are currently booked with Canadian banks to the international banking centres. That has been explicitly done.

With due respect to my former colleague, Mr. Wilson, we were dealing at that time with an abstract notion, not with a particular proposal. You have here the analysis related to a particular proposal. That proposal effectively stops some of the types of costs that both Mr. Rasminsky and Mr. Lawson were worried about and, of course, that Mr. Wilson was worried about and the department was worried about. That is precisely why it has been designed in that way. Thus, the costs and the benefits relating to a specific proposal are what I have laid in front of you today.

Mr. Cassidy: Mr. Dodge, perhaps I may be a bit more precise then. In the first place, costs and benefits have not been laid in front of us. You have simply said that the returns are low, there is negligible cost, and you are asking us to essentially accept on faith your statement that no business would in fact be transferred, because you say: We have waved our magic wand and we have assured you and can assure you that this is not going to involve a transfer of business which is currently taking place within Canada.

What I am asking is: Where is the surrounding analysis which is comparable to that which was done in 1983? I note, for example, your statement in this supposedly analytical paper, and I quote: "Currently, foreign loans do not currently generate tax." Now, if foreign loans do not currently generate tax, and given the substantial foreign tax losses that the banks have had on their sovereign loans in places like Latin America, it may be that for the foreseeable future, for the next five or ten years, there will be absolutely no incentive to transfer any of this business done in Canada to an IBC in Montreal or Vancouver, because there is such an overhang of loss provi-

[Translation]

réelle. J'aurais cru qu'on nous expliquerait quels encouragements devaient être offerts pour attirer à Toronto, à Montréal des activités qui étaient situées à l'étranger. J'aurais cru qu'on nous expliquerait quels seraient les avantages fiscaux de l'implantation à Montréal ou Vancouver, par opposition à Toronto. J'aurais cru qu'on nous expliquerait quels seraient les avantages fiscaux pour les activités menées à l'étranger ou encore dans les deux centres bancaires internationaux proposés.

Nous n'avons pas ces renseignements. Je suppose cependant que ces calculs et études qui avaient été effectués en 1983, ces analyses d'exemples, y compris celui de l'expérience américaine, ont été peu évalués par le ministère des Finances avant que le ministre ne présente sa déclaration le 18 janvier. Pouvez-vous nous dire si ce type d'analyse a été effectué?

M. Dodge: Monsieur le président, nous avons procédé à une analyse en fonction de la proposition que nous avons formulée. Cette mesure législative a été conçue expressément, et je le répète encore une fois, pour empêcher le transfert des dépôts ou des prêts étrangers qui sont actuellement comptabilisés auprès de banques canadiennes à des centres bancaires internationaux. Cela a été fait.

Sauf le respect que j'ai pour mon ancien collègue, M. Wilson, je dois préciser qu'à ce moment-là toute cette question n'était qu'une idée abstraite, et non pas une proposition. Nous vous avons remis les documents portant sur l'analyse afférente à cette proposition. Cette dernière élimine certains des coûts qui préoccupaient M. Rasminsky, M. Lawson et évidemment M. Wilson et le ministère. Nous vous avons communiqué les renseignements sur les coûts et les avantages découlant de cette proposition.

M. Cassidy: Monsieur Dodge, je vais essayer d'être un peu plus précis. Tout d'abord, vous ne nous avez pas communiqué de renseignements sur les coûts et les avantages. Vous avez simplement dit que les bénéfices et les coûts seraient limités; tout compte fait, vous nous demandez de vous faire confiance quand vous nous dites qu'il n'y aurait pas de transfert de transactions. Bref, vous dites: nous avons utilisé notre baguette magique et nous pouvons vous assurer qu'il n'y aura aucun transfert des transactions qui se déroulent actuellement au Canada.

Voici ce que je veux savoir: où se trouve l'analyse générale à laquelle vous avez procédé et qui est semblable à celle qui avait été effectuée en 1983? J'ai noté, par exemple, que vous dites, dans ce document supposément analytique, et je cite: «Les prêts aux non-résidents ne produisent actuellement aucun impôt.» Puisque ces prêts ne sont pas assujettis à l'impôt, et puisque les banques ont essuyé d'importantes pertes sur leurs prêts à d'autres pays, comme les pays d'Amérique Latine, il est donc possible que, dans un proche avenir, pendant les cinq ou dix prochaines années, il ne soit absolument pas avantageux de transférer ces transactions faites au Canada à un CBI à

[Texte]

sions, which the banks have taken on sovereign loans to foreign governments, that there is really no need for them to move this business over to an IBC.

It has been suggested earlier that the prospect that some of them might have a certain amount of risk might lead them to say: If we make a profit, we can write it off against the loss. If we sustain a loss, that will add to the loss provision, but at least we will take advantage of it someday. Now, was that analysed or not, Mr. Dodge?

Mr. Dodge: The answer, of course, is that the very point you have made in rather a discursive way, is exactly some doubt here, and I did not want to dwell on every word. But in summary, the Part I tax collected in respect to banks' foreign loans is minimal.

Mr. Cassidy: Mr. Dodge, how much is the Part I tax collected on banks' foreign loans?

Mr. Dodge: At the moment?

Mr. Cassidy: Yes.

Mr. Dodge: At the moment for most institutions it is zero.

Mr. Cassidy: And how much is it in total?

Mr. Dodge: I would have to go back and . . . No, the answer to that is that the precise number as of right now, I do not know. I can tell you as of 1984, the last year the full corporate returns are available.

• 1640

Mr. Cassidy: I do not want to have to drag out the figures from you year after year after year. As a member of this committee . . . and I am particularly concerned about this, Mr. Chairman, because under the new House of Commons rules committees are being asked to do work which in the past tended to be done by officials and by Ministers of state of the government. I do not think the committees can do that kind of work if all we get are six pages of flim-flam which would not pass a second-year economics or finance test at Carleton University.

That is what I am saying to you, Mr. Dodge. I am trying to put that position as clearly as I can to you. When the announcement was made January 18, I expressed some concerns we had. I also indicated I was not opposed and my party is not opposed to the idea that you can use regional development incentives to help service industries as well as manufacturing industries, but we did need much more specific information about job impact, about potential taxing expenditures, about the fiscal impact, about the effect on the fiscal system as a whole. I assumed, given the reputation of the Department of Finance, that kind of work was done. Frankly, I am alarmed.

[Traduction]

Montréal ou à Vancouver; en raison du fardeau que représentent les provisions pour pertes sur les prêts accordés aux gouvernements étrangers, les banques n'ont vraiment pas besoin de transférer ces transactions à un CBI.

On a dit un peu plus tôt que le facteur risque associé à certaines transactions pourrait pousser des banques à dire: si nous réalisons des profits, nous pourrions les défalquer des pertes encourues. Si nous encourons une perte, nous ajouterons ce montant à nos réserves pour pertes sur les prêts; nous pourrions ainsi en tirer profit un jour ou l'autre. Monsieur Dodge, cette question a-t-elle été étudiée?

M. Dodge: Dans votre commentaire un peu prolixe vous avez fait ressortir un problème dont nous sommes conscients. Je ne veux pas trop m'attarder sur cette question. Bref, les impôts versés en vertu de la partie 1 au titre des prêts accordés par les banques au non-résidents sont très limités.

M. Cassidy: Monsieur Dodge, à combien s'élèvent ces impôts?

M. Dodge: Actuellement?

M. Cassidy: Oui.

M. Dodge: En ce moment, aucun n'impôt n'est prélevé auprès de la majorité des institutions.

M. Cassidy: Quel est le montant total de ces impôts?

M. Dodge: Je devrai vérifier . . . Je ne connais pas le montant exact. Je peux vous donner le montant de 1984, dernière année d'imposition complète pour laquelle nous possédons les déclarations d'impôt des sociétés.

M. Cassidy: Je ne veux pas être obligé de vous arracher les chiffres pour chaque année. À titre de membre de ce Comité . . . Et, monsieur le président, cela me préoccupe tout particulièrement parce qu'aux termes du nouveau règlement de la Chambre des communes, on demande aux comités de faire certaines choses dont s'occupaient jadis des fonctionnaires ou les ministres. Je ne crois pas que notre Comité puisse y arriver si tout ce qu'on lui remet c'est un document comme celui-là, six pages d'un texte qui ne veut absolument rien dire; celui qui présenterait ce document à un examen d'économie ou de finances de deuxième année à l'Université de Carleton serait certainement recalé.

C'est ce que j'essaie de vous dire, monsieur Dodge; j'essaie de le dire le plus clairement possible. Je n'ai pas caché les préoccupations de mon parti lorsque le ministre a annoncé cette mesure le 18 janvier. J'ai également signalé que, ni moi ni mon parti, ne nous opposons à ce qu'on ait recours au programme d'encouragement au développement régional pour venir en aide au secteur des services et au secteur des manufactures; il nous fallait tout simplement des renseignements beaucoup plus précis sur l'incidence de cette proposition sur l'emploi, les recettes fiscales, bref, sur l'ensemble du système fiscal. Compte tenu de la réputation dont jouit le ministère des Finances, je pensais qu'on avait déjà étudié ces questions. Toute cette affaire m'inquiète gravement.

[Text]

I want to say something else, and that is that according to what you are telling us, Mr. Dodge, you are saying, no, there are no jobs, in contradiction to what Mr. Wilson appeared to say on the 18th—

Mr. Dodge: You are saying no jobs. We said it would be very modest.

Mr. Cassidy: Very modest, okay. But that, I suggest, is in some contradiction to the Minister's statement, which certainly indicated he was hoping this would help Montreal and Vancouver, even if we are telling those who would go to other countries for tax advantages they now have another option, and that option is in Canada. The suggestion is that there can be generation of business that normally would not be conducted in Canada and it would take place in Montreal and in Vancouver.

Mr. Dodge: Where do you find the contradiction?

Mr. Cassidy: Well, what you are now telling us is that minimal jobs, a modest amount of funds, the amount of spin-off—

Mr. Dodge: Minimal funds and modest job creation.

Mr. Cassidy: So am I to take it that the conclusion is that Toronto did win and Mr. Bourassa is correct in saying this is a "crock", or words to that effect, and in fact Quebec would be foolish to be enthusiastic about this particular provision, because really Montreal and Vancouver are being handed nothing but a hollow semblance of a concession to the growth of the financial communities in their two major cities?

Mr. Dodge: Those are your words and other politicians' words, and I am not really prepared to comment on what you or they may have meant by those words. I am prepared to say, as Mr. Wilson said in his release, that the costs are zero or very small—and by very small", as we have clarified, we do mean very small; the direct employment impacts are modest; one cannot say with any certainty . . . and anybody who would pretend to come before you and say with certainty they knew what the indirect effects were . . . it would not be Economics II he could not pass; he would not be entitled to be out of high school.

The indirect effects are difficult to estimate, and we do not know those with certainty. As Mr. Wilson said, there is a hope that there will be some of these indirect effects of the type he mentioned. But to quantify those and to tell you today in front of this committee that it is 27 jobs in Vancouver in 1988 and 29 jobs for Montreal in 1988 . . . for anyone to come before you, or for you to ask anybody to come before you, and lay down a specific number such as that, is to engage in the worst sort of, to use your words, flim-flam that could be engaged in.

Mr. Cassidy: Then, Mr. Dodge, what you are telling us is that when Minister Wilson came to you, as a responsible officer in the Department of Finance, and said, tell me what the costs and benefits of this particular proposal are in relation

[Translation]

J'aimerais ajouter quelque chose; d'après ce que vous nous dites, monsieur Dodge, contrairement à ce que M. Wilson semblait nous annoncer le 18, aucun nouvel emploi ne sera créé . . .

M. Dodge: C'est vous qui le dites. Nous avons dit qu'un nombre très limité d'emplois seraient créés.

M. Cassidy: Un nombre très limité. À mon avis, cela va à l'encontre de ce qu'a dit le ministre; en effet, il a laissé entendre qu'il espérait que cette mesure aiderait Montréal et Vancouver; nous disons dorénavant à ceux qui se tourneraient vers d'autres pays pour obtenir des avantages fiscaux qu'ils ont maintenant une solution de rechange, et qu'elle se trouve au Canada. On laisse entendre qu'un certain type de transactions qui sont habituellement effectuées à l'étranger pourraient maintenant l'être à Montréal et à Vancouver.

M. Dodge: Comment cela est-il incompatible avec ce qu'on a dit?

M. Cassidy: Vous nous dites maintenant qu'il y aura un nombre limité d'emplois, des ressources financières limitées, vous dites que les retombées . . .

M. Dodge: Nous avons signalé qu'un nombre limité d'emplois seraient créés et que les montants en jeu ne seraient pas très élevés.

M. Cassidy: Cela veut donc dire que c'est Toronto qui a gagné et que M. Bourassa a raison de dire que tout cela c'est de la «foutaise», ou quelque chose du genre, et que de fait le Québec aurait tort de se réjouir de cette proposition parce que Montréal et Vancouver ne reçoivent, tout compte fait, qu'une fausse promesse quant à la croissance de leur secteur financier?

M. Dodge: C'est ce que vous et les autres hommes politiques disent; ce n'est pas à moi qu'il revient d'essayer d'interpréter ce que vous vouliez dire. Cependant, comme M. Wilson l'a signalé dans son communiqué, je peux dire que les coûts sont nuls ou très faibles—et comme nous l'avons signalé, nous voulons vraiment dire très faibles; les incidences directes sur l'emploi seront limitées, on ne peut pas évaluer avec certitude ces répercussions . . . Et quiconque prétendrait savoir quelles seront les répercussions indirectes . . . Ce n'est pas simplement au cours d'Economie II qu'il serait recalé; il serait recalé au niveau secondaire.

Nous ne pouvons vous dire avec certitude quelles seront les incidences indirectes de cette mesure, car elles sont difficiles à évaluer. M. Wilson a signalé certains avantages indirects qui pourraient découler de cette mesure. Mais il est impossible de les quantifier; je ne peux dire à votre Comité aujourd'hui que 27 emplois seront créés à Vancouver en 1988 et 29 à Montréal . . . Il serait insensé de demander à quiconque de vous dire combien d'emplois seront créés; pour reprendre ce que vous avez dit tout à l'heure, cela ne voudrait absolument rien dire.

M. Cassidy: Bref, monsieur Dodge, lorsque le ministre des Finances, M. Wilson, vous a demandé, vous qui êtes un fonctionnaire responsable de son ministère, quels seraient les coûts et avantages de cette proposition pour Montréal,

[Texte]

to Montreal, Vancouver, and Toronto, in essence, that is what you and your officials told him. Is that correct?

• 1645

Mr. Dodge: Exactly. The direct costs are zero or as close to zero as one can estimate them. The direct employment benefits are modest. There is potential for indirect benefit. Clearly, that potential will be greater depending on the nature of the legislation that Quebec has and that the Government of B.C. might make in terms of their own provincial corporate income tax or, in the case of Quebec, their personal income tax. Clearly also, in respect to the amount of promotion effort and so on that the two cities put into it, there will be some indirect benefits from that. But for me to pretend to my Minister or to you that it is possible to quantify those very precisely would be misleading and most unprofessional.

Mr. Cassidy: I am not entitled to ask you what advice you gave to your Minister, Mr. Dodge, but may I make this comment. What you are telling me, therefore, is that when Mr. Wilson made his announcement he raised holy terror in terms of provoking these headlines—business communities in three cities up in arms, provincial governments getting involved, deputies turning against deputies within the caucuses of various international parties—and having some vigorous debate over something whose direct and measurable benefit or costs in any of the major cities involved could be put down, shall we say, as less than the benefit you might get from helping to put a small plastics factory into Vancouver or a small metalworking factory into Montreal, or moving some small office of government from Toronto to some other part of the country. Is that correct?

Mr. Dodge: I am not sure what you have said.

Mr. Cassidy: All I am saying is that the Minister has acted. He has raised all these expectations and all these angry confrontations; he has gotten business people, who should be out there making money so we can get some tax revenues, jetting their way into Ottawa to meet with this committee, all over something whose indirect benefits are indefinable and unknown and who direct benefits are, to use your words, extremely modest.

Mr. Dodge: He has tabled the proposed legislation. That is the analysis in terms of the cost and benefits that lay behind that legislation. Now that the piece of legislation is available, I think people are assessing it. Maybe it is not my position to say so, but just perhaps some of the initial fears and initial expectations are not exactly confirmed by the hard piece of legislation you have in front of you. I think that may be fair to say.

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, I have a final question. Is it normal in the Department of Finance for a new tax measure to be put forward on the basis of as little substantial evidence of what costs and benefits are going to be as what you have given to us in relation to this particular measure?

[Traduction]

Vancouver et Toronto, vous lui avez donné la même réponse. Est-ce exact?

M. Dodge: C'est exact. Les coûts directs sont nuls ou pratiquement nuls. Les répercussions directes sur l'emploi seront limitées. Certains avantages indirects pourraient découler de cette mesure législative. Évidemment, ces avantages éventuels dépendent de la nature du projet de loi qui sera adopté par la Colombie-Britannique en ce qui a trait à l'impôt sur les bénéfices des sociétés dans cette province ou, par le Québec, en ce qui a trait à l'impôt sur le revenu des particuliers. Évidemment, certains avantages indirects découleront des programmes de promotion qui seront lancés par ces deux villes. Je vous induirais en erreur et j'agis d'une façon fort peu professionnelle si je disais à mon ministre, ou si je vous disais, qu'il est possible de quantifier ces avantages.

M. Cassidy: Je ne peux pas vous demander quels sont les conseils que vous avez offerts à votre ministre, monsieur Dodge, mais je peux me permettre de dire ce qui suit. Vous me dites donc que, lorsque M. Wilson a annoncé cette mesure législative, il a semé la terreur et a fait couler beaucoup d'encre—souvenez-vous des manchettes, les secteurs des affaires de trois villes se révoltent, les gouvernements provinciaux s'en mêlent, les sous-ministres des caucus des divers partis sont à couteaux tirés—et tout cela est attribuable à une mesure dont les avantages ou les coûts directs et mesurables sur les villes touchées seront moins importants que les avantages qui seraient créés par la mise sur pied d'une petite usine de plastique à Vancouver ou d'une petite usine de métallurgie à Montréal ou encore par le déménagement d'un petit bureau du gouvernement de la ville de Toronto à une autre ville. Est-ce exact?

M. Dodge: Je n'ai pas bien compris ce que vous voulez dire.

M. Cassidy: J'ai dit tout simplement que le ministre a pris une décision. Il a donné à espérer à certaines villes et a suscité tous ces conflits; à cause de lui, les hommes d'affaires, qui devraient rester dans leur ville à faire des profits qui seraient assujettis à l'impôt, se précipitent à Ottawa pour rencontrer notre Comité, pour discuter d'une question dont les avantages indirects sont inconnus et dont les avantages directs, pour reprendre ce que vous avez dit, sont très limités.

M. Dodge: Il a déposé un avis de motion de voies et moyens. C'est là notre analyse des coûts et avantages afférents à cet avis de motion. Puisque cette mesure législative existe, les gens peuvent maintenant l'étudier. Ce n'est peut-être pas à moi qu'il revient de le dire, mais il est possible que certaines des craintes et certains des espoirs ne soient pas tout à fait confirmés par cette mesure législative. Je crois que c'est juste de le préciser.

M. Cassidy: Monsieur le président, j'aimerais poser une dernière question. Est-il normal que le ministère des Finances propose une nouvelle mesure fiscale qui est fondée sur des renseignements très limités comme ceux que vous nous avez donnés sur les coûts et les avantages qui pourraient découler de cette mesure?

[Text]

Mr. Dodge: Mr. Chairman, I suppose "little" is always in the mind of the beholder, and "little" in this case is zero in terms of the cost, stated very explicitly. Indeed, the legislation has been carefully drafted to ensure that this is the case.

In terms of the benefits, as we have said, we would expect that some portion of those high-quality loans that are currently left abroad will come back; that this, in and of itself, will have modest employment effects; and that we will get some share of the growth that would otherwise take place in those assets. When you add it up, all that is very modest in terms of employment. And, indeed, that is no secret—nothing trying to be hidden. The indirect benefits are essentially non-quantifiable. And that is absolutely a fair statement. If you think that is too little, or not a good assessment, or that we have done a bad job drafting the legislation, or you are worried about particular provisions and how they would apply, then I think maybe we should go through that so you can see, and I hope the committee will be satisfied, that the words will indeed achieve the results which I have said.

• 1650

The Chairman: Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to pursue this number of jobs issue again. If I wrote it down correctly, Mr. Dodge, you gave us a range of a tenth to a twentieth of a person per \$100 million.

Mr. Dodge: The bottom of that might be about a twentieth of a person per \$100 million, and the very maximum we would have looked at would have taken you up to something well under one person per.

Mr. Attewell: Under one-tenth? The range I wrote down was one-tenth to one-twentieth.

Mr. Dodge: No, one-twentieth there is something closer to one... But one-tenth might not be a bad number to have in the back of your mind.

Mr. Attewell: Considering the blue chip quality and the average size of those loans.

Mr. Dodge: Exactly.

Mr. Attewell: Could you hazard an estimate of what is reasonable? The Rasminsky-Lawson report, I believe, identified a little over \$22 billion in offshore loans which I take to be, in a sense, the target market, if you will. What is reasonable in terms of, let me suggest, five years from now? Let us say that this legislation went through as is, is it reasonable to suggest we might have—a combination of Montreal and Vancouver—say 25% to 50% of that market repatriated? It would not be a 100%.

Mr. Dodge: No, it would certainly not be a 100%; and indeed it would not be 100% because, for very good reasons, the banks may want to maintain presence in some of these havens.

[Translation]

M. Dodge: Monsieur le président, chacun interprète l'expression «limité» comme bon lui semble; dans le cas qui nous occupe, comme nous l'avons très clairement indiqué, ces coûts seront nuls. De fait, la rédaction fort minutieuse de cette mesure vise à l'assurer.

Pour ce qui est des avantages, comme nous l'avons dit, nous nous attendons à ce qu'un certain nombre de ces prêts de haute qualité soient rapatriés; cela aura une légère incidence sur le secteur de l'emploi. Nous aurons accès à un certain pourcentage de la croissance que connaîtront ces actifs. Si vous tenez compte de tous ces facteurs, vous pouvez dire qu'il y aura une augmentation limitée du nombre d'emplois. Il n'y a aucun secret; nous ne cherchons pas à cacher des choses. Les avantages indirects ne sont pas quantifiables. C'est la vérité. Si cette évaluation ne vous satisfait pas, ou si vous pensez que la rédaction de la mesure législative laisse à désirer, si vous vous préoccupez d'une disposition en particulier et de la façon dont on pourrait la mettre en oeuvre, nous pourrions passer ces dispositions en revue avec vous. J'espère que le Comité sera convaincu que le libellé de cette mesure législative permettra d'atteindre les résultats visés.

Le président: Monsieur Attewell.

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

J'aimerais revenir à la question du nombre d'emplois créés. Si mes notes sont exactes, monsieur Dodge, vous avez dit qu'entre un dixième et un vingtième d'emploi serait créé par 100 millions de dollars de transactions.

M. Dodge: Le minimum serait d'environ un vingtième d'emploi par 100 millions de dollars, et le maximum serait légèrement inférieur à un emploi par 100 millions de dollars.

M. Attewell: Moins d'un dixième; lorsque j'ai pris des notes j'ai écrit entre un dixième et un vingtième.

M. Dodge: Non, je ne dirais pas un vingtième mais plutôt un... Cependant, un dixième vous donne une bonne idée de la situation.

M. Attewell: Compte tenu de la qualité supérieure et de la valeur moyenne de ces prêts.

M. Dodge: C'est exact.

M. Attewell: Pouvez-vous nous offrir une évaluation raisonnable? Dans le rapport Rasminsky-Lawson, si je ne me trompe, les auteurs parlent d'un montant dépassant légèrement 22 milliards de dollars en prêts aux non-résidents et, si j'ai bien compris, c'est là notre cible. Quel montant pourrions-nous espérer obtenir d'ici cinq ans? Si la loi sous son libellé actuel était adoptée, pourrions-nous de façon raisonnable nous attendre à obtenir à Montréal et à Vancouver un rapatriement d'environ 25 à 50 p. 100 de ce marché? Nous ne pouvons pas nous attendre à un rapatriement de tous ces prêts.

M. Dodge: Non, tous ces prêts ne seraient certainement pas rapatriés; de toute façon, se serait impossible puisque, pour de très bonnes raisons, les banques voudront peut-être continuer à assurer une présence dans ces abris.

[Texte]

Mr. Attewell: Greater privacy in some instances, I guess. But anyway, what is your professional estimate of five years from now what share of that we might . . . ? I am just throwing out 25% to 50%. Is that reasonable?

Mr. Dodge: When when one canvasses opinion, one comes anywhere between about 25% and 75%. So if one picked the midpoint—about half of that would not be at all unreasonable.

Mr. Attewell: Half of it?

Mr. Dodge: Yes.

Mr. Attewell: And once again, if I have my zeroes straight, just doing some calculations on the base of a tenth, if that was an average, you are handling by then over \$11 billion. I calculate that to be about 12 jobs. They may not be equally split. Given 50% of the market, are we going through all this for 10 to 12 jobs?

Mr. Dodge: You are calculating that on pure repatriation rather than on the basis of any new business being generated.

Mr. Attewell: Yes.

Mr. Dodge: On the basis of pure repatriation, one would have to say that if it is pure repatriation and purely from places like the Caymans—I mean the pure tax havens—with no growth, one would certainly be looking at a number of less than 100. There will be some growth, but as I said earlier, Mr. Attewell, given the flux in the international banking situation, to project growth rates on the basis of what has happened over the last 20 years is not very appropriate.

• 1655

Mr. Attewell: From earlier comments, it sounds as if there was not a lot of consulting with the banking industry beyond the concept. You have developed . . . I have read parts of it; I must confess I have not read every line of what was tabled. I have tried to understand some of the supporting notes and so on. I have talked to some people in the banking industry, and they are pretty concerned about that model sitting there. First of all, you start off by saying if life is perfect, the margin is very thin. You are asking them on a daily basis to monitor assets, deposits being 96% of loans, I believe is the figure. I guess behind that is a notional leverage of 25:1, is it?

Mr. Dodge: It is 24:1.

Mr. Attewell: There are penalties, I guess, if they are above or below the magic 96%. I find they are very worried about just the workability of that margin. I do not know how you spell out the detail, but most major banks are on a full cost-absorption basis. All indirect costs are factored out to a profit centre. This would be miniscule. It is a type of profit centre, so they would be into cost allocation on that.

[Traduction]

M. Attewell: Dans certains cas, il serait possible d'avoir une meilleure confidentialité. De toute façon, à titre de professionnel, quelles seraient vos prévisions quant au pourcentage de prêts qui pourraient être rapatriés dans cinq ans? Est-ce qu'il est raisonnable de parler de 25 à 50 p. 100?

M. Dodge: Le résultat des sondages effectués se situe habituellement entre 20 et 75 p. 100. Il serait raisonnable de diviser ce pourcentage en deux.

M. Attewell: En deux?

M. Dodge: Oui.

M. Attewell: Encore une fois, si j'ai bien calculé en fonction d'un dixième, c'était la moyenne, vos transactions se chiffrent à plus de 11 milliards de dollars. Cela représenterait environ 12 emplois; ils ne seraient peut-être pas répartis également. Si nous obtenons 50 p. 100 du marché, est-ce que cela vaudra la peine de faire tout ce travail pour n'obtenir que 10 ou 12 emplois?

M. Dodge: Vous avez effectué vos calculs en fonction du rapatriement des prêts plutôt qu'en fonction des nouvelles transactions qui pourraient être obtenues.

M. Attewell: C'est vrai.

M. Dodge: Si vous vous fondez seulement sur le rapatriement, exclusivement à partir d'endroits comme les îles Cayman—si il n'y a aucune croissance, il se pourrait fort bien que ce chiffre soit inférieur à 100. Il y aura une certaine croissance, mais comme je l'ai dit un peu plus tôt, monsieur Attewell, compte tenu des fluctuations actuelles du marché financier international, il n'est pas approprié d'essayer de prévoir des taux de croissance en fonction de ce qui s'est passé dans ce secteur au cours des 20 dernières années.

M. Attewell: Il semblerait, d'après ce qu'on nous a dit, qu'à part l'idée de base vous n'avez pas beaucoup consulté le secteur bancaire. Vous avez conçu . . . j'ai lu en partie votre rapport, mais je reconnais ne pas l'avoir lu en entier. J'ai essayé de comprendre certaines des notes d'accompagnement, entre autres. Je me suis entretenu avec certaines personnalités du monde bancaire, qui ne trouvent guère rassurant le modèle que vous leur proposez. Vous commencez par leur dire que, si tout marche bien, les marges bénéficiaires seront très étroites. Vous leur demandez de surveiller quotidiennement leurs avoirs, les dépôts devant représenter 96 p. 100 des prêts, si j'ai bonne mémoire, ceci correspondant à un ratio d'endettement de 25:1, n'est-ce pas?

M. Dodge: C'est de 24:1.

M. Attewell: Si l'on dépasse le chiffre magique de 96 p. 100 ou si l'on est en-dessous, vous avez prévu des pénalités. Cette marge semble beaucoup inquiéter le monde bancaire, d'après ce que j'ai pu constater. Je ne sais pas comment les choses se passent dans le détail, mais la plupart des grandes banques ont un système de pleine absorption des coûts. Tous les frais indirects sont imputés à un centre de bénéfices. Le résultat serait minime. Avec un centre de bénéfices, on procéderait pour cela à une ventilation des coûts.

[Text]

But getting back to my question, before this was advanced as far as it is now, did you get some outside professional comment on this very precise and pretty complicated model? Did you get any advice on how workable it was?

Mr. Dodge: We spent a lot of time working with tax professionals with the banks. Perhaps Mr. Ernewein or Mr. MacIntosh would like to comment, since they ran those technical meetings.

Mr. Ernewein: The technical aspects of the discussions were on two fronts. First of all—it is a fairly common practice—we engaged consultants, and we had some in this regard to work through our legislation. We also discussed the proposal—not the bill itself, but the proposal—in some detail, the technical aspects, with the taxation committee of the CBA and reviewed that.

Just to respond to a couple of specific points—or one, in any event; the daily calculation or daily basis—we were advised that this would not present a problem. The banks did that in any event, and could monitor and maintain that balance. To the extent that they were short on a particular day, we did give them that range of 96%. If they were a little over, it was not as though they were penalized; simply their capital allowance was reduced somewhat. If they were short, it would prorate their income from the international banking centre for that particular day. It was not such that it would put them offside for the entire year or anything like that.

The proposed legislation itself, I grant you, or its operation, may not be immediately apparent to the layman. But from my understanding, or from the impression I gather—and I believe Dan would say the same—the banks found it workable. There are obviously some things they would like to have done differently or to have seen take a different approach... or different activities, perhaps. But on a technical basis, it was our impression they found the proposed legislation was feasible.

Mr. Attewell: Which countries do we have withholding tax on? What impact would that have on just the the viability of this concept?

Mr. Ernewein: Withholding tax is paid on interest going out of the country; I believe that is what you are speaking about. Under the act, withholding tax is payable to any non-resident or any person resident in a country other than Canada. That is reduced by treaty, in some instances, but the withholding tax is applicable in all situations, with the exception that the withholding tax applies, or there are particular exemptions, for certain types of debts or with certain types of taxpayers.

• 1700

Mr. Attewell: Will that narrow the scope of possible business and is there a significant difference in the withholding tax between, say, the Cayman Islands area and the United

[Translation]

Mais pour en revenir à ma question, lorsque ce projet n'était pas encore aussi avancé qu'il l'est, avez-vous sollicité des conseils professionnels sur ce modèle très précis et passablement compliqué? Vous êtes-vous renseignés pour savoir dans quelle mesure cette notion était maniable?

M. Dodge: Nous avons consacré beaucoup de temps à consulter des spécialistes fiscaux et bancaires. M. Ernewein ou M. MacIntosh pourrait peut-être vous en dire quelques mots, car ce sont eux qui ont organisé ces réunions techniques.

M. Ernewein: Les discussions techniques ont porté sur deux points: tout d'abord nous avons, comme il est souvent d'usage, engagé des consultants et nous avons dû passer en revue nos lois. Nous avons également discuté de la proposition—non pas le projet de loi en soi, mais la proposition—en assez grand détail, de ses aspects techniques avec le comité d'étude fiscale de l'Association des banquiers canadiens et avons passé cette question en revue.

Je voudrais revenir sur certains points que vous avez soulevés, ou tout au moins sur l'un d'entre eux: le calcul quotidien ou la base quotidienne. On nous avait dit que ceci ne soulèverait pas de difficultés, que c'étaient les banques qui s'en chargeaient, qui surveilleraient l'évolution de la situation et maintiendraient cet équilibre. Nous leur avons accordé ce pourcentage de 96 p. 100 pour le cas où elles n'arrivaient pas, certains jours, à compléter la somme. Si elles dépassaient légèrement, elles ne seraient pas pénalisées, leur allocation en capital serait simplement un peu réduite. Si elles étaient en-dessous de ces 96 p. 100, le revenu de leur Centre bancaire international s'en trouverait proportionnellement réduit pour cette journée, mais cela ne se répercuterait pas nécessairement sur toute l'année.

Le projet de loi lui-même, ou son application, n'est pas facile à comprendre, je le reconnais, pour le profane, mais je crois savoir—et Dan je crois le confirmera—que les banques l'ont trouvé réalisable. Il y a certainement des choses qu'elles auraient aimé faire différemment ou pour lesquelles elles auraient préféré une autre méthode... ou peut-être différentes activités. Mais d'une façon générale, nous avons eu l'impression qu'elles trouvaient le projet de loi acceptable.

M. Attewell: À l'égard de quels pays prélevons-nous une taxe de retenue à la source? Quel effet cela a-t-il sur la viabilité de ce projet?

M. Ernewein: Il y a une retenue fiscale sur les intérêts qui sortent du pays, si c'est ce dont vous parlez. D'après la loi, la retenue fiscale s'applique à tout non-résident ou toute personne résidant dans un pays autre que le Canada. Dans certains cas elle est diminuée par traité, mais elle est applicable dans toutes les situations, à l'exception d'exemptions particulières ou pour certaines catégories de dettes ou catégories de contribuables.

M. Attewell: Cette retenue fiscale risque-t-elle de limiter les transactions éventuelles? Les retenues fiscales, par exemple des Îles Cayman et des États-Unis, présentent-elles des

[Texte]

States? I have heard it said that the U.S. will not be as attractive a market versus the offshore.

Mr. Ernewein: Is that perhaps with respect to loans made to the U.S. paying interest on which they charge a withholding tax?

Mr. Attewell: I believe so, but I am not sure.

Mr. Ernewein: That is something I am not entirely familiar with. We were more concerned about the other aspect of it, withholding tax paid on loans to us or to the international banking centre, or if it were deposits, is what I am speaking of. In that instance, all that the qualifying deposits are funding for an international banking centre must be from persons with whom the bank or financial institution is dealing at arm's length. And in that instance, we have an exemption already for foreign currency deposits and, although its impact may not be great, we have also that to Canadian currency deposits for the purposes of the international banking centre.

Mr. Attewell: So do you see certain areas being more attractive from that standpoint in terms of sourcing, where these offshore loans or deposits may come from, or tax treaties? Does that preclude certain countries or certain areas from being attractive?

Mr. Ernewein: This is an area I do not claim any great knowledge about, but I think perhaps you are speaking of situations where, to take an example, the international banking centre can make a loan to one country. The interest which is paid back to the Canadian bank through its international banking centre may be subject to 10% withholding tax because of the tax regime in that country or the treaty between the countries.

Perhaps there is another country which, if a loan is made to a resident or to an operation in that country, interest is subject to 15% withholding tax. In that instance—because the borrower ultimately absorbs this withholding tax; it is not the bank, it is the borrower who has to absorb the withholding tax—the borrower may arrange his affairs in such a manner as to have the loan made to a particular company or part of his organization in the country which imposes a lower or no rate of withholding tax.

Vis-à-vis Canadian taxation, or this particular proposal, I am not sure what impact it will have nor what we could do to affect it from the Canadian perspective.

Mr. Attewell: Just one last question, Mr. Chairman. To develop a profit contribution or whatever, in the legislation what are you proposing they do about indirect costs? I understand in the IBC unit you can identify pretty readily the so-called direct costs, but what are they supposed to do on indirect?

Mr. Ernewein: In calculating your income for the purpose of an international banking centre there is a provision which looks innocuous in and of itself, but it requires that the profits

[Traduction]

différences marquées? J'ai entendu dire que les États-Unis ne constituent pas un marché aussi intéressant que les centres extracôtiers.

M. Ernewein: Est-ce qu'il s'agit là de prêts consentis aux États-Unis sur les intérêts desquels il y a une retenue fiscale?

M. Attewell: C'est ce que je crois, mais je n'en suis pas certain.

M. Ernewein: C'est une question que je ne connais pas très bien. Nous étions plus inquiets de l'autre aspect, à savoir la retenue fiscale versée sur les emprunts qui nous étaient consentis ou consentis au centre bancaire international, ou s'il s'agissait de dépôts. Dans ce cas, les dépôts admissibles pour un centre bancaire international doivent provenir de personnes avec lesquelles la banque ou l'institution financière ont des rapports sans lien de dépendance. Même dans ce cas, une exemption est prévue pour les dépôts en devises et bien qu'elle n'ait pas nécessairement beaucoup d'effet, la même chose s'applique aux dépôts en monnaie canadienne destinés au centre bancaire international.

M. Attewell: Certaines régions vous paraissent-elles donc plus attrayantes comme sources d'approvisionnement, comme lieu de provenance de ces prêts ou dépôts extracôtiers ou à cause des ententes fiscales? Est-ce que cela exclut certains pays ou certaines régions qui manqueraient d'intérêt?

M. Ernewein: C'est une question dont je ne suis pas spécialiste, mais vous parlez sans doute de situations où un centre bancaire international peut consentir un prêt à un pays. L'intérêt qui est versé à la banque canadienne par l'intermédiaire du centre bancaire international peut être assujéti à 10 p. 100 de retenues fiscales en raison du régime fiscal de ce pays ou du traité conclu entre les pays.

Dans d'autres pays, peut-être, les intérêts versés sur un prêt consenti à un résident ou à une société sont assujettis à une retenue fiscale de 15 p. 100. Dans ce cas... c'est l'emprunteur qui supporte cette retenue fiscale, ce n'est pas la banque, c'est à l'emprunteur de l'assumer et de s'organiser de telle façon que le prêt sera consenti à une société ou à un membre d'une organisation qui impose une retenue fiscale moindre ou nulle.

En ce qui concerne le régime fiscal canadien, ou cette proposition en particulier, je ne sais pas au juste quel effet elle aura ou ce que nous pourrions faire pour l'influencer du point de vue canadien.

M. Attewell: Une dernière question, monsieur le président. Que proposez-vous de faire, à propos de ce projet de loi, en matière de frais indirects, pour créer un climat favorable aux bénéfices? Je crois comprendre qu'il est relativement facile de déterminer, dans un CBI, les coûts dits directs, mais qu'en est-il des frais indirects?

M. Ernewein: Dans le calcul des revenus d'un centre bancaire international, on a prévu une disposition qui semble inoffensive à première vue, mais qui exige que les bénéfices

[Text]

be calculated as if the international banking centre were a separate business of the bank. For practical purposes, it can be conducted as part of an existing operation or in conjunction with other operations. But for the purposes of the act, when you make that assumption or require the calculation or determination to be made on that basis, you pick up other provisions of the act which require each business of a particular taxpayer to be calculated separately and requires both the income and expenses to be attributed—and in the case of expenses, deducted—but only to the extent that they relate to that business.

It is much the same situation as far as... To sort of anticipate a further question or question we have had before about how that allocation works and what requires the banks to... the pressure in which they will want to move the expenses over to the taxable side. I guess that is no different from the situation we are in now where a bank has perhaps an offshore operation in respect of which there are some functions performed at head office and the like, and then there is a question of determining which expenses are allocatable to that offshore operation, and which to the Canadian side.

• 1705

The Chairman: Except the offshore operation is offshore. It is pretty easy to locate the offshore operation and know exactly who is employed there and what the costs of rent, light, heat, power, and so on are there; whereas with this thing, you are going to conduct it in the same business and presumably apportion salaries and everything else.

Mr. Ernewein: But the salaries, which would probably be the larger chunk of these indirect expenses, would probably be more easily allocable when you have the entire operation in Canada and you can look at both ends; whereas you have one, offshore.

The other point I might mention is we require the business, or the employees, actively to participate in the functions relating to the loan. If a bank were to become hesitant to attribute income or employees' expenses to the international banking centre, then it would run up against the problem that it will be argued that no employees were involved and there was no active participation, and they fail to meet the test. So we think it cuts both ways in that regard.

The Chairman: I have a number of questions. I was wondering if you could explain to us the rather complicated series of mathematical calculations commencing on page 4 and running through page 6 of the Minister's presentation on the Ways and Means motion and its explanatory notes.

Mr. Dodge: I am glad you asked that, Mr. Chairman, because I had trouble following it the first time as well. So I am going to ask the guys who explained it so well to me to explain it to you. Let Mr. MacIntosh have a go at this one.

Mr. Dan MacIntosh (Tax Policy and Legislation Division, Department of Finance): Mr. Blenkarn, are you referring to page 4 of the notes?

[Translation]

soient calculés comme si le centre bancaire international constituait une société à part de la banque. Dans la pratique, cela revient à gérer ce centre comme s'il faisait partie d'une société existante ou existait conjointement avec d'autres. Mais en ce qui concerne la loi, lorsque vous posez cette hypothèse ou exigez que les calculs se fassent sur cette base, vous prenez d'autres dispositions de la loi qui exigent des calculs à part pour chaque entreprise appartenant à un contribuable, les revenus et les dépenses devant être imputés—et dans le cas des dépenses, déduits—mais seulement dans la mesure où ils se rapportent à cette entreprise.

C'est la même situation qui se présente pour... Pour répondre d'avance à une question qui nous a déjà été posée sur la façon dont ces imputations se font et sur ce qui est exigé des banques pour... leur hâte à imputer les dépenses à la partie de l'opération imposable. Cela ne nous changera pas beaucoup de la situation actuelle, où une banque a des opérations extracôtières pour lesquelles certaines fonctions se font au siège social et la question se pose alors de savoir quelles dépenses sont imputables à cette entreprise extracôtière, et lesquelles doivent être imputées à l'entreprise canadienne.

Le président: Si le centre extracôtière est situé à l'étranger, c'est relativement facile à repérer. Il est facile de savoir qui y est employé, et quelles sont les dépenses pour le loyer, l'électricité, le chauffage, etc. alors que, dans ce cas, tout se fait sous le même toit et vous devrez probablement calculer au prorata à combien reviennent les salaires et tout le reste.

M. Ernewein: Mais les salaires, qui constitueraient probablement la plus grosse partie de ces dépenses indirectes, seraient probablement plus faciles à répartir lorsque toute l'entreprise se trouve au Canada et que vous pourrez examiner ce qui se passe de part et d'autre. Ce n'est pas le cas lorsque vous avez un centre extracôtière.

Je voudrais également faire remarquer que nous exigeons que les employés du CBI participent activement aux fonctions liées au prêt. Si une banque devait hésiter à attribuer des frais de salaire au centre bancaire international, elle se trouverait devant une difficulté, à savoir qu'aucun employé ne participerait à ces prêts de façon active, si bien que les conditions ne seraient pas remplies. Nous pensons donc qu'à cet égard, nous sommes parés pour tout.

Le président: J'ai plusieurs questions à poser. Pourriez-vous nous expliquer la série plutôt compliquée de calculs mathématiques qui va de la page 4 à la page 6 du mémoire présenté par le ministre sur la motion des Voies et Moyens, et les notes explicatives?

M. Dodge: Je suis heureux que vous me demandiez cela, monsieur le président, parce que moi aussi j'ai eu du mal à m'y retrouver au début. Je vais donc demander à ceux qui m'ont donné de si bonnes explications de vous en donner également. Monsieur MacIntosh, je vais vous confier cette mission.

M. Dan MacIntosh (Direction de la politique et de la législation de l'impôt, ministère des Finances): Monsieur Blenkarn, est-ce que vous parlez de la page 4 des notes?

[Texte]

The Chairman: I am starting on page 4 of the notes, and carrying on page 5. I am particularly interested in days 1, 2, 3, 4, 5, 6, and 7, and all of those interesting calculations that go on and on. Maybe you can tell us what it is all about.

Mr. MacIntosh: The previous subclause, subclause (3), is the subclause that permits the exclusion of—I will refer to it as “the bank”—the bank’s income from its profit from the international banking centre. Subclauses (4), (5), and (6) provide rules for computing what the income is, and therefore the amount that should be excluded.

Beginning on page 4 of the notes, paragraph 33.1(4)(a) provides that the international banking centre business, whether or not it in fact constitutes a separate business, is to be treated as though it were a separate business, and therefore the allocation of expenses we have referred to must take place. Paragraph 33.1(4)(b), though, provides a special rule for allocating interest expense to the international banking centre. Basically, what this rule provides is that the interest expense is to be calculated as the interest expense payable on eligible deposits in the international banking centre, and that expense is to be grossed up, in effect, to cover off the eligible loans made out of the international banking centre. So if there were, for example, eligible loans made out of an international banking centre business of, say, \$1,000 at 10%, and let us assume that was the balance on every day of the year, just to keep it simple, and there were \$400 of eligible deposits made with the international banking centre—and those would generally be described as arm’s-length deposits from nonresidents—

The Chairman: You would not be able to be in business then, would you? You would be out of business. You could not qualify that way.

Mr. MacIntosh: You would still qualify for an exemption.

The Chairman: With \$400 in borrowings to do \$1,000 worth of loans?

Mr. MacIntosh: No, \$400 of eligible deposits.

The Chairman: That is right.

Mr. MacIntosh: So the other \$600 must have come—

The Chairman: From where?

Mr. MacIntosh: From somewhere else, which would be ineligible deposits—

The Chairman: Does that not make the whole operation ineligible?

Mr. MacIntosh: No, it does not. What makes the whole operation ineligible is where there is not, basically, active participation connected with 90% of the loan revenue. Where you have a portion of the bank’s international banking centre business funded out of non-eligible sources, that portion of the profit will be eliminated from the exemption.

[Traduction]

Le président: Oui, à partir de la page 4 en continuant à la page 5, ce qui m’intéresse particulièrement, c’est le calcul pour les jours 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7 et tous ces calculs passionnants qui leur succèdent. Peut-être pourriez-vous nous dire ce dont il s’agit.

M. MacIntosh: Le paragraphe précédent, le paragraphe (3) est celui qui autorise la déduction de—je parlerai de «la banque»—des revenus de la banque des bénéfices provenant du centre bancaire international. Les paragraphes (4), (5) et (6) donnent des règles permettant de calculer ce que sont ces revenus et par conséquent le montant qui peut être déduits.

À la page 4 des notes, l’alinéa 33.1(4)a) stipule que les affaires du centre bancaire international, qu’il constitue ou non une société à part, doivent être traitées comme s’il s’agissait d’une société à part et c’est pourquoi il convient d’en calculer les frais à part, comme nous l’avons dit tout à l’heure. Mais l’alinéa 33.1(4)b) apporte une règle spéciale pour l’imputation des dépenses d’intérêt au centre bancaire international. Cela revient à dire que les frais d’intérêt doivent être calculés comme dépenses d’intérêt payables sur les dépôts admissibles au centre bancaire international et ces dépenses doivent être, en fait, majorées pour couvrir les prêts admissibles consentis par le centre bancaire international. Si le centre bancaire international consentait donc un prêt admissible de 1,000\$, par exemple, à 10 p. 100 et si tel était le solde chaque jour de l’année, pour simplifier les choses, et s’il y avait 400\$ de dépôts admissibles reçus par le centre bancaire international—il s’agirait généralement de dépôts sans lien de dépendance provenant de non-résidents...

Le président: Mais vous ne survivriez pas ainsi, n’est-ce pas? Vous seriez obligés de fermer boutique, vous ne répondriez pas ainsi aux critères.

M. MacIntosh: Vous bénéficieriez toujours d’une exemption.

Le président: Avec 400\$ d’emprunts pour assurer un prêt de 1,000\$?

M. MacIntosh: Non, 400\$ de dépôts admissibles.

Le président: C’est exact.

M. MacIntosh: Les autres 600\$ doivent donc provenir...

Le président: D’où?

M. MacIntosh: D’ailleurs, c’est-à-dire de dépôts qui ne seraient pas admissibles...

Le président: Est-ce que toute l’opération ne va pas se trouver non admissible de ce fait?

M. MacIntosh: Non, ce n’est pas vrai. Ce qui la rendrait non admissible, c’est s’il n’y avait pas de participation active liée à 90 p. 100 du revenu sur le prêt. Lorsqu’une partie des affaires du centre bancaire international de la banque est financée à partir de sources non admissibles, cette portion des bénéfices est éliminée de l’exemption.

[Text]

[Translation]

• 1710

In this case, in effect, only four-tenths of the bank's profit would qualify in this sort of situation for the international banking centre exemption. The way that is calculated is that, in determining the interest expense, first one calculates the real interest expense on the \$400 of eligible deposits which, paying interest at 9%, would be \$36.

Now, we want to make an assumption that the same interest rate applies across the \$1,000 of eligible loans. Therefore, the international banking centre business cannot be said to be funded entirely out of capital, a bank might wish to argue, and therefore there is a tremendous amount of profit just in this one tax-exempt place. Rather, what we do is say: what is your expense on eligible deposits? It is \$36. On the other \$600, we will also make the assumption that you paid a 9% interest rate. So in the calculation, we will notionally impute an interest of \$90. So at that point in the calculation—

The Chairman: You have \$90 interest in total.

Mr. MacIntosh: —under subsection 33.1(4), you would have an interest expense of \$90. Therefore, for the sake of simplicity, also assuming the bank has no other expenses, the profit would be \$100 of interest revenue minus \$90 of interest expense, which would be \$10.

But it would be inappropriate to give the bank in this case an exemption of \$10 because, in fact, there really is an IBC only to the extent of the \$400 of eligible deposits. Therefore, under subsection (5), the profit that is eligible for the interest exemption is prorated down by a factor of \$400, the eligible deposits, over \$1,000, the eligible loans, to give you a \$4 income from the international banking centre business, which will be excluded from income.

The Chairman: Will you stop for a moment? I understood that your deposits had to be from arm's length sources.

Mr. MacIntosh: That is correct, to be eligible.

The Chairman: All right. So these deposits would have to be foreign currency deposits, presumably, if you are going to lend foreign currency.

Mr. MacIntosh: They can be in either Canadian or foreign currency.

The Chairman: So they could be Canadian deposits.

Mr. MacIntosh: Yes.

Mr. Dodge: Canadian currency deposits, but deposits of foreign—

Mr. MacIntosh: Yes, always deposited by a non-resident in either foreign currency or Canadian currency.

The Chairman: Wait a minute. The eligible deposits have to be from a non-resident.

Mr. MacIntosh: Yes.

Dans ce cas, en effet, seulement quatre dixième des bénéfices de la banque seraient admissibles à l'exonération offerte par la situation de centre bancaire international. En déterminant les frais d'intérêts, on ferait le calcul des véritables dépenses d'intérêt sur les 400\$ de dépôts admissibles, et à un taux de 9 p. 100, cela représenterait 36\$.

Maintenant, supposons que le même taux d'intérêt s'applique aux 1,000\$ de prêts admissibles. Par conséquent, on ne peut pas prétendre que les activités du centre bancaire international sont financées entièrement à même l'avoir et par conséquent, qu'il y aurait une grande part des bénéfices imputables uniquement aux transactions exonérées. On pourrait dire plutôt: quelles sont les dépenses occasionnées par les dépôts admissibles? Ce serait 36\$. Sur les autres 600\$, on prétendrait que l'intérêt versé est de 9 p. 100. Dans le calcul, on imputerait donc un intérêt de 90\$. À ce moment-là...

Le président: Il y aurait donc 90\$ d'intérêt au total.

M. MacIntosh: ... en vertu du paragraphe 33.1(4), les dépenses d'intérêt seraient de 90\$ en effet. Par conséquent, pour simplifier, on suppose que la banque n'a pas d'autres dépenses, et elle toucherait donc 100\$ de revenu d'intérêt moins les 90\$ de dépenses intérêt, c'est-à-dire 10\$ au total.

Cependant, il ne conviendrait pas d'exonérer la banque pour ces 10\$, car ces activités de centre bancaire international se limitent aux 400\$ des dépôts admissibles. Par conséquent, en vertu du paragraphe (5), les bénéfices admissibles au titre de l'exemption d'intérêt, seraient répartis en faisant intervenir le facteur de 400\$, c'est-à-dire les dépôts admissibles, pour 1,000\$ de revenus admissibles, ce qui représenterait au titre des transactions de centre bancaire international un revenu de 4\$, qui bénéficieraient de l'exonération d'impôt.

Le président: Puis-je vous arrêter un instant? J'ai cru comprendre que ces dépôts-là devaient être libres de tout lien de dépendance, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: Pour être admissibles, c'est juste.

Le président: Je vois. Ces dépôts devraient donc être en devises, puisque les prêts le sont.

M. MacIntosh: Ils peuvent être en monnaie canadiennes ou en devises.

Le président: Il peut donc s'agir de dépôts canadiens, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: Oui.

M. Dodge: Il peut s'agir des dépôts en monnaie canadienne mais des dépôts d'étrangers...

M. MacIntosh: Oui, il faut que ce soit des dépôts de non-résidents, en devises ou en dollars canadiens.

Le président: Un instant. Les dépôts admissibles doivent donc appartenir à des non-résidents.

M. MacIntosh: C'est cela.

[Texte]

The Chairman: The non-eligible deposits can be from anybody.

Mr. MacIntosh: Yes.

The Chairman: Can the non-eligible ones be non-arm's length?

Mr. MacIntosh: Yes, they can be any type of deposit. In fact, they do not even have to be deposits; they can be capital of the bank. All we are saying is that it is only loans that are funded from the appropriate source—namely, arm's length deposits from non-residents—that will produce tax-exempt income.

The Chairman: Okay.

Mr. MacIntosh: So that is how subsection 33.1(4)(b) works. Basically, the interest expense is calculated as \$36 plus 36 times a fraction, which is the \$1,000 of eligible loans minus the \$400 of eligible deposits, which gives you \$600, over eligible deposits, which is \$400. So \$36 times \$600 over \$400 is \$54; \$54 plus \$36 is the \$90 of interest expense that you use in computing the notional profit of the centre, which is then grossed down by this other fraction of the \$400 of eligible deposits over \$1,000 of eligible loans to give you your exemption. So that is what subsections (4) and (5) amount to.

Mr. Attewell: In your example, what is the total dollar amount of deposits you are using?

Mr. MacIntosh: There is \$400 of eligible deposits. The other \$600 may be ineligible deposits or it may be capital of the bank. But in effect, any interest expense on those other deposits is disregarded.

Mr. Attewell: But I thought you factored in that there would be a 4% capital factor, using your 96%—

• 1715

Mr. MacIntosh: I guess I was trying to keep the example as simple as possible. In fact, to get the full exemption for the \$1,000 it is not necessary that there be \$1,000 of eligible deposits, but rather only \$960, on the reasonable basis that if the banks leverage rate is 24 to 1, which I believe is the usual rate, you should be able to fund \$1,000 of loans that would be attributable to that \$400 of capital, which is the case across the operations of the bank and therefore would apply in the case of the international banking centre business as well.

The Chairman: That is where the \$96 comes in.

Mr. MacIntosh: That is right.

The Chairman: Now, let us carry on. You have this wonderful thing on page 5.

Mr. MacIntosh: What I have described is an example where the deposits and loans are constant from one day to the next. But in fact that will not be the case: deposits and loans will vary from one day to another. What this example in the notes provides is that this shortfall of the \$600, which I describe in my example, is really computed on a daily basis, so in effect it

[Traduction]

Le président: Les dépôts non admissibles peuvent appartenir à n'importe qui.

M. MacIntosh: C'est cela.

Le président: Est-ce que les dépôts non admissibles peuvent être avec lien de dépendance?

M. MacIntosh: Oui, ce peut être n'importe quel type de dépôts. En fait, cela n'a même pas besoin d'être des dépôts. Il peut s'agir de l'avoir-propre de la banque. Nous disons tout simplement que seuls les prêts financés à même la source qui convient, c'est-à-dire les dépôts effectués par des non-résidents sans liens de dépendance bénéficieront de l'exonération.

Le président: Je vois.

M. MacIntosh: Voilà donc l'explication du paragraphe 33.1(4)(b). Essentiellement, les dépenses d'intérêt sont calculées comme étant 36\$ plus 36 fois une fraction, correspondant à 1,000\$ de prêts admissibles, moins 400\$ de dépôts admissibles, ce qui fait une différence de 600\$, par rapport aux dépôts admissibles, c'est-à-dire 400\$. Ainsi, on multiplie 36\$ par 600\$ sur 400\$, ce qui fait 54\$. Cinquante-quatre dollars plus 36\$, cela représente 90\$ de dépenses d'intérêt qui peuvent servir au calcul des bénéfices pour un centre bancaire international, montant ensuite diminué en faisant intervenir une autre fraction, c'est-à-dire 400\$ de dépôts admissibles sur 1,000\$ de prêts admissibles, ce qui représente l'exonération. Voilà donc l'explication des paragraphes (4) et (5).

M. Attewell: Dans votre exemple, quelle somme totale de dépôts faites-vous intervenir?

M. MacIntosh: Il y a 400\$ de dépôts admissibles. Les autres 600\$ sont des dépôts qui ne le sont pas mais ils peuvent représenter l'avoir-propre de la banque. En fait, toute dépense d'intérêt sur le reste des dépôts est exclue.

M. Attewell: Mais je croyais que vous faisiez intervenir 4 p. 100 de l'avoir, en faisant intervenir 96 p. 100 . . .

M. MacIntosh: J'ai voulu simplifier l'exemple plus possible. En fait, pour obtenir une exonération totale de 1,000\$, il n'est pas nécessaire que les dépôts admissibles soient de 1,000\$. Il suffit qu'ils soient de 960\$, en tenant pour acquis que si le coefficient d'endettement des banques est de 24 à 1, ce qui est de coutume, on pourrait financer 1,000\$ de prêts que l'on répartirait sur 40\$ d'avoirs propres, ce qui est courant dans les transactions bancaires, et par conséquent pourrait s'appliquer aux transactions d'un centre bancaire international.

Le président: C'est là qu'interviennent les 96\$, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: C'est cela.

Le président: Poursuivons. Il y a quelque chose de splendide à la page 5.

M. MacIntosh: Je vous ai donné l'exemple de dépôts et de prêts constants d'un jour à l'autre. En fait, ce n'est pas la réalité: les dépôts et les prêts varient d'un jour à l'autre. L'exemple que vous avez là illustre que cet écart de 600\$, que j'ai indiqué dans mon exemple, est calculé quotidiennement, ce

[Text]

is as though the example were computed on 365 days of the year and then the total result summed together.

The Chairman: What does this line—Day 1 with \$100, at 5% presumably, and eligible deposits of \$96, which gives you your 96% fraction... But then you go right along to Day 7 and we have \$480 to \$500. Eligible deposits do not necessarily stay on that relationship, though.

Mr. MacIntosh: These figures are just chosen as examples of what could happen. The eligible deposits vary greatly from the eligible loans, although I would think the banks would generally try to keep them matched as closely as possible to the 96% figure.

The Chairman: You have to do this calculation every day then, do you?

Mr. MacIntosh: That is right. The bankers informed us that it should not present any problem to them. Apparently they do this sort of calculation in any event.

Mr. Dodge: Mr. Chairman, I think you can understand why we have to do it day by day rather than on a fixed point in the month, because if we were to take the amount on the last Wednesday of the month, and all of a sudden on that Wednesday you managed to attract enough deposits to hit exactly your 96% ratio, but all the rest of the time you are running at a very, very low fraction, that would indeed throw up an awful lot of revenue in the IBC, and clearly that could represent a very significant drain on the fisc.

The Chairman: Step 2 indicates that you are really doing a whole week at once. Is that not right? I thought you were going to do it one day at a time.

Mr. Ernewein: Mr. Chairman, I think it may have been misleading. The calculation in respect of each day of the year is simply totalling up your loans and deposits on each day, and then there is a shortfall—the difference is determined for each day of the year. The two examples Mr. MacIntosh has gone through, they would be done on an annual... for the taxation—

The Chairman: But your example is on a weekly basis.

Mr. Ernewein: I think in the assumption it says: assume the taxpayer has a seven-day taxation year.

The Chairman: So what you do is you add up all the eligible deposits for the whole year, but you make sure that each day the loans... What happens if the loans are less than the deposits? You cannot have loans less than deposits, or can you?

Mr. Ernewein: Oh, you can, but you will not get any credit for it. That is one of the reasons we had to put in a provision saying only the amount by which loans exceed deposits. We did not allow you to take a shortfall of deposits on one day and run like that for a week, and then at the beginning of the next week to offset that by carrying a long position on deposits, because it is not reasonable to suspect or to conclude that they were using those excess funds to match a shortfall from a week previous.

[Translation]

qui revient à faire le calcul pour 365 jours de l'année, avec la somme des totaux.

Le président: Que signifie cette ligne... Le premier jour, 100\$, à 5 p. 100, on suppose, et des dépôts admissibles de 96\$, ce qui permet d'obtenir la fraction de 96 p. 100... Mais ensuite on poursuit jusqu'au septième jour et on a 480\$ à 500\$. Ce rapport des dépôts admissibles ne demeure pas nécessairement le même cependant.

M. MacIntosh: Ces chiffres ne sont que des exemples. Les dépôts admissibles varient considérablement des prêts admissibles, même si on serait porté à croire que les banques voudraient en règle générale maintenir autant que possible les 96 p. 100.

Le président: Il faut donc faire le calcul tous les jours, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: C'est cela. Les banquiers nous ont dit que cela ne posait pas de problème. Apparemment, on fait ces calculs de toute façon.

M. Dodge: Monsieur le président, je pense que vous comprendrez pourquoi il faut le faire quotidiennement plutôt qu'un jour fixe dans le mois. En effet, si l'on choisissait le dernier mercredi du mois, et si par hasard ce dernier mercredi du mois les banques arrivaient à attirer assez de dépôts pour atteindre le rapport de 96 p. 100, ne l'ayant pas obtenu tout le reste du temps, cela signifierait que les centres bancaires internationaux obtiendraient soudainement une grande quantité de recettes, et cela représenterait pour le fisc, une perte importante.

Le président: À la deuxième étape, les chiffres sont calculés pour toute une semaine à la fois. C'est cela, n'est-ce pas? Je pensais que cela devait être fait quotidiennement.

M. Ernewein: Monsieur le président, je pense que cela a induit en erreur. Le calcul quotidien est tout simplement la somme de tous les prêts et de tous les dépôts de chaque jour, et alors s'il y a un écart... La différence est calculée pour chaque jour de l'année. Les deux exemples que M. MacIntosh a donnés auraient porté sur l'année... Pour l'imposition.

Le président: Mais l'exemple est hebdomadaire.

M. Ernewein: Je pense qu'il faut poser l'hypothèse que l'année fiscale du contribuable dure sept jours.

Le président: Autrement dit, vous faites la somme des dépôts admissibles pour toute l'année, mais vous vous assurez que chaque jour les prêts... Qu'arrive-t-il si les prêts sont inférieurs aux dépôts? Cela est impossible, n'est-ce pas?

M. Ernewein: Oui, c'est possible, mais on n'obtient pas de crédits pour autant. Voilà pourquoi il nous a fallu prévoir une disposition qui précisait qu'on ne prendrait en compte que le montant correspondant entre les prêts et les dépôts, quand les prêts sont supérieurs à ces derniers. Il n'est donc pas permis d'avoir des dépôts inférieurs tout au long d'une semaine, pour ensuite rétablir l'équilibre au début de la semaine suivante en ayant des dépôts supérieurs car il n'est pas raisonnable de

[Texte]

[Traduction]

• 1720

The Chairman: So an IBC has to always lend more money than it has on deposit.

Mr. Ernewein: It does not have to, but it would be in its interest to do so.

The Chairman: But it cannot get any advantage from having deposits in excess of that.

Mr. Ernewein: That is right.

The Chairman: And since it cannot deduct interest, except pay it itself—there are no taxes involved—

Mr. Ernewein: Yes. I mean—

The Chairman: It cannot lend the money, it cannot lend the money to another branch of the bank.

Mr. Ernewein: It can lend the money but it will not get any interest deduction in respect of that, so every dollar it earns in income will go right into income. Every dollar of revenue will go right into income with no offsetting expense.

The Chairman: Right. Now, this calculation carries right on to page 6, is that correct? I think it does anyway.

Have any other members any questions about this particular calculation? Bill.

Mr. Attewell: Where you are explaining that in excess offshore deposits, the excess then, that cost flows into the ... it is part of the IBC with no tax relief.

Mr. Ernewein: That is right. It can only be utilized by the international banking centre. In fact, "utilize" is probably not an appropriate term, simply because it wants to keep the expenses as low as it can.

The Chairman: You cannot utilize it.

Mr. Ernewein: But it cannot be used to offset income in its taxable operations.

Mr. Attewell: So, does that not ... ? That is the type of point I was making earlier, that it makes it, I would think, pretty ... It is a pretty delicate balance there, to be trying to ... You know, the margin we start off with, and you said at the very start the margins are very, very thin, and then you have factors like that. I do not know what another alternative is on it, but it sure makes the whole thing pretty risky, does it not, to maintain the margin they want?

Mr. Ernewein: If they want to maintain a full exclusion of this income throughout the year, then every day they will have to balance their book. But there is certainly nothing precluding them, for safety's sake, running at an 80% balance throughout the year. In that case they will calculate their income according to the model we have got, and 80% ... well, because of the 96%, where a little more than 80% will be excluded from their income; the other 20%—

The Chairman: On the money that is included in their income for tax purposes, are they allowed any deductions?

conclure que cet excédent sert à combler l'écart de la semaine précédente.

Le président: Donc, un CBI doit toujours prêter plus d'argent qu'il n'a en dépôt.

M. Ernewein: Ce n'est pas obligatoire mais ce serait un avantage.

Le président: Mais il ne peut pas être avantagé par un excédent de dépôts.

M. Ernewein: C'est juste.

Le président: Et comme il ne peut pas déduire d'intérêt, sauf en le payant lui-même—il n'y a pas d'impôts ...

M. Ernewein: Oui. C'est-à-dire que ...

Le président: Le centre ne peut pas prêter d'argent à une autre succursale.

M. Ernewein: Si, mais il ne pourrait pas déduire l'intérêt relatif à cette transaction, et chaque dollar de revenu devra être calculé comme tel. Chaque dollar de revenu sera compté sans aucune dépense compensatoire.

Le président: Très bien. Ce calcul se poursuit à la page 6, n'est-ce pas? C'est ce que je pense du moins.

Y a-t-il d'autres questions sur ce calcul particulier? Bill.

M. Attewell: Vous disiez que les dépôts excédentaires effectués à l'étranger, qui sont calculés dans ... tout cela est assumé par le CBI sans allègements fiscaux.

M. Ernewein: C'est juste. Seul le centre bancaire international peut les utiliser. En fait, le terme «utiliser» n'est sans doute pas le plus convenable, tout simplement parce que le CBI cherche à maintenir ses dépenses au minimum.

Le président: Donc, impossible de l'utiliser.

M. Ernewein: L'excédent ne peut servir à compenser le revenu de ces transactions imposables.

M. Attewell: Donc, est-ce que cela ... ? C'est précisément ce que je disais tout à l'heure; à mon avis, c'est plutôt ... c'est un équilibre très précaire à réaliser, que d'essayer ... vous savez, la marge bénéficiaire avec laquelle on commence, et vous avez dit au début que ces marges sont très étroites, puis il y a des facteurs de ce genre. Je ne vois pas quel autre choix s'offre à nous, mais il est assez risqué d'essayer de maintenir la marge voulue n'est-ce pas?

M. Ernewein: S'ils veulent exclure pleinement ce revenu pendant l'année, ils vont être obligés d'équilibrer tous les jours leur bilan. Cependant, rien ne les empêche, par mesure de précaution, de maintenir un rapport de 80 p. 100 pendant l'année. Dans ce cas, il faudrait calculer le revenu du centre selon le modèle que nous avons présenté ... et à cause de la règle de 96 p. 100, un peu plus de 80 p. 100 sera exclu des revenus, l'autre 20 p. 100 ...

Le président: Le centre a-t-il droit de réclamer des réductions sur les sommes incluses dans le revenu imposable?

[Text]

Mr. Ernewein: Yes, because they will be using ineligible funding for that portion of it.

The Chairman: So what are you going to do then? Are you going to allow them to deduct a portion of every...? Will their deductions be in proportion to their taxable income?

Mr. Ernewein: I am sorry, no.

The Chairman: I mean, you are supposed to have these people working analyzing loans and tooting around the world collecting these loans and all these people are supposed to be employees of the IBC, but if some of the business is not eligible, is part of the employment deductible from the taxable portion?

Mr. Ernewein: It has that effect, because you have a situation where you have got, say, \$1,000 of income—and when I speak of income I mean interest revenue less interest expense—and assume you have \$200 of associated employees' expenses. Now, the next step, assume only half of that income, or the eligible loans in your international banking centre were funded by eligible deposits, you simply take that \$1,000 income less \$200 of employees' expenses, which gives you \$800; \$400 would be excluded from your income and \$400 would be brought into income which effectively allows you to take a deduction in respect of half of the employees' salary attributable to those loans.

The Chairman: Mr. Attewell, do you have any more questions on this?

Mr. Attewell: I am not sure of your formula. To offset the problem of certain days being offside, having excess deposits, can a bank run on an excess loan basis then to try and get back to that magic 96%? Or is there a penalty on that side?

Mr. Ernewein: For being...?

Mr. Attewell: Excess loans. Can they average out, can they remove that penalty if they accomplish that high-wire act of being right at the 96%?

Mr. Ernewein: They can optimize their position by being at 96%.

• 1725

To extend that over the additional deposits will not be of assistance to them, because the expense will not be deductible on the other side. To the extent that their deposits fall short of 96% of loans, they will not obtain a full exemption. But out of a year of 365 days, if one day they are short by 5%, it is not, in the vast scheme of things, going to amount to a great amount of income that is included for taxable purposes. They will have maintained it for 364 days of the year and come close to it on the other.

Mr. Dodge: Mr. Chairman, I think we should be quite clear that Mr. Attewell has clearly indicated, and I hope that we have been clear, that these provisions are really quite tightly drafted. To stop the potential for game-playing, which I think we all are painfully aware is important to stop, it does mean the potential to hit your full possible exclusion is also probably not that high. Most of these operations, operating in good

[Translation]

M. Ernewein: Oui, puisqu'il s'agira de fonds inadmissibles.

Le président: Alors, qu'allez-vous faire? Allez-vous leur permettre de déduire une partie de chaque...? Les déductions seront-elles proportionnelles au revenu imposable?

M. Ernewein: Malheureusement, non.

Le président: Vous envoyez des employés du CBI partout à travers le monde pour analyser et recueillir des prêts. Mais si une partie de ces transactions n'est pas admissible, est-il possible de déduire une partie des dépenses liées à l'emploi du revenu imposable?

M. Ernewein: C'est ce qui se produit. Par exemple, disons que vous avez 1000\$ de revenu—et lorsque je parle de revenu, j'entends le revenu d'intérêt moins les dépenses d'intérêt—et que vous avez 200\$ de dépenses liées à l'emploi. Maintenant, disons que la moitié seulement de ce revenu, soit les prêts admissibles de votre centre bancaire international, sont financés par des dépôts admissibles. Il vous suffit de prendre le revenu de 1000\$ moins 200\$ de dépenses liées à l'emploi, ce qui vous donne 800\$; 400\$ sera exclu de votre revenu et l'autre 400\$ y sera inclus, ce qui vous permettra de réclamer une déduction pour la moitié du salaire des employés liés à ces prêts.

Le président: Monsieur Attewell, avez-vous d'autres questions à ce sujet?

M. Attewell: Je ne suis pas sûr de comprendre votre formule. Pour compenser les journées où le rapport de 96 p. 100 n'est pas atteint, une banque peut-elle consentir des prêts excédentaires sur plusieurs jours, puis tenter de revenir à ce chiffre magique? Ou se rend-elle vulnérable à des pénalités?

M. Ernewein: Pour...?

M. Attewell: Pour des prêts excédentaires. Peut-elle établir une moyenne et s'éviter la pénalité si elle réussit à atteindre cet équilibre précaire de 96 p. 100?

M. Ernewein: Le centre peut se mettre dans la situation idéale de 96 p. 100.

Cela n'avantagerait pas le centre de les inclure dans les dépôts additionnels, car cette dépense ne sera pas déductible. Tant que les dépôts seront inférieurs à 96 p. 100 des prêts, le centre ne pourra pas réclamer la pleine exemption. Mais si, sur une année de 365 jours, le centre compte un manque-à-gagner de 5 p. 100, cela ne représentera pas des sommes faramineuses aux fins de l'impôt. Cela voudra simplement dire que le centre a su maintenir sa moyenne pendant 364 jours et l'a manquée de peu pour le 365^e.

M. Dodge: Monsieur le président, il faut rappeler que M. Attewell a indiqué clairement que ces dispositions ne présentent aucune équivoque. Si l'on veut éliminer les possibilités de tricherie, et nous savons tous à quel point il est important de le faire, il faudra sans doute réduire la possibilité d'obtenir l'exemption maximale. En fait, au cours d'une année, la plupart des transactions auront une partie inadmissible. Mais

[Texte]

business fashion, will in fact have, over the course of the year, some proportion of ineligible funding. But we felt, in talking to the people at the financial institutions, that was appropriate, because neither the financial institutions nor we ourselves, clearly, want this to become some sort of a tax scam and just a way to beat the system.

So it is in everybody's interest, I think, that it be done this way. But it is tight.

Mr. Attewell: Yes. Also, I guess this is the whole purpose of this exercise. Now that something is on the table, there will be some professional comments on it from the banking industry and so on. You have to keep it pretty tight; but the other part of it is a kind of marketing situation, too. Normally, if you are getting money at reasonable rates, you do not want to say to a customer, obviously, we do not need your money today; we have a problem in our IBC. That customer may not knock on your door again. Generally, you can discourage taking deposits by dropping your rates, but I see it as a pretty complicated high-wire act to get that margin they are after.

Mr. Warner: You seem to be encouraging a 24:1 ratio and penalizing the operator who would be running at a 20:1 ratio, or something lower. Do you think that is something you want in this system?

Mr. Dodge: I guess our conclusion was that it is appropriate, since that is the normal gearing of the banks. In our consultation, this seemed to be accepted as a reasonable way to run it.

Brian, you were at all the meetings.

Mr. Ernewein: I hesitate to use the word "arbitrary", but it is in that fashion. But it is as close to the average as I think we are going to strike. I think the banks run anywhere from 20:1 to 30:1. This is just an allowance in lieu of requiring them to demonstrate that they have used any capital precisely for this business, or that they have not used any other sort of deductible or interest-bearing funding. I guess the alternative would be to make an allowance for each bank, subject to whatever capital allowance they are running at the time. But that brings in quite a bit of additional complexity, I believe.

Mr. Warner: It might be that the Governor of the Bank of Canada will be suggesting that some banks operate at a 20:1 ratio, and perhaps it would be appropriate for you to have that provision in your proposed legislation to accommodate that.

Mr. Dodge: Certainly I think the committee should be aware that we have deliberately put it out with the draft bill and with the motion in the way we have to ensure that we have the thing technically right. Indeed, while we have done a lot of consultation initially, it always helps to see the thing in final print, in black and white, to sharpen the mind. We are looking very much for those technical refinements that will make it a better piece of legislation.

[Traduction]

en discutant de la question avec les représentants des institutions financières, nous avons eu l'impression que c'était convenable, car ni les institutions financières ni nous ne voulons que cela devienne une façon d'éviter de payer des impôts et de déjouer le système.

C'est pourquoi il est à l'avantage de tous de fonctionner de cette façon. Mais c'est assez restrictif.

M. Attewell: Oui, mais j'ai aussi l'impression que ce n'est pas là le seul objectif de ce système. Maintenant qu'il y a quelque chose de concret à étudier, il y aura certainement des professionnels du secteur bancaire et d'autres qui nous feront part de leurs idées. Il faut que ce soit restrictif; mais d'un autre côté, il y a aussi la question de la commercialisation. Normalement, si l'argent rapporte des taux d'intérêts raisonnables, il ne faudrait pas dire à un client qu'on n'a pas besoin de son argent aujourd'hui car le CBI a des problèmes. Ce client risquerait de ne plus jamais remettre les pieds dans ce centre. En général, il est possible de décourager les dépôts en diminuant les taux d'intérêts, mais je crois qu'il est très compliqué et délicat d'essayer de maintenir la marge bénéficiaire voulue.

M. Warner: Vous semblez encourager l'établissement d'un rapport de 24 à 1 et pénaliser ceux qui l'ont fixé à 20 à 1, ou à un niveau inférieur. Croyez-vous que ce soit souhaitable?

M. Dodge: À notre avis, c'est convenable, car c'est la façon normale de procéder des banques. Au cours de nos consultations, ce mécanisme était bien reçu et semblait être une façon raisonnable de procéder.

Brian, vous avez assisté à toutes les réunions.

M. Ernewein: Je n'aime pas parler de mesures «arbitraires», mais c'est comme cela. C'est la moyenne la plus courante. Je crois que les banques s'en tiennent à une moyenne variant entre 20 à 1 et 30 à 1. Il ne s'agit là que d'une allocation leur évitant d'avoir à prouver qu'elles ont utilisé des capitaux précisément pour ce genre d'activité, et qu'elles n'ont utilisé aucune autre forme de financement déductible ou à intérêt. Autrement, je suppose qu'il faudrait calculer un montant admissible pour chaque banque, en fonction de son actif du moment. Mais je crois que cela compliquerait considérablement les choses.

M. Warner: Le gouverneur de la Banque du Canada recommandera peut-être que certaines banques maintiennent un rapport de 20 à 1, et il conviendrait peut-être que vous incluiez une disposition de ce genre dans votre projet de loi.

M. Dodge: Il faudrait que le Comité sache que nous l'avons inclus délibérément dans le projet de loi et dans la motion car nous devons nous assurer que les dispositions sont correctes sur le plan technique. En fait, malgré toutes nos consultations initiales, il est toujours préférable de voir le document sous sa version finale, en noir sur blanc, pour tout comprendre clairement. Nous cherchons à apporter toutes les améliorations techniques nécessaires pour en faire la meilleure loi possible.

[Text]

[Translation]

• 1730

The Chairman: Can I take you to a letter written by Stanley Hart to Bob MacIntosh on November 6, 1986. On page 2 of that letter, Stanley says:

I agree there are considerable difficulties in tracing the source of funds deposited with and the application of funds loaned by an IBC. The adaption of existing back-to-back loan guidelines is under consideration in this regard, as are restrictions which would preclude a Canadian resident from either becoming entitled to an IBC deposit or liable to a bank in respect to an IBC loan.

But what do you have other than the prohibition that a Canadian cannot borrow the money?

Mr Dodge: I will ask Mr. MacIntosh to describe this.

Mr. MacIntosh: In order for a loan to qualify as an eligible loan, the bank must obtain a statement from the borrower that he will not use the loan to earn income in Canada, nor will he use the loan proceeds for the purposes of making a loan to a Canadian. That applies equally with respect to deposits as well, that the deposits cannot be funded indirectly from Canadians. So this ensures that at the bank end of the transaction the bank will not be guilty of—

The Chairman: Do you have those declarations drafted, and can you give us copies of those draft declarations that customers will have to sign if they are foreigners who want to use the IBC?

Mr. MacIntosh: No, I do not believe there will be any draft declarations or statements.

The Chairman: Surely to goodness you are going to want something that has some validity in it, something that would be more than a wink and a nod.

Mr. MacIntosh: We have a similar provision under the Income Tax Act now in section 116, where non-residents are disposing of property to Canadians. There is no prescribed form under the act, but I believe the practice has developed of having a standard affidavit filled out.

The Chairman: It is an affidavit, yes.

Mr. MacIntosh: Yes, that is the sort of thing we expect would be used here. If it is an inadequate statement, the bank is going to be losing some of its exemption. So I would expect it is in their interest to ensure that borrowers—

The Chairman: But there is a two-fold promise, then. The borrower has to sign—

Mr. MacIntosh: Yes.

The Chairman: —that he is not a resident in Canada and never intends to be a resident in Canada, and that he will not re-lend the money to someone who may use the money in Canada.

Le président: J'aimerais vous citer une lettre de Stanley Hart adressée à Bob MacIntosh le 6 novembre dernier. À la page 2, Stanley dit ceci:

Je conçois bien qu'il soit particulièrement difficile de retracer la source des fonds déposés auprès d'un CBI et l'application des fonds prêtés par celui-ci. On envisage à cet égard l'adaptation des lignes directrices existantes concernant les prêts dos à dos, de même que les restrictions empêchant un résident canadien soit de faire un dépôt auprès d'un CBI, soit de devoir de l'argent à une banque à la suite d'un emprunt auprès d'un CBI.

À part le fait d'interdire aux Canadiens d'emprunter de l'argent, quelles autres mesures avez-vous adoptées à cet égard?

M. Dodge: Je vais demander à M. MacIntosh de vous répondre.

M. MacIntosh: Pour qu'un prêt soit admissible, la banque doit obtenir une déclaration de l'emprunteur garantissant qu'il n'utilisera pas cet argent pour réaliser des revenus au Canada, et qu'il n'utilisera pas les bénéfices découlant de cet emprunt pour consentir un prêt à un Canadien. Les mêmes conditions s'appliquent aux dépôts, en ce sens qu'ils ne peuvent être financés indirectement par des Canadiens. De cette manière, la banque ne risque pas d'être accusée, à la suite de ce genre de transaction, de...

Le président: Existe-t-il des ébauches des déclarations que les clients étrangers doivent signer avant d'utiliser les services d'un CBI, et pouvez-vous nous en donner des copies?

M. MacIntosh: Non, je ne crois pas qu'il existe d'ébauche de ces déclarations.

Le président: Il va quand même falloir obtenir un document quelconque, quelque chose de plus valable qu'un simple clin d'oeil.

M. MacIntosh: Il existe une disposition semblable dans la Loi de l'impôt sur le revenu. Il s'agit de l'article 116, concernant les non-résidents qui doivent disposer de la propriété de Canadiens. La Loi ne prévoit aucune formule particulière, mais je pense qu'en général, on fait signer une déclaration sous serment.

Le président: En effet, c'est une déclaration sous serment.

M. MacIntosh: Oui. C'est ce genre de formule que l'on prévoit utiliser ici. Si la déclaration est imprécise, la banque risque de perdre une partie de son exemption. C'est pourquoi il serait dans son intérêt de s'assurer que les emprunteurs...

Le président: Il s'agit alors d'une promesse à deux volets. L'emprunteur doit signer...

M. MacIntosh: Oui.

Le président: ... une formule attestant qu'il n'est pas résident du Canada et qu'il n'a jamais l'intention de le devenir, et qu'il n'a pas non plus l'intention de prêter l'argent en question à quelqu'un qui pourrait l'utiliser au Canada.

[Texte]

Mr. MacIntosh: That is right. At the other end of the transaction, however, where the bank is innocent in a back-to-back loan transaction—that is, where an IBC makes a loan to a non-resident and then the non-resident loans the money back to a Canadian—it would be inappropriate to penalize the innocent bank in that circumstance.

The Chairman: Why?

Mr. MacIntosh: Because the bank thought it was making a *bona fide* loan to a non-resident.

The Chairman: You penalize the bank when it takes a bum cheque, do you not?

Mr. MacIntosh: But I think what we have done in this case is penalize the appropriate person, who is the Canadian who receives these funds indirectly out of an IBC, by denying him any interest deduction on that amount. So in both cases we would get the person who is not dealing fairly under the tax system.

The Chairman: Now, in the next paragraph of the same letter:

Finally, I should note we are still pursuing the development of satisfactory active participation or substantial connection test. It is certainly recognized that bank staff employed outside Canada will play a part in many international banking transactions, but I believe that we can make allowance for this fact while still requiring IBC staff to play a significant role in the transactions recorded on the centre's account.

Now, can you tell us how you have handled that?

Mr. MacIntosh: That is dealt with in subsection 33.1(7). In a sense, it is a bit of a balancing act in that the purpose of the measure is to generate business activity at the IBC, but, at the same time, we would not want to have such a stringent active-participation test that the banks, as a matter of their business practice, could not possibly meet it and therefore would not qualify to have an IBC.

• 1735

I think it is true that, generally, loans to non-residents are solicited outside of the country and negotiated, usually, outside of the country, but the credit analysis and management of the loans takes place in Canada. So this subsection 33.1(7) provides that, in order to qualify for exemption at all, at least 90% of the revenue from eligible loans on the books of an IBC must be derived from loans in which employees of the IBC actively participated, either in the solicitation-negotiation analysis or management. So there has to be at least one of those tests.

The Chairman: That brings us to the whole question of the tax leakage, does it not? While you have employees around the world, how do you make sure that the employment that was responsible for creation of this IBC, the cost of those employees, is not deducted against the bank business? You are not making them work out of one office; you are not segregating offices. Let us say, you have someone employed by the

[Traduction]

M. MacIntosh: C'est juste. Par contre, à l'autre extrême, lorsque la banque est l'innocente victime d'un prêt dos à dos—c'est-à-dire lorsque le CBI a consenti un prêt à un non-résident qui, à son tour, l'a prêté à un Canadien—il serait injuste de pénaliser la banque.

Le président: Pourquoi?

M. MacIntosh: Parce que la banque croyait consentir un prêt en bonne et due forme à un non-résident.

Le président: Mais vous pénalisez la banque lorsqu'elle accepte un chèque sans provisions, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: Dans le cas présent, nous pénalisons le vrai coupable, c'est-à-dire le Canadien qui a obtenu indirectement ces fonds d'un CBI, en lui refusant de déduire l'intérêt sur cette somme. Donc, dans les deux cas, nous pénalisons celui qui n'agit pas honnêtement en vertu du système fiscal.

Le président: Je vous lis maintenant le paragraphe suivant de la même lettre:

Enfin, je signale que nous n'avons pas encore trouvé de critère satisfaisant pour démontrer la participation active. Il est évident que le personnel bancaire affecté à l'étranger aura un rôle à jouer dans bon nombre d'opérations bancaires internationales, mais à mon avis, il est possible d'en tenir compte tout en demandant au personnel des CBI de jouer un rôle important dans les opérations inscrites au compte du centre.

Pouvez-vous nous expliquer les mesures que vous avez prises à cet égard?

M. MacIntosh: Cette question est visée par l'alinéa 33.1(7). Il faut presque devenir équilibriste car, si l'objectif de cette mesure est d'encourager l'activité du CBI, il ne faut pas pour autant établir un critère de participation active si strict qu'il serait impossible aux banques de le satisfaire, et donc d'être admissible à l'établissement d'un CBI.

Il est vrai qu'en général, les prêts consentis à des non-résidents sont sollicités et habituellement négociés à l'étranger, mais l'analyse du crédit et la gestion du prêt ont lieu au Canada. Donc, l'alinéa 33.1(7) prévoit que pour être admissible à une exemption, au moins 90 p. 100 des recettes émanant des prêts admissibles comptabilisées dans les livres d'un CBI, doivent provenir de prêts auxquels les employés du CBI ont participé activement, que ce soit à l'étape de la sollicitation-négociation, de l'analyse ou de la gestion. Il faut donc pouvoir utiliser au moins un de ces tests.

Le président: Cela nous mène à toute la question de l'échappatoire dans le régime fiscal. Vous avez des employés un peu partout à travers le monde; comment faire pour vous assurer que les employés responsables pour la création de ce CBI, c'est-à-dire les coûts liés à ces employés, ne seraient pas déduits des opérations bancaires? Ces employés ne travaillent pas dans un même bureau; vous ne tenez pas des comptes

[Text]

Canadian Imperial Bank of Commerce headquartered in Toronto, employed directly by Toronto in some place in Europe, digging up loans. How do you make sure that his income is an IBC expense as opposed to a head office expense where he is deductible?

Mr. MacIntosh: The provisions provide that the IBC is to be treated as a separate business, therefore, under section 4 of the Income Tax Act, there must be a reasonable allocation of that salary expense between the IBC and rest of the—

The Chairman: This fellow is out doing business and generally raising deposits, some of which go to feed Canadian loans in Canada that are not part of the IBC account, and some of which happen to be booked into the IBC. Do you check every bit of work he does? Do you put a time meter on him, a pedometer on him? What do you do?

Mr. MacIntosh: A reasonable allocation would have to be made in the same fashion as applies now for employees—

The Chairman: Their reasonable allocation will be the management of the loan in the IBC office. That is simple. You have two guys, one with a pencil behind his ear, and you say, their salaries are reasonably minimal, that is all the management we needed. Here is the bookkeeping. Come on in and audit it. How do you get the solicitation costs, the development of business costs?

Mr. MacIntosh: I do not think it would be in the bank's interest to make such an unreasonable allocation because—

The Chairman: What is unreasonable about it? It certainly would be in the bank's interest to make sure that they could deduct all the expenses from their taxable income. How do you propose to audit it?

Mr. MacIntosh: Revenue Canada will be auditing it in the same way that it now audits separate business of one taxpayer or a single business of one taxpayer that is carried on in both Canada and, perhaps, multiple foreign jurisdictions.

The Chairman: This particular taxpayer is entitled to carry on two businesses, both in Canada. One is tax-free in Canada and the other is taxable in Canada. The other situations, they are all taxable if they are in Canada.

Mr. MacIntosh: But the allocation is the same.

The Chairman: All right.

Now, in that respect, does the department consult any outside consultants, with respect to determining whether the tax computations you have and the tax arrangements you have are going to lead to any leakage and so on?

Mr. MacIntosh: In that respect, I guess there is really two sources of consultants. We consulted with a couple of tax professionals who were knowledgeable in banking practice.

The Chairman: Whom did you consult with?

[Translation]

séparés. Disons qu'un employé de la Banque Impériale de commerce, dont le siège social est à Toronto, est affecté quelque part en Europe, où il doit dénicher des emprunts. Comment faire pour s'assurer que son revenu est considéré comme étant une dépense du CBI, par opposition à une dépense du siège social qui serait déductible?

M. MacIntosh: Les dispositions prévoient que le CBI doit être traité comme étant un centre distinct. Par conséquent, en vertu de l'article 4 de la Loi de l'impôt sur le revenu, une proportion raisonnable de cette dépense liée au salaire doit être répartie entre le CBI et le reste de . . .

Le président: Mais ce type est en train de faire des affaires pour le centre et de dégoter des dépôts, dont une partie va servir à financer les prêts canadiens consentis au Canada et qui ne font pas partie du compte du CBI, et dont une autre partie sera comptabilisée par le CBI. Doit-on vérifier chacune de ces activités? Doit-on lui apposer un compteur, un pedomètre? Que faut-il faire?

M. MacIntosh: Il faudrait prévoir une allocation raisonnable comme celle qui s'applique actuellement aux employés . . .

Le président: L'allocation raisonnable sera en fait la gestion du prêt dans les bureaux du CBI. C'est bien simple. La banque compte deux types, dont l'un porte son crayon derrière l'oreille, et elle se dit que, comme leurs salaires sont raisonnablement bas, cela suffit pour les activités de gestion. Et elle dit au ministère des Finances, voilà notre comptabilité, vous n'avez qu'à venir faire votre vérification. Comment faites-vous pour établir les coûts liés aux activités de sollicitation?

M. MacIntosh: Je ne pense pas qu'il serait à l'avantage de la banque de prévoir une allocation aussi irraisonnée, parce que . . .

Le président: Qu'a-t-elle d'irraisonné? Ce serait certainement à l'avantage de la banque de s'assurer de pouvoir réclamer toutes les dépenses possibles de son revenu imposable. Comment comptez-vous en faire la vérification?

M. MacIntosh: Revenu Canada en ferait la vérification de la même manière qu'il vérifie les différentes activités d'un contribuable ou les activités de l'entreprise d'un contribuable menées au Canada et dans divers pays étrangers.

Le président: Mais ce contribuable particulier a le droit d'avoir deux entreprises, toutes deux au Canada. L'une n'est pas assujettie à l'impôt canadien, tandis que l'autre l'est. Dans les autres cas, toutes les entreprises sont imposables, si elles sont au Canada.

M. MacIntosh: Mais l'allocation demeure la même.

Le président: Très bien.

Est-ce que le ministère consulte des experts du secteur privé pour déterminer si les calculs et les arrangements fiscaux entrepris risquent de créer des échappatoires et autres problèmes dans le régime fiscal?

M. MacIntosh: Je dirais qu'il y a en fait deux sources d'experts pour cette question. Nous avons consulté des fiscalistes spécialisés dans les activités bancaires.

Le président: Qui avez-vous consulté au juste?

[Texte]

Mr. MacIntosh: One fellow we consulted with was Harry Ort. Mr. Ort is with Peat, Marwick, Mitchell & Co. in Toronto.

The Chairman: With Peat, Marwick, Mitchell & Co.?

Mr. MacIntosh: That is correct.

I think the other person asked us to keep his name confidential.

The Chairman: Would it be Mr. McKay?

Mr. MacIntosh: No.

The Chairman: Did you consult with a McKay?

Mr. MacIntosh: Not that I am aware of.

The Chairman: Somebody with the Bank of Nova Scotia?

Mr. Dodge: No, we did not.

• 1740

Mr. MacIntosh: The other people that we consulted with were the members of the Canadian Bankers' Association Joint Taxation Committee on this question of allocation of expenses. I guess they can speak for themselves, but it was my impression that they thought this would probably be the best way of dealing with it.

The Chairman: It was suggested to us that right now, income earned offshore when it is repatriated to Canada in some cases pays full Canadian taxes, that what you have done here is made it possible, over time, for business that would normally be done offshore and would not pay taxes in Canada until it was repatriated, is now going to be able to escape taxes. What is your comment on that?

Mr. MacIntosh: No, I do not believe that is the case. The banks' profits from these offshore loans bear very little tax so the tax cost attributable to this is virtually negligible.

The Chairman: In other words, you are saying the banks' tax, of a branch of a bank in a tax haven, would normally be repatriated to Canada in due course, in which case it would pay tax.

Mr. MacIntosh: No, it would not. It would not be subject to tax.

The Chairman: It would not be subject to tax until it was repatriated, is that not correct?

Mr. MacIntosh: I do not believe that is correct.

The Chairman: There is no tax on that income until it is repatriated to Canada, is that correct?

Mr. MacIntosh: That is correct, yes.

The Chairman: Yes! And when it is repatriated to Canada it then pays Canadian tax, is that not correct?

Mr. MacIntosh: That is not correct.

The Chairman: Oh, it is not?

[Traduction]

M. MacIntosh: L'un d'eux était Harry Ort. M. Ort est employé de la *Peat, Marwick, Mitchell & Co.*, à Toronto.

Le président: *Peat, Marwick, Mitchell & Co.*?

M. MacIntosh: Oui.

Si je ne m'abuse, l'autre nous a demandé de ne pas révéler son nom.

Le président: S'agirait-il de M. McKay?

M. MacIntosh: Non.

Le président: Avez-vous consulté un M. MacKay?

M. MacIntosh: Pas que je sache.

Le président: Un employé de la Banque de la Nouvelle-Ecosse?

M. Dodge: Non.

M. MacIntosh: Les autres experts que nous avons consultés étaient membres du Comité mixte sur la fiscalité de l'Association des banquiers canadiens, chargé d'étudier la question de la répartition des dépenses. Évidemment, ils peuvent parler en leur nom propre, mais j'ai eu l'impression qu'à leur avis, ce serait sans doute la meilleure façon de régler le problème.

Le président: Certains témoins nous ont indiqué qu'à l'heure actuelle, les revenus réalisés à l'étranger sont parfois assujettis à l'impôt canadien lorsqu'ils sont rapatriés. En fait, on nous a dit que, grâce à votre projet de loi, il sera maintenant possible, après un certain temps, d'éviter de payer des impôts sur des activités qui auraient normalement eu lieu à l'étranger et donc pas assujetties aux impôts canadiens avant leur rapatriement. Qu'avez-vous à dire là-dessus?

M. MacIntosh: Les profits réalisés par les banques grâce aux prêts consentis à l'étranger ont un taux d'imposition très faible, de sorte que les coûts qui y sont attribuables sont à peu près nuls.

Le président: En d'autres termes, vous dites qu'une succursale de banque se trouvant dans un refuge fiscal devra normalement, éventuellement, payer au Canada des impôts.

M. MacIntosh: Non, pas du tout. Elle n'aura pas d'impôt à payer.

Le président: Elle n'aura pas d'impôt à payer avant le rapatriement de ses bénéfices, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: Je ne crois pas.

Le président: Ce revenu ne sera pas imposable tant qu'il ne sera pas rapatrié au Canada, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: C'est juste, oui.

Le président: Oui! Et lorsque ce revenu est rapatrié au Canada, il est assujéti à l'impôt canadien, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: Non.

Le président: Ah non?

[Text]

Mr. MacIntosh: No.

The Chairman: The indication we had was that it would pay tax when it was repatriated to Canada. In other words, if it came back to Canada from the Cayman Islands or the Channel Islands or some place like that, it would then pay tax in Canada.

Mr. MacIntosh: The reason that income is not subject to Canadian tax is because of the understanding between the nations of the world—

The Chairman: That is right.

Mr. MacIntosh: —that where the source of the income is located is where the taxing can occur first. So if this is covered off by foreign tax then it is tax-free here.

The Chairman: But it is only tax-free in Canada to the extent that it has paid foreign tax, is it not?

Mr. MacIntosh: That is correct.

The Chairman: And if it pays no foreign tax or minimal foreign tax, then it is taxable when it comes back to Canada. Is that correct?

Mr. MacIntosh: That is correct, but there is very little of that.

The Chairman: All right. Now, is not the effect of this particular situation that this particular kind of bank income will now not occur because it will be, hopefully or possibly, worked through an IBC?

Mr. MacIntosh: In a theoretical sense.

The Chairman: In effect reducing the income tax payable to Canada by banks.

Mr. MacIntosh: Yes, in a theoretical sense, that is correct. But as a matter of practice, that hardly ever occurs.

The Chairman: I think what you are saying is that as a matter of practice they never repatriate any money, but they may.

Mr. MacIntosh: I think as a matter of practice what they do is pool their tax-free loans and their taxable loans in these foreign branches and average the foreign tax credit over the profit on all of those loans so that there is no tax on any of it, including those loans which bore no foreign tax, because they are able to claim the foreign tax credit on the profit on one loan to cover off the Canadian tax on the profits on the other loans. That is because it is all situated in one foreign branch and one business.

The Chairman: Did your consultants get into that particular possible tax loss?

Mr. MacIntosh: Yes, they looked at all of it.

The Chairman: That particular tax loss?

Mr. MacIntosh: They examined all of the provisions and they did not see any problem with it.

[Translation]

M. MacIntosh: Non.

Le président: On nous a laissé entendre que ce revenu serait imposable au moment de son rapatriement au Canada. En d'autres termes, si ce revenu retournait au Canada des îles Cayman ou des îles anglo-normandes ou d'un autre endroit de ce genre, il serait assujéti à l'impôt canadien.

M. MacIntosh: Si ce revenu n'est pas assujéti à l'impôt canadien, c'est grâce à l'accord conclu entre les nations du monde...

Le président: C'est juste.

M. MacIntosh: ... selon lesquels c'est à la source du revenu que l'impôt peut être prélevé en premier. Donc, si c'est couvert par l'impôt étranger, ce sera en franchise d'impôt au Canada.

Le président: Mais la franchise d'impôt au Canada ne s'applique que dans la mesure où l'impôt a été versé, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: C'est juste.

Le président: Et si aucun impôt minimum étranger n'a été payé, ce revenu est imposable à son retour au Canada. N'est-ce pas?

M. MacIntosh: C'est juste, mais il y en a très peu.

Le président: Très bien. Maintenant, n'est-il pas vrai qu'à cause de cette situation, ce genre de revenu bancaire n'existera plus car il passera, si tout va bien, par un MBI?

M. MacIntosh: En théorie, oui.

Le président: Ce qui réduira l'impôt sur le revenu que devront payer les banques au Canada.

M. MacIntosh: Oui, c'est juste en théorie. Mais en pratique, cela ne se produit à peu près jamais.

Le président: Vous voulez dire qu'en pratique, on ne rapatrie jamais les fonds, bien que cela soit possible?

M. MacIntosh: Je crois qu'en pratique, les banques consolident leurs prêts qui sont libres d'impôt et leurs prêts imposables dans les succursales étrangères et étalent le crédit d'impôt étranger sur les bénéfices réalisés à partir de tous ces prêts afin qu'il n'y ait plus d'impôt à payer, y compris les prêts en franchise d'impôt, puisqu'il leur est possible de réclamer le crédit d'impôt étranger pour les bénéfices d'un prêt pour couvrir l'impôt canadien sur les bénéfices des autres prêts. C'est possible parce que tout se passe dans une seule succursale étrangère d'une seule entreprise.

Le président: Vos experts-conseils vous ont-ils parlé des pertes fiscales possibles?

M. MacIntosh: Oui, ils ont examiné toute la question.

Le président: Ils vous ont parlé de cette perte fiscale particulière?

M. MacIntosh: Ils ont examiné toutes les dispositions sans y voir de difficulté.

[Texte]

The Chairman: I am talking about income that when it is repatriated pays tax.

Mr. MacIntosh: We did not have an in-depth discussion of that point because I believe it was obvious to them there was no problem, so there was no point in talking about it.

The Chairman: I said it was raised with us. I thought maybe we should discuss it with you.

Mr. Dodge: I think, Mr. Chairman, it is an important question. I think it is important because I asked the same question long ago.

The Chairman: Frankly, it was raised by Mr. Cohen last night indirectly and it has been Mr. Cohen's favourite part of your document.

Mr. Dodge: No. We asked exactly the same question of our own international tax guys and the answer is that there is so much foreign tax credit built up that as a practical matter it will be hard to conceal the situation; certainly in the near future—in the year 2000 the whole structure may have changed, as I said—but certainly in the near future, where profits repatriated from abroad would indeed trigger Canadian Part I tax.

• 1745

Mr. Cassidy: You say you enforce the non-resident rules by a regulation that says a resident who slips in under the non-resident rules will find that interest is not deductible for tax purposes in Canada. I am looking through the Ways and Means motion, and I cannot find it there. I wonder if you can tell me where that is contained.

Mr. MacIntosh: Subclause 33.1(8), which is on page 8 of the Ways and Means Motion.

Mr. Cassidy: I think you had better explain that to me, then. The reference to "taxpayer" in this particular clause is to the eligible institution, not the borrower.

Mr. MacIntosh: No, the reference to the taxpayer is to the Canadian borrower who ultimately receives the proceeds of a loan out of the international banking centre, in this particular subclause.

Mr. Cassidy: I find that very confusing, then, since everywhere else the word "taxpayer" seems to refer to the . . . That may be a drafting problem. What you are telling me, though, is that is where it is covered. Is that correct?

Mr. MacIntosh: Yes, that is right.

Mr. Cassidy: Looking at the notes here, they continually refer to "taxpayer" as . . . in the note to paragraph 33.1 (1) it says in all cases the reference to "taxpayer" in the following commentary on paragraph 33.1 (1) should be considered as a reference to prescribed financial institutions. I would assume when you are trying to interpret the clause that would carry forward to further subclauses as well.

Mr. Ernewein: That reference is just to paragraph 33.1(1), and it is simply for ease of reading these notes. Throughout the act we make references to "taxpayer". A "taxpayer" generally includes any person, and the reference in one place to the term

[Traduction]

Le président: Je parle du revenu qui est assujéti à l'impôt lorsqu'il est rapatrié.

M. MacIntosh: Nous n'avons pas discuté de la question en profondeur car, à leur avis, comme il n'y avait pas de problème, il n'était pas nécessaire d'en discuter.

Le président: Comme la question a été soulevée devant notre comité, j'ai cru bon d'en discuter avec vous.

M. Dodge: Monsieur le président, à mon avis, c'est une question importante. Elle est importante car je l'ai moi-même posée il y a longtemps.

Le président: La question a été soulevée indirectement hier soir par M. Cohen. C'est d'ailleurs la partie qu'il a préférée dans votre document.

M. Dodge: Non. Nous avons posé la même question à nos spécialistes de l'impôt international. Ils nous ont répondu qu'il y a une telle accumulation de crédits d'impôt étrangers que, sur le plan pratique, il sera difficile de cacher la situation. Évidemment, il est possible que, dans un proche avenir—en l'an 2000—lorsque toute la structure aura changé, les profits rapatriés de l'étranger soient effectivement assujettis à l'impôt canadien en vertu de la Partie I.

M. Cassidy: Vous dites appliquer les règles relatives aux non-résidents, en stipulant qu'un résident admis par inadvertance en vertu de ces règles ne pourra pas déduire l'intérêt de ses impôts au Canada. Je suis en train de lire l'avis de motion de Voies et Moyens, et je n'y trouve rien à ce sujet. Pourriez-vous me dire où le trouver?

M. MacIntosh: Il s'agit de l'alinéa 33.1(8), qui se trouve à la page 8 de la Motion.

M. Cassidy: Il va falloir que vous me l'expliquiez. La mention de «contribuable» dans cet article vise l'institution admissible, et non pas l'emprunteur.

M. MacIntosh: Non, le contribuable dans cet alinéa particulier est l'emprunteur canadien qui reçoit les bénéfices d'un prêt émanant d'un centre bancaire international.

M. Cassidy: C'est très compliqué puisque partout ailleurs, le mot «contribuable» semble faire allusion aux . . . C'est peut-être un problème de libellé. Vous voulez dire donc, que c'est à cet alinéa qu'on en parle, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: Oui, exactement.

M. Cassidy: Dans les notes, ici, on parle constamment du «contribuable», par exemple . . . dans la note concernant l'alinéa 33.1(1), on dit que, dans tous les cas, la mention du «contribuable» doit être interprétée comme voulant dire les institutions financières admissibles. J'imagine alors que l'interprétation de cet article s'appliquera également à d'autres paragraphes.

M. Ernewein: Cette mention ne concerne que l'alinéa 33.1(1) et elle a pour but seulement de faciliter l'interprétation des notes. Dans tout le projet de loi, il est question du «contribuable». Le «contribuable» vise généralement une personne, et

[Text]

does not preclude its use in a different manner or sense in another, even within the same clause, as a matter of interpretation.

Mr. Cassidy: That is why the people who interpret the laws that you devise and we pass make more than either you or we.

Mr. Ernewein: Perhaps.

Mr. Dodge: The hon. member is correct. We should have made that very clear in the notes. The lawyers have to read the act. The non-lawyers, we ourselves, would have to read the notes.

Mr. Cassidy: May I just pursue that a bit further. In the letter from the Bankers' Association to Mr. Hart in September, they say—and I will quote the letter from Mr. MacIntosh:

We do not see how it would be possible for the government or for the banks themselves to trace the ultimate use of funds employed in a non-resident transaction. It seems to us that the best to be hoped for would be back-to-back transactions.

Now, I do not know enough about banking to know how you do it, but I gather back-to-back transactions are easier to trace. But what is going to happen, given the huge tax-avoidance industry which now exists in places like Toronto and Montreal, if, for example, Canadians are induced, as they are entitled to, to make Canadian-dollar deposits in the Caymans or some place like that, and those deposits are then taken through a legal entity in the Caymans—a numbered company, for example—and simply redeposited in Montreal or in Vancouver? How do you trace that, when in fact the countries that do this kind of thing are not particularly co-operative about letting you see through the numbered company which is posing as a non-resident person and is making a deposit with an IBC in Montreal?

• 1750

Mr. Ernewein: On the deposit side, we put in a provision requiring that the bank be in possession of no evidence that it was made on behalf of a Canadian resident. I believe the short answer to the question is that, for the Canadian resident to go to the first step and put money offshore, he will obtain every benefit that he would in bringing it back to Canada. So it is not necessary for him to go the extra length and try to call it avoidance or evasion to bring the money back. He has already achieved his goal if he thinks he can get a higher interest rate by putting it offshore, where there are lots of jurisdictions that provide similar tax relief, which may translate into a small margin or an additional rate of return on his deposit. It is not necessary for him to go the extra length and bring it back in. Nevertheless, we have put in the provision.

Mr. Cassidy: Now, the second thing is this. What about the Canadian borrower whose numbered company in the Cayman Islands applies to get a loan? Now, there may be an easy answer in terms of a withholding tax or something like that in this case, but can a numbered company in the Caymans take a loan through an IBC and therefore benefit from the lower

[Translation]

la mention à un endroit particulier de ce terme n'en exclut pas une autre interprétation, même dans le même article.

M. Cassidy: C'est pour cela que ceux qui sont chargés d'interpréter vos lois et les nôtres font plus d'argent que nous.

M. Ernewein: Peut-être.

M. Dodge: Le député a raison. Il aurait fallu le préciser très clairement dans les notes. Après tout, les avocats doivent lire la loi et les autres, comme nous, doivent lire les notes.

M. Cassidy: Une autre question. Dans la lettre de septembre dernier de l'Association des banquiers adressée à M. Hart, on dit—et je cite la lettre de M. MacIntosh:

Nous ne voyons pas comment il serait possible pour le gouvernement ou les banques de contrôler l'utilisation des fonds d'une transaction effectuée par un non-résident. À notre avis, la meilleure solution seraient des transactions dos à dos.

Je ne m'y connais pas suffisamment dans le domaine pour savoir comment procéder, mais j'imagine que les transactions dos à dos sont plus faciles à contrôler. Mais que va-t-il se passer, étant donné l'énorme industrie qui existe à Toronto et Montréal pour les évitements fiscaux si, par exemple, les Canadiens décident, comme ils y ont droit, de faire des dépôts en dollars canadiens dans les Caïmans, ou ailleurs, et que ces dépôts passent ensuite par un établissement légal dans les Caïmans—par exemple, une compagnie à numéro—et qu'ils sont simplement redéposés à Montréal ou à Vancouver? Comment le contrôler lorsque les pays qui font ce genre de transactions ne se montrent pas très coopératifs lorsqu'il s'agit d'examiner les compagnies à numéro qui s'affichent comme des non-résidents et qui font des dépôts auprès de CBI à Montréal?

M. Ernewein: En matière de dépôt, nous stipulons que la banque doit avoir la preuve qu'il s'agit d'un dépôt fait au nom d'un résident canadien. Pour répondre brièvement à votre question, si un résident canadien décide de prime abord de mettre ses fonds à l'étranger, il en obtiendra les mêmes avantages qu'il aurait à les ramener au Canada. Il n'a donc pas à prendre de mesures exceptionnelles, que l'on pourrait qualifier d'échappatoire ou d'évasion, pour ramener ses fonds. Il a déjà obtenu ce qu'il voulait, s'il croit pouvoir obtenir un meilleur taux d'intérêt à l'étranger, alors que beaucoup de pays offrent des allègements fiscaux analogues, qui peuvent se traduire par une meilleure marge bénéficiaire ou un meilleur rendement de ces dépôts. Inutile pour lui de prendre d'autres mesures et de ramener les fonds. Néanmoins, nous avons inclus cette stipulation.

M. Cassidy: Bon, voici ma deuxième question. Qu'arrive-t-il à un emprunteur canadien ayant une société numérotée dans les îles Caïmans qui fait demande d'un prêt? Il y a peut-être une réponse facile à cela, sous forme d'une loterie fiscale ou de quelque chose d'analogue, mais une société numérotée établie aux Caïmans peut-elle obtenir un prêt par l'entremise d'un

[Texte]

rates of interest that would be available if they borrowed, let us say, from the Toronto office of a chartered bank under the legislation?

Mr. Ernewein: The numbered company in the Caymans takes this money and loans it back to Canada or uses it for other purposes outside—

Mr. Cassidy: Let us assume the numbered company is in fact controlled by some entrepreneur in Canada who was simply using the numbered company as a screen in order to get a loan.

Mr. Ernewein: I think the answer again in that case is that the numbered company is running a risk of... I am not thinking far enough ahead to determine whether or not that is precluded by the legislation. But in any event, it would not have to go to that length to borrow from a Canadian international banking centre when it could borrow from the host country, from the Caymans where it is located, at likely the same terms. It would not obtain better terms by coming to Canada.

Mr. Cassidy: Okay, we may have to pursue this.

Mr. Ernewein: Sure.

Mr. Dodge: Could I make one comment? I think it is always important to remember, given the nature of international banking centres or the tax havens or whatever, that really what flows is very high-grade stuff. If a bank is a bit queasy about a loan or if it is a riskier loan where there is some likelihood of loss, then clearly the bank in managing its own affairs would want to have that as part of its domestic portfolio. If it did incur a substantial loss, a loss that could well wipe out all the profits they had made on the other part of the IBC activities, they would want to be able to use that as a deduction for income tax purposes.

So loans in which there is a really significant element of risk at all would normally be run through the normal part of the operation of the bank rather than the IBC. I think you can understand why that would be the case and why one then finds that, where there are tax-driven locations for doing business, it really is very high-grade stuff that flows through that. So the banking aspect of it, in fact, provides a fair protection against the shady operator who would want a loan.

Mr. Cassidy: Okay, I have one final question. The legislation restricts non-arm's length lending. I am not sure about deposits, whether deposits that are taken by a bank's subsidiary offshore can be put into the IBC.

Mr. Ernewein: A person who is not at arm's length with the bank?

Mr. Cassidy: No. For example, suppose the Royal Bank has an IBC in Montreal. Can it take a deposit from, let us say, the Royal Bank Jamaica and put in into the IBC?

Mr. Ernewein: It is not an eligible deposit; that is right. Non-arm's length deposits will not be eligible.

[Traduction]

CBI et donc profiter de taux d'intérêts plus faibles que si le prêt avait été consenti, mettons, par le bureau de Toronto d'une banque à charte assujettie à cette loi?

M. Ernewein: La société numérotée établie aux Caïmans peut prendre ses fonds et les prêter à des Canadiens ou s'en servir à d'autres fins parmi...

M. Cassidy: Supposons que la société numérotée est effectivement entre les mains d'un homme d'affaires canadien qui s'en sert uniquement pour masquer sa demande de prêt.

M. Ernewein: La réponse, dans ce cas-ci, c'est que la société numérotée court toujours le risque de... Je n'ai pas suffisamment réfléchi à cela pour pouvoir vous dire que la mesure l'en empêcherait. Quoi qu'il en soit, il lui serait inutile de faire ces démarches et emprunter auprès d'un Centre bancaire international du Canada alors qu'il pourrait obtenir un prêt du pays hôte, des Caïmans où sa société est établie, probablement dans les mêmes conditions. Il ne pourra pas obtenir des conditions plus avantageuses au Canada.

M. Cassidy: Bon, nous aurons peut-être à revenir là-dessus.

M. Ernewein: Certes.

M. Dodge: Puisse-je faire une remarque? Il ne faut pas oublier, vu la nature des centres bancaires internationaux ou des paradis fiscaux, que les capitaux en circulation sont des capitaux sûrs. Si la banque hésite à consentir un prêt ou si elle estime que le prêt comporte un risque de pertes, il est évident que la banque qui administre ses propres affaires tiendra à l'intégrer à son propre portefeuille interne. Si elle subit une perte sensible, qui annule tous les bénéfices que lui procurent par ailleurs ses autres activités en tant que CBI, elle voudra être en mesure de la déduire des impôts qu'elle doit verser.

Par conséquent, s'il s'agit d'un prêt comportant un risque véritable, la banque va l'intégrer d'ordinaire à ses opérations normales et l'exclure du CBI. Vous pouvez comprendre, je crois, pourquoi elle agirait ainsi et aussi pourquoi, lorsque des abris fiscaux offrent des mécanismes commerciaux, les capitaux dont il s'agit sont des capitaux sûrs. Sous cet angle, le régime bancaire offre une certaine protection effective contre l'homme d'affaires verveux qui veut obtenir un prêt.

M. Cassidy: Bon, j'ai une dernière question. La mesure comporte des restrictions au sujet des prêts entre filiales. Je suis moins sûr au sujet des dépôts, si la CBI peut accepter des dépôts qui se trouvent dans une filiale d'une banque à l'étranger.

M. Ernewein: Une personne qui aurait une certaine affiliation avec la banque.

M. Cassidy: Non. Ainsi, mettons que la Banque royale ait un CBI à Montréal. Pourrait-elle accepter un dépôt provenant, mettons, de la Banque royale en Jamaïque et de la verser dans un CBI?

M. Ernewein: Ce serait un dépôt inadmissible, en fait. Les dépôts entre affiliés ne seront pas admissibles.

[Text]

Mr. Cassidy: My reason for asking that is that, if you are parking money as part of the process of balancing your deposits and loans, for example, it appears that you cannot park it with, let us say, a related company in some other jurisdiction, because that is not arm's length. I wonder if that fits in with reasonable ways of doing business.

• 1755

It was suggested three or four years ago, in the Department of Finance's studies, that the reason for non-arm's-length restrictions was to prevent a situation where the non-arm's length relationship was used to earn an abnormally high rate of interest, and therefore to transfer the profit into a non-taxed area.

Mr. Ernewein: That is right.

Mr. Cassidy: Is there some other means by which that same aim can be achieved, and, if that were the case, would you still require a non-arm's-length provision?

Mr. Ernewein: I am not sure that we could sort of give you a categorical answer on that. Perhaps it might help if I could describe one of the concerns we have with an non-arm's length, the deposit side.

You are absolutely correct in suggesting that there is a concern about either reducing your income in a taxable side or increasing your income in an effectively exempt side of your operations. That could potentially arise in the context of this proposal if, for example, a bank were to capitalize an offshore subsidiary, borrow money and set up a company so it is able to obtain an interest deduction in respect of its borrowing for that company. This company is flush with funds, and the offshore jurisdiction turns around and makes a deposit at a low rate back in the Canadian international banking centre. In that circumstance you have the international banking centre, presumably, loaning its money out at a much higher rate—exempt income on the spread, but a large spread—and the taxable side obtaining a deduction in respect of the interest expense on this capital contribution.

In a perfect world, if all the markets were consistent, we could prescribe or dictate at what rate these deposits would have to be made or what rate of interest would have to be paid on these deposits. We have this concern that I have described. We have precluded non-arm's-length funding at this time because of that concern, and I guess we would sort of say because we were not certain that it was necessary to allow that. The banks, I believe, have told us, and, I believe, have told the committee, that it might make things a little easier if they could balance their book—with non-arm's-length parties, that is, if they are long or short. But we did not gather from them that there is a problem in having to deal at arm's length to obtain funding.

Mr. Cassidy: The daily balancing does not appear to them to be a problem. Is that correct?

Mr. Ernewein: For example, if they go along on a particular day—they will not just sit on that money. They will put it out at the end of the day, short term, with an non-resident, a

[Translation]

M. Cassidy: Voici pourquoi je vous le demande: si vous mettez des fonds de côté afin d'équilibrer les dépôts et les prêts, mettons, il semble que l'on ne pourrait transférer ces fonds à une société affiliée dans un autre pays, car il s'agirait d'une transaction entre filiales. Je me demande si cela correspond à ce qui se fait normalement dans le monde des affaires.

Dans des études faites par le ministère des Finances, il y a trois ou quatre ans, on a dit que les restrictions imposées aux transactions entre filiales visaient à empêcher que l'on profite d'un taux d'intérêt anormalement élevé et, par conséquent, que les bénéfices soient transférés dans un domaine non taxé.

M. Ernewein: C'est exact.

M. Cassidy: Y a-t-il un autre moyen d'arriver au même but, et si c'est le cas, une telle stipulation s'impose-t-elle toujours?

M. Ernewein: Je ne crois pas pouvoir vous fournir une réponse catégorique à ce propos. Il serait peut-être utile que je vous dise notre pensée au sujet de transactions entre filiales, en matière de dépôts.

Vous avez parfaitement raison d'envisager une telle éventualité, soit que cela serve à diminuer le revenu imposable, soit à accroître le revenu dans un domaine opérationnel exonéré. Cette proposition pourrait donner lieu à une telle situation si une banque, mettons, décidait de capitaliser une filiale à l'étranger, d'emprunter des fonds et d'établir une société afin de pouvoir déduire les intérêts des prêts consentis par cette société. Cette dernière, bourrée de fonds, pourrait se prévaloir de la législation à l'étranger et déposer des fonds à un faible taux dans un centre bancaire international établi au Canada. Résultat, le centre bancaire international pourrait alors prêter ses fonds à un taux beaucoup plus élevé—soit un revenu exonéré pour cette fourchette, d'ailleurs assez importante—tout en jouissant d'une déduction fiscale relative aux intérêts déboursés à l'égard de ces capitaux.

Dans un monde idéal, où tous les marchés seraient uniformes, nous pourrions prescrire ou fixer le taux auquel ces dépôts doivent être faits ou le taux d'intérêt devant être versé à l'égard de ces dépôts. En raison de cette éventualité que je viens d'exposer, nous avons jugé bon d'exclure les transferts de fonds entre filiales, car nous n'étions pas entièrement convaincus qu'il fallait les autoriser. Les banques nous ont dit, tout comme elles l'ont dit au comité, je pense, que cela leur faciliterait un peu les choses si elles pouvaient ainsi équilibrer leurs registres—c'est-à-dire, entre filiales, s'il y a excédent ou manque de fonds. Mais nous n'avons pas cru qu'elles auraient des problèmes à obtenir des fonds auprès de sociétés sans liens avec elles.

M. Cassidy: Cela ne leur pose pas de problèmes, n'est-ce pas, d'équilibrer leurs registres de jour en jour?

M. Ernewein: Ainsi, si cela se produit à la fin de la journée, elles ne vont pas laisser ces fonds dormir. Elles vont les déposer à court terme auprès des non-résidents, une banque étrangère,

[Texte]

foreign bank, for example, which would qualify as a eligible loan. They may make nothing on the spread, but they have, effectively, interest income matching their interest expense, and they incur no loss.

Mr. Cassidy: This is my final question, Mr. Chairman.

In the bill, there are provisions for certificates to be drafted, and that kind of thing, relating to the non-resident status. I think I underlined that portion, but I cannot find my notes right now. Here we are.

In the definition of eligible loan, the institution has to make reasonable inquiries before the loan is recorded, and have no reasonable cause to believe the borrow would use any proceeds of the loans directly or indirectly in Canada.

It is a matter of, let us say, laying off some funds in the short-term market. Are certificates going to have to be signed? How is the paperwork going to be handled on this?

Mr. MacIntosh: Not in the case of loans to foreign banks. That is handled under subparagraph (iii) on page three of the Ways and Means Motion. There, no statement is required, because we understand that, in the inter-bank market, these funds just move too quickly for certificates to be provided before the loan is made. Rather, in those cases, the IBC lending the funds would make a reasonable inquiry as to what the funds were going to be used for. It would be required that they had no belief that the funds would be used back in Canada.

In the case of all other loans, though—

• 1800

The Chairman: When you talk, you put through the satellite. Please confirm that money will never be used in Canada.

Mr. MacIntosh: Oh, I am not sure of the nature of the reasonable inquiry that would have to be made.

Mr. Dodge: Overnight, because, generally, these are overnight loans.

The Chairman: That is right.

After all, it is very important we have that confirmation.

Mr. MacIntosh: But in the case of other loans, other than these inter-bank loans, those are dealt with under subparagraph (iv) on the same page, and there a statement will be required from the borrower, a signed statement that the funds will not be used in Canada.

Mr. Dodge: Mr. Chairman, I would like to make one follow-on response to Mr. Cassidy's previous question.

I guess we think it is a little unfortunate in the end that we get driven to the non-arm's length clause. We cannot figure a better way to do it.

The Chairman: There is no other way.

[Traduction]

mettons, ce qui transformerait la transaction en prêt admissible. Même si la fourchette ne leur rapporte rien, les revenus et les déboursés relatifs aux intérêts deviendraient identiques, de sorte qu'elles ne subiraient aucune perte.

M. Cassidy: Voici ma dernière question, monsieur le président.

Il est fait mention dans le projet de loi de certificats à établir, entre autres, relativement au statut de non-résident. J'ai cru avoir souligné ce passage, mais j'ai égaré mes notes. M'y voici.

Selon la définition de prêt admissible, l'institution doit faire une enquête raisonnable avant d'enregistrer le prêt; elle doit s'assurer, dans la limite du possible, que l'emprunteur ne va pas utiliser ces fonds directement ou indirectement au Canada.

Mettons que l'on veuille effectuer un dépôt sur le marché à court terme. Faudra-t-il que le certificat soit signé? Qui va s'occuper de la paperasserie?

M. MacIntosh: Pas s'il s'agit de prêts à des banques étrangères. Il en est question dans le sous-alinéa (iii), à la page 3 de la motion des voies et moyens. Aucun état n'est exigé, car nous savons bien que, dans le marché interbancaire, ces fonds circulent beaucoup trop rapidement pour que l'on puisse émettre des certificats avant que le prêt ne soit consenti. En pareil cas, le MBI qui consent le prêt s'efforcerait de savoir à quelles fins les fonds sont destinés. Il lui faudrait s'assurer, dans les limites du possible, que ces fonds ne seront pas utilisés au Canada.

Pour tous les autres types de prêts, toutefois...

Le président: Vous envoyez un message par satellite: Veuillez confirmer que l'argent ne sera jamais utilisé au Canada.

M. MacIntosh: Je ne sais pas au juste ce qu'il faut faire pour se tenir dans la limite du possible.

M. Dodge: Ces prêts se font généralement du jour au lendemain, aussi faut-il se renseigner vite.

Le président: C'est juste.

Somme toute, ce serait très important que l'on puisse obtenir la confirmation.

M. MacIntosh: Dans le cas des autres prêts, outre les prêts interbanques, selon le sous-alinéa (iv), l'emprunteur sera tenu de signer une déclaration, selon laquelle les fonds ne seront pas utilisés au Canada.

M. Dodge: Monsieur le président, permettez-moi de répondre à la question antérieure de M. Cassidy.

C'est bien dommage qu'en fin de compte, nous ayons dû imposer cette restriction à l'égard des filiales. Nous n'avons pu trouver de meilleure solution.

Le président: Il n'y a pas d'autre solution.

[Text]

If you did not have all the whistles and stops you have in here, and maybe even some more, you would lose so damn much revenue it would make your head spin.

Mr. Dodge: I said it was unfortunate, and I use that advisedly, because what that probably will mean is that a number of fairly large and very reputable foreign banks, which might well establish an operation here, may not do so, because they cannot have recourse at essentially their parent bank's borrowing rate for overnight money. We require them to be subsidiaries here in Canada, and the market may exact some premium for that. So this particular provision, while necessary, is perhaps a little unfortunate in that it probably will slow down the attractiveness for the small Bs to set up IBCs and to attract new business from offshore. We just could not figure—

The Chairman: Not just the Bs, though, everybody who will be playing will be slowed down by that provision

Mr. Dodge: No, because the As are borrowing on their own credit, not on . . . so that is not a big problem.

The Chairman: Oh, yes.

Mr. Dodge: Quite frankly, we could not figure out a better way to go at it, and that is part of the price one pays.

The Chairman: Thank you very much.

We may have to have you back, but I do not think so.

The committee is adjourned.

[Translation]

Si vous n'aviez pas toutes ces restrictions, voire d'autres du même genre, vous perdriez tellement de revenu que vous en auriez le vertige.

M. Dodge: C'est bien dommage, et je le dis en toute connaissance de cause, car le résultat probable, c'est qu'un certain nombre de banques étrangères importantes et bien réputées, qui autrement viendraient s'installer ici, ne vont pas le faire car elles ne pourront avoir accès à des fonds, du jour au lendemain, aux taux d'intérêt consentis par la Banque mère. En exigeant qu'elles soient des filiales établies au Canada, nous nous exposons à certaines répercussions sur le marché. Cette stipulation, quoique nécessaire, est peut-être donc un peu malheureuse, en ce sens qu'elle va décourager les banques de la classe B d'établir des CBI et d'attirer des capitaux de l'étranger. Nous n'avons pu trouver le moyen . . .

Le président: Pas seulement celles de la classe B, toutes les autres seront touchées par cette stipulation.

M. Dodge: Non, car celles de la classe A empruntent sur leur propre ligne de crédit et non pas . . . ce n'est donc pas un gros problème.

Le président: C'est vrai.

M. Dodge: À dire vrai, nous n'avons pas pu trouver de meilleure solution, et c'est ce qu'il va nous en coûter.

Le président: Merci bien.

Il faudra peut-être vous faire revenir, mais je ne le crois pas.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From the Department of Finance:

David Dodge, Assistant Deputy Minister, Tax Policy and
Legislation Branch;

Brian Ernewein, Officer, Legislation Division;

Dan MacIntosh, Officer, Legislation Division.

TÉMOINS

Du ministère des Finances:

David Dodge, sous-ministre adjoint, Direction de la
politique et de la législation de l'impôt;

Brian Ernewein, agent, Direction de la législation;

Dan MacIntosh, agent, Direction de la législation.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 32

Thursday, February 5, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 32

Le jeudi 5 février 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Finance and Economic Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Pursuant to Standing Orders 103 and 104, review of the Order-in-Council appointment of John W. Crow, Esquire, to the post of Governor of the Bank of Canada.

CONCERNANT:

Conformément aux articles 103 et 104 du Règlement, examen de la nomination, par décret du conseil, de M. John W. Crow au poste de gouverneur de la Banque du Canada

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

MEMBERS

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

MEMBRES

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

ORDER OF REFERENCE

Pursuant to Standing Order 67(5), the following Order-in-Council appointment was referred to the Committee:

Monday, January 19, 1987

—P.C. 1986-2831—John W. Crow, Esquire, Governor of the Bank of Canada—Sessional Paper 332-6/9C

ORDRE DE RENVOI

Conformément aux dispositions de l'article 67(5) du Règlement, la nomination par décret suivante a été renvoyée au Comité:

Le lundi 19 janvier 1987

—C.P. 1986-2831—M. John W. Crow, gouverneur de la Banque du Canada—Document parlementaire n° 332-6/9C

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 5, 1987
(36)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 10:05 o'clock a.m. this day, in Room 112-N (Centre Block), the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, George Minaker, Aileen Nicholson, André Plourde, Norman Warner and Geoff Wilson.

Other Member present: Jacques Guilbault.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois and Terrence J. Thomas, Research Officers.

Witness: From the Bank of Canada: John W. Crow, Governor.

In accordance with Standing Order 104(2), the Committee proceeded to the consideration of the order-in-council appointment of John W. Crow as the Governor of the Bank of Canada.—Sessional Paper No. 332-6/9C (Referred on Monday, January 19, 1987).

John W. Crow answered questions.

At 11:59 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 5 FÉVRIER 1987
(36)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 10 h 05, dans la pièce 112-N de l'Édifice du centre, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, George Minaker, Aileen Nicholson, André Plourde, Norman Warner et Geoff Wilson.

Autre député présent: Jacques Guilbault.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois et Terrence J. Thomas, attachés de recherche.

Témoin: De la Banque du Canada: John W. Crow, gouverneur.

En vertu de l'autorité que lui confère l'article 104(2) du Règlement, le Comité entreprend d'examiner la nomination, par décret du conseil, de John W. Crow au poste de gouverneur de la Banque du Canada.—Document parlementaire n° 332-6/9C (Renvoyé le lundi 19 janvier 1987).

John W. Crow répond aux questions.

À 11 h 59, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Thursday, February 5, 1987

• 1004

The Chairman: I would like to get this show on the road. Unfortunately, we are not permitted by the Speaker to have cameras here. If you would like to stay and record it that is fine with me, but we cannot have the cameras. If you could take your cameras out, I would appreciate it.

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, I would be prepared to leave the cameras in, but agree that they would leave if the Speaker came in personally to usher them away.

The Chairman: Well, one of these days we will get that matter attended to in a different fashion. But if we start, unfortunately we then get ourselves in the glue.

• 1005

Our order of reference is under Standing Order 104(2). This is an examination of the Order-in-Council appointment of John W. Crow to the post of Governor of the Bank of Canada.

Mr. Crow, welcome to this proceeding. As you know, it is a relatively new proceeding whereby senior appointments by Order in Council are directed to the appropriate standing committee. Since this standing committee is involved in all of the things you are involved in, I thought it was rather important that the committee have a chat with you on your appointment. So again, welcome.

I think the best way of handling this is to allow members questions. I do not really think it necessary for you to make a statement. We did see the press release and we did see material in the paper today, in the business section of *The Globe and Mail*, with reference to an interview you had with the press. I see you have given us a copy of the transcript.

Without anything further, I am going to ask Mr. Cassidy to carry on.

Mr. Cassidy: Thank you. Mr. Crow, welcome. I was going to say that I will forgo questions if you will allow my riding association to hold receptions regularly up on the sixth floor of your building, where they said farewell to Governor Bouey and welcomed you a few days ago.

Mr. John W. Crow (Governor of the Bank of Canada): We have a cost recovery process at work in the Bank of Canada, Mr. Cassidy, so...

Mr. Cassidy: I was afraid of that.

Mr. Crow, I want to begin not by talking about very current issues, but by talking about what I think is a crucial issue in the relationship of the Governor of the Bank of Canada to the

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le jeudi 5 février 1987

Le président: J'aimerais bien que nous commençons. Malheureusement, le président de la Chambre interdit que l'on siège s'il y a des caméras dans la salle. Si vous voulez rester et enregistrer nos propos, cela ne me pose aucun problème, mais les caméras doivent sortir. Je vous serais donc reconnaissant de bien vouloir faire ce que je vous demande.

M. Cassidy: Monsieur le président, je n'y verrais aucun inconvénient si les caméras restaient, mais je conviens que les caméras sortiraient très vite si le président de la Chambre venait ici en personne.

Le président: Eh bien, un de ces jours, il nous faudra recourir à d'autres moyens pour régler le problème. Mais une fois embarqués là-dedans, nous ne pourrions malheureusement plus en sortir.

Notre ordre de renvoi, fondé sur l'article 104(2) du Règlement, prévoit l'examen de la nomination par décret de John W. Crow à titre de gouverneur de la Banque du Canada.

Monsieur Crow, bienvenue à cette séance du comité. Comme vous le savez, c'est une chose relativement nouvelle que les nominations par décret à des postes supérieurs soient examinées par le comité permanent compétent. Comme notre comité permanent s'occupe des questions dont vous êtes responsable, j'ai pensé qu'il était plutôt important que nous ayons cette conversation avec vous au sujet de votre nomination. Encore une fois, nous vous souhaitons la bienvenue.

Je crois que la meilleure façon de procéder est de permettre aux membres du Comité de poser des questions. Je ne crois pas qu'il soit vraiment nécessaire que vous fassiez un exposé. Nous avons vu le communiqué de presse ainsi que l'article dans le journal d'aujourd'hui, dans la section affaires du *The Globe and Mail*, sur l'entrevue que vous avez accordée à la presse. Je vois que vous nous avez donné une copie de la transcription.

Je vais donc sans tarder demander à M. Cassidy de commencer.

M. Cassidy: Merci. Bienvenue, monsieur Crow. Je voulais vous dire que je ne poserai pas de question si vous permettez à l'association de ma circonscription de tenir des réceptions régulièrement au sixième étage de votre immeuble, là où il y a eu une réception en l'honneur du gouverneur Bouey et où l'on vous a accueilli il y a quelques jours.

M. John W. Crow (gouverneur de la Banque du Canada): Nous avons actuellement un processus de recouvrement des coûts à la Banque du Canada, monsieur Cassidy, alors...

M. Cassidy: J'en avais bien peur.

Monsieur Crow, pour commencer, je ne vais pas parler de questions d'actualité, mais plutôt d'une question que je considère comme étant cruciale en ce qui concerne les rapports

[Text]

government of the day; that is, the question of the way in which the government has the opportunity to influence monetary policy and how you see your role.

As I understand it, the official position is that while the Bank of Canada, which means essentially you, is responsible for monetary policy and essentially it is the governor and not the board or the bank that makes those decisions, it is open for the government of the day, the Minister of Finance, to issue instructions or to give directives with respect to monetary policy. But I also understand that the position you have indicated you will take is the same position that was apparently taken by Governor Bouey over the 17 years or so that he was the governor of the bank. That is, he took the view that although technically the Finance Minister or the government could give direction with respect to interest rate policy in particular, he would in fact not be prepared to accept that, but felt that he was in charge of monetary policy, that once appointed he should run it and he would therefore be prepared to submit his resignation if such an instruction came through from the government.

I recall the fact that interest rates ran to 21% or higher, that farmers, small business people, homeowners, were driven to the wall and beyond during the time of the credit crunch back in the early 1980s, and if instructions were suggested to the governor at that time why no directive was ever actually issued. Perhaps because the governor said: I am doing it this way and you will have my head on a platter . . . I will resign if you are not prepared to leave me in control. What is your position, Mr. Crow?

Mr. Crow: Thank you for that question, Mr. Cassidy. I think it is a very important question and a question that I am happy to discuss with you to get as clear as we possibly can be on such an important issue.

You said you wanted to go back into the conduct of the bank in that regard, what Mr. Bouey has said. I want to go back a little bit further, in view of some of the comment in the press on this issue, in regard to what Mr. Rasminsky said. I think it is important to recognize what Mr. Rasminsky said about this issue because he said this before the directive power was put into the Bank of Canada Act in 1967.

• 1010

I will not go on at any length, Mr. Chairman, but I will make the point that the Governor of the Bank of Canada at that time, Mr. Rasminsky, made a statement in August 1961 about the operations and the conduct and the position of the Bank of Canada, and among other things he said:

But in the longer run, if there should develop a serious and persistent conflict between the views of the government and the views of the central bank with regard to monetary policy which after prolonged and conscientious efforts on both sides cannot be resolved, the government should be able formally to instruct the bank what monetary policy it wishes carried out, and the bank should have the duty to comply with these instructions.

[Translation]

entre gouverneur de la Banque du Canada et le gouvernement de l'heure; c'est-à-dire la façon dont le gouvernement peut influencer la politique monétaire et la façon dont vous concevez votre rôle.

Si je comprends bien, officiellement, bien que la Banque du Canada, c'est-à-dire vous, soit responsable de la politique monétaire, et c'est essentiellement le gouverneur et non le conseil d'administration qui prend ces décisions, le gouvernement en place, le ministre des Finances, peut donner des directives concernant la politique monétaire. Mais vous avez dit également, je crois, que votre position serait la même que celle du gouverneur Bouey pendant ses 17 ans comme gouverneur de la banque. À son avis, bien que techniquement le ministre des Finances ou le gouvernement puisse donner des directives, notamment en ce qui concerne la politique relative au taux d'intérêt, il n'était pas prêt à accepter cela. Sa position était qu'une fois nommé à ce poste, il était responsable de la politique monétaire, et que par conséquent, si le gouvernement donnait quelques directives à ce sujet, il serait prêt à donner sa démission.

Je me rappelle que les taux d'intérêt ont atteint 21 p. 100 et même plus, que les agriculteurs, les petites entreprises, les propriétaires ont été acculés au pied du mur au moment de la crise, au début des années 1980. Certaines instructions ont peut-être été proposées au gouverneur à l'époque mais aucune directive n'a réellement été émise. Le gouverneur a peut-être dit: voilà ce que je fais et vous aurez ma tête sur un plateau . . . je vais démissionner si vous ne me laissez pas la responsabilité. Quelle est votre position, monsieur Crow?

M. Crow: Merci de m'avoir posé cette question, monsieur Cassidy. Je crois qu'il s'agit d'une question très importante, et il me fait plaisir d'en discuter avec vous afin de tirer les choses au clair sur cette question importante.

Vous avez dit que vous vouliez parler de la façon dont la banque était dirigée à cet égard, de ce que M. Bouey a dit. Je voudrais remonter un peu plus loin, étant donné certains commentaires de la presse à ce sujet, en ce qui concerne ce que M. Rasminsky a dit. Je crois qu'il est important de reconnaître ce qu'a dit M. Rasminsky à ce sujet, car il l'a dit avant que la Loi sur la Banque du Canada accorde ce pouvoir d'émettre des directives en 1967.

Je ne vais pas m'étendre là-dessus. Je me bornerai à dire que M. Rasminsky, qui était gouverneur de la Banque du Canada à l'époque, a fait une déclaration en août 1961 sur les rouages, la direction et la position de la Banque du Canada. Il a dit notamment:

À plus longue échéance, si un conflit tenace et grave concernant la politique monétaire opposait le gouvernement et la Banque centrale sans espoir de résolution en dépit d'efforts sincères et constants de part et d'autre, le gouvernement devrait être en mesure de dicter officiellement à la Banque quelle politique monétaire il entend poursuivre et la Banque devrait être tenue d'exécuter ces consignes.

[Texte]

He goes on to say:

The exercise of this authority by a government would place on government direct responsibility for the monetary policy to be followed. If this policy, as communicated to the bank, was one which the Governor felt he could not, in good conscience, carry out, his duty would be to resign and to make way for someone who took a different view.

The notion that the resignation of the governor might be triggered in some circumstances by a directive did not stem from Mr. Bouey and the high interest rates of 1981. It is fundamental to the position of the Bank of Canada as governed by its act. That is the basic point I would like to make.

On the question of high interest rates, there will be a report of the Bank of Canada soon, and there will be a discussion of the interest rate experience of the late 1970s, early 1980s, and the forces at work in generating such high interest rates: what the Bank of Canada did, what monetary policy did, what other elements were at work.

Mr. Cassidy: You say the idea that the governor would resign if given a directive is fundamental to the role of the Bank of Canada. In other words, you are reiterating the position taken both by Governor Rasminsky and by Governor Bouey, which is what I view as an untrammelled, or almost untrammelled, right to determine monetary policy. I think that is what creates a number of concerns in people's minds. In other agencies of government there are various forms of accountability. But in monetary policy, which of all the instruments of government is the one which, next to fiscal policy, most closely affects most Canadians, those mechanisms of accountability are weak, to the point of being almost nonexistent.

The previous governor, your predecessor, during the 1970s was a strong monetarist. He strongly adopted the views that emanated from Washington and Chicago about the control of the money supply being a very important, if not the only important, tool of monetary policy. Essentially what he said was either the government buys what I am doing or it does not, there is no middle ground; since I will resign if I am told what to do and I do not like what I am being told, there is no way by which I can be influenced to moderate the position the bank, at my behest, is taking.

It is a kind of modern-day monetary autocracy, it seems to me, Mr. Crow. In other areas of government policy, the heads of Crown corporations, for example, have perhaps a closer relationship, where there is more power of direction from the government, or the government has a power of influence, because it has to approve their operating budget and their capital budget. That is not the case, essentially, with the Bank of Canada, because you do not depend on appropriations from the government.

The heads of large ministries of state are accountable in the sense that Ministers do have to report on what they do to the

[Traduction]

Il poursuit et je cite:

En exerçant ce pouvoir, le gouvernement assume au premier chef la responsabilité de la politique monétaire. Si le gouverneur de la Banque estimait qu'il ne peut pas, en toute conscience, suivre cette politique, telle qu'elle lui est communiquée par le gouvernement, il a alors le devoir de démissionner et de laisser son poste à quelqu'un d'une autre opinion.

Ainsi, ce n'est pas à propos de M. Bouey et des taux d'intérêt élevés de 1981 qu'on a parlé pour la première fois de la possibilité qu'un gouverneur démissionne, dans certaines conditions, par suite d'une consigne gouvernementale. La notion est donc fondamentale à la situation de la Banque du Canada telle que la prévoit la loi. C'est l'argument essentiel que je voulais exposer.

Sur la question des taux d'intérêt élevés, la Banque du Canada va présenter sous peu un rapport, lequel analysera les taux d'intérêt de la fin des années 70 et du début des années 80, en expliquant quels facteurs les faisaient grimper: le rôle de la Banque du Canada, celui de la politique monétaire et les autres facteurs à l'oeuvre.

M. Cassidy: Vous dites que la notion que le gouverneur démissionne s'il reçoit une consigne est fondamentale à l'égard du rôle de la Banque du Canada. En d'autres termes, vous réaffirmez la position des gouverneurs Rasminski et Bouey, c'est-à-dire leur droit, sans équivoque, ou presque de déterminer la politique monétaire. Je pense que c'est ce qui crée certaines inquiétudes dans l'esprit des gens. Selon les organismes de l'administration gouvernementale, il y a diverses formes de responsabilité. Toutefois ces mécanismes sont faibles, voire absents quand il s'agit de la politique monétaire, celle qui, après la politique financière, est l'instrument par lequel le gouvernement touche de plus près la plupart des Canadiens.

L'ex-gouverneur, votre prédécesseur dans les années 70, était un artisan convaincu de la politique monétaire. Il était du même avis que les économistes de Washington et de Chicago pour qui le contrôle de la masse monétaire est un outil très important, si ce n'est pas le seul, de la politique monétaires. Il disait essentiellement que le gouvernement devait se rallier à ses idées ou les rejeter carrément, qu'il n'y avait pas de moyen terme. Il menaçait de démissionner si on lui donnait des directives qui ne lui convenaient pas, et il refusait catégoriquement de se laisser influencer et de modifier la position qu'il avait adoptée au nom de la Banque.

Monsieur Crow, il me semble voir là une manifestation moderne d'autocratie monétaire. Par ailleurs, les chefs des sociétés de la Couronne, par exemple, ont des rapports plus étroits avec le gouvernement qui exerce plus de pouvoir, plus d'influence, car c'est lui qui approuve les budgets d'exploitation et d'immobilisation de ces sociétés. On ne trouve rien de pareil à la Banque du Canada, car elle ne dépend pas des crédits accordés par le gouvernement.

Les chefs de gros ministères de l'Etat sont responsables car les ministres doivent rendre compte de leurs activités à la

[Text]

House of Commons. They have to go before Commons committees, and of course they are accountable in Question Period. But we cannot ask questions to you if logging companies in British Columbia or homeowners in Halifax are being driven to the wall or into bankruptcy because of monetary policy. We are faced with the dilemma that we attack the government if the Minister of Finance of the day turns around and comes to you and says look, you are really jacking things up too high, do you not think you are pushing this too much? What you are essentially saying is that it is in your power as the Governor of the Bank of Canada to say let them eat cake.

• 1015

All the Minister of Finance can do is determine whether or not the views you hold are so out of whack with the views of the government that the government is prepared to effectively give a directive and thereby risk your resignation, with all the consequences in terms of the perception of Canadian currency, Canada's international status in monetary markets, and the effect on the dollar of the resignation of the governor, etc., etc. It seems to me that is unbalanced.

I wonder if you have thought and considered whether there might be some better way by which that mechanism of accountability might go beyond either the discussions that take place regularly between the Minister of Finance and yourself as the governor, or the next stage, which is a directive that can be responded to by the threat of resignation.

Mr. Crow: Thank you for posing a question, Mr. Cassidy. I was wondering what the question was. I thank you also for mentioning the fact that there are regular discussions between the Minister and the governor. To expand upon that, under the act the governor is required to consult regularly with the Minister of Finance on monetary policy and its relationship with general economic policy. Those consultations are very substantive and very regular, as the act requires, and that is an important channel of co-ordination and co-operation between the bank and the Minister. It is a channel that my predecessors and I value very highly and one that we want to make as constructive and as co-operative as we possibly can.

As regards the constitutional position of the bank—which is also laid down in an act of Parliament, I should emphasize—the underlying rationale, as I see it, for that measure of independence that the bank has within government, not from government, is the distinction that Parliament wanted to make between the capacity to spend money and the capacity to create money. That is a not inconsiderable distinction to make, and Parliament decided it was worth making in the case of public economic policy in Canada. It is not an unusual distinction to make as regards the measure of independence that central banks have in many major countries around the world.

Mr. Cassidy: I do not think you have answered my question, Mr. Crow. You have said the reason for the independence of the Bank of Canada is because over the years and from the

[Translation]

Chambre des communes. Ils doivent comparaître devant les comités de la Chambre, et bien entendu, ils doivent répondre aux questions qu'on leur pose lors de la période des questions. Cependant, nous ne pouvons pas vous interroger quand les sociétés d'exploitation forestière de Colombie-Britannique ou les propriétaires de maisons d'Halifax sont aux abois ou font faillite, à cause de votre politique monétaire. Ainsi, pour nous c'est l'impasse. Si nous attaquons le gouvernement, le ministre des Finances peut se tourner vers vous et vous faire remarquer que vous dépassez les bornes. D'après ce que vous affirmez, le gouverneur de la Banque du Canada aurait le pouvoir de répliquer: qu'on leur donne de la brioche.

Le ministre des Finances doit se borner à déterminer si vos positions sont à tel point distantes de celles du gouvernement que ce dernier doit envisager de vous donner une consigne et ce faisant, courir le risque que vous démissionniez. Le gouvernement doit alors faire face aux conséquences que cela entraîne pour la devise canadienne sur les marchés monétaires internationaux et ce que la démission du gouverneur a comme incidence sur le dollar. Selon moi, c'est déséquilibré.

Auriez-vous par hasard réfléchi à la question et envisager une meilleure façon de concrétiser ce mécanisme de responsabilité? Avez-vous pensé à autre chose qui remplacerait les discussions qui ont lieu régulièrement entre le ministre des Finances et vous-même, le gouverneur de la Banque, ou qui éviterait le geste ultime, c'est-à-dire la directive à laquelle vous pouvez répondre en menaçant de démissionner?

M. Crow: Merci de votre question, monsieur Cassidy, même si je me suis demandé ce qu'elle était. Je vous remercie en outre d'avoir précisé qu'il y a des discussions routinières entre le ministre et le gouverneur. La loi exige que le gouverneur et le ministre des Finances se consultent régulièrement à propos de la politique monétaire et de ses rapports avec la politique économique en général. Ces consultations sont fréquentes et régulières, comme l'exige la loi, et constituent une charnière importante de coordination et de coopération entre la Banque et le ministre. Mes prédécesseurs, tout comme moi, ont toujours trouvé ce mécanisme fort utile. C'est pourquoi nous faisons tout ce que nous pouvons pour en faire un outil constructif et de collaboration.

Je tiens à rappeler que la situation constitutionnelle de la Banque est également prescrite par une loi du Parlement. Ce qui explique l'indépendance de la Banque vis-à-vis du gouvernement, sans toutefois qu'elle en soit dissociée, c'est la distinction que le Parlement veut faire entre le pouvoir de dépenser les deniers publics et celui de créer de l'argent. C'est une distinction essentielle et le Parlement a décidé qu'il valait la peine de la faire dans le cas de la politique économique au Canada. C'est une distinction courante car cette indépendance de la banque centrale se retrouve dans bien d'autres pays.

M. Cassidy: Je ne pense pas que vous ayez répondu à ma question, monsieur Crow. Vous avez dit que l'indépendance de la Banque du Canada s'expliquait du fait que depuis des

[Texte]

inception of the bank back in the 1930s it was felt the capacity to create money should not be effectively under direct political direction. I think that is what you are saying.

I am saying the question of accountability and the mechanisms of accountability are things we talk about in political circles all the time. It is something I think people feel very strongly about, whether they are worried about excessive use of patronage by a particular government or whether they are worried about a particular arm of government that seems to be unduly insulated from the needs and the concerns of the people it serves.

• 1020

If you talk to people with recollection of 1981, I think they would feel, and rightly so, that the Bank of Canada was excessively severe in its application of its monetary policy and the driving of interest rates up to the stratospheric levels they reached at that time.

The former governor has now taken his retirement. You will hold this office for 7 or possibly for 14 years. You are still relatively young, as a central banker. Under the circumstances, are we to continue to the year 2001, which would be the end of a second term if you held it, on a principle of accountability that stems from Governor Rasminsky's precepts in 1961, or is there not some room to change this?

One way is of course by legislation, but that route was taken, as you pointed out, in the amendments to the Bank of Canada Act in the late 1960s. However, the governors—and you seem to be reiterating the position of your predecessors—do not seem to believe anything has been changed, because Parliament spoke and said the government of the day should be able to have the power to have directives.

Let me give you a very specific case. In 1988 there is a possibility that my party could form the government in Canada. Let us suppose—

The Chairman: They also say there will be snow in July 1988.

Mr. Cassidy: It is possible as well that we would run on a program that says interest rates have been kept too high, and we believe for economic growth and for fairness to the regions the future monetary policy should be one that includes low interest rates. A few days after the election perhaps you and I meet, and I say to you: Well, governor, this is our policy; we have been elected to do it, so let us co-operate and work out a way by which the bank will implement this policy, which is a policy of relative monetary ease. What do you say in those circumstances, governor?

Mr. Crow: Let me congratulate you in advance.

Mr. Cassidy: Thank you.

Mr. Crow: With the potential of becoming the Minister of Finance, surely we will have quite a lot to talk about. It would be my pleasure to discuss this with you.

[Traduction]

années, depuis la création de la Banque dans les années 30, on pensait que le pouvoir de créer de l'argent ne devait pas être donnée directement au pouvoir politique. Je pense que c'est ce que vous avez voulu dire.

Quant à moi, je dis que la question de responsabilité et les mécanismes de responsabilité sont des notions dont on parle dans les cercles politiques constamment. Ce sont des notions auxquelles la population tient beaucoup, car on craint les excès de favoritisme politique par un gouvernement donné ou encore, qu'une administration donnée ne se préoccupe pas assez des besoins et des inquiétudes de la population qu'elle sert.

Si vous en parlez à des gens qui se souviennent de la situation en 1981, ils vous diraient, à juste titre, que la Banque du Canada a été trop sévère dans l'application de la politique monétaire, en permettant que les taux d'intérêt grimpent aux niveaux qu'ils ont atteints à ce moment-là.

L'ex-gouverneur a maintenant pris sa retraite. Quant à vous, vous serez en fonction pendant 7 années ou peut-être même 14. Pour être banquier à la banque centrale, vous êtes relativement jeune. Dans ces conditions, est-ce que cela signifie que jusqu'en 2001, ce qui marquerait la fin de votre deuxième mandat, nous garderons les principes de responsabilité établis par le gouverneur Rasminsky en 1961? N'y aurait-il pas lieu de modifier quelque chose?

On pourrait choisir de le faire par une loi, mais on l'a déjà fait, comme vous l'avez signalé, en modifiant la Loi sur la Banque du Canada à la fin des années 1960. Toutefois, les gouverneurs, et vous semblez étayer les arguments présentés par vos prédécesseurs, ne semblent pas être d'avis qu'il faut changer quoi que ce soit, car le Parlement s'est prononcé et a donné au gouvernement le pouvoir de donner des directives.

Je vais vous donner un exemple concret. En 1988, il est possible que mon parti soit au pouvoir. Supposons...

Le président: On dit aussi qu'il va neiger en juillet 1988.

M. Cassidy: Il est possible en outre que notre programme électoral signale que les taux d'intérêt sont trop élevés et que nous préconisons, au nom de la croissance économique et de l'équité entre les régions, une politique monétaire fondée sur un taux d'intérêt faible. Quelques jours après les élections, nous nous rencontrerions, vous et moi, et je vous dirais: monsieur le gouverneur, voici notre politique. Nous avons été élus grâce à elle, si bien que nous devons collaborer et trouver le moyen de permettre à la banque d'appliquer cette politique relativement libérale. Que diriez-vous dans ces conditions?

M. Crow: Permettez-moi de vous féliciter d'avance.

M. Cassidy: Merci.

M. Crow: Puisque vous êtes un ministre des Finances en puissance, nous aurons beaucoup à discuter, à mon grand plaisir.

[Text]

As regards accountability, there is one important aspect that I would like to emphasize, as I am demonstrating now and no doubt will have the opportunity to demonstrate on other occasions. I appear before the House of Commons Standing Committee on Finance and Economic Affairs and I am here to answer as completely as I can any questions that you or your colleagues might have on the conduct of affairs by the Bank of Canada.

We also, as you stated, have direct regular contact with the Minister of Finance, which is very important. We have direct contact to the government, full discussion of our affairs with the government of the day, and I think this is also a very important channel for the accountability of the Bank of Canada, besides the contact we have with parliamentary committees.

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, I would like to ask one final question if I may. I would like to continue this, but I know other members are waiting.

I was surprised in the interview you had with Bruce Little, in which you stated that you did not wish to comment on the reserves built up or the level of the currency, because in this area the bank acts only as the agent of the government in foreign exchange dealings. It may have been that I have just not quite thought it through and quite possibly it has always been the case, but it strikes me that since you were saying that with respect to foreign exchange dealings this is a matter where the direction comes from the government through the Minister of the Department of Finance, it is in fact open to the government to give instructions to the bank not to support the currency, to let the dollar go downward and therefore effectively create a situation where interest rates will tend to go down. In other words, they might be able to do through the back door what you are suggesting you might resist if done through the front door. Is there not a bit of an anomaly in the position you just described?

• 1025

Mr. Crow: You have raised some very good questions, Mr. Cassidy. You have posed a series of questions. You are getting into fairly complex territory, as you know and as you well understand.

There is one important point I want to make about this interview. The first point I will make is that I also gave an interview yesterday with Michel Vastel of *Le Devoir*, and I commented upon the Canadian dollar and its level. Unfortunately, I think there was a misunderstanding between myself and Mr. Little in this regard. I am sure it was my fault, and I apologize for not expressing myself as clearly as I might have on that occasion.

I did make the point to him that the bank does not comment upon the reserve level, an intervention as such, because in that activity we act as the agent for the government. The reserves belong to the Minister; they are not in the central bank's balance sheet. We certainly give advice to the government, but we are very careful to make the distinction between where we act as principal—which is the area of monetary policy, bank

[Translation]

Pour ce qui est de la responsabilité, il y a un aspect que je voudrais souligner, car vous en avez une manifestation actuellement et nul doute que cela se reproduira. En effet, je compare devant le comité permanent de la Chambre des Communes sur les finances et les questions économiques, et je suis ici pour répondre de mon mieux aux questions que vous et vos collègues pourriez avoir sur la direction des activités de la Banque du Canada.

Comme vous l'avez dit, nous avons des contacts réguliers et directs avec le ministre des Finances, ce qui est très important. Nous sommes en contact avec le gouvernement, et nous discutons pleinement de nos activités avec lui. Outre les contacts que nous avons avec les comités parlementaires, je pense que c'est une charnière très importante de responsabilité.

M. Cassidy: Monsieur le président, je voudrais poser une dernière question. J'aimerais bien poursuivre, mais je sais que d'autres membres du comité attendent.

J'ai été étonné de l'entrevue que vous avez accordée à Bruce Little, au cours de laquelle vous avez affirmé ne pas vouloir vous prononcer sur les réserves et la quantité de devises car, dans ce domaine, la banque agit uniquement comme agent du gouvernement dans les transactions de devises étrangères. Je n'ai pas encore fini d'y réfléchir mais il se peut que cela soit le cas depuis toujours. Ce qui me frappe cependant, c'est que vous dites que pour les transactions de devises étrangères, vous comptez sur les directives que vous donne le gouvernement par l'intermédiaire du ministre des Finances, ce qui signifie que le gouvernement peut donner à la Banque la consigne de ne pas soutenir une devise, de laisser le dollar dégringoler et par conséquent, le gouvernement peut effectivement créer les conditions nécessaires pour que les taux d'intérêt chutent. En d'autres termes, le gouvernement pourrait par un moyen détourné vous amener à faire ce que vous refusez de faire d'emblée. N'y a-t-il pas là une anomalie dans les conditions que vous avez décrites?

M. Crow: Vous avez soulevé de très bonnes questions, monsieur Cassidy. Vous avez posé une série de questions mais vous vous aventurez sur un terrain complexe, comme vous le savez très bien.

Je voudrais souligner quelque chose à propos de cette entrevue. Tout d'abord, je vous ferai remarquer que j'ai aussi donné une entrevue hier à Michel Vastel du journal *Le Devoir*, et j'ai parlé de la tenue du dollar canadien. Malheureusement, je pense qu'il y a eu malentendu entre moi-même et M. Little. Je suis sûr que c'est ma faute, et je vous prie de m'excuser de ne pas avoir parlé avec toute la clarté dont j'aurais dû faire preuve.

J'ai bien dit toutefois que la Banque ne se prononce pas sur les réserves, qu'elle n'intervient pas, car à cet égard, nous sommes l'agent du gouvernement. Les réserves appartiennent au ministre et elles ne figurent pas au bilan de la banque centrale. Nous donnons des conseils au gouvernement mais nous marquons toujours une distinction entre les activités d'intervention et nos activités à titre d'acteur principal, c'est-à-

[Texte]

rate, interest rates, monetary expansion—and intervention operations.

I did not comment on the level of the currency with Mr. Little, because Mr. Little did not ask me a question about the level of the currency. Perhaps he thought I might not answer a question if he asked it, but in fact he did not ask a question about the level of currency. I think what happened here was that Mr. Little joined together the fact that I would not comment upon intervention with the possibility that I might not comment on the level of the currency, which is a broader issue than intervention.

Mr. Cassidy: I accept that, Mr. Crow. But the other point I was making is that it would be possible for the government, through its decisions about foreign exchange dealings and reserves, effectively to go around the resistance of a Bank of Canada governor to, let us say, reducing interest rates to some degree. Is that not correct?

Mr. Crow: I would put it more positively, that it is important to achieve co-operation and co-ordination with the government in this area. That is what we and, to my knowledge, the government try to achieve through our regular consultations.

Mr. Cassidy: Thank you.

The Chairman: Mr. Warner.

Mr. Warner: Thank you. You mentioned earlier that we can expect a report concerning the various factors on our dollar. When is that report going to come out?

Mr. Crow: I was referring to the annual report of the Governor of the Bank of Canada for the year 1986, which discusses everything we regard as relevant to the conduct of the affairs of the bank. That report should be available within a few weeks.

Mr. Warner: Fine. Thank you.

Mr. Crow: That report is in fact tabled by the Minister of Finance.

The Chairman: It is referred permanently to this committee too.

Mr. Crow: And it will no doubt be taken up by this committee, yes.

Mr. Warner: Many people have expressed their concern about the level of interest rates in the last couple of years in relation to the inflation rate. They felt the decline in interest rates was much slower than should be expected. I wonder if you could comment on that briefly. I know there are many factors at work, but why was this decline very slow, and why did we have extremely high real interest rates?

Mr. Crow: To a degree, it depends upon the starting point for that kind of comparison. It is true that in the last couple of years interest rates have not come down a great deal. They have come down, but not tremendously. One cannot expect either inflation or interest rates to move in straight lines. There are pauses; there may even be reverses. One cannot totally exclude that possibility.

[Traduction]

dire la politique monétaire, le taux de base, les taux d'intérêt, l'expansion de la masse monétaire.

Si je ne me suis pas prononcé sur la tenue de notre devise, c'est parce que M. Little ne m'a pas posé de question là-dessus. Il a peut-être cru que je n'allais pas répondre s'il posait la question, mais le fait est qu'il ne l'a pas posée. Je pense que M. Little en a conclu que si je ne me prononçais pas sur l'intervention, je ne me prononcerais pas sur la tenue du dollar, ce qui est une question beaucoup plus vaste.

M. Cassidy: J'en conviens, monsieur Crow. Toutefois, j'estime qu'il serait possible que le gouvernement, grâce à des décisions concernant les réserves et les transactions de devises étrangères, puisse faire échec à la volonté du gouverneur de la Banque du Canada de ne pas réduire les taux d'intérêt. Est-ce que je me trompe?

M. Crow: Je verrais les choses sous un angle plus positif. Il est important qu'il y ait coopération et coordination avec le gouvernement dans ce domaine. À moins que je ne me trompe, nous-mêmes et le gouvernement nous employons à réaliser cela grâce à nos consultations régulières.

M. Cassidy: Merci.

Le président: Monsieur Warner.

M. Warner: Merci. Vous avez dit plus tôt que nous pouvons nous attendre à recevoir un rapport sur les divers facteurs qui influent sur notre dollar. Quand est-ce que ce sera?

M. Crow: Je parlais du rapport annuel du gouverneur de la Banque du Canada pour l'année 1986, qui analyse les facteurs que nous estimons importants dans la direction des activités de la banque. Ce rapport devrait être disponible d'ici quelques semaines.

M. Warner: Très bien. Merci.

M. Crow: Ce rapport est déposé par le ministre des Finances.

Le président: Le Comité en est saisi automatiquement.

M. Crow: En effet, ce rapport sera sûrement étudié par le Comité.

M. Warner: Beaucoup de gens se sont inquiétés du rapport entre les taux d'intérêt des dernières années et le taux d'inflation. Ils estiment que la chute des taux d'intérêt est beaucoup plus lente que prévue. Pourriez-vous nous donner des détails là-dessus? Je sais qu'il y a beaucoup de facteurs qui entrent en jeu mais comment expliquez-vous que la chute soit si lente? Pourquoi avons-nous eu des taux d'intérêt réels aussi élevés?

M. Crow: Jusqu'à un certain point, la réponse dépend du point de départ, dans ce genre de comparaison. Il est vrai que depuis quelques années, les taux d'intérêt n'ont pas beaucoup baissé. Ils ont baissé, mais pas radicalement. On ne peut pas s'attendre à ce que la courbe du taux d'inflation et celle des taux d'intérêt soient en ligne droite. Il y a des pauses, et il se peut parfois qu'il y ait des reculs. On ne peut pas exclure totalement cette possibilité.

[Text]

If one goes back to 1981, for example, to cite the kinds of interest rates to which Mr. Cassidy was referring—21%, 22.75%—it is true that interest rates have come down more than inflation has come down. In other words, real interest rates have declined. Whether real interest rates are low enough is yet another question.

• 1030

The Bank of Canada, in its policies in 1986, was somewhat protective, if I can put it that way, of the Canadian dollar, and the weakness that appeared in the Canadian dollar from time to time did make the bank rather careful in inducing, easing in money market interest rates. As you are no doubt aware, interest rates have come down somewhat more recently. One factor in that decline has been the improved confidence in the Canadian dollar that we have seen, and we welcome the margin for manoeuvre that this improved confidence does afford the Bank of Canada.

Mr. Warner: Thank you. Briefly on another topic, the leverage that our chartered banks operate at, what influence do you have on this level?

Mr. Crow: We do not have any statutory influence whatsoever on the conduct of affairs by the banks in terms of their internal operations. There is an awkwardness there, which I am sure you can appreciate. If one is directing a private institution how to price its product, one has to take responsibility for the kinds of earnings, profits and losses that the institution is making, or one might be seen to be inviting a share of responsibility, and that is very difficult and very tricky territory. We make no comment whatsoever on the particular internal affairs of banks or any other financial institution.

Mr. Warner: At a time when chartered banks have non-performing loans far exceeding their equity, you have no concern there? You do not make any comment to anyone?

Mr. Crow: We know that the banks have had to make major reservations in the face of losses or potential losses in regard to some of their lending operation, and we think it is important that the banks have the wherewithal, the capacity to make those reservations. It is very important.

Mr. Warner: So basically you are saying that you do not suggest to the Minister or make any recommendations at all as to whether banks should be operating at a 50:1 leverage, or 24:1 leverage. This definitely affects monetary policy and I would think you have some input somewhere along the way.

Mr. Crow: The kind of question you are raising is a regulatory question, I would say, rather than a monetary policy question. To what extent banks or other institutions have sufficient capital to backstop their operations is certainly something in which the Bank of Canada is interested. It is not something which is our responsibility, but it is something on which we are happy to give advice to the government. The

[Translation]

Si on remonte à 1981, par exemple, les taux d'intérêt dont parlait M. Cassidy étaient de 21 p. 100, 22,75 p. 100, et on doit reconnaître que les taux d'intérêt ont chuté davantage que le taux d'inflation. Autrement dit, les taux d'intérêt réel ont baissé. Il reste à savoir s'ils ont suffisamment reculé.

En 1986, la Banque du Canada a adopté des politiques protectrices, si vous me passez l'expression, du dollar canadien, et la faiblesse du dollar enregistrée de temps à autre a fait hésiter la Banque pour ce qui était de favoriser une baisse des taux d'intérêt sur le marché monétaire. Comme vous le savez sans doute, les taux d'intérêt ont reculé quelque peu récemment. Cette baisse est en partie attribuable à la reprise de confiance des investisseurs dans le dollar canadien et nous nous réjouissons de cette marge de manoeuvre que cela donne à la Banque du Canada.

M. Warner: Merci. J'aimerais parler brièvement d'un autre sujet, à savoir le ratio d'endettement des banques à charte canadiennes et j'aimerais savoir quelle influence vous pouvez exercer à cet égard?

M. Crow: Nous n'avons aucun pouvoir légal d'influencer les décisions prises par les banques en ce qui concerne leurs opérations internes. Vous comprendrez sans doute que cela serait assez épineux. Si nous disons à un établissement privé comment établir le prix de son produit, il faut en même temps assumer une part de la responsabilité ou donner l'impression que l'on est prêt à assumer une part de la responsabilité pour les bénéfices, les profits et les pertes de l'établissement et cela nous mettrait dans une situation très difficile. Nous ne formulons aucun commentaire sur les affaires internes des banques ou de tout autre établissement financier.

M. Warner: N'êtes-vous pas inquiet de constater que les banques à charte ont inscrit dans leurs livres des créances douteuses dépassant largement leur avoir propre? Ne faites-vous pas de commentaires à qui que ce soit là-dessus?

M. Crow: Nous savons que les banques doivent constituer des réserves considérables pour pertes ou créances douteuses et nous croyons qu'il est important que les banques aient les moyens de constituer de telles réserves. C'est très important.

M. Warner: Vous nous dites donc essentiellement que vous ne formulez pas de recommandations au ministre en ce qui concerne le ratio d'endettement que doivent respecter les banques, que ce soit 50 pour 1 ou 24 pour 1. Or, cela touche très certainement la politique monétaire et j'aurais cru que vous prendriez position là-dessus.

M. Crow: Vous soulevez là une question qui se rattache davantage à la réglementation qu'à la politique monétaire. La Banque du Canada s'intéresse certainement à la mesure dans laquelle les banques et autres établissements financiers disposent d'un capital suffisant pour financer leurs opérations. Ce n'est pas une responsabilité qui nous incombe mais nous n'hésitons pas à donner des conseils au gouvernement. Le

[Texte]

governor is a member of the committee of senior officials that discusses financial legislation.

The Chairman: You are also a director of the Canada Deposit Insurance Corporation.

Mr. Crow: That is correct.

The Chairman: Can we have your undertaking to attend the meetings of that corporation and not just send an official?

Mr. Crow: I certainly pay a great deal of attention to what goes on at the Canada Deposit Insurance Corporation. I have attended meetings of the Canada Deposit Insurance Corporation. I would hesitate to guarantee I will attend every meeting of the Canada Deposit Insurance Corporation, as there are occasions when I am simply not available because of other business, but I certainly regard it as an important priority of the job of the governor.

The Chairman: For a good part of last year you had over \$4 billion of the bank's assets tied up supporting members of the Canadian Payments Association. Now, that is reduced dramatically, but surely we do not want to get back into that position. Do you not think it is important that the governor take a very strong position with respect to the CDIC and with respect to supervision?

Mr. Crow: Mr. Chairman, I agree with you. Our voice will have to be heard in the appropriate councils on those questions.

• 1035

Le président: Monsieur Guilbault.

M. Guilbault (Saint-Jacques): Monsieur le président, je veux tout d'abord féliciter le nouveau gouverneur pour sa nomination. Je lui souhaite beaucoup de succès. Je pense que les chances sont de son côté: il arrive à la Banque à un moment où le climat économique semble moins chaotique que celui auquel certains de ses prédécesseurs ont dû faire face.

Je voudrais revenir aux directives que le gouvernement donne, de temps à autre, à la Banque du Canada. Je ne veux pas poser les mêmes questions que mon ami Cassidy, mais plutôt vous donner ma version des relations qui doivent exister entre le gouvernement et la Banque. Peut-être que cette version est importante. Si je me permets de faire des prévisions, c'est qu'il se pourrait que mon parti forme le gouvernement après les prochaines élections.

M. Crow: Félicitations à l'avance!

M. Guilbault (Saint-Jacques): Je n'accepte pas de félicitations à l'avance.

Nul doute qu'il doit exister, dans les décisions quotidiennes, une certaine distance entre la Banque du Canada et le gouvernement. À mon avis, cependant, lorsqu'il y a un conflit sur une politique importante, c'est le gouvernement qui doit avoir la suprématie, pour la simple raison que la Banque du Canada, bien qu'elle ait des fonctionnaires très compétents, ne rend pas

[Traduction]

gouverneur est membre du comité de hauts fonctionnaires qui examinent les projets de loi financiers.

Le président: Vous êtes aussi administrateur de la Société d'assurance-dépôts du Canada.

M. Crow: C'est exact.

Le président: Pouvez-vous nous garantir que vous assisterez aux réunions de la Société au lieu d'envoyer tout simplement un représentant?

M. Crow: Je m'intéresse très activement à ce qui se fait à la Société d'assurance-dépôts du Canada. J'ai assisté à certaines de ses réunions. J'hésiterais à vous garantir que j'assisterai à toutes les réunions de la Société puisque j'ai parfois d'autres engagements, mais je peux toutefois vous dire que c'est un des éléments importants du travail du gouverneur.

Le président: Pendant plusieurs mois de l'an dernier, la Banque a dû prêter plus de 4 milliards de dollars aux établissements membres de l'Association canadienne des paiements. Ce montant a été réduit sensiblement mais nous tenons certainement à éviter que pareille situation ne se reproduise. Ne croyez-vous pas qu'il est important que le gouvernement prenne une position très ferme à l'égard de la SADC et de la surveillance des établissements?

M. Crow: Monsieur le président, je partage votre avis. Nous devons prendre position sur ces questions dans les forums appropriés.

The Chairman: Mr. Guilbault.

Mr. Guilbault (Saint-Jacques): Mr. Chairman, I first of all wish to congratulate the new Governor on his appointment. He has my best wishes for success. I think that he is in luck, as he is arriving at the Bank at a time when the economic climate seems less chaotic than the conditions some of his predecessors had to face.

I would like to return to the directives given by the government on occasion to the Bank of Canada. I do not intend to ask the same questions as my friend Cassidy, but rather to describe how I see the relationship between the government and the Bank. My opinion may be important. If I take the liberty of making forecasts, it is because there is a good chance that my party will form the government after the next elections.

Mr. Crow: Congratulations in advance!

Mr. Guilbault (Saint-Jacques): I do not accept any advance congratulations.

I realize the need for an arm's-length relationship between the Bank of Canada and the government in the matter of daily operations. However, I believe that when there is an important policy conflict, the government must have supremacy, for the simple reason that the Bank of Canada, in spite of its very competent officials, is not directly accountable to the public. In a democracy, that is the bottom line, as one says in English.

[Text]

compte directement au public. En démocratie, *that is the bottom line*, comme on dit en anglais.

Cependant, au cours des années, les gouvernements, même libéraux, ont toujours prêté une oreille très attentive à ce que disait le gouverneur de la Banque du Canada. Même lorsque le gouvernement libéral a fait l'objet de critiques de la part du public, lors de la période des taux d'intérêt élevés, les conseils venaient de M. Bouey. Je me rappelle l'avoir rencontré en groupe et avoir eu de lui des explications sur les raisons qui le poussaient à suggérer cette politique au gouvernement.

Je souhaite donc que les gouvernements vous écoutent le plus souvent possible. Cependant, je souhaite aussi que si les gouvernements jugent, pour des raisons impératives, qu'ils doivent s'écarter de vos conseils, ils aient le courage de le faire à l'occasion.

Peut-être voulez-vous commenter là-dessus. Je ne vous y oblige pas, mais si cela vous tente, allez-y.

M. Crow: Avec plaisir. Je crois que votre concept quant à la position de la Banque du Canada est très équilibré.

Je suis tout à fait d'accord avec vous pour dire que c'est le gouvernement, en fin de compte, qui doit décider de la politique monétaire de la Banque du Canada, du Canada même. Je suis d'accord aussi pour dire que les rapports entre mon prédécesseur et les ministres des gouvernements libéraux ont été très constructifs. Je crois qu'aucun ministre n'a suggéré le contraire.

Comme je l'ai signalé à M. Cassidy tout à l'heure, je ferai tous les efforts possibles pour m'assurer qu'on poursuive ce dialogue constructif. J'ose dire que mes rapports avec M. Wilson sont très constructifs en ce moment.

M. Guilbault (Saint-Jacques): Monsieur le gouverneur, j'en profite pour vous féliciter pour la qualité de votre français. Il est bien qu'un haut fonctionnaire de votre niveau manipule avec autant d'aisance l'autre langue officielle. Je souhaiterais qu'il en soit de même à tous les ministères, mais, malheureusement, on n'en est pas encore rendu là.

Je veux vous parler de problèmes un peu plus pratiques. Je sais que vous n'êtes pas très friand de parler d'interventionnisme, mais j'aimerais qu'on en parle au moins sur le plan théorique, vis-à-vis du dollar. Au moment où le dollar risquait de glisser sous les 70c.—d'ailleurs il a été à ce niveau pendant quelques jours—la Banque du Canada se débattait comme un diable dans l'eau bénite pour tenter de le sauver. Aujourd'hui, il semble être à un niveau plus acceptable.

Pour vous, au point de vue politique et monétaire, est-ce un niveau acceptable? Les dangers, on les connaît. Si le dollar canadien devient trop fort, ce sont nos exportations qui risquent d'en souffrir. Diriez-vous qu'avec un dollar autour des 75c., la Banque du Canada peut, pour un certain temps, se croiser les bras et laisser le dollar fluctuer de lui-même selon les forces des marchés? Pouvez-vous vous concentrer sur autre chose pendant un certain temps?

[Translation]

However, over the years governments, even Liberal ones, have always leant a very attentive ear to the opinion of the Governor of the Bank of Canada. Even at the time when the Liberal government was subject to public criticism because of high interest rates, the advice was coming from Mr. Bouey. I remember having met him in a group and listened to his explanations of the reasons for the policy he recommended to the government.

I hope, then, that governments will listen to you as often as possible. At the same time, I also hope that if governments conclude that they have overriding reasons to disregard your advice, they will have the courage to do so.

You may have a comment to make in reply. There is no requirement to answer, but if you feel like it, please do.

Mr. Crow: With pleasure. Your view of the position of the Bank of Canada strikes me as a well balanced one.

I am in full agreement with your assertion that, in the final analysis, it is up to the government to decide on the monetary policy of the Bank of Canada, and indeed of Canada itself. I also agree that relations between my predecessor and the Liberal government ministers were very constructive. To my knowledge, no minister has claimed otherwise.

As I pointed out to Mr. Cassidy, I will do my utmost to ensure that this constructive dialogue is continued. I believe that my present relationship with Mr. Wilson is very constructive.

Mr. Guilbault (Saint-Jacques): Let me take the opportunity to congratulate you on the quality of your French, sir. I am pleased to see a senior official at your level display such command of the other official language. I would be happy to see similar examples in other departments but unfortunately, we have not yet progressed that far.

I would like to raise some practical problems. I know that you are not very keen to talk about interventionism, but I would like to discuss it theoretically, at least, with respect to the dollar. At the time when the dollar was in danger of slipping under the 70¢ level—as a matter of fact it did go down that low for several days—the Bank of Canada was making frantic efforts to prop it up. Right now it seems to be at a more acceptable level.

From the monetary and policy point of view, do you consider the level to be acceptable? We are aware of the dangers. If the Canadian dollar becomes too strong, then our exports are likely to suffer. Do you think that with a dollar at around 75¢, the bank of Canada can afford to sit back for a while and allow the dollar to fluctuate in response to market forces? Can you concentrate on something else for a certain amount of time?

[Texte]

[Traduction]

• 1040

M. Crow: On n'aime pas qu'il y ait des mouvements brusques dans les prix financiers et les prix des biens. On court toujours le risque d'être ballotté de Caïphe à Pilate. D'une année à l'autre, la situation change beaucoup.

On se sent plus confortables lorsque le dollar ne gratte pas le plancher, si je puis dire. On est aussi très conscients que le dollar canadien doit offrir la perspective d'une bonne performance du côté de l'exportation. On essaie d'élaborer une politique monétaire qui puisse faire face à ces deux extrêmes, dans le meilleur intérêt de l'économie canadienne.

Mr. Guilbault (Saint-Jacques): I would like to move to another area and ask you what may be a theoretical question, but I think it is a very important question if one wants to see how you are personally seeing things and where you might go. I am talking about the balance you may see between controlling inflation through interest rates, as Mr. Bouey, your predecessor, had to do not too long ago, and the fact that this has been seen by many as creating unemployment, which is of course a very nasty plague for a country like ours. Also, the problem is that inflation in itself, being too high, creates unemployment.

If you were in the same situation—that is the reason I say my question is theoretical—if you were facing downstream, which I hope you do not do, a similar situation, how would you see the balance between acting to bring interest rates back into a normal range and trying to make sure those looking for jobs are not hit too hard and those still holding onto jobs do not lose them? How would you see the balance between these two situations?

Mr. Crow: The first point I will make is that I do not think inflation and fears of inflation create jobs.

On the second point, referring back to the period of extremely high interest rates, I think one has to look at that period in terms of the choices facing the Bank of Canada and whether the Bank of Canada could or should back down, in those circumstances, from fighting inflation, when inflation was up at around 12% and many people believed the only place it was going to go was up. The Bank of Canada has instruments at its disposal to use, and there is no doubt the Bank of Canada used those instruments—the monetary instrument—to fight inflation.

It is not the same thing, however, to say that the Bank of Canada welcomed such extremely high interest rates as prevailed in that period. That is not something that was sought through monetary policy. Monetary policy does not seek high interest rates.

It may be those interest rates would not have been so high if other policies had been more restrictive in that period, not just in Canada, perhaps, but also in the United States. With large fiscal deficits and very high interest rates coming from the United States, it is very difficult to bring about very low interest rates in Canada; especially, of course, when inflation is around 12%, as it was in that period.

Mr. Crow: There is a dislike of sharp movements in financial prices and the price of goods. There is always the risk of being harried from pillar to post. From year to year the situation changes a great deal.

We feel more comfortable when the dollar is not sinking through the floor, so to speak. We also realize that the Canadian dollar must offer the prospect of a good performance with respect to export. We are trying to develop a monetary policy able to adjust to these two extremes in the best interests of the Canadian economy.

M. Guilbault (Saint-Jacques): J'aborde maintenant un autre domaine et je vous pose une question théorique, question qui me semble très importante pour comprendre votre perspective personnelle. Je parle de l'équilibre entre la maîtrise de l'inflation par les taux d'intérêt, mesure qu'a dû prendre votre prédécesseur, M. Bouey, il n'y a pas longtemps, et la montée du chômage qui s'en suit, selon certains, ce qui est très pénible pour un pays comme le nôtre. Il y a aussi le problème qui survient lorsque l'inflation est trop élevée, provoquant ainsi du chômage.

Si vous deviez faire face à ce genre de situation—c'est la raison pour laquelle j'ai dit que ma question est théorique—comment procéderiez-vous pour réduire les taux d'intérêt à des valeurs normales tout en atténuant les effets sur ceux qui cherchent un travail et ceux dont l'emploi peut être précaire? Comment faire l'équilibre entre les deux objectifs?

M. Crow: Ma première remarque, c'est que l'inflation et la peur de l'inflation n'encouragent pas la création d'emplois.

Deuxièmement, pour ce qui est de la période des taux d'intérêt très élevés, il faut se demander si, à l'époque, la Banque du Canada avait le choix de renoncer à sa lutte contre l'inflation, lorsque l'inflation se situait déjà à environ 12 p. 100 et que beaucoup de gens croyaient que ce taux ne pouvait que monter. La Banque du Canada a un certain nombre d'outils à sa disposition et elle s'est effectivement servie de ces outils, de l'insatrument monétaire, pour combattre l'inflation.

Cela ne veut pas dire que la Banque du Canada souhaitait des taux d'intérêt aussi élevés que ceux qui prévalaient à l'époque. Ce n'était pas un objectif cherché par la politique monétaire. La politique monétaire ne cherche pas des taux d'intérêt élevés.

Les taux n'auraient peut-être pas atteint un niveau aussi élevé si on avait suivi d'autres politiques plus restrictives pendant cette période, pas seulement au Canada, mais aussi aux États-Unis. Compte tenu des importants déficits budgétaires et des taux d'intérêt très élevés pratiqués aux États-Unis, il est très difficile d'avoir des taux d'intérêt très faibles au Canada, surtout quand l'inflation se situe à environ 12 p. 100 comme c'était le cas à ce moment-là.

[Text]

So one answer to your question, or the aspect I would emphasize, is the mix of policies is a very important issue in the area of fighting inflation, as well as in other areas. I hope the Bank of Canada will live up to its responsibility to work toward low inflation, rather than allow the development of high inflation.

• 1045

Mr. Guilbault (Saint-Jacques): Well, I wish you good luck to these ends.

Mr. Crow: Thank you.

The Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: I would also like to congratulate Mr. Crow on his new responsibilities as the governor and wish him well. Mr. Crow, could you comment on the effects on the interest rates which the three levels of governments demand on available capital? Is there a fair amount of effect on the actual interest rates, or is it related to what happens in the United States?

Mr. Crow: I think the effect from the United States is very important, because the United States is the world's largest capital market and demands placed on capital, on savings, in the United States have a world-wide impact on interest rates. How we conduct affairs in Canada is also important from the point of view of real interest rates, interest rates adjusted for inflation, and in terms of the level of interest rates.

With low inflation in Canada, we can look forward to low interest rates. We cannot insulate ourselves entirely from world developments, but policies which are seen to be stable in Canada give us a better chance of insulating ourselves from world developments that may be less favourable to us than we would like to see.

Mr. Minaker: Have the demands for capital from the different levels of governments dropped, or is there more capital available at the present time? Would they be part of the reason the real interest rates have not dropped as fast in Canada as in the United States?

Mr. Crow: Capital markets and interest rates are difficult things to speak very precisely about, because there are many influences, including the effect of the U.S. market, to which we referred earlier. It is also the case that capital markets, as they express their views through interest rates, are looking ahead as well as at the present. So it is not just what is happening now in terms of deficits that influences where longer-term interest rates go, but it is also what people think is likely to happen over a period of years.

Long-term rates have certainly come down in the United States and in Canada. In fact, the differential of Canadian long-term interest rates over U.S. long-term interest rates has narrowed, which I think is a plus. To that extent, one could argue that this is an indicator that demands on capital have lessened in Canada. Certainly the Government of Canada is

[Translation]

En réponse à cette question, je souligne donc que le dosage des politiques est très important quand il s'agit de lutter contre l'inflation, comme d'ailleurs dans d'autres domaines. J'espère que la Banque du Canada s'acquittera de ses responsabilités et prendra des mesures pour faire baisser les taux d'inflation au lieu de les laisser augmenter.

M. Guilbault (Saint-Jacques): Je vous souhaite bonne chance.

M. Crow: Merci.

Le président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: J'aimerais aussi féliciter M. Crow sur sa nomination au poste de gouverneur de la Banque et je lui offre mes meilleurs vœux de succès. Monsieur Crow, pouvez-vous nous dire quelles sont les répercussions sur le capital des taux d'intérêt demandés par les trois ordres de gouvernement? Peuvent-ils réellement influencer le niveau des taux d'intérêt ou est-ce que cela dépend de ce qui se produit aux États-Unis?

M. Crow: La situation aux États-Unis constitue un facteur non négligeable puis que les États-Unis sont le principal marché mondial de capital et la part de capital et d'épargne qu'ils accaparent a des répercussions sur les taux d'intérêt à l'échelle mondiale. Les décisions prises au Canada ont aussi une incidence importante sur les taux d'intérêt réels, les taux d'intérêt en dollars constants, et le niveau des taux d'intérêt.

La baisse des taux d'inflation au Canada nous permet d'espérer des taux d'intérêt plus faibles. Nous ne pouvons nous isoler entièrement de la situation mondiale mais si les politiques adoptées au Canada sont perçues comme étant stables, cela nous permet mieux de réduire notre vulnérabilité aux revirements moins favorables de la situation mondiale.

M. Minaker: Les trois ordres de gouvernement ont-ils réduit leur demande de capital ou y a-t-il davantage de capital disponible à l'heure actuelle sur le marché qu'autrefois? Est-ce que cela expliquerait en partie pourquoi les taux d'intérêt réels n'ont pas chuté aussi rapidement au Canada qu'aux États-Unis?

M. Crow: Il n'est pas facile d'expliquer avec précision les influences qui agissent sur le marché des capitaux et les taux d'intérêt, puisque de nombreux facteurs entrent en ligne de compte, y compris l'évolution du marché américain dont nous avons parlé plus tôt. Il est tout aussi vrai que les intervenants du marché des capitaux tiennent compte des perspectives actuelles et futures et que cela se répercute sur les taux d'intérêt. Par conséquent, il ne suffit pas de tenir compte du rapport entre le niveau des déficits et la progression des taux d'intérêt à long terme; ceci reflète aussi le degré de confiance par rapport à ce que réserve l'avenir.

Les taux d'intérêt à long terme ont certainement diminué aux États-Unis et au Canada. En fait, l'écart entre les taux d'intérêt à long terme au Canada et aux États-Unis s'est rétréci, ce qui m'apparaît très avantageux. Dans cette mesure, on pourrait soutenir que cela révèle qu'il y a eu réduction de la demande de capital au Canada. Le gouvernement du Canada

[Texte]

working hard to reduce the deficit and contain the growth in public debt.

I could not be too precise about what is happening at the municipal and the provincial levels. It depends a great deal on which provinces or municipalities one is looking at, but I think there is a great consciousness of a need to contain deficits and debt. The basic direction of public finance in the country as a whole is in that direction, rather than towards expanding deficits, and that is helpful.

Mr. Minaker: Mr. Crow, you indicated earlier that the size of the deficit was important. I wonder if you would like to comment on the actual impact that the deficit size has on the value of our Canadian dollars. Is the size of our federal government's deficit the main criteria affecting the value of our dollar on the world market?

• 1050

Mr. Crow: No, Mr. Chairman, I would not go that far. I think it is an issue of some relevance to the exchange market, and it is certainly the case that participants in the exchange market talk about it from time to time. Sometimes it is on their mind, it seems, more than others. But I would not contend that the deficit is the single most important element in the determination of the external value of the Canadian dollar.

Mr. Minaker: Thank you very much.

The Chairman: Mr. Wilson.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Mr. Crow, I would like to pursue a topic that was touched on by some others. In essence, I guess it involves the idea of a domestic interest rate that might be separate and apart from one that would be made in the market place. I wonder if you could respond in general terms to that notion, whether it be in Canada or any other country—whether it is really possible for a government to impose an artificial domestic interest rate, and indeed if the government of a country chose to do so what the implications would be, what controls might be necessary, what you would predict, based on your experience in these things, would happen to the currency and to the reputation of the country generally.

Mr. Crow: I think it would be very difficult indeed to undertake the kinds of policies you are describing. Capital does not stay in one place and savings do not stay in one place; people have options where to put their savings, and those decisions are not made with a great deal of sentiment. One has to always be concerned about confidence in financial markets. So I would not advocate an attempt to artificially lower interest rates. I think the consequences of such an attempt would be very unpalatable.

As regards monetary policy, it would mean trying to print money so very fast that we keep ahead of whatever rate of inflation happened to turn up. There are plenty of examples around the world of what happens when you try to do that.

[Traduction]

fait de sérieux efforts pour réduire le déficit et restreindre la croissance de la dette publique.

Je ne saurais vous dire exactement ce qui se passe au niveau municipal et provincial. Bien que cela varie énormément d'une province ou d'une municipalité à l'autre, je crois que toutes sont conscientes de la nécessité de contenir les déficits et la dette. Toutes les instances publiques du pays font des efforts en ce sens et cela contribue à assainir la situation.

M. Minaker: Monsieur Crow, vous avez dit plus tôt que la taille du déficit est un facteur important. Je me demande si vous accepteriez de commenter le rapport qui existe réellement entre la taille du déficit et la valeur du dollar canadien. La valeur de notre dollar sur le marché mondial dépend-elle essentiellement de l'ampleur du déficit du gouvernement fédéral?

M. Crow: Non monsieur le président, je n'irais pas si loin. Cela touche le marché du change, et je suis certain que les participants aux négociations abordent cette question de temps à autre. Parfois, cela les intéresse même plus que d'autres personnes. Mais je n'accepte pas que le déficit soit le facteur le plus important dans la détermination de la valeur internationale du dollar canadien.

M. Minaker: Merci beaucoup.

Le président: Monsieur Wilson.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Monsieur Crow, je voudrais passer à quelque chose qui a déjà été abordé par quelques-uns de mes collègues. Ce dont je veux parler, c'est d'un taux d'intérêt canadien qui serait distinct de celui fixé sur les marchés. Pourriez-vous me dire en termes généraux s'il est véritablement possible à un gouvernement—au Canada ou ailleurs—d'imposer un taux d'intérêt national de façon artificielle. Advenant qu'un gouvernement réussisse à le faire, quelles en seraient les conséquences? quel contrôle serait nécessaire? D'après votre expérience, comment réagirait la monnaie nationale, et la réputation du pays aurait-elle à en souffrir?

M Crow: Le genre de politique dont vous parlez me semble extrêmement difficile à instaurer. Les capitaux ne sont pas toujours à la même place, ni même les épargnes; les gens peuvent choisir où faire fructifier leurs épargnes, et ces décisions ne sont pas nécessairement fondées sur des sentiments. Ce qui est important, c'est la confiance en les marchés financiers. Je n'encouragerais personne à tenter de faire baisser par des moyens artificiels les taux d'intérêt. Une telle tentative pourrait s'avérer désastreuse.

En ce qui concerne une politique monétaire, cela signifierait imprimer de l'argent aussi rapidement que possible pour devancer le taux d'inflation, quel qu'il puisse être. Il y a des tas d'exemples dans le monde entier qui vous montrent ce qui se passe lorsque l'on essaie de faire cela.

[Text]

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I guess from time to time it has been attempted in certain countries. Could you enlarge a bit on the gyrations those countries go through in order to try to make such a policy work? I am given to understand that there are some exchange controls and mechanisms like this to which countries might resort. Are they effective? Can they possibly work? Obviously the appeal of having some sort of low interest rate is there, and I am sure we would all like to have it. Is it possible?

Mr. Crow: Low interest rates are possible with a financial policy that is directed toward achieving the kinds of financial conditions that promote low interest rates. Confidence is very important.

As regards trying to achieve low interest rates through exchange rate controls, keeping capital in the country, that is not a wise course, in my view. I have had experience with many sets of exchange controls in my career, not in Canada but elsewhere, and they are very leaky devices. They rely upon a large police force and a large bureaucracy to try to make them work. They reach the height of their popularity on the day they are introduced, and from there on it seems to me it is all downhill. So I would not recommend the adoption of exchange controls.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I have one final question on a different area, Mr. Crow. I note from your CV that at one point you concentrated on Latin American matters. I am sure you have pursued that. A number of us have great concerns about the debt load of a number of the Latin American countries and the exposure a number of Canadian financial institutions have relative to those countries. Are you able, or would you care to comment on the possible dangers of the collapse of those countries in the sense of their ability to repay their indebtedness to Canadian institutions?

• 1055

Mr. Crow: That, of course, is a very sensitive area: the capacity of a country or any individual enterprise to repay its debt. What I can say is it is not really a question of repaying as much as a question of maintaining service on the debt. That is the important question.

Debts do tend to grow over time as economies grow, and it is important to service that debt and have the kind of economy that makes the service of that debt a reasonable thing for the country to do. That is why the efforts these days are not just on maintaining debt service but also upon building up the capacity of these countries to maintain reasonable standards of production and consumption and investment, because that is the only way over the long term that anybody can service debt, let alone repay debt. I think a lot of worthwhile initiatives have been undertaken in that area. I also think we have a long road to travel.

The Chairman: Can I interrupt here for a moment? The various plans by other governments have been to try to extend that debt and extend it and extend it, and lend people a little more money so they can service the existing debt. Are not all those plans that have been proposed really self-defeating and

[Translation]

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): J'imagine que c'est ce qu'on a essayé de temps à autre dans certains pays. Pouvez-vous nous expliquer quelles sont les manoeuvres que doivent effectuer les pays qui tentent d'instaurer une telle politique? Je crois savoir que ces pays doivent avoir recours à certains contrôles et mécanismes de change. Sont-ils efficaces? Est-ce que cela peut donner de bons résultats? L'attrait de voir baisser ces taux d'intérêt joue pour tout le monde, évidemment. Mais cette situation est-elle possible?

M. Crow: La baisse des taux d'intérêt n'est possible que si une politique financière arrive à instaurer un climat financier qui y soit propice. Le mot clé c'est la confiance.

Quant à tenter de faire baisser les taux d'intérêt en contrôlant les taux de change, tout en gardant à l'intérieur du pays les capitaux, cela ne me semble pas sage. J'ai connu diverses sortes de contrôle du change dans ma carrière, pas ici, mais ailleurs, et c'est une méthode très douteuse. Pour que les contrôles donnent des résultats, il faut alors dépendre d'une force policière et d'une bureaucratie considérables. Ces contrôles sont très populaires lorsqu'on les introduit, mais leur popularité ne fait que diminuer par après. Je n'en recommanderais pas l'adoption.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): J'ai une dernière question dans un autre domaine, monsieur Crow. Votre curriculum vitae m'apprend que vous vous êtes occupé à un moment donné des questions d'Amérique latine. Beaucoup d'entre nous s'inquiètent de la dette énorme d'un certain nombre de ces pays d'Amérique latine et du risque que cela pose pour un certain nombre de nos institutions financières qui ont prêté à ces pays. Pourriez-vous nous dire quels sont les dangers de voir s'effondrer la structure financière de ces pays et du risque que leur incapacité à rembourser leurs dettes pose pour les banques canadiennes?

M. Crow: La capacité d'un pays ou d'une entreprise à rembourser sa dette est une question extrêmement délicate. Il ne s'agit pas tant de rembourser la dette que de maintenir le service de la dette. C'est ça qui est important.

Les dettes augmentent avec l'économie, et c'est pourquoi il est important que les économies de ces pays maintiennent le service de la dette à un niveau qui soit raisonnable pour le pays en question. Voilà pourquoi les efforts doivent porter non pas uniquement sur le maintien de la dette, mais doivent plutôt viser à développer pour ces pays des normes de production, de consommation et d'investissement qui soient raisonnables, puisque c'est la seule façon à long terme de payer les frais de service de la dette, ou même éventuellement de la rembourser. Il y a déjà eu de nombreuses initiatives très valables à cet égard, mais il reste encore beaucoup de chemin à parcourir.

Le président: Puis-je vous interrompre? Divers gouvernements ont choisi de prolonger cette dette le plus possible, et de prêter à ces pays encore un peu plus d'argent afin qu'ils puissent au moins rembourser les frais de service de leur dette existante. Ces solutions ne sont-elles pas suicidaires?

[Texte]

really not going to accomplish much when countries wind up using 90% of their foreign exchange to pay debt-service costs? Really, in effect they are bankrupt, and only lending more money to them just makes them more bankrupt. Would you advocate some of the initiatives like the Baker plan, for example?

Mr. Crow: I find it difficult to support those kinds of initiatives at the present time. I recognize the issues, Mr. Chairman, you have alluded to. As I said earlier, these are very difficult questions. I would perhaps not be quite so pessimistic as you sounded as regards the question of time and adding further resources to these countries through bank lending or other forms. I think time is partly what these countries need in order to improve the performance of their economies to put them on a better level of operation, of development, in order to achieve a better debt-service performance, if I can put it that way, than they have achieved to date. So time is not necessarily against us; it may be on our side, and that is what we are working towards.

The Chairman: But unless there is a very major change in the operations, or the nature of their governments, are we not just kidding ourselves when we proceed to lend them more money so they can pay their interest bills?

Mr. Crow: It is important to improve economic performance if you are to service debt. I agree with that. Then the practical question is whether there has been enough improvement in economic performance, or whether there has been enough improvement in economic performance in prospect. I think that is a very important question. It needs close analysis.

The Chairman: Mr. Wilson, go ahead.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I just want to close by saying, Mr. Crow, that I think you have answered questions very well; and not only that, you know when to stop answering questions. You have a very impressive background, and I am sure you will do an excellent job as Governor of the Bank of Canada. I congratulate you.

• 1100

Mr. Crow: Thank you.

The Chairman: Mr. Plourde, do you have any questions? Mr. Cassidy, then.

Mr. Cassidy: Thank you. I am not sure where to begin. I guess I would ask you this, Mr. Crow. You joined the Bank of Canada in 1973. In 1975 the bank officially adopted a monetarist policy where it attempted to put primary emphasis on moderating and controlling the rate of money supply growth as the major instrument in which it would exercise monetary policy. That has of course been substantially criticized since, and I think a lot of the passionate advocates have had second thoughts in the last few years.

Are you a monetarist? Can you describe your approach to the monetary policy? Were you a monetarist, and have you now become redeemed or converted?

Mr. Crow: Mr. Cassidy, perhaps I like labels less than you do. A monetarist... Words like Keynesian or neo-Keynesian

[Traduction]

Qu'advientra-t-il lorsque ces pays dépenseront 90 p. 100 des devises étrangères qui leur sont prêtées pour payer les frais de service de leur dette? Au fond, ces pays sont en faillite, et en leur prêtant encore plus d'argent, leur faillite ne fait que s'aggraver. Êtes-vous d'accord avec des initiatives comme le plan Baker, par exemple?

M. Crow: J'aurais du mal à appuyer aujourd'hui ces initiatives. Je suis sensible aux problèmes que vous avez soulevés, monsieur le président. Je répète que ce sont des questions très délicates. Je ne suis peut-être pas aussi pessimiste que vous l'êtes: le Canada n'aggrave pas nécessairement la situation économique de ces pays en leur prêtant toujours plus d'argent. Je pense justement que ces pays ont besoin d'un peu de temps pour améliorer leur économie et pour se développer encore plus, ce qui leur permettrait de mieux équilibrer leur dette qu'ils ne l'ont fait jusqu'à maintenant. Le temps peut parfois jouer en notre faveur, et c'est justement ce que nous espérons.

Le président: Mais à moins que ces pays ne changent leur méthode, ou même leur gouvernement, est-ce que ce n'est pas nous leurrer que de leur prêter toujours plus d'argent pour qu'ils puissent rembourser leurs intérêts?

M. Crow: Je conviens avec vous que pour pouvoir payer les frais de service d'une dette, il est important d'améliorer son rendement économique. En pratique, cela revient à se demander si l'économie s'est suffisamment améliorée ou encore si les rendements économiques en perspective sont bons. Voilà ce qui est important et qu'il faut scruter de près.

Le président: Monsieur Wilson, allez-y.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Monsieur Crow, vous avez fort bien répondu aux questions; en outre, vous savez très bien où vous arrêter. Vos antécédents sont très impressionnants, et vous ferez—j'en suis sûr—de l'excellent travail à la Banque du Canada. Je vous félicite.

M. Crow: Merci.

Le président: Monsieur Plourde, avez-vous des questions? Dans ce cas, c'est à M. Cassidy.

M. Cassidy: Merci. Je ne sais trop par où commencer. Monsieur Crow, vous êtes entré à la Banque du Canada en 1973. En 1975, la banque a adopté officiellement une politique monétariste en faisant du contrôle du taux de croissance de la masse monétaire l'élément le plus important de sa politique monétaire. Cette méthode a fait l'objet de nombreuses critiques depuis, et bon nombre de ses tenants passionnés de la première heure ont changé leur fusil d'épaule au cours des dernières années.

Êtes-vous monétariste? Quelles sont vos idées en matière de politique monétaire? Si vous avez déjà adhéré à la notion de monétarisme, vous êtes-vous repenti depuis?

M. Crow: Monsieur Cassidy, je n'aime pas autant que vous les étiquettes. On parle souvent de keynésien, de néo-keynés-

[Text]

or neo-classical or neo-conservative are labels often used in a pejorative sense. I think it is important to get behind the labels to some of the issues involved.

To come more directly at your question or comment, I think it is important for whoever is in charge of monetary policy to pay attention to what happens to monetary expansion, monetary aggregates or credit aggregates—very important. These are quantities, and I think anybody who ignores them in that kind of position does so at his or her peril.

There is another implication of the term, the epithet "monetarist" that I would not subscribe to, which is that fiscal policy is not important, that only money matters. I think fiscal policy is very important; in that sense, you might wish to conclude that I am not a monetarist.

Mr. Cassidy: Thank you. Let me be a bit more specific then. I appreciate your answer, which is a clear answer to my question.

Ten or twenty years ago the definition of the money supply was a lot easier than it is today; today it extends to everything, including junk bonds. I would like to ask, in your opinion is it now possible in any effective way to target money supply aggregates and then to in fact control the rate at which the money supply is growing according to those targets? And if you do it, does it do any good?

Mr. Crow: I think it is a very useful approach to doing monetary policy to pay attention to the aggregates. One can call them various things. One can call them targets, one can call them information guides or information variables. One can talk in terms of wider or narrower target bands. One can adjust the rate of growth more or less frequently, so there are lots of variations on the same theme.

It is, as you have indicated, perhaps more difficult to rely on them as strongly as we may have given the impression in the mid-1970s, when we adopted monetary aggregates. That is a common development around the world because of the rapid change that has occurred in part in financial markets, globally and in Canada. Of course, in the Bank of Canada we explained the reasons why we were no longer following a monetary aggregate target at the time that the monetary aggregate target was dropped—or it dropped us, depending on the way you want to look at it.

We will continue, however, to try to seek as much useful information as we can find in various measures of money and credit as regards the rate of monetary expansion that we are encouraging or allowing through our operations in money markets. I do think it is important to look at those kinds of numbers.

• 1105

Mr. Cassidy: May I ask this question, then? You say fiscal policy is also important, and I think you are suggesting that perhaps the bank was in error—with hindsight, and I do not think it is fair to ask what you thought at the time—in putting as much reliance as it did on monetary policy in the mid-1970s. But your view now is that fiscal policy is important.

[Translation]

sien, de néo-classique ou de néo-conservateur dans un sens péjoratif. Laissons plutôt de côté les étiquettes pour regarder les philosophies.

Pour répondre à votre question, quiconque est chargé de la politique monétaire d'un pays doit plutôt s'intéresser, ce qui est très important, à l'expansion monétaire, à la masse monétaire globale ou à la masse de crédit. Celui ou celle qui n'en tient pas compte le fait à ses risques et périls.

L'épithète «monétariste» suppose également que l'on ne tient pas compte de la politique financière et qu'on accorde la plus haute importance aux mouvements de la monnaie. Je n'adhère pas à cette notion. Je pense au contraire que la politique financière a une très grande importance, ce qui vous permettra peut-être de conclure que je ne suis pas monétariste.

M. Cassidy: Merci. Je serai donc un peu plus précis, même si vous m'avez répondu très clairement.

Il y a dix ou vingt ans, il était beaucoup plus facile de définir la masse monétaire; aujourd'hui, cette notion englobe à peu près n'importe quoi, y compris les faux titres. D'après vous, est-il aujourd'hui possible de contrôler efficacement la masse monétaire puis son rythme de croissance selon des cibles que l'on s'est fixées? Est-ce que cela peut servir à quelque chose?

M. Crow: Toute politique monétaire devrait tenir compte de la masse. Au lieu de parler de la masse, on pourrait parler de cible, de guide informatif ou de variable; on pourrait même parler de cibles plus ou moins étroites. Comme on peut ajuster la vitesse de croissance plus ou moins fréquemment, vous comprenez qu'il peut y avoir quantité de variations sur le même thème.

Vous avez raison de dire qu'aujourd'hui, on en dépend moins que dans les années 1970, à l'époque où l'on a adopté la notion de masse monétaire. C'est ce qui s'est passé à peu près partout dans le monde, en raison de la mobilité croissante des marchés financiers, partout dans le monde et aussi au Canada. Au moment où l'on a laissé tomber la notion de cible pour la masse monétaire—c'est peut-être elle qui nous a laissé tomber—la Banque du Canada a évidemment donné ses raisons.

Nous tenterons cependant d'obtenir le plus de renseignements possibles sur nos marchés financiers pour pouvoir, par des mesures monétaires ou fiduciaires appropriées, contrôler la croissance monétaire. Il est important de tenir compte de ces chiffres.

M. Cassidy: Dans ce cas, puis-je poser une autre question? Vous dites qu'une politique en matière de finances publiques a également son importance; vous laissez également entendre que la banque avait peut-être tort de mettre autant l'accent sur une politique monétaire comme elle l'a fait au milieu des années 70; en rétrospective, ce n'est peut-être pas très juste de

[Texte]

Now, in your view, to what degree can and should monetary policy be used to combat inflation if the judgment of the bank is that fiscal policy or other policies of the government are not adequate to do their share of the job that needs to be done? Is it your view that monetary policy should then step in and do the things that fiscal policy is not doing, or should the bank just do what it considers to be appropriate, assuming reasonable fiscal policies? Then if the government wants to screw up, that is their problem, not yours.

Mr. Crow: It is very difficult to make the distinctions in the way you have made them, Mr. Cassidy, I think. The first thing for the bank to do, of course, is to attempt to ensure that the government sees the issues the way the governor sees them and engages in the kind of regular consultation we have discussed already. Certainly, the first priority of the governor would be to discuss these issues with the Minister as fully as he possibly could.

The comments preceding your question did imply that we could do it only through monetary policy. That is correct, of course. We only have monetary policy under our control. It is also true that other policies can make monetary policy look bad, perhaps, or worse than it was.

In the end, however, I think we have to be guided by—and I come back to a theme I have developed already—what it says about the responses of the Bank of Canada in its act. I would of course refer there to the preamble of our act, which talks about the responsibility of the bank to mitigate, through its influence, fluctuations in prices and employment and output, insofar as it is possible through monetary policy, and also to protect the external value of the currency. If there is a lack of confidence in policies in Canada, and conceivably that would threaten the currency, it is not up to the Bank of Canada to fuel that lack of confidence, I would say.

I recognize the difficulties in the question. I think it is a very fair question. It is a very difficult question to answer in hypothetical terms, but we would try to deal with that in as constructive a way as we possibly could.

Mr. Cassidy: I think what is happening today is an important procedure. I doubt very much that Governor Bouey was questioned in this way when he became the governor back in 1973 or 1972, whenever he became governor; that is, from the beginning some of these difficult questions are at least explored in public. With the new freedom of committees, I hope this takes place on a more regular basis than it has in the past.

If I can pursue this question a bit further, you mention the reference to the Bank of Canada Act, which relates not just to prices, not just to inflation, but also to output, to the value of dollar, and to economic growth. These are the three or four major objects of economic and fiscal monetary policy.

But the Bank of Canada has become known—Arthur Donner uses the phrase—as the Department of Inflation; that

[Traduction]

vous demander cela, mais vous semblez dire aujourd'hui que la politique budgétaire a toute son importance.

Dans quelle mesure devrait-on avoir recours à la politique monétaire pour combattre l'inflation, dans le cas où la banque est d'avis que la politique budgétaire ou autre du gouvernement ne suffit pas pour la juguler? Êtes-vous d'avis qu'une politique monétaire devrait entrer en jeu, là où la politique budgétaire ne réussit pas? Ou êtes-vous plutôt d'avis que la banque devrait s'en tenir à son rôle premier, en supposant que le gouvernement suive une politique raisonnable en matière de finances publiques? Autrement dit, si le gouvernement veut mettre les pieds dans le plat, c'est son problème, et pas le vôtre.

M. Crow: Il m'est difficile de faire les distinctions que vous faites, monsieur Cassidy. Le plus important pour la banque, c'est de faire en sorte que le gouvernement soit sur la même longueur d'ondes que son gouverneur et que les deux se consultent régulièrement. Le gouverneur a évidemment pour priorité la plus haute de discuter à fond de toutes ces questions avec le ministre.

Vos remarques laissent entendre que le gouverneur n'aurait recours qu'à une politique monétaire. C'est évidemment vrai. C'est la seule chose que nous contrôlions. Il est également vrai que d'autres facteurs peuvent jeter le discrédit sur la politique monétaire, ou même l'empirer dans certains cas.

Je reprendrai un thème qui m'est cher: au bout du compte, il faut se laisser guider par le mandat que prévoit la Loi sur la Banque du Canada. Le préambule de la loi prévoit que la banque doit modérer, par son influence, les fluctuations des prix, de l'emploi et du rendement, par l'entremise d'une politique monétaire, dans la mesure du possible, et de protéger la valeur internationale de la monnaie. Autrement dit, si les Canadiens manquent de confiance dans les politiques du gouvernement, ce qui pourrait nuire à la monnaie, il ne revient pas à la Banque du Canada d'ajouter à ce manque de confiance.

Je sais que tout cela est bien difficile, mais vous avez raison de poser votre question. Il m'est difficile de vous répondre tellement tout cela est hypothétique, mais nous tenterions d'être aussi positifs que possible.

M. Cassidy: Ce qui se passe aujourd'hui est un important précédent. Je ne pense pas que l'on ait interrogé le gouverneur Bouey comme nous le faisons aujourd'hui, lorsqu'il a assumé son poste en 1972 ou 1973; il nous est au moins possible aujourd'hui de poser en public ces questions délicates. J'espère que cette nouvelle liberté accordée aux comités nous le permettra de plus en plus régulièrement.

Vous avez parlé de la loi régissant la Banque du Canada, du fait que l'influence de la banque doit se faire sentir non seulement sur les prix ou sur l'inflation, mais aussi sur le rendement économique, sur la valeur du dollar et sur la croissance économique. Ce sont là les trois ou quatre grands éléments de toute politique budgétaire ou monétaire.

C'est Arthur Donner qui a dit que la Banque du Canada était maintenant connue sous le nom de ministère de l'Infla-

[Text]

is, the bank's job is inflation, and other organs of government have to deal with the other things such as unemployment, regional development, and economic growth. To what degree, in your view, does the bank share responsibility for those objectives of public policy, which are a reasonable level of economic growth, a tolerable level of unemployment, and reasonably fair distribution of economic development in the regions?

• 1110

Mr. Crow: I think it is true that there were occasions back in the past several years when the bank was type-cast as the only inflation-fighter in town. That in my view is unfortunate, to the extent it lent credence to the notion that other instruments of policy did not have to care about inflation. That is one point I will make.

Another point I will make is that the objective of price stability is not an objective to be ignored lightly, of course; and I was not suggesting you were ignoring it. It is a terribly important objective from the point of view of allowing the economy to achieve all the things you and I and everybody else wants to achieve in the Canadian economy. This is a monetary economy. It does not work on barter exchange. It works through money. I do not believe such an economy works well when people do not trust the money they use. So I would not want to suggest that one should downgrade in any sense the objective of good price performance. I think that is a necessary condition for good economic performance generally.

It so happens the Bank of Canada has a strong responsibility for the growth of money and the economy, and I think that gives it a special responsibility for inflation, but not a unique responsibility for inflation. Any help the bank can get in that area from anywhere else, we receive most gratefully.

Mr. Cassidy: Mr. Crow, you are saying you are not uniquely the "Department of Inflation"; other areas of government have to play their part as well. To what extent does the bank have a responsibility in ensuring economic growth, regional development, and a high level of employment in the economy—things that have been targets or objectives of government in Canada since World War II?

Mr. Crow: We have a responsibility in that area. I would caution you, however, to bear in mind that we have a limited number of instruments at the Bank of Canada to operate. We can achieve faster or slower monetary expansion. We do not have any very direct influence over the distribution of that monetary expansion across the economy.

The Chairman: Or the velocity of it.

Mr. Crow: Or the velocity of it. We can react to changes in velocity, but we cannot control them. We cannot control how people exercise initiative.

We can ensure they do not lose confidence in the way monetary policy is run; and I think that is a very important degree of assurance we can give them. I think that is very important for the objectives you were mentioning. And they

[Translation]

tion; autrement dit, la raison d'être de la banque, c'est l'inflation, alors que la raison d'être des autres ministères, cela peut être le chômage, le développement régional ou la croissance économique. D'après vous, dans quelle mesure la banque a-t-elle une part de responsabilité dans la réalisation de ces objectifs de politique publique que sont un niveau raisonnable de croissance économique, un niveau tolérable de chômage et une distribution raisonnablement juste du développement économique dans les régions?

M. Crow: Il est vrai qu'il est arrivé par le passé que la banque soit considérée comme le seul organisme en ville luttant contre l'inflation, ce que je trouve regrettable, dans la mesure où l'on a tendance à en conclure que les autres instruments de politique n'ont pas besoin de s'en préoccuper. Voilà mon premier argument.

Je voulais dire aussi que la stabilité des prix n'est pas un objectif à prendre à la légère, bien entendu, et loin de moi l'idée de vous suggérer de le faire. C'est un objectif terriblement important, qui permet à l'économie de réaliser les objectifs qui nous tiennent tous à coeur. Notre économie est une économie monétaire, qui ne repose pas sur le troc, mais sur l'argent. Lorsque les gens perdent confiance dans l'argent, l'économie tourne mal. Il ne faudrait donc pas minimiser l'importance d'une bonne performance des prix comme objectif, vu qu'il s'agit là d'une condition indispensable à un bon rendement économique.

Il se trouve que la Banque du Canada assume une bonne part de responsabilité en ce qui a trait à la croissance monétaire et au développement économique. À ce titre, elle assume une responsabilité particulière dans la lutte contre l'inflation, mais elle ne l'assume pas seule et elle est très reconnaissante de toute forme d'aide qui lui est prodiguée.

M. Cassidy: Monsieur Crow, vous dites que vous n'êtes pas les seuls responsables de la lutte contre l'inflation et que d'autres paliers de gouvernement ont leur rôle à jouer. Dans quelle mesure la banque est-elle responsable d'assurer la croissance économique, l'expansion régionale et un haut niveau d'emploi—objectifs de tous les gouvernements canadiens qui se sont succédés depuis la Deuxième Guerre mondiale?

M. Crow: Nous avons en l'occurrence une certaine responsabilité. Toutefois, je vous demanderai de ne pas oublier que la Banque du Canada n'a qu'un nombre limité d'instruments à sa disposition. Nous pouvons contrôler le rythme de l'expansion monétaire, mais nous n'avons aucune influence directe sur la répartition de cette croissance monétaire dans l'économie.

Le président: Ni sur sa vitesse.

M. Crow: Effectivement. Nous pouvons y réagir, mais nous ne pouvons pas la contrôler, pas plus que nous ne pouvons contrôler l'initiative personnelle.

Dans une large mesure, nous pouvons rassurer les gens pour qu'ils ne perdent pas confiance dans la politique monétaire. Je pense que c'est très important pour la réalisation des objectifs que vous avez mentionnés. Ce sont des objectifs que j'approuve

[Texte]

are objectives I share and will do whatever can be done through monetary policy to achieve. As the act says, these objectives have to be achieved insofar as it is possible, or words to that effect, through monetary policy. The act does recognize that we are not all-encompassing in our influence.

Mr. Cassidy: Mr. Crow, when you responded to Mr. Guilbault on the first exchange, I was a bit surprised at one thing you said there. Perhaps you could elaborate. At the beginning, when I asked you about who decides monetary policy, you seemed to be taking the position of your predecessors. But in French, my notes indicate you said you agree with Mr. Guilbault that it is the government that should decide monetary policy for Canada. I was a bit surprised, because that seemed somewhat to contradict what you had said to me, given the indications that if there were a disagreement between you as a governor which was a profound disagreement over monetary policy of the government, while it is true they would decide in that case, they would not have you as a governor.

Mr. Crow: If there is any disagreement, it is a semantic disagreement, Mr. Cassidy. The point I think Mr. Guilbault was making, the point I understood, was that in a democracy the government has to have the last word on monetary policy. I expressed my total agreement with the point he was making, that the government has, in ways we have already discussed, the right to insist upon the monetary policy that the government of the day wants to follow, and that is terribly important and has to be recognized.

• 1115

Mr. Cassidy: But you are still saying that you would caution the government very strongly not to use that right, and you would hope that matters can be resolved through consultation and discussion, or through their hearing the wisdom from the Bank of Canada.

Mr. Crow: I value the fact that there are regular consultations with the Minister. I think they are precious and they are very important, and it is certainly up to the governor to make them as constructive as he possibly can.

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, I have other questions, but I am quite happy to yield if other members have questions before I go on.

The Chairman: I just wanted to ask one question with regard to the co-operation or the conflict between the government of the day and the bank, and then you may go ahead with the issue that you have been raising. Now, this is what seems to have happened when the government decided to buy Petrofina. As a practical matter, the interest differential between Canada and the United States was pushed to—if you recall—over six percentage points to keep the Canadian dollar high, so that it would cost less in exchange to purchase the shares of Petrofina from the Belgians.

Was that an agreement between the then government and the bank to do that? Is that not a demonstration of co-operation? I must admit the co-operation was pretty disastrous

[Traduction]

et je ferai tout mon possible pour que la politique monétaire permette leur réalisation. La loi précise en effet que ces objectifs doivent être réalisés dans la mesure du possible par le truchement de la politique monétaire, ou quelque chose de ce genre, mais on ne précise pas que nous sommes les seuls responsables.

M. Cassidy: Monsieur Crow, la réponse que vous avez donnée à M. Guilbault tout à l'heure m'a légèrement surpris. Vous pourriez peut-être développer votre pensée. Quand je vous ai demandé qui établissait la politique monétaire, votre réponse semblait conforme à celles de vos prédécesseurs. Toutefois, en français, mes notes indiquent que vous avez déclaré être d'accord avec M. Guilbault sur le fait que le gouvernement doit établir la politique monétaire du Canada. Cela m'a un peu surpris, car cela semble contredire la réponse que vous m'avez donnée, soit que, si vous étiez en profond désaccord avec le gouvernement sur la politique monétaire établie par ce dernier, vous vous sentiriez obligé de donner votre démission de votre poste de gouverneur.

M. Crow: S'il y a désaccord, c'est un désaccord de nature sémantique, monsieur Cassidy. Ce que voulait dire M. Guilbault, je pense, c'est que dans une démocratie, c'est le gouvernement qui a le dernier mot en matière de politique monétaire. J'ai exprimé mon assentiment total, soit que le gouvernement, en ayant recours à des moyens déjà discutés, a le droit d'insister pour que l'on mette en oeuvre la politique monétaire élaborée par le gouvernement de l'heure; c'est un point très important qu'il faut souligner.

M. Cassidy: Toutefois vous dites que vous mettriez certainement le gouvernement en garde de ne pas user de cette prérogative, dans l'espoir que les choses se régleraient par voie de concertation ou que le gouvernement se rangerait à l'avis de la Banque du Canada.

M. Crow: J'apprécie les consultations régulières que nous avons avec le ministre, car je les considère comme un atout précieux. C'est bien entendu la responsabilité du gouverneur d'avoir des consultations aussi constructives que possible.

M. Cassidy: Monsieur le président, j'ai d'autres questions, mais je céderai volontiers mon tour si d'autres députés veulent la parole.

Le président: Je voulais poser une question concernant la coopération ou le conflit entre le gouvernement de l'heure et la banque, et ensuite, vous pourrez poursuivre. Il semble que le cas s'est posé lorsque le gouvernement a décidé d'acheter Petrofina. Vous vous rappellerez peut-être que l'on a même remonté de six points la différence entre l'intérêt en vigueur au Canada et l'intérêt en vigueur aux États-Unis pour maintenir élevé le cours du dollar canadien et racheter à moindre prix aux Belges les actions de Petrofina.

Est-ce que le gouvernement de l'heure et la banque étaient d'accord là-dessus? Ne s'agit-il pas d'un exemple de coopération? Je dois vous avouer que cette coopération a été plutôt

[Text]

for most other Canadians, but it reduced the price of the shares, I suppose.

Mr. Crow: The only response I can give to that, Mr. Chairman, is that I have no knowledge whatsoever of any kind of agreement of that nature.

The Chairman: Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: Mr. Crow, do you have plans, and can you give us an idea of any plans you may have to reorganize the bank at the senior levels, or in other ways, to effect major administrative or policy changes in the operation of the bank?

Mr. Crow: No, I do not, at the present time, have any plans to make major changes. Of course, that is something that I will hold continually under review, but I think it would not be accurate of me to suggest that there are major changes about to occur at the Bank of Canada with regard to its administrative structure.

Mr. Cassidy: Perhaps I can ask it this way, then. You have been the—

Mr. Crow: I was the senior deputy governor.

Mr. Cassidy: Therefore it is fair to say that after the long tenure of Governor Bouey, either there was a chance that you would become the governor or that there would be an outside governor who might well look at you as having a good deal of ideas about structures and operations and so on. Does your answer mean that since in that position you might reflect at what would happen when Governor Bouey retired you are relatively satisfied with the existing structure and operations of the bank?

Mr. Crow: I am pretty well satisfied. There are areas I am sure we will be looking into, but I do not see any need for a radical reform of the structure of the Bank of Canada at this point.

Mr. Cassidy: I have a question with respect to some practices of the Federal Reserve, both in Washington and in its regional divisions. One of those practices is the practice of regular disclosure, after a time lapse, of the policy discussions of the Federal Reserve with respect to its decisions of monetary policy and also its appreciation of the situation. I can recall from my days as a financial journalist back in the 1960s that even then the Federal Reserve used to publish in its monthly bulletin the summaries of those discussions. I cannot remember if it was 30 or 60 or 90 days in arrears. Nonetheless, it enabled journalists, the interested public, the financial community to have a regular and sustained insight into the thinking of your counterparts in the United States.

• 1120

Would you be open to that innovation here in Canada and to having the discussions on the regular reviews that I am sure take place in your executive committee on the economic situation and monetary policy reported in some publicly accessible way—if possible with the delay, as is the case in the United States?

[Translation]

catastrophique pour la plupart des Canadiens, mais vous avez moins payé pour les actions, je suppose.

M. Crow: Tout ce que je peux vous dire, monsieur le président, c'est que je n'ai jamais eu vent d'aucun accord de la sorte.

Le président: Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Monsieur Crow, avez-vous des plans et pouvez-vous nous dire quelle réorganisation de la banque vous envisagez au niveau des cadres supérieurs? Quelles sont vos intentions en matière de changements administratifs ou politiques?

M. Crow: Pour l'instant, je n'envisage aucun bouleversement. Bien entendu, j'ai l'intention de garder l'oeil ouvert, mais je ne peux pas pour l'instant vous annoncer un changement important dans la structure administrative de la Banque du Canada.

M. Cassidy: Je vais vous poser la question d'une autre façon. Vous avez été le...

M. Crow: Le principal gouverneur adjoint.

M. Cassidy: Il est donc normal de dire qu'une fois révolues les longues années de service du gouverneur Bouey, il y avait des chances pour que vous preniez sa suite, ou encore pour qu'on engage un gouverneur de l'extérieur pour qui vos idées sur les structures et activités de la banque seraient précieuses. Est-ce que, par votre réponse, vous voulez dire que vous avez eu la possibilité de penser à la succession du gouverneur Bouey et que vous étiez relativement satisfait de la structure et des activités de la banque?

M. Crow: J'en suis plutôt satisfait. Certains aspects devront être étudiés, mais je vois mal la nécessité d'une réforme radicale de la structure de la Banque du Canada pour l'instant.

M. Cassidy: J'ai une question qui porte sur certaines pratiques de la réserve fédérale à Washington et dans les régions. L'une consiste à divulguer de façon régulière, après un certain délai, la teneur des discussions de politique de la réserve fédérale relatives aux décisions prises en matière de politique monétaire, ainsi que le point de la situation. Je ne souviens que dans les années 1960, alors que j'étais journaliste financier, la réserve fédérale publiait le résumé de ses discussions dans son bulletin mensuel. J'ai oublié si le délai était de 30 ou de 60 ou de 90 jours. Quoiqu'il en soit, les journalistes, le public intéressé et la collectivité financière avaient ainsi, de façon régulière et continue, une petite idée de ce que pensaient vos homologues américains.

Pensez-vous qu'il serait possible de faire la même chose au Canada et de nous donner régulièrement un résumé des discussions qui ont lieu au comité de direction, j'en suis sûr, sur la situation économique et la politique monétaire, pour que le public y ait accès au bout d'un certain temps, comme cela se fait aux États-Unis?

[Texte]

Mr. Crow: The general answer is I am open to every constructive idea about our operations. I would make some additional points in regard to your question. We are subject to access to information legislation, contrary to what you might have seen in some press comments on the subject. We do prepare minutes of our board discussions, and those minutes, with the appropriate excisions, consistent with the provisions of the legislation on access to information, are therefore available.

It is also conceivable that it might be useful for the bank to publish those minutes in appropriate form on a regular basis if that is viewed as a matter of great public convenience. I can understand why many people would regard it as something that would be very useful indeed. It is something we are looking into at the present time.

Mr. Cassidy: Perhaps I could then, since you say that the minutes are available and they do include a summary of the discussions and the material prepared before you . . . I am sure you know the kinds of difficulties that lie in using the access to information procedures; one can do it, but it is very frustrating. I do not think it is an appropriate way for that kind of information to kind of trickle out, as well. I would think that would be essentially not particularly productive for the bank, because the minutes that would be sought might be at times of crisis and would appear in the public, if information truly came out in that way, without the perspective of similar meetings of your executive at times when things were calmer.

Let me just ask a specific question then. You say that this is under review. Could you undertake that perhaps on an experimental basis—understanding that you would likely not wish to have the minutes published immediately after each meeting, but with a certain delay, for the same reasons that apply in the United States—the bank will begin shortly to publish those minutes on a regular basis and make them available to the press and to Parliament and to the financial community?

Mr. Crow: What I would like to say, Mr. Chairman, is that I appreciate and understand the direction of the comments made by Mr. Cassidy and the direction of his questioning. This is a matter that falls properly within the purview of the board of the Bank of Canada. These are the board minutes of the Bank of Canada. As I have indicated, the issue or the question of wider dissemination on a regular basis of board minutes is something the board may well wish to address. I can certainly give you, Mr. Chairman and Mr. Cassidy, assurance that this matter is being raised with the board.

Mr. Cassidy: Mr. Crow, thank you for that. Now, it has been my impression that the board of the bank is effectively a relatively weak board. Among other things, you meet far more frequently with the Minister of Finance than with your own board. I would assume that the deputy governors and the advisers and the governor, possibly with the heads of the different departments, have some kind of an executive arrangement which is not just for administrative purposes internally, but also allows you to review developments in

[Traduction]

M. Crow: Je suis ouvert à toute idée positive. Je me permettrai même de préciser que contrairement à ce que vous avez peut-être lu dans la presse à ce sujet, nous tombons, nous aussi, sous le coup de la Loi sur l'accès à l'information. Nous préparons des procès-verbaux, des discussions de notre conseil et, conformément aux dispositions de ladite loi, ces procès-verbaux, dûment expurgés, sont à la disposition du public.

On pourrait également juger utile de publier ces procès-verbaux de façon régulière, sous une présentation appropriée, si le public le juge utile. Je sais qu'il y a bien des gens qui trouveraient cela utile, et nous sommes en train d'étudier cette possibilité.

M. Cassidy: Dans ce cas, puisque vous nous dites que les procès-verbaux sont disponibles et qu'ils contiennent un résumé des discussions et les documents préparés . . . Vous êtes sûrement au courant de la difficulté que l'on a à réclamer des documents en vertu de la Loi sur l'accès à l'information; on peut y parvenir, mais c'est très frustrant. De toute façon, je ne pense pas que ce soit la bonne façon de recevoir au compte-goutte ce genre d'information. Ce ne serait pas très productif pour la Banque de toute façon, car les procès-verbaux qui intéresseraient les gens seraient des procès-verbaux de périodes de crise et si les informations étaient diffusées de la sorte, il leur manquerait la perspective offerte par les comptes rendus de réunions similaires de votre comité directeur en période plus calme.

Permettez-moi de vous poser une question précise. Vous nous dites que la question est à l'étude. Vous n'avez bien entendu nullement l'intention de publier les procès-verbaux à l'issue de chaque réunion, mais d'attendre un certain temps, comme cela se fait aux États-Unis et pour les mêmes raisons. Mais, à titre d'essai, pourriez-vous vous engager à faire cette publication de façon régulière et à mettre ces comptes rendus à la disposition de la presse, du Parlement et de la collectivité financière?

M. Crow: Monsieur le président, je vois bien où M. Cassidy veut en venir si j'en juge par ses commentaires et ses questions. C'est une question qui relève en fait du conseil d'administration de la Banque du Canada, puisqu'il s'agit de ses propres procès-verbaux. Comme je l'ai dit, il se peut fort bien que le conseil envisage de diffuser régulièrement le compte rendu de ses procès-verbaux. Je puis vous affirmer, monsieur le président, monsieur Cassidy, que la question est à l'étude.

M. Cassidy: Monsieur Crow, je vous en remercie. J'ai eu toutefois l'impression que le conseil d'administration de la banque avait relativement peu de pouvoir. D'ailleurs, vous avez beaucoup plus de rencontres avec le ministre des Finances que votre conseil d'administration n'a de réunions. Je suppose qu'il y a en place un mécanisme permettant d'organiser de façon régulière des réunions grâce auxquelles le gouverneur adjoint, les conseillers et le gouverneur, peut-être même aussi les directeurs des divers services, peuvent non seulement discuter

[Text]

economic and financial circles on a regular basis and to discuss the necessary policy directions to be taken. Is it correct that there is some form of executive in addition to your meetings with your board?

• 1125

Mr. Crow: There is a management committee of the bank that meets regularly to discuss the relevant affairs of the day. It meets daily and reviews economic and financial developments; that is correct.

Mr. Cassidy: Am I correct in saying that the board of governors of the bank is a relatively formal body without a great deal of effective influence in the operations or the policy setting of the bank?

Mr. Crow: I would reject totally the adjective you used earlier, which is "a relatively weak body". I think that is a very unreasonable comment to make about the board. I think the board is very strong. The board cares greatly about what happens to the Bank of Canada.

The board members, as you know, are not full-time. I hate to harp on our act, but I will come back to it again. It does specify that the directors of the Bank of Canada will be from diversified occupations. It means that they will not necessarily be expert in the finer points of monetary policy, which is not the same as saying that they will not have an appreciation of the important issues facing public policy in general and monetary policy. The board discussions and presentations are very substantive.

Mr. Cassidy: Are they also substantive in reflecting the decisions of the executive committee and does the board meet on a monthly basis?

Mr. Crow: The board meets about eight to nine times a year. I think there is a terminological problem here that I should clear up. There is an executive committee of the board of the Bank of Canada that meets every week and reviews economic developments of the week and has the powers of the board when the board is not sitting.

There is also a management committee of the Bank of Canada which is composed of the senior staff of the Bank of Canada, including myself. I was referring to the management committee of the bank which meets every day and discusses the affairs of the day and of the week, etc. There is an executive committee meeting every week according to statute and there are regular meetings of the board of which the executive committee is part.

Mr. Cassidy: Mr. Crow, when you refer to the possible availability of minutes of the board, then those would include minutes of the executive committee which meets on a weekly basis. Is this correct?

Mr. Crow: We have not discussed in so many words the issue of minutes of the executive committee. I think I will have to give you the same reply that I gave you on the board

[Translation]

de points administratifs, mais également passer en revue l'évolution économique et financière et discuter des politiques à suivre. Vous n'avez pas seulement des réunions du conseil d'administration, vous avez aussi des réunions du conseil de direction, n'est-ce pas?

M. Crow: Nous avons un comité de gestion qui se réunit de façon régulière pour discuter des sujets pertinents de l'heure. Ce comité se réunit effectivement tous les jours pour examiner l'évolution économique et financière.

M. Cassidy: Je ne me trompe pas en vous disant que le conseil des gouverneurs de la banque est un organisme assez officiel qui n'influence guère les politiques de la banque?

M. Crow: Je ne suis pas du tout d'accord avec ce que vous avez dit tout à l'heure, quand vous avez prétendu que le conseil d'administration n'avait «guère de pouvoir». Je pense que c'est tout à fait déplacé, car le conseil d'administration a beaucoup de pouvoir et s'intéresse fort aux activités de la Banque du Canada.

Rappelez-vous que les membres du conseil d'administration ne travaillent pas à plein temps. À mon corps défendant, je ferai à nouveau mention de la loi qui nous régit et qui précise que les administrateurs de la Banque du Canada doivent venir de milieux professionnels variés. Autrement dit, ils ne sont pas tous experts en politique monétaire, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'apprécient pas l'importance des problèmes en matière de politique publique et de politique monétaire. Les discussions au conseil d'administration sont très sérieuses.

M. Cassidy: Est-ce qu'elles le sont aussi lorsqu'elles reflètent les décisions du comité de direction? Est-ce que le conseil se réunit chaque mois?

M. Crow: Le conseil se réunit de huit à neuf fois par année. Nous avons un problème de terminologie qu'il faut tirer au clair. Il existe un comité de direction du conseil d'administration de la Banque du Canada qui se réunit chaque semaine pour examiner l'évolution économique et auquel le conseil délègue ses pouvoirs quand il ne siège pas.

Il y a aussi un comité de gestion de la Banque du Canada qui regroupe les cadres supérieurs, y compris moi-même. Je parlais du comité de gestion de la Banque qui se réunit tous les jours pour discuter des affaires de l'heure. Le comité de direction se réunit chaque semaine, conformément aux dispositions de la loi, et le conseil d'administration, dont fait partie le comité de direction, se réunit à intervalles réguliers.

M. Cassidy: Monsieur Crow, vous avez mentionné la possibilité d'avoir accès aux procès-verbaux du conseil. Ces procès-verbaux incluraient bien les procès-verbaux des réunions hebdomadaires du comité de direction, n'est-ce pas?

M. Crow: Nous n'avons pas vraiment mentionné les procès-verbaux du comité de direction. Je vous dirai que dans ce cas, comme dans le cas des procès-verbaux du conseil, il s'agit de

[Texte]

minutes. These are important questions. They are questions I will have to review with the board of the Bank of Canada.

I do appreciate the points you are making. I am not trying to be difficult, but I cannot give you a commitment because it is not in my power to give you a commitment at this point.

Mr. Cassidy: It would be unreasonable to get minutes of a daily meeting made public. On the other hand, if the board only meets occasionally through the year, I do not think that would parallel what happens in the United States where I think the minutes of the Fed or the equivalent information is published on a monthly basis, and that is what was what I was trying to get at.

Mr. Crow: Well, eight to nine times a year is not exactly infrequently either, Mr. Cassidy. It is not monthly, I agree, but it is not—

• 1130

Mr. Cassidy: Apart from Dr. Gail Cook, how many women are there on the board of the bank?

Mr. Crow: Dr. Cook is the only woman.

Mr. Cassidy: I see. Although it may be representative of occupation, it is not in terms of the 40% of the work force and certainly I believe more than half of the shareholders, and not—if your household is like mine—of well over half the discretionary spending decisions made in the country, not representative of the majority in the country. Is that right?

Mr. Crow: No, we have a very well-balanced household, Mr. Cassidy, 50-50.

Mr. Cassidy: However, one might suggest to the government that the board could, in seeking to have that diversity, recall the fact that women play an extremely important economic role in the country as well as men.

Mr. Crow: I have no comment to make.

The Chairman: You do not appoint the board members, do you?

Mr. Crow: I am not sure you are asking a question, or perhaps you would like to make the comment.

Mr. Cassidy: I think we can. Mr. Chairman, I want to go to another point. In the United States the governor of the U.S. Federal Reserve sets out in hearings before the Senate and the House of Representatives' finance committees, and in other places, on an annual basis some specific goals with respect to the aims of monetary policy related to employment growth, output, presumably interest rates, and that kind of thing. I recognize that the American system is somewhat more pluralistic than here, but have you considered that as a useful reform here? What kinds of thoughts have you—as the new governor of the bank here—about doing something similar?

[Traduction]

questions importantes que je devrai étudier avec le conseil d'administration de la Banque du Canada.

Je comprends votre intérêt. Je ne veux pas vous mettre des bâtons dans les roues, mais je ne peux pas m'engager, car ce n'est pas à moi de m'engager.

M. Cassidy: Il serait absurde de publier le procès-verbal d'un réunion quotidienne. D'autre part, si le conseil ne se réunit que quelques fois par année, ce ne serait pas le même genre de procès-verbaux que ceux des États-Unis, où l'on publie chaque mois le procès-verbal de la réunion fédérale ou les informations équivalentes, et c'est ce qui m'intéresse.

M. Crow: Monsieur Cassidy, huit à neuf réunions par an ne constituent pas des réunions occasionnelles. Il ne s'agit bien entendu pas de réunions mensuelles, mais ce n'est pas non plus...

M. Cassidy: Outre M^{me} Gail Cook, combien de femmes sont membres du conseil d'administration de la Banque?

M. Crow: M^{me} Cook est la seule femme.

M. Cassidy: Je vois. Cela est peut-être représentatif du poste, mais pas des 40 p. 100 de la main-d'oeuvre et certainement pas, je crois, de plus de la moitié des actionnaires ainsi que de plus de la moitié des décisions prises au pays relativement aux dépenses discrétionnaires—si cela se passe chez vous comme chez moi. Cela n'est donc pas représentatif de la majorité du pays. Est-ce exact?

M. Crow: Non, chez moi c'est assez équilibré, monsieur Cassidy, 50-50.

M. Cassidy: Cependant, on pourrait laisser entendre au gouvernement que le conseil d'administration pourrait, pour essayer d'avoir cette diversité, tenir compte du fait que les femmes jouent un rôle économique extrêmement important au pays, tout comme les hommes.

M. Crow: Je n'ai aucun commentaire.

Le président: Vous ne nommez pas les membres du conseil d'administration, n'est-ce pas?

M. Crow: Je ne sais pas si vous me posez une question, ou s'il s'agit d'un commentaire.

M. Cassidy: Je crois que nous le pouvons. Monsieur le président, je voudrais passer à une autre question. Aux États-Unis, au cours d'audiences des comités des finances du Sénat et de la Chambre des représentants et ailleurs, le gouverneur de la U.S. Federal Reserve établit annuellement certains objectifs précis concernant la politique monétaire pour ce qui est de la croissance de l'emploi, de la production, je présume, des taux d'intérêt, et de ce genre de choses. J'admets que le système américain est en quelque sorte plus pluraliste que le nôtre, mais croyez-vous qu'il pourrait s'agir d'une réforme utile ici? Comme nouveau gouverneur de la Banque du Canada, que pensez-vous de la possibilité de faire quelque chose de semblable ici?

[Text]

Mr. Crow: You do recognize, as you said, that the U.S. system is different. It is different in some very important ways in the particular area you are referring to. Those forecasts or projections issued or referred to by chairman Volker, for example, on occasion, are ranges representing the views of the various members of the board of governors of the Federal Reserve. They are not quite as sharp and as precise as you were suggesting.

Mr. Cassidy: I appreciate that.

Mr. Crow: You also made reference to the pluralistic nature of our system.

Mr. Cassidy: I am saying their government system is rather more pluralistic.

Mr. Crow: Theirs is more pluralistic? I beg your pardon, I can think of ways in which ours is pluralistic. There is a link to the Minister of Finance. The governor deals with the Minister of Finance in confidence. For example, to highlight some of the problems the bank might be placed in at the present time, the government has announced it is bringing down a budget on February 18. It will have some economic forecasts in it.

I am not at all sure it is useful for the Bank of Canada to be putting out economic forecasts in that area at the present time. If we have debates with the government, those debates should be in full confidence, it seems to me. I do not see how one can have open debates, quite as openly as you put it, if people feel there is going to be a second court of resort in terms of these issues.

I have a certain difficulty with what you are suggesting—having emphasized that what happens in the United States is not at all as encompassing perhaps or as important as you, I think, might have been suggesting, or I was inferring at least.

Mr. Cassidy: Part of the purpose of this hearing I think is at least to elucidate your views—

Mr. Crow: I am sorry. I just add I can certainly send you over, for example, a copy of the kind of declaration I know that Paul Volker has made about these forecasts so you can see the range.

• 1135

Mr. Cassidy: Due to the greater integration of the government system in a parliamentary country like Canada, as opposed to the United States, there is less room for open revelation of difference in policy goals, in your view, between the Canadian Treasury Secretary, for example, and chairman of the Federal Reserve System in the United States.

Mr. Crow: We do not have the same concept of division of powers as they do in United States, where the Federal Reserve is constitutionally responsible to Congress and not directly to the executive. The Bank of Canada has a direct responsibility toward the executive. You have put it very well, Mr. Cassidy, and I am just reiterating what you said.

[Translation]

M. Crow: Vous admettez, comme vous l'avez dit, que le système américain est différent. Certains aspects très importants sont différents dans le domaine dont vous parlez. Les prévisions dont le président Volker a parlé, par exemple, représentent toute la gamme des opinions des divers membres du conseil des gouverneurs de la *Federal Reserve*. Elles ne sont pas aussi nettes et précises que vous le laissiez supposer.

M. Cassidy: Je comprends.

M. Crow: Vous avez également parlé de la nature pluraliste de notre système.

M. Cassidy: Je dis que leur système gouvernemental est plus pluraliste.

M. Crow: Leur système est plus pluraliste? Je vous demande pardon, mais je crois que notre système est pluraliste. Il y a un lien avec le ministre des Finances. Le gouverneur traite confidentiellement avec le ministre des Finances. Par exemple, pour souligner certains problèmes auxquels la Banque doit faire face actuellement, le gouvernement a annoncé qu'il déposerait un budget le 18 février. Ce budget comportera certaines prévisions économiques.

Je ne suis pas convaincu qu'il soit actuellement utile pour la Banque du Canada de faire des prévisions économiques dans ce domaine. Si nous devons en discuter avec le gouvernement, à mon avis, ces discussions doivent avoir lieu en privé. Je ne vois pas comment il pourrait y avoir de discussions publiques, comme vous le laissez entendre, si les gens voient qu'il peut y avoir de la division relativement à ces questions.

J'ai du mal à accepter ce que vous dites, car ce qui se passe aux États-Unis n'est pas aussi global ni peut-être aussi important que vous le laissez supposer.

M. Cassidy: Cette séance vise en partie à élucider vos points de vue...

M. Crow: Excusez-moi. Mais je peux certainement vous faire parvenir, par exemple, un exemplaire du genre de déclaration qu'a faite Paul Volker au sujet de ces prévisions afin que vous puissiez en voir toute la portée.

M. Cassidy: L'appareil gouvernemental dans une démocratie parlementaire comme le Canada étant beaucoup plus concentré qu'aux États-Unis, les divergences éventuelles au sujet des politiques, comme il pourrait y en avoir entre le secrétaire au Trésor, par exemple, et le président de la *Federal Reserve System* aux États-Unis, ont beaucoup moins tendance à ressortir, selon vous.

M. Crow: Nous n'avons pas la même division des pouvoirs qu'aux États-Unis, où la *Federal Reserve* est responsable devant le Congrès, et non directement devant l'exécutif, de par la Constitution. La Banque du Canada, elle, relève directement de l'exécutif. Vous avez très bien exposé la situation vous-même, monsieur Cassidy; je ne puis que souscrire à ce que vous avez dit.

[Texte]

Mr. Cassidy: One of the strengths of the Federal Reserve system is the fact that there are 10 or 12 district banks. Now, this is a country which is as regionalized as the United States, if not more so, even though we are much smaller. We know of times when the policies of the chartered banks have been particularly difficult for different regions. For example, in recent years the banks have been taking in far more money on deposits than they have been putting out in loans in western Canada.

The Chairman: I do not know about that.

Mr. Cassidy: I think it is true.

Mr. Crow: I will tackle that one, Mr. Chairman.

Mr. Cassidy: The point I want to raise is that the district banks in the United States are a means by which regional concerns can be introduced into the operations of the bank. Among other things, a number of the most influential spokespeople in or close to the Federal Reserve system hold office at the regional or district level. The district chairmen and economists for the Fed, who are seen as being influential or frequently consulted by the press, have an intimate knowledge of their region as well as of national concerns. Have you thought about a means of introducing regional concerns about monetary policy more adequately into the operations of the Bank of Canada?

Mr. Crow: Whether we have done enough to incorporate the regional element into monetary policy is a concern that is always with us, Mr. Cassidy.

In regard to one of your earlier points about the flows of savings around the country through the banks, my sense is that the statistics are not really very reliable in that area. One should be very hesitant in coming to conclusions about flows of credit on the basis of those regional statistics. They are the best regional statistics we have, but they are not very good.

One problem you have is that money can be lent to x, y or z corporation, for example, but one does not really know where that money is going to be applied in the country. One might know where that corporation has its head office, but it might have subsidiaries across the country, so it is very difficult to reach firm conclusions about what is happening to financial flows on the basis of those numbers.

Mr. Cassidy: I note that on your board of directors you have only one director from the province of Quebec and only two from the Atlantic provinces and two from the Prairies. I am not criticizing the individuals, but that is a rather limited range of input on your board, no matter how qualified the individuals may happen to be.

• 1140

Would the bank consider, or would you as governor consider, that in addition to your board that you would agree to establish or ask the government to assist the bank in

[Traduction]

M. Cassidy: L'un des points forts de la *Federal Reserve* tient à ses 10 ou 12 banques de district. Même s'il est beaucoup moins peuplé, notre pays a autant, sinon plus, de divergences régionales que les États-Unis. Nous avons vu des époques où les politiques des banques à charte ont été particulièrement difficiles pour certaines régions. Au cours des dernières années, par exemple, les banques ont eu tendance à prendre plus de dépôts dans l'Ouest du Canada qu'elles n'y ont consenti de prêts.

Le président: Je n'en suis pas si sûr.

M. Cassidy: Je pense que c'est un fait.

M. Crow: Je reviendrai sur cette observation, monsieur le président.

M. Cassidy: Ce que je veux dire, c'est que les banques de district aux États-Unis servent à faire prendre en compte les préoccupations régionales par la banque centrale. Des personnages parmi les plus influents, qui tournent autour de la *Federal Reserve*, détiennent des charges civiles à l'échelon régional ou de district. Les présidents et économistes de districts rattachés à la Fed, qui jouissent d'une grande influence et sont fréquemment consultés par la presse, connaissent tout aussi bien les préoccupations particulières de leur région que les grandes questions nationales. Avez-vous déjà songé vous-même à un mécanisme qui permettrait à la Banque du Canada de prendre en compte les préoccupations régionales en matière de politique monétaire?

M. Crow: Nous nous demandons constamment si nous tenons suffisamment compte des particularités régionales dans notre politique monétaire, monsieur Cassidy.

Pour ce qui est de votre observation antérieure sur la circulation des dépôts au pays par l'entremise des banques, je puis vous dire que selon moi, les statistiques ne sont pas tellement fiables à ce niveau. Il faut toujours être prudent avant de porter des jugements sur la circulation du crédit à partir des statistiques régionales. Ce sont les meilleures que nous puissions obtenir, mais elles ne valent pas grand-chose.

Un des problèmes que nous avons est que l'argent, par exemple, peut être prêté à telle ou telle compagnie sans qu'on sache s'il sera vraiment dépensé au pays. La société en question a peut-être son siège social quelque part, mais elle a également des filiales un peu partout au pays, de sorte qu'il est très difficile d'en venir à des conclusions sur la circulation de l'argent à partir des chiffres fournis.

M. Cassidy: Je note que dans votre conseil d'administration, vous avez seulement un administrateur de la province de Québec, deux des provinces de l'Atlantique et deux des Prairies. Je ne les mets nullement en cause, ils peuvent être très compétents, mais il me semble que c'est la preuve que la participation est assez limitée dans votre conseil d'administration.

Est-ce que la Banque ou vous-même en tant que gouverneur, envisageriez d'établir ou de demander l'aide du gouvernement pour établir des conseils consultatifs en plus de votre propre

[Text]

establishing advisory boards, advisory committees to the bank on a regional basis, which would meet regularly, perhaps in concert with you and some of your colleagues on the staff at the bank and perhaps one or two of the directors? So a couple of times a year you would sit down in Halifax or St. John's, you would sit down in Montreal or Quebec City, you would sit down somewhere in western Canada or even in my province of Ontario and talk with a more broadly representative group about economic and monetary concerns with particular relevance to the region from which they are drawn.

The Chairman: Let me carry on with this question. As you know, you are headquartered here in Ottawa, where certainly all the business of the country is located—all the financial businesses are located here and insurance companies are all supervised from here—except that from now on apparently our new superintendent is going to headquarter himself in Toronto.

How do you really understand the monetary actions of the country if you are never dealing on a shoulder-to-shoulder basis with the bankers in Toronto, Montreal, or Vancouver, but you are working here in Ottawa? How do you really get to know what is happening in the regions when you are here in a cocoon?

Mr. Cassidy: On behalf of the governor, Mr. Chairman, I take exception to that.

Mr. Crow: Well Mr. Cassidy did not mention Toronto at all, but I am sure he did not mean to exclude it.

Let me begin where you began, Mr. Cassidy, in regard to these questions. You did mention the places of residence of a number of our directors. You did not mention . . . I apologize; I do not recollect how many directors were listed then, but the board of the Bank of Canada has in principle 12 outside directors. You did not mention 12, I do not think. It is not in the act, but it is traditionally the objective of the government to ensure that there is a good geographical distribution of directors.

Mr. Cassidy: I do not dispute that exists.

Mr. Crow: You were suggesting, however, it seemed to me—perhaps I picked up the wrong inference—that there was not a good geographic distribution. Also, the number you listed was far less than 12. In principle, there are 12 directors and those directors come from across the country.

You emphasize—according to that list—that there is one director from Quebec at that point. Normally there is more than one director from Quebec. Sometimes it takes time to put directors in place, if I can use that in maybe both senses of the term. That is one point.

Mr. Cassidy: May I just intervene there, Mr. Crow? The point I wished to make was that whether it is one or two or even three from the province of Quebec, that is still a relatively narrow range of advice coming from that province. Whether it is one or two or three from the Maritimes—

[Translation]

conseil, c'est-à-dire des comités consultatifs régionaux qui se réuniraient régulièrement, peut-être avec vous et certains de vos collègues, et peut-être un ou deux administrateurs? Vous pourriez vous réunir une ou deux fois par année à Halifax ou à St. Jean, à Montréal ou à Québec, ou encore quelque part dans l'Ouest du pays ou même dans ma province en Ontario, pour discuter avec des groupes plus représentatifs des questions économiques et monétaires ayant une importance particulière pour la région en question.

Le président: Je poursuivrai dans cette veine. Comme vous le savez, votre administration centrale est ici même à Ottawa, où toutes les affaires du pays ont lieu—où se trouvent toutes les entreprises financières et les sièges sociaux des compagnies d'assurances—sauf, semble-t-il, que notre nouvel inspecteur des banques a l'intention de s'installer à Toronto.

Comment faites-vous pour vraiment comprendre les questions monétaires du pays si vous ne travaillez jamais directement avec les banquiers de Toronto, Montréal ou Vancouver, si vous travaillez seulement ici même à Ottawa? Comment faites-vous pour vraiment savoir ce qui se passe dans les régions lorsque vous êtes ici dans votre tour d'ivoire?

M. Cassidy: Monsieur le président, au nom du gouverneur, je trouve cette remarque offensante.

M. Crow: Eh bien, monsieur Cassidy n'a pas mentionné du tout la ville de Toronto, mais je suis sûr que ce n'était qu'une omission.

Permettez-moi de répondre d'abord à vos questions, monsieur Cassidy. Vous avez mentionné le lieu de résidence d'un certain nombre de nos administrateurs. Vous n'avez cependant pas mentionné . . . excusez-moi; je ne me souviens pas du nombre d'administrateurs que vous avez énumérés, mais le conseil de la Banque du Canada compte en principe douze administrateurs de l'extérieur. Je ne crois pas que vous ayez mentionné les douze. Ce n'est pas indiqué dans la loi, mais c'est généralement l'objectif du gouvernement de voir à ce que les directeurs représentent assez bien les différentes régions.

M. Cassidy: Je ne dis pas le contraire.

M. Crow: Cependant, vous semblez dire—j'ai peut-être mal compris—que la distribution géographique n'est pas équitable. De plus, vous avez parlé d'un nombre d'administrateurs très inférieur à douze. En principe, ils sont douze et viennent de partout au pays.

D'après votre liste, vous insistez sur le fait qu'il n'y a qu'un seul administrateur du Québec. En temps normal il y en a plus d'un de cette province. Parfois la mise en place d'un administrateur prend du temps, et j'entends cela dans les deux sens du terme. Voilà le premier point.

M. Cassidy: Excusez-moi de vous interrompre, monsieur Crow. Ce que je voulais dire, c'est que, qu'il y en ait un, deux ou même trois du Québec, cela constitue quand même une expertise plutôt limitée émanant de cette province. Qu'il y en ait un, deux ou trois des provinces maritimes . . .

[Texte]

The Chairman: This has really not a heck of a lot to do with him though, because he is stuck with a board appointed by the government.

Mr. Crow: There is a point I was coming to, and I think it also covers the point you were making, Mr. Chairman. Firstly, let me emphasize that our directors are a very important and a very useful source of information and exchange of views as regards regional concerns. The second point I make is that the bank, its staff, and I do not limit ourselves to merely the contact with our directors who are regional per se. We do get out and talk to people, not only in the Maritimes or in the Prairies, but also in Toronto, Mr. Blenkarn. I hope we do a lot of it. I plan to do my share, and I plan to encourage my colleagues to do their share. We may do this in concert with directors or by ourselves, depending on the particular situation. We will certainly do it in the most constructive and co-operative way we can, because we like to tell people what we are doing and we like to find out what they are up to as well. I regard that as very important.

• 1145

Mr. Cassidy: This is my final question, Mr. Chairman, and I thank Mr. Crow for being forthright and vigorous in his comments. I think that given the traditions of obfuscation of central bankers we are being surprisingly direct.

Mr. Crow: my specific question is that in addition to that kind of consultation, which I am sure has taken place and will continue—perhaps even be encouraged, since you are coming in fresh to the office of governor—would the bank consider the creation of regional advisory committees of some kind, which could meet with the governor or with deputy governors or perhaps with directors on a relatively regular basis to provide a broader and fuller range of regional inputs about monetary policy and the activities of the bank than is available now?

That was the question I was seeking an answer to. I am suggesting that having one or two directors from each region of the country, which is all you can have, with a dozen outside directors, perhaps does not fulfil that adequately, that there may therefore be another mechanism that would be helpful, granting that it would be advisory. They would not have the same executive powers that possibly reside in the board.

Mr. Crow: I am hesitant, Mr. Cassidy, to promote the kind of proposal that you are putting forward. That, of course, is something that the board of the bank will need to discuss, I am sure. I can say, however, that I am not at all convinced that we are as out of touch with regional developments, as your specific proposal suggests, or that our board members are as out of touch as that might suggest.

What I was suggesting in my answer to your earlier question was that we try very hard to obtain a full range of inputs and advice into what we do at the bank. I am not dissatisfied with

[Traduction]

Le président: Mais cela n'a pas grand-chose à voir avec notre témoin puisqu'il doit travailler avec le conseil que le gouvernement a nommé.

M. Crow: J'en venais à un autre argument, qui couvre aussi le point que vous avez soulevé, monsieur le président. Tout d'abord, je signale que nos administrateurs constituent une source d'information et d'échange d'idées particulièrement importantes et utiles pour ce qui est des régions. Deuxièmement, ni la Banque, ni son personnel, ni moi-même ne nous limitons à de simples contacts avec nos administrateurs, qui comme tels représentent les provinces. Nous nous rendons sur place pour discuter avec les gens, non seulement dans les provinces maritimes ou dans les Prairies, mais aussi à Toronto, monsieur Blenkarn. J'ose espérer que nos consultations sont suffisantes. J'ai bien l'intention de faire ma part et d'encourager mes collègues à faire la leur. Ces consultations peuvent se faire en collaboration avec les administrateurs, ou simplement de notre côté, selon la situation. Mais nous le faisons de la façon la plus constructive et avec le plus de coopération possible, car nous aimons bien pouvoir informer les gens de ce que nous faisons et nous aimons aussi savoir ce qui se passe chez eux. À mon avis, c'est très important.

M. Cassidy: C'est ma dernière question, monsieur le président. J'aimerais remercier M. Crow de ses réponses à la fois honnêtes et fermes. Compte tenu de la tradition d'obscurité des représentants de la Banque centrale, vous êtes étonnamment franc.

Monsieur Crow, voici ma question. En plus de ce genre de consultation, qui a évidemment déjà eu lieu et qui doit certainement continuer—peut-être même qu'elle sera encouragée, puisque vous êtes nouveau à votre poste de gouverneur—est-ce que la Banque envisagerait de créer des comités consultatifs régionaux qui se réuniraient plus ou moins régulièrement avec vous, vos adjoints ou peut-être même les administrateurs pour expliquer plus en détail qu'à l'heure actuelle les préoccupations des régions au sujet de la politique monétaire et les activités de la Banque?

C'est à cela que je voulais une réponse. À mon avis, le fait de n'avoir qu'un ou deux administrateurs de chaque région du pays, comme c'est le cas actuellement, en plus d'une douzaine d'administrateurs de l'extérieur, ne répond pas suffisamment à la demande. Il existe peut-être un autre mécanisme qui pourrait être plus utile, même s'il ne s'agit que d'un organisme consultatif. Cet organisme n'aurait pas les mêmes pouvoirs exécutifs que ceux dont jouit le conseil à l'heure actuelle.

M. Crow: Monsieur Cassidy, j'hésite à encourager ce genre de proposition. Évidemment, il va falloir que le conseil de la Banque en discute. Cependant, je suis loin d'être convaincu que nous soyons aussi éloignés des problèmes régionaux que vous semblez l'indiquer, ni que les membres de notre conseil portent des oeillères.

Ce que j'ai essayé de vous dire en répondant à une de vos questions tout à l'heure, c'est que nous faisons le nécessaire pour obtenir le plus d'idées et de conseils possibles sur nos

[Text]

the kind of effort that we are making and will continue to make.

I would like to add one final comment on a passing remark of yours, however, Mr. Cassidy, that the bank has in the past specialized in obfuscation. The bank has had to deal with very difficult questions. As one individual who helped to prepare the kinds of responses that the bank made in very difficult circumstances, I would just like to say that I do not share your view of our style—

Mr. Cassidy: Perhaps I should not use the word—

Mr. Crow: —in the past.

Mr. Cassidy: —and say that sometimes the bank or central bankers tend to be somewhat delphic and difficult to penetrate in their statements.

Mr. Crow: Are not we all, Mr. Cassidy?

The Chairman: Mr. Attewell, do you have a question?

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman. I am sorry for being late. I hope I am not covering ground that has been covered in total before, but I do have a couple of areas I would like to explore. But just before I get into those areas, in this time of restraint, in keeping costs in line and so on, Mr. Cassidy, the one group that struck me as giving you what you want, this regional representation, might be the other chamber. Maybe the Senate would be glad to take on that role.

Mr. Cassidy: Surely Mr. Crow can do it cheaper than that.

Mr. Attewell: But there would not be any incremental costs.

• 1150

Mr. Crow, could you just share with us your opinion on just what is happening in the United States now? Their dollar is under some pressure. Obviously they have a huge deficit, which I think is approaching about \$200 billion; they have a trade deficit of about \$170 billion. The printing machine is on there, I gather; consumer borrowing is just at record levels almost. How do you assess the U.S.?

In my follow-up question, I would like to start to get into how that can impact on Canada and what strategy you may be thinking about, but at this hour, what is your assessment of what is really happening south of the border?

Mr. Crow: My assessment is that the United States has major problems in the areas to which you have referred. My assessment is also that the United States is trying very hard to come to grips with those problems. The U.S. administration and Congress are trying hard to improve the deficit performance—

Mr. Attewell: With very little success thus far, would you not say?

[Translation]

activités à la Banque. Je suis satisfait du genre de travail que nous avons entrepris et que nous continuerons d'entreprendre.

J'aimerais faire une dernière remarque sur un de vos commentaires, cependant. Vous avez dit que, par le passé, la Banque s'est fait une réputation pour ses réponses obscures. En fait, est que la Banque a dû faire face à des problèmes très sérieux. Je suis un de ceux qui ont aidé à préparer le genre de réponse que la Banque faisait dans les situations difficiles, et je dois vous dire que je ne suis pas d'accord avec vous sur notre façon...

M. Cassidy: Je n'aurais peut-être pas dû employer ce mot...

M. Crow: ... d'agir par le passé.

M. Cassidy: ... et dire plutôt que la Banque ou les représentants des banques centrales sont parfois difficiles à comprendre.

M. Crow: N'est-ce pas le cas pour tout le monde, monsieur Cassidy?

Le président: Aviez-vous une question, monsieur Attewell?

M. Attewell: Merci, monsieur le président. Veuillez excuser mon retard. J'espère que je ne reviendrai pas sur des questions qui ont déjà été posées, mais j'aimerais discuter de certaines choses avec vous. Avant, je dois dire à M. Cassidy qu'en cette période de restrictions, d'efforts pour réduire les coûts, je crois que le groupe qui pourrait vous donner ce que vous voulez, c'est-à-dire cette représentation régionale, risque d'être l'autre chambre. Le Sénat accepterait peut-être avec plaisir d'assumer ce rôle.

M. Cassidy: Il me semble que M. Crow pourrait trouver une solution moins coûteuse.

M. Attewell: Mais il n'y aurait aucun coût additionnel.

Monsieur Crow, pouvez-vous nous dire ce que vous pensez de ce qui se produit aux États-Unis en ce moment? Le dollar américain subit des pressions. Évidemment, le déficit américain est énorme puisqu'il atteint presque les 200 milliards de dollars; en fait, le déficit commercial d'environ 170 milliards de dollars. Je suppose qu'on a mis en marche les presses d'imprimerie; les prêts à la consommation atteignent des niveaux jamais vus. Quelle est votre évaluation de la situation aux États-Unis?

Ensuite, j'aimerais que nous examinions ensemble les répercussions pour le Canada de cette situation, ainsi que la stratégie que vous envisagez; mais pour l'instant, à votre avis, que se passe-t-il vraiment chez nos voisins du sud?

M. Crow: À mon avis, les États-Unis ont de graves problèmes dans les domaines que vous venez de mentionner. Je dirai également que les États-Unis s'acharnent à trouver des solutions à ses problèmes. L'administration et le congrès américain travaillent fort à réduire le déficit...

M. Attewell: Sans grand succès jusqu'à présent, n'est-ce pas?

[Texte]

Mr. Crow: Yes, there has not been a great sense of downward movement in the deficit. The numbers I have seen would suggest that in dollar terms, however, the deficit has peaked, that the number for fiscal year 1987 will be appreciably lower than the previous fiscal year. The budget deficit for the previous fiscal year was \$220 billion, and it should by all accounts be less than \$200 billion certainly in fiscal 1987.

Mr. Attewell: May I just interrupt a minute? Do you give the Gramm-Rudman-Hollings bill much credibility as far as being a legislative vehicle to help?

Mr. Crow: I think it has been very useful in concentrating the minds of people dealing in this area. I think that has been its most important role. I do not want to go further there on terms of the success of any particular legislation, if you do not mind; I think it is an area I really should not comment upon.

Mr. Attewell: Have you any other comments just generally about the U.S. situation?

Mr. Crow: I think that stability in the U.S. currency can be helped by the kind of improvement in the U.S. fiscal situation that both the Congress and the administration want to see. The issue in the United States is how to get there, not whether it should happen; but as you are well aware, I am sure, there are some important differences of view as to the route by which the deficit should be brought down. I think the issue is a fundamental one for the overall financial performance of the United States.

Mr. Attewell: The question of the spread of interest rates between our two countries... I am not sure of my statistics here, but over the last decade, is it correct that the spread has been somewhere between 100 and 250 basis points? The previous decade, almost nothing. I do not know exactly where it is now, but I think it is around 150, 140 basis points. Where do you see that spread, what direction do you see that spread going? Will it continue to come down, and why? What factors are really working to impact on that?

Mr. Crow: The key underlying factor is how we do on domestic inflation in regard to the United States. That, I think, is the critical element. Another element that is important from time to time—has certainly been important in Canada's financial history—has been the degree of confidence shown in our currency, the value of the Canadian dollar and what the exchange markets are, what people who shift around savings think about the Canadian dollar. That is also an important element.

Mr. Attewell: Do we not suffer from volatility of rates when they have occurred in the past? Is that not kind of a risk or confidence factor?

• 1155

Mr. Crow: We do not like volatility, and I am not quite sure where it is coming from. Do you think it is our rates or the U.S. rates that are the problem there?

[Traduction]

M. Crow: Non, il n'y a pas eu de grande réduction du déficit. Toutefois, j'ai l'impression, et je me fonde sur les chiffres que j'ai vus, que le déficit a atteint son maximum; pour l'année financière 1987, il sera considérablement inférieur à ce qu'il était l'année précédente. Le déficit budgétaire au cours de l'année financière précédente a atteint 220 milliards de dollars, et tous conviennent qu'il sera certainement inférieur à 200 milliards de dollars en 1987.

M. Attewell: Puis-je vous interrompre un instant? Croyez-vous que le bill *Gramm-Rudman-Hollings* constitue vraiment la façon d'attaquer ce problème sur le plan législatif?

M. Crow: Je crois qu'il a vraiment aidé ceux qui travaillent dans ce domaine à se concentrer sur le problème. J'estime que là a été son rôle le plus important. Je ne voudrais pas en dire plus long sur le succès d'un projet de loi particulier, si vous n'y voyez pas d'inconvénient; il ne me revient pas vraiment de faire des commentaires sur ce sujet.

M. Attewell: Avez-vous d'autres remarques, d'une portée générale, sur la situation aux États-Unis?

M. Crow: Je crois que l'amélioration de la situation financière recherchée aux États-Unis par le Congrès et l'administration favorisera la stabilité de la devise américaine. On se demande aux États-Unis comment y parvenir et non si l'on doit y parvenir; toutefois, comme vous le savez fort bien, les avis sont très partagés sur la meilleure voie à suivre pour réduire le déficit. C'est à mon avis la question fondamentale, qui influera sur la performance financière globale des États-Unis.

M. Attewell: Au sujet de l'écart entre les taux d'intérêt dans nos deux pays... je ne sais pas si mes statistiques sont justes, mais au cours de la dernière décennie, n'est-il pas vrai que cet écart s'est situé entre 100 et 250 points de base? Or, au cours de la décennie précédente, il était presque nul. Je ne sais pas exactement quel est l'écart actuel, mais je crois qu'il est d'environ 150, 140 points de base. Quel sera à votre avis l'écart, où nous dirigeons-nous? Va-t-il diminuer, et pourquoi? Quels sont les facteurs qui interviennent?

M. Crow: Le facteur primordial sera notre succès dans la lutte contre l'inflation comparé à la performance des États-Unis dans le même domaine. C'est à mon avis l'élément critique. Un autre élément important, de temps à autre—et qui a certainement joué un rôle important dans l'histoire financière du Canada—c'est le niveau de confiance attribué à notre devise, à la valeur du dollar canadien, et ce qu'en pensent les marchés de change et les gros déposants qui courent après le meilleur taux. C'est aussi un élément important.

M. Attewell: N'avons-nous pas fait les frais de la volatilité des taux par le passé? N'est-ce pas là aussi un facteur de risque ou de confiance?

M. Crow: Nous n'aimons pas les situations instables et je ne sais pas trop ce qui les cause. Croyez-vous que le problème découle de nos taux d'intérêt ou de ceux des États-Unis?

[Text]

The Chairman: You encourage volatility by setting your Bank of Canada rate at 25 basis points above the bid for your T-bills, so you continuously have a volatile Bank of Canada rate. It goes up and down every week, and that creates an impression of urgency or something for everybody who looks at interest rates.

Mr. Crow: We are getting into the eternal question of fixed or floating bank rates.

The Chairman: The Americans, for example, have a fixed rate.

Mr. Crow: Theirs are fixed and ours are fixed, but ours are fixed week by week at 25 basis points above the average of the Treasury bill tender.

The Chairman: Ours moves every week, but they move theirs when it is appropriate for the business community.

Mr. Crow: I think the distinction between our system and the United States system is overdrawn. The U.S. system has to be responsive to movements in market interest rates. The issue is how rapidly the administered rate of monetary authority should be responsive to market interest rates. As you recall, the move was made to this semi-fixed bank rate at a time when interest rates were moving around a great deal, and it did not seem very sensible to say one had a fixed bank rate when it was moving every three days or so. It seemed to be a bit of a contradiction in terms. I agree that these are eternal questions.

Mr. Attewell: I gather that since the Minister has a budget coming out in less than two weeks, you would rather stay away from forecasts of interest rates.

Mr. Crow: Yes, that is true, among other reasons.

The Chairman: I think we have had an excellent hearing this morning, Mr. Crow, and congratulations on being Governor of the Bank of Canada. I think you will do an excellent job for us.

Mr. Crow: Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[Translation]

Le président: Vous encouragez les situations instables en fixant le taux de la Banque du Canada à 25 points de base de plus que les offres concernant vos bons du Trésor, de sorte que le taux de la Banque du Canada est toujours instable. Il change chaque semaine, ce qui donne à ceux qui surveillent les taux d'intérêt l'impression d'un problème urgent ou d'autres choses de ce genre.

M. Crow: Nous revenons à la question éternelle des taux bancaires fixes ou variables.

Le président: Les Américains, par exemple, ont un taux fixe.

M. Crow: Leurs taux sont fixes, comme les nôtres, sauf que les nôtres sont fixés chaque semaine à 25 points de base de plus que la moyenne des soumissions pour les bons du Trésor.

Le président: Nos taux changent chaque semaine, mais les Américains changent les leurs lorsque la chose convient au milieu des affaires.

M. Crow: À mon avis, la distinction entre notre système et celui des Américains est exagérée. Le système américain doit tenir compte du mouvement des taux d'intérêt du marché. La question est de savoir avec quelle rapidité le taux fixé par l'autorité monétaire devrait répondre aux fluctuations du marché. Vous vous souviendrez que nous avons opté pour un taux bancaire à demi-fixe à un moment où les taux d'intérêt changeaient énormément, et où il ne semblait pas logique de prétendre que nous avions un taux fixe, alors qu'il changeait tous les trois jours environ. C'était en quelque chose une contradiction. J'en conviens, ce sont là des questions éternelles.

M. Attewell: Étant donné que le ministre doit déposer un nouveau budget dans moins de deux semaines, j'imagine que vous préférez éviter de faire des prévisions quant aux taux d'intérêt.

M. Crow: En effet, entre autres raisons.

Le président: Monsieur Crow, je crois que nos audiences de ce matin ont été excellentes, et je vous félicite pour votre nomination au poste de gouverneur de la Banque du Canada. Je crois que vous allez faire un excellent travail pour nous tous.

M. Crow: Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESS

From the Bank of Canada:
John W. Crow, Governor.

TÉMOIN

De la Banque du Canada:
John W. Crow, gouverneur.

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 33

Fascicule n° 33

Monday, February 16, 1987

Le lundi 16 février 1987

Chairman: Don Blenkarn

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

Members

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

Membres

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, FEBRUARY 16, 1987
(38)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:31 o'clock p.m. this day, in Room 253-D (Centre Block), the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Simon de Jong, the Hon. Robert E.J. Layton, George Minaker, Aileen Nicholson, and Geoff Wilson.

Acting Member: Russell MacLellan for Raymond Garneau.

Other Members present: Reginald Stackhouse and Dave Nickerson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer. *From Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, Consultant.

Witnesses: From the Canadian Bankers' Association: Robert MacIntosh, President; Andrew Kenyon, Senior Vice-President, Taxation, Canadian Imperial Bank of Commerce; K.O. Dorricott, Executive Vice-President and Chief Financial Officer, Bank of Montreal; A.R. Cooper, Vice-President and Director, Financial Affairs; Richard Barriault, Manager, Taxation Department, National Bank of Canada. *From the Mining Association of Canada:* Dr. George Miller, Managing Director; Keith Service, Chairman, Taxation Committee.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Thursday, October 30, 1986, Issue No. 5*).

Robert MacIntosh made an opening statement and with the other witnesses answered questions.

At 8:22 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 8:30 o'clock p.m., the sitting resumed.

George Miller from the Mining Association of Canada made an opening statement and with the other witness answered questions.

At 9:15 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 16 FEVRIER 1987
(38)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 31, dans la pièce 253-D de l'Édifice du centre, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Simon de Jong, l'honorable Robert E.J. Layton, George Minaker, Aileen Nicholson, Geoff Wilson.

Membre suppléant: Russell MacLellan remplace Raymond Garneau.

Autres députés présents: Reginald Stackhouse et Dave Nickerson.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche. *De la firme Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, conseiller technique.

Témoins: De l'Association des banquiers canadiens: Robert MacIntosh, président; Andrew Kenyon, premier vice-président, Fiscalité, Banque canadienne impériale de commerce; K.O. Dorricott, vice-président à la direction et chef des finances, Banque de Montréal; A.R. Cooper, vice-président et directeur, Affaires financières; Richard Barriault, directeur, Fiscalité, Banque nationale du Canada. *De l'Association minière du Canada:* George Miller, directeur des opérations; Keith Service, président, Comité de l'impôt.

Conformément au mandat que lui confie l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son ordre de renvoi relatif à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du jeudi 30 octobre 1986, fascicule n° 5*).

Robert MacIntosh fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et les autres témoins répondent aux questions.

À 20 h 22, le Comité interrompt les travaux.

À 20 h 30, le Comité reprend les travaux.

George Miller, de l'Association minière du Canada, fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et l'autre témoin répondent aux questions.

À 21 h 15, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

• 1930

The Chairman: We are going to proceed with our hearings with respect to tax reform under Standing Order 96(2).

We are pleased this evening to have with us The Canadian Bankers' Association. We all know Robert MacIntosh; K.O. Dorricott is here, and Richard Barriault and Andrew Kenyon; and Mr. A.R. Cooper has been here before. Mr. MacIntosh, would you like to commence your proceedings.

Mr. Robert MacIntosh (President, Canadian Bankers' Association): Thank you very much, Mr. Chairman. We have a slide presentation in both languages that we would like to put on for you.

The Chairman: We would be delighted to see your dog and pony show.

Mr. MacIntosh: Okay, thank you very much, Mr. Chairman. I am going to try to get this co-ordinated. We have not done a rehearsal on this, so it may or may not go just right. What I want to do is take you quickly through some of the main elements that concern the CBA.

Mr. Chairman, we want to present the members of the committee with a clear picture of how federal and provincial taxation applies to the banks. We are concerned that there is a widespread misunderstanding of how the banks are taxed because of the fact that many of the taxes that apply to banks are hidden from the public view and are not very obvious in the banks' financial statements, so I am going to take you through a series of slides dealing with this issue.

These are the issues that we want to talk about, Mr. Chairman, the tax exempt loan substitutes of banks, because these are instruments that have had a very large effect on the effective corporate tax rate that is actually paid by banks. We want to touch also on the loan loss experience of the banks and then, thirdly, the capital taxes which are now being paid by banks federally and provincially.

The first one we are going to deal with is the first section of the tax exempt loan substitutes which are small business bonds, preferred shares in income debentures. I want to take you briefly through the history of these and how they apply to banks.

This began as a question of national economic policy in the mid-1970s when the Government of Canada was concerned to buy back Canada from principally the United States, and so there was a major tax incentive granted to the issuers of debt to borrowers, to corporate issuers, mostly large corporations.

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le président: En conformité de l'article 96(2), nous passons maintenant à la réforme de la fiscalité.

Ce soir, nous avons le plaisir de recevoir l'Association des banquiers canadiens. Nous connaissons tous déjà M. Robert MacIntosh, M. K.O. Dorricott, M. Richard Barriault et M. Andrew Kenyon, et M. A.R. Cooper n'est pas non plus un nouveau venu devant notre Comité. Monsieur MacIntosh, je vous en prie.

M. Robert MacIntosh: (Président, Association des banquiers canadiens): Merci beaucoup, monsieur le président. Nous avons préparé quelques diapositives à votre intention. Elles sont dans les deux langues.

Le président: Que le spectacle commence.

M. MacIntosh: Très bien. Merci beaucoup, monsieur le président. Je vais essayer d'être aussi logique que possible. Vous savez, nous n'avons pas fait de répétition; il peut donc arriver que ce ne soit pas parfait. Mon objectif est de vous donner un bref aperçu de certains des principaux éléments qui inquiètent l'ABC.

Monsieur le président, nous voulons exposer clairement aux membres du Comité le mode d'imposition des banques qu'appliquent les provinces et le gouvernement fédéral. Nous craignons que l'imposition des banques fasse l'objet de méprises très répandues et que ces méprises tiennent au fait qu'un grand nombre de taxes et d'impôts versés par les banques échapperont à la connaissance du public et ne sont pas manifestes dans leurs états financiers. Je vous présenterai donc une série de diapositives au sujet de ce problème.

Monsieur le président, sur la première diapositive, ce sont les aspects que nous voulons aborder: les substituts de prêt exempts d'impôt des banques, parce que ce sont des instruments qui ont eu une incidence très importante sur le taux d'imposition effectif des sociétés que paient les banques. Nous voulons aussi aborder la question des pertes sur prêts réelles qu'ont subies les banques et, finalement, la question des taxes sur le capital que paient actuellement les banques aux gouvernements fédéral et provinciaux.

Je commencerai donc par vous parler des substituts de prêt exempts d'impôts: des obligations des petites entreprises, des actions privilégiées et des débentures à intérêt conditionnel. Je vous en ferai tout d'abord brièvement l'historique et je vous dirai ensuite comment elles s'appliquent aux banques.

Tout a commencé par une politique économique nationale que s'était donnée le gouvernement du Canada au milieu des années 70 pour «racheter le Canada» auprès des propriétaires non résidents habitant principalement aux États-Unis. Pour ce faire, le gouvernement a donc accordé un avantage fiscal important aux prêteurs et aux sociétés émettrices, de grandes sociétés pour la plupart.

[Texte]

Just to illustrate to you how this works, you will see on this chart a comparison of an ordinary loan where the receipts are \$100 and a loan substitute where the receipts are \$100, and in the one case we will assume the rate of interest is 12% prime rate, we will say, and in the other case, the tax exempt income, the income is exempt in the hands of the bank because it is exempt from taxation.

In the hands of the borrowing corporation, it would not be tax deductible, but in the case of the borrowing corporations who use this method, they were not in a taxable position in any event so the ordinarily taxable borrowing corporations did not pay tax and the banks, as the flow-through vehicle for making these loans, were not taxed on the income.

Now, if you take that down to the bottom line, you will see that the effective tax rate in the case of the loan, of course, is 50¢ on the dollar, the ordinary corporate rate, but if you take it through on a loan substitute, it comes out at only 31%. That reduces the tax rate to 31% because of these loan substitutes.

• 1935

As I say, the loan substitutes were first brought on for reasons of financing the corporate acquisition by large corporations of companies like oil companies. Petro-Can was one of the main acquirers near the end of this period.

Later, the instruments were re-introduced. After a period of time, from 1975 to 1982, the volume of these instruments rose to very large numbers. You will see here on this chart that we reached a peak in 1982 where tax loan substitutes, income debentures and term preferred shares reached a figure of \$11.3 billion. At that point, around in there, the Parliament of Canada decided that—

The Chairman: Enough is enough.

Mr. MacIntosh: —enough was enough; yes, that is right—so Parliament changed the legislation so there was no longer the possibility of rolling these over into instruments for a further period when they matured, but a lot of the financing was originally done for 10-year terms. I can give you some specific examples.

I have here with me the case of Petro-Can, which was one of the major borrowers under this plan, and they borrowed about \$1.5 billion from the banking industry by way of term preferred shares. That \$1.5 billion is in the \$11.3 billion to the one corporation. This was typical of the financing being doing at that time.

I stress that it was a matter of government policy; it was not done to benefit the banks. And the banks indeed did not benefit except very marginally. It was done to help the issuers and to help the natural resource companies to do major financings. Then after 1982 it was used for a different purpose.

[Traduction]

Pour vous donner une idée de la façon dont cela fonctionne, nous avons regroupé dans ce tableau les éléments d'un encaissement de 100\$ reçu selon la formule d'un prêt conventionnel et d'un encaissement de même valeur reçu selon la formule d'un substitut de prêt. Dans le cas du prêt conventionnel, nous supposons un taux d'intérêt de 12 p. 100, et dans l'autre, le revenu exempt d'impôt, la banque reçoit ces intérêts en franchise d'impôt parce que ce revenu est exonéré d'impôt.

Pour la société emprunteuse, ces intérêts ne sont pas déductibles, mais celle qui se prévaut de cette méthode, qui n'avait pas d'impôt à payer, n'en paie pas davantage, et les banques par lesquelles ces prêts sont véhiculés, sont exonérées d'impôt sur ce revenu.

En comparant les résultats de ces deux modes de financement, on se rend compte que dans le cas du prêt conventionnel, le taux d'imposition effectif est de 50 p. 100 tandis qu'il n'est que de 31 p. 100 dans celui du substitut de prêt. La fonction du substitut de prêt abaisse donc le taux d'imposition à 31 p. 100.

À l'origine, le gouvernement fédéral a introduit la formule des substituts de prêt dans le but de financer l'acquisition de sociétés par de grandes sociétés comme les pétrolières, par exemple. Vers la fin de cette période, Pétro-Canada a été l'une des principales sociétés à se prévaloir de cette formule pour acquérir des sociétés étrangères.

Quelque temps plus tard, le gouvernement fédéral a introduit de nouveau ces instruments. Après quelques années, de 1975 à 1982, leur valeur avait énormément augmenté. Sur ce graphique, on peut constater qu'en 1982, les substituts de prêt exempts d'impôt, les débentures à intérêt conditionnel et les actions privilégiées à échéance fixe ont atteint un sommet de 11,3 milliards de dollars. C'est à peu près à ce moment que le gouvernement du Canada a décidé de mettre un terme...

Le président: Que c'était suffisant.

M. MacIntosh: ... que c'était suffisant; oui, c'est juste—que le Parlement a donc décidé d'amender la loi de façon à ce que ces obligations, ces actions et ces débentures ne puissent plus être considérées comme des substituts de prêt à leur échéance; mais pour une très grande partie de ces instruments, l'échéance avait été fixée à 10 ans. Je peux vous donner quelques exemples précis.

Prenons l'exemple de Pétro-Canada, l'une des sociétés qui s'est le plus prévalu de ce programme, qui a emprunté environ 1,5 milliard de dollars auprès des banques au moyen d'actions privilégiées à échéance fixe. Ce prêt de 1,5 milliards de dollars est un financement qui a été accordé à une société et qui fait partie des 11,3 milliards de dollars que l'on retrouve à la barre de 1982. Ce prêt est typique du genre de financement qui était consenti à cette époque.

J'insiste sur le fait que ce mode de financement s'inscrivait dans le cadre d'une politique gouvernementale; le but visé n'était pas de favoriser les banques. Et, de fait, les banques n'en ont pas profité, si ce n'est que très peu. L'objectif était d'aider les sociétés émettrices et en même temps les sociétés du

[Text]

We got into the economic recession of 1981-82 and the Small Business Development Bond was introduced—

The Chairman: They are called the bail-out bond.

Mr. MacIntosh: If you like, Mr. Chairman, the bail-out bond. They were introduced to help medium and smaller-sized firms, not the big corporations, so there was a new phase of financing after about 1982.

I think we can go on to the next chart. On the amounts I just showed you a minute ago, it shows you the amounts that in effect were passed through the banks as savings to the issuers. You can see that the numbers are still substantial. In 1986 it was equivalent of \$476 million.

You will see that this volume of tax exempt loan substitutes is declining abruptly. In 1986 it is \$7.8 billion; in 1987 we are anticipating \$6.6 billion. It is possible to be firm about the numbers because these cannot be rolled over any more and therefore they are going to mature and go out of the system unless Parliament changes the law. By 1989 it is going to be down to \$3.9 billion. You can see it is going off very sharply.

At that point, by the early 1990s, the banks will be back to a normal tax rate of 50%, but I am stressing that the reason for the low tax rate is because of this legislation. This is a major reason; I am coming along to the second reason in a moment.

Mr. Chairman, if members want to intervene, I am quite happy if you want to raise questions about this analysis as we go along.

Mr. de Jong: Is there any way of measuring what exactly did happen? There was this loss of revenue for these stated purposes. Is there a way of determining whether these stated purposes were met and to what extent?

Mr. MacIntosh: Except in the sense of the general performance of the economy, I would say no, there is no way; but in the sense of its direct impact on the acquisition of foreign corporations, you can sure measure that.

This was a reinforcement of the national energy policy principally, and that is what it was intended to do—and you can sure measure the acquisitions by Canadian corporations. Of course, we went through that nosedive of the Canadian dollar exchange rate. Those acquisitions were financed in Canada, but they involved buying back companies principally in the United States. We had that huge wave that drove the dollar down from the 98¢ to the 70¢ range, and you can

[Translation]

secteur des ressources naturelles à réunir des capitaux importants par voie de financement. Après 1982, le programme a pris un autre sens. Nous sommes entrés dans la récession économique de 1981 à 1982 et c'est alors que l'on a introduit la formule des obligations des petites entreprises...

Le président: Ou encore des obligations de cautionnement ou de secours.

M. MacIntosh: Si vous voulez, oui. Cette formule avait pour but d'aider les petites et les moyennes entreprises, et non pas les grandes sociétés, à financer leur développement. Après 1982, nous sommes donc embarqués dans une nouvelle phase du financement.

Nous pouvons maintenant passer au graphique suivant. Ce graphique illustre les économies d'impôt partant des sommes que nous avions tout à l'heure sur le graphique précédent, dont des banques font bénéficier les emprunteurs. Vous pouvez constater que les sommes en cause sont encore aujourd'hui fort appréciables. En 1986, les économies d'impôt passées aux emprunteurs ont été de l'ordre de 476 millions de dollars.

Vous remarquerez que la valeur totale des substituts de prêt exempts d'impôt diminue de façon radicale. En 1986, elle est de 7,8 milliards de dollars; en 1987, nous prévoyons qu'elle aura décliné à 6,6 milliards de dollars. Si nous pouvons avancer ces chiffres avec certitude, c'est que ces instruments ne peuvent être renouvelés et que lorsqu'ils viendront à échéance, ils s'évanouiront tout simplement à moins que le Parlement ne modifie la loi. En 1989, leur valeur ne sera plus que de 3,9 milliards de dollars. Vous pouvez constater qu'elle diminue très rapidement.

À ce moment-là, au début des années 1990, les banques seront revenues au taux d'imposition normal de 50 p. 100, mais j'insiste encore une fois sur le fait que c'est cette loi qui permet aux banques de bénéficier de ce taux d'imposition réduit. C'est une raison très importante; je vous parlerai tout à l'heure de la deuxième raison qui motive ce taux d'imposition.

Monsieur le président, si les membres veulent m'interrompre pour poser des questions, je serai très heureux d'y répondre au fur et à mesure de mon exposé.

M. de Jong: Peut-on mesurer d'une façon quelconque les résultats précis de ces mesures? Les objectifs que l'on poursuivait par ce programme ont entraîné une perte de recettes fiscales. Y a-t-il une façon quelconque de déterminer si ces objectifs ont été atteints et à quel degré ils l'ont été?

M. MacIntosh: Sur le plan de l'ensemble de l'économie, je dirais que non, il n'y a pas moyen de savoir vraiment; mais pour ce qui est de l'effet direct du programme sur l'acquisition de sociétés étrangères, oui, on peut sûrement le mesurer.

Le programme visait principalement à renforcer le Programme énergétique national, et c'était là l'intention—et on peut sûrement mesurer les acquisitions qu'ont faites les sociétés canadiennes. Évidemment, dans tout cela, il faut tenir compte de la chute libre du dollar canadien. C'est au Canada que s'est effectué le financement de ces acquisitions, mais il s'agissait principalement du rachat de sociétés installées aux États-Unis. Il y a eu cette énorme vague qui a entraîné notre

[Texte]

measure that. You can also measure the fact that there was a large change in the percentage ownership of the oil industry at that time.

• 1940

There is another example. Canadian International Paper, which Mr. Barriault used to be associated with, was acquired by CPR in that time. There were some other major corporations.

Mr. de Jong: So in 1982, as one of the items of an increasing amount of Canadian ownership in the oil industry, it cost the Canadian taxpayers around \$1.137 billion.

Mr. MacIntosh: That is right. It was just that measure alone.

Mr. de Jong: Just that measure alone.

Mr. MacIntosh: Yes. And it is still in effect to the extent of half a billion, and it is still carrying through to the effective tax rates of the banks, but on a declining scale. I will touch on that in a moment.

Mr. Minaker: In your appendix you show that in 1986 your total tax exempt loan substitutes are about \$7.8 billion. On the next page, which you are showing on the screen, the effective tax rate adjustment is almost 10 percentage points. What percentage of your total loan portfolio—for all the banks, does that \$7.8 billion represent?

Mr. MacIntosh: That is a good question. I am not sure that I have the answer in front of me. We could make a calculation and send it to you. I would make a guess that in business loans it is probably 10%.

Mr. Minaker: And that would have a 10% impact on the actual percentage points, which is really—30 on 10—almost a 25% difference.

Mr. MacIntosh: It has a very big, levered effect on your effective tax rate. As I showed on that first chart, a deal takes you from a 50% tax rate down to 31%, and the volume of this was big enough that it took the overall tax rate of the banks down to the current level, which is around 30%, even though there is only \$8 billion of it left. It still has a big effect on your bottom line; a huge effect on the bottom line.

The Chairman: George, the reason for that is that they borrow the money, pay interest on it, and then deduct the interest. They receive the payment for the money in its dividends without paying tax. The result is that they deduct all their expense. They pay no tax on their income.

Mr. MacIntosh: That is correct, Mr. Chairman.

We will now move on to a new section, and of course I have my expert colleagues here today, if you wish to raise some

[Traduction]

dollar de 98c. à 70c., et cela, on peut le mesurer. L'important transfert de propriété dans l'industrie pétrolière, qui s'est effectué à ce moment-là, est un autre élément que l'on peut aussi mesurer.

Un autre exemple. C'est à cette époque que la société CPR a acquis *Canadian International Paper* pour laquelle travaillait justement M. Barriault. Il y a encore eu quelques grandes sociétés...

M. de Jong: Ainsi, en 1982, pour obtenir une part accrue de l'industrie pétrolière, les contribuables canadiens ont dû déboursier, entre autres, quelque 1,137 milliard de dollars.

M. MacIntosh: C'est juste. Et vous avez bien dit entre autres.

M. de Jong: Oui, uniquement pour cette mesure.

M. MacIntosh: Oui. Et nous en sommes aujourd'hui à un demi-milliard de dollars qui continue à s'appliquer au taux d'imposition effectif des banques; mais la somme diminue progressivement. J'en parlerai tout à l'heure.

M. Minaker: Dans l'annexe à votre document, on indique qu'en 1986, le total des substituts de prêt exempts d'impôt est de l'ordre de 7,8 milliards de dollars. À la page suivante, celle que l'on voit justement sur l'écran, le rajustement du taux d'imposition effectif frise les 10 p. 100. Quel pourcentage de l'enveloppe globale des prêts des six grandes banques la somme de 7,8 milliards de dollars représente-t-elle?

M. MacIntosh: C'est une bonne question. Je ne suis pas sûr de pouvoir y répondre de façon immédiate. Nous devons peut-être effectuer les calculs nécessaires et vous faire parvenir la réponse un peu plus tard. Je suppose que les prêts aux entreprises doivent représenter environ 10 p. 100 de l'enveloppe totale.

M. Minaker: Et cette exonération d'impôt entraînerait une diminution de 10 p. 100 du taux d'imposition réel, ce qui signifierait en réalité—en considérant un taux de 30 p. 100 sur 10 p. 100 de l'ensemble—une différence de presque 25 p. 100.

M. MacIntosh: Cette exonération d'impôt a un effet très important sur le taux d'imposition effectif. Comme nous l'avons vu tout à l'heure, un substitut de prêt abaisse le taux d'imposition de 50 p. 100 à 31 p. 100, et la somme de ces prêts a été suffisamment importante pour abaisser le taux d'imposition général des banques au niveau actuel d'environ 30 p. 100 et ce, même s'il ne reste que 8 milliards de dollars en prêts. L'incidence de la formule des substituts de prêt sur nos résultats est encore importante; je dirais qu'elle est énorme.

Le président: George, la raison c'est que les banques empruntent l'argent, paient les intérêts sur cet emprunt et les déduisent ensuite de leur revenu. Les intérêts qu'elles perçoivent ensuite sont sous forme de dividendes sur lesquels elles ne paient pas d'impôt. En fin de compte, elles déduisent toutes leurs dépenses et ne paient aucun impôt sur leur revenu.

M. MacIntosh: C'est juste, monsieur le président.

Passons maintenant à la partie suivante, et si vous avez des questions, mes collègues seront aussi heureux d'y répondre.

[Text]

questions. Let me move on to the next section which is on loan loss provisions of the banks. Here again there is a misperception about loan loss provisions. One of the commonest, which we hear frequently from Members of Parliament and widely from the public, is that the banks have had huge loan losses in the Third World, and as a result are having wider spreads in Canada to refinance. I want to touch on that issue.

First of all, we will go to our loan losses. This is the actual experience. It has been staggering, to say the least. The numbers started to go up abruptly in 1982. In 1986 they reached even higher figures; \$3.4 billion in loan loss experience. The big rise in 1986 over 1985 is due to the effect of the price of oil—

Mr. MacLellan: Those are the actual loans the banks have written off, not the ones for whom they have allocated a fund for potential loan losses.

Mr. K. Dorricott (Chairman, Financial Affairs Committee, Canadian Bankers' Association): No, these are not actual write-offs in the true accounting sense. These are the provisions where the loan is revalued. The estimated realizable value is computed and any shortfall is provided for. That is what these numbers are. It includes write-offs as well.

• 1945

Mr. MacLellan: It includes write-offs, but then again also the fund for—

Mr. A. Kenyon (Taxation Committee, Canadian Bankers' Association): —a real measure of the decline in value of the loan portfolio.

Mr. MacLellan: And contains contingencies that have been recognized during that fiscal year. Is that right?

Mr. Dorricott: Not contingencies per se, no. In Canada, we use a specific system whereby account by account you have to value it periodically.

Mr. MacLellan: I see. Thank you. I know.

Mr. Dorricott: I should amend that in one respect. In the provisioning for the sovereign risk debt in LDC countries, there is a general provisioning allowed for that, in fact required for that, by the Inspector General of Banks. This is the only exception.

Mr. MacLellan: All right. Thank you.

Mr. Layton: It is a quick total, it is \$15 billion in losses in the eight years we are looking at, particularly in the last five. What kind of ratio to loans made is that \$12 billion or \$13 billions of losses? Is it 10% or is it 1% of the loans that are outstanding for the actual loans you issued during that period of time?

[Translation]

Nous abordons donc la question des réserves des banques pour pertes sur prêts. Cette question fait aussi l'objet de bien des interprétations erronées. L'une des idées les plus répandues à cet égard, que l'on entend souvent formuler par des députés et dans la population, veut que les banques ont enregistré de pertes sur prêts énormes dans le Tiers monde et qu'elles font en quelque sorte payer la note du refinancement au Canada. C'est une question que je veux aborder.

Parlons tout d'abord des pertes sur prêts. Les chiffres indiqués sur le graphique ne sont pas des estimations et représentent la réalité. Les pertes sur prêts ont augmenté de façon vertigineuse, c'est le moins que l'on puisse dire. C'est en 1982 que la débâcle s'est produite. En 1986, les pertes sur prêts ont atteint un sommet inégalé: 3,4 milliards de dollars. Ce sont les prix du pétrole qui expliquent le ton de 1985 à 1986...

M. MacLellan: Les chiffres inscrits sur ce graphique représentent les pertes réelles que les banques ont bel et bien radiées et n'incluent pas les sommes qu'elles ont affectées à un fonds réservé à des pertes possibles sur prêts.

M. K. Dorricott: (président, Comité des affaires financières de l'Association des banquiers canadiens): Non, ce ne sont pas les prêts que les banques ont radiés au vrai sens comptable du mot. Ces montants représentent les réserves dans le cadre desquelles le prêt est réévalué. On calcule la valeur de réalisation estimative et l'on tient compte de toute possibilité de perte. Ce sont ces valeurs que ces chiffres représentent. Ils comprennent aussi les prêts qui ont été radiés, bien entendu.

M. MacLellan: Ils comprennent aussi les prêts qui ont été radiés, mais à cela s'ajoute aussi la réserve pour...

M. A. Kenyon (Comité de fiscalité de l'Association des banquiers canadiens): ... une mesure réelle de la diminution de la valeur du portefeuille de prêts.

M. MacLellan: Et ils renferment aussi les éventualités que l'on a déterminées au cours de l'année financière, n'est-ce pas?

M. Dorricott: Pas les éventualités au sens propre du terme, non. Au Canada, nous utilisons un système particulier selon lequel nous évaluons les éventualités de façon périodique pour chacun des comptes.

M. MacLellan: Je vois. Merci. Je sais.

M. Dorricott: Je devrais peut-être apporter une petite précision. Dans la constitution de la réserve en fonction de la dette à risque politique des pays les moins développés, l'inspecteur général des banques permet et même exige la constitution d'une réserve générale en fonction des éventualités. C'est la seule exception.

M. MacLellan: Très bien. Merci.

M. Layton: En effectuant un calcul rapide, on se rend compte que les pertes sur prêts au cours des huit dernières années s'élèvent à quelque 15 milliards de dollars et que c'est surtout dans les cinq dernières années que la situation s'est détériorée. Quel pourcentage de l'enveloppe totale des prêts ces 12 ou 13 milliards de dollars de pertes représentent-ils?

[Texte]

Mr. MacIntosh: It is in the order of 2% or 3%.

Mr. Layton: Most of them sovereign loans, are they?

Mr. MacIntosh: No, I am coming to that. It is not by any means all sovereign loans although sovereign loans are a significant part of it. We have a breakdown of that. In 1986 out of the \$3.4 billion, 34% was oil related—\$1.142 billion.

I might say these are from the big six. I do not have all the banks in here. It is a difficult calculation to make for all our 59 members, but this is the big six, oil related, and primarily in Canada but not entirely in Canada. There would be some U.S. and I guess some elsewhere. Of course, the big jump in 1986 over 1985 was because the price of oil went from \$30 to \$12 or \$15 and the banks revalued their oil loans on the basis of an assumption of about \$15.

The second part was what we call "country risk". That is your sovereign risk loans, and they were \$857 million and that was 25.5%. I should say a word about country risk. That is mostly less developed countries; of course, it is heavily Brazil, Mexico, Argentina and Venezuela. Those four alone are probably about 80% of the 34 countries where there is provision.

Mr. MacLellan: What are those four countries again, sir?

Mr. MacIntosh: Mexico, Brazil, Argentina, Venezuela. Those big four are about 80% of the number but there is a list of 34 countries which the Inspector General has laid down as a group of countries against which the banks must make a special tax deductible provision. That provision reached 10% of the loans in aggregate of those countries by October 31 last and he has now set a further target to reach 18% by three years from now, October 31, 1989. That is his new target and the banks are required to get to that number.

I might say that those provisions are substantially higher than the American banks are making for their similar types of loans and I might add also that the big 10 American banks have a higher percentage of their equity in these loans than the Canadian banks do.

[Traduction]

Comptent-ils pour 10 p. 100 ou 1 p. 100 du total des prêts qui ont été consentis par les banques au cours de cette période?

M. MacIntosh: Ces pertes représentent de 2 à 3 p. 100 de l'ensemble des prêts qui ont été consentis.

M. Layton: Et la plupart sont des prêts consentis à des pays, des prêts à caractère politique, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: Non, j'y venais justement. Bien qu'ils comptent pour beaucoup dans le total des pertes, les prêts à caractère politique ne sont pas les seuls qui expliquent ces pertes, loin de là. Nous en avons d'ailleurs une ventilation assez précise. En 1986, 34 p. 100 des 3,4 milliards de dollars de pertes qui ont été enregistrées découlaient de prêts dans le secteur du pétrole—soit 1,142 milliard de dollars.

Je devrais dire que ces chiffres ne valent que pour les six grandes banques. Je n'ai pas les chiffres des prêts et des pertes sur prêts de toutes les banques ici aujourd'hui. Le calcul est plutôt difficile pour les 59 membres de notre Association, mais toujours est-il que les chiffres indiqués sur ce graphique valent pour les prêts consentis par les six grandes banques dans le secteur du pétrole, surtout au Canada, mais pas complètement. Un certain nombre de prêts ont été consentis aux États-Unis et quelques autres à d'autres pays, je crois. Évidemment, le bond considérable de 1985 à 1986 s'explique par la chute du prix du pétrole de 30\$ à 12\$ ou 15\$, et par le fait que les banques ont réévalué leurs prêts dans le secteur pétrolier en supposant un prix d'environ 15\$ le baril.

Le deuxième facteur en importance qui a contribué à ces pertes est le risque que représente le pays emprunteur. Ce sont les prêts à risque politique qui ont contribué pour 25,5 p. 100 du total des pertes ou 857 millions de dollars. Je devrais peut-être expliquer un peu ce que nous entendons par risque que représente un pays. Ce facteur de risque est surtout attribué aux pays les moins développés; évidemment, il s'applique principalement au Brésil, au Mexique, à l'Argentine et au Venezuela. À eux seuls, ces quatre pays accaparent probablement environ 80 p. 100 de la réserve constituée en fonction des 34 pays visés.

M. MacLellan: Quels sont ces quatre pays, encore une fois, monsieur?

M. MacIntosh: Le Mexique, le Brésil, l'Argentine et le Venezuela. Ces quatre pays représentent environ 80 p. 100 de la réserve, mais il y a en tout 34 pays pour lesquels l'Inspecteur général des banques a décrété que les banques devaient se constituer une réserve spéciale déductible d'impôt. Cette réserve a atteint 10 p. 100 des prêts consentis à ces pays le 31 octobre dernier et l'Inspecteur a fixé à 18 p. 100 le niveau qu'elle devra avoir atteint d'ici trois ans, soit le 31 octobre 1989. C'est le nouvel objectif qu'il a fixé, et les banques doivent l'atteindre.

Je devrais ajouter que ces réserves sont considérablement plus élevées que celles que les banques américaines prévoient en fonction des mêmes types de prêts et je devrais aussi dire que les 10 grandes banques américaines consentent un pourcentage plus élevé de leur valeur nette à ces prêts que les banques canadiennes.

[Text]

Mr. Layton: Mr. Chairman, again to just follow up on that. The write-off or the write-down being requested by our banking authority is imposing an extra expense on the banks which in turn reflects the degree to which or the profit on which they will calculate their tax. So if we were talking a 50% nominal tax rate then the Government of Canada is acknowledging that right down to the extent of 50%.

• 1950

Mr. MacIntosh: That is true. That is exactly right. It is the second factor which takes the effective tax rate of the banks down, the one which I had described before, now this one.

Mr. Layton: Now this is an imposed action. Is there also in addition to this, from the bankers' point of view, a need to reflect the reality of the values behind their loans when we talk of oil coming down from 30 to 10 or 12 or 14 and now fixed at 15 and yet we know that it is already moving up towards the 18 and perhaps the 20 level? Would the numbers I see there automatically, if I were to assume that the 18 holds and we even hit 20, come back down again?

Mr. Dorricott: Let me answer that in two parts. First of all, the general provision that the Inspector General requires is over and above any specific reservations that a bank feels is required for a particular account.

Mr. Layton: But you can make again 50% tax recovered.

Mr. Dorricott: You just treat it like any other loan reservation.

Mr. MacIntosh: But there is a ceiling.

Mr. Dorricott: Oh, yes.

Mr. MacIntosh: There is an overall ceiling of 1.5% of your assets.

The Chairman: Does that really apply still? That does not apply for actual losses, real losses. In the sense that you have written off the account, that does not apply does it?

Mr. MacIntosh: The tax deductible ceiling on the amount that you can subtract is applicable, yes. It is 1.5%.

The Chairman: Even if the accounts are written off in excess of 1.5%?

Mr. Kenyon: We have some information which shows that the actual loan loss experience, which includes the write-offs, the specific provisions and the general provision, for the last five years has exceeded what the banks have been allowed to take as a deduction for tax purposes. I guess the main reason the deduction has been less than the actual loss experienced is because there is a limitation on the amount of a deduction called the "PAR transfer", which is a tax deductible transfer from retained earnings to the appropriations account of the bank. This has a number of purposes, one of which is to make up the difference between the actual loss experienced and what the bank has claimed as a deduction in its income statement.

[Translation]

M. Layton: Monsieur le président, pour enchaîner là-dessus. La radiation des pertes qu'exige l'Inspecteur des banques impose une dépense additionnelle aux banques qui influe sur les bénéfices sur lesquels on calculera l'impôt à payer. Ainsi, partant d'un taux nominal d'imposition de 50 p. 100, le gouvernement du Canada reconnaît ces pertes jusqu'à concurrence de 50 p. 100.

M. MacIntosh: C'est vrai. C'est très juste. En plus que celui que j'ai décrit tout à l'heure, c'est le deuxième facteur qui contribue à abaisser le taux d'imposition effectif des banques.

M. Layton: Mais, ça, c'est une mesure imposée. En outre, n'y a-t-il pas de la part des banquiers une nécessité de refléter les valeurs réelles de leurs prêts quand on sait que le prix du pétrole est parti de 30\$ le baril pour se retrouver à 10\$, 12\$ ou 14\$ le baril, et aujourd'hui à 15\$, et que nous savons que le prix se dirige progressivement vers 18 et peut-être même 20\$ le baril? En supposant que le prix du baril du pétrole s'établisse assez fermement autour de 18\$ et peut-être même 20\$ le baril, le chiffre des pertes sur prêts qui apparaît sur le graphique se rajusterait-il automatiquement à la baisse?

M. Dorricott: La réponse à cette question comporte deux volets. Premièrement, la réserve générale qu'exige l'Inspecteur général des banques est une provision distincte de toutes les réserves particulières qu'une banque juge nécessaire à l'égard d'un compte donné.

M. Layton: Mais vous récupérez quand même 50 p. 100 de vos impôts.

M. Dorricott: Ces réserves doivent être traitées comme toute autre provisions pour prêt.

M. MacIntosh: Mais il y a bien une limite.

M. Dorricott: Oh oui!

M. MacIntosh: Il y a un plafond de 1,5 p. 100 de votre actif.

Le président: Cette limite vaut-elle toujours? Elle ne s'applique pas aux pertes réelles. S'applique-t-elle aux prêts que vous avez radiés?

M. MacIntosh: Oui, la limite s'applique au montant que l'on peut déduire, et elle est bel et bien de 1,5 p. 100.

Le président: Et ce, sans tenir compte des pertes qui peuvent excéder 1,5 p. 100?

M. Kenyon: Certains renseignements que nous possédons indiquent que les pertes sur prêts réelles qu'ont subies au cours des cinq dernières années, qui comprennent les prêts radiés, les réserves particulières et la réserve générale, ont excédé ce qu'elles ont pu déduire pour fins d'impôt. Si la déduction a été moindre que le montant total des pertes sur prêts réelles, je suppose que c'est principalement à cause de la limite à la somme déductible qu'impose le «virement effectué en vertu de la RTP» qui permet à une banque de virer en franchise d'impôt des bénéfices non répartis à son compte des provisions pour éventualités. Cette mesure a pour but, parmi tant d'autres, de

[Texte]

The Chairman: In other words, you have to use up your reserves before you can take more than 1.5%, putting it in ordinary common language. Yes, if you have taken a reserve against doubtful accounts all along, you have to use up that entire reserve before you can take more than 1.5%.

Mr. Kenyon: No. The way the PAR rules work, the rules that are issued by the Inspector General of Banks, is that there is a limitation, a total limitation on how much we are allowed to claim for tax purposes, which is related to our actual loss experience but is limited by the PAR rules. So it is possible that in total the banks are not permitted to claim for tax purposes the total amount of their actual loss experience suffered in a year.

The Chairman: Is that not something to do with your five-year averaging out, too?

Mr. Kenyon: Yes. In the written submission we have made to you we break out the analysis between the loan loss provision, which is our five-year loan loss experience deduction, and the amount we are permitted to transfer from retained earnings to our appropriations account on a tax deductible basis as well. And the sum of those two deductions, as I was saying earlier, in four of the last five years has not equalled our actual loss experience.

Mr. Dorricott: Excuse me. If I may, I would like to come back to the earlier question. This limit is actually closer to 1%; it is 1.5% on the first \$2 billion of assets and 1% on the rest. So for all of the large banks, it is effectively 1% of the eligible assets, which is not all of the assets of the bank. But I think you had a question related to the change in the price of oil, which we did not yet answer.

Mr. Layton: I do not think so yet because I think in the remarks earlier... the particular result in 1986 reflected this last year's result in the price of oil.

• 1955

Mr. Dorricott: That is right. The main reason why the losses were so high last year was a revaluation of the energy portfolio, oil and gas. To the extent that the price comes back and is seen to be staying at that level, then the banks will, when they revalue their portfolios, possibly recover some of those provisions they have taken earlier. But it is not simply the price at the point in time they do it; it is their expectation of the stability of that price.

Mr. Layton: I am a bit worried, because another of the processes the committee has faced has been the rate at which the banks will react, or the credit card companies will react, to interest-rate changes in one direction... and not quite so

[Traduction]

combler l'écart aux fins de l'impôt entre les pertes réelles et la réduction qu'a réclamée la banque.

Le président: Autrement dit, une banque doit épuiser toutes ses réserves avant de pouvoir excéder 1,5 p. 100. Oui, quand une banque a accumulé une réserve pour créance douteuse, elle doit épuiser cette réserve au complet avant de pouvoir réclamer plus de 1,5 p. 100.

M. Kenyon: Non. Les règles de la RTP, les règles émises par l'Inspecteur général des banques, stipulent une limite, en quelque sorte, une limite totale sur le montant que les banques peuvent réclamer pour fins d'impôt, une somme qui, bien qu'assujettie aux pertes sur prêts réelles, demeure quand même limitée par les règles de la RTP. Ainsi, en bout de course, il peut donc arriver que les banques ne puissent déduire pour fins d'impôt la somme totale des pertes sur prêts réelles qu'elles ont subies au cours d'un exercice.

Le président: La méthode d'étalement sur cinq exercices de la somme à déduire des gains n'intervient-elle pas dans tout cela elle aussi?

M. Kenyon: Oui. Dans le mémoire que nous avons préparé à votre intention, nous faisons le rapport entre la provision pour pertes sur prêts, notre déduction en fonction des pertes étalées sur cinq exercices, et la somme que nous pouvons virer en franchise d'impôt des bénéfices non répartis à notre compte des provisions pour éventualités. Et comme je le disais tout à l'heure, pour quatre des cinq derniers exercices, la somme de ces deux déductions n'a pas compensé les pertes réelles que nous avons subies.

M. Dorricott: Excusez-moi. Si vous me permettez, je voudrais revenir à la question de tout à l'heure. La limite dont nous parlions est en fait plus près de 1 p. 100 car il s'agit en réalité de 1,5 p. 100 des deux premiers milliards d'actif et de 1 p. 100 du reste. Ainsi, pour toutes les grandes banques, il s'agit bel et bien de 1 p. 100 des prêts admissibles seulement, et non pas de tous les prêts de la banque. Mais je crois qu'il y a une autre question à laquelle nous n'avons pas encore répondu au sujet du changement dans le prix du pétrole.

M. Layton: Non, je crois qu'on a répondu tout à l'heure... le chiffre de 1986 reflète la fluctuation de l'année dernière dans le prix du pétrole.

M. Dorricott: C'est juste. Les pertes très élevées de l'année dernière s'expliquent principalement par la réévaluation que l'on a effectuée du portefeuille énergétique, du pétrole et du gaz. Dans la mesure où le prix du pétrole et du gaz se rétablira et semblera demeurer stable, les banques, en réévaluant leurs portefeuilles, récupéreront probablement une certaine partie des provisions dont elles se sont prévaluées plus tôt. Mais le prix du moment n'est pas le seul facteur dont elles tiennent compte; elles doivent aussi considérer les possibilités que ce prix demeure stable.

M. Layton: Mais je suis un peu perplexe devant la rapidité des banques ou des sociétés émettrices de cartes de crédit à réagir aux fluctuations des taux d'intérêt dans un sens... et devant leur tendance à se traîner les pieds quand ils fluctuent

[Text]

quickly in the other. I am worried whether there would be a tax leakage or impact. If prices on oil were to rise and firm up, would we actually see the effect? What is the motivation for the bank to register its recovery of the written-down asset and now show profit?

Mr. Dorricott: In fact, with the rules we are required to follow by the Inspector General, you are not constantly making a readjustment. What you are required to do every three months is to forecast what you expect your total reservations to be for the year and adjust those quarterly. So there is a smoothing-out effect over the year. It is not up one quarter and down another quarter. Even if they did revalue them at \$16, \$17, or \$18 a barrel this quarter, then have to adjust them down, it would not really have that effect anyway, because it is required to be averaged out over the year.

Mr. Layton: It is done by individual banks, but presumably against the same standard.

Mr. Dorricott: The same method is used, as required by—

Mr. Layton: The \$18 rate on oil.

Mr. Dorricott: No, there is no price prescribed. That is at the judgment of each bank. But based on the information we have, we think they are fairly close in the assumptions they are making.

Mr. MacIntosh: Some of the bank executives have said publicly that they are hopeful the price of oil will stick at \$18 or \$19, in which case there would be a considerable turn-around in 1987, in the sense that there would be a big drop in required reserves against oil loans. On the other hand, the LDC loan provisions will continue to mount year after year for the next three years. There is no doubt about that. That will still go up by \$1 billion a year.

Perhaps we could continue, Mr. Chairman. The last subject I want to touch on is capital taxes. This is becoming a question where we believe it is not very obvious to Members of Parliament that capital taxes have come to have a significant effect, and they are not shown on the corporate tax rate.

Here we have a chart showing the provinces got into capital taxes, and were regrettably joined by the federal government in 1986 with a special tax. In most cases these capital taxes are only applied to large banks—

The Chairman: That is right.

Mr. MacIntosh: —and in the case of British Columbia, I believe it is only to large banks that do not have their head offices in British Columbia. It is highly discriminatory taxation. It is like taxing people with red hair; or with hair, perhaps. As you can see, in 1986 there was a tax bill of \$247 million arising from this source alone. It does not show in the

[Translation]

dans l'autre sens. Je me demande s'il y aurait un effet quelconque. En supposant que les prix du pétrole montent et se stabilisent, en verrions-nous vraiment l'effet? Quel intérêt une banque aurait-elle à récupérer les provisions déduites et à déclarer des bénéfices?

M. Dorricott: En fait, en vertu des règles énoncées par l'inspecteur général, que nous devons suivre, les rajustements à effectuer ne sont que périodiques. Tous les trois mois, les banques doivent réviser leurs prévisions en fonction des réserves totales dont elles auront besoin pour l'exercice en cours et les rajuster trimestriellement. L'effet des fluctuations est donc réparti sur l'année. Il ne fluctue pas en dents de scie d'un trimestre à l'autre. Même si le prix du baril de pétrole était évalué à 16\$, 17\$ ou 18\$ pour le présent trimestre, il y aurait bien sûr un rajustement, mais l'effet ne se ferait pas tellement sentir parce qu'il serait réparti sur l'ensemble de l'exercice courant.

M. Layton: Chacune des banques effectue son propre calcul, mais toutes utilisent la même formule, je suppose.

M. Dorricott: Elles utilisent toutes la même méthode, celle imposée par...

M. Layton: Elles se fondent toutes sur un prix de 18\$ le baril de pétrole?

M. Dorricott: Non, aucun prix n'est prescrit. Cette décision appartient à chaque banque. Mais sur la foi des renseignements que nous possédons, nous croyons qu'elles sont assez près de la réalité dans leurs prévisions.

M. MacIntosh: Quelques hauts dirigeants du domaine bancaire ont manifesté publiquement l'espoir que le prix du pétrole se maintienne à 18\$ ou 19\$, et que, le cas échéant, on pourrait s'attendre à un revirement de la situation en 1987, à savoir qu'il y aurait une diminution importante dans les réserves requises en fonction des prêts consentis dans le secteur du pétrole. Par contre, les provisions en fonction des prêts consentis aux pays les moins développés continueront à gonfler année après année pendant les trois prochains exercices. Cela ne fait aucun doute. Ces réserves continueront d'augmenter au rythme de 1 milliard de dollars par année.

Nous pourrions peut-être poursuivre, monsieur le président. Le dernier sujet que je veux aborder est la taxe sur le capital. Nous croyons que la difficulté que pose cette taxe, qui est totalement distincte du taux d'imposition des sociétés, n'est pas très évidente pour les députés.

Ce graphique indique les montants de taxe sur le capital que perçoivent les provinces auxquelles s'est malheureusement joint le gouvernement fédéral en 1986 avec le prélèvement d'une taxe spéciale. Dans la plupart des cas, ces taxes sur le capital ne touchent que les grandes banques...

Le président: C'est juste.

M. MacIntosh: ... et dans le cas de la Colombie-Britannique, je crois qu'elles ne s'appliquent qu'aux grandes banques dont le siège social est situé à l'extérieur de la province. La taxe sur le capital est extrêmement discriminatoire. C'est un peu comme de taxer les personnes qui ont les cheveux roux; ou celles qui ont des cheveux, par exemple. Comme vous pouvez le

[Texte]

effective corporate tax rate at all. So that is another significant factor.

The Chairman: There is another tax too: your deposit with the Bank of Canada.

Mr. MacIntosh: I am coming to that, Mr. Chairman. I am glad you brought it up.

We have tried to be conservative in this calculation, but if you look at this chart for fiscal 1986, you will see the banks paid payroll taxes of \$188 million—

The Chairman: Your employees paid that, did they not?

Mr. MacIntosh: No, these are—

The Chairman: Oh, these are payroll taxes. Fair enough.

Mr. MacIntosh:—corporate taxes.

The banks paid business and reality taxes of \$168 million; the capital tax of \$247 million. The reserves with the Bank of Canada, which the Minister said in his white paper of December are going to come off... we have calculated the cost of this at \$222 million. The way we made the calculation was to take the non-earning deposits required to be kept at the central bank, and we calculated them at the average treasury bill rate for 1986. There is a cost of \$222 million which I think the government has agreed publicly on several occasions is discriminatory and unfair and should come off. They are talking about taking it off in 1990. We are completely puzzled by that because—

• 2000

The Chairman: We needed the revenue.

Mr. MacIntosh: Well, you can always replace it with a special tax. Some of our competitors who pay none now—

The Chairman: No, no. By that time you will have used up all the advantage of the term preferred. They will have worn themselves out by 1990.

Mr. MacIntosh: I do not know if such a fine calculation went into it or not, Mr. Chairman, but we believe there is no justification for this special tax on banks.

The Chairman: This committee agrees with you, but I just want to point out to you the justification for it.

Mr. MacIntosh: We certainly appreciate your support, Mr. Chairman. As you can see, it is a major factor.

[Traduction]

constater, en 1986, 247 millions de dollars ont été perçus en taxe sur le capital. Et cela ne tient pas compte du taux d'imposition effectif des sociétés. C'est donc un autre facteur important.

Le président: Et il y a encore un autre impôt: vos dépôts obligatoires auprès de la Banque du Canada.

M. MacIntosh: J'y venais justement, monsieur le président. Je suis content que vous souleviez la question.

Même après nous être efforcés de ne rien exagérer dans nos calculs à cet égard, vous constaterez au graphique «imposition des banques» qu'en 1986, les banques ont versé 188 millions de dollars en charge sociales...

Le président: Ce sont vos employés qui ont payé ces charges, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: Non, ce sont des...

Le président: Oh! Ce sont des charges sociales. Je m'excuse.

M. MacIntosh:... des impôts des sociétés.

Les banques ont versé 168 millions de dollars en taxes d'affaires et en impôt foncier; leur taxe sur le capital s'est élevée à 247 millions de dollars. Nous avons évalué le coût des réserves maintenues auprès de la Banque du Canada à 222 millions de dollars. Dans le Livre blanc qu'il a déposé en décembre, le ministre s'est engagé à respecter ses engagements d'éliminer progressivement ces réserves. Pour arriver à cette somme, nous sommes partis des réserves non rémunérées que nous devons maintenir auprès de la Banque du Canada, auxquelles nous avons appliqué le taux moyen des billets du Trésor en 1986. Ce manque à gagner représente un coût de 222 millions de dollars dont le gouvernement a reconnu publiquement à plusieurs reprises le caractère discriminatoire et injuste. Le gouvernement a aussi admis que ces réserves devraient être éliminées. Mais cette élimination ne doit débiter qu'en 1990. Cette décision nous déroute complètement parce que...

Le président: Nous avons besoin de ces revenus.

M. MacIntosh: Mais vous avez toujours la possibilité de les récupérer par un impôt spécial. Certains de nos concurrents ne paient aucun impôt à l'heure actuelle...

Le président: Non, non. En 1990, toutes les actions privilégiées à terme viendront à échéance.

M. MacIntosh: Je ne sais pas si l'on a poussé le calcul à ce point dans tout cela, monsieur le président, mais nous croyons que cet impôt spécial à l'égard des banques n'est aucunement justifié.

Le président: Nous sommes d'accord avec vous; je voulais seulement vous dire ce qui avait motivé le gouvernement.

M. MacIntosh: Nous apprécions beaucoup l'appui que vous nous accordez, monsieur le président. Comme vous pouvez le constater, c'est un élément qui est loin d'être négligeable.

[Text]

Now, the next calculation. The \$781 million is the tax equivalent cost of the tax exempt instruments I talked about earlier. If you gross up the revenue you receive from those instruments, that is what the cost is—\$781 million. And then, finally, the 863 actually shown as provisions for taxes in 1986 brings you to 2,469, so the direct and indirect taxation of the banks is actually 54%. It gives you a very different impression from the one that usually appears in the press on this subject.

Mr. Layton: Mr. Chairman, I missed the reference to the taxable equivalent adjustment, which is the second largest item in the total, nearly a third of the total: \$781 million. What is that again?

Mr. MacIntosh: It is like saying if you received—

The Chairman: It is the benefit of the income exemption.

Mr. Kenyon: Which has been passed on to the issuers of those instruments.

Mr. Dorricott: That was the first subject we referred to—the loan substitutes.

Mr. MacIntosh: Way back at the beginning. It is the income on the loan substitutes grossed up to a tax rate of 50%.

Mr. A. R. Cooper: (Vice-President and Director of Financial Affairs, Canadian Bankers' Association): To reconcile the numbers, the \$476 million is the number you saw earlier with respect to the loan substitutes. The balance of the \$305 million is dividend income from Canadian corporations the banks have in their investment portfolio, the same as any other corporation in Canada. So it is \$305 million directly attributable to that, and the \$476 million in the straight loan substitute category.

The Chairman: Mind you, you included income, and you have taken a tax advantage of it, but, as you know, most of the people who pay you dividend income do not pay as corporations' income tax in the first place, so I do not know why you should take an advantage when we do not get any tax from them. All that happens is they pay less interest than other people for their loans.

Mr. MacIntosh: We are in the same position as any other investor, private or corporate.

The Chairman: I guess you would then go along with us if we decided that unless dividends had previously paid corporate tax they would be taxable in the hands of the recipient.

Mr. MacIntosh: You are getting into difficult tax reform measures, Mr. Chairman.

[Translation]

Viennent ensuite au tableau les 781 millions de dollars qui représentent le coût de l'équivalent imposable des instruments exempts d'impôt dont j'ai parlé plus tôt. En majorant les revenus tirés de ces instruments, le résultat final est de 781 millions de dollars. Enfin, en ajoutant les 863 millions de dollars prévus en fonction des impôts sur le revenu de 1986, on obtient un montant total de 2,469 milliards de dollars pour la charge fiscale, ce qui représente en réalité un taux d'imposition directe et indirecte de 54 p. 100. C'est une toute autre affaire que l'on colporte habituellement dans les médias à ce sujet.

M. Layton: Monsieur le président, je n'ai pas trop bien compris à propos du rajustement selon l'équivalent imposable, le deuxième poste en importance dans l'ensemble, qui représente près du tiers de la charge fiscale: 781 millions de dollars. De quoi s'agit-il encore?

M. MacIntosh: Ce sont en quelque sorte les revenus...

Le président: Ce sont les revenus qui ont été exonérés d'impôt.

M. Kenyon: Et qui ont été refilés aux sociétés émettrices de ces instruments.

M. Dorricott: Le premier aspect que nous avons abordé—les substituts de prêt.

M. MacIntosh: Oui, au tout début de l'exposé. Ce sont les revenus tirés des substituts de prêt majorés à un taux d'imposition de 50 p. 100.

M. A. R. Cooper (vice-président et directeur, Affaires financières, Association des banquiers canadiens): Pour mieux comprendre, les 476 millions de dollars représentent les économies d'impôt dont les banques font bénéficier les emprunteurs par le biais des substituts de prêt. Les 305 millions qui restent proviennent de dividendes versés par des sociétés canadiennes dont les banques détiennent des actions dans leurs portefeuilles, tout comme toute autre société au Canada. Le rajustement selon l'équivalent imposable de 781 millions de dollars comprend donc 305 millions de dollars de dividendes et 476 millions de dollars d'économie d'impôt tirés des substituts de prêt.

Le président: Toutefois, cela comprend des revenus qui ont déjà été exonérés d'impôt, mais comme vous le savez, la plupart des sociétés qui versent des dividendes ne paient pas d'impôt sur les sociétés. Je ne vois donc pas pourquoi vous devriez pouvoir bénéficier d'un dégrèvement quelconque compte tenu de ce que le gouvernement ne reçoit aucun impôt de la part de ces sociétés. En fin de compte, le seul intérêt pour elles, c'est que l'argent qu'elles empruntent leur coûte moins cher qu'à d'autres.

M. MacIntosh: Nous sommes exactement dans la même situation que quelque autre investisseur que ce soit, tant privé que social.

Le président: Je suppose que vous seriez donc d'accord avec nous si nous décidions qu'à moins que les dividendes n'aient déjà été soumis à l'impôt sur les sociétés, ils seraient imposables pour celui qui les touche.

M. MacIntosh: Vous vous embarquez dans des mesures de réforme fiscale plutôt difficiles, monsieur le président.

[Texte]

The Chairman: That certainly would change your balance sheet a bit, would it not?

Mr. MacIntosh: I guess so.

To summarize our position, the banks have a corporate tax rate, the same as any other corporation, of 50%. The value of the tax exempt securities knocks off 30 bases points of return, and then the lower taxed foreign subsidiaries of the banks . . . , because a lot of the bank's income is earned abroad and is taxed by foreign governments, not by the Canadian government. It is not taxed twice. If it is earned abroad, it is taxed abroad. That takes off another 8%, so the effective tax rate of the banks in 1986 was 29%. And that is how we got there.

The Chairman: You have abroad subsidiaries of the bank, and you also have bank agencies. Is that correct?

Mr. MacIntosh: And branches and representative offices.

The Chairman: Yes, agencies, branches, and representative offices. The agencies, branches, and representative offices are combined in the overall statement of the principal bank.

Mr. MacIntosh: Correct.

The Chairman: And taxes paid in Canada is on the profits less the tax paid to the foreign country. Is that not correct?

• 2005

Mr. Dorricott: Yes, that is correct.

The Chairman: All right. In the case of a branch or an agency in a tax haven, where you might do interbank transfers, the profits from those interbank transfers would be taxed back in Canada at the same level as if they were earned in Canada, would they not?

Mr. Kenyon: That is correct. You have to recognize—

The Chairman: So if you were operating, for example, an agency or a branch in the Cayman Islands where there are no taxes and you were transferring huge sums of money back and forth through this branch, the profits on the branch would be taxed in Canada at the regular corporation tax rates because it would be consolidated into the Canadian branch, into the Canadian corporation. Is that not correct?

Mr. Kenyon: That is correct.

The Chairman: So that if the business was transferred to Montreal or Vancouver and not taxed, then there would be a significant savings to the bank. Is that not correct?

Mr. Kenyon: If I could go back in your assumptions, there is one point you left out, which is that the earnings of the tax haven branch will be subject to third-country withholding taxes, for example. The banks use their offshore locations to earn income which will in effect be subject to these withhold-

[Traduction]

Le président: Cela modifierait sûrement votre bilan, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: Je suppose, oui.

Pour résumer notre situation, les banques sont assujetties au même taux d'imposition que toutes les autres sociétés, soit 50 p. 100. Les valeurs mobilières exemptes d'impôt retranchent 13 p. 100 au taux marginal d'imposition et les filiales des banques bénéficiant d'un taux d'imposition réduit à l'étranger réduisent . . . , parce que les banques tirent une bonne partie de leurs revenus à l'étranger et que ce sont les gouvernements étrangers, et non pas le gouvernement canadien, qui perçoivent des impôts sur ces revenus. L'impôt n'est payé qu'une seule fois. Les revenus gagnés dans un autre pays sont imposés par ce pays. Cet élément retranche un autre 8 p. 100 au taux d'imposition effectif des banques, qui, en 1986, a été de 29 p. 100. C'est ainsi que nous sommes arrivés à ce chiffre.

Le président: Les banques ont des filiales à l'étranger et elles ont aussi des agences, n'est-ce pas?

M. MacIntosh: Et des succursales et des bureaux de représentants.

Le président: Oui, des agences, des succursales et des bureaux de représentants. Et les résultats de ces trois entités sont fusionnés dans les états financiers globaux de la banque.

M. MacIntosh: C'est juste.

Le président: Et les impôts acquittés au Canada figurent aux bénéfices moins l'impôt versé aux pays étrangers, n'est-ce pas?

M. Dorricott: Oui, précisément.

Le président: Très bien. Dans le cas d'une banque qui aurait une succursale ou une agence dans un paradis fiscal et qui effectuerait des virements interbanques, les bénéfices de ses virements seraient imposés au Canada au même taux que s'ils avaient été gagnés au Canada, n'est-ce pas?

M. Kenyon: C'est juste. Vous devez admettre . . .

Le président: Ainsi, par exemple, si une banque avait une succursale dans les îles Cayman, où il n'y a pas d'impôts, et si elle effectuait des virements de très grosses sommes d'argent entre le Canada et cette autre succursale, les bénéfices qu'elle en tirerait seraient imposés au Canada au taux d'imposition sur les sociétés parce qu'ils seraient portés aux états financiers consolidés de la banque canadienne. Est-ce bien cela?

M. Kenyon: C'est bien cela, oui.

Le président: Donc, si les bénéfices étaient transférés à Montréal ou à Vancouver en franchise d'impôt, la banque ferait des économies appréciables, n'est-ce pas?

M. Kenyon: Si je peux revenir un peu en arrière, vous oubliez un aspect dans votre théorie, à savoir que les gains de la succursale installée dans le paradis fiscal seront assujettis à la retenue fiscale que pratiquent les pays du Tiers monde, par exemple. Les banques utilisent leurs services à l'étranger pour gagner des revenus qui seront assujettis à cette retenue fiscale

[Text]

ing taxes and which are creditable against our Canadian tax that would otherwise arise on the income from those branches.

So to the extent that you are talking about moving those loans back to an IBC in Montreal or Vancouver, I do not think there would be a substantial revenue loss to the Canadian treasury because there is already a credit being claimed against the Canadian taxes on that—

The Chairman: And where would you get the credit to claim against the Canadian taxes otherwise payable, then? It would still be payable. Presumably, you would have to pay it somewhere.

Mr. Kenyon: That is correct. A third-country tax.

The Chairman: Well, you would have to pay the tax.

Mr. Kenyon: That is correct.

The Chairman: And so the effect is that moving it to the tax haven would be of some help although you might still have to pay the tax.

Mr. Kenyon: I do not think there would be a great incentive to move it from the tax haven to the IBC because of the foreign tax credit issue because there are foreign taxes that you have to—

The Chairman: What foreign taxes would you have to pay? They are tax havens.

Mr. Kenyon: Third countries impose a withholding tax in the same way that Canada imposes a withholding tax on interest payments by residents of Canada. Other countries have a similar withholding tax and that tax is applicable to loan interest earned by our foreign branches, our tax haven branches, our branches located in taxable countries.

Mr. R. Barriault (Chairman, Taxation Committee, Canadian Bankers' Association): Mr. Chairman, I think there is another factor. I do not think the proposed legislation for IBC provides for moving loans that are in an offshore branch to an IBC. It provides for—

The Chairman: Why not? The first year of the legislation provides for complete and open movement—=916=]

Mr. Barriault: From a foreign affiliate of the bank, not from a foreign branch.

Mr. Kenyon: We have brought that point to the attention of the Department of Finance.

The Chairman: —that might have normally been made in the branch would be made in the IBC, because what you are looking for is our father's credit, not the subsidiary's credit. That is the reason why you have to have the foreign branch out there instead of the subsidiary. That is why the loans are made through the branch rather than the subsidiary, and that is the reason why there is a tax shelter in this thing. Is that right?

Mr. Barriault: I think the reason why banks to a certain extent use offshore branches is because of the legislation

[Translation]

et qui peuvent être déduits de notre impôt canadien qui autrement seraient prélevés sur les revenus de ces succursales.

Si ces prêts étaient transférés dans un CBI à Montréal ou à Vancouver, je ne crois pas que le Trésor canadien y perdrait beaucoup parce que les banques réclament déjà un crédit d'impôt au Canada en fonction de ces ...

Le président: Et où prendriez-vous le crédit à faire valoir à l'égard des impôts canadiens qu'il faudrait autrement acquitter, alors? Cet impôt devrait bel et bien être acquitté. Il faudrait sûrement le payer quelque part.

M. Kenyon: C'est juste; selon la formule d'imposition des pays du Tiers monde.

Le président: Vous devriez donc acquitter l'impôt.

M. Kenyon: Oui.

Le président: En fait, même si la banque devait payer un certain montant d'impôt, ce serait quand même avantageux pour elle.

M. Kenyon: Je ne crois pas qu'il serait tellement avantageux pour une banque de transférer ses prêts du paradis fiscal à un CBI en raison des impôts étrangers qu'il faut ...

Le président: De quels impôts parlez-vous? Ce sont des paradis fiscaux.

M. Kenyon: Tout comme le Canada, certains pays du Tiers monde imposent une retenue fiscale sur les paiements d'intérêt effectués par des résidents canadiens. Certains autres pays ont une formule de retenue fiscale analogue à la nôtre qui s'applique aux intérêts perçus sur les prêts par nos succursales à l'étranger, nos succursales dans les paradis fiscaux, nos succursales installées dans des pays qui prélèvent des impôts.

M. R. Barriault (président, Comité de fiscalité, Association des banquiers canadiens): Monsieur le président, je pense qu'il y a encore un autre facteur. Je ne crois pas que le projet de loi sur les CBI prévoit que l'on puisse transférer des prêts d'une succursale à l'étranger dans le CBI.

Le président: Et pourquoi pas? Pendant la première année, la loi permet d'effectuer tous les transferts, tous les virements et toutes les opérations que l'on veut ...

M. Barriault: Oui, d'une société affiliée de la banque à l'étranger et pas d'une succursale.

M. Kenyon: Nous avons d'ailleurs attiré l'attention du ministère des Finances sur cette question.

Le président: ... des opérations qui seraient normalement effectuées à la succursale seraient transférées au CBI pour profiter du crédit pour impôt étranger plutôt que de celui accordé aux filiales. C'est pourquoi vous devez avoir une succursale à l'étranger plutôt qu'une filiale. C'est ce qui explique aussi que les prêts passent par la succursale plutôt que par la filiale et que cette formule offre un abri fiscal, n'est-ce pas?

M. Barriault: Je pense que c'est en bonne partie en raison des modalités de la loi ayant trait aux crédits pour impôt

[Texte]

dealing with foreign tax credits and the way we can utilize foreign tax credits. I think if there is a problem, it is with the foreign tax credit provisions themselves.

• 2010

Mr. de Jong: Well, that is the area I wanted to ask about as well. On what basis do you make a decision whether it is a branch or a subsidiary? Have you some notion as well, for the foreign activities, how much is done through subsidiaries and how much would be done through branches?

Mr. Kenyon: It varies from organization to organization. You will have some banks that will prefer to deal or carry on business through a subsidiary offshore, and others through their foreign branch network. I think it is largely the bank's preception of what the customers' needs are in those particular jurisdictions.

Mr. MacIntosh: There is another major factor, which would be the legislation in the host country. Much would depend on what you were allowed to do. Until the United States banking law of 1978, it may well have suited a Canadian bank to have a branch and not a subsidiary in the United States. Now the situation may be different. Mr. Dorricott's bank has a subsidiary in the United States. But much depends on the actual institutional framework in the host country, whether you have a branch system.

It used to be the case, for example, that many of the big Canadian banks had branch systems in the West Indies; in Jamaica, for example. Well, during the 1970s there was the same sort of nationalist pressure there as here, and there was a desire on the part of the government there for the Canadian banks to spin off their branch systems into subsidiary banks. That was done. And that has happened all over the world, I would say, in general.

Mr. de Jong: Would most of the sovereign loans be done out of branches?

Mr. MacIntosh: No.

Mr. Dorricott: No, they are booked in branches and in subsidiaries off-shore.

Mr. Kenyon: Once again, it will be a function of the particular organization that determines whether it is the subsidiary that advances the money to a sovereign risk, or the branch itself.

Mr. MacIntosh: There are material differences between banks in that regard, so that a change in the tax legislation which purported to be general would have a very different impact on different banks.

The Chairman: Thank you. We are off the topic here. I just thought we would get a bit of information from you, while we were at it, on a certain other reference we have to have.

[Traduction]

étranger que les banques ont recours à la formule des succursales à l'étranger. S'il y a une difficulté quelconque à cet égard, je crois que c'est à cause des modalités relatives au crédit pour impôt étranger.

M. de Jong: C'est l'aspect que je voulais justement aborder moi aussi. Sur quoi se fonde-t-on pour décider d'utiliser une succursale ou une filiale? Avez-vous une idée quelconque de la façon dont se répartissent les opérations qui sont effectuées à l'étranger entre les filiales et les succursales?

M. Kenyon: Cela varie d'une institution à l'autre. Certaines banques préfèrent avoir recours à une filiale à l'étranger et d'autres préfèrent utiliser leur propre réseau de succursales. Je pense que cela dépend beaucoup de la perception qu'a la banque des besoins de ses clients dans les pays où elle fait affaires.

M. MacIntosh: La loi du pays hôte est un autre facteur qui compte pour beaucoup. Ce que la loi permet ou interdit de faire joue pour beaucoup dans la décision. Avant la mise en vigueur de la Loi sur les banques aux États-Unis, en 1978, une banque canadienne aurait peut-être préféré y installer une succursale plutôt que de faire affaire avec une filiale. Aujourd'hui, ce peut être le contraire. La banque de M. Dorricott a actuellement une filiale aux États-Unis. La décision d'installer une succursale ou de faire affaire par le biais d'une filiale repose pour beaucoup sur la structure institutionnelle du pays hôte.

Par exemple, à une certaine époque, plusieurs des grandes banques canadiennes avaient des succursales aux Antilles; c'était le cas en Jamaïque, par exemple. Au cours des années 70, il y a eu aux Antilles un vent de nationalisme un peu semblable à celui que nous avons connu ici au Canada, et le gouvernement a exprimé le désir que les banques canadiennes transforment leur système de succursales en filiales. Les banques ont acquiescé à la demande du gouvernement. Et ce phénomène s'est manifesté un peu partout à travers le monde, je dirais.

M. de Jong: Est-ce que la plupart des prêts à risque politique passent par des succursales?

M. MacIntosh: Non.

M. Dorricott: Non, ils sont comptabilisés dans des succursales et dans des filiales à l'étranger.

M. Kenyon: Encore là, c'est l'institution qui décide, selon son mode de fonctionnement, si c'est une filiale ou de la succursale même que proviendra l'argent consenti à un pays à risque politique.

M. MacIntosh: Il y a des différences assez importantes entre les banques à cet égard, qui font qu'une modification à la Loi de l'impôt que l'on voudrait appliquer à l'ensemble aurait des effets très différents sur les diverses banques.

Le président: Merci. Nous nous sommes quelque peu écartés du sujet, mais j'ai pensé qu'il serait peut-être bon de profiter de votre présence pour obtenir quelques renseignements à propos d'une autre question dont nous allons devoir débattre.

[Text]

Mr. MacIntosh: Yes, I thought so, Mr. Chairman.

Perhaps we could go to our last chart. I just want to make a point about the rate of return on equity of banks. You will see that in the 10 years ending 1985, the banks ranked seventh among this group of industries in their rate of return, at 15.47%. I might say that in 1986 the rate of return on equity is more like 11% or 12% for banks. The banks are further down the list now than they were over that decade.

I might also point out, for the benefit of our friends from the media here, that the printing and publishing industry stands first, as it usually does. Most of our critics come from, of course, the press, who have a higher rate of return than banks ever do. The broadcasting industry is also usually up at the top. But they are not now, because of the effect of some of these recent cable companies in the last few years. I would just like to point out that the banks do not come anywhere near as high in the rate of return in equity as their critics make themselves.

Mr. Chairman, that is the end of our formal presentation. We would invite comments from you and your colleagues.

Mr. MacLellan: On the concern with the oil and gas companies, I was wondering if the CBA has taken any position, either officially or unofficially, on recommendations of the federal government... or not in recommendation form... as to how the oil and gas company should be treated in the upcoming budget; as to whether depletion allowance is something that should be given to the oil and gas industry, and whether the banks are concerned about the treatment of oil and gas in the upcoming budget.

• 2015

Mr. MacIntosh: The answer would be we have not made any comment and I do not think we would consider ourselves qualified to do so.

Mr. MacLellan: I would not say you would not be qualified. I think maybe imprudent, but I would say you would be qualified to comment.

Mr. MacIntosh: We have enough trouble carrying our own problems.

The Chairman: Has anybody else got any particular questions on the tax reform issue? Simon.

Mr. de Jong: You have given us a sort of run-through on the effect the various policies has on the effective tax rate on Canadian banks. Supposedly, in a tax reform regime, a lot of those provisions will be phased out and, as well, presumably the rate will also decline. On the whole, would the banks be in

[Translation]

M. MacIntosh: Oui, c'est ce que j'ai pensé, monsieur le président.

Nous pourrions peut-être passer au dernier tableau que nous avons préparé. Je veux vous parler un peu du rendement de l'avoir des banques. Vous remarquerez qu'au cours des dix dernières années, les banques se sont classées au septième rang parmi toutes ces industries quant à leur rendement moyen de l'avoir, soit 15,47 p. 100. Je pourrais ajouter qu'en 1986, ce rendement sera davantage de l'ordre de 11 p. 100 à 12 p. 100. Aujourd'hui, les banques ont perdu passablement de terrain par rapport au rang qu'elles occupaient pendant cette décennie.

Je pourrais aussi faire remarquer à nos amis des médias ici présents que le secteur de l'imprimerie et de l'édition occupe le premier rang, comme à l'habitude. C'est évidemment de la presse écrite que proviennent la plupart des critiques adressées à notre endroit, de ce secteur dont le rendement est toujours plus élevé que celui des banques. Le rendement du secteur de la radiodiffusion se retrouve aussi généralement dans les premiers rangs. S'il a glissé au treizième rang, c'est à cause des quelques sociétés de cablodistribution qui se sont infiltrées dans le marché au cours des quelques dernières années. Je voudrais seulement faire remarquer que les banques sont loin de faire aussi bien que leurs critiques sur le plan du rendement moyen de l'avoir.

Monsieur le président, c'est sur cette note que se termine notre exposé. Nous vous invitons ainsi que vos collègues à nous faire part de vos observations.

M. MacLellan: En ce qui a trait aux sociétés pétrolières et gazières, je me demandais si l'ABC avait adopté une position quelconque, officielle ou non, quant aux recommandations du gouvernement fédéral... pas forcément aux recommandations mais... quant à la façon dont il faudrait traiter ces sociétés dans le prochain budget; quant à l'opportunité d'accorder une déduction pour épuisement à l'industrie pétrolière et gazière, et je me demandais si les banques avaient quelque chose à dire à propos des mesures qu'il faudrait prendre à l'égard de cette industrie dans le prochain budget.

M. MacIntosh: Non, nous n'avons fait aucun commentaire, et je ne crois pas que nous soyons qualifiés pour le faire.

M. MacLellan: Je ne dirais pas cela. Ce serait peut-être imprudent de votre part, mais je n'irais pas jusqu'à dire que vous n'êtes pas qualifiés pour le faire.

M. MacIntosh: Nous en avons déjà plein les bras avec nos propres problèmes.

Le président: Quelqu'un a-t-il d'autres questions au sujet de la réforme de la fiscalité? Simon.

M. de Jong: Vous nous avez donné un aperçu des effets des diverses politiques sur le taux d'imposition effectif des banques canadiennes. Dans le cadre d'une réforme comme celle que nous avons entreprise, on peut supposer qu'un grand nombre de ces politiques vont s'éliminer progressivement et que le taux

[Texte]

favour of the type of tax reform being proposed in Canada as has occurred in the United States? Do you see yourself overall to be on the plus side, or do you see yourself as a loser in that situation?

Mr. MacIntosh: Mr. de Jong, I have to speak cautiously on this subject because I would say as an industry we do not have an industry view of tax reform. We have quite a lot of members and strong-minded chief executives who probably have different views about that. We have enough trouble getting consensus on our own taxation without getting into a general philosophy. But I think it is probably fair to say that the banking industry is generally supportive of the direction of tax reform in which we are going. That is, that there is a general attempt to simplify and reduce exemptions, lower the rates and standardize the basic rates of taxation of individuals and corporations. I think that is fairly well agreed.

Mr. de Jong: Have you as well given any attention to what a value-added tax, that a BTT would have on the banks and how you carry on business?

Mr. MacIntosh: That is a very difficult question. We do not know how the government is going to apply BTT to financial services. That has been attempted . . . It has been looked at in Britain and Europe, and there never has been a very satisfactory way of doing it. Perhaps Mr. Kenyon would like to comment. He knows more about it than the rest of us.

Mr. Kenyon: In the U.K. and European countries they, I believe, have not attempted to impose a value-added tax on the margins that financial institutions derive from their lending operations. They have attempted to place a value-added tax on certain financial services provided to their customers. I am not quite sure what is the perception of the tax authorities there as to whether or not value-added tax has operated successfully in respect to financial services. I would imagine there might be some concern on their part that there would be a transfer of financial services or covering the cost of financial services through the margins on the lending operation. I guess that will be a particular issue which will have to be addressed by our finance people here as well.

Mr. de Jong: I assume we will be hearing from you after Wednesday when Mr. Wilson supposedly will be bringing in a white paper on tax reform and perhaps will make some proposals as well for a business transfer tax. At that stage you will look at what he has to say and determine how that would apply to your industry.

The Chairman: I am sure they will be here. After all, we have now heard from Mr. MacIntosh how they do not make any money—they paid 54% rate in taxes—and as chairman of the Finance committee I want to appoint you to look after the

[Traduction]

d'imposition va diminuer. Dans l'ensemble, diriez-vous que les banques sont favorables au genre de réforme fiscale que l'on propose au Canada, à cette réforme un peu semblable à celle que l'on a effectuée aux États-Unis? En général, croyez-vous qu'une telle réforme vous serait bénéfique, ou êtes-vous plutôt d'avis qu'elle vous nuirait?

M. MacIntosh: Monsieur de Jong, je me dois d'être très prudent à ce propos, parce que je dirais que les avis sont plutôt partagés dans notre secteur. Nous avons un très grand nombre de membres et de hauts dirigeants aux idées assez arrêtées, qui ont probablement des opinions qui divergent au sujet de la réforme de la fiscalité. Nous avons suffisamment de difficulté à parvenir à un consensus à propos de notre propre imposition sans chercher à faire l'unanimité autour d'une philosophie générale. Mais je pense qu'il serait probablement juste de dire que le secteur bancaire considère en général que nous sommes sur la bonne voie, à savoir que tous constatent l'effort général que l'on déploie pour simplifier la fiscalité, réduire les exemptions, abaisser les taux et uniformiser les taux d'imposition de base des particuliers et des sociétés. Je crois que le principe est assez bien reçu par tous les banquiers.

M. de Jong: Avez-vous considéré les effets que pourrait avoir une taxe sur la valeur ajoutée, une taxe de transaction, sur les activités des banques?

M. MacIntosh: C'est une question à laquelle il est très difficile de répondre. Nous ne savons pas comment le gouvernement va appliquer cette taxe aux services financiers. On a déjà voulu . . . On s'est penché sur la question en Angleterre et en Europe, et personne n'a jamais pu trouver de façon vraiment satisfaisante d'appliquer un tel genre de taxe. M. Kenyon pourrait peut-être apporter quelques observations, car il en sait plus que nous sur le sujet.

M. Kenyon: Au Royaume-Uni et dans les pays européens, je ne crois pas qu'on ait voulu imposer une taxe sur la valeur ajoutée sur les marges des activités de prêts des institutions financières. On a plutôt tenté d'imposer une taxe sur la valeur ajoutée de certains services financiers que fournissent les institutions à leurs clients. Je ne sais pas trop si les autorités en la matière de ces pays considèrent que l'imposition de la taxe sur la valeur ajoutée des services financiers a bien réussi ou non. Je suppose qu'elles ont dû constater que cette taxe entraînait un certain nombre de virements de services financiers ou d'opérations de récupération des coûts des services financiers par le biais des marges des activités de prêts. Je suppose que c'est une question bien particulière que nous devons aussi régler ici au Canada.

M. de Jong: Je suppose que vous aurez des choses à dire après que M. Wilson aura, semble-t-il, déposé mercredi prochain un livre blanc sur la réforme de la fiscalité et apporté en même temps quelques propositions à l'égard d'une certaine taxe de transaction. Partant de ce qu'il aura dit, vous déterminerez comment tout cela s'appliquera à votre secteur.

Le président: Je suis certain qu'ils viendront nous voir, oui. Après tout, M. MacIntosh nous a démontré que les banques ne font pas d'argent—elles ont payé 54 p. 100 d'impôt—et en qualité de président du Comité des finances, je veux vous

[Text]

tag-day for the banks. Part of my job as chairman is my obligation to single people out.

Mr. de Jong: Okay, Mr. Chairman.

Mr. Minaker: Through you, Mr. Chairman, to Mr. Cooper. Just further to what you were saying about BTT on loans, the service of loans, etc. Would it be fair to say that if there is an arbitrary figure of, say, 6% BTT added to the cost of consumer goods, that in all likelihood your domestic loans to the average individual would proportionately go up? Then if we in turn taxed that again on top, there would be almost double taxation.

• 2020

Mr. Kenyon: Sorry, I am not following the example.

Mr. Minaker: In other words, if we end up putting a federal sales tax, or whatever you want to call it, at a 6% level, on consumer products, we would presume there would be some increase in your domestic loans because of that. If in turn we were to tax on top of that the service of the loan, is that not similar to double taxation?

Mr. Kenyon: That is a very perceptive observation. What you are suggesting is that consumers will have to borrow more in order to pay for the sales tax component of their purchases. That is correct. On the assumption that a business transfer tax is applied to the cost of borrowing . . . I do not think it would be on the gross cost of borrowing, it would be in some manner on the margin. I think that would be the equitable result. In that respect, there would be an element of double taxation.

When a lending institution provides funds to a corporation and the value-added tax is a component in the margin of the financial institutions, it will be interesting to see how the BTT proposal, if, as, and when it comes out, addresses the element of taxation on taxation in the cost of the products themselves.

The Chairman: Thank you very much for coming before the committee tonight with your good dog and pony show. Not only was it a first-class presentation, I think it was a worthwhile presentation, by the way, of the impact—particularly the impact—of the loan substitutes on the tax position of financial institutions.

Mr. MacIntosh: Thank you, Mr. Chairman. We know we have persuaded you of the truth.

The Chairman: Oh, yes.

We will take a short recess and resume with the Mining Association of Canada.

• 2030

The Chairman: We have before us The Mining Association of Canada; Dr. Miller, Donald Eldon, and Keith Service. Gentlemen, we have your brief. There has been a suggestion that we append it to the meeting. That has some merit. Do you want to make your presentation, and we will take a look at

[Translation]

charger de relancer les banques après le dépôt du budget; cela fait partie de mes attributions.

M. de Jong: D'accord, monsieur le président.

M. Minaker: Monsieur Cooper, à propos de ce que vous disiez tout à l'heure au sujet de la taxe sur les prêts, si l'on ajoutait une taxe de 6 p. 100, dirons-nous, au prix des biens de consommation, serait-il juste de dire que cela risquerait de venir gonfler proportionnellement le coût des prêts aux particuliers? Ensuite, si nous imposons en plus les banques sur ces prêts, cela reviendrait à imposer deux fois les mêmes produits, en quelque sorte.

M. Kenyon: Je m'excuse, mais je ne vous suis pas.

M. Minaker: En d'autres mots, si nous imposons une taxe de vente fédérale de 6 p. 100 sur les produits de consommation, on peut supposer que cette taxe fera augmenter la valeur de vos prêts à l'échelle nationale. Ensuite, si le gouvernement fédéral préfère un impôt sur les bénéfices découlant du prêt, cela ne revient-il pas à une double imposition?

M. Kenyon: C'est une observation très subtile. Ce que vous dites, c'est que les consommateurs vont devoir emprunter davantage pour payer la taxe de vente imposée sur les produits qu'ils achètent. C'est juste. En supposant que l'on impose en plus une taxe sur le coût de l'emprunt . . . je ne crois pas que ce serait sur le coût brut, toutefois; ce serait davantage sur la marge. Oui, vous avez raison, cela reviendrait probablement en quelque sorte à une double imposition.

Dans le cas où une institution prêterait des fonds à une société, et que la taxe sur la valeur ajoutée fera partie de la marge des institutions financières, il sera intéressant de constater comment on résout, dans le cadre de la proposition, le problème de l'impôt sur l'impôt en ce qui a trait aux prix des produits.

Le président: Messieurs, je vous remercie d'être venus nous rencontrer ce soir et de nous avoir présenté votre petit spectacle. En plus d'être très bien présenté, j'ai trouvé votre exposé très valable de par la démonstration des effets des substituts de prêt sur la situation des institutions financières sur le plan de la fiscalité.

M. MacIntosh: Merci, monsieur le président. Nous sommes convaincus de vous avoir persuadé de la vérité.

Le président: Oh oui!

Nous allons faire une pause et nous reprendrons dans quelques minutes avec l'Association minière du Canada.

Le président: Nous recevons maintenant les représentants de l'Association minière du Canada: M. Miller, M. Donald Eldon et M. Keith Service. Messieurs, nous avons reçu votre mémoire, et on a suggéré de l'annexer au procès-verbal de la réunion. L'idée n'est pas mauvaise. Si vous voulez bien, vous

[Texte]

that as we are going through so we can just see what we have here.

Mr. George Miller (Managing Director, Mining Association of Canada): Thank you very much, Mr. Chairman. I would like to give a little overview of our brief. I just might mention that Mr. Keith Service, who is with me, is the senior taxation executive with Placer Development Ltd. in Vancouver—we were quite careful to get a regional balance here—and also Chairman of The Mining Association Tax Committee.

I think, as our brief notes, the MAC, as we call ourselves, represents the bulk of Canada's producers of metals and minerals. If you define the minerals industry rather broadly, you find that it contributes substantially to the Canadian economy to the tune of nearly \$50 billion of output.

Now, if we define the mining industry a little more narrowly, we claim about \$15 billion of output and about 110,000 employees. The broad definition of the minerals industry, as I say, has about \$50 billion of output and 350,000 employees, so it is a very sizeable sector in the economy.

Of course, we also pay three levels of taxes—federal income tax, provincial income tax and provincial mining tax—plus of course municipal and other levies. Naturally, we are quite anxious to maintain a reasonable tax burden. We like to do our share, but we do not want to be in a position of paying more than comparable industries, such as manufacturing.

Furthermore, we believe that if the mineral sector is to remain healthy in the design of tax reform, five provisions of the Income Tax Act should be retained. I am going to enumerate those, after which I will also mention two other issues in tax reform generally; namely the business transfer tax and the relationship between tax reform and other economic policies.

So let me first discuss the resource allowance, which is an important part of the Income Tax Act. Royalties and mining taxes, which are paid mainly to the provincial governments, are not deductible for federal tax purposes. Instead, a resource allowance equal to 25% of resource operating income, net of associated capital cost allowance, may be deducted in computing taxable income.

Now, aside from providing taxing room for the provinces, the resource allowance is intended to give the mining industry an incentive for further processing similar to that given to the manufacturing industry.

The allowance is a simple and effective way of providing equivalent treatment of processing profits between the mining and manufacturing industries. The resource allowance was a

[Traduction]

pourriez peut-être nous présenter votre exposé afin que nous sachions de quoi il retourne.

M. George Miller (directeur, Association minière du Canada): Merci, monsieur le président. Je voudrais tout d'abord vous donner un bref aperçu de notre mémoire. Je pourrais aussi signaler que M. Keith Service, qui m'accompagne aujourd'hui, est chargé de la fiscalité chez *Placer Development Ltd.* de Vancouver—nous avons tenu à assurer un équilibre régional—et président du Comité de la fiscalité de l'Association minière.

Comme nous le disons dans notre mémoire, je pense que l'Association minière du Canada représente l'ensemble des producteurs de métaux et de minerais du Canada. Par les quelque 50 milliards de dollars de production qu'elle apporte, on peut constater que l'industrie minière, dans son ensemble, contribue considérablement à l'économie canadienne.

L'industrie des minerais, en soi, contribue pour environ 15 milliards de dollars dans la production de l'industrie minière et compte environ 110,000 employés. La production de l'industrie minière est de l'ordre de 50 milliards de dollars, et 350,000 employés en font partie; elle représente donc un élément très important dans l'économie.

Bien entendu, nous payons des impôts à trois niveaux—l'impôt fédéral, l'impôt provincial et les impôts miniers—sans compter, bien entendu, les taxes municipales et toutes les autres formes de taxes. Evidemment, nous voulons à tout prix maintenir notre fardeau fiscal à un niveau raisonnable. Nous voulons bien faire notre part, mais nous ne voulons pas payer davantage que d'autres industries qui se comparent à la nôtre, comme l'industrie de la fabrication, par exemple.

En outre, dans le contexte de la réforme de la fiscalité, si nous voulons que le secteur des mines demeure sain, nous croyons qu'il faudrait conserver cinq dispositions particulières qui sont déjà prévues dans la Loi de l'impôt sur le revenu. Je commencerai donc par vous parler de ces cinq dispositions, après quoi, j'aborderai aussi deux autres questions ayant trait à la réforme de la fiscalité en général, notamment la taxe de transaction et le rapport entre la réforme de la fiscalité et les politiques économiques connexes.

Commençons donc par la déduction relative aux ressources, une importante disposition de la Loi de l'impôt sur le revenu. Les redevances et les impôts miniers, versés principalement aux gouvernements provinciaux, ne sont pas déductibles aux fins de l'impôt fédéral. Par contre, une déduction relative aux ressources de l'ordre de 25 p. 100 des revenus d'exploitation, une fois la déduction pour amortissement déduite, peut être réclamée dans le calcul du revenu imposable.

En plus d'offrir aux provinces une marge de manoeuvre sur le plan fiscal, la déduction relative aux ressources veut aussi donner à l'industrie minière un avantage visant à favoriser l'exploitation, un peu comme dans le cas de l'industrie de la fabrication.

La déduction est un moyen simple et efficace d'accorder les mêmes avantages à l'industrie minière et à l'industrie de la fabrication. La déduction relative aux ressources s'est révélée une mesure de compromis qui a mis fin au différend entourant

[Text]

compromise that ended the federal-provincial resource taxation disputes of the mid-1970s.

While provincial mining taxes continued to be non-deductible for federal income tax, adequate tax room was provided to the provinces through the federal allowance, the resource allowance, of 25% of resource profits.

The provinces have the option of levying taxes at a rate less than 25%, depending on their own policies. We are concerned that unilateral federal changes to the resource allowance, if that is a part of tax reform, could provoke a negative response from the provinces.

Let me then go on and talk about our next item in the income tax regime; that is, full deduction of exploration and development expenditures. For income tax purposes, corporations in the mining sector are permitted a full immediate deduction of the exploration and development as current expenses. This provision can improve the rate of return on investments in new mines and facilities by deferring tax payments. At the same time, the government's revenue is eventually recovered over the life of the mine. The provision stimulates regional development, as new mines will be brought onstream sooner than they otherwise would have been.

• 2035

The third provision is earned depletion. The earned depletion provision allows an additional deduction of one-third of qualifying expenditures. Depletion is essentially compensation for the depleting nature of an ore body. Especially when combined with flow-through shares, earned depletion creates an incentive to explore for minerals.

In its tax reform, the United States retained percentage depletion for its mining industry. We feel if the Canadian mining industry is to maintain its competitiveness with the American industry, and if investors are to be encouraged to explore in Canada rather than the United States, Canadian tax provisions relating to depletion should not depart too far from the incentives left in place following the enactment of U.S. tax reforms just last year. In view of the competition between a number of important sectors of Canadian and American mining, the U.S. action suggests the wisdom of Canada retaining earned depletion in its present form.

The fourth provision is capital cost allowance. Corporations in general may claim fast capital allowance write-offs for such uses as manufacturing machinery, construction heavy equipment, and resource-industry buildings and equipment. In the past, certain relatively high rates of write-off have helped to compensate for inflation and to maintain the competitiveness of the Canadian investment climate in the face of other countries' tax advantages.

[Translation]

l'impôt fédéral-provincial sur les ressources vers le milieu des années 70.

Bien que les impôts miniers provinciaux n'étaient toujours pas déductibles aux fins de l'impôt fédéral, les provinces pouvaient jouir d'une certaine marge de manoeuvre, sur le plan fiscal, grâce à une indemnité fédérale de 25 p. 100 des profits découlant des ressources.

Selon les politiques de chacune, les provinces peuvent imposer un taux inférieur à 25 p. 100, si elles le désirent. Dans le cadre de sa réforme de la fiscalité, nous craignons que la modification unilatérale de la déduction relative aux ressources, de la part du gouvernement fédéral, ne provoque une réaction négative chez les provinces.

Je passe maintenant à la deuxième disposition de la loi, qui nous intéresse: la pleine déduction pour les frais d'exploration et de développement. Aux fins de l'impôt sur le revenu, les sociétés du secteur minier peuvent déduire, entièrement et immédiatement, leurs frais d'exploration et de développement. Cette modalité peut permettre d'améliorer le rendement du capital investi dans les nouvelles mines et les usines en reportant le paiement de l'impôt. Parallèlement, le gouvernement récupère ces revenus, à plus ou moins long terme, pendant la durée de l'exploitation de la mine. Cette disposition stimule le développement régional de par les nouvelles mines qui entreront plus tôt en exploitation.

La troisième disposition qui nous intéresse est l'épuisement gagné. L'épuisement gagné permet de déduire un tiers additionnel des dépenses admissibles. Cet épuisement se justifie principalement du fait qu'il compense l'épuisement progressif du gisement. Surtout s'il est appliqué conjointement avec une émission d'actions accréditives, l'épuisement gagné crée une incitation à l'exploration des gisements.

Dans le cadre de la réforme de la fiscalité, aux Etats-Unis, on a conservé la disposition de l'épuisement gagné au profit de l'industrie minière. Nous croyons que si l'industrie minière canadienne veut demeurer concurrentielle avec celle des Etats-Unis et que si l'on veut encourager les investisseurs à faire de l'exploration minière au Canada plutôt qu'aux Etats-Unis, il est important que les dispositions fiscales du Canada relatives à l'amortissement ne s'écartent pas trop des incitations prévues à la suite de l'adoption de la réforme fiscale de 1986 aux Etats-Unis. Compte tenu de la concurrence que se livrent un bon nombre de secteurs importants des industries minières canadienne et américaine, la mesure adoptée par les Etats-Unis suggère que le Canada serait bien avisé de maintenir l'épuisement gagné sous sa forme actuelle.

La quatrième disposition porte sur la déduction pour amortissement. En règle générale, les sociétés peuvent réclamer un amortissement fiscal accéléré pour l'outillage mécanique industriel, l'équipement lourd de construction ainsi que les bâtiments et l'équipement des industries de ressources. Dans le passé, des taux relativement élevés d'amortissement ont aidé à compenser les ravages de l'inflation et à maintenir la concurrence des investissements canadiens, en dépit des avantages fiscaux des autres pays.

[Texte]

At the same time, the Mining Association of Canada accepts that reduced CCA rates of write-off are an intrinsic part of tax reform. Only by broadening the tax base and reducing write-offs can tax rates be cut. Accordingly, the mining industry supports a reduction of rate for general assets—class 10 assets—but we believe there is justification for retaining faster write-offs for class 28 assets; for new mines. To reduce the high project risk common in mining, it is appropriate to permit the partial or complete recovery of capital in this cyclic industry before taxes become payable.

The fifth provision of the income tax regime is flow-through shares. Financing of Canadian mining exploration has revived over the past three years, since legislation permitting the issuing of flow-through shares, which incorporate earned depletion, was passed in 1983. Under current law, the tax reductions resulting from exploration activities can be attributed, or flowed through, to the individual who invests equity funds in mining. Tax deductions a company cannot use, for instance because it has no taxable income, may be renounced in favour of an individual investor who buys specially designated flow-through shares and who can claim the deductions against his or her income. The tax deductions principally involved are the immediate 100% deduction against income from any source of expenditures for exploration, and also the provision of an additional 33 1/3% of exploration expenditures as earned depletion. These deductions are then forgone by the company which actually undertakes the exploration.

There has been a very interesting analysis of the operation of flow-through shares in the mining industry by Professor Basil Kalymon of the University of Toronto. He has analysed the Canadian mining industry's experience with flow-through share financing from 1983 to mid-1986. His study shows that the level of equity funds raised through flow-through shares has increased from \$42 million in 1983 to \$309 million in 1985. We now estimate the total for 1986 will be in the order of \$500 million to \$550 million.

Kalymon believes the amounts raised are consistent with the sizeable growth in exploration activity over the period of his study. Kalymon finds a trend towards an increasing percentage of smaller issues, both in number and in the amount raised, reflecting the growing relative importance of flow-through shares issued by small or junior companies. Kalymon concludes with the sentence:

Clearly, significant restrictions on flow-through shares will effectively destroy the basis for their existence.

Naturally, we would prefer that in any tax reform movement the benefits of flow-through shares would be preserved.

[Traduction]

Cela dit, l'Association minière du Canada convient qu'une réduction de la déduction pour amortissement fait intégrale-ment partie de la réforme fiscale; car ce n'est qu'en élargissant la base fiscale et en réduisant les amortissements que l'on peut diminuer les taux d'imposition. Par conséquent, l'industrie minière accepte que l'on réduise le taux d'amortissement pour les actifs généraux—les actifs de la catégorie 10—mais nous croyons qu'il serait justifié de retenir les déductions additionnelles pour amortissement pour les actifs de la catégorie 28 lorsqu'il s'agit de nouvelles mines. Pour réduire les risques élevés inhérents à l'industrie minière, il est indiqué d'autoriser le recouvrement partiel ou complet du capital d'une industrie cyclique avant que les impôts ne soient exigibles.

La cinquième disposition qui nous intéresse dans la Loi de l'impôt, ce sont les actions accréditives. Le financement de l'exploration minière au Canada a repris de la vigueur dans les trois dernières années, depuis que l'on a adopté, en 1983, la loi qui permet d'émettre des actions accréditives et qui prévoit aussi l'épuisement gagné. En vertu de la loi fiscale canadienne actuelle, les déductions fiscales provenant de l'exploration peuvent être attribuées ou transférées aux actionnaires qui investissent dans l'exploitation minière. Les déductions fiscales qu'une société ne peut pas utiliser, parce que, par exemple, elle n'a aucun revenu imposable, peuvent alors profiter à l'actionnaire qui achète des actions désignées «actions accréditives» qui lui permettent de réclamer des déductions sur son revenu personnel. Les déductions d'impôt dont il s'agit ici principalement sont la déduction immédiate de 100 p. 100, sur le revenu provenant de toutes sources, pour les frais d'exploration ainsi que la disposition permettant l'exploration à titre d'épuisement gagné. La société qui, effectivement, entreprend ces explorations, renonce donc à ces déductions.

Le professeur Basil Kalymon, de l'Université de Toronto, a effectué une analyse très intéressante du fonctionnement des actions accréditives dans l'industrie minière. Il en a analysé les effets sur l'industrie minière du Canada de 1983 jusqu'au milieu de 1986. Son étude démontre que cette formule de financement a gonflé les capitaux recueillis, de 42 millions de dollars, en 1983, à 309 millions de dollars, en 1985. Nous nous attendons à ce que ce financement atteigne 500 à 550 millions de dollars, en 1986.

M. Kalymon croit que le montant des capitaux recueillis correspond à l'accroissement considérable des activités d'exploration au cours de la période où il a réalisé son étude. Toujours selon M. Kalymon, le nombre de petites émissions ainsi que les sommes engagées sont à la hausse. Cela reflète l'importance relative croissante des actions accréditives émises par les petites sociétés d'exploration. Il conclut en disant:

qu'il est évident que, si l'on impose d'importantes restrictions à l'émission d'actions accréditives, on sapera leur raison d'être.

Naturellement, dans le cadre de quelque réforme fiscale que ce soit, nous souhaiterions que l'on maintienne les avantages que procurent les actions accréditives.

[Text]

[Translation]

• 2040

The Minister of Finance may be concerned that deductions associated with flow-through shares may become a major drain on the treasury in future. Our association believes there are several self-limiting factors, which will cause the volume of flow-through share financing to level off and then decrease in future. For one thing, when major companies return to a taxable position, they will prefer to explore, using internal funds. Also, a reduction of personal income tax rates under tax reform would reduce the incentive for many individuals to invest in this form of tax shelter.

MAC urges the retention of the flow-through share financing program in order to maintain exploration activity, employment opportunities in remote regions, and the long-term supply of viable mining deposits. Those are the five provisions of the income tax that we wish to talk about.

Now, perhaps a few words on business transfer tax. It is difficult to comment conclusively on the BTT until the government publishes a firm proposal as to how it proposes to bring this about, but we have tried to do some thinking, and a study of the impact of BTT on Canadian mines has been done by Brenda Dyack, an independent economist.

It concludes that on balance the mining industry should welcome a switch from manufacturer's sale tax to value added taxation. Naturally, much depends on the exact nature and details of the BTT. The major danger that our member companies see is that the BTT would call for complex administration, the way it does in some other countries such as the United Kingdom. Provided this danger is avoided, and assuming that certain guidelines are followed in the design of BTT, our association supports that aspect of tax reform. We feel that the government's objective of formulating it with a uniform rate and a broad base—that is, single rate, no exceptions—is the right course to follow.

Finally, we urge that the taxing power of the BTT should not be abused. This means that the government should not use the revenue-raising potential of BTT to make government bigger and justify new programs.

Mr. Chairman, I would like to close with just a few words about broad economic policies in the context of tax reform. MAC recognizes that many economic policy considerations have a bearing on the design of tax reform. For example, the necessity of reigning in the budget deficit is generating a search for additional government revenue, simultaneously with the government's design and Parliament's scrutiny of tax reform measures.

Le ministre des Finances craint peut-être que les déductions liées aux actions accréditatives puissent drainer de manière importante les recettes fiscales dans l'avenir. Nous croyons qu'il y a plusieurs facteurs auto-limitatifs qui stabiliseront le recours à ce mode de financement, pour ensuite le réduire. Entre autres, lorsque les revenus des grandes sociétés redeviendront imposables, celles-ci préféreront faire de l'exploration en se servant de fonds internes. En outre, si la réforme fiscale réduit le taux d'imposition du revenu des particuliers, les personnes ayant un revenu élevé seront moins tentées d'investir dans ces abris fiscaux.

L'AMC incite fortement le gouvernement à conserver le programme de financement par voie d'actions accréditatives afin de favoriser les activités d'exploration, les possibilités d'emplois qu'il offre dans les régions éloignées et la constitution d'une réserve importante et à long terme de dépôts miniers viables. C'étaient là les cinq dispositions de la loi dont nous voulions vous entretenir.

Maintenant, je pourrais peut-être aborder un peu la question de la taxe de transaction. Il est difficile de se prononcer de manière arrêtée sur la taxe de transaction tant que le gouvernement n'aura pas publié une proposition ferme sur la façon dont il entend l'appliquer, mais nous y avons quand même songé quelque peu. Brenda Dyack, une économiste indépendante, a réalisé une étude sur l'incidence de la taxe de transaction sur les mines canadiennes.

Elle conclut que, tout compte fait, l'industrie minière devrait se réjouir du remplacement de la taxe de vente appliquée aux fabricants par la taxe sur la valeur ajoutée. Évidemment, la nature et les détails exacts de la taxe de transaction jouent pour beaucoup dans les avantages qu'elle procurera. D'après les entreprises membres de l'AMC, la taxe de transaction a pour principal défaut d'être difficile à gérer, comme l'est la TVA au Royaume-Uni. L'AMC appuie cet aspect de la réforme fiscale, avec quelques réserves, pourvu que ce problème soit réglé et que certaines lignes directrices soient respectées. Nous sommes d'accord sur l'objectif du gouvernement d'imposer une taxe de transaction à taux uniforme et d'application générale—à savoir, unique, sans exceptions—et nous croyons que c'est la voie tout indiquée.

Enfin, nous insistons sur le fait qu'il ne faudrait pas abuser du pouvoir de taxation qu'offre la taxe de transaction, c'est-à-dire que le gouvernement ne devrait pas recourir à cette nouvelle source potentielle de recettes pour prendre de l'expansion et justifier de nouveaux programmes.

Monsieur le président, en terminant, je voudrais dire quelques mots à propos des grandes politiques économiques dans le contexte de la réforme de la fiscalité. L'AMC est consciente que la réforme fiscale doit tenir compte d'un certain nombre de politiques économiques. Par exemple, la nécessité de contenir le déficit budgétaire suscite la quête de nouvelles sources de rentrées, en même temps que le gouvernement établit et que le Parlement examine de nouvelles mesures de réforme fiscale.

[Texte]

MAC suggests that the government maintain a judicious balance between cutting the personal and corporate income tax rates and raising additional revenues through the BTT. Otherwise, with a high BTT rate, even though the tax is hidden, the pressures for introducing exemptions and multiple rates in the BTT may become too great to resist. We feel that such exemptions are counter-productive in economic policy terms.

To make this balancing possible, MAC urges that the government continue to devote its attention to reducing the cost of government administration, and to reviewing social programs, so that social policy instruments become more efficient.

We believe policies to facilitate economic growth are particularly important if the government's economic objectives are to be attained and the deficit reduced in the longer term. Among these our association supports the U.S. free trade initiative as offering Canada's best hope for long-term viability of its mining, manufacturing, and service industries. At the same time, the successful conclusion of a good deal for Canada is not guaranteed at this time. The government should therefore be prepared to take effective countermeasures against American protectionism and increase the effectiveness of Canada's marketing of mineral and other commodities all over the world.

Successful tax reform depends on continued competitiveness of Canadian products in an increasingly global economy. The Canadian minerals industry has already made itself leaner and stronger. If I were here on another subject I would be able to show you some very interesting productivity charts, where mining in general has increased its productivity more than 40% in the last five years, and some segments of the metal mining industry have increased their productivity by nearly 70% in five years. We know what it is to be competitive, and we are quite prepared to do our share in meeting the challenge of competitiveness for the whole economy.

Mr. Chairman, on a facetious note, I would just like to remind you that mining was conspicuously absent from the list of rates of return given to you by the Canadian Bankers' Association. Those were all positive rates of return, and they all exceeded 10%. We are not on the list.

• 2045

The Chairman: I presume that is why most of the mines pay very little taxes. Is that their . . . ?

Mr. Miller: We need to preserve cash in order to make the aggregate balance sheet healthier and in order to prepare ourselves to meet world competition.

The Chairman: What would you do if resource allowances were limited to the exact amount of royalty paid to the

[Traduction]

L'AMC invite le gouvernement à maintenir un équilibre judicieux entre la réduction des taux d'impôt sur le revenu des particuliers et des sociétés et l'augmentation des recettes fiscales au moyen de la taxe de transaction. Même si elle est occulte, une taxe de transaction élevée pourrait susciter de si fortes pressions en faveur d'exemptions et de taux multiples, qu'il serait difficile de ne pas céder à ces instances. Sur le plan des politiques économiques, nous croyons que de telles exemptions sont plus nuisibles qu'autre chose.

Afin d'atteindre cet équilibre, l'AMC invite le gouvernement à poursuivre ses efforts en vue de réduire ses dépenses et à revoir ses programmes sociaux de façon à en accroître l'efficacité.

Nous croyons que les politiques visant à favoriser la croissance économique revêtent une importance particulière si le gouvernement veut atteindre ses objectifs économiques et réduire le déficit. Notre association est en faveur des négociations sur le libre-échange avec les États-Unis puisqu'elles représentent, à son avis, le meilleur espoir de viabilité à long terme des industries minière et manufacturière et du secteur des services au Canada. Par ailleurs, la conclusion d'une entente avantageuse pour le Canada n'est pas encore garantie. Le gouvernement devrait être prêt à prendre des mesures de rétorsion contre le protectionnisme américain et à améliorer la commercialisation des minerais et d'autres produits canadiens dans le monde entier.

Le succès de la réforme fiscale repose sur le caractère concurrentiel des produits canadiens dans une économie de plus en plus planétaire. L'industrie minière canadienne a déjà fait des efforts de rationalisation et de renforcement considérables. Si j'étais ici aujourd'hui pour vous parler de la production, j'aurais apporté quelques graphiques fort intéressants qui démontreraient qu'au cours des cinq dernières années, l'industrie minière a accru sa productivité de plus de 40 p. 100 et que, dans la même période, certains segments de l'industrie de l'extraction des métaux ont augmenté la leur de près de 70 p. 100. Nous savons ce que c'est que d'être concurrentiels, et nous sommes tout à fait disposés à contribuer à relever le défi de la concurrence pour l'ensemble de l'économie.

Monsieur le président, pour terminer sur une note un peu humoristique, je vous ferai remarquer que l'industrie minière ne figurait manifestement pas à la liste des taux de rendement que vous a montrée l'Association des banquiers canadiens tout à l'heure. Les taux qui y figurent dépassent tous 10 p. 100. Nous n'appartenons pas à cette catégorie.

Le président: Je suppose que c'est pour cela que les mines paient très peu d'impôt.

M. Miller: Nous devons préserver nos fonds disponibles afin de pouvoir présenter un meilleur bilan et d'être en mesure de nous préparer à faire face à la concurrence internationale.

Le président: Que feriez-vous si les déductions relatives aux ressources étaient limitées au même montant que les redevances versées aux provinces? Autrement dit, on a permis une

[Text]

provinces; in other words, we allowed deduction of royalty to 25% and that was all?

Mr. Miller: We would feel we were treated inequitably compared to manufacturing, because the—

The Chairman: Manufacturers are not allowed to deduct 25% of their production just because they are manufacturers. Why are you allowed to if you do not pay it out in provincial taxes?

Mr. Miller: The manufacturers have a tax rebate of 4% tax preference on their manufacturing assets. Mining companies also have manufacturing assets in their smelters and refineries, and we are not allowed the 4% tax rebate.

The Chairman: You have the same fast write-offs as manufacturers. In other words, you think you should have the tax rates of manufacturers.

Mr. Miller: That is rolled into the resource allowance at present, and so the resource allowance has to be recognized as having two objectives.

The Chairman: I thought that was part of the earned depletion justifications.

Mr. Miller: No, it is a tax rate question.

The Chairman: Does anybody else earn depletion?

A Witness: Nobody else get earned depletion.

The Chairman: I was wondering if manufacturers—you were advocating that they get earned depletion.

Mr. K. Service (Chairman, Taxation Committee, Mining Association of Canada): If I could add to the answer on the resource allowance question, the manufacturing industry receives a manufacturing . . . credit, which is, I think, 6%. The resource allowance if converted to a credit is equivalent to about 9%, by my calculations.

The Chairman: And the depletion is one-third of expenditures?

Mr. Service: And the depletion is one-third of expenditures, so it has to be earned by spending money.

The Chairman: Mr. MacLellan.

Mr. MacLellan: I want to clarify the comment on page 8, the quotation by Mr. Kalymon:

Clearly, significant restrictions on flow-through shares will effectively destroy the basis for their existence.

What exactly does he mean by that? You already explained it somewhat. How far does he say that goes? Do you have any idea? You talked about the benefit this year going from—well, last year it was \$309 million going to approximately \$500 million this year. Does he foresee cutting back, or a ceiling, or anything as being detrimental, or does he say a paring back

[Translation]

déduction pouvant aller jusqu'à 25 p. 100 des redevances, mais c'est tout.

M. Miller: Nous aurions l'impression de ne pas être traités sur le même pied que l'industrie de la fabrication parce que . . .

Le président: Ce n'est pas uniquement parce qu'ils oeuvrent dans l'industrie de la fabrication que les fabricants peuvent déduire 25 p. 100 de leur production. Pourquoi pourriez-vous déduire davantage que ce que vous payez en impôts provinciaux?

M. Miller: Les fabricants bénéficient d'un dégrèvement de 4 p. 100 sur leurs actifs manufacturés. Les sociétés minières possèdent aussi des actifs manufacturés dans leurs fonderies et leur raffineries, mais elles n'ont pas droit au même dégrèvement.

Le président: Vous bénéficiez des mêmes possibilités d'amortissement accéléré que les fabricants. Autrement dit, vous pensez que votre taux d'imposition devrait être identique à celui des fabricants.

M. Miller: Mais tout cela passe par la déduction relative aux ressources à l'heure actuelle; il faudrait donc lui reconnaître deux objectifs.

Le président: Je croyais que c'était plutôt par l'épuisement gagné.

M. Miller: Non, c'est une question de taux d'imposition.

Le président: Y a-t-il d'autres industries qui peuvent se prévaloir de la disposition de l'épuisement gagné?

Un témoin: Non, aucune.

Le président: Je me demandais si les fabricants—ne disiez-vous pas tout à l'heure qu'ils profitaient de la clause de l'épuisement gagné?

M. K. Service (président, Comité de la fiscalité, Association minière du Canada): Si je puis me permettre d'ajouter quelque chose à la réponse au sujet de la déduction relative aux ressources; l'industrie de la fabrication a droit à un crédit de 6 p. 100, je crois. Selon mes calculs, la déduction relative aux ressources, convertie en crédit, représente environ 9 p. 100.

Le président: Et l'épuisement permet de déduire un tiers des dépenses?

M. Service: Précisément, oui; il doit donc être gagné en dépensant de l'argent.

Le président: Monsieur MacLellan.

M. MacLellan: Je veux clarifier l'observation qui figure à la page 8, où l'on dit que M. Kalymon:

Conclut qu'il est évident que, si l'on impose d'importantes restrictions à l'émission d'actions accréditives, on sapera leur raison d'être.

Qu'entend-il exactement par cela? Vous nous l'avez déjà un peu dit, mais, jusqu'où cela peut-il aller, à son avis? Le savez-vous? Vous nous avez dit que les bénéfices de cette année, de 309 millions de dollars qu'ils étaient l'année dernière, allaient avoisiner les 500 millions de dollars cette année. Sur quoi repose son argument? Sur une diminution des actions accrédi-

[Texte]

would be detrimental? Do you have any additional information on that?

Mr. Miller: I can answer in general terms that the existence of the two features—the immediate write-off against any income of the actual money spent on flow-through shares, plus the additional earned depletion on the exploration expenditures—makes a rather attractive package for the investor. As a result of that he is willing to pay a premium for the shares compared to the market value. It is also a very efficient way of bringing money into the exploration industry.

If any part of that package were reduced, then obviously the attractiveness of the shares, and the premium that could be demanded, would be reduced. That would undermine the effectiveness in directing investment into mineral exploration.

Mr. MacLellan: You have also said that the Mining Association feels very strongly that doing away with the flow-through shares and the depletion allowances would drastically reduce companies' investments in new plants and equipment, because they would no longer have the hope of being able to finance further exploration; that this would not justify further capital expenditures. Is that correct? And to what extent do you feel that?

Mr. Miller: I think the amount that would be spent on mineral exploration would be reduced immediately if flow-through shares were not available. To the extent that exploration was therefore continued, it would represent a drain on cash that is generated internally by the companies and which can be used for other purposes now.

• 2050

As it is now, external funds by and large are used for exploration and internal funds, if any, to the extent that a cash surplus is generated, are used for investments in hardware economic renewal technologic upgrading and so on, all of which is vitally necessary for the future of the industry.

If the flow-through mechanism were not available and external funds could not be used for exploration, two things would happen: first of all, the absolute amount of exploration would decrease and secondly, some of the internal funds might be diverted from other uses; it is hard to say how much. But in any case the ability of the industry to renew itself by having an inventory of excellent deposits would be inhibited and the ability to renew itself by technological investment might also be inhibited.

Mr. MacLellan: Mr. Service, just to perhaps clarify the comparison between the earned depletion in Canada and the percentage depletion in the United States and the effect the two have on the respective mining industries, what level would we have to maintain to be in a percentage where we would not

[Traduction]

tives, sur un plafond que l'on imposerait ou sur une élimination complète du programme? Pouvez-vous nous en dire un peu plus long là-dessus?

M. Miller: De façon générale, je peux vous dire que les deux mesures en vigueur à l'heure actuelle... la déduction immédiate de toute espèce de revenu de l'argent consenti à l'achat d'actions accréditives et la déduction additionnelle des dépenses d'exploration en fonction de l'épuisement gagné—rendent l'investissement plutôt intéressant. Compte tenu de ces avantages, l'investisseur consent à payer une prime pour acquérir ces actions. Ces mesures sont en outre un moyen très efficace d'attirer les investisseurs vers le secteur de l'exploration.

La diminution de ces avantages réduirait évidemment l'attrait de ces actions et du même coup la prime que l'on pourrait demander. Cela saperait l'efficacité du programme à attirer les investissements dans l'exploration minière.

M. MacLellan: Vous avez aussi dit que l'Association minière du Canada est fermement convaincue qu'éliminer les actions accréditives et la déduction relative aux ressources réduirait de façon radicale l'intérêt des sociétés à investir en fonction de nouvelles installations et de l'achat d'équipement parce qu'elles ne pourraient plus espérer avoir la possibilité de financer d'autres activités d'exploration; qu'il ne vaudrait plus la peine de consentir d'autres dépenses d'investissement. Cela est-il juste? Quelle est la profondeur de ce sentiment?

M. Miller: Si les actions accréditives étaient éliminées demain matin, je pense que les sommes consacrées à l'exploration chuteraient de façon immédiate. En supposant que l'exploration se poursuivrait, cela entamerait la marge brute que les sociétés peuvent utiliser à d'autres fins à l'heure actuelle.

De nos jours, grosso modo, les sociétés consacrent à l'exploration les fonds provenant des investisseurs, et leurs fonds autogénérés, s'il en est, dans la mesure où il y a un excédent, servent à des investissements pour le renouvellement et l'amélioration du matériel, qui sont le gage de la survie de l'industrie.

La disparition des actions accréditives et l'impossibilité d'utiliser des fonds provenant d'investisseurs pour fin d'exploration pourraient avoir deux conséquences bien distinctes: premièrement, la valeur absolue de l'exploration décroîtrait et, deuxièmement, il pourrait arriver qu'une certaine partie des marges brutes des sociétés soient consacrées à d'autres fins; il est difficile de dire de combien elle serait. De toute façon, la capacité de l'industrie à se renouveler grâce à un inventaire d'excellents dépôts serait amoindrie et il se pourrait aussi qu'il en soit de même sur le plan des investissements technologiques.

M. MacLellan: Monsieur Service, pour clarifier un peu la comparaison entre l'épuisement gagné au Canada et le pourcentage d'épuisement aux États-Unis, et l'effet de ces deux mesures sur les industries minières des deux pays; à quel niveau devrions-nous maintenir notre épuisement gagné pour

[Text]

be at an unfair advantage with respect to attracting exploration in Canada?

Mr. Service: I do not know what that rate would be but the systems are a little bit different. The depletion system in Canada is based on expenditure. One-third of qualifying expenditures go into a pool and the pool can be deducted at the rate of 25% of income.

In the United States, both before and after tax reform, their depletion system is a straight percentage of growth revenues not to exceed 50% of taxable income; on the face of it, a more generous system. The depletion rates are different for different minerals, as well, so it is difficult to make a comparison between the two countries but on the face of it, more generous in the United States.

Mr. de Jong: A supplement on that, if I may, Mr. Chairman. You encourage in your brief that the government proceed with a free trade agreement with the United States. If there was such an agreement, what sort of taxation changes would have to occur in Canada, because surely the Americans would claim that we are giving extra advantages to our mining industry here.

Mr. Miller: I am not at all sure that the effective tax rate on mining is higher in Canada or lower.

Mr. Service: It would be lower.

Mr. de Jong: The effective rate in Canada is lower. Right. Yes.

Mr. Service: No, sorry. The rate in the United States is lower.

Mr. de Jong: It is lower?

Mr. Service: Yes.

Mr. de Jong: So the Americans, even after tax reform, still pay less tax?

Mr. Service: They have lower tax rates than Canadians.

Mr. de Jong: Lower tax rates, right.

Mr. Service: Especially, I guess, the equivalent of the stumpage for the logging industry, the provincial resource taxes. The equivalent in the U.S. is much lower so that when you take the aggregate of federal income taxes, state income taxes, state resource taxes, the aggregate is much lower than it is in Canada.

Mr. de Jong: And that is on the effective tax?

Mr. Service: What do you mean by effective tax?

Mr. de Jong: The actual tax that you end up paying when you consider all the deductions and all the special tax provisions.

[Translation]

éviter d'avantager trop généreusement ou injustement l'exploration au Canada?

M. Service: Je ne sais pas quel serait le taux idéal, mais les deux systèmes diffèrent quelque peu. Au Canada, notre formule est fondée sur les dépenses. Un tiers des dépenses admissibles sont regroupées, et l'on peut déduire ces dépenses à raison de 25 p. 100 du revenu.

Aux Etats-Unis, et cela n'a pas changé après la réforme de la fiscalité, la formule de l'épuisement veut que l'on puisse déduire un pourcentage donné des revenus bruts, qui ne peut dépasser 50 p. 100 du revenu imposable; à tout prendre, cette formule est plus généreuse. Les taux d'épuisement diffèrent aussi d'un minéral à l'autre; il est donc difficile de comparer les formules utilisées dans les deux pays, mais selon toute évidence, la formule des Etats-Unis est plus généreuse que celle du Canada.

M. de Jong: A ce sujet, justement, monsieur le président, si vous me permettez. Dans votre mémoire, vous encouragez le gouvernement à conclure un accord de libre-échange avec les Etats-Unis. Le cas échéant, quel genre de modifications faudrait-il apporter dans le cadre de notre fiscalité? Car il ne fait aucun doute que les Américains nous accuseraient de favoriser notre industrie minière.

M. Miller: Je ne sais pas trop si le taux d'imposition effectif de l'industrie minière est plus élevé ou inférieur au Canada.

M. Service: Il est moins élevé.

M. de Jong: Notre taux effectif est inférieur. Très bien. Oui.

M. Service: Non, je m'excuse. C'est celui des Etats-Unis qui est inférieur.

M. de Jong: Leur taux est donc moins élevé que le nôtre?

M. Service: Oui.

M. de Jong: Ainsi, même après la réforme de la fiscalité, les Américains paient encore moins d'impôt?

M. Service: Leurs taux d'imposition sont inférieurs aux nôtres.

M. de Jong: Leurs taux sont moins élevés, d'accord.

M. Service: Notamment, je pense, en ce qui a trait à la taxe qui équivaut à notre droit de coupe dans le secteur de l'exploitation forestière; les impôts relatifs aux ressources au niveau provincial. Aux Etats-Unis, cet impôt est beaucoup moindre; ce qui fait que dans l'ensemble, quand on regroupe tous les impôts, au niveau fédéral, au niveau de l'Etat, et les impôts de l'Etat sur les ressources, les impôts des Américains sont beaucoup moins élevés qu'au Canada.

M. de Jong: Et ce raisonnement s'applique à l'impôt effectif?

M. Service: Qu'entendez-vous par impôt effectif?

M. de Jong: L'impôt réel que l'on paie après toutes les déductions et toutes les dispositions spéciales.

[Texte]

Mr. Service: I think it would still be lower. If the company is not making money, it is not going to pay tax in either country, but a company that was profitable and taxable would actually pay less tax in the United States.

Mr. Miller: I believe a study has recently been released by the federal Department of Energy, Mines and Resources indicating that although the structures are rather different in the two countries, the two tax systems behave in much the same way. Therefore, I am very confident that the Americans would not have a valid case to be made against Canadian mining, in the case of a free trade area, that we were being subsidized.

• 2055

Mr. Layton: I would like to compliment our friends from the mining industry, whom I came to know over a couple of years. I think their submission is very constructive and very well thought through.

I learned that there was in most of the major companies an accumulated tax credit, I guess perhaps is the terminology. I am not sure how it is treated in the books of the companies, but it results in there being, as you say here, very little incentive without the flow-through share privilege to attract or write off these expenses. What is the answer in tax reform to these unpaid or unpayable tax reserves?

Mr. Service: I take it you would be referring to losses that have been built up and that could be carried forward.

Mr. Layton: And they are substantial, are they not? Some of the big companies, I know, have reported to me that they were very large, meaning that it would be a long time before those corporations would be obligated to pay a profits tax. What is the answer to that in tax reform? Is it that it is just left there as a big sleeping giant? What do we do with it?

The Chairman: In other words, why do you fellows not pay tax?

Mr. Service: Because we do not make money!

The Chairman: Then what are you in business for?

Mr. Service: We keep hoping it is going to get better. We are working very hard to make it get better. The productivity issues, for example, that Dr. Miller mentioned.

Mr. Layton: I can remember that alongside those productivity issues there is always another reserve that we impose, naturally and must, and that is safety. Yes, you could go at the rock faster and harder but you would expose the workers to more danger.

I know that the industry, and your report is based on a kind of general approach to it, is made up of some very different sectors. If I were to ask more specific questions, is there anything in the way of advice through the committee that you would like to give the Department of Finance and the Minister

[Traduction]

M. Service: Oui, mon raisonnement vaut pour l'impôt effectif. Quand une société ne fait pas de bénéfices, elle ne paie pas d'impôt; et cela vaut pour les deux pays, mais une société qui ferait des bénéfices et qui serait imposable paierait effectivement moins d'impôt aux États-Unis.

M. Miller: Je crois qu'Énergie, Mines et Ressources a publié dernièrement une étude qui indique que malgré que les structures des deux pays soient plutôt différentes, leurs régimes fiscaux fonctionnent un peu de la même façon. Par conséquent, dans le cadre des négociations sur le libre-échange, je suis persuadé que les Américains auraient bien du mal à prouver que le Canada subventionne son industrie minière.

M. Layton: Je voudrais féliciter nos amis de l'industrie minière, que j'ai eu l'occasion de rencontrer pour la première fois il y a environ deux ans. Je trouve leur exposé très constructif et fort bien pensé.

J'ai appris que la plupart des grandes sociétés possédaient un crédit d'impôt accumulé, si c'est bien là l'expression. Je ne sais pas trop comment les sociétés traitent cet élément dans leurs livres, mais le résultat, comme vous le dites, c'est que sans les actions accréditives, on a très peu intérêt à déduire ces dépenses. Que faudrait-il faire dans le cadre de la réforme de la fiscalité au sujet de ces réserves d'impôt impayé ou impayable?

M. Service: Je suppose que vous parlez des pertes qui ont été accumulées et que l'on pourrait commencer à déduire.

M. Layton: Et elles sont considérables, n'est-ce pas? Certains responsables de grandes sociétés, que je connais, m'ont dit que ces crédits accumulés étaient très importants, ce qui veut dire que ce n'est pas demain la veille que ces sociétés se verraient contraintes de payer des impôts sur leurs bénéfices. Comment faudrait-il aborder cette question dans le cadre de la réforme de la fiscalité? Devrions-nous tout simplement fermer les yeux? Que faudrait-il faire?

Le président: En d'autres mots, pourquoi ne payez-vous pas d'impôt?

M. Service: Parce que nous ne faisons pas d'argent!

Le président: Alors, pourquoi ne fermez-vous pas boutique?

M. Service: Nous espérons toujours que la situation s'améliore. Nous travaillons d'ailleurs très fort en ce sens. Les questions de productivité, par exemple, dont M. Miller a fait mention, en font foi.

M. Layton: Je me souviens qu'en plus des questions relatives à la productivité, il y a toujours une autre limite que nous imposons, et que nous devons imposer: celle de la sécurité. Oui, on peut arriver au minerai plus vite et plus efficacement, mais ce faisant, on expose davantage les travailleurs.

Je sais que l'industrie—et c'est d'ailleurs le principe général sur lequel se fonde votre mémoire—est composée de quelques secteurs très différents. De façon plus spécifique, y a-t-il des conseils quelconques que vous souhaiteriez voir transmettre par le comité au ministère des Finances et au ministre au sujet

[Text]

regarding any particular sectors: coal, asbestos, uranium? They are all faced with quite different problems, even Trail and lead zinc smelting. Is it appropriate to approach the mining industry without recognizing it is very different?

Mr. Miller: On the tax front we feel it is appropriate to regard the industry as a unit. If you look at the production statistics or the profit statistics of the different commodities over time, it is clear that 10 years ago there were some that were much more profitable than ours. In the meantime, some have come up while others have gone down.

We feel that a tax system which treats all sectors fairly is appropriate and should be stable. Therefore, when uranium is very good and gold is not good, the system should take account of those varying profit rates because someday uranium will not be so good but gold will be better. The companies need to be able to make long-term plans on the basis of a stable and predictable tax regime. Therefore, I would not look for sectoral differences in taxation within this industry.

Mr. Layton: Final question, Mr. Chairman. The comment was made earlier that our tax regime appears to be at least consistent with the U.S., without any major advantage on either side, and that this is important not only as we trade but also as we negotiate. We also compete, not so much with the Americans but perhaps with the Australians. Is there any advantage or disadvantage in our system to the Canadian industry that wants to go out and compete for Japanese business?

Mr. Service: I think I should be in a good position to answer that question. I think the Canadian system is competitive with the Australian generally, except for gold, which in Australia is pretty hard to beat since gold is income tax exempt. We have not proposed that for Canada.

Mr. Layton: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. de Jong.

• 2100

Mr. de Jong: You mention "trade talks and other efforts to enhance exports of minerals and other commodities" in the first page of your summary. If we are going to go through a successful tax reform, if it is going to be a meaningful package of tax reform, it is going to affect the mining industry. There are various tax provisions of major benefit to the mining industry. Tax reform means the state removes itself from attempting to direct the flow of capital and attempting to influence economic activities through its tax system. That means if it is an above-board system, many of the special tax provisions the mining industry enjoys will not be there. From what I understand you told this committee this evening that

[Translation]

de ces secteurs particuliers; de celui de la houille, de l'amiante ou de l'uranium? Ce sont tous des secteurs qui éprouvent des problèmes bien différents. Est-il approprié de considérer l'industrie minière sans en reconnaître le caractère très diversifié?

M. Miller: Sur le plan de la fiscalité, nous croyons qu'il est approprié de considérer l'industrie dans son ensemble. Quand on regarde de façon rétrospective les statistiques relatives à la production ou les statistiques ayant trait aux bénéfices dans les différents secteurs de l'activité économique, il est évident qu'il y a 10 ans, certains produits offraient un rendement beaucoup plus élevé que le nôtre. Entre-temps, il y a eu bien des fluctuations.

Nous croyons qu'un régime fiscal doit traiter équitablement tous les secteurs et qu'il doit être stable. Par conséquent, quand ça va bien dans le secteur de l'uranium et que ça va moins bien dans celui de l'or, le système doit en tenir compte parce qu'un jour, ce sera l'inverse. Les sociétés doivent pouvoir planifier à long terme et pouvoir compter sur un régime fiscal stable et prévisible. Par conséquent, je ne crois pas qu'il serait souhaitable de songer à particulariser les secteurs de l'industrie minière sur le plan de l'imposition.

M. Layton: Une dernière question, monsieur le président. On a dit tout à l'heure que notre régime fiscale semble passablement compatible avec celui des États-Unis, sans qu'il y ait d'avantages importants d'un côté comme de l'autre, et que cela est important, non seulement dans le cadre de nos échanges commerciaux, mais aussi dans celui des négociations que nous avons entreprises. Mais nous sommes aussi en concurrence, peut-être pas tellement autant avec les Américains qu'avec les Australiens. Notre régime fiscal avantage-t-il l'industrie canadienne à l'égard du marché japonais sur le plan de la concurrence.

M. Service: Je pense être bien placé pour répondre à cette question. Dans l'ensemble, je crois que le régime canadien est concurrentiel avec celui de l'Australie sauf sur le plan de l'exploitation aurifère, où l'Australie est plutôt difficile à battre, car l'or est totalement exonéré d'impôt. Ce n'est toutefois pas ce que nous proposons pour le Canada.

M. Layton: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur de Jong.

M. de Jong: À la première page de votre mémoire, dans le résumé, vous mentionnez «... les négociations canado-américaines sur le libre-échange et d'autres mesures visant à accroître les exportations de minerais et d'autres biens de consommation...» Si notre réforme de la fiscalité doit être efficace, et si elle doit être significative, elle va forcément affecter l'industrie minière. Celle-ci est déjà fort avantagée par diverses mesures fiscales. La réforme de la fiscalité signifie que l'État cesse de vouloir diriger le flot des investissements et influencer les activités économiques par le biais de son régime fiscal. Cela veut dire qu'un grand nombre des dispositions fiscales spéciales dont profite l'industrie minière à l'heure actuelle n'existeront plus. Si j'ai bien compris ce que vous avez

[Texte]

without these special tax provisions there would not be much of a mining industry left in this country.

We have to start looking at other types of programs to replace the programs now in place done through the tax system. Has the industry given any attention and thought at all as to what other programs can be put in place, other than through the tax system, to support active mining in this country?

Mr. Miller: Surely we have. We mention the trade policies here. They are very, very important, not only in reducing trade barriers everywhere in the world—the United States and through the multilateral trade negotiations. Programs of the government, which could be called “trade promotion programs”, are useful to us. Commercial intelligence, market intelligence programs are useful to us.

Labour market policies are extremely important. We have periodic shortages of skilled labour and mining when production rates are high, and we have periodic surpluses of labour and mining when production rates are low. As a result of increased productivity, of course, we have fewer people working in the industry than we had before; but the need is for new skill mixes. Therefore, policies which affect the ability of the labour market to adjust itself to needs across the economy are very important to us.

We would like to see social policies that encourage mobility, social policies that encourage retraining, that take a little initiative to initiate the right kinds of change—in other words, the ability of our whole economic system to respond to change. Change is something we have to live with and we have to be able to cope with.

Our whole set of economic and industrial policies ought to be of the kind that stimulate flexibility. These are all terribly important policies to the survival of the industry. Clearly, tax policies are one of the important ones because they do affect the ability of the industry to retain cash for some very important renewal objectives.

Mr. de Jong: If those tax measures were not there, even if you had a proper and decent program of labour mobility and retraining and we did pursue an active policy to help with the exports of minerals and other commodities, would that be enough to replace the tax exemptions you now enjoy? I would not think so.

Mr. Miller: I think the effect of tax changes is not uniform across all sectors even though the provisions are uniform. The impact of tax changes and the impact of other policy changes would be interdependent.

[Traduction]

dit ce soir, si ce n'était que ces dispositions, l'industrie minière serait bien mal en point au Canada.

Nous devons donc chercher d'autres genres de programmes pour remplacer ceux qui existent à l'heure actuelle dans le cadre de notre régime fiscal. Avez-vous pensé aux programmes que nous pourrions élaborer à cet effet pour maintenir l'activité de l'industrie minière du Canada?

M. Miller: Oui, bien sûr. Nous avons mentionné les politiques en matière de commerce dans notre mémoire. Ce sont des politiques d'une extrême importance, et leur importance ne se limite pas uniquement à la réduction des barrières commerciales dans le monde entier—aux États-Unis et par le biais de négociations multilatérales à caractère commercial—les programmes du gouvernement, que l'on pourrait appeler «programmes de promotion commerciale», nous sont utiles. Cela vaut aussi pour les programmes destinés à nous fournir des renseignements à caractère commercial et sur les marchés.

Les politiques ayant trait au marché du travail sont aussi extrêmement importantes. De temps à autre, dans les périodes de pointe, la main-d'œuvre spécialisée nous fait défaut; quand l'activité ralentit, c'est le contraire. Évidemment, l'accroissement de la productivité fait qu'il y a aujourd'hui moins d'employés dans l'industrie; mais nous avons besoin d'une main-d'œuvre plus spécialisée et plus diversifiée. Par conséquent, les politiques qui permettent au marché du travail de s'ajuster aux besoins dans l'économie sont très importantes pour nous.

Nous souhaiterions des politiques sociales qui encouragent la mobilité, des politiques sociales qui encouragent au recyclage, qui demandent un peu d'initiative pour entreprendre les changements nécessaires—autrement dit, des politiques qui favorisent la capacité de l'ensemble de notre système économique à réagir au changement. Le progrès est une réalité à laquelle nous devons nous habituer et à laquelle nous devons pouvoir faire face.

Nos politiques économiques et industrielles doivent pouvoir stimuler la flexibilité. Ce sont toutes là des politiques extrêmement importantes à la survie de l'industrie. Il ne fait aucun doute que les politiques fiscales figurent parmi les politiques les plus importantes parce qu'elles influent sur la capacité de l'industrie à se réserver des fonds en fonction de certains objectifs très importants sur le plan du renouvellement.

M. de Jong: Si ces mesures fiscales n'existaient pas, même si nous avions un excellent programme qui favoriserait la mobilité et le recyclage de la main-d'œuvre, et même si nous appliquions activement une politique pour favoriser les exportations de minerais et d'autres produits, cela suffirait-il à remplacer les avantages fiscaux dont vous profitez à l'heure actuelle?

M. Miller: Même si les dispositions sont uniformes, je ne crois pas que l'effet des modifications fiscales se fasse sentir de la même façon dans tous les secteurs. L'effet des modifications à la fiscalité et celui des modifications aux politiques seraient interdépendants.

[Text]

It is not possible to give a blanket prediction of exactly what kind of mining industry we would have at the end of a series of complicated changes. I think it is possible to say Canada has some superior deposits. Canada is the world's largest zinc producer, for example. Canada is probably the world's lowest-cost nickle producer. Even though the nickle companies and the zinc companies are not making much money at present, in the long term we believe our deposits are viable in competition with anyone else's.

• 2105

If certain other restrictive kinds of policies were removed from our market areas, we would find the ability to produce in greater volumes. Perhaps potash could be more easily moved into the United States, and so on.

Therefore I think you would find some sectors that could survive very well, and others that would suffer. On balance, without the ability to retain cash and initiate the new investments that are needed, we feel our mining industry would be smaller. I do not think it would disappear.

Mr. Layton: May I just add a supplement to yours remarks, Simon. Certainly one of the major concerns of the mining industry is transportation costs and efficiency. Is there anything in the new bill, which admittedly is just being processed by the House of Commons, which will, as the mining industry sees it, benefit the industry—this bulk negotiation that is now available to them?

Mr. Miller: We believe the principles enunciated in *Freedom to Move* could be very helpful to the mining industry. Minerals constitute over 50% of all the tonnage shipped on Canadian railways and over 50% of all the tonnage moved on inland waterways. Mines and mineral companies are big shippers, and the negotiating ability of large shippers will be enhanced under the act that is before Parliament.

The other half of that, of course, is that the carriers must be allowed freedom to manage in the most effective and efficient way, so their costs can be reduced. We do not expect to achieve economies at the expense of a crippled railway system or a crippled trucking industry. Therefore we do urge the government to give full ability to the railways to abandon uneconomic services, or to subsidize them in full where they are required to carry them on. But certainly transportation reform is an important source of cost saving to our industry.

Mr. D. Weyman (Consultant to the Committee): A supplementary to Mr. de Jong's original question, Dr. Miller. If assistance were given to the industry by way of grant or subsidy to support or encourage export business, would there be concern that it would be attacked, say, under the General

[Translation]

On ne peut pas prédire de façon générale les résultats précis qu'aurait une série de modifications compliquées dans l'industrie minière. On peut toutefois affirmer que le Canada est fortement avantagé par les dépôts qu'il possède. Nous sommes le premier producteur de zinc au monde, par exemple. Le Canada est probablement le pays où la production de nickel coûte le moins cher au monde. Même si nos producteurs de nickel et de zinc ne font pas beaucoup d'argent à l'heure actuelle, à long terme, nous croyons que nos dépôts sont viables et concurrentiels par rapport à ceux de tous les autres pays.

Si certaines politiques à caractère restrictif étaient éliminées de nos marchés, nous pourrions produire bien davantage. Nous pourrions peut-être vendre davantage de potasse aux États-Unis, par exemple.

Par conséquent, je pense que certains secteurs s'en tireraient très bien, malgré tout, tandis que d'autres en souffriraient. Par contre, amputée de sa capacité de se réserver des fonds et d'entreprendre de nouveaux investissements qui lui sont nécessaires, nous croyons que notre industrie minière perdrait de son importance. Je ne pense toutefois pas qu'elle disparaîtrait.

M. Layton: Si je peux me permettre d'ajouter un peu à vos remarques, Simon. Il ne fait aucun doute que l'une des principales préoccupations de l'industrie minière tient au coût et à l'efficacité du transport. L'industrie minière voit-elle quoi que ce soit qui pourrait lui profiter dans le nouveau projet de loi qui en est encore, il faut bien l'admettre, à l'étape de l'étude à la Chambre des communes—cette importante activité de négociation peut-elle lui être profitable?

M. Miller: Nous croyons que les principes énoncés dans «Aller sans entraves» pourraient être très utiles à l'industrie minière. Les minerais représentent plus de 50 p. 100 de tout le tonnage transporté par les sociétés de transport ferroviaire canadiennes et plus de 50 p. 100 de celui transporté sur les voies navigables intérieures. Les mines et les sociétés minières sont de gros expéditeurs, et la nouvelle loi améliorera le pouvoir de négociation des expéditeurs importants.

Par contre, évidemment, elle doit aussi permettre aux transporteurs de gérer ces activités de la façon la plus efficace et efficiente que possible afin de réduire leurs coûts. Nous n'avons pas l'intention de réaliser des économies aux dépens d'un système de transport ferroviaire ou d'une industrie de camionnage déjà amochés. Nous incitons donc fortement le gouvernement à donner aux chemins de fer la possibilité d'abandonner les services non rentables ou à les subventionner dans une juste mesure quand ils doivent maintenir ces services. Cela dit, il ne fait toutefois aucun doute que la réforme des transports constitue une source importante d'économies pour notre industrie.

M. D. Weyman (expert-conseil du Comité): Monsieur Miller, pour enchaîner sur la question initiale de M. de Jong; si l'on décidait d'aider l'industrie par une formule quelconque de subventions pour favoriser les exportations, ne craindriez-vous pas que l'industrie puisse se le faire reprocher en invoquant le GATT, par exemple?

[Texte]

Agreement on Tariffs and Trade? Would that not expose the industry to some attack there?

Mr. Miller: Yes, indeed. We are not in favour of taxes and subsidies at all. We are very concerned the recent activities by American legislators would only be stepped up in that case, and we would be subject to all kinds of harassment in the American trade remedy law.

Mr. de Jong: You have just given us an argument against tax reform: that assistance to the industry through tax measures is acceptable, but assistance to the industry through direct grants and subsidies would not be acceptable.

Mr. Miller: I think that would place us in a very awkward position.

The Chairman: Though if tax reform reduces your tax rate, that would be all right too.

Mr. Service: That is something I meant to add to the question a little while ago. The other side of reform by the removal of incentives surely is the reduction of tax rates. So how well we survived with fewer incentives would depend on how much lower the tax rates were.

Mr. de Jong: Once the Minister of Finance brings down his package, I would be anxious to hear... and I am certain you will be back with us... to determine whether you will be a winner or loser in that. As well, when you do come back... because part of the argument against having economic policy through the tax system is that there is not much accountability. You throw out a broad, general tax provision and you are never quite certain what the effects are, whether it is going to do what you want it to do, and to what degree. That is why I think it would be useful to this committee, when you come back, if you could give us some specific numbers; what the tax provisions you now enjoy have helped; particularly flow-through shares. How many jobs has this created, and at what cost per job in terms of lost public revenue? We have heard figures from \$550 million to \$600 million that will be lost in public revenues this year. How many jobs did that create? I think as legislators we have to know; we have to have that type of information.

• 2110

[Traduction]

M. Miller: Oui, en effet. Nous ne sommes pas plus en faveur des taxes que des subventions. Nous craindrions fortement que cela fasse monter d'un cran les activités récentes dont nous avons été témoins de la part des législateurs américains, et nous nous exposerions à toutes sortes de représailles par le biais de la loi de redressement commercial américaine.

M. de Jong: Vous venez tout juste de nous servir un argument défavorable à la réforme de la fiscalité, à savoir que l'aide à l'industrie par le biais des mesures fiscales est acceptable tandis que celle par le biais des subventions ne l'est pas.

M. Miller: Je pense qu'une formule de subventions nous placerait dans une situation fort embarrassante.

Le président: Si la réforme de la fiscalité réduisait votre taux d'imposition, ce serait tout aussi bien.

M. Service: C'est un élément que je voulais justement ajouter à la discussion il y a quelques minutes. Pour compenser l'élimination d'avantages dans le cadre d'une réforme, on réduit les taux d'imposition. Notre capacité à survivre avec moins d'avantages serait donc fonction de la réduction des taux d'imposition.

M. de Jong: Quand le ministre des Finances aura annoncé ses modifications, je serais curieux que vous veniez nous dire comment vous voyez l'avenir de l'industrie minière. Ce pourquoi on accepte mal de faire passer des politiques économiques par le biais de la fiscalité, c'est que ce faisant, on dilue considérablement la responsabilité financière. On lance une grande politique fiscale très générale, et on ne sait jamais vraiment quels en sont les effets; on ne sait jamais si elle permettra d'atteindre l'objectif visé et, le cas échéant, dans quelle mesure elle permettra de l'atteindre. C'est pourquoi je pense qu'il serait utile au Comité, quand vous reviendrez nous voir, que vous puissiez nous apporter des chiffres précis; que vous puissiez nous dire si les nouvelles dispositions fiscales vous ont aidés; et ce qu'il en est particulièrement sur le plan des actions accreditives. Il serait aussi intéressant que vous puissiez nous dire combien d'emplois ont été créés et combien chaque emploi a coûté compte tenu des recettes fiscales perdues. On a parlé de pertes de 550 à 600 millions de dollars en recettes fiscales pour cette année. Combien d'emplois ont été créés? En qualité de législateurs, je crois que nous devons savoir; ce sont des renseignements que nous devons obtenir.

Mr. Layton: Mr. de Jong, I would love to answer that. My exposure to the industry would tell me that you cannot measure it on the basis of the jobs in the year in which the revenue is lost, because it is the building up of ore reserves that assures our industry of being a continuing resource for the country, and that is in foreign exchange; in taxes; in work, and so forth. It is a little bit like what research and development is to the manufacturing industry. In fact, I am sure it is a direct parallel.

M. Layton: Monsieur de Jong, je voudrais bien pouvoir répondre à cette question. L'expérience que je possède dans l'industrie me porte à dire que l'on ne peut mesurer ces effets par les emplois qui ont été créés au cours de l'exercice où les recettes fiscales ont été perdues, parce que c'est la constitution des réserves qui assure que notre industrie demeure une ressource continue pour le Canada, et cela vaut aussi pour la position de change, pour les impôts, pour le travail, et le reste. C'est un peu comme pour la recherche et le développement dans le secteur de la fabrication. En fait, je suis même certain que c'est la même situation.

[Text]

Mr. de Jong: But surely you have to get some quantification here. Are you going to throw \$550 million up in the air and—

Mr. Layton: And get a billion dollars worth of gold back.

Mr. de Jong: —hope that some of it will stick and land?

Mr. Layton: It might be in gold.

The Chairman: Mr. Nickerson, my prospector friend.

Mr. Nickerson: I just have one question, Mr. Chairman. The Mining Association of Canada expressed itself as being in favour of the business transfer tax. It occurs to me that the mining industry is a very large purchaser of supplies and equipment subject to federal sales tax. So would it not be the case, if you were to replace the federal sales tax with a business transfer tax, that your industry would incur lower taxation? Is that the reason why you made that expression, or do you have a more altruistic reason?

Mr. Service: It is just about as simple as that. Most of the items the industry buys now are in fact exempt from federal sales tax, but there is some federal sales tax burden. As we understand the proposals for business transfer tax, we would be able to either pass it through or, in the case of exports, get a complete refund of all business transfer tax paid. So on that basis we would support it. It appears to be a benefit to the industry.

The Chairman: Mr. de Jong.

Mr. de Jong: I was going to finish sort of off my previous line of questioning. I note that on page 13, in your second last paragraph:

MAC urges that the government continue to devote its attention to reducing the cost of government administration and to reviewing social programs, so that the social policy instruments are more efficient, both in terms of alleviating genuine need and reducing the cost to the taxpayer.

I could also say the same words, in terms of economic policy, of making tax policy more efficient, to make certain that we get the biggest bang out of the buck. That is why I think we would be interested in having any quantification at all. How effective is the \$550 million lost in flow-through shares, for example?

Mr. Miller: Mr. Chairman, is not—

The Chairman: It is not lost, really.

Mr. Miller: That is right. There are two points. One is that, assuming that the individual investors are at something like a 50% tax rate, if \$600 million of flow-through shares are in fact sold, the tax rebate to those investors is in the order of \$300 million.

[Translation]

M. de Jong: Mais vous allez bien devoir effectuer une quantification quelconque. Allons-nous lancer, comme cela, 550 millions de dollars dans les airs et...

M. Layton: Et récolter un milliard de dollars d'or.

M. de Jong: ... espérer récolter quelque chose?

M. Layton: Ce pourrait être de l'or.

Le président: Monsieur Nickerson, mon bon ami et prospecteur.

M. Nickerson: Je n'ai qu'une seule question, monsieur le président. L'Association minière du Canada s'est montrée favorable à la taxe de transaction. Je sais que l'industrie minière achète énormément de fournitures et d'équipement assujettis à la taxe de vente fédérale. La raison pour laquelle vous vous êtes montrés favorables au remplacement de la taxe de vente fédérale par une taxe de transaction ne serait-elle pas tout simplement que votre industrie en profiterait sur le plan fiscal? Est-ce tout bonnement la raison, ou avez-vous un autre motif plus altruiste?

M. Service: Non, c'est aussi simple que cela. La plupart des articles que nous achetons à l'heure actuelle sont exempts de la taxe de vente fédérale, mais il y en a quand même un certain nombre qui ne le sont pas. Si nous comprenons bien les propositions relatives à la taxe de transaction, nous pourrions refiler la taxe à nos clients ou, dans le cas des exportations, obtenir le remboursement complet de toutes les taxes de transaction acquittées. Si c'est bien le cas, nous sommes en faveur de cette taxe. Elle nous paraît avantageuse pour l'industrie.

Le président: Monsieur de Jong.

M. de Jong: J'allais terminer sur la veine de questions que j'avais entreprise tout à l'heure, mais je remarque qu'à la page 14 de votre mémoire, vous dites:

... l'AMC invite le gouvernement à poursuivre des efforts en vue de réduire ses dépenses et à revoir ses programmes sociaux de façon à accroître leur efficacité afin qu'ils répondent davantage et à moindres frais aux besoins des contribuables.

Je pourrais en dire autant pour ce qui est de la politique économique, pour rendre la politique fiscale plus efficace, afin de s'assurer le meilleur rendement possible du dollar investi. C'est pourquoi nous serions intéressés à obtenir une quantification quelconque. Quel est le rendement de la perte fiscale des 550 millions de dollars qu'entraînent les actions accréditives, par exemple?

M. Miller: Monsieur le président, ce n'est pas...

Le président: Ce n'est pas une perte, en réalité.

M. Miller: C'est juste. Il y a deux aspects à considérer. Le premier, c'est qu'en supposant que le taux marginal d'imposition des investisseurs qui achètent des actions accréditives soit l'ordre de 50 p. 100, et en supposant que la valeur des actions accréditives achetées soit de 600 millions de dollars, le dégrèvement d'impôt de ces investisseurs est de l'ordre de 300 millions de dollars.

[Texte]

Secondly, it is more of a deferral than it is an absolute loss, because the mining companies renounce those deductions. They cannot use them when the mine comes into production. So it is eventually regained.

The Chairman: You might even say one thing further, that the cost base of the shares is reduced by the amount of the flow-through.

Mr. Service: So when the shares are sold, they are taxed.

The Chairman: Yes. That is right.

Mr. Service: At capital gains rates, of course.

Mr. de Jong: Exactly.

The Chairman: Are there any other questions? I think you have made an excellent presentation. I think we understand your position clearly. We think it is great to have all of these allowances. We are getting rid of allowances and deductions and lowering rates, which is the thrust of the Minister, and I think we have to take that into consideration when we are looking at the specific problems of the mining industry. Thank you very much for your proposal.

• 2115

This meeting is adjourned until tomorrow at 3.30 p.m., in Room 112 North, where we see Judith Maxwell and the Economic Council of Canada in a presentation that has already been panned by everybody.

[Traduction]

Deuxièmement, il faut aussi considérer que les actions accréditives sont davantage un report d'impôt qu'une perte absolue, parce que ce sont les sociétés minières qui renoncent à ces déductions. Elles ne peuvent s'en prévaloir quand la mine passe à l'étape de la production. Le gouvernement récupère donc ces recettes fiscales.

Le président: Vous pourriez même ajouter que le coût des actions est réduit au moment de l'imputation.

M. Service: Oui, quand on liquide les actions, elles sont imposées.

Le président: Oui, précisément.

M. Service: Au taux du gain en capital, bien entendu.

M. de Jong: Exactement.

Le président: Y a-t-il d'autres questions? Votre exposé était excellent, et je pense que nous comprenons très bien votre position. Ces déductions sont toutes très bénéfiques. Nous sommes sur le point d'éliminer les déductions et de réduire les taux d'imposition, ce qui semble la voie adoptée par le ministre, et je pense que nous devons en tenir compte dans le contexte des problèmes particuliers de l'industrie minière. Nous vous remercions de la proposition que vous nous avez apportée.

La séance est levée jusqu'à demain 15h30, à la pièce 112 de l'édifice nord; nous recevrons alors Judith Maxwell et les représentants du Conseil économique du Canada, qui nous présenteront un mémoire dont nous avons déjà tous une bonne idée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From the Canadian Bankers' Association:

Robert MacIntosh, President;
Andrew Kenyon, Senior Vice-President, Taxation, Canadian
Imperial Bank of Commerce;
K.O. Dorricott, Executive Vice-President and Chief
Financial Officer, Bank of Montreal;
A.R. Cooper, Vice-President and Director, Financial
Affairs;
Richard Barriault, Manager, Taxation Department,
National Bank of Canada.

From the Mining Association of Canada:

Dr. George Miller, Managing Director;
Keith Service, Chairman, Taxation Committee.

TÉMOINS

De l'Association des banquiers canadiens:

Robert MacIntosh, président;
Andrew Kenyon, premier vice-président, fiscalité, Banque
canadienne impériale de commerce;
K.O. Dorricott, vice-président à la direction et chef des
finances, Banque de Montréal;
A.R. Cooper, vice-président et directeur, Affaires financiè-
res;
Richard Barriault, directeur, fiscalité, Banque nationale du
Canada.

De Mining Association of Canada:

George Miller, directeur des opérations;
Keith Service, président, Comité de l'impôt.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 34

Tuesday, February 17, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 34

Le mardi 17 février 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

Members

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

Membres

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 17, 1987
(39)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 3:34 o'clock p.m. this day, in Room 112-N (Centre Block), the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Simon de Jong, Murray Dorin, the Hon. Robert E.J. Layton, George Minaker, Aileen Nicholson, Norman Warner and Geoff Wilson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer. *From Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, Consultant.

Witnesses: From the Economic Council of Canada: Judith Maxwell, Chairman; Robert A. Jenness, Senior Policy Advisor; Sylvester Damus, Economist.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Thursday, October 30, 1986, Issue No. 5*)

Judith Maxwell made an opening statement and with the other witnesses answered questions.

At 4:58 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 17 FEVRIER 1987
(39)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 15 h 34, dans la pièce 112-N de l'Édifice du centre, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Simon de Jong, Murray Dorin, l'honorable Robert E.J. Layton, George Minaker, Aileen Nicholson, Norman Warner et Geoff Wilson.

Aussi présents: Du service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche. *De la firme Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, conseiller technique.

Témoins: Du Conseil économique du Canada: Judith Maxwell, présidente; Robert A. Jenness, premier conseiller en matière de politiques; Sylvester Damus, économiste.

En vertu du mandat que lui confie l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son ordre de renvoi relatif à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du jeudi 30 octobre 1986, fascicule n° 5*)

Judith Maxwell fait une déclaration préliminaire, puis elle-même et les autres témoins répondent aux questions.

À 16 h 58, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, February 17, 1987

• 1537

The Chairman: Our order for the day is under Standing Order 96(2) in relation to taxation. We have before us the Economic Council of Canada. Judith Maxwell is the Chairman and I think Ms Maxwell has with her Mr. Jenness, Mr. Sewell and Mr. Damus.

I think you have some opening remarks, so let us commence with them.

Mrs. Judith Maxwell (Chairman, Economic Council of Canada): Thank you, Mr. Chairman. I am pleased to appear before this committee today to discuss the council's most recent publication. This statement examines how savings and investment are taxed in Canada and provides a road map for tax reforms.

The road map removes some of the roadblocks to the efficient performance of the Canadian economy. This means all Canadians would benefit through more jobs, higher wages and a better standard of living.

Our research addresses three basic questions: what is the tax system for; what is wrong with the tax system; and how can we instil confidence in the system?

Let me begin with the first question: what is the tax system for? It finances government expenditure. It redistributes income. It is an instrument of industrial policy, and it influences private decisions to work, save, spend and invest. Our research has focused on the impact on savings and investments, so our recommendations are restricted to those aspects of the tax system.

What is wrong with the current system? It distorts decisions to invest and save. Tax preferences have been piled one on top of another to point where the results are perverse. Economic losers have been turned into tax winners.

How can we instil confidence in the system? We have to eliminate the major tax loopholes so that the system is simpler, captures income of all types and treats all investments in the same way. The system should make sense to Canadians.

In putting together its road map, the council has rejected radical options such as a consumption tax. It proposes a route which is a gradual extension of principles already familiar to Canadians, principles such as registered savings. By moving gradually toward a lifetime income tax, the council is

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 17 février 1987

Le président: Notre ordre de renvoi d'aujourd'hui, en vertu de l'article 96(2) du Règlement, concerne l'impôt. Nous accueillons aujourd'hui le Conseil économique du Canada. Judith Maxwell en est la présidente et je crois qu'elle est accompagnée aujourd'hui de MM. Jenness, Sewell et Damus.

Vous pouvez donc commencer par présenter vos remarques préliminaires.

Mme Judith Maxwell (présidente, Conseil économique du Canada): Merci, monsieur le président. Je suis heureuse de comparaître devant ce Comité aujourd'hui pour vous entretenir de la dernière publication du Conseil. Dans ce rapport de synthèse, le Conseil examine d'abord comment l'épargne et l'investissement sont imposés au Canada, et présente ensuite un schéma de réforme fiscale.

Ce faisant, nous signalons au passage certaines entraves au bon fonctionnement de l'économie canadienne. Dans les perspectives que nous présentons, les Canadiens bénéficieraient d'emplois plus nombreux, de salaires plus élevés et d'une hausse de leur niveau de vie.

Nous nous sommes penchés dans nos recherches sur trois questions principales: quelle est la raison d'être du régime fiscal? Quelles sont les faiblesses du régime actuel? Comment pourrions-nous amener les Canadiens à avoir confiance dans le régime fiscal?

Commençons par la première question: quelle est la raison d'être du régime fiscal? Il finance les dépenses publiques, il redistribue le revenu, il sert d'instrument de politique industrielle, et il influe sur les décisions que prennent les citoyens de travailler, d'épargner, de dépenser ou d'investir. Mais nous avons concentré nos recherches sur les effets qu'exerce l'impôt sur l'épargne et l'investissement. Nos recommandations se limitent donc à ces aspects particuliers du régime fiscal.

Quelles sont les faiblesses du régime fiscal? Il fausse les décisions concernant l'épargne et l'investissement. Les traitements de faveur en matière d'impôt ont été distribués à gauche et à droite au point de fausser le régime. Des perdants au plan économique sont devenus des gagnants au plan de l'impôt.

Comment pourrions-nous amener les Canadiens à avoir confiance dans le régime fiscal? Nous devons d'abord supprimer les principales échappatoires de façon à simplifier le système et à y assujettir les revenus de tous genres, et de manière que tous les investissements reçoivent le même traitement. Le régime doit paraître logique à tous les Canadiens.

En compilant son rapport de synthèse *Hors du labyrinthe fiscal*, le Conseil a rejeté les options radicales, par exemple la taxe de consommation. Il privilégie plutôt un cheminement qui se situe dans le prolongement graduel de principes tels que l'épargne enregistrée, avec laquelle les Canadiens sont déjà

[Texte]

encouraging Canadians to put money aside for a rainy day, for an interruption in employment, a period of study or retirement, or even perhaps to take a pause in income in order to start up a new business.

• 1540

We were struck in our research by the way income fluctuates from one year to the next. We anticipate that this instability will increase as the economy adapts to the pressures of international competition. Hence the need to encourage greater self-reliance.

I want to emphasize here that the council is proposing a balanced package. These proposals do not change the distribution of tax burdens across income classes. Each income group will carry the same tax burden it has now.

The council is in favour of a progressive tax system. It is not making any recommendations with respect to redistribution in this report because our research focused on savings and investments. Nor do the recommendations raise new revenues for the government. The increased revenues from the deceleration and capital cost allowances, for example, are used to cover the revenue lost from lower corporate tax breaks.

A quoi tout cela rime-t-il pour le Canadien moyen? Il lui deviendra plus facile d'épargner pour l'achat d'une voiture ou d'une maison ou pour prendre sa retraite. La formule de déclaration d'impôts sera plus facile à remplir et personne ne paiera des impôts plus élevés que les autres contribuables de la même tranche de revenu.

Ce sont les contribuables canadiens les plus fortunés et ayant des revenus d'investissement qui seraient les plus touchés par les modifications proposées. Une de leurs principales échappatoires serait en effet éliminée, étant donné que les gains de capital seraient imposés dans leur totalité. Les recettes supplémentaires perçues serviraient à d'autres fins, par exemple à augmenter les déductions pour l'épargne enregistrée et à réduire les taux marginaux les plus élevés. Mais le fardeau fiscal net des tranches de revenus élevés demeurerait le même.

In summary, the measures proposed by the council would have the benefit of bringing a more sane fiscal system and they would also contribute to a more efficient economy.

Thank you, Mr. Chairman. This is all I would say by virtue of opening remarks. We are available for your questions.

The Chairman: I have one question and then I am going to let my colleagues go ahead. Your concept is a lifetime income. You say that people's income varies at various times during their lifetime. Presumably then people will have to do something to average out their lifetime income. I believe the suggestion is to borrow it. I was wondering where they would borrow it from. Who is going to lend money to someone who is not making any money? What interest rate would they want

[Traduction]

familiers. En favorisant l'adoption graduelle d'un impôt sur le revenu viager, le Conseil encourage les Canadiens à épargner pour les périodes creuses: une interruption d'emploi, un stage d'études ou la retraite, ou même une pause avant de se lancer en affaires.

Nous avons été surpris de constater dans nos recherches combien le revenu fluctue d'une année à l'autre, et nous prévoyons que cette instabilité s'accroîtra à mesure que l'économie s'adaptera aux pressions de la concurrence internationale. D'où le besoin d'épargner pour assurer son indépendance.

J'aimerais souligner ici que les propositions du Conseil forment un tout équilibré. Elles ne viennent en rien modifier la répartition actuelle du fardeau fiscal parmi les diverses tranches de revenu. Chacune d'elles continuera à supporter le même fardeau fiscal.

Le Conseil est en faveur d'un régime d'impôt progressif. Il ne présente ici aucune recommandation sur la redistribution du revenu, car sa recherche a surtout porté sur l'épargne et l'investissement. Elle n'augmente pas non plus les recettes de l'État. Les montants supplémentaires provenant de la décélération de l'amortissement des biens en capital, par exemple, serviraient à couvrir la perte de recettes résultant des plus bas taux de l'impôt des sociétés.

What does all this mean for the average Canadian? It will be easier to save for a car, a house, and for retirement. It means filling out a much simpler tax return and it means having to pay no more taxes than anyone else in the same income group.

It is more wealthy Canadians with investment income who will see major changes. One major loophole will be eliminated because capital gains will be taxed in full. These higher taxes will then pay for other measures, such as the increased scope for registered saving and the cut in top marginal rates. But the net tax burden on high income groups will remain the same.

Bref, les mesures proposées par le Conseil auraient l'avantage de rendre le régime fiscal plus rationnel et contribueraient à rehausser l'efficacité de l'économie.

Merci, monsieur le président. C'est tout en ce qui concerne mes remarques liminaires. Nous sommes à votre disposition pour répondre à vos questions.

Le président: Je poserai une question, ensuite je laisserai la parole à mes collègues. Vous favorisez l'adoption d'un impôt sur le revenu viager. Vous dites que le revenu des gens fluctue d'une année à l'autre. Alors, les gens devront probablement faire quelque chose pour étaler leur revenu viager. La solution proposée consiste à emprunter. Je me demande de qui ces personnes pourraient emprunter. Qui va prêter de l'argent à quelqu'un qui n'a pas de revenu? Quel taux d'intérêt serait

[Text]

for such loans? What indication would they have that the person who was down on his luck and was receiving no income would ever receive income with which to pay back the loan?

Mrs. Maxwell: First of all, Mr. Chairman, I would like to say that registered borrowing is not the only means of averaging we are putting forward in this report. I think there are many situations where registered borrowing does make sense.

We find, for example, that students now use borrowing extensively. I think there would be other situations where it would work. For example, someone who has a track record as a wage earner but wishes to start up his own business would have a period of low income during which it would make sense to borrow on a registered basis. I would think that in the process of starting up a business, they would be able to demonstrate that they were creditworthy individuals.

Another possibility is where there is a second earner in a family. The family has assets and ongoing income. If one of the two earners wishes to go back to school in order to retrain or re-educate in some way, such a person would take advantage of registered borrowing, with the idea that they would be able to earn more, once retrained.

The Chairman: Who would supply this registered borrowing money? Would you get it from the banks? Would you get it from individuals? Who would make the loans to these impoverished people without security? Would you have to have the government involved with the bureaucracy?

Mrs. Maxwell: No.

The Chairman: Would you have IQ tests to determine whether people had potential? Who would do the interviewing to make sure the business might succeed or might not succeed? Who would make these judgment calls?

• 1545

Mrs. Maxwell: I think you would find that these loans would function exactly as loans do at the present time, and that credit officers would be evaluating the assets and the future earning power of individuals in the same way they do now. The only difference in the process is that once the loan had been negotiated, the borrower would make an indication that he wished to have the loan registered so he could take advantage of tax averaging.

The Chairman: It is my perception, being in the business of lending money and borrowing money from time to time, that unless you can demonstrate your immediate ability to repay loans, or "very soon" ability to repay loans, lenders will not lend. So it is an interesting thought, but I still wonder where you would get the kind of people who would be prepared to finance the game.

I am going to Mr. de Jong.

Mr. de Jong: Thank you, Mr. Chairman. I wonder if you can very briefly outline how the scheme would work.

[Translation]

exigé pour de tels prêts? Quelle garantie aurait le prêteur que la chance de cette personne tournerait et qu'il recevrait un jour un revenu lui permettant de rembourser cet emprunt?

Mme Maxwell: D'abord, monsieur le président, les emprunts enregistrés ne sont pas le seul moyen d'étalement que nous proposons dans ce rapport. Mais il y a bien des circonstances où les emprunts enregistrés seraient indiqués.

Par exemple, nous constatons que beaucoup d'étudiants ont actuellement recours aux emprunts. Mais il y a d'autres situations où les contribuables pourraient profiter de cette disposition. Par exemple, l'emprunt enregistré est une solution logique dans le cas d'une personne qui a toujours bien gagné sa vie mais dont le revenu est peu élevé pendant une certaine période parce qu'elle veut se lancer en affaires. Je crois que cette personne pourrait prouver qu'elle est solvable, lorsqu'elle met sur pied son entreprise.

Une autre situation où un contribuable pourrait profiter de cette disposition est lorsqu'il y a un deuxième salarié dans la famille. La famille a des actifs et un revenu permanent. Si l'un des deux salariés désire retourner étudier afin de se perfectionner, ce dernier pourrait profiter de ses emprunts enregistrés, dans le but de pouvoir gagner un salaire plus élevé une fois qu'il aura terminé ses études.

Le président: Mais d'où proviendraient ces emprunts enregistrés? Des banques? Des particuliers? Qui accorderait ces prêts à ces personnes pauvres et sans garantie? Le gouvernement aurait-il un rôle à jouer dans cette bureaucratie?

Mme Maxwell: Non.

Le président: Les gens devraient-ils passer des tests d'intelligence pour déterminer leur potentiel? Qui déterminerait si leur entreprise a des chances de succès? Qui ferait de tels jugements?

Mme Maxwell: Ces emprunts fonctionneraient exactement sur le même principe qu'actuellement, et les agents de crédit évalueraient les actifs et les possibilités de gains futurs des particuliers de la même façon qu'ils le font maintenant. La seule différence, c'est qu'une fois que l'emprunt aurait été négocié, l'emprunteur signalerait qu'il désire que cet emprunt soit enregistré pour qu'il puisse se prévaloir de l'étalement fiscal.

Le président: Comme il m'arrive parfois moi-même d'emprunter et de prêter de l'argent, il me semble qu'à moins que vous puissiez prouver votre capacité immédiate de rembourser un prêt ou, du moins, votre capacité de le faire «très prochainement», les prêteurs ne consentiront pas de prêts. C'est une idée intéressante, mais je me demande toujours où vous iriez trouver le genre de personne qui serait prête à prêter de l'argent dans de telles conditions.

Je vais passer à M. de Jong.

M. de Jong: Merci, monsieur le président. Je me demande si vous pouvez nous dire brièvement de quelle façon ce schéma de réforme fiscale fonctionnerait.

[Texte]

Mrs. Maxwell: I think we could describe it as a do-it-yourself tax-planning, tax-averaging system, in the sense that people experience a sudden increase in their income. This may be because as a working person they have worked a whole lot of overtime in one year and find they have a bundle of income they can set aside in a registered saving plan, to defer the tax until they wish to spend that income.

Another possibility would be somebody who realized a large capital gain and the money was not needed for immediate spending. It would make sense to put it into the registered saving plan for later.

Another example would be a woman who is planning to stop work in order to have children. She could plan her savings in the years ahead of stopping work to start her family. She could set aside income in her registered saving plan and then have it as income during the period when she is at home. Someone who wishes at some future date to start their own business would be another example.

So you can do it on a planned basis, or you can simply do it in the sense that in these times there are a lot of rainy days and you want to protect yourself and have a cushion of saving. There is an incentive to do it because if that kind of saving is set aside in a registered plan, it is not taxed. You will pay the tax some day, when you spend the money, but just in case you are one of those people who suffers from unemployment, you would have that set aside for your own protection, or for your retirement.

Mr. de Jong: I think in that context it makes some sense. We are all going through a historic period of very rapid change and you do not know from one year to the next—as MPs we do not know from one election to the next—where you will be on the income scale. I think to some degree of other a fair number of citizens are facing that prospect in their lives.

In essence what you are saying is: provide some instruments and flexibility so that income in high-income years can be used as income in low-income years.

Would that not reduce the total tax take, though? You are being taxed at the high marginal rate and then you are being taxed at a much lower rate. Have you done some number-crunching on that and developed some models? Will this all even out if you take away . . . ? It seems to me that the major tax loophole that you are advocating be removed is the capital gains exemption.

Mrs. Maxwell: Yes. It is meant to work as a package and by taxing capital gains, the council is creating a pool of revenue. If you look only at capital gains tax paid by individuals, there is about \$850 million of extra revenue to the federal government. About half of that revenue is used up by the reduction in the high marginal tax rates proposed by the council, in order to keep the overall tax burden for people in those high tax brackets even after we had taxed their capital gains.

[Traduction]

Mme Maxwell: Nous pouvons, je crois, le décrire comme un système de planification fiscale ou d'étalement fiscal. En effet, il arrive que le revenu d'un contribuable puisse augmenter soudainement. Cette personne a peut-être fait beaucoup d'heures supplémentaires pendant une année, et se retrouve avec un certain revenu qu'elle peut mettre de côté dans un plan d'épargne enregistrée afin de différer le paiement de l'impôt jusqu'à ce qu'elle décide de dépenser ce revenu.

Une autre possibilité serait une personne qui a réalisé un gain en capital important et qui n'a pas besoin de cet argent immédiatement. Il serait donc logique de le mettre dans un régime d'épargne enregistrée pour plus tard.

Un autre exemple est la femme qui prévoit quitter le marché du travail pour avoir des enfants. Grâce au régime d'épargne enregistrée, elle pourrait planifier ses économies en vue de quitter son travail pour avoir des enfants. Elle pourrait mettre de l'argent de côté dans un régime d'épargne enregistrée et utiliser cet argent plus tard lorsqu'elle sera au foyer. Les gens qui désirent se lancer plus tard en affaires sont également susceptibles de tirer avantage de ce système.

Donc, vous pouvez vous prévaloir de cette disposition dans un but bien précis, ou simplement en vue de vous protéger et d'épargner pour les périodes creuses. Ce régime enregistré incite à épargner car l'argent ainsi épargné serait à l'abri de l'impôt. Vous devrez payer de l'impôt plus tard, lorsque vous dépenserez cet argent, mais ces économies seraient là pour vous protéger, en cas de chômage, ou encore vous pourriez les utiliser lorsque vous serez à la retraite.

M. de Jong: Dans ce contexte, cela me semble logique. Nous vivons à une époque où les changements sont très rapides, et vous ne savez pas d'une année à l'autre—comme les députés ne savent pas d'une élection à l'autre—où vous vous situerez dans l'échelle salariale. Je crois que bon nombre de citoyens doivent envisager cette possibilité au cours de leur vie, jusqu'à un certain point.

Vous dites donc essentiellement qu'il faut prévoir certains mécanismes et une souplesse permettant d'utiliser pendant les moins bonnes années les revenus gagnés pendant les bonnes années.

Mais est-ce que cela n'aura pas pour effet de réduire les recettes fiscales totales? Vous êtes imposé à un taux marginal élevé, puis à un taux beaucoup plus bas. Avez-vous étudié ce qu'il en coûterait de faire cela, et établi certains modèles? Tout cela s'égaliserait-il si vous enlevez . . . ? Il me semble que la principale échappatoire fiscale que vous préconisez d'éliminer est l'exemption sur les gains en capital.

Mme Maxwell: Oui. Le système que nous proposons doit fonctionner comme un tout. En imposant les gains en capital, le Conseil crée une source de revenus. L'impôt sur les gains en capital payé par les particuliers représente environ 850 millions de dollars de revenus supplémentaires pour le gouvernement fédéral. Environ la moitié de ce revenu est utilisé par la réduction des taux marginaux d'imposition élevés proposée par le Conseil, afin que le fardeau fiscal net des

[Text]

That left us another half, about \$450 million, on an annual basis which we feel can be used to finance two measures: the registered savings plan, and the increase in the investment-income deduction from \$1,000 to \$2,000.

• 1550

The council is recommending that we gradually increase the limits on registered savings plans. Although we have done a lot on studies of possible impacts, I think it is fair to say nobody can predict the response of taxpayers. We do not know which tax brackets would respond most readily to this new measure. Therefore, it is difficult to project the overall tax loss. By changing the limits slowly, we can control the impact on the treasury. We are saying that basically it is by taxing capital gains that you give this opportunity for averaging.

Mr. de Jong: I noted you are also advocating there be no tax on consumption. That means you would be opposed to a business transfer tax or a value-added tax.

Mrs. Maxwell: No. We would be in favour of a business transfer tax. We see it as being a much more efficient approach to sales taxes than what we have now, the manufacturer's sales tax. The council is opposed to increasing the share of sales taxes in the system which is using the BTT as a slush fund to finance other changes in the tax system. We are opposed because it is a pure consumption tax. We feel Canada should continue to rely on the personal income tax, progressive tax, as the dominant source of revenue for the federal government.

Mr. de Jong: Have you anything to say about the business taxes in terms of tax reform?

Mrs. Maxwell: Corporate income taxes?

Mr. de Jong: Yes.

Mrs. Maxwell: Yes, indeed we do. The council has recommended a number of measures which I could summarize very quickly for you. We are suggesting a deceleration in the capital consumption allowances so they are spread over the life of the asset being depreciated. The council is recommending there should be at least some ad hoc adjustment for inflation in such things as the capital cost allowance and the inventory allowance. We are recommending continuation of the integration of corporate and personal income taxes.

Finally, the council is recommending unlimited carry forward of losses for tax purposes, instead of the seven-year limit which exists now. The reduction in the capital cost allowance put forward by the council provides the tax room to bring about a reduction in the statutory tax rate on the corporate sector.

[Translation]

tranches de revenus élevés demeure le même après avoir imposé leurs gains en capital.

Il reste donc l'autre moitié, soit environ 450 millions de dollars annuellement, qui pourraient servir à financer deux mesures: le Régime d'épargne enregistrée et l'augmentation de 1,000\$ à 2,000\$ de la déduction au titre de revenu de placement.

Le Conseil recommande que la limite qui s'applique aux régimes d'épargne enregistrée soit graduellement relevée. Bien que nous n'ayons pas fait d'étude détaillée sur les répercussions possibles, je crois que l'on peut affirmer que personne ne peut prévoir la réaction des contribuables. Nous ne savons pas quelle tranche de revenus réagirait le plus rapidement à cette nouvelle mesure. Par conséquent, il est difficile de prévoir les pertes fiscales globales. En relevant graduellement la limite, nous pouvons ainsi en contrôler les répercussions sur le trésor. Nous disons que c'est essentiellement en imposant les gains en capital que vous donnez la possibilité d'étalement.

M. de Jong: J'ai remarqué que vous préconisez également l'abolition de la taxe de consommation. Cela veut dire que vous vous opposez à une taxe sur les transactions commerciales ou une taxe sur la valeur ajoutée.

Mme Maxwell: Non. Nous serions en faveur d'une taxe sur les transactions commerciales. Nous la considérons comme étant beaucoup plus efficace que ce que nous avons actuellement, c'est-à-dire la taxe de vente fédérale perçue auprès des manufacturiers. Le Conseil s'oppose à augmenter la part des taxes de vente dans le système qui utilise la TTC pour financer d'autres changements au régime fiscal. Nous nous y opposons car il s'agit uniquement d'une taxe de consommation. À notre avis, le Canada devrait continuer à compter sur l'impôt sur le revenu des particuliers, sur l'impôt progressif, comme source principale de revenu pour le gouvernement fédéral.

M. de Jong: Avez-vous quelque chose à dire au sujet de la taxe d'affaires en ce qui concerne la réforme fiscale?

Mme Maxwell: L'impôt sur le revenu des sociétés?

M. de Jong: Oui.

Mme Maxwell: Oui. Le Conseil a recommandé certaines mesures que je peux vous résumer rapidement. Nous proposons une décélération de la déduction pour amortissement afin de la répartir sur la durée utile de l'actif en question. Le Conseil recommande en outre que la DPA et le dégrèvement au titre des stocks soient corrigés pour tenir compte de l'inflation. Nous recommandons le maintien de l'intégration des impôts sur le revenu des particuliers et des sociétés.

Enfin, le Conseil recommande que les pertes d'exploitation puissent être reportées indéfiniment pour fins d'impôt; la limite est actuellement de sept ans. La réduction de la DPA proposée par le Conseil permet d'amener une réduction du taux d'impôt obligatoire pour les sociétés.

[Texte]

Mr. de Jong: In terms of the tax losses, it has been estimated there is \$34 billion to \$35 billion in unclaimed business tax losses in the tax credits out there. Would that not just add to the problem of government by allowing those losses to be used and having no time limit at all on it?

Mrs. Maxwell: There is a problem of a loss overhang. To the extent we can get corporate statutory tax rates down, the tax loss associated with that overhang of losses is reduced. Our feeling is the existing treatment of losses really creates incentives for a lot of complex tax planning. It encourages people to take advantage of preferred shares and other methods of passing losses on to their shareholders or investors. If there was an unlimited carry forward, there would be less incentive to get involved in that kind of tax gimmick.

The Chairman: Why? If you have a loss, you want to be able to use it up as soon as you can. Because of the lack of return, it becomes worth less and less to you when you have to carry it longer and longer.

Mrs. Maxwell: That is why the council has recommended carrying forward with interest.

Mr. de Jong: With interest... that makes a significant difference.

The Chairman: So the loss bears interest, does it?

Mrs. Maxwell: In the sense it is a way of indexing it so you do not lose value, yes.

• 1555

Mr. de Jong: As my last question right now so that some of my other colleagues can come in on it as well, in your opening remarks you have stated that the recommendations are restricted to those aspects of the tax system, namely the effect on savings and investment, and on questions such as government expenditures, redistribution of income, instruments of industrial policy, etc., you have not focused on, yet surely you cannot ignore those as well.

If you are going to come before the committee with a package that you want the committee and the government to seriously consider, surely you have to also consider these other aspects and how they would fit in. Would you not say that your proposal is therefore a touch premature?

Mrs. Maxwell: No, I would not say that. I think the council's recommendations do not preclude changes that would have an impact, for example, on the redistribution of income.

What I wanted to ensure was that the formal recommendations going forward from council represent the body of research that we have created over the past few years. This package hangs together in the sense that it is self-financing and the different measures are mutually consistent but they do not in any way preclude other measures that would affect the progressivity of the system or changes in the design of the tax

[Traduction]

M. de Jong: On estime que les pertes non réclamées au titre de crédits d'impôt s'élèvent actuellement à 34 ou 35 milliards de dollars. Cela n'ajouterait-il pas aux problèmes du gouvernement si l'on permettait d'utiliser ces pertes sans limiter la période de report?

Mme Maxwell: Le coût des déductions non réclamées pose un problème. Dans la mesure où nous pouvons réduire les taux d'impôt obligatoire sur le revenu des sociétés, les pertes liées au coût des déductions non réclamées diminuent. Nous croyons que le traitement actuel des pertes encourage réellement une planification fiscale complexe. Il encourage les gens à se prévaloir d'actions privilégiées et d'autres moyens de transmettre leurs pertes à leurs actionnaires ou investisseurs. Si les pertes d'exploitation pouvaient être reportées indéfiniment, les sociétés seraient moins portées à recourir à de telles astuces.

Le président: Pourquoi? Si vous avez une perte, vous voulez être capable de l'utiliser le plus vite possible. Puisqu'il n'y a pas de rendement, plus vous la reportez, moins elle a de la valeur pour vous.

Mme Maxwell: C'est pourquoi le Conseil a recommandé qu'elle puisse être reportée indéfiniment avec intérêts.

M. de Jong: Avec intérêts... la différence est importante.

Le président: La perte rapporte donc des intérêts, n'est-ce pas?

Mme Maxwell: Oui, en ce sens que cela vous permet de l'indexer de façon à ne pas perdre de valeur.

M. de Jong: J'aimerais vous poser une dernière question pour l'instant afin que mes collègues puissent vous en poser eux aussi. Dans votre exposé, vous avez dit que les recommandations portent uniquement sur les répercussions de la réforme fiscale sur l'épargne et l'investissement et que vous ne vous êtes pas penchés sur d'autres questions comme les rentrées fiscales du gouvernement, la redistribution du revenu, les mesures fiscales comme éléments de la politique industrielle, etc.; or, vous ne pouvez certainement pas laisser ces aspects de côté.

En préparant cet ensemble de propositions que vous nous soumettez afin que nous et le gouvernement les examinions sérieusement, vous avez sûrement dû tenir compte de tous ces autres aspects et de leur importance par rapport aux autres éléments du régime fiscal. Ne diriez-vous pas que votre proposition est en quelque sorte prématurée?

Mme Maxwell: Non, je ne dirais pas cela. J'estime que les recommandations du Conseil ne font nullement obstacle à l'adoption d'autres modifications qui auraient une incidence, par exemple, sur la redistribution du revenu.

J'ai voulu m'assurer que les recommandations formelles mises de l'avant par le Conseil reflétaient fidèlement l'ensemble des recherches effectuées au cours des dernières années. Toutes ces recommandations se tiennent en ce sens qu'elles peuvent s'autofinancer et que les diverses mesures sont conséquentes les unes par rapport aux autres, mais n'empêcheraient pas le gouvernement d'adopter d'autres mesures

[Text]

transfer linkages and that sort of thing, which we would agree are important issues. We felt it was important here to make sure the recommendations were founded on a careful program of research.

The Chairman: Mr. Weyman.

Mr. C. David Weyman (Consultant, Peat, Marwick, Mitchell and Co.): Mr. Chairman, a supplementary question to Mr. de Jong's question about registered savings. I wondered just what impact you would see that having on personal saving in terms of the amount of saving that would represent as compared to savings today, and to the way you see that savings going—into what type of capital.

You talk about registered assets and non-registered assets, and we are not clear on the distinction. What channels would that registered savings take in terms of its impact on the economy as a whole?

Mrs. Maxwell: First of all, we felt that it was very important to make sure these registered savings vehicles were ones that encouraged risk-taking and did not simply become debt-oriented vehicles for saving, so we have allowed here for a gross up of both dividend income and capital gains at the point of withdrawal from the registered savings plan so that you have equal treatment inside registered saving and outside, with respect to equity.

We have not been able to provide quantitative estimates of what the change in saving would be from this proposal for phasing in gradually changes in registered savings, introduction of this registered savings plan.

Mr. de Jong: If I could have just one more supplementary on that. With the increased savings, one assumes that the increased savings would provide more capital in the country and therefore create jobs, etc., but would you also recommend that there be some stipulation in it so that the capital, those savings, stay in the country? Or would you be prepared to see that capital, those savings, leave the country?

Mrs. Maxwell: No. We would argue that we should use the same rules as we use on registered retirement savings plans with respect to that type of issue. The only change in terms of investment rules would be the one that would allow for the gross up for equity-based income.

The Chairman: Mr. Wilson.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Thank you, Mr. Chairman. Mrs. Maxwell, I just want to explore a few points raised in the briefing notes which accompany the statement.

First of all, the recommendation concerning capital gains and that the \$500,000 lifetime exemption be phased out. I wonder if you have any studies that indicate whether more tax is generated under a regime which exempts some capital gains, as opposed to one which taxes them completely. Do you have any data on that?

[Translation]

touchant la progressivité du système ou les rapports entre les différents éléments du régime fiscal dont nous reconnaissons l'importance. Nous avons jugé essentiel que les recommandations reflètent l'ensemble des recherches que nous avons effectuées.

Le président: Monsieur Weyman.

M. C. David Weyman (expert-conseil, Peat, Marwick, Mitchell and Co.): Monsieur le président, j'aimerais poser une question complémentaire à celle de M. de Jong sur l'épargne enregistrée. Pouvez-vous me dire quelle incidence aurait cette proposition sur le taux de l'épargne personnelle qui en résulterait comparativement au taux actuel et dans quel type d'investissement cette épargne serait dirigée?

Vous parlez d'éléments d'actif enregistrés et non enregistrés et nous avons du mal à saisir la distinction. Comment seraient investies ces épargnes enregistrées et quelle incidence cela aura-t-il sur l'économie dans son ensemble?

Mme Maxwell: Premièrement, nous avons jugé essentiel de veiller à ce que les régimes d'épargne enregistrée proposés favorisent la prise de risque et ne servent pas uniquement au financement par emprunt et nous avons donc prévu une majoration des revenus de dividendes et des gains en capital lors de leur retrait du régime d'épargne enregistrée de sorte que les placements en actions bénéficient du même traitement à l'intérieur comme à l'extérieur de ces régimes.

Nous n'avons pas pu quantifier l'incidence qu'aurait sur l'épargne la mise en place graduelle de ces régimes d'épargne enregistrée.

M. de Jong: J'aimerais poser une dernière question complémentaire à cet égard. On peut supposer que l'augmentation du taux d'épargne permettrait d'enrichir la masse de capital au Canada et donc de créer des emplois, etc., mais recommanderiez-vous que le gouvernement stipule que cette épargne doit demeurer au Canada ou seriez-vous disposée à accepter que ce capital, que ces économies, quittent le pays?

Mme Maxwell: Non. Nous sommes d'avis qu'il faudrait que ces nouveaux régimes soient assujettis aux mêmes règles que les régimes enregistrés d'épargne-retraite. Les règles régissant l'investissement diffèreraient uniquement en ce qu'elles permettraient la majoration des revenus de placement.

Le président: Monsieur Wilson.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Merci, monsieur le président. Madame Maxwell, j'aimerais aborder quelques-uns des points soulevés dans les notes d'information jointes à l'exposé.

Premièrement, j'aimerais parler de la recommandation touchant les gains en capital et l'élimination graduelle de l'exemption au titre des gains en capital jusqu'à concurrence de 500,000\$. Je me demande si vous avez fait des études qui nous indiqueraient si un régime qui exempte une partie des gains en capital permettrait au gouvernement de récupérer davantage d'impôt qu'un régime qui les assujettit totalement à l'impôt. Avez-vous des données à cet égard?

[Texte]

• 1600

Mrs. Maxwell: Was your question whether or not it fosters investment?

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I was thinking more about the government tax revenue end of things. In other words, is more revenue generated by not having a tax on capital gains as opposed to having one?

Mrs. Maxwell: There would be a difference in the sense that there is a greater tendency for people to declare income which they know will not be taxed. In terms of taxing capital gains, the important thing is whether or not you have good incentives in the system for risk-taking. Our feeling is that it is important to to have symmetry between your treatment of capital gains and capital losses, so we are recommending full taxation of all capital gains, not only removing the exemption, and at the same allowing a full write-off of capital losses against other income. There is a lot of analytical work which demonstrates that it is the scope for writing off the losses when they occur which the risk-taker really considers when he is evaluating an investment decision.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Are you saying that being able to write off the loss would motivate people more than not being taxed on a gain?

Mrs. Maxwell: Yes, that is what I am saying.

The Chairman: Are you contemplating indexing losses as well as gains?

Mrs. Maxwell: No.

The Chairman: Are you saying that all losses can be written off against other income and gains are only taxable when realized?

Mrs. Maxwell: Yes.

The Chairman: Have you done any studies to indicate whether you would have anything but a loss of revenue?

Mrs. Maxwell: Oh, I think there is a lot of evidence to show that there would be an increase in revenue.

The Chairman: Why? Where is the evidence of an increase in revenue? People will take their losses if they can write them off against other income, but they do not realize their gains. So every time I lose, I write it off against my income; but every time I gain, I never realize it and never sell. Have you studied whether you have any revenue increase at all if you do that?

Mrs. Maxwell: Well, you have to realize the gains sometime, at the time of death.

Mr. de Jong: Is that what you are also proposing?

Mrs. Maxwell: Well, no. What we are saying is that anything that is in a registered savings plan has to be deemed

[Traduction]

Mme Maxwell: Me demandez-vous si ces régimes favorisent ou non l'investissement?

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je songe plus particulièrement aux revenus fiscaux du gouvernement. Autrement dit, la non-imposition des gains en capital permet-elle au gouvernement de récupérer davantage de revenus?

Mme Maxwell: L'impact de cette proposition tiendrait surtout au fait que les contribuables ont davantage tendance à déclarer des revenus lorsqu'ils savent que ceux-ci ne seront pas imposés. Pour ce qui est de l'imposition des gains en capital, l'essentiel c'est de savoir si le régime favorise les investissements à risque. Nous estimons qu'il est important d'accorder un traitement uniforme aux gains et aux pertes en capital et nous recommandons donc la pleine imposition de tous les gains en capital plutôt que la simple élimination de l'exemption et, en même temps, la pleine déduction des pertes en capital sur les revenus d'autres sources. De nombreuses analyses révèlent que lorsque les investisseurs doivent prendre une décision quant aux investissements à risque, ils tiennent surtout compte de la mesure dans laquelle ils peuvent déduire leurs pertes.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Nous dites-vous que la possibilité pour les investisseurs de déduire leurs pertes importe plus que le fait que les gains ne soient pas imposés?

Mme Maxwell: Oui, c'est ce que je dis.

Le président: Envisagez-vous d'indexer les pertes aussi bien que les gains?

Mme Maxwell: Non.

Le président: Nous dites-vous que toutes les pertes pourraient être déduites des revenus d'autres sources et que les gains seraient imposables seulement lorsqu'ils seraient réalisés?

Mme Maxwell: Oui.

Le président: Avez-vous effectué des études qui vous permettraient de savoir s'il en résulterait autre chose que des pertes de revenus?

Mme Maxwell: D'après les études effectuées, il y a tout lieu de croire qu'il y aurait une augmentation des revenus.

Le président: Pourquoi? Qu'est-ce qui vous permet de croire qu'il y aurait augmentation des revenus? Les investisseurs déclareront des pertes s'ils peuvent les déduire des revenus d'autres sources, mais ils ne réaliseront pas leurs gains. Ainsi, chaque fois que j'encourrais une perte, je la déduirais de mon revenu; mais chaque fois que je pourrais réaliser un gain, je ne le ferais pas et je ne vendrais pas mes titres. Vous êtes-vous penchés sur la question de savoir s'il y aurait une quelconque augmentation de revenus si votre proposition était adoptée?

Mme Maxwell: Enfin, il faut bien que les gains soient réalisés un jour ou l'autre, ne serait-ce qu'au moment du décès.

M. de Jong: Est-ce aussi ce que vous proposez?

Mme Maxwell: Non. Nous disons que les sommes qui se trouvent dans un régime d'épargne enregistrée doivent être

[Text]

as realized at the time of death, and that is part of the lifetime concept.

There is no question that there is some adverse impact on revenues because of the adverse selection of timing in terms of realizing gains and losses, but our work does not indicate that you end up losing the whole bundle and there will still be capital gains realized in the economy.

The Chairman: You have taken a look at the Revenue Canada statistics and noted that the number of losses claimed do not equal the gains, but the losses were previously only written off at the rate of \$2,000 a year and now with capital gains relief, they are not deductible at all. I was just wondering if you have done any studies to indicate what happens when losses are 100% deductible from other earned income.

You knock a hole in your suggestion that you increase your revenue by \$850 million from your capital gains receipt when you allow the deduction of losses in full, which is certainly not our practise or any indication of what we presently have. I would like an answer.

• 1605

Mr. Robert A. Jenness (Senior Policy Advisor, Economic Council of Canada): We have not done the simulations that would provide us with evidence as to how much capital losses there would be under the new system or that would be claimed. On the other hand, the presumption is that people are investing not to make a loss, but rather to make a gain. The recommendations are to be introduced gradually. We will have occasion in the future to make those kinds of simulations which depend upon various behavioural characteristics out there in the marketplace.

The Chairman: Mr. Wilson, sorry I interfered with you.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Quite all right, Mr. Chairman. It is an interesting line to start.

I am curious about the reversion to the old ways of exempting the principal residence and the farm. What about the family-held small business? Ought it not to be afforded similar treatment to a family farm situation?

Mrs. Maxwell: We do not under the present tax system provide that special treatment.

Mr. Wilson (Swift-Current—Maple Creek): I am sure we did.

Mrs. Maxwell: There are a lot of measures in here which do have important consequences for small businesses. I think the unlimited loss carry forward with interest, for example, will make financial planning much easier for small businesses. The Economic Council of Canada, while taking carefully into

[Translation]

réputées avoir été réalisées au moment du décès et cela s'inscrit dans le concept de l'impôt sur le revenu viager.

Il ne fait aucun doute que cette proposition pourrait avoir des effets contraires sur le total des revenus en raison du fait que les investisseurs seraient libres de choisir quand ils réaliseront les gains et les pertes, mais nos travaux n'indiquent pas que les pertes de revenus seraient considérables et nous permettent de croire qu'il y aura néanmoins des gains de capital réalisés.

Le président: Vous avez étudié les statistiques de Revenu Canada et pris bonne note du fait qu'il y a un écart entre les pertes et les gains déclarés aux fins de l'impôt mais par le passé, les pertes étaient déduites à raison de 2,000\$ par année et ne sont plus du tout déductibles en vertu du régime d'exemption des gains en capital. Je me demande tout simplement si vous avez effectué des études en vue de déterminer ce qui se produit quand les pertes sont déductibles en totalité des autres sources de revenus gagnés.

Vous infirmez votre propre affirmation selon laquelle les revenus augmenteraient de 850 millions de dollars grâce aux rentrées d'impôt sur les gains en capital si vous permettez la déduction intégrale des pertes, ce qui s'écarte tout à fait des pratiques courantes. J'aimerais une réponse.

M. Robert A. Jenness (conseiller principal, Conseil économique du Canada): Nous n'avons pas fait les simulations qui nous permettraient de déterminer quel volume de pertes en capital serait déclaré aux fins de l'impôt en vertu du nouveau régime. Par ailleurs, nous supposons que les investisseurs veulent non pas encourir des pertes mais plutôt réaliser des gains. Les recommandations seraient mises en oeuvre graduellement. Nous aurons l'occasion à l'avenir d'effectuer de telles simulations qui dépendent des divers comportements des intervenants sur le marché.

Le président: Monsieur Wilson, je regrette de vous avoir coupé la parole.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je ne vous en veux pas, monsieur le président. C'était une série de questions très intéressantes.

Je m'intéresse plus particulièrement au retour à l'ancienne pratique selon laquelle la résidence principale et la ferme familiale étaient exemptées. Qu'en est-il des petites entreprises familiales? Ne devraient-elles pas bénéficier du même traitement que la ferme familiale?

Mme Maxwell: Nous ne leur accordons pas ce traitement préférentiel en vertu du régime fiscal actuel.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je suis convaincu du contraire.

Mme Maxwell: Nos propositions contiennent de nombreuses mesures qui seraient très avantageuses pour les petites entreprises. Le report prospectif illimité des pertes, avec intérêt, facilitera énormément la planification familiale des petits entrepreneurs. Le Conseil économique du Canada, tout en ayant examiné attentivement les besoins de la petite

[Texte]

consideration the needs of small business, did not see that as being the direction that they wanted to go.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): What would justify the exemption for farms in the minds of your council? Why would farms be singled out for special treatment?

Mrs. Maxwell: The primary reason was simply to be compatible with the present system. We did not have any strong evidence for a need for change.

Mr. Wilson (Swift-Current—Maple Creek): Do you have strong evidence for need for change in regard to small business?

Mrs. Maxwell: No.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): So there is no particular reason for distinguishing between a family farm and a family business situation.

Mr. Jenness: We do feel that there are important elements in the family farm situation that warrant the present exemptions. Part of the family farm is the residence. We are providing equivalent treatment as between the farm residence and the individual residence. But the second part of that is simply that the farm sector traditionally has commanded in the minds of Canadians special concerns, the family farm in particular. We as a council were simply going along with that.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): The first part of your answer is a bit of a red herring, at least in so far as western Canada is concerned, because the farm residence is really the least of the value of a farm unit. Under the old regime there was an option whereby the residence could be exempted, in any event. So what you are saying is just a matter of sentiment. The family farm sentiment was such that the Economic Council of Canada said that the exemption should continue. But there was not as much sentiment attaching to a family-held small business. That is really the bottom line, is it not?

Mr. Jenness: That in part is the bottom line. But bear in mind that we do have reductions in the corporate taxes on small businesses as well as large businesses, and the package of recommendations will be of benefit to small businesses as the package is presented.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): It seems to me just as an aside that it is directed more towards the writing off of losses than rewarding the gain end of it, or the successful end of the equation.

• 1610

I want to move on to the rates. You recommend reduction of the marginal tax rates. Do you have any reason to suppose that the provinces would not move into the vacated area and fill up the room left?

[Traduction]

entreprise, ne préconise pas l'inclusion du secteur de la petite entreprise à cet égard.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Quels éléments ont convaincu les membres de votre conseil de l'opportunité d'exempter les fermes familiales? Pour quelle raison les fermes familiales devraient-elles bénéficier de ce traitement préférentiel?

Mme Maxwell: Nous avons surtout cherché à respecter la structure du régime actuel. Nous n'avons pas constaté la nécessité d'apporter des changements.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Avez-vous de sérieuses raisons de croire qu'il faudrait modifier le régime applicable à la petite entreprise?

Mme Maxwell: Non.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Il n'y a donc aucune raison spéciale de faire une distinction entre la ferme familiale et la petite entreprise familiale.

M. Jenness: Nous estimons qu'il existe d'importants éléments qui justifient les exemptions actuellement accordées à la ferme familiale. Il y a d'abord le fait que la résidence principale fait partie de la ferme familiale. Nous uniformisons le traitement accordé à la résidence principale, qu'elle soit dans une ferme ou ailleurs. En outre, les Canadiens ont toujours accordé une grande importance au secteur agricole et à la ferme familiale en particulier. Les membres du Conseil ont tout simplement respecté cette considération spéciale accordée à la ferme familiale.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): La première partie de votre réponse constitue à mon avis un argument spécieux, du moins pour ce qui est de l'Ouest canadien puisque la résidence est l'élément de la ferme qui a le moins de valeur. En vertu de l'ancien régime, la résidence principale était exemptée, de toute façon. Ce que vous nous dites a donc une valeur purement sentimentale. Le Conseil économique du Canada préconise le maintien de l'exemption pour des raisons purement sentimentales à l'égard de la ferme familiale. Je constate toutefois que la petite entreprise familiale ne suscite pas une pareille considération sentimentale. C'est à cela que cela se résume, n'est-ce pas?

M. Jenness: Oui, en partie. Mais n'oubliez pas que nous prévoyons des réductions du taux d'imposition des petites entreprises comme des grandes et que le train de recommandations que nous formulons apportera des avantages au secteur de la petite entreprise.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Et je vous signale en passant que j'ai l'impression que ces propositions visent surtout à assurer la déduction des pertes plutôt qu'à récompenser ceux qui réalisent des gains.

J'aimerais maintenant parler des taux d'imposition. Vous recommandez une réduction des taux d'imposition marginaux. Avez-vous des raisons de croire que les provinces ne s'empres-
seront pas d'occuper l'espace fiscal libéré par le fédéral?

[Text]

Mrs. Maxwell: There is no reason the provinces should move in in the sense that we have left their revenue neutral. We have left them with the same amount of revenue they now have.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): On the other hand, I can see provinces using all sorts of arguments to say they are not receiving transfer payments in the magnitude they might have expected, etc. There are all sorts of arguments you can use in a federal-provincial type of situation. It seems to me entirely possible that any number of provinces might seize the opportunity to fill the gap.

Do you not have any concerns about this, relative to your recommendation?

Mr. Jenness: If I may speak to it, Mr. Chairman, the recommendations as they stand are revenue neutral in the sense that they provide the federal government with the same amount of revenue from income taxes as they do now. As you know, the provinces for the most part apply a flat percentage upon the individual federal income tax. They would have to change their system if they were to move into a different arrangement with respect to the top two marginal rates.

There is nothing to prevent them, of course, from changing their system, but it is a matter of speculation. Basically we did not have a position on it.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I agree with the observation. It certainly is speculative on my part.

I want to move briefly to the sales tax for the business transfer tax end of the equation. Say it were possible for federal and all provincial governments to agree to institute a retail sales tax that would be shared; that is, the revenue pie would be shared up between the federal and provincial governments. First of all, have you studied such a possibility? On the assumption the federal and provincial governments could agree, does it have any viability? As an ultimate retail sales tax, it would have visibility and would counteract the Leviathan argument and all the rest of it. Do you think it has any merit, as opposed to all of the other options that are being bandied about right now?

Mrs. Maxwell: I think it is a very good question. If we were to look at this in the pure, theoretical sense, we would say the preferred route to go would be a joint collection of sales taxes. This would be the most efficient way to do it and it would allow for elimination of a lot of economic inefficiencies we see in the system.

As you may notice, we have made recommendations for changes here in provincial sales taxes as well as in the federal tax. After discussing this at some length, I must say, we came to the realization that provincial retail sales taxes are the one real lever of fiscal policy they have of their own. It would probably not be very realistic to recommend that we should go to a uniform system. In theory, however, it would be the preferred route.

[Translation]

Mme Maxwell: Les provinces n'auraient aucune raison de le faire puisque nos propositions laissent leur revenu inchangé. Nous aurons après la mise en oeuvre des recommandations les mêmes revenus que maintenant.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Par ailleurs, j'imagine très bien les provinces invoquant toutes sortes d'arguments pour faire valoir qu'elles ne reçoivent pas le volume de paiements de transfert qu'elles pourraient attendre, etc. Toutes sortes d'arguments peuvent être invoqués dans les négociations fédérales-provinciales. Il me semble tout à fait possible qu'un certain nombre de provinces saisissent l'occasion d'occuper l'espace fiscal qui serait libéré.

Craignez-vous que votre recommandation ait cet effet?

M. Jenness: Monsieur le président, j'aimerais expliquer que nos recommandations ont un effet neutre sur les revenus en ce sens qu'elles fournissent au gouvernement fédéral les mêmes recettes fiscales qu'à l'heure actuelle. Comme vous le savez, les provinces perçoivent pour la plupart un pourcentage fixe fondé sur l'impôt fédéral sur le revenu des particuliers. Elles seraient obligées de modifier leur système si elles voulaient apporter des changements aux deux taux d'imposition marginale les plus élevés.

Bien sûr, rien ne les empêche de le faire mais tout cela, c'est pure hypothèse. Nous n'avons essentiellement pas pris position à cet égard.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je suis d'accord avec ce commentaire. C'est certainement une hypothèse que je formule.

J'aimerais maintenant parler brièvement du remplacement de la taxe de vente par une taxe sur les transactions commerciales. D'abord, si le gouvernement fédéral réussissait à s'entendre avec tous les gouvernements provinciaux pour prélever une taxe de vente au détail, avez-vous examiné la possibilité de partager les recettes entre les divers gouvernements? Si l'on suppose que les gouvernements fédéral et provinciaux pourraient en arriver à une entente, ce partage pourrait-il être viable? Ce nouveau régime de taxe de vente au détail serait visible et ferait contrepoids à l'argument du gigantisme et tout le reste. Croyez-vous que cette option serait avantageuse par contraste à toutes les autres options qui furent de toutes parts?

Mme Maxwell: C'est une excellente question. Sur le plan purement théorique, nous préconiserions bien sûr la perception des taxes de vente par les deux ordres de gouvernement. Ce serait la façon la plus efficace de le faire et cela permettrait d'éliminer nombre des inefficacités économiques qui caractérisent le système actuel.

Vous avez peut-être remarqué que nous recommandons dans notre mémoire des changements aux taxes de vente provinciales autant que fédérales. J'avoue qu'après de longues discussions, nous avons constaté que les taxes de vente au détail provinciales constituent le seul levier fiscal dont disposent les provinces. Ce ne serait sans doute pas réaliste de recommander l'adoption d'un système uniforme. En théorie, toutefois, la solution serait privilégiée.

[Texte]

The Chairman: Mr. Weyman, I think you had a question.

Mr. Weyman: Thank you, Mr. Chairman. I think a couple of times, Mrs. Maxwell, you have mentioned the treatment that you have proposed regarding corporate losses. You have talked about the indefinite carry forward and you talked about indexation through this interest factor. I was just thinking in terms of the comparative position of a profitable corporation making capital investment in depreciable assets in particular compared, say, with the situation of a start-up company that is not making taxable profits at the time.

• 1615

It would seem to me there is a significant imbalance between the way the tax system treats those two entities—the profitable company versus the company that is not profitable, a loss company, as we usually describe it. I just wondered what your thoughts were in terms of the fairness of the system; how it ought to apply; if we could design a better system if not a perfect system; how you redress that balance. Merely giving indefinite carry forward, and even indexing those losses, does not seem to me to really help the loss company. I realize that today the government is very concerned about the trading of those losses to profitable companies. But how else do you redress that balance between the two groups of companies?

Mrs. Maxwell: I think perhaps the most important factor, we feel, is that the capital cost allowances being charged by the profitable company should reflect some adjustment for changes in economic value, the real value, as we say, of the assets that are being depreciated. I do not think there is as big a disparity in the relationship as you are suggesting.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you. This study is really very narrowly focused, is it not, on savings and investment, and does not touch many of the other aspects of taxation which you described in your opening statement, particularly redistribution and taxation as an instrument of industrial policy. Am I right in thinking that this narrow focus had been chosen before you arrived at the council—that this is part of a number of research studies that were on the way before you got there?

Mrs. Maxwell: Yes, this was a decision that was made in 1983 when the council started its research program on capital income. It is true that it is not the whole tax system, but it is an important piece of the tax system, and a very important piece in terms of how the system impacts on the economy. I think the council's choice of that focus has really shown a pay-off in the sense that the work we have done has demonstrated how capricious the tax system is in terms of effective tax rates, and how important the impacts are on the economy.

Miss Nicholson: If you yourself had been designing those studies, would you have carved out this particular sector?

[Traduction]

Le président: Monsieur Weyman, vous aviez une question, je crois.

M. Weyman: Merci, monsieur le président. Madame Maxwell, vous avez parlé à quelques reprises du traitement que vous recommandez à l'égard des pertes des sociétés. Vous avez parlé du report prospectif indéfini et de l'indexation au moyen du versement d'intérêts. Je songe plus particulièrement au traitement accordé à une société rentable qui investit dans l'achat d'éléments d'actif amortissables par comparaison à celui accordé à une nouvelle entreprise qui n'a pas de bénéfices imposables.

Il me semble percevoir un déséquilibre notable entre la façon dont le fisc frappe d'une part les entreprises rentables et d'autre part, les entreprises qui ne le sont pas, les entreprises qui enregistrent des pertes. Je voudrais savoir ce que vous pensiez de l'équité de ce régime; à votre avis, comment devrait-il s'appliquer? Peut-on en établir un meilleur, à défaut d'en établir un parfait? Comment corriger ce déséquilibre? Permettre à une compagnie déficitaire de reporter ses pertes sur les années ultérieures indéfiniment et même de les indexer ne me semble pas être très judicieux. Je sais que le gouvernement s'inquiète énormément du transfert de ces pertes à des entreprises rentables. Mais existe-t-il d'autres moyens de redresser ce déséquilibre entre ces deux groupes d'entreprises?

Mme Maxwell: Ce qui importe le plus, à notre avis, c'est que la déduction pour amortissement demandée par une entreprise rentable devrait tenir compte des variations de la valeur économique, de la valeur réelle, comme nous l'appelons, des éléments d'actif amortis. D'autre part, je ne crois pas qu'il existe une telle disparité entre ces deux groupes d'entreprises comme vous le donnez à penser.

Le président: Madame Nicholson.

Mme Nicholson: Merci. Votre étude porte surtout sur l'épargne et l'investissement et n'examine pas les autres aspects de la fiscalité dont vous avez parlé dans votre déclaration liminaire, en particulier la redistribution et la fiscalité comme moyens de promouvoir la politique industrielle. Est-il vrai que le thème assez étroit de cette étude avait été retenu par le Conseil bien avant que vous n'y arriviez, que cette étude faisait partie d'une série de documents de recherche commandés avant que vous ne soyez nommée présidente du Conseil?

Mme Maxwell: Effectivement, cette décision a été prise en 1983, date à laquelle le Conseil a lancé son programme d'étude du revenu en capital. Vous avez raison de dire que cette étude ne porte pas sur l'ensemble du régime fiscal, mais elle en représente quand même une partie importante dans la mesure où elle examine les modes d'influence du régime fiscal sur l'économie. Le thème retenu par le Conseil a donné d'excellents résultats, je crois, dans la mesure où cette étude a montré à quel point le régime en place pouvait influencer sur les taux d'imposition réels et, partant, sur l'économie.

Mme Nicholson: Si vous aviez dû prendre cette décision, auriez-vous choisi ce thème?

[Text]

Mrs. Maxwell: That is a hypothetical question that I could not really answer. I must say I have found the tax issues to be extremely difficult and extremely complex. I might have ducked entirely.

Miss Nicholson: I notice that five council members disagreed, and if I understand rightly, what they were not in agreement with was the fact that this study did not deal with the progressivity aspect. What was their position—that in any discussion of tax, one should look at progressivity, or rather redistribution?

Mrs. Maxwell: Yes. Those council members . . . as you read the the dissent, you will see that they raise a number of issues. But the dominant issue was the fact that they really feel we should be designing a tax system which increases tax burdens at the top end of the tax system and reduces them at the bottom end. And what our research shows is that over a lifetime people are actually at both ends of the spectrum, a lot of people are, and what we tried to do was design a system which basically allows a person to eliminate the peaks when they are at the top marginal rates and average their tax burden over their lifetime. In a sense, if you want, it is a flat tax, but it is a flat tax whether you are at the top end of the progressive structure or at the bottom end.

• 1620

Miss Nicholson: I find the notion of lifetime tax . . . it is appealing. I wonder how practical it is, because in fact the way life has been going up to now is budget measures last just until the next budget, and the tax regime that is put in place now is perhaps good for a year or perhaps not. If you are aiming at a lifetime taxation regime, you are assuming very much more stability and consistency than we have seen hitherto.

Mrs. Maxwell: I think that is a fair point, but in spite of the instability in the system—which, obviously, the council would like to reduce to a considerable degree—we also have, I think, a track record of not taxing retroactively so that people who did take advantage of this averaging approach through registered saving or registered borrowing I think could do so with the confidence that they would be allowed to at least allow those transactions to play themselves out even if there was some change in direction of future tax policy. But certainly, we would prefer to see a tax system which was much more stable over time than what we have seen over the last 15 years.

Miss Nicholson: My next question concerns capital gains. When the capital gains tax exemption was introduced, it was accompanied by the expectation that it would lead to increased investment in Canada and so on. Has the council done any independent studies—I realize the regime has not been in existence for that long—but do you have any independent work to show if in fact people who are benefiting from the capital gains tax exemption are starting to invest that in Canada, or is it a choice between the condominium in Florida and the yacht somewhere else?

[Translation]

Mme Maxwell: Vous me posez là une question hypothétique à laquelle je ne peux pas vraiment répondre. Je dois avouer que ces questions fiscales me semblent très difficiles et extrêmement complexes. Je me serais peut-être abstenue d'en faire l'examen.

Mme Nicholson: Je note que cinq membres du Conseil ont exprimé certaines réserves, et si je ne m'abuse, ils contestaient le fait que cette étude ne s'attaquait pas à la progressivité du régime fiscal. Estimaient-ils qu'il fallait examiner la progressivité du régime fiscal, ou plutôt la redistribution? Était-ce là leur position?

Mme Maxwell: Oui. Si vous lisez les réserves que nourrissent ces membres du Conseil, vous constaterez qu'ils abordent un certain nombre de questions. Mais la plus grande réserve exprimée est que le régime fiscal devrait être conçu de façon à ce que la pression fiscale soit la plus forte à l'échelon le plus élevé et la plus faible à l'échelon le plus bas. Or, d'après les résultats de nos recherches, les contribuables se trouvent, à un moment donné de leur vie, aux deux extrémités de cette échelle et nous avons donc essayé de concevoir un régime qui permet, grosso modo, à un contribuable de sectionner toute pointe lorsque son taux d'imposition marginal est le plus élevé et de répartir l'impôt acquitté durant toute sa vie. Il acquitterait un impôt forfaitaire, si vous voulez, mais cet impôt demeurerait le même qu'il soit à l'échelon le plus élevé ou à l'échelon le plus bas de cette structure fiscale progressive.

Mme Nicholson: L'idée d'un impôt viager est intéressante. Cependant, je me demande si elle est bien pratique, car depuis un certain temps, les mesures budgétaires annoncées ne durent que le temps d'un budget et le régime fiscal proposé ne vaut que pour un an ou même moins. Or, l'idée d'un impôt viager suppose une stabilité et une cohérence beaucoup plus importantes que cela n'a été le cas jusqu'à présent.

Mme Maxwell: Vous avez raison, mais cette instabilité mise à part—instabilité que le Conseil, de toute évidence, voudrait voir réduite à sa plus simple expression—nous n'avons jamais imposé, je crois, de mesures fiscales à effet rétroactif si bien que ceux qui tireraient parti de cette répartition de l'impôt par le biais de régime d'épargne enregistrée ou d'emprunt pourraient le faire en sachant qu'ils pourraient répartir au moins les transactions déjà effectuées même si la politique fiscale était modifiée. Mais il est évident que nous préférierions que le régime fiscal soit beaucoup plus stable qu'il ne l'a été au cours des 15 dernières années.

Mme Nicholson: Ma question suivante porte sur les gains en capital. Lorsque le gouvernement a décidé d'exonérer les contribuables de l'impôt sur les plus-values, il s'attendait à ce que les investissements réalisés au Canada augmentent. Le Conseil a-t-il effectué des études indépendantes—et je me rends compte que cette mesure n'est entrée en vigueur que depuis peu—révélant que ceux qui bénéficient de cette exonération investissent de plus en plus au Canada ou en profitent-ils pour acheter un condominium en Floride ou un yacht ailleurs?

[Texte]

Mrs. Maxwell: We have not been able to do any formal evaluation of that measure for the very reasons you have outlined. I think our concern is, though, that it creates yet another tax preference in the system and has all of the negative consequences of those preferences in terms of distorting people's investment decisions, encouraging them to... well, as we say in our text, making economic losers into tax winners. The council feels that as a country, we would be much better off with a more neutral tax system; one that treated all types of income the same way.

Miss Nicholson: You seem to be in favour of encouraging savings. There are those who say that Canadians are already great savers and do not particularly need incentives to save but that Canadians tend to save in very traditional ways rather than necessarily putting their money into equity investment, into anything that is creating jobs or more economic activity in Canada. You have not chosen to deal with the issue of directing those savings—or have you and have I missed it?

Mrs. Maxwell: Well, you began by making the point that Canada is already a high savings country and that is certainly the perception of Canada, and it is true if you are comparing Canada with the United States, but we have looked at average savings rates across all the industrial countries and we find that on a long-term average, Canada comes out seventeenth in terms of their savings rates in relation to Gross Domestic Product.

What is interesting is that of the 16 countries that are higher savers than Canada, 13 also devote more of their GDP to investment than does Canada, so I think that if you look at Canada in the broader global context, you will see there is a lot of scope for us to increase our savings and we should not view that as being a negative.

• 1625

Miss Nicholson: As well as increasing savings, did you deal with or do you intend to deal with the notion of how to direct those savings into the kind of equity investment that will produce economic activity and growth?

Mrs. Maxwell: There are two key provisions the council makes. With the new form of registered saving, there would be provision to encourage equity investment in registered savings plans by allowing for a gross-up of dividends and capital gains when they are withdrawn from the plan. The other is that the investment income deduction, the current \$1,000 measure, would be expanded to include capital gains and net rental income as well as interest and dividends and would be increased to \$2,000, which returns it to the real value it had when it was introduced in the mid-1970s.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Did you know increasing the investment credit by \$1,000 would cost us an additional \$835 million in 1983 on account of selective tax measures according to the

[Traduction]

Mme Maxwell: Nous n'avons pas encore pu analyser sérieusement cette mesure pour les raisons que vous avez citées. Cependant, ce qui nous inquiète, c'est qu'elle crée un autre avantage fiscal sans parler de toutes les conséquences négatives que ce genre de mesures entraînent puisqu'elles déforment les décisions prises par les contribuables en matière d'investissement, elles les encouragent à... Eh bien, comme nous le disons dans notre document, elles font des perdants sur le plan économique des gagnants sur le plan fiscal. Le Conseil estime que le Canada devrait se doter d'un régime fiscal plus neutre, d'un régime qui n'établisse pas de différences entre les divers types de revenus.

Mme Nicholson: Vous semblez vouloir encourager l'épargne. Certains disent que les Canadiens sont de gros épargnants et qu'ils n'ont pas particulièrement besoin d'y être encouragés, mais qu'ils ont tendance à épargner leur argent de façon traditionnelle, au lieu de le placer en bourse, ce qui permettrait de créer des emplois ou de stimuler l'activité économique au Canada. Vous n'avez pas abordé cet aspect-là de l'épargne, n'est-ce pas, ou est-ce que cela m'a échappé?

Mme Maxwell: Vous avez dit au tout début que l'épargne était élevée au Canada et c'est effectivement ainsi que le Canada est perçu, et c'est vrai si l'on compare le taux d'épargne au Canada par rapport à celui des États-Unis, mais nous avons examiné les données statistiques de l'épargne dans tous les pays industrialisés et nous avons constaté qu'à long terme, le Canada n'occupe que le 17^e rang lorsqu'un rapport est établi entre le taux de l'épargne et le produit national brut.

Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que parmi ces seize pays où l'épargne est plus élevée qu'au Canada, treize d'entre eux consacrent également une part plus importante de leur produit national brut aux investissements et par conséquent, si l'on place le Canada dans une perspective beaucoup plus vaste, on constate que l'épargne pourrait être encore beaucoup plus élevée et que ce n'est pas nécessairement un point négatif.

Mme Nicholson: Outre l'épargne accrue, avez-vous examiné, ou avez-vous l'intention de le faire, la façon dont cette épargne pourrait être placée en Bourse pour stimuler l'activité et la croissance économiques?

Mme Maxwell: Le Conseil propose deux recommandations clés. Ce nouveau régime d'épargne enregistrée encouragerait l'achat d'actions en majorant les dividendes et les plus-values accumulés lorsque ces derniers seraient encaissés. Ensuite, nous proposons d'élargir la déduction pour revenus de placement qui est actuellement de 1,000\$, aux plus-values et aux revenus nets de location et de la porter à 2,000\$, ce qui lui redonne la valeur qu'elle avait lorsqu'elle a été introduite vers le milieu des années 1970.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Savez-vous que si le gouvernement avait augmenté la déduction relative aux revenus de placement de 1,000\$ en 1983, ces mesures fiscales sélectives lui auraient coûté 835 millions de dollars complémentaires et auraient

[Text]

government, and it would use up all of the money which might be gained by taxing capital gains in full?

Mrs. Maxwell: This is not what our research shows, Mr. Chairman, but I will look at the number and give you a—

The Chairman: This is 1983 statistics.

Mrs. Maxwell: We can look at the number for you and provide you with the results of our research in a follow-up note.

The Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: Mrs. Maxwell, in your press release of February 3 you indicated the key aim of the council recommendations is to put similar investments and savings on the same footing for tax purposes. This would mean people would not base savings and investment decisions on where they could get the best tax break. I wonder if you would like to comment on how you feel we would get people to invest in the mining industry and remote locations of our country, particularly the north.

Would you not feel with this approach a majority of our citizens would take the least risk approach and being small "c" conservative investors would probably take the safe investments if there were no initiative for them to take the risk? My concern might be that we would end up with a 200-mile strip across Canada just above the border with good growth, but you would not have our remote areas in the northern regions developed.

Mrs. Maxwell: It seems to me there are two separate questions here. One is how we treat our resource sector in general and another is what we do about particular regions of the country where it is very difficult to get economic development going on a self-sustaining basis. I think the council would be prepared to support special tax measures intended for regional development purposes, because we really need this kind of leverage for particular situations. In general our feeling is that the resource properties can justify their own existence on the basis of the true economics in terms of realistic investments about what the ongoing price regime and market conditions will be. In a sense, the aspect of resource sectors should be treated in the same sense as any other corporation.

Mr. Minaker: Do you feel there should be some special tax concessions so it would encourage the investors to put money into this particular area?

Mrs. Maxwell: Yes.

Mr. Minaker: Would you spring away from the other approach?

Mrs. Maxwell: That is right.

Mr. Minaker: I noticed another thing in your registered borrowing which encourages me. I have been lobbying with the Finance Minister for the past while to try to get him to accept the concept of giving students who graduate from university and have legitimate student loan the option in the first four or five years of their working life to pay off a part of the loan and

[Translation]

absorbé toutes les rentrées provenant de la pleine imposition des plus-values.

Mme Maxwell: Ce n'est pas ce que nos études montrent, monsieur le président, mais je ferai des recherches et je vous donnerai...

Le président: Ces données datent de 1983.

Mme Maxwell: Nous pourrions faire des recherches et vous en donner les résultats.

Le président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: Madame Maxwell, dans votre communiqué de presse du 3 février dernier, vous dites que les recommandations proposées par le Conseil ont pour principal objectif d'imposer de la même façon tout placement ou épargne similaire, ce qui signifierait que les contribuables ne prendraient pas leurs décisions d'investissement en fonction des avantages fiscaux qu'ils pourraient récolter. Dans ce cas, je voudrais savoir comment vous pousseriez les gens à investir dans l'industrie minière ou dans les régions éloignées de notre pays, en particulier dans le Nord.

Ne pensez-vous pas que, ce faisant, une majorité de nos citoyens préférerait prendre le moins de risques possible et, étant de nature très prudente, placeraient leur argent sans courir de trop grands risques si aucun avantage fiscal ne récompensait des placements risqués? Ce qui m'inquiète, c'est que la croissance au Canada serait limitée à une bande horizontale de 200 milles, et que les régions éloignées du Nord ne seraient pas mises en valeur.

Mme Maxwell: Vous me posez deux questions différentes, il me semble. L'une porte sur le secteur des ressources en général et l'autre sur le développement économique soutenu de régions particulières de notre pays. Et je crois que le Conseil serait disposé à avaliser l'imposition de mesures fiscales préférentielles dans le but de favoriser le développement régional, car ces avantages fiscaux sont vraiment nécessaires dans des situations données. Cependant, nous estimons que l'industrie primaire peut marcher sur ses deux pieds et subir la loi du marché. L'industrie primaire devrait être traitée de la même façon que n'importe quelle autre industrie ou entreprise.

M. Minaker: Pensez-vous que les investisseurs devraient bénéficier de concessions fiscales spéciales en vue de les encourager à investir dans ce domaine?

Mme Maxwell: Oui.

M. Minaker: Vous vous écarteriez donc de l'ancienne méthode?

Mme Maxwell: Oui.

M. Minaker: J'ai remarqué quelque chose à propos du régime d'emprunt enregistré que vous proposez qui m'encourage. Depuis un certain temps, j'essaie de pousser le ministre des Finances à accepter l'idée de donner aux étudiants qui sortent de l'université et qui ont des prêts étudiants légitimes à rembourser la possibilité de rembourser une partie de ce prêt

[Texte]

count it against the RRSP qualifications they would have. It almost falls in line with what you are proposing. You have gone one step further in that you have suggested maybe we count the loan as income while they are at university and they probably would not have to pay any tax on it as they receive it.

• 1630

Mrs. Maxwell: Yes, there is a very strong parallel there.

Mr. Minaker: Thank you.

The Chairman: Mr. Layton.

Mr. Layton: To follow up on the comments of Mr. Minaker, the resource industry thing captures me. You talk of the gradual elimination of the depletion allowances and I know they are in very tough international competitive times. I wonder if this were done whether it would add any particular load to our resource industries and make investment in those industries harder to find? It kind of parallels what George was saying.

Mrs. Maxwell: Well, the language in the report is very carefully couched in order to reflect the concern about the particular difficulties we face in resource markets at this time. The council would not recommend drastic changes in the tax regime at a time when the industry is suffering to the degree it is now.

The council did wish to put forward the sense that there should be greater neutrality of treatment among different types of investments, however. I think we should also bear in mind, though, that we are talking about quite a variety of measures that will affect those companies substantially.

For example, in the sense of losing some earned depletion, they might be gainers because they have deferred taxes on their books, or because they are paying sales taxes on inputs to their production, or from a loss carrying forward position.

Basically what we have decided after doing quite a lot of analytical work, is that you can only judge the winners and the losers from this package by looking at the books of individual companies; that you cannot generalize by specific industry.

Mr. Layton: Mr. Chairman, through you to the special witnesses and guests, the difference between the resource sector, particularly mining—and George and I were just discussing it—is that long lead time and that high-risk period. It can be 5 and 10 years before you know you are going to get anything back.

It just seems that there needs to be something in our tax system. We have it in flow-through shares to encourage explorations and we have it in these various allowances. If we do back away from them, then we are going to have to have something—and I know that is what you were thinking, George, you raised the first question—to still stimulate, to make it more attractive than the more secure investments that, as you say, you are trying to equate.

[Traduction]

au cours des quatre à cinq premières années de leur vie active et de l'imputer aux cotisations d'épargne-retraite enregistrée dont ils bénéficieraient. Cela ressemble beaucoup à ce que vous proposez. Vous êtes même allés un peu plus loin car vous proposez de considérer le prêt en question comme revenu pendant que ces étudiants sont à l'université, ce qui leur permettrait de ne pas acquitter d'impôt.

Mme Maxwell: Oui, cela y ressemble beaucoup.

M. Minaker: Merci.

Le président: Monsieur Layton.

M. Layton: Je voudrais revenir sur ce qu'a dit M. Minaker, car l'industrie primaire m'intéresse beaucoup. Vous préconisez l'élimination progressive des provisions pour reconstitution et je sais que l'industrie doit subir une concurrence internationale très sévère à l'heure actuelle. Je me demande si cette mesure n'aurait pas pour effet de surcharger notre industrie primaire et de grever les investissements qui pourraient s'y faire? C'est un peu ce que M. Minaker disait.

Mme Maxwell: Nous avons choisi nos mots très soigneusement pour tenir compte des difficultés particulières que traverse le secteur des matières premières à l'heure actuelle. Le Conseil ne recommande pas de variations draconiennes du régime fiscal alors que cette industrie traverse autant de moments difficiles.

Cependant, le Conseil désirait tout de même insister sur le fait que le régime fiscal s'appliquant aux divers types de classements devrait être plus neutre. Il convient cependant de garder à l'esprit qu'il s'agit de mesures qui auront un effet non négligeable sur ces entreprises.

Par exemple, la perte des provisions pour reconstitution pourrait être compensée par le report de l'impôt qu'elles devraient acquitter par le paiement de taxes de vente frappant leurs intrants ou par le report de pertes sur des exercices ultérieurs.

Après y avoir beaucoup réfléchi, nous avons conclu qu'on ne pouvait déterminer qui en sortirait gagnant et qui en sortirait perdant qu'en examinant les livres comptables de chaque entreprise, qu'il était impossible de faire des généralisations par industrie donnée.

M. Layton: Monsieur le président, la différence principale qui existe entre les autres industries et l'industrie des matières premières, en particulier l'industrie minière—et M. Minaker et moi-même en discussions tout à l'heure—c'est que les délais sont très longs et les risques élevés. Il faut parfois attendre 5 à 10 ans avant de savoir si vous allez rentrer dans vos frais.

Il me semble, en conséquence, que notre régime fiscal devrait en tenir compte. Il en tient compte à l'heure actuelle grâce aux actions accréditives qui encouragent la prospection et grâce à toutes les déductions. Si nous les supprimons, il faudra les remplacer par autre chose, et je sais que c'est ce à quoi vous pensiez tout à l'heure, monsieur Minaker, lorsque vous avez posé votre question—pour continuer de stimuler la

[Text]

You would rather it not be a tax decision; it should be a personal or investment decision. I can see how that is appropriate, but still at the same time sense that unless we do something with all the resources that we still want to depend on over the years, we may not have them to depend on without there being some encouragement.

Does the council have anything specific in relation to the "time to develop" period?

Mrs. Maxwell: I think only in terms of the way the capital cost allowances are structured, which means that they reflect the inflation in the value of the assets.

Mr. Layton: They do build up a tax credit as a result and that is your incentive, I suppose.

Mrs. Maxwell: And the loss carry forward.

Mr. Layton: Yes.

Mrs. Maxwell: I think, though, that the real problem here is whether or not you do your industrial policy through the tax system or whether you look for other instruments.

Mr. Layton: Yes. I would add one more question, Mr. Chairman, and it is that in all of our discussions here in the committee and the representations we have had, we are always faced with the general—not policy, but general objective of tax neutrality. They are always concerned with fairness, and I hope all governments will be, and finally, we are affected and constantly aware of competitiveness.

Does the council have advice for us from their review as to whether the effect of their recommendations, if once applied, would be to make us more competitive as a place to do business and more attractive in a competitive sense than, say, our great neighbour to the south, knowing now that they have made the first move and we have to react?

• 1635

Are we going to catch up in terms of being competitive with their system, or are we going to be going ahead of them in a kind of a leap-frog sense?

Mrs. Maxwell: I would say we are going ahead. Or we would go ahead with a move towards neutrality, which has taken place in the United States. But it has been accompanied by a substantial overall tax increase, as you know. I think there is very strong economic evidence to show that when you move towards greater neutrality in a tax system, the choice of investments in the country, where the savings is allocated, is to more efficient investment. You get a more efficient economy from it. This helps competitiveness and helps real incomes over time because you are a more competitive economy. This in fact is the main thrust of the council's recommendation.

[Translation]

croissance de cette industrie, pour y attirer les capitaux à risque.

Vous estimez que ces décisions ne devraient pas être fondées sur des considérations fiscales, mais sur des considérations individuelles ou financières. Je vous comprends, mais il demeure que si nous voulons continuer à disposer de toutes ces ressources pendant encore un grand nombre d'années, nous ne pourrions peut-être le faire qu'en y encourageant l'investissement.

Le Conseil peut-il formuler quelque recommandation que ce soit à propos de ces délais qui sont parfois très longs?

Mme Maxwell: Tout ce à quoi je puis penser, c'est à la déduction pour amortissement qui pourrait être structurée de façon à tenir compte de la dépréciation due à l'inflation de la valeur des éléments d'actif.

M. Layton: Ces entreprises bénéficient d'un crédit d'impôt ce faisant et c'est ce crédit qui représente l'incitation fiscale en question, je suppose.

Mme Maxwell: De même que le report des pertes sur les exercices ultérieurs.

M. Layton: Oui.

Mme Maxwell: La question qui se pose en réalité est celle-ci: faut-il favoriser la politique industrielle par le biais du régime fiscal ou par d'autres moyens?

M. Layton: Vous avez raison. Je voudrais poser une dernière question, monsieur le président. Lors de toutes les discussions qui se sont tenues ici, en comité, et dans les témoignages que nous avons reçus, il est constamment question de l'idée de neutralité fiscale. Tout le monde veut que le régime fiscal soit le plus juste possible, et j'espère que tous les gouvernements se montreront justes car nous sommes tous touchés par le régime fiscal et nous sommes tous sensibles au devoir d'être compétitifs.

D'après l'étude que vous avez réalisée, si elles étaient traduites en actes, auraient-elles pour effet de nous rendre plus compétitifs, d'attirer au Canada plutôt qu'aux États-Unis les investissements nécessaires, disons, sachant qu'ils ont déjà avancé leur pion et que nous devons les contrer?

Allons-nous essayer de les rattraper, c'est-à-dire de rendre notre régime concurrentiel par rapport au leur, ou allons-nous les dépasser, c'est-à-dire aller beaucoup plus loin?

Mme Maxwell: Je dirais que nous allons les dépasser. Nous allons les dépasser en choisissant la neutralité, ce qui s'est produit aux États-Unis. Mais comme vous le savez, cette neutralité a été accompagnée d'une augmentation importante de l'impôt global. L'expérience a démontré que lorsque vous adoptez une plus grande neutralité du régime fiscal, le choix des investissements au pays, où les économies sont distribuées, est un investissement plus efficace. Cela améliore l'efficacité de l'économie. Avec le temps, la compétitivité et les revenus réels s'amélioreront parce que c'est toute l'économie qui sera

[Texte]

Mr. Layton: Thank you.

The Chairman: Mr. Weyman.

Mr. Weyman: Mr. Chairman, thank you.

On page 25 of your full report, you set out the reasons why the council is not convinced that the business transfer tax is a suitable tax base for generating substantial increases in federal tax revenue, now or over time.

You set this up in terms of the lifetime income averaging for individuals you are proposing, which would tend to make the income tax more of a expenditure type of tax, taxing spending. Why do the same kind of arguments not apply to this, too? I think you are saying in here it would be helping high-income regions but hurting low-income regions. You set out other reasons vis-à-vis the business transfer tax. What is the distinction?

Mrs. Maxwell: In basic terms, the important distinction is that a business transfer tax is a form of consumption tax and it is a permanent tax break for savings. You never tax the savings, and it can be passed on from one generation to another.

In the lifetime context, if savings are tax-sheltered during your lifetime, then you have to pay the tax at the time of death. I think it was an important driving force for the council.

The other was a genuine concern as to whether or not, even with the proposed tax credit, we will be able to offset the regressive aspects of the business transfer tax. It is one flat rate across the board. We raised the concern that if you look at the country in the regional context, you have regions like the Atlantic provinces, which are very low-savings regions. If we allow sales taxes to provide a growing portion of tax revenue in the country, then they will become a more heavily taxed region.

Mr. Weyman: One other question, Mr. Chairman, if I may. Have you been able to form any opinion vis-à-vis your proposals on simplification of the system? Do you see your proposals, on the personal side or on the corporate side, if implemented, being simpler than the system today?

Mrs. Maxwell: Certainly on the personal side, there is simplification. The kinds of bookkeeping... There is a difference between simplifying tax rates and simplifying the tax base. We feel the key simplification here is the full taxation of capital gains so that you no longer have to risk the arbitrage between capital gains type of income and other types of income. There will be substantial simplification in terms of the kinds of books that people have to keep in order to be able to fill out their forms every April.

Mr. Weyman: On the corporate side? In terms of the capital cost allowance system, I am not quite clear where it takes you when you are adjusting the capital cost allowance, the

[Traduction]

d'avantage concurrentielle. Cela constitue en fait le but principal de la recommandation du Conseil.

M. Layton: Merci.

Le président: Monsieur Weyman.

M. Weyman: Monsieur le président, merci.

À la page 29 de votre rapport, vous expliquez les raisons pour lesquelles le Conseil n'est pas convaincu que la taxe sur les transactions commerciales soit l'instrument approprié pour accroître sensiblement les recettes du gouvernement fédéral, dans l'immédiat ou à plus long terme.

L'étalement des revenus viagers que vous proposez pour les particuliers aurait tendance à faire de l'impôt sur le revenu une taxe sur les dépenses. Pourquoi ce même type d'argument ne pourrait-il s'appliquer dans ce cas-ci également? Vous dites, je crois, que cette taxe aiderait les régions où les revenus sont élevés mais nuirait aux régions où le revenu n'est pas élevé. Vous expliquez d'autres raisons concernant la taxe sur les transactions commerciales. Quelle est la distinction?

Mme Maxwell: Essentiellement, la principale distinction, c'est que la taxe sur les transactions commerciales est une forme de taxe de consommation et constitue un allègement fiscal pour les épargnes. Les épargnes ne sont jamais imposées et peuvent être transmises d'une génération à l'autre.

Dans le contexte du revenu viager, si les épargnes ont eu une protection fiscale pendant toute votre vie, elles sont cependant assujetties à l'impôt lorsque vous décédez. Il s'agit d'un élément important dont le Conseil a tenu compte.

L'autre élément, c'est que nous sommes réellement demandés si nous serions capables de compenser les aspects régressifs de la taxe sur les transactions commerciales même avec le crédit d'impôt proposé. Le tout est le même pour tout le monde. Nous avons donc soulevé le problème que si vous tenez compte du contexte régional, il y a des régions comme les provinces de l'Atlantique où le niveau des épargnes est peu élevé. Si nous permettons aux taxes de vente de fournir une portion croissante du revenu fiscal au pays, cette région sera plus lourdement imposée.

M. Weyman: Une autre question, monsieur le président, si vous me le permettez. À votre avis, vos propositions aident-elles à simplifier le régime? Si le régime que vous proposez est adopté, croyez-vous qu'il sera plus simple pour les particuliers ou pour les sociétés que le régime actuel?

Mme Maxwell: Il est certainement plus simple pour les particuliers. Le genre de comptabilité... Il y a une différence entre simplifier les taux d'imposition et simplifier l'assiette fiscale. À notre avis, ce qui simplifie le régime surtout est la pleine imposition des gains en capital de sorte que vous ne devez plus franchir pour savoir s'il s'agit d'un revenu de type gain en capital ou d'un autre type de revenu. Cela simplifiera beaucoup la comptabilité que les contribuables devront tenir pour être en mesure de remplir leurs formules en avril.

M. Weyman: Pour ce qui est des sociétés? En ce qui concerne la DPA, je ne comprends pas très bien pourquoi il faut corriger la DPA, les coûts de remplacement, ni vos autres propositions. Est-ce que cela ne complique pas le régime?

[Text]

replacements costs and the other proposals you have. Would it not make the system really quite a bit more complex than it is?

Mr. Sylvester Damus (Economist, Economic Council of Canada): In regard to capital cost allowance, the council would maintain the existing system whereby assets are grouped in a class. That aspect has simplified . . . The existing system would remain.

• 1640

Mr. Weyman: But if you are going to adjust to take into account the current costs of replacing an asset, you get into the whole area of evaluation and all of the subjective aspects of that. I wonder from a compliance point of view whether that does not introduce significant complexity.

Mr. Damus: The council takes the same view, and for that reason would not recommend a full indexation, except in more serious circumstances in regard to the actual rate of inflation.

Mr. Weyman: Thank you very much.

The Chairman: Before we go to Mr. Minaker, do I gather that the essence of the proposal is that there is an increase in taxes by the full taxation of capital gains that on a personal basis will yield about \$850 million? Is that the only increase?

Mrs. Maxwell: On the personal side?

The Chairman: Yes.

Mrs. Maxwell: Yes.

The Chairman: On the personal side there is an increase in the investment tax, or the deduction for investments, dividends, interest and so on from \$1,000 to \$2,000. I suggest if that cost \$835 million in 1983 . . . Now, Mr. Weyman says, well, perhaps the second \$1,000 does not cost as much as the first \$1,000—and I am sure he is right—but those were 1983 figures I gave you, too.

Mrs. Maxwell: So was the capital gains number.

The Chairman: Well, no the capital gains number was a 1984 number.

The RRSP is now going to 30% from 18%. Now that is a maximum reduction in income, because obviously high-income earners will probably use the RRSP to its maximum amount, it being more advantageous to them. What is your concept in the loss or the cost to the Treasury in that increase?

Mrs. Maxwell: Well, let me emphasize that this is a phasing process we are talking about here. We are saying that we should raise the registered saving limits very slowly over time.

The Chairman: The point is is that you are raising them.

Mrs. Maxwell: That is right, and there is no—

The Chairman: And for every point you raise them, how much is that cost to revenue?

[Translation]

M. Sylvester Damus (économiste, Conseil économique du Canada): En ce qui concerne la DPA, le Conseil garderait le système actuel selon lequel les actifs sont regroupés dans une catégorie. Cet aspect a simplifié . . . Le système actuel resterait en place.

M. Weyman: Mais si vous allez corriger la DPA de manière à refléter le coût de remplacement réel, vous allez vous retrouver avec le problème de l'évaluation et tous les aspects subjectifs qu'elle comporte. Cela ne rend-il pas le système beaucoup plus complexe?

M. Damus: Le Conseil est du même avis et c'est pourquoi nous ne recommandons pas la pleine indexation, sauf si le taux réel d'inflation devait augmenter de façon importante.

M. Weyman: Merci beaucoup.

Le président: Avant de passer à M. Minaker, dois-je comprendre que cette proposition qui vise essentiellement à augmenter les impôts par l'imposition totale des gains en capital des particuliers rapportera environ 850 millions de dollars? Est-ce la seule augmentation?

Mme Maxwell: Pour ce qui est des particuliers?

Le président: Oui.

Mme Maxwell: Oui.

Le président: Pour les particuliers, il y a une augmentation du crédit d'impôt à l'investissement, c'est-à-dire que la déduction pour investissements, dividendes, intérêts, etc., passe de 1,000\$ à 2,000\$. Si cela a coûté 835 millions de dollars en 1983 . . . Maintenant, M. Weyman dit, très bien, peut-être que la deuxième tranche de 1,000\$ ne coûtera pas autant que la première—et je suis certain qu'il a raison—mais je vous ai donné les chiffres pour 1983.

Mme Maxwell: Les chiffres concernant les gains en capital étaient pour l'année 1983 également.

Le président: Non, c'était pour l'année 1984.

Les REER passent maintenant de 18 p. 100 à 30 p. 100. Il s'agit d'une réduction maximale du revenu, car il est évident que ceux qui ont un niveau de revenu élevé utiliseront probablement le REER au maximum, puisque c'est à leur avantage. À votre avis, quelle perte ou quel coût cela représente-t-il pour le Trésor?

Mme Maxwell: Je vous ferai remarquer qu'il s'agit d'un processus graduel dont nous parlons ici. Nous disons qu'il faudrait augmenter très lentement la limite des épargnes enregistrées.

Le président: L'important, c'est que vous les augmentiez.

Mme Maxwell: C'est exact, et il n'y a pas . . .

Le président: Pour chaque pourcentage d'augmentation, combien cela coûtera-t-il au Trésor?

[Texte]

Mrs. Maxwell: Well, it depends on what assumptions you make about which income brackets take advantage.

The Chairman: All right.

Mrs. Maxwell: What I need to explain here, though, is that over time if you have a more neutral tax system, you get a bigger economy, which will generate more revenue, and the important thing is to phase in the changes in registered saving over time in a way that is compatible with the extra revenue it generates.

The Chairman: Our only base increase in revenue is from capital gains. I have not got to that yet.

You are also going to have lifetime averaging of income, because you are going to allow people to register borrowings and that type of thing, so in effect what you have done is a general averaging over the lifetime.

Mrs. Maxwell: Yes.

The Chairman: In effect, it is lifetime averaging. Obviously, that has to affect the revenue—because when we have the peaks and valleys system, we collect more. Is that not correct?

Mrs. Maxwell: Yes, but registered borrowing brings the revenue forward, because you pay it—at a lower rate, admittedly—but you pay it at the time of borrowing.

The Chairman: Then you are going to tax only capital gains that are collected, but you are going to allow capital losses when and if they occur. For the person who has had lots of capital losses and few capital gains, I think that is a great idea.

But where do you get the idea, in the figures I see before me, that this is in any way revenue neutral? Have you not in fact substantially cut the tax base? You have reduced rates at the top end from 34% federal to 30% and the next rate down to 28%, a substantial reduction in rate. You have increased the allowance for savings. You have increased RRSPs. You have given lifetime averaging. You have taxed capital gains, but you have also allowed full deduction of losses. How do you possibly suggest on a personal basis side that this is revenue neutral?

Mrs. Maxwell: Our research has shown that it is revenue neutral. I can see that there are differences between us in terms of the numbers we are using and I would like to make sure that there is a reconciliation of those numbers. We will pursue that with you and your research staff as soon as we possibly can.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, I would like to ask Mrs. Maxwell if the council has looked at the business transfer tax or see what impact it might have on the less-populated provinces. I come from Manitoba which has a little over 1 million people and somewhere in the neighbourhood of

[Traduction]

Mme Maxwell: Eh bien, cela varie selon les tranches d'imposition qui, vous croyez, en profiteront.

Le président: Très bien.

Mme Maxwell: Je dois cependant expliquer qu'avec le temps, si le régime fiscal est plus neutre, l'économie s'en portera mieux, ce qui augmentera le revenu. L'essentiel consiste donc à introduire graduellement les changements au régime d'épargne enregistrée de façon à ce qu'ils correspondent au revenu additionnel.

Le président: Notre seule augmentation de base du revenu provient des gains en capital. Je n'en ai pas encore parlé.

Vous allez également avoir un étalement viager du revenu, parce que vous allez permettre aux gens d'enregistrer des emprunts, etc. Par conséquent, ce que vous avez, c'est l'étalement viager du revenu.

Mme Maxwell: Oui.

Le président: Il s'agit effectivement d'étalement viager. Il est évident que cela doit avoir des conséquences sur le revenu—parce que lorsque nous avons des hauts et des bas, nous percevons davantage d'impôt, n'est-ce pas?

Mme Maxwell: Oui, mais l'épargne enregistrée est source de revenus, car vous devez payer—à un taux moins élevé, il est certain—mais vous ne payez que lorsque vous empruntez.

Le président: Alors, vous allez imposer seulement les gains en capital qui sont encaissés, mais vous allez permettre les pertes en capital lorsque, et si, elles se produisent. Dans le cas d'une personne qui a eu beaucoup de pertes en capital et très peu de gains en capital, je crois que c'est une excellente idée.

Mais, d'après les chiffres que j'ai devant moi, comment pouvez-vous dire qu'il s'agit d'un système neutre du point de vue du revenu? N'avez-vous pas en fait réduit l'assiette fiscale de façon importante? Vous avez abaissé le taux marginal supérieur de 34 p. 100 à 30 p. 100, et le taux qui s'applique à la tranche de revenu immédiatement au-dessous de la plus élevée, à 28 p. 100, ce qui représente une réduction importante. Vous avez augmenté la déduction aux fins d'épargne. Vous avez augmenté les REER. Vous avez introduit l'impôt sur le revenu viager. Vous imposez les gains en capital, mais vous permettez également la pleine déduction des pertes. Comment pouvez-vous dire que ces modifications de l'impôt sur le revenu des particuliers ne changent rien aux recettes du gouvernement?

• 1645

Mme Maxwell: Nos recherches révèlent que la proposition aurait un effet neutre au plan des revenus. Je constate que nous ne partons pas des mêmes chiffres et j'aimerais que nous puissions accorder nos violons à cet égard. Nous ferons parvenir les chiffres que nous avons utilisés à vos attachés de recherche et au Comité le plus rapidement possible.

M. Minaker: Monsieur le président, j'aimerais demander à Mme Maxwell si le Conseil a évalué l'incidence que pourrait avoir une taxe sur les transactions commerciales sur les provinces les moins peuplées. Je suis du Manitoba, province qui compte un peu plus d'un million d'habitants et environ

[Text]

430,000 taxpayers, and my concern is that if we reduce the federal income tax by about 12%, we automatically drop the provincial income tax by the 12% revenue.

In our province 1 percentage point on sales tax produces about \$70 million, so how many additional points do we have to put on the sales tax at the provincial level to make up that lost revenue? On top of that, we are running at about a \$600 million deficit, so if they decide to bring that into balance, it will obviously go on as a sales tax.

You could have a situation where there might be a 6% BTT and an additional 10% provincial sales tax, so the consumer price index in Manitoba could be noticeably higher than the index in Ontario, which has 7 or 8 million people and the 1% sales tax raises \$700 million or whatever. This could discourage industries and businesses from moving into these regions because of the fact that the cost of living could be higher in these regions, and I do not know how we could compensate for that with the sales tax credit. I have not had a chance to do the mathematics of it, but I wonder if the council has looked at that impact on Saskatchewan, the Maritime provinces and Manitoba.

Mr. Jenness: Well, the federal loss of revenue, owing to the reduction in the top margin of personal income tax rates, would be offset by the increase in revenue coming about by the full taxation of capital gains. In terms of Manitoba's share, there should not be any particular loss according to our calculations.

Insofar as the BTT impacts on Manitobans, it should be borne in mind that it is replacing an 8%, 10% or 12% manufacturer sales tax and while it will be widely applicable, it means that those manufactured elements in Manitoba will effectively be taxed less and services will be taxed more. With the BTT, there will be a broadening of the tax base and there is no question that there will be impacts on different sectors of the Manitoban economy, but the overall impact for Manitobans should be roughly neutral.

Mr. Minaker: I would like to see it first. Thank you.

Miss Nicholson: I recognize that you are recommending a sales tax credit for low-income people. Have you any thoughts on how that might be administered so that it does not come so late as to be useless? I am thinking of a poor family who might see all their expenditures go up 5% with the BTT, which I believe is what happened in New Zealand.

• 1650

If you have barely enough to manage on anyhow, and your grocery bill and everything else goes up 5% in one month, you are in trouble in that month. Even if there is a credit several months later from income tax, it does not help the initial pain. Have you given any thoughts to the mechanics of it for a very

[Translation]

430,000 contribuables et je crains qu'une réduction de 12 p. 100 du taux d'imposition fédéral n'entraîne automatiquement une baisse de 12 p. 100 des recettes fiscales des provinces.

Au Manitoba, un point de pourcentage sur la taxe de vente correspond à environ 70 millions de dollars. Combien de points de pourcentage faudrait-il ajouter à la taxe de vente provinciale pour compenser ce manque à gagner? En outre, la province a déjà un déficit d'environ 600 millions de dollars et si elle décidait de combler cet écart, il lui faudrait évidemment augmenter la taxe de vente.

Une taxe sur les transactions commerciales de 6 p. 100 à laquelle s'ajouterait une augmentation de 10 p. 100 de la taxe de vente provinciale ferait augmenter l'indice des prix à la consommation au Manitoba à des niveaux sensiblement supérieurs à ceux de l'Ontario qui compte une population de 7 ou 8 millions d'habitants et où une augmentation de 1 p. 100 de la taxe de vente génère 700 millions de dollars de revenus. Les industries et les entreprises pourraient hésiter à s'établir dans ces régions parce que le coût de la vie y serait plus élevé et je ne sais pas dans quelle mesure un crédit d'impôt au titre de la taxe de vente pourrait faire contre-poids à cela. Je n'ai pas eu le temps de faire des calculs, mais je me demande si le Conseil a mesuré l'impact de cette proposition sur la Saskatchewan, le Manitoba et les provinces de l'Atlantique.

M. Jenness: Enfin, la réduction du taux marginal supérieur d'impôt sur le revenu des particuliers entraînerait pour le gouvernement fédéral un manque à percevoir qui serait compensé par l'augmentation des revenus résultant de la pleine taxation des gains en capital. Pour ce qui est de la part du Manitoba, il n'y aurait pas de perte appréciable, d'après nos calculs.

Pour ce qui est de l'impact d'une TTC sur les Manitobains, il ne faut pas oublier que cette taxe remplacerait une taxe de vente à la fabrication de 8, 10 ou 12 p. 100 et que, même si la TTC était d'application générale, les produits manufacturés du Manitoba seraient assujettis à un taux inférieur et les services à un taux supérieur. La TTC permettra d'élargir l'assiette fiscale et il ne fait aucun doute que certains secteurs de l'économie manitobaine seront touchés mais, en même temps, la TTC devrait être plus ou moins neutre au plan des revenus globaux du Manitoba.

M. Minaker: Il me faudra voir pour croire. Merci.

Mme Nicholson: Vous recommandez un crédit d'impôt au titre de la taxe de vente pour les Canadiens à faible revenu. Comment pourrait-on administrer un tel crédit pour éviter que ce ne soit trop peu, trop tard? Je songe plus particulièrement au cas d'une famille pauvre dont tous les postes de dépense pourraient augmenter de 5 p. 100 dès l'entrée en vigueur de la TTC comme cela s'est produit en Nouvelle-Zélande, je crois.

Si cette famille arrive à peine à boucler son budget et que sa facture d'épicerie et tout le reste augmentent de 5 p. 100 sur un mois, elle sera en difficulté ce mois-là. Même si un crédit d'impôt est versé plusieurs mois plus tard, cela ne l'empêchera pas de souffrir. Avez-vous songé aux façons d'administrer ce

[Texte]

poor family? There might be some mechanism other than waiting until the income tax is filed.

Mrs. Maxwell: This was not something debated by council members, but I think it raises a very important point about discontinuity as you shift into the new system. The federal government recently has introduced a mechanism for making the refundable tax with respect to children on a twice-a-year basis. Presumably, the timing of this tax credit could be adjusted to minimize the hardships associated with the transition to the new system. I think it is an important point.

The Chairman: Are there any items in your proposal which effectively increase the return one would get from corporate tax?

Mrs. Maxwell: It was not designed to generate more income in the corporate sector. It was designed to be revenue neutral within the corporate system.

The Chairman: If that is the case, where do you get the revenue to reduce the corporate tax rate to 33 1/3% for large businesses and, I suppose, increase it slightly for small businesses, to 25%?

Mrs. Maxwell: The two sources of increased revenue from that sector are the capital consumption allowance and the taxation of capital gains. Those are the two major ones.

The Chairman: The capital gains are already half taxed now.

Mrs. Maxwell: I am sorry. The manufacturing and processing allowance is phased out.

The Chairman: There is the removal of that. Did you do any balance sheet to indicate what you had further in capital gains tax? What revenue do you hope to pick up from the capital gains tax?

Mrs. Maxwell: I do not have those figures with me, but we could provide them to you.

The Chairman: The capital gains taxes are already half taxed. If I wormed through this material, perhaps I could find it. I think it is substantially less than the personal one. That is my perception of this, but I will leave it alone.

You are speaking of inventory allowances. I gather you are intending to have inventory allowances added in again, although they have been abolished as a tax-reduction measure. That is a further tax expenditure. Inventory allowances of 3%... If the rate of inflation is in excess of 5%, you are going to index the CCA. Is that correct?

[Traduction]

crédit à l'intention des familles très pauvres? Il doit bien y avoir un moyen qui leur éviterait d'avoir à attendre leur remboursement d'impôt.

Mme Maxwell: Les membres du Conseil ne se sont pas penchés sur cette question, mais je crois qu'elle soulève un point très important au sujet du hiatus qui se produira là au moment de la réforme. Le gouvernement fédéral a mis en oeuvre récemment un mécanisme qui permet le versement du crédit d'impôt remboursable au titre des enfants deux fois par année. Il serait sans doute possible de prévoir le versement de ce crédit d'impôt pendant la période de transition de façon à réduire au maximum les répercussions négatives résultant de la mise en place du nouveau régime. C'est un point qui m'apparaît important.

Le président: Y a-t-il dans votre proposition des mesures qui permettraient d'augmenter les recettes provenant de l'impôt sur les sociétés?

Mme Maxwell: Notre proposition n'a pas pour but de récupérer davantage de revenus auprès des sociétés. Elle a été conçue de sorte qu'elle soit neutre au plan des revenus des sociétés.

Le président: Si c'est le cas, où prendrez-vous les revenus nécessaires pour réduire le taux d'imposition des sociétés à 33 1/3 p. 100 pour les grandes entreprises tout en l'augmentant légèrement à 25 p. 100 pour les petites entreprises?

Mme Maxwell: L'augmentation des recettes fiscales provenant des sociétés résultera des modifications apportées à la déduction pour amortissement et au régime d'imposition des gains en capital. Voilà les deux principales sources de nouvelles recettes fiscales.

Le président: La moitié des gains en capital sont déjà assujettis à l'impôt.

Mme Maxwell: Je regrette. Les déductions au titre de l'exploration et de la transformation seront éliminées graduellement.

Le président: En effet. Avez-vous fait des calculs pour voir quelles augmentations de revenu résulteraient de la pleine imposition des gains en capital? Quels revenus espérez-vous aller chercher ainsi?

Mme Maxwell: Je n'ai pas ces chiffres avec moi, mais je pourrais vous les faire parvenir.

Le président: La moitié des gains en capital sont déjà assujettis à l'impôt. Si je fouillais bien ces documents, je pourrais peut-être trouver les chiffres. Les recettes seraient considérablement moindres que celles provenant de l'impôt sur le revenu des particuliers. Voilà comment je comprends la chose, mais je ne m'attarderai pas là-dessus.

Vous avez vous aussi parlé de la déduction au titre des stocks. Je crois comprendre que vous avez l'intention de réinstaurer la déduction au titre des stocks même si ce mécanisme de réduction de l'impôt a été aboli. Cela réduira encore les recettes fiscales du gouvernement. Une déduction de 3 p. 100 au titre des stocks... Si le taux d'inflation est supérieur à 5 p. 100, vous allez indexer la DPA. Est-ce exact?

[Text]

Mrs. Maxwell: Yes.

The Chairman: I was wondering where you get the money to do this when you have reduced the tax rate. Do you have studies to indicate ding the manufacturers a little bit harder will accomplish something? Really, you do not. The large manufacturer's rate goes from 36% down to 33%. In fact, you reduce that. It is only on the little manufacturers, the little guys . . . You increase their tax rate from 18% to 25%. Since we are a country of small businesses, I wonder how that would sell and how much return in cash you would get for it.

In the process, you are giving inventory allowances and, for the large corporations, substantial tax reductions, inflation adjustments and so on. Have you done a balance sheet which indicates this is revenue neutral? What do you have which supports these conclusions?

Mrs. Maxwell: Mr. Chairman, I do not want to get involved in a numbers debate here, but I would just point out to you—

Mr. Dorin: I thought it was why we are here.

Mrs. Maxwell: I can tell you we did the homework.

• 1655

My colleague just passed me a note which says that the 1982 corporations excluded \$2.7 billion in capital gains. In 1981 they excluded \$5.5 billion in capital gains.

The Chairman: I will take that up right now, if you like.

Mr. Dorin: What have you excluded? That was the non-taxable portion?

The Chairman: The 1982 was \$370 million. That is what it was. You find that on page 61 with respect to special tax measures concerning corporate income tax.

You have found us an extra \$370 million, but you have given us inventory allowances back again. I suppose one could figure out what that was worth by taking a look at last year's budget where it was abolished. I think you will find it is in excess of \$370 million.

You have indexed all sorts of things, reduced rates and so on—except for the little manufacturer, who gets it in the ear.

Mr. Damus: I was just consulting here with the Statistics Canada reconciliation of book and taxable income. The figures the chairman gave you were figures on income, not on tax expenditures or cost to the treasury in revenue.

Mr. Dorin: His figures were taxed.

[Translation]

Mme Maxwell: Oui.

Le président: Je me demande où vous prendrez les fonds pour faire cela puisque vous avez réduit le taux d'imposition. Avez-vous fait des études qui indiquent que ce sera rentable d'aller chercher un peu plus dans la poche des fabricants? Non, vous n'en avez pas. Le taux d'imposition des grandes entreprises de fabrication passera de 36 à 33 p. 100. En fait, vous réduisez le taux d'imposition. Ce sont seulement les petits fabricants, les petites entreprises . . . Vous portez leur taux d'imposition de 18 à 25 p. 100. Puisque nous sommes un pays de petites entreprises, je me demande quelle serait leur réaction et ce que cela vous donnerait en termes d'augmentation des recettes fiscales.

En même temps, vous rétablissez la déduction au titre des stocks, et vous accordez aux grandes sociétés des réductions d'impôt considérables, l'indexation au taux d'inflation, etc. Avez-vous fait des calculs selon lesquels ces mesures auront un effet neutre au plan des revenus? Quelles données avez-vous pour étayer ces conclusions?

Mme Maxwell: Monsieur le président, je ne veux pas me lancer dans un débat sur les chiffres maintenant, mais je tiens à vous signaler . . .

M. Dorin: Je croyais que nous étions là pour cela.

Mme Maxwell: Je peux vous affirmer que nous avons fait nos devoirs.

Mon collègue vient de me remettre une note disant que les entreprises avaient été exonérées de 2,7 milliards de dollars d'impôt sur les plus-values en 1982. En 1981, ce chiffre était de 5,5 milliards de dollars.

Le président: Permettez-moi d'intervenir.

M. Dorin: Qu'avez-vous exclu? Était-ce la part non imposable?

Le président: En 1982, ce chiffre s'élevait à 370 millions de dollars. Voilà. Vous trouverez ce renseignement page 61: mesures fiscales sélectives: impôt sur les bénéfices des sociétés.

Vous avez trouvé 370 millions de dollars complémentaires, mais vous réintroduisez la déduction au titre des stocks. Je suppose que l'on pourrait savoir à combien s'est élevé ce montant en examinant le budget de l'année dernière, date à laquelle ces déductions ont été supprimées. Je crois que vous constaterez que ce chiffre est supérieur à 370 millions de dollars.

Vous avez indexé toutes sortes de choses, réduit les taux d'imposition, etc.—sauf pour le petit entrepreneur, qui se fait frapper de plein fouet.

M. Damus: J'étais en train de regarder la conciliation de revenus comptables et de revenus imposables faite par Statistique Canada. Les chiffres cités par le président correspondent aux revenus, et non pas aux coûts des déductions fiscales ou à la perte de recettes fiscales.

M. Dorin: Les chiffres qu'il a cités tenaient déjà compte de l'impôt.

[Texte]

The Chairman: There was a publication produced by the government dated August 1985, "Account of Cost of Selective Tax Measures", which I suppose is the most accurate thing around to tell you what these things cost. We are using it to a large extent when we work on tax reform. Do I gather that the council never bothered looking at those figures?

Mrs. Maxwell: We went about this in a somewhat different way, Mr. Chairman, by applying all the measures we were proposing to a sample of corporations in the year 1981, which was the latest year for which we could get a good cross-section of data by different industries.

By doing that analysis, we came out with a system where we had enough revenue to finance the drop in rates to the 33 1/3% proposed in the document. I would be very pleased to ensure that my staff speaks with your research staff. We can explain the process of analysis we undertook.

The Chairman: Are there any other questions?

Mr. Dorin: Only in essence. If you could put some numbers against your recommendations, that is what I think we need. Between the corporate personal and so on, there are probably about 20 recommendations.

It seems to me about 18 of those are revenue losers. Only about two are there, including the capital gains, that gain revenue. I would be very nervous that there would be a big hole in the treasury after this was all done. So I would like to see those as well, if you could provide them.

Mrs. Maxwell: We will certainly do our best to put together a working paper which does explain all that. I can tell you that the calculations are complex, and that a great deal of time was expended in putting them together.

Mr. Dorin: The only other alternative is to just trust you. But I am a little skeptical about economic projections. You probably understand that.

Mrs. Maxwell: I would not have allowed the document to go out unless I felt the homework had been done properly. So we will be in touch with the research staff on that question.

The Chairman: As there are no other questions, this meeting stands adjourned.

[Traduction]

Le président: En août 1985, le gouvernement a publié un livre blanc intitulé «Compte du coût des mesures fiscales sélectives», qui est sans doute le document le plus exact qui chiffre ces mesures. Nous y avons souvent recours lorsque nous discutons de la réforme fiscale. Dois-je en conclure que le Conseil n'a jamais pris la peine d'examiner ces données?

Mme Maxwell: Nous nous y sommes pris de façon un peu différente, monsieur le président; nous avons appliqué toutes les mesures que nous proposons à un échantillon d'entreprises en 1981, dernière année pour laquelle nous avons pu obtenir un échantillon de données statistiques représentatives des diverses industries.

En procédant ainsi, nous avons obtenu un système qui nous permettait de financer l'abaissement des taux d'imposition au taux de 33 1/3 p. 100 que propose le document. Je veillerai, si vous le désirez, à ce que mes collaborateurs s'entretiennent avec vos chargés de recherche. Nous pourrions alors vous expliquer la marche que nous avons suivie.

Le président: Avez-vous d'autres questions à poser?

M. Dorin: Seulement sur le fond. Si vous pouviez chiffrer vos recommandations, cela nous serait très utile. Vous avez formulé environ 20 recommandations portant sur l'imposition des sociétés, des personnes physiques, etc.

Environ 18 d'entre elles, me semble-t-il, auront pour effet de diminuer les recettes. Seules deux d'entre elles, notamment celles sur les plus-values, auront pour effet d'augmenter les recettes. Si l'on appliquait toutes ces recommandations, je ne voudrais pas que le Trésor soit déficitaire. C'est la raison pour laquelle je vous demande de les chiffrer, dans la mesure du possible.

Mme Maxwell: Nous ferons de notre mieux pour rédiger un document de travail qui expose la situation. Je puis vous dire dès maintenant que les calculs sont très complexes et que nous avons mis beaucoup de temps à les faire.

M. Dorin: L'autre possibilité consisterait à vous faire confiance, mais les projections économiques me laissent un peu sceptique, ce que vous comprendrez facilement.

Mme Maxwell: Je n'aurais pas autorisé la publication de ce document si nous ne l'avions pas bien fait. Nous nous mettrons donc en rapport avec vos chargés de recherche.

Le président: Y a-t-il d'autres questions? Non? La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From the Economic Council of Canada:

Judith Maxwell, Chairman;

Robert A. Jenness, Senior Policy Advisor;

Sylvester Damus, Economist.

TÉMOINS

Du Conseil économique du Canada:

Judith Maxwell, présidente;

Robert A. Jenness, premier conseiller en matière de
politiques;

Sylvester Damus, économiste.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 35

Thursday, February 19, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 35

Le jeudi 19 février 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Finance and Economic Affairs

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

Members

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

Membres

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, MARCH 2, 1987

(41)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:38 o'clock p.m. this day, in Room 269 West Block, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, George Minaker and Geoff Wilson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer. *From Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, Consultant.

Witnesses: From the Canadian Petroleum Association: Douglas G. Stoneman, Chairman, (Senior Vice-President, Business Development, Shell Canada Limited); R. Randal Hogg, Chairman, Tax Reform Task Force, (Manager, Taxation, Texaco Canada Resources); Hans Maciej, Technical Director; William A. Gatenby, Vice-Chairman, (President and Chief Executive Officer, Texaco Canada Resources).

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Thursday, October 30, 1986, Issue No. 5.*)

Douglas Stoneman made an opening statement and with the other witnesses answered questions.

At 9:19 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 2 MARS 1987

(41)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 38, dans la pièce 269 de l'Édifice de l'ouest, sous la présidence de Don Blenkarn, (président).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, George Minaker et Geoff Scott.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche. *De la firme Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, conseiller technique.

Témoins: De l'Association pétrolière du Canada: Douglas G. Stoneman, président, (premier vice-président, Développement commercial, Shell Canada Ltée); R. Randal Hogg, président, Groupe de travail chargé d'examiner la réforme fiscale, (chef du service de l'impôt, *Texaco Canada Resources*); Hans Maciej, directeur technique; William A. Gatenby, vice-président, (président et chef de la direction, *Texaco Canada Resources*).

Conformément au mandat que lui confie l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son ordre de renvoi relatif à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du jeudi 30 octobre 1986, fascicule n° 5.*)

Douglas Stoneman fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et les autres témoins répondent aux questions.

À 21 h 19, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Monday, March 2, 1987

• 1935

The Chairman: I call to order the meeting of the tax panel of the Finance committee in connection with our reference under Standing Order 96(2) concerning tax reform.

We are privileged today to have the following people from the Canadian Petroleum Association: Mr. Randy Hogg, Taxation Manager, Texaco Canada; Bill Gatenby, President and Chief Executive Officer of Texaco Canada Resources; Doug Stoneman, Vice-President of Shell Canada; and Hans Maciej, Technical Director of the CPA.

I think you have a statement, gentlemen.

Mr. Doug Stoneman (Senior Vice-President, Shell Canada, Chairman, Canadian Petroleum Association): Mr. Chairman, we thank you for the invitation to discuss our association's views on the forthcoming comprehensive reform of Canada's system of taxation. We have previously responded to the Minister of Finance on income tax reform issues, and we have copies of our representations available for your committee.

To date, we have not commented on matters involving transaction or expenditure taxes; that is, sales taxes, business transfer taxes or value-added taxes, since no firm proposals for reform of the sales tax have been made by the government. We will make CPA's position known when the comprehensive reform package is tabled this spring. Our main concern at this time, in the absence of specifics, involves the possible complexity of administration which may flow from these new tax measures.

Prior to the most recent budget, we wrote to the Minister of Finance urging him to reinstate the earned depletion allowance for conventional oil and gas exploration. The allowance has been a strong incentive in the past, and we believe it would again enhance activity levels in our industry, thereby contributing to suffering regional economics.

While we recognize possible conflicts with tax reform principles down the road, we still believe federal action is needed to rebalance the tax regime with today's price environment. We hope the Western Economic Diversification Strategy package will include measures to improve the economic environment for the oil and gas sector.

I would like to now discuss some of our views involving specifically income tax reform matters. Our association has endorsed the fundamental principles of fairness, simplicity and

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le lundi 2 mars 1987

Le président: Je déclare ouverte la séance du Groupe de travail sur l'impôt du Comité permanent des finances portant sur la réforme fiscale, en vertu du paragraphe 96(2) du règlement.

Nous avons le privilège d'accueillir ce soir les porte-parole de l'Association pétrolière du Canada: M. Randy Hogg, directeur (impôt), Texaco Canada; M. Bill Gatenby, président et chef de direction, Texaco Canada Resources; M. Doug Stoneman, vice-président de Shell Canada; et M. Hans Maciej, directeur technique de l'APC.

Je crois, messieurs, que vous voulez nous présenter un exposé.

M. Doug Stoneman (premier vice-président, Shell Canada, et président, Association pétrolière du Canada): Monsieur le président, nous vous remercions de nous avoir invités à venir présenter le point de vue de notre association à l'égard d'une éventuelle réforme globale du régime fiscal du Canada. Nous avons déjà fait connaître notre position au ministre des Finances sur des questions touchant la réforme de l'impôt et nous avons apporté des exemplaires de notre mémoire pour les membres du Comité.

Jusqu'à maintenant, nous n'avons pas commenté les propositions touchant la modification des taxes de vente ni l'instauration d'une taxe sur les transactions commerciales ou taxe à la valeur ajoutée, puisque le gouvernement n'a pas encore présenté de propositions définitives de réforme à cet égard. Nous ferons connaître la position de notre association après le dépôt au printemps des propositions de réforme globale. Comme nous ne disposons pas de détails, nous nous préoccupons surtout pour l'instant de l'alourdissement de la complexité administrative qui pourrait résulter de l'adoption de ces nouvelles mesures fiscales.

Avant le dépôt du dernier budget, nous avons écrit au ministre des Finances pour l'inviter instamment à rétablir la déduction pour épuisement gagnée à l'égard de la prospection de pétrole et de gaz classique. Cette déduction a eu un effet incitatif énorme dans le passé et nous croyons que son rétablissement contribuerait à relancer l'activité dans notre industrie et, par conséquent, à revigorer les économies régionales.

Tout en admettant que le rétablissement de cette déduction pourrait éventuellement aller à l'encontre des principes de la réforme fiscale, nous croyons néanmoins que le gouvernement fédéral doit intervenir pour rééquilibrer le régime fiscal compte tenu du niveau actuel du prix des ressources. Nous espérons que la stratégie de diversification de l'économie des provinces de l'Ouest comportera des mesures visant à assainir le climat économique dans le secteur pétrolier et gazier.

J'aimerais maintenant commenter certains éléments plus précis de la réforme fiscale. Notre association a appuyé les principes fondamentaux d'équité, de simplicité et d'efficacité

[Texte]

efficiency set out in the Minister's October 23, 1986, guidelines. We agree investment and business decisions should be based on economic criteria and driven by market considerations and should be less influenced by tax considerations.

Recognizing the large capital requirements of our industry, we also urge that the basics of the reform system be conducive to investment by both Canadians and non-residents.

I would now like to comment on some key issues concerning specifically our industry. First, we recommend the retention of the present system of pooling capital costs. We suggest it would be impractical to create a new system to individually tie tax depreciation rates to economic value or life, and consequently it would also be inappropriate to tie it to any individual accounting practice. Any reductions in the existing rates for depreciable property should be offset by appropriate reductions in the corporate tax rate.

Secondly, we agree a lower tax rate would lessen the need for selective tax incentives. As was stated in the May 1986 discussion paper, "activity should be driven by the soundness of the underlying business opportunity, not merely by the ability to achieve a favourable tax result".

We must, however, recognize differences in economic activity; for example, risk factors to name just one criteria. The current tax system recognizes this, although the proliferation of specific incentives has tilted the system. We observe that the October 1986 guidelines for tax reform confirm that moving or reducing selective tax preferences does not mean sacrificing distinctive Canadian priorities. Such incentives have been an effective fiscal tool to encourage pursuit of high cost and/or long lead-time projects that typify our industry, especially when it involves frontier exploration and development, enhanced oil recovery projects, or oil sands projects. These projects are of strategic and regional importance to Canada, and tax preferences to support such projects will still be justified.

We would urge that the tax reform process rectify a troubling element and resolve the tax deductibility of provincial royalties. Although we understand the possible political ramifications, we would nevertheless recommend a basic review of this issue. It is difficult to accept an income tax system which taxes income that does not exist. The government should use this opportunity to once again recognize that

[Traduction]

énoncés dans le document intitulé *Principes directeurs de la réforme fiscale au Canada* et publié par le ministre le 23 octobre 1986. Nous sommes d'accord avec lui lorsqu'il dit que les décisions commerciales et d'investissement doivent être fondées sur des critères économiques et répondre aux forces du marché et non pas être dictées par des considérations fiscales.

Compte tenu des énormes besoins en capitaux dans notre industrie, nous demandons aussi instamment que les éléments fondamentaux de la réforme favorisent les investissements des Canadiens comme des non-résidents.

J'aimerais maintenant parler de certaines questions clés qui touchent plus particulièrement notre industrie. Premièrement, nous recommandons le maintien de l'actuel système de mise en commun des coûts d'immobilisations. Nous estimons qu'il ne serait pas pratique de mettre en place un nouveau système liant les taux d'amortissement à la valeur ou à la durée économique des biens et par conséquent, qu'il ne serait pas approprié de lier ces taux aux pratiques comptables des sociétés prises individuellement. Toutes réductions des taux actuels applicables aux biens amortissables devraient être compensées par une réduction du taux d'imposition des sociétés.

Deuxièmement, nous reconnaissons qu'un taux d'imposition plus faible rendrait moins nécessaires les mesures d'incitation fiscale sélectives. Comme le disait le document de consultation publié en mai 1985, «l'activité économique devrait dépendre de la qualité fondamentale des occasions d'affaires et non pas simplement des résultats fiscaux que peuvent obtenir les entreprises».

Or, il ne faut pas oublier qu'il y a des différences appréciables entre les différentes activités économiques et notamment au niveau des risques. Le régime fiscal actuel reflète ce principe même si la multiplication des mesures d'incitation a créé des déséquilibres. Le document paru en octobre 1986 et intitulé *Principes directeurs de la réforme fiscale au Canada* confirme que l'élimination ou la réduction des préférences fiscales sélectives n'implique pas qu'il faille sacrifier les priorités et les valeurs authentiquement canadiennes. Ces mesures d'incitation fiscale ont permis de favoriser la mise en train de projets très coûteux ou à délais de mise en oeuvre très longs, qui sont typiques dans notre industrie, particulièrement dans le cas des projets d'exploration et de mise en valeur des gisements pionniers, les projets de récupération assistée du pétrole ou les projets des sables bitumineux. Ces projets ont une importance stratégique et régionale pour le Canada et les préférences fiscales accordées à l'égard de ces projets continueront d'être justifiées.

• 1940

Nous demandons instamment que le gouvernement saisisse l'occasion offerte par la réforme fiscale pour corriger la situation inquiétante qui prévaut en ce qui concerne la déductibilité des redevances versées aux provinces. Nous savons que cette question a une dimension politique mais nous recommandons néanmoins que cet élément du régime fiscal soit réexaminé. Il est difficile d'accepter un régime fiscal qui prévoit l'imposition de revenus qui n'existent pas. Le gouverne-

[Text]

Crown royalties are real costs which should be deductible in computing taxable income.

Exploration costs should continue to be allowed as an immediate deduction. The risks associated with these exploration expenditures make them characteristically different from other capital expenditures in our industry or capital expenditures in other sectors. Through classification of specific exploration costs as Canadian exploration expense, with an allowed 100% write-off, the federal government has recognized the unique nature of exploration. The government has recently reviewed the definition of eligible expenditures for Canadian exploration expense purposes, and we recommend no changes.

In May 1985, the Minister of Finance issued a discussion paper entitled "A Corporate Loss Transfer System for Canada". The introduction of a practical concept of loss transfer would certainly be of great assistance in eliminating complexity and distortion in the tax system. We recommend that it be an integral part of the tax reform.

The Canadian Petroleum Association believes that through proper direction tax reform can eliminate the unnecessary complexity of our tax system and eliminate the distortions that now exist.

Mr. Chairman, thank you again for your invitation to present our ideas to the committee today. My colleagues and I will attempt to answer any questions you might have or to provide further elaboration.

The Chairman: I will ask you one question before I recognize Mr. Garneau. In your first point you talk about the retention of the pooling system for capital cost allowances. As you know, in the United States there are two systems of taxation. One is a depreciation system, and the other is a system that you are taxed on the basis of the profits you declare to your shareholders.

What would happen if we had a capital cost allowance system as present, but if you decided in your wisdom as a company not to take the full capital cost allowances in your report to your shareholders and you pay tax on that basis, instead of, in other words, recognizing that the CCA was too generous? A public company has a problem, of course. It does not want to show a loss; it therefore wants to show a profit. But is it not misleading on one hand to take a full capital cost allowance, and on the other hand to tell your shareholders you made a fancy profit but you paid no tax? Now, what would be wrong with our providing that if you want to prepare a report to your shareholders indicating your capital cost allowances are the maximum allowed, that you had a different form of capital cost than that allowed in the Income Tax Act, and you pay tax according to the profit declared rather than the profit you might have been able to declare had you taken the full allowances possible?

[Translation]

ment devrait se saisir de cette occasion pour reconnaître que les redevances versées à la Couronne constituent des coûts réels qui devraient pouvoir être déduits lors du calcul du revenu imposable.

Les frais d'exploration devraient continuer de donner droit à une déduction immédiate. Le risques associés à ces frais d'exploration font que ceux-ci diffèrent foncièrement des autres coûts d'immobilisations dans notre industrie ou dans d'autres secteurs. En désignant certaines dépenses comme «frais d'exploration au Canada» qui donnent droit à une déduction de 100 p. 100, le gouvernement fédéral a reconnu la nature unique des travaux d'exploration. Le gouvernement a modifié récemment la définition des dépenses admissibles au titre des frais d'exploration et nous recommandons que cette définition ne soit pas modifiée.

En mai 1985, le ministre des Finances a publié un document d'information intitulé «Un système de transfert de pertes intersociétés au Canada». L'instauration d'un régime pratique de transfert des pertes contribuerait certainement à éliminer la complexité et les distorsions du régime fiscal. Nous recommandons que ces principes fassent partie intégrante de la réforme fiscale.

L'Association pétrolière du Canada croit que la réforme fiscale, si elle est bien menée, permettra d'éliminer les complexités inutiles de notre régime fiscal et supprimer des distorsions qui existent actuellement.

Monsieur le président, je vous remercie à nouveau de nous avoir invités à venir vous faire part de nos commentaires. Mes collègues et moi-même tenterons de répondre à vos questions ou de vous fournir de plus amples renseignements.

Le président: Avant d'accorder la parole à M. Garneau, j'aimerais vous poser une question. Vous avez d'abord parlé du maintien de la mise en commun des déductions pour amortissement. Comme vous le savez, il y a aux États-Unis deux régimes d'imposition. Il y a d'une part une formule d'amortissement et d'autre part une règle selon laquelle les sociétés sont imposées en fonction des bénéfices déclarés aux actionnaires.

Qu'arriverait-il si nous laissions inchangée l'actuelle formule de déduction pour amortissement et si une société décidait, dans sa grande sagesse, de ne pas réclamer la pleine déduction pour amortissement dans son rapport aux actionnaires et payait l'impôt en conséquence, admettant ainsi que la DPA est trop généreuse? Cela poserait bien entendu un problème pour une société publique. Elle ne voudrait pas déclarer une perte mais bien un profit. Or, n'y a-t-il pas contradiction si elle réclame la pleine déduction pour amortissement tout en déclarant à ses actionnaires qu'elle a réalisé de jolis bénéfices sans toutefois payer d'impôt? Qu'est-ce qui empêcherait le gouvernement de dire que si la société annonce dans son rapport aux actionnaires qu'elle s'est prévalu de la pleine déduction pour amortissement et que ses coûts d'immobilisations diffèrent de ceux autorisés par la Loi de l'impôt sur le revenu, elle doit acquitter l'impôt en fonction des bénéfices déclarés plutôt qu'en fonction des bénéfices qu'elle aurait pu déclarer si elle avait réclamé toutes les déductions admissibles?

[Texte]

Mr. Stoneman: I guess I am not an expert in the field, Mr. Chairman, and therefore the ramifications and complexity of how one might report to the shareholders is something we would have to think about.

• 1945

Our basic point is that we are looking for a tax system that is conducive to investment in our industry and one that permits the investor to either stay with us or join us and the investments we make. That requires a system of capital cost allowance that is fair to the industry, and in some cases could provide the necessary incentive to the investor. I guess my reaction is how we report to the shareholder is another issue from the one we have been pursuing today.

The Chairman: Not entirely, because what you do is you create a distortion. You wind up on your balance sheet showing a deferred tax account. Really what you are saying when you report to your shareholders is that we have decided that the allowable capital cost allowances provided in the Income Tax Act are too generous; therefore, in order to properly state the profits of the corporation we have elected to do a straight-line amortization of an item, or something of that nature. Surely to goodness if a corporation has decided that the capital cost allowance in the act is too generous, it should be prepared to pay taxes on the basis of its true profit and not on the generosity that it is refusing to take into account.

Mr. Stoneman: At the risk of debating, Mr. Chairman, I do not know that we have concluded, because we carry a deferred tax balance, that the tax system is too generous. I think you—

The Chairman: Well why would you have deferred taxes on your balance sheet? In other words, what it says is that you would have to pay these taxes because you have taken more capital cost allowance than is really merited, and if you sold the capital asset you could sell it at a condition that would mean you would have to recapture unused or inappropriately taken capital cost allowances and therefore would have to pay tax. That deferred tax statement represents that tax you would have to pay if you mythically decided to sell the asset. So why would we not say that if that is the case, you should pay tax on your true balance sheet profit rather than on some other base?

Mr. Stoneman: I will ask my colleagues to comment. I think the first thing we would say, Mr. Chairman, is that the reason for having a deferred tax balance is normally reflective of the nature of the industry, where very major investments are made and the return on those investments and the profits from those investments come later.

The Chairman: What you are really saying then is that the capital cost allowance system in many cases is much more than the true depreciation of the asset and therefore there is an advantage to the corporation in taking this excessively high capital cost allowance.

Mr. Stoneman: I guess I still do not happen to share the view that they are excessively high. They are capital cost

[Traduction]

M. Stoneman: Monsieur le président, je ne suis pas expert en la matière et il nous faudrait donc examiner plus longuement les ramifications et la complexité que supposerait la préparation d'un tel rapport pour les actionnaires.

Ce que nous réclamons essentiellement, c'est un régime fiscal susceptible d'inciter les investisseurs à prendre des participations dans nos projets. Il faut pour cela des déductions pour amortissement qui soient justes envers l'industrie et qui, dans certains cas, permettraient d'attirer les investisseurs. J'estime que la teneur des rapports aux actionnaires s'écarte du sujet dont nous parlons aujourd'hui.

Le président: Pas tout à fait puisque vous créez de fausses impressions. Vous indiquez dans votre bilan un report d'impôt. Dans votre rapport aux actionnaires, vous dites en fait que les déductions pour amortissement autorisées par la Loi de l'impôt sur le revenu sont trop généreuses et que, par conséquent, pour bien refléter les bénéfices de la société, vous avez choisi la méthode de l'amortissement linéaire ou quelque chose du genre. Mais enfin, si la société juge que la déduction pour amortissement prévue par la loi est trop généreuse, elle devrait être disposée à payer l'impôt sur ses bénéfices réels et non en fonction des déductions généreuses dont elle refuse de tenir compte.

M. Stoneman: Je ne voudrais pas engager une polémique, monsieur le président, mais je ne vois pas comment vous pouvez interpréter le fait que nous ayons un report d'impôt comme signifiant que le régime fiscal est trop généreux. Je crois que vous...

Le président: Comment expliqueriez-vous que l'on trouve un report d'impôt dans votre bilan? Autrement dit, vous indiquez par là que vous auriez à payer cet impôt parce que vous avez réclamé des déductions pour amortissement qui ne sont pas réellement justifiées et que, si vous vendiez ces éléments d'actif, vous le feriez à condition que le fisc récupère les déductions pour amortissement inutilisées ou réclamées sans justification. Le montant du report d'impôt correspond à l'impôt que vous devriez payer si vous décidiez de vendre les biens amortissables. Pourquoi ne conclurions-nous pas dans de tels cas que vous devriez payer l'impôt sur les bénéfices réels inscrits au bilan plutôt qu'en fonction d'un autre calcul?

M. Stoneman: Je vais demander à mes collègues de compléter ma réponse. Il faut d'abord dire, monsieur le président, que les reports d'impôt reflètent normalement certains facteurs propres à notre industrie qui exige des investissements très considérables alors que le rendement et les bénéfices n'apparaissent que beaucoup plus tard.

Le président: Ce que vous dites en réalité, c'est que la déduction pour amortissement très souvent reflète beaucoup plus que la dépréciation réelle des éléments d'actif et qu'il est donc avantageux pour la compagnie de réclamer une DPA excessivement élevée.

M. Stoneman: Je ne suis pas prêt à admettre que les déductions réclamées sont excessivement élevées. Il s'agit de

[Text]

allowances that are provided to reflect the nature of the investment, and the tax on those will be paid when the results of those investments come to fruition. Randy, would you like to comment?

Mr. Randy Hogg (Manager, Taxation, Texaco Canada Resources, and Chairman, Taxation Committee, Canadian Petroleum Association): I think Mr. Stoneman has put it correctly. In some cases the rates of a pool are trying to reach an average, and in some companies the result is deferred tax. In other companies the result could be the opposite, what we consider a negative deferred tax. The pooling concept provides for an average.

The Chairman: Well, that may be. It seems to me from the statements of all of your companies that are represented and your associations that they seem to have deferred taxes all over the balance sheet, which would indicate that you have taken more capital cost allowances than your auditors and your board thinks is appropriate. If that is the case, either the capital cost allowances are too rich or you are misrepresenting to your shareholders or you are not paying enough tax. I guess that leaves us on the horns of a dilemma. Do we say that we should reduce the capital cost allowances so that you would not have this deferred profit or deferred tax matter, or should we say we will tax you the way you decide to declare to your shareholders?

• 1950

Mr. Bill Gatenby (President and Chief Executive Officer, Texaco Canada Resources, and Vice-Chairman, Canadian Petroleum Association): Of course, you get into another very broad area in this direction, on whether we talk about the successful efforts method of accounting or the full-cost accounting, which could distort the earnings between two companies with identical sets of conditions quite sharply.

I realize that is departing from this specific part of the reporting system, but that is quite a different matter and makes quite a difference in the balance sheet at a given incident in the time and history of two companies. And both are recognized by the accounting societies.

Mr. David Weyman (Consultant to the Committee): Mr. Chairman, I have a supplementary to your question. In the opening statement, at the bottom of page 2, it is stated that it would also be inappropriate to tie capital cost allowance to any individual accounting practice, whichever that may be, whether it is through the cost recovery or either of the methods you have referred to.

I am not sure whether the inappropriateness is because that would reflect on the amount of capital cost allowance or whether it is inappropriate for some sort of basic philosophical reason.

Mr. Chairman, you referred to the American experience in terms of their recent tax reform. Regardless of the capital cost allowance system in place—let us assume that no change is made to it in a Canadian tax reform—the issue really is that if

[Translation]

déductions pour amortissement qui visent à refléter la nature de l'investissement et qui permettent que l'impôt soit acquitté quand ils portent fruits. Randy, voulez-vous ajouter autre chose?

M. Randy Hogg (directeur (impôt), Texaco Canada Resources, et président, comité de l'impôt, Association pétrolière du Canada): Il me semble que M. Stoneman l'a très bien expliqué. Dans certains cas, la mise en commun des déductions pour amortissement a pour but d'établir une moyenne, ce qui donne pour certaines sociétés, un report d'impôt. Cela peut donner des résultats contraires pour d'autres sociétés qui ont alors un report d'impôt négatif. La mise en commun permet d'établir une moyenne.

Le président: Enfin, c'est peut-être le cas. J'ai l'impression en lisant les états financiers des sociétés membres de votre association qu'elles ont toutes un report d'impôt, ce qui me porterait à croire que vous réclamez davantage de déductions pour amortissement que ne le jugent approprié vos vérificateurs et vos conseils d'administration. Si c'est le cas, les déductions pour amortissement sont trop généreuses ou vous donnez de fausses impressions à vos actionnaires ou encore, vous ne payez pas suffisamment d'impôt. Cela nous crée un dilemme. Devrions-nous réduire les déductions pour amortissement afin d'éliminer les reports d'impôt ou devrions-nous calculer vos impôts en fonction des bénéfices que vous déclarez à vos actionnaires?

M. Bill Gatenby (président et chef de direction, Texaco Canada Resources, et vice-président, Association pétrolière du Canada): Vos questions élargissent en quelque sorte la portée du débat puisqu'elles nous amènent à parler de la méthode de la capitalisation du coût de la recherche fructueuse par opposition à la méthode de la capitalisation du coût entier, ce qui fausserait tout à fait la comparaison des gains de deux sociétés dont les opérations seraient parfaitement identiques.

Je sais que je m'écarte quelque peu de la question des rapports comptables, mais cela a une incidence appréciable sur la description d'un incident donné dans les états financiers de deux entreprises. Les deux méthodes sont acceptées par les sociétés comptables.

M. David Weyman (expert-conseil du Comité): Monsieur le président, j'aimerais poser une question complémentaire. Vous dites, au bas de la page 2 de votre exposé, qu'il serait inapproprié de lier la déduction pour amortissement à l'utilisation d'une pratique comptable donnée, qu'il s'agisse de la méthode de la récupération des coûts ou l'une ou l'autre des méthodes dont vous avez parlé.

Je ne sais pas si vous dites que ce serait inapproprié parce que cela se répercuterait sur le montant de la déduction pour amortissement ou pour des considérations de principe.

Monsieur le président, vous avez cité l'exemple de la récente réforme fiscale aux États-Unis. Indépendamment de la nature des déductions pour amortissement—supposons que la réforme fiscale canadienne ne touche pas à la DPA—il reste néanmoins

[Texte]

there are profits reported in the financial statement, taking the appropriate accounting methodology into account, that some tax be paid on that accounting profit.

The question is not really directed to: Is the present method of capital cost allowance appropriate? Let us assume that is appropriate and that no change is made. Then the question is, yes, but if any corporation shows profit, in an accounting sense some tax should be paid on it. That is the U.S. concept of corporate minimum tax.

I think, Mr. Chairman, putting the question in that context, it would be interesting to hear the views of the witnesses.

Mr. Hans Maciej (Technical Director, Canadian Petroleum Association): If I understand the chairman's proposition correctly, there should be also one set of books.

The Chairman: That is exactly right. There should be one set of books. In other words, why would you represent to your shareholders that you made so many dollars, and represent to the tax department, because of taking full allowances and so on, that you did not make any money?

Mr. Maciej: How would you deal with the proposition that is very frequent in our industry, with an over-investment? In other words, where there is an economic opportunity, where you are involved in a megaproject, your depreciation pool would be considerably smaller than your investment in the year. How would you deal with this? Or, vice versa, how would you deal with the current situation of the many write-downs that have occurred as a result of the tax change? For example, the Securities Exchange Commission now dictates as to how you value your reserves. The Society of Petroleum Engineers is coming out with a proposition where reserves must be valued on the basis of the price existing on the day of the evaluation.

If you evaluate your reserves on December 31, and the price of oil on that day is \$15, you must evaluate your entire reserves. You must book them on that basis and make the necessary changes in write-downs. The only way I can look at it—

The Chairman: That is not depreciation. That is not a physical item on which you take capital cost allowance. That is an asset value. It is not depreciated in the same sense.

Mr. Maciej: But you say that the accounting books must be identical to the tax books. That was your first proposition. I do not know how you can handle either one of the two situations if that is your—

• 1955

Mr. Hogg: The thrust of our paragraph is that you keep the pooling concept for tax reform. We are not saying that the rates are necessarily correct. If the rates are such that a lot of deferred tax is generated, then we suggest the rate should be reduced. We are saying, any reductions in the existing rates

[Traduction]

que si les états financiers font état de bénéfices, indépendamment de la méthode comptable utilisée, il faut que des impôts soient payés sur ces bénéfices comptables.

Il ne s'agit pas de savoir si le mode de calcul de la déduction pour amortissement est approprié à l'heure actuelle. Supposons que ce soit le cas et que le mode de calcul demeure inchangé. Force nous serait alors de conclure que si la société déclare des bénéfices comptables, il faut que l'impôt soit acquitté sur ces bénéfices. C'est le concept américain de l'impôt minimum des sociétés.

Monsieur le président, la question étant ainsi formulée, j'aimerais savoir ce qu'en pensent les témoins.

M. Hans Maciej (directeur technique, Association pétrolière du Canada): Si j'ai bien compris la pensée du président, il faudrait aussi que les états financiers destinés au fisc et aux actionnaires soient les mêmes.

Le président: C'est exactement cela. Il ne devrait y avoir qu'une série d'états financiers. Autrement dit, pourquoi diriez-vous à vos actionnaires que vous avez réalisé x dollars de bénéfices tout en disant au fisc que vous n'avez pas réalisé de gains puisque vous avez réclamé la totalité des déductions autorisées?

M. Maciej: Que feriez-vous lorsqu'il y a surinvestissement, comme c'est souvent le cas dans notre industrie? Autrement dit, lorsqu'une société saisit une occasion économique et crée un mégaprojet, le total des déductions pour amortissement mises en commun serait de loin inférieur au total des investissements pour l'année. Que feriez-vous dans pareil cas? Ou encore, que feriez-vous dans les nombreux cas de dévaluation qui sont intervenus en raison de nouvelles règles fiscales? Par exemple, la Commission des valeurs mobilières dicte maintenant les règles à suivre pour évaluer les réserves. La *Society of Petroleum Engineers* propose maintenant que les réserves soient évaluées en fonction du prix en vigueur le jour de l'évaluation.

Si l'évaluation est faite le 31 décembre et que le prix du pétrole soit de 15\$ ce jour-là, il faut que la totalité des réserves soit évaluée. Elles doivent être comptabilisées en fonction de ce prix-là et les dévaluations corrélatives doivent être opérées. À mon sens...

Le président: Il ne s'agit pas là d'amortissement. Il ne s'agit pas d'un élément d'actif à l'égard duquel vous réclamez une déduction pour amortissement. Il s'agit de la valeur d'un élément d'actif qui n'est pas amorti de la même façon.

M. Maciej: Mais vous dites que les états comptables doivent être identiques aux états établis aux fins de l'impôt. C'était votre première proposition. Je ne sais pas ce que vous feriez dans ces deux cas si votre...

M. Hogg: L'idée maîtresse de ce paragraphe, c'est que vous devez conserver le régime de mise en commun dans la réforme fiscale. Nous ne prétendons pas que les taux soient nécessairement justes. Si les taux sont tels qu'il y a beaucoup d'impôt reporté, il faut les réduire. À notre avis, toute réduction des

[Text]

should be offset by appropriate reductions in the corporate tax rate. So we are not against reducing the rates of tax write-offs. We do ask for lower tax rates. And if it turns out that you can use the pooling concept and have depreciation through the pooling concept equal to the depreciation we take on the bucks, we would be happy. As long as the tax rate is reduced accordingly.

Mr. Stoneman: Mr. Chairman, I will just come back and repeat what I was saying before. In an industry like ours, with major investments much earlier than when revenue is received from those investments, we would expect there would be some form of deferred tax balance. If that were not a possibility, or if one were to pace one's investment against the taxability of it, we would have a much different business.

We are encouraged, and we wish to, and the government certainly encourages us to invest at very high levels, to reinvest our cashflow at very high levels. That is the nature of the business and that is what we do.

Mr. Garneau: Do you suggest that if the report for income tax purposes were to be on the same type of statement as the one presented to the shareholders, that the company could decide to invest less? I cannot understand that. Why? If you report to your shareholders on such a form, why should we conclude that the company would invest less? Normally you should be prepared to report to your shareholders in the same way that you report to the taxpayer or the Department of National Revenue. I do not get your point when you say that if, for income tax purposes, you would report in the same business the new financial statement, you would change your investment schedule. I do not get the point. I do not know why.

Mr. Stoneman: Mr. Garneau, my point was that we invest a lot of money. The profits from those investments are usually not seen for many years. If we were required to pay tax before we realized the profits, then we could not invest at the same rate.

Mr. Weyman: Mr. Chairman, I think the term "deferred taxes" is being used in two different contexts. I understand the witness' statement that certainly tax should not be paid before the profits are earned, but the concept of deferred taxes in the accounting sense arises where an amount has been claimed for tax purposes in excess or greater than the corresponding amount that has been claimed for financial accounting purposes. And that arises where rates of depreciation for tax purposes exceeds the rates of depreciation for accounting purposes for the same class of asset. That is the deferred tax to which I think you, Mr. Chairman, were referring to—

The Chairman: Right.

Mr. Weyman: —and which arises because of that disparity in the rates of write-off. I, too, share Mr. Garneau's question as to what impact that has or understanding what impact that has on the levels of investment that are made within your industry.

[Translation]

taux existants doit être compensée par une réduction correspondante du taux d'imposition des sociétés. Par conséquent, nous ne nous opposons pas à la réduction des taux d'amortissement fiscal. Nous voulons des taux d'imposition plus faibles. Et si vous pouvez utiliser le régime de mise en commun et de faire en telle sorte que l'amortissement qui s'y rattache soit égal à l'amortissement effectif, nous en serions heureux, pour autant que le taux d'imposition soit réduit en conséquence.

M. Stoneman: Monsieur le président, je tiens à réitérer ce que j'ai déjà dit. Dans une industrie comme la nôtre, où un long intervalle sépare les gros investissements et l'entrée des recettes provenant de ces investissements, nous devons compter sur un certain report d'impôt. Si ce n'était pas possible, s'il fallait faire les investissements en fonction de leur impossibilité, notre entreprise ne serait plus la même.

On nous encourage, le gouvernement nous encourage certainement à faire de gros investissements, nous y tenons d'ailleurs, et à réinvestir nos ressources d'autofinancement à des niveaux très élevés. Voilà la nature de notre entreprise et voilà ce que nous faisons.

M. Garneau: Voulez-vous dire que si les états financiers destinés au fisc et aux actionnaires étaient les mêmes, votre compagnie pourrait décider d'investir moins? Je ne comprends pas. Pourquoi? Si vous devez utiliser cette formule pour présenter vos états financiers à vos actionnaires, pourquoi cela vous amène-t-il à réduire vos investissements? Vous devriez normalement être disposés à présenter les mêmes états financiers à vos actionnaires, au contribuable ou au ministère du Revenu national. Je ne vous comprends pas pourquoi à votre avis, si, pour votre déclaration d'impôt, vous devez utiliser la nouvelle formule d'états financiers, vous modifieriez votre programme d'investissement. Je ne saisis pas. Je ne vois pas pourquoi.

M. Stoneman: Monsieur Garneau, le fait est que nous investissons beaucoup d'argent. On n'en voit les bénéfices qu'après de nombreuses années. S'il nous fallait payer des impôts avant de réaliser les bénéfices, nous ne pourrions investir au même rythme.

M. Weyman: Monsieur le président, je crois que l'expression «report d'impôts» est utilisé dans deux contextes différents. Je conviens avec le témoin qu'il n'y a pas lieu à l'impôt avant que les bénéfices ne soient réalisés, mais en matière comptable, il y a report d'impôt lorsqu'on revendique, aux fins de l'impôts, un montant supérieur au montant correspondant inscrit aux fins de comptabilité financière. Cela se produit lorsque les taux d'amortissement fiscal sont supérieurs aux taux d'amortissement comptable pour la même catégorie de biens. Il s'agit là du report d'impôt dont vous avez parlé, je crois, monsieur le président...

Le président: C'est exact.

M. Weyman: ... et qui tient à la disparité des taux d'amortissement. De même que M. Garneau, je me demande quelle incidence cela peut avoir sur les niveaux d'investissement dans votre industrie.

[Texte]

Mr. Stoneman: I guess I was using it in the other context. I think Mr. Hogg has answered your question. In the paper we talk about pooling as a means of handling this. If the overall tax rate is to be lowered, then there is reason to lower other elements as well. Our concern is the total amount of tax paid.

• 2000

Mr. Garneau: I would like to come back to your first point concerning the earned depletion allowance. Before the change had been made at the end of the 1970s, what type of earned depletion was your industry taking? Was it \$1 for every \$3 or what?

Mr. Stoneman: Yes.

Mr. Garneau: It was. If in fiscal year 1986 this earned depletion allowance had been applied, do you have any idea how much it would have cost the Treasury of Canada?

Mr. Hogg: I would say in 1986 there was \$2 million invested by the industry. Therefore \$1 for every \$3 would have given an earned depletion of \$600 million. The tax rate on this is under 50%, so you would save about \$300 million.

Mr. Garneau: I just received your brief and I did not have time to read the exchange of letters with the Minister of Finance. Could you explain to this committee whether it was the dollar amount that induced the Minister not to react positively to your request in his budget? Is it a question of the dollars the Government of Canada would have lost? Is it linked to the effort to diminish the deficit, or is there any other reason why the government did not accept your proposal?

Mr. Stoneman: I do not think the Minister responded directly to the request. He has not responded to us directly in our request to have the earned depletion reinstituted. We have discussed it with him. I do not believe that in his budget speech he spoke directly to the matter.

Mr. Garneau: No, he did not touch it.

Mr. Stoneman: Obliquely I guess our expectation is that in the paper on tax reform, there would be either a reflection of this tax measure or some other tax measure to accomplish our objective, which is to have lower overall tax on our industry. Whether it is in the form of earned depletion or other measures remains to be seen.

Mr. Garneau: Have you proposed other ways and means in exchange to replace the earned depletion? You have been asking for this, but have you suggested any other tool that could be used by the Department of Finance or the Department of Revenue to reach the goal you have in mind?

Mr. Stoneman: We have not pursued any specific tax measures other than to acknowledge to the Minister the notion in his white paper that it is not intended to increase the tax taken from the all industry. There could be some balancing of the tax takes across the industry. Because our industry is taxed

[Traduction]

M. Stoneman: Ma foi, j'en parlais dans l'autre contexte. Je pense que M. Hogg a répondu à votre question. Notre document voit dans la mise en commun la solution à ce problème. Si le taux d'impôt global est réduit, il y aura lieu de diminuer également les autres éléments. Nous nous préoccupons du montant total de l'impôt versé.

M. Garneau: Je voudrais revenir sur votre premier argument concernant la déduction pour épuisement gagnée. Avant la modification de la fin des années 1970, quelle était la déduction pour épuisement gagnée en vigueur dans votre secteur d'activité? Est-ce que c'était 1\$ sur 3\$?

M. Stoneman: Oui.

M. Garneau: C'était cela. Si au cours de l'année financière 1986, cette déduction pour épuisement gagnée avait eu cours, savez-vous combien elle aurait coûté au Trésor du Canada?

M. Hogg: Je vous répondrai qu'en 1986, l'industrie a investi 2 millions de dollars. Par conséquent, 1\$ sur 3\$ aurait signifié un épuisement gagné de 600 millions de dollars. Le taux d'imposition sur cette somme est inférieur à 50 p. 100, par conséquent on aurait épargné quelque 300 millions de dollars.

M. Garneau: Je viens de recevoir votre mémoire et je n'ai pas eu le temps de lire la correspondance échangée avec le ministre des Finances. Pouvez-vous expliquer aux membres du comité si c'est la somme absolue qui a poussé le ministre à ne pas prendre en considération votre demande dans son budget? Est-ce parce que le gouvernement du Canada aurait perdu de l'argent? Est-ce que cela tient aux efforts qui sont faits pour réduire le déficit, ou le gouvernement avait-il une autre raison de ne pas accepter votre proposition?

M. Stoneman: Je ne crois pas que le ministre ait donné suite directement à cette demande. Il n'a pas répondu directement à la demande que nous lui avons adressée de rétablir l'épuisement gagné. Nous en avons discuté avec lui. Je ne crois pas que dans son discours sur le budget il en ait parlé directement.

M. Garneau: Non, il ne l'a pas mentionnée.

M. Stoneman: Nous espérons que le document sur la réforme fiscale, envisagera cette mesure fiscale ou une autre mesure fiscale qui réponde à nos vœux, c'est-à-dire moins d'impôt dans l'ensemble pour notre industrie. Que cela vienne sous forme d'épuisement gagné ou d'autres mesures, cela reste à voir.

M. Garneau: Avez-vous proposé d'autres façons, d'autres solutions de rechange pour remplacer la déduction pour épuisement gagnée? C'est ça que vous avez demandé, mais avez-vous proposé un autre outil dont pourraient se servir le ministère des Finances ou le ministère du Revenu pour atteindre l'objectif que vous vous êtes proposé?

M. Stoneman: Nous n'avons pas étudié d'autres mesures fiscales spécifiques, mais nous avons rappelé au ministre que son livre blanc n'envisage pas un accroissement de l'impôt perçu dans l'ensemble de l'industrie. Il pourrait y avoir un certain équilibre des recettes fiscales au sein de l'industrie. Étant donné que notre industrie est imposée plus fortement

[Text]

more heavily than others, perhaps we would receive some lower tax burden.

Mr. de Jong: Just as a supplement on this, Mr. Chairman, do the witnesses have any figures at all to present to the committee on what has been the effect of tax rates on the industry? How many taxes have you been paying in the last decade? What is the record of the industry on this?

Mr. Stoneman: In terms of absolute numbers, we do not have those, but we can certainly get them.

Mr. Maciej: No, I have them.

The Chairman: He wants to know what was there and what do we collect.

• 2005

Mr. Maciej: Over the last 10 years? This is a combination of federal and provincial—

The Chairman: Income tax only?

Mr. Maciej: Yes—on the upstream sector: for 1974, \$600 million; for 1975, \$940 million—

The Chairman: Now, you are talking which kind of taxes on the upstream sector?

Mr. Maciej: Corporation taxes.

The Chairman: Corporate tax on the upstream sector.

Mr. Maciej: Right.

The Chairman: Why do you say the upstream only? The members of your association are essentially people who are in both the downstream and the upstream sectors. Certainly your witnesses here tonight are.

Mr. Stoneman: Our association represents the upstream sector of our industry.

The Chairman: I see.

Mr. Maciej: For 1976, \$1.02 billion; for 1977, \$1.08 billion; for 1978, \$1.1 billion; for 1979, \$1.3 billion; for 1980, \$1.6 billion; for 1981, \$1.550 billion; for 1982, \$1.975 billion; for 1983, \$2.640 billion; for 1984, \$2.975 billion; for 1985, \$3.3 billion. My estimate for 1986 is it will probably be around \$1 billion.

Mr. Gatenby: Is that exclusive of PGRT?

Mr. Maciej: Yes.

Mr. Gatenby: That does not include PGRT. Although it has disappeared, it did cost a lot of money.

Mr. de Jong: What would be the effective rate on that?

Mr. Maciej: The effective rate will probably range between 11% and 15%.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Those years, 1983 to 1985, how much PIP money was involved? Does that enter into those figures you quoted?

[Translation]

que les autres, nous pourrions peut-être nous voir imposer un fardeau fiscal plus léger.

M. de Jong: J'aimerais poser une question supplémentaire à ce sujet, monsieur le président, est-ce que les témoins ont des chiffres à déposer auprès des membres du comité sur l'incidence des taux d'imposition dans l'industrie? Combien d'impôts avez-vous payé au cours de la dernière décennie? Quelle a été votre situation à cet égard?

M. Stoneman: Nous n'avons pas de chiffres absolus, mais nous pouvons certainement les trouver pour vous.

M. Maciej: Non, je les ai.

Le président: Il veut savoir quels étaient les impôts et les sommes qui ont été perçues.

M. Maciej: Au cours des dix dernières années? J'ai à la fois les montants fédéraux et provinciaux . . .

Le président: Pour l'impôt seulement?

M. Maciej: Oui—pour le secteur exploration: 600 millions pour 1974, 940 millions pour 1975 . . .

Le président: De quel genre d'impôt s'agit-il pour le secteur exploration?

M. Maciej: Les impôts sur les sociétés.

Le président: L'impôt sur les sociétés pour le secteur exploration.

M. Maciej: C'est exact.

Le président: Pourquoi dites-vous qu'il s'agit uniquement du secteur exploration. Les membres de votre association font affaire à la fois avec le secteur exploration et les secteurs production et consommation. C'est le cas de vos témoins ici ce soir.

M. Stoneman: Notre association représente le secteur exploration de notre industrie.

Le président: Je vois.

M. Maciej: Il s'agit donc de 1.02 milliard pour 1976, 1.08 milliard pour 1977, 1.1 milliard pour 1978, 1.3, milliard pour 1979, 1.6 milliard pour 1980, 1,550 milliard pour 1981, 1,975 milliard pour 1982, 2,640 milliard pour 1983, 2,975 milliards pour 1984, 3,3 milliards pour 1985. Je prévois que pour 1986 ce sera probablement 1 milliard.

M. Gatenby: Est-ce que ce chiffre exclut la TRPG?

M. Maciej: Oui.

M. Gatenby: Ces chiffres ne comprennent pas la TRPG. Même si cette dernière a été enlevée, elle a coûté très cher.

M. de Jong: Quel est le taux réel à ce sujet?

M. Maciej: Le taux réel se situerait probablement entre 11 et 15 %.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Pour les années 1983 à 1985, combien d'argent du programme d'encouragement du secteur pétrolier a été versé? Est-ce que ces sommes sont incluses dans les chiffres que vous avez cités?

[Texte]

Mr. Maciej: No, that does not enter into them.

You are thinking about the PGRT. PGRT is over and above those numbers I gave you.

Mr. Gatenby: Our company, for example, paid close to \$800 million in PGRT in the introduction to the elimination.

Mr. Garneau: The 11% to 15% was of your income?

Mr. Maciej: Of taxable income.

Mr. Stoneman: Subject to check. We would like to confirm that number, if we could—the 11% to 15%.

Mr. Garneau: My next question deals with the principle of tax reform. I think you stated we should have lower rates, and to reach that goal, I guess any government would have to eliminate a lot of tax incentives, because they have to finance the public activities. But after stating the principle, you suggest that for your industry a special status should be considered. It strikes me that every group we have had here states the same principle: well, we should lower the rates and eliminate all the tax incentives, except for us. It creates for me, and probably for our committee, a very difficult dilemma. How do we deal with that? Everybody wants to go to heaven, but no one wants to die.

I wonder what type of compromise you would be prepared to make in rates of taxation and incentives. If the figures you gave us are true, 11% and 15%, it is in fact not a very high rate of taxation on your income. I know you want to check the figure, but what would be the rate that should be established to make it possible for any government to abolish all the incentives that do exist or that you would like to be kept in our tax system?

• 2010

Mr. Stoneman: Mr. Garneau, I agree with you; it is a dilemma we all face. When somebody wants to cut costs or do anything, we all say that is fine, as long as it is the other guy who gets the cut. We have said in our paper today, and we have said to the Minister, that we support the objective of neutralizing, if you will, the tax system—or reducing the spikes in it.

Our point in suggesting that the oil and gas industry could continue to receive some tax preferences is with respect to the risks involved in the industry. This industry is probably riskier than many other industries so I believe a case could be made that even against the objective of neutralizing incentives, in order to stimulate and cause to happen the activity in the oil and gas industry that needs to happen, there may be a case for some tax preferences to us.

With respect to the overall system, we await with interest what a reduced overall more neutral rate would be. Perhaps that would accomplish the objective we are all moving towards.

[Traduction]

M. Maciej: Non, ces chiffres ne les comprennent pas.

Vous songez à la TRPG; cette taxe sur les recettes pétrolières et gazières est en sus des montants que je vous ai mentionnés.

M. Gatenby: La société, par exemple, a versé près de 800 millions de dollars en TRPG du début à la fin.

M. Garneau: Le taux de 11 à 15 p. 100 vous est imposé sur votre revenu?

M. Maciej: Sur le revenu imposable.

M. Stoneman: Nous aimerions vérifier. Nous voulons confirmer ces taux, si vous le permettez—de 11 à 15 p. 100.

M. Garneau: Ma prochaine question a trait au principe de la réforme fiscale... Vous avez dit que ce seraient des taux moins élevés, et que, pour atteindre votre objectif, le gouvernement sera obligé de mettre fin à un grand nombre de mesures incitatives fiscales, étant donné qu'il doit financer les activités publiques. Après avoir soulevé ce principe, vous déclarez qu'il faudrait songer à un statut spécial pour votre industrie. Ce qui me frappe, c'est que chaque groupe que nous avons entendu invoque le même principe: nous devrions diminuer les taux, mettre fin aux mesures incitatives, sauf pour nous. Cela me pose à moi et probablement au Comité un dilemme très sérieux. Comment résoudre cette question? Tout le monde veut aller au ciel, mais personne ne veut mourir.

Je me demande quel compromis vous seriez disposé à faire en matière de taux d'imposition et des mesures incitatives. Si les taux que nous avons mentionnés sont véridiques, 11 et 15 p. 100, il ne s'agit pas de fait d'un taux d'imposition très élevé sur votre revenu. Je sais que vous voulez vérifier ces chiffres, mais quel taux faudrait-il fixer pour qu'un gouvernement puisse éliminer toutes les mesures incitatives qui existent actuellement ou que vous aimeriez conserver dans notre régime fiscal?

M. Stoneman: Monsieur Garneau, je conviens avec vous que nous faisons tous face à un dilemme. Lorsque quelqu'un veut éliminer quelque chose ou prendre une autre mesure, nous disons tous que c'est très bien, en autant que c'est l'autre qui va subir la réduction. Nous avons déclaré dans notre document aujourd'hui et nous l'avons dit au ministre que nous appuyons cet objectif de neutraliser, si vous voulez, le régime fiscal—ou d'en diminuer les arêtes.

Nous avons proposé que l'industrie pétrolière et gazière continue de bénéficier de mesures fiscales préférentielles à cause des risques qui existent dans cette industrie. Cette dernière comporte probablement des risques plus élevés que toute autre industrie; par conséquent, on pourrait prétendre, à l'encontre de la suppression des mesures incitatives, que, pour stimuler et provoquer les activités pétrolières et gazières, il faut accorder à cette industrie des mesures fiscales préférentielles.

Pour ce qui est de l'ensemble du régime, nous aimerions beaucoup savoir quel serait un taux global réduit plus neutre. Il pourrait peut-être nous permettre d'atteindre l'objectif que nous nous sommes tous fixé.

[Text]

Mr. Garneau: It would have to be lower than 11% to 15%.

Mr. Stoneman: But that becomes the effective rate, Mr. Chairman. The corporate tax rate is 47%.

Mr. Maciej: I think what you do not realize is that the effective tax rate that appears to be so low is a result of the high reinvestment ratio of the industry, which has in many years invested more than available cashflow. This is the major influence on the effective tax rate, so if you want industry to invest less money, that effective tax rate will immediately shoot up.

Mr. Stoneman: You know, some people say to us we ought to be happy about our personal tax rate because Canadians on average pay—I do not know what the number is—probably 10%, but you and I do not look at 10%.

Mr. Garneau: Well, maybe you, but not I.

Mr. Doran: How many children do you have?

Mr. Garneau: I am too old for that.

Another question on a different matter. You refer in your brief to the market forces. I tell you very frankly that I have difficulty with the oil and gas industry dealing with market forces. In fact, we live in Canada and a group of OPEC members can meet and decide that the price will go up and then you are in good shape and a few days later, some of the members of the cartel decides to lower their price and you are back to square one.

Is it fair to talk about market forces when OPEC can decide up or down without your consent? I really wonder if it is appropriate for a country like Canada to base all our decisions on market forces that in fact do not exist. It is a cartel.

Mr. Stoneman: I guess we think it is fair because we have tried it the other way and it did not work. Crude oil is still a commodity that trades on a global basis at this time and probably for some time, OPEC or the Middle East will be in a position to control that price.

The alternative for Canada to developing our own indigenous oil and gas resources... if we do not do that, the alternative is to import it and the imported price will be the world price. Now, in Canada we tried to have a made-in-Canada price and it did not do the job.

If we cannot compete on a global basis and we are prepared in Canada to pay more than that for our oil and gas, then I guess we are subsidizing ourselves. If in Canada we try to devise a system again where we pay less, then we do not develop our indigenous resources.

The Chairman: If we give you great subsidies by the tax system, are we not in effect paying more for our oil and gas than we would if we just imported it?

[Translation]

M. Garneau: Il serait inférieur au taux de 11 à 15 p. 100.

M. Stoneman: Monsieur le président, ce taux deviendrait le taux réel. Le taux d'impôt pour les sociétés est de 47 p. 100.

M. Maciej: Ce dont vous ne vous rendez pas compte, je crois, c'est que le taux d'imposition réel, qui semble si bas, est dû à un coefficient élevé de réinvestissement de l'industrie, qui depuis de nombreuses années investit des sommes supérieures aux ressources d'autofinancement disponibles. C'est le facteur d'influence le plus important sur le taux d'impôt réel; par conséquent si vous voulez que l'industrie investisse moins d'argent, ce taux d'impôt réel augmentera immédiatement.

M. Stoneman: Vous savez, certains disent que nous devrions être satisfaits de notre taux d'impôt personnel parce que les Canadiens en moyenne paient—je ne sais pas exactement combien—probablement 10 p. 100, mais vous et moi n'avons pas l'air de gens qui paient 10 p. 100.

M. Garneau: Peut-être vous, mais pas moi.

M. Doran: Combien d'enfants avez-vous?

M. Garneau: Je suis trop vieux pour cela.

Je voudrais poser une question sur un autre sujet. Vous mentionnez dans votre mémoire les forces du marché. Je vous dirai très franchement qu'il m'est difficile de voir l'industrie pétrolière et gazière faire face aux forces du marché. De fait, nous vivons au Canada, et des membres de l'OPEP peuvent se réunir et décider que les prix augmenteront, quelques jours après on s'en porte bien; mais d'autres membres du cartel décident de diminuer les prix, et on en revient à la case départ.

Est-ce qu'on peut honnêtement parler des forces du marché lorsque l'OPEP peut décider d'augmenter ou de diminuer les prix sans votre consentement? Je me demande vraiment s'il est convenable qu'un pays comme le Canada fonde toutes ses décisions sur les forces d'un marché, qui de fait n'existe pas. Il s'agit d'un cartel.

M. Stoneman: Nous pensons que c'est juste parce que nous avons essayé l'autre façon, et cela n'a pas marché. Le pétrole brut est toujours une marchandise qui se négocie sur une base globale, en ce moment-ci et probablement pour un certain temps encore, l'OPEP et le Moyen-Orient pourront contrôler ce prix.

La solution de rechange pour le Canada à l'exploitation de nos propres ressources pétrolières et gazières au pays... si nous ne le faisons pas, nous n'avons d'autre choix que d'importer, et les prix des importations sont le prix international. Nous avons essayé au Canada d'établir un prix établi au Canada, et cela n'a pas marché.

Si nous ne pouvons concurrencer sur le plan international et si nous sommes disposés au Canada à payer davantage pour notre pétrole et notre gaz, j'imagine que nous nous subventionnons. Si nous essayons au Canada de mettre au point un régime nous permettant de moins payer, à ce moment-là nous n'exploitons pas nos propres ressources.

Le président: Si nous vous accordons de grosse subventions par le biais du régime fiscal, est-ce qu'en réalité nous ne

[Texte]

[Traduction]

payons pas davantage pour le pétrole et le gaz que ce ne serait le cas si nous les importions simplement?

• 2015

Mr. Stoneman: Again, if the tax system under a tax reform system is fair and reasonable, we would not have an argument. I do not think we would say it is a subsidy. We are not looking for subsidies.

Mr. de Jong: You are. The tax measures you are asking us for give special consideration to your industry justified on the basis of the high risk. This is in essence asking for special consideration, to be treated differently than other entrepreneurs who are taking risks and will come before us as well and claim they also incur all sorts of risks.

The fact that you have an effective rate of between 11% and 15% is one of the ways in which government policies in the past have attempted to assist the oil industry in this country, because it was recognized to be of national significance and importance.

That being said and done, whether it is right or wrong—I think in some ways it is right that the oil industry has national significance and should receive some special treatment—I would be interested in exploring some other areas besides the tax system. I am troubled by giving special assistance through the tax system because of lack of accountability and so forth. I would prefer exploring some other areas.

Do not come in front of us and say that you believe in free market forces and tax reform, and at the same time ask for some special consideration.

Mr. Gatenby: Let us not forget the PGRT. If it was not one of the great tax scams in the history of recorded man, I will never find one which was. We paid it like a shot. We made representation and it has finally been eliminated. It was a terribly punitive tax that was not even deductible, a federal royalty.

We have said our piece about it, but let us not forget it was paid. Now it is over and done with, hopefully forever, but it was a major tax payment. We have not had an altogether free ride.

Mr. Stoneman: If a tax system can be devised requiring no special incentives and doing the job which has to be done, I think it would be the fair and reasonable tax system we are all looking for.

As I said, we do not come here looking for subsidies. It has become a matter of practice in most industrialized countries to use the tax system to provide incentives to direct investment. We do not think it should be directing quite as much as it has tried to in the past.

If there is a better system... The U.S. system was mentioned earlier. It is now two systems. We have not had a chance to look at the information because it is pretty new, but a minimum tax system is another way to go. We do not

M. Stoneman: Là encore, si le régime fiscal était juste et raisonnable, nous n'aurions pas lieu de contester. Je n'appellerai pas ça une subvention. Nous ne recherchons pas de subvention.

M. de Jong: Si. Les mesures fiscales que vous nous demandez consistent à accorder un traitement spécial à votre secteur du fait des risques élevés qu'il comporte. Vous demandez à être traités différemment d'autres entrepreneurs qui prennent également des risques et qui vont d'ailleurs venir nous présenter les mêmes arguments.

Le fait que vous ayez un taux réel d'imposition de 11 à 15 p. 100 montre que le gouvernement a toujours essayé d'aider l'industrie pétrolière canadienne, dont on reconnaissait qu'elle avait une importance nationale.

Cela dit, que cela ait été fait à tort ou à raison—et j'estime qu'à certains égards il est vrai que l'industrie pétrolière revêt une importance nationale et devrait à ce titre bénéficier d'un traitement spécial—j'aimerais que l'on considère un peu autre chose que le régime fiscal. En effet, je n'aime pas beaucoup l'idée d'avoir recours au régime fiscal parce que la comptabilité, etc. est alors difficile. Je préférerais que l'on envisage d'autres systèmes.

Ne venez pas nous dire que vous croyez au libre marché et à la réforme fiscale, tout en nous demandant un traitement spécial.

M. Gatenby: N'oublions pas la taxe sur les recettes pétrolières et gazières. C'était une des pires inventions fiscales jamais vues. Nous avons dû la payer. Nous avons présenté des doléances et elle a finalement été éliminée. C'était un impôt terriblement punitif qui n'était même pas déductible, autrement dit une redevance fédérale.

Nous avons dit ce que nous avons à dire à ce sujet, mais n'oublions pas que nous l'avons payée. Cela a maintenant disparu, espérons pour toujours, mais c'était un impôt important. Que l'on ne dise donc pas que nous ne payons pratiquement pas d'impôt.

M. Stoneman: Si l'on peut concevoir un régime fiscal qui ne comporte pas d'incitations spéciales et qui permette néanmoins d'atteindre les objectifs voulus, tout le monde serait évidemment d'accord.

Je répète que nous ne sommes pas venus ici vous demander des subventions. La plupart des pays industrialisés utilisent maintenant le régime fiscal pour encourager l'investissement direct. Nous estimons que le régime fiscal ne devrait pas être tout à fait aussi directif qu'il a tenté de l'être par le passé.

S'il existe un meilleur système... On a parlé du système américain. Il y a maintenant deux systèmes. Nous n'avons pas eu encore le temps d'examiner la chose de près car c'est assez récent, mais on peut également envisager un système d'impôt minimum. Nous ne croyons pas que ce soit nécessairement ce

[Text]

necessarily think it is the right way to go, but there are a lot of ways to pursue the objective.

Mr. de Jong: I would certainly be interested, and I think we all have to wait until Mr. Wilson and the government brings forth their white paper on tax reform. We welcome any other suggestions by the industry as to how some of the national purposes can be achieved through means other than the tax system. I am sure at that time you might come forward with some suggestions.

Mr. Stoneman: Certainly.

The Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: My apologies for arriving late.

Mr. Stoneman, we had the Economic Council before us a few weeks ago and they came forward with quite a different approach to tax reform. Their approach was for all losses to be written off and not counted as income. Any loans would be counted as income when you made the loans. I think it is a very forward-thinking idea in terms of a new approach to the tax problem and the incentives. But when I raised the question as to what incentive we have to develop our country beyond 100 miles north of the border, when our resource industries or mining industry can write off their losses, even they were agreeable in consenting to the concept that we maybe do need some kind of incentive tax system for the mining industry and the resource industries.

• 2020

I just want to remind my colleague over there that I do not think at that time he objected to that comment that was made by the Economic Council of Canada when they were presenting their views, and I think we have to—

Mr. de Jong: I just thought their whole proposal was somewhat off the wall.

The Chairman: So did I.

Mr. Minaker: But I think even our economists on that council thought that the oil and mining industries were unique in that if we did not have some kind of special treatment for those high risk industries, we would only have development along the border and we would not see the development of our northern regions and in regions where we need this energy.

I just wanted to add those comments at this point, that we recognize the problems that the oil industry does have and the mining industry.

The Chairman: Mr. Weyman.

Mr. Weyman: Mr. Chairman, I would just like, if I may, to try to tie together some of the points that have been made, because I am a little confused or puzzled.

When we were talking about capital cost allowance, you made the point at the bottom of page 2 and top of page 3 of your opening statement:

Any reductions in the existing rates for depreciable property should be offset by appropriate reductions in the corporate tax rate.

[Translation]

qu'il faut faire mais il y a des tas de façons d'essayer d'atteindre l'objectif.

M. de Jong: Nous devons tous attendre que M. Wilson et le gouvernement présentent leur livre blanc sur la réforme fiscale. Toutefois nous sommes ouverts à toutes suggestions de l'industrie sur la façon d'atteindre les objectifs nationaux autrement que par le régime fiscal. Je suis sûr que lorsque nous en serons à examiner le livre blanc, vous aurez certaines suggestions à nous faire.

M. Stoneman: Certainement.

Le président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: Excusez-moi d'être arrivé en retard.

Monsieur Stoneman, le Conseil économique a comparu devant le Comité il y a quelques semaines et nous a présenté une formule de réforme fiscale assez différente. Il s'agit d'amortir toutes les pertes et de ne pas les compter comme revenus. Les prêts consentis seraient considérés comme revenus. C'est une façon très nouvelle de considérer le régime et les incitations fiscales. Mais quand j'ai posé la question des incitations nécessaires pour développer notre pays au-delà de 100 milles au nord de la frontière, et de la possibilité pour le secteur primaire de déduire ses pertes, le Conseil a convenu qu'il fallait peut-être en effet envisager certaines incitations fiscales pour l'industrie minière et les industries d'extraction.

Je rappellerais simplement à mon collègue de l'autre côté que je ne crois pas qu'il avait alors présenté d'objections au Conseil économique, et je crois qu'il nous faut...

M. de Jong: J'ai trouvé que toute leur proposition n'avait ni queue ni tête.

Le président: Moi aussi.

M. Minaker: Mais je crois que même nos économistes au sein de ce Conseil estimaient que les industries pétrolière et minière étaient un cas à part en ce sens que si nous n'accordions pas un genre de traitement spécial à ces industries où les risques sont élevés, le développement du pays s'arrêterait le long de la frontière et l'on ne développerait pas les régions du Nord ni celles où cette énergie est nécessaire.

C'est tout ce que je voulais dire pour le moment. Nous reconnaissons les problèmes que connaissent les industries pétrolière et minière.

Le président: Monsieur Weyman.

M. Weyman: Monsieur le président, j'aimerais essayer de demander quelques précisions car ce qui a été dit jusqu'ici me laisse un peu perplexe.

Lorsque nous parlions d'amortissement, vous avez dit en bas de la page 2 et en haut de la page 3 de votre déclaration liminaire:

Toutes réductions des taux d'amortissement actuels devraient être compensées par une diminution du taux d'imposition des sociétés.

[Texte]

I take it that what you are implying there is that the effective tax rate relating to depreciation for tax purposes would essentially be unchanged. As I think you said, Mr. Hogg, if the depreciation rates are reduced, as long as the corporate tax rates are also reduced appropriately to leave the effective tax rate unchanged, then that is good, that is acceptable.

Now, going to Mr. Garneau's point on the earned depletion, you make the statement that the allowance for depletion, and specifically I think you are referring to earned depletion as being a strong incentive in the past "and we believe would again enhance activity levels in your industry", as you say in the statement.

I take it that what you are really implying there is that there should be a lower effective tax rate. Depreciation would be neutral. After all the change, whatever change is made, it would be neutral as far as the effective tax rate. You are contemplating, by changing the depletion system from the present system to an earned depletion system, to enhance the level of economic activity in your industry so that there would be a lower effective tax rate resulting from the switch to the old system of earned depletion.

And I guess the thought coming to me, Mr. Chairman, is that when all is said and done what do you feel is an appropriate reduction in the tax burden of your industry? Because whether it is done through one mechanism or another mechanism, what I think you are saying, what I hear you saying—correct me if I am wrong—is what you are really looking for is lower taxes, because that will enhance the activity.

I would like to know if that is a correct conclusion. But if so, why is that? The Minister of Finance has indicated that the tax system today contains in it significant amounts of unclaimed deductions, whether they are depletion or depreciation or investment tax credits or losses. And in his statement last October, he quoted a figure then of \$18.5 billion of tax value for the whole corporate sector in Canada, and it is generally thought that today it is at least \$30 billion, maybe even higher than that. And I would think, because of the resource expenditures in your industry, there must be significant unclaimed amounts in the system today.

So I have trouble putting all of that together to see why the introduction or the reintroduction of earned depletion, the lowering of effective tax rates for your industry, would enhance the activity.

Mr. Maciej: There are basically two issues at stake. One is the capital cost allowance pool or the depreciation. And what we are saying is that a building built by the oil industry is obviously no different from a building that is built by the car manufacturer. Therefore, you level the playing field, taking those individual items. You have done that on the capital cost allowance. Whatever rates you decide, they apply, because they are generic throughout the economy—that is why your grouping would go.

• 2025

Now you come to a second phase, though, and that is the consideration that economic sectors in the economy are not

[Traduction]

Je suppose que ce que vous préconisez là, c'est que le taux d'imposition réel reste inchangé. Vous avez dit, monsieur Hogg, que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que le taux d'amortissement soit réduit à condition que le taux d'imposition des sociétés soit réduit en conséquence.

Maintenant, revenons à ce que disait M. Garneau sur la déduction pour épuisement gagnée. Vous dites que cette déduction, et je suppose que vous voulez dire que l'épuisement gagné était une forte incitation et vous déclarez: «Nous sommes convaincus qu'elle rehausserait les niveaux d'activité dans votre industrie».

Je suppose que ce que vous dites en fait là, c'est qu'il devrait y avoir un taux d'imposition réel plus bas. Que l'amortissement serait neutre. Qu'après tous les changements, quels qu'ils soient, le résultat sur le taux d'imposition réel serait neutre. Vous envisagez qu'en changeant le système de déduction pour épuisement pour en faire un système de déduction pour épuisement gagnée, afin d'augmenter l'activité économique dans votre industrie, on arriverait à un taux d'imposition réel inférieur.

L'envie me vient alors de vous demander ce qui constituerait à votre avis une réduction appropriée du fardeau fiscal de votre industrie. Parce que, que l'on utilise un mécanisme ou un autre, d'après ce que vous dites, et corrigez-moi si je me trompe, ce que vous recherchez en fait c'est de payer moins d'impôt parce que cela vous permettra d'augmenter vos activités.

J'aimerais savoir si c'est la conclusion que je peux tirer de vos observations. Dans l'affirmative, pourquoi? Le ministre des Finances a indiqué que le régime fiscal comporte aujourd'hui beaucoup de déductions non réclamées, qu'il s'agisse d'épuisement, d'amortissement, de crédits d'impôt pour investissement ou de pertes. Dans sa déclaration d'octobre dernier, il a cité le chiffre de 18,5 milliards de dollars pour l'ensemble des entreprises canadiennes et l'on semble s'accorder à dire que cela représente aujourd'hui au moins 30 milliards de dollars, peut-être même plus. Étant donné les dépenses de votre industrie, il doit y avoir des montants importants non réclamés.

J'ai donc du mal à concilier tout cela pour comprendre comment le rétablissement de l'épuisement gagné, l'abaissement des taux d'imposition réels pour votre industrie, augmenteraient l'activité.

M. Maciej: Il y a là essentiellement deux questions. D'une part, la déduction pour investissement ou l'amortissement. Nous disons qu'un bâtiment construit par l'industrie pétrolière n'est évidemment pas différent d'un autre bâtiment construit par un constructeur automobile. Pour ces cas individuels, on peut aplanir les choses. C'est ce que l'on a fait pour les déductions pour investissement. Quels que soient les taux décidés, ce s'applique, car... il s'agit de génériques dans toute l'économie—les choses seraient groupées de cette façon.

On en arrive ensuite à la deuxième phase, au fait que les secteurs économiques ne sont pas tous les mêmes. Quelqu'un

[Text]

alike. The guy selling peanuts at the corner cannot be equated to the guy that is throwing a wildcat in our business. Therefore, you must recognize through other means the differences in the economic activity. Otherwise, you do not get any activity or you would get over-activity, either one or the other. But you certainly will not be able, with the diversity of the economy through one particular tax incentive or whatever you want to call it, tax allowance, handle all economic activities across.

Mr. Weyman: Do I then conclude from your comments that in fact as far as your members are concerned they are using all of the write-offs that are provided in the income tax system—depreciation, depletion, that really you have no unclaimed amounts that you are carrying?

Mr. Maciej: We have considerable amounts, and to a certain extent those have been built up by the constraints that are in the system. For example, on the 25% constraint on depletion allowance that is in the system, you cannot use your entire balance to write it off. As I said before, if you are in a very heavy investment period you would be investing well beyond your taxable income.

Now you cannot write off all that you are eligible to write off in that particular year. In our industry, for example, where the construction period of an oil sands plant is in the neighbourhood of seven years, you would be starting to invest in year one the first revenue dollar; that is the first dollar, and by no means sufficient revenue from the project to even take care of the last year's investment. You cannot handle it that way.

Mr. Weyman: I understand that. So I will ask the question again. Why would, for example, an earned depletion allowance—that is, enhanced deductions—encourage more investment activity when at the time you are making the investment activity you are in fact not able to claim the deductions that are provided today? You are talking about the pay-back period, that if you had enhanced deductions your position of becoming taxable would be pushed off further into the future than it is now?

If you take an isolated project today, with the normal economics of timeframes to develop it and to get it onstream and to produce revenue, how long would it take to become taxable? Maybe 10 or 15 years. So whatever that period is, I can only conclude that what you are really saying is that by having an earned depletion instead of the present system that it would be maybe five years longer before that project becomes taxable.

You see, I am missing a point in here as to what the additional deductions would do for you, why they would enhance the level of activity in the industry.

Mr. Dorin: Mr. Chairman, I wonder if I could both ask a question and maybe provide the answer, because my question does both. I think the short answer is the flow-through share, which I think is a large part of it—and you correct me if I am wrong. In fact what is happening in those situations is that it is

[Translation]

qui vend des cacahuètes au coin de la rue ne peut être comparé à quelqu'un qui entreprend un forage de recherche dans notre secteur. Il faut donc reconnaître par d'autres moyens les différences qui existent dans l'activité économique. Autrement, c'est soit l'absence totale d'activité soit la suractivité. Mais, étant donné la diversité de l'économie, vous ne pourrez certainement pas avec une incitation fiscale quelconque, quelle que soit la façon dont vous vouliez l'appeler, une déduction fiscale, si vous voulez, considérer toutes les activités économiques.

M. Weyman: Dois-je alors conclure qu'en fait vos membres utilisent toutes les déductions prévues à l'impôt sur le revenu—amortissement, épuisement, qu'il n'y a aucun montant qui ne sait pas réclamer?

M. Maciej: Il y a au contraire des montants considérables et, dans une certaine mesure, ils se sont accumulés du fait des contraintes imposées par le système. Par exemple, la limite de la déduction pour épuisement de 25 p. 100 empêche d'utiliser toutes les déductions. Si vous êtes en période de gros investissements, vous investissez beaucoup plus que votre revenu imposable.

Vous ne pouvez donc pas déduire cette année-là tout ce à quoi vous auriez droit. Dans notre industrie, par exemple, où la durée de construction d'installations de sables bitumineux se situe aux alentours de sept ans, on commence à investir dès la première année le premier dollar de recettes; c'est le premier dollar et c'est évidemment tout à fait insuffisant pour payer ne serait-ce que les investissements de l'année précédente. Cela ne peut pas marcher de cette façon.

M. Weyman: Je comprends. Je vais donc reposer la question. Pourquoi, par exemple, une déduction pour épuisement gagnée—c'est-à-dire des déductions accrues—encourageraient les investissements alors qu'au moment où vous faites ces investissements, vous ne pouvez pas réclamer les déductions possibles aujourd'hui? Vous voulez dire que si vous aviez des déductions plus fortes, vous ne deviendriez imposable que plus tard?

Si vous prenez aujourd'hui un projet quelconque, avec les délais normaux pour le mettre en route et produire des revenus, combien de temps faudrait-il pour qu'il devienne imposable? Dix ou quinze ans? Donc, de toute façon, je ne puis que conclure que ce que vous dites, c'est qu'en ayant l'épuisement gagné plutôt que le système actuel, un tel projet ne deviendrait imposable que cinq ans plus tard.

Vous voyez, il y a quelque chose que je ne comprends pas très bien dans ce que vous apporteraient des déductions supplémentaires, car je ne vois pas en quoi elles vous permettraient d'augmenter votre activité.

M. Dorin: Monsieur le président, peut-être pourrais-je à la fois poser une question et essayer de donner une réponse. La réponse est en deux mots: les actions accréditives qui sont à mon avis très importantes, et corrigez-moi si je me trompe. En fait, ce qui arrive dans ces situations, c'est que c'est le médecin

[Texte]

the doctor in Toronto that is getting the deduction rather than the oil company, and that the flow-through share, through flowing through of those provisions, whether it is depreciation allowance or anything else, is in fact transferring that deduction to somebody prepared to put money in, which ends up generating the activity.

Now, do you accept that first, or would you prescribe that this would be in large measure the answer to Mr. Weyman's dilemma?

Mr. Minaker: Is that a dilemma?

Mr. Stoneman: The suggestion has been made that the earned depletion system would also include the ability to flow that through to the investor, and the investor could be the doctor in Toronto. That could be an effective way to raise money to get more equity into the system. That is not the only reason for looking at earned depletion.

• 2030

Mr. Dorin: Perhaps you can elaborate on that, because as one of those here—and I suppose it would not surprise anybody around the table too much—I am one of the people who was advocating what you unsuccessfully prescribed, more or less, in your letter to the Minister. But in any event, I at least was thinking that the primary motivation in restoring the earned depletion was so that it would be available for flow-through share purposes. Do you suggest it has a significant value apart from that?

Mr. Maciej: If you lift the restrictions against other corporate income, which would be similar to the... In the flow-through, you would flow it through to the individual investor. However, we also have constraints on the uses at the moment, and certainly the depletion allowance, with all the constraints in existence at the moment, would not be of much value.

Mr. Dorin: In other words, you cannot use the full amount of write-off you have available against what might be; for example, your income from retail operations.

Mr. Maciej: That is right.

The Chairman: I think that is an important point he has made, that at the present time with returns the way they are, if you got this earned depletion it would not make that much difference to you.

Mr. Maciej: Unless you were able to flow it through.

The Chairman: Yes, unless you could use it in a flow-through system you would just have more depletion, and as Mr. Weyman says, you just have more write-offs that would postpone your taxable situation 15 years in the future instead of only 10, and so what?

Mr. Maciej: You are quite correct.

Mr. Weyman: Yes, or this additional depletion could be claimed against other types of income. I think that is also the point we need to be clear on.

Mr. Maciej: But that is the situation I just explained.

[Traduction]

à Toronto qui obtient la déduction plutôt que la compagnie pétrolière et que l'action accréditive, avec de telles dispositions, qu'il s'agisse d'une déduction pour amortissement ou d'autre chose, revient en fait à transférer cette déduction à quelqu'un qui est prêt à faire un investissement générateur d'activité.

En convenez-vous, pensez-vous que ce soit en grande partie la réponse au dilemme de M. Weyman?

M. Minaker: Est-ce un dilemme?

M. Stoneman: On a dit que le système d'épuisement gagné inclurait également la possibilité de faire passer cela à l'investisseur qui pourrait être le médecin de Toronto. Ce pourrait être un moyen efficace de récolter de l'argent pour augmenter le capital. Ce n'est pas la seule raison pour laquelle il faut envisager l'épuisement gagné.

M. Dorin: Peut-être pourriez-vous développer un peu votre pensée à ce sujet, car je ne surprendrais probablement pas grand monde ici en rappelant que j'étais un de ceux qui préconisaient ce que vous souhaitiez aussi, plus ou moins, dans votre lettre au ministre. En tout cas, j'estimais qu'il fallait rétablir l'épuisement gagné tout d'abord aux fins des actions accréditives. Estimez-vous que c'est également important pour d'autres raisons?

M. Maciej: Si on supprime les restrictions sur les autres revenus sociaux, qui seraient similaires aux... pour les actions accréditives, cela passerait à l'investisseur. Toutefois, nous avons également des restrictions sur les usages et il est certain que la déduction pour épuisement, étant donné toutes les autres restrictions, ne servirait pas à grand-chose.

M. Dorin: Autrement dit, vous ne pouvez pas utiliser toutes les déductions actuellement à votre disposition, par exemple pour votre commerce de détail.

M. Maciej: C'est cela.

Le président: À l'heure actuelle, avec les recettes que l'on connaît, cet épuisement gagné ne changerait pas grand-chose.

M. Maciej: À moins qu'on ne puisse le créditer.

Le président: En effet, à moins que l'on ne puisse l'utiliser dans un système accréditif, cela vous donnerait simplement davantage de déductions pour épuisement et, comme le dit M. Weyman, cela ferait que vous seriez imposable après quinze ans plutôt qu'après dix, et c'est tout.

M. Maciej: Vous avez tout à fait raison.

M. Weyman: Ou alors cet épuisement supplémentaire pourrait être déduit d'autres types de revenu. C'est quelque chose qu'il faut également préciser.

M. Maciej: C'est la situation que je viens d'expliquer.

[Text]

Mr. Weyman: Yes, exactly.

Mr. Hogg: There is also the situation of companies that are paying tax right now which are taxable, which have used up their pools.

I mean if you talk in averages, possibly you say earned depletion is not necessary because there is a large... \$30 billion of losses available in the system, but there are many companies that are taxable and those companies are the successful ones, the efficient ones that have in the past invested, have been successful, are now taxable. Those companies would use the earned depletion immediately.

The Chairman: Yes, but do not get me wrong, we appreciate that the mining industry has earned depletion. We also appreciate that it is probably one of the most depressed industries in the country, and I mean far more depressed, except for gold mining, than your industry—far more depressed. The only advantage earned depletion has to the mining industry now is that they are able to organize a few flow-through shares for the gold mines.

I appreciate you would want that, but really when you are talking of paying perhaps 11% tax on your income, I mean how much less tax do you pay?

Mr. Maciej: All I am saying, Mr. Chairman, is that if you do not want economic activity, and so you do not want the investment—

The Chairman: Well, you know, you are able to write off all your exploration expense right away—

Mr. Maciej: But then, as soon as investment ceases the effective tax rate now very quickly approaches the marginal rate, because you no longer have anything to write off, but you no longer have any economic activity either.

The Chairman: But you really agree that the marginal tax rate is too high.

Mr. Maciej: Well, certainly, yes. That is where the whole problem starts.

The Chairman: We agree to that; we agree with Eric completely. The problem is that you are very much below what would be, pretty well everybody would say would be, a realistic marginal tax rate.

Mr. Stoneman: I am sorry?

The Chairman: You are presently paying substantially less than what anybody would say would be a realistic marginal tax rate.

Mr. Gatenby: On average.

Mr. Stoneman: Are you saying the effective tax rate, if we are using that term, is lower than a marginal tax rate?

The Chairman: Well, a realistic marginal tax rate. Supposing we had a marginal tax rate for corporations of, say, 35%—

[Translation]

M. Weyman: Oui, exactement.

M. Hogg: Il y a également la situation des sociétés qui paient à l'heure actuelle des impôts et qui ont utilisé toutes leurs déductions.

Quand vous considérez les moyennes, vous dites peut-être que l'épuisement gagné n'est pas nécessaire parce qu'il y a 30 milliards de pertes disponibles dans le système, mais il y a des tas de sociétés qui sont imposables et ce sont celles qui réussissent, qui sont rentables, qui ont investi. Ces sociétés, elles, utiliseraient immédiatement l'épuisement gagné.

Le président: Oui, mais ne vous y trompez pas, nous savons que l'industrie minière bénéficie de l'épuisement gagné. Nous savons également que c'est probablement une des industries les plus en difficulté du pays, beaucoup plus que vous, sauf peut-être les mines d'or. Le seul avantage que présente l'épuisement gagné pour l'industrie minière est que cela lui permet d'organiser des actions accréditives pour les mines d'or.

Je comprends que vous souhaitiez cela, mais quand on sait que vous payez peut-être 11 p. 100 d'impôt sur vos revenus, je me demande jusqu'où vous voulez descendre?

M. Maciej: Tout ce que je dis, monsieur le président, c'est que si vous ne voulez pas d'activités économiques et qu'ainsi vous ne voulez pas d'investissements...

Le président: Vous savez, vous pouvez déduire tous vos frais d'exploration immédiatement...

M. Maciej: D'accord, mais dès que l'investissement cesse, le taux d'imposition réel atteint très rapidement le taux marginal parce qu'il n'y a plus rien à déduire et qu'il n'y a plus non plus d'activités économiques.

Le président: Mais vous convenez que le taux d'imposition marginal est trop élevé?

M. Maciej: Oui, certainement. C'est là que commence tout le problème.

Le président: Nous sommes d'accord là-dessus. Nous sommes entièrement d'accord avec Eric. Le problème c'est que vous êtes bien en-deça de ce qui serait, de l'avis de que pratiquement tout le monde conviendrait, un taux d'imposition marginal réaliste.

M. Stoneman: Excusez-moi?

Le président: Vous payez actuellement sensiblement moins que ce que tout le monde considérerait comme un taux d'imposition marginal réaliste.

M. Gatenby: En moyenne.

M. Stoneman: Dites-vous que le taux d'imposition réel, si c'est ainsi que vous voulez l'appeler, est inférieur à un taux d'imposition marginal?

Le président: A un taux d'imposition marginal réaliste. Supposons que nous ayons un taux d'imposition marginal de, par exemple, 35 p. 100 pour les sociétés...

[Texte]

Mr. Stoneman: As I was discussing with our friend over here, as long as you have any tax incentive, the effective tax rate is going to be less than the marginal tax rate.

• 2035

Mr. Dorin: Maybe I could carry on then. I think we have beaten this issue to death, and I want to go on to some other ones.

One of the things that I and many of us advanced, in terms of the depletion allowance, was that whole question of similarity with the mining industry. In fact, we suggested that it would be appropriate to make that adjustment a week ago, and then make whatever other adjustments had to be made in tax reform—likely a scaling back, if you like, of the benefit.

The question I have is that when you put forward—I do not think you use that mining industry term in your notes, from what I have seen. In fact, perhaps we can separate the two issues a little bit. What if we were to make the tax situation, with regard to such things as depletion allowance, equal to the mining industry, but in fact that was less than what the mining industry presently has? I would like to know your response to that. Just prior to my immediately previous life, I was working for a mining company, and my personal experience would suggest that probably those provisions are too generous. So I am wondering if they were equal to but maybe not as—

Mr. Garneau: Did you say the earned depletion is too generous?

Mr. Dorin: Yes, to the mining industry. I wonder if it could be equal to the mining industry, even though it might be something less than what the mining industry enjoys now. What do you have to say about that? If nothing else, in terms of the capital markets it would put you on an equal basis.

Mr. Hogg: That is what we suggest in the paper. Maybe we have not suggested it in the paper, but we have suggested it in the background to the paper. In working in their various industry groups, in CPA or various member company groups, we have suggested that we need equality of investment opportunities in the oil industry. We are competing with money from mining, manufacture and processing, other types of energy in Canada. If we have an equal investment opportunity or equal tax rates, then that should be sufficient.

Mr. Dorin: That would be satisfactory.

You have raised another issue in your paper, the question of provincial royalties. I wonder if you could outline just briefly for the committee, including myself—I am not up to date because a number of those things, at least in Alberta, were changed in the fall—what the situation is in terms of, say, the top, the maximum provincial royalty and your situation in

[Traduction]

M. Stoneman: Comme je le disais tout à l'heure à notre ami ici, tant que vous aurez des incitations fiscales, le taux d'imposition réel sera inférieur au taux d'imposition marginal.

M. Dorin: Il me semble qu'on a ressassé cette question à coeur joie, et j'aimerais maintenant passer à autre chose.

Pour ce qui est de la déduction pour épuisement, l'une des choses dont moi-même et d'autres avons fait état, c'est la ressemblance qu'il y a avec l'industrie minière. Nous avions déjà la semaine dernière dit qu'il serait opportun de faire ce rajustement et d'apporter les autres modifications nécessaires lors de la réforme fiscale, s'il fallait, si vous voulez, réduire l'avantage.

La question que j'aimerais vous poser, c'est que lorsque vous dites... je ne pense pas que vous ayez mentionné l'industrie minière dans vos notes, d'après ce que j'ai vu... il me semble d'ailleurs qu'on peut séparer quelque peu les deux choses. Que diriez-vous si nous modifiions le régime fiscal de façon à avoir, pour des choses comme la déduction pour épuisement, la même chose que pour l'industrie minière, sauf que ce serait inférieur à ce dont bénéficie à l'heure actuelle l'industrie minière? J'aimerais savoir ce que vous en pensez. Avant l'avant-dernier virage dans ma carrière, je travaillais pour une société minière, et m'appuyant sur ma propre expérience, je dirais que ces dispositions sont sans doute trop généreuses. C'est ce qui m'amène à me demander ce que vous diriez si c'était la même chose, mais peut-être pas aussi...

M. Garneau: Vous dites que la déduction pour épuisement est trop généreuse?

M. Dorin: Oui, pour l'industrie minière. Je me demande si l'on ne pourrait pas prévoir quelque chose d'analogue à ce dont jouit l'industrie minière mais qui serait peut-être inférieur à ce dont bénéficie l'industrie minière en ce moment. Que diriez-vous de cela? Pour ce qui est des marchés des capitaux, cela vous mettrait au moins sur un pied d'égalité.

M. Hogg: C'est ce que nous prônons dans notre document. Cela ne figure peut-être pas dans le document lui-même, mais dans la documentation qui l'accompagne. Lors de nos rencontres avec différents groupes industriels, avec les membres de l'Association canadienne du pétrole et d'autres, nous avons dit qu'il nous fallait avoir des possibilités d'investissement égales dans l'industrie pétrolière. Nous faisons concurrence pour de l'argent aux secteurs minier, manufacturier et de transformation ainsi qu'avec d'autres types d'énergie au Canada. Si nous avions des possibilités d'investissement égales ou des taux d'imposition égaux, alors cela devrait être suffisant.

M. Dorin: Ce serait satisfaisant.

Vous soulevez dans votre mémoire une autre question, celle des redevances provinciales. Pourriez-vous m'expliquer brièvement—je ne sais si c'est le cas de tout le monde, mais je ne suis pas à jour relativement à certaines questions, car certaines choses ont changé en Alberta en automne—quelle est la situation en ce qui concerne les redevances provinciales

[Text]

terms of allowable deduction, which is in fact in lieu of rather than the exact royalty.

Mr. Maciej: If I understand your question correctly, you are relating the resource allowance and the non-deductibility.

Mr. Dorin: Basically, in your paper you suggested that provincial royalties should be deductible, I believe. Is that correct?

Mr. Maciej: Yes. We should go back to where we were before May 6, 1974, when provincial royalties, which are an expense and are never an income, should be deductible. That is our basic position.

Mr. Dorin: I do not have any problem with that. Presumably, if provincial royalties become fully deductible, you would lose the resource allowance. That would be the converse. Could you give me some idea of the difference in numbers between the two? Do you see what I mean? Right now, you get a resource allowance in lieu of being able to deduct royalties.

Mr. Maciej: The design of the resource allowance, as it was intended when it was introduced, was to recognize the Alberta royalty rate that was in existence prior to the provincial change in royalties, which considerably increased the rate. So the resource allowance was tailored in that manner to equate to that royalty that was in existence prior to the provincial change, and not to recognize as an expense any royalties paid over and above that rate. That was, of course, the political conflict, or the conflict between the federal treasury and the provincial treasury, whereby, if full deductibility was in place, and the provincial governments raised their royalties to 100%, the tax base for the federal government would have been completely eliminated.

• 2040

Mr. Dorin: No, I appreciate that. I guess I am looking for some numbers in terms of the order of magnitude of what that means, perhaps in terms of the gross number, the absolute value of it, and even the nominal rates.

Mr. Maciej: With any royalty, basically the 25% recognized the first 21 2/8% of provincial royalty as deductible, so if you take the resource allowance as an offset, any royalty rates over and above that became the complication in the calculation. Provincial royalties vary from province to province, but we have marginal rates on old oil in Alberta of 40%. The difference between the 22% and the 40% would be non-deductible.

Mr. Dorin: Okay. That is what I was looking for. Do you have idea of what it would add up to if that change were in fact made, in terms of what the difference to the federal treasury would be or what the deduction difference would be between resource allowance and royalty?

Mr. Gatenby: We have looked at this within our own company and I think the difference for us would be very slight.

[Translation]

maximum et vos déductions admissibles, qui tiennent en fait lieu de redevances.

M. Maciej: Si j'ai bien compris votre question, vous établissez un lien entre l'allocation au titre des ressources et la non-déductibilité.

M. Dorin: En gros, si j'ai bien compris, vous dites dans votre mémoire que les redevances provinciales devraient être déductibles. C'est bien cela, n'est-ce pas?

M. Maciej: Oui. Nous devrions revenir à la situation qui existait avant le 6 mai 1974, lorsque les redevances provinciales, qui sont une dépense et jamais un revenu, étaient déductibles. Voilà quelle est notre position.

M. Dorin: Je n'y vois aucun problème. J'imagine que si les redevances provinciales étaient entièrement déductibles, vous perdriez l'allocation au titre des ressources. Ce serait la conséquence. Pourriez-vous me donner une idée des chiffres dont il serait question et de l'écart qu'il y aurait entre les deux? Me comprenez-vous? À l'heure actuelle, vous bénéficiez d'une déduction parce que vous ne pouvez pas déduire les redevances.

M. Maciej: Au départ, cette allocation au titre des ressources devait servir à reconnaître le taux de redevance qui était en vigueur en Alberta avant que n'intervienne la modification provinciale des redevances, modification qui augmenta considérablement le taux. La déduction devait donc correspondre à la redevance prévue avant les modifications provinciales et non pas reconnaître, à titre de dépense, toute redevance dépassant ce taux. C'était là, bien sûr, le conflit politique, ou plutôt le conflit entre le Trésor fédéral et le Trésor provincial. En effet, si l'on avait prévu une déductibilité à 100 p. 100 et si les gouvernements provinciaux avaient porté leurs redevances à 100 p. 100, alors les ressources fiscales pour le gouvernement fédéral auraient été complètement éliminées.

M. Dorin: Non, je comprends cela. Ce que j'aimerais avoir c'est un ordre de grandeur, peut-être un chiffre approximatif ou même, si cela était possible, la valeur absolue ou les taux nominaux.

M. Maciej: Avec toute redevance, avec ces 25 p. 100, les premiers 21 2/8 p. 100 de la redevance provinciale sont reconnus comme étant déductibles. Par conséquent, si la déduction au titre des ressources est une compensation, toutes les redevances qui dépassent le montant correspondant viennent compliquer les calculs. Les redevances provinciales varient d'une province à une autre, mais en Alberta, nous avons pour le vieux pétrole des taux marginaux de 40 p. 100. La différence entre 22 et 40 p. 100 ne serait pas déductible.

M. Dorin: Très bien. C'est cela que je voulais savoir. Avez-vous une idée de ce que cela donnerait si ce changement était effectué? Savez-vous quelle serait la différence pour le Trésor fédéral? Quelle serait la différence, en matière de déduction, entre la déduction au titre des ressources et la redevance?

M. Gatenby: Nous avons examiné ce que cela donnerait au niveau de notre société et la différence pour nous serait

[Texte]

It has changed with the drop of royalties, with the lower price and some reduced rates, so we would not have much of a change in bottom-line dollars. Hans, I believe generally speaking that is the feeling for industry. The problem is of course when you look at the economics of a specific well, it is a little misleading when you can deduct 25% resource allowance for a well that is paying 12% royalty, and then you go to one that is paying 32% royalty but you still only deduct the 25%. It skews the true economics because they are real costs. It does not make that much sense. It is like saying that if you can buy any car for the same money, I guess you might as well buy a Cadillac. We have looked at that within our company and it would not make much difference to us bottom line, although we would still recommend that the true cost deductibility feature be restored. I believe, Hans, that is generally true of industry. It is not a big item. I do not think we can give you a precise dollar figure, but in our company it would be very close to no change.

Mr. Dorin: Okay. One more question. The provincial government in Alberta has been advancing the case that provincial incentives should not be included in terms of the federal tax calculation. I do not think you have said anything on that in here and I appreciate it would really apply more to the smaller companies, but I wonder if you might address it.

Mr. Maciej: We certainly would agree with the provincial government's position, in particular when incentives are provided from the royalty pool which is non-deductible in the first place. The federal treasury should not then come along and tax the incentives that really are already being provided on an after-tax basis. That used to be the system way back. When the provincial governments initially came in with some of their drilling incentives programs, the federal treasury did not tax those incentives.

Mr. Stoneman: I have just a comment. You mentioned that it would be applicable to the small companies.

Mr. Dorin: I did not mean applicable only to the small companies; I meant it would probably be of more concern to them. However, that may not be the case. I do not know.

Mr. Stoneman: I think it is of concern to everyone. I mean as a principle, it is [Inaudible—Editor].

Mr. Maciej: It would be the other way; exactly the opposite. Since most of the smaller companies are in a non-taxable position, it does not make any difference. The difference comes in for those companies that are in a taxable position, and they are the stronger companies.

Mr. Garneau: If this idea were to be applied, how would you then deal with inter-provincial competition? A province that

[Traduction]

minime. La situation a changé depuis la chute des redevances. En effet, le prix est maintenant plus bas et certains taux ont été réduits. Cela ne changerait donc pas grand-chose pour nous. Hans, je pense que notre industrie envisage les choses de la même façon que nous. Le problème, bien sûr, lorsque vous examinez la rentabilité d'un puits donné, c'est que cela est un peu trompeur. En effet, vous pouvez avoir une déduction au titre des ressources de 25 p. 100 pour un puits pour lequel les redevances sont de 12 p. 100, alors que pour un puits pour lequel les redevances sont de 32 p. 100, vous ne pouvez toujours déduire que les 25 p. 100. Cela déforme un peu les choses, car il s'agit de coûts réels. Ce n'est pas très logique. Cela revient à dire que si, pour le même montant d'argent, vous pouvez avoir la voiture de votre choix, j'imagine que vous opterez pour une Cadillac. Nous avons examiné ce que cela donnerait au niveau de notre société et il semblerait que cela ne change pas grand-chose. Nous recommandons cependant que la possibilité de déduire les coûts réels soit rétablie. Il me semble, Hans, que l'opinion que je viens d'exprimer est partagée par l'ensemble de l'industrie. Ça ne compte pas pour beaucoup. Je ne pourrais pas vous donner un chiffre précis en dollars, mais cela ne changerait pas grand-chose pour notre société.

M. Dorin: Très bien. Une dernière question. Le gouvernement de l'Alberta prétend que les mesures d'encouragement provinciales ne devraient pas intervenir dans le calcul de l'impôt fédéral. Je ne pense pas que vous ayez abordé cette question dans votre mémoire et je comprends que cela s'appliquerait sans doute davantage aux petites sociétés, mais j'aimerais néanmoins savoir ce que vous en pensez.

M. Maciej: Nous appuyons la position adoptée par le gouvernement provincial, surtout lorsque les mesures d'encouragement sont financées à même les redevances, qui au départ ne sont pas déductibles. Le Trésor fédéral ne devrait pas pouvoir imposer les mesures d'encouragement qui sont financées à même des fonds pour lesquels des impôts ont déjà été payés. C'est de cette façon que fonctionnait le système autrefois. Lorsque les gouvernements provinciaux ont créé leurs programmes d'encouragement visant à stimuler le forage, le Trésor fédéral n'avait pas imposé ces mesures d'encouragement.

M. Stoneman: J'aurais un commentaire à faire. Vous dites que cela s'appliquerait aux petites sociétés.

M. Dorin: Je ne voulais pas dire par là que cela ne s'appliquerait qu'aux petites sociétés. Tout simplement, il me semble que cela les intéressera davantage. Mais j'ai peut-être tort, je n'en sais rien.

M. Stoneman: Je pense que cela intéresse tout le monde. En tant que principe, cela est [Inaudible—Éditeur].

M. Maciej: Ce serait tout le contraire. La plupart des plus petites sociétés ne gagnant pas suffisamment d'argent pour qu'elles aient à payer des impôts, cela ne changerait rien pour elles. Mais cela changerait la situation des sociétés qui ont des impôts à payer, et ce sont elles qui sont les plus fortes.

M. Garneau: Si cette idée devenait réalité, comment régleriez-vous la question de la concurrence interprovinciale?

[Text]

has a lot of other types of revenue can then give more grants or more subsidies compared to, let us say, Manitoba or Saskatchewan, which would have less money than Alberta. There would then be inter-provincial competition with the tax dollar. This is one of the reasons the federal government acted that way. It is not only for oil and gas things, but also for all sorts of grants the provincial governments are giving to some companies. It went to the Supreme Court. Under the interpretation of the law, the Supreme Court decided it is considered a subsidy which lowers the cost of your investment. You cannot benefit from the depreciation. If it is not considered by the federal government, it will become an interprovincial competition. I do not know how we deal with that.

• 2045

Mr. Maciej: The awesome differences here in the first place... The incentives provided to our industry by the provincial governments are from an after-tax pool. It would be different if it were provided from a before-tax pool. That is one basic difference. The interprovincial competition exists because the differences in royalty rates are a major consideration in investments. Those royalty rates differ significantly from province to province. That competition is there.

Mr. Garneau: Can you compare the tax system with subsidies?

Mr. Maciej: I did not understand the question.

Mr. Garneau: You can have a different rate of taxation. It is the case for royalty, but I would suggest it is not the same type of competition if you decide to tax your industry at a lower rate than another. It is another thing to give grants. He is talking about grants or subsidies.

Mr. Dorin: It is incentives. They are not grants in the sense... As he has described, they are like a tax break, except they are a royalty break rather than a tax break. Rather than income tax, they are a reduction royalty which was not deductible in the first place for federal tax purposes. That is the issue.

You declined to comment on the business transfer tax. We have no more information than you do, but I wonder if you might venture an opinion. You said something about complications. Basically you are saying your main concern at this time involves the possible complexity of administration.

I think we have been led to believe it probably would be quite a simple calculation. That remains to be seen. If administration were not a problem and it turned out to be simpler than, say, the FST, which is some form of which you pay, would your attitude be positive or negative? Is that your primary concern?

[Translation]

Une province qui a toutes sortes d'autres revenus pourrait offrir davantage de subventions qu'une province moins nantie que l'Alberta, comme par exemple le Manitoba ou la Saskatchewan. Il y aura alors concurrence interprovinciale pour les dollars prélevés au titre de l'impôt. Et c'est là l'une des raisons pour lesquelles le gouvernement fédéral a agi comme il l'a fait. Cela ne s'applique pas uniquement au pétrole et au gaz, les gouvernements provinciaux accordent toutes sortes de subventions à des compagnies dans d'autres secteurs. L'affaire est allée en Cour suprême. Celle-ci a décrété, d'après son interprétation de la loi, qu'il s'agit d'une subvention qui réduit le coût de l'investissement. Vous ne pouvez donc pas profiter de l'amortissement. Si le gouvernement fédéral ne considère pas cela comme une subvention, il y aura une concurrence entre les provinces. Je ne sais pas comment nous composerons avec cette situation.

M. Maciej: Les différences énormes ici se manifestent d'abord... Les subventions des gouvernements provinciaux à notre industrie proviennent d'une réserve établie après impôt. Ce serait différent si les fonds provenaient d'une réserve établie avant impôt. Voilà une différence fondamentale. La concurrence interprovinciale existe parce que les différences de taux de redevance constituent un facteur déterminant dans l'investissement. Les taux de redevance varient considérablement d'une province à l'autre. La concurrence existe à ce niveau-là.

M. Garneau: Pouvez-vous comparer la régime fiscal et les subventions?

M. Maciej: Je n'ai pas compris la question.

M. Garneau: Vous pouvez avoir un taux d'imposition différent. C'est le cas avec les redevances, mais la concurrence n'est plus la même si vous décidez de soumettre votre industrie à un taux d'imposition plus bas qu'ailleurs. L'octroi de subvention est une autre chose. Est-ce que le témoin parle de subvention ou subsides?

M. Dorin: Ce sont des mesures d'encouragement. Il ne s'agit pas de subventions dans le sens que... Comme le témoin l'a expliqué, c'est comme un allègement fiscal, sauf qu'il porte sur les redevances plutôt que sur l'impôt. Plutôt qu'une réduction d'impôt, il s'agit d'une réduction des redevances qui n'étaient pas déductibles aux fins de l'impôt fédéral. C'est là la question.

Vous avez refusé de vous prononcer sur la taxe de transaction. Nous n'avons pas plus d'information que vous, mais si vous pouviez nous dire ce que vous en pensez. Vous avez parlé de complications. En gros, vous dites que ce qui vous inquiète le plus en ce moment, ce sont les éventuels problèmes administratifs.

Je pense qu'on nous a donné à entendre qu'il serait probablement assez facile de faire les calculs. Cela reste à voir. S'il n'y avait pas de problème du côté administratif, et si cette formule était plus simple celle de la taxe de vente fédérale que vous payez, votre attitude changerait-elle? Est-ce là votre principale inquiétude?

[Texte]

Mr. Maciej: That is our primary concern. We certainly have no problem with the business transfer tax in principle. Rather than giving an uninformed opinion in the absence of any details... There have been many opinions about how simple and how complex it can be. All we are trying to raise is a caution: when it comes in, make sure the complexity painted in some of the papers does not appear in the system.

Mr. Dorin: Would it be safe to say that when Mr. Wilson unveils his proposal and it includes a business transfer tax which is very simple to deal with... If we bring you back here, you will be one of the people likely to support it. It replaces the FST.

The Chairman: Wait a minute. These companies do not pay... You are in the upstream end. Your downstream partners do because they are at the refining end.

Mr. Maciej: Yes, but we pay federal sales tax on all the items we use.

The Chairman: Of course.

Mr. Stoneman: Against the objectives of no increases in tax and neutralizing the system, which should result in a lower tax burden for the oil and gas industry, a simple business transfer tax would certainly seem to be a sensible way to go. If it is another PGRT type of revenue tax, then we have a big problem.

• 2050

Mr. Dorin: I guess that is what I am after. Theoretically, with the business transfer tax the oil industry should be a winner.

The Chairman: Sure; of course. It goes from 12% to 6%.

Mr. Stoneman: That remains to be seen.

Mr. Gatenby: The key point we are trying to make today, ladies and gentlemen, is that... There has been some talk about price support, some other kind of subsidy. If we are looking at getting some further activity in the oil and gas business in western Canada, our association thinks it would be an error to have price support or price control again. We really do not want anything given to us, we want less taken, which hopefully would be a form of more royalty reductions and less income tax. I realize it is a very complicated area.

The impression on that 11% or 13%, that may be an average that is kind of like what Mr. Stoneman said on the average income tax, that he would feel good if you looked at the country average.

A lot of companies are paying heavy taxes, heavy royalties.

The Chairman: You gave us a figure, though.

Mr. Gatenby: Yes, I realize that.

The Chairman: Mr. Maciej indicated that the whole industry, roughly, in your figures, will pay about \$1 billion this year in corporate tax. Now, if you are down to that amount of money, if we gave you the \$1 billion, where do we get off here?

[Traduction]

M. Maciej: C'est notre principale inquiétude. En principe, nous n'avons pas d'objection à la taxe de transaction. Plutôt que de vous donner une opinion qui ne repose sur aucune base d'information fiable... Il y en a beaucoup qui disent que le système est simple, et il y en a autant qui prétendent le contraire. Tout ce que nous vous demandons, c'est de vous assurer que le système ne sera pas aussi compliqué que certains le prétendent.

M. Dorin: Puis-je présumer que lorsque M. Wilson dévoilera sa proposition qui comprendra une taxe de transaction, laquelle est très simple à appliquer, vous serez de ceux qui l'appuieront. Cette taxe remplacerait la taxe de vente fédérale.

Le président: Un instant. Ces compagnies ne paient pas... Vous êtes au début de la chaîne. Ce sont vos partenaires en aval, les raffineurs qui paient la taxe.

M. Maciej: Oui, mais nous payons une taxe de vente fédérale sur tout ce que nous utilisons.

Le président: Évidemment.

M. Stoneman: Une simple taxe de transaction pourrait certainement être une solution logique pour ne pas accroître les impôts et neutraliser le système, ce qui réduirait le fardeau fiscal du secteur pétrolier et gazier. Une autre TRGP, une autre taxe sur les recettes nous créerait de gros problèmes.

M. Dorin: C'est ce que je veux dire. En théorie, l'industrie pétrolière y gagne avec une taxe sur les transactions commerciales.

Le président: Évidemment. Le taux passe de 12 à 6 p. 100.

M. Stoneman: Cela reste à voir.

M. Gatenby: Notre point de vue est celui-ci, mesdames et messieurs... Il est question de soutien des prix ou d'autres formes de subventions. Notre association estime que c'est une mauvaise façon de revigorer l'industrie du pétrole et du gaz dans l'Ouest du Canada. Nous ne voulons pas d'un soutien des prix ou d'un nouveau contrôle des prix. Ce que nous souhaitons, c'est une autre réduction des redevances et de l'impôt sur le revenu. Je reconnais cependant que c'est un problème complexe.

En ce qui concerne le taux de 11 ou 13 p. 100, M. Stoneman a parlé d'un impôt sur le revenu moyen, d'une moyenne pour le pays.

Il y a des compagnies qui paient de très lourds impôts et de très lourdes redevances.

Le président: Vous nous avez cité les chiffres cependant.

M. Gatenby: Je le sais.

Le président: M. Maciej nous a indiqué pour l'ensemble de l'industrie qu'il pouvait y avoir 1 milliard de dollars au titre de l'impôt des sociétés cette année. Nous ne pouvons certainement pas vous rendre ce milliard de dollars. Nous avons un gouver-

[Text]

Obviously, we have a government to run and other programs to run, and so on.

Mr. Stoneman: Mr. Chairman, we also have an industry that is capable of generating a certain amount of revenue. It is not a bottomless pit. It is not a cash cow capable of throwing off any level of revenue that a government or governments might decide is necessary.

The Chairman: Unfortunately, it has stopped throwing off any revenue.

Mr. Stoneman: Unfortunately.

The Chairman: It was doing fine. Our predecessors in government had a fine thing going for them, I think you will admit. They had PGRT and IORT, and all sorts of RTs. It did well for them.

Mr. Dorin, are you finished?

Mr. Dorin: I have one last question, and it is sort of unrelated.

Recently, in the last month or so, I believe it was Mr. Gray who suggested that although the price of oil was roughly 60% of what it was some time back, the net was 80%, basically due to reductions in things like taxes and royalties. Can you make a comment on that; or are you aware of what I am talking about?

Mr. Gatenby: Obviously, that the gross dropped from \$30 a barrel down to, let us say, \$15 is one factor. But of course our royalties have dropped some, our income tax has dropped some, and with the depressed state of the economy costs have gone down. So in a sense the effective use of that dollar is somewhat better.

Premier Getty raised that question with us many months ago. He said that you had \$18 oil back in 1972 and you were doing fine, what is your problem? Well, look at your salaries and wages and your cost of material. Even though it has been a drop, it does not restore it.

It is very complex, and it varies so much by company and by type of operation. Maybe in a sense \$18 U.S. oil I am talking on our base price, which is easier than equating, maybe it is closer to \$22. Maybe it has dropped from \$30 to \$22. It is not a precise number. But Mr. Gray is right; you cannot say that the drop was unattended by some other savings and costs, and so the effect has not been quite as brutal as 60% would have been. It still has been consequential.

The Chairman: Mr. de Jong.

Mr. de Jong: Mr. Chairman, going back to the effective rate. I am certain that in the future you will be coming back to this committee when we get our package on tax reform and we start holding our hearings, and the effect it will have on different sectors of the economy. I wonder if at that time you could give us some more definitive answers of what has been the effective rate over numbers of years.

[Translation]

nement à administrer, nous avons d'autres programmes à réaliser.

M. Stoneman: Notre industrie est seulement capable de produire un certain revenu. Elle a une limite. Elle n'est pas une machine à fabriquer de l'argent pour les gouvernements.

Le président: Malheureusement, elle ne produit plus du tout.

M. Stoneman: Malheureusement.

Le président: Tout allait bien pourtant. Nos prédécesseurs faisaient de bonnes affaires, vous en conviendrez. Ils pouvaient compter sur la TRGP, sur l'IRPS, sur toutes sortes de taxes et d'impôts.

C'est tout, monsieur Dorin?

M. Dorin: Une dernière question, qui ne découle pas nécessairement des précédents.

Je pense que c'est M. Gray qui disait il y a un mois que même si le prix du pétrole était à peu près à un niveau de 60 p. 100 par rapport à son niveau précédent, le niveau réel se situe à 80 p. 100, à cause de la réduction des taxes et des redevances. Pouvez-vous nous dire ce que vous en pensez?

M. Gatenby: Un facteur est évidemment la baisse de 30\$ à 15\$ le baril. Cependant, nos redevances ont également diminué, de même que notre taux d'imposition. En outre, à cause du ralentissement de l'économie, nos coûts ont diminué. Nous pouvons donc utiliser nos revenus de façon plus efficace.

Le premier ministre Getty tenait à peu près les mêmes propos il y a quelques mois. Il nous faisait remarquer qu'en 1972, le prix du pétrole était de 18\$ et qu'il n'y avait pas de problème. Voyez où en sont nos salaires et nos coûts des matériaux maintenant. Il y a eu un ralentissement à ce niveau, mais ce n'est plus comme avant.

Cependant, le problème est très complexe et il varie d'une compagnie à l'autre et d'une exploitation à l'autre. En réalité, notre prix de base de 18\$ U.S., c'est l'équivalent de 22\$. Donc la baisse a été de 30\$ à 22\$. Les chiffres peuvent varier quelque peu. De toute façon, M. Gray avait raison; la baisse du prix du pétrole est accompagnée d'économie au niveau des coûts, de sorte que le niveau de 60 p. 100 n'est pas aussi difficile à avaler qu'il aurait pu l'être. Cependant, il se fait sentir.

Le président: Monsieur de Jong.

M. de Jong: Je reviens à la question du taux réel, monsieur le président. Je suis sûr que vous aurez l'occasion de revenir devant ce Comité pour nous faire part de vos vues sur nos propositions de réforme fiscale ainsi que sur les répercussions qu'elles pourraient avoir dans les divers secteurs de l'économie. Je me demande si vous ne pourriez pas à ce moment-là nous fournir des réponses plus précises quant au taux d'imposition réel et quant à son évolution au cours des années.

[Texte]

• 2055

What are some of the major tax provisions that have created this rate? As well, how much more economic activities and how many more jobs has it created? This committee would like a sense of a balance sheet here. It cost Canadian taxpayers so much money in terms of lost revenues. On the other hand we have created so many jobs out of this.

I know it might be difficult. But I think one of the things this committee will be wanting to grapple with is some sense of accountability of existing tax measures. How effective have they been? What role have they played in your industry? How many jobs have they created? I think this type of information would be very important and very useful to this committee, if you could supply us with it at that time.

Mr. Stoneman: Mr. Chairman, we certainly will do what we can. I said the 10% to 15% or 11% was subject to check, and we will confirm it. With it, we can provide some more information in terms of what this industry has contributed to this country, including job creation and taxes and other measures.

Mr. Weyman: A supplementary to Mr. de Jong's question. Something just occurred to me. I know we are not altogether sure about this 11% to 15% rate which we keep referring to.

It would seem to me there are really two groups of companies in your industry. There are the major companies, which I believe your association represents and which have one effective tax rate. They are the taxable companies that are paying taxes and they have an effective tax rate, both in terms of taxable income and financial statement income. Then there are also the less robust companies, the junior companies, whose effective tax rate is nil.

I think that when you are referring to an 11% to 15% rate, you are really looking at a composite of those two groups. I would suggest, if I may, Mr. de Jong, following up on your question, it would be worthwhile to keep the two groups separate. There are different forces at play there between the application of the tax system in terms of economic activity and so on.

If I might add another statistic or another piece of information to Mr. de Jong's, I think it might be interesting to know, in terms of a typical project—if you look at it on a project basis—how long it would take a project in your industry according to type—whether it is tar sands or whatever; however you feel it should be categorized—to become taxable. Would it be 5 years or 10 years or 20 years before it actually will become taxable? Could you compartmentalize it and look at it on a project basis?

Mr. Gatenby: You have to project the prices, of course.

Mr. Weyman: You have to project prices. Absolutely. I realize it is just fraught with assumptions. But it would seem to me that when you look at the application of the tax system, particularly in the context you are describing of enhanced activity in your industry, from a revenue point of view and

[Traduction]

Quelles sont les principales mesures fiscales qui ont influé sur ce taux réel? Dans quelle mesure l'activité économique et l'emploi ont-ils été stimulés? Ce comité voudrait pouvoir comparer les coûts et les bénéfices. Parce que les contribuables canadiens dans leur ensemble ont assumé des coûts sous forme de pertes de revenu. D'un autre côté, des emplois ont été créés.

Je sais que je ne vous demande pas quelque chose de facile. Cependant, ce comité voudrait se faire une idée des répercussions réelles des diverses mesures fiscales. Dans quelle mesure ont-elles été efficaces? Quel a été leur effet sur votre industrie? Combien d'emplois ont-elles créés? Si vous pouviez fournir ces renseignements au comité lors de votre prochaine comparution, ils pourraient se révéler très utiles.

M. Stoneman: Nous ferons tout notre possible, monsieur le président. J'ai parlé d'un taux de 10 à 15 p. 100 ou de 11 p. 100, c'est sous toutes réserves. Je devrais le confirmer. Par la même occasion, nous essayons d'indiquer quels avantages l'industrie a rapportés au pays, que ce soit au chapitre de la création d'emplois, de l'impôt ou à un autre chapitre.

M. Weyman: Je voudrais ajouter quelque chose à la demande de M. de Jong. Je sais que nous ne sommes pas tout à fait sûrs au sujet de ce taux de 11 à 15 p. 100 dont il a souvent été question ce soir, mais il me vient ceci à l'esprit.

Il me semble que votre industrie est composée essentiellement de deux groupes de compagnies. Il y a d'abord les grandes compagnies, qui sont soumises à un certain taux réel. Elles paient l'impôt des sociétés à un certain taux réel. Elles ont des revenus imposables et non imposables. Mais il y a également le groupe des compagnies moins solides, dont le taux réel peut être zéro.

Je suppose que lorsque vous parlez d'un taux de 11 à 15 p. 100, vous faites la moyenne pour les deux groupes. J'ajouterais ceci à la demande de M. de Jong. Je ne sais pas s'il vous serait possible de faire la ventilation entre les deux groupes. Parce que le régime fiscal ne s'applique pas de la même façon aux deux, les deux ne produisent pas le même niveau d'activité économique par exemple.

Si vous permettez que je fasse une autre demande, toujours dans le cadre de celle de M. de Jong, il serait peut-être intéressant de voir les chiffres projet par projet. Quel que soit le projet, qu'il concerne les sables asphaltiques ou autre chose, il faudrait savoir à quel moment il devient une source imposable. Est-ce après 5, 10 ou 20 ans? Pourriez-vous nous donner les renseignements selon ces diverses catégories?

M. Gatenby: Il faut évidemment faire des projections pour les prix.

M. Weyman: Certainement. Je sais que tout cela doit partir d'un certain nombre d'hypothèses. Cependant, afin de savoir comment le régime fiscal s'applique, en ce qui concerne votre industrie et l'activité économique qu'elle peut engendrer, en ce qui concerne le gouvernement et les revenus qu'il peut tirer, il

[Text]

from the government's point of view, they would want to know when they would see some money back to them. Is it 5 years or 10 years or 20 years or ever. I have this additional question to add to Mr. de Jong's. Thank you.

Mr. Stoneman: We will get the information. You raise an important point we could have talked about earlier when we were talking about the merits of earned depletion and flow-through to investors and flow-through shares and so on. One starts this whole process when looking at an investment by looking at it as an investment opportunity and by making the calculation on this basis. Then you lay it against your corporate situation.

An example of a megaproject is one we all wrestle with frequently. But an oil sands project does not show any return to the investor on a project basis for many, many years. Therefore, the return to the government by way of taxes is going to be later. But in the meantime, a lot of jobs have been created and economic stimulation is taking place. This is what we are trying to get under way.

The Chairman: On the taxation of oil companies, would it not be reasonable to say that all of your expenses ought to be deductible as you make them and that all of the income ought to be taxable as received without depletion?

• 2100

Right now you have a resource allowance, or a depletion and all the rest of it. Is it not your real position that everything you spend ought to be deductible? The other answer to it is that everything you receive ought to be taxable.

Mr. Dorin: Taxable basis?

The Chairman: Almost a cashflow-type thing.

Mr. Stoneman: Depending on what . . .

The Chairman: Getting into resource companies generally.

Mr. Stoneman: We are back to where we started from it seems, Mr. Chairman. Yes, maybe that would be possible.

The Chairman: We are in a tax reform situation here. We have talked about a lot of various concepts that are the result of a system many people do not think is working well. In your particular industry, would we be better off if we looked at the resource industry in general and said that everything a resource industry spends in exploration, in development of its wells or facilities and so on, is 100% deductible, but everything received is 100% taxable?

Mr. Maciej: It would not work.

The Chairman: Why?

Mr. Maciej: Taxable at 100%?

The Chairman: Taxable as income.

Mr. Stoneman: As income, it would not work.

The Chairman: At whatever tax rate we would detract.

[Translation]

serait intéressant de savoir quand l'argent dépensé peut être remboursé. Faut-il attendre 5, 10 ou 20 ans? J'aimerais bien que vous répondiez à cette question, en plus de celle de M. de Jong. Merci.

M. Stoneman: Nous obtiendrons ces renseignements. Nous aurions pu parler de tout cela un peu plus tôt lorsque nous discutons des avantages de la déduction pour épuisement gagnée, des actions accréditives pour les investisseurs et le reste. Ce sont toutes des considérations qui entrent en ligne de compte lorsque vient le moment pour quelqu'un d'investir. Ensuite, il faut voir la situation de la compagnie qui investit.

Nous nous trouvons souvent face d'un mégaprojet. Dans le cas des sables asphaltiques, les projets ne rapportent pas aux investisseurs avant plusieurs années. Du même coup, les recettes fiscales du gouvernement ne seront réalisées que plus tard. Cependant, entre temps, beaucoup d'emplois sont créés et l'activité économique est stimulée. C'est ce qui nous intéresse dans le fond.

Le président: Pour ce qui est de l'imposition des compagnies pétrolières, ne serait-il pas raisonnable de prévoir que ces dépenses doivent être déduites au fur et à mesure et que ces revenus doivent être imposables de la même façon sans déduction pour épuisement?

Actuellement, il y a toutes sortes de choses qui entrent en ligne de compte, les déductions au titre des ressources, les déductions pour épuisement et le reste. Ce que vous nous dites, dans le fond, n'est-ce pas que tout ce que vous dépensez devrait être déductible? Par la même occasion, tout ce que vous gagnez devrait être imposable.

M. Dorin: Devrait être considéré comme imposable.

Le président: Presque au fur et à mesure.

M. Stoneman: Selon . . .

Le président: Pour les compagnies du secteur primaire.

M. Stoneman: Nous sommes revenus à notre point de départ, monsieur le président. Ce serait peut-être possible.

Le président: Nous discutons d'une réforme fiscale. Nous avons parlé de plusieurs choses qui résultent d'un système qui est perçu par plusieurs comme inadéquat. En ce qui concerne votre industrie, en ce qui concerne les compagnies du secteur primaire, ne serait-il pas préférable de dire que tout ce qu'elles dépenseraient au titre de la prospection, et de la mise en valeur de leurs puits ou de leurs installations est déductible à 100 p. 100 et que tout ce qu'elles gagnent est imposable à 100 p. 100?

M. Maciej: Pareil système ne pourrait pas fonctionner.

Le président: Pourquoi?

M. Maciej: Un taux d'imposition de 100 p. 100?

Le président: Pour ce qui est du revenu.

M. Stoneman: Le système ne fonctionnerait pas.

Le président: À quel taux cesserait-il de fonctionner.

[Texte]

Mr. Stoneman: That would make the payment of income tax recede further into the future, I guess.

Mr. Garneau: The more you invest, the less you pay in taxes.

Mr. Stoneman: Yes. Some countries run on that basis in the resource industry.

Mr. Gatenby: With heavy front-end loading it could vary all over the place. You can imagine if this group started a company and borrowed a great amount of money and—let us assume—deducted the interest, as you say, and then went out and bought a bunch of equipment and started drilling but did not get any production for five years—

The Chairman: There is no hard and fast rule about it.

Mr. Gatenby: I do not know—

Mr. Maciej: But you have no revenue.

Mr. Gatenby: You have no revenue, you see.

Mr. Maciej: You have no revenue for 10 years.

Mr. Gatenby: It is not like, I guess, anything. If you build a hotel, you have to wait until it is open and filled. We might have a five-year wait before there was enough production to come anywhere close to paying any tax of any consequence, and that would increase in future.

The Chairman: That would be quite right if you were starting a brand-new company, but if you have an existing company, perhaps represented by the majority members in your association, would not the incentive you would be far better off to talk about be the complete write-off of your expense as you expended it—on the basis that all of the income, without any depletion, would be taxable?

Mr. Dorin: Maybe I could bootleg in one question. Does that suggest that any of the companies in your association—which have accumulated depreciation, depletion, accumulated charges not yet written off—would in fact be in a positive position, or would have in fact paid less tax than they have over the past few years?

Mr. Stoneman: That is correct.

Mr. Gatenby: It is an interesting thought.

Mr. Stoneman: We would have 100% deductibility for all expenditures. That is more than we have now.

The Chairman: Just treat it as 100% capital cost allowance.

Mr. Stoneman: Yes. I do not know where we would come out on that, Mr. Chairman.

Mr. Gatenby: I guess it is the logical way to do things if you—

The Chairman: You are talking about all of the risk and all the rest of it. If we agree that you are in a risky business,

[Traduction]

M. Stoneman: Le paiement de l'impôt sur le revenu serait retardée encore plus.

M. Garneau: Plus vous investissez, moins vous payez d'impôt.

M. Stoneman: En effet. Il y a des pays qui fonctionnent de cette façon pour ce qui est des compagnies du secteur primaire.

M. Gatenby: Avec l'engagement de dépenses préalables considérables, la situation varierait beaucoup d'un endroit à l'autre. Ce groupe, par exemple, pourrait lancer une compagnie, emprunter des sommes d'argent considérables, étant entendu que les intérêts seraient déductibles, il pourrait ensuite acheter du matériel et commencer le forage, en vue d'une production qui ne surviendrait que cinq ans plus tard . . .

Le président: Il n'y a pas de règle précise à cet égard.

M. Gatenby: Je ne sais pas . . .

M. Maciej: Il n'y aurait pas de revenu.

M. Gatenby: Non, il n'y en aurait pas.

M. Maciej: Il n'y aurait pas de revenu avant 10 ans peut-être.

M. Gatenby: C'est comme pour bien d'autres choses. S'ils construisent un hôtel, vous devez attendre qu'il soit prêt et qu'il soit rempli de clients. Dans le cas d'une compagnie exploitante de ressources, il faudrait peut-être attendre cinq ans avant d'avoir une production quelconque et de payer un impôt sur le revenu. Évidemment, il pourrait augmenter avec le temps.

Le président: Je comprends s'il s'agit d'une compagnie toute nouvelle, mais pour la majorité des membres de votre association, il s'agirait d'une compagnie existante. À ce moment-là, ne serait-il pas préférable pour elle de pouvoir déduire toutes ses dépenses au fur et à mesure, le revenu étant en même temps imposable, sans déduction pour épuisement?

M. Dorin: Je puis peut-être glisser une question. Cela veut-il dire que n'importe quelle compagnie membre de votre association, qui pourrait avoir des déductions accumulées pour amortissement, pour épuisement, y gagnerait ou aurait à payer moins d'impôt qu'au cours des dernières années?

M. Stoneman: C'est juste.

M. Gatenby: N'est-ce pas que c'est intéressant?

M. Stoneman: Nous pourrions déduire 100 p. 100 de nos dépenses. C'est plus que ce à quoi nous avons droit actuellement.

Le président: Ce serait une déduction pour amortissement de 100 p. 100, si vous voulez.

M. Stoneman: Je ne puis vous dire quelles en seraient toutes les répercussions, monsieur le président.

M. Gatenby: Je suppose que ce serait une façon logique de procéder si . . .

Le président: Vous voulez parler du risque et de tout le reste. Il est évident que votre genre d'entreprise est risqué,

[Text]

surely to goodness you ought to be able to expense your risk. That is the justification for being able to expense exploration moneys, is it not? If you say you are in a risky business, why would we not allow you to expense your development expense as well?

Mr. Stoneman: We do to a degree—some development drilling wells. We are not here to talk about individual companies. However, the company I represent spent \$1.5 billion on the downstream sector. Other companies each year spend a lot of money on the downstream sector.

The Chairman: Every time I go to the pump I do not appreciate you and the downstream sector very much.

• 2105

Mr. Stoneman: But the point again is that this would be a system that would be purer than the one we have now, for sure.

The Chairman: Yes. All right.

That is expense taxation, by the way. It has been a theory that has been proposed by a great number of people. I put it to you on the resource business: would it be your association's view that we ought to be looking at your type of business, the resource business generally, on that basis?

Mr. Maciej: Does your proposition include the proposition if you spend in excess of your revenue?

Mr. Dorin: Carry-forward.

Mr. Maciej: No carry-forward?

The Chairman: Sure you carry forward.

Mr. Maciej: There would be a carry-forward.

The Chairman: You carry forward, sure. You carry forward your expenditures.

Mr. de Jong: No limits on the carry-forward?

The Chairman: No limits on the carry-forward.

Mr. Gatenby: This would be more the full cost for a successful effort, and write-offs should do it. Not quite; but in that direction.

The Chairman: I just wondered whether that would be more of an appropriate way of looking at it.

Mr. Stoneman: It is an appropriate way to look at the risk, certainly.

The Chairman: The thing is, then, if you wanted to have a flow-through type of share, you could probably pass that on to an investor.

Mr. Stoneman: Yes.

The Chairman: You appreciate there would be no capital cost allowances or deductions beyond what you have written off as written off; all the money coming in is taxable income.

[Translation]

mais vous devez pouvoir le calculer dans vos dépenses. C'est ainsi que vous pouvez dépenser au titre de la prospection, n'est-ce pas? Vous dites que votre genre d'entreprise est risqué, mais nous pourrions vous permettre de calculer vos dépenses de mise en valeur également, n'est-ce pas?

M. Stoneman: Nous pouvons déjà le faire dans une certaine mesure—dans le cas de certains puits de développement. Nous ne sommes pas ici pour parler des compagnies individuelles, mais celle que je représente a dépensé 1.5 milliard de dollars, par exemple, dans son secteur en aval. D'autres compagnies dépensent beaucoup d'argent tous les ans dans leur secteur en aval.

Le président: Lorsque je m'arrête à une pompe d'essence, je n'ai que faire de votre compagnie et de votre secteur en aval.

M. Stoneman: Mais là encore, ce serait un système qui serait assurément plus pur que celui que nous avons à l'heure actuelle.

Le président: Oui. D'accord.

En passant, c'est ce que l'on entend par taxe à la consommation. Il s'agit là d'une théorie qui a été prônée par un grand nombre de personnes. Je vous pose la question suivante: vous qui oeuvrez dans le secteur des ressources, pensez-vous que nous devrions envisager votre genre d'entreprise dans ce contexte-là?

M. Maciej: Votre proposition vaudrait-elle également dans les cas où vos dépenses seraient supérieures à vos revenus?

M. Dorin: Il y aurait un report.

M. Maciej: Pas de report?

Le président: Bien sûr que vous pourriez reporter.

M. Maciej: Il y aurait un report.

Le président: Bien sûr. Vous reportez vos dépenses.

M. de Jong: Il n'y aurait aucune limite quant au report?

Le président: Aucune limite.

M. Gatenby: Cela s'approcherait davantage de ce que coûterait une initiative réussie... et des déductions devraient suffire. Pas tout à fait, mais cela va dans le bon sens.

Le président: Je me demandais tout simplement si ce ne serait pas là une meilleure façon de voir les choses.

M. Stoneman: C'est une meilleure façon de voir les risques. Cela est certain.

Le président: Alors, si vous vouliez avoir des actions accréditives, vous pourriez sans doute transmettre cela à l'investisseur.

M. Stoneman: Oui.

Le président: Comprenez qu'il n'y aurait pas de déduction pour amortissement qui viendrait s'ajouter à ce que vous auriez déjà déduit. Tout l'argent qui reviendrait serait des revenus imposables.

[Texte]

Mr. Gatenby: That would be 100% of what you have spent.

The Chairman: Yes, that is right.

Mr. Hogg: In discussing a theory like this, remember it works well to start a company; it works well to get money invested; but it does not work so well once a company is successful and starts generating income, because then it will want a write-off and it will head for the safe write-off and will start, possibly, buying Canada Savings Bonds, if they are a safe write-off. I think that is where this theory breaks down; the theory of taxing cashflow.

The Chairman: No, no. Your investments would only be 100% "write-offable" if they were in the resource industry.

Mr. Gatenby: You would have them defined.

The Chairman: Right; defined resource expenses, of course.

Mr. Hogg: So they are defined much as we have them now: Canadian exploration expense, Canadian development expense. You would have categories.

The Chairman: Yes. Money spent in the business you are in.

Mr. Gatenby: I would answer that, but I have trouble doing my April income tax statement, so I am not really that great an expert. I have to get started on that soon to make the deadline.

Mr. Stoneman: Maybe we could state that one the next time we come back.

The Chairman: All right.

I thank you for coming. You have been helpful to us. We have to make some recommendations to the Minister one of these days, I suppose, and certainly the officials will be listening.

The meeting is adjourned.

[Traduction]

M. Gatenby: Ce serait 100 p. 100 de ce que vous aurez dépensé.

Le président: Oui.

M. Hogg: Lorsqu'on discute d'une théorie comme celle-ci, il ne faut pas oublier que cela fonctionne bien lorsqu'on veut faire démarrer une compagnie; que cela fonctionne bien lorsqu'on veut que de l'argent soit investi. Mais cela ne fonctionne plus si bien lorsque la compagnie commence à réaliser des bénéfices, car c'est à ce moment-là qu'elle voudra avoir des déductions. Elle choisira des déductions sûres et elle commencera peut-être par acheter des obligations d'épargne du Canada, si l'on peut parler là d'une déduction sûre. C'est là que la théorie s'effrite; la théorie de l'imposition de la marge d'auto-financement.

Le président: Non, non. Vos investissements ne pourraient être déductibles à 100 p. 100 que s'ils étaient faits dans l'industrie des ressources.

M. Gatenby: Il faudrait les définir.

Le président: Oui, il s'agirait bien sûr de dépenses au titre de ressources clairement définies.

M. Hogg: Et les définitions correspondraient sans doute à ce qui existe déjà, et je songe ici notamment aux frais d'exploration au Canada et aux frais d'aménagement au Canada. Il y aurait des catégories.

Le président: Oui. Et l'argent serait dépensé dans le secteur dans lequel vous faites affaire.

M. Gatenby: Je voudrais bien répondre, mais j'ai déjà du mal à faire tous les ans en avril ma déclaration d'impôt. Je ne suis pas un grand expert dans le domaine. Il faudra d'ailleurs que je m'y lance bientôt si je veux respecter la date limite.

M. Stoneman: Nous pourrions peut-être revenir là-dessus la prochaine fois.

Le président: Très bien.

Je vous remercie d'être venus. Vous nous avez beaucoup aidés. Vous allez, j'imagine, soumettre un de ces jours des recommandations au ministre, et les responsables seront certainement tout ouïe.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From The Canadian Petroleum Association:

Douglas G. Stoneman, Chairman, (Senior Vice-President
Business Development Shell Canada Limited);

R. Randal Hogg, Chairman, Tax Reform Task Force,
(Manager, Taxation Texaco Canada Resources);

Hans Maciej, Technical Director;

William A. Gatenby, Vice-Chairman, (President and Chief
executive Officer Texaco Canada Resources).

TÉMOINS

De l'Association pétrolière du Canada:

Douglas G. Stoneman, président, (premier vice-président
Développement commercial Shell Canada Ltée);

R. Randal Hogg, président, Groupe de travail chargé
d'examiner la réforme fiscale, chef du service de l'impôt
Texaco Canada Resources;

Hans Maciej, directeur technique;

William A. Gatenby, vice-président, (président et chef de la
direction *Texaco Canada Resources*).

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 36

Wednesday, March 4, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 36

Le mercredi 4 mars 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Main Estimates for the Fiscal year ending March 31, 1988

CONCERNANT:

Budget des dépenses principal 1987-1988 pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1988

APPEARING:

The Honourable Michael Wilson

COMPARAÎT:

L'honorable Michael Wilson

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

Members

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

Membres

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

ORDERS OF REFERENCE

Monday, March 2, 1987

ORDERED,—That Finance Votes 1,5, L10, 15, 20, 25, L30, 40 and 45 for the fiscal year ending March 31, 1988, be referred to the Standing Committee on Finance and Economic Affairs.

ATTEST

Monday, March 2, 1987

ORDERED,—That National Revenue Votes 1, 5, 10 and 15, for the fiscal year ending March 31, 1988, be referred to the Standing Committee on Finance and Economic Affairs.

ATTEST

Monday, March 2, 1987

ORDERED,—That Privy Council Vote 20 for the Fiscal year ending March 31, 1988, be referred to the Standing Committee on Finance and Economic Affairs.

ATTEST

MICHAEL B. KIRBY

For the Clerk of the House of Commons

ORDRES DE RENVOI

Le lundi 2 mars 1987

IL EST ORDONNÉ,—Que les crédits 1, 5, L10, 15, 20, 25, L30, 40 et 45, Finances, pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1988, soient déferés au Comité permanent des finances et des affaires économiques.

ATTESTÉ

Le lundi 2 mars 1987

IL EST ORDONNÉ,—Que les crédits 1, 5, 10 et 15, Revenu national, pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1988, soient déferés au Comité permanent des finances et des affaires économiques.

ATTESTÉ

Le lundi 2 mars 1987

IL EST ORDONNÉ,—Que le crédit 20, Conseil privé, pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1988, soit déferé au Comité permanent des finances et des affaires économiques.

ATTESTÉ

Pour le Greffier de la Chambre des communes

MICHAEL B. KIRBY

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MARCH 4, 1987
(43)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 3:36 o'clock p.m. this day, in Room 209 (West Block), the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Michael Cassidy, Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, the Hon. Robert E.J. Layton, Paul McCrossan, George Minaker, André Plourde and Norman Warner.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois and Terrence J. Thomas, Research Officers.

Appearing: The Honourable Michael Wilson, Minister of Finance.

Witnesses: From the Department of Finance: David Dodge, Assistant Deputy Minister, Tax Policy and Legislation Branch; John Sargent, Assistant Deputy Minister, Financial Sector Policy Branch.

The Orders of Reference dated Monday, March 2, 1987 being read as follows:

ORDERED,—That Finance Votes 1, 5, L10, 15, 20, 25, L30, 40, and 45 for the fiscal year ending March 31, 1988, be referred to the Standing Committee on Finance and Economic Affairs.

ORDERED,—That National Revenue Votes 1, 5, 10 and 15 for the fiscal year ending March 31, 1988, be referred to the Standing Committee on Finance and Economic Affairs.

ORDERED,—That Privy Council Vote 20 for the fiscal year ending March 31, 1988, be referred to the Standing Committee on Finance and Economic Affairs.

The Chairman called Vote 1 under FINANCE.

The Minister and the witnesses answered questions.

At 5:36 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 4 MARS 1987
(43)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 15 h 36, dans la pièce 209 de l'Édifice de l'Ouest, sous la présidence de Don Blenkarn, (président).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Michael Cassidy, Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, l'honorable Robert E.J. Layton, Paul McCrossan, George Minaker, André Plourde et Norman Warner.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois et Terrence J. Thomas, attachés de recherche.

Comparaît: L'honorable Michael Wilson, ministre des Finances.

Témoins: Du ministère des Finances: David Dodge, sous-ministre adjoint, direction de la politique et de la législation de l'impôt; John Sargent, sous-ministre adjoint, direction de la politique du secteur financier.

Lecture de l'ordre de renvoi du lundi 2 mars 1987 est donnée en ces termes:

IL EST ORDONNÉ,—Que les crédits 1, 5, L10, 15, 20, 25, L30, 40 et 45, Finances, pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1988, soient déferés au Comité permanent des finances et des affaires économiques.

IL EST ORDONNÉ,—Que les crédits 1, 5, 10 et 15, Revenu national, pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1988, soient déferés au Comité permanent des finances et des affaires économiques.

IL EST ORDONNÉ,—Que le crédit 20, Conseil privé, pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 1988, soit déferé au Comité permanent des finances et des affaires économiques.

Le président met en délibération le crédit 1 inscrit sous la rubrique FINANCES.

Le Ministre et les témoins répondent aux questions.

À 17 h 36, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE
(Recorded by Electronic Apparatus)
[Texte]

Wednesday, March 4, 1987

• 1536

The Chairman: I will call the meeting to order.

The order of reference today is Finance votes 1 through to 55, but the Minister has been called under Vote 1, and Vote 1, as all members are aware, is the general estimates of the department. My view is that the general estimates of the department basically allow any questions in terms of economic policy or what-have-you that you might want to place to the Minister.

FINANCE DEPARTMENT

Financial and Economic Policies Programs

Vote 1—Program expenditures.....	\$45,339,000
----------------------------------	--------------

The Chairman: I am going to start with Mr. Garneau.

Mr. Cassidy: On a point of order. There are a number of different votes. Is it your hope or intention that we have further chances to talk about the estimates?

The Chairman: We may well do that. I want to discuss the question of the future business of the committee tomorrow at our in camera meeting, but I thought perhaps today we would have this as a general review of economic policy, or other questions that you might want to place to the Minister. Before we report the estimates, we may want to have the Minister back again.

Mr. Cassidy: We are not going to vote on any estimates today?

The Chairman: No, no.

Mr. Cassidy: That is fine. Okay. That is what I wanted to check.

Mr. Dorin: We never have, have we?

The Chairman: We voted on estimates a year ago.

Mr. Cassidy: Well, at least adopt them.

The Chairman: But we do not do that until we have had a complete . . .

Mr. Minister, do you have an opening statement?

Hon. Michael Wilson (Minister of Finance): I think, Mr. Chairman, I will forgo the opening statement. You may have heard some of the things before, so to give the committee a good opportunity to pose questions on a range of matters, I will, in the interest of good relations with the committee, forgo my statement, provided, of course, I am able to bootleg in some of the thoughts with my responses.

TÉMOIGNAGES
(Enregistrement électronique)
[Traduction]

Le mercredi 4 mars 1987

Le président: La séance est ouverte.

Notre renvoi d'aujourd'hui comprend les crédits 1 à 55 des Finances, mais le ministre a été convoqué au sujet du crédit 1 qui, comme tous les membres le savent, correspond au budget des dépenses générales du ministère. Je crois comprendre que, dans le cadre du budget des dépenses générales du ministère, vous pouvez poser au ministre n'importe quelle question au sujet de la politique économique ou d'autres sujets.

MINISTÈRE DES FINANCES

Programmes de politique financière et économique

Crédit 1—Dépenses de programmes	45,339,000\$
---------------------------------------	--------------

Le président: Je vais tout d'abord céder la parole à M. Garneau.

M. Cassidy: J'invoque le Règlement. Il y a plusieurs crédits différents. Avez-vous l'espoir ou l'intention de nous accorder d'autres occasions de discuter du budget des dépenses?

Le président: Il se peut fort bien que nous le fassions. Je veux discuter des affaires à venir du Comité, lors de notre séance à huis clos de demain, mais j'ai pensé que nous pourrions peut-être faire aujourd'hui un examen général de la politique économique, ou de toute autre question que vous pourriez vouloir poser au ministre. Avant de faire rapport au sujet du budget des dépenses, nous voudrions peut-être convoquer le ministre à nouveau.

M. Cassidy: Le budget des dépenses ne sera donc pas mis aux voix aujourd'hui?

Le président: Non, non.

M. Cassidy: Très bien. Je voulais tout simplement m'en assurer.

M. Dorin: Nous n'avons jamais fait cela, n'est-ce pas?

Le président: Nous avons mis le budget des dépenses aux voix il y a un an.

M. Cassidy: Ou du moins nous l'avons adopté.

Le président: Mais non pas avant d'avoir fait un examen complet . . .

Monsieur le ministre, avez-vous une déclaration d'ouverture à faire?

L'honorable Michael Wilson (ministre des Finances): Je pense que je me dispenserai d'une déclaration d'ouverture, monsieur le président. Vous avez peut-être entendu les points que je voudrais faire; par conséquent, pour donner au Comité la possibilité de poser des questions sur toute une gamme de sujets, je me dispenserai d'une déclaration, dans le but d'assurer de bonnes relations avec celui-ci, à condition, bien sûr, que je puisse glisser certains de ces points dans mes réponses.

[Text]

The Chairman: You can do whatever you would like. Mr. Garneau.

M. Garneau: Monsieur le ministre, tout d'abord merci de vous être déplacé pour venir nous rencontrer cet après-midi. Il y a un certain nombre de questions, je pense, qui pourraient attirer notre attention. Je ne veux pas rentrer dans les détails des prévisions du ministère, mais je vais peut-être toucher des questions un peu plus larges.

En premier lieu, quelque chose sur la question des taux d'intérêts qui sont évidemment reliés à la valeur du dollar canadien. Récemment le secrétaire au Trésor américain, M. Baker, a suggéré qu'on établisse une plage de références pour le dollar face au yen japonais, au mark allemand et possiblement à d'autres devises importantes au plan international. Cela a été fait au moment de la réunion du groupe des cinq. Je voudrais savoir quelle est la réaction du Canada face à cette suggestion d'établir ce qu'il appelle:

• 1540

reference ranges for the U.S. dollar compared to the mark, the yen and other important currency?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Chairman, there has been some discussion in the media on this. As Mr. Garneau has said, it is related primarily to the relationship between Japan and the United States, Germany and the United States.

Quite frankly, the matter was not given more than just passing discussion in our meetings in Paris a week and a half ago. The position I have taken on this is that they are not appropriate, particularly in relation to Canada.

We have found in past years when we have been on the fixed exchange rate that while a fixed exchange rate can be appropriate for a period of time, there have come times when speculative pressures have built up and the existence of ranges has led to a greater degree of instability than would have been the case had there been more flexibility in the currency range. I think this has been, to an extent, the experience that the European so-called "snake" has had.

So we have not been supportive of this viewpoint. And, quite frankly, the G-7 countries, with some exceptions, have not been supportive. I do not see this as being a likely resolve, certainly in the near term.

I would just make the point that it is more important for the G-7 countries to develop a greater convergence of policy direction so that the underlying causes of the instability in exchange rates can be settled more by the underlying policy directions that different countries would take. And that certainly was the direction and the outcome of the meeting in Paris.

M. Garneau: Dans le même ordre d'idées, on sait qu'aux États-Unis M. Baker, avec d'autres sénateurs, a proposé au Président américain la tenue d'une deuxième conférence de *Bretton Woods*. Est-ce que le gouvernement canadien a donné, ou donnerait, la même réponse sur la tenue d'une telle conférence qui aurait un peu le même objet que ce que vous venez de me dire concernant ce qu'il appelle en anglais le

[Translation]

Le président: Cela est libre à vous. Monsieur Garneau.

Mr. Garneau: First of all, Mr. Minister, I would like to thank you for coming to meet us this afternoon. I think there are a few questions that we would like to focus on. I do not want to get into the details of the Department's estimates, but I would like to deal with somewhat larger issues.

Firstly, I would like to touch upon the issue of interest rates, which are obviously linked to the value of the Canadian dollar. The American Secretary of the Treasury, Mr. Baker, recently suggested that a range of reference should be established for the dollar with regard to the Japanese yen, the Deutschmark and possibly other important world currencies. He made the suggestion at the meeting of the Group of Five. I would like to know Canada's reaction to his suggestion of establishing what he called:

des plages de référence pour le dollar américain face au mark, au yen et à d'autres devises importantes?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Monsieur le président, il a été question de cela dans les médias. Comme M. Garneau l'a fait remarquer, cela tient principalement à la relation entre le Japon et les États-Unis, et entre l'Allemagne et les États-Unis.

Je puis vous dire honnêtement que nous n'en avons discuté que brièvement à nos réunions à Paris il y a une semaine et demie. J'ai, quant à moi, maintenu que cela n'était pas acceptable, surtout par rapport au Canada.

Dans le passé, lorsque le taux de change était fixe, nous avons constaté que cela pouvait convenir pour une certaine période de temps, mais qu'il arrivait un moment où, compte tenu des pressions spéculatives croissantes, l'existence de plages suscitait plus d'instabilité que cela n'aurait été le cas si une plus grande souplesse avait été permise en ce qui concerne les devises. Je pense que c'est l'effet qu'a eu, jusqu'à un certain point, ledit serpent européen.

Donc, nous n'appuyons pas cette position. Et bien franchement, les pays du Groupe des Sept, à quelques exceptions près, ne l'ont pas appuyée non plus. Je ne considère pas cela comme une option probable, du moins pas dans l'avenir immédiat.

Permettez-moi de signaler qu'il est plus important pour les pays du Groupe des Sept de réaliser une plus grande convergence en ce qui concerne leur orientation de politique pour que celle-ci serve davantage à régler les causes sous-jacentes de l'instabilité des taux de change. Il s'agit certes là de l'orientation qui a été prise à la réunion de Paris et des résultats que celle-ci a eus.

Mr. Garneau: In the same line of thought, it is well known that in the United States, Mr. Baker, along with other senators, has suggested to the President that a second Bretton Woods conference be held. Has the Canadian government given, or would it give, the same answer with regard to such a conference, which would in fact serve the same purpose as what you have just stated with respect to the reference ranges

[Texte]

reference ranges pour le dollar? Est-ce que le Canada prendrait la même attitude ou a pris la même attitude?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): There has been some discussion of the possibility of having another international monetary conference, such as was the case with Bretton Woods. I think, with respect, the request came from the President to Mr. Baker to give consideration. I do not think there has ever been a recommendation either way on this particular matter.

Mr. Garneau: No.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I believe the directions we are taking in multilateral surveillance, again dealing with the underlying causes of the problem, starting with the major industrialized countries, the G-7 countries, getting some experience from that, expanding that to other countries as is appropriate, is a better way of doing it.

You may recall that there is a report by the G-10 on the question of monetary matters, exchange rates and so on, that was released, I believe it was mid-1985, and we are really moving forward from there to try to develop ways to bring about a greater degree of stability in exchange markets. And that, in a major sense, is what Bretton Woods was all about.

• 1545

So we are trying to achieve that, but going about it in a different way. I think there has been a sense that a major monetary conference might generate an awful lot of heat but not too much light.

Mr. Garneau: You referred on a couple of occasions to the underlying forces trying to stabilize the currencies; the Canadian dollar or other currencies. Do you think with the money market as it is today it is possible for any government... maybe for the United States, because they have more tools, because of the size of the market, etc... but a country like Canada really to control...? I would suggest—I do not know if I am wrong or right; I would like to have your point of view on that—that you may have a positive balance of payments and yet have a weak dollar; or you can have a lower deficit or higher deficit and have a higher dollar. I wonder if in fact the value of the dollar is not in the hands of the speculators or big investors.

We are at the end of the fiscal year of the Japanese banks. I think it is March 31. They may decide to sell their bonds, or their treasury bills, by billions of dollars, or buy a few billion dollars, and then you will have the Canadian dollar go up and down. What you call the underlying forces would remain exactly the same. Those are forces that are completely outside of any Canadian government.

This is why I wonder if the value of our currency is not in fact set somewhere else and is not in the hands of the

[Traduction]

for the dollar? Would Canada have, or does Canada have the same attitude?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il a été question de la possibilité de tenir une autre conférence monétaire internationale comme celle de *Bretton Woods*. Je pense, en toute déférence, que c'est le président qui a demandé à M. Baker d'examiner cette possibilité. Je ne pense pas qu'une recommandation, dans un sens ou dans l'autre, a été faite à ce sujet.

M. Garneau: Non.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je pense que l'orientation que nous prenons en ce qui concerne la surveillance multilatérale, encore une fois par rapport aux causes sous-jacentes du problème, en commençant par les grands pays industrialisés, les pays du Groupe des Sept, pour étendre cela à d'autres pays à partir de l'expérience acquise au sein de ce groupe, je pense que cette façon est préférable.

Vous vous souvenez peut-être que le Groupe des Dix a publié un rapport sur les questions monétaires, les taux de change et ainsi de suite, rapport qui a été publié, je crois, vers le milieu de 1985. Or nous essayons justement d'aller de l'avant, à partir de ce point de départ, pour trouver des moyens d'assurer une plus grande stabilité dans les marchés des changes. Et, d'une certaine manière, c'est précisément ce que vise *Bretton Woods*.

Nous essayons donc de réaliser cet objectif, mais en nous y prenant d'une façon. On a eu le sentiment, je pense, qu'une grande conférence monétaire pouvait faire jaillir beaucoup d'étincelles, mais non pas tellement de lumière.

M. Garneau: Vous avez parlé, à quelques occasions, des forces sous-jacentes à toute tentative de stabiliser les devises, c'est-à-dire le dollar canadien ou une autre. Croyez-vous qu'il est possible, dans le marché monétaire actuel, pour un gouvernement... peut-être pour celui des États-Unis parce qu'il dispose de plus d'outils et qu'il s'agit d'un vaste marché... mais pensez-vous qu'un pays comme le Canada peut vraiment exercer un contrôle...? Je pense—je ne sais pas si je me trompe; j'aimerais connaître votre point de vue sur la possibilité d'avoir une balance des paiements favorable tout en ayant un dollar faible; ou sur la possibilité d'avoir un déficit plus ou moins élevé et une devise vigoureuse. Je me demande en fait si la valeur du dollar ne dépend pas des spéculateurs ou des gros investisseurs.

Nous sommes à la fin de l'année financière des banques japonaises, qui est le 31 mars, je crois. Elles décideront peut-être de vendre leurs obligations ou leurs bons du Trésor, à coups de milliards de dollars, ou peut-être d'en acheter pour quelques milliards de dollars, et cela fait fluctuer la devise canadienne. Pourtant, ce que vous appelez les forces sous-jacentes demeureraient exactement les mêmes. Il s'agit des forces qui ne dépendent aucunement du gouvernement canadien.

C'est pourquoi je me demande si la valeur de notre devise n'est pas en fait établie ailleurs et si elle ne relève pas du tout

[Text]

Canadian authority at all, as you said in your remarks when you responded to me in early January 1986, when you said you had no magic wand to settle the rate of interest and the value of the dollar. Is it appropriate for a small country like ours to be in the hands of exterior forces that have nothing to do with the underlying forces of the economic situation in this country?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Chairman, I am not going to disagree with Mr. Garneau fundamentally on that. There is no question 10 or 20 years ago trade flows were the underlying determinant of an exchange rate and therefore things related to terms of trade, productivity, and matters like that had far greater importance in the level of the currency than is the case now. We have seen over the past 10 or 15 years, since the early 1970s in particular, a major build-up in international equity, and therefore a major increase in capital flows, to the extent that capital flows are something of the order of 10 to 15 times the trade flows. Therefore if there are swings in capital flows, they can have a destabilizing effect on the exchange rate itself.

However, that said, the capital flows are going to be affected, certainly influenced, by what the underlying fundamentals are in the economic performance of the country. That really gets to the heart of what we have been trying to do since September or November 1984, the economic agenda paper, when we set out a number of the things we felt we should work on to deal with some of those fundamental problems that were resulting in obstacles to good economic performance; one of which, as the hon. member has heard me say on many occasions, is the fiscal situation, the deficit and the debt of the country. These are things such that if they are not under control, they are going to send out a very bad signal to people who are investors, people who have some influence on investment flows, capital flows. So it is very important that we deal with it.

It is also very important that we deal with those things that improve the productivity of the country. Practically all the things that were focused on in that agenda paper, with its regulation, investment, training, the deregulation, privatization, tax reform, will reflect on or will affect the competitive position of the economy. We have to deal with these on an ongoing basis. If we are doing this, and we are seen to be doing this, and are seen to be successful in doing this, then it is going to have a positive effect on the level of the currency, on the attitude of investors towards the country.

• 1550

I think that is one of the fundamental differences between last year at this time and this year. Last year, around the end of January, early February, as the hon. member knows, the currency was going down, and there was some uncertainty, there was some concern we were not committed to dealing with these underlying problems—the deficit, in particular. But since then, with two budgets behind us, with a greater degree of understanding of the directions we are going, plus a reaffirma-

[Translation]

des autorités canadiennes, comme vous l'avez signalé dans les remarques que vous m'avez adressées au début de janvier 1986, lorsque vous avez déclaré que vous n'aviez pas de baguette magique pour fixer le taux d'intérêt et la valeur du dollar. Est-il acceptable pour un petit pays comme le nôtre de dépendre de forces extérieures qui n'ont rien à voir avec les forces sous-jacentes de notre propre situation économique?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Monsieur le président, je ne vais pas contredire fondamentalement M. Garneau sur ce point. Il ne fait aucune doute qu'il y a 10 ou 20 ans, les échanges commerciaux constituaient le principal facteur déterminant d'un taux de change et la situation dépendait donc du commerce, de la productivité et d'autres facteurs semblables qui avaient beaucoup plus d'importance pour une devise que ce n'est le cas actuellement. Mais depuis 10 ou 15 ans, depuis le début des années 1970 surtout, nous avons assisté à l'accroissement des avoirs internationaux et par conséquent à un accroissement des flux de capitaux, au point où ceux-ci sont de 10 à 15 fois importants que les échanges commerciaux. Les fluctuations éventuelles dans les flux de capitaux peuvent par conséquent avoir des effets de déstabilisation sur le taux de change.

Mais cela dit, ces flux de capitaux vont être touchés, certes influencés, par les traits fondamentaux du rendement économique d'un pays. Cela revient essentiellement à ce que nous essayons de faire valoir depuis septembre ou novembre 1984, c'est-à-dire depuis notre exposé économique, dans lequel nous avons énoncé certains des plans sur lesquels il nous semblait essentiel de travailler pour régler certains des problèmes fondamentaux qui créent des obstacles à un bon rendement économique dont un, au sujet duquel le député m'a assez souvent entendu parler, est la situation fiscale, le déficit et la dette du pays. Il s'agit là de facteurs qui, si nous n'arrivons pas à les maîtriser, vont communiquer un message très négatif aux investisseurs, à ceux qui exercent une influence sur les flux d'investissement, de capitaux. C'est pourquoi il est très important pour nous de régler ces questions.

Il est aussi très important de nous occuper des points qui contribuent à l'amélioration de la productivité. Presque tous les facteurs inclus dans cet énoncé, où il était question de réglementation, d'investissement, de formation, de déréglementation, de privatisation, de réforme fiscale, se répercutent sur la compétitivité de l'économie. Nous voulons nous occuper en permanence de ces points. Si nous prenons ces mesures, si on nous voit prendre ces mesures et si on nous voit prendre des mesures fructueuses, cela aura des conséquences positives sur la devise et sur l'attitude des investisseurs envers le pays.

C'est là une des principales différences, je pense, entre l'an dernier et cette année. L'an dernier, à la fin de janvier, au début de février, comme le député le sait, notre devise était à la baisse, et l'on avait des doutes quant à notre volonté de régler ces problèmes fondamentaux, notamment celui du déficit. Mais nous avons depuis adopté deux budgets et fait mieux comprendre l'orientation que nous avons prise, qui a été confirmée par le bilan que nous avons pu acquérir depuis deux

[Texte]

tion of this by the track record we have been able to develop in the two and a half years—that is indicated clearly—that we are committed in this direction, not just deficit control but the whole range of things I have referred to, and we are committed to continuing to follow that direction, that I think is one of the reasons why last year the dollar was at 69, heading down, and this year it is at 75—and certainly it is stable at 75—and we have had periods when it has been above 75.

Mr. Garneau: That is good rhetoric for inside consumption, I would say. Last year you announced a deficit of 29, and then you revised to 32, and it seems it will be 32 at the end of the fiscal year. But just to add to what I said before, do you not think that the value of the dollar, now at 75¢, is much more the result of the decision made by and the consultation between Mr. Baker and Minister of Finance in Japan who switched the activity from Japanese banks from U.S. treasury to Canadian treasury bills; that due to that it has an influence on the value of our dollar, and in the meantime reacts positively on the rate of interest?

Now I would like to ask a question on the rate of interest. At this time, the beginning of March, we have a spread of about 178 basis points between the 90 days' U.S. treasury and 90 days' Canadian treasury, and the value of the dollar is up because of what I said before, the reaction by the... I do not know what the Japanese banks are going to do for the closure of their fiscal year, but at this particular time it seems the market is still firm, and our spread was between 178 and 175 in February. Early February the spread was around 160, 165, and at the beginning of January it was 260, that range, just to show what I said a moment ago, the action of the foreign investor. But due to the fact that those investors seem interested in buying our stocks or our bonds or treasury bills, is it the policy of the Canadian government and the Bank of Canada to keep this spread at that level or let the interest rate go down a little bit, even though the value of the dollar would be a little lower? Is it the policy of the government, or is it still a *laissez-faire* policy in market forces?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): First of all, let me take exception to the fact that you refer to what I was saying as rhetoric. It is not rhetoric, Mr. Garneau, it is fact. The things we have done have a very strong basis in fact. They relate directly back to the things we set out as part of a wide-ranging economic program in November of 1984. They all hang together. They are all inter-related. They are all designed to improve the competitive position and therefore the job-creating ability of the Canadian economy. They have all been designed to improve economic performance. We are seeing that economic performance in black and white. So it is not rhetoric; it is fact.

• 1555

Now, you referred to some agreement between Mr. Baker and Mr. Miyadawa relating to...?

[Traduction]

ans et demi—cela est bien clair—et il est dénié que nous sommes engagés dans cette voie, non seulement en ce qui concerne la limitation du déficit, mais aussi tous les autres aspects que je viens de mentionner, et nous sommes déterminés à persévérer dans cette voie. C'est là une des raisons pour lesquelles, à mon avis, le dollar était l'an dernier à 69c. et en baisse alors qu'il est cette année à 75c., et stable, et nous avons même eu des périodes où il a été supérieur à ce niveau.

M. Garneau: C'est là de la bonne rhétorique pour la consommation interne. L'an dernier vous avez annoncé un déficit de 29, que vous avez ensuite porté à 32, et il semble qu'il sera à 32 à la fin de l'année financière. Mais pour revenir à ce que je disais tout à l'heure, ne pensez-vous pas que la valeur actuelle du dollar, soit 75c., tient davantage à la décision et aux consultations de M. Baker et du ministre des Finances du Japon, dont les banques, au lieu d'acheter des bons du Trésor américain, en achètent maintenant du Trésor canadien, que c'est cela qui a influé sur la valeur de notre dollar, ce qui a eu des conséquences favorables pour le taux d'intérêt?

J'aimerais maintenant vous poser une question au sujet du taux d'intérêt. A l'heure actuelle, c'est-à-dire au début de mars, il y a un écart d'environ 178 points de base entre les bons du Trésor américain de 90 jours et ceux du Canada, et la valeur du dollar a remonté, pour la raison que je viens de donner, c'est-à-dire en réaction... Je ne sais pas ce que les banques japonaises vont faire à la fin de leur année financière, mais il semble pour l'instant que le marché soit encore assez ferme, mais l'écart était néanmoins entre 178 et 175 points en février. Au début de février, il était d'environ 160, 165 points, et au début de janvier, de 260, ou autour de cela, ce qui traduit bien ce que je disais il y a un instant, à savoir l'action de l'investisseur étranger. Mais étant donné que ces investisseurs semblent vouloir acheter nos actions, ou nos obligations ou bons du Trésor, est-ce que le gouvernement du Canada ou la Banque du Canada a pour politique de maintenir l'écart à ce niveau ou de laisser le taux d'intérêt baisser un peu, même si cela ferait baisser aussi la valeur du dollar? Est-ce là la politique du gouvernement, où est-ce qu'il s'agit plutôt d'une politique de laisser faire qui s'en remet aux forces du marché?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Premièrement, je m'inscris en faux contre le terme que vous avez choisi tout à l'heure pour décrire mes observations. Il ne s'agissait pas de rhétorique, monsieur Garneau, mais de faits. Les mesures que nous avons prises sont bien ancrées dans les faits. Elles sont directement liées au programme économique d'envergure que nous nous étions fixé en novembre 1984. Tout cela est lié. Tout cela forme un tout. Ces mesures visent toutes à améliorer la compétitivité et par conséquent la capacité de créer des emplois de l'économie canadienne. Elles ont toutes été conçues pour améliorer le rendement économique. Ce rendement économique se voit, noir sur blanc. Il ne s'agit pas de rhétorique, mais bien de faits.

Vous avez parlé d'un accord entre M. Baker et M. Miyadawa au sujet de...?

[Text]

Mr. Garneau: I said that when the Americans were trying to convince their partner to have a change in their monetary policy, because they were complaining about the value of the dollar, you will certainly recall that Mr. Baker met with the Minister of Finance of Japan and after that we saw . . . I am not a buyer myself, but I tried to follow that and through all the discussions I had, all the bankers I talked to indicated to me that there was a switch and many Japanese investors bought more Canadian Treasury Bills than they did before because they were responding to a U.S. intention.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): A U.S. which?

Mr. Garneau: A U.S. intention, or desire.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think you are on a very far-reaching fishing expedition on that. I have never heard that one suggested. It has never been raised between Mr. Baker and me or between Mr. Miyadawa and me.

Mr. Garneau: Well, it has nothing . . . Canada had to suffer the consequences. I am sure that Canada had nothing to do with it. They could have decided to buy French or Deutsch value.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think what you are saying is very far-fetched. I think, Mr. Garneau, you will find that the buyers of these are a wide range of investors, not just in Japan but in a number of other countries.

It is one of the reasons why the level of direct foreign investment in Canada is up 70% in 1986 compared with 1984, why the level of portfolio investment, part of which is from Japan, part of which is from a range of other countries, Europe and United States, is up about 100% in 1986 compared with 1984. It reflects a growing confidence by the international community that this country is on the right track, that we have taken the right policy decisions. We are following through on those policy decisions and we are committed to continuing those policy decisions.

Let me explain to you a little bit more what I mean when it is a broad range of attitude in Japan. There was a report recently from a group of Japanese industrialists from the Keidanren in Japan. In October they came here. They made their report, I believe it was late January or early in February, but the results of that report were widely known within Japan, that it was going to be very positive toward Canada and quite a bit different from the report of the preceding group that was here, I believe in 1976, the Makita Group. That Makita report denounced the policies of the government of the day, and it is one of the reasons why during an extended period of time Japanese foreign investment, direct and portfolio, went to a number of other countries, but ignored Canada.

Now we are getting the benefit of that and it has resulted, as the hon. member has pointed out, in a narrowing of our interest rate spreads between Canada and the United States, a strengthening of the Canadian dollar, and a greater degree of flexibility.

[Translation]

M. Garneau: J'ai dit que, lorsque les Américains essayaient de convaincre leur associé de changer sa politique monétaire, en raison de ses plaintes au sujet de la valeur du dollar, vous vous souviendrez certainement que M. Baker a rencontré le ministre des Finances du Japon, et ensuite nous avons vu . . . Je ne suis pas moi-même un acheteur, mais j'ai essayé de suivre cette situation, et il est ressorti de toutes les discussions que j'ai eues avec des banquiers qu'il s'était produit un revirement et que beaucoup d'investisseurs japonais achetaient davantage de bons du Trésor canadien qu'auparavant, pour faire suite à une intention exprimée par les Etats-Unis.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Pour faire suite à quoi?

M. Garneau: A une intention, ou un désir manifesté par les Etats-Unis.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je pense que vous allez un peu loin sur ce point. Je n'ai jamais entendu qui que ce soit exprimer cette opinion. Il n'en a jamais été question dans mes discussions avec M. Baker ou avec M. Miyadawa.

M. Garneau: Eh bien, cela n'avait rien . . . le Canada a tout simplement subi les conséquences. Je suis certain que le Canada n'avait rien à voir à cela. Ils auraient pu décider d'acheter des devises françaises ou allemandes.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je pense que vous allez chercher cela un peu loin. Ces acheteurs, monsieur Garneau, représentent une vaste gamme d'investisseurs, qui ne viennent pas uniquement du Japon mais d'une foule d'autres pays.

C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles le niveau de l'investissement étranger direct au Canada est de 70 p. 100 plus élevé en 1986 qu'il ne l'était en 1984 et que le niveau d'investissement de portefeuille, dont une partie vient du Japon et une autre de toute une gamme de pays, d'Europe et des Etats-Unis, était en 1986 environ le double de ce qu'il était en 1984. Cela traduit la confiance croissante du milieu international dans le fait que notre pays s'est engagé dans la bonne voie, qu'il a opté pour des politiques judicieuses. Nous donnons suite à ces décisions de politique, et nous nous sommes engagés à continuer de le faire.

Permettez-moi de vous expliquer un peu plus ce que j'entends par un vaste éventail de mentalités au Japon. Un groupe d'industriels japonais, le Keidanren, a récemment publié un rapport. Il était ici en octobre dernier. Il a présenté son rapport, à la fin de janvier ou au début de février, je crois, mais les résultats étaient largement connus au Japon, à savoir qu'il allait être très positif envers le Canada et assez différent du rapport présenté par le groupe précédent, le groupe Makita, qui est venu au Canada, je crois, en 1976. Les auteurs du rapport Makita ont dénoncé les politiques du gouvernement canadien de l'époque, et c'est pourquoi, pendant une période prolongée, l'investissement japonais a l'étranger, tant direct que par portefeuille, a avantage d'autres pays, mais non pas le Canada.

Or voici que nous en touchons enfin les avantages, et cela a eu pour résultat, comme le député l'a signalé, un rétrécissement de l'écart entre les taux d'intérêt canadien et américain, un renforcement du dollar canadien et une plus grande souplesse.

[Texte]

I want to make the point here—

Mr. Garneau: Could you answer the question?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): —that there have been a number of people who have commented on the importance of sovereignty, the importance of independence of action. If we have a strong currency, if we have a strengthened economy, we have greater degree of independence of action to protect ourselves, to take a different policy approach from what is going on in other countries. It improves our sovereignty. It is one of the basic benefits that we get from doing what we are doing.

Now, Mr. Chairman, let me just make one other . . . This is a technical point, if I could.

The Chairman: I want to ask you one thing. Have you got this further report?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): The Canal report.

The Chairman: The Canal report. Is it available?

• 1600

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes.

The Chairman: Could it be made available to members of this committee by your department?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes, it could. We would be happy to.

The Chairman: We would very much appreciate having it.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Mr. Chairman, Mr. Garneau made reference to the interest rate spread between treasury bills in the United States and Canada. I know this is a measure people do use. But people in the market look at the spread between 30-day commercial paper and 90-day commercial paper as being a more realistic spread. The reason for that is the United States dollar is a reserve currency, and therefore there are a number of countries that hold U.S. treasury bills as part of their foreign exchange reserves. The Government of Canada does, as an example. So the U.S. treasury bill rate is lower than a normal market rate. The commercial paper rates are both market rates, and therefore are more reflective of the difference between money markets in both countries. The hon. member would know that the spread between commercial paper rates is quite a bit narrower. I am not right up to date on it. It was below 1%. My understanding right now is it is about 1.05% to 1.10%; something of that order.

Mr. Garneau: I would like to ask the same question again, because we can argue that you are a good government. I do not want to bother with that aspect this afternoon, because I will have other occasions to express my opinion and disagree with you.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I am glad we are in agreement, though.

Mr. Garneau: We have you here only once in a while. So I was trying to ask more technical and, I think, important questions. This is why I will not react to your comment. You

[Traduction]

Permettez-moi de signaler . . .

M. Garneau: Pourriez-vous répondre à la question?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): . . . que plusieurs personnes ont fait valoir l'importance de la souveraineté, de l'action indépendante. Or si nous avons une devise forte, une économie vigoureuse, nous jouirons d'une plus grande autonomie d'action pour nous protéger, pour adopter une politique différente de celles d'autres pays. Cela contribue à notre souveraineté. C'est là un des avantages fondamentaux que produisent les mesures que nous prenons actuellement.

Monsieur le président, permettez-moi de signaler un autre . . . Un point technique.

Le président: J'aurais une chose à vous demander. Avez-vous cet autre rapport?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Le rapport Canal.

Le président: Le rapport Canal. Est-il disponible?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui.

Le président: Votre ministère pourrait-il le mettre à la disposition des membres du Comité?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui, il le pourrait, nous nous ferions un plaisir de le faire.

Le président: Nous vous en serions très reconnaissants.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Monsieur le président, M. Garneau a fait état de l'écart quant aux taux d'intérêt entre les bons du Trésor des États-Unis et du Canada. Je sais qu'on se sert de cette mesure. Mais les spécialistes du marché tiennent plutôt compte de l'écart entre les effets de commerce de 30 jours et ceux de 90 jours, qu'ils estiment plus objectifs. Cela s'explique par le fait que le dollar US est une devise de réserve et que plusieurs pays ont des bons du Trésor américain dans leur réserve de devises étrangères. C'est par exemple le cas du Canada. Le taux sur les bons du Trésor américain est donc inférieur à un taux normal du marché. Les taux sur les effets de commerce sont des taux du marché et sont donc un miroir plus fidèle que la différence entre les marchés monétaires des deux pays. Le député sait sans aucun doute que l'écart entre les taux des effets de commerce est beaucoup plus mince. Je ne sais pas exactement ce qu'il est. Il était inférieur à 1 p. 100. Je crois savoir qu'il se situe actuellement entre 1,05 et 1,10 p. 100.

M. Garneau: J'aimerais vous poser la même question, parce que la question de savoir si vous êtes un bon gouvernement est certes discutable. Je ne voudrais pas examiner cela cet après-midi, parce que j'aurai d'autres occasions d'exprimer mon opinion et de vous contredire.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je me réjouis toutefois que nous soyons du même avis.

M. Garneau: Comme vous ne témoignez pas très souvent au Comité, je voulais vous poser des questions plus techniques et, je crois, plus importantes. C'est pourquoi je ne vous ferai pas

[Text]

know we will disagree, so there is no use in taking the time of the committee for that.

In talking about the spread, as I did in my question, what is important is to take the same tool, the same yardstick, to measure the differences. If we take commercial paper at 30 days, and we always take the same thing, I think we have a set of spreads. If we take a spread that is fully hedged or not fully hedged—the one I was using was not fully hedged—the average of the spread in 1983 between 90-day U.S. and Canadian treasury bills was 0.70. Now it is at 1.75. Do you not think there is still a margin to have a lower rate of interest in Canada?

This was my question. You expressed how good your government was; but is it the policy of the government to keep the rate of interest at this level, or to try to accept a lower spread between the rates of interest in the U.S. and Canada and have a lower dollar? What is the policy of the government? This was my question at the beginning.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I did not take that as being your previous question. But let me respond to the question.

I think, with respect, you have narrowed the question too much. You have asked, as I understand it, what our policy is. Do we want to get interest rates down? Are we prepared to see a lower dollar to get interest rates down?

It is not a black-and-white trade-off like that. There are a number of other factors that are taken into account. One, obviously, is the underlying inflationary trends in the economy. They will have effects. The underlying demand for money, the underlying loan demand in the financial sector, will have a bearing on these questions.

But I guess the point I would make is that by having a currency which now has a reasonable base underneath it—there seems to be good stability there—it has given us an opportunity to get interest rates down from what they had been previously, and that has resulted in a narrowing of the interest rate spreads between the United States and Canada. Again, it is something that has helped improve the competitive position of Canadian industry. It has also improved the health of the economy and consumer confidence; ability to buy a car, buy a house, and so on. The policy of the government is to try to get interest rates down as low as we can, consistent with a range of considerations, some of which I have mentioned.

• 1605

The Bank of Canada is more directly responsible for monetary policy. I believe Mr. Crow will be available to see you shortly; the Bank of Canada annual report I believe is being tabled today. That will give you an opportunity to discuss the monetary policy matters with him and get some more professional views on that from the man who is directly responsible.

[Translation]

part de mes réactions à votre commentaire. Vous savez que nous ne serons pas du même avis, et il est donc inutile de faire perdre le temps du Comité sur ce point.

Lorsqu'on parle d'écart, comme je l'ai fait dans ma question, ce qui importe, c'est de prendre le même outil, le même jalon, pour mesurer les différences. Si nous prenons les effets de commerce de 30 jours, nous prenons toujours la même chose, et je pense que nous avons alors un ensemble d'écarts. Si l'on prend un écart qui est ou qui n'est pas entièrement arbitré—celui dont je me servais ne l'était pas—l'écart moyen en 1983 entre les bons du Trésor canadien et américain de 90 jours était de 0,70. Il se situe actuellement à 1,75. Ne pensez-vous pas qu'on pourrait réduire encore davantage le taux d'intérêt au Canada?

C'est ce que je vous demandais. Vous m'avez vanté votre gouvernement; mais est-ce que celui-ci a pour politique de conserver le taux d'intérêt au niveau actuel, ou d'essayer de réduire l'écart entre les taux d'intérêt des États-Unis et du Canada et d'avoir un dollar moins fort? Quelle est la politique du gouvernement? C'est ce que je vous demandais au départ.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne pensais pas que c'était votre question précédente. Mais laissez-moi y répondre.

Je pense, en toute déférence, que vous avez trop limité le champ de votre question. Vous vouliez savoir, si j'ai bien compris, en quoi consistait notre politique. Voulons-nous réduire les taux d'intérêt? Sommes-nous disposés à laisser le dollar baisser pour réduire les taux d'intérêt?

Ce n'est pas aussi simple que cela. Il y a une foule d'autres éléments dont il faut tenir compte. Un de ceux-ci est bien sûr les tendances inflationnistes sous-jacentes dans l'économie. Cela va avoir des répercussions. La demande sous-jacente d'argent, la demande sous-jacente de prêts dans le secteur financier, tout cela va entrer en jeu.

Mais ce que j'essaie de faire valoir c'est que, en ayant une devise qui repose sur une base raisonnable—il semble y avoir une assez bonne stabilité—nous avons pu faire baisser les taux d'intérêt par rapport à ce qu'ils étaient auparavant, et cela a eu pour effet de rétrécir l'écart quant aux taux d'intérêt entre les États-Unis et le Canada. Je le répète, cela a contribué à améliorer la compétitivité de l'industrie canadienne. Cela a aussi renforcé la vigueur de l'économie et la confiance des consommateurs dans leur attitude à acheter une voiture, une maison, et ainsi de suite. Le gouvernement a donc pour politique de faire baisser les taux d'intérêt autant que possible, compte tenu d'une foule de facteurs, dont ceux qui je viens de mentionner.

La Banque du Canada assume une responsabilité plus directe en ce qui concerne la politique monétaire. Je pense que vous aurez l'occasion d'interroger M. Crow bientôt; le rapport annuel de la Banque du Canada sera déposé aujourd'hui, je pense. Vous pourrez donc discuter avec lui de politique monétaire et connaître les vues professionnelles de celui qui est directement responsable de cette question.

[Texte]

Mr. Garneau: You said that the underlying forces are important. I agree with all that, but how can you explain then... you know, between January 1987 and early March 1987 we have not seen any major changes in inflation, major changes in the size of the deficit, major changes in other aspects of the Canadian economy. I do not think that in two months you can say you have turned everything around, and the spread went from 260 to 133 basis points. So there is something else. Watch the referee. Somebody is hitting the boxer there because, you know, something happened and it is certainly not due to the underlying forces of the Canadian economy; it is somebody else who is playing in the market and this is the reason for my first question. I will conclude on the same topic and ask you how can you explain that and is it correct, is it the view of the Minister of Finance that the external forces can have such an influence on the value of our currency? Do you agree with that and how do you react? If you have accepted that the dollar went up to 75¢, why do you not let the market forces play a little more and have a lower rate of interest with a lower spread? You know, in two or three months that is a big change.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I am glad that the success we have had in getting the interest rate spreads down has caught the attention of the hon. member.

Mr. Garneau: From January this year to March?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I appreciate they have come down quite a bit from January, but also over the course of the past year. But the question the hon. member has put, Mr. Chairman, is a little mischievous. He knows that markets will fluctuate. Markets do not always reflect precise underlying circumstance at the time. There are other forces behind movements in markets. I think what is far, far more important is looking at longer-term trends. I am not going to sit here and say to you that because the spread has gone from 160 to 133 that this in itself has been due to something this government has done or this Minister has done or this country has done over the last two months. The hon. member knows that. What has happened—

Mr. Cassidy: You are unduly modest!

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I am modest about these things. If you want me to be immodest, Mr. Cassidy, wind me up.

Mr. Garneau: We will re-read your budget speech!

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I have it all here and I will embellish upon it.

The Chairman: Mr. Layton.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let me just finish, if I may. The facts are that what happened in the marketplace is an accumulation of things that have been happening. There will be fluctuations. I dare say that sometime when I am here you will be able to point out that the spread has gone up by 23 basis points, or by 27 basis points. But it is the long-term trend that is right. It is the long-term trend that is resulting in the

[Traduction]

M. Garneau: Vous avez fait valoir l'importance des forces sous-jacentes. Je suis d'accord avec vous sur tous ces plans, mais comment pouvez-vous expliquer... vous savez, entre janvier 1987 et le début mars 1987, il n'y a pas eu de changements appréciables quant à l'inflation, quant au déficit, il n'y a pas eu de changements majeurs sur d'autres plans de l'économie canadienne. Je ne pense pas que vous puissiez dire qu'en deux mois, vous avez tout transformé et que l'écart est passé de 260 à 133 points de base. Il y a autre chose. Surveillez l'arbitre. Il y a quelqu'un qui tape sur le boxeur parce que, vous savez, il s'est produit quelque chose et cela n'est certes pas dû aux forces sous-jacentes de l'économie canadienne; il y a quelqu'un d'autre qui est intervenu dans le marché, et c'est précisément pour cela que je vous ai posé ma première question. Je conclurai donc sur ce point et je vous demanderai d'expliquer comment des forces externes peuvent exercer tant d'influence sur la valeur de notre devise, si cela est acceptable, selon le ministre des Finances. Êtes-vous d'accord avec cela, et quelle est votre réaction? Si vous reconnaissiez que le dollar a grimpé jusqu'à 75c., pourquoi ne laissez-vous pas les forces du marché jouer un peu plus pour que nous ayons un taux d'intérêt inférieur et une plus petite marge? En deux ou trois mois, vous savez, cela constitue un changement important.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je me réjouis de voir le député noter que nous avons réussi à rétrécir l'écart quant aux taux d'intérêt.

M. Garneau: Entre janvier et mars de cette année?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): L'écart s'est beaucoup rétréci par rapport à janvier, mais aussi au cours de l'année écoulée. Mais le député se montre un peu malin en posant cette question, monsieur le président. Il sait fort bien que les marchés vont fluctuer. Ils ne sont pas toujours un miroir fidèle des circonstances fondamentales à un moment donné. Il y a d'autres facteurs qui entrent en jeu dans les mouvements des marchés. Il est infiniment plus important, à mon avis, d'examiner les tendances à long terme. Je ne vais certes pas vous dire que le fait que l'écart est passé de 160 à 133 est attribuable à une mesure prise par le gouvernement, ou par le ministre, ou par le pays au cours des deux derniers mois. Le député le sait fort bien. Ce qui s'est produit...

M. Cassidy: Quelle modestie!

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je sais faire preuve de modestie sur ces points. Si vous voulez que je sois immodeste, monsieur Cassidy, je peux me montrer.

M. Garneau: Nous allons relire votre exposé budgétaire!

M. Wilson (Etobicoke-Centre): J'ai tout cela ici et je peux l'embellir.

Le président: Monsieur Layton.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Permettez-moi de conclure. Le fait est que ce qui s'est dans le marché est l'aboutissement de mesures qui ont été prises au cours d'une certaine période. Il va y avoir des fluctuations. Vous pourrez sans doute me dire que l'écart a progressé de 23 points de base, ou de 27 points. Mais ce qui importe, c'est la tendance à long terme. C'est la tendance à long terme qui aboutit à une économie canadienne

[Text]

improved health of the Canadian economy. We are trying to get a balance here, a balance in policy direction, a balance in the influences on interest rates from domestic forces as well as external forces. Those are all very important, particularly in a country with 30%-plus of its GDP from foreign trade. We have to be very conscious of the level of our currency and the interaction between the level of currency and interest rates.

• 1610

The Chairman: Mr. Layton.

Mr. Layton: Thank you, Mr. Chairman, Mr. Minister.

The department estimates are 80% related to this debt servicing and interest rate charge. And it caught my attention, as you were talking with our colleague, Mr. Garneau, that interest rates are a major factor in that estimate. I know that there is a cycle at which you re-establish our debt financing; that is, some of the paper is longer, some of it is shorter. I think someone at our committee told us a good deal of it was in relatively short-term paper. So it reflects the current interest rate. Can you tell us, Mr. Minister, just what is the impact on the department's financing? How much of it is affected by an interest rate change this year?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We have... do not hold me precisely to this number—I do not have it in front of me. But 60% of our debt rolls over every year. When I say that it rolls over, the cost of it is renewed each year in the case of Canada Savings Bonds—the treasury bills roll over every 3, 6, 12 months, and then you have bonds that mature during the course of a year. The total amount has ranged, I believe, between 55% and 70% over the course of the last six or seven years. That gives you some indication of the exposure we have as a government, and as a country, to swings in interest rates. That can work positively when rates are going down. A 1% change in interest rates sustained for a year amounts to a reduction in costs of about \$1.1 billion. If it is over two years, it roughly doubles and adds another \$1.1 billion or \$1.2 billion every year. So interest rates obviously are very important to the cost of servicing the debt.

I just make the point that it works the other way. If we do not get our debt under greater control, and we see a swing in interest rates going the other way, then we can add \$1.1 billion more or less. In fact, the increase in cost going up is faster than the decrease in cost as interest rates go down. So if we ever got into a period like 1981-82, when interest rates went from 10% or 12% up to 20% plus, then that has a major impact on government financing.

[Translation]

plus vigoureuse. Nous tentons de réaliser un équilibre, en ce qui concerne la politique, en ce qui concerne les influences intérieures et extérieures sur les taux d'intérêt. Tous ces facteurs sont très importants, spécialement dans un pays dont plus de 30 p. 100 du PIB provient du commerce extérieur. Nous devons être très conscients de la valeur de notre devise et de l'interaction entre celle-ci et les taux d'intérêt.

Le président: Monsieur Layton.

M. Layton: Merci, monsieur le président, monsieur le ministre.

Dans une proportion de 80 p. 100, le budget des dépenses du ministère porte sur le service de la dette et les frais d'intérêt. Je me suis rendu compte, pendant votre échange avec notre collègue, M. Garneau, que les taux d'intérêt constituaient un facteur important dans ces prévisions. Je sais qu'à un certain moment vous refaites le financement de la dette; c'est-à-dire que certains des effets sont à plus long terme et d'autres, à plus court terme. Je pense qu'un témoin nous a dit qu'il s'agissait en grande partie d'effets à relativement court terme. Cela traduit donc le taux d'intérêt en vigueur. Pourriez-vous nous dire, monsieur le ministre, quelles conséquences cela peut avoir sur le financement du ministère? Dans quelle mesure est-ce qu'un changement de taux d'intérêt se répercute sur tout cela cette année?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous avons... ne tenez pas ce nombre pour dit, je ne l'ai pas sous les yeux. Mais je pense que chaque année il se fait un roulement de 60 p. 100 de notre dette. Quand je dis qu'il y a roulement, je veux dire que le coût se renouvelle chaque année dans le cas des obligations d'épargne du Canada, tous les trois, six ou 12 mois pour les bons du Trésor, puis il y a les obligations qui arrivent à échéance au cours de l'année. Je pense qu'au total cela a varié entre 55 et 70 p. 100 au cours des six ou sept dernières années. Cela vous donne une idée de notre vulnérabilité, en tant que gouvernement, en tant que pays, aux fluctuations des taux d'intérêt. Cela peut avoir des retombées favorables lorsque les taux sont à la baisse. Une réduction de 1 p. 100 dans les taux d'intérêt, pour une année, représente une réduction des coûts d'environ 1,1 milliard de dollars. Si cela se maintient pendant deux ans, cela est à peu près le double et ajoute 1,1 ou 1,2 milliard de dollars chaque année. C'est donc dire que les taux d'intérêt revêtent beaucoup d'importance en ce qui concerne le service de la dette.

Mais je vous fais remarquer que cela vaut aussi dans l'autre sens. Si nous n'arrivons pas à maîtriser notre dette et qu'il y a une augmentation des taux d'intérêt, cela peut ajouter plus ou moins 1,1 milliard de dollars. En fait, les coûts augmentent plus rapidement qu'ils en diminuent s'il y a baisse des taux d'intérêt. Par conséquent, si jamais nous nous retrouvions dans une situation comme en 1981 et 1982, lorsque les taux sont passés de 10 ou 12 p. 100 à plus de 20 p. 100, cela aurait évidemment des retombées majeures sur le financement de l'État.

[Texte]

Mr. Layton: Does currency value, Canadian dollar value in the international market, act against interest rates in such a way as to moderate that impact?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): There is very definitely an interrelationship between the level of the currency and the level of interest rates. We follow a policy in exchange markets of moderating currency movements, up and down. We do so in a way that the ultimate decider of the level of the currency is the marketplace, not Canada or the government. But there is an interrelationship between interest rates and the exchange rate.

Mr. Garneau phrased a question, previously, that indicated that the link was that we could let our interest rates go down and the currency would go down. That was the trade-off. In fact, it is the reverse. What we find is that when the currency is strong—in other words, when the Canadian dollar goes up—that gives us greater flexibility to reduce interest rates.

• 1615

The strong dollar we have seen during the first two months of the years has resulted, as Mr. Garneau has pointed out, in the interest rate spreads between the United States and Canada narrowing. So this fallacy of letting interest rates go down and letting the dollar slip a bit is going to work in a perverse way. If the dollar slips, we are going to get forced into interest rates going up, because that is how the market will respond. As the dollar goes down, people will fear the currency is going to slide further, and they will sell Canadian dollar securities; as they sell Canadian dollar securities, interest rates go up. So it is a perverse reaction.

Mr. Layton: A double jeopardy.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes.

Mr. Layton: A slight difference to that line of questioning was that we were discussing just yesterday at the committee the impact on Established Program Financing with the provinces, and the fact that sometimes the actual amount due to a province based on the formula can only be confirmed when we have Statistics Canada results on population and other factors... sometimes as much as... I think somebody said three and a half years. I am not sure of that. But it did mean there was a considerable wait before we could be sure the payments made under those programs, on either the personal income tax side or the corporate income tax side... could be quite a bit out of phase with reality. And did I not read in the paper this morning that it might require us to forgo or waive the pay-back that maybe some of the provinces under equalization payments and EPF may have received?

Now, I may be mixing equalization payments and EPF. Maybe EPF in your program is a very fixed thing, and you can forecast it. But what concerned me was, are there other forces

[Traduction]

M. Layton: Est-ce que la valeur de la devise, la valeur du dollar canadien dans le marché international, contrecarre les taux d'intérêt de manière à atténuer ces retombées?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il y a très certainement une relation entre la valeur de la devise et le niveau des taux d'intérêt. Nous avons pour politique, dans les marchés des changes, de modérer les hausses et les baisses de la valeur des devises. Nous agissons de manière à ce que ce soit le marché et non pas le Canada ou le gouvernement qui décide en définitive de la valeur de la devise. Mais il y a certes un lien entre les taux d'intérêt et le taux de change.

Dans une de ses questions, M. Garneau a laissé entendre que, en raison de la nature de ce lien, nous pouvions faire baisser les taux d'intérêt et la valeur de la devise décroîtrait également. C'était le compromis à faire. En fait, c'est l'inverse. Nous avons constaté que lorsque la devise est forte—autrement dit, lorsque le dollar canadien est à la hausse—cela nous donne une plus grande souplesse pour réduire les taux d'intérêt.

Le renforcement du dollar, qui s'est manifesté au cours des deux derniers mois de l'année, a eu pour résultat, comme M. Garneau l'a signalé, un rétrécissement de l'écart entre les taux d'intérêt des États-Unis et du Canada. Nous aurions donc grandement tort de laisser les taux d'intérêt diminuer et de laisser le dollar glisser un peu, car cela aurait des conséquences néfastes. En effet, si le dollar baisse, nous allons être forcés de relever les taux d'intérêt, parce que c'est ainsi que le marché réagit. Si le dollar est à la baisse, les investisseurs vont craindre que la devise ne diminue davantage et ils vont vendre leurs titres en dollars canadiens; en retour, cela fera augmenter les taux d'intérêt. Cela entraîne donc un cercle vicieux.

M. Layton: Un double risque.

M. Wilson (Etobicoke Centre): Oui.

M. Layton: Pour diverger un peu, nous discutons au Comité, pas plus tard qu'hier, des retombées sur le Financement des programmes établis avec les provinces et du fait que, parfois, le montant effectivement dû à une province, basé sur la formule, ne peut être confirmé qu'après publication des résultats de Statistique Canada sur la population et d'autres facteurs... ce qui peut parfois prendre... trois ans et demi, comme l'a signalé quelqu'un, je crois. Je n'en suis pas sûr. Mais de toute façon, il y a une période d'attente considérable avant d'être certains que les paiements effectués en vertu de ces programmes, au titre soit de l'impôt sur le revenu des particuliers soit de l'impôt sur le revenu des sociétés... de sorte que cela peut ne plus correspondre à la réalité. Et est-ce que je n'ai pas lu dans le journal de ce matin que cela nous obligerait peut-être à éliminer ou à supprimer le recouvrement que certaines des provinces ont éventuellement reçu en vertu des paiements de péréquation et du FPE.

Je mêle peut être les paiements de péréquation et le FPE. Il se peut que, dans votre programme, le FPE soit un élément très fixe, que vous pouvez prévoir. Mais je me demande, monsieur le ministre, s'il y a d'autres forces dans le marché qui

[Text]

in the marketplace, Minister, that may affect the accuracy of the estimate for fiscal transfer payments?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): There are continuing adjustments to both equalization and EPF. The equalization, as the hon. member knows, is based on a formula that involves 33 different... I did not know we had that many ways of taxing people. You have given me some ideas.

There are 33 different elements in the formula. As time goes by, during the course of the year, recalculations are made as to what the revenues are likely to be in each province. These go up and down, and as the adjustments are made, the equalization payment for the year is adjusted.

In the same way, with EPF, the formula is based on growth in GDP, and there is also a population influence on these. So again, there are adjustments up and down during the course of the year.

Every five years we have a census, and that gives us a benchmark we can use. That results in more fundamental adjustments. We go back two years to make those adjustments. Sometimes there are payments up, sometimes there are payments down. In 1982 the Atlantic provinces all owed money to the federal government. Manitoba also owed money. Saskatchewan also owed money. Quebec gained. So Quebec got a windfall, if you will; the other provinces owed money.

We have had preliminary results of the census already, so we know roughly where we stand with these payments. The final census numbers will come in April, and then we will know precisely where we are.

Mr. Layton: The last question, Mr. Chairman, is we have heard our friend and Minister talk of tax neutrality, or a neutral objective, in his tax reform goals. I know it is a stated objective of the department to bring those reforms in shortly. Can we assume that tax neutrality, in the global sense for the federal government, would also be translated into tax neutrality, neither gain nor benefit, for any of the provinces over what is presently in place?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We have said our objective federally is to have tax reform result in no greater share of GDP, federal government revenues, as a percent of GDP. We are looking on an ongoing basis as we develop the different elements of tax reform to see what the effects will be on the provinces. We have had a number of meetings with the provinces. Obviously, this is a concern they have. I will be meeting with the Ministers a week tomorrow, and that meeting will be primarily on tax reform. We do not have the final numbers on this to know exactly what the impact will be on the provinces. We have a pretty good idea, but until we get a final tax reform proposal, we will not know what the final impact on our revenues will be, or on the provincial revenues.

[Translation]

peuvent jouer sur l'exactitude des prévisions des paiements de transferts fiscaux?

M. Wilson (Etobicoke Centre): Il se fait constamment des rajustements tant aux paiements de péréquation qu'au FPE. La péréquation, comme le député le sait sans aucun doute, est basée sur une formule qui tient compte de 33 différents... je ne savais pas qu'il existait tant de différentes façons d'imposer les contribuables. Vous m'avez donné des idées.

Il y a 33 différents éléments dans la formule. Peu à peu, au cours de l'année, on fait de nouveaux calculs des revenus éventuels de chaque province. Ceux-ci peuvent augmenter et diminuer et, quand on y apporte des rajustements, on en fait aussi aux paiements de péréquation.

De même, en ce qui concerne le FPE, la formule est basée sur la croissance du PIB, et il y a aussi un facteur démographique qui entre en jeu. Dans ce cas aussi, par conséquent, il y a des rajustements à la hausse et à la baisse qui se font tout au cours de l'année.

Tous les cinq ans, nous faisons un recensement, et cela nous donne un jalon que nous pouvons utiliser. Cela nous sert à apporter des rajustements plus fondamentaux. Nous remontrons deux années en arrière pour les apporter. Dans certains cas, les paiements sont augmentés, dans l'autres diminués. En 1982, les provinces de l'Atlantique devaient toutes de l'argent au gouvernement fédéral. Le Manitoba aussi. La Saskatchewan aussi. Pour sa part, le Québec a eu droit à des gains. Il a eu une manne, si l'on peut dire; mais les autres provinces devaient de l'argent.

Nous avons déjà les résultats préliminaires du recensement et nous connaissons donc à peu près l'état de ces paiements. Nous aurons les résultats définitifs en avril et nous saurons alors précisément à quoi nous en tenir.

M. Layton: Ma dernière question, monsieur le président, a trait au fait que nous avons entendu notre ami et ministre parler de neutralité fiscale ou de l'objectif de neutralité de la réforme fiscale. Je sais que le ministère s'est fixé comme objectif de présenter bientôt ces réformes. Pouvons-nous supposer que la neutralité fiscale, dans le sens global pour le gouvernement fédéral, se traduirait par une neutralité fiscale, ni gain ni avantage, pour les provinces, par rapport à ce qui existe actuellement?

M. Wilson (Etobicoke Centre): Nous avons déclaré que notre objectif, à l'échelon fédéral, était de faire en sorte que la réforme fiscale n'augmente pas la part du PIB que représente le revenu du gouvernement fédéral. Nous examinons constamment, au fur et à mesure que nous élaborons les divers éléments de la réforme fiscale, les répercussions de celle-ci sur les provinces. Nous avons tenu avec ces dernières plusieurs réunions. Il s'agit bien sûr là d'une de leurs préoccupations. Dans une semaine en huit je discuterai avec mes homologues, principalement de réforme fiscale. Nous n'avons pas les résultats définitifs qui nous permettraient de dire exactement quelles retombées cela va avoir sur les provinces. Nous avons une assez bonne idée, mais nous ne saurons pas, tant que nous

[Texte]

But once we find that, then we will work with the provinces to see how the impact on them can be dealt with.

The Chairman: Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: Thank you, Mr. Chairman. I would like to welcome the Minister. I have a number of questions which perhaps have been backing up, Mr. Minister.

I want to go back a couple of years to the paper on corporate income tax. In the paper a couple of years ago you referred to the question of loss carry-forwards and estimated them to be about \$13.8 billion, and that was an estimate for 1981. We have had estimates that indicate it is upwards of \$30 billion now; that these are unused loss carry-forwards that are in the hands of different corporate taxpayers. I wonder if you can give us an up-to-date figure as to how much that overhang of losses is now.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It is a good deal higher than it was in 1981. We had a very rough recession during that period that contributed to an increase in the loss carry-forwards. They are still the tag-end of an investment boom which carried into the early days of the recession which also resulted in some loss carry-forwards. I do not have a number off the top of my head, but let me say it is a good deal higher than it was in that 1981 figure.

Mr. Cassidy: Since we are getting these figures of \$30 billion to \$35 billion, can you undertake that you will have your officials communicate with the committee what the up-to-date estimate of those loss carry-forwards is?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I will discuss it with them. The caution I would leave you with, Mr. Cassidy, is we do not know precisely what they are. You have to go through company by company to do that, and with the number of companies, obviously that is a very major task. We will not be able to come up with a precise number, but—

Mr. Cassidy: Is the estimate of about \$30 billion, which I think Mr. Weyman, a former official in the department now working for the committee and for the private sector, mentioned earlier this week at one of our meetings, a reasonably accurate one, given that you cannot be totally precise without an enormous amount of very detailed auditing of different companies?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I will not give you a direct response on that. As I said, it is a good deal higher than it was in the 1981 figure. But I would think that for public consumption you would want me to give you a more precise figure, so let me get back to you and see whether I can do that.

Mr. Cassidy: Since I asked the question, obviously I would like to have that, because I think it is an important kind of consideration.

[Traduction]

n'aurons pas la proposition finale de réforme fiscale, quelles répercussions cela aura sur nos revenus ou sur ceux des provinces. Mais lorsque nous aurons cela en main, nous travaillerons avec les provinces pour voir comment nous pouvons régler cette question des répercussions sur elles.

Le président: Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Merci, monsieur le président. Je voudrais tout d'abord souhaiter la bienvenue au ministre. J'ai plusieurs questions accumulées à vous poser, monsieur le ministre.

Permettez-moi de faire un retour en arrière pour discuter du document sur la réforme de l'impôt sur les sociétés. Dans ce document d'il y a quelques années, vous parliez des reports de pertes, que vous estimiez, pour 1981, à environ 13,8 milliards de dollars. D'après des estimations que nous avons, ce montant dépasse actuellement 30 milliards de dollars; il s'agit là des reports de pertes inutilisées dont disposent différentes sociétés. Pourriez-vous nous donner le montant à jour de ce report de pertes?

M. Wilson (Etobicoke Centre): Il est certes beaucoup plus élevé qu'il ne l'était en 1981. Il est vrai que nous traversons alors une dure récession, qui a eu pour effet de faire augmenter les reports de pertes. Cela représentait aussi la fin d'une période de gros investissements qui a duré jusqu'aux premiers jours de la récession et qui a aussi contribué dans une certaine mesure à ces reports de pertes. Je ne peux vous donner le montant à pied levé, mais je puis vous dire qu'il est beaucoup plus élevé qu'en 1981.

M. Cassidy: Comme on nous dit qu'il se situe entre 30 et 35 milliards de dollars, pouvez-vous vous engager à demander à vos fonctionnaires de nous communiquer l'estimation à jour de ces reports de pertes?

M. Wilson (Etobicoke Centre): J'en discuterai avec eux. Mais je vous signale, monsieur Cassidy, que nous ne savons pas exactement à combien ils s'élèvent. Pour le savoir, il nous faudrait examiner chaque société et, compte tenu du nombre de sociétés, cela représentera bien sûr une tâche d'envergure. Nous ne pourrions pas vous communiquer un montant précis, mais...

M. Cassidy: Est-ce que le montant approximatif de 30 milliards de dollars, que M. Weyman, je crois, un ancien fonctionnaire du ministère qui travaille maintenant pour le Comité et le secteur privé, a mentionné la semaine dernière à une de nos réunions, est raisonnablement juste, compte tenu du fait que vous ne pourriez nous fournir le montant précis sans faire une énorme quantité de vérifications très détaillées dans différentes sociétés?

M. Wilson (Etobicoke Centre): Je ne puis vous donner de réponse catégorique. Je le répète, le montant est beaucoup plus élevé qu'il ne l'était en 1981. Mais je pense que, pour en faire un usage public, vous voudriez avoir un montant plus précis; je devrai donc prendre cela en différé et voir ce que je peux faire.

M. Cassidy: Si je vous ai posé cette question, c'est que je voudrais avoir ce renseignement, parce que je pense qu'il est important.

[Text]

I would like to know why is it that since you identified this as being an issue back in 1985 no action has been taken by the government in order to remove this loss overhang. We have a situation where in the last year you lost \$1.2 billion in corporate tax collections due to loss carry-forwards that had not been anticipated, and in the forthcoming fiscal year you are talking about corporate tax collections hardly going up at all despite an anticipated 20% increase in corporate profits. In other words, there is a very major revenue loss taking place in this area.

• 1625

At the very least, I think it is fair to say that it makes the tax system look extremely unfair to people who look at the huge increase, or very substantial increase in personal tax collections, and the fact that corporate tax collections are actually down from 1984-85.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I do not know how many times I have to answer this question from you, Mr. Cassidy. Every time you ask the question, you ask it as if we have done nothing to address this problem, and we have done more in the last two and a half years to deal with this problem than any previous government. I have done it aggressively, I have done it outside of budgets, I have done it in budgets; I have done it on things that relate totally to the corporate side, I have done it in areas that relate to both personal and corporate, where there is an interrelationship between personal and corporate. So to leave the suggestion, as you continually do, that we have done nothing is very misleading.

Now, I have said to you many times in the House that we recognize this as a problem. We have been dealing with it on an ongoing basis, but that is one of the principal objectives of tax reform. We are going to, through tax reform, reduce a number of the corporate tax preferences, which will address this problem in the future.

As far as the tax avoidance side, which is one of the reasons why those corporate revenues are not going up as you might have expected, we have dealt with tax avoidance on an individual basis. But in the budget I also made specific reference to a general tax avoidance rule, which we have been working on and are going to fine tune in the process of the next few weeks in talking to practitioners, since they are now on notice that this is coming. Our intention is to bring this in as part of tax reform.

So in a broad way, we have been dealing with a problem that has been a very difficult problem, but we have been dealing with it in, I think, quite an aggressive way, to the extent that I have been under some criticism for dealing with it as aggressively as I have.

Mr. Cassidy: I guess, Mr. Minister, the feeling is that, at the very least, you are doing... If you are running, you are running and still standing still. Your own revenue projections indicate that by 1987-88 the personal tax revenues will have increased by 50%, since you came to power—the government. The corporate tax revenues, depending on how you count, will either be down substantially, if you count in the petroleum

[Translation]

Je voudrais savoir pourquoi, si la question vous apparaissait importante en 1985, le gouvernement n'a rien fait pour éliminer cet énorme report de pertes. L'année dernière, vous avez perdu 1,2 milliard de dollars d'impôt sur les sociétés à cause de reports de pertes qui n'avaient pas été prévus, et pour l'année financière qui vient, vous estimez qu'il n'y aura à peu près pas d'augmentation du montant des impôts perçus auprès des sociétés, malgré une augmentation prévue de 20 p. 100 des bénéfices. Autrement dit, il y a, sur ce plan, une importante perte de revenu.

Le fait d'avoir une augmentation appréciable ou très importante des impôts sur les particuliers et une baisse, par rapport à 1984-1985, des impôts perçus auprès des sociétés, fait paraître le régime fiscal très injuste aux contribuables.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne sais pas combien de fois je vais devoir répondre à cette question pour vous, monsieur Cassidy. Chaque fois que vous me la posez, c'est comme si nous n'avions rien fait pour régler le problème, alors que nous avons fait davantage depuis deux ans et demi que toute administration antérieure. Je l'ai fait de façon vigoureuse, je l'ai fait en dehors des budgets, je l'ai fait à l'intérieur des budgets; j'ai pris des mesures qui ne touchaient à la fois l'impôt personnel et l'impôt sur les sociétés, dans les cas où il y a un lien entre les deux. Vous induisez donc tout le monde en erreur en laissant entendre, comme vous le faites constamment, que nous n'avons rien fait.

Or, je vous ai dit de nombreuses reprises à la Chambre que nous étions conscients de ce problème. Nous nous en préoccupons constamment, et c'est d'ailleurs là un des principaux objectifs de la réforme fiscale. Grâce à la réforme fiscale, nous allons réduire le nombre de privilèges fiscaux pour les sociétés, ce qui règlera une partie de ce problème pour l'avenir.

En ce qui concerne l'évitement fiscal, qui est précisément une des raisons pour lesquelles les recettes provenant des sociétés n'augmentent pas aussi rapidement qu'on pourrait être en droit d'attendre, nous avons examiné chaque cas individuellement. Mais dans le budget j'ai aussi parlé d'un règlement général sur l'évitement fiscal, auquel nous travaillons actuellement et que nous allons raffiner au cours des quelques prochaines semaines en discutant avec les fiscalistes, qui savent que cette mesure s'en vient. Nous avons l'intention d'inclure cela dans la réforme fiscale.

D'une manière générale, nous nous sommes donc occupés d'un problème très épineux, mais nous l'avons fait, je crois, d'une façon très rigoureuse, au point où l'on m'a même critiqué pour l'avoir fait avec tant de rigueur.

M. Cassidy: Mais je pense qu'on a l'impression, monsieur le ministre... que vous courez et que vous courez, mais que vous restez sur place. D'après vos propres prévisions de recettes, les revenus provenant de l'impôt personnel auront augmenté, d'ici à 1987-1988, de 50 p. 100 par rapport à la période où vous avez accédé au pouvoir. Les recettes provenant de l'impôt sur les sociétés, compte tenu de la façon dont on les calcule, auront

[Texte]

taxes, or, on the straight corporate tax, they will be up by 3% or 4% in that four-year period. And that includes increases in the corporate tax rate that has taken place over that time.

You are a bit like the little Dutch boy, with his thumb in the dike: you do not seem to have enough thumbs to offset all the leakages that are taking place, in terms of various tax expenditures, a number of which you have in fact inherited but continued rather than plugging up.

Perhaps I can ask about a specific point that you raised in 1985, when you proposed to extend the corporate loss transfer system through a group reporting system. In effect, you were seeking to put the icing on the cake after the previous government had already extended the carry-forward period for corporate losses to seven years.

Our recent statements indicate that you would now be having second thoughts about that because of its potential to be used as an avoidance device. Is that correct, and would it be fair to say that you are no longer seriously considering that kind of group reporting system, which would allow a further application of loss carry-forwards and therefore further undercut corporate tax revenues?

• 1630

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let me address a number of things you have raised there. The first is that there is about \$1.5 billion of corporate tax revenues related to the change in the oil and gas industry. That is \$1.5 billion on the base of some \$10 billion, \$9.7 billion. So that is 15%.

Mr. Cassidy: That is the PGRT.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): No, no. That is corporate taxes.

The Chairman: They were here the other day on tax reform.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): They are corporate tax revenues that are not there that were there in earlier years. So that is directly related to changes in the international energy price and, as much as the hon. member likes to have us intervene in the oil and gas industry, I do not think you would expect that we could intervene to make changes in the international energy price. That is one point I make.

The second is that you say we have inherited a number of things and continued them.

Mr. Cassidy: Yes.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We have shut down around 20 different—

The Chairman: Major ones.

[Traduction]

soit diminué appréciablement, si l'on inclut les taxes sur le pétrole, soit, pour ce qui est strictement de l'impôt sur les sociétés, augmenter de 3 ou de 4 p. 100 en quatre ans. Et cela tient compte des hausses de l'impôt sur les sociétés qui ont été appliquées au cours de cette période.

Vous êtes un peu comme le petit Hollandais avec le pouce sur la digue: vous ne semblez pas avoir assez de pouces pour empêcher toutes les fuites de se produire, en ce qui concerne les différentes dépenses fiscales, dont vous avez certes hérité un certain nombre, mais que vous avez continué d'autoriser, plutôt que de les éliminer.

Je voudrais vous interroger au sujet d'un point que vous avez soulevé en 1985 lorsque vous avez proposé d'élargir le régime de virements des pertes de sociétés grâce à un régime de déclaration collective. Ça c'était le comble, après que le gouvernement antérieur eut déjà porté à sept ans la période de report de pertes.

D'après vos récentes déclarations, vous semblez avoir des doutes à ce sujet à cause de la possibilité d'utiliser ce mécanisme comme moyen d'éviter l'impôt. Est-ce exact et ai-je raison de dire que vous ne songez plus sérieusement à ce genre de régime de déclaration collective, qui permettrait de continuer à appliquer les reports de pertes et par conséquent à miner les recettes fiscales provenant des sociétés?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Permettez-moi de traiter de quelques-uns des points que vous avez soulevés. Premièrement, rappelons qu'environ 1,5 milliard de dollars de recettes fiscales provenant des sociétés étaient attribuables au changement qui s'est produit au sein de l'industrie pétrolière et gazière. Il s'agit de 1,5 milliard par rapport à quelque 10 milliards de dollars, soit plus précisément 9,7 milliards. Cela représente donc 15 p. 100.

M. Cassidy: Il s'agit de l'impôt sur les revenus pétroliers.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Non, non. Il s'agit de l'impôt sur les sociétés.

Le président: Ils ont témoigné l'autre jour au sujet de la réforme fiscale.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il y a des recettes fiscales provenant des sociétés que nous n'avons pas mais que nous avions il y a quelques années. Cela est donc directement attribuable au changement dans le prix international de l'énergie et, même si le député aime nous voir intervenir dans l'industrie pétrolière et gazière, je ne pense pas qu'il s'attende à ce que nous intervenions pour opérer des changements quant au prix international de l'énergie. Je voulais donc préciser ce point.

Deuxièmement, vous avez dit que nous avons hérité de certaines mesures et que nous avons continué de les appliquer.

M. Cassidy: Oui.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous avons éliminé une vingtaine...

Le président: Les principaux.

[Text]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes, major tax preferences. You show me another government that has done that during that period of time. That is in two and a half years we have done this, and that has had a major effect on the way some companies are doing their business.

I recall saying to you, as well as your predecessor, and maybe you could take this on as an exercise in tax reform, give me those tax preferences that you want out of the system. You came up with five prior to the 1986 budget. I think we moved on four of them. I asked for more and I got a deafening silence. So if you have changes you want to see made, let me have them and we can have a look at them. I am not going to accept all of them, because your philosophy is somewhat different from my philosophy on what is important.

Mr. Cassidy: Perhaps I can just ask a question then. I believe we suggested some action about—

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let me finish my response to you.

Mr. Cassidy: Okay.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We have different views as to what is appropriate in the tax system, but I point out to you that four out of the five that you put forward, or your predecessor put forward in late 1985, or I guess it was during the summer of 1985, I think we acted on.

You have asked a question on the tax loss transfer. You have to make a very clear distinction between the tax loss trading that has been going on that has been the target or the object of the changes we have made. That is tax loss trading between arm's-length companies, companies that have no relationship at all, where people abuse the tax system by using certain sections of the tax system for purposes they were never intended for in order to facilitate the transfer of a tax loss.

What we were addressing with the tax loss transfer proposals, within a control group, is what we feel are quite legitimate. If companies are related companies and for some peculiar reasons of history it happens they have certain operations within one company and other operations in another company, they will find a way to transfer those losses. They will also find ways of setting up totally inappropriate operations, where you will have one company doing some business in another line of business that is totally unrelated to the main line of business. And the only reason they are doing it is to use up a loss carry-forward.

What we said in that tax loss transfer proposal is that this is unnatural behaviour on the part of associated companies. All it is doing is lining the pockets of lawyers and accountants, taking up a lot of time of senior management that they could be directing toward enlarging their businesses, creating job opportunities, creating export opportunities. They could be moving in on new lines of business, developing new technology. Instead, they are worrying about taxes. In our view, we felt it

[Translation]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui, les principaux privilèges fiscaux. Connaissez-vous une autre administration qui en a fait autant au cours de la même période. Nous avons fait cela en deux ans et demi et cela a eu des retombées majeures sur la façon d'exploiter de certaines sociétés.

Je me souviens de vous avoir dit, à vous ainsi qu'à votre prédécesseur, et peut-être pourriez-vous faire de même en ce qui concerne la réforme fiscale, de m'indiquer les privilèges fiscaux que vous vouliez voir éliminer. Avant le budget de 1986, vous en avez proposé cinq. Nous en avons éliminé quatre. Je vous ai demandé de nous en proposer d'autres, et je n'ai eu pour toute réponse que votre silence assourdissant. Donc, si vous voulez voir certains changements, proposez-les nous et nous les examinerons. Je ne dis pas que nous allons tous les accepter, parce que vos principes sont assez différents des miens sur les points importants.

M. Cassidy: Permettez-moi alors de vous poser simplement une question. Je crois que nous vous avons proposé de prendre certaines mesures au sujet de...

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Permettez-moi de finir ma réponse.

M. Cassidy: D'accord.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous avons une opinion différente de ce qui constitue un régime fiscal approprié, mais je vous rappelle que nous avons donné suite à quatre des cinq propositions que vous avez faites, ou que votre prédécesseur a faites à la fin de 1985, je pense que c'était pendant l'été de 1985.

Vous avez posé une question au sujet du virement de la perte fiscale. Il importe de distinguer très clairement l'échange de pertes fiscales qui s'est fait et qui a fait l'objet des modifications que nous avons apportées. Il s'agit de l'échange de pertes fiscales entre sociétés n'ayant pas de lien de dépendance, n'ayant aucune relation entre elles, et il s'agit de personnes qui abusent du régime fiscal en invoquant certains articles de la loi à des fins qui ne sont aucunement celles visées afin de permettre le virement d'une perte fiscale.

Les mesures que nous proposons en ce qui concerne le virement de la perte fiscale, à l'intérieur d'un groupe de contrôle, nous semblent tout à fait légitimes. S'il s'agit de sociétés qui sont liées entre elles et si, pour une raison ou pour une autre, elles ont certaines activités dans l'une et certaines dans l'autre, elles trouveront un moyen de virer ces pertes. Elles trouveront aussi des moyens de constituer des activités tout à fait inacceptables, par exemple une société exploitera dans un domaine tout à fait étranger aux activités principales. La seule raison pour laquelle elles agissent ainsi est qu'elles veulent profiter du report de pertes.

Dans notre proposition sur le virement de perte fiscale, nous avons affirmé que cela constituait un comportement inhabituel pour des sociétés associées. Cela ne fait que garnir les poches des avocats et des comptables et accaparer beaucoup de temps des cadres supérieurs, qui auraient davantage intérêt à élargir leurs activités, à créer des emplois, à exploiter des possibilités d'exportation. Ils pourraient s'orienter vers de nouvelles activités et mettre en valeur la technologie nouvelle, au lieu de

[Texte]

was far better for those people to direct their attention to allowing their businesses to grow, rather than to tax planning.

• 1635

That was the purpose of this proposal. We still stand by it. The provinces have expressed some misgivings, because they are concerned about the revenue impact of that. This is something that, quite frankly, we will probably have to wait until after tax reform to deal with again. But it is something I think should still be on the table.

Mr. Cassidy: I would like to pursue this, but I would also like to turn to a different subject. We are very concerned—and I think I expressed this concern in my budget reply—about the degree to which the growth you have prided yourself in in the economy and in employment in the last year has been concentrated in one small area, which is within a hundred-mile radius of the CN Tower, in the area of southern Ontario. You may recall that when I spoke, I pointed out that between January 1986 and January 1987 the unadjusted figures show an increase of 137,000 jobs across the country, all but 5,000 of which were in the province of Ontario. Only 5,000 were in provinces outside of Ontario.

Perhaps I can put the question quite straightforwardly to you, Mr. Minister. Do you think that degree of disparity between growth in southern Ontario and the rest of the country is acceptable; and if not, do you have any plans to do anything about it?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I addressed that, I thought, in the budget, where I said no, I did not think that was the right way of doing it. We have taken a number of actions during the course of the past two and a half years, and there are a number of things in train right now that are directly related to that problem of regional disparity.

I do want to point out to you, Mr. Cassidy, that if you look at those same figures in a more recent time-frame, from July 1986 to January 1987—these are seasonally adjusted, because it is not appropriate to look at unadjusted figures on a six-month period—on a seasonally adjusted basis, at an annual rate, 191,000 jobs were created; 116,000 of them were created in Ontario, and the balance, 75,000, would have been created outside of Ontario. So there is a better picture, a more diversified picture. We are still not happy with that.

Mr. Cassidy: With great respect, you have taken the middle of a year. The increase from January to January was only 137,000, which is not enough—

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): The point I am making . . . forget about the numbers.

Mr. Cassidy: The numbers are important. They are real people behind there, Mr. Minister.

[Traduction]

s'inquiéter des impôts. À notre avis, il est préférable que ces personnes se consacrent à l'expansion de leur entreprise plutôt qu'à la planification fiscale.

C'est pour cette raison que nous avons fait cette proposition. Nous continuons de la défendre. Les provinces ont exprimé certaines réserves à ce sujet parce qu'elles craignent les retombées que cela aura sur les recettes. Mais nous ne pourrions probablement pas nous occuper de cela avant la réforme fiscale. Il s'agit néanmoins là d'un point qui devrait continuer d'être débattu.

M. Cassidy: Je voudrais explorer cela davantage, mais je voudrais aussi traiter d'une autre question. Nous sommes très inquiets—et je pense avoir fait part de cette inquiétude dans ma réponse au budget—du fait qu'une grande partie de la croissance sur les plans de l'économie et de l'emploi, dont vous vous êtes enorgueillis au cours de l'année écoulée, a été concentrée dans une zone réduite, c'est-à-dire dans un rayon de 100 milles de la Tour du CN, dans le sud de l'Ontario. Vous vous rappelez peut-être que, pendant mon intervention, j'ai signalé qu'entre janvier 1986 et janvier 1987, il y avait eu, d'après les chiffres non rajustés, une augmentation de 137,000 emplois partout au pays dont tous, sauf 5,000, se trouvaient en Ontario. Autrement dit, seulement 5,000 emplois ont été créés à l'extérieur de cette province.

Je pense pouvoir vous présenter cette question assez simplement, monsieur le ministre. Croyez-vous que la disparité entre la croissance du sud de l'Ontario et celle du reste du pays est acceptable, et, sinon, avez-vous l'intention de redresser la situation?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je pense avoir abordé cela dans le budget où j'ai dit que, non, cela ne constituait pas, à mon avis, la meilleure façon de procéder. Nous avons pris plusieurs mesures, depuis deux ans et demi, et plusieurs autres sont en voie, actuellement, précisément pour tenter de régler ce problème de disparités régionales.

Je vous signale, monsieur Cassidy, que si vous examinez ces mêmes chiffres pour une période plus récente, c'est-à-dire de juillet 1986 à janvier 1987—il s'agit de chiffres désaisonnalisés, parce qu'il ne convient pas d'examiner des chiffres non rajustés pour une période de six mois—donc, d'après les chiffres désaisonnalisés et reportés sur l'année, 191,000 emplois ont été créés, dont 116,000 en Ontario et le reste, soit 75,000, en dehors de cette province. Cela donne donc une idée plus juste, plus diversifiée de la situation. Néanmoins, nous n'en sommes pas entièrement satisfaits.

M. Cassidy: En toute déférence, je vous signale que vous avez pris seulement la moitié de l'année. L'augmentation, de janvier à janvier, n'était que de 137,000, ce qui n'est pas suffisant . . .

M. Wilson (Etobicoke Centre): Ce que j'essaie de vous faire voir . . . oubliez les chiffres.

M. Cassidy: Les chiffres sont importants. Ils représentent des personnes en chair et en os, monsieur le ministre.

[Text]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I understand they are real people behind them. But forget about the precise numbers. Look at the balance. You have made the point that 132,000 of 137,000 jobs were created in Ontario. I am just pointing out that 116,000 of 191,000 have been created in Ontario, if you look at the last six months. So there was a better balance in job creation during that period, and I think that is something that has to be acknowledged when you look at this.

But to get back to the basic question you asked, am I happy? No, I am not happy. And are we doing anything about it? Yes, we are; and we have.

Let me just outline what we have done in Atlantic Canada. We have the Atlantic Opportunities Program, which provides for \$600 million worth of federal government purchasing in Atlantic Canada that was not there before.

• 1640

The Atlantic Initiatives Program is a program to provide for loan guarantees and interest rate buy-downs. We have the Cape Breton Special Investment Tax Credit. We extended the Atlantic Special Investment Tax Credit. We have the Atlantic Accord and the Nova Scotia Agreement on Energy. I could give you a number of other things in Atlantic Canada. So we are addressing that.

But in addition, the Prime Minister has asked for a special report on the establishment of an agency in Atlantic Canada to deal in a more hands-on basis. We are acknowledging that we do not have all the answers, but we are trying to find better answers, and I think we are making some progress here.

Now, as far as western Canada is concerned, you know and I know that the problems in western Canada are related to the change in the oil and gas prices, as well as changes in the grain sector; that is on top of the problems we have seen in the past in the mining sector. These are all international commodities. Canada is an international trading nation and the prices for these commodities are set in other countries. We cannot control that.

But we have done a number of things that have addressed the problems in western Canada. I think it is \$3.5 billion that we will be directing into the agricultural sector in western Canada and that is the Special Canadian Grains Program, the drought programs, the Western Grain Stabilization Program, the change in the fuel tax rebate, farm fuel tax rebate, the change in the transportation rates for grain farmers; all of which have been done during the term of our government. These programs show that we are directing some very real resources, and that is a reflection of very real concerns on our part as a government. We are dealing with a very difficult problem.

Now, if you can tell me how we can get the international energy price up, and how we can get the price for copper up,

[Translation]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je le sais. Mais oubliez les chiffres exacts. Voyez la différence. Vous avez fait valoir que 132,000 des 137,000 emplois ont été créés en Ontario. Je vous signale tout simplement que 116,000 des 191,000 emplois ont été créés dans cette province au cours des six derniers mois. Il y a eu un meilleur équilibre sur le plan de la création d'emplois, au cours de cette période, et je pense qu'il faut le reconnaître lorsqu'on examine cette situation.

Mais pour revenir à votre question fondamentale, à savoir si j'en suis satisfait, non, je ne le suis pas. Et prenons-nous des mesures à ce sujet? Oui, nous le faisons, et nous l'avons fait.

Permettez-moi de vous dire ce que nous avons fait dans la région de l'Atlantique. Nous avons le Programme Entreprise Atlantique, qui prévoit des achats fédéraux, dans cette région, pour une valeur de 600 millions de dollars, ce qui n'existait pas auparavant.

Le Programme Entreprise Atlantique prévoit aussi des garanties de prêts et des bonifications de taux d'intérêt. Nous avons également le crédit d'impôt à l'investissement au Cap-Breton. Nous avons élargi le crédit d'impôt spécial pour les investissements dans la région de l'Atlantique. Nous avons l'accord avec la région de l'Atlantique et l'entente sur l'énergie avec la Nouvelle-Écosse. Je pourrais vous signaler une foule de mesures que nous avons prises à l'endroit de la région de l'Atlantique. C'est donc dire que nous nous occupons de cela.

Le Premier ministre a en outre demandé qu'on rédige un rapport spécial sur l'établissement, dans la région de l'Atlantique, d'un organisme qui s'occuperait d'activités plus immédiates. Conscients du fait que nous n'avons pas toutes les réponses, nous essayons néanmoins d'en trouver de meilleures et nous croyons avoir accompli des progrès sur ce plan.

En ce qui concerne l'Ouest, vous savez aussi bien que moi que les problèmes que connaît cette région résultent des changements qui se sont produits quant au prix du pétrole et du gaz ainsi que des céréales, ce qui n'a fait qu'aggraver les problèmes qu'a connus dans le passé le secteur minier. Il s'agit là de produits qui sont vendus à l'échelle internationale. Le Canada s'occupe de commerce international et le prix de ces produits sont fixés à l'étranger. Cela échappe à notre volonté.

Nous avons néanmoins pris plusieurs mesures pour régler les problèmes de l'Ouest. Je pense que nous injecterons 3.5 milliards de dollars dans le secteur agricole de l'Ouest; il y a aussi le Programme spécial des céréales du Canada, les programmes en cas de sécheresse, le Programme de stabilisation concernant le grain de l'Ouest, les modifications apportées à la remise de la taxe sur le carburant, la remise de la taxe sur le carburant agricole, les changements apportés aux tarifs de transport s'appliquant aux céréaliculteurs; nous avons pris toutes ces mesures au cours de notre mandat. Ces programmes montrent que nous canalisons des ressources très réelles vers ces domaines et traduisent les préoccupations profondes du gouvernement. Il s'agit là d'un problème très grave.

Si vous pouvez me dire comment nous pouvons faire augmenter le prix international de l'énergie, le prix du cuivre,

[Texte]

and how we can get the price for wheat up, then we would be happy to listen to you, but until that time we have to acknowledge there is a problem that is caused by factors outside of our control.

The Deputy Prime Minister is heading up a task force within government to address the problem of western diversification. We believe that will provide a more immediate response to some of the problems of industrial diversification in western Canada.

But I also remind the hon. member that one of the key reasons for the trade initiative with the United States is to deal with the problem of regional inequities, and that applies both to the west and to the east. The New Democratic Party has not acknowledged and has not understood the impact that a trade agreement with the United States can have on establishing a broader industrial base for Winnipeg, for Regina, for Calgary, for Edmonton, and for Vancouver. It will broaden the manufacturing capacity because they will be able to sell into a larger market there. It will create jobs, create industrial diversification, and create a whole new outlook for people who are living in western Canada—the same is true of Atlantic Canada—where they are the prisoner of actions or market forces outside the boundaries of this country. That is something I cannot stress enough when we consider the importance of the trade initiative with the United States.

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, perhaps I could make a final comment. The Minister will recall the promises of jobs, and jobs, and jobs that were made by his party and by himself during the course of the last election campaign. He is now saying that this is a much longer kind of thing. The inspired leaks last week on the trade initiative would indicate that, if the government's plans materialize, we are looking at a number of years before tariffs between Canada and the United States will be removed. And the Minister is saying, after two or three years in power, that you are now discovering you need task forces and other special studies in order to begin to tackle problems, when I think people expected a good deal more by now.

• 1645

The performance over the last year—and I simply took the most recent figures that were available when I went into the budget debate last week, were, frankly, a surprise and a shock to me. I knew that most of the growth was in southern Ontario. The idea that 95% of it in terms of jobs was in southern Ontario I did not realize until I went and actually looked at the figures and saw just how biased and how lopsided the growth had become.

You set deficit targets. You have to adjust them from time to time, but you have set them, and you maintain you are working away at them. With respect to jobs which affect real people—where there are a million and a quarter people unemployed, and many more who would be unemployed if we counted differently—you do not set any targets at all; and the

[Traduction]

le prix du blé, je me ferai un plaisir de vous écouter, mais entre temps vous devez reconnaître qu'il s'agit d'un problème résultant de facteurs qui échappent à notre volonté.

Le vice-premier ministre a justement été placé à la tête d'un groupe de travail qui se penchera sur le problème de la diversification de l'Ouest. Nous croyons que cela fournira une réponse plus immédiate à certains des problèmes de diversification industrielle qui existent dans l'Ouest.

Je rappelle aussi au député qu'une des principales raisons pour lesquelles nous avons entrepris notre initiative commerciale avec les États-Unis est que nous voulons régler le problème des iniquités régionales, et cela s'applique tant à l'Ouest qu'à l'Est. Le Nouveau parti démocratique n'a ni reconnu ni compris les retombées qu'un accord commercial avec les États-Unis pouvait avoir sur l'élargissement de la base industrielle de Winnipeg, de Regina, d'Edmonton, de Vancouver. Cela permettra à ces centres d'accroître leur capacité de production puisqu'ils pourront alors écouler leurs produits dans un marché plus vaste. Cela créera des emplois, favorisera la diversification industrielle et donnera une perspective entièrement nouvelle aux Canadiens de l'Ouest—et aussi aux Canadiens de l'Est—qui sont victimes de mesures ou forces du marché à l'extérieur du pays. C'est là un point sur lequel je ne saurais trop insister lorsque nous examinons l'importance d'une initiative commerciale avec nos voisins du Sud.

M. Cassidy: Monsieur le président, permettez-moi de faire une dernière remarque. Le ministre se rappellera qu'au cours de la dernière campagne électorale, lui-même et son parti ont promis des emplois, des emplois et encore des emplois. Il nous dit maintenant qu'il faut voir cela à beaucoup plus long terme. D'après les fuites de la semaine dernière sur l'initiative commerciale, il semblerait que, si les plans du gouvernement se concrétisent, il faudra attendre plusieurs années avant l'élimination des tarifs entre le Canada et les États-Unis. Et le ministre nous dit maintenant, après deux ou trois ans au pouvoir, qu'il pense avoir besoin de groupes de travail ou d'autres études spéciales pour commencer à régler les problèmes, alors que les Canadiens, je crois, s'attendaient à beaucoup plus.

Le rendement au cours de l'année écoulée, et je me suis limité aux chiffres les plus récents qui étaient connus dans ma réponse au discours du budget de la semaine dernière, sont, je dois le dire en toute franchise étonnants, voire renversants. Je savais que la croissance s'était faite surtout au profit du sud de l'Ontario. Mais ce n'est que lorsque j'ai commencé à examiner les chiffres et que j'ai vu que 95 p. 100 des emplois, par exemple, ont été créés dans le sud de l'Ontario que je me suis rendu compte à quel point la croissance a été déséquilibrée.

Vous vous êtes donné des objectifs en ce qui concerne le déficit. Vous devez les rajuster de temps à autre, mais vous les avez fixés et vous maintenez que vous vous employez à les atteindre. Mais pour ce qui est des emplois, qui touchent vraiment les Canadiens—un million et quart d'entre eux sont au chômage et vous constateriez sans doute qu'il y a beaucoup

[Text]

indications are that in 1987-88 the average unemployment rate will drop by only four-tenths of 1% from 1986-87. That is a very small drop. It means it is going to be a decade or more before any substantial progress is made in terms of bringing the unemployment rate down to a more tolerable level.

My suggestion is why can we not do what other countries, such as the Swedes, the Austrians, the West Germans, back in the 1970s and before, have done, and that is make full employment as much an objective of economic policy as economic growth, deficit reduction, balance of payments objectives, and other things? Why can we not do that? Why do we constantly have to put people who want economic opportunity and want to be involved in the labour force on the back burner because these other things have precedence?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): You know, to go through life as an eternal pessimist must be awful discouraging. Between September 1984 and now, 675,000 jobs have been created.

Now, let us look at where those have been created. In Ontario 356,000 jobs have been created—no question. There has been a boom in Ontario. In Newfoundland, 5,000 jobs. The unemployment rate is down 4.6 percentage points since then. In P.E.I., 3,000 jobs; Nova Scotia, 1,000; New Brunswick, 25,000; Quebec, 164,000; Manitoba, 34,000; Saskatchewan, 18,000; Alberta, 22,000; B.C., 45,000. Those are figures that are available, and the figures I provided earlier are also available. I am not pulling figures you cannot get, Mr. Cassidy, out of the StatsCan reports. But—

Mr. Cassidy: Would you put on the record the unemployment rate that still prevails, Mr. Minister?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes, 9.7%, down from 11.7%.

Mr. Cassidy: And still very close to 10% after two and a half years.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I am not happy with a 9.7% unemployment rate, but it is a hell of a lot better than 11.7%. There are 675,000 people who are working today who were not working back in September 1984. Those are 675,000 people who I think are happy we are making a good deal of progress.

Now, you say we are finding two and a half years later that we do not have all the answers. I am not going to have all the answers by the time I die if I live to be 100. I hope I do not have all the answers, because if I have all the answers, I am going to be a pretty bored guy, and I do not want to be bored. I want to continue to be excited about the things that are happening in this country; I want to be excited about the progress we are making, about the things we are able to do for Canadians, because we are making progress.

[Translation]

plus de sans-emploi si nous comptons d'une façon différente—vous ne vous fixez pas du tout d'objectif; or d'après les indices que nous avons, le taux moyen de chômage ne diminuera, en 1987-1988, que de quatre dixième de 1 p. 100 par rapport à 1986-1987. Cela représente une baisse minime. Cela signifie qu'il faudra attendre au moins 10 ans pour que le taux de chômage soit ramené à un niveau plus acceptable.

Je me demande pourquoi nous ne pouvons suivre l'exemple d'autres pays, comme la Suède, l'Autriche, l'Allemagne de l'Ouest, qui, dans les années 1970 et même avant, on fait du plein emploi un objectif de leur politique économique, au même titre que la croissance économique, la réduction du déficit, la balance des paiements et d'autres facteurs? Pourquoi mettons-nous constamment les personnes désireuses de se voir accorder des possibilités économiques et de participer à la population active en veilleuse, parce que les autres objectifs priment?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Ce doit être bien triste d'être un éternel pessimiste. Entre septembre 1984 et maintenant, 675,000 emplois ont été créés.

Voyons un peu où ces emplois ont été créés. En Ontario, il y a 356,000 nouveaux emplois, il n'y a pas de doute à cela. Il y a eu un boom dans cette province. A Terre-Neuve, 5,000 emplois ont été créés. Depuis notre arrivée au pouvoir, le taux de chômage a diminué de 4,6 p. 100. A l'Île-du-Prince-Edouard, 3,000 emplois; en Nouvelle-Écosse, 1,000; au Nouveau-Brunswick, 25,000; au Québec, 164,000; au Manitoba, 34 000; en Saskatchewan, 18,000; en Alberta, 22,000; en Colombie-Britannique, 45,000. Ces chiffres sont publiés, comme le sont aussi d'ailleurs ceux que j'ai cités antérieurement. Je ne lance pas des chiffres qu'il vous est impossible d'obtenir, monsieur Cassidy, des rapports de Statistique Canada. Mais...

M. Cassidy: Pourriez-vous nous donner, pour le compte rendu, le taux de chômage actuel, monsieur le ministre?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui, il est de 9,7 p. 100 alors qu'il était de 11,7 p. 100.

M. Cassidy: Donc il est encore très près de 10 p. 100, après deux ans et demi.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne suis pas satisfait d'un taux de chômage de 9,7 p. 100, mais cela est bien mieux que 11,7 p. 100. Il y a 675,000 personnes qui travaillent aujourd'hui et qui ne travaillaient pas en septembre 1984. Je pense que ces 675,000 personnes se réjouissent du fait que nous accomplissons des progrès.

Vous venez de dire que nous nous apercevons, après deux ans et demi, que nous n'avons pas toutes les réponses. Je ne vais pas avoir toutes les réponses à la fin de mes jours, même si je vis jusqu'à l'âge de 100 ans. J'espère que je n'aurai pas toutes les réponses, parce que si c'est le cas, je vais être passablement ennuyeux, et je ne veux certes pas être ennuyeux. Je veux continuer d'être aiguillonné par ce qui se passe au pays, je veux être stimulé par les progrès que nous accomplissons, par les mesures que nous pouvons prendre dans l'intérêt des Canadiens, parce que nous accomplissons des progrès.

[Texte]

There is a reason why there has been a disproportionate amount of economic activity in Ontario relative to western Canada. And the hon. member, I think you were an economist when you were at university, I think you should understand there is a very important industry in western Canada that has gone through the wringer. You cannot have energy prices which drop from \$26 or \$27 a barrel down to the low teens—I think we got below \$10 at one time during last year—without having a major impact on job investment in that part of the country.

• 1650

But even in those parts of the country it is not all black. There are a number of industries that are going ahead. Consumer spending is not falling through the floor, as some people had anticipated. People still have a good sense of confidence that things are getting better in this country and that we are on the right track.

I will make one final comment. Your party as well as Mr. Garneau's party have said, you guys are really screwing up. Because you got 3.1% economic growth in Canada last year—best of any of the major industrialized countries—you really screwed up. We got the best economic growth. We got the best job creation. You really screwed up, because you only got the best job-creation growth.

Now, if we did not have that best job-creation growth, if we did not have the economic performance we did, what would be happening is we would not be able to provide \$1 billion to the western grain farmers, we could not afford to remove all those discriminatory taxes in the energy industry, we would not have been able to establish an economic initiative, we would not have been able to deal with the drought problems the farmers have, we would not have been able to reduce the farm fuel tax rebate, we would not have been able to afford what we have done on the Western Grain Stabilization Fund, without having a major increase on the deficit. And if we had a major increase on the deficit, we go right back to the line of questioning by Mr. Garneau. We would have had interest rates going up, then we would not have had the housing starts at 200,000 or better for the last eight months; the first time ever in the history of our country we have had housing starts at 200,000 for eight months without the artificial support of a government subsidy.

That is economic performance. That is what is creating the jobs. And by doing that, having that economic performance, we are able to do things for those parts of the country, those sectors of the country, that are in trouble.

Yes, we would like to do more. But we have to do it within our ability to pay, or else we start to unravel some of the better parts of our economic performance. It is a balance we have to maintain; and I think we have had a pretty good balance.

[Traduction]

Il y a une raison qui explique pourquoi il y a plus d'activité économique en Ontario que dans l'Ouest. Et le député, qui était un économiste à l'université, je crois, devrait savoir qu'il y a une industrie très importante dans l'Ouest qui s'est fait passablement malmener. Les prix pour l'énergie ne peuvent passer de 26\$ ou 27\$ le baril à un peu plus de 10\$—et je pense même qu'ils sont tombés à moins de 10\$ une fois au cours de l'année—sans que cela n'ait des répercussions majeures sur les emplois dans cette région du pays.

Mais même dans ces régions, tout n'est pas sombre. Il y a plusieurs industries qui progressent. Les dépenses à la consommation ne sont pas tombées sous le niveau plancher, comme certaines personnes le craignaient. Les Canadiens ont encore confiance dans la possibilité d'améliorer la situation au pays et dans le fait que nous sommes dans la bonne voie.

J'aurais une dernière observation à faire. Votre parti, à l'instar de celui de M. Garneau, a dit que nous avions vraiment gâché les choses. Parce que nous avons enregistré l'an dernier une croissance économique de 3,1 p. 100—le taux le plus élevé de tous les grands pays industrialisés—nous gâchons les choses. Pourtant, nous avons obtenu les meilleurs résultats sur les plans de la croissance économique et de la création d'emplois. Est-ce gâcher les choses que d'obtenir le meilleur taux de création d'emplois?

Si nous n'avions pas enregistré ce taux de création d'emplois, si nous n'avions pas eu le rendement économique que nous avons obtenu, il se trouverait tout simplement que nous ne pourrions fournir 1 milliard de dollars aux céréaliculteurs de l'Ouest, que nous ne pourrions éliminer toutes les taxes discriminatoires dans l'industrie de l'énergie, que nous ne pourrions établir une initiative économique, que nous ne pourrions nous employer à régler les problèmes de sécheresse que connaissent les agriculteurs, que nous ne pourrions réduire la remise sur le carburant agricole, que nous n'aurions pu nous permettre les mesures que nous avons prises en ce qui concerne le Fonds de stabilisation du grain de l'Ouest sans entraîner une augmentation appréciable du déficit. Et si le déficit avait augmenté de façon appréciable, nous nous retrouverions avec les questions que posaient tout à l'heure M. Garneau. Nous nous trouverions avec des taux d'intérêt à la hausse, nous n'aurions pas eu les 200,000 mises en chantier de logements ou plus que nous avons enregistrées au cours des huit derniers mois; en effet, pour la première fois dans l'histoire du Canada, le nombre de mises en chantier de logements a été de 200,000 pour huit mois et cela, sans l'appui artificiel d'une subvention gouvernementale.

Voilà en quoi consiste le rendement économique, voilà en quoi consiste la création d'emplois. Et c'est grâce à ces mesures, grâce à ce rendement économique, que nous pouvons intervenir pour aider les régions et les secteurs en difficulté.

Oui, nous aimerions faire plus. Mais nous devons aussi tenir compte de notre aptitude à payer, sinon, nous minerons notre rendement économique. Nous devons respecter cet équilibre, et je pense justement que nous avons un assez bon équilibre.

[Text]

Mr. Warner: Mr. Minister, on what date do you expect your white paper on tax reform to be released?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We do not have a specific date, Mr. Warner. I have indicated we want to have it out this spring. We want to get on with this job as quickly as we can. I would certainly hope a parliamentary committee would be able to have consultations with interested parties on the white paper during the course of the summer.

So that is the outside time frame. How quickly we will be able to—

Mr. Dorin: What committee?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Well, we will take volunteers, Mr. Dorin.

But I want to get on with this. I think it is important, and the more we can compress the time frame, the less uncertainty there is, the less investment is deferred, and so on. So there is a real reason for moving ahead.

Mr. Warner: What type of information is going to be provided in this white paper?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It will put forward an integrated, comprehensive tax reform proposal for corporate, personal, and sales tax reform. It will outline the timetable. It will outline the approach we want to take on consultations. It will outline economic impacts. It will also fill in a gap that is there with the budget of two weeks ago, of giving the out-year fiscal projections that we normally put in budgets, but which will be affected by the tax reform proposal.

• 1655

Mr. Warner: In the economic impact figures, will you be including the actual dollar amount of change that is expected to occur in personal income tax or corporate income tax revenues? Will you be specific in the actual percentage of federal sales tax or substitute for federal sales tax that you might be considering? Will you be giving us hard numbers? Or will you be giving us hypothetical ranges that could take place? I guess what I am asking is whether there is going to be an equation where there could be some variables. Or are you going to be very specific with your actual changes?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We will try to be as specific as we can. There will be economic assumptions made to support the projections we make. But within those parameters we will try to be fairly specific.

Mr. Warner: So we will actually be able to see an equation which basically results in no greater share of GDP coming from these tax changes than would normally exist under the old system. The equation would be there showing reductions in personal income tax revenue and various other changes that would take place in the various sectors. Is that something that would be clear?

[Translation]

M. Warner: Monsieur le ministre, quand votre Livre blanc sur la réforme fiscale sera-t-il publié selon vous?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous n'avons pas une date précise en vue, monsieur Warner. Nous avons dit vouloir le publier au printemps. Nous voulons nous mettre à la tâche aussi rapidement que possible. J'espère certes qu'un comité parlementaire pourra tenir des consultations avec les intéressés au sujet du Livre blanc pendant l'été.

Voilà donc le calendrier général que nous nous sommes donné. Quant à savoir quand...

M. Dorin: Quel comité?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Eh bien, nous prendons des bénévoles, monsieur Dorin.

Mais je veux aller de l'avant. Il importe de se rappeler, je pense, que plus nous pouvons comprimer le calendrier, moins il y aura d'incertitude, moins les investissements seront reportés et ainsi de suite. C'est là la raison véritable qui nous incite à aller de l'avant.

M. Warner: Quel genre de renseignements le Livre blanc va-t-il contenir?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il renfermera un projet exhaustif et intégré de réforme fiscale s'appliquant à l'impôt personnel, à l'impôt sur les sociétés et aux taxes de vente. Il renfermera un calendrier d'application. Il présentera la méthode que nous comptons suivre en ce qui concerne les consultations. Il fera état des retombées économiques. Il comblera également l'écart en ce qui concerne le budget d'il y a deux semaines en vous donnant les prévisions financières que nous incluons normalement dans les budgets, mais sur lesquelles le projet de réforme fiscale aura des conséquences.

M. Warner: En ce qui concerne les retombées économiques, donnerez-vous le montant réel que représentera le changement qui est censé se produire en ce qui concerne les recettes provenant de l'impôt sur le revenu des particuliers et de l'impôt sur les sociétés? Allez-vous être précis quant au pourcentage réel de la taxe de vente fédérale ou de ce que vous envisagez pour remplacer celle-ci? Allez-vous nous donner des chiffres véritables? Ou allez-vous plutôt nous donner des gammes hypothétiques? Ce que je voudrais en fait savoir, c'est si nous allons avoir une équation où il pourrait y avoir des variables. Ou allez-vous être bien précis?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous essaierons d'être aussi précis que possible. Nous poserons des hypothèses économiques pour appuyer les prévisions que nous faisons. Mais, compte tenu de ces paramètres, nous essaierons d'être assez précis.

M. Warner: Autrement dit, nous aurons une équation qui montrera que la part du PIB, par suite de ces modifications fiscales, ne sera pas plus grande que ce qu'elle est en vertu du régime en place. L'équation nous montrerait donc les réductions qui s'opéreraient quant aux recettes provenant de l'impôt personnel ainsi que divers autres changements qui se produiraient dans différents secteurs. Cela serait donc clair?

[Texte]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes, I think we would be able to provide that for you. We have not written this paper. But those are the sorts of things we want to have for you.

Mr. Warner: Right now, our committee is having some difficulty in getting figures of that type, so we could even be considering the ramifications of some of these changes. I am wondering if, as you developed your concepts, some of these figures would be available to our committee for consideration, perhaps in advance of you actually issuing your report.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): If there were some specific figures you wanted, I would suggest you have the chairman let me know and we will see what we are able to produce. We may have some difficulty in doing some of what I think you are looking for, but we will see what we can come up with.

Mr. Warner: Okay.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): If you give us a specific request, we will look at it.

Mr. Warner: Thank you very much.

The Chairman: You mentioned the spring. We have been here before, Mr. Minister, in the spring. I was wondering what your definition of "spring" was. Does your definition of "spring" mean June 21?

Mr. Dorin: That was your answer last year.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It does not mean March 21 or March 22.

The Chairman: You want to be no more definite than that, is that right?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I will—

The Chairman: I have a problem with this committee. They sometimes want to have certain times off in the summertime. They figure that if they work hard throughout the year they ought to be able to take a holiday sometimes.

An hon. member: I think we are the only committee that meets four times a week, Mr. Chairman.

The Chairman: Five times.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Obviously the committee is the master of its own time, and you will have to decide what you are able to do. But I am sure you could not spend a more enjoyable time than travelling around the country this summer discussing tax reform proposals with interested Canadians.

An hon. member: Not in the summer.

The Chairman: Mr. de Jong.

Mr. de Jong: Thank you, Mr. Chairman. Despite what the Minister has said in the House and again today, the fact remains that since he has been Minister of Finance individuals have carried and continue to carry an even higher burden of deficit deduction and taxes. Of the \$30 billion or more in new tax revenues, roughly 1% of that is coming from corporate

[Traduction]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui, je pense que nous pourrions fournir cela. Ce n'est pas moi qui ai rédigé ce document, mais c'est le genre de données dont nous voulons vous faire part.

M. Warner: À l'heure actuelle, le Comité a de la difficulté à obtenir des chiffres de ce genre, et nous pourrions donc commencer à examiner les ramifications de certains de ces changements. Je me demande si, pendant que vous élaborez vos principes, certains de ces chiffres pourraient nous être fournis aux fins d'examen, peut-être même avant la publication de votre rapport.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Si vous voulez obtenir certains chiffres précis, je vous conseillerais de le faire savoir au président et nous pourrions ensuite voir ce que nous sommes en mesure de vous fournir. Nous aurons peut-être un peu de difficulté à vous communiquer ce que vous cherchez, je pense, mais nous verrons bien ce que nous pouvons produire.

M. Warner: D'accord.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Faites-nous parvenir une demande précise, et nous l'examinerons.

M. Warner: Merci beaucoup.

Le président: Vous avez parlé du printemps. Nous avons déjà été ici, monsieur le ministre, au printemps. Je me demande ce que vous entendez par «printemps». Est-ce que cela veut dire le 21 juin?

M. Dorin: C'est ce que vous avez répondu l'année dernière.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Cela ne veut pas dire le 21 ou le 22 mars.

Le président: Vous ne voulez pas être plus précis que cela, n'est-ce pas?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je...

Le président: J'ai un problème avec ce Comité. Les membres veulent prendre congé pendant l'été. Ils se disent que s'ils travaillent fort durant l'année, ils devraient avoir le droit de prendre congé à un certain moment.

Une voix: Je pense que nous sommes le seul comité qui se réunit quatre fois par semaine, monsieur le président.

Le président: Cinq fois.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Le Comité est évidemment maître de son emploi du temps, et vous devrez déterminer ce que vous êtes en mesure d'accomplir. Mais je suis certain que vous ne pourriez trouver une façon plus agréable de passer l'été que de sillonner le pays pour discuter de projets de réforme fiscale avec les Canadiens intéressés.

Une voix: Pas l'été.

Le président: Monsieur de Jong.

M. de Jong: Merci, monsieur le président. Nonobstant les déclarations du ministre à la Chambre et ici aujourd'hui, il demeure que, depuis qu'il est ministre des Finances, les particuliers ont assumé et continuent d'assumer un fardeau encore plus lourd en ce qui concerne la réduction du déficit et les impôts. Sur les 30 milliards de dollars ou plus de nouvelles

[Text]

taxes. There are some very serious revenue losses in the corporate factor.

• 1700

The Minister has stated that he has plugged some of them up, and I think he is quite correct. The government has plugged up some of them. He has, in the past, pointed out that they plugged up the SRTCs. It is true, though, that you did grandfather it. Around 45% of the more flagrant tax losses occurred after the grandfathering allowed that program to continue from October—I believe it was May finally, or March 1985, when you finally shut it down.

But still, under this government, some 45% of the \$3.5 billion in lost revenues occurred. There are estimates up to some \$35 billion in unclaimed business tax losses still out there, so you have done some. It would have been a total disaster had you not done anything. Sheer political common sense dictated that you had to do something.

But still there is a very major problem out there. Perhaps the major reason why your deficit reduction figures were off, significantly off, from what you made in the budget presentation last year, was because you were off in calculating the amount of corporate taxes. That is perhaps the most major item, even more so than the billion that had to be paid to . . . It is the most significant reason why the deficit projections were off.

So what new initiatives will you be undertaking to stop this major haemorrhaging of tax revenues?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I do not know what more I can say, Mr. Chairman. I have answered this question quite fully, both here and in the House, and I do not know if it is appropriate for me to take the time of the committee to repeat what I have just said.

The Chairman: In fact, you did say something about a billion and a half reduction in tax revenue from the oil companies, and the oil companies were here on Monday night confirming that exact amount.

Mr. de Jong: Yes, and they also confirmed to us that their effective tax rate is around 11% to 15%. Canadians, particularly middle- and lower-income Canadians, have seen their taxes increased very significantly. They have been carrying the major burden of the deficit reduction. Now, can we expect the average Canadian to continue to pay higher rates while the petroleum industry, for example, has 11% to 15% of an effective tax rate?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I guess all I could say, Mr. Chairman, is that I have acknowledged the problem. I have said how we are going to deal with the problem. Tax reform is a major way of dealing with this problem. We have set out our objectives for tax reform, for all Canadians to read and to see.

[Translation]

recettes fiscales, environ 1 p. 100 vient de l'impôt sur les sociétés. Il y a sur ce plan d'importantes pertes de recettes.

Le ministre dit avoir supprimé certaines échappatoires, et je pense qu'il a tout à fait raison. Le gouvernement en a en effet éliminé quelques-unes. Il a signalé, dans le passé, que le gouvernement a supprimé le CISI. Mais il est vrai aussi que vous avez ajouté une clause de droits acquis. Environ 45 p. 100 des pertes fiscales les plus flagrantes se sont produites après l'application de la clause des droits acquis qui a permis au programme de durer d'octobre jusqu'à mai ou mars 1985, c'est-à-dire jusqu'au moment où vous l'avez effectivement éliminé.

Néanmoins, sous votre administration, quelque 45 p. 100 des pertes de recettes de 3,5 milliards de dollars ont été enregistrées. On estime à quelque 35 milliards de dollars les pertes fiscales non déclarées résultant de la non-perception de l'impôt sur les sociétés, ce qui signifie que vous y êtes pour quelque chose. Cela aurait été un véritable désastre si vous n'aviez pris aucune mesure. Le simple bon sens politique vous obligeait à agir.

Mais il y a un très grave problème qui persiste. Peut-être qu'une des principales raisons pour lesquelles vous étiez si loin du compte en ce qui concerne la réduction du déficit, par rapport à votre budget de l'an dernier, est que vous vous êtes trompés dans le calcul du montant des impôts sur les sociétés. Cela est sans doute le poste le plus important, plus important encore que le milliard de dollars qui devait être versé . . . C'est la principale raison qui explique que vous étiez si loin du compte en ce qui concerne vos prévisions du déficit.

Quelles nouvelles initiatives allez-vous donc prendre pour mettre fin à cette grave hémorragie de recettes fiscales?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne sais pas ce que je peux dire de plus, monsieur le président. J'ai répondu en profondeur à cette question, tant ici qu'à la Chambre, et je ne sais pas s'il serait acceptable que j'accapare le temps du Comité pour répéter ce que je viens de dire.

Le président: En fait, vous avez dit que les sociétés pétrolières vous fourniraient en recettes fiscales environ 1,5 milliard de dollars de moins, et ces dernières étaient justement ici lundi soir et elles ont confirmé ce montant.

M. de Jong: Oui, et elles ont aussi confirmé que leur taux d'impôt réel se situe entre 11 et 15 p. 100. Or les Canadiens, principalement ceux à revenu faible ou moyen, ont vu leurs impôts augmenter de façon fort appréciable. Ce sont eux qui ont assumé le gros du fardeau de la réduction du déficit. Pouvons-nous nous attendre à ce que le Canadien moyen continue de se voir imposer des taux supérieurs alors que l'industrie pétrolière, par exemple, a droit à un taux d'impôt réel de 11 à 15 p. 100?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Tout ce que je puis dire, monsieur le président, c'est que je suis conscient du problème. J'ai déjà dit quelle mesure nous envisageons de prendre pour le régler. La réforme fiscale constitue une solution véritable. Nous avons énoncé nos objectifs en matière de réforme fiscale

[Texte]

One of the things that we will be doing is reversing the trend that you have just referred to, Mr. de Jong.

The avoidance rule, the removing of tax preferences, these are all part of tax reform, and I just encourage you to look at what tax reform will be doing—look at the impact of tax reform to see how we are dealing with this problem. But again, I do get kind of irritated when you say that we have not done anything about this.

Mr. de Jong: No, I did not say that. I acknowledged that you did do some things, and I suggested you had to very well do some things, otherwise the loss would have been so horrendous—politically it would have been suicide.

• 1705

But the problem remains; and it is a major problem. I am wondering if we can wait for another year before we have a comprehensive tax reform program ready to become legislation and allow this drain to continue for another year.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I think it is important for hon. members to understand that tax reform, if done too quickly, done in a disruptive way for individuals or for companies, can be quite disruptive, and therefore harmful to the economy. One of the comments that have been made in the United States in relation to their tax reform is that they did rush some things, they did some things in a way that was disruptive to the economy, and people are worried about some of the effects that could have on certain industries, on investment intentions, and so on.

So I would caution the hon. member that pressing too hard on that particular element can undermine the objective his colleague has just stated, that job creation should be a greater and more important objective. You can undermine that objective by disrupting investment plans, doing things in a way that causes people to sit on their hands and do nothing. That cannot be denied.

I was just talking to Mr. Dodge about this question of loss carry-forward. He has given me a more up-to-date figure than the figure Mr. Cassidy has used, and that is \$18 billion, roughly, for 1983, which is the latest year we have anything like a meaningful estimate for.

Mr. de Jong: In fact it was \$18.5 billion, I think, in the document you had made public before. So that is not a new figure.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): For 1983?

Mr. de Jong: For 1983. That is not a new figure. I wonder if you have any figures for 1984 or 1985.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): No.

Mr. de Jong: When might those become public?

[Traduction]

et tous les Canadiens peuvent les voir et en prendre connaissance. Une des mesures que nous prendrons, monsieur de Jong, consistera précisément à renverser la tendance que vous venez de signaler.

Le règlement sur l'évitement, l'élimination des privilèges fiscaux, tout cela s'inscrit dans la réforme fiscale, et je vous incite tout simplement à examiner celle-ci pour voir les retombées qu'elle aura—étudiez les retombées de la réforme fiscale pour voir comment nous nous employons à régler ce problème. Mais je ne vous cache pas que je suis passablement agacé quand je vous entends dire que nous n'avons rien fait sur ce plan.

M. de Jong: Non, je n'ai pas dit cela, je reconnais que vous avez pris certaines mesures, et j'ai signalé que vous n'aviez pas de choix, autrement la perte aurait été si incroyable que, politiquement, cela aurait été suicidaire.

Mais le problème demeure, et il s'agit d'un problème grave. Je me demande si nous pouvons attendre encore une année pour qu'un programme complet de réforme fiscale devienne loi et si nous pouvons nous permettre d'enregistrer ces pertes pour encore une année.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Les députés doivent bien comprendre, je crois, que la réforme fiscale, si elle est faite trop rapidement, si elle perturbe trop les façons de faire des particuliers ou des sociétés, peut semer la confusion et nuire à l'économie. Aux États-Unis, on a dit au sujet de la réforme fiscale que certaines mesures avaient été prises trop rapidement, que certaines d'entre elles avaient perturbé l'économie et que, pour cette raison, certaines personnes craignent les retombées que cela peut avoir sur certaines industries, sur les intentions d'investir et ainsi de suite.

Je rappelle donc au député que le fait d'exercer de trop grandes pressions sur cet élément en particulier peut en fait aller à l'encontre de l'objectif que vient de signaler son collègue, à savoir que la création d'emplois doit être un but plus important, plus élevé. On peut aller à l'encontre de cet objectif en contrecarrant des plans d'investissement, en agissant d'une manière qui incite certaines personnes à hésiter, à ne rien faire. Cela est indéniable.

Je parlais justement à M. Dodge de cette question du report des pertes. Il m'a donné un montant plus à jour que celui dont s'est servi M. Cassidy, soit d'environ 18 milliards de dollars pour 1983, qui est la dernière année pour laquelle nous possédons un montant valable.

M. de Jong: En fait, selon le document que vous avez rendu public, ce montant s'élève à 18,5 milliards de dollars. Il ne s'agit donc pas d'un nouveau montant.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Pour 1983?

M. de Jong: Pour 1983. Il ne s'agit pas d'un nouveau montant. Je me demande si vous avez ceux pour 1984 ou 1985.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Non.

M. de Jong: Comment est-ce que cela pourrait être rendu public?

[Text]

Mr. David Dodge (Assistant Deputy Minister, Tax Policy, and Legislation Branch, Department of Finance): Normally we would complete 1984 in September of this year; have complete records. There are several components, and we have to add them up. You get some components faster and some slower.

The Chairman: It does not include unused capital cost allowances, though, that could be claimed and that have never been claimed and all of a sudden the taxpayer decides to claim them. So you really have no handle on that kind of figure. You know the loss carry-forwards from financial statements filed, but you do not know what other conceivable things could have incurred even greater losses had somebody claimed them. They are always there to be claimed.

Mr. Dodge: That is right. But they can only be drawn down at the rates of CCA that are applicable.

The Chairman: Yes, but there are outstanding tax credits, for example, Mr. Dodge, sitting around that people have not claimed, investment tax credits and so on that in some cases are sitting there and that can be claimed. Since they have not been claimed, no one knows whether they are claimable or not except the auditors for the particular corporation involved. So it is really a difficult matter. I think it is almost impossible for any department to have a handle on it.

Mr. Dodge: That is right. We do know the aggregate of the banks of tax credit as of 1984 that had not been used. How they are distributed, we do not know.

Mr. de Jong: This is a question I asked in the House as well. The increase in the sales tax is calculated to be anywhere from \$65 to \$100 per family. That takes approximately half the sales tax credit you provided for low-income families; those earning or having a total income of \$15,000 or less per year. That sort of takes away half of that in your budget. When you increased the sales tax, why did you not increase the—

• 1710

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Are you referring to the sales tax or the excise tax?

Mr. de Jong: Well, the sales and excise tax.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): And the gasoline tax?

Mr. de Jong: When you increased the gasoline tax, the tax on tobacco, the tax on other snack foods, why did you not also increase the \$150 that a family of four earning a total income of \$15,000 or less could claim as a tax credit from the government? I mean, you took half of it away by increasing or extending the sales tax and increasing the tax on tobacco and gasoline. Why did you not compensate for that? In terms of sending out signals, if you are going to introduce a broad-based business transfer tax, you have indicated in the past that

[Translation]

M. David Dodge (sous-ministre adjoint, Direction de la politique et de la législation de l'impôt, ministère des Finances): Normalement, nous achèverions 1984 en septembre de cette année, c'est-à-dire que nous aurons alors des dossiers complets. Il y a plusieurs éléments dont il faut tenir compte, et nous devons les additionner. Nous obtenons les montants pour certains éléments plus rapidement que pour d'autres.

Le président: Cela n'inclut toutefois pas les déductions pour amortissement inutilisées, qui peuvent être demandées, qui ne l'ont jamais été mais dont un contribuable décide, soudainement, de se prévaloir. Vous n'exercez donc aucun contrôle sur un montant de ce genre. Vous connaissez le montant des reports de pertes, parce que les états financiers sont déposés auprès du Ministère, mais vous ne connaissez pas les autres éléments qui auraient pu produire des pertes encore plus importantes s'ils avaient été demandés. Le contribuable peut toujours se prévaloir de ces déductions.

M. Dodge: En effet. Mais il ne peut s'en prévaloir qu'aux taux de la déduction pour amortissement qui s'appliquent.

Le président: Oui, mais il y a les crédits d'impôt en souffrance, par exemple, monsieur Dodge, dont personne ne s'est prévalu, comme des crédits d'impôt à l'investissement qui attendent tout simplement d'être demandés. Comme ces déductions n'ont pas été demandées, personne ne sait si elles peuvent l'être, sauf les vérificateurs de la société visée. Cela crée donc une situation difficile. Je pense qu'il est presque impossible pour quelque ministère que ce soit d'avoir la haute main sur cela.

M. Dodge: En effet. Nous ne savons pas à combien s'élève le total des crédits d'impôt pour 1984 qui n'ont pas été utilisés. Nous n'en connaissons pas non plus la répartition.

M. de Jong: J'ai aussi posé cette question à la Chambre. On estime que l'augmentation de la taxe de vente représentera entre 65\$ et 100\$ par famille. Cela correspond à environ la moitié du crédit de taxe de vente que vous avez fourni pour les familles à faible revenu, c'est-à-dire celles dont le revenu total s'élève tout au plus à 15,000\$ par année. Cela accapare la moitié de ce qui est prévu dans votre budget. Lorsque vous avez augmenté la taxe de vente, pourquoi n'avez-vous pas augmenté...

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Voulez-vous dire la taxe de vente ou la taxe d'accise?

M. de Jong: Eh bien, la taxe de vente et la taxe d'accise.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Et la taxe sur l'essence?

M. de Jong: Lorsque vous avez augmenté la taxe sur l'essence, la taxe sur le tabac, la taxe sur les friandises et grignotines, pourquoi n'avez-vous pas aussi augmenté le crédit de 150\$ qu'une famille de quatre personnes gagnant tout au plus 15,000\$ par année peut demander du gouvernement? Je veux dire que vous en avez pris la moitié en augmentant ou en étendant la taxe de vente et en relevant la taxe sur le tabac et l'essence. Pourquoi n'avez-vous pas pris des mesures pour compenser cela? Pour ce qui est de donner des signaux, vous

[Texte]

you will compensate those on low incomes by having some form of tax credit to shelter those individuals from an essentially regressive tax. Why did you not signal in this budget that, if you are going to do that, every time you increase the consumer tax, you will lock into step that rebate that you give to the poor of this country? You did not do that in this budget. In fact, you took away half of what you had previously given them in the 1985 budget . . . the 1986 budget.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Let me take a little bit of issue there. There is a sense that sales tax itself is quite regressive. There are elements of regressivity to it, but the more people's incomes grow, the more they spend. Therefore, the more sales tax they pay. It is not as regressive as people and as I think you tried to imply—maybe I am incorrect in making this judgment—in the statement that you made. The more you earn, the more you spend. Therefore, the more sales tax you pay indirectly.

Now, it is regressive in the sense that those in low income brackets will spend a greater proportion of their after-tax dollars than those in upper income brackets. So it is regressive to that extent. I just want to make that point, because I think it is an important thing to remember.

You are correct. I have said that any sales tax reform will have as an integral part of it, a refundable sales tax credit, similar in principle or in structure to what I brought down in the last budget. As to the reason for not expanding it, I guess the simple answer is that we did not change the sales tax. We changed an excise tax, but we did not change a sales tax and for that reason, since it was brought in as clearly linked to the sales tax, that is the reason why we did not go further on it. We want to get some experience on this as well. They have said it is an integral part of sales tax reform. The more we can understand about it before we make a substantial enhancement of it, the better we will be able to design that final credit.

Mr. de Jong: Would you consider bringing the income reduction point of the federal sales tax credit, just currently at \$15,000, to the same point as the child tax credit which is currently around \$23,500, which is just slightly above the poverty line?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I guess this same question was discussed at the time of the last budget. I made the point then that by establishing a \$15,000 threshold for it as well as for use with the acceleration of the payment of the child tax credit to November, it was not to be a magic figure. It was designed in part to the affordability of those two programs. That is always a balance you have to keep in mind. We are trying to do things that will address the problem. We recognize

[Traduction]

avez dit dans le passé que, si vous adoptiez une taxe de transaction d'application générale, vous dédommageriez les personnes à faible revenu, en accordant une forme quelconque de crédit d'impôt pour protéger ces personnes contre un impôt qui est essentiellement régressif. Pourquoi n'avez-vous pas donné le même signal dans ce budget, à savoir que, chaque fois que vous augmentez la taxe à la consommation, vous allez également augmenter la remise que vous accordez aux Canadiens pauvres? Or vous n'avez pas fait cela dans ce budget. En fait, vous leur avez enlevé la moitié de ce que vous leur avez donné dans le budget de 1985 . . . dans le budget de 1986.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Permettez-moi de réfuter un peu ce que vous avancez. On a l'impression que la taxe de vente même est très régressive. Elle présente certes des éléments de régressivité, mais le fait est que, plus les contribuables voient leur revenu augmenter, plus ils dépensent. Cela veut dire qu'ils paient aussi plus de taxe de vente. Cette taxe n'est pas aussi régressive que certaines personnes et que vous-même avez essayé de le faire croire—peut-être que je me trompe en portant ce jugement—dans votre déclaration. Plus une personne gagne, plus elle dépense. Par conséquent, plus elle paie indirectement de taxe de vente.

Celle-ci est bien sûr régressive dans le sens où les personnes à faible revenu consacreront une plus grande proportion de leur revenu après impôt que les personnes mieux nanties. Cette taxe est donc régressive en ce sens. Je voulais tout simplement faire valoir ce point, dont il est important, je crois, de se rappeler.

Vous avez raison. J'ai dit que toute réforme de la taxe de vente comporterait, comme élément intégral, un crédit remboursable de taxe de vente, semblable en principe ou en structure à la mesure que j'ai proposée dans le dernier budget. Quant à savoir pourquoi nous ne l'avons pas augmenté, je suppose que la réponse la plus simple est que nous n'avons pas changé la taxe de vente. Nous avons modifié la taxe d'accise, mais nous n'avons pas changé la taxe de vente et c'est pourquoi, ce crédit étant clairement lié à la taxe de vente, nous n'avons pas pris d'autres mesures sur ce plan. Nous voulons aussi acquérir une certaine expérience à ce chapitre. On a dit que cela fait partie intégrante de la réforme de la taxe de vente. Mieux nous comprendrons avant d'y apporter des améliorations importantes, mieux nous pourrions concevoir le crédit final.

M. de Jong: Est-ce que vous envisageriez de porter le seuil de revenu donnant droit à un crédit de taxe de vente fédérale, qui est actuellement de 15,000\$, au même niveau que celui qui s'applique pour le crédit d'impôt pour enfant, qui est d'environ 23,500\$, c'est-à-dire un peu plus que le seuil de la pauvreté?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je pense qu'il en a été question au moment du dernier budget. J'ai bien fait valoir qu'il n'y avait rien de magique à ce seuil de 15,000\$ retenu pour le crédit de taxe de vente et pour le paiement anticipé, en novembre, du crédit d'impôt pour enfant. Cela a été conçu en partie pour tenir compte de ce que ces deux programmes nous permettaient de faire. Il y a toujours un équilibre à respecter. Nous tentons de prendre des mesures qui régleront le pro-

[Text]

it is rarely possible to address the problem in full, but that is at least a good start.

• 1715

The Chairman: I want to point out we are moving along on the clock, and there are three members who have not been heard from. I am going to hear from them for five minutes each, if possible. And Mr. Garneau wants to come on for a second round. Mr. Minister, could we sort of extend the time a bit? Is that possible?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): By how much, Mr. Chairman? I have someone from out of town I have to meet right after this.

Mr. Minaker: My questions will be short.

The Chairman: All right, Mr. Minaker, then.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, first I would like to ask the Minister regarding the Inspector General of Banks' activities. I know we are going to have the inspector here, Mr. Chairman, not too long from now.

I notice you have increased the staff by 20 person-years this year, which I believe the Finance committee concurred in, that there should be closer inspection of the banks. I was just going to ask the Minister if he feels, like the committee has felt, that too many of the personnel are located in the Ottawa region and that more of them should be displaced throughout the country to have closer contact with the banks in the different regions, if you support that approach and will be encouraging the Inspector General to make sure these people are located outside of Ottawa?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes, I do support that approach. In fact, we have had discussions with the new Inspector General. He agrees with it. He thinks it makes good sense. I think it makes good sense from the standpoint that this position is going to be enhanced as a result of the legislation Mr. Hockin is sponsoring, where the position of the Superintendent—I forget the precise title of the new position—

The Chairman: Superintendent of Financial Institutions.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That individual will have to have a pretty broad network into the financial services sector, not just banks. It involves the insurance industry, the trust company industry, and the securities industry, because of the growing interrelations between the four sectors of the financial services industry. Therefore, the more the personnel in this area have a network, the easier that network is to develop in the financial centres of the country, and the more accurate, the more reliable that network will be.

Mr. Minaker: So, as the chairman once said, it will not be any more teas and cookies!

The other question I have, Mr. Chairman, relates to domestic coinage. I think that is on page 226. I think we are

[Translation]

blème. Conscients du fait qu'il est rarement possible de régler tout un problème, nous estimons néanmoins qu'il s'agit là d'un bon point de départ.

Le président: Je vous signale que le temps file et qu'il y a trois membres qui ne sont pas encore intervenus. Si possible, j'aimerais leur accorder cinq minutes de parole à chacun. M. Garneau pourra ensuite intervenir, s'il le veut, pour un deuxième tour. Monsieur Wilson, pourrions-nous prolonger le délai un peu? Est-ce possible?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): De combien, monsieur le président? Je dois rencontrer quelqu'un de l'extérieur immédiatement après cette réunion.

M. Minaker: Mes questions seront brèves.

Le président: Très bien, allez-y, monsieur Minaker.

M. Minaker: Premièrement, monsieur le président, j'aimerais interroger le ministre au sujet des activités de l'inspecteur général des banques. Je sais que nous allons accueillir ce dernier ici, monsieur le président, dans peu de temps.

Je constate que vous avez augmenté les effectifs de 20 années-personnes cette année, mesure à laquelle a souscrit le Comité des finances, je crois, étant donné la nécessité de faire une surveillance plus serrée des banques. J'aimerais savoir si le ministre souscrit à l'avis du Comité, à savoir que trop d'employés sont affectés à la région d'Ottawa et qu'un plus grand nombre d'entre eux devraient être envoyés dans les différentes régions du pays pour y avoir un contact plus étroit avec les banques des différents secteurs. Souscrivez-vous à cet avis et allez-vous inciter l'inspecteur général à veiller à ce que ces employés soient affectés à l'extérieur d'Ottawa?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui, j'y souscris. En fait, nous avons eu des discussions avec le nouvel inspecteur général. Il est lui-même de cet avis. Il pense que cela est tout à fait logique. Je pense que cela est tout à fait sensé compte tenu du fait que ce poste va être renforcé par suite de l'adoption des mesures législatives que parraine M. Hockin, qui prévoit que le poste de surintendant—j'oublie le titre précis du nouveau poste...

Le président: Surintendant des institutions financières.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Cette personne devra avoir accès à un assez vaste réseau, non seulement auprès des banques, mais dans l'ensemble du secteur des services financiers. Cela touche le secteur de l'assurance, les sociétés de fiducie, les sociétés de valeurs mobilières, étant donné les rapports de plus en plus étroits entre les quatre secteurs du domaine des services financiers. Par conséquent, plus le personnel qui travaille dans ce domaine a accès à un réseau, plus il sera facile d'étendre celui-ci dans les centres financiers du pays et, plus précisément, plus ce réseau sera fiable.

M. Minaker: Par conséquent, comme le président l'a déjà dit, il ne s'agira plus tout simplement d'aller prendre le thé et des petits gâteaux!

L'autre question que je voulais poser, monsieur le président, avait trait à la frappe de monnaie. Il en est question, je pense,

[Texte]

going into the program of converting over to the dollar coin from the paper money. Last year there was a reduction of \$12 million in the forecast and the actual—that is on page 225, by the way—and this year we are going to increase it by, it looks like, almost \$32 million plus. How much of that would be the cost of the new dollar?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): First of all, let me say I was wondering whether—this is the second largest program of the Department of Finance. It is probably the first time ever there has been a question on it.

Mr. Minaker: Why I raise the question—

The Chairman: This is where you pay your bills. This is where you coin the money!

Mr. Minaker: —because I have a next lead-in question. Do you know how many will be replaced this year? When the banks hand in their paper dollars and they get the new coinage, will they have to put up a dollar for each one of the coins they get, or is a straight trade?

• 1720

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It would be a straight trade.

Mr. Minaker: So there will not be any revenue gained from the development of the new coin.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): There will be a seniorage profit from the production of the new coin and there is also a profit on the circulation of bills.

Mr. Minaker: So the profit would be roughly 50¢ on every dollar if you base it on 226, or even a little higher when your costs are about \$80,000 and your net profit is \$47 million.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It is not a bad business to be in and we are not going to privatize this. There are limits to which the government's philosophy varies.

Mr. de Jong: That is very good to get on record.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, this should make the NDP happy because it is an indirect way of taxing the banks. How many millions of dollars will be brought onto the market this year?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): There will be 225 million pieces produced during 1987 and 300 million will be produced in 1988. Then production goes down to 75 million in 1989 and 50 million the year after.

Mr. Minaker: What is the anticipated profit from those?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We have a reasonably good profit margin on this business, which improves from the 55%

[Traduction]

à la page 226. Je pense que nous allons délaissier le billet d'un dollar pour un dollar en monnaie. L'an dernier, on prévoyait une réduction de 12 millions et il semble que cette année—c'est ce qui est dit à la page 225—nous allons avoir une augmentation, semble-t-il, de près de 32 millions de dollars ou même plus. Dans quelle mesure cette hausse est-elle attribuable à la frappe d'une pièce d'un dollar?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Premièrement, je vous signale qu'il s'agit là du deuxième programme en importance pour le ministère des Finances. C'est sans doute la première fois qu'une question est posée à ce sujet.

M. Minaker: Je soulève ce point . . .

Le président: C'est ici que vous vous acquittez de vos factures. C'est ici que vous frappez les pièces de monnaie!

M. Minaker: . . . parce que j'ai une autre question à poser à ce sujet. Savez-vous combien seront remplacés cette année? Lorsque les banques remettront leurs billets d'un dollar et se verront remettre la nouvelle pièce de monnaie, devront-elles fournir un dollar pour chaque pièce, ou s'agit-il d'un simple échange?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il s'agirait d'un simple échange.

M. Minaker: La mise en circulation de cette nouvelle pièce de monnaie ne produira donc pas de recettes supplémentaires.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): La production de la nouvelle pièce de monnaie permettra de réaliser des bénéfices de frappe, et nous réaliserons également des bénéfices grâce à la circulation des billets de banque.

M. Minaker: Les bénéfices seraient donc d'environ 50¢ pour chaque dollar, d'après ce qui est dit à la page 226, ou même un peu plus si vos coûts sont d'environ 80,000\$ et vos bénéfices nets de 47 millions.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous ne faisons pas de mauvaises affaires, et nous n'allons pas privatiser cette activité. Il y a des limites à la versatilité des principes du gouvernement.

M. de Jong: Il est bon que cela soit consigné par le compte rendu.

M. Minaker: Monsieur le président, cela devrait satisfaire le NPD puisqu'il s'agit d'un moyen indirect d'imposer les banques. Combien de millions de dollars seront mis en marché cette année?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il y aura 225 millions de pièces produites en 1987 et 300 millions en 1988. La production sera ramenée à 75 millions en 1989 puis à 50 millions l'année suivante.

M. Minaker: Quel montant de bénéfice prévoit-on réaliser ainsi?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous réalisons, à ce chapitre, une marge bénéficiaire raisonnablement bonne, plus importante que celle de 55 à 60 p. 100 enregistrée en 1985-

[Text]

or 60% profit margin that you saw in 1985-86. I am told that the profit margin is of the order of 85%.

Mr. Minaker: Would that be 85¢ on every dollar?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes.

Mr. Garneau: Why do you not tax that?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We are, it is 100%.

Mr. Cassidy: But a 75% dollar.

Mr. Minaker: So we could be looking at somewhere in the order of \$200 million plus next year.

The Chairman: No, not really. You will not because you are changing over your paper money and you have to . . . You are not going to make a profit on all of it, because you are redeeming paper money.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): If you isolate the coinage, the Bank of Canada makes a profit on the paper.

Mr. Minaker: So the central revenue fund will go up considerably from the actions.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Perhaps we should prepare a paper on this for the committee if you are interested, because there is the same profit. I mean, we obviously make a lot of money on the distribution of a dollar bill, a two-dollar bill or a five-dollar bill, but the Bank of Canada gets that. That money gets into the CRF when the Bank of Canada pays over its profit. The coinage is direct from the Department of Finance and I would have thought that the profitability would be less on the coinage. John, do you want to comment on this?

Mr. John Sargent (Assistant Deputy Minister, Financial Section Policy Branch, Department of Finance): As the Minister indicated, it is complex and the time flow of the revenue that the Bank of Canada earns from the bills which are outstanding in circulation is somewhat different from the upfront gains that you get on the coins.

• 1725

Broadly speaking, one way of looking at it is that the main difference, when you clear through over time the two different sorts of streams of revenue gains, is in the cost savings, and the fact that over time it costs more to keep a dollar bill in circulation than it costs to have the coin. So you are back down . . . I believe the figures indicated it was something like 15¢ to put the coin in circulation. I am sorry, I do not have the exact figure with me, but I think if you wanted a kind of comparable total figure, you would find there is maybe somewhere in the order of a 10¢ saving relative to keeping a bill in circulation indefinitely.

Mr. Minaker: Was the figure of \$300 million one of them?

[Translation]

1986. On me dit que la marge bénéficiaire est de l'ordre de 85 p. 100.

M. Minaker: Est-ce que cela voudrait dire 85 p. 100 pour chaque dollar?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui.

M. Garneau: Pourquoi n'imposez-vous pas cela?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): C'est ce que nous faisons, à raison de 100 p. 100.

M. Cassidy: Mais sur un dollar de 75 p. 100.

M. Minaker: Les bénéfices pourraient donc être de l'ordre de 200 millions de dollars ou plus l'année prochaine.

Le président: Non, pas vraiment. Nous allons être en voie de remplacer les billets de banque et il va falloir . . . Nous n'allons pas réaliser des bénéfices sur le tout parce que nous devons reprendre les billets de banque.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Si l'on sépare les pièces de monnaie, il demeure que la Banque du Canada réalise des bénéfices sur les billets de banque.

M. Minaker: Cela fera donc augmenter appréciablement le fonds de revenu central.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Peut-être devrions-nous rédiger à votre intention un document à ce sujet, si cela vous intéresse, étant donné que les bénéfices sont les mêmes. Je veux dire que la distribution d'un billet d'un dollar, de deux dollars ou de cinq dollars nous permet de réaliser des sommes importantes, mais c'est la Banque du Canada qui touche ce montant. Celui-ci est versé au FRC une fois que la Banque du Canada a réparti ses bénéfices. La frappe provient directement du ministère des Finances et j'aurais cru que cela aurait permis de réaliser des bénéfices moins importants. John, auriez-vous des observations à faire à ce sujet?

M. John Sargent (sous-ministre adjoint, Direction de la politique du secteur financier, ministère des Finances): Comme le ministre l'a signalé, ceci est complexe et le moment auquel la Banque du Canada touche ses revenus des billets en circulation n'est pas le même que celui des gains immédiats réalisés sur les pièces de monnaie.

D'une manière générale, on peut envisager la différence principale, après avoir éliminé les différences entre les deux flux de revenu, en fonction des économies de coût et du fait que, au cours d'une période donnée, il coûte plus cher de maintenir en circulation un billet de banque qu'une pièce de monnaie. On diminue par conséquent . . . d'après les chiffres donnés, la mise en circulation d'une pièce de monnaie s'élève à environ 15. Je regrette, je n'ai pas les chiffres exacts devant moi, mais si vous vouliez comparer les montants, vous constateriez sans doute que cela permet d'économiser environ 10 par rapport au maintien en circulation, pour une période indéfinie, d'un billet de banque.

M. Minaker: Est-ce qu'un des montants indiqués était 300 millions de dollars?

[Texte]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It was \$300 million in 1988-89.

Mr. Minaker: Then the 85% profit would be applied to \$300 million.

Mr. Sargent: Except there would have been more or less similar profits coming in from having bank notes in circulation.

Mr. Minaker: I see.

The Chairman: You might even have a loss.

Mr. Minaker: But this one directly goes into the fund from the department, whereas the other comes via the Bank of Canada.

The Chairman: I was wondering if you could have a bit of a paper prepared for that, because I think it is the kind of thing for which you will have to get the detail out. If you could do that, I think the committee would appreciate it.

Mr. Garneau: I have a few short questions on a different issue. What are you going to table this spring on tax reform? Is it going to be a white paper, or draft legislation, or both?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): A white paper.

Mr. Garneau: Can we expect a fall budget to implement part of the proposal, or is it going to be in the main February budget next year?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I will respond to that at the time of the release of the paper, Mr. Garneau. You are correct, we do not have to have a budget to introduce tax reform legislation. So we have flexibility in dealing with it outside of a budget. But I will be more precise, if I can, at the time of the tax reform paper.

Mr. Garneau: Will the tax reform include things we have been discussing around this table recently, a guaranteed formula for the provinces, or has this matter not been discussed with them? You will recall that in 1971, when we went through tax reform, there was a guarantee by the federal government that the new base would produce the same amount of revenue to the provinces. Has it been discussed, or are we going to have this type of guarantee?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): That is still to be discussed with the provinces. Obviously they have concern about the revenue impact, and we are keeping them up to date as much as we can on this. But we will have to cross that bridge yet.

Mr. Garneau: When you were answering questions for my colleague you talked about the backlog, \$30 billion or \$33 billion. I do not know how many billions it is, but it is in the range of \$30 billion. You said tax reform will tackle that problem. Should we expect proposed legislation that will be retroactive, or will it be only for the future?

[Traduction]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): C'était 300 millions de dollars en 1988-1989.

M. Minaker: Par conséquent, ces bénéfices de 85 p. 100 s'appliqueraient à ce montant de 300 millions.

M. Sargent: Sauf que le maintien en circulation de billets de banque aurait pu produire des bénéfices à peu près semblables.

M. Minaker: Je vois.

Le président: On pourrait même enregistrer une perte.

M. Minaker: Mais dans ce cas, cela va directement du ministère au Fonds, tandis que dans l'autre cas, cela vient par l'intermédiaire de la Banque du Canada.

Le président: Je me demande s'il vous serait possible de rédiger un document à ce sujet, parce que c'est le genre de mesure au sujet de laquelle nous avons besoin d'obtenir des détails. Si vous pouviez faire cela, je pense que le Comité l'apprécierait.

M. Garneau: J'aurais quelques courtes questions sur un autre sujet. Qu'allez-vous déposer au printemps au sujet de la réforme fiscale? S'agira-t-il d'un livre blanc ou d'un projet de loi, ou des deux?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Un livre blanc.

M. Garneau: Pouvons-nous nous attendre, à l'automne, à un budget mettant en application une partie du projet, ou est-ce que cela sera inclus dans le budget principal de février prochain?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je répondrai à cette question, monsieur Garneau, au moment de la publication du livre blanc. Vous avez raison, nous ne sommes pas obligés d'avoir un budget pour présenter des mesures législatives de réforme fiscale. Nous pouvons donc procéder sans passer par un budget. Mais je vous donnerai plus de précisions, si je le peux, au moment de la publication du livre blanc sur la réforme fiscale.

M. Garneau: Est-ce que la réforme fiscale inclura des mesures comme celles dont nous avons discuté récemment à cette table, par exemple une formule garantie pour les provinces, ou est-ce que vous n'en avez pas discuté avec ces dernières? Vous vous souviendrez qu'en 1971, lorsque nous avons procédé à une réforme fiscale, le gouvernement fédéral a garanti que la nouvelle assiette fiscale produirait le même montant de revenu pour les provinces. Est-ce qu'il en a été question, ou est-ce que nous allons avoir ce genre de garantie?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous n'en avons pas encore discuté avec les provinces. Elles s'inquiètent évidemment des retombées que cela peut avoir sur leur revenu, et nous les tenons au courant, autant que nous le pouvons, mais nous n'avons pas encore réglé la question.

M. Garneau: En réponse aux questions de mon collègue, vous avez parlé des sommes accumulées, de 30 ou 33 milliards de dollars. Je ne connais pas le montant exact, mais je crois qu'il se situe autour de 30 milliards de dollars. Vous avez affirmé que la réforme fiscale permettrait entre autres de régler ce problème. Devons-nous nous attendre à ce que les

[Text]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It will not be retroactive. But as tax rates come down, the value of a tax credit or a loss carry-forward tax credit certainly is less to the taxpayer.

The Chairman: Not a tax credit. It would be the same, would it not?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I am sorry. A tax credit would be the same thing.

The Chairman: The value of an allowance would be less.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes.

Mr. Garneau: But a decision has been made not to have retroactive changes.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We have no intention of being in retroactive changes.

Mr. Garneau: Last year the government decided to allow \$1 billion for western farmers, mainly because of the international price of wheat. If the situation remains as it is, they will probably get something for the 1987 crop. Recently the Prime Minister announced a daycare program, and we have the icebreaker, and we have been told there will be a program for drugs. Can we expect that all those announcements will be financed through the reserve you had in your budget, or is it going to be a new set of estimates?

• 1730

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): You have asked two questions. I do not know what the impact might be. We do not know enough yet on the nature of any new initiatives to know whether they would result in new estimates. Supplementary estimates may well require some. But we would have to cross that bridge when we have the design for new initiatives.

Mr. Garneau: But they have been announced. The daycare program was announced by the Prime Minister on Monday.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Not the specifics of it.

The Chairman: He said he would have a daycare program.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): We have not announced the specifics of a daycare program. That is being discussed now in meetings with the provinces.

Mr. Garneau: I thought he had announced it on Monday and repeated it in the House. But anyway, I am very pleased to hear that.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): The power of communications.

Mr. Garneau: The icebreaker is the same? It is just an announcement, or is it the same thing?

[Translation]

mesures législatives soient rétroactives, ou ne s'appliqueront-elles qu'à l'avenir?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Elles ne seront pas rétroactives. Mais au fur et à mesure que les taux d'impôt baissent, la valeur d'un crédit d'impôt ou d'un crédit d'impôt pour reports de pertes sera certes inférieure pour le contribuable.

Le président: Pas pour le crédit d'impôt. Est-ce que cela ne serait pas identique?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je m'excuse. Pour un crédit d'impôt, cela serait identique.

Le président: La valeur d'une allocation serait inférieure.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui.

M. Garneau: Mais on n'a pas encore décidé d'apporter des changements à effet rétroactif.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous n'avons aucunement l'intention d'apporter des changements rétroactifs.

M. Garneau: L'an dernier, le gouvernement a décidé d'accorder un milliard de dollars aux agriculteurs de l'Ouest, principalement à cause du prix mondial du blé. Si la situation demeure inchangée, ces derniers obtiendront probablement quelque chose pour la récolte de 1987. Le premier ministre a récemment annoncé un programme de garderie, et nous avons aussi le brise-glace, et on nous a annoncé qu'il y aurait un programme en matière de drogues. Pouvons-nous nous attendre à ce que toutes ces mesures soient financées à même la réserve que vous aviez dans votre budget, ou va-t-il y avoir un nouveau budget des dépenses?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Vous posez une question à deux volets. Je ne sais pas quelles répercussions cela peut avoir. Nous ne connaissons pas encore assez bien les nouvelles initiatives pour savoir si cela va nécessiter un nouveau budget des dépenses. Cela est possible en ce qui concerne le budget des dépenses supplémentaire. Mais nous serons obligés de régler ce problème lorsque nous connaissons les nouvelles initiatives.

M. Garneau: Mais elles ont été annoncées. Lundi, le premier ministre a annoncé le programme de garderie.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Mais non pas les détails.

Le président: Il a dit que nous aurions un programme de garderie.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Nous n'avons pas annoncé les détails d'un programme de garderie. Il en est actuellement question au cours des réunions avec les provinces.

M. Garneau: Il me semblait qu'il avait annoncé cette initiative lundi et qu'il l'avait répétée à la Chambre. De toute façon, je me réjouis de le savoir.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Le pouvoir de la communication.

M. Garneau: En ce qui concerne le brise-glace, c'est la même chose? Est-ce juste une annonce ou est-ce la même chose?

[Texte]

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): My understanding is that we are asking for a submission from Versatile Pacific on the design, following which a specific contract will be let.

Mr. Garneau: So it will not be for this fiscal year.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): There might well be something in this fiscal year.

Mr. Garneau: But if so, we will have additional estimates.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): It depends on whether it is in a new program. I cannot answer that question specifically.

Mr. Garneau: What about the 1987 crop? If you do not have any reserve for that, it will depend on the price of wheat in the fall, and you will act as you did last year.

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): Yes. As Mr. Wise said in the House today, there are meetings with the Agriculture Ministers starting tomorrow. So there will be ongoing discussions with the provinces. I would not want to anticipate what that might mean until after they have gone through the process of these discussions.

Mr. Garneau: I do not want to tackle other questions. I do not know, maybe we will have other opportunities.

The Chairman: We will be having a meeting tomorrow morning to discuss credit cards, other business of the committee, and the estimates and planning.

Mr. Garneau: I want to ask about the discussion with the provinces for the 15% tax on the export of softwood lumber to the states. When do you expect that the collection of tax as a stumpage fee by the provinces will be implemented to replace the 15%?

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): I do not know the answer to that one either. We have indicated to the provinces our desire to have them replace the export tax with something that is levied by the provinces. We do not want to be in the export tax business. We have no interest in it. We have done this as an accommodation to the provinces.

Also, we are trying to avoid a countervailing duty, which would have had a much more negative impact on our forest products operations, our sovereignty, and so on. So we did this as an accommodation. We do not want to be in there on a permanent basis. I believe there are meetings today between my officials on the matter. But progress has been slow.

Mr. Garneau: In the meantime this 15% is not part of the equalization payment formula. I expect that if you cannot get an agreement with the provinces for the next fiscal year, is it your intention to add this source of revenue into the formula of equalization payment?

[Traduction]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Si je comprends bien, nous avons demandé à la Versatile Pacific de présenter une conception, et un contrat précis sera ensuite adjugé.

M. Garneau: Donc ce n'est pas pour la présente année financière.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Il y aura peut-être une activité quelconque au cours de la présente année financière.

M. Garneau: Mais si c'est le cas, nous aurons un budget des dépenses additionnel.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Tout dépend si cela est inclus dans un nouveau programme. Je ne puis vous donner une réponse précise.

M. Garneau: Qu'en est-il pour la récolte de 1987? Si vous n'avez pas de réserve à ce chapitre, cela dépendra du prix du blé à l'automne, et vous prendrez une mesure semblable à celle que vous avez prise l'an dernier.

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Oui. Comme M. Wise l'a signalé à la Chambre aujourd'hui, des réunions se tiennent avec les ministres de l'Agriculture à compter de demain. Il y aura donc des discussions suivies avec les provinces. Je ne voudrais pas anticiper les résultats avant que ces discussions n'aboutissent.

M. Garneau: Je ne veux pas aborder d'autres questions. Peut-être aurons-nous d'autres occasions de le faire.

Le président: Nous aurons une autre réunion demain matin pour discuter des cartes de crédit, des autres affaires du Comité, du budget des dépenses et de la planification.

M. Garneau: Je voudrais vous interroger au sujet de la discussion avec les provinces concernant la taxe de 15 p. 100 sur le bois d'oeuvre résineux exporté aux Etats-Unis. Quand, à votre avis, la perception de la taxe, en tant que droit d'abattage des provinces, sera-t-elle adoptée pour remplacer la taxe de 15 p. 100?

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Je ne puis répondre à cela non plus. Nous avons signalé aux provinces notre désir de les voir remplacer la taxe à l'exportation par une taxe qu'elles percevront elles-mêmes. Nous ne voulons pas nous occuper de taxe d'exportation. Cela ne nous intéresse pas. Nous avons fait cela pour accommoder les provinces.

Nous essayons également d'éviter un droit compensatoire, qui aurait des répercussions beaucoup plus néfastes sur nos produits forestiers, notre souveraineté, et ainsi de suite. Nous avons donc fait cela pour accommoder les provinces. Mais nous ne voulons pas nous en occuper de façon permanente. Je crois que mes hauts fonctionnaires se réunissent à ce sujet aujourd'hui. Mais les progrès ont été lents.

M. Garneau: Entre-temps, cette taxe de 15 p. 100 n'est pas incluse dans la formule des paiements de péréquation. Si vous ne parvenez pas à vous entendre avec les provinces pour la prochaine année financière, avez-vous l'intention d'ajouter cette source de revenu à la formule des paiements de péréquation?

[Text]

• 1735

Mr. Wilson (Etobicoke Centre): As you know, the legislation does not provide for that. I would hope that we would be able to make progress and get the replacement by the appropriate provincial mechanism.

The Chairman: I want to thank you, Mr. Minister, for your help in coming here today. We may want to chat with you again. I think it is important that this committee does chat with you from time to time.

I am going to declare the meeting adjourned until tomorrow at 10 a.m..

[Translation]

M. Wilson (Etobicoke-Centre): Vous le savez, cela n'est pas prévu à la loi. J'espère que nous pourrons accomplir des progrès et faire remplacer cela par le mécanisme provincial approprié.

Le président: Je vous remercie, monsieur le ministre, d'être venu témoigner aujourd'hui. Nous voudrions peut-être nous entretenir avec vous encore une fois. Je pense qu'il est important que nous le fassions de temps à autre.

La séance est levée jusqu'à demain matin, 10 heures.



If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Department of Finance:

David Dodge, Assistant Deputy Minister, Tax Policy and
Legislation Branch;

John Sargent, Assistant Deputy Minister, Financial Sector
Policy Branch.

TÉMOINS

Du ministère des Finances:

David Dodge, sous-ministre adjoint, Direction de la
politique et de la législation de l'impôt;

John Sargent, sous-ministre adjoint, Direction de la
politique du secteur financier.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 37

Monday, March 9, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 37

Le lundi 9 mars 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

Finance and Economic Affairs

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du Règlement, ayant trait à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

Members

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

Membres

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, MARCH 9, 1987
(45)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 7:35 o'clock p.m. this day, in Room 269 (West Block), the acting Chairman, George Minaker, presiding.

Members of the Committee present: Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, Paul McCrossan, George Minaker and Geoff Wilson.

Acting Member: John A. MacDougall for the Hon. Robert E.J. Layton.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer. *From Peat, Marwick, Mitchell & Co.:* C. David Weyman, Consultant.

Witnesses: From the Investment Dealers' Association of Canada: Francis B. Lamont, Chairman; Andrew G. Kneiwasser, President. *From the National Action Committee on the Status of Women:* Louise Dulude, President.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Thursday, October 30, 1986, Issue No. 5*)

Francis B. Lamont made an opening statement and with the other witness answered questions.

At 8:51 o'clock p.m., the witness from the National Action Committee on the Status of Women, made an opening statement and answered questions.

At 9:53 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 9 MARS 1987
(45)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 19 h 35, dans la pièce 269 de l'Édifice de l'ouest, sous la présidence de George Minaker, (*président suppléant*).

Membres du Comité présents: Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, Paul McCrossan, George Minaker et Geoff Wilson.

Membre suppléant présent: John A. MacDougall remplace l'honorable Robert E.J. Layton.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche. De la firme Peat, Marwick, Mitchell & Co.: C. David Weyman, conseiller technique.

Témoins: De l'Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières: Francis B. Lamont, président; Andrew G. Kneiwasser, président. *Du Comité canadien d'action sur le statut de la femme:* Louise Dulude, présidente.

Conformément au mandat que lui confie l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son ordre de renvoi relatif à des questions ayant trait à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du jeudi 30 octobre 1986, fascicule n° 5*)

Francis B. Lamont fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et l'autre témoin répondent aux questions.

A 20 h 51, le témoin du Comité canadien d'action sur le statut de la femme fait une déclaration préliminaire et répond aux questions.

A 21 h 53, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Monday, March 9, 1987

• 1934

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Now that we have all parties represented, we resume consideration under Standing Order 96(2) of taxation, related issues, and suggestions for tax reform.

I would like to advise the committee we have witnesses tonight from the Investment Dealers Association of Canada: Mr. Francis Lamont, the chairman, and Mr. Andrew Kniewasser, the president.

Mr. Lamont and Mr. Kniewasser, you might want to identify yourselves and commence with your brief.

Mr. Francis B. Lamont (Chairman, Investment Dealers Association of Canada): Thank you very much, Mr. Chairman. At least one or two members of the committee know who I am. We also have, to support Mr. Kniewasser and myself in any failings we may have, Mr. Grant, who is the vice-president of the Investment Dealers Association, based in Ottawa, and Dr. Russell, who is the director of capital markets for the Investment Dealers Association, based in Toronto.

• 1935

Mr. Chairman, we filed a memorandum in French and English outlining our views on tax reform and providing some supporting and relevant statistics. We have also provided, as of this evening, our usual statistical cards outlining relevant statistics on a variety of subjects for the Canadian economy, both in French and in English. I think they have been passed around this evening. In fact, they are hot off the press today.

The Investment Dealers Association basically support the principles of tax reform as outlined in the government paper. We recognize the application of those principles will deserve full scrutiny and debate and there will certainly be some areas of difficulty, but the broad principles are sound. These principles essentially are a lowering of tax rates and a broadening of the tax base, first through the elimination of tax preferences and shelters, and second, by substitution of a business transfer tax for the federal sales tax. If the broadening of the tax base is essential to retain lower rates, lower marginal personal tax rates are essential to eliminate tax preferences and lower corporate rates are necessary to accept the burden of a business transfer tax.

Personal tax preferences, although they have been largely removed by reform over the last three years or four years, were designed to offset high marginal personal tax rates. The business transfer tax is going to be primarily on corporate

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le lundi 9 mars 1987

Le président suppléant (M. Minaker): Tous les partis sont représentés si bien que nous pouvons reprendre l'étude de l'imposition et des questions s'y rattachant ainsi que des propositions de réforme fiscale suivant le mandat qui nous a été confié en vertu de l'article 96(2) du Règlement.

Je vous rappelle que nous accueillons ce soir les représentants de l'Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières en la personne de M. Francis Lamont, président, et de M. Andrew Kniewasser, président-directeur-général.

Monsieur Lamont et Monsieur Kniewasser, je vous invite à vous présenter et à faire votre exposé.

M. Francis B. Lamont (président, Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières): Merci beaucoup, monsieur le président. Je pense qu'il y a un ou deux membres du comité qui savent qui je suis. Pour nous soutenir, M. Kniewasser et moi-même, et pour éventuellement nous porter secours, nous avons demandé à M. Grant, d'Ottawa, vice-président de l'Association, et à M. Russell, de Toronto, directeur des Marchés de capitaux pour l'Association, de nous accompagner ce soir.

Monsieur le président, nous avons déposé un mémoire en anglais et en français qui expose nos opinions sur la réforme fiscale avec statistiques pertinentes à l'appui. D'autre part, ce soir nous avons apporté les données statistiques que nous préparons de façon habituelle sur toute une gamme d'aspects de l'économie canadienne et ce document est disponible en anglais et en français. Je pense qu'on l'a fait distribuer. En fait, il sort directement de l'imprimerie.

L'Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières appuie essentiellement les principes de réforme fiscale contenus dans le document gouvernemental. Nous reconnaissons que l'application de ces principes exigera qu'ils soient examinés et débattus en profondeur. Les principes généraux sont solides même s'il y aura indubitablement des points litigieux. Ces principes visent essentiellement à rabaisser le taux d'imposition et à élargir l'assiette fiscale, tout d'abord grâce à la suppression des abris et des privilèges fiscaux et ensuite, en remplaçant la taxe de vente fédérale par une taxe sur les transactions commerciales. Si l'élargissement de l'assiette fiscale est essentiel pour empêcher les taux de grimper, il est indispensable de supprimer les privilèges fiscaux pour rabaisser les taux marginaux d'imposition des particuliers. Pour faire accepter le fardeau de la taxe sur les transactions commerciales, il est nécessaire de rabaisser les taux d'imposition des sociétés.

Les privilèges fiscaux à l'intention des particuliers qui, dans une large mesure, ont été supprimés grâce à la réforme des trois ou quatre dernières années, visaient à supprimer les effets des taux marginaux d'imposition des particuliers. La taxe sur

[Texte]

payrolls and profits. So the lower rates... it is a two-way street is the point we are making. You need the broadening base to get the lower rates, but you also need the lower rates to be able to accept the other structural changes that are contemplated.

Lower rates, both personal and corporate, are also essential to maintain a competitive environment for Canada for employment and wealth creation. The potential for economic growth and employment rests primarily with medium and smaller enterprise rather than capital-intensive resources or heavy industry, as has been the case in the past. Lenders have always been prepared to finance the purchase of fixed assets on credit. The traditional gap in the supply of capital has been equity investment for smaller and medium-sized firms.

Fiscal incentives for equity investment through dividend tax credits, stock savings plans, and the preferential treatment of capital gains have assisted materially in closing that gap in the supply of capital. The impact on economic growth and tax revenues of these incentives is very positive, and it is essential to preserve them. The material we have filed provides dramatic evidence of the need for and the willingness to supply equity capital for smaller enterprise with the incentives that have been recently introduced.

With that overview, Mr. Kniewasser and I would be happy to respond to questions either on the things I have mentioned here or on the detailed document we have provided you.

Mr. Garneau: I have certain difficulties in squaring some of your proposals. I just want to be frank, as all members around this table have been in the past, and to have a good discussion. It is the only way we can elaborate policy, I guess.

In your first paragraph you accept, as most of people do, that we need fiscal reform, and to achieve lower rates we have to enlarge the base. In fact, to enlarge the base, as you say in your brief, "a reduction of personal tax rates will permit the dismantling of personal tax shelters and deductions". Could you be a little more specific and explain, as far as personal income tax is concerned, what tax shelters and deductions you had in mind when you wrote your brief?

• 1940

Mr. Lamont: As I mentioned in my remarks, a number of the more extensive provisions have in fact been closed over the past few years. I think there is still probably some scope for MURBs. There certainly is still some scope for films. What we have actually, I guess, is that the exemptions and the preferences that were designed to alleviate the very high marginal rates have sort of been eroded and we still have the higher rates.

[Traduction]

les transactions commerciales visera essentiellement l'échelle de salaire et les bénéfices des sociétés. Ainsi, le rabaissement des taux... Nous voulons bien expliquer que c'est un échange de bons procédés. Il faut élargir l'assiette pour rabaisser les taux mais il faut également rabaisser les taux afin de pouvoir faire accepter les autres modifications de structure qu'on envisage.

Des taux inférieurs, pour les particuliers comme pour les sociétés, sont également essentiels pour préserver au Canada un climat de concurrence en matière d'emploi et d'investissement. Le potentiel de croissance économique et d'emploi repose essentiellement sur la petite et la moyenne entreprise plutôt que sur l'industrie lourde ou les entreprises exigeant une grande part d'immobilisations, comme c'était le cas autrefois. Les bailleurs de fonds ont toujours prêté volontiers pour l'achat de biens d'immobilisation. On a longtemps souffert d'une pénurie d'investissements permettant de former le capital-actions des petites et moyennes entreprises.

Comme stimulants fiscaux pour favoriser les placements par actions, on a eu recours au crédit d'impôt sur les dividendes, au régime d'épargne pour l'achat d'actions et à un traitement de faveur pour les gains en capitaux, toutes mesures qui ont permis de combler la pénurie d'investissements dans ce secteur. Ces mesures ont eu une incidence très nette sur la croissance économique et les recettes fiscales et il est essentiel de les conserver. Les documents que nous avons déposés témoignent de façon spectaculaire qu'il existe une volonté de répondre aux besoins en capital-actions des petites entreprises grâce aux stimulants accordés récemment, et que cela est nécessaire.

M. Kniewasser et moi-même sommes maintenant prêts à répondre à toute question que vous auriez sur le résumé que je viens de faire ou sur le document détaillé que nous vous avons envoyé.

M. Garneau: J'ai un peu de mal à trouver le lien logique entre certaines de vos propositions. Je veux être franc, car les membres de ce comité l'ont toujours été, et je veux que la discussion soit fructueuse. Je pense que c'est la seule façon de mettre au point une politique.

Au premier paragraphe, vous reconnaissez, comme la plupart des gens, le besoin d'une réforme fiscale et d'un rabaissement des taux, dans le but d'élargir l'assiette. À cet égard, vous dites dans votre mémoire que «la baisse des taux d'imposition personnelle permettra de démanteler les abris fiscaux et les déductions personnelles». Pouvez-vous nous donner des précisions pour ce qui est de l'impôt des particuliers et nous dire à quels abris et déductions vous songez notamment?

M. Lamont: Comme je l'ai dit, certaines des dispositions ont été abrogées au cours des dernières années. Il y a peut-être encore certaines possibilités du côté des maisons de rapport à logements multiples et, certainement, du côté des films. La situation est telle que les exonérations et les privilèges offerts au départ pour niveler les taux marginaux très élevés se sont érodés car il existe désormais des taux encore plus élevés.

[Text]

There are still a few areas in the preferential treatment of current income that we think are available in that area. As you raised, and as we in fact anticipated when we were going through our brief this afternoon, many of the more obvious ones have in fact been eroded. There still is some area, particularly in the MURBs and the films.

Mr. Garneau: But if the government decided to get rid of the films and MURBs, it will not give them the margin to lower the rate.

You have talked about the flow-through shares. I was wondering, as a group, your industry, how do you react to that? Because it is an important one in terms of dollars. We have been told around this table by different officials that it is more than half a billion for the whole of Canada, and it is an important shelter. I do not know if you have any views on that.

As far as the deductions, do you subscribe to the idea advanced by the two parties in the House, the government and the Liberals, to change the personal deductions for tax credit? Have you ever looked at this possibility?

Mr. Lamont: I have given it some thought personally on the latter part, but I do not think the Investment Dealers Association has come to a position I could fairly present to the committee or even sort of skate over and represent it as a considered position apart from my own, which I can tell you privately.

On the question of the flow-through shares, I suppose that in a perfect world we would have the situation where industries were in fact currently profitable and they would have access to public markets on reasonable terms in order to be able to provide themselves with capital in order to be able to undertake development of one kind or another.

The most significant portion of the flow-through shares at this particular period in time, I would think, is the need to raise capital in the oil and gas industry, where even with relatively low prices at the moment, depending on whether it was the middle of last week or the end of last week, the actual rate of return on new money into that particular line of activity does not look too bad as long as the people who are exploring have skills and actually identify oil and gas properties and so on.

In other words, at \$15 or \$16 a barrel that does not provide enough cashflow for the industry in order for people to invest. Skilful explorers can in fact hold out a reasonable prospect for people to go out and invest to find those particular properties. They do not have the money to do that. If they do not have the skills, hopefully their investment bankers will not try to raise money for them from the public.

There are write-offs that would be available to the company, which they cannot use because they do not have the cashflow. You are not talking about illumination of a tax liability; you are talking about someone being able to go into partnership with an oil and gas company and spend the money and be able to use that.

[Translation]

Nous pensons qu'à certains égards on pourrait offrir des privilèges qui porteraient sur les revenus courants. Comme vous l'avez dit, et comme je l'ai laissé entendre en faisant mon exposé cet après-midi, beaucoup de ces mesures se sont manifestement érodées. Il en existe cependant encore du côté des maisons de rapport à logements multiples et des films.

M. Garneau: Si le gouvernement décidait de supprimer tout privilège pour les films et les maisons de rapport à logements multiples, il n'en retirerait pas pour autant la latitude nécessaire pour baisser le taux.

Vous avez parlé des actions accréditives. J'aimerais savoir ce que l'Association en pense. Cela représente une somme importante. Des témoins nous ont dit que cela représentait plus d'un demi-milliard de dollars pour le Canada, et que c'est donc un abri d'importance. Qu'est-ce que vous en pensez?

Quant aux déductions, estimez-vous, comme deux des partis à la Chambre, le parti de la majorité et le Parti libéral, qu'il faut modifier les déductions personnelles permettant d'obtenir un crédit d'impôt? Avez-vous étudié la possibilité?

M. Lamont: J'y pense personnellement depuis peu, mais je ne crois pas que l'Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières ait adopté de position ferme que je pourrais exposer aux membres du Comité. Je pense qu'elle n'a même pas effleuré le sujet, si bien que je ne peux pas prendre position, sauf à titre personnel, et ce serait en privé.

Pour ce qui est des actions accréditives, je suppose que si la perfection existait, tous les secteurs seraient rentables et auraient accès, à des conditions intéressantes, aux marchés publics de capitaux pour donner l'expansion nécessaire à leurs entreprises.

C'est dans le secteur du pétrole et du gaz que les actions accréditives peuvent être de la plus grande utilité actuellement car, malgré les prix relativement bas pour l'instant, suivant qu'on se fie aux cotes du milieu ou de la fin de la semaine dernière, le rendement sur les nouveaux investissements ne semble pas être trop mauvais dans la mesure où la prospection se fait de façon compétente et donne des résultats.

En d'autres termes, le pétrole étant à 15\$ ou 16\$ le baril, les liquidités ne sont pas suffisantes pour attirer les investisseurs. En fait, les prospecteurs habiles peuvent offrir d'assez bonnes garanties qui puissent encourager les gens à investir dans certains gisements. Mais il faut toutefois la mise de fonds. S'ils ne sont pas assez compétents, on doit espérer que les courtiers en investissements n'auront pas recours au marché public.

Les sociétés pourraient bénéficier de certaines amortissements, mais elles ne peuvent pas s'en prévaloir car elles n'ont pas assez de liquidités. Il n'est plus question ici de réduire les impôts mais d'inciter les gens à former des associations avec les compagnies de pétrole et de gaz, à dépenser donc, afin de profiter de cet avantage.

[Texte]

[Traduction]

• 1945

If the oil and gas industry were in much better shape financially and dealing with a cashflow situation where they had the resources internally, or they were paying taxes and could go out and raise money on a direct basis from the public, I would say it might not be that significant. At this particular time, given the environment of the oil and gas industry in western Canada, I think it is an important economically and strategically sound device to be able flow funds into it for the purpose of an essential industry in Canada.

Mr. Dorin: I just wanted to maybe have a supplementary here, because they have the ability to flow through those investments now. You are not suggesting they do not already have flow-through shares.

Mr. Lamont: No. I think Mr. Garneau was asking what about this as a tax preference, and my short answer is that given the present state of the oil and gas industry and the fact there are significant companies who do not have the cashflows in order to be able to do the exploration they should be able to from an economic point of view, it is an important element to continue.

It is a transfer of a tax advantage. If the tax advantage is too great or too small, I think it is something you can deal with in terms of the taxation of the industry. In terms of the transfer at this point in time, I suspect the industry needs to be able to access the market. I have to say I think the public market could be a significant source for this particular thing. It has the advantage that someone does evaluate the skills and abilities of an explorer to go out and provide an economic return to an investor.

Mr. Garneau: I do not know how many briefs we have heard up to now. In principle, it seems everyone agrees on the objective or principle of enlarging the base and lowering the rate. Yet when we try to be more precise, each group seems to have their own preoccupation. It is becoming very difficult to find some shelter we can abolish. As someone said in the House on another matter recently, we can abolish the tax shelter if necessary, but not necessarily abolish tax shelters. Those who participated in another debate will understand what I mean. It is becoming very difficult to be able to enlarge the base to achieve the other goal to lower the rate unless all the money comes from the BTT or the value-added tax.

I understand in principle you agree with the objective, but I am not sure I would agree with you is when you suggest this would be a tax levied on corporations. I thought the BTT would be paid by consumers.

Before tackling that particular problem, I would like to follow another matter in the second paragraph of your brief. You say it is very important for the corporate tax rate to be reduced. There again I have difficulty.

We were visited by the Independent Petroleum Association of Canada. We had the bankers. We also had the insurance

Si la situation financière du pétrole et du gaz était meilleure et si les liquidités étaient telles qu'on puisse compter sur les ressources mêmes de l'entreprise, si les compagnies versaient des impôts et pouvaient vendre leurs actions sur les marchés publics, ces actions n'auraient peut-être pas tant d'importance. Pour l'instant, étant donné le climat dans ce secteur dans l'Ouest du pays, je pense que la mesure est importante du point de vue économique et stratégique car elle favorisera une recrudescence des capitaux destinés à un secteur essentiel de notre économie.

M. Dorin: Je voudrais poser une question complémentaire. La possibilité d'avoir recours aux actions accréditives existe déjà. Vous ne pouvez pas dire le contraire, n'est-ce pas?

M. Lamont: Non. M. Garneau parlait de cette mesure comme d'un privilège fiscal et, en bref, je dis qu'étant donné la situation actuelle dans le secteur du pétrole et du gaz et le fait qu'il y a de grandes sociétés qui n'ont pas les liquidités nécessaires pour faire la prospection qui s'impose, les actions accréditives devraient être maintenues pour des raisons purement économiques.

Il s'agit du transfert d'un avantage fiscal. Si l'avantage fiscal est trop important ou trop négligeable, on peut toujours faire les ajustements nécessaires à l'intérieur du secteur. Pour l'instant, je pense qu'il faut que ce secteur puisse avoir accès au marché. Je pense que le marché public est une source essentielle ici. Il permet d'évaluer les compétences d'un prospecteur et de déterminer s'il peut garantir un rendement à l'investisseur.

M. Garneau: Je ne sais pas combien de mémoires nous avons reçus jusqu'à présent. Tout le monde semble bien accueillir l'objectif ou le principe visant à élargir l'assiette fiscale et à rabaisser le taux. Quand on essaie d'obtenir plus de précision, chaque témoin semble avoir ses propres inquiétudes. Il devient donc difficile de repérer l'abri que l'on pourra supprimer. Comme quelqu'un l'a dit à la Chambre à propos d'autre chose, on peut abolir les abris fiscaux si nécessaire, mais pas nécessairement les abris fiscaux. Ceux qui ont assisté à ce débat savent ce que je veux dire. Il devient très difficile d'élargir l'assiette fiscale pour atteindre l'autre objectif qui est de rabaisser le taux à moins que l'argent nécessaire ne provienne de la taxe sur les transactions commerciales ou de la taxe sur la valeur ajoutée.

Je vois que vous acceptez l'objectif en principe mais je ne suis pas sûr de vous suivre quand vous préconisez de percevoir cette taxe auprès des sociétés. Je croyais que la taxe sur les transactions commerciales serait versée par les consommateurs.

Avant d'aborder cette question, j'aimerais revenir à un sujet dont il est question au deuxième paragraphe de votre mémoire. Vous dites qu'il est très important de réduire le taux d'imposition des sociétés. Là aussi, j'ai du mal à vous suivre.

L'Association canadienne des entreprises de pétrole indépendantes a comparu ici. Nous avons également entendu

[Text]

companies on different occasions; I do not know if it was with this particular committee or other committees. The energy group told us their effective rate of taxation was 11%. The banks are not paying much taxes. This is what we have been told and these are the figures they gave us. The same thing for the insurance companies.

• 1950

I wonder how we can lower the rate when they have an effective rate of 11% in a big industry like energy and the banks are not paying taxes and insurance companies are not paying much taxes. When people are not paying much taxes I wonder how we can lower the rate. This is a big difficulty for the ...

Mr. Lamont: Our suggestion is not that you increase the rate, but that we need to find some way to shift some of the burden—not all of the burden by any means, but some of the burden—from personal income tax to the corporate sector. You do not do it by raising the rates in the corporate sector, but by getting a more effective system of taxation on them. In other words, if you have a system of taxation where the banks are paying 11% and investment dealers are paying 47%, something is wrong with the system.

Mr. Garneau: But they are not paying tax ... The government will have to change I do not know what. The shelter can be changed now because many have been closed. I do not know if it is a depreciation, but where there is nothing it is difficult to be ... We will have a negative income tax for corporations.

It seems to me it is difficult to enlarge the base in a way that can really achieve the objective. We have also been told there is a backlog of \$30 billion or \$33 billion out there in accumulated tax credit that has not been taken because profits were not large enough. We have depreciation out there that is not being used because of the profitable situation.

So for years to come, except if we have retroactive legislation and we cancel everything by legislation, I think it would be tough. We never had such a retroactive legislation normally in our tax system. How can we transfer the burden when for years to come, as a group, the corporations will not pay a lot of taxes?

The figures tabled with the budget show that if one takes only the corporate income tax and it did not change, after three or four years of good economic activity it is at about the same level. If we add the energy sector, it is 18% less than three or four years ago.

Really, I share the idea with you here, but it seems to me it is very difficult to achieve.

Mr. Lamont: Well, I agree with it. It may be very difficult to achieve, but the nominal rate of corporate income tax is not relevant to the problem. The nominal rate of corporate income tax is, I think, going to be very relevant to the competitive environment for the medium and smaller-sized business where

[Translation]

le point de vue des banquiers. Il y a eu aussi celui des compagnies d'assurances, à diverses reprises. Je ne sais pas si c'était ici ou à un autre comité. Les représentants du groupe sur l'énergie nous ont dit que leur taux d'imposition était de 11 p. 100. Les banques ne versent pas beaucoup d'impôts. C'est ce qu'on nous a dit, ce sont les chiffres qu'on nous a donnés. Il en va de même pour les compagnies d'assurances.

Je me demande comment nous pouvons faire baisser le taux quand le taux réel est de 11 p. 100 dans un secteur important comme l'énergie, que les banques ne paient pas d'impôts et que les compagnies d'assurances n'en paient pas beaucoup non plus. Si les gens ne paient pas beaucoup d'impôts, je me demande comment nous pouvons faire baisser le taux. C'est une difficulté considérable pour ...

M. Lamont: Nous ne vous suggérons pas d'augmenter le taux, mais il faut trouver une façon de transférer une partie du fardeau—non pas la totalité, bien sûr, mais une partie—de l'impôt sur le revenu des particuliers vers les sociétés. On n'y arrivera pas en haussant le taux des sociétés, mais en instaurant un régime d'imposition plus efficace pour elles. En d'autres termes, si le régime d'imposition prévoit que les banques paient 11 p. 100 et les courtiers en valeurs 47 p. 100, il y a quelque chose qui ne va pas.

M. Garneau: Mais ils ne paient pas d'impôts ... Je ne sais ce que le gouvernement devra modifier. L'abri fiscal peut être modifié maintenant, parce que bon nombre d'entre eux ont été abolis. Je ne sais si c'est un amortissement, mais là où il n'y a rien, il est difficile d'être ... Nous aurons un impôt sur le revenu négatif pour les sociétés.

Il me semble difficile d'élargir l'assiette de façon à réaliser effectivement l'objectif voulu. On nous apprend également qu'il y a un arriéré de 30 à 33 milliards de dollars en crédits d'impôt accumulés qui n'ont pas été pris parce que les profits n'étaient pas suffisants. Il y a des amortissements qui ne sont pas utilisés en raison de l'état des profits.

Pour les années à venir, à moins d'une loi rétroactive, à moins de tout annuler par une loi, je crois que ce serait difficile. En principe, notre régime fiscal n'a jamais connu de loi rétroactive. Comment pouvons-nous transférer le fardeau alors que, pour des années à venir, collectivement, les sociétés ne paieront pas beaucoup d'impôts?

Les chiffres déposés avec le budget montrent que si l'on ne considère que l'impôt sur le revenu des sociétés et que s'il n'y a pas de modifications, au bout de trois ou quatre années de saine activité économique, le niveau sera à peu près le même. Si nous ajoutons le secteur de l'énergie, il est inférieur de 18 p. 100 à ce qu'il était il y a trois ou quatre ans.

En fait, je partage votre idée, mais elle me semble très difficile à réaliser.

M. Lamont: Je suis d'accord. Cela peut être très difficile à réaliser, mais le taux nominal d'impôt sur le revenu des sociétés n'a rien à voir avec le problème. Ce taux sera, à mon avis, très pertinent pour le milieu concurrentiel des petites et moyennes entreprises d'où proviendra la croissance; il est

[Texte]

the growth is going to come from; it is also very relevant to people who are essentially service or employment oriented as opposed to those who are asset oriented or heavily capitalized, either because they have sheltered a certain degree of the income from assets by capital costs allowance or it is a tax-free form of income.

This sort of problem is not resolved by changing the nominal rate of corporate income tax. You broaden that base by some means or other, perhaps by some structural change in the existing legislation or perhaps by . . . In fact, assuming you are going to get some element out of the business transfer tax—well, there are problems with that; I can see there are going to be problems with it.

With the tax burden for new investment and the kind of industry which is going to make the country grow, I think a very relevant figure is the nominal corporate income tax rate.

Mr. Garneau: Yes, okay. I understand what you say; in the ideal situation it should produce what you say. In the meantime, any government has to—not balance, because it is not a balanced budget, but every government has to finance its operations. If we have out there all those accumulated tax credits and depreciation waiting for profits to be applied against, if we lower the rate it means that only those who actually pay taxes will benefit from that change and the rest will not pay taxes anyway. So globally, the government will have less revenue from the corporate side to deal with its operations and the deficit, etc. I would like to live in an ideal world, but it is not the case. It seems to me that it may be difficult. It may be one of the reasons why the white paper has not been tabled yet.

• 1955

Mr. Lamont: I agree with you posing the challenges. But if we do not deal with the problem of a competitive environment with respect to the new investment which is necessary in order to employ people and to expand the economy, which as we suggest is essentially the smaller and medium sized enterprise, then we will not be able to get the investment and therefore the revenue from that particular sector. And that rate, which is the nominal corporate rate, is the significant one for that purpose.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Mr. de Jong.

Mr. de Jong: Thank you, Mr. Chairman. Some of the questions I was going to explore Mr. Garneau has already done.

We have had various groups coming in and talking to us and generally paying lip service to the notion of tax reform and then saying: but not us; tax the fellow behind the tree, but not me. I suspect once Mr. Wilson brings down his white paper, we will hear much more of that.

Let me sort of go on and challenge you a bit on that. Why is there a need, in terms of our tax system, to give special inducement toward equity investment? Is the rate of return on

[Traduction]

également très pertinent pour les entreprises qui sont essentiellement axées sur les services et l'emploi plutôt que sur les actifs ou sur les immobilisations, soit parce qu'elles ont mis à l'abri un certain revenu des actifs au moyen de l'allocation pour les coûts de capital, soit parce que c'est une forme de revenu exempte d'impôt.

On ne résoudra pas les problèmes de ce genre par la modification du taux nominal de l'impôt sur le revenu des sociétés. Il faut élargir l'assiette par un moyen quelconque, peut-être par une restructuration de la législation actuelle ou peut-être . . . En fait, en supposant que vous obteniez quelque chose de la taxe sur les transactions commerciales—cela pose certains problèmes. J'entrevois des problèmes à cet égard.

Compte tenu du fardeau fiscal des nouveaux investissements et compte tenu du genre d'industrie qui va assurer la croissance du pays, je crois que le taux nominal de l'impôt sur le revenu des sociétés est un chiffre très pertinent.

M. Garneau: Oui, d'accord. Je comprends ce que vous dites. Dans l'idéal, cela devrait produire ce que vous dites. Entre-temps, tout gouvernement doit—non pas équilibrer, parce que ce n'est pas un budget équilibré—mais chaque gouvernement doit financer ses activités. S'il existe tous ces crédits d'impôt accumulés et tous ces amortissements qui attendent d'être appliqués à des profits, si nous baissions le taux, cela signifie que seuls ceux qui paient effectivement des impôts bénéficieront de cette modification et que les autres ne paieront de toute façon aucun impôt. Ainsi, dans l'ensemble, le gouvernement disposera de revenus moindres en provenance des entreprises pour couvrir ses activités et son déficit, etc. J'aimerais bien vivre dans un monde idéal, mais tel n'est pas le cas. Il me semble que cela pourrait être difficile. C'est peut-être une des raisons qui expliquent que le Livre blanc n'a pas encore été déposé.

M. Lamont: Je suis d'accord avec vous sur les défis. Mais si nous n'affrontons le problème de la concurrence à l'égard des nouveaux investissements nécessaires pour créer des emplois et développer l'économie, ce qui, selon nous, est essentiellement la petite et moyenne entreprise, alors nous ne pourrions pas obtenir ces investissements ni donc le revenu de ce secteur. Et ce taux, c'est-à-dire le taux nominal d'impôt sur les sociétés, est celui qui compte à cette fin.

Le président suppléant (M. Minaker): Monsieur de Jong.

M. de Jong: Merci, monsieur le président. M. Garneau a déjà répondu à certaines questions que j'allais poser.

Divers groupes qui sont venus nous parler se disaient en faveur du principe de la réforme fiscale, puis ajoutaient: mais pas pour nous; c'est l'autre qu'il faut imposer, pas moi. J'imagine que lorsque M. Wilson aura déposé son Livre blanc, nous entendrons beaucoup plus d'interventions en ce sens.

Permettez-moi de contester un peu ce que vous avez dit à cet égard. Pourquoi faut-il que notre régime fiscal comporte des incitatifs particuliers pour les placements en actions? Est-ce

[Text]

equity investment not enough to offset or to lure enough capital?

Mr. Lamont: I think the concept that economics provides you with a theoretical rate of return and the cost of capital and it all works out marvelously is not the way it really works. It works with people in trenches and digging and individual corporations. Essentially, what you need to do is to have access to the capital where it can be more effectively used. And there has traditionally been a gap identified in the capital markets, going back to . . . The McMillan that recommended the Bank of Canada also created . . . It was on another commission and it was called the McMillan gap, which is the supply of equity capital for medium and smaller sized business. It is not that simple. Equity capital is different from being able to borrow money. The borrowed money is easy. It is the equity capital that is essential.

It is the incentive provisions which have in fact allowed individuals and smaller entrepreneurs to access equity capital far more effectively. Now, not all of it comes through the investment dealers. But a tremendous amount over the last two or three years has come through the investment dealers. And the incentive which is evident in the Quebec stock savings plan has had a very significant impact upon the availability of capital for medium and smaller sized business in the province of Quebec. I think if you sort of had an infrared camera at 60,000 feet looking over certain areas—and it is not just Montreal, it is places like the Beauce—the effect on employment and activity that has come out of that availability of capital has been very, very significant.

You know, we do give you some statistical things and what has been done in raising of capital for medium and small sized business in Canada as a whole. But somehow Quebec has done much better because they have had this little extra incentive.

Mr. de Jong: So you feel there is a need for the tax system to maintain that incentive.

• 2000

Mr. Lamont: I think it is very significant, because it is not that simple to bring together the person who has a better mousetrap and the sources of capital to do that. It is far easier for people to put their money in a guaranteed investment certificate or buy Government of Canada bonds or Canada Savings Bonds or deal with the larger company. But the larger companies are not going to be the suppliers of employment and expanded growth at the moment. They may in purely economic terms, but they are not going to employ people; they are shedding people.

Mr. de Jong: Well, in essence you have given us an argument against tax reform: that for the national interest and for optimum economic performance you need to use the tax system to provide, in your particular case, you are telling us, this particular incentive.

Mr. Lamont: I think there is a significant need for tax reform, for two reasons. One is the personal level of tax, the tax on persons generally in Canada, as opposed to the competi-

[Translation]

que le rendement de ces investissements ne suffit pas à les compenser ou à attirer des capitaux suffisants?

M. Lamont: L'idée qu'en théorie l'économie détermine le taux de rendement et le coût du capital et que tout fonctionne pour le mieux ne correspond pas à la réalité. Cela vaut pour ceux qui creusent des tranchées et pour les sociétés individuelles. Essentiellement, ce qu'il faut, c'est avoir accès au capital là où il peut être utilisé au mieux. Et l'on a reconnu depuis longtemps une lacune des marchés de capitaux, cela remonte à . . . La Commission McMillan qui a recommandé la création de la Banque du Canada a également créé . . . C'était une autre commission, et on appelait cela la lacune de McMillan, c'est-à-dire l'offre de capital-actions pour la petite et moyenne entreprise. La chose n'est pas si simple. Le capital-actions n'est pas la même chose qu'un emprunt. L'emprunt est facile. C'est le capital-actions qui est essentiel.

Ce sont les dispositions incitatives qui ont en fait permis aux particuliers et aux petites entreprises d'avoir un meilleur accès au capital-actions. La totalité ne passe pas par les courtiers. Mais une somme énorme au cours des deux ou trois dernières années est passée par les courtiers. Et l'élément incitatif manifeste du Régime d'épargne-actions du Québec a eu des répercussions très importantes sur le capital disponible pour les petites et moyennes entreprises dans la province de Québec. Si l'on avait une sorte de caméra infra-rouge à 60,000 pieds examinant certaines régions—et il ne s'agit pas seulement de Montréal, il s'agit aussi d'endroits comme la Beauce—on verrait que l'effet de l'accessibilité du capital sur l'emploi et l'activité a été extrêmement important.

Nous vous donnons certaines statistiques et ce qui a été fait pour réunir du capital pour les petites et moyennes entreprises dans l'ensemble du Canada. Mais le Québec a beaucoup mieux réussi en raison de cette petite incitation supplémentaire.

M. de Jong: Vous croyez donc que le régime fiscal doit conserver cette mesure incitative.

M. Lamont: Je crois que cette mesure est très importante, car il n'est pas si simple que cela de réunir celui qui a un très bon produit et les sources de capital nécessaires. Il est beaucoup plus facile de mettre son argent dans un certificat de placement garanti ou d'acheter des obligations du Canada ou des obligations d'épargne du Canada ou des actions d'une grande société. Mais ce ne sont pas les grandes sociétés qui vont assurer l'emploi et la croissance pour le moment. Elles le feront peut-être en termes purement économiques, mais elles ne vont pas employer des gens; au contraire, elles réduisent leurs effectifs.

M. de Jong: Eh bien, essentiellement, vous nous avez présenté un argument contre la réforme fiscale: c'est-à-dire que pour le bien du pays et pour un rendement économique optimal il faut utiliser le régime fiscal pour produire cette incitation, selon vous.

M. Lamont: Je crois que la réforme fiscale est très nécessaire, pour deux raisons. La première est que le taux d'imposition des particuliers, l'impôt que paient en général les particu-

[Texte]

tive environment we live in, is too high; and the rates of corporation tax—not necessarily the take from corporations, but the rates of tax—are too high, from a competitive point of view. So you have to address that in tax reform. You actually have to get as much money as, or more money, than you are getting now.

Mr. de Jong: That is true. I agree with you: at least as much, if not more. If we are going to do away with some of the incentives in the tax system that direct the flow of capital and attempt to play some role in capital formation in this country, then you might have to replace them with some other system. Instead of indirect expenditures through the tax system, you might need direct expenditures.

Mr. Lamont: I would say our experience with the direct expenditure by the government by way of grants, loans, special... has been a less effective economic method of identifying genuine economic growth than using the marketplace.

Mr. de Jong: That is one of the things this committee will have to grapple with. Part of the difficulty is getting any specifics on the effects and the effectiveness of tax measures. It is hard to determine how many jobs they have created, what the end result is. If we look at the boondoggle of the scientific and research tax credit scheme, that was just wasted money. Had that money been used for actual research and development, I doubt if the research establishment in this country could have used that amount of money in that period of time.

Mr. Lamont: I do not disagree with you.

Mr. de Jong: So there is a recognition as well, I think, by government and by Parliament that having incentives for the tax system also has its limitations. It is certainly costing the Canadian taxpayers a fair amount of money. There is a fair amount of revenue lost every year because of the tax provisions, and there is no accountability for it.

Mr. Lamont: I cannot measure how much revenue you are actually losing, but I think a horseback judgment of the impact of the Quebec stock saving plan on the economy of Quebec from a revenue point of view has been neutral or perhaps even positive. It is a limited amount. It is somewhat more targeted towards more entrepreneurial activity now than it was. It introduced the public in Quebec to the big company. But it is now somewhat more targeted, and there is a market discipline as to what can be... markets can have their own aberrations, but—

Mr. de Jong: In a regime of tax reform where the minimal rate or the nominal rate gets reduced, even if you have still retained some tax measures and some tax incentives, they become less meaningful, because your tax rate has been reduced. What effect would that have on your industry? Let us say there is a tax regime after tax reform similar to the United States', and perhaps your top personal rate is 28%, 30%, in that neighbourhood. So there is less of an inducement to shelter your income because your tax rate is already down to 30% or so, instead of the 50% margin. Now, what effect would that have?

[Traduction]

liers au Canada, par opposition au milieu concurrentiel où nous vivons, est trop élevé; quant au taux d'imposition des sociétés—pas forcément les recettes, mais le taux d'imposition—il s'est trop élevé, du point de vue de la concurrence. Il faut donc en tenir compte dans la réforme fiscale. Il vous faut obtenir autant d'argent que maintenant, ou même davantage.

M. de Jong: C'est vrai. Je suis d'accord avec vous, il en faut au moins autant, sinon davantage. Si nous devons éliminer certains incitatifs fiscaux qui orientent les flux de capitaux et jouent un rôle dans la formation du capital dans ce pays, alors il faudra sans doute les remplacer par un autre système. Au lieu de dépenses indirectes au moyen du régime fiscal, il faudra peut-être des dépenses directes.

M. Lamont: Je dois dire que selon notre expérience, les dépenses directes par le gouvernement, sous forme de subventions, de prêts,... a été moins efficace pour susciter une véritable croissance économique que le recours, au marché.

M. de Jong: C'est là une des choses dont le Comité devra s'occuper. Une partie du problème est qu'il est difficile d'obtenir des renseignements précis sur les effets et l'efficacité des mesures fiscales. Il est difficile d'établir le nombre d'emplois créés et de cerner le résultat final. Par exemple le fiasco du crédit d'impôt pour la recherche scientifique était un pur gaspillage. Si cet argent avait effectivement été utilisé pour la recherche et le développement, je ne crois pas que les chercheurs du pays auraient pu utiliser autant d'argent en si peu de temps.

M. Lamont: Je ne vous contredis pas.

M. de Jong: Je crois aussi que le gouvernement et le Parlement se rendent compte des limites que comportent les mesures incitatives du régime fiscal. Elles coûtent certainement beaucoup d'argent aux contribuables canadiens. Chaque année le manque à gagner lié aux dispositions fiscales est très élevé, et il n'y a pas d'imputabilité à cet égard.

M. Lamont: Je ne peux mesurer les revenus que vous perdez effectivement, mais je crois, à vue de nez que le régime d'épargne-actions du Québec a eu, du point de vue des revenus, un effet neutre voire positif sur l'économie du Québec. Il s'agit d'une somme restreinte. Le régime est maintenant axé un peu plus sur l'entreprise qu'autrefois. Il a introduit le public du Québec dans les grandes sociétés. Mais il est maintenant un peu plus ciblé et il y a une discipline du marché quant à ce qu'il peut être... Les marchés ont souvent leurs propres aberrations, mais...

M. de Jong: Dans le cadre d'une réforme fiscale comportant une réduction du taux minimum ou du taux nominal, même si l'on conserve certaines mesures incitatives, ces mesures perdent en importance parce que le taux d'imposition a baissé. Quel serait l'effet d'une telle réforme sur un secteur donné? Disons qu'après la réforme fiscale, le régime ressemble à celui des États-Unis et que le taux maximum d'imposition des particuliers est d'environ 28 ou 30 p. 100. L'incitation à mettre le revenu à l'abri est moindre, parce que le taux d'imposition est déjà descendu à 30 p. 100 environ, au lieu de 50 p. 100. Quel serait l'effet d'une telle mesure?

[Text]

• 2005

Mr. Lamont: The major effect that we are talking about deals with the capital gains area. If you go back in history, the Americans had no exemption or preferential treatment for capital gains when they first introduced an income tax system. Then they found that they had to do it for a number of economic reasons. When they reduced their rates of tax on capital gains a couple of years ago, they found they got a lot more money.

The impact of high capital gains rates, even at 28%, is that the gains are not realized. So you are not missing revenue by having low capital gains rates because it does not occur, and you do not have the same flexibility and movement of capital into opportunities. We think it is the creative side which is most important.

Mr. de Jong: I think the initial reaction in the United States is that revenues had gone up with the introduction of tax reform and there was less of an inducement to shelter one's income. At least this was mentioned when we were down in New York, although it was too early to tell.

Mr. Lamont: Well, the lowering of tax rates in the United States which has already gone on, not the massive tax reform which is being introduced as of January 1, drew a much higher level of revenue from the upper-echelon taxpayer. I do not have the figures with me, but the lowering of the rates meant that they did not scurry to tax shelters and they did do more realizations.

The immediate impact we have now is an anticipation of accepting certain forms of income early and then deferring other forms of income until later. Those are transitional figures rather than long-term ones.

Mr. de Jong: Have you monitored the American situation, and is there any sense that Canadian companies are looking to move south of the border because of the lower tax rates there? Do you have anything to report to this committee on what you have seen so far in terms of the effect of the American tax reform on Canadian business and investors?

Mr. Lamont: I think it is too early to do that, but there are two parts that you have to be concerned about: what Canadian companies will do and what other foreign investors will do when viewing Canada as a base to deal with the North American market. I do not think it is really realistic for us to expect that we will have precisely the same levels of taxes as we do in the United States because we provide social insurance through the tax system which individuals have to do on their own. If part of that is done through the corporations, it is narrowing the gap that is going to emerge and that is really vital.

Mr. de Jong: So you are telling me that it is too early to note any different trends.

[Translation]

M. Lamont: Le principal effet porte sur le domaine des gains en capital. Et si l'on remonte un peu dans l'histoire, il n'y avait aux États-Unis aucune exemption ni aucun traitement préférentiel pour les gains en capital au moment de la création du régime d'impôt sur le revenu. Les Américains ont découvert qu'ils devaient le faire pour un certain nombre de raisons économiques. Quand ils ont réduit les taux d'imposition pour les gains en capital il y a quelques années, ils ont découvert qu'ils obtenaient beaucoup plus d'argent.

L'effet de taux élevés sur les gains en capital, même s'ils ne sont que de 28 p. 100, est que les gains ne sont pas réalisés. La diminution du taux d'imposition sur les gains en capital n'entraîne pas une diminution des revenus, parce que ces gains ne se produisent pas, et cela réduit la souplesse et le mouvement du capital. Nous croyons que c'est le côté créateur qui compte surtout.

M. de Jong: Je crois que la première réaction aux États-Unis est que les revenus ont augmenté avec la mise en place de la réforme fiscale car l'incitation à protéger son revenu est moins grande. Du moins, c'est ce qu'on nous a dit à New-York, bien qu'il soit trop tôt pour se prononcer.

M. Lamont: Eh bien, la diminution des taux d'imposition déjà effectuée aux États-Unis—il ne s'agit pas de la réforme fiscale en profondeur qui entre en vigueur au 1^{er} janvier—a suscité des revenus beaucoup plus élevés par les contribuables de la tranche supérieure. Je n'ai pas les chiffres ici, mais la diminution d'impôt a réduit la course aux abris fiscaux et a suscité un plus grand nombre de réalisations.

Les répercussions immédiates consistent à accepter dès maintenant certaines formes de revenu et d'en reporter d'autres à plus tard. Il s'agit de chiffres de transition plutôt que de chiffres à long terme.

M. de Jong: Avez-vous suivi la situation aux États-Unis et y a-t-il des indications que les sociétés canadiennes songent à déménager aux États-Unis parce que les taux d'imposition y sont plus bas? Avez-vous quelque chose à dire au Comité sur ce que vous avez pu constater jusqu'ici quant à l'effet de la réforme fiscale américaine sur les entreprises et les investisseurs canadiens?

M. Lamont: Je crois qu'il est encore trop tôt, mais il y a deux éléments qui devraient vous préoccuper: ce que feront les sociétés canadiennes et ce que feront les investisseurs étrangers qui songent au Canada comme base pour traiter avec le marché Nord-Américain. Je ne crois pas qu'il soit réaliste de nous attendre à avoir exactement les mêmes taux d'imposition qu'aux États-Unis, parce que nous subventionnons l'assurance-sociale par l'entremise du régime fiscal, alors qu'aux États-Unis la chose est laissée aux particuliers. Si une partie de cela se fait par l'entremise des sociétés, cela réduira l'écart qui va se produire, et c'est vraiment essentiel.

M. de Jong: Si je comprends bien, vous dites qu'il est trop tôt pour constater des tendances différentes.

[Texte]

Mr. Lamont: Yes, it is too early for people to really realize what is going on in the United States because it is just starting.

Mr. Dorin: Maybe I could just start by following up on a couple of the points that have been raised already. First of all, in terms of U.S. tax reform, while I agree it is too early to have any empirical evidence, you undoubtedly have examined or are aware of what they have done there. Would you have any comments as to what you think they have done wrong or what you think they have done right, based on what you know of their tax reform, and would you have any advice to us?

• 2010

Mr. Lamont: I think it is a miracle, given the American constitutional system as opposed to ours, which is supposed to be far more direct, that they could have achieved this enormous revolution in their tax structure in a very short period of time.

Mr. Dorin: First of all, do you think it is a plus or a minus on balance? The outsider's view—is it a plus?

Mr. Lamont: It is a plus, yes, very much so. As part of the package, they had to throw some things overboard. One of the things they threw overboard was a differential between capital gains and other income. They have managed to get a significant reduction in the rates of tax, but it goes overboard.

I think there are going to be two consequences of it. I think they are going to find they get less money from capital gains than if they tax them at half the rates. There will not be the realization for the people who have very extensive property. They will not realize... they will try to enjoy those gains through some other way, through borrowing against them or whatever one does, or just by accepting higher income from them. You do not have to realize a gain to get the benefit of it. This is the essential difference between a capital gain and an income transaction.

The second thing is that as they get a little further down the line they are going to realize they will get more money if they have a good preferential rate and if they will adjust it. They will not do it initially, but I think those are the two things I would expect will come out of it over a period of time. This is the one negative in there, I would say.

To achieve what they had to achieve, there are a lot of oxen that are going to be gored, and this is one of the ones that was gored on this particular one.

Mr. Dorin: On the whole capital gains question, you are undoubtedly aware... I had quite a few letters prior to the budget, if not from investment dealers then from their clients, in support of the capital gains exemption. You might have had something to do with it.

Mr. Lamont: It is just possible this might have been the case.

Mr. Dorin: I was able to write back to them after the budget, pointing out that nothing had happened and comment-

[Traduction]

M. Lamont: Oui, il est trop tôt pour que l'on puisse vraiment comprendre ce qui se passe aux États-Unis, parce que cela ne fait que commencer.

M. Dorin: Tout d'abord, je voudrais reprendre quelques points qui ont déjà été soulevés. En premier lieu, pour ce qui est de la réforme fiscale américaine, même si je reconnais qu'il est trop tôt pour avoir des preuves empiriques, vous avez sûrement examiné ce qui a été fait là-bas, ou vous êtes au courant. Avez-vous des commentaires sur ce que vous considérez comme des points forts ou des points faibles, d'après ce que vous connaissez de leur réforme fiscale, et auriez-vous des conseils à nous donner?

M. Lamont: Je crois que c'est un miracle, compte tenu des différences entre le régime constitutionnel américain et le nôtre, qui est censé être beaucoup plus direct, que les Américains aient réussi à révolutionner de fond en comble leur structure fiscale en très peu de temps.

M. Dorin: En premier lieu, croyez-vous que dans l'ensemble c'est un succès ou un échec? Vu de l'extérieur, s'agit-il d'un succès?

M. Lamont: Tout à fait. Dans le cadre de la réforme, les Américains ont dû se débarrasser de certaines choses, notamment de la différence entre les gains en capital et les autres revenus. Ils ont réussi une réduction significative des taux d'imposition, mais cela va trop loin.

Je crois qu'il y aura deux conséquences. Je crois qu'ils vont obtenir moins d'argent des gains en capital que s'ils étaient imposés à la moitié de leur valeur. Ceux qui ont beaucoup de biens ne vont pas les réaliser. Ils ne vont pas réaliser... ils vont essayer de profiter de ces gains d'une autre façon, soit en s'en servant pour garantir des emprunts, soit tout simplement en acceptant un revenu plus élevé. Il n'est pas nécessaire de réaliser un gain pour en obtenir le bénéfice. Voilà la différence essentielle entre un gain en capital et une transaction produisant un revenu.

La seconde conséquence est qu'un peu plus tard ils vont s'apercevoir qu'ils obtiendraient plus d'argent s'ils avaient un bon taux préférentiel et ils vont l'adapter. Ils ne le feront pas au départ, mais je crois que ce sont les deux conséquences auxquelles je m'attendrais avec le temps. Voilà, là selon moi, le seul élément négatif.

Un tel objectif ne peut être réalisé sans sacrifier bien des choses.

M. Dorin: Sur l'ensemble de la question des gains en capital, vous êtes sans doute au courant... J'ai reçu quelques lettres avant le budget, soit des courtiers en valeur, soit de leurs clients, à l'appui de l'exemption des gains en capital. Vous n'y êtes peut-être pas étranger.

M. Lamont: C'est en effet possible.

M. Dorin: J'ai pu leur répondre après le budget et leur dire qu'il ne s'était rien produit et qu'ils devraient en être contents

[Text]

ing that they ought to be happy for now. This is the point of my question—for now.

If you want to take a look at what the criticisms are of the exemption . . . or maybe I should go back to what the motivation was. I believe the motivation was to try to encourage a little more private entrepreneurship. In this regard, maybe it would balance off, if you like, the incentive of people's ability to get tax relief before putting their savings into an RRSP. This was a way of saying maybe they should put it into a small business, build up their equity in this way and do something productive. We would not tell them that the only way to get a tax break is to go into an RRSP; they can put it into a farm, a small business or whatever.

But the criticisms have been first, they allow people to take advantage of the exemption, rather than through investment, if you like, through things that would be in the nature of trade more than would be real investments in small business or active business, and second, the whole question of Canadian versus non-Canadian . . .

Maybe we will start with the Canadian, non-Canadian; you could make your comments on this. How would you feel about leaving the exemption in place but with some restriction or something put on to limit it in terms of the type of investment?

Mr. Lamont: I cannot put myself in Mr. Wilson's mind to say precisely what his motivations were. I would say the motivations were probably that you really would mean that most people, most taxpayers, would never pay a capital gain. This is one thing. Secondly, I guess maybe their economic advisers say there is a great deal to be said for neutrality.

Not every form of worthwhile capital is going to be achieved and/or capital gains are going to be achieved through investing through Richardson Greenshields of Canada Limited or members of the Investment Dealers Association of Canada. There are other forms of capital.

I guess maybe one other one is that a great deal of the capital gains that have occurred for the ordinary citizen since 1972, whether they have realized them or not, are in fact inflationary reflections. The ability for people to be able to sell their cottage at the lake or their condominium in Florida and then reallocate it to productive use might be a very useful thing to have. In some sense a capital gains tax on it is confiscatory, because it is just a change in money values.

• 2015

The other thing is, however, if there is a significant capital gains tax upon it, they are not going to sell their cottage in Kenora or their condominium in Florida because they do not like to pay the tax. In the meantime, if they would do that they would put the money—they might even lend it to the Government of Canada—into some more productive form of investment. In other words, it also frees up sterile capital.

Mr. Dorin: In other words, a good part of the motivation today is not necessarily to invest in the hope of earning a capital gain, but to liquidate—

[Translation]

pour l'instant. C'est là l'objet de ma question—pour maintenant.

Quant aux adversaires de l'exemption—ou peut-être devrais-je commencer par la motivation. Je crois que la motivation était d'encourager un peu plus l'entreprise privée. Il s'agissait peut-être de compenser l'incitation à utiliser un REER pour obtenir un dégrèvement fiscal. C'était une façon de dire aux gens qu'ils devraient peut-être placer leur argent dans la petite entreprise, se constituer ainsi un avoir et faire quelque chose de productif. Nous ne leur dirons pas que la seule façon d'obtenir une réduction d'impôt est d'avoir recours à un REER; ils peuvent placer leur argent dans une ferme, une petite entreprise ou autre chose.

Les reproches formulés sont d'abord que cette mesure permet aux gens de tirer partie de l'exemption, non pas par l'investissement, mais par les choses qui se rapprochent davantage du commerce que d'un véritable investissement dans une petite entreprise ou une entreprise en activité; en second lieu, toute la question de ce qui est Canadien ou non Canadien . . .

Nous pourrions peut-être commencer par là; auriez-vous des commentaires à ce sujet? Que penseriez-vous de maintenir l'exemption mais en l'assortissant d'une restriction quelconque sur le type d'investissement?

M. Lamont: Je ne peux me mettre à la place de M. Wilson et dire exactement quelle était sa motivation. Probablement, cela signifierait que la plupart des gens, la plupart des contribuables, ne paieraient jamais d'impôt sur les gains en capital. C'est une première chose. En second lieu, je suppose que les conseillers économiques sont en faveur de la neutralité.

Les formes de capital valable ou de gains du capital ne seront pas toutes réalisées par des investissements effectués par l'entremise de Richardson Greenshields of Canada Limited ou des membres de l'Association des courtiers en valeurs mobilières du Canada. Il y a d'autres formes de capital.

Je suppose qu'une autre motivation est qu'une bonne partie des gains du capital des citoyens ordinaires depuis 1972, qu'ils aient été réalisés ou non, résultent en fait de l'inflation. Il pourrait être très utile que les gens puissent vendre leur chalet ou leur condominium en Floride et réaffecter le produit de la vente à un usage productif. En un certain sens, un impôt sur les gains en capital à cet égard est confiscatoire, car il s'agit d'une simple évolution de la valeur de l'argent.

En outre, toutefois, si la vente du chalet de Kenora ou du condominium de Floride est assujettie à un fort impôt sur les gains en capital, le propriétaire ne le vendra pas, car il répugne à payer des impôts. Pourtant, s'il le faisait, il utiliserait cet argent pour une forme plus productive de placement—il pourrait même le prêter au gouvernement du Canada. En d'autres termes, l'exemption d'impôt sur les gains en capital libère le capital stérile.

M. Dorin: En d'autres termes, une bonne partie de la motivation aujourd'hui n'est pas nécessairement d'investir dans l'espoir de faire un gain en capital, mais de liquider . . .

[Texte]

Mr. Lamont: They lose their gains.

Mr. Dorin: —the gains that you have and put them in some form of a more productive investment.

Mr. Andrew G. Kniewasser (President, Investment Dealers Association of Canada): The facts of the matter are that the array of incentives to equity capital we now have in the tax system, federally and at the provincial level, have yielded extraordinarily constructive results for Canadians. This is what I have done for you in those statistics I have prepared for you.

I had the OECD people in my office in Toronto just a few days ago and they came because they knew that this country had the best conversion rate of savings to equity of any country in the OECD group. They were particularly interested, Mr. de Jong, in our success in getting equity to small business and regional business. We led the OECD in that performance last year, so those incentives really have turned things around. Fifty percent of all new corporate finance in Canada last year was in permanent equity capital. That is extraordinary. Twenty-three percent of all savings moving through securities markets in Canada went to permanent equity capital.

In 1972, when those incentives were not in the tax system, 2% of all the savings moving through our securities markets got converted into equity; 98% went to debt, either for large government or large corporations. So Canada has made an extraordinary step forward in the ability of our capital markets to convert savings to the right thing, and this is what I have documented for you.

Really the most significant indicator, Mr. Chairman, on this card—and I would just call your attention to it quickly—is what has happened to debt equity ratios in Canada. If you look at table 1, about the ninth line down, you will see that debt equity ratios in Canada are now slightly better than in the United States. This is a real turn-around. I can remember the day before this committee when those debt equity ratios in Canada would have been over 90% and the American figures would have been in the 70% range.

In Canada we are therefore strengthening our debt equity ratios at a rapid rate. In the United States they appear to be regressing. We could talk to you, if you would like, about the importance of having even better debt equity ratios in Canada than they do in the United States, and the principal reason is that we are much more export reliant. We are four times more export reliant than the Americans, and our corporations, large and small, therefore have to have a capital structure that will enable them to survive in cyclical demands for their products.

Mr. Garneau: May I have a supplementary on that, if you please?

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Go ahead.

[Traduction]

M. Lamont: On perd ainsi les gains.

M. Dorin: ... les gains qu'on a réalisés et de les placer d'une façon plus productive.

M. Andrew G. Kniewasser (président, Association des courtiers en valeurs mobilières du Canada): La réalité, c'est que l'éventail d'incitations du régime actuel pour le capital-actions de risque, tant au niveau fédéral qu'au niveau provincial, a donné des résultats extraordinairement constructifs pour les Canadiens. C'est ce que j'ai établi pour vous dans les statistiques que j'ai préparées à votre intention.

Des gens de l'OCDE sont venus à mon bureau de Toronto il y a quelques jours; en effet, ils savaient que notre pays a le meilleur taux de conversion de l'épargne en avoirs parmi tous les pays de l'OCDE. Ils étaient particulièrement intéressés, monsieur de Jong, par le fait que nous avons réussi à obtenir du capital-actions pour les petites entreprises et les entreprises régionales. Nous nous plaçons au premier rang de l'OCDE à ce titre l'an dernier, ce qui signifie que ces mesures incitatives ont vraiment inversé la situation. Cinquante p. 100 de l'ensemble du nouveau financement des sociétés au Canada représentait des avoirs permanents. C'est extraordinaire. Vingt-trois p. 100 de l'ensemble de l'épargne dans le marché des valeurs mobilières au Canada est allé aux avoirs permanents.

En 1972, alors que ces mesures incitatives ne faisaient pas partie du régime fiscal, 2 p. 100 des économies transitant par les marchés des valeurs mobilières ont été converties en avoirs; 98 p. 100 ont été placées dans des titres d'emprunt, soit de l'État ou des grandes sociétés. Le Canada a donc accompli un progrès extraordinaire quant à la capacité de nos marchés de capitaux de convertir l'épargne en ce qu'il faut, et c'est cela que j'ai mis par écrit pour vous.

En fait, l'indicateur le plus significatif figurant sur cette fiche, monsieur le président—si je peux me permettre d'attirer rapidement votre attention sur ce point—est l'évolution des ratios d'endettement au Canada. Si vous examinez le tableau 1, vers la neuvième ligne, vous verrez que les ratios d'endettement au Canada sont maintenant légèrement meilleurs qu'aux États-Unis. C'est un véritable renversement. Je me souviens d'une époque où ces ratios auraient été de plus de 90 p. 100 au Canada, tandis que les chiffres américains se situaient aux environs de 70 p. 100.

Au Canada, nous renforçons donc rapidement nos ratios d'endettement, tandis qu'ils semblent régresser aux États-Unis. Nous pourrions vous expliquer, si vous le désirez, pourquoi il est important que nos ratios d'endettement soient meilleurs au Canada qu'aux États-Unis, la principale raison étant que nous dépendons davantage des exportations. Nous dépendons quatre fois plus que les Américains des exportations et nos sociétés, grandes et petites, doivent donc avoir une structure de capital qui leur permette de survivre au cycle de la demande de leurs produits.

M. Garneau: Puis-je poser une question supplémentaire, s'il vous plaît?

Le président suppléant (M. Minaker): Allez-y.

[Text]

Mr. Garneau: The Economic Council of Canada suggested that by taxing a capital gain we could lower the rate by almost 4% or 5%. If you had the choice between a lower rate of that magnitude and having a capital gains tax, I understand that you would pick the second one of keeping the capital gains tax, which is now 50% plus the \$500,000 exemption. You seem to indicate that you would prefer this to the lower rates.

Mr. Lamont: Not only would we prefer it, but we think you will make more money in the long run. I think the obstacle for realization of capital gains if it is taxed at—I mean, we are not going to be talking about 15% personal tax rates.

• 2020

We are talking about 28% in the United States. Maybe if we can get it within 5% or 7% or 8% we will be doing a marvellous job in Canada, given the fact that we have other things we pay for through our government sector.

Mr. Kniewasser: I am appalled at the Economic Council of Canada, the Business Council on National Issues, the accounting profession, and a lot of people who should know a lot better, striking out along that path. That is the path we already covered in the 1970s, with the results I have just described.

That view of an economy in which equity capital is generated within an enterprise, and essentially retained within the enterprise, leaves nothing on the table for small business and regional business. It is more understandable if people from large corporations advance that point of view than it is for the Economic Council, which should be broadly representative, paying top priority to small business and regional business.

You go to the model those people advocate, and you are right back to where we were in the 1970s, right back to the situation where there is no new equity financing for small or regional business in this country.

Mr. Garneau: Do you expect that this is what is going to happen in the United States?

Mr. Kniewasser: It is already happening, Mr. Garneau. You see the debt-equity ratios are already deteriorating in the United States.

Mr. Dorin: I notice you have supported the business transfer tax. I would just like to ask why.

Mr. Lamont: You have to broaden the tax base collected through corporations. We can say it is a sales tax. Lots of luck.

When you have to increase the money coming from corporations to the federal government, the business transfer tax may be a method of getting some more revenue. The corporate sector is quite profitable but is not paying taxes.

[Translation]

M. Garneau: Le Conseil économique du Canada suggère que l'imposition des gains en capital pourrait faire baisser le taux d'environ 4 ou 5 p. 100. Si l'on vous donnait le choix entre une diminution du taux de cet ordre et un impôt sur les gains en capital, je crois comprendre que vous choisiriez la seconde option, soit de garder l'impôt sur les gains en capital, qui est maintenant de 50 p. 100 plus l'exemption de 500,000\$. Vous semblez dire que vous préféreriez cette solution à une diminution des taux.

M. Lamont: Non seulement préférons-nous cette solution, mais nous croyons que cela rapportera plus d'argent à long terme. Je crois que l'obstacle à la réalisation des gains en capital que représente l'impôt à un taux—nous ne parlons pas ici d'un taux de 15 p. 100 pour les particuliers.

Il s'agit d'environ 28 p. 100 aux États-Unis. Si nous pouvons arriver dans une fourchette de 5, 7 ou 8 p. 100, ce sera merveilleux pour le Canada, compte tenu du fait que nous bénéficions d'autres choses que nous payons, par l'entremise de l'État.

M. Kniewasser: Je suis tout à fait désolé que le Conseil économique du Canada, le *Business Council on National Issues*, les comptables et beaucoup de gens qui devraient être mieux renseignés préconisent cette voie. C'est la voie que nous avons déjà parcourue dans les années 70, et elle a donné les résultats que je viens de décrire.

La vision de l'économie selon laquelle le capital-actions généré à l'intérieur d'une entreprise est essentiellement conservé dans cette entreprise, ne laisse rien pour la petite entreprise et l'entreprise régionale. Il serait beaucoup plus facile de comprendre que les représentants des grandes sociétés fassent valoir ce point de vue plutôt que le Conseil économique, qui devrait représenter une variété d'intérêts et accorder la priorité à la petite entreprise et à l'entreprise régionale.

Le modèle que préconisent ces gens nous ramène où nous étions dans les années 70, c'est-à-dire qu'il n'y aurait plus de nouveau capital-actions pour les petites entreprises ou les entreprises régionales du pays.

M. Garneau: Vous attendez-vous à ce que cela se produise aux États-Unis?

M. Kniewasser: Cela se produit déjà, monsieur Garneau. On voit déjà se détériorer les ratios d'endettement aux États-Unis.

M. Dorin: Je constate que vous appuyez la taxe sur les transactions commerciales. J'aimerais vous demander pourquoi.

M. Lamont: Il faut élargir l'assiette fiscale pour ce qui est des sociétés. On peut dire qu'il s'agit d'une taxe de vente. Bonne chance.

S'il faut accroître la contribution des sociétés au gouvernement fédéral, la taxe sur les transactions commerciales pourrait être une façon d'accroître le revenu. Le secteur des entreprises est très rentable, mais ne paie pas d'impôt.

[Texte]

When you get into detail, there are going to be specific sectors where it is going to be a tough foot to push in the shoe. Maybe the securities industry is going to be like St. Augustine, coming back here and saying "Lord, give me chastity and continence—but not yet".

You do need to broaden the base. You may have to make exceptions when you find out what the real impact is going to be. I do not know where it is going to extend. It would be easier to measure how these things would work if it was a pure value-added tax. You can examine how other countries have done that, how it applies, and what items are zero-rated. We accept that you have to get some other means of broadening the revenue base of the federal government. If it is a business transfer tax, then you will have to adjust it in order to meet the needs of the country. That is one means of achieving it.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Committee members, some of the questions and answers that have taken place in the first round of questioning have raised some questions with our consultant, Mr. Weyman, who would like to raise a few questions at this point and comment.

Mr. D. Weyman (Committee Researcher): I was interested in the area of foreign investment in Canada equities through the stock market. I have the impression that if you look at the London market or New York or Tokyo, the stocks there, equity stocks, are very highly priced compared to Canadian equities.

• 2025

I was just wondering whether experience today is showing that in fact foreign investors are looking more than they have in the past at the Canadian equity market to invest, whether they see good values in the Canadian market and are coming in more than they were in past and buying Canadian equities. Is there any evidence of that?

Mr. Lamont: Yes.

Mr. Kniewasser: Look at table 2, Mr. Weyman; you see the net inflow of foreign portfolio investment. We did \$22 billion of inflow last year, of that \$1.4 billion in stocks. The year before was \$13 billion, \$1.5 billion in stocks. The year before that was \$170 million, the year before that \$920 million, and the year before that there was actually portfolio disinvestment of \$311 million. So yes, you are quite right, there is increasing foreign interest in portfolio investment in Canada and in stocks.

Mr. Lamont: The statistics, of course, are that there in fact has been a significant inflow into the Canadian market in the last three or four months. But I should also say that traditionally the major portfolio investment of Canada has been oriented toward the resource sector, and I think it is fair to say that the flow of portfolio investment is now much more broadly based. If you just look at our new issue-raising, the ability for the investment industry to raise new money for commercial and financial enterprise is the real nub of what we have been able to do in this increase thing, because we have

[Traduction]

Pour ce qui est des cas particuliers, il y aura des secteurs où la chose ne sera pas facile. Le secteur des valeurs mobilières dira peut-être, comme Saint-Augustin: «Seigneur, donnez-moi la chasteté et la continence—mais plus tard.»

Il faut effectivement élargir l'assiette. Vous devrez peut-être faire des exceptions quand vous aurez découvert la nature exacte des répercussions. Je ne sais jusqu'où cela peut aller. Il serait plus facile de voir comment cela fonctionnerait s'il s'agissait d'une simple taxe à la valeur ajoutée. Vous pourriez voir comment d'autres pays s'y sont pris, comment cela s'applique et quels articles ont une valeur zéro. Nous reconnaissons qu'il vous faut trouver un autre moyen d'élargir la base des revenus de l'État fédéral. S'il s'agit d'une taxe sur les transactions commerciales, vous devrez l'adapter en fonction des besoins du pays. C'est une des façons d'y arriver.

Le président suppléant (M. Minaker): Certains des échanges du premier tour de questions ont suscité l'intérêt de notre expert-conseil, M. Weyman, qui aimerait poser maintenant quelques questions et faire quelques commentaires.

M. D. Weyman (Documentaliste du comité): Je m'intéresse au domaine de l'investissement étranger dans des actions canadiennes cotées en bourse. J'ai l'impression que si vous examiez le marché de Londres, de New York ou de Tokyo, le prix des actions, des actions participantes, y est très élevé en comparaison du Canada.

Je me demandais si l'on constate effectivement aujourd'hui que les investisseurs étrangers s'intéressent davantage que dans le passé aux valeurs canadiennes, s'ils considèrent que le marché canadien représente un bon placement et s'ils achètent plus de titres canadiens que dans le passé. Y a-t-il des indications de cela?

M. Lamont: Oui.

M. Kniewasser: Examinez le tableau 2, monsieur Weyman; vous verrez l'influx net des placements étrangers de portefeuille. L'influx était de 22 milliards de dollars l'an dernier, dont 1,4 milliard de dollars en actions. L'année précédente, les chiffres étaient de 13 milliards, dont 1,5 milliards en actions. Si l'on continue à remonter le temps, les chiffres sont de 170 millions de dollars et de 920 millions; l'année précédente on obtient un solde négatif de 311 millions de dollars. Ainsi, vous avez tout à fait raison, on s'intéresse de plus en plus à l'étranger aux placements de portefeuille au Canada, et aux actions.

M. Lamont: Les statistiques montrent évidemment qu'il y a effectivement eu un influx significatif sur le marché canadien depuis trois ou quatre mois. Mais je dois également dire que traditionnellement les principaux placements de portefeuille au Canada ont été axés vers le secteur des ressources, et je crois qu'il est juste de dire que le flux des placements de portefeuille a maintenant une base beaucoup plus large. Au chapitre des nouvelles émissions, la capacité du secteur des valeurs mobilières à réunir des fonds nouveaux pour les entreprises commerciales et financières est véritablement au cœur de ce

[Text]

not actually raised nearly as much for the resource sector as we traditionally do.

Mr. Weyman: I thought that was the indication. What intrigues me about this, and I would be very interested in your views on this, is presumably the foreign investor, who is coming in there for an increasing number of dollars and an increasing incidence, does not get the benefit of a stock savings plan—as for example a Quebec stock savings plan or a registered retirement savings plan. He is not getting the benefit of the dividend tax credit that a Canadian investor gets, and really is not even getting the benefit of the lifetime capital gains exemption, because they are subject to tax in their own country if and when they make a capital gain. So they are not getting the particular tax benefits the Canadian investor gets. How is it then that . . . ? I mean, do we see a similar trend in terms of Canadian investors?

Mr. Kniewasser: A lot of them pay no capital gains tax at all in their countries, as you know better than anybody else around here.

Mr. Weyman: But in terms of the investments, the incentives that the Canadian tax system provides for Canadian investors—I mean, the dividend tax credit is of course essentially for Canadian investors and is of no relevance to a non-resident, a foreign investor—and also the incentives given through, for example, the stock savings plans that exist in provinces or even the registered retirement savings plan itself . . . What I am sort of intrigued about is your experience through your industry in terms of this increasing incidence of foreign investment in Canada and whether you see . . . I mean, how does the trend in Canadian investment in Canadian equities compare to the increasing incidence of foreign investment in Canadian equities?

Mr. Lamont: There are a number of points there. I am not sure I can deal with them all. The fact that you have foreign investors coming into our market in stocks that have some degree of tax incentive related to them, particularly the stocks savings plans, says something about the economic measure of the marketplace and the acceptability and the measure of the marketplace, the measure of value and push investment. In fact it is not just people who have some tax incentive who are purchasing these things. They are in fact holding their value in a secondary market. So that is one element, saying that the investment in fact has some appeal to the marketplace and the marketplace in fact says that is good value.

What it does do for the people in the province, the entrepreneurs, is it has expanded their market and it has matured it to the point that we now have foreign investors coming in and participating on their own merits. The sources of foreign investment come from a different foreign economic environment, where say in Japan you have companies trading at 40 and 50 times earnings. The environment here may be quite attractive to them in relation to their own marketplace, although in fact the Japanese entry into our equity market has been relatively recent.

[Translation]

que nous avons pu faire, parce que nous n'avons pas recueilli tout à fait autant pour le secteur des ressources que nous le faisons traditionnellement.

M. Weyman: Je pensais bien qu'il en était ainsi. Ce qui m'intrigue dans tout ceci, et j'aimerais bien connaître votre opinion, c'est le fait que les investisseurs étrangers, qui investissent de plus en plus et qui sont de plus en plus nombreux, n'ont vraisemblablement pas le bénéfice d'un régime d'épargne-actions, comme celui du Québec, ni d'un régime enregistré d'épargne-retraite. Ils ne bénéficient pas des crédits d'impôt sur les dividendes contrairement aux investisseurs canadiens et ils ne bénéficient même pas de l'exemption à vie des gains en capital, parce qu'ils sont soumis à l'impôt dans leur propre pays au moment où ils réalisent les gains en capital. En somme, ils ne jouissent pas des avantages fiscaux dont profitent les investisseurs canadiens. Y a-t-il une tendance semblable chez les investisseurs canadiens?

M. Kniewasser: Beaucoup de ces investisseurs ne paient aucun impôt sur les gains en capital dans leur pays, comme vous le savez mieux que quiconque ici.

M. Weyman: Mais pour ce qui est des placements, les mesures incitatives que la fiscalité canadienne accorde aux investisseurs canadiens—en effet, le crédit d'impôt sur les dividendes est bien sûr essentiellement destiné aux investisseurs canadiens et n'intéresse pas le non-résident, l'investisseur étranger—de même que les incitations que constituent par exemple les régimes d'épargne-actions des provinces ou même le régime enregistré d'épargne-retraite lui-même . . . ce sur quoi je m'interroge, c'est l'expérience de votre secteur à l'égard de l'incidence croissante de l'investissement étranger au Canada et j'aimerais savoir si vous voyez . . . comment la tendance des placements canadiens dans des actions canadiennes se compare-t-elle à la hausse des placements étrangers dans des actions canadiennes?

M. Lamont: Il y a plusieurs facteurs ici. Je ne suis pas certain de pouvoir les traiter tous. Le fait que des investisseurs étrangers achètent des actions canadiennes assorties d'un quelconque abattement fiscal, surtout les régimes d'épargne-actions, traduit l'indice économique du marché ainsi que l'acceptabilité et la mesure du marché, la mesure de la valeur et des divers placements. Enfin, il n'y a pas que les gens qui bénéficient d'incitatifs fiscaux qui achètent ces choses. Celles-ci conservent leur valeur dans un marché secondaire. C'est donc un premier élément, l'investissement est en fait attrayant pour le marché et le marché indique qu'il s'agit d'une bonne valeur.

L'effet pour les entrepreneurs de la province est une expansion du marché qui a atteint une maturité telle que maintenant les investisseurs étrangers achètent nos actions pour leur valeur intrinsèque. Les sources d'investissements étrangers appartiennent à un contexte économique différent; c'est ainsi qu'au Japon vous avez des sociétés dont les actions se négocient à 40 ou 50 fois la valeur de leurs gains. Par rapport à ce qui existe chez elles, le marché canadien peut être fort attrayant pour ces sociétés, encore que l'apparition des Japonais sur notre marché des actions soit relativement récente.

[Texte]

• 2030

What we have in Canada and what we are trying to do is create a more favourable market for Canadians to put their money into equity investment, particularly for new and expanding equity investment, as opposed to putting it into Government of Canada bonds, because Government of Canada bonds are in fact the largest investment the foreigners are making.

Mr. Kniewasser: Last year in Canada we raised, Mr. Chairman, \$8.4 billion in new equity investment. That was Canadian savings. The year before in Canada we raised \$4.7 billion in new equity investment from Canadians; and the year before that we raised \$1.9 billion in new equity investment from Canadians. So the people who are increasing faster the purchase of equities, by a long shot, are Canadians, and they are responding to the incentives we have described in the system, and some other things Mr. Lamont has mentioned.

Mr. Garneau: On this figure you just quoted, why would you say...? The year before it was \$4.7 billion, and this year \$8.4 billion. Why those variations from 1983-84?

Mr. Lamont: Do you mean it has something to do with the condition of the stock market? Yes, it does.

Mr. Garneau: That is what I... Of course.

Mr. Lamont: Of course it does. But there is also a seminal effect that has been going on, partly because of the incentives. And the incentives, for example in Quebec, have expanded the participation of the population as shareholders in industrial companies, not just speculators in mines but the broad base of things which are employing people, going from something less than half the national average they are now at, or slightly above the national average, in terms of participation. And not only has that had an effect in Quebec, the actual success of the market success and the economic success of most of the companies—I mean there are a few dogs and cats that have been underwritten, as will happen, but there has been a demonstration effect and there is a greater acceptability of investment in these companies which have gone to places which, in fact, do not have any particular incentive to buy those securities.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): I think Mr. Weyman had a few more questions he wanted to raise at this point in time. I have one later on that I want to raise.

Mr. Weyman: One other question, Mr. Chairman, was touched on to some extent, and it is in relation to the business transfer tax. In your position, as you put in your statement, Mr. Lamont, and has been referred to earlier this evening, about the business transfer tax raising the effective tax rate for many corporations, particularly those businesses that are labour-intensive, you view the business transfer tax as really a way of broadening the corporate tax base.

I suppose I was having some difficulty with that in the context of the business transfer tax being really a value-added

[Traduction]

Ce que nous essayons de créer chez nous, c'est un marché qui encourage plus les Canadiens à placer leur argent en actions, en particulier en ce qui concerne les placements nouveaux et en expansion, au lieu de le placer en obligations du gouvernement du Canada et qui font précisément l'objet des plus gros investissements étrangers.

M. Kniewasser: Monsieur le président, l'an dernier, les nouveaux placements en actions ont atteint 8,4 milliards de dollars. Il s'agissait là d'épargne canadienne. L'année précédente, ces nouveaux investissements avaient atteint 4,7 milliards de dollars; et il y a deux ans, les placements en actions des Canadiens se sont élevés à 1,9 milliard de dollars. Ce sont donc, de loin, les Canadiens qui augmentent le plus rapidement l'achat d'actions, car ils réagissent aux encouragements que nous avons décrits et à certains autres facteurs mentionnés par M. Lamont.

M. Garneau: A propos des chiffres que vous venez de citer, pourquoi dites-vous...? L'an dernier, il y a eu 4,7 milliards d'investissements, et cette année, 8,4 milliards. Pourquoi ces différences par rapport à 1983-1984?

M. Lamont: Si vous vous demandez si cela a un rapport avec l'état du marché des actions, la réponse est oui.

M. Garneau: C'est ce que je... Bien sûr.

M. Lamont: Bien sûr que oui. Mais il y a également un effet latent qui se fait sentir, en partie à cause des encouragements. Au Québec, par exemple, ces encouragements ont accru la participation de la population comme actionnaires d'entreprises industrielles, non simplement comme spéculateurs dans le domaine minier mais comme investisseurs dans les secteurs qui emploient de la main-d'œuvre. Cette participation, qui était autrefois un peu inférieure à la moitié de la moyenne nationale, est aujourd'hui égale ou légèrement supérieure à celle-ci. Cet effet n'a pas seulement été ressenti au Québec, la réussite sur le marché et la réussite économique de la plupart de ces sociétés... Il y avait, bien sûr, quelques canards boiteux, c'est inévitable, mais il y a eu un effet de démonstration et l'idée d'investir dans ces sociétés a été mieux acceptée dans des milieux qui, en fait, n'ont pas de raison particulière d'acheter ces valeurs.

Le président suppléant (M. Minaker): Je crois que M. Weyman a quelques autres questions à poser. J'en ai également une que je voudrais soulever tout à l'heure.

M. Weyman: Une autre question a été évoquée dans une certaine mesure, monsieur le président, celle de la taxe sur les transactions commerciales. Comme vous le dites dans votre déclaration, monsieur Lamont, et comme on y a fait allusion un peu plus tôt ce soir, la taxe sur les valeurs commerciales augmente le taux d'imposition de nombreuses sociétés, en particulier celles qui emploient beaucoup de main-d'œuvre. Vous considérez donc que cette taxe est en fait un moyen d'augmenter l'assiette d'imposition des sociétés.

J'ai eu quelque difficulté à accepter que la taxe sur les transactions commerciales soit en fait une taxe à la valeur

[Text]

tax, but just computed in a different fashion. I know it gives the appearance of ultimately, as you said earlier in your opening remarks, being a tax on corporate profits and payrolls. Maybe it is just a matter of perceptions. If you sort of believe that is the means of broadening the base, I cannot quarrel with that. But I must say that the presumption that seems to have been put out is it is really a value-added tax that will, as I think the chairman said earlier, be ultimately borne by consumers, in which case it does not broaden the corporate base at all; it is merely just a mechanism whereby the ultimate tax is collected in stages through the system, but is ultimately borne by the consumer. And of course that would put a totally different complexion on your remarks.

• 2035

Mr. Lamont: I think the problems of identifying where the incidence of tax lies are very difficult. If everyone in the corporate world were paying corporate income tax on a level playing field, it might be as effective a method of collecting taxes from ultimate consumers as you could imagine, because it is very sensitive to the economic circumstances. I do not happen to think it is going to be all that simple to pass on all of the burden of the business transfer tax.

I am somewhat embarrassed I cannot... It is not that I really know anything, but I was consulted on the subject and I have an oath of secrecy with respect to some parts of the business transfer tax. I think if you looked at the securities industry and their expenses, 61% to 65% of their expenses are personnel costs in commission-sharing, standard employees, bonuses or whatever it is, and probably about another 10% is net interest. As I understand it, it may or may not be deductible. I find it difficult to know how we are going to pass on all of it in terms of a charge to our clients, particularly if you are talking about international markets and international market-making.

There are some very serious technical problems. As I say, I do not want to delude the committee into thinking I really know what I am talking about here or violate my oath of secrecy, but it is not that simple to pass these things on. If I were running a hotel and everyone else was doing exactly the same thing I think it would be simple.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Mr. Lamont, I want to explain why the chairman, Mr. Blenkarn, is not here tonight. I am sure you people know his feelings on capital gains tax. He would have loved to have been here tonight, but he had a special meeting with the Economic Council of Canada tonight to speak with them. He wished to convey to you people he was very interested in your presentation and very supportive in many ways.

I wanted to raise one question. When the Economic Council of Canada was before our committee about three or four weeks ago, they had quite a different idea or approach on taxation or

[Translation]

ajoutée, qui serait simplement calculée de manière différente. Comme vous l'avez dit plus tôt, je sais que cette taxe donne l'impression d'être une taxe sur les bénéfices des sociétés. C'est peut-être simplement une question de point de vue. Si vous pensez qu'il s'agit là d'un moyen d'élargir l'assiette fiscale, je n'ai pas d'objection. Mais je dois dire que l'on semble avoir pris pour acquis qu'il s'agit en réalité d'une taxe à la valeur ajoutée qui, comme le président l'a dit tout à l'heure je crois, sera portée en fin de compte par les consommateurs. Si c'est le cas, elle n'élargit pas du tout, l'assiette d'imposition des sociétés; elle n'est qu'un mécanisme qui fait que la taxe est perçue par étapes, à divers points du système, mais en fin de compte elle est à la charge du consommateur; ce qui présenterait vos remarques sous un jour totalement différent.

M. Lamont: Je crois qu'il est très difficile de déterminer l'incidence de cette taxe. Si toutes les sociétés payaient leurs impôts sur un pied d'égalité, ce serait la méthode la plus efficace possible de recouvrement auprès des consommateurs au bout de la chaîne, car elle est très sensible à la conjoncture économique. Je ne pense pas que ce sera aussi simple que cela de faire porter aux autres la charge de la taxe sur les transactions commerciales.

Je me sens un peu gêné de ne pas pouvoir... Ce n'est pas que je ne sache grand-chose, mais on m'a consulté sur la question et je me suis engagé à respecter le secret en ce qui concerne certains aspects de la taxe sur les transactions commerciales. Si vous prenez le secteur des valeurs mobilières, vous constatez que 61 p. 100 à 65 p. 100 de ses dépenses sont des coûts de personnel ayant trait au partage des commissions, à la rémunération des employés ordinaires, au versement de bonifications, si c'est ainsi que cela s'appelle, 10 p. 100 supplémentaires représentant l'intérêt net. Si je comprends bien, elle peut être déductible, mais pas nécessairement. J'ai du mal à comprendre nous allons faire assumer tout cela par nos clients, en particulier lorsqu'on parle de marchés internationaux et de création de marchés internationaux.

Un certain nombre de problèmes techniques très sérieux se posent. Comme je viens de le dire, je ne veux pas donner l'impression au Comité que je connais vraiment le sujet, pas plus que je n'ai l'intention de violer le serment que j'ai prêté, mais ce n'est pas si simple de faire porter ce fardeau aux autres. Si je dirigeais un hôtel et si tout le monde faisait exactement la même chose, les choses seraient beaucoup plus simples.

Le président suppléant (M. Minaker): Monsieur Lamont, je voudrais expliquer pourquoi M. Blenkarn, notre président, n'est pas là ce soir. Je suis sûr que vous savez ce qu'il pense de l'impôt sur les gains en capital. Il aurait beaucoup aimé être ici ce soir, mais il avait une réunion importante au Conseil économique du Canada. Il tenait à ce que je vous dise de sa part que votre déposition l'intéressait beaucoup et qu'il partageait vos vues à bien des égards.

J'ai une question à poser. Lorsque le Conseil économique du Canada a comparu devant notre Comité, il y a trois ou quatre semaines, ses représentants envisageaient une réforme fiscale

[Texte]

tax reform whereby loans would be counted as income. When you paid the loan off it would be counted as a reduction on income and interest rates and so on. It was quite an elaborate approach. A couple of us on the committee were concerned about no incentives to the resource industries. We felt if there were no incentive of some type for risk equity you might get Canada growing along the border to about 100 miles north and that would be about it.

I would like to get your views on this with regard to expansion of the rest of our country, particularly to the north and in the resource industry. Would flow-through shares or complete capital gains exemption be enough to get people to invest in some of these higher-risk investments? Would it require a combination of both? Even the Economic Council of Canada felt there had to be some kind of incentive, even in their program, to get this type of growth.

Mr. Lamont: I think the advantage of flow-through shares is that it is the people who are coming to the investor through whatever medium they are using. They indicate what they think they can do, their track record and why they expect to be able to do it. They do not have any write-offs themselves and no means of utilizing the structure affecting them, so they would want the investor to come in as a partnership. On this basis it appears to be a reasonable type of exploratory activity.

The problem with the oil and gas industry is a cashflow problem. We think it can be solved in part by flow-through shares. Perhaps some members of the industry asking for additional activity and expenditures want to keep it themselves or to get someone to give them the money in terms of a grant or something like that rather than entering into a partnership with people and saying: Here is a partnership arrangement where we can create value. That is the oil and gas industry. The mining industry is something different.

• 2040

If you come into a major developmental program, we think you can raise money for exploration in the present public market. The capital size of bringing something into fruition against a cashflow is problematical with respect to prices. Markets makes it a more difficult kind of problem.

If you go back in history to the 1930s, 1940s, and 1950s, they solved the problem with a very easy tax regime for the payback period of the developmental capital. I think it makes a fair amount of sense. We are not going to send all the people to the north. They are going to be employed in industrial, scientific, service and financial industries. Those industries are base capital. There is no point in lending them any money because there is nothing to lend on.

Each area is slightly different. You do not borrow money to drill holes in the ground in the oil business. You do not do it to

[Traduction]

tout à fait différente, dans laquelle les prêts seraient considérés comme un élément du revenu. Une fois le prêt remboursé, il serait considéré comme une réduction du revenu, des taux d'intérêt, etc. C'était là une démarche fort complexe. Un ou deux d'entre nous, au Comité, s'inquiétaient de l'absence d'encouragements aux industries du secteur des ressources. Nous estimions en effet que s'il n'y avait rien pour encourager l'engagement de capital de risque, le Canada se développerait le long de la frontière sur une bande d'environ 100 milles de large, et ce serait à peu près tout.

J'aimerais avoir votre avis sur le développement du reste de notre pays, en particulier dans le Nord et dans le secteur industriel des ressources. Des actions accréditives ou une exemption complète sur les gains en capital seraient-elles suffisantes pour amener les gens à investir dans des domaines à risque élevé? Faudrait-il combiner les deux formules? Même le Conseil économique du Canada estimait que, même dans son programme, il fallait une forme quelconque d'encouragement pour susciter ce type de croissance.

M. Lamont: Je crois que l'avantage des actions accréditives tient au fait que ce sont des gens qui viennent à l'investisseur par un moyen quelconque. Ils indiquent ce qu'ils pensent être capables de faire, ce qu'ils ont fait jusque-là et pourquoi ils s'attendent à être capables de le faire. Ils ne bénéficient eux-mêmes d'aucune déduction et d'aucun moyen d'utiliser le système à l'influence duquel ils sont soumis; ils voudraient donc que l'investisseur devienne un associé. Sur ce plan, cela me paraît être une activité exploratoire valable.

Le problème de l'industrie du pétrole et du gaz est celui de l'autofinancement. A notre avis, il peut être partiellement résolu grâce aux actions accréditives. Il se peut que certains membres de l'industrie qui veulent entreprendre des activités ou engager des dépenses supplémentaires veulent tout garder pour eux ou obtenir que quelqu'un leur donne de l'argent sous forme de subventions ou de quelque chose du même genre plutôt que de s'associer avec d'autres personnes et de dire: voici une société de personnes qui sera rentable. Voilà comment est l'industrie du pétrole et du gaz. Dans l'industrie minière, c'est autre chose.

Dans le cas d'un grand programme de développement, nous pensons qu'il est possible de mobiliser des fonds d'exploration sur le marché public actuel. Compte tenu des prix, il est bien difficile d'autofinancer la réalisation d'un tel programme. La situation des marchés complique encore le problème.

Dans les années 1930, 1940, et 1950, ce problème a été résolu grâce à l'application d'un régime fiscal très généreux pour la période de l'amortissement du capital de développement. Cela me paraît tout à fait raisonnable. Nous n'allons pas envoyer tout le monde dans le Nord. Ces gens vont occuper des emplois dans l'industrie, les secteurs scientifiques et financiers, et celui des services. Ce sont des secteurs exigeant beaucoup de capitaux. Il n'y a aucun intérêt à leur prêter de l'argent puisqu'il n'y a rien pour le garantir.

Il y a des différences légères d'un secteur à l'autre. Dans l'industrie pétrolière, vous n'empruntez pas de l'argent pour

[Text]

drill holes in the mining business. But if you find something in the mining business, you can have huge capital expenditures where there is no cashflow for a period of three or four years. Then you have a huge pay-back period.

There are substantial risks during that period: risks of overruns, risks of prices, risks of markets, perhaps the oil grade, all those things. You can deal with them in a separate way. The major source of economic growth we are going to have over the next five years is going to be medium and smaller business employing people, all kinds of activities.

As we have gone across the country, we have seen it. We visited each region of the country. You talk to the business people and government. Even in places where there are serious economic problems because the oil business or the grain business is down, there is a much stronger sense of small and medium-sized business which nobody knows about. Under-ground economy is the wrong word, because it is a real economy. They are all paying taxes. It is true in Manitoba. To some degree, it is true in Alberta.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): I think Mr. MacDougall wanted to raise a question. We have another witness who will follow.

Mr. MacDougall: I wanted to follow up on the flow-through share side of it. Within the investment community each year, there is uncertainty about whether we are going to have flow-through shares. It seems suddenly towards the end of each year, the investment community has a large push to try to get flow-through money put into operation.

With tax reform coming in, God knows what is going to happen. Do you think something in the line of a sunset clause for two or three years, for mining and possibly oil and gas communities, might bring a little more stability to the mining and oil sector? They would know the investment dollars would be there for a period of time. Do you think something like that could be looked at?

Mr. Lamont: I think it is a two-edged sword. From a sales point of view, there is nothing like something which is not going to be there tomorrow to get someone to purchase. On an evaluation program, perhaps the customer does not get quite as good a deal as he should have. Looking at the property, there is another prospect. It speeds the decision-making process. We will put it that way. It is a factor. If people are planning these things within their reasonable planning horizon, you should have some degree of stability. We think those items are probably part of the game of tax reform.

[Translation]

forer des trous. Vous ne le faites pas non plus, dans l'industrie minière. Mais dans celle-ci, si vous trouvez quelque chose, vous pouvez avoir d'énormes dépenses en capital sans disposer d'aucune liquidité pendant trois ou quatre ans. Après cela, vous êtes confrontés à une très longue période d'amortissement.

Vous courez des risques très sérieux au cours de cette période: risques de dépassements, risques présentés par les prix, par les marchés, peut-être par la qualité du pétrole, etc. Vous pouvez régler ces problèmes de manière distincte. Notre principale source de croissance économique au cours des cinq prochaines années sera les petites et moyennes entreprises qui emploient des gens, dans toutes sortes d'activités.

Nous l'avons constaté au cours de nos déplacements. Nous nous sommes rendus dans toutes les régions de notre pays. Cela vous donne l'occasion de parler aux gens d'affaire et au gouvernement. Même dans les endroits qui connaissent problèmes économiques graves à cause du ralentissement des affaires dans le domaine du pétrole ou des céréales, on sent beaucoup plus le dynamisme des petites et moyennes entreprises dont personne ne sait pourtant rien. Parler d'économie marginale ou parallèle n'est pas le terme propre, car il s'agit d'une économie véritable. Toutes ces entreprises paient des impôts. C'est vrai au Manitoba et, dans une certaine mesure, en Alberta.

Le président suppléant (M. Minaker): Je crois que M. MacDougall voulait poser une question. Nous allons ensuite entendre un autre témoin.

M. MacDougall: Je voulais revenir sur la question des actions accréditives. Tous les ans, les investisseurs se demandent si nous allons avoir des actions accréditives. Il semble qu'à la fin de chaque année, les investisseurs font soudain un gros effort pour essayer de mettre en oeuvre cette forme de capital.

Avec la réforme fiscale imminente, Dieu sait ce qui va se passer. Pensez-vous que l'utilisation, pendant deux ou trois ans, d'une clause de temporisation, pour le secteur minier et peut-être également, ceux du pétrole et du gaz, pourrait donner un peu plus de stabilité à ces derniers. Au moins sauraient-ils qu'ils pourraient compter un certain temps sur l'argent des investisseurs. Pensez-vous qu'on pourrait envisager cette solution?

M. Lamont: Je crois que c'est une arme à double tranchant. Du point de vue des ventes, il n'y a rien de tel qu'une chose qui ne sera plus là le lendemain pour inciter les gens à acheter. Dans un programme d'évaluation, le client ne fait peut-être pas une aussi bonne affaire qu'il le devrait. La perspective est différente lorsqu'on considère la propriété. Cette formule accélère les décisions. Disons que c'est un facteur. Vous devriez bénéficier d'une certaine stabilité si les gens planifient tout cela selon des critères raisonnables. Nous pensons que tous ces éléments font probablement partie du jeu que représente la réforme fiscale.

[Texte]

• 2045

If you are talking about a fair structure at the economic activity level, then you have players here who want to bring in someone for a variety of reasons but do not have the capacity to use that environment. We do not see any problem, as long as you ultimately get a fair relationship between the persons who are putting up the money and the other people who have to pay taxes.

Mr. McCrossan: On a flow-through share, it is possible to flow through more than 100%. In fact, I think you can flow through up to 130%. Is there any logical reason why the government should allow a flow-through of more than 100% from a tax policy point of view?

Mr. Lamont: I cannot see that there is, unless they perceive a very significant need for that particular industry at a particular point in time. Now, that is a different question because that is exploratory money.

Mr. McCrossan: Right.

Mr. Lamont: If you are talking about people who have actually found something and a tax structure which is going to reduce the risk of bringing that into development, I think that is a different situation, which is not really addressed in the present tax act, although perhaps that is the valid part of the Economic Council of Canada thing.

As a general proposition, I would not agree with it. But when you come to a major development function in which you have a design, planning and production phase of three to five years and you have big dollars out there, and the economics are all alone except for the prices, then the need to be able to reduce risk through some payback function would be very valid.

Mr. McCrossan: Well, the reason for my question was based on a comment from a senior mining executive at a function I attended on the weekend. They had no trouble raising money for exploration because of the 130%. Having found something, they had a deuce of a time raising money for development because the incentives are so great on the exploration side that everybody is out there looking for things.

Mr. Lamont: You are talking about very large amounts of money.

Mr. McCrossan: Sure, and less attractive tax regimes as well.

Mr. Lamont: Well, it is for the mining industry to say that they do not need the 30%, rather than us. You are creating a fundamental conflict of interest based on information from a person who is trying to make dollar and who is giving you impartial advice. There is no fifth amendment in Canada, and they did not consult me on that the way they did the business transfer tax.

The other element is a very real part of the problem, and it is the area where you really start to employ people in the

[Traduction]

Si vous parlez d'un système équitable au niveau de l'activité économique, vous avez des intervenants qui veulent s'assurer la participation de quelqu'un pour diverses raisons, mais n'ont pas les moyens d'utiliser cet environnement. À notre avis, il n'y a pas de problème, tant que vous parvenez à établir des rapports équitables entre les personnes qui fournissent l'argent et celles qui doivent payer les impôts.

M. McCrossan: Il est possible de faire passer plus de 100 p. 100 d'une action accréditée; en fait, je crois qu'on peut en faire passer jusqu'à 130 p. 100. Y a-t-il une raison valable pour que le gouvernement autorise plus de 100 p. 100 d'un point de vue fiscal?

M. Lamont: Je n'en vois pas, à moins que le gouvernement ne considère que l'industrie concernée en ait terriblement besoin, à un moment donné. La question est différente, car il s'agit d'argent d'exploration.

M. McCrossan: Oui.

M. Lamont: Si vous parlez de gens qui ont en fait trouvé quelque chose et d'un système fiscal qui va réduire les risques de développement, la situation est différente et ne trouve pas vraiment de solution dans la loi actuelle, bien que ce soit peut-être là la partie valable de la formule du Conseil économique du Canada.

D'une façon générale, je ne suis pas d'accord. Mais lorsqu'il s'agit d'un grand projet de développement qui comporte des étapes de conception, de planification et de production qui s'étalent sur trois à cinq ans, que tout cela représente énormément d'argent, et qu'en dehors des prix, les contraintes économiques leur sont particulières, le besoin de pouvoir réduire les risques grâce à une formule quelconque de récupération d'argent serait très justifié.

M. McCrossan: Eh bien, ma question m'a été inspirée par une remarque d'un cadre supérieur d'une société minière à une réception à laquelle j'ai assisté en fin de semaine. Sa société n'a eu aucune difficulté à trouver des fonds d'exploration à cause des 130 p. 100. Une fois qu'elle a trouvé du pétrole, elle a eu un mal de chien à trouver des fonds de développement, car les encouragements aux activités d'exploration sont si grands que tout le monde ne veut faire que cela.

M. Lamont: Vous parlez là de sommes très importantes.

M. McCrossan: Bien sûr, et aussi de régimes fiscaux moins attrayants.

M. Lamont: Eh bien, c'est à l'industrie minière qu'il appartient de dire qu'elle n'a pas besoin des 30 p. 100, mais pas à nous. Vous créez là un conflit d'intérêts fondamental reposant sur l'information fournie par une personne qui essaie de faire de l'argent et qui vous donne des conseils impartiaux. Le cinquième amendement n'existe pas au Canada, et on ne m'a pas consulté là-dessus comme on l'a fait pour la taxe sur les opérations commerciales.

Il y a un autre aspect très réel du problème: c'est celui qui se pose lorsque vous commencez vraiment à employer des gens

[Text]

design phase, the construction phase, the equipment phase and the steel phase. That is where the big dollars are spent, rather than in exploration. I mean, you have to find something in order to be able to do it, but to reduce the risks is very important because the resource industry happens to be in a cyclical trough at the moment. Even at the best of times, it is very cyclical.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Mr. Lamont, on behalf of the committee I would like to thank you and your colleagues for the presentation tonight. I know you have made us a little wiser. I am sure it will be beneficial when our committee does try to come up with some very important and hard answers to this tax reform. Thank you very much for coming forward tonight.

Mr. Lamont: Mr. Chairman, I would like to thank you, your committee, and your staff for the very courteous hearing. I hope we were able to answer your very interesting and challenging questions satisfactorily. Thank you very much.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Committee members, our next witness is Madam Louise Dulude, who is president of the National Action Committee on the Status of Women.

• 2050

Ms Dulude, do you have any other colleagues with you tonight? Our apologies for perhaps being a little delayed, but we sometimes do that when we start questioning people, particularly in the area of capital tax, or taxation on capital gains. It is sort of a difference of opinion on our committee, so we wanted to make sure we had all of the questions raised and answers put forward. Would you like to commence, Madam Dulude?

Ms Louise Dulude (President, National Action Committee on the Status of Women): First, I thank you for inviting us. This is a subject about which women are very interested but on which we seldom get consulted, so we are particularly appreciative of your invitation.

What I distributed is the brief, which is what I am going to essentially read, plus an article I have written. It is in fact my master's thesis on the taxation of the family in five countries, which deals mainly with the tax unit but also with other aspects of the taxation of the family. I thought you might be interested in having it as a resource, though I will not be referring to it.

Je m'excuse, monsieur Garneau, de ne pas avoir de version française du mémoire; malheureusement, je n'ai pas eu le temps de le traduire. Je sais cependant que cela ne sera pas un grand obstacle à votre participation.

As you may know, the National Action Committee on the Status of Women, of which I am president, is the largest women's organization in Canada. As of last weekend, we have more than 500 member groups, which represent in their

[Translation]

aux diverses étapes successives de la conception, de la construction, de l'équipement et de l'érection de structures en acier. C'est alors que vous dépensez beaucoup d'argent, et non au cours de la phase exploratoire. Bien sûr, il faut trouver quelque chose pour pouvoir le faire, mais il est très important de réduire les risques, car le secteur des ressources est actuellement dans le marasme. Même lorsque tout va très bien, c'est une industrie très cyclique.

Le président suppléant (M. Minaker): Monsieur Lamont, au nom de ce Comité, je tiens à vous remercier, vous et vos collègues, de la déposition que vous avez faite ce soir. Vous nous avez appris des choses intéressantes. Je suis certain que tout cela nous servira lorsque notre Comité essaiera de trouver des solutions valables aux questions très importantes soulevées par cette réforme fiscale. Merci beaucoup d'avoir bien voulu comparaître devant nous ce soir.

M. Lamont: Monsieur le président, je tiens également à vous remercier, ainsi que votre Comité et votre personnel, pour la courtoisie de votre accueil. J'espère que nous avons su répondre de manière satisfaisante aux questions fort intéressantes et stimulantes que vous nous avez posées. Merci beaucoup.

Le président suppléant (M. Minaker): Mes chers collègues, notre prochain témoin est M^{me} Louise Dulude, présidente du Comité canadien d'action sur le statut de la femme.

Madame Dulude, êtes-vous accompagnée d'autres collègues? Nous vous prions de nous excuser de vous avoir fait peut-être attendre un peu, mais cela arrive parfois lorsque nous commençons à poser des questions, en particulier lorsqu'il s'agit d'impôt sur les gains en capital. Comme nous ne sommes pas tous du même avis sur la question, au sein de notre Comité, nous voulions être bien sûrs que toutes les questions avaient été posées et que toutes les réponses avaient été fournies. Madame Dulude, vous avez la parole.

Mme Louise Dulude (présidente du Comité canadien d'action sur le statut de la femme): Permettez-moi, tout d'abord, de vous remercier de nous avoir invitées. Il s'agit là d'un sujet qui intéresse beaucoup les femmes, mais sur lequel nous sommes rarement consultées. Nous sommes donc d'autant plus sensibles à votre invitation.

Les documents que je viens de distribuer sont notre mémoire proprement dit, que je vais pratiquement lire, et un article écrit par moi. Il s'agit en fait de ma thèse de maîtrise sur l'imposition de la famille dans cinq pays. Elle traite surtout de fiscalité, mais aussi d'autres aspects du régime d'imposition de la famille. Je ne m'y référerai pas, mais j'ai pensé qu'elle pourrait vous être utile comme document d'information.

I must apologize, Mr. Garneau, for not having provided you with a French version of the brief. Unfortunately, I did not have enough time to translate it, but I know that this will not be much of an obstacle to your participation.

Comme vous le savez peut-être, le Comité canadien d'action sur le statut de la femme, dont je suis la présidente, est la plus grande organisation féminine au Canada. A compter de la dernière fin de semaine, nous avons plus de 500 groupes

[Texte]

individual membership more than 3 million to 4 million women from all walks of life, and our main priority is and always has been economic equality for women.

Economic equality for women is not something which is simple to achieve, since women are disadvantaged in so many ways—as employees, as unpaid workers in the home, as people who are most affected with the increasing rates of marriage breakdown—and as we know, women also make up the bulk of Canada's poor. So it follows that we are more interested or concerned than men with the economic policies of our government. In particular, we have often had occasion to deplore the present incoherent hodgepodge which makes up Canada's tax and transfer systems and have made many recommendations to change it.

Because of this, we are very happy that there is going to be a serious look at tax reform, and we heartily support the statement of the Minister of Finance, who said the first goal of this reform must be to ensure the fair sharing of the tax burden among taxpayers.

To ensure this, we believe the reforms must follow the following principles:

First, the new system must be at least as progressive, and preferably more so, than the present one.

Secondly, people's taxes must reflect their personal incomes and not artificial assumptions regarding their family status or position.

• 2055

Third, our tax and transfer system must provide adequate recognition of the financial burdens of people with children and other dependants.

Fourth, it must be recognized that direct grants and not tax benefits are the appropriate way of compensating employed parents for their child care expenditures.

Finally, no one whose income is below the poverty line should be paying any tax.

Starting with progressivity in looking at income tax rights, the government has announced its intention to achieve substantially lower personal income tax rates and significantly fewer tax brackets. If this is to mean that people in the highest income brackets are going to be paying less tax, our group strongly disagrees with such a move as being unnecessary and unjustified. We have seen no proof that high-income Canadians are presently being gouged by our tax system. We know that, compared with many other countries, our taxes are quite low for high-income people.

[Traduction]

affiliés, qui représentent de 3 à 4 millions de femmes d'extractions diverses. Notre priorité absolue est, et a toujours été, l'égalité des femmes sur le plan économique.

Cette égalité n'est pas facile à réaliser, car les femmes sont désavantagées sur toutes sortes de plans—en tant qu'employées, que travailleuses non rémunérées à domicile, que personnes qui souffrent le plus du taux croissant de divorce—et comme nous le savons, les femmes constituent également la majorité des pauvres au Canada. Il est donc logique que nous soyons plus préoccupées que les hommes par les politiques économiques de notre gouvernement. Nous avons, en particulier, eu souvent l'occasion de déplorer l'incohérence actuelle du régime fiscal et du système de transfert de notre pays et avons fait de nombreuses recommandations en faveur de leur changement.

Nous sommes donc très heureuses que la réforme fiscale fasse l'objet d'un examen approfondi, et nous sommes totalement d'accord avec le ministre des Finances lorsqu'il déclare que le premier objectif de cette réforme doit être d'assurer un partage équitable de l'impôt entre les contribuables.

Pour y parvenir, nous estimons que les réformes doivent suivre les principes suivants:

En premier lieu, le nouveau régime devra être au moins aussi progressiste que le régime actuel, et si possible, encore plus.

En deuxième lieu, les impôts qui frappent les contribuables doivent être calculés en fonction de leur revenu personnel et non d'hypothèses purement artificielles concernant leur situation de famille ou leur position.

En troisième lieu, notre système d'impôt et de transfert doit tenir suffisamment compte des charges financières des contribuables qui ont des enfants et d'autres personnes à charge.

En quatrième lieu, des subventions directes, et non des dégrèvements d'impôt, devraient être considérées comme la méthode appropriée d'indemnisation des frais de garde d'enfants supportés par les parents occupant un emploi.

Enfin, tous ceux dont le revenu est inférieur au seuil de la pauvreté ne devraient payer aucun impôt.

Commençons par la progressivité de l'impôt sur le revenu: à cet égard, le gouvernement a annoncé son intention de réduire sensiblement les taux d'impôt sur le revenu des particuliers et d'en faire autant pour le nombre des tranches de revenu. Si cela signifie que ceux qui appartiennent aux classes de revenu les plus élevées vont payer moins d'impôt, notre groupe est fortement opposé à une telle décision, qu'il considère inutile et injustifiée. À notre connaissance, rien ne prouve que les Canadiens à revenu élevé sont actuellement indûment exploités par notre régime fiscal. Nous savons qu'en comparaison de bien d'autres pays, nos impôts sont assez faibles pour ces personnes.

[Text]

Proponents of lower income tax rates often point to the lowering of highest tax rates in the United States. This can easily be accounted firstly by the fact that our social safety net, including particularly medicare, is much superior to that provided in the United States for their citizens. Secondly, the U.S. income tax system provides substantially fewer loopholes to upper-income people, including the full taxation of capital gains and no equivalent to our RRSP deductions for employer pension plan participants who make more than \$25,000 for single and \$40,000 for couples.

Since our government has shown no indication of abolishing these major preferential tax expenditures but has on the contrary significantly increased them in the past few years, our group definitely opposes reductions in tax rates that would have the effect of further decreasing the taxes of upper-income people.

On the subject of exemptions and deductions versus tax credits, we were very pleased to hear in the recent budget the government's intention to convert personal exemptions and some deductions to tax credits. This is a move we have been recommending for a long time. We therefore welcome this initiative. As the impact of such changes can vary greatly, depending on the exact formulas chosen, however, we will anxiously await the specific proposals. In the meantime, with our colleagues in the social policy reform group, we plan to make representations to the Department of Finance about things like turnaround points and amounts of credits to be granted.

On the question of increased reliance on sales taxes, value-added taxes or business transfer taxes, we believe that all such taxes are inherently unfair, since they impose unduly high burdens on people with average and lower incomes. They are not only not progressive but also they have a definite regressive effect on lower-income families, because of course they must use a greater proportion of their resources on consumer goods. As a result we are against any move in the direction of raising a greater portion of our government's revenues from such sources.

On the second question of assessing ability to pay, the first issue I will look at is the tax unit. Almost all Canadian women's groups as well as women's groups throughout the world are against the imposition of a joint system of taxation of the spouses. This has the effect of raising the tax rate on the wife's earnings, thereby discouraging married women from entering or re-entering the labour market. Another reason for opposing joint taxation is that it is philosophically unjustified. If you look at the way spouses manage their incomes, you find in fact that very few share their incomes and that only the poorest of all share everything because they have no choice; everything is spent.

[Translation]

Les partisans de la réduction des taux d'impôt sur le revenu font souvent remarquer que les taux des tranches supérieures ont été diminués aux États-Unis. Cela s'explique facilement par le fait que, tout d'abord, notre système de sécurité social, en particulier l'assurance-maladie, est très supérieur à ce que les États-Unis offrent à leurs citoyens. Deuxièmement, dans ce pays, le régime d'impôt sur le revenu offre beaucoup moins d'échappatoires aux personnes à revenu élevé; la totalité des gains en capital y sont notamment imposés et il n'y existe aucun équivalent de nos déductions au titre du REÉR pour les participants au régime de pension de l'employeur qui gagnent plus de 25,000\$ (célibataires) et de 40,000\$ (couples).

Comme notre gouvernement n'a nullement manifesté l'intention d'abolir ces importantes dépenses fiscales, mais les a, au contraire, sensiblement augmentées au cours de ces dernières années, notre groupe est fermement opposé à des réductions des taux d'impôt qui auraient pour effet de réduire encore les impôts des personnes à revenu élevé.

En ce qui concerne les avantages comparés des exemptions et des déductions par rapport aux crédits d'impôt, nous avons été très heureuses d'apprendre, dans le récent budget, que le gouvernement avait l'intention de transformer les exemptions personnelles et certaines déductions en crédits d'impôt. C'est une décision que nous recommandions depuis longtemps. Nous sommes donc favorables à cette initiative. Comme les effets de tels changements peuvent être extrêmement variables, en fonction des formules exactes choisies, nous attendrons donc cependant avec impatience les propositions précises du gouvernement. Entre-temps, avec nos collègues du groupe de réforme des politiques sociales, nous avons l'intention d'intervenir auprès du ministère des Finances à propos de questions telles que les seuils et le montant des crédits à accorder.

En ce qui concerne le plus large recours aux taxes de vente, aux taxes à la valeur ajoutée et aux taxes sur les opérations commerciales, nous estimons qu'elles sont toutes foncièrement injustes, car elles imposent une charge excessive aux personnes à revenu faible ou moyen. Non seulement elles ne sont pas progressives, mais elles représentent également une régression indiscutable pour les familles à faible revenu, puisque, bien entendu, celles-ci sont obligées de consacrer une part plus importante de leurs ressources aux biens de consommation. Nous sommes donc opposées à toute décision qui ferait qu'une part plus importante des recettes de notre gouvernement proviendrait de ces sources.

Pour ce qui est de la question d'évaluer la capacité de payer, je commencerais par examiner l'unité fiscale. Presque tous les groupes féminins du Canada et du monde entier sont hostiles à l'instauration d'un régime commun d'imposition des conjoints, qui a pour effet d'augmenter le taux d'imposition des gains de l'épouse et de dissuader du même coup les femmes mariées d'entrer dans la population active ou d'y retourner. Une autre raison de cette opposition tient au fait que ce système n'est pas justifié au plan des principes. Si vous examinez la manière dont des conjoints gèrent leurs revenus, vous constatez que dans la pratique, très peu d'entre eux les partagent et que seuls les plus pauvres mettent tout en commun parce qu'ils n'ont pas

[Texte]

Because of this, NAC is asking the Standing Committee on Finance and Economic Affairs to reconsider the recommendation included in the report on tax simplification of last June, which calls on the Minister of Finance to consider the advisability of amending the Income Tax Act to allow spouses the opportunity of filing joint income tax returns. We realize this is not the same thing as imposing joint income taxation, but we are afraid this might be the first step towards a mandatory joint taxation system.

• 2100

Although such a system would make our tax system administratively simpler, we ask you to consider the following conclusions of the Australian tax review committee on the subject. It said the appeal of compulsory joint taxation is great, especially to people who want the system to be simpler, but any test of simplicity that produces discrimination against such a large and important section of the population, as is all its husbands and wives, should not be introduced into any legislation.

For the same reason, many countries that used to have joint taxation are moving away from it. According to the OECD, between 1970 and 1976 six European countries switched from joint to individual taxation of the earned income of the spouses and since then that movement has continued. Great Britain, for example, has introduced a separate filing option for the spouses. The main reason for doing so has been the growing importance attached to the status and role of women in society.

The second question relating to ability to pay that I would like to look at is the married exemption. Even before Judy Erola made her very controversial remarks, which most of you may remember about the tax situation of women at home, women's groups and many tax economists spent a substantial amount of energy discussing this issue. The result has been a split. There is no consensus.

Some believe a wife at home is a dependant who should give a husband entitlement to a tax exemption because she costs him in terms of food, shelter and clothing. Others, including the Royal Commission on the Status of Women, which issued its report in 1970, said that the man whose wife works inside the home has a much higher standard of living than a bachelor with the same salary. The bachelor would have to pay a small fortune to provide himself with all the services a wife provides without charge to her husband and the family. This led to the question of the treatment of the imputed value of the work of homemakers and Douglas Hartle, who had been the research director of the Carter commission and was also the adviser on taxation to the Royal Commission on the Status of Women, actually recommended that not only the married exemption be

[Traduction]

le choix de faire autrement; ils dépensent tout ce qu'ils gagnent.

C'est la raison pour laquelle le CCA demande au Comité permanent des finances et des affaires économiques de revenir sur la recommandation contenue dans le rapport de juin dernier sur la simplification du régime fiscal, lequel demande au ministre des Finances d'envisager la possibilité de modifier la Loi de l'impôt sur le revenu afin de permettre aux conjoints de faire des déclarations d'impôt communes. Nous nous rendions bien compte que ce n'est pas la même chose que d'imposer le revenu commun, mais nous craignons que cela ne soit la première étape qui conduira à un régime d'imposition obligatoire du revenu commun.

Bien qu'un tel système simplifierait notre régime fiscal sur le plan administratif, nous vous demandons de prendre en considération les conclusions du comité australien d'examen du régime fiscal sur la question. Ce comité estime que l'imposition obligatoire du revenu commun est fort tentante, en particulier pour ceux qui veulent un système plus simple, mais tout critère de simplicité qui crée une discrimination à l'égard d'un groupe aussi important de la population, celui de toutes les personnes mariées, ne devrait jamais être utilisé dans une loi.

C'est pour cette raison que de nombreux pays qui pratiquaient autrefois cette méthode y renoncent aujourd'hui. D'après l'OCDE, entre 1970 et 1976, six pays européens sont revenus à l'imposition du revenu individuel des conjoints, et depuis lors, ce mouvement s'est poursuivi. La Grande-Bretagne, par exemple, offre maintenant aux conjoints la possibilité de faire une déclaration d'impôt distincte. La principale raison de cette décision tient à l'importance croissante accordée à la situation et au rôle des femmes dans la société.

La seconde question ayant trait à la capacité de payer, que j'aimerais examiner, est celle de l'exemption de marié. Avant même que Judy Erola ait fait des remarques extrêmement controversées, dont la plupart d'entre vous se souviendront peut-être, au sujet de la situation fiscale des femmes au foyer, des groupes féminins et de nombreux spécialistes des questions fiscales ont consacré beaucoup d'efforts et d'énergie à la discussion de cette question. L'accord ne s'est pas fait, et les avis sont demeurés partagés.

Certains considèrent qu'une femme au foyer est une personne à charge qui devrait permettre à son époux de bénéficier d'une exemption parce qu'il dépense de l'argent pour la nourrir, la loger et la vêtir. D'autres, dont la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme, qui a publié son rapport en 1970, a déclaré que l'homme dont l'épouse travaille à domicile a un niveau de vie très supérieur au célibataire ayant un salaire égal. Celui-ci serait obligé de dépenser une petite fortune pour assurer tous les services qu'une épouse fournit gratuitement à son mari et à sa famille. Tout ceci a conduit à la question du traitement de la valeur imputée du travail des ménagères, et Douglas Hartle, directeur de la recherche de la Commission Carter et également conseiller fiscal auprès de la Commission royale d'enquête sur la

[Text]

abolished, but in families where there was a wife at home that an amount be added to their income to make up for the fact that the wife's work was not being taxed.

This was rejected as undesirable by the royal commission, but it nevertheless recommended phasing out the married exemption. Since then no consensus has been raised on this in Canadian women's groups. One main factor is that many homemakers who have no recognition of their work see this as some kind of recognition, albeit a perverse recognition, of the value of their work and think it is important. In the circumstances the only recommendation that has gathered some support in many groups, because it improves the situation of women without actually confronting the main point, is that the spousal exemption be transformed into a credit that would be given directly to homemaking wives and would give all of them the same benefit. Our group supports such a move.

The third broad category I will look at is the recognition of the financial burden of having children, first under the treatment of single parents. It is generally recognized that single parents should have a special tax break, because their expenses are at least as high as those of two-parent families in terms of keeping a separate household. It has always been particularly ridiculous that this was given in the form of a deduction that most benefited those with the higher incomes. This is therefore a prime candidate for a transformation into a credit.

As for the treatment of children generally, we have in the course of the last few years, and particularly around the issue of the deindexation of family allowances, elaborated the following principles. First, children are a societal responsibility as well as the responsibility of their parents. As a result, all parents should get financial assistance from the government, whatever their level of income.

Here we always come back to the point that some people make that if you are a millionaire you should not be getting any assistance for taking care of children, that you can well afford them yourself. The fact is that a single millionaire has a greater capacity to pay than a millionaire with children, and this should be recognized. We feel that the best way to recognize this is through a payment that goes to the lower income parent, and not through an income exemption or deduction.

Also, the reason why the family allowance is important, or a refundable credit, is because women get it directly. It is in some cases, we know for a fact, the only money these women have that is their own and they can dispose of as they wish. We also believe that lower income parents should receive much larger benefits, and that the receipt of the child benefit, whether it be a family allowance or a credit, should not

[Translation]

situation de la femme, a effectivement recommandé que l'exemption de marié soit non seulement abolie, mais que dans les familles où la femme demeurait au foyer, un certain montant soit ajouté à leur revenu pour compenser le fait que le travail de l'épouse n'était pas imposé.

La Commission royale a jugé cette proposition indésirable, mais a cependant recommandé d'éliminer progressivement l'exemption de marié. Depuis lors, les groupes de femmes canadiennes n'ont pas encore réussi à se mettre d'accord sur la question. Ceci tient surtout au fait que beaucoup de ménagères dont la valeur du travail n'est pas reconnue y voient une sorte de reconnaissance, *a contrario*, de la valeur de leur travail, et le jugent important. Dans les circonstances, une seule recommandation a fait un certain nombre de partisans dans de nombreux groupes, car elle améliore la situation des femmes sans attaquer vraiment de front le problème essentiel. Elle consisterait à transformer l'exemption de marié en un crédit qui serait directement accordé aux ménagères et qui serait le même pour toutes. Notre groupe est favorable à cette proposition.

La troisième question d'ordre général que je voudrais maintenant examiner est celle de la reconnaissance de la charge financière que représentent les enfants. Je commencerai par le traitement accordé aux parents célibataires. On reconnaît en général que ceux-ci devraient bénéficier d'un allègement fiscal spécial, car leurs dépenses sont au moins aussi élevées que celles des familles où les deux parents sont présents à cause de l'obligation de tenir leur propre ménage. Le fait que cet allègement ait surtout profité aux personnes ayant les revenus les plus élevés a toujours été totalement ridicule. Cette mesure est donc une candidate toute trouvée à la transformation en crédit d'impôt.

En ce qui concerne le traitement généralement accordé aux enfants, nous avons, ces dernières années, élaboré les principes suivants, en particulier en ce qui concerne la désindexation des allocations familiales. Premièrement, les enfants sont la responsabilité de la société aussi bien que celle de leurs parents. Tous les parents devraient donc bénéficier d'une aide financière du gouvernement, quel que soit leur revenu.

Nous revenons toujours ici à l'argument de ceux qui disent que si vous êtes millionnaire, vous ne devriez recevoir aucune aide pour vous occuper de vos enfants, car vous avez largement les moyens de le faire. Il demeure qu'il est plus facile pour un millionnaire célibataire de payer que pour un millionnaire qui a des enfants, et il faudrait en tenir compte. À notre avis, le meilleur moyen de le faire est de verser de l'argent au parent qui a le revenu le plus faible au lieu de recourir à une exonération ou à une déduction.

D'autre part, la raison pour laquelle l'allocation familiale, ou un crédit remboursable, est importante, c'est que les femmes en bénéficient directement. Dans certains cas, nous le savons pertinemment, c'est le seul argent qui appartient en propre à ces femmes et dont elles puissent disposer à leur gré. Nous estimons également que les parents à faible revenu devraient toucher des prestations beaucoup plus importantes,

[Texte]

necessarily be given to the mother, that the benefit should be given to the lower income of the parents on the assumption, which is a reasonable one, that the parent with the lower income is the one that spends more time with the children.

As our final general point on this, there should be no reduction in the total federal funds that are devoted to children's benefits. On the contrary, parents are very much in need of assistance these days. This is one of the important reasons why women are not having as many as children as might be healthy for our future economy. It is important not only that these benefits not be cut, but that they be increased.

On the tax treatment of child care expenses, our position used to be that we wanted the child care deduction to be transformed into a credit. It is interesting to see that way back in 1970 the Royal Commission on the Status of Women had recommended that it be a credit, and the government introduced it in the form of a deduction over the objections of women's groups. Since then our own position has evolved, so that we no longer support the funding of or the help to parents to pay their child care expenses through the tax system at all. Instead, we think that a much better use of these moneys is through direct funding of non-profit quality child care services.

We believe that any measure that is introduced by the government to increase child care funding through the tax system is bound to fail. We will take this simply as an increase in family allowances, which will be needed but will not help to set up a good system of child care in this country. I can elaborate on this further if you wish.

On the question of the tax treatment of poor people, individuals and families, you have heard at length in the presentation of Ken Battle, director of the National Council of Welfare, how many Canadian families are now paying taxes when they have incomes below the poverty line, as much as \$2,000 in taxes in some cases. We find this intolerable, and ask that it be corrected as soon as possible. The best and most economical way of achieving this is through the introduction of a low income credit that would cancel the tax payable by those whose household incomes fall below Statistics Canada's poverty line for a middle-sized city. The introduction of such a low income credit would still not obviate the need for a refundable sales tax credit to cancel the effect of larger sales taxes for all low income families, including those below the tax-paying threshold.

The final subject I will mention is the tax treatment of divorced spouses. The Income Tax Act provides that periodic alimony or maintenance payments for the support of an ex-spouse or children are deducted from the income of the one who pays them and must be included in the taxable income of

[Traduction]

et que la prestation pour enfant à charge, qu'il s'agisse d'allocation familiale ou d'un crédit, ne devrait pas être nécessairement versée à la mère, mais qu'elle devrait l'être à celui des parents qui a le plus faible revenu d'après le principe, fort raisonnable, que c'est le parent dont le revenu est le plus faible qui est celui qui passe le plus de temps avec les enfants.

Pour conclure là-dessus, nous dirons qu'il ne devrait y avoir aucune réduction des fonds fédéraux pour les prestations destinées aux enfants. Au contraire, les parents ont besoin d'énormément d'aide, aujourd'hui. C'est une des principales raisons pour lesquelles les femmes n'ont pas autant d'enfants qu'il le faudrait pour notre économie future. Il importe donc que ces prestations ne soient pas réduites, mais qu'elles soient au contraire augmentées.

En ce qui concerne le traitement fiscal des frais de garde d'enfants, nous voulions autrefois que la déduction pour garde d'enfants soit transformée en crédit d'impôt. Il est intéressant de noter qu'en 1970, la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme avait recommandé la formule du crédit, et que le gouvernement avait adopté celle d'une déduction, en dépit des protestations des groupes féminins. Depuis lors, notre position a évolué, et nous ne sommes plus du tout favorables au principe d'une aide financière aux parents pour leur faciliter le paiement de frais de garde d'enfants, par le biais du régime fiscal. Nous estimons que tout cet argent serait bien mieux utilisé s'il servait à financer directement des services de garde d'enfants de qualité qui soient sans but lucratif.

Nous considérons que toute mesure adoptée par le gouvernement pour augmenter le financement de la garde d'enfants par le biais du régime fiscal est vouée à l'échec. Nous accepterons simplement cette aide financière comme une augmentation des allocations familiales, et qui est certes nécessaire, mais qui n'aidera pas à créer un système valable de garde d'enfants dans ce pays. Si vous le désirez, je puis entrer un peu plus dans le détail de la question.

Pour ce qui est du traitement fiscal des pauvres, des personnes seules et des familles, vous avez entendu Ken Battle, directeur du Conseil national du bien-être social, insister dans sa déposition sur le nombre des familles canadiennes qui paient actuellement des impôts alors que leur revenu est inférieur au seuil de pauvreté, impôts qui atteignent parfois 2,000\$. Nous jugeons cette situation intolérable et demandons qu'il lui soit porté remède aussitôt que possible. Le moyen le plus simple et le plus économique de le faire consiste à adopter un crédit pour faible revenu qui annulerait l'impôt payable par ceux dont les revenus familiaux sont inférieurs au seuil de pauvreté établi par Statistique Canada pour une ville de taille moyenne. L'adoption d'un tel crédit n'éliminerait cependant pas la nécessité d'un crédit de taxes de vente remboursable pour compenser l'effet de taxes de vente plus élevées pour toutes les familles à faible revenu, y compris celles qui ne gagnent pas assez d'argent pour payer des impôts.

La dernière question que j'évoquerai est celle du traitement fiscal des conjoints divorcés. La Loi de l'impôt sur le revenu dispose que la pension alimentaire ou l'allocation indemnitaire versée périodiquement pour subvenir aux besoins d'un ancien conjoint ou de ses enfants sont déduites du revenu de la

[Text]

the recipient. This dates back to 1942, when the reason that was given for introducing it—and this is from the *Hansard* of the time—was to grant tax relief to husbands in certain income tax brackets who had not enough income to pay both their maintenance obligations and the high war-time tax. However, as you know, this change was not repealed when war-time taxes disappeared. At the time it was assumed that the recipient wife would not have to pay tax on it because her income would be too low.

• 2110

Other rationales which were later developed to maintain this deduction include that the spouse or maintenance and child support are money gone for naught, that the deductibility may be an aid to enforcing the agreement or order to pay, that deductibility permits men who are financially strapped to start anew with a new family, and that this treatment allows the payment of higher amounts to wives and children by reducing the total amount of tax the payer and his ex-family have to pay.

This last results from the income splitting that in fact occurs when such a deduction is allowed. This has been criticized as being inconsistent since husbands in intact families are not allowed to deduct the sums they spend on their wives and children, except for the flat-rate exemptions.

Whether much, if any, of the tax saving from this income splitting is actually passed on to the wife is very questionable. In fact, many practising lawyers would argue that this is not the case and that much of this saving is not passed on.

Our conclusions on the situation are that we should have a different treatment, as is the case in the United States, for amounts paid for maintenance for the spouse and the amounts paid for the children. In the case of the spouse, since manifestly this money is going to be hers to do with as she sees fit and she can spend it as she wants, then it is reasonable and fair to add it to her income for tax purposes.

In the case of money received for the care of a child, however, that money really never belongs to the assets of the wife. She must spend it on the child and if she does not do so the husband can go to court and challenge her and have the amount reduced or whatever. So she is not really the recipient of this money. She is in the position of a trustee who is administering this money for the child and no more than trustees are obliged to pay tax on the amount they administer for others should the wife be forced to pay tax on these amounts.

Consequently, we recommend that in the case of maintenance for spouses the situation remain the same, but that in the case of child support the amounts no longer be deductible from the taxable income of the payer and no longer be included in the income of the recipient.

[Translation]

personne qui fait ces versements et doivent être incluses dans le revenu imposable du bénéficiaire. Cette disposition remonte à 1942, et la raison donnée pour l'adopter—je la tire du *hansard* de l'époque—était d'accorder un allègement fiscal aux maris appartenant à certaines tranches d'impôt sur le revenu, dont le revenu n'était pas suffisant pour qu'ils s'acquittent à la fois de l'obligation de verser des allocations et de payer l'impôt de guerre, qui était élevé. Cependant, comme vous le savez, cette modification n'a pas été abolie lors de l'élimination des taxes imposées pendant la guerre. A l'époque, on a présumé que la femme n'aurait pas à payer des impôts parce que son revenu serait trop bas.

D'autres raisonnements ont vu jour par la suite pour garder la déduction, les voici: toutes les allocations indemnitaires et d'entretien des enfants ne donnent rien, le fait que ce montant peut être déduit peut aider à faire respecter une entente ou une ordonnance de paiement, le fait que le montant peut être déduit permet aux hommes qui ont des problèmes financiers de recommencer avec une nouvelle famille, et cette disposition permet le paiement de montants plus élevés aux femmes et aux enfants en réduisant les impôts totaux payés par le mari et son ancienne famille.

Le dernier point découle du partage de revenu lorsqu'on permet une telle déduction. On a critiqué l'inconséquence de cette disposition, parce que les maris des familles qui sont ensemble ne peuvent pas déduire les montants qu'ils consacrent à leurs femmes et leurs enfants, à part les exemptions.

On peut vraiment se demander si beaucoup, ou même un peu, des économies d'impôt qui résultent du partage de revenu sont transmises à la femme. Beaucoup d'avocats prétendraient que les économies ne sont pas transmises à la femme.

Nous pensons donc, comme il se fait déjà aux Etats-Unis, que les montants payés en allocations indemnitaires au conjoint ne devraient pas être traitées comme les montants payés pour l'entretien des enfants. Dans le cas des allocations indemnitaires payées à la conjointe, étant donné que l'argent appartiendra à la femme et qu'elle pourra l'utiliser comme elle jugera bon, il est donc raisonnable et juste qu'elle ajoute ce montant à son revenu à des fins fiscales.

Dans le cas d'allocations d'entretien d'un enfant, cependant, l'argent n'est jamais la propriété de la femme. Elle doit l'utiliser pour l'enfant, sinon son mari peut contester ses actions et demander que le montant des allocations soit réduit, etc. Ce n'est donc pas la femme qui reçoit vraiment l'argent. Elle est en quelque sorte le fiduciaire, qui administre les fonds pour l'enfant. Tout comme les fiduciaires ne sont pas obligés de payer des impôts sur les sommes qu'ils administrent pour d'autres, les femmes ne devraient pas être obligées de payer des impôts sur ces sommes.

Par conséquent, nous recommandons que la situation reste telle quelle dans le cadre des allocations indemnitaires payées au conjoint, mais que les allocations d'entretien des enfants ne soient plus déductibles du revenu imposable de celui qui les paie et ne fassent plus partie du revenu de celle qui les touche.

[Texte]

This is it, Mr. Chairman. The rest is a summary of the recommendations. I would be glad to answer any questions you may have or elaborate on any points.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Thank you, Madam Dulude. Mr. Garneau.

M. Garneau: Madame Dulude, tout d'abord, je veux vous remercier d'être venue nous rencontrer.

Je dois vous dire que je ne vois pas beaucoup de problèmes philosophiques à vos propositions. Je suis d'accord avec vous sur plusieurs des points que vous avez mentionnés, et je me suis même déjà prononcé en faveur de ces points. J'aimerais vous poser quelques questions techniques sur vos cinq points du début.

En ce qui concerne les gens qui vivent en-dessous du seuil de la pauvreté, vous recommandez plus loin dans votre mémoire que ce seuil de la pauvreté soit celui déterminé par Statistique Canada. Dans une ville moyenne, pour une famille de quatre, cela se situe à 20,000\$ ou 22,000\$ si ma mémoire est fidèle. Avez-vous fait une évaluation de ce que cela représente en pertes de revenu pour l'État ou si vous n'avez aucune idée de l'ampleur des sommes qui devraient être perçues autrement, soit en imposant davantage les revenus les plus élevés, soit par d'autres formes de taxation?

Mme Dulude: Je n'ai pas les chiffres ici, mais je me rappelle que lors de son exposé, Ken Battle avait présenté les chiffres correspondant à ces dépenses. Ces chiffres étaient assez substantiels.

• 2115

Me demandez-vous où j'irais chercher ces revenus?

M. Garneau: Non. Dans la mesure où l'objectif est de maintenir la neutralité, il faudrait peut-être parler de la *business transfer tax* que vous n'approuvez pas tout à fait. J'y reviendrai tout à l'heure.

J'aimerais simplement connaître l'ordre de grandeur de ce que cela représente et savoir si on peut atteindre cet objectif en une seule année. Est-ce que cela doit prendre plusieurs années? Est-ce qu'il y a des limites intermédiaires qui peuvent être atteintes cette année ou l'an prochain en vue d'en arriver à cet objectif? Si la société détermine que tel niveau de revenu est le seuil de la pauvreté, je ne vois pas pourquoi le gouvernement imposerait les pauvres dans la mesure du possible. Je pense que c'est non seulement un objectif louable, mais un objectif qu'on devrait chercher à atteindre. Comme je n'ai pas d'ordinateur à mon service, je me demandais si vous aviez fait l'analyse. C'est pour cela que je vous pose cette question.

Mme Dulude: Je n'ai pas les chiffres, mais je pense que, quel que soit l'ordre de grandeur du chiffre en question, c'est une question de volonté politique. Il faut être prêt à aller chercher l'argent ailleurs et à réduire certaines des dépenses fiscales qui existent à l'heure actuelle, ou bien à augmenter certaines taxes, mais pas la taxe de transaction financière.

M. Garneau: On pourrait peut-être joindre les deux. Je voulais revenir un peu plus tard à cette taxe-là, mais les deux

[Traduction]

C'est tout ce que nous voulions vous dire, monsieur le président. Le reste de notre mémoire est un résumé de nos recommandations. Il me fera plaisir de répondre à toute question que vous aurez à me poser.

Le président suppléant (M. Minaker): Merci, madame Dulude. Monsieur Garneau.

Mr. Garneau: I would like to thank you for coming to meet with us today, Ms Dulude.

I must say that I have very few philosophical problems with your proposals. I agree with a number of the points you have made, and I have already taken a public stand in favour of them. I would like to ask you some technical questions about the five points you made at the beginning.

You recommend in your brief that the poverty level should be the one determined by Statistics Canada. If I remember correctly, the poverty level is \$20,000 or \$22,000 in the case of a family of four in an average Canadian city. Have you calculated how much revenue the government would lose as a result of your suggestion, or do you not have any idea how much money would have to be collected otherwise, either by taxing higher income earners more heavily, or by introducing other types of taxation?

Ms Dulude: I do not have the figures with me, but I remember that Ken Battle mentioned some figures in his statement. The figures were quite high.

Are you asking me where I would get the revenue from?

Mr. Garneau: No. Given that the objective is to maintain neutrality, we should perhaps be talking about the business transfer tax, of which you are not entirely in favour. I will come back to this point in a moment.

I would just like to get an idea what kind of figures are involved, and to find out whether we could achieve the objective in a single year. Should it take several years? Are there some intermediate goals that could be achieved this year or next year, with a view to achieving the objective in the future? If society decides that a particular income level is the poverty line, I fail to see why the government would tax the poor if it could avoid doing so. I think that this is not only a commendable objective, but one that we should be trying to achieve. Since I do not have a computer I can use for this type of thing, I was wondering whether you had done the calculations. That is the reason I asked the question.

Ms Dulude: I do not have the figures, but I think that whatever amounts are involved, it comes down to a question of political will. The government must be prepared to collect money elsewhere, and to reduce some current tax expenditures, or else increase some taxes, but not introduce the business transfer tax.

Mr. Garneau: Perhaps the two efforts could be combined. I wanted to come back to the business transfer tax later, but the

[Text]

questions sont peut-être reliées. Dans la mesure où on atteindra cet objectif, il faudra certainement aller chercher cet argent ailleurs, à moins qu'on veuille augmenter le déficit d'une façon substantielle.

La neutralité de revenu crée des problèmes, non seulement au niveau fédéral, mais au niveau des provinces. Dans certaines provinces, il y a proportionnellement un plus grand nombre de personnes qui se trouvent à ce niveau-là, et les possibilités d'aller chercher l'argent ailleurs sont moins grandes. Une province comme Terre-Neuve pourrait décider d'augmenter les impôts des sociétés, mais elle n'a peut-être pas une base corporative suffisamment importante pour augmenter sensiblement les impôts des sociétés pour payer cela. Donc, il ne s'agit pas seulement de la neutralité au niveau fédéral.

L'année dernière, le crédit applicable à la taxe de vente s'arrêtait à 15,000\$, et l'échelle pouvait mener jusqu'à 18,000\$ avant que le crédit disparaisse complètement. Si ce crédit d'impôt applicable à la taxe de vente était rehaussé au niveau du seuil de la pauvreté, vous opposeriez-vous toujours à ce que la taxe à la valeur ajoutée ou la *business transfer tax* soit mise en application?

Mme Dulude: Comme le signalait Ken Battle, si on essayait d'enrayer la pauvreté par le biais du crédit pour contrer la taxe de vente, cela coûterait beaucoup plus cher, parce qu'il s'agit d'un crédit remboursable versé à tous ceux qui ont un revenu inférieur au seuil d'imposition. C'est pour cela que je dis qu'il vaudrait mieux avoir un crédit pour personnes à faible revenu. Cela ne bénéficierait qu'à ceux qui doivent de l'impôt.

Dans ses propositions au ministre des Finances, le groupe de réforme des politiques sociales élaborera sur ces points-là. Je ferai transmettre au Comité nos recommandations à ce sujet, recommandations qui comprendront les chiffres et probablement les étapes proposées.

M. Garneau: Au point 2, vous dites en anglais:

People's tax must reflect their personal income and not artificial assumption regarding their family status.

Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire par cela. Pouvez-vous élaborer un peu?

Mme Dulude: Je faisais allusion en partie à l'unité d'imposition et au principe qui sous-tend l'impôt conjoint des époux ou de la famille, à savoir qu'il y a un partage de tous les biens. En étant mariée, la femme a automatiquement accès à la moitié du revenu de la famille dans le cas de l'imposition conjointe.

• 2120

Je pourrais également parler des méthodes de partage de revenus entre les conjoints, de celles qui sont permises ou non permises sous notre régime fiscal. En ce moment, les experts me disent qu'il est très facile de contourner les lois qui, censément, empêchent le transfert de biens entre conjoints et donc, qui permettent de réduire l'impôt. Ils disent aussi que même les dernières dispositions qui ont été mises en vigueur, il y a deux ans je crois, pour diminuer ce genre de partage entre les conjoints, ne sont pas du tout efficaces.

[Translation]

two issues may be connected. If we in fact achieve the objective, we will certainly have to find the money elsewhere, unless we want to increase the deficit considerably.

Revenue neutrality creates some problems, not only federally, but for the provinces as well. In some provinces, there are proportionally more people below the poverty line, so there is less potential for collecting the money elsewhere. A province such as Newfoundland could decide to increase corporate taxes, but its corporate base may not be large enough to collect the money required by raising corporate taxes. So the question of neutrality does not come into play at the federal level only.

Last year, the sales tax credit stopped at \$15,000, and the scale could go up to \$18,000 before the credit disappeared completely. If the sales tax credit were increased to the poverty line, would you still be opposed to the introduction of the business transfer tax?

Ms Dulude: As Ken Battle said, if we try to eliminate poverty by using the sales tax credit, the cost involved would be much higher, because the sales tax credit is paid to all individuals with an income below the taxation level. That is why I am saying it would be better to have a credit for long-income individuals. It would benefit only those who owe income tax.

The Social Policy Reform Group will go into these issues in its proposals to the Minister of Finance. I will send the committee our recommendations, which will include figures and probably the steps we would propose.

Mr. Garneau: Your second point is:

Les impôts payés par les particuliers doivent tenir compte de leur revenu personnel et non pas d'une hypothèse artificielle au sujet de leur situation familiale.

I am not very clear on what you mean by that. Could you explain please.

Ms Dulude: I was referring in part to the taxation unit and to the principle underlying joint taxation of spouses or the family: namely that all goods are shared. If a woman is married, she automatically has access to half of the family income in the case of joint taxation.

I could also talk about the ways income is split between spouses, about those methods that are allowed and not allowed under our tax system. At the present time, experts tell me that it is very difficult to get around the legislation, which, to all intents and purposes, makes it impossible for goods to be transferred between spouses, and thereby to reduce taxes. They also tell me that even the most recent provisions introduced, two years ago, I believe, to reduce this type of income sharing between spouses, are not at all effective.

[Texte]

Pour ma part, je crois que s'il y a vraiment un transfert de propriété entre conjoints cela pourrait être reconnu pour fins d'impôt. Si, par exemple, ils se sont mariés sous le régime de la communauté de biens, régime sous lequel il y a partage à compter du mariage, je ne verrais pas d'objection à ce que chacun soit taxé sur la moitié des revenus de la famille. Mais ce n'est pas le cas dans le genre de transferts de biens qui se font entre conjoints. Souvent, le mari transfère des biens à son épouse mais il en garde le contrôle. Et il leur sera quand même possible, pour fins d'impôt, de partager ces biens.

M. Garneau: C'est une évasion fiscale cela.

Mme Dulude: C'est cela. Oui.

M. Garneau: À la page 4 de votre mémoire, je vois que vous soustrivez au remplacement des déductions par des crédits d'impôt. Est-ce que vous aviez à l'esprit que ces crédits-là étaient remboursables ou non?

Mme Dulude: De façon générale, non.

M. Garneau: Très bien. Merci.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): If I could just ask, Madam Dulude, what is your thinking . . . ? In the case of my marriage, I have a joint bank account with my wife; she has full access to it to make purchases for herself or for the family, pay bills and so on. If you have an arrangement like that . . . In fact, she owns the house we live in. If you have that kind of an arrangement, is it necessary to put forward what you are proposing? We are sharing the single income right now.

Ms Dulude: Actually I do not think this kind of informal sharing could ever serve as the basis for administering a tax system. This is something I enter into in greater detail. It would have to be your matrimonial regime that would be one of sharing. Right now, you give your wife whatever it is you want to give her.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): I put the cheque in the bank and then she takes what she wants. It is quite the reverse.

Ms Dulude: Yes, but next week you might decide not to put the cheque in the bank.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): That is true.

Ms Dulude: That kind of informal arrangement is not one on which you can base a tax system, and nowhere in Canada now is there a system of community of property, of immediate and full sharing between the spouses, as there is in California.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Mr. de Jong.

Mr. de Jong: Thank you very much, Mr. Chairman. I have very little difficulty with most of what you have recommended. I think the moving away from exemption to tax credit will certainly go a long way in creating some fairness in the system.

You mention your opposition to further dependence by government on a tax on consumption, whether it be the BTT or an extended sales tax or a VAT or whatever the name of the

[Traduction]

Personally, I think that if there really is a transfer of property between spouses, this fact could be recognized for tax purposes. If, for example, a couple is married in accordance with the communal property system, which provides that property is shared from the date of marriage forward, I would not object to each spouse being taxed on half of the family income. However, this is not the case in the type of transfers that occur between spouses. Often, husbands transfer goods to their wives but maintain control over the goods in question. For income tax purposes, they could share this property.

Mr. Garneau: That is tax evasion.

Ms Dulude: That is correct.

Mr. Garneau: I note that at page 4 of your brief you are in favour of replacing deductions with tax credits. Was it your intention that these credits should be refundable or not?

Ms Dulude: Generally speaking they should not be refundable.

Mr. Garneau: Fine. Thank you.

Le président suppléant (M. Minaker): J'aimerais savoir ce que vous pensez de la situation suivante, madame Dulude. J'ai un compte bancaire conjoint avec ma femme. Elle y a accès complet pour s'acheter des choses ou pour acheter des choses pour la famille, pour payer les factures, etc. Si on a un arrangement de ce genre . . . en fait, c'est elle qui est la propriétaire de notre maison. Si on a un arrangement de ce genre, les propositions que vous nous faites sont-elles nécessaires? À l'heure actuelle, nous partageons le revenu.

Mme Dulude: Je ne crois pas qu'un partage officieux de ce genre pourrait jamais servir de base à un régime fiscal. Je suis entrée dans beaucoup de détails sur la question dans le mémoire. Il faudrait que le régime matrimonial que vous choisissez soit un régime de partage. À l'heure actuelle, vous donnez à votre femme ce que vous jugez bon de lui donner.

Le président suppléant (M. Minaker): Je dépose le chèque à la banque, et elle prend ce qu'elle veut. La situation est tout à fait l'inverse.

Mme Dulude: Oui, mais la semaine prochaine, vous pourriez décider de ne pas déposer le chèque à la banque.

Le président suppléant (M. Minaker): C'est vrai.

Mme Dulude: Ce genre d'arrangement officieux ne peut pas servir de base à un régime fiscal. À l'heure actuelle, il n'existe aucun régime de communauté de biens qui prévoit le partage immédiat et entier entre les conjoints, comme c'est le cas en Californie.

Le président suppléant (M. Minaker): Monsieur de Jong.

M. de Jong: Merci beaucoup, monsieur le président. J'ai très peu de mal à accepter la plupart de vos recommandations. Je pense qu'on peut rendre le régime beaucoup plus juste en favorisant les crédits d'impôt plutôt que les exemptions.

Vous dites que vous vous opposez à une utilisation accrue de la part du gouvernement des taxes sur la consommation, qu'il s'agisse de la taxe sur les transactions commerciales, une taxe

[Text]

creature will be. The government comes back, of course, and says they will introduce the sales tax credit, but in my experience, very often governments find it easy to increase taxes and there is a real drag to increase benefits, particularly when it comes to the poor. Certainly welfare payments and those types of benefits are always the last to go up in economic good times, and in economic bad times they are one of the first that get attacked. Governments and politicians come to the line that you have all these poor people and welfare bums living off the public payroll, so they cut them. This is why I think we have seen in the last number of years a virtual freeze across this country on benefits going to poor people.

• 2125

My fear would be that if we relied on the sales tax credit, whenever the BTT or the sales tax or whatever gets increased the sales tax credit will not increase proportionately. We have seen this in Mr. Wilson's last budget, where he has extended the regime on the sales tax. Estimates suggest anywhere from \$60 to \$100 will be taken out of an average family, which in effect reduces by half the sales tax credit he had provided in the year prior.

Would you agree if the government is going to rely more on consumption taxes and use a mechanism like the sales tax credit to compensate the poor there should be some mechanism locking the two into place so whenever the BTT gets increased there is automatic increase in the sales tax credit?

Ms Dulude: I could not agree more with everything you have said except the very end. If there were such a locking-in mechanism the first year, it could be weakened the second or third year. I think if the government wants to raise taxes and wants it to be progressive, there is nothing better to do than raise income taxes. They are there; they are progressive. Let us do it up front if that is what we want to do.

If we raise sales taxes, we know it is going to have a regressive effect or at most a proportional effect with all these other measures you have to hang onto to which make a very cumbersome, circuitous and far-from-clean system. It creates more resistance. People feel like they are being had, and they are being had, and they do not understand how. If the government wants to raise taxes, it should do it up front and show exactly what it is it wants to do.

Mr. de Jong: I agree. My preference of collecting taxes is through a straight corporate and personal income tax. My sense is that this government is quite committed to extending the tax on consumption for a variety of reasons, perhaps the major one being political. It feels it can collect nickels and

[Translation]

de vente étendue, une taxe sur la valeur ajoutée, ou toute autre taxe. Le gouvernement nous dit, bien entendu, qu'il va présenter le crédit de taxe de vente, mais d'après mon expérience, j'ai constaté que très souvent les gouvernements trouvent qu'il est facile d'augmenter les taxes, mais qu'il est difficile d'augmenter les avantages, surtout pour les pauvres. Les prestations de bien-être social et d'autres prestations de ce genre sont toujours les dernières à être augmentées quand la conjoncture est bonne, mais quand la conjoncture est mauvaise, ce sont toujours les premières prestations à être attaquées. Les gouvernements et les politiciens sont alors prompts à dire qu'il y a trop de pauvres et de fainéants qui exploitent les largesses de l'État, et ils réduisent donc leurs prestations. C'est d'ailleurs ce que nous constatons depuis plusieurs années, c'est-à-dire que les prestations sociales destinées aux pauvres ont été quasiment gelées.

Ce que je crains avec le crédit d'impôt relatif à la taxe de vente, c'est qu'il ne sera probablement pas relevé de manière proportionnelle chaque fois que la TTC ou la taxe de vente sera augmentée. Nous l'avons bien vu avec le dernier budget de M. Wilson, qui élargit l'application de la taxe de vente. Selon certaines estimations, les changements apportés à ce chapitre représenteront une ponction de 60\$ à 100\$ pour la famille type, ce qui revient à réduire de moitié le crédit d'impôt relatif à la taxe de vente qui avait été accordé l'année précédente.

Si le gouvernement s'en remet plus aux impôts sur la consommation, en utilisant un mécanisme tel que le crédit d'impôt sur la taxe de vente pour alléger le fardeau fiscal des pauvres, ne pensez-vous pas qu'il devrait y avoir un dispositif d'ajustement systématique de la taxe de vente et du crédit correspondant, de façon que le crédit d'impôt soit automatiquement relevé chaque fois que la taxe sur les transactions commerciales le sera?

Mme Dulude: Je suis parfaitement d'accord avec tout ce que vous venez de dire, sauf à la toute fin. En effet, s'il y avait un tel dispositif d'ajustement systématique, il pourrait sans doute être assoupli la deuxième ou la troisième année. A mon sens, si le gouvernement veut augmenter ses recettes fiscales selon un mécanisme progressif, la meilleure solution consiste à relever l'impôt sur le revenu, qui est déjà en place et qui est progressif. Si c'est vraiment ce qu'il veut, qu'il le fasse sans détours.

Chacun sait que la taxe de vente a des effets régressifs, ou au moins partiellement régressifs du fait des dégrèvements qui sont consentis, mais ces derniers rendent le système particulièrement lourd à administrer, complexe et peu clair. De fait, c'est un système qui suscite la résistance des contribuables, qui ont l'impression de se faire rouler et de ne rien y comprendre. Si le gouvernement veut vraiment augmenter l'impôt, qu'il le fasse franchement et en nous disant clairement pourquoi.

M. de Jong: Je suis d'accord. Ma préférence à cet égard va également à l'impôt direct sur le revenu des sociétés et des particuliers. J'ai cependant le sentiment que le gouvernement actuel est résolu à élargir le recours aux impôts à la consommation, pour diverses raisons, la principale étant sans doute

[Texte]

dimes from people without people objecting as much as when they see the total tax bill as they do on an income tax form.

If we are going to move in this direction, I think it would be very important for a mechanism like the sales tax credit to remain locked in so we do not see a repeat of what happened in this last budget, where one goes up without any compensation at all on the other.

Ms Dulude: Yes, but we have not given up the battle on the main front yet.

Mr. de Jong: I would like to ask you one question relating to the situation of common-law relationships. Right now there is a real contradiction in our tax system. On the one hand the income tax system does not recognize common-law relationships, yet for the purpose of computing eligibility for the sales tax credit or the family allowance, they insist on including the income of a common-law relationship. It is a real contradiction in our tax system. Do you have any recommendations and thoughts on that?

Ms Dulude: My group does not have any specific recommendations. Generally speaking, I think it would be in the spirit of our other recommendations to say if the married exemption is to be kept then it should be extended to common-law situations. They should be considered as such not only when the government is gaining from counting them as spouses but also when the couple will be gaining. Certainly what you pointed out is flagrant inconsistency and should not be kept. It is a good point.

• 2130

Mr. de Jong: When you make your recommendation that the child support be a non-deductible item where a marriage has gone into a separation, would the person paying the child support be able to make the various child deductions?

Ms Dulude: I thought briefly about that. I think it would depend on how much each parent is contributing to the child. If the husband is paying no more than what the wife is providing in care for the child, then I think this exemption should be split equally between them. I think the proportion of the benefit should be equal to the proportion of the contributions of the parents.

Mr. Dorin: I want to ask about deductibility in the case of common-law versus legally married. Someone called me last week and asked about the status of two people of the same sex living together. One has an income and the other does not. Do you have any opinion on that? Last week I had a caller arguing that it was unfair that those two people did not get a deduction.

[Traduction]

d'ordre politique. Il estime probablement qu'il peut ainsi grappiller des sous à droite et à gauche sans que les gens s'en rendent compte, et en tout cas, en suscitant moins d'opposition que si les contribuables devaient acquitter une augmentation correspondante de leur impôt sur le revenu.

Si cela reflète bien la politique du gouvernement, il me paraît essentiel d'instaurer un dispositif d'ajustement systématique du crédit d'impôt relatif à la taxe de vente, afin que le gouvernement ne puisse pas refaire ce qu'il a fait dans le dernier budget, c'est-à-dire augmenter la taxe de vente sans modifier le crédit d'impôt correspondant.

Mme Dulude: Certes, mais laissez-moi vous dire que nous n'avons pas capitulé sur ce front-là non plus.

M. de Jong: J'aimerais maintenant vous poser une question relative aux relations de concubinage, car notre régime fiscal est tout à fait incohérent à cet égard. En effet, de telles relations ne sont pas reconnues pour ce qui est de l'impôt sur le revenu, mais lorsqu'il s'agit de calculer l'admissibilité au crédit d'impôt relatif à la taxe de vente ou aux allocations familiales, les autorités fiscales n'hésitent pas à tenir compte du revenu du concubin. C'est là une position tout à fait contradictoire. Qu'en pensez-vous?

Mme Dulude: Nous n'avons pas de recommandations particulières à faire à ce sujet. Sur un plan général, je crois pouvoir dire que l'esprit de notre recommandation nous amènerait à dire que le dégrèvement accordé aux personnes mariées devrait l'être également aux concubins, si on veut le préserver. Si le gouvernement veut traiter les concubins comme des personnes mariées, il doit le faire dans tous les cas et pas seulement quand il y gagne. Il ne fait aucun doute que la situation actuelle est parfaitement contradictoire et devrait être corrigée.

M. de Jong: Vous recommandez que les dépenses consacrées aux enfants ne soient plus déductibles lorsque le couple se sépare, mais cela signifie-t-il que la personne assumant ces dépenses serait autorisée à réclamer les diverses déductions prévues au titre des enfants?

Mme Dulude: Je me suis brièvement posé la question et je pense que tout dépendrait de la contribution de chacun des parents à cet égard. Si le mari ne paie pas plus que ce que l'épouse fournit pour s'occuper de l'enfant, je pense que le dégrèvement devrait être réparti également entre les deux. En d'autres termes, chacun des parents devrait bénéficier de ce dégrèvement en proportion de sa contribution.

M. Dorin: Je voudrais apporter le problème des déductions d'impôt appliquées aux relations de concubinage ou de droit commun, par opposition aux relations de mariage. En effet, quelqu'un m'a appelé la semaine dernière pour me demander quel était le statut de deux personnes du même sexe habitant ensemble, dont l'une aurait un revenu et l'autre pas. Qu'en pensez-vous? Cette personne qui m'en a parlé la semaine dernière me disait qu'il était injuste de ne pas accorder la déduction à des personnes ayant une telle relation.

[Text]

Ms Dulude: I guess we should be looking at a criterion that is an objective one and is not discriminatory. If we are looking at a situation where you have two people living together, and one of them is assumed to be the dependent of the other, it does not matter what the relationships are. It could be a mother and daughter. It could be whatever combination. I presume a deduction should be allowed. I point that out because I myself have not arrived at a conclusion on the married exemption itself.

Mr. McCrossan: Louise, I agree with almost all of your conclusions, but I disagree with a fair amount of the detail, which is not surprising, given our respective past histories in approaching problems.

I might start out with an editorial comment that I found amusing. You see it as unjust that the temporary tax measures in World War II were not removed at the end of the war. But you support the progressive income tax system, which was a temporary tax measure in World War I. Maybe you have a view on which of the two world wars was justified.

I agree completely with your first statement that the new system must be at least as progressive and preferably more so than the present one. That is an acid test that any tax reform has to face. But in applying your test, it seems to me you apply it to income tax only. We go back to the child benefit discussions you and I entered into a couple of years ago. There are several factors: income taxes, tax exemptions, tax credits, and so on. Surely the test of progressivity should be applied to the net result of the tax reform rather than the individual items.

When you talked about the system being progressive, you focused right in on the income tax rate issue, which is part of the problem. I am sure you are aware that the move to lower rates and to broaden the base in the United States came from Bill Bradley initially, from the left wing, on the basis that it would raise more money from the higher income brackets than the previous system of having high nominal rates but a lot of exemptions. Surely the nominal rate is not the thing we should be focusing on; it is the net effective rate.

Ms Dulude: This is why I did not mention rights only. I specifically mentioned the treatment of capital gains and the treatment of retirement income. In Canada, it is phenomenally generous for upper-income people, more so in the last three years than ever before. This is just the opposite of the situation in the United States. Here we seem to be wanting to reduce the rates but expanding the benefits to upper-income people.

[Translation]

Mme Dulude: Dans un tel contexte, je crois qu'il nous appartient d'établir un critère qui soit à la fois objectif et sans effet discriminatoire. Si vous avez deux personnes vivant ensemble, dont l'une est à la charge de l'autre, la nature de leur relation légale ne devrait pas entrer en ligne de compte. Qu'il s'agisse d'une mère et de sa fille, ou de n'importe quel autre type de relation, je suppose que la déduction devrait être accordée. Je précise toutefois que je vous donne cette réponse parce que je n'ai pas encore de position ferme sur l'exemption pour personne mariée.

M. McCrossan: Je partage la quasi-totalité de vos conclusions, madame Dulude, mais je conteste une bonne part de vos remarques spécifiques, ce qui n'est pas surprenant, étant donné que nous n'abordons pas tous deux les problèmes de la même manière.

Avant de vous poser des questions, je voudrais faire une remarque que je trouve assez amusante. Vous dites qu'il est injuste que les dispositions fiscales temporaires mises en oeuvre durant la Deuxième Guerre mondiale n'aient pas été abolies à la fin de la guerre. Par contre, vous approuvez le régime progressif de l'impôt sur le revenu, qui était une mesure fiscale adoptée temporairement durant la Première Guerre mondiale. Peut-être pensez-vous que l'une des deux guerres était plus justifiée que l'autre?

Je suis tout à fait d'accord avec vous lorsque vous dites que le nouveau régime fiscal doit être au moins aussi progressif que le régime actuel. À mon avis, cela constitue le critère fondamental d'évaluation de toute réforme fiscale. Par contre, j'ai le sentiment que vous appliquez ce critère seulement à l'impôt sur le revenu. Il y a quelques années, nous avons entrepris une discussion sur les avantages fiscaux accordés au titre des enfants, lesquels doivent être analysés selon plusieurs facteurs tels que l'impôt sur le revenu, les exemptions fiscales, les crédits d'impôt, et cetera. À mon avis, le critère de progressivité doit être appliqué au résultat net de la réforme fiscale, et non pas à chacun des éléments qui la composent.

Lorsque vous dites que le régime fiscal doit être progressif, vous le dites dans le contexte du barème d'imposition, qui n'est cependant qu'un élément du problème. Vous n'ignorez pas qu'aux États-Unis l'idée d'abaisser les taux d'imposition et d'élargir l'assiette fiscale a été avancée pour la première fois par Bill Bradley, homme de gauche sur le plan politique, parce que cela permettrait à l'État de prendre plus d'argent dans la poche des gros revenus. En effet, dans le système précédent, les taux d'imposition pouvaient bien être élevés, les gros revenus bénéficiaient d'un nombre considérable d'exemptions. Cela dit pour souligner que ce n'est pas le barème nominal qui est important, mais plutôt le barème effectif.

• 2135

Mme Dulude: C'est précisément pourquoi je ne me suis pas contentée de parler des barèmes. J'ai abordé aussi le traitement fiscal des plus-values et des revenus des retraités. Le régime fiscal canadien est d'une générosité incroyable pour les gros revenus, et plus que jamais depuis trois ans, ce qui est exactement le contraire aux États-Unis. J'ai l'impression que le gouvernement canadien souhaite réduire les taux d'imposi-

[Texte]

This is not making the system more progressive, looking at it globally, as you wish me to do.

Mr. McCrossan: I agree with some of your comments there. In any case the demonstration you are looking for, I think—and it is one which I think I can support—is that we should be looking at net tax payments paid by persons in various income ranges. There should be a clear demonstration that any new system—combination of income taxes, sales taxes, credits, whether refundable or not—should result in a more progressive system than the current system. This is your bottom line.

Ms Dulude: Including capital gains and retirement income, etc.

Mr. McCrossan: Sure, sure.

Ms Dulude: Yes, yes; this is right.

Mr. McCrossan: With respect to your statement about direct grants and not tax benefits reflecting child care expenditures, I have some problems. They have to do with the shared federal-provincial nature of the child care system. My problem is as follows. The federal government can guarantee through the use of a tax deduction that there is a receipt of a benefit. This is a very inefficient way of doing it, but they can at least guarantee there is a receipt of a benefit. If you change it to a tax credit, which was your previous position, you can guarantee there is a receipt of a tax benefit and you can make it more progressive or more equitable.

When you move to direct grants, it seems to me that you have to somehow guarantee there is a service available for a person to benefit from a grant. It seems to me that the federal government is not in a position to guarantee the service is available, at least without the active co-operation of the provinces and the territories. Even with their co-operation in remote communities, for example, it may be very difficult to do this.

You must have a mechanism in mind. Perhaps you can elaborate on such a mechanism.

Ms Dulude: Our group is supporting the recommendations that were essentially developed by the Canadian Day Care Advocacy Association. It basically consists of the establishment of a federal child care financing act under which the federal government would give money to the provinces, which of course, as you said, have jurisdiction in the area. But there would be conditions for these moneys. Certain standards of service of choice of options of child care, of geographic distribution, etc., would be respected.

It is similar but more elaborate than the Canada Assistance Plan, which has requirements that there be no geographic barriers, etc. In the case of the provinces of Quebec, Ontario and Manitoba, I think the provinces have already indicated

[Traduction]

tion, mais en accordant plus d'avantages aux revenus supérieurs. Sur un plan global, cela ne contribue en rien à rendre le régime plus progressif.

M. McCrossan: Vous n'avez pas complètement tort. Je suis d'accord avec vous lorsque vous dites que le critère fondamental est celui de la facture fiscale nette acquittée par des personnes assujetties aux divers échelons du barème fiscal. Il devrait être clairement établi que tout nouveau régime d'imposition est plus progressif que le régime actuel, en tenant compte de tous les facteurs pertinents tels que l'impôt sur le revenu, la taxe de vente et les crédits d'impôt, remboursables ou non. Voilà le critère fondamental.

Mme Dulude: Et en tenant compte également du traitement fiscal des plus-values, des retraites, et cetera.

M. McCrossan: Bien sûr.

Mme Dulude: D'accord.

M. McCrossan: J'ai quelque difficulté à accepter ce que vous avez dit au sujet des subventions directes à l'égard des dépenses de garde d'enfants, par opposition aux avantages fiscaux. Ces difficultés résultent de la nature fédérale-provinciale des services de garde d'enfants. Voici le problème. En accordant une déduction fiscale, le gouvernement fédéral s'assure que ce sont bien les particuliers qui en profitent. La méthode n'est pas du tout satisfaisante au niveau de l'efficacité, mais elle garantit au moins que les particuliers reçoivent vraiment un avantage. Si vous transformez la déduction en crédit d'impôt, qui est votre recommandation antérieure, vous garantissez que les particuliers reçoivent vraiment un avantage fiscal, mais vous assurez aussi que cet avantage est plus progressif et plus véritable.

Par contre, si vous accordez les subventions directes, il vous appartient de garantir que des services sont effectivement disponibles, pour que les particuliers puissent s'en prévaloir. Or, je ne pense pas que le gouvernement fédéral soit en mesure de garantir que les services seront vraiment disponibles, tout au moins sans la collaboration active des provinces et territoires. Même alors, il serait très difficile d'obtenir cette garantie dans les collectivités éloignées.

Seriez-vous donc prêt à recommander un mécanisme à ce sujet?

Mme Dulude: Notre groupe appuie les recommandations de l'Association canadienne pour la promotion des services de garde à l'enfance. Il s'agirait essentiellement d'adopter au niveau fédéral une loi sur le financement des services de garde de l'enfance, au titre de laquelle le gouvernement fédéral serait habilité à verser des fonds aux provinces, puisque ce secteur relève de leur compétence. Cependant, l'octroi de ces fonds serait assujéti à certaines conditions, notamment au respect de certaines normes de service, à l'offre d'une gamme de services suffisamment vaste, à certains critères de répartition géographique, et cetera.

Le mécanisme ainsi proposé est semblable au Régime d'assistance publique du Canada, qui interdit par exemple les obstacles géographiques, mais il serait plus élaboré. Je crois savoir que les provinces du Québec, de l'Ontario et du

[Text]

they would have no problems with it because they are already following such standards. One difference would be with Ontario on whether profit child care should be included in such a system. We do not think it should be.

To answer briefly your question, yes. We have developed a full system and we have material available on this. It is a workable system that some provinces have already approved. We think it is the only way to produce a child care system that is going to not make a big difference between the rich and the poor.

• 2140

If you consider what would have happened if you had depended on parents to develop a school system and if you had just given grants to people directly and thought that down the line there was going to be a good system coming out of that, you would realize without thinking about it very long that this never would have happened. What would have happened instead is that those parents who had the money would have hired good teachers and set up good schools in good neighbourhoods, but the people who were poor who did not have enough to eat would use most of this money—and this is what would happen if you would give a child-care credit—to provide food to eat, mostly, and take a very small amount to buy the minimal-quality child care for their children.

So you would have the development of two very different types of systems, one for the poor and one for the rich, the difference between the school and child care of course being that it is a voluntary system, not a mandatory system. The analogy is valid in terms of the incapacity of direct grants to lead to the development of a comprehensive, good-quality system for everyone.

Mr. McCrossan: I want to use your analogy directly, because I think there is a general principle—and I guess you are the lawyer, I am the actuary—that you cannot do indirectly what is not in your power to do directly.

The general systems you have mentioned, the Canada Pension Plans and the medicares and so on, were generally done with the unanimous consent of the provinces. It was not within the federal power to implement a Canada Pension Plan without the consent of the provinces; indeed, there was a considerable amount of haggling—the phantom funding, the free loans to the provinces for 20 years, the bribe that was paid in order to get the system in place.

In the educational system that you have mentioned, it is quite clear we could not equalize educational opportunities because the provinces would fight it tooth and nail. I think any time the federal government has tried to get into or even

[Translation]

Manitoba ont déjà indiqué qu'elles n'auraient aucune difficulté à accepter cette proposition, puisqu'elles respectent déjà de telles normes. Il pourrait y avoir un problème en Ontario, car il faudrait déterminer si les garderies à but lucratif pourraient être intégrées au système. À notre avis, elles ne devraient pas l'être.

Cela dit, pour répondre brièvement à votre question, oui, nous avons mis au point un mécanisme de financement des services de garde d'enfants et nous avons de la documentation à ce sujet. Il s'agit d'un mécanisme réaliste, qui a déjà reçu l'appui de certaines provinces. À notre avis, c'est le seul mécanisme qui permettrait d'instaurer un réseau de services de garde d'enfants traitant riches et pauvres de manière relativement équitable.

Demandez-vous où nous en serions si nous nous en étions remis aux parents pour établir le réseau d'établissements scolaires, en leur donnant simplement des subventions directes. Croyez-vous que cela aurait permis d'établir un réseau satisfaisant? Il ne faut pas réfléchir longtemps pour réaliser que non. Le résultat d'une telle initiative aurait simplement été que les parents ayant suffisamment d'argent auraient engagé de bons enseignants et créé de bonnes écoles dans de bons quartiers, alors que les pauvres qui n'avaient pas suffisamment à manger auraient utilisé une bonne partie des subventions pour se nourrir et n'en auraient consacré qu'une partie minime à l'obtention de services scolaires satisfaisants pour leurs enfants. C'est précisément ce qui se passerait dans le domaine des services de garde d'enfants, avec un crédit d'impôt.

Nous nous retrouverions en fin de compte avec deux régimes distincts, un pour les pauvres et un pour les riches, la seule différence existant entre les services scolaires et les services de garde d'enfants étant que les premiers sont obligatoires et les seconds facultatifs. À part cela, il est évident que l'octroi de subventions directes ne permettrait aucunement de mettre en place un réseau de services de garderies complet et de bonne qualité, accessible à tout le monde.

M. McCrossan: Je voudrais examiner votre analogie, car je pense qu'il y a un principe général voulant que l'on ne puisse pas faire indirectement ce que l'on n'a pas le pouvoir de faire directement.

En ce qui concerne les services sociaux dont vous avez fait état, tels que le régime de pensions du Canada ou le régime d'assurance médicale, ils ont généralement été mis en place avec le consentement unanime des provinces. De fait, le gouvernement fédéral n'avait pas le pouvoir d'imposer le régime de pensions du Canada aux provinces. Certes, l'obtention du consentement provincial a exigé des marchandages interminables, qui ont abouti au financement fantôme et aux prêts sans intérêt accordés aux provinces pour 20 ans, mais cela représente en quelque sorte le pot de vin que l'on a dû payer aux provinces pour obtenir un système national.

En ce qui concerne les services d'enseignement, il est clair que nous ne réussirions pas à les égaliser au plan national, car les provinces s'y opposeraient farouchement. Chaque fois que le gouvernement a voulu intervenir dans ce secteur, ou même

[Texte]

suggested looking in at education . . . For example, Quebec has just said that is their turf and they do not want us in there. So how do we get in to enact this program over the opposition of the provinces? Can we do it legally?

Ms Lamont: I do not think the provinces would oppose . . . What the federal government would say is that it offers grants. The federal government offers grants with education now and there is not a single province that turns them down. Unless the conditions attached to these grants were unacceptable to the provinces in a serious way, they would all say yes.

Mr. Dorin: What happens now is that all the educational institutions come back and complain they are not getting the money.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Mr. Wilson.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): First of all, I would like to compliment you and your organization on the brief, Ms Dulude. I find it quite thought-provoking in many ways. Most of the ground has been covered so I just want to ask you a couple of general questions.

A while ago you had a sort of abstract conversation with Mr. de Jong and government was referred to consistently in the third person in terms of "it" and "they", which tends to bother me a little bit, because hopefully we are all part of it.

Mr. de Jong: Some more than others.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Well, we may disagree *temps en temps*, but it worries me because it implies a detachment, a thought that somehow government is something in outer space somewhere and particularly that government has some source of money separate and apart from you and me and all of us, all Canadians. I am worried when I hear back and forth that government has "it", or "they" have a tendency to increase taxes and then "they" decrease benefits, without some reference to the deficit.

The one disappointment I have in regard to the brief is that there is no mention of the thing out there that certainly worries me and a lot of people, and that is the interest cost, the charges in servicing the national debt. Of course that is something which I think has the potential to consume all of us and perhaps to threaten a lot of the programs we have now, to say nothing about threatening the growth or enhancement of a lot of programs. I wonder if your organization would have some comment relative to attempts to reduce the deficit.

• 2145

Ms Dulude: I agree it is bad to refer to the government as "they" all the time. It leads people to think we have this big government which does not do anything for us and wants to cut the number of civil servants and services. Women are the main beneficiaries of these services and assistance. We are aware of reminding people the government is very much needed.

[Traduction]

indiquer qu'il en avait l'intention, c'est ce qui s'est produit. Par exemple, le Québec protège jalousement ses pouvoirs exclusifs dans ce domaine. Comment pourrions-nous donc mettre en place le mécanisme que vous recommandez, face à l'opposition des provinces? Pourrions-nous le faire légalement?

Mme Lamont: Je ne pense que les provinces s'y opposeraient. Le gouvernement fédéral leur offrirait des subventions, comme il le fait actuellement dans le domaine de l'enseignement, et je ne connais aucune province qui les refuse. Si les conditions d'octroi de ces subventions étaient raisonnables, je ne vois pas pourquoi les provinces s'y opposeraient.

M. Dorin: Mais il se trouve que tous les établissements d'enseignement se plaignent maintenant de ne pas voir la couleur de cet argent.

Le président suppléant (M. Minaker): Monsieur Wilson.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je tiens tout d'abord à vous féliciter pour la qualité de votre mémoire, madame Dulude. Sa lecture est très stimulante. Comme on vous a déjà posé beaucoup de questions, je me limiterai à quelques problèmes de lecture générale.

Vous avez eu il y a quelques instants avec M. de Jong au sujet du gouvernement une discussion, au cours de laquelle vous n'avez cessé de parler du gouvernement à la troisième personne, comme s'il s'agissait d'une entité abstraite dont nous ne ferions pas partie. Cela me chagrine un peu, car j'estime que nous en faisons tous partie.

M. de Jong: Certes plus que d'autres.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Il est vrai que nous sommes parfois en désaccord, mais la manière dont vous parlez du gouvernement me paraît regrettable, car elle donne l'impression que le gouvernement est une sorte d'entité extra-terrestre disposant de ressources financières complètement autonomes. Il ne faudrait cependant pas oublier que c'est nous, les Canadiens, qui lui donnons ces ressources financières. Lorsque vous parlez du gouvernement, vous dites «qu'ils» augmentent les impôts et «qu'ils» diminuent les prestations, mais sans jamais parler du déficit.

Ma seule déception à l'égard de votre mémoire est que l'on n'y aborde jamais un problème qui préoccupe bon nombre de citoyens, celui du service de la dette nationale. Or, c'est là un facteur qui risque de nous mener à la ruine et de menacer bon nombre de nos programmes sociaux, avant même que l'on puisse envisager d'en créer d'autres. Je voudrais donc savoir si votre organisation a quelque chose à dire au sujet des efforts qui sont actuellement entrepris pour réduire le déficit.

Mme Dulude: Je conviens qu'il est regrettable de toujours parler du gouvernement comme une entité différente de la collectivité nationale. Cela porte à croire qu'il s'agit d'une organisation énorme qui ne nous veut aucun bien et dont le seul objectif est de mettre ses employés à la porte et de réduire ses services. Or, les femmes sont les principaux bénéficiaires de certains de ces services. Nous en sommes parfaitement

[Text]

On your second point, the concern with the deficit, we do not necessarily propose increasing government expenditures through the measures I have mentioned. In other contexts, we have made recommendations which would reduce tax expenditures. I have mentioned specific ones. I do not think this is going to lead anywhere, but we have always opposed tripling the RRSP levels and the capital gains lifetime exemption. We would tax all capital gains. I can give you a whole list of places to get money. There are things like age exemption, pension income deduction, and possibly the interest deduction. They are not fully recoverable. If you took away the age exemption, you would still have to give many seniors the low-income credit. Many of them are brought above the poverty line by the exemption. I think there are a lot of sources.

When the Nielsen task force looked at the corporate tax system, they decided to subtitle their report "Giving with Both Hands". They said there was an enormous waste and money was leaking all over the place there. I assure you we are responsible. Although we are not experts in the corporate tax field, I think we will develop the expertise before long because we will have to. We have no specific suggestions in that area, but in the area of personal income tax we have already made several recommendations for cutting tax expenditures.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I would agree with your comments about "Giving with Both Hands". It would be my hope, and I am sure that of most people, that the tax reform proposals, when they come, will address this area.

In the course of the research NAC has done, has it run any models in terms of the moves which would be required in tax reform to be able to balance the books? At the moment, the shortfall between what the federal government spends and what it takes in is in the area of \$30 billion a year. It is no mean sum. I would guess it has to be reduced because of the compounding of interest which has such a devastating potential effect on our future. You mentioned a number of things, but do you know what they would add up to in aggregate terms?

Ms Dulude: We do not have the capacity to do that kind of study. I am a volunteer and our whole executive is volunteer. For the first time this year, we got a small computer for our mailing list. As an organization, we have a budget of \$500,000, most of which is spent on travel for our executive members.

[Translation]

conscientes, c'est pourquoi nous n'hésitons pas à rappeler aux gens que nous avons besoin du gouvernement.

En ce qui concerne votre remarque sur le déficit, je dois dire que les mesures que nous recommandons ne se traduiront pas nécessairement par une augmentation des dépenses publiques. Nous avons déjà eu l'occasion, dans d'autres contextes, de formuler des recommandations destinées à réduire nos dépenses fiscales. J'en ai donné des exemples. Je sais que cela ne nous mènera à rien ici, mais je puis vous rappeler que nous nous sommes toujours opposés au triplement des niveaux de cotisation dans les REER et à l'exemption à vie des gains en capital. À mon sens, toutes les plus-values devraient être imposées. Il y a toutes sortes de réformes qui pourraient être appliquées pour donner plus de ressources à l'État. Je songe à des choses telles que l'exemption au titre de l'âge, la déduction du revenu de pension, voir la déduction pour les revenus d'intérêt. Bien sûr, l'abrogation de ces dispositions ne se traduirait pas par des économies nettes équivalentes, car si l'on abrogeait l'exemption au titre de l'âge, par exemple, il faudrait toujours donner à beaucoup de personnes âgées un crédit d'impôt au titre des gagne-petit. En effet, c'est grâce à l'exemption que beaucoup de personnes âgées réussissent tout juste à dépasser le seuil de la pauvreté. Il n'empêche qu'il y a beaucoup de solutions à ce problème.

Lorsque le comité Nielsen a étudié le régime d'imposition des sociétés, il a décidé de sous-titrer son rapport «À pleines mains», en voulant dire ainsi qu'il y avait un gaspillage énorme des deniers publiques. Je vous garantis que nous savons faire preuve de responsabilité. Nous ne sommes peut-être pas des experts en matière de fiscalité des entreprises, mais nous n'allons pas tarder à le devenir, car nous y serons obligés. Nous n'avons pas de recommandation particulière à faire dans ce domaine, pour l'instant, mais nous en avons déjà formulé plusieurs dans le domaine de l'impôt sur le revenu des particuliers, afin de réduire nos dépenses fiscales.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je suis d'accord avec vous lorsque vous dites que le gouvernement donne «à pleines mains». J'espère d'ailleurs ardemment, comme la plupart des Canadiens, j'en suis convaincu, que notre projet de réforme fiscale s'attaquera avec résolution à ce problème.

Au cours de vos recherches, avez-vous trouvé des modèles quelconques pouvant nous donner une idée de ce que nous devrions faire, au niveau de la réforme fiscale, pour réussir à éponger notre déficit? Actuellement, l'écart entre les dépenses et les recettes du gouvernement fédéral est de l'ordre de 30 milliards de dollars par an, ce qui n'est pas négligeable. Il me paraît évident que cette somme doit être réduite, étant donné les intérêts considérables que doit payer le gouvernement à ce sujet, et qui risquent d'avoir un effet catastrophique à l'avenir. Êtes-vous en mesure de nous dire combien d'économie l'État pourrait réaliser au total en appliquant vos diverses recommandations?

Mme Dulude: Non, nous n'avons pas les ressources voulues pour faire ce genre d'étude. Je suis bénévole, tout comme les membres de notre exécutif, et je puis vous dire que nous venons juste d'acheter un petit ordinateur pour gérer nos listes de membres. Le budget de notre organisation n'est que de

[Texte]

We do not have the capacity to do it, but we have often talked about developing a women's budget. I think it would be an interesting exercise, although it would be a theoretical exercise. Under the present government or under a Liberal government which has similar policies on this subject, many items I mentioned, like fully taxing capital gains, having succession duties, not having such high retirement income shelters, do not seem to be realistic proposals. I wonder how much time it would be worth to put into such an exercise when you have very limited resources to start with.

• 2150

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Just as an observation, up until 1984 I too referred to the government as "they". I am going to forgo any further questioning in my anxiety to watch *The National* this evening.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Are you going to be on?

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): No, but I am optimistic that Mr. Garneau will be.

Mr. Garneau: I want it replayed tomorrow morning.

Mr. Dorin: I would like to come back to this question of child care, because I think it is a relevant one. We have a variety of different things, both inside and outside of the tax system, aimed at child care. Offhand, I can think of the child deduction available, the deduction for child care expenses and possibly the marriage deduction. While there is some question as to why this last one is there or should be there, which you have raised yourself, one of the arguments advanced for it is that it allows one spouse some benefit to stay at home to raise children.

We have EPF, the funding of the federal government programs to the provinces, which has its own area of problems, and a whole variety of those things, all of which are fraught with various difficulties. I am wondering what you would think if we were to add up the entire list, and there are probably more that I have not covered, and put all of them together into one substantial family allowance payment to try to simplify the system.

Ms Dulude: There are two aspects to this; one is child care, and the other is the actual material cost of raising, feeding and clothing children. The family allowance and the exemption are generally allocated to this category of feeding and clothing, but it does not come anywhere near doing that. So it is not usually considered as money that goes to child care.

[Traduction]

500,000\$, lesquels servent en grande partie à payer les déplacements des membres de notre exécutif.

Nous n'avons donc pas la possibilité de faire les calculs requis pour répondre à votre question, mais je puis vous dire que nous parlons souvent de l'élaboration d'un budget fédéral des femmes. Je crois que ce serait un exercice intéressant, bien que purement théorique. Considérant le gouvernement actuel, ou même un gouvernement libéral dont les politiques à ce sujet ne seraient probablement pas très différentes, beaucoup de nos propositions n'ont probablement aucune chance d'être acceptées. Je veux parler ici de l'imposition des plus-values, de l'établissement d'un impôt sur les successions, de la réduction des abris fiscaux pour la retraite. Il ne serait pas très intéressant pour nous de consacrer beaucoup de ressources à un tel exercice, étant donné que celles-ci sont déjà très limitées.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Puis-je préciser avant de terminer que je parlais, moi aussi, du gouvernement à la troisième personne avant 1984. Voilà, j'en reste là, car je tiens à voir *The National* ce soir.

Le président suppléant (M. Minaker): Est-ce que vous y passez?

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Non, mais j'espère que M. Garneau y passera.

M. Garneau: Je veux que ce soit rediffusé demain matin.

M. Dorin: Je voudrais revenir au problème des services de garde d'enfants, car il me paraît important. Nous avons plusieurs mécanismes, aussi bien à l'intérieur du régime fiscal qu'à l'extérieur, destinés à améliorer les services à l'enfance. Je songe ainsi au dégrèvement d'impôt pour les enfants, à la déduction des frais de garde d'enfants, voire au dégrèvement au titre du mariage. Peut-être que ce dernier dégrèvement est contestable, comme vous l'avez dit vous-même, mais il n'en reste pas moins que certains estiment que l'un de ses avantages est qu'il permet à l'un des conjoints de rester à la maison pour s'occuper des enfants.

Nous avons également le régime de financement des programmes établis, qui permet au gouvernement fédéral d'accorder des fonds aux provinces, et qui soulève, lui aussi, toutes sortes de problèmes et de difficultés. Cela dit, je me demande ce que produirait l'addition de tous ces avantages, avec ceux que je n'ai pas encore mentionnés, pour aboutir au versement d'une seule allocation familiale globale, dans le but de simplifier le système.

Mme Dulude: Il y a deux problèmes à prendre en considération, soit, d'une part, les coûts des services de garde d'enfants et, d'autre part, les coûts de l'alimentation, de l'éducation et de l'habillement des enfants. Les allocations familiales et les dégrèvements sont généralement destinés à contribuer à cette deuxième catégorie de coûts, même s'ils sont loin de les financer en totalité. De toute façon, ces sommes ne seraient généralement pas considérées comme étant destinées à la garde des enfants.

[Text]

The married exemption, as you pointed out, does serve in a minor way to help mothers stay home, inasmuch as the husbands share that saving with them. But looking at mothers in the labour force, you see that the two programs are the child care deduction, which only helps upper-income women and only to a limited extent, and you have the Canada Assistance Plan, under which the federal government pays half of the provincial expenditures of child care. As it is now under provincial jurisdiction, it means that in the poor provinces you have practically no child care.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Which ones do you classify as poor provinces? I am somewhat sensitive to this, because I was Minister of Community Services in the Province of Manitoba, and tripled the spending on day care.

Ms Dulude: For this purpose, Manitoba is not a poor province. All the Atlantic provinces are in this category for child care, and B.C. also has very poor services.

If you took the money from the Canada Assistance Plan that goes to child care and spread it over all parents it would be minimal, because you are talking about not just giving it to child care outside the home, but all the parents at home as well. You are back to the problem that I was describing earlier. Low income parents would not spend it to give their child the best quality child care possible because they need the money to eat. So you would not have these kinds of services developing.

• 2155

Mr. Dorin: Okay. I do not want to really get into what the proper amount might be right now. You were saying earlier, though, in answer to a question that the millionaire should in essence get the same deduction because that was equitable way; if they had children, it is the same thing. So your basic philosophy is that everyone should get the benefit.

Ms Dulude: Something.

Mr. Dorin: Yes, it should not be, if you like, income-tested, I guess. Having said that, if we were to take this system, basically clean up at least four and likely more of the programs into one, we would end up with perhaps not enough, but a substantial amount towards that. I guess coming on from that, if we were to do that we would be in a situation where the individual would have the option of what form of child care they wanted.

This brings me to my next question, and that is why do you feel it is necessary to have it institutionalized? You have made

[Translation]

Comme vous l'avez dit, le dégrèvement accordé au titre du mariage permet dans une certaine mesure à certaines mères de rester à la maison, dans la mesure où les maris partagent avec elles l'économie ainsi réalisée. En ce qui concerne les mères qui font partie de la population active, les deux programmes qui peuvent les aider sont celui de la déduction des frais de garde d'enfants, qui ne profitent en fait qu'à certaines femmes ayant des revenus élevés, et celui du régime d'assistance publique du Canada, en vertu duquel le gouvernement fédéral paye la moitié des dépenses consacrées par les provinces aux services de garde d'enfants. Cependant, comme ce secteur tombe actuellement dans le champ de compétence des provinces, il s'ensuit que les provinces pauvres n'ont pratiquement pas de services de garde d'enfants.

Le président suppléant (M. Minaker): Quelles sont les provinces pauvres, selon vous? Je pose cette question, car lorsque j'étais ministre des services communautaires de la province du Manitoba, j'ai triplé le budget provincial des services de garde d'enfants.

Mme Dulude: Dans ce contexte-ci, le Manitoba n'est pas une province pauvre. Par contre, toutes les provinces atlantiques le sont, ainsi que la Colombie-Britannique, qui a de très mauvais services de garde d'enfants.

Si nous prenions tous les crédits consacrés aux services de garde d'enfants dans le cadre du Régime d'assistance publique du Canada, pour les répartir à tous les parents, nous aboutirions à des sommes minimales, car nous en arriverions à financer non seulement les services de garde d'enfants à l'extérieur du foyer, mais aussi ceux fournis par les parents, chez eux, ce qui nous ramène d'ailleurs au problème que j'évoquais plus tôt. Les parents à faibles revenus ne consacraient pas cet argent à l'obtention des meilleurs services possibles de garde d'enfants, car ils en auraient besoin pour se nourrir. Donc, cette solution ne permettrait pas de mettre en place les services de qualité souhaités.

M. Dorin: Très bien. Je ne voudrais pas aborder la question du montant approprié de cette subvention éventuelle, mais je dois revenir sur l'une de vos remarques à ce sujet. Vous avez dit en effet que le millionnaire qui a des enfants devrait recevoir la même déduction que tout le monde, si on veut être équitable. Pensez-vous donc vraiment que tout le monde devrait recevoir le même avantage?

Mme Dulude: Devrait recevoir quelque chose.

M. Dorin: Mais ce quelque chose ne devrait pas dépendre du revenu, si je comprends bien. En fin de compte, si nous adoptions ce système, c'est-à-dire si nous décidions de regrouper en un seul au moins quatre des programmes actuellement destinés à l'enfance, nous nous retrouverions avec une somme peut-être encore insuffisante, mais néanmoins substantielle. Ainsi, chaque particulier aurait la possibilité de choisir lui-même les services de garde d'enfants qu'il souhaiterait financer.

Ceci m'amène à ma question suivante, qui est de savoir pourquoi vous croyez nécessaire d'institutionnaliser ces

[Texte]

the distinction of a voluntary system versus mandatory in terms of the school system. So if we are going to continue to allow children under the age of six to be within a voluntary system or any system, I am wondering why we are going to restrict government support, or why you would suggest we restrict government support only to what I would refer to as an institutionalized system.

What about the alternatives, for example, of my wife who wants to stay at home, or my wife and myself who decide to hire an individual person in the home rather than sending the children out to an institution? Or for that matter, what if we wanted to have my mother look after my children? After all she raised me, and as far as I am concerned did not do all that bad a job. So those are three options.

An hon. member: The boy became a Member of Parliament.

Mr. Dorin: Those are three options that are different from the institutionalized system you effectively support, and I am—

Ms Dulude: We do not necessarily support institutionalized child care.

Mr. Dorin: Well maybe you could clarify it there.

Ms Dulude: That is a common misconception, yes. I will leave out for the moment your wife and your mother, but when we talk about options in child care, we include family child care or a person going to your home. The thing is they have to be licensed, supervised in some way; that is the key. But we favour the development of all of these models, that all of them be available and that the community themselves decide what kind of distribution they want in terms of perhaps family care, which seems to be preferred by some for very young children, in a home rather than in a formal child care centre. So this one thing.

If you give the parents the money . . . My sister lives in a rural community; she is a farm housewife. If you give her the money, she cannot buy child care; there is no child care. That is one example of why giving people the money is not going to set up the system. There are thousands of communities in this country that have no child care services, and a little bit of money given to parents will not create a good system.

To create a school system it took planning; it took a will by the government to set up a good system. But in the case of child care it would be more complex, because we want the choices to be much broader. We want women at home to have access to a day off, to bring the children to the child care. So this is looking at the one aspect of care outside the home.

Looking at the situation of your wife, we do not have a position for or against giving an equivalent payment. Some of our groups are bringing that to our annual meeting as a

[Traduction]

services. Parlant des établissements d'enseignement, vous avez fait une distinction entre les services facultatifs et les services obligatoires. Si nous décidons que les enfants de moins de six ans auront accès à des services purement facultatifs, on en arriverait à limiter l'appui du gouvernement au seul service institutionnalisé.

Il y a cependant d'autres solutions à envisager. Par exemple, ma femme pourrait décider de rester à la maison pour s'occuper des enfants. Ou nous pourrions décider de recruter quelqu'un qui viendrait s'occuper des enfants chez nous plutôt que dans un établissement public. Ou nous pourrions même demander à ma mère de venir s'occuper de nos enfants. Après tout, c'est elle qui m'a élevé, et je crois pouvoir dire qu'elle ne s'en est pas trop mal tirée. Voilà donc trois options.

Une voix: Son fils est même devenu député.

M. Dorin: Voilà trois formes différentes de services institutionnalisés, que vous recommandez, et . . .

Mme Dulude: Nous ne sommes pas nécessairement en faveur de services institutionnalisés.

M. Dorin: Pourriez-vous préciser?

Mme Dulude: C'est une erreur que l'on commet souvent. Lorsque nous parlons d'options, nous voulons parler de services offerts en famille ou de services offerts par une personne venant chez vous, par exemple. Pour le moment, laissons de côté les services que pourraient offrir votre épouse et votre mère. À notre avis, quelle que soit la méthode retenue, il doit y avoir un minimum de supervision et une procédure d'agrément. Sous cette réserve, nous acceptons tous ces modèles, c'est-à-dire que nous voudrions qu'ils soient tous disponibles et que ce soit la collectivité elle-même qui décide de leur répartition, en fonction des besoins de ses membres. Par exemple, il semble que des services de garde dans une famille plutôt que dans un établissement public soient préférables pour les bébés.

Si vous donnez l'argent aux parents . . . Ma soeur vit dans une collectivité rurale, elle a épousé un agriculteur. Si vous lui donnez l'argent, elle ne pourra pas le consacrer à des services de garde d'enfants, puisqu'il n'y en a pas là où elle vit. Dans son cas, lui donner l'argent ne contribuera aucunement à la mise en place de services satisfaisants. Or, il y a des milliers de collectivités canadiennes qui n'ont pas de services de garde d'enfants, et donner une petite contribution aux parents n'y changera rien.

Nous n'avons pas mis en place notre réseau d'établissements scolaires sans un minimum de planification et de volonté de la part des autorités publiques. Certes, dans le cas des services de garde d'enfants, le problème est plus complexe, car nous souhaitons que les choix soient plus nombreux. Nous voulons que les femmes à la maison puissent avoir une journée de congé, en amenant leurs enfants dans une garderie, par exemple. Voilà donc un aspect du problème.

Vous avez donné l'exemple de votre femme qui pourrait décider de garder les enfants, et je dois vous dire que nous n'avons pas pris position sur la question de savoir s'il faudrait

[Text]

resolution, asking that a fully subsidized child care system be set up for women outside the home, but that homemakers who raise their own children be able to get an equivalent payment. We do not have a position one way or the other, though we do have many recommendations that give more advantages to the family where the wife is at home. For example, we support an income supplementation that would bring all families' incomes up to the poverty level. This would allow mothers who now cannot stay home because they have to work outside at a minimum wage job or less to stay home to take care of their children.

• 2200

The only case where women are now paid a salary to be home with their children is welfare. This exists, and it does benefit mothers at home to a certain extent, although there is a tendency more and more for provincial governments to force welfare mothers out of the home and into the labour force long before the women are willing to leave their young children. This is then a contradiction in government policies that say they want to foster the choice, but when in fact it is a poor family, they do not want to foster the choice.

There are also measures such as pensions for homemakers. For example, if your wife is at home with young children under the age of seven, as long as she goes back to the labour force eventually she now gets fully subsidized coverage under the Canada Pension Plan for the time she has spent at home with children under the age of seven, as a result of our efforts. This is the child care welfare provision. There are many mechanisms, some in place and some proposed, that would cover homemakers at the present time, women who choose to raise their own children.

In the case of your mother taking care of the children, I am not sure if anybody has a position on this, so I will not answer.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): I think we have to move on.

Mr. Dorin: I have finished my questioning.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Mr. de Jong, I think you had a couple of questions or comments, and then we are going to have to get off it.

Mr. de Jong: First of all, Mr. Chairman, I want to say that it is a very important brief. We have heard in terms of this panel more presentations from the investors groups, the manufacturers groups, the retail groups, the energy groups,

[Translation]

lui verser une somme équivalente. Certains de nos membres proposent des résolutions à cet effet, lors de notre assemblée annuelle, c'est-à-dire qu'ils demandent à la fois la mise en place d'un réseau de services complètement subventionnés pour les femmes à l'extérieur du foyer, et la possibilité de donner des sommes équivalentes aux personnes qui souhaitent élever elles-mêmes leurs propres enfants. Nous n'avons pas pris position à ce sujet, bien que je doive reconnaître que bon nombre de nos recommandations aboutiraient à donner plus d'avantages à la famille lorsque l'épouse reste à la maison. Par exemple, nous sommes en faveur d'un mécanisme de supplément du revenu qui permettrait d'amener tous les revenus familiaux au-dessus du seuil de la pauvreté. Ainsi, les mères qui ne peuvent pas s'occuper actuellement de leurs enfants, car elles doivent chercher un emploi à l'extérieur pour augmenter le revenu familial, pourraient désormais s'occuper elles-mêmes de leurs enfants.

C'est seulement dans le cadre du bien-être social que certaines femmes reçoivent actuellement un salaire pour rester à la maison avec leurs enfants. Certes, c'est là une sorte d'avantage social pour les mères restant au foyer, mais il faut préciser que les gouvernements provinciaux ont de plus en plus tendance à obliger les mères touchant des prestations de bien-être social à quitter leur foyer et à chercher un emploi bien avant qu'elles ne soient prêtes à le faire. Il y a donc une certaine contradiction dans les politiques gouvernementales, puisqu'on prétend favoriser le choix le plus vaste possible, mais qu'on refuse ce choix aux familles pauvres.

On peut également envisager d'autres mesures, comme l'octroi d'une pension aux personnes restant à la maison. Par exemple, si votre épouse reste à la maison pour s'occuper d'enfants de moins de sept ans, ses cotisations au régime d'assistance publique du Canada sont complètement subventionnées pendant cette période, à condition qu'elle réintègre plus tard la population active. Cette prestation de bien-être social relative à la garde des enfants est entrée en vigueur grâce à nos efforts. Il y a donc bon nombre de mécanismes, certains déjà en place et d'autres seulement envisagés, qui permettraient de tenir compte du cas des femmes qui choisissent d'élever elles-mêmes leurs enfants.

En ce qui concerne l'hypothèse de votre mère qui s'occuperait de vos enfants, je ne ferais aucun commentaire, car je ne sais pas si quelqu'un a adopté une position quelconque à cet égard.

Le président suppléant (M. Minaker): Je vais devoir donner la parole à quelqu'un d'autre.

M. Dorin: J'avais terminé.

Le président suppléant (M. Minaker): Monsieur de Jong, vous souhaitiez poser quelques questions complémentaires. Après cela, nous lèverons la séance.

M. de Jong: Je dois d'abord préciser, monsieur le président, que ce mémoire est très important. Nous avons entendu toutes sortes de témoins représentant les investisseurs, les manufacturiers, les détaillants, les sociétés d'énergie, etc., mais nous en

[Texte]

etc.; and we have heard very few presentations in terms of the personal income part of tax reform. I think it is a very important presentation. It is unfortunate that we have this small amount of time for it.

I think the committee is going to have to spend a lot more time in this area. Hopefully, when Mr. Wilson brings in his paper we will have some figures and a more definite outline. Definitely the indications from the government seem to be that a program of child care is going to be tied in somehow or another with tax reform as well. There might be some indications of hope that the tax system will be rationalized and that we might end up with the universal high quality child care system. I am not certain that this is going to be the case, but I personally hold out that possibility and hope.

I think as well the points you make—and it is too bad that Mr. Wilson is not here for this. The government has reduced the deficit in large part on the backs of the poor people. I mean, their effective taxes are the ones that have really gone up dramatically, so we have now reached the point where people with taxable incomes of \$10 are paying tax.

Look at the 1986 tax form and then look at the 1985 form. In 1985 you started paying tax at around \$1,200 or \$1,700; in 1986 you start paying tax as soon as you hit \$10 of taxable income. I feel there is a tremendous imbalance here in that much of the deficit reduction has occurred on the backs of the poor.

The question, as well, of addressing the care of children in our society, which I personally feel is a major problem, in part mainly because I have been a single parent... I know I dragged my kids across town, putting them into centres, never knowing the quality and the people I am leaving my kids with, hustling back, doing the supper, and trying to keep some life together; it is extremely difficult. The kids ultimately suffer because of that, I think.

• 2205

Whether the tax system is how one should address these problems or whether one should address them through more direct government grants, I do not know. I am personally in favour of more direct government grants, rather than the tax system, because I think the tax system has all sorts of problems when you try to institute social and economic policies through the tax system. But it is something I think this committee has to deal with much more in depth.

I thank you very much for your presentation. Hopefully it is just the beginning of a long and a good discussion by this committee. Thank you.

Ms Dulude: Thank you.

[Traduction]

avons entendu très peu qui ont abordé la réforme fiscale sous l'angle de l'impôt sur le revenu des particuliers. C'est donc là un témoignage particulièrement important, et je regrette que nous n'ayons pas plus de temps à consacrer à ce groupe.

J'estime de toute façon que notre comité va devoir examiner cette question de beaucoup plus près. Certes, nous pouvons espérer que M. Wilson nous donnera des indications plus claires et des chiffres plus précis lorsqu'il produira son projet de réforme fiscale, car toutes les indications provenant du gouvernement permettent de penser que le futur régime de service de garde d'enfants sera lié, d'une manière ou d'une autre, à la réforme fiscale. Il nous est permis d'espérer également que l'ensemble de notre régime fiscal sera rationalisé et que nous arriverons à mettre sur place un système universel de service de garde d'enfants de première qualité. Nous n'avons certes aucune garantie à ce sujet, mais j'entretiens toujours cet espoir.

En ce qui concerne vos autres affirmations, je regrette beaucoup que M. Wilson n'ait pas été ici pour les entendre. En effet, c'est en grande partie aux dépens des pauvres que le gouvernement est parvenu à réduire le déficit. Ce sont en effet les impôts réellement payés par les pauvres qui ont augmenté le plus, à un point tel que les gens ayant un revenu imposable de dix dollars sont maintenant tenus de payer l'impôt.

Comparez le formulaire d'imposition de 1986 à celui de 1985. En 1985, les contribuables ne commençaient à payer de l'impôt sur le revenu que lorsque celui-ci atteignait 1,200 ou 1,700 dollars. En 1986, on commence à payer l'impôt dès que l'on a dix dollars de revenu imposable. Il y a là une injustice flagrante, dans la mesure où la réduction du déficit a été acquise en grande partie aux dépens des pauvres.

En ce qui concerne la question des services de garde d'enfants, je m'y intéresse également beaucoup, en partie parce que j'ai moi-même été chef de famille monoparentale. Comme beaucoup d'autres, j'ai dû placer mes enfants dans des garderies, de l'autre côté de la ville, sans jamais en savoir la qualité ni connaître la compétence des gens qui s'en occupaient, et j'étais obligé d'aller les rechercher le soir, pour leur préparer à manger et essayer de maintenir notre vie familiale. Je sais que c'est extrêmement difficile. Ce sont finalement les enfants qui souffrent de ce genre de difficultés.

Je ne sais pas si ces problèmes devraient être résolus en ayant recours au régime fiscal ou à des subventions directes. Personnellement, je préférerais des subventions directes plutôt que des avantages fiscaux, car j'estime que l'utilisation du régime fiscal pour appliquer des politiques sociales et économiques entraîne toutes sortes de difficultés. Quoi qu'il en soit, c'est une question que notre comité devra examiner de beaucoup plus près.

Je vous remercie beaucoup de votre témoignage. J'espère qu'il marquera le début d'un débat long et fructueux au sein du Comité. Merci.

Mme Dulude: Merci.

[Text]

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Ms Dulude, I have just one question at this point. Not all of us get the *Osgoode Hall Law Journal*. Would you have any objections if they were copied just for the committee members? I notice it is copyrighted by yourself, so I thought I had better raise this question.

Ms Dulude: I can send you some, if it is not a huge amount. How many would you like?

The Acting Chairman (Mr. Minaker): We would need about five, maybe six.

Ms Dulude: I will send them to you, identical ones.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Okay. If you would send them to the clerk of the committee. Maybe you could make it an even 10, then we could make sure everybody got copies.

I would like to thank you on behalf of the committee for the comprehensive report; I know it will, as Mr. de Jong said, raise much discussion when the committee sits down to develop the final report on this subject. Being a former Cabinet Minister responsible for day care in Manitoba when it came forward with quite progressive moves in that field, I understand where you are coming from on the day care problem. I again thank you and your committee for your presentation tonight.

Ms Dulude: Thank you for the opportunity to appear.

The Acting Chairman (Mr. Minaker): Before the committee breaks up, I want to announce that the next meeting will be Tuesday, March 10, with the taxation panel in Room 112-N, 3.30 p.m. to 5.30 p.m. The witnesses will be the Independent Petroleum Association of Canada representatives.

We now adjourn to the call of the Chair.

[Translation]

Le président suppléant (M. Minaker): Je voudrais poser une dernière question, madame Dulude. Puisque nous ne sommes pas tous abonnés au *Osgoode Hall Law Journal*, pourrions-nous faire une photocopie de l'article que vous avez mentionné, à l'intention des membres du Comité? J'ai pensé qu'il valait mieux vous poser la question, puisque c'est vous qui avez les droits d'auteur.

Mme Dulude: Je peux vous en envoyer des exemplaires, si vous ne m'en demandez pas trop. Combien en voudriez-vous?

Le président suppléant (M. Minaker): Cinq, peut-être six.

Mme Dulude: Je vous les enverrai demain.

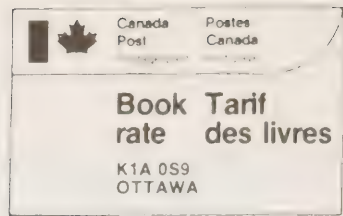
Le président suppléant (M. Minaker): Très bien. Pourriez-vous les envoyer au greffier du Comité. De fait, pourriez-vous en envoyer dix, comme cela nous serons sûrs que chacun en aura un exemplaire?

Je tiens à vous remercier, au nom de tous les membres du Comité, de nous avoir adressé un rapport très complet. Je sais, comme l'a dit M. de Jong, qu'il suscitera beaucoup de discussions lorsque nous commencerons à préparer notre rapport sur ce sujet. À titre d'ancien ministre responsable des services de garde d'enfants au Manitoba, lorsque le gouvernement de la province a pris des initiatives fort progressistes dans ce domaine, je comprends parfaitement beaucoup les préoccupations que vous avez exprimées ce soir. Je vous en remercie à nouveau.

Mme Dulude: Je vous remercie de m'avoir donné la possibilité de venir témoigner.

Le président suppléant (M. Minaker): Avant de lever la séance, je vous annonce que la prochaine réunion se tiendra le mardi 10 mars dans la pièce 112-N, de 15h30 à 17h30. Nos témoins seront alors des représentants de la *Indépendant Petroleum Association of Canada*.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From Investment Dealers' Association of Canada:

Francis B. Lamont, Chairman;
Andrew G. Kneiwasser, President.

From the National Action Committee on the Status of Women:

Louise Dulude, President.

TÉMOINS

De l'Association canadienne des courtiers en valeurs mobilières:

Francis B. Lamont, président;
Andrew G. Kneiwasser, président.

Du Comité canadien d'action sur le statut de la femme:

Louise Dulude, présidente.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 38

Tuesday, March 10, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 38

Le mardi 10 mars 1987

Président: Don Blenkarn

*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

Finance and Economic Affairs

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Finances et des affaires économiques

RESPECTING:

Order of Reference pursuant to S.O. 96(2), in
relation to taxation related issues and suggestions for
tax reform

CONCERNANT:

Ordre de renvoi en vertu de l'article 96(2) du
Règlement, ayant trait à l'impôt et à des
recommandations en matière de réforme fiscale

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE
AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

Members

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES
ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

Membres

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MARCH 10, 1987

(46)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 3:30 o'clock p.m. this day, in Room 112-N (Centre Block), the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, the Hon. Robert E.J. Layton, George Minaker, Aideen Nicholson and Geoff Wilson.

Other Member present: Alex Kindy.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer. From Peat, Marwick, Mitchell & Co.: C. David Weyman, Consultant.

Witnesses: From the Independent Petroleum Association of Canada: John Howard, Chairman; R.R. Andrews, Managing Director; Jack Poyen, General Manager; Barry Padley, Member, IPAC Finance Committee; Douglas Miller, Member, Executive Committee.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to taxation related issues and suggestions for tax reform. (See *Minutes of Proceedings and Evidence, Thursday, October 30, 1986, Issue No. 5*).

John Howard made an opening statement and with the other witnesses answered questions.

At 5:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Lise Laramée
Committee Clerk

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 10 MARS 1987

(46)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 15 h 30, dans la pièce 112-N de l'Édifice du centre, sous la présidence de Don Blenkarn, (président).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, l'honorable E.J. Layton, George Minaker, Aideen Nicholson et Geoff Wilson.

Autre député présent: Alex Kindy.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche. De la firme Peat, Marwick, Mitchell & Co: C. David Weyman, conseiller technique.

Témoins: De Independent Petroleum Association of Canada: John Howard, président; R.R. Andrews, directeur des opérations; Jack Poyen, directeur; Barry Padley, membre, IPAC, Comité des finances; Douglas Miller, membre, Comité exécutif.

Conformément au mandat que lui confie l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son ordre de renvoi relatif à l'impôt et à des recommandations en matière de réforme fiscale. (Voir *Procès-verbaux et témoignages du jeudi 30 octobre 1986, fascicule n° 5*).

John Howard fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et les autres témoins répondent aux questions.

À 17 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffier de Comité
Lise Laramée

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, March 10, 1987

• 1527

The Chairman: Let us get the show on the road. We are continuing with our hearings under our order of reference under Standing Order 96(2) in relation to taxation and tax reform.

We have this afternoon representatives from the Independent Petroleum Association of Canada. The chairman of the association is John Howard. Mr. Howard, you have a number of members with you: Barry Padley, Doug Miller, Robert Andrews, Doug Ewens, and Jock Poyen. We have your brief here. Rather than go through the whole brief, would you sort of like to set out the nuts and bolts of it, and then we perhaps could go on with some questioning?

Mr. John Howard (Chairman, Independent Petroleum Association of Canada): Mr. Chairman, I would like Mr. Andrews to give you a little background on us, then I thought I would read into the record the briefer part of the brief, and then we would be open for a questioning session.

The Chairman: All right.

Mr. R.R. Andrews (Managing Director, Independent Petroleum Association of Canada): Thank you, Mr. Chairman. I might just take a moment or two to introduce the group so you will understand where they fit and who they are with reference to IPAC and their own corporate identity. Barry Padley is vice-president of finance with Canadian Roxy Petroleum Ltd., and he is a member of IPAC's finance committee. Mr. Doug Miller is president of the petroleum division of Westman Resources and chairman of IPAC's finance, accounting, and tax committee. John Howard is the current chairman of the association. Doug Ewens is a partner with the law firm of Black & Co. and a member of IPAC's tax committee. Mr. Jock Poyen is general manager of economics and business analysis with IPAC.

• 1530

I would like to say a few words about the Independent Petroleum Association of Canada so you can have a perspective on our position within the industry. IPAC, by a number of terms of reference, represents about 30% of the oil and gas industry. We specifically represent the producing sector of the industry. The association has been in existence some 26 years and currently represents about 160 independent Canadian oil and gas producers. These are regular members. We also have some 125 associate members, who represent the service part of the industry in legal services, accounting services, and so on.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 10 mars 1987

Le président: Allons-y. Nous poursuivons nos audiences dans le cadre du mandat qui nous est confié en vertu de l'article 96(2) du Règlement relativement à la fiscalité et à la réforme fiscale.

Cet après-midi, nous recevons les représentants de l'Association pétrolière indépendante du Canada. Le président de l'Association est John Howard. Monsieur Howard, vous êtes accompagné d'un certain nombre de membres: Barry Padley, Doug Miller, Robert Andrews, Doug Ewens et Jock Poyen. Nous avons déjà votre mémoire. Plutôt que de faire une revue complète de tout le mémoire, peut-être pourriez-vous nous en exposer l'essentiel, en quelque sorte, puis vous soumettre à notre interrogatoire.

M. John Howard (président, Association pétrolière indépendante du Canada): Monsieur le président, je demanderais à M. Andrews de vous donner un petit aperçu de ce que nous sommes. Ensuite, je souhaiterais donner lecture de la partie brève du mémoire; nous pourrions ensuite passer aux questions.

Le président: Parfait.

M. R.R. Andrews (directeur général, Association pétrolière indépendante du Canada): Merci, monsieur le président. Je pourrais peut-être prendre quelques secondes pour vous présenter les membres du groupe. Cela vous donnera une idée de leur rôle et de ce qu'ils sont par rapport à l'APIC, ainsi que de l'organisme qu'ils représentent. Barry Padley est vice-président aux Finances de la *Canadian Roxy Petroleum Ltd.*, et il est membre du Comité des finances de l'APIC. M. Doug Miller est président de la Division pétrolière de *Westman Resources* et président du Comité des finances, de la comptabilité et de la fiscalité de l'APIC. John Howard est l'actuel président de l'association. Doug Ewens est un des partenaires de l'étude d'avocats *Black & Co.* et membre du Comité de la fiscalité de l'APIC. M. Jock Poyen est directeur général de l'économie et de l'analyse conjecturale à l'APIC.

J'aimerais dire quelques mots au sujet de l'Association pétrolière indépendante du Canada pour vous donner un aperçu de la place que nous occupons dans l'industrie. Selon plusieurs critères, l'APIC représente environ 30 p. 100 de l'industrie du pétrole et du gaz. Nous représentons spécifiquement le secteur de la production. L'association, qui a quelque 26 ans d'existence, représente actuellement environ 160 producteurs canadiens indépendants de pétrole et de gaz. Ce sont là nos membres ordinaires. Nous avons aussi quelque 125 membres associés, qui représentent le secteur des services, soit les services juridiques, les services comptables, et ainsi de suite.

[Texte]

The submission we are presenting today will be read in summary form by Mr. Howard, our chairman, and then we will be pleased as a group to respond to any questions you may have.

Mr. Howard: The Independent Petroleum Association of Canada, IPAC, wishes to thank you for the opportunity to appear before this committee and to offer our views on tax reform in Canada. At this point we intend to limit our comments to matters respecting corporate tax reform in the oil and gas industry. Until specific proposals for the reform of sales tax and personal income tax are tabled later this spring, we will remain silent on those matters.

IPAC endorses the government's proposal to introduce corporate tax reform which would reduce tax incentives that result in unintended distortions in business investment. We are concerned, however, that certain provisions of the Income Tax Act that are applied to oil and gas revenue and investments may be perceived to be incentives when in fact they reflect the unique nature of the oil and gas industry.

The 1986 guidelines for tax reform indicate that removing or reducing selective tax preferences should not mean sacrificing distinctive Canadian priorities. Among the priorities IPAC would expect tax reform to recognize would be security of crude oil supply and the vital role capital investment plays in that effort and the direct linkage among capital investment, job creation, and economic prosperity in all regions of Canada. Certain tax measures have been necessary fiscal tools to justify investment in high-cost, high-risk, or long-lead-time capital projects that typify the oil and gas industry and should continue.

The oil and gas industry is of strategic and regional importance to Canada. Furthermore, unlike in most sectors, there is no assured recovery of capital invested, since costs may not give rise to an asset value. The Canadian Income Tax Act presently recognizes the unique risk confronted by the resource sector and its dependency on the formation of new capital by providing deductions commensurate with risk. IPAC would strongly recommend that great care must be taken to distinguish tax incentives from those provisions of the Income Tax Act that recognize this unique nature of the resource industry. In particular, the Income Tax Act presently permits the resource sector to operate as a viable economic part of the Canadian economy by recognizing capital formation risk in the oil and gas industry.

[Traduction]

Notre président, M. Howard, donnera lecture d'un résumé du mémoire que nous présentons aujourd'hui, après quoi notre groupe sera heureux de répondre aux questions que vous pourriez vouloir nous poser.

M. Howard: L'Association pétrolière indépendante du Canada, l'APIC, tient à vous remercier de l'occasion qui lui est donnée de comparaître devant votre comité pour exposer ses vues sur la réforme fiscale au Canada. Pour l'instant, nous voudrions nous limiter, dans nos observations, aux choses qui concernent la réforme de la fiscalité des entreprises dans l'industrie du pétrole et du gaz. D'ici le dépôt, au printemps, de propositions précises en matière de réforme de taxe de vente et d'impôt sur le revenu des particuliers, nous demeurerons silencieux sur ces questions.

L'APIC appuie la proposition du gouvernement de procéder à une réforme de la fiscalité des entreprises en vue de réduire les encouragements fiscaux qui amènent des perturbations imprévues dans l'investissement commercial. Cependant, nous craignons que certaines dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu qui s'appliquent aux recettes et aux investissements de l'industrie du pétrole et du gaz puissent passer pour des mesures d'encouragement alors qu'en réalité elles sont le reflet de la nature particulière de l'industrie du pétrole et du gaz.

Selon les principes directeurs de 1986 pour la réforme fiscale, l'abolition ou la réduction des préférences fiscales particulières ne devrait pas obliger à sacrifier les priorités canadiennes distinctives. Parmi les priorités que l'APIC souhaiterait voir reconnaître dans la réforme fiscale, il faut mentionner la sécurité de l'approvisionnement en brut et le rôle crucial que joue l'investissement dans cet effort, ainsi que le lien direct entre l'investissement, la création d'emplois et la prospérité économique dans toutes les régions du Canada. Certaines mesures fiscales ont été des instruments budgétaires nécessaires pour justifier l'investissement dans des projets d'immobilisations très coûteux, à risques élevés, ou exigeant de longs délais de mise en oeuvre et qui sont caractéristiques de l'industrie du pétrole et du gaz. Il faut les maintenir.

L'industrie du pétrole et du gaz revêt une importance stratégique et régionale pour le Canada. En outre, contrairement à la plupart des secteurs, elle n'assure pas le recouvrement du capital investi, puisque les coûts ne correspondent pas forcément à une valeur d'actifs. En permettant des déductions à la mesure du risque, la Loi canadienne de l'impôt sur le revenu reconnaît que le secteur des ressources est exposé à des risques particuliers et qu'il est tributaire de la formation de nouveau capital. L'APIC recommanderait vivement de s'employer avec le plus grand soin à faire le partage entre les mesures d'encouragement fiscal et les dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu qui reconnaissent cette particularité de l'industrie des ressources. En particulier, la Loi de l'impôt sur le revenu permet à l'heure actuelle au secteur des ressources de fonctionner comme un élément

[Text]

We submit that changes should not be made to the fundamental nature of the provisions of the Income Tax Act which govern taxation of the resource sector, for the following four reasons.

First, the resource sector is highly capital-intensive, necessitating the allocation of significant financial resources in often speculative circumstances. Unlike in other industries, resource expenditures are subject to geological risk. There is no assurance that drilling expenditures will give rise to a capital asset of value. While this is particularly true in the case of frontier drilling and exploration expenditures, it is also true of development drilling.

• 1535

Second, the oil and gas industry is a vital part of the economy of western Canada, which is still in a period of recession as a result of the decline of world oil prices. If tax reform fails to recognize the unique risks associated with resource development, then the western Canadian economy will continue to decline, resulting in greater unemployment and significant regional disparity.

Third, security of supply continues to be important to Canada. In addition, crude oil is a strategic commodity and Canadian consumers value domestic supply rather than being at risk to unsettled world events.

Fourth, the Canadian fiscal environment must be competitive within Canada and with competing jurisdictions such as the United States, so the Canadian oil and gas industry is equally capable of raising new equity capital.

It is IPAC's view that corporate tax reform should recognize these aspects of the oil and gas industry and should ensure that tax reform does not prove to be a disincentive to capital formation. Furthermore, the very diverse nature of the participants in the oil and gas industry should be recognized, as well as the fact that changes may have unintended or disproportionate impacts on Canadian companies in the industry. Failure to accommodate the corporate tax system to the needs of the resource industry will have a negative impact on investment and will be counterproductive to the federal government's objective of inter-sector neutrality. The features of a tax system that recognize the real differences between, and the specific needs of, various industry sectors should not be considered as incentives, but rather as fundamental requirements of an equitable system.

[Translation]

économique viable de l'économie canadienne en reconnaissant le risque que présente la formation de capital dans l'industrie du pétrole et du gaz.

Nous affirmons qu'il ne faut pas modifier le caractère fondamental des dispositions de la Loi de l'impôt sur le revenu qui régissent la fiscalité dans le secteur des ressources, pour les quatre raisons suivantes.

Premièrement, le secteur des ressources emploie beaucoup de capital, ce qui nécessite l'affectation de ressources financières importantes dans des circonstances souvent conjoncturelles. Les dépenses engagées sont soumises à un risque géologique, contrairement à ce qui se passe ailleurs. Rien n'assure que les dépenses de forage entraîneront un élément d'actif immobilisé. Cela est particulièrement vrai dans le cas des dépenses de forage et d'exploration dans les régions pionnières, et cela vaut également pour le forage de développement.

En second lieu, l'industrie du pétrole et du gaz est un élément vital de l'économie de l'Ouest canadien, qui n'est pas encore sorti de la récession qu'a provoquée l'effondrement des prix mondiaux du pétrole. Si la réforme fiscale ne reconnaît pas les risques particuliers liés à la mise en valeur des ressources, l'économie de l'Ouest canadien continuera à régresser, ce qui fera monter le chômage et provoquera d'importantes disparités régionales.

Troisièmement, la sécurité d'approvisionnement demeure importante pour le Canada. En outre, le brut est un produit stratégique et les consommateurs canadiens aiment mieux avoir un approvisionnement intérieur que d'être à la merci d'éventuelles perturbations à l'échelle mondiale.

Quatrièmement, le climat budgétaire canadien doit être concurrentiel à l'intérieur du Canada et avec d'autres pays comme les États-Unis, si l'on veut que l'industrie canadienne du pétrole et du gaz soit aussi capable de mobiliser de nouveaux capitaux de risque.

L'APIC est d'avis que la réforme de la fiscalité des entreprises doit reconnaître ces aspects du pétrole et du gaz et faire en sorte que la réforme fiscale n'aille pas à l'encontre de la formation de capital. En outre, qu'elle doit reconnaître le caractère très varié des intervenants dans l'industrie du pétrole et du gaz et tenir compte de la possibilité que tout changement puisse avoir des retombées non souhaitées ou hors de proportion sur les sociétés canadiennes qui font partie de l'industrie. Si l'on n'arrive pas à aligner le régime fiscal des entreprises sur les besoins de l'industrie des ressources, cela aura des incidences négatives sur l'investissement et ira à l'encontre de l'objectif de neutralité intersectorielle du gouvernement fédéral. Les caractéristiques d'un régime fiscal qui reconnaisse les véritables différences entre les divers secteurs industriels et les besoins particuliers de chacun ne sont pas des mesures de stimulation fiscales, mais bien les exigences fondamentales d'un système équitable.

[Texte]

Mr. Chairman, as noted at the outset, IPAC will be providing extensive comment on all aspects of tax reform when more specifics are available. We have appended to this statement three IPAC documents we believe are relevant in these discussions: first, a November 1985 submission in response to the 1985 budget paper, "The Corporate Income Tax System: A Direction for Change"; second, the July 16, 1986 discussion paper on conventional oil and gas initiatives; and third, a December 1986 submission respecting tax incentives to the Canadian oil and gas industry.

Finally, IPAC has for a year been wrestling with the collapse of crude oil prices, and most recently, natural gas prices. The collapse has focused the need for changes to the cost and fiscal regime of the oil and gas industry. IPAC's response to the crisis is described in the attached papers. We concluded that to restore capital investment to acceptable levels it is necessary that first, the industry become more cost-efficient; second, the royalty cost to industry be reduced; third, the PGRT be removed; and fourth, earned depletion be reinstated.

It is our contention that there are times when, in order to address an issue of vital importance, be it for an industry, a region, or the overall economy, the Income Tax Act can be used to address specific circumstances. We believe now is such a time and the reinstatement of earned depletion would be an appropriate measure today. Even in a reformed corporate tax system we believe the government cannot ignore the use of the tax system as a mechanism to address particular and specific needs, be they regional or sectorial.

Again, thank you for the invitation to appear. My colleagues and I will be pleased to answer any questions you might have at this time.

• 1540

The Chairman: Thank you very much, Mr. Howard. I suspect your portion of the oil and gas industry does not pay very much tax anyway, and that being the case I am not so sure there is really much we could do in terms of tax breaks to you, because you probably do not have any taxable income to write it off against. Maybe I am wrong there, but that is what I was led to believe. Am I right?

Mr. Howard: In the 1986 year it has not been determined what taxes will have been paid by the junior and middle-size companies. Prior to that, though, in the early 1980s, I had the luxury of reviewing the notes of your meeting with the CPA, and they were referring to some effective tax rates. We believe them to be in significant error in their estimate of effective tax rates. If you wanted to look at the junior producers, over the first five years of the 1980s they averaged a little over 10%

[Traduction]

Monsieur le président, comme nous l'avons dit au début, l'APIC commentera tous les aspects de la réforme fiscale lorsqu'elle en connaîtra les détails. Nous avons annexé à notre mémoire trois documents de l'APIC susceptibles d'éclairer ces débats: tout d'abord, un mémoire de novembre 1985 en réponse au document budgétaire de 1985, intitulé «Le Régime fiscal des sociétés: un axe de changement»; ensuite le document de travail du 16 juillet 1986 sur les initiatives classiques en matière de pétrole et de gaz; et enfin, un mémoire de décembre 1986 touchant les encouragements fiscaux pour l'industrie canadienne du pétrole et du gaz.

Enfin, depuis un an, l'APIC est aux prises avec l'effondrement des prix du brut et, plus récemment, des prix du gaz naturel. Cet effondrement a mis en lumière la nécessité de modifier le régime de coût et le régime budgétaire de l'industrie du pétrole et du gaz. La réaction de l'APIC à cette crise est décrite dans les documents ci-joints. Nous avons conclu que, pour ramener l'investissement de capitaux à des niveaux acceptables, il faut d'abord que l'industrie atteigne une plus grande efficience; ensuite, que le coût des redevances pour l'industrie soit réduit; en troisième lieu, que la TRPG soit abolie; et en quatrième lieu, que la déduction gagnée pour épuisement soit rétablie.

Nous soutenons que l'on peut parfois utiliser la Loi de l'impôt sur le revenu dans des circonstances particulières pour résoudre un problème d'importance capitale, pour l'industrie, pour une région ou pour l'ensemble de l'économie. Nous croyons que nous en sommes là et que le rétablissement de la déduction gagnée pour épuisement serait une mesure indiquée aujourd'hui. Même dans un régime fiscal réformé pour les sociétés, le gouvernement ne saurait refuser de reconnaître que le régime fiscal constitue un mécanisme propre à répondre à des besoins particuliers et spécifiques, qu'ils soient régionaux ou sectoriels.

Encore une fois, merci de votre invitation à comparaître. Mes collègues et moi serons heureux de répondre maintenant à toutes vos questions.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Howard. Je soupçonne que votre secteur de l'industrie du pétrole et du gaz paie déjà bien peu d'impôts, de toute façon. Cela étant, je ne vois pas comment nous pourrions vous accorder d'autres concessions fiscales, parce que vous n'avez probablement pas de revenu imposable pour les faire valoir. Je me trompe peut-être, mais c'est ce que je suis porté à croire. Ai-je raison?

M. Howard: On n'a pas encore déterminé quels impôts les petites et moyennes sociétés auront payés en 1986. Avant cela, cependant, au début des années 1980, je me suis payé le luxe d'examiner les notes de votre rencontre avec l'APC, où il était question de certains taux d'imposition effectifs. Nous croyons que leurs estimations des taux d'imposition effectifs sont entachées d'erreurs importantes. Pour les cinq premières années des années 1980, les petits producteurs ont eu en moyenne un taux

[Text]

effective tax rate. The industry in total averaged over 30% when taking the current or a cash-income tax as a proportion of the income before tax from financial statements.

The Chairman: On page 3 you give four things you want done: industry becoming more cost efficient, and I presume that has happened like it happened to most industries in this country with the recession. I suppose your recession happened when oil prices dropped dramatically, and therefore I expect you became more cost efficient. Royalty costs, I understand, have been reduced, but of course they to a large extent are not a federal responsibility, they are essentially a provincial matter. The PGRT, of course, is gone; and we are talking of earned depletion. I was wondering if we could take a look at the present situation and get your recommendation.

It has always been my feeling that if you are in the resource business, when you drill a hole or put something in place, you are never quite sure what is underneath the ground. You may have tested it with all sorts of drill holes, and you may have had all of the right people look at things, but really you are never quite sure what is there; and secondly, you are never quite sure how long the price of what you thought you were going to get for what there is will stand up in world conditions.

It would seem to me that what you should be looking at in tax reform is a system whereby the entire cost of drilling and developing, and so on, could be written off before you pay tax—in one year, if you have the income to do it with. I was wondering what your response to that would be, rather than go through all this jiggy-poooh about earned depletion and so on.

Mr. Howard: In the 1985 pricing regime that was in place, the deduction nature that was applied to the oil and gas industry, which allowed for a 100% write-off of exploration expenses in the year they were incurred, allowed for what is called 30% declining balance for development expenses.

The Chairman: Supposing we got rid of the 30% and said it was 100% too?

Mr. Howard: That would be a significant improvement.

The Chairman: Would that solve your problem?

Mr. Howard: That went about half-way to solving the problem that occurred between 1985 and 1986.

The Chairman: Essentially your problem that occurred in 1986 was a massive decline in the price of the product.

Mr. Howard: That is right.

The Chairman: But taxes cannot solve that.

Mr. Howard: I am trying to tie it to a base. The direction we were going solves that. In 1985 we did not need the fast write-offs for development and we did not need earned depletion to make the industry very

[Translation]

d'imposition effectif d'un peu plus de 10 p. 100. La moyenne pour l'ensemble de l'industrie a été de plus de 30 p. 100 si l'on prend l'impôt courant ou l'impôt sur le revenu en proportion du revenu avant impôt d'après les états financiers.

Le président: À la page 3, vous indiquez trois souhaits: que l'industrie devienne plus efficiente—et je suppose qu'il est arrivé ce qu'il est arrivé à la plupart des industries au Canada lors de la récession. Je suppose que votre récession est survenue lorsque les prix du pétrole ont dégringolé et que, par conséquent, vous êtes devenus plus efficaces. Mais les coûts des redevances, crois-je savoir, ont été réduits, mais, bien sûr, ils ne sont pas, pour l'essentiel, du ressort du gouvernement fédéral, mais sont de compétence provinciale. La TRPG, naturellement, n'existe plus; et nous parlons de la déduction pour épuisement gagnée. Je me demandais si nous pouvions jeter un coup d'oeil sur la situation actuelle et connaître votre recommandation.

J'ai toujours pensé que lorsqu'on est dans l'exploration des ressources, lorsqu'on fore un puits ou qu'on met quelque chose en place, on n'est jamais tout à fait certain de ce qu'on va trouver dans le sol. On a beau avoir fait toutes sortes de forages, avoir demandé l'avis de toutes les personnes qu'il fallait, on ne sait jamais vraiment ce qu'on va trouver dans le sol; et en second lieu, on ne sait jamais trop combien de temps le prix du produit à extraire restera stable dans la conjoncture mondiale.

Il me semble que vous devriez rechercher dans une réforme fiscale un système qui permettrait d'amortir la totalité du coût des forages et de la mise en valeur, et ainsi de suite, avant de payer des impôts—dans un an, si vous avez le revenu pour le faire. Quelle serait votre réaction à cette suggestion, qui remplacerait tout ce charabia au sujet de la déduction pour épuisement gagnée et ainsi de suite.

M. Howard: Dans le régime de prix de 1985, la déduction applicable à l'industrie du pétrole et du gaz et qui permettait d'amortir à 100 p. 100 les dépenses d'exploration dans l'année même où elles étaient engagées, donnait la possibilité de déduire 30 p. 100 du solde restant au titre des dépenses de mise en valeur.

Le président: Mettons que nous abolissions les 30 p. 100 pour les remplacer par 100 p. 100 également?

M. Howard: Ce serait une amélioration importante.

Le président: Cela réglerait-il votre problème?

M. Howard: Cela a réglé environ la moitié du problème qui s'est posé entre 1985 et 1986.

Le président: Essentiellement, votre problème en 1986 était une chute vertigineuse du prix du produit.

M. Howard: Juste.

Le président: Mais le régime fiscal n'y peut rien.

M. Howard: J'essaie de rattacher cela à une base. L'orientation que nous prenions règle cela. En 1985, nous n'avions pas besoin, pour donner à l'industrie une structure de capitaux très acceptable, des amortissements

[Texte]

acceptable in its capital investment nature. I might draw a reference to how the industry invested in that year. We had cashflow in the order of \$9 billion, the upstream sector, just the exploration and production companies, and we invested \$9.5 billion in our business, of which \$1.5 billion was PIP grants. So you could say on a net basis, it was \$8 billion of investment. We did that in a taxation regime that has 100% write-off for exploration and 30% for development, and that was satisfactory.

• 1545

In the environment that we were put into in 1986, we found that there were a lot of things that were not satisfactory if you wanted capital investment at acceptable levels, and we define acceptable levels at about 50% of what 1985 investment was, or \$4 billion to \$5 billion. The changes that had to be put in place included, as you mentioned, the cost effectiveness in the industry, which has taken place. We had set a target of 10% across the board in cost reduction. We think a good part of our sector is significantly reduced greater than 10%.

We set a target for royalty reduction, and we did get a fair amount of movement, but not as far as we wanted. We felt that the PGRT was a must to be removed before anything else was going to happen. We got that.

We said, for two reasons, we had to increase the deduction on development drilling to 100%—that is one of these recommendations—and reinstate earned depletion to allow for two things: one, to allow the small and medium-sized Canadian companies access to capital markets, so that they could compete in the flow-through share market with mining companies. As it is today, the Canadian junior companies cannot raise equity, and there is a very short list of companies that can raise quasi-equity or debt—anything with rent, but not pure equity. We cannot raise investment equity, like the mining industry does. We cannot compete.

The Chairman: The only section of the mining industry that is able to raise any money is the gold fellows, and they are popular. Do you think that at the current level of oil pricing, with earned depletion and still the right to amortize on a 30% declining basis, you would be that much better off? Do you think you could raise the money anyway?

Mr. Howard: Our estimate was that we could raise \$350 million in a full-year period, that the junior and intermediate-sized sector could raise that. But our estimate is also that the reintroduction of earned depletion would improve the economics of the oil prospects enough to increase the investment in the industry from what we are

[Traduction]

accélérés pour la mise en valeur, ni de la déduction gagnée pour épuisement. Je pourrais peut-être dire un mot de la façon dont l'industrie a investi cette année-là. Nous avons des liquidités de l'ordre de 9 milliards de dollars, dans le secteur d'amont, formées des sociétés d'exploration et de production seulement, et nous avons investi 9,5 milliards de dollars dans notre entreprise, dont 1,5 milliard sous forme de subventions du PESP. Mettons un investissement net de 8 milliards de dollars. Nous avons fait cela dans un régime fiscal prévoyant un amortissement de 100 p. 100 pour les dépenses d'exploration et de 30 p. 100 pour les dépenses de mise en valeur, et cela était satisfaisant.

Dans le contexte de 1986, nous avons trouvé une foule de choses qui laissaient à désirer si l'on voulait des niveaux acceptables d'investissement de capitaux. A nos yeux, les niveaux acceptables se situent à environ 50 p. 100 de l'investissement de 1985, c'est-à-dire à 4 ou 5 milliards de dollars. Au nombre des changements à effectuer, il y avait, vous l'avez mentionné, l'efficacité de l'industrie, ce qui s'est fait. Nous nous étions fixés un objectif de réduction uniforme des coûts de 10 p. 100. Nous croyons qu'une bonne part de notre secteur a réduit ses coûts de bien plus de 10 p. 100.

Nous nous sommes fixés un objectif de réduction des redevances, et nous avons fait un bon bout de chemin, sans toutefois aller aussi loin que nous l'avions espéré. Il nous apparaissait indispensable d'abolir la TRPG avant de faire quoi que ce soit d'autre. Nous avons obtenu cela.

Pour deux raisons, nous devons porter à 100 p. 100 la déduction au titre des forages de mise en valeur, c'est l'une des recommandations—et rétablir la déduction gagnée pour épuisement, afin de permettre deux choses: d'abord, permettre aux petites et moyennes sociétés canadiennes d'avoir accès aux marchés des capitaux, pour qu'elles puissent faire concurrence aux sociétés minières sur le marché des actions accréditives. A l'heure actuelle, les petites sociétés canadiennes ne peuvent mobiliser les capitaux de risque et la liste des sociétés qui peuvent mobiliser les capitaux de risque qui se trouvent à emprunter est très courte; le capital de risque pur est presque impossible à trouver. Nous ne pouvons trouver de capitaux de risque avec la même facilité que l'industrie minière. Nous ne pouvons lui faire concurrence.

Le président: Le seul secteur de l'industrie minière qui parvient à trouver de l'argent, c'est celui des aurifères, qui sont très populaires. Selon vous, au niveau actuel des prix du pétrole, avec la déduction gagnée pour épuisement et le droit de demander un amortissement de 30 p. 100 sur le solde restant, vous seriez avantagés? Pensez-vous que vous pourriez trouver l'argent de toute façon?

M. Howard: Nous avons estimé pouvoir trouver 350 millions de dollars sur une année complète, c'est-à-dire que le secteur des petites et moyennes entreprises y parviendrait. Mais nous estimons aussi que le rétablissement de la déduction gagnée pour épuisement entraînerait une amélioration suffisante des perspectives

[Text]

estimating as \$3 billion in 1987 to \$4.1 billion. In that \$1.1 billion increment is included the \$350 million that the small and medium-sized companies would raise.

The Chairman: It would seem to me that unless a company is profitable earned depletion is of no value to you, unless of course you can pass it back to your shareholder and let him or her reduce their personal taxes by the use of that pass-through or flow-through system.

Now, gold mining is presumed to be a profitable activity. Certainly the market seems to think so, though it certainly is not prepared to accept flow-through shares vis-à-vis base metals and that class of thing.

I guess we have two problems: one, you are asking for depletion in excess of the actual amount expended, which means to the 130% write-off or 133% write-off of expenditure system, and we have a problem with this in terms of the reform of the tax system on the issue of fairness. The second thing is whether it really does a heck of a lot for you that would not be done for you if we were to allow say 100% instant fast write-off of all expenses.

• 1550

Mr. Howard: Allowing for the 100% write-off of all expenses is unquestionably an improvement. This would improve the economics of some development projects and would increase the investment in the industry. It would not bring the oil and gas industry up to a competitive position with the mining industry in the capital markets because there are a good number of expenses or expenditures in the mineral exploration end that might be classified as development but for tax purposes are exploration.

If they have the extra 33% deduction, which they do have, and the purchasers of those kinds of instruments look at the—

The Chairman: They have right now. We are looking at all of that in a tax reform system.

Mr. Howard: We could not compete, I do not believe, if all you gave us was 100%. We still could not compete in that market.

Mr. Dorin: Could I have a supplementary question on this?

The Chairman: Yes.

Mr. Dorin: Because you bring up that very point—whether or not you can compete in the capital markets. Since you indicated that you read last Monday's testimony by the CPA, you will know I asked them the question that rather than extending the full benefits the mining sector currently receives to the oil sector, if we were to instead reduce the level of benefits—flow-through shares, whatever, or depletion allowance, let us say—to the

[Translation]

pétrolières pour porter à 4,1 milliards de dollars l'investissement fait dans l'industrie par rapport à notre estimation de 3 milliards de dollars pour 1987. Cette différence de 1,1 milliard comprend les 350 millions de dollars que les petites et moyennes entreprises sauraient trouver.

Le président: Il me semble qu'à moins qu'une entreprise ne soit rentable la déduction gagnée pour épuisement ne vous rapporte rien, à moins, bien sûr, que vous puissiez la transférer à votre actionnaire pour lui permettre de réduire ses impôts personnels par l'application de ce système d'actions accréditives.

On présume que les mines d'or sont une activité rentable. En tout cas, le marché semble le croire, même s'il n'est certes pas prêt à accepter les actions accréditives dans le cas des métaux communs et ce genre de choses.

Nous avons peut-être deux problèmes: d'abord, vous demandez une déduction pour épuisement qui dépasse le montant réel des dépenses, c'est-à-dire l'amortissement de 130 p. 100 ou de 133 p. 100 des dépenses, ce qui nous pose un problème d'équité dans le contexte de la réforme du régime fiscal. Secundo, cela ferait-il vraiment pour vous une si grande différence si l'on vous permettait d'amortir instantanément, mettons, 100 p. 100 de toutes les dépenses?

M. Howard: L'amortissement de 100 p. 100 de toutes les dépenses est sans aucun doute une amélioration. Cela accroîtrait la rentabilité de certains projets de mise en valeur et provoquerait une augmentation de l'investissement dans l'industrie. Cela ne remettrait pas l'industrie du pétrole et du gaz en position de concurrence avec l'industrie minière sur les marchés des capitaux, car l'exploration minérale comporte un grand nombre de dépenses que l'on pourrait classer comme dépenses de mise en valeur alors qu'en réalité, pour fins fiscales, il s'agit de dépenses d'exploration.

Si l'on consent la déduction supplémentaire de 33 p. 100, ce qui est fait, et que les acheteurs de ces genres d'instruments examinent le...

Le président: Cela existe déjà. Nous examinons tout cela dans un système de réforme fiscale.

M. Howard: Nous ne pourrions soutenir la concurrence, à mon sens, si nous n'avions pas plus de 100 p. 100. Nous ne pourrions toujours pas être compétitifs sur ce marché.

M. Dorin: Me permettez-vous une question supplémentaire?

Le président: Oui.

M. Dorin: Car vous soulevez exactement ce point: pouvez-vous ou non être concurrentiels sur les marchés des capitaux. Puisque vous avez lu le témoignage de l'APC de lundi dernier, vous savez sans doute que j'ai posé à ses représentants une question dans le sens que voici: seriez-vous satisfaits si, plutôt que d'accorder au secteur pétrolier l'ensemble des avantages dont jouit déjà le secteur minier, nous réduisions à la place le niveau de ces avantages—les

[Texte]

mining sector to the level of the oil sector or meet in the middle somewhere, which is probably a more likely situation, would you be satisfied with this? Because it would in essence remove the question of ability to compete in the capital markets due to tax-related reasons.

Mr. Howard: Well, as you said, Murray, it covers that part of the equation. If we are competitive with the mining side on fiscal terms, we think we can raise \$350 million. They have raised, as we understand, somewhere between \$500 million and \$1 billion dollars this year for that industry.

The Chairman: Oh, considerably less than that; \$500 million at the very tops.

Mr. Howard: For 1987 or for 1986?

The Chairman: For 1986.

Mr. Howard: Yes. My understanding for 1986 was three to five, but going for 1987, I had heard bigger numbers. I do not have any facts on that.

The Chairman: We have only started 1987, though.

Mr. Howard: A lot of the money has been raised in 1987 for 1987.

Mr. Garneau: I thought we had been told \$600 million by the Department of Energy, Mines and Resources when they came.

Mr. de Jong: Yes, it was \$600 million.

Mr. Howard: What that does not cover fully is this improvement on the economics of the average oil prospect. If you ever get the time to read this analysis in the July paper, we were able to develop the theory based on the drilling results of 1985 that only 30% of successful oil wells and only 10% of successful gas wells drilled in 1985 were economic in 1986. We have to address the economics of those plays, which we did with these recommendations.

The final step was the tax measures, and we think those tax measures will add 33% to the capital invested. If we do not have them, there is going to be in the order of \$3 billion invested in the oil and gas industry in 1987 and if we did have them, it would be \$4.1 billion—\$1.1 billion more. It is those two impacts, the economics... and that works on the larger companies that would not necessarily use the flow-through share mechanisms.

Mr. de Jong: Could I get a supplement on there?

The Chairman: Yes. Go ahead.

Mr. de Jong: To increase the investment by \$1.5 billion

Mr. Howard: You mean \$1.1 billion.

[Traduction]

actions accréditives, la déduction pour épuisement, par exemple—pour le secteur minier jusqu'au niveau de celui du secteur pétrolier ou, chose plus probable, jusqu'à un point intermédiaire? Ainsi, on n'aurait plus à évoquer l'aptitude à soutenir la concurrence sur les marchés des capitaux en raison de contraintes fiscales.

M. Howard: Ma foi, comme vous l'avez dit, Murray, cela couvre ce membre de l'équation. Si nous sommes sur le même pied que les mines sur le plan fiscal, nous pourrions, je pense, trouver 350 millions de dollars. Ils ont trouvé, sauf erreur, quelque chose de l'ordre de 500 millions et 1 milliard de dollars cette année pour cette industrie.

Le président: Oh, beaucoup moins que cela; 500 millions de dollars tout au plus.

M. Howard: Pour 1987 ou 1986?

Le président: Pour 1986.

M. Howard: Oui. Je croyais que c'était de 3 à 5 pour 1986, mais j'avais entendu des chiffres plus gros pour 1987. Je n'ai pas de données là-dessus.

Le président: Nous venons à peine de commencer 1987, cependant.

M. Howard: Une bonne part des capitaux ont été trouvés en 1987 pour 1987.

M. Garneau: Je croyais que le ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources nous avait dit 600 millions de dollars.

M. de Jong: Oui, c'était 600 millions.

M. Howard: Cela ne couvre pas pleinement l'amélioration de la rentabilité de la zone d'intérêt moyenne. Si jamais vous trouvez le temps de lire cette analyse dans le document de juillet vous verrez que nous proposons une théorie, qui s'appuie sur les résultats des forages de 1985, selon laquelle seulement 30 p. 100 des puits de pétrole productifs et seulement 10 p. 100 des puits de gaz productifs en 1985 étaient rentables en 1986. Nous devons nous pencher sur la rentabilité de ces jeux-là, ce que nous avons fait par ces recommandations.

La dernière étape était les mesures fiscales. Nous croyons que ces mesures fiscales ajouteront 33 p. 100 au capital investi. Sans elles, l'investissement dans l'industrie du pétrole et du gaz en 1987 sera de l'ordre de 3 milliards de dollars, contre 4,1 milliards de dollars—c'est-à-dire 1,1 milliard de plus, si nous les avons. Ce sont ces deux effets, la rentabilité... et cela vaut pour les grandes sociétés qui ne feraient pas nécessairement intervenir les mécanismes d'actions accréditives.

M. de Jong: Puis-je poser une question supplémentaire?

Le président: Oui. Allez-y.

M. de Jong: Pour accroître l'investissement de 1,5 milliard de dollars...

M. Howard: Vous voulez dire 1,1 milliard.

[Text]

Mr. de Jong: Excuse me, \$1.1 billion. Have you any estimate as to how much loss of public revenue that would entail?

• 1555

Mr. Howard: On a net basis we estimated \$60 million, and we estimated 20,000 people would be put back to work.

Mr. Garneau: On what do you base this?

Mr. Howard: We estimate the tax loss at \$350 million, with the recovery through UIC savings and the personal income of from the 20,000 roughnecks back at work delivering directly to the federal coffers \$290 million, so you would have a net of \$60 million. We have not put any value on the wealth created through the investment.

Mr. Garneau: If I understand the question of my colleague, Mr. de Jong, if we open flow-through shares through the 30% or 35%, you said it would increase investment by \$1.1 billion according to your estimate. Would the total investment you are talking about, a projection of \$4 billion, be done by a junior company or...?

Mr. Howard: It would be the total industry.

Mr. Garneau: Is it correct to say that the companies using the flow-through shares would be those that do not have taxable income to use? Otherwise there is no reason that a profitable company would flow-through shares if they could use the depreciation, the 35%, themselves. Would it be correct to say that it is mainly the junior companies that will use it?

Mr. Howard: It would be mainly Canadian junior, intermediate-sized companies. In my view it would depend on whether or not the company is within one year at the cash-tax-paying horizon. If they are one year out of it, it would still make sense to issue flow-through shares; if they are within that tax-paying horizon within one year, it does not.

Mr. Garneau: If tax reform allows all this, the investor in the flow-through share will take the benefit of the \$1.35 for each dollar investment. How will it affect your second request—I do not know if I have the right term—the exploration investment? You may have found oil underneath, but you have to invest money to get that oil out and put it on the market. Would you suggest that those writeoffs be 100% on top of the flow-through shares, with the 100% being taken by the junior company or the company issuing flow-through shares? On the other hand, with the flow-through shares, would you need the 100% writeoff the first year, if possible, compared to the 30% you have earned now? I do not know if you understand my question.

Mr. Howard: I am not sure I do.

[Translation]

M. de Jong: Excusez-moi, 1,1 milliard. Sauriez-vous estimer ce que cela coûtera au Trésor public?

M. Howard: Nous estimons que le coût net serait de 60 millions de dollars, et que cela redonnerait du travail à 20,000 personnes.

M. Garneau: Sur quoi cela se fonde-t-il?

M. Howard: Nous estimons la perte fiscale à 350 millions de dollars; en plus, les économies d'assurance-chômage et l'impôt sur le revenu des particuliers des 20,000 gaillards rentrés au travail rapporteraient directement 290 millions de dollars dans les coffres fédéraux, ce qui donnerait un montant net de 60 millions de dollars. Nous n'avons pas attribué de valeur à la richesse créée par l'investissement.

M. Garneau: Si je comprends bien la question de mon collègue, M. de Jong, si nous ouvrons les actions accréditives par le biais du supplément de 30 p. 100 ou de 35 p. 100, l'investissement augmenterait de 1,1 milliard de dollars selon votre estimation. L'investissement total dont vous parlez, soit une projection de 4 milliards de dollars, serait-il fait par une petite compagnie ou...?

M. Howard: Par l'ensemble de l'industrie.

M. Garneau: Est-il exact de dire que les entreprises utilisant les actions accréditives seraient celles qui n'ont pas de revenu imposable? Autrement, une entreprise rentable n'aurait aucune raison de recourir aux actions accréditives si elle pouvait utiliser l'amortissement, les 35 p. 100, elle-même. Serait-il juste de dire que c'est surtout les petites entreprises qui l'utiliseront?

M. Howard: Ce serait surtout les petites et moyennes entreprises canadiennes. À mon avis, cela dépendrait de la question de savoir si la compagnie en est ou non à moins d'un an du point où elle devra payer des impôts en espèces. Si elles en sont à un an ou plus, elles auraient encore avantage à émettre des actions accréditives; autrement, elles n'ont aucun intérêt à le faire.

M. Garneau: Si la réforme fiscale permet tout cela, celui qui investit dans l'action accréditive profitera du 1.35\$ pour chaque dollar d'investissement. Quel effet cela aura-t-il sur votre deuxième demande—je ne sais pas si j'emploie le bon terme—qui concerne l'investissement dans l'exploration? Même si vous avez trouvé du pétrole dans le sous-sol, il vous faut encore investir de l'argent pour l'en extraire et le commercialiser. Souhaiteriez-vous que ces amortissements soient de 100 p. 100 en plus des actions accréditives, et que ces 100 p. 100 soient destinés à la petite entreprise ou à l'entreprise qui émet les actions accréditives? Par ailleurs, avec les actions accréditives, auriez-vous besoin de l'amortissement de 100 p. 100 dès la première année, si possible, à comparer aux 30 p. 100 que vous avez déjà gagnés? Je ne sais pas si vous comprenez ma question.

M. Howard: Je ne suis pas sûr.

[Texte]

Mr. Garneau: I am also not sure that I am right. You said that if we issue the flow-through share, for exploration you can actually write off the full exploration against your profit in the first year. If you have access to flow-through shares and you succeed at selling them in the marketplace, I—or probably the president, who can buy more than I can—will benefit by the depreciation of the 135% or 133% rate.

Mr. Howard: It is 133%.

Mr. Garneau: What happens to the other investment you have to make? Are you still requesting a 100% write-off for the first year, even though you have...?

Mr. Howard: Yes, for developing drilling. We are requesting a 100% write-off and that they both earn depletion.

Mr. Garneau: Thirdly, you will still want to have the earned depletion.

Mr. Howard: That is correct.

Mr. J. Poyen (General Manager, Economics and Business Analysis, Independent Petroleum Association of Canada): This is comparable to the mining industry and the treatment the mining industry receives today; it is exactly the same.

• 1600

Mr. Layton: In glancing at appendices D and E in the major report, I noticed how much of the security of supply or reserve estimates are based on price forecasts. The record shows it at \$15, \$20, \$25 and \$36. What caught my attention was part E, the forecast. What I look at as I go through some of the charts is out of date. Is there an up-to-date set of numbers? There is no point in talking of eliminating the PGRT; it is gone.

Mr. Howard: The third attachment here, tax incentives to the Canadian oil and gas industry, which was prepared in December, is an updated analysis of the industry based on the removal of the PGRT and the new royalty regime put in place by Alberta. I do not believe it included Saskatchewan's, because it came late. We took a range of prices. The numbers I am quoting are at the \$20 Canadian average range for 1987.

Mr. Layton: Again, as a novice, what is the industry appreciation of price versus supply or demand? I think in the 1986 budget the Finance Minister used a \$22 figure, which we saw tumble to less than \$10 but bounce back to somewhere around \$18 now. Or is it \$16? To tell you the truth it is hard to tell at the gas pump.

Is there not inevitably as we used to feel—and I am not going back very far, 10 years maximum—a situation where if we are not going after more reserves then we are sure as

[Traduction]

M. Garneau: Moi non plus, je ne suis pas sûr d'avoir raison. Si nous émettons l'action accréditive, avez-vous dit, pour des activités d'exploration, que vous pouvez effectivement amortir la totalité des dépenses d'exploration en réduisant votre bénéfice dans la première année. Si vous avez accès aux actions accréditives et que vous réussissez à les vendre sur le marché, je—ou probablement le président, qui peut en acheter plus que moi—profiterai de l'amortissement au taux de 135 p. 100 ou de 133 p. 100.

M. Howard: C'est 133 p. 100.

M. Garneau: Qu'advient-il de l'autre investissement que vous devez faire? Demandez-vous encore un amortissement à 100 p. 100 pour la première année, même si vous avez...?

M. Howard: Oui, pour les forages de mise en valeur. Nous demandons un amortissement de 100 p. 100 et nous demandons qu'ils gagnent tous deux la déduction pour épuisement.

M. Garneau: En troisième lieu, vous voudrez quand même conserver la déduction gagnée pour épuisement.

M. Howard: C'est cela.

M. J. Poyen (directeur général, Economie et analyse conjoncturelle, Association pétrolière indépendante du Canada): Cela se compare à l'industrie minière et au traitement dont jouit aujourd'hui l'industrie minière; c'est exactement la même chose.

M. Layton: En examinant les annexes D et E du rapport principal, j'ai remarqué quelle part de la sécurité d'approvisionnement ou des estimations de réserve est fondée sur les prévisions de prix. Les chiffres indiquent que c'est 15\$, 20\$, 25\$ et 36\$. Mais c'est la partie E, la prévision, qui a retenu mon attention. Certains de ces graphiques sont périmés. Y a-t-il des chiffres à jour? Il est inutile de parler d'abolir la TRPG; c'est déjà fait.

M. Howard: La troisième annexe ici, qui concerne des mesures de stimulation fiscale pour l'industrie canadienne du pétrole et du gaz, qui a été préparée en décembre, est une analyse révisée de l'industrie en fonction de l'abolition de la TRPG et du nouveau régime de redevances mis en place par l'Alberta. La Saskatchewan n'y est pas comprise, je pense, car ces chiffres sont arrivés en retard. Nous nous sommes fondés sur une gamme de prix. Les chiffres que je cite se situent dans la moyenne de 20\$ canadiens pour 1987.

M. Layton: Pourriez-vous rappeler au novice que je suis comment l'industrie perçoit le prix par rapport à l'offre ou à la demande? Dans le budget de 1986, le ministre des Finances, sauf erreur, a utilisé un chiffre de 22\$, que nous avons vu tomber à moins de 10\$, puis rebondir aux alentours des 18\$ d'aujourd'hui. Ou est-ce 16\$? A vrai dire, c'est difficile à dire à la pompe.

Nous ne nous acheminons-nous pas inéluctablement, comme nous le croyions jadis—et je ne parle pas de si longtemps, 10 ans au maximum—vers une pénurie, à

[Text]

hell going to have shortages, which are sure as hell going to push the price up and sure as hell cause us to invest more in finding reserves? Where are we in all of those sure-as-hells?

Mr. Howard: Canada is relatively well off where it stands. We are a net exporter of crude oil, although it is a small export with a quality difference. We export mostly heavy crude and what we import is lighter crude.

It takes \$10 billion a year of investment to replace what we produce. In 1985 we were doing very well both on the oil and gas side. We are at 30% of that in 1987; we started going down the slippery slope. By 1990 we will become a net importer and by 1995—again this is on a low-price scenario—

Mr. Layton: The \$20 scenario?

Mr. Howard: The \$20 Canadian scenario, which is \$15 U.S. By 1995 we would be importing 500,000 barrels a day.

Mr. Layton: Is this not a pessimistic view at the present time?

Mr. Howard: Yes.

Mr. Layton: The date is likely to be extended in the future. Is there anything in the way the world supply of oil works—and I am thinking of OPEC and all of the other demands coming on—to suggest our sales to the United States are likely to go higher than your forecasts, with security of continental supply and all of these kinds of factors?

Mr. Howard: On the crude oil side, the real potential expansion is in heavy oil in Alberta. The price has to take a reasonably significant jump up before it becomes economic.

Mr. Layton: Does reasonable mean 25% or something like that, from 18% to 24%, or—

Mr. Howard: This would be before we would start investing again.

Mr. Douglas Miller (Member, Executive Committee, Independent Petroleum Association of Canada): At \$22 a barrel for heavy which is bringing \$14 right now.

Mr. Layton: It is \$14 right now, so you would need a 50% increase. I guess nobody is forecasting this is going to occur in 1988 or 1989, because you have to be looking beyond the paper we see here, which only goes until the current year.

• 1605

Mr. Howard: Then you could look at other major steps in the frontiers. The hurdle rates are all around \$30 U.S., I think. What you have left between here and there is the conventional industry; this is what we are working on. It

[Translation]

moins que nous nous mettions en frais d'accroître nos réserves, vers une pénurie qui ne manquerait pas de provoquer une flambée des prix et nous obligerait à investir davantage dans la recherche de réserves? Où en sommes-nous dans toutes ces certitudes?

M. Howard: Le Canada occupe une position relativement confortable. Nous sommes exportateurs net de brut, même s'il s'agit d'une petite exportation qui présente une différence de qualité. Nous exportons surtout du brut plus léger.

Il faut investir 10 milliards de dollars par année pour remplacer notre production. En 1985, nous nous tirions très bien d'affaire pour le pétrole et le gaz. Nous en sommes à 30 p. 100 de ces résultats en 1987; nous amorçons notre glissade. En 1990, nous deviendrons importateurs net et en 1995—toujours selon un scénario de faible prix. . .

M. Layton: Le scénario de 20\$?

M. Howard: Le scénario de 20\$ canadiens, c'est-à-dire 15\$ des États-Unis. En 1995, nous importerons 500,000 barils par jour.

M. Layton: N'est-ce pas un peu pessimiste pour l'instant?

M. Howard: Oui.

M. Layton: Cette date sera probablement repoussée. Y a-t-il quelque chose dans la façon dont fonctionne l'approvisionnement mondial de pétrole—et je songe à l'OPEP et à toutes les autres demandes qui s'ajoutent—qui permette de croire que nos ventes aux États-Unis dépasseront probablement vos prévisions, compte tenu de la sécurité d'approvisionnement continental et de tous ces genres de facteurs?

M. Howard: Du côté du brut, les grandes possibilités d'expansion sont dans le pétrole lourd de l'Alberta. Le prix devra connaître une progression raisonnablement importante avant qu'il devienne rentable.

M. Layton: Par raisonnable, voulez-vous dire 25 p. 100 ou quelque chose de ce genre, entre 18 p. 100 et 24 p. 100, ou. . .

M. Howard: Avant que nous commencions à réinvestir.

M. Douglas Miller (membre, comité de direction, Association pétrolière indépendante du Canada): A 22\$ le baril pour du brut, qui rapporte 14\$ à l'heure actuelle.

M. Layton: C'est 14\$ à l'heure actuelle; il vous faudrait donc une augmentation de 50 p. 100. Je suppose que personne ne prédit que cela va survenir en 1988 ou 1989, car il faut voir plus loin que le document que nous avons ici, qui ne dépasse pas l'année en cours.

M. Howard: On pourrait ensuite envisager d'autres grandes étapes dans les régions périphériques. Les taux de rendement minimaux se situent tous autour des 30\$ des États-Unis, sauf erreur. Entre ici et là, il ne reste que

[Texte]

is not in big chunks but it is in progress. It cannot totally crack the nut. We cannot stop the decline but we can slow the decline and slow the inevitable day when we are a net importer.

The systems around the world are working in our favour because this decline is happening everywhere outside the Persian Gulf. Sooner or later the balance will be back in the hands of the Persian Gulf nations and then the prices will definitely firm again.

Mr. Layton: Yes. Thank you.

The Chairman: Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I would like to ask you a couple more of the questions I asked of the CPA. The CPA advanced the case that in tax reform, we should get a full deduction for provincial royalties, which is not granted now; there is in fact no deduction at all. A resource allowance is provided in lieu of it. They suggested it would be preferable to allow deductibility of royalties, which would necessitate the removal of the resource allowance. I am wondering what your opinion is on it.

Mr. Howard: IPAC's view is the opposite of the CPA's. We would take the position as a whole that we are better off with the non-deductibility of royalties and the resource allowance at 25%. The reason for it is the average royalty of our members is lower, so there is a benefit there. This is part of the point we make in our remarks. This is not a homogeneous industry. Quite often when you make a change that looks as though it favours one side, it disfavours the other.

Mr. Dorin: Maybe I could ask one more. One of the issues around is the question involving the taxation, if you like, of incentive programs. The provincial government at least has advanced the case that those incentives provided should not be included in the calculation of taxable income in terms of federal income tax. I am sure you are well aware of the issue, so maybe you could just explain your position.

Mr. Howard: Our position early in 1986, which was the same as the Alberta government's, was to ask the federal government not to tax those incentives. Our estimate was that of the \$700 million of incentives Alberta was giving out, the federal government was going to pocket \$300 million.

We were given the explanation by Michael Wilson, which was the same one given to Alberta: there are so many of these incentives given by the federal government and the provincial governments, and since they both tax each other's, to change one was to change our total philosophy.

Mr. Dorin: Do you think it happened because \$700 million in incentives, for the federal government to pocket \$350 million, would involve a 50% marginal tax rate, which is pretty unlikely for almost anybody, let alone companies with probably have little or no tax being paid?

[Traduction]

l'industrie classique; c'est sur quoi nous travaillons. Ce n'est pas en gros morceaux, mais c'est en voie. Cela ne pourra être absolument efficace. Nous ne pouvons arrêter la baisse, mais nous pouvons la ralentir et retarder le jour inévitable où nous serons importateur net.

Les systèmes dans le monde entier jouent en notre faveur, car cette chute se produit partout à l'extérieur du Golfe persique. Tôt ou tard, l'équilibre reviendra aux mains des nations du Golfe persique, puis les prix se rétabliront pour de bon.

M. Layton: Oui. Merci.

Le président: Monsieur Dorin.

M. Dorin: J'aimerais vous poser quelques autres questions, que j'ai déjà posées à l'APC. Cette dernière a fait valoir que, dans toute réforme fiscale, nous devrions prévoir la pleine déduction des redevances provinciales, ce qui n'est pas le cas pour l'instant; de fait, il n'y a aucune déduction. Une déduction au titre des ressources en tient lieu. Selon l'APC, il serait préférable de permettre de déduire les redevances, ce qui exigerait l'abolition de la déduction au titre des ressources. Qu'en pensez-vous?

M. Howard: La position de l'APIC est l'inverse de celle de l'APC. Dans l'ensemble nous estimons qu'il vaut mieux maintenir la non-déductibilité des redevances avec une déduction de 25 p. 100 au titre des ressources. En effet, la redevance moyenne de nos membres est plus faible, de sorte qu'ils y gagnent. Cela va dans le sens des propos que nous tenons. Notre industrie n'est pas homogène. Bien souvent, un changement qui semble favoriser l'un, défavorise l'autre.

M. Dorin: Encore une, peut-être. On parle souvent de la possibilité d'imposer, si vous voulez, des programmes d'encouragement. Le gouvernement provincial, tout au moins, a soutenu que les sommes versées dans le cadre de ces programmes ne doivent pas entrer dans le calcul du revenu imposable aux fins de l'impôt fédéral sur le revenu. Je suis sûr que vous connaissez bien le problème. Vous pourriez donc peut-être nous expliquer votre position.

M. Howard: Notre position, au début de 1986, qui était la même que celle du gouvernement de l'Alberta, consistait à demander au gouvernement fédéral de ne pas imposer ses encouragements. Selon nos estimations, sur les 700 millions de dollars ainsi déboursés par l'Alberta, le gouvernement fédéral allait en empocher 300.

Michael Wilson nous a donné la même explication qu'à l'Alberta. Le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux donnent une foule d'encouragements de ce genre, et l'un impose ceux de l'autre et vice-versa, un changement aurait exigé une révision de tout le principe.

M. Dorin: Pensez-vous que cela soit à cause de ceci: étant donné que 350 des 700 millions de dollars de subventions reviendraient au gouvernement fédéral, cela représenterait un taux marginal d'imposition de 50 p. 100, ce qui est assez invraisemblable pour qui que ce soit, et

[Text]

I am wondering how relevant an issue this is, or whether it is significant or not.

Mr. Howard: We have passed on the issue. We were not going to be able to change the system. I am going on about a year-old recollection, but we did do an estimate and it was \$300 million. We have that in kind of relation to the PGRT. You gave out \$450 million but you got \$300 back here, so what was the big deal?

• 1610

Mr. Poyen: Just to follow up on that, I think the oil and gas industry have always maintained there are probably better ways for governments to deliver their incentives than through grant type programs. Recognizing that among the problems in grant type programs is the fact that there is a taxable nature to them, and we felt probably more permanent structures in the tax system or otherwise would be more appropriate in terms of incenting the oil and gas industry as has been done in the past.

Mr. Dorin: I have one more question at this time, and this is regarding the business transfer tax, which has been mentioned. Again, I am sure you are aware the CPA indicated that apart from their concern... they hedged their bet a bit but they said by and large, their basic concern was the complexity it might involve; assuming complexity in administration was not a problem, they were supportive. It is not something we hear from very many groups. I am wondering if you have a comment.

Mr. Howard: We have some concerns. One concern is that oil and natural gas, like a lot of resources, are essentially priced at a world level, so a tax put on anywhere in the chain... we may not be able to pass it on to the consumers unless any import of those basic commodities would have the same value-added or business transfer tax at the border. It would be a concern that we have at least an even playing field with imports on the theory that it is all going to be passed on to the consumer ultimately, and I think this is the way business and services look at it—that the tax is going to add on here, but it is going to get passed on down the chain.

The Chairman: A BTT would not apply to exports, so in effect all your input costs to create the export are deductible from the BTT. In other words, if your total product or a large portion of your product was exported, you would have negative BTT or a tax return of all inputs.

Mr. Howard: Yes, that is another concern; it would have to be taken off exports. The other area has to do with the way you calculate the tax. As I understand how business transfer taxes are calculated, it could be relatively easy to calculate it for a manufacturing process, but for an oil-

[Translation]

encore plus pour les entreprises qui paient peu ou pas d'impôt. Je me demande si la question est pertinente, si c'est important ou pas.

M. Howard: Nous n'en n'avons rien dit. Nous n'allions pas pouvoir modifier le système. Mon souvenir date d'un an, mais nous avons bien fait une estimation, et cela se situait à 300 millions de dollars. Cela se rattache en quelque sorte à la TRPG. Nous avons donné 450 millions de dollars, mais il nous en est revenu 300 millions ici. La belle affaire!

M. Poyen: Poursuivons dans la même veine. L'industrie du pétrole et du gaz a toujours maintenu que les programmes de subvention ne sont peut-être pas la meilleure façon pour les gouvernements de distribuer les encouragements. L'un des problèmes que posent les programmes de subvention est qu'ils sont imposables; c'est pourquoi nous avons cru que des structures plus permanentes dans la régime fiscal ou ailleurs, comme on en avait jadis, seraient peut-être plus indiquées comme moyen d'aider l'industrie du pétrole et du gaz.

M. Dorin: J'ai une autre question pour l'instant, et elle concerne la taxe sur les opérations commerciales, que vous avez mentionnée. Encore une fois, j'en suis sûr, vous savez que l'APC a indiqué que, outre sa crainte... tout en couvrant son jeu, elle a dit que, dans l'ensemble, sa principale crainte touchait la complexité que cela pourrait comporter; dans la mesure où la complexité de l'administration ne serait pas un problème, elle était d'accord. Ce n'est pas le genre de chose que nous entendons bien souvent. Je me demandais si vous aviez un commentaire.

M. Howard: Nous avons certaines craintes. L'une est que le prix du pétrole et du gaz naturel, comme celui de bien d'autres ressources, se fixe essentiellement au niveau mondial, de sorte qu'une taxe perçue quelque part dans la chaîne... il nous sera peut-être impossible de la reporter sur les consommateurs, à moins que les importations de ces produits de base soient soumises, à la frontière, à la même taxe sur la valeur ajoutée ou taxe sur les opérations commerciales. Nous aimerions au moins avoir des règles du jeu équitables dans le cas des importations, étant donné que c'est en bout de course le consommateur qui paiera. Selon moi, c'est ainsi que les affaires et les services voient les choses: la taxe qui s'ajoute ici est reportée là.

Le président: Une TOC ne s'appliquerait pas aux exportations, si bien que tous les coûts engagés pour créer l'exportation peuvent être portés en déduction de la TOC. Autrement dit, si votre produit total, ou une grande partie de votre produit, était exporté, vous auriez une TOC négative ou un remboursement de taxe sur tous les intrants.

M. Howard: Oui, c'est un autre problème; il faudrait y soustraire les exportations. L'autre point concerne le mode de calcul de la taxe. Si je comprends bien le calcul des taxes sur les opérations commerciales, il pourrait être relativement facile de la calculer pour un processus

[Texte]

producing system you have to ask what is the cost of the production. Is it just the operating cost? It is totally different.

The Chairman: I know. All your inputs, including every bit of pipe and steel and rent you paid.

Mr. Howard: The concern I have is that it would be done in a proper fashion so it is an equitable reflection across various industry types.

The Chairman: Since BTT would have been charged effectively to you by the manufacturer of pipe and parts and bits and pieces, you would have to be able to deduct it from any BTT you paid or create a negative BTT, in which case you would be entitled to a cheque. It is a rolling type thing.

Mr. Howard: I have never seen background on how it might work. A concern we have is that it is done in a fashion which is equitable across industry types.

Mr. Dorin: I have one last question here. I asked the CPA and it was Mr. Gray and some others in the oil industry who have said that while the price is let us say 60% of what it was some time ago, he suggested that in fact the net to the producer is in the order of 80%. I am wondering first of all if you agree with the order of magnitude of that suggestion. Secondly, what makes up the 20%? Is it reduction in costs? Is it attributed to the various input costs that have been reduced to bring the net 20% higher than the reduction in price? I guess that is the way you put it.

• 1615

Mr. Howard: If I understand your question, Murray, we tried to address it in this December 10 submission, where we looked at the impact on junior producers, senior producers, and integrated companies. There was some work done by an independent financial adviser. He looked at the second quarter 1986 results compared to 1985 for those three groups, and this would measure the impact of the price collapse on oil. The natural gas price collapse has not hit yet. But if you look at cashflow of the junior producer group or the senior producer group, it is about 50% in 1986 of what it was in 1985. If you look at the integrated, it is about 92%. He did some other financial health tests. I do not know if that is what you are getting at.

Each individual company has a different make-up, so the impact is different on every company. A lot of it has to do with where they are coming from. If companies produced mostly new oil—in the old system what was called new oil or NORP oil—they have taken a much bigger hit on the price than those that produced old oil or recuperated oil.

The Chairman: Mr. Kindy.

[Traduction]

manufacturier, mais pour un système de production de pétrole, il faut voir ce qu'est le coût de production. Est-ce seulement le coût d'exploitation? C'est tout à fait différent.

Le président: Je sais. Tous vos intrants, y compris chaque bout de tuyau et morceau d'acier, et tous les loyers que vous payez.

M. Howard: Je voudrais que cela se fasse comme il se doit, équitablement pour tous les types d'industries.

Le président: Puisque la TOC vous aurait effectivement été facturée par le fabricant de tuyaux et de pièces, vous devriez avoir la possibilité de la déduire de toute TOC que vous acquittez vous-mêmes ou encore de créer une TOC négative, auquel cas vous auriez droit à un chèque. Cela se compense.

M. Howard: Je n'ai jamais vu d'explication de ce mécanisme. Mais nous tenons à ce que cela se fasse équitablement dans tous les genres d'industries.

M. Dorin: Une dernière question. Je l'ai déjà posée à l'APC. M. Gray et d'autres porte-parole de l'industrie du pétrole ont dit que bien que le prix soit de, mettons, 60 p. 100 de ce qu'il était il y a quelque temps, en réalité, le prix net pour le producteur est de l'ordre de 80 p. 100. Tout d'abord, êtes-vous d'accord avec l'ordre de grandeur qu'on avance. Deuxièmement, de quoi se composent les 20 p. 100? S'agit-il d'une réduction des coûts? Est-ce grâce à la diminution des divers intrants que l'on a pu atteindre le chiffre de 20 p. 100 net, par rapport au prix réduit? C'est bien ainsi que les choses se présentent?

M. Howard: Si j'ai bien compris votre question, Murray, nous avons essayé de voir ce qu'il en était dans notre mémoire du 10 décembre, où nous avons examiné quelles étaient les répercussions pour les petits producteurs, les producteurs mieux établis et les sociétés intégrées. C'est un conseiller financier indépendant qui a fait le travail à contrat. Il a comparé les résultats du deuxième trimestre de 1986 à ceux de 1985 dans le cas de ces trois groupes, ce qui lui a permis de calculer l'incidence de la chute des prix du pétrole. Nous n'avons pas encore été touchés par la chute des prix du gaz naturel. Si vous comparez les liquidités du groupe de petits producteurs et du groupe mieux établi, vous constaterez qu'il y a en 1986 une réduction d'environ 50 p. 100 par rapport à 1985. Dans le cas des compagnies intégrées, c'est environ 92 p. 100. Le conseiller a effectué d'autres analyses sur l'état financier des compagnies. Est-ce ce qui vous intéresse?

Chaque compagnie est différente, les répercussions sur chacune d'elles le sont aussi. Tout dépend de l'orientation de la compagnie. S'il s'agit surtout de producteurs de nouveau pétrole—dans l'ancien régime on parlait de nouveau pétrole et de PRNP—ils ont été beaucoup plus touchés que les producteurs d'ancien pétrole ou de pétrole récupéré.

Le président: Monsieur Kindy.

[Text]

Mr. Kindy: What will the health of the industry be if the depreciation allowance is not given to you in the flow-through shares? You hear a lot of rumours about small companies maybe going under in a couple of weeks and so on and so forth. What will the health of your organization and maybe the smaller producers be? Do you have any idea about that? How are they going to be affected if nothing happens in the short term?

Mr. Howard: As we have mentioned in the aggregate, we think the capital investment level will be \$3 billion for 1987 as compared to \$9.5 billion for 1985. That means that those companies that supplied the drilling, service, and various supplies for the industry are withering and dying. As time marches on, one by one they just fall off the vine. Most of them have laid off people, cut their costs, because their business is down. Similar types of forces are working on the producing sectors that are members of OPEC. Some of those are, I would say, well under water; yet they are probably safer because they are under water than those closer to the water line.

Mr. Kindy: How fast does the relief have to come in order to save them, or at least make them float?

Mr. Howard: I think we have to have something that is effective in 1987, and to be effective in 1987 the program has to be put into place reasonably quickly so that the companies can raise the funds and plan the programs for the fall and winter drilling.

Mr. Kindy: I understand that Mr. Wilson said in Calgary that he is looking at the tax reform, that it would come with the tax reform. In your estimation, do you feel this is soon enough?

• 1620

Mr. Howard: No. These three papers tried to address what we call the crisis situation in the oil and gas industry that had resulted from the price collapse of crude oil and the trailing but collapsing price of natural gas. That is a separate issue from the tax reform, and this has to be dealt with as soon as is practical, because as time marches on irreversible events happen.

Mr. Kindy: So what you are really looking for is fairness, to be treated in the same way as the mining industry and get the capital flowing again. If tax reform happens, so much the better; if everybody is treated equally then I imagine you are going to be happy with that.

Mr. Howard: Our major objective is capital investment. The justification for the programs are capital investment, strategic reserves, fairness with other industries.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, may I have a supplementary on that?

The Chairman: Yes, a supplementary, Mr. Garneau.

Mr. Garneau: If 1987 is the most important year you have to survive to live, I have difficulty understanding how the depletion allowance will solve the problem in 1987. What you need is something that will act faster than

[Translation]

M. Kindy: Qu'arrivera-t-il à l'industrie si on vous refuse l'allocation pour amortissement sur les actions accréditives? On entend dire un tas de choses, que les petites compagnies vont peut-être faire faillite dans quelques semaines, etc. Qu'arrivera-t-il à votre organisation et peut-être aux plus petits producteurs? Le savez-vous? Que leur arrivera-t-il si rien n'est fait très bientôt?

M. Howard: Comme nous l'avons mentionné, nous croyons qu'en tout, trois milliards de dollars seront investis en 1987 par comparaison à 9.5 milliards en 1985. Par conséquent, les entreprises qui fournissaient les services de forage, divers services et fournitures à l'industrie dépérissent et disparaissent. Avec le temps, une par une, elles ferment. La plupart ont licencié du personnel, réduit leurs coûts, car les affaires sont à la baisse. On voit la même chose chez les producteurs membres de l'OPEP. Certains sont déjà enlisés; ils sont pourtant probablement en plus grande sécurité que s'ils commençaient à éprouver des difficultés.

M. Kindy: Avec quelle vitesse faudrait-il agir pour les sauver ou tout au moins pour les sortir de là?

M. Howard: Je crois qu'il nous faut quelque chose qui soit efficace en 1987; il faudrait donc agir bientôt pour que les compagnies puissent trouver de l'argent et planifier leurs activités de forage pour l'automne et l'hiver.

M. Kindy: Si j'ai bien compris, M. Wilson a déclaré à Calgary qu'il songe à une réforme fiscale et qu'on en tiendra compte alors. À votre avis, est-ce assez tôt?

M. Howard: Non. Ces trois documents portent justement sur ce que nous appelons la crise dans l'industrie du pétrole et du gaz, qui a entraîné la chute du prix du pétrole brut et la chute imminente du prix du gaz naturel. Cela n'a rien à voir avec la réforme fiscale; il faut se pencher sur la situation de crise le plus tôt possible, avant que les événements ne nous dépassent.

M. Kindy: Donc vous demandez la justice, vous voulez être traités de la même façon que l'industrie minière afin que les capitaux reviennent. S'il y a une réforme fiscale, tant mieux; si chacun est traité de la même façon, je suppose que vous en serez heureux.

M. Howard: Notre objectif principal, ce sont les investissements. Ce qui justifie les programmes, ce sont les investissements, les réserves de pétrole et la parité avec les autres industries.

M. Garneau: Monsieur le président, puis-je poser une question supplémentaire?

Le président: Oui, monsieur Garneau.

M. Garneau: S'il est essentiel que vous surviviez à l'année 1987 pour continuer, j'ai du mal à comprendre comment l'allocation pour amortissement règlera votre problème en 1987. Il vous faut des mesures plus

[Texte]

that. I understand that the situation is very severe, but as you said, 1987. . . it is very important that the measure be announced today. The depletion allowance has a long-lasting effect, but I am not sure that it can give you help this year.

Mr. Howard: If you announced the reinstatement of earned depletion for the oil industry, there would be a number of prospectuses filed within a month to raise money. Within a month after that, the money would be in the till; it would happen right away. That would allow these companies that need that capital the most and cannot get it anywhere else. . . they are poised and ready to go, and they would be investing that money in the fall and winter of 1987.

Mr. Poyen: Mr. Chairman, I would also suggest that this is not the first time we have asked for this or discussed the subject of earned depletion. Remember the price collapse started in January of 1986, and these topics have been before the government and the Department of Finance since shortly after that time. We have already missed most of the critical drilling season of 1986 and 1987. We now have next year's drilling season to look at, as John suggests. It is not the first time the subject has come forward. We are not looking at it as a desperate move. The initiation of it started in July of 1986 and has been carried on ever since.

Mr. Howard: This was recommendation number eight, or something like that.

Mr. Garneau: Your analysis is that it will raise the capital that you need to help to solve your cashflow problem, that it is more a cashflow problem at this time than a taxable income. . .

Mr. Howard: It is a capital formation problem for that sector. It is not really a cashflow item. To reinstate earned depletion would increase the cashflow of the industry by \$200 million, and we are estimating the cashflow is \$6 billion—\$6 billion to \$6.2 billion, something like that. It is an improvement of the economics and it is a source of capital formation, a tool.

The Chairman: Mr. de Jong.

Mr. de Jong: When Mr. Wilson in Calgary announced that tax reform would help the oil industry, have you any idea what he meant by that?

Mr. Howard: I am concerned about the direction in which he seems to be going. I think if you look at the overall industry as a basket and they measure how much tax they take out of it, if he is looking post-reform he might come up with a lower number than before reform. What concerns me is how it impacts on individual sectors within the basket. When he says we are going to broaden the tax base by lowering or eliminating deductions, that

[Traduction]

immédiates. Je comprends que la situation est très grave, mais comme vous l'avez dit, 1987. . . il est essentiel que des mesures soient annoncées aujourd'hui. L'allocation pour amortissement est une mesure à long terme, mais je ne suis pas persuadé que vous pourrez en profiter cette année.

M. Howard: Si l'on annonçait le rétablissement de la déduction pour épuisement gagné en faveur de l'industrie pétrolière, il faudrait seulement un mois pour que de nombreux prospectus apparaissent afin de lever des fonds. Il faudrait seulement un autre mois pour que l'argent soit en caisse; les faits seraient immédiats. Ainsi les compagnies qui ont le plus besoin d'argent et n'en trouvent nulle part. . . elles sont prêtes, elles n'attendent que le signal, elles investiraient cet argent à l'automne et à l'hiver 1987.

M. Poyen: Monsieur le président, j'aimerais également mentionner que ce n'est pas la première fois qu'on discute et qu'on demande la déduction pour épuisement gagné. Vous vous rappellerez que lorsque la chute des prix a commencé au mois de janvier 1986, le gouvernement et le ministère des Finances ont été saisis de la question dans les plus brefs délais. La période de pointe pour le forage en 1986 et 1987 est presque déjà terminée. Comme l'a dit John, nous ne pouvons maintenant envisager que la saison de l'an prochain. Ce n'est donc pas la première fois qu'il en est question. Nous n'y voyons pas une mesure désespérée. C'est dès juillet 1986 que nous avons commencé à demander cette mesure, et nous le faisons depuis.

M. Howard: Il s'agit de la recommandation numéro 8.

M. Garneau: Selon votre analyse, cette mesure permettrait de lever le capital dont vous avez besoin pour compenser votre manque de liquidités; en fait pour l'instant, le problème est un problème de liquidités plutôt que de revenu imposable. . .

M. Howard: Notre secteur éprouve de la difficulté à trouver du capital. Ce n'est pas vraiment un problème de liquidités. En rétablissant la déduction pour épuisement gagné, les liquidités de l'industrie augmenteraient de 200 millions de dollars, et nous calculons à six milliards de dollars—6 à 6.2 milliards—le montant total des liquidités. La rentabilité du secteur s'en trouverait améliorée, et nous disposerions d'un outil pour lever du capital.

Le président: Monsieur de Jong.

M. de Jong: Lorsque M. Wilson a annoncé à Calgary que la réforme fiscale aiderait l'industrie pétrolière, savez-vous au juste à quoi il voulait en venir?

M. Howard: Je m'inquiète de la voie qu'il semble suivre. Je crois que si l'on compare l'industrie dans son ensemble à un panier et qu'on calcule combien d'impôt on en retire, il se pourrait qu'après la réforme les chiffres soient plus bas qu'avant la réforme. Ce qui m'inquiète ce sont les conséquences sur les divers secteurs à l'intérieur de l'ensemble. Quand il parle d'élargir l'assiette fiscale en rabaisant ou en supprimant les déductions, je m'inquiète

[Text]

concerns me significantly. The junior and intermediate-sized Canadian companies use those deductions to the maximum. If the trade-off for lowering those deductions is to lower the statutory tax rate, it is really increasing the cash of the cash taxpayers. That works against this sector.

• 1625

Mr. de Jong: Yes, I would assume that scenario. Unless there were special provisions put into a tax reform bill, and unless we gave special consideration to the oil industry—particularly the exploration part—you would be a net loser. As in the case in the United States, there are winners and losers in tax reform. Unless there were some special provisions put in there, you would end up being a loser, would you not?

The Chairman: Is this the New Democratic Party's oil tax position?

Mr. de Jong: No.

The Chairman: I just want to hear. I am listening with all ears. I want to know what special provision.

Mr. Howard: You mentioned the United States. The United States retained the fast write-off for all drilling although at a slightly different rate for non-integrated companies. They retained two types of depletion, not so much cost-related, and not as rich as the Canadian depletion.

Mr. de Jong: I am just trying to figure out what Mr. Wilson meant when he said that his tax reform proposal is going to help the oil industry. I am trying to figure out what in heaven's name he means by that, and I am hoping you might have some insight. I see you are as confused as I am about what he could have possibly meant.

The Chairman: We will get him back before us, and you can ask him.

Mr. de Jong: Let us assume we are going to have a regime of tax reform, and let us assume that the oil industry is not able to make its case to the government for special considerations. What would happen if the government—recognizing the national need for maintaining a Canadian supply and a vibrant oil industry—decides to use some other methods of support to the oil industry other than through the tax system? What if it concludes that the across-the-board assisting of particular regions of the country or different sectors of the economy through a tax system is a cumbersome way to go about doing it because you do not have the accountability and because there are a whole host of other reasons why you should try not to use the tax system for social and economic strategies and purposes?

Let us say that we all buy that argument, and it is all an even, level playing field, and there is no special consideration for any particular industry or region—but there is still a recognition that because of national interest reasons and so forth, some specific help is going to be given to different sectors of the economy. What other ways

[Translation]

aussi énormément. Les petites et les moyennes entreprises canadiennes tirent un plein profit de ces déductions. Si on vise à rabaisser le taux d'imposition statutaire en rabaisant ces déductions, on impose en réalité une augmentation aux contribuables consommateurs. C'est au détriment de ce secteur.

M. de Jong: Je sais, et j'imagine bien le scénario. À moins que la réforme fiscale ne prévoie des dispositions spéciales, et à moins que l'on n'accorde un traitement spécial au secteur pétrolier, surtout du côté de la prospection, ce sera une perte nette. Comme on l'a constaté aux États-Unis, il y a des perdants et des gagnants dans toute réforme fiscale. À moins qu'il n'y ait des dispositions spéciales, vous seriez perdant, n'est-ce pas?

Le président: Est-ce là la position du Nouveau parti démocratique concernant l'impôt sur le pétrole?

M. de Jong: Non.

Le président: J'écoute attentivement. Je voudrais savoir à quelle disposition spéciale vous songez.

M. Howard: Vous avez parlé des États-Unis. Là-bas, on a retenu la radiation rapide pour toutes les opérations de forage même si le taux est un peu différent dans le cas des compagnies non intégrées. On a retenu deux types de déduction pour épuisement où le prix de revient n'intervenait pas autant et qu'il n'était pas aussi intéressant qu'au Canada.

M. de Jong: J'essaie de comprendre ce que M. Wilson voulait dire quand il a annoncé que son projet de réforme fiscale allait aider l'industrie pétrolière. J'essaie de comprendre ce que cela veut dire, et je voudrais obtenir des précisions. Je constate que vous ne comprenez pas plus que moi ce qu'il pouvait bien vouloir dire.

Le président: Vous l'interrogerez là-dessus quand il reviendra témoigner.

M. de Jong: Supposons qu'il y ait une réforme fiscale et supposons que le secteur pétrolier ne puisse pas obtenir que le gouvernement lui accorde un traitement de faveur. Qu'arriverait-il si le gouvernement, conscient qu'il faut maintenir un approvisionnement canadien en pétrole et un secteur pétrolier solide, décide d'avoir recours à d'autres mécanismes que le régime fiscal pour soutenir le secteur? Qu'arrivera-t-il si le gouvernement en conclut qu'une aide générale à des régions particulières ou à divers secteurs de l'économie grâce au régime fiscal n'est pas le meilleur moyen de procéder parce que les vérifications sont difficiles à faire et parce que, pour toutes sortes de raisons, on ne devrait pas avoir recours au régime fiscal pour atteindre des objectifs et des stratégies économiques et sociales?

Supposons que nous soyons d'accord avec le gouvernement et que toutes les différences disparaissent, qu'il n'y a plus de traitement spécial pour un secteur ou une région donnée. Supposons toutefois qu'on reconnaisse quand même que l'intérêt national et d'autres facteurs exigent que l'on donne une aide spéciale à divers secteurs.

[Texte]

can you envisage government helping the industry to ensure activity in Alberta, in Saskatchewan, and in other areas, other than through the tax system?

Mr. Howard: When we were preparing the attached papers we asked that question. We went through a great deal of machinations around a lot of ideas. I think I can summarize the position of the players in the oil and gas industry that I represent. They do not like the grants, as mentioned by Mr. Poyen. There are a number of reasons. We have been through them before. They are not so effective. They are wasteful. They are open for gerrymandering. Although, to our great detriment, we have been part of controlled prices over the last 15 years, we believe in the market system. In the market system, we believe we ride with the price the market delivers, down and up.

• 1630

Mr. de Jong: In terms of your industry, you have had the worst of all worlds. You had price control when the prices were up and you were left to swim when the prices were down. It is sort of a cruel joke that has been played on you.

Mr. Howard: We are doing this with the confidence prices will recover in the future and this government or any other government will not come in again and control them and tax us at the top.

The Chairman: These fellows might have a Canadian oil policy again.

Mr. de Jong: On the broad and more philosophical discussion, you talk about the free market. You also make a case that the oil industry and particularly the independents play a vital role. In itself, it is some contradiction. I could understand why the industry would prefer assistance in the form of taxation rather than grants. From your point of view, they are more efficient. From another point of view, tax policies can be very inefficient and very cumbersome.

Look at the scientific research tax credit. It was just a boondoggle; if there is ever a need for an example of inefficiencies through the tax system, that was it. You just cannot predict the effects. On skimming your presentation

Mr. Howard: Our boondoggle was invented by a Minister of Finance of the day. He encouraged the boondoggle. He stood up in the House and said the more use of these, the better.

Mr. de Jong: Yes, I know.

Mr. Howard: We are talking about a tried-and-true system which has been in place for 30 years and was taken away in 1980.

Mr. de Jong: In your submission, you state that the total theoretical maximum cost of the incentive package in 1987 would be \$833 million. That is under the theoretical maximum tax loss. From that, you would deduct less UIC payments, more jobs, people paying

[Traduction]

Quels seraient donc les moyens, outre le régime fiscal, que le gouvernement pourrait employer pour soutenir le secteur en Alberta, en Saskatchewan et dans d'autres régions?

M. Howard: Quand nous avons préparé les documents que vous avez entre les mains, nous nous sommes posés la question. Nous avons jonglé énormément avec toutes sortes d'idées. Je pense pouvoir résumer la position des gens du secteur du pétrole et du gaz, que je représente. Ils n'aiment pas les subventions, comme l'a dit M. Poyen. Il y a plusieurs raisons à cela et nous en avons parlé. Les subventions ne sont pas très efficaces, et elles donnent lieu à du gaspillage et à du tripatouillage. Bien qu'on nous ait imposé, ce qui nous a beaucoup nuit, le contrôle des prix depuis 15 ans, nous sommes des fervents du régime de marché. Dans un tel régime, nous pouvons certainement suivre les fluctuations de prix, à la hausse ou à la baisse.

M. de Jong: Votre secteur a connu ce qu'il y a de pire. Il y a eu le contrôle des prix quand les prix étaient élevés et on vous a laissés à vous-mêmes, quand ils ont dégringolé. On vous a joué un très mauvais tour.

M. Howard: Si nous agissons ainsi, c'est dans l'espoir que les prix vont grimper plus tard et que le gouvernement, celui-ci ou un autre, ne nous imposera pas de nouveau le contrôle et des impôts plus lourds en plus.

Le président: Ces gens-là ont sans doute en poche une autre politique canadienne pour le pétrole.

M. de Jong: D'une façon plus générale, vous avez parlé du libre marché. Vous avez dit que le secteur pétrolier, notamment les indépendants, jouaient un rôle vital. En cela, il y a une certaine contradiction. Je comprends que le secteur préfère recevoir de l'aide grâce à des mesures fiscales plutôt qu'à des subventions. Vous dites que les premières sont plus efficaces. D'autres diront que les politiques fiscales peuvent être très inefficaces et encombrantes.

Prenez, par exemple, le crédit d'impôt à la recherche scientifique. Cela a été fait en pure perte, et c'est le plus bel exemple de l'inefficacité de certaines mesures fiscales. On ne peut pas en prédire les effets. A la lecture de votre exposé. . .

M. Howard: Dans notre cas, c'est le ministre des Finances de l'époque qui a créé cette inefficacité, qui l'a encouragée et qui a dit à la Chambre, que plus on s'en servirait, mieux cela vaudrait.

M. de Jong: Je sais.

M. Howard: Nous avions un régime éprouvé, qui existait depuis 30 ans et que l'on a aboli en 1980.

M. de Jong: Dans votre mémoire, on lit que le coût maximum total des mesures d'encouragement de 1987 pourrait être en théorie 833 millions de dollars. Il s'agit ici du maximum de recettes fiscales que l'on pourrait perdre en théorie. De cela on déduirait moins de

[Text]

income tax, etc., and reduce that figure. Regardless of whether the assistance comes through the form of the tax policy and tax concessions or from of a guaranteed price, let us say on oil, as many jobs will be created. Would the amount of money spent on grants or a guaranteed price on oil result in the same activity?

Mr. Howard: It is a theoretical number, which even the Finance Department understands is theoretical. I do not believe we are that far off in our estimates of tax loss, which we say is 350. It is theoretical, because if it were put in place it would be applied to the base \$3 billion investment plus the incremental \$1.1 billion.

A lot of the users would not use the earned depletion in the current year. A lot of the users would take the benefit of it two or three years down the road. We have gone through a very detailed calculation that pointed out what the theoretical is, because we know the finance guys would be able to calculate that, taking the history of the efficiency of the use of pools, calculating our best guess of the actual tax loss. That is the 350, and then down to the net of 60.

• 1635

I guess maybe this whole discussion points out the difference of the effectiveness where somebody might try to design a grant program that is going to cost \$800 million; it will cost you \$800 million and it will be lost to a great extent in the efficiency.

You could watch drilling rates go up in Alberta as soon as Alberta put out those drilling incentive grants, and once the activity picked up in December the cost to contract a rig just went right up with it. It just flowed through to the drilling contractors, and what came out... their bottom line probably went directly to the banks.

It is not efficient to use grants. The PIP grants proved that, especially if you look at costs of doing business on the east coast. But through the tax system, when the company is making all the decisions, with the marketplace for costs and services still in play, there is less opportunity to abuse it, in my view, to find ways not just to take advantage of it but to take cash out. There is less opportunity to do that and it is more effective.

Mr. de Jong: One final question, Mr. Chairman. If we have a tax regime or tax reform similar to the United States... Let us say the top personal tax rate is 28%, 30%. There would be less incentive at that lower top income tax rate for people to find ways and means of sheltering their income and reducing their rate. Would you think that at the lower tax rate you would have difficulty using the provisions you are asking for as an inducement for people

[Translation]

prestations d'assurance-chômage, puisqu'il y aura plus d'emploi, des gens qui paient l'impôt sur le revenu, etc, ce qui réduirait ce montant. Que l'aide soit sous forme de mesures fiscales ou de concessions fiscales ou sous forme de mesures garantissant le prix, le même nombre d'emplois sera créé dans le secteur pétrolier. Pensez-vous que quelle que soit la mesure, le recours à des subventions ou à une garantie de prix, le secteur pétrolier va connaître le même regain d'activité?

M. Howard: Même le ministère des Finances reconnaît que ces chiffres sont tout à fait théoriques. Je ne pense pas que nous nous trompions énormément dans nos estimations des recettes fiscales perdues, quand nous les évaluons à 350. C'est tout à fait théorique car une telle mesure serait appliquée à une assiette de 3 milliards de dollars d'investissements, avec un surplus de 1,1 milliard de dollars.

Beaucoup des intéressés ne pourraient pas se servir de cette déduction pour épuisement au cours de la première année. Ils n'en profiteraient qu'au cours des deux ou trois années ultérieures. Nous avons effectué un calcul très détaillé pour déterminer la perte d'impôt théorique, car nous savons que les gens des finances pourraient calculer cette somme; en nous fondant sur des facteurs historiques, sur l'efficacité des regroupements, nous avons cherché à déterminer la perte d'impôt véritable le mieux possible. Cela nous donne 350, c'est-à-dire un net de 60.

Toute cette discussion démontre bien les degrés d'efficacité qui varient dans le cas d'un programme de subventions qui doit coûter 800 millions de dollars. Il en coûtera 800 millions de dollars mais, dans une grande mesure, les bénéfices seront absorbés par l'efficience.

En Alberta, on a vu les taux de forage augmenter dès que l'Alberta a débloqué ses subventions d'encouragement au forage; dès que l'activité a repris en décembre, le coût d'une tour de forage a immédiatement augmenté. L'augmentation s'est répercutée sur les entrepreneurs de forage et finalement... en fin de compte, ce sont probablement les banques qui en ont profité.

Les subventions ne sont pas un outil efficace. Les subventions du PESF l'ont bien prouvé, surtout si l'on considère les coûts sur la côte est. Mais lorsqu'il s'agit du système fiscal, lorsque c'est la compagnie qui prend toutes les décisions, lorsque les règles du marché jouent toujours pour les coûts et les services, il y a moins de possibilités d'abus et, à mon avis, les gens ont moins de chances d'en profiter pour faire un bénéfice rapide, et c'est plus efficace.

M. de Jong: Une dernière question, monsieur le président. Si nous avons un régime fiscal ou une réforme fiscale semblable à celle des États-Unis... Supposons que l'impôt sur le revenu des particuliers se situe au maximum à 28, 30 p. 100. Les gens qui sont juste au-dessous de ce niveau maximum seraient moins tentés de trouver des abris fiscaux pour leur revenu pour faire baisser leur taux d'imposition. Pensez-vous qu'à un taux

[Texte]

to lend you money, to invest money? In other words, what effect would that have, that lower tax rate across the board on individual Canadian incomes, on your industry as a way of raising money through some of these measures, like the flow-through measure?

Mr. Howard: That would have a serious negative impact. You look at the history in the United States—it did have a serious negative impact. Ronald Reagan's first tax bill essentially reduced the 70% tax rate of New Yorkers down to 30%. Limited partnerships dried up. In the capital appreciation we would be looking for investment which would be looking for a capital appreciation, and that would be the market we would be competing in at that time.

I believe this industry is an economic industry. Investment in the industry creates wealth that is good for those who invest, good for the country and good for those who are employed. This industry, once you get enough of these improvements in the fiscal regime in place, is competitive with most other industries in this country.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): With respect, how long...?

Mr. de Jong: All right. Sorry. Go ahead.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Perhaps I should do it as a supplementary then. I am curious about the pricing. I want to ask you a question about it. The industry obviously resented caps put on at earlier times, and now steadfastly suggests there should be no floor price. This is what you said, I think, in no uncertain terms. Am I correct in that? You reject the idea of a floor price?

Mr. Howard: We did in these documents, yes, and since the price collapse we have rejected proposing a floor price or a support price.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): The problem with that, as I see it, is that in doing so you have the hope that when the rebound comes, as we all hope it does, you would reap the benefit of that. You have toughed it out through the hard times and hopefully you are going to gain something from a rebound. However, how far do you think a rebound can go before pressure would build on any government—I do not care what its name—to take some sort of action to put a cap on it?

• 1640

The Chairman: Why would there have to be a cap, Mr. Wilson? The United States did not have a cap.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I guess I am asking a theoretical question here, Mr. Chairman, because

[Traduction]

d'imposition moindre, vous auriez du mal à utiliser les dispositions que vous réclamez pour convaincre les gens de vous prêter de l'argent, d'investir de l'argent? Autrement dit, quels seraient les effets de ce taux d'imposition moindres sur l'ensemble des revenus des particuliers canadiens, et sur votre industrie; dans quelle mesure cela vous permettrait-il de rassembler des fonds grâce à certaines mesures, comme les mesures relatives à l'accréditation?

M. Howard: Cela aurait un effet négatif grave. Si vous considérez ce qui s'est produit aux États-Unis, l'impact a été très négatif. Le premier bill fiscal de Ronald Reagan réduisait le taux d'imposition des New Yorkais de 70 à 30 p. 100. Les sociétés à responsabilité limitée se sont mises à disparaître. Quant à l'appréciation du capital, dans ce cas nous rechercherions des investisseurs qui veulent augmenter la valeur de leur capital et, à ce moment-là, ce serait une attitude qui dominerait le marché.

Je suis convaincu que cette industrie est bonne pour l'économie. L'investissement dans l'industrie crée de la richesse, ce qui est bon pour les investisseurs, bon pour le pays et bon pour ceux qui sont employés. Une fois que ces améliorations du régime fiscal seront acquises, cette industrie sera en mesure de concurrencer la plupart des autres industries de ce pays.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je me permets de vous demander, combien de temps...?

M. de Jong: Très bien. Et désolé. Allez-y.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Peut-être aurais-je dû poser une question supplémentaire. L'aspect établissement des prix m'intéresse. J'ai une question à vous poser. De toute évidence, l'industrie n'a pas aimé qu'on lui impose des maximums, comme cela s'est produit, et aujourd'hui elle s'oppose fermement à tout minimum. C'est ce que vous avez dit, très clairement je pense. C'est bien ça? Vous n'êtes pas d'accord pour qu'on impose un prix minimum?

M. Howard: Effectivement, c'est ce que nous disons dans ces documents, et depuis l'effondrement des prix, nous avons refusé un prix minimum imposé ou un prix de soutien.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Le problème, à mon sens, c'est que, ce faisant, vous espérez en tirer profit au moment de la relance que nous espérons tous voir arriver un jour. Vous êtes passés sans flancher à travers des temps difficiles et vous espérez tirer quelque chose d'une relance. Toutefois, jusqu'où peut aller la relance, à votre avis, avant qu'un gouvernement—peu m'importe sa couleur—subisse des pressions, soit forcé d'imposer un maximum?

Le président: Pourquoi voulez-vous imposer un prix maximum, monsieur Wilson? Aux États-Unis, il n'y a pas de prix maximum.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): C'est une question théorique que je vous pose, monsieur le

[Text]

all of your constituents in Mississauga and all through urban metro who whined back in the 1970s would sure as hell start whining the moment the price of oil went up. I guess I would like a response from the witness here.

Mr. de Jong: Perhaps it is not an ideological difference, but more of a regional difference.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I would prefer that it be treated as a regional one in my case. It may be ideological in yours.

In any event, I want the witness to repond, because I am sure you would agree that the price of oil could not go to \$500 a barrel without an overwhelming requirement for the government to step in. I am asking you to agree that there would have to be some sort of limitation on it at some point.

Mr. Howard: I go back to the language in the western accord, which said they were going to keep their fingers off the price unless there was a "spike"—I think that was the word. When crude oil prices collapsed from \$30 to \$10, the Minister at the time insisted it was not a spike, it was a trend.

I would say that if my arithmetic is right and we got back to \$30 and then up to \$50, we would be equal. We would still be on a trend, not a spike. So inside that range, I would not expect you would want to jump in.

Mr. Poyen: I might like to ask a question to you. To what price would the price of gold have to go before a price ceiling would be put on it, or wheat, cars, or television sets?

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I am not in the habit of having to answer those questions in here, but I think it is evident as to the consumerism aspect of it. Oil is something we have to have, as bread is, but I rather doubt we have to have gold.

Mr. Howard: This is the reason. Oil is something the Canadian consumer cannot do without. Until somebody figures out something else to put in the gas tank that will work, we cannot do without it. It is a strategic commodity, and this is why we are saying that there should be attention paid to the impact on this industry.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Yes. I am in complete agreement with you. I am simply trying to point out that I think the lack of a floor does not mean there would not be the resistible pressure to exert some sort of a roof on the thing at some point. That is all.

Mr. B. Padley (Member, Finance Committee, Independent Petroleum Association of Canada): I think looking at price is looking at only one dimension of this problem. You have to consider the spread and the

[Translation]

président, car tous vos électeurs de Mississauga et de toute l'agglomération urbaine qui pleurnichaient pendant les années 1970 ne manqueraient certainement pas de recommencer si le prix du pétrole remontait. J'aimerais que le témoin me réponde.

M. de Jong: La différence d'opinion n'est peut-être pas idéologique, c'est peut-être plutôt une question régionale.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Dans mon cas, je préférerais qu'on voie la chose sous l'aspect régional. Dans votre cas, c'est peut-être idéologique.

Quoi qu'il en soit, je tiens à ce que le témoin réponde et vous reconnaitrez, j'en suis certain, que le prix du pétrole ne saurait atteindre 500\$ le baril sans qu'on essaie de pousser le gouvernement à intervenir. Je vous demande de convenir avec moi de la nécessité d'imposer un limite à un moment donné.

M. Howard: Je reviens à l'énoncé de l'accord occidental où l'on disait qu'on s'abstiendrait de toucher au prix à moins qu'il n'y ait une «flèche», je crois que c'est le mot qui a été utilisé. Lorsque le prix du pétrole brut s'est effondré pour passer de 30\$ à 10\$, le ministre a insisté, il a dit que ce n'était pas une flèche, mais bien une tendance.

Si mes calculs sont exacts, si nous remontions à 30\$, puis à 50\$, cela compenserait. Il s'agirait toujours d'une tendance et non pas d'une flèche. Par conséquent, je ne pense pas que vous teniez à intervenir tant que les prix resteront dans cette fourchette.

M. Poyen: J'ai une question à vous poser. À votre avis, à quel prix faudrait-il envisager d'imposer un maximum sur l'or, ou encore sur le blé, les automobiles ou les postes de télévision?

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): D'ordinaire, je ne suis pas appelé à répondre à des questions ici, mais dans ce cas, il y a un aspect consommation qui est évident. Le pétrole est un produit de première nécessité, comme le pain, mais je doute qu'on puisse ranger l'or dans la même catégorie.

M. Howard: Justement, c'est là la raison. Le pétrole est un produit dont les consommateurs canadiens ne peuvent se passer. Tant qu'on n'aura pas trouvé autre chose pour remplir le réservoir d'essence, nous ne pourrions pas nous en passer. C'est un bien stratégique, et c'est la raison pour laquelle nous sommes convaincus de la nécessité d'étudier l'impact de ces mesures sur cette industrie.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Oui. Je suis tout à fait d'accord avec vous. J'essaie simplement de vous expliquer qu'à mon avis, ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de prix minimum que des pressions ne s'exerceront pas pour imposer un maximum à un moment donné. C'est tout.

M. B. Padley (membre du Comité des finances de l'Association indépendante des pétroles du Canada): À mon avis, si l'on considère le prix, on considère une dimension seulement de ce problème. Il faut s'intéresser

[Texte]

progressively higher cost that is likely to be incurred in finding oil and gas.

I think one of the problems of our previous administration was to look at this only in a single dimension—if the price of gasoline were high, then it had to be bad, when in fact there were relationships driving the price that were real costs and competing factors in the country. I think in all fairness, to sit here and talk about a single price is a relatively oversimplified view of our industry.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): That is fair enough. On one final point, I am wondering what criteria you use in talking about a senior versus a junior, and so on. Who sorts that out?

Mr. Howard: The Petroleum Monitoring Agency does that. I am not sure where they draw the line. My guess is that companies of a value of \$50 million or less are probably in the junior category we use here.

• 1645

Mr. Miller: The companies we used in our submission are listed on the back.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): This is what piqued my curiosity. I saw them listed there, but I wondered why United Canso would be considered a senior and Poco a junior, for example.

Mr. Miller: In the period of time since this was done, the two you have spoken of have may have changed positions.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): This is what struck me as being unusual about it.

Mr. Howard: The category was chosen by Mac Van Wielingen of Nesbitt Thomson, who did this work. It is a stock market designation.

Mr. Miller: He is an investment dealer.

The Chairman: Mr. Garneau.

Mr. Garneau: I have a few technical questions. At the beginning you talk about the effective rate of tax for your industry, and you use 10% and 30%. Who has the 10% rate and who has the 30% rate?

Mr. Howard: I will draw your attention to a few items here. In the document the Hon. Michael Wilson put out in May 1985, *The Corporate Income Tax System: A Direction for Change*, he has a table on page 11 with the average federal corporate taxes as a percentage of financial statement income by sector. There are about 10 sectors. The average is 17.9%. Oil and gas is the second highest at 21.8%. The only one higher is wholesale trade, which is 23% and essentially has no capital investment in the business.

[Traduction]

également à l'étalement et à l'augmentation progressive des coûts de prospection du gaz et du pétrole.

Un des problèmes de l'administration précédente, c'est qu'elle avait tendance à considérer les choses d'un seul point de vue: si le prix de l'essence était élevé, c'était forcément mauvais, alors qu'en réalité, il y avait des circonstances qui motivaient le prix, à savoir les coûts réels et la loi de la concurrence. En toute justice, une discussion sur un prix unique pour notre industrie est relativement simpliste.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Très bien. Une dernière observation; quels sont les critères que vous utilisez pour déterminer qu'une compagnie appartient à la catégorie des grosses ou des petites compagnies? Comment fait-on la différence?

M. Howard: C'est l'Agence de surveillance du secteur pétrolier qui s'en occupe. Je ne sais pas où ils tirent le trait. J'imagine que les compagnies qui valent 50 millions de dollars ou moins appartiennent probablement à la catégorie des petites compagnies dont nous parlons ici.

M. Miller: Nous avons dressé une liste des compagnies qui se trouve au dos du mémoire.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): C'est justement ce qui a piqué ma curiosité. J'ai vu cette liste, et je me suis demandé pourquoi *United Canso* était considérée comme une grosse compagnie pendant que *Poco* était considérée comme une petite compagnie.

M. Miller: Depuis que cette liste a été préparée, il est possible que ces deux compagnies aient changé de place.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): C'est justement ce qui m'a frappé.

M. Howard: La catégorie a été choisie par Mac Van Wielingen, de Nesbitt Thomson, qui s'est chargé de ce travail. C'est une désignation aux fins de la bourse.

M. Miller: Il est courtier en investissements.

Le président: Monsieur Garneau.

M. Garneau: J'ai quelques questions d'ordre technique. Au début, vous parlez du taux d'imposition effectif de votre industrie, et vous citez 10 et 30 p. 100. Qui est imposé à 10 p. 100 et qui est imposé à 30 p. 100?

M. Howard: Je vais commencer par attirer votre attention sur certaines choses. Dans le document publié en mai 1985 par l'Honorable Michael Wilson, intitulé *L'impôt sur le revenu des sociétés: Une nouvelle orientation*, à la page 11, il donne un tableau avec l'impôt fédéral moyen sur les sociétés exprimé en pourcentage des déclarations d'impôt sur le revenu par secteur. Il y a environ 10 secteurs. La moyenne est de 17.9 p. 100. Le pétrole et le gaz viennent en deuxième position à 21.8 p. 100. Le seul secteur qui soit plus élevé, c'est le commerce de gros, qui est à 23 p. 100 et où il n'y a pratiquement pas d'investissements en capitaux.

[Text]

They state they used models based on 1980 and 1981 tax returns. I went through the Petroleum Monitoring Agency's reports for the last three or four years. It breaks the industry into a number of categories with some overlap. One of the breaks is junior producers, senior producers and integrateds. They do an aggregate industry financial statement in these categories, and I was able to take the current cash income tax paid to the federal government as a percentage of income.

For the junior producers from 1982 to 1985, 1982 is slightly below 10%, and from 1983 to 1985 it is slightly above 10%. They are paying cash tax. The senior producers were in the high 20s in 1982, went as high as 43% in 1983 and then down to 30% in 1984 and 1985.

If you want to take the upstream sector of the industry in total, which would be the junior producers, senior producers and the upstream part of the integrateds, they went above 30% in 1981 and remained above or just at 30% all the way through to 1985.

This is my personal data, not IPAC data. I could give it to you if you wanted to get copies of it. In 1986, the cash tax rate will have dropped off significantly. I do not have a measure of it because the tax returns are not in yet, but it will have dropped off significantly.

Mr. Garneau: A week ago, when the petroleum—

The Chairman: When they were here they were talking about it being somewhere around 10% or 11%.

Mr. Howard: I think they said 11% to 13%.

The Chairman: Yes.

• 1650

Mr. Howard: I dug up this data because I knew we were wrong.

Mr. Garneau: I would like to ask a question regarding the flow-through share, which has been asked of other groups around this table. How would you react if the government did accept extension of the benefit of flow-through share to oil and gas? Would you agree with the sunset clause for this particular benefit? If so, in how many years would you achieve the goal you expect to achieve?

Mr. Howard: In December 1986, when we put this paper together and when we knew tax reform was coming down this one track, we said to look at this as an interim measure that addresses the crisis; we said it has to be at least two years, which would be 1987 and 1988. We told Michael Wilson to put in a sunset provision.

Mr. Garneau: My final question is more philosophical; I will ask the same question I asked of the president of the

[Translation]

Dans le document, on explique qu'on a utilisé des modèles basés sur les déclarations de 1980 et 1981. J'ai parcouru les rapports de l'Agence de surveillance du secteur pétrolier depuis trois ou quatre ans. Dans ces rapports, l'industrie est répartie en plusieurs catégories qui se chevauchent parfois. Il y a par exemple les gros producteurs, les petits producteurs et une catégorie intégrée. On prépare un bilan financier global de l'industrie dans ces catégories et j'ai réussi à calculer l'impôt sur le revenu versé actuellement au gouvernement fédéral, exprimé en pourcentage du revenu.

Pour les petits producteurs entre 1982 et 1985, 1982 est un peu au-dessous de 10 p. 100, et de 1983 à 1985 un peu au-dessus de 10 p. 100. Ils paient un impôt sur le revenu. Les gros producteurs se trouvaient vers les 28 ou 29 p. 100 en 1982 pour atteindre 43 p. 100 en 1983 et revenir à 30 p. 100 en 1984 et 1985.

Si vous prenez toute la hiérarchie de l'industrie, c'est-à-dire les petits producteurs, les gros producteurs et la couche supérieure des producteurs intégrés, ils ont dépassé 30 p. 100 en 1981 et ils sont restés à 30 p. 100 ou juste un peu au-dessus jusqu'en 1985.

Ce sont des données qui m'appartiennent, et qui ne viennent pas de la PMA. Si cela vous intéresse, je pourrais vous en donner des exemplaires. En 1986, le taux d'imposition va baisser de façon appréciable. Je n'ai pas encore de chiffres précis car les déclarations d'impôt ne sont pas encore rentrées, mais il y aura une baisse importante.

M. Garneau: Il y a une semaine, lorsque. . .

Le président: Quand ils sont venus, ils parlaient de 10 ou 11 p. 100.

M. Howard: Je crois qu'ils ont dit 11 à 13 p. 100.

Le président: Oui.

M. Howard: J'ai cherché ces données parce que je savais que nous nous étions trompés.

M. Garneau: J'ai une question à vous poser au sujet des actions accréditives, une question qui a été posée à d'autres témoins. Quelle serait votre réaction si le gouvernement acceptait d'étendre les avantages des actions accréditives au pétrole et au gaz? Est-ce que vous accepteriez la clause d'expiration sur cet avantage? Dans ce cas, combien d'années vous faudrait-il pour atteindre l'objectif que vous cherchez à atteindre?

M. Howard: En décembre 1986, lorsque nous avons préparé ce document, et que nous savions que la réforme fiscale emprunterait cette voie unique, nous avons dit qu'il fallait considérer cette réforme comme une mesure intérimaire destinée à régler une crise. Nous avons parlé d'au moins deux ans, c'est-à-dire 1987 et 1988. Nous avons dit à Michael Wilson qu'il devait faire adopter une disposition d'expiration.

M. Garneau: Ma dernière question a un caractère plus philosophique. Je l'ai déjà posée au président de

[Texte]

petroleum industry. I also believe in the market forces. But in your industry, are you sure we are talking here of market forces when a group of OPEC can meet and decide that the price of oil may be \$5 higher or \$10 lower? All the calculations and plans of the Canadian industry may be jeopardized by a cartel decision. Is it possible to talk in terms of real market forces in oil and gas, particularly in the oil industry nowadays?

Mr. Howard: It is the market Canada has to be faced with. There is nothing we can do about the decisions or the events that happen in the Persian Gulf. If you need crude oil—we need crude oil, we cannot kick the habit—you have to play on this market. The market actually has worked, even though it is during only about the last five years they have acted as a cartel by withholding production.

The market has worked pretty well. In the outside-OPEC world, investment increased significantly, conservation increased, switching over to other fuels increased, and all of this is what created the loss of volume market share for OPEC. This is really what brought the price down. It is not a perfect market, but it is the one we are faced with. It is the one the United States is faced with and they cannot do anything about it.

The other thing is that we are really a North American market. What sets the price of crude oil... When we say market, we refer to an amalgam of the market price for crude oil in the U.S., called the West Texas Intermediate. This reflects the price of products in southern Ontario, which could come in from the United States. Products have to be priced low enough in southern Ontario to keep product imports out. It is really a North American market on products.

The Chairman: Any other questions? Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I have two. You represent by and large the conventional oil industry. As everyone knows, if we want to talk about supply of oil in this country we have to look at production other than from the conventional oil industry in western Canada. That brings into question whether that is oil sands and heavy oil, Beaufort, Hibernia, whatever. I think there has been testimony before other committees that suggested the relative costs of those in terms of bringing those to production. I think Hibernia was the lowest cost, followed by the Beaufort, followed by oil sands and heavy oil; it was something like between \$15 and \$40, some kind of a range like that.

• 1655

I am wondering, if we want to talk about the supply of oil, have you any comments as to how we can best assure that, given that we are likely to see declining production from the conventional sector no matter what we do? I

[Traduction]

l'industrie du pétrole. Moi aussi, je suis convaincu de l'importance des forces du marché. Mais dans votre industrie, êtes-vous certains qu'il s'agit bien des forces du marché lorsqu'un groupe de l'OPEP peut se réunir et décider d'augmenter le prix du pétrole de 5\$ ou de le diminuer de 10\$? La décision d'un cartel peut démolir tous les plans et les calculs de l'industrie canadienne. Peut-on toujours parler de forces du marché véritables dans le cas du gaz et du pétrole, surtout dans le cas de l'industrie pétrolière de nos jours?

M. Howard: C'est le marché canadien dont il faut tenir compte. Nous ne pouvons rien contre les décisions ou les événements dans le golfe Persique. Si vous avez besoin de pétrole brut—et nous avons besoin de pétrole brut, c'est une habitude dont nous ne réussissons pas à nous débarrasser—il faut suivre les règles du jeu. En fait, le marché fonctionne, même si depuis cinq ans environ il s'est comporté comme un cartel en limitant la production.

Le marché fonctionne assez bien d'ailleurs. En dehors des pays de l'OPEP, les investissements ont beaucoup augmenté, les mesures de conservation se sont multipliées, on a cherché à remplacer le pétrole par d'autres carburants, et toutes ces dispositions ont fait diminuer le marché dont dispose l'OPEP. En fait, c'est cela qui a fait baissé les prix. Le marché n'est pas parfait, mais nous devons nous en contenter. Les États-Unis également doivent s'en contenter, et ils n'y peuvent rien.

D'autre part, il faut tenir compte du fait que nous sommes véritablement un marché nord-américain. Ce qui fixe le prix du pétrole brut... Lorsque nous parlons de marché, nous faisons allusion à un prix d'ensemble pour le pétrole brut aux États-Unis qui s'appelle le *West Texas Intermediate*. Cela affecte le prix des produits dans le sud de l'Ontario, car ils peuvent venir des États-Unis. Dans le sud de l'Ontario, il faut que les prix restent suffisamment bas pour empêcher les importations de l'extérieur. C'est véritablement un marché nord-américain.

Le président: Y a-t-il d'autres questions? Monsieur Dorin.

M. Dorin: J'ai deux questions. Dans l'ensemble, vous représentez l'industrie pétrolière conventionnelle. Comme chacun le sait, si l'on veut assurer l'approvisionnement en pétrole de notre pays, il faut se tourner vers les sources autres que les gisements conventionnels de l'Ouest. Il s'agit donc de savoir si l'on parle de sables bitumineux et de pétrole lourd, de la mer de Beaufort, de Hibernia, etc. Je crois que les témoignages ont été donnés à d'autres comités indiquant le coût relatif de l'exploitation de ces sources. Il me semble qu'Hibernia est la moins chère, suivie de la mer de Beaufort, suivie des sables bitumineux et des huiles lourdes, l'éventail du coût allant de 15 à 40\$, quelque chose de cet ordre.

Parlant de l'approvisionnement en pétrole, j'aimerais savoir si vous avez des solutions à proposer, étant donné qu'en toute probabilité la production du secteur conventionnel déclinera quoi que nous fassions. Si l'on

[Text]

guess the question I am really asking is if we are going to talk about tax measures here, how do we deal with that in such a way that we are not accused of putting things in place and doing things that might support say the Beaufort vis-à-vis somebody like yourself in the western sedimentary basin? Is there some kind of regime we could use that would be equal and open to all?

Mr. Howard: I think you are going to find that when you prioritize all these options—and I do not think you should throw any of them away, you have to maintain all those options—you are going to find the one at the top of the list, the lowest-cost, the most effective, is the conventional oil and gas industry. I think anybody dealing with this problem will as a strategy address that conventional oil and gas industry. I think you will find that the changes we are recommending for that, if you were to institute them, would not be sufficient to bring these other ones down on the priority list into production, that those project managers are going to be in here looking for something in addition to that.

I think it is folly not to use a priority on that and deal with your most effective, your least costly source first; that is what we are saying. We cannot crack the whole nut, we cannot solve this entire problem in the conventional industry. We can slow the decline, we can push out the point in time when we become a net importer, but we cannot stop it.

Mr. Dorin: This will be the final question.

The Chairman: So you can be back here tonight.

Mr. Dorin: I will be back here tonight, and I am going to discuss, I am sure, some more about the oil industry at 6 o'clock, when all the Alberta members meet. I do not think we ever have a meeting in which we do not.

The Chairman: Fish, oil, and Indians.

Mr. Dorin: I am a little bit different from some of the people, in that in my immediately previous life I was in the mining business. We financed our business through flow-through shares, so I am a little bit sensitive to the flow-through share thing. Frankly, I felt they were overly generous, and in many cases not only maybe an abuse to the taxpayer who put up the money but probably an abuse to the investor who put in as well. I must say I do not have a great deal of sympathy for the doctors and lawyers in Toronto who we are trying to get this money from; in fact, what we could do is put an extra 10-point marginal tax rate on them to solve Mr. de Jong's problem and scare some money into these things.

At the same time, I saw in the mining industry that a lot of money was going into drilling holes where there was virtually no prospect of any economic return. I am not trying to suggest that you are in the same situation, but it was really in many cases virtually a sham. Quite frankly, the persons putting up that money, if they want to do that—we all know people who are willing to invest in movies or anything else, so why not mining? At the same time, we

[Translation]

envisage des mesures fiscales, quelle forme faudrait-il leur donner afin que l'on ne nous accuse pas de privilégier une source par rapport à une autre, la mer de Beaufort par rapport à un producteur comme vous, dans le bassin sédimentaire occidental? Quel régime faudra-t-il mettre en place, qui soit ouvert à tous et mette tout le monde sur un pied d'égalité?

M. Howard: Je pense que si vous établissez un ordre de priorité entre toutes ces options—et je ne pense pas qu'il faille en récuser aucune, il faut les conserver toutes—vous trouverez en haut de la liste la source la moins coûteuse, la plus efficace, c'est-à-dire le pétrole et le gaz conventionnels. Je pense que quiconque cherche une stratégie donnera la première priorité à ce pétrole et à ce gaz conventionnels. Si vous adoptiez les changements que nous préconisons, vous constateriez que ces mesures ne suffiraient pas à rendre rentable l'exploitation des gisements situés plus bas dans la liste des priorités, si bien que ces responsables de projets vont sans doute venir vous demander quelque chose de plus.

Il me semble que ce serait une folie que de ne pas nous donner la priorité et d'exploiter en premier lieu la source la plus efficace et la moins coûteuse; voilà notre point de vue. Les gisements conventionnels ne suffiront pas, l'intensification de leur exploitation ne peut faire que ralentir le déclin, retarder le moment où nous devons faire appel à l'importation.

M. Dorin: J'en viens à ma dernière question.

Le président: Oui, si vous voulez revenir ce soir.

M. Dorin: Je vais revenir ce soir et je pense bien que je vais parler également de l'industrie pétrolière à 18 heures, dans la réunion du caucus de l'Alberta. Nous n'y manquons jamais.

Le président: Le poisson, le pétrole et les Indiens.

M. Dorin: Je suis un peu différent des autres, dans ce sens que j'étais il n'y a pas si longtemps dans l'exploitation minière. Nous finançons notre affaire au moyen d'actions accréditives et c'est pourquoi je m'inquiète un petit peu de cette méthode. Franchement, je trouve qu'elle était excessivement généreuse, constituait non seulement un gaspillage de l'argent du contribuable mais abusait également des investisseurs. Ce n'est pas que j'ai beaucoup de sympathie pour les médecins et les avocats de Toronto qui puisent dans leurs poches pour apporter cet argent, en fait, je pense que l'on pourrait accroître le taux d'imposition marginal de 10 p. 100 et résoudre ainsi le problème de M. de Jong et stimuler l'investissement dans ces domaines en faisant jouer la crainte du fisc.

Néanmoins, j'ai pu constater dans l'industrie minière que l'on a gaspillé beaucoup d'argent à forer des trous sans qu'il n'y ait pratiquement de perspective de trouver quelque chose. Je ne veux pas dire qu'il en est de même chez vous, mais c'était presque de l'escroquerie. Très franchement, les gens qui mettent de l'argent là-dedans, s'ils y tiennent—nous connaissons tous des gens qui sont prêts à investir dans des films et toutes sortes d'autres

[Texte]

were not as a society getting very much return for a lot of that, and that is on the basis of first-hand knowledge.

• 1700

I would like to maybe contrast that with something the chairman suggested earlier in his opening remarks. In Canada we have a problem of regional disparity, but most of the regions are in the primary production sectors, whether it is forestry, mining, oil and gas, fishing. If we are going to have tax reform, what about looking at something more revolutionary, like the chairman was suggesting? Why not, for those primary sectors such as I have mentioned, go to virtually a cashflow basis, as he was hinting at, and try to get away from the flow-through shares and wrinkles and all those things? We will tax you on a cashflow basis. It is pure and simple. We will say the same thing to somebody who might want to build an oil sands plant—that he will not have to pay any tax until he has recovered all of his investment.

The farmers have that option right now. They can operate on a cash basis if they so choose, and probably fishermen too, although I am not sure. Should we look at something like that for all resource industries and make it a true reform, rather than a modification of essentially the same system?

Mr. Howard: If you look at the direction our recommendations go, if you forget the depletion for a second, we are going in the direction of writing off everything in the first year. Our expenses are written off. We are saying that our exploration capital investment... We are asking for development capital investment that would be written off. All we are leaving, essentially, are land costs, lease costs, surface facility.

The Chairman: We even go to the extent of surface facilities in that proposal. We would not touch your land costs. Land costs become a lease deal that you rent from the province, and there is a question of having that amortized, presumably, over some period of time. Otherwise, all you would do is increase the bid price on land. If you make it too generous people would pay too much and you would wind up not being able to spread around enough.

Mr. Howard: We are going in that direction. We are saying that the earned depletion needs a little extra at a relatively insignificant net cost, and that little extra does two things: it improves the economics, and allows us to compete in the equity capital market.

The Chairman: You realize, of course, that we are doing tax reform, and this is a committee that is looking at tax reform. The earned depletion thing would not be a tax reform. It would be including you in the present income tax system.

The question of flow-through shares will work beautifully as long as we run an income tax system that taxes people at a maximum rate of 50% to 60% of their income. If you tax people at somewhere around 35%, at a

[Traduction]

choses, et pourquoi pas les mines? Cependant, la société n'en retire pas grand-chose et je suis bien placé pour le savoir.

Comparons un peu cette méthode avec celle que le président a suggéré dans ses remarques préliminaires. Au Canada, nous avons un problème de disparité régionale mais l'économie de la plupart des régions repose sur le secteur primaire, exploitation forestière et minière, pétrole et gaz, pêche. S'il est question de faire une réforme fiscale, pourquoi ne pas envisager quelque chose de plus révolutionnaire, comme le président le suggérerait? Pourquoi pas dans le secteur de l'exploitation des ressources naturelles, pourquoi ne pas taxer les bénéfices réels, laisser toutes ces actions accréditives et autres machins? Nous pourrions taxer purement et simplement les bénéfices réels. Si quelqu'un veut construire une usine de raffinage des sables bitumineux, il ne paierait d'impôt qu'une fois l'investissement entièrement amorti.

Les agriculteurs ont déjà cette option. Ils peuvent payer l'impôt sur leur encaisse, s'ils le veulent, et les pêcheurs également, je crois. Est-ce qu'il ne faudrait pas appliquer ce système à toutes les industries d'exploitation des ressources naturelles, faire une véritable réforme fiscale au lieu de n'apporter que des retouches?

M. Howard: Si vous regardez de près les recommandations que nous formulons, en laissant de côté pour le moment la dépréciation, nous allons effectivement dans la direction de la déduction intégrale de toutes nos dépenses de la première année. Nous disons que nos investissements d'exploration... Nous demandons que l'investissement d'exploration puisse être déduit. Nous ne laissons guère subsister que les frais fonciers, les frais de bail, les installations de surface.

Le président: Nous déduirions même des installations de surface, dans cette proposition. Nous ne toucherions pas à vos frais fonciers. Les frais fonciers deviennent un bail souscrit par la province et il est même question de le laisser amortir, étalé sur quelques années. Autrement, le prix des terrains serait gonflé. Si le régime fiscal était trop généreux à cet égard, les gens seraient portés à payer plus cher et la distribution serait moins bonne.

M. Howard: Nous penchons dans la même direction. Nous disons qu'il faut accroître un peu la déduction pour épuisement gagné, ce qui ne coûterait que très peu, et ferait deux choses: cela améliorerait la rentabilité et nous permettrait de trouver du capital action.

Le président: Vous savez que nous procédons à une réforme fiscale et que notre Comité étudie la réforme fiscale. L'augmentation de la déduction pour épuisement gagné ne serait pas une réforme fiscale, il s'agirait simplement de vous appliquer les modalités actuelles.

Les actions accréditives fonctionnent merveilleusement bien, à condition que le taux d'imposition maximal soit de 50 à 60 p. 100 du revenu. Si vous réduisez ce taux à 35 p. 100 environ, tout l'intérêt des actions accréditives, en tant

[Text]

maximum rate, it will probably destroy the whole flow-through concept as a tax shelter system of encouraging investment anyway. What we are talking about, I guess, is not quite what you are talking about. We are talking about tax reform as opposed to what exists right now.

Mr. Howard: In the general direction of tax reform—

The Chairman: Yes.

Mr. Howard: —and what we are recommending is in that direction. As long as we have a level playing field—I guess that is the term—we can compete on the capital markets.

The Chairman: You guys all learned that from the bankers.

I am going to end the meeting. The meeting is now adjourned.

[Translation]

qu'abri fiscal, disparaît. Nous ne parlons donc pas tout à fait de la même chose. Nous parlons de réforme fiscale, et vous parlez d'aménager ce qui existe.

M. Howard: Ce que nous recommandons. . .

Le président: Oui.

M. Howard: . . . va dans la direction de la réforme fiscale. Du moment que nous sommes placés sur un pied d'égalité—c'est le terme admis—nous sommes compétitifs sur le marché financier.

Le président: Vous avez appris tout cela des banquiers.

Je vais clore la séance. La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From Independent Petroleum Association of Canada:

John Howard, Chairman;
R.R. Andrews, Managing Director;
Jack Poyen, General Manager;
Barry Padley, Member, IPAC Finance Committee;
Douglas Miller, Member, Executive Committee.

TÉMOINS

De Independent Petroleum Association of Canada:

John Howard, président;
R.R. Andrews, directeur des opérations;
Jack Poyen, directeur;
Barry Padley, membre, IPAC, Comité des finances;
Douglas Miller, membre, Comité exécutif.



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 39

Thursday, March 12, 1987

Chairman: Don Blenkarn

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 39

Le jeudi 12 mars 1987

Président: Don Blenkarn

Minutes of Proceedings and Evidence of the Standing Committee on

Procès-verbaux et témoignages du Comité permanent des

**Finance and
Economic Affairs**

**Finances et des
affaires économiques**

RESPECTING:

Pursuant to Standing Orders 103 and 104, review of the Order-in-Council appointments of Michael A. MacKenzie to the post of Inspector General of Banks and Michel Caron to the post of Associate Deputy Minister, Department of Finance

CONCERNANT:

Conformément aux articles 103 et 104 du Règlement, examen des nominations par décret de MM. Michael A. MacKenzie au poste d'inspecteur général des banques et de Michel Caron au poste de sous-ministre associé au ministère des Finances

INCLUDING:

The Fourth Report to the House

Y COMPRIS:

Le Quatrième rapport à la Chambre

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament, 1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature, 1986-1987

STANDING COMMITTEE ON FINANCE AND ECONOMIC AFFAIRS

Chairman: Don Blenkarn

Vice-Chairman: André Plourde

Members

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Marie Carrière

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES

Président: Don Blenkarn

Vice-président: André Plourde

Membres

Bill Attewell
Michael Cassidy
Simon de Jong
Murray Dorin
Raymond Garneau
Robert E.J. Layton
Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Norman Warner
Geoff Wilson

(Quorum 7)

Le greffier du Comité

Marie Carrière

ORDER OF REFERENCE

Pursuant to Standing Order 67(5), the following Order-in-Council appointments were referred to the Committee:

Tuesday, February 17, 1987

—P.C. 1987-95—Michael MacKenzie, Inspector General of Banks.—Sessional Paper 332-6/9D

—P.C.1987-59—Michel Caron, Associate Deputy Minister, Department of Finance.—Sessional Paper 332-6/9D

ORDRE DE RENVOI

Conformément aux dispositions de l'article 67(5) du Règlement, les nominations par décret suivantes ont été renvoyées au Comité:

Le mardi 17 février 1987

—C.P. 1987-95—Michael A. MacKenzie, Inspecteur général des banques.—Document parlementaire n° 332-6/9D

—C.P. 1987-59—Michel Caron, sous-ministre associé du ministère des Finances.—Document parlementaire n° 332-639D

REPORT TO THE HOUSE

Thursday, March 12, 1987

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs has the honour to present its

FOURTH REPORT

In accordance with its mandate under Standing Order 96(2), your Committee has agreed to report the following:

Section 37(1)(a)(vi) of the *Income Tax Act* allows the deduction for payments made by a taxpayer to an approved organization which include the Natural Sciences and Engineering Research Council, the Medical Research Council and the Social Sciences and Humanities Research Council. The payment received by the organization must be allocated to an association, institution or corporation undertaking scientific research and experimental development. However, the definition of scientific research and experimental development provided by section 2900 of the regulations made under the *Income Tax Act* excludes the social sciences and humanities.

Canadian universities and research institutions are staffed with experts in the social sciences and humanities. Our sociologists, psychologists, economists, historians, philosophers and theologians contribute daily to world knowledge in their specialties. Their books, monographs and scholarly articles testify to their prominence in the world of ideas. But our current *Income Tax Act* leaves them an untapped resource.

Discriminating against the social sciences and humanities could be short-sighted. In addition to the technical side of business there is a human side. Efficiency may be improved—and unit costs lowered—by focusing research on this human side. Not all English professors or sociologists will be doing work of interest to business, of course, just as not all theoretical physicists experiment so that factory owners will have lower costs.

The rewards from research and development do not follow a simple formula—investing \$1 in scientific research may not lead automatically to \$1.25 in benefits. It may lead to more, it may lead to nothing. Research and development is risky. People take chances, play hunches, but always believe that the creative use of intelligence will produce something worthwhile. Broadening the scope of research to include the social sciences and humanities may increase the payoff to research and development.

Therefore your Committee recommends:

That the government should consider the advisability of amending the definition of scientific research and experimental development in section 2900 of the regulations made under the *Income Tax Act*, in order to include social sciences and humanities, so that payments made to an

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le jeudi 12 mars 1987

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques a l'honneur de présenter son

QUATRIÈME RAPPORT

Conformément au mandat que lui confère le paragraphe 96(2) du Règlement, votre Comité convient de faire le rapport suivant:

Le sous-alinéa 37(1)a)(vi) de la *Loi de l'impôt sur le revenu* prévoit la déduction des paiements qu'un contribuable fait à un organisme agréé comme le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie, le Conseil de recherches médicales et le Conseil de recherches en sciences humaines. L'organisme agréé qui reçoit les paiements les verse à une association, à un établissement ou à une entreprise qui s'en servira pour entreprendre des travaux de recherche scientifique et de développement expérimental. Or, les sciences humaines ne figurent pas dans la définition de la recherche scientifique et du développement expérimental qui figure à l'article 2900 du règlement édicté en vertu de la *Loi de l'impôt sur le revenu*.

Il y a beaucoup de spécialistes des sciences humaines dans les universités et les établissements de recherche canadiens. Les sociologues, les psychologues, les économistes, les historiens, les philosophes et les théologiens reculent de jour en jour les frontières du savoir dans leurs domaines de spécialisation respectifs. Les livres, les monographies et les articles savants qu'ils produisent témoignent de leur supériorité intellectuelle. La *Loi de l'impôt sur le revenu* ne permet cependant pas d'exploiter cette ressource.

Il n'est pas très sage de considérer les sciences humaines comme quantité négligeable. Dans une entreprise, l'aspect humain est aussi important que l'aspect technique. On pourrait accroître l'efficacité et abaisser les coûts unitaires en axant la recherche sur l'aspect humain. Évidemment, les travaux des professeurs d'anglais ou des sociologues n'auront pas toujours des applications dans l'entreprise, pas plus que les expériences des théoriciens de la physique permettront invariablement aux dirigeants d'entreprise d'abaisser leurs coûts de production.

Les avantages qui découlent de la recherche et du développement ne peuvent être calculés au moyen d'une simple formule. Quand on investit dans la recherche scientifique, on ne sait jamais ce qu'on obtiendra: peut-être rien du tout, peut-être plus qu'on ne pensait. La recherche et le développement sont une entreprise hasardeuse. Ceux qui y investissent prennent des risques, suivent leur intuition, mais ne cessent jamais d'avoir foi dans l'utilisation créatrice de l'intelligence. Si l'on ajoutait les sciences humaines à la liste des domaines de recherche, les investissements dans la recherche et le développement seraient peut-être encore plus rentables.

Par conséquent, votre Comité recommande:

Que le gouvernement examine l'opportunité de modifier la définition de la recherche scientifique et du développement expérimental qui figure à l'article 2900 du règlement édicté en vertu de la *Loi de l'impôt sur le revenu*, afin d'y inclure les sciences humaines, pour que les montants versés à un organisme agréé donnent droit à un crédit d'impôt.

approved organization would be eligible for tax credit allowances.

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence (*Issues Nos. 17, 23 and 39 which includes this report*) is tabled.

Respectfully submitted,

DON BLENKARN, M.P.

Chairman.

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages pertinents (*fascicules n^{os} 17, 23 et 39 qui comprend le présent rapport*) est déposé.

Respectueusement soumis,

Le président,

DON BLENKARN, député

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JANUARY 22, 1987
(26)

[Text]

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met *in camera* at 10:06 o'clock a.m. this day, the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, the Hon. Robert E.J. Layton, Paul McCrossan, George Minaker, Aileen Nicholson, André Plourde, Norman Warner and Geoff Wilson.

Other Member present: Reginald Stackhouse.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois and Terrence J. Thomas, Research Officers. *From David Humphreys Public Affairs Group:* David Humphreys.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2), in relation to the definition of scientific research in the *Income Tax Act*. (See *Minutes of Proceedings and Evidence, Wednesday, December 10, 1986, Issue No. 17*)

The Committee proceeded to the consideration of the Draft Report to the House.

At 12:12 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, MARCH 5, 1987
(44)

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met *in camera* at 10:06 o'clock a.m. this day, in Room 112-N (Centre Block), the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, the Hon. Robert E.J. Layton, George Minaker, Aileen Nicholson, André Plourde, Norman Warner and Geoff Wilson.

Acting Member present: Jim Jepson for Paul McCrossan.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois and Terrence Thomas, Research Officers.

By unanimous consent, the Committee resumed consideration of its Order of Reference under Standing Order 96(2) in relation to the definition of scientific research in the *Income Tax Act*. (See *Minutes of Proceedings and Evidence, Wednesday, December 10, 1986, Issue No. 17*)

The Committee resumed consideration of its Draft Report to the House.

On motion of Aileen Nicholson, it was, unanimously agreed,—That the Draft Report, as amended, be concurred in.

PROCÈS-VERBAUX

LE JEUDI 22 JANVIER 1987
(26)

[Traduction]

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit à huis clos, aujourd'hui à 10 h 06, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, l'honorable Robert E.J. Layton, Paul McCrossan, George Minaker, Aileen Nicholson, André Plourde, Norman Warner et Geoff Wilson.

Autre député présent: Reginald Stackhouse.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois et Terrence J. Thomas, attachés de recherche. *Du David Humphreys Public Affairs Group:* David Humphreys.

Conformément au mandat que lui confie l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son ordre de renvoi relatif à la définition de la recherche économique dans la *Loi de l'impôt sur le revenu*: (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mercredi 10 décembre 1986, fascicule n° 17*).

Le Comité entreprend d'étudier un projet de rapport à la Chambre.

À 12 h 12, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 5 MARS 1987
(44)

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit à huis clos, aujourd'hui à 10 h 06, dans la pièce 112-N de l'Édifice du centre, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Simon de Jong, Murray Dorin, Raymond Garneau, l'honorable Robert E.J. Layton, George Minaker, Aileen Nicholson, André Plourde, Norman Warner et Geoff Wilson.

Membre suppléant: Jim Jepson remplace Paul McCrossan.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois et Terrence Thomas, attachés de recherche.

Par consentement unanime, en vertu de l'autorité que lui confère l'article 96(2) du Règlement, le Comité étudie de nouveau son ordre de renvoi relatif à la définition de la recherche scientifique dans la *Loi de l'impôt sur le revenu*. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du mercredi 10 décembre 1986, fascicule n° 17*).

Le Comité reprend l'étude de son projet de rapport à la Chambre.

Sur motion d'Aileen Nicholson, il est convenu à l'unanimité,—Que le projet de rapport, sous sa forme modifiée, soit adopté.

ORDERED,—That the Chairman present to the House the Draft Report, as amended, as the Committee's Fourth Report to the House.

At 12:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, MARCH 12, 1987
(49)

The Standing Committee on Finance and Economic Affairs met at 9:38 o'clock a.m. this day, in Room 112-N (Centre Block), the Chairman, Don Blenkarn, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Murray Dorin, The Hon. Robert E.J. Layton, George Minaker, Norman Warner and Geoff Wilson.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Laurent Desbois, Research Officer.

Witnesses: From the Office of the Inspector General of Banks: Michael A. MacKenzie, Inspector General of Banks. *From the Department of Finance:* Michel Caron, Associate Deputy Minister.

In accordance with Standing Order 104(2), the Committee proceeded to the consideration of the order-in-council appointment of Michael A. MacKenzie as Inspector General of Banks—Sessional Paper No. 332-6/9D—(Referred on Tuesday, February 17, 1987).

The witness answered questions.

At 10:27 o'clock a.m., in accordance with Standing Order 104(2), the Committee proceeded to the consideration of the order-in-council appointment of Michel Caron as Associate Deputy Minister, Department of Finance—Sessional Paper No. 332-6/9D—(Referred on Tuesday, February 17, 1987).

At 10:54 o'clock a.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Marie Carrière

Clerk of the Committee

IL EST ORDONNÉ,—Que le président présente à la Chambre le projet de rapport, sous sa forme modifiée, à titre de Quatrième rapport du Comité à la Chambre.

À 12 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 12 MARS 1987
(49)

Le Comité permanent des finances et des affaires économiques se réunit, aujourd'hui à 9 h 38, dans la pièce 112-N de l'Édifice du centre, sous la présidence de Don Blenkarn, (*président*).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Murray Dorin, l'honorable Robert E.J. Layton, George Minaker, Norman Warner et Geoff Wilson.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Laurent Desbois, attaché de recherche.

Témoins: Du Bureau de l'Inspecteur général des banques: Michael A. MacKenzie, Inspecteur général des banques. *Du ministère des Finances:* Michel Caron, sous-ministre associé.

Conformément au mandat que lui confie l'article 104(2) du Règlement, le Comité commence à examiner la nomination, par décret du conseil, de Michael A. MacKenzie au poste d'Inspecteur général des banques—Document parlementaire 332-6/9D—(Renvoyé le mardi 17 février 1987).

Les témoins répondent aux questions.

À 10 h 27, conformément au mandat que lui confie le paragraphe 104(2) du Règlement, le Comité examine la nomination, par décret du conseil, de Michel Caron, au poste de sous-ministre associé, ministère des Finances—Document parlementaire n° 332-6/9D—(Renvoyé le mardi 17 février 1987).

À 10 h 54, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Marie Carrière

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Thursday, March 12, 1987

• 0940

The Chairman: Pursuant to Standing Orders 103 and 104, this is an examination of Order in Council appointments. Our first Order in Council appointment is Michael A. MacKenzie, Inspector General of Banks and designated to be Superintendent of Financial Institutions. I do not think there is a further appointment, but there may be further letters patent or whatever. I thought perhaps we could discuss the job with Mr. MacKenzie, particularly in view of our report and the nature of the financial institution problems in the country. Does anybody have any questions? Mr. Minaker.

Mr. Minaker: I know one of the concerns of the committee has been that a major portion of the inspectors seemed to be located in the Ottawa region. I raised the question with the Minister of Finance when he was before us the other day. Were there were plans for spreading these instructors throughout the country?

I understand staff is being increased by about 20 in the Inspector General's department this year. Would you like to comment on that? Is it your plan to move some of these inspectors out of the Ottawa region and spread them to where they will be closer to what is happening in the financial institutions?

Mr. Michael A. MacKenzie (Inspector General of Banks): My short answer is yes. In my discussions with the government before I accepted the position, I worked out an understanding with them that a major office would first of all be opened in Toronto. Perhaps there will be one in Montreal. At the appropriate time, I would spend most of my time there. In my judgment, it is essential to maintain contact with the street, the markets, the players, the people and so forth. I have not yet decided the exact timetable.

At present, there are a number of changes in place. The program started last year. We have about 14 retired bank credit officers on a per-diem basis. Most of these people started to work with us last year. In my judgment, they added a great deal of credibility and force to the inspections of the banks.

Most of these are located in Toronto. The new Toronto office we have, in which we are in the process of gearing up staff and getting the appropriate facilities and so forth, will be a base for most of those. We have two in Montreal and one in Vancouver. I will be in Montreal on Friday. I have been to Vancouver and spoken with people there. We have a presence. In addition, the full-time person we had co-ordinating the loan inspection routines is located in Toronto.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le jeudi 12 mars 1987

Le président: Conformément aux règlements 103 et 104, nous reprenons l'étude des nominations par décret en conseil. La première concerne M. Michael A. MacKenzie, inspecteur général des banques et nommé surintendant des institutions financières. Je ne crois pas qu'il y ait d'autres nominations, mais il se peut qu'il y ait encore d'autres lettres de créance ou des documents. J'ai pensé que nous pourrions peut-être discuter de ses fonctions avec M. MacKenzie, surtout étant donné la nature de notre rapport et des problèmes que connaissent les institutions financières de notre pays. Est-ce que quelqu'un a des questions? Monsieur Minaker.

M. Minaker: Je me rappelle que notre comité était préoccupé par le fait qu'un très grand nombre de inspecteurs travaillent dans la région d'Ottawa. J'ai d'ailleurs soulevé la question auprès du ministre des Finances lorsqu'il a témoigné devant nous l'autre jour. Est-ce qu'on prévoit répartir ces inspecteurs dans tout le pays?

Je crois savoir qu'on est en train d'augmenter les effectifs du service de l'inspecteur général de 20 p. 100 cette année. Qu'en pensez-vous? Avez-vous l'intention de détacher certains de ces inspecteurs dans d'autres régions qu'Ottawa afin qu'ils soient sur le terrain, c'est-à-dire dans les institutions financières?

M. Michael A. MacKenzie (inspecteur général des banques): Oui. Lors des discussions que j'ai eues avec le représentant du gouvernement avant ma nomination, j'ai obtenu l'engagement qu'on ouvrirait un important bureau à Toronto. Il y en aura peut-être aussi un à Montréal. En temps et lieu, je passerai le plus clair de mon temps là-bas. A mon avis, une telle mesure est indispensable si l'on veut savoir directement ce qui se passe dans la rue, sur le marché, avec les intervenants, etc. Je n'ai toutefois pas encore fixé de calendrier à cette fin.

Pour le moment, on est en train d'effectuer un certain nombre de changements. Le programme a été lancé l'année dernière. Nous comptons maintenant 14 agents de crédit bancaire à la retraite qui travaillent à contrat. La plupart d'entre eux se sont joints à nous l'année passée. A mon avis, leur présence renforce de beaucoup la crédibilité et le poids des inspections bancaires.

La plupart de ces employés se trouvent à Toronto. Ils travailleront pour la plupart dans le nouveau bureau que nous y avons et où nous sommes en train d'embaucher des effectifs et de préparer les installations. En outre, nous comptons deux de ces agents à Montréal et un à Vancouver. Je serai d'ailleurs à Montréal vendredi et lors de mon séjour à Vancouver, j'ai parlé avec ceux de là-bas. Nous sommes donc représentés dans ces villes. De plus, l'employé à temps plein qui s'occupe de la coordination des inspections de prêts est à Toronto.

[Texte]

• 0945

My next statement, which is a policy or just a control, is that my present instructions are that we will do, at the moment, no more hiring unless the person we are engaging has some significant experience in banks or other financial institutions and is either in or willing to locate in Toronto or perhaps Montreal. Any exceptions to it will have to be for very exceptional people for very specific purposes.

Mr. Minaker: It sounds very refreshing, Mr. Chairman.

The Chairman: What about the Superintendent of Insurance operation, which you will eventually be taking over?

Mr. MacKenzie: Mr. Chairman, I am proceeding to develop my planning and my thinking on the assumption that the bill will pass in reasonably good order and that I will have the responsibility for the whole spectrum of the banks, including the federally regulated trust companies, insurance companies, pensioners' funds and the like. Of course, this brings in Bob Hammond, who is the present Superintendent of Insurance, and his personnel.

With the Deputy Inspector General of Banks and with Bob Hammond, we started a process to work out the details of how we are going to merge these departments. I do not know how long it will take. The Superintendent of Insurance Department is far larger in terms of numbers of personnel than the Inspector General's Office.

Secondly, they do have a significant presence in Toronto, a smaller presence in Montreal and one in Vancouver right now. They have 50 or 60 people in Toronto, for example. Their philosophy of inspection is quite different from ours. When I say ours, I mean the Inspector General's. I have to be very careful right now about my past associations and my current associations. If I slip every now and then, I hope you will forgive me.

My present thinking is to engage a senior administrative officer—because I am not very familiar with a lot of the Treasury Board votes and the ways of getting things done in the government service—as fast as we can. We want someone who has an association with neither of these two departments at the present time, so that we are not being perceived as coming from one side or the other.

Secondly, I am looking for some help, which will be based in Toronto, to assist us in what I will call the whole range of—for want of a better term—professional issues. I can elaborate on what I mean by this in a minute; I hope to marry these two. I would hope that, as the spring comes, whenever it comes—the summer comes afterwards—we will have very significant progress so that we will know what we are doing by the time the legislation comes in. There is a lot to be done.

The Chairman: Is your office at the same place as the superintendent's office presently?

Mr. MacKenzie: Not now.

[Traduction]

Par ailleurs, en vertu d'une politique ou d'une mesure de contrôle, qu'on l'appelle comme on le voudra, j'ai reçu instruction de ne plus embaucher de personnel à moins que le candidat n'ait accumulé beaucoup d'expérience dans les banques ou dans d'autres institutions financières et se trouve déjà à Toronto ou à Montréal ou est tout au moins prêt à s'y installer. Il faudra qu'un candidat soit vraiment très exceptionnel pour qu'on l'embauche s'il ne se conforme pas à ces exigences.

M. Minaker: Cela est très agréable à entendre, monsieur le président.

Le président: Qu'en est-il maintenant des activités du surintendant des assurances, que vous allez exercer vous-même?

M. MacKenzie: Monsieur le président, je suis en train d'élaborer mes plans en fonction de l'hypothèse de l'adoption sans trop de problème du projet de loi et en escomptant aussi qu'on me confiera la responsabilité de toutes les banques, ainsi que des fiducies réglementées par le gouvernement fédéral, des compagnies d'assurance, des fonds de retraite, etc. Bien entendu, cela fait intervenir M. Bob Hammond, l'actuel surintendant des assurances, et son personnel.

En collaboration avec l'inspecteur général des banques adjoint et M. Bob Hammond, nous avons amorcé le processus du regroupement de ces départements. J'ignore combien de temps il faudra travailler là-dessus. Le département du surintendant des assurances compte des effectifs beaucoup plus nombreux que ceux du Bureau de l'inspecteur général.

En second lieu, ce même service dispose d'un nombre important d'employés à Toronto, entre 50 et 60, de quelqu'un à Montréal, d'une personne à Vancouver. Son attitude face à l'inspection est tout à fait différente de la nôtre, c'est-à-dire de celle de l'inspecteur général. Je dois bien préciser mes fonctions présentes et passées. Cependant, si je fais une erreur, j'espère que vous me pardonneriez.

Pour le moment, j'aimerais embaucher un administrateur supérieur le plus tôt possible car je ne connais pas très bien la plupart des crédits du Conseil du Trésor et la façon dont les choses se font dans l'administration. Nous sommes à la recherche de quelqu'un qui n'a travaillé ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux services afin qu'on ne puisse nous soupçonner de favoritisme.

En second lieu, nous aimerions embaucher des adjoints pour nos services de Toronto afin qu'ils nous aident à régler toutes sortes de questions de nature professionnelle, si je puis m'exprimer ainsi. Je développerai davantage cette question un peu plus loin; j'espère conjuguer ces deux points. Quoi qu'il en soit, j'espère qu'une fois le printemps arrivé, nous aurons déjà réalisé des progrès très importants de façon à savoir quoi faire au moment où la loi sera présentée. Il reste beaucoup à faire.

Le président: Est-ce que votre bureau est situé au même endroit que celui de l'actuel surintendant?

M. MacKenzie: Non, pas pour le moment.

[Text]

The Chairman: Are you getting space that will accommodate the entire Toronto operation in Toronto? The operation you have in Toronto, as well as the one in Montreal, will be a combined operation presumably. Presumably the people will all work out of the same office, will they not?

Mr. MacKenzie: Yes. Mr. Chairman, I am not quite sure how swiftly I can accomplish it. We are going to be dealing in availability of premises in Toronto. With regard to the current leasing arrangements, the Inspector General operates out of 155 University Avenue, for example. I am not quite sure when the lease is going to expire; it is another year or so. I would think that by the time we get a rationalization and pulling together of people, it may take a year or so, but our plan is ultimately to have as many people under the same roof as we can. I think it is inefficient and ineffective to have one group over here and then have another group six blocks away.

The Chairman: Secondly, a number of the operations of the trust companies are essentially deposit-lending operations. In essence, they are not very much different from the bank operations. Will you be using bank people to inspect trust company banking activities?

• 0950

Mr. MacKenzie: Mr. Chairman, this is one of the issues I defined a moment ago as professional issues, and I will elaborate on that for a moment. This is why I think I do need some help, and I have my gun-sight on a couple of fellows who would be absolutely first-class.

The philosophy up to this point has been to focus inspection routines or examination routines, review routines and what have you, on a combination of inspection teams on an institution-by-institution arrangement; and secondly, to surround that by an expanding set of formats of regulatory reporting, statistical reporting, financial reporting and so forth.

I want to really go right back to square one and try to determine what we are accomplishing with an inspection. What are we trying to do? That question, of course, applies as much to the trust companies as it does to the banks.

Related to that question, in light of the markets and changes I see developing, I want to examine the question of what I will call a functional type of inspection routine.

We have started it with the senior retired bank credit officers, and one of my concerns down the line is that if trust companies and other financial institutions go into commercial lending—and let me make a general statement here—it is a dangerous business. We have seen, both in Canada and the United States, the potholes all over the damn place that commercial lenders can get themselves into if they are not careful. You need pros in that business. I would be concerned that if an institution presently not in the business of commercial lending moves into that business too swiftly or without proper routines, authorities, controls and people, they will stumble.

[Translation]

Le président: Êtes-vous à la recherche d'un lieu qui abritera tous les services de Toronto sous un même toit? Aussi, vos services de Toronto ainsi que ceux de Montréal travailleront présumément de concert. On peut donc supposer que tous les employés travailleront dans les mêmes bureaux, n'est-ce pas?

M. MacKenzie: Oui. Monsieur le président, j'ignore cependant quand cela pourra se faire. Cela dépendra des locaux disponibles à Toronto. Pour ce qui est des installations louées présentement par l'inspecteur général, elles sont situées au 155 avenue University. Or, je ne sais pas vraiment quand le bail arrive à échéance; je crois que c'est à peu près dans un an. Il faudra peut-être attendre environ un an avant que tout soit rationalisé et coordonné, mais enfin, nous avons l'intention de loger le plus de monde possible sous le même toit. Il me paraît inefficace de scinder le service en groupes distants de six coins de rue l'un de l'autre.

Le président: En second lieu, certaines des activités des sociétés de fiducie portent essentiellement sur des dépôts-prêts. Cela veut donc dire qu'elles ne sont guère différentes des opérations bancaires. Allez-vous donc recourir aux spécialistes des banques pour inspecter les activités bancaires des compagnies de fiducie?

M. MacKenzie: Monsieur le président, il s'agit-là d'une de ces questions professionnelles, comme je le disais plus tôt, et sur lesquelles j'aimerais m'arrêter un moment. C'est pour cette raison que je crois avoir besoin de certains adjoints, et j'ai même déjà songé à quelques personnes de la plus haute compétence.

Jusqu'à maintenant, les activités d'inspection ont été confiées à des équipes chargées d'étudier chaque institution en fonction des arrangements intervenus avec chacune; en outre, ces inspections se sont accompagnées d'un nombre croissant de rapports réglementaires, statistiques, financiers, etc.

J'aimerais cependant revenir à la case de départ afin de voir ce que donne vraiment une inspection. Qu'essayons-nous de faire par ce moyen? Et une telle question est tout aussi pertinente dans le cas des sociétés de fiducie que des banques.

Toujours au sujet de cette question et à la lumière de la situation du marché et de l'évolution que nous pouvons observer, j'aimerais parler maintenant de ce que j'appellerai une inspection fonctionnelle.

Nous avons mis en oeuvre ce genre de processus grâce à la collaboration des agents de crédit bancaire à la retraite et, à terme, une des choses qui me préoccupe si les sociétés de fiducie et les autres institutions financières se lancent dans les activités de prêt, c'est que de telles opérations sont dangereuses. Nous avons en effet été témoins, à la fois au Canada et aux États-Unis des problèmes qui peuvent survenir lorsque les prêteurs commerciaux manquent de prudence. Il faut vraiment que des professionnels s'occupent de cela. Or, si certaines institutions n'ayant aucune expérience des prêts commerciaux se lancent là-dedans rapidement, trop rapidement, ou sans se

[Texte]

So my present thinking is that we would take this group of retired credit officers, and I have already talked to Hammond about this, and involve them later this year in some of the inspection work being done in the trust companies, as well as the banks. I have not worked out the detailed programs.

Mr. Chairman, moving on from there, there are a number of other specialist areas that I am concerned about. I think we need some computer people who can go into the data centres of a bank, a trust company or an insurance company, relate to the people running those places, meet the internal auditors or internal inspection people who specialize in computer controls, backup security systems and so forth. Talk to the shareholders' auditor's people—they all employ computer specialists.

I think that requires a fair degree of experience, a fair degree of skill in the technology; not that he should, I think, do a lot of this work, but he has to know when he is being spoken to out of the magic black box that says: I know all the answers; go away, little boy. He should do that across the system so we can get a handle on whether bank A is relatively better controlled, better secured than bank B or trust company C.

I think of other areas. I think of the whole treasury room, money market operations. We have a proliferation of new financial products, new financing techniques and so forth, and I am concerned that at the moment we do not have the know-how, really, to do much other than raise a whole bunch of very good questions about the controls and risks of getting into these transactions. There is another specialty area, and I think this again goes across and will go across the whole spectrum.

Another area, I think, is securities. There is a *contretemps* going on, as you know, right now between the Ontario people and the federal people about jurisdiction over securities regulations and securities activities of banks in particular.

My observation of the last several years and the changes I have seen would suggest to me that in some respects the clear lines that at one time demarcated commercial lending and the securities business . . . one was one and the other was the other. I think with the development of one of the new financial products I have been talking about it is now not quite as clear as it used to be what the banking business is and what the securities business is.

• 0955

I have a resumé on my desk at the moment and I am going to be seeing somebody on Monday in Toronto, who has a long history with the securities industry. Whether this is premature

[Traduction]

doter des procédures, des dirigeants, des mesures de contrôle et des effectifs appropriés, elles feront des faux pas.

J'envisage donc de recourir aux services de ces agents de crédit bancaire à la retraite, afin qu'ils effectuent une part de l'inspection des sociétés de fiducie, et non seulement des banques, et j'en ai déjà parlé à M. Hammond. Je n'ai toutefois pas encore arrêté les détails de leurs activités.

Monsieur le président, il y a aussi d'autres domaines spécialisés qui me préoccupent. Ainsi, j'estime que nous avons besoin d'informaticiens qui peuvent examiner les centres de données d'une banque, d'une société de fiducie ou encore d'une compagnie d'assurance, s'entretenir avec les administrateurs de ces centres et rencontrer les vérificateurs et les inspecteurs internes qui se spécialisent dans le contrôle informatique, les systèmes de sécurité d'urgence, etc. Il faudrait aussi parler aux vérificateurs des actionnaires, car eux aussi ont tous recours aux services d'informaticiens.

A mon avis, cela exige passablement d'expérience et de connaissances de l'informatique. Cela ne signifie pas que ces gens devront se livrer à un grand nombre d'inspections de ce genre, mais il faudra qu'ils sachent déceler ce qui vient de l'ordinateur et ne pas trop se laisser impressionner par cela. Il faudra aussi qu'ils étudient tout le système de cette façon-là afin qu'on sache si une banque A est relativement mieux contrôlée et administrée qu'une banque B ou une compagnie de fiducie C.

Il y a aussi d'autres domaines. Je songe par exemple aux questions de trésorerie, au marché monétaire. Nous disposons en effet d'un très grand nombre de nouveaux produits financiers, de nouveaux mécanismes de financement, etc., et je crains que, avec nos connaissances limitées actuelles, nous ne puissions rien faire d'autre que poser toutes sortes de très bonnes questions au sujet des mesures de contrôle et des risques que représentent ces nouvelles transactions. C'est un autre domaine spécialisé, et je crois qu'il aura des répercussions sur l'ensemble des activités.

Il y a encore le domaine des valeurs mobilières. A l'heure actuelle, vous n'ignorez pas qu'il y a des divergences entre les gens de l'Ontario et les représentants du gouvernement fédéral au sujet de la compétence en matière de réglementation des valeurs mobilières et particulièrement des activités des banques en ce qui concerne ces types de placement.

Si je me reporte à mes observations de ces dernières années et à l'évolution que j'ai notée, il n'existe plus maintenant cette nette démarcation entre les prêts commerciaux et les transactions de valeurs mobilières. Or, étant donné l'apparition des nouveaux mécanismes financiers dont j'ai parlé, on ne sait plus exactement en quoi consistent les activités bancaires et celles liées aux valeurs mobilières.

J'ai sur mon bureau le curriculum vitae d'un candidat ayant une longue expérience dans le domaine des valeurs mobilières et que je dois rencontrer lundi à Toronto. Il est peut-être prématuré d'annoncer cela, je l'ignore. Quoi qu'il en soit, il

[Text]

or not, I do not know. This is one area, and there are probably other areas too.

I hope this answers the—

The Chairman: Mr. Wilson.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): First I want to congratulate you, Mr. MacKenzie. I have had a look at your CV, past history and so on, and obviously you are eminently qualified for the task ahead. I wish you well with it.

Given the experience of the past couple of years, it is obvious there is going to be considerable focus and examination of your role in the future. It is evident in the past there was probably a tendency, given the history of the previous 50 years or so, to take things for granted; to say here is the annual statement, it is audited and everything is fine. Things have changed considerably, and I am wondering if you have plans to shake things up relative to the old ways in terms of instituting spot checks and perhaps coming in without notice.

Does this sort of thing, which works for a law society vis à vis its members, have application to your position vis à vis the banking and the financial institutions?

Mr. MacKenzie: Oddly enough, I have some familiarity with the law society procedure since I helped design it. One of the things it does—and I think there are some analogies here—is to give a starting point or focus on the notion that if you pick up off the street some sense that somebody is in trouble or there are difficulties and so forth, then you look and you look hard and aim your rifles.

To extend this, I am not sure surprise inspections as such have a place. I am not saying they do or do not; I am a little uncertain about it. What I am certain about is that there needs to be watch lists and we need to be constantly looking at the array of transactions and the array of institutions.

When I started a few weeks ago, the first question I asked both of Hammond and of MacPherson was whether we have some problems. Do we have some institutions today that could turn into something bad tomorrow? I have identified a number of situations I do not think are going to go bust, but whatever else I do at the minute, I am getting my feet wet and getting my bearings. I am obviously making sure we are dealing with some of those. I have gone out to see one of them.

I think if one goes back and tries to learn some lessons from the past few years, and if we have learned lessons out of the United States and U.K. experiences as well as our own, it is this: When an institution gets a lot of bad paper on its books through over-exposure in either a given area or a given industry, whether it is the result of bad lending practices or whatever, by the time it turns out to be a real problem and a liquidity problem, it is too late. The horse is out of the barn.

[Translation]

s'agit là d'un des domaines qui mérite notre attention, et il y en a d'autres.

J'espère que cela répond aux questions . . .

Le président: Monsieur Wilson.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Monsieur MacKenzie, j'aimerais d'abord vous féliciter. J'ai jeté un coup d'oeil sur votre curriculum vitae, vos antécédents et le reste, et vous détenez certainement tous les titres de compétence exigés pour exercer les fonctions qui vous attendent. Je vous souhaite d'ailleurs beaucoup de succès.

Étant donné ce qui s'est passé ces dernières années, il ne fait aucun doute qu'on scrutera de très près vos fonctions. Compte tenu aussi de l'évolution des 50 dernières années, nous avons peut-être eu tendance à tenir les choses pour acquises, c'est-à-dire à présenter le rapport annuel, à dire qu'il a été vérifié et à s'en tenir à cela. Or les choses ont considérablement changé, et je me demande donc si vous avez l'intention de secouer un peu cette routine et de faire faire des vérifications ponctuelles dans certaines institutions et peut-être même de vous y rendre sans préavis.

Est-ce que ce genre de méthode, que l'Ordre des avocats utilise pour ses membres peut aussi être efficace pour les banques et ces institutions financières?

M. MacKenzie: Cela pourra vous paraître assez surprenant mais je connais assez bien la procédure suivie par l'Ordre des avocats étant donné que j'ai participé à sa conception. Ce que cette procédure fait, c'est établir des critères pour vérifier, avant de sévir, s'il y a vraiment des problèmes, car l'Ordre a pour principe de ne pas se fier aux rumeurs.

Cela étant, je ne suis pas sûr que les inspections surprises aient leur place. En fait, je ne peux pas me prononcer mais j'ai des doutes. Ce que je sais cependant, c'est qu'il faut dresser des listes d'institutions à surveiller et constamment surveiller toute la gamme des transactions effectuées et toutes les sortes d'institutions.

Lorsque je suis entré en fonction il y a quelques semaines, j'ai demandé avant tout à la fois à M. Hammond et à M. MacPherson si nous avions des problèmes. J'ai voulu savoir si certaines institutions risquent d'être en mauvaise posture bientôt. Or j'ai identifié un certain nombre de situations où il n'y aura peut-être pas de faillite, et je cherche principalement me roder. Je veux m'assurer qu'on s'occupe de ces institutions. J'ai d'ailleurs moi-même pris l'initiative d'aller en inspecter une.

Si l'on s'efforce de tirer des leçons de ce qui s'est passé ces dernières années, tant ici qu'aux États-Unis et en Grande-Bretagne, on peut affirmer que, lorsqu'une institution se retrouve avec beaucoup de mauvaises créances parce qu'elle a surconcentré ses activités dans un seul domaine ou une seule industrie, ou que cela résulte de prêts imprudents ou d'autres facteurs, lorsqu'on découvre l'ampleur du problème et que cela cause des difficultés sur le plan des liquidités, il est déjà trop tard. Les torts causés sont irrémédiables.

[Texte]

The trick, I would suspect—in fact I know—is to get in early. When I say get in early, with the Alberta banks it could have been as far back as 1981 or even 1980. You have to look at their internal controls, inspection routines, lending concentrations and be able to get together with a regulator, with auditors, with directors, with whoever else—and even the Bank of Canada, if need be—and say: Stop. Change.

In the future cease-and-desist orders will have some merit, although I am not sure it could not have been done in the past.

• 1000

I think the way to go is to get in early and monitor on a clear and consistent basis, as opposed to on an intermittent basis with a year between each point of contact.

I mentioned some of these specialist areas earlier. I am getting a little nervous. I am not very familiar with the example you picked. The Handelsbank in Germany, which got into trouble some years ago, related some very large transactions.

If you look at the amount of money flowing around this world these days, in New York for example, my estimate would be the Canadian banks alone, which are small players, will pass about \$60 billion to \$80 billion U.S. a day into those markets. Are there some accidents waiting to happen when you have that scale of transaction and commitment? I think this is where we need a group of people knowing something about those markets and the controls related to those transactions, who are not tied to an annual inspection but can make continuous contact with the industry.

Last week I had a meeting with a senior official of the Bank of England. He was suggesting I might get over there and have a look at what they were doing. This is their developing philosophy. They do not have inspection teams as such. They have groups of people who are very knowledgeable in specific areas. One of their jobs is to know all the players in the major money-centered banks in London and other institutions near banks and have a set of contacts with them so they know what is going on. I know that is a round-about way to answer a very direct question.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I appreciate your response.

Mr. MacKenzie: I think you should understand the philosophy with which they are approaching this.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): You mentioned the enormous amounts of money involved and the importance of your function to the system. I think you mentioned aiming your rifles from time to time. Do you have enough troops to do that? I know there has been allocation for additional staff. At this time, do you feel you have sufficient resources to be able to carry out the functions as you envision them?

[Traduction]

Ce qu'il faut, et j'en suis sûr, c'est de s'atteler à ces questions très tôt. Lorsque je dis très tôt, en ce qui concerne les banques de l'Alberta, cela aurait dû être en 1981 ou même en 1980. Il faut donc examiner les mécanismes de contrôle interne, les procédures d'inspection, les concentrations de prêt et rencontrer ceux qui s'occupent de la réglementation ainsi que les vérificateurs, les membres du conseil d'administration et les autres le cas échéant, même la Banque du Canada afin de leur dire: Halte-là, il faut changer.

Les ordonnances de cesser et s'abstenir pourront toujours être utiles, et je me demande même pourquoi on n'y a pas recouru par le passé.

Je pense qu'il faut intervenir tôt et effectuer une surveillance de façon claire et continue, plutôt que de façon irrégulière seulement une fois par année.

J'ai mentionné les domaines spécialisés un peu plus tôt. Je suis un peu mal à l'aise parce que je ne connais pas très bien l'exemple que vous avez cité. La Handelsbank d'Allemagne, qui a éprouvé des difficultés il y a quelques années, s'occupait de très grosses transactions.

Si vous examinez le marché de l'argent à notre époque, à New York, par exemple, vous constaterez que les banques canadiennes à elles seules, et elles comptent bien peu dans le total, peuvent transiger chaque jour de 60 à 80 milliards de dollars US. Avec des transactions et des engagements de cette taille, des accidents sont-ils possibles? Dans ce contexte, je pense que nous avons besoin d'un groupe de personnes qui connaissent ce marché et qui savent quels sont les contrôles qui doivent s'appliquer à ces transactions, qui ne procèdent pas seulement à une inspection annuelle, mais qui surveillent la situation de façon continue.

J'ai rencontré la semaine dernière un haut fonctionnaire de la Banque d'Angleterre. Il me suggérait d'aller voir sur place sa façon de faire. C'est justement l'orientation qu'elle adopte de plus en plus. Elle n'a pas d'équipe d'inspecteurs comme tels. Elle a simplement des experts dans certains domaines précis. Leur travail consiste à faire connaissance avec tous les protagonistes clés des grands établissements bancaires à Londres ainsi que des établissements quasi bancaires. Ils doivent toujours savoir ce qui se passe dans ce milieu. Votre question était très directe. Excusez-moi de vous avoir répondu de façon détournée.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je vous en remercie quand même.

M. MacKenzie: Vous devez comprendre quelles sont les grandes orientations.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Vous avez indiqué que les sommes en cause étaient énormes pour bien souligner l'importance de vos fonctions. Vous avez parlé de la nécessité de sévir à certains moments. Avez-vous des effectifs suffisants? Je sais qu'il y a eu un déblocage de crédits pour vous permettre d'augmenter votre personnel. Estimez-vous avoir suffisamment de ressources à ce moment-ci pour vous

[Text]

Mr. MacKenzie: I do not have sufficient resources. I want to put this in two categories: one is a function of numbers and the other is a function of quality, experience and type of person. I am more concerned with the latter way of looking at it. I think we have a lot of pretty good people. I am very happy with this group of senior retired bank officers. Clearly we need different kinds of people.

As I said a moment ago, my present instructions are to virtually put a freeze . . . It is not a freeze on hiring, but I want to see every person we are talking to for a job . . . We should not talk to anybody who does not have experience in the industry. I have great respect for people who come out of the Department of Finance and other departments of this government, but I do not think that makes a good bank inspector or a good member of a financial institution regulator. I am focusing on people who have—

Mr. Minaker: Street smart.

Mr. MacKenzie: Street smarts. I will buy that.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I want to ask you to clarify something you were talking about earlier. I think you used the term “functional inspection”. It seems you are saying that, as opposed to simply going in and looking at an institution, doing an inspection and seeing that their assets are liquid or their paper is quality, you are going to look at an institution from the point of view that even though a snapshot today shows that the institution is just fine, there are some possible weaknesses in terms of how they operate, what kinds of business they are in or what kinds of people they have. This would lead you to a concern that they might get into problems. Is this what you are trying to say? Are you going to look at an institution more in a way of the potential for problems, as opposed to simply trying to identify when an institution is having problems, is in trouble or has some bad paper on its books?

• 1005

Mr. MacKenzie: Obviously I would look at it both ways, or I will be. This is why I said a few minutes ago that I want to reach into somebody who has a lot of experience in the industry to maybe come on board for a year or so to help us think through what we are really trying to do with inspection.

I have the responsibility at the moment under the Bank Act, and will have under the new act with respect to other institutions, to make a report to the Minister of Finance on the financial condition of each institution under the regulatory authority. This means I cannot rely totally on these functional looks I have just been describing. I have to marry this to a look at the overall picture of where the institution is in terms of its financial condition at any given point in time. I am saying, I think, that my philosophy will be to perhaps . . . I am not going to try to duplicate audit work done by other people. I am not trying to say I should not have a look at the overall financial

[Translation]

permettre de vous acquitter de vos fonctions telles que vous les comprenez?

M. MacKenzie: Je n'ai pas suffisamment de ressources. Et ici, je tiens à préciser que ce n'est pas seulement une question de nombre, mais également une question de qualité, de diversification et d'expérience. C'est ce dernier point qui m'inquiète quelque peu. J'ai déjà un bon groupe de collaborateurs. Je suis très satisfait de ces cadres supérieurs des banques à leur retraite. Nous avons besoin de gens qui ont une expérience diversifiée.

Pour l'instant, mes instructions veulent que j'applique un gel virtuel . . . Il ne s'agit pas d'un gel du recrutement, mais je tiens à rencontrer tous les postulants à un emploi . . . Nous ne devrions pas accepter des gens qui n'ont pas d'expérience dans le secteur. Je respecte au plus haut point les gens qui sont passés par le ministère des Finances et d'autres ministères, mais ils ne font pas nécessairement de bons inspecteurs des banques ou de bons membres d'organismes chargés de réglementer les établissements financiers. J'insiste surtout pour avoir des gens . . .

M. Minaker: Qui ont une expérience directe.

M. MacKenzie: En effet.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): J'aimerais que vous me précisiez un point dont vous avez parlé plus tôt. Vous avez parlé d'une «inspection pratique». Ce que vous voulez dire, il me semble, c'est qu'au lieu d'aller visiter un établissement, effectuer une inspection et vérifier la liquidité des actifs et la qualité des effets, vous voulez faire plus que simplement voir si tout va très bien à ce moment précis, vous voulez être en mesure de déceler les faiblesses possibles dans le fonctionnement de cet établissement, en examinant de près les transactions qu'il effectue et les gens qu'il emploie. Vous pourriez ainsi essayer de prévoir les coups. Vous ai-je bien compris? Voulez-vous essayer d'anticiper sur les événements plutôt que de vous borner tout simplement à identifier les établissements qui causent des problèmes ou qui se retrouvent avec des effets de commerce douteux?

M. MacKenzie: J'essayerai de faire les deux. Voilà pourquoi j'ai dit un peu plus tôt que je cherchais quelqu'un qui ait beaucoup d'expérience dans ce secteur. Il pourrait se joindre à nous pendant un an et essayer de préciser avec nous notre démarche face aux inspections.

J'ai déjà certains pouvoirs en vertu de la Loi sur les banques, et j'en aurai à l'égard des autres établissements en vertu de la nouvelle loi, ce qui me permettra de faire rapport au ministre des Finances sur l'état de santé de chaque établissement réglementé. Je ne pourrai donc pas me fier uniquement aux inspections pratiques dont j'ai parlé. Je devrai en plus examiner la situation financière globale des établissements à certains moments précis. Je veux dire que mon orientation consistera . . . je n'essayerai pas de refaire le travail de vérification qui a déjà été effectué. Je ne négligerai pas de me pencher sur la situation globale d'un établissement. Cepen-

[Texte]

position and so forth of the institution. At the same time, in looking for—you have put it well—signs of developing potential for risk, problems or sensitivities—

Mr. Dorin: If all the good people leave or something.

Mr. MacKenzie: Oh, sure, if all the good people leave, there is a clear warning signal. One has to always be alert to the unexpected, say, if five key, outside directors resigned, if there was an abrupt change of the president, if the auditors were fired, or if they changed from having a really good outside chairman of the audit committee to putting somebody from the inside who is very friendly to management. There are all kinds of things.

However, I would argue that by the time some of these changes turn up in formal reports or statistical analyses and so forth, you run the risk that it is too late. This is where I talk about continual contact. By the way, since taking on this function, I have had extensive meetings with the CEOs of all the major banks and the representatives of the committee of the Schedule B banks. I am meeting with the presidents of the trust companies and so forth in Toronto later today. I am on a program to make myself known to all the major players, to hear their concerns, and to hear their own views. What is coming across in these messages—and maybe it is a truly Canadian phenomenon; I do not know, Mr. Chairman—is that there is a funny way in which all these guys want to be regulated.

The Chairman: Sure, of course they do.

Mr. MacKenzie: However, they want it to be sensible and they want it to be responsive. They want to think they are dealing with people who know what they are talking about and so forth.

The Chairman: They want to make sure their neighbour across the street is solvent—

Mr. MacKenzie: You have it. They want to make sure—

The Chairman: —because it is his cheque they have in their hand and they want to make sure it will cash.

Mr. MacKenzie: I guess one reason I am doing this... I guess I am old-fashioned in the case of my personal experience. If you know somebody and you have a period of time over which you have built a credibility with him, it is an awful lot easier to say no and to get away with it, and to make it stick. If you come in at the last minute with somebody you have never seen before and get into a fight with him, it is trouble. I do not care how much it solves; it is trouble.

The Chairman: Mr. Layton.

Mr. Layton: Thank you, Mr. Chairman. Mr. MacKenzie, I joined the discussion here just a little late to be totally informed, and I regret it. As a committee we have been looking at a number of issues, one of which has been the introduction of legislation to create international banking centres in Montreal and Vancouver, and it has been widely covered in the

[Traduction]

dant, j'essayerai également de déceler, comme vous l'avez dit vous-même, les signes de problème ou de faiblesse...

M. Dorin: Lorsque les personnes compétentes se mettront à quitter l'établissement ou quelque chose de ce genre.

M. MacKenzie: Le départ des personnes compétentes constituera un signe très net. Il faut toujours être à l'affût d'indices comme la démission de cinq administrateurs clés de l'extérieur, le brusque changement de président, le renvoi des vérificateurs ou le remplacement d'un bon président de l'extérieur au Comité de vérification par quelqu'un de l'intérieur, complaisant à l'endroit de l'administration. Il y a toutes sortes d'événements de ce genre qui se produisent.

Si vous attendez que ces changements soient reflétés dans les rapports ou les données officielles, vous risquez de manquer le bateau. Voilà pourquoi je parle de contact permanent. Soit dit en passant, j'ai eu l'occasion, depuis que j'occupe mes fonctions, de rencontrer très souvent les chefs de la direction de toutes les principales banques ainsi que les représentants du Comité des banques de l'Annexe B. Plus tard aujourd'hui à Toronto, j'ai rendez-vous avec les présidents des compagnies de fiducie et des autres établissements de ce genre. J'ai entrepris une campagne en vue de me faire connaître de tous les principaux intervenants, d'entendre leurs préoccupations et leur point de vue. Ce qui est ressorti de ces contacts—c'est peut-être un phénomène typiquement canadien, je ne sais pas, monsieur le président—c'est que tous ces gens-là voient les choses d'une façon assez curieuse. Ils veulent bien être réglementés.

Le président: J'en suis sûr.

M. MacKenzie: Cependant, ils veulent que ce soit d'une façon sensée et souple. Ils veulent être sûrs que leurs interlocuteurs connaissent leur affaire entre autres choses.

Le président: Ils veulent également être sûrs que leur voisin d'en face est solvable...

M. MacKenzie: C'est comme vous le dites. Ils veulent...

Le président: ... parce qu'ils ont son chèque entre les mains et qu'ils veulent pouvoir l'encaisser.

M. MacKenzie: Je procède comme je le fais parce que... je suis peut-être vieux jeu à cet égard. J'estime que, si vous connaissez quelqu'un depuis un certain temps et que vous avez pu lui prouver votre crédibilité, vous pouvez plus facilement lui dire non et lui faire accepter votre décision. Si vous intervenez à la dernière minute auprès de quelqu'un que vous ne connaissez pas et que vous vous en prenez à lui, vous risquez d'avoir des problèmes. Vous pouvez peut-être corriger la situation, mais non sans heurts.

Le président: Monsieur Layton.

M. Layton: Merci, monsieur le président. Je ne suis peut-être pas complètement au fait, monsieur Layton, parce que je suis malheureusement arrivé un peu en retard. En tant que Comité, nous avons été appelés à nous pencher sur un certain nombre de questions, dont le dépôt d'une loi en vue de créer des centres bancaires internationaux à Montréal et à Vancou-

[Text]

press. Does the role you will fill relate to this in this sense: that we have been doing our work as a committee to discover in advance what the advantages are, whether there are potential jobs there that can be brought in from outside the country now being directed, because of the tax advantages, elsewhere?

• 1010

In our talks in New York with the banks there, and also particularly with the financial institutions, one of their concerns was that, once created as a tax-free atmosphere for banking transactions, albeit for money from outside the country going back outside the country, and not in Canada today... The New York banks had found ways of using the facility to their tax advantage, and it has not been determined to what degree. It is just the New York State and New York City tax authorities realizing that maybe there is a considerable amount of money here, simply because the banks have used the advantage that the international banking facility offered.

Would it be the department you direct that will address this to see that banks in Canada would not be able to unexpectedly and unfairly exploit such a regime? Is that part of this administrative and supervisory control process?

Mr. MacKenzie: I will just deal with the banking side for the moment. The Inspector General does become involved to some degree in the tax administration of banks through his powers under section 26 to recommend or tell the Minister how much the allowances for doubtful accounts should be and so forth, but that is the only formal sense in which the Inspector General writes the tax rules, so to speak. For example, Revenue Canada does maintain the right... and does, of course, the normal, commercial tax audits of these institutions that they do in any other institution.

If we take a Canadian bank that is presently doing some business offshore today—and this is in a jurisdiction where there are either minimal taxes or very low rates of tax or whatever—one of the presumed advantages of the international banking centre concept would be that perhaps some of that business could be moved back to Canada. I think my office and I would have a concern if the bank involved, either today as they operate offshore or tomorrow if they are going to operate in Montreal or Vancouver, were in any inappropriate way redirecting Canadian business in some way into that jurisdiction or into that centre in order to avoid Canadian income tax. As I say, though, the essential policing of that will be up to Revenue Canada.

Mr. Layton: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: The question of gearing or leverage comes up, and certainly the Superintendent of Insurance presently has control over that. You will have those powers, presumably, to control the gearing or leverage for all institutions. What is your view on the question of leverage?

Mr. MacKenzie: Mr. Chairman, I am not sure it is a very simple matter, because the question of leverage also relates to

[Translation]

ver, un sujet qui, comme vous le savez, a fait couler beaucoup d'encre. Aurez-vous un rôle à jouer à cet égard? Voudrez-vous vous assurer que nous avons fait notre travail en tant que Comité afin de juger d'avance des avantages d'un tel système, à savoir s'il permettra de rapatrier des emplois actuellement à l'extérieur du pays à cause de la situation fiscale?

Nous avons eu l'occasion de parler aux représentants des banques et d'autres établissements financiers à New York. Ils nous ont fait part de certaines de leurs réserves. Une fois ces abris fiscaux créés pour les transactions financières, même s'ils peuvent représenter des rentrées d'argent pour le pays... Il semble que les banques de New York trouvaient le moyen d'utiliser ces abris à leur propre avantage du point de vue fiscal. On ne sait pas encore dans quelle mesure. Pour l'instant, il n'y a que les autorités fiscales de l'État de New York et de la ville de New York qui s'inquiètent du fait que les banques auraient pu tirer avantage des dispositions prévues pour les transactions bancaires internationales pour un montant qui pourrait être considérable.

Est-ce le service que vous dirigez qui vérifiera si les banques canadiennes utilisent un tel système, le cas échéant, de façon inattendue et induue? Cela fait-il partie de vos fonctions de surveillance?

M. MacKenzie: Je vais m'en tenir aux banques pour commencer. L'inspecteur général a effectivement quelque chose à voir avec l'administration de la fiscalité des banques de par ses pouvoirs en vertu de l'article 26. Il peut recommander ou indiquer au ministre quels doivent être les montants mis de côté pour les comptes douteux et le reste, mais c'est sa seule intervention possible pour ce qui est de la fiscalité comme telle. Revenu Canada a toujours le droit... et exerce ce droit en menant les vérifications fiscales normales auprès de ces établissements comme auprès de n'importe quel autre.

Il peut y avoir des banques canadiennes qui font des affaires à l'étranger actuellement à cause d'avantages fiscaux bien précis. Il n'est pas impensable que, si des centres bancaires internationaux étaient établis au pays, ces banques rapatrieraient une partie de cette activité. Cependant, mon bureau verrait d'un mauvais oeil que ces banques, que ce soit à l'égard de leur activité courante ou à l'égard de leur activité éventuelle à Montréal ou Vancouver, fassent passer d'une façon inacceptable un certain volume d'affaires canadiennes par le pays étranger ou par le Centre bancaire international afin de contourner la loi canadienne de l'impôt. Et ce, même si, comme je l'ai indiqué, la surveillance essentielle relèverait de Revenu Canada.

M. Layton: Merci, monsieur le président.

Le président: La question du ratio d'endettement intervient, et le surintendant des assurances a quelque chose à voir avec cela. Vous aurez le pouvoir de contrôler le ratio d'endettement de toutes les institutions. Qu'en pensez-vous?

M. MacKenzie: Je ne sais pas si c'est aussi simple, monsieur le président, parce que la question du ratio d'endettement

[Texte]

the whole question of capital adequacy. It is, in a sense, two sides of the same coin.

The Chairman: Yes. I am going to get to that one next.

Mr. MacKenzie: They relate. First of all, I have at the moment some power to go to an institution and tell it to increase its capital base. I know of a number of situations, which I do not want to get into, in which this process is occurring. I am going to stand back from it for a second. One of the problems—and it may be a problem to which smaller institutions are more prone larger institutions, although I am not sure. However, I see one of my jobs as being to keep reminding people who are in the industry that they are operating generally with 5¢ of their own money and 95¢ of depositor's money. This puts onto their jobs a fiduciary obligation, which is different, shall I say, from that of a commercial or industrial or other organization where the levered structure is different.

• 1015

Sometimes I felt, in the past, that some of these people were operating without that concept clearly burned into their foreheads and it damn well should be, because it is depositor's money that by and large is being used in investing in these assets.

Whether on a leverage question 15:1, 20:1 is the right number, I do not know. It will vary depending on the spread in inherent risks of the assets. If you have a very experienced, well-run mortgage loan company with a wide dispersal of loans, a high concentration of NHA-insured or MICC-insured loans, and a wide spread of a deposit base with loyal customers who have dealt with the institution for years, sound management and so forth . . .

One wants to see that they have an appropriate amount of capital, but one could take a somewhat more relaxed view of that institution over another institution where you have heavy loan concentrations, there is some dependence on the money market, the institution does not have those years of stability, and there may be some other related concerns, such as internal inspection or other things.

Expanding on this, then, if you find an institution looks on the surface as though it has a very good leverage ratio but has either a high-risk profile on its assets or I can call it a high-risk profile also in terms of maturities on his deposit side, if it is engaging in a whole lot of "off-balance sheet activity", including business as it relates to the securities business with some of the risks involved, then I think one takes a much tougher line with the amount of leverage one grants. Similarly, the concern that if institution A then acquires institution B, institution A, being the parent, may fit my former category of being very well capitalized, very sound, very secure, but institution B being picked up has a pretty high-risk profile of assets and is under-capitalized, I think my view would be that before the acquisition takes place, institution B should be brought up to—

The Chairman: Snuff.

[Traduction]

rejoint la question de la suffisance du capital. Ce sont deux côtés de la même médaille.

Le président: C'était mon point suivant.

M. MacKenzie: J'ai actuellement le pouvoir de demander un établissement d'accroître son capital de base. Je pourrais vous citer un certain nombre d'exemples où je l'ai fait, mais je ne vais pas m'engager sur ce terrain. Je vous pose le problème autrement. C'est quelque chose qui concerne peut-être plus les petits établissements que les gros. J'estime qu'une de mes tâches consiste à rappeler constamment à ce secteur qu'il travaille avec 5 p. 100 de son argent et 95 p. 100 de l'argent des déposants. Ce qui confie à ce secteur une obligation particulière de fiduciaire, par rapport aux autres établissements, aux autres secteurs où le ratio d'endettement peut être différent.

Il est déjà arrivé que des gens du secteur aient tendance à oublier ce concept très important dont ils doivent être bien conscients. C'est l'argent des déposants qu'ils utilisent pour constituer leurs actifs.

Le ratio doit-il être de 15 contre 1, de 20 contre 1? Je l'ignore. Tout dépend du risque que représentent les actifs. Prenez une compagnie de prêts sur hypothèques expérimentée, bien dirigée, qui peut compter sur une bonne diversification de ses prêts, qui a une bonne concentration de prêts assurés par la Loi nationale sur l'habitation ou la CAHC, qui a une bonne base de dépôt, des clients fidèles qui traitent avec cet établissement depuis des années, qui a une bonne administration, etc . . .

Il convient évidemment de veiller à ce que cet établissement ait un capital suffisant, mais il est permis d'adopter une attitude un peu plus souple à son égard par rapport à un autre établissement qui aurait des prêts très concentrés, qui serait soumis aux aléas du marché monétaire, qui n'aurait pas derrière lui des années de stabilité et qui aurait d'autres problèmes comme des inspections internes.

Dans la même veine, un établissement qui, à première vue, aurait un bon ratio d'endettement, mais qui serait très vulnérable pour ce qui est de son actif, pour ce qui est de l'échéance de ses dépôts, qui aurait une activité considérable «hors-bilan», reliée au marché des valeurs avec tous les risques inhérents, cet établissement donc exigerait une attitude beaucoup plus ferme pour ce qui est du ratio d'endettement. De même, si un établissement faisait l'acquisition d'un autre, le premier étant de la catégorie des établissements bien capitalisés, bien solides, bien sûrs, le deuxième étant de la catégorie des établissements très vulnérables pour ce qui est de l'actif ou de la sous-capitalisation, il conviendrait, il me semble, avant d'approuver l'acquisition, d'obliger le deuxième établissement . . .

Le président: A mettre de l'ordre dans ses affaires.

[Text]

Mr. MacKenzie: —as close to the standards of institution A as they can do it.

The Chairman: Mr. Dorin had a question. We have to move along. We have one more witness we want to talk to, and then we have a report in the House and a press conference. Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I am glad to hear this last comment of yours. It is something that I think is healthy because when we examined financial institutions in this committee, I think we came to a general conclusion that agreed with yours, which is that banks are different or financial institutions are different from industrial companies.

I, for one, believe there should be a very clear delineation and understanding of this for the reasons you have mentioned; in my view, banking is what makes all the rest of the system or our economy work.

Industrial corporations . . . the banks are intermediaries and they make the system work or allow the system to work, and they are different. I guess I would have liked to have seen a little clearer delineation between the terms of ownership and some of the things in the new legislation.

• 1020

One of the reasons we saw in New York was that people were moving jurisdictions not simply for tax reasons, but for something that they used the term "competition in laxity" to describe. In essence what you had was a situation of people moving into certain jurisdictions. There was one particular state—Delaware, I think—where people moved operations out there to get away if you like from the tough regulation of another state.

We are talking about international financial centres that are trying to attract them for tax reasons, but you have also an attempt in some jurisdictions in the world and some states in the United States, if you like, to attract them by virtue of certain non-tax matters, non-financial matters. That gives me a concern.

Some institutions have failed, certainly in my province, which is Alberta. Sometime in the last few years there was a change of ownership. It is clear to me, and certainly clear in hindsight probably to everybody, that the change in ownership was related more to the desire of the new owner to acquire the institution as an arm of his industrial organization, land development, or whatever, than to actually be in the business of operating the financial institution. It fit in well or whatever. I am not sure if I am asking a question, but you might want to comment on those things because those are the concerns that I have.

I can look at the institutions, virtually the list of the ones that failed, and almost identify—just because of the change in owner, if you like, it could have been identified in advance—that was what was going to happen. Now that is a fairly broad statement, but I think it is one that was a pretty clear signal in hindsight, and has proven to be correct.

[Translation]

M. MacKenzie: . . . à se rapprocher le plus possible des normes du premier établissement.

Le président: M. Dorin voulait vous poser une question. Nous devons essayer de procéder assez rapidement. Nous devons entendre un autre témoin, puis nous avons un rapport à la Chambre et une conférence de presse. Monsieur Dorin.

M. Dorin: J'ai été heureux d'entendre vos dernières observations. Lorsque nous avons nous-mêmes examiné les établissements financiers, nous en sommes venus à peu près à la même conclusion que vous, c'est-à-dire que les établissements financiers sont dans une catégorie différente des compagnies industrielles.

Pour toutes les raisons que vous avez indiquées, la différence entre les deux doit être bien comprise; c'est important, parce que ce sont les banques qui sont le moteur de toute l'économie.

Les grandes sociétés industrielles . . . les banques sont des intermédiaires et font tourner la machine, et c'est pour cette raison qu'elles sont différentes. J'aurais voulu voir cette différence soulignée davantage dans la nouvelle loi, relativement aux conditions de propriété entre autres.

Une des choses que nous avons constatées à New York, c'est que les gens peuvent être amenés à passer sous une autre autorité, non pas seulement pour des considérations fiscales mais également pour ce qu'on appelle là-bas «la concurrence en matière de souplesse». Les gens passent sous une autre autorité. Ils vont au Delaware, par exemple, où ils peuvent éviter la dure réglementation d'un autre État.

Il y a les centres financiers internationaux qui essaient de les attirer en leur offrant des avantages fiscaux, mais il y a également des pays dans le monde, des États aux États-Unis qui leur font miroiter d'autres avantages que les avantages fiscaux ou financiers. C'est une situation qui m'inquiète.

Dans ma province, l'Alberta, il y a des établissements qui ont échoué. Il y a eu un changement de propriété également au cours des dernières années. Il m'a semblé, et il est devenu clair pour tout le monde après coup, que le changement de propriété était davantage dû au désir du nouveau propriétaire de se servir de l'établissement pour étendre son action sur le plan industriel, sur le plan de l'aménagement des terrains et d'autres plans, qu'à son désir d'exploiter un établissement financier. Pour lui, c'était une façon d'accroître son empire. Ce n'est peut-être pas une question, mais je me demande ce que vous en pensez.

Pour presque tous les établissements qui ont échoué, il leur est heureusement facile de prévoir les événements en regardant simplement le changement de propriété. C'est peut-être un peu catégorique, mais il est certain que ce fait pouvait constituer un avertissement. Les événements l'ont prouvé.

[Texte]

I think this competition-in-laxity question is a real one. Presumably some institutions are going to start to argue before too long that if we are too tough on them while they are losing business, they will have to go somewhere else.

The Chairman: They are going to become provincially inspected—

Mr. Dorin: Or whatever.

Mr. MacKenzie: It is a very broad question you have raised, a very good question, and it is one that preoccupies me some. Maybe I can tackle some aspects of it.

First off, from the point of view of a Canadian-based bank or the financial institutions operating that sale offshore, we do have contact with the regulators offshore. If they were operating in the United States, and usually they would be under the federal jurisdiction one way or another—either the control of the currency or the Federal Reserve—I would not be too concerned. I know there are competent, important regulators there with whom we can dialogue, and we do.

If they operate in some other unnamed parts of the world where I know damn well the local regulation is not quite what we would like it to be, at a minimum I would like to make sure that the financial institutions' own internal audit and inspection departments give extraordinary attention to those areas, and that we are not seeing the phenomenon you are talking about or having any abuses.

Where it comes to relationships with others—you have alluded to industrial, financial relationships, I think, or a real estate financial relationship, what have you—these are clearly dangerous areas. If these are to be permitted—which the legislation, the blue paper, the central paper, seems to contemplate—I think this puts a big load on my office. I think it puts the onus on me to be fairly aggressive about looking at related-party transactions, the Chinese walls, the self-dealing transactions, who is on audit committees, and so forth and so on. It is a load I do not necessarily welcome. I think the consequence of a legislative framework to permit the attachment of financial and non-financial interests puts the regulator into a different mode with perhaps a little more emphasis than there would be if this were not the case.

• 1025

By the way, I noticed some very good stuff has been put out by the head of the Federal Reserve in New York on this subject.

The Chairman: I am going to end this discussion. We are going to have the opportunity to have Mr. MacKenzie with us when the present bill comes before this committee. The arrangement with the parties, and I think with the Minister and the House Leader, is to have Bill C-42 before the committee. We have the estimates of the Inspector General's office, which we will certainly want to examine, as well as the estimates of the Superintendent of Insurance.

[Traduction]

Cette question de la concurrence en matière de souplesse est préoccupante. Il faut s'attendre à ce que les établissements menacent d'aller ailleurs si la réglementation devient trop lourde et qu'ils continuent de perdre de l'argent.

Le président: À ce moment-là, ils seront inspectés par les provinces...

M. Dorin: Ou par une autre autorité.

M. MacKenzie: Vous avez soulevé là une question très vaste, qui me préoccupe également. Je puis essayer d'en revoir avec vous certains éléments.

D'abord, dans le cas d'une banque ou d'un établissement financier qui a son siège social au Canada mais qui effectue une transaction à l'étranger, nous avons des contacts avec les organismes de réglementation à l'étranger. Si la transaction a lieu aux États-Unis, il n'y a pas tellement de quoi s'inquiéter, parce que la compétence fédérale s'applique d'une façon ou d'une autre—contrôle monétaire ou *Federal Reserve*. Il y a là des organismes de réglementation compétents assez imposants, avec lesquels nous pouvons entretenir un dialogue et nous le faisons.

Si les transactions ont lieu dans des régions du monde où la réglementation locale n'est pas celle que nous souhaiterions, nous nous assurons au moins que les vérificateurs internes et les services d'inspection de l'établissement financier portent une attention particulière à ce genre d'activité afin d'éviter le phénomène ou les abus que vous avez indiqués.

Pour ce qui est des liens qui se forment avec d'autres établissements, des liens entre sociétés industrielles et établissements financiers, entre sociétés immobilières et établissements financiers, quelles que soient les combinaisons, il y a nettement danger. Si ces transactions sont permises—et c'est ce que semblent envisager la loi, le livre bleu, le document principal—mon bureau risque de se voir confier une lourde charge. Je dois à ce moment-là surveiller de près les transactions entre parties liées, les cloisonnements, les transactions intéressées, la composition des comités de vérification, toute une série de problèmes possibles. Ce n'est pas une perspective qui me sourit. Un cadre législatif qui permet le mariage d'intérêts financiers et d'intérêts non financiers place l'organisme de réglementation dans une situation quelque peu différente où il doit être plus vigilant à l'égard de certaines choses.

Soit dit en passant, il y a d'excellents documents à ce sujet qui émanent de la *Federal Reserve* à New York.

Le président: Je vais maintenant mettre fin à cet échange. Nous aurons l'occasion de revoir M. MacKenzie lorsque nous étudierons le projet de loi. Une entente entre les partis, impliquant le ministre et le leader à la Chambre, fera que le Comité sera saisi du projet de loi C-42. Nous serons certainement saisis également des prévisions budgétaires du bureau de l'inspecteur général comme des prévisions budgétaires du surintendant des assurances.

[Text]

We have more opportunities to see Mr. MacKenzie, so I want to thank you for coming this morning. I am sure we would all like to spend a little more time with you, but we do not have it because we are under the gun this morning and we do want to spend a few minutes with Mr. Caron.

Mr. MacKenzie: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Our next witness is Michel Caron, who is rejoining the Government of Canada.

You were with the Government of Canada at one time. You were deputy minister to the Department of Finance in the Government of Quebec and you were, until the present, Executive Vice-President of Finance and Resources with Hydro-Québec.

Mr. Michel Caron (Associate Deputy Minister, Department of Finance): This is correct, Mr. Chairman.

The Chairman: What will be your job with the department? What are you going to be doing? How do you fit into the hierarchy over there?

Mr. Caron: I will be generally responsible for four branches of the Department of Finance: the Federal-Provincial Relations and Social Programs Branch; the Economic Policy Branch; Financial Policy; and Administration, the last one being under joint responsibility of Treasury Board and Finance.

The Chairman: What do you mean by financial policy?

Mr. Caron: Debt management and financial policy similar to what Mr. MacKenzie was talking about, reform of financial institutions and so on. This means financial policy as opposed to fiscal, which would be fiscal framework.

The Chairman: So the people over there who are presently involved in financial institutions, who were responsible to some extent for the green paper and then of course the blue paper, are your people.

Mr. Caron: Yes, Mr. Chairman.

The Chairman: We will have to work very closely together.

Mr. Caron: Yes, Mr. Chairman; I am looking forward to it.

The Chairman: We are looking forward to it too, because we have not always seen eye to eye. As a matter of fact, we have not seen eye to eye very much.

Mr. Minaker: Are you saying welcome to the committee?

The Chairman: I suppose you are also in charge of fiscal arrangements.

Mr. Caron: Correct.

The Chairman: This would be Mr. Lynn and his group of people.

Mr. Caron: That is right.

[Translation]

Donc, nous aurons l'occasion de revoir M. MacKenzie. En attendant, merci d'avoir accepté notre invitation de ce matin. Nous aurions aimé passer un peu plus de temps avec vous, mais nous sommes quelque peu bousculés ce matin, et nous voulons également accorder quelques minutes à M. Caron.

M. MacKenzie: Merci, monsieur le président.

Le président: Notre témoin suivant est Michel Caron, qui se joint à la fonction publique du Canada.

Vous y avez d'ailleurs déjà travaillé auparavant. Vous avez été également sous-ministre au ministère des Finances du gouvernement du Québec, et vous avez été, jusqu'à ce moment, vice-président administratif, Finances et Ressources, à Hydro-Québec.

M. Michel Caron (sous-ministre adjoint, ministère des Finances): C'est juste, monsieur le président.

Le président: Que sera votre travail précis au ministère? Où vous situez-vous exactement dans la hiérarchie?

M. Caron: Je serai chargé de façon générale de quatre directions du ministère des Finances: la Direction des relations fédérales-provinciales et de la politique sociale, la Direction de la politique du développement économique, la Direction de la politique du secteur financier et la Direction de l'administration, cette dernière étant une direction commune au Conseil du Trésor et au ministère des Finances.

Le président: Qu'entendez-vous par la politique du secteur financier?

M. Caron: La gestion de la dette, les politiques financières, le genre de choses dont parlait M. MacKenzie, la réforme des établissements financiers et le reste. La politique financière de façon générale, par rapport à la politique fiscale, au cadre fiscal.

Le président: Les gens du ministère des Finances qui s'occupent actuellement des établissements financiers, qui sont à l'origine dans une certaine mesure du Livre vert et du Livre bleu qui a suivi, relèvent de vous.

M. Caron: En effet, monsieur le président.

Le président: Nous devons donc travailler en étroite collaboration.

M. Caron: J'y compte bien, monsieur le président.

Le président: Nous aussi, parce que nous n'avons pas toujours été du même avis. En réalité, nous avons été rarement du même avis.

M. Minaker: Êtes-vous en train de lui souhaiter la bienvenue au comité?

Le président: Je suppose que vous êtes également chargé des arrangements fiscaux.

M. Caron: C'est juste.

Le président: C'est M. Lynn et son groupe.

M. Caron: En effet.

[Texte]

The Chairman: Would this include the Established Programs Financing Acts?

Mr. Caron: Yes.

The Chairman: We had Mr. Lynn and company here the other day with respect to tax reform. Is it true you have done absolutely no work to collate the federal and provincial efforts concerning tax reform?

Mr. Caron: We discussed the topic with Jim Lynn subsequent to his appearance here. What Jim meant to say was that as long as the tax reform package per se is not in a shape that is fully workable in terms of its impact on either the economy in general or the provinces, what we are doing at the present time are simulations on variations on the theme, which may well be quite different from the package when it is—

The Chairman: Are you doing tests on variations?

Mr. Caron: Not tests on variations but on the various packages presented at the present time, strictly at a working level.

The Chairman: Are you doing those tests in your department?

• 1030

Mr. Caron: We do look at the implication on the provinces.

The Chairman: Mr. Minaker.

Mr. Minaker: Mr. Caron, just following it up, have you looked at the impact of our going to the BTT in, say, small provinces? I come from Manitoba, which has a population of one million. My concern might be that by putting on... whether it is 5% or 6% and reducing the personal income tax federally, we will be taking away revenue from the province. It is 54% of what I pay in Manitoba. Then the only way I could see of getting the revenue back would be through a provincial sales tax or some other means. I am concerned there might be a bigger impact on the smaller provinces because of the amount of money the sales tax would bring in.

In Manitoba, I think one point brings in about \$70 million. You might have regional disparities where we might have to have a 20% sales tax combined with the BTT to try to balance the revenues we presently have. If the government decides to try to balance the deficit, you could get an impact like this. I wonder if your department has looked at this, at this point in time.

Mr. Caron: At this point in time with the options being studied in regard to the reform of the federal sales tax and business transfer tax, the impacts on the revenue of a small province could vary quite substantially, depending on the outcome of the program or the reform.

At the working level, they indeed are looking into this, but to answer your question when, we would have a package that is fairly complete. It will be important to assess these possible consequences to evaluate the various options at the disposal of the governments and to make recommendations that could, if

[Traduction]

Le président: Cela inclut les lois sur le financement des programmes établis?

M. Caron: Oui.

Le président: Nous avons reçu M. Lynn et son groupe l'autre jour dans le cas de la réforme fiscale. Est-il vrai que vous n'avez absolument rien fait pour comparer les efforts du gouvernement fédéral et des provinces en matière de réforme fiscale.

M. Caron: Nous en avons justement discuté avec Jim Lynn après sa comparution devant votre Comité. Ce que Jim a voulu dire, c'est que, d'ici à ce que l'ensemble des réformes fiscales soit dans une forme qui permette de juger de ses répercussions possibles pour l'économie de façon générale et pour les provinces, nous devons nous borner à faire des simulations sur un certain nombre de variations possibles, lesquelles pourraient être très différentes de la forme finale...

Le président: Procédez-vous à des essais sur vos variations?

M. Caron: Non pas sur les variations, mais sur les divers ensembles déjà présentés, considérés strictement comme instruments de travail.

Le président: Vous procédez à ces essais à votre ministère?

M. Caron: Nous étudions les implications pour les provinces.

Le président: Monsieur Minaker.

M. Minaker: Monsieur Caron, avez-vous étudié quel sera l'impact de la TTC pour les petites provinces? Je viens du Manitoba qui a une population de un million d'habitants. Je crains qu'en imposant... 5 ou 6 p. 100 et en diminuant l'impôt fédéral sur le revenu des particuliers, les provinces n'y trouvent peut-être pas leur compte. Cela représente 54 p. 100 de ce que je paie au Manitoba. La seule façon de récupérer ces revenus serait d'imposer une taxe de vente provinciale ou quelque chose de ce genre. Je me demande si l'impact ne se fera pas sentir davantage sur les petites provinces à cause des sommes rapportées par la taxe de vente.

Au Manitoba, un point représente à peu près 70 millions. On risque de créer des disparités régionales avec la TTC si l'on est obligé d'imposer 20 p. 100 de taxe de vente pour obtenir le même montant de revenu. Ce n'est pas difficile à imaginer si le gouvernement essaie de réduire le déficit. J'aimerais savoir si votre ministère a étudié cette possibilité.

M. Caron: Avec les options que nous étudions à l'heure actuelle relativement à la réforme de la taxe de vente fédérale et les taxes sur les transactions commerciales, l'impact sur les recettes d'une petite province risque d'être très différent en fonction du programme ou de la réforme.

C'est le genre de chose qu'on étudie mais on ne peut pas vous donner de réponse complète pour l'instant. Il est important de peser les conséquences éventuelles pour évaluer les diverses options offertes au gouvernement et faire des recom-

[Text]

necessary, counteract possible negative impacts, if there were any.

Mr. Minaker: Has your department had any preliminary discussions with the provincial counterparts at this point in time on these types of subjects?

Mr. Caron: There has been a fair amount of exchange with the provinces. There is a federal-provincial conference today on tax reform, a Ministers of Finance conference on tax reform. At the officials level, there has been substantial exchanges on all aspects of tax reform and the provinces.

Mr. Minaker: What is the feedback so far within the working body about the thinking of this idea of coming in and reducing our income tax, which obviously reduces the income of the provinces, and replacing it with a federal sales tax?

Mr. Caron: I am sorry, Mr. Chairman; I have not had any feedback directly from tax policy people on particular concerns or wishes expressed by provinces.

Mr. Minaker: Thank you.

The Chairman: What is the social end of things? You mentioned federal-provincial matters.

Mr. Caron: This is correct, Mr. Chairman. Social policy includes, for example, child-care discussions, unemployment insurance, and CCSDs.

The Chairman: All these tax-related social payments or other things.

Mr. Caron: Not necessarily tax-related, but all aspects of social policy.

The Chairman: I see. What does the administration involve? Does it involve the administration of those three, or is it administration of the rest of the department?

Mr. Caron: It is administration of the rest of the overall departments. This branch is responsible for the administration of Treasury Board and Finance.

The Chairman: How many people in all would you be responsible for? How many of the person-years are yours?

Mr. Caron: I would say it is somewhat more than half. It is always difficult in the administration branch to say who works for Treasury Board and who works for Finance. Of the approximately 780 person-years in Finance, I would probably have a bit more than half under my responsibility.

• 1035

The Chairman: Where are they all located? Is it in Place de Ville?

Mr. Caron: I think so. There may be some technical or administrative aspects who are elsewhere in Ottawa. Having been here just for a few months, I still have not had a chance to go and visit everyone, but I think most of them are in l'Esplanade Laurier.

The Chairman: In Place Bell Canada?

[Translation]

mandations qui pourraient éventuellement contrecarrer des effets négatifs.

M. Minaker: Votre ministère a-t-il eu des discussions préliminaires là-dessus avec ses homologues provinciaux?

M. Caron: Il y a eu pas mal de contacts entre les provinces et le fédéral. Il y a aujourd'hui une conférence fédérale-provinciale sur la réforme fiscale qui regroupe les divers ministres des Finances. Au niveau des fonctionnaires, il y a eu beaucoup de communications sur tous les aspects de la réforme fiscale.

M. Minaker: Qu'est-ce que pense pour l'instant l'organisme responsable au sujet de l'idée de diminuer notre impôt, ce qui de toute évidence réduirait les recettes des provinces, et de remplacer cela par une taxe de vente fédérale?

M. Caron: Je suis désolé, monsieur le président, mais les responsables des politiques fiscales ne m'ont pas fait part de leur réaction relativement aux vœux des provinces ou à leurs préoccupations.

M. Minaker: Je vous remercie.

Le président: Et qu'arrive-t-il sur le plan social? Vous avez fait mention des questions fédérales-provinciales.

M. Caron: C'est juste, monsieur le président. Les discussions sur la politique sociale comportent par exemple des discussions sur les garderies, sur l'assurance-chômage et les CCDS.

Le président: Concernant entre autres les versements sociaux calculés en fonction des impôts.

M. Caron: Pas nécessairement en fonction des impôts mais concernant tous les aspects de la politique sociale.

Le président: Je vois. Qu'est-ce que cela représente sur le plan administratif? L'administration des trois sujets mentionnés ou l'administration du reste du ministère?

M. Caron: L'administration du reste du ministère. Cette division est responsable de l'administration du Conseil du Trésor et des Finances.

Le président: Combien de personnes en tout relèveraient de vous? Combien d'années-personnes administrez-vous?

M. Caron: Un peu plus de la moitié. À la Direction de l'administration, il est difficile de dire qui travaille pour le Conseil du Trésor et qui travaille pour le ministère des Finances. Sur les 780 années-personnes du ministère des Finances, un peu plus de la moitié relèvent de moi.

Le président: Où sont leurs bureaux? Place de Ville?

M. Caron: Je crois que oui. Il y a peut-être d'autres techniciens ou administrateurs ailleurs à Ottawa. Je ne suis là que depuis quelques mois et je n'ai pas encore eu la chance de visiter tout le monde, mais la plupart des bureaux se trouvent à l'Esplanade Laurier.

Le président: Place Bell Canada?

[Texte]

Mr. Caron: They moved in the fall to l'Esplanade Laurier.

The Chairman: Oh, l'Esplanade Laurier. Does anybody else have something to add?

What were you doing with Hydro-Québec?

Mr. Caron: I was basically responsible for everything but electricity; namely, finance and administration. So this was personnel, human resources, administration, the comptroller, finance, borrowing.

The Chairman: Well, that is essentially what you will be doing here, then.

Mr. Caron: This is correct, although in a different fashion. For example, personnel questions or human resources questions... of course, the Public Service Commission is responsible for human resources policies and so on, whereas in Hydro-Québec, I had overall responsibility for collective bargaining and the like.

The Chairman: Mr. Dorin.

Mr. Dorin: You have responsibility for federal-provincial relations. Having been deputy minister in Quebec, I am sure you have had some considerable experience in this area.

One of the things that has in recent days come before this committee, I guess in our tax reform hearings, is just this whole question of the inter-relationship of the federal and provincial governments in terms of revenue raising, if you like, and revenue sharing. We have the EPF; we have various tax collection agreements. For most provinces, we collect their income tax, although not in Quebec.

We have equalization and a whole raft of other things that operate with complicated formulas adjusted for economic factors. In fact, yesterday's announcement from the Minister of Finance was an example of a complicated formula that takes some time to figure out eventually, and then of course somebody ends up owing somebody else. If they owe us or if the province owes the federal government, they are not very anxious to pay it back.

So the question I have for you in a policy sense is do you not think there might be some way, given now we are into tax reform, of simplifying the system; instead of having half a dozen, at least, different ways of doing all these things, to maybe try to segregate it so we would collect the tax we are going to collect, and if we are going to make a payment to the provinces, we make a payment, somehow roll together a number of these things, and just simplify the system?

Is there some way to try to clarify—and I guess you, being a former deputy minister in Quebec, would understand this—the responsibility of the federal-provincial governments to some degree, so that we have our responsibilities? We collect our revenues to do that.

The provinces have their responsibility; they collect their revenues to do that and if there is a need for some equalization between the richer and the poorer provinces, it is looked after in a more straightforward manner.

[Traduction]

M. Caron: Ils ont emménagé à l'Esplanade Laurier en automne.

Le président: Oh, l'Esplanade Laurier. Quelqu'un voudrait ajouter quelque chose?

Quel était votre poste à Hydro-Québec?

M. Caron: J'étais responsable de tout sauf de l'électricité; autrement dit des finances et de l'administration, ce qui veut dire personnel, ressources humaines, administration, contrôleur, finances et emprunts.

Le président: Eh bien, vous allez avoir à peu près les mêmes fonctions dans ce cas.

M. Caron: C'est juste, même si c'est un peu différent. Par exemple, les questions de personnel ou de ressources humaines... bien entendu la Commission de la Fonction publique était responsable des politiques de ressources humaines alors qu'à Hydro-Québec j'étais généralement responsable, entre autres, de la négociation collective.

Le président: Monsieur Dorin.

M. Dorin: Vous êtes responsable des relations fédérales-provinciales. En tant qu'ancien sous-ministre au Québec, vous avez pas mal d'expérience dans ce domaine.

Lors de nos audiences sur la réforme fiscale, une des questions qui a été abordée à ce comité a été celle des interrelations entre le fédéral et les provinces en matière de perception d'impôts, si vous voulez, et de partage de recettes. Nous avons le FPE et divers accords relatifs à la perception des impôts. Nous percevons la plupart des impôts provinciaux, sauf pour le Québec.

Nous avons la péréquation et tout un tas d'autres mesures qui ont des formules compliquées en vue de tenir compte des facteurs économiques. En fait, la déclaration faite hier par le ministre des Finances était un modèle de formule compliquée qui prend quelque temps à comprendre et à ce moment-là on s'aperçoit que quelqu'un doit quelque chose à quelqu'un d'autre. Si ce sont eux qui nous doivent de l'argent ou si c'est la province qui doit de l'argent au gouvernement fédéral, il n'y a jamais le feu pour rembourser.

Vu que nous sommes en pleine réforme fiscale, je vous demande donc s'il n'y aurait pas moyen de simplifier le système; au lieu d'avoir au moins une douzaine de façons différentes de procéder, on pourrait peut-être faire un choix et percevoir les impôts qui sont dûs et si l'on doit verser de l'argent aux provinces, qu'on le fasse? N'y a-t-il pas une façon générale de s'implifier les choses?

En qu'ancien sous-ministre québécois, c'est le genre de chose que vous comprendrez: y a-t-il moyen de préciser quelle est la responsabilité des gouvernements, les provinces d'une part et le fédéral de l'autre? Nos recettes sont fonction de nos responsabilités.

Les provinces ont leurs responsabilités propres et c'est pour cela qu'elles perçoivent des impôts. Et s'il y a besoin de rétablir l'équilibre entre les provinces les plus riches et les provinces les plus pauvres, on a les paiements de péréquation.

[Text]

Mr. Caron: You have just described what a substantial part of my job will be. It is indeed a very complicated issue. You have raised two or three major components. One is equalization programs, whose objective basically is to allow provinces across Canada to be able to provide the same quality of services, wherever they are.

At the present time, the equalization formula is very complex. It has built up and it has been improved substantially over the years. You were referring to approximately half a dozen sources, whatever; I think there are now 35 sources. Every revenue source is covered and we would like, and we would work toward, trying to really achieve the objective that equalization is all about. I mean, we do achieve that objective, but we try over the years to improve upon it, to allow provinces to provide a quality of service that is fairly comparable throughout the country, but we also try to simplify the formula so that it would be understood and applied in a more open fashion.

• 1040

Another element that is raised in regard to equalization, in regard to the flow of payments and so on . . . the Minister, as you mentioned, referred in a statement yesterday to the census adjustments. Equalization, the way payments are advanced and so on, is a bit like our own personal tax. We do make deductions at source every two weeks or every month, and at the end of the year we file our income tax return. We have a refund, we owe money or it is a net zero.

Equalization is exactly the same. Advance payments are made to provinces, at the end of the year we balance the books and see what the real or true payments ought to be, and an adjustment has to be made.

Mr. Dorin: Depending on whether I owe at the end of the year, Revenue Canada comes after me or sends me a cheque. This does not seem to be the way it works with provinces.

Mr. Caron: The adjustments are made with the provinces' payments, and the position will continue year after year. There are other types of payments where adjustments are made on the accounting book and a net payment is being made.

Another question you raised is the tax collection system between the provinces. I think it is important to have a tax system in Canada that is, as much as possible, consistent between provincial and federal taxes.

Mr. Dorin: I guess I should clarify a little bit. The point I am getting at is more what I would call the tax transfer or the revenue transfer, in the sense that we go around saying that under EPF we give so much money, some in cash and some in tax transfer. That tax transfer is kind of artificial, in my view. We really do not give them anything, in a sense.

At some point in time there was an agreement that we would reduce our share and they would increase theirs, but it seems to me that the problem we get into is who is responsible for what and who collects what—in a political sense. This is

[Translation]

M. Caron: Vous venez de décrire une bonne partie de mes responsabilités. La question est certes très compliquée et vous avez abordé deux ou trois de ses éléments principaux. Vous avez, d'une part, les paiements de péréquation, dont l'objectif est de permettre à toutes les provinces canadiennes d'assurer des services de même qualité.

Parallèlement, la formule de péréquation est très complexe. Elle a été mise au point au fil des ans et elle est de plus en plus perfectionnée. Vous avez parlé d'une douzaine de sources environ mais je pense qu'il y en a environ 35. Toute source de revenu est couverte et nous essayons de réaliser l'objectif véritable de la péréquation. Nous réalisons déjà cet objectif qui est de permettre aux provinces d'assurer à peu près un service de même qualité, mais nous essayons également d'améliorer cet objectif en simplifiant la formule pour qu'elle soit mieux comprise et appliquée de façon plus uniforme.

Il y a un autre élément qui entre en jeu lorsqu'on parle de la péréquation, des paiements, etc. . . le ministre, comme vous l'avez mentionné, a parlé des ajustements du recensement dans la déclaration qu'il a faite hier. Les paiements de péréquation sont versés d'avance, un peu comme l'impôt sur le revenu des particuliers. Nous faisons des déductions à la source tous les 15 jours ou tous les mois et à la fin de l'année nous remplissons notre déclaration. Nous avons droit à un remboursement, nous devons de l'argent ou le résultat est nul.

Les paiements de péréquation se font de la même façon. Les provinces reçoivent des versements en avance et, à la fin de l'année, on fait les calculs nécessaires et on apporte les ajustements voulus.

M. Dorin: Selon le résultat de mes calculs à la fin de l'année, Revenu Canada m'envoie un chèque ou m'en réclame un. Cela ne marche apparemment pas de cette façon-là pour les provinces.

M. Caron: Ce sont les paiements faits aux provinces qui sont réajustés et cela continue d'année en année. Il y a d'autres types de versements qui sont ajustés aux livres et les provinces reçoivent un versement net.

Vous avez posé une autre question relativement au système interprovincial de perception d'impôts. Je pense qu'il est important d'avoir au Canada un régime fiscal où les impôts provinciaux et les impôts fédéraux soient compatibles dans la mesure du possible.

M. Dorin: Je pense que je vous dois des précisions. Ce dont je voulais vous parler, c'est du transfert d'impôts ou du transfert de revenus, en ce sens qu'aux termes du FPI, nous donnons tant d'argent, une partie comptant et une partie sous forme de transfert d'impôts. Ce transfert d'impôts est un peu artificiel à mon avis puisqu'en un sens, on ne leur donne rien.

Un moment donné, on était d'accord pour que les provinces augmentent leur pourcentage et que l'on diminue le nôtre mais il me semble que le problème aujourd'hui c'est de voir, dans le sens politique, qui est responsable de quoi et qui perçoit quoi.

[Texte]

why I am saying, could we not eliminate virtually all of those things? They collect their revenue they need to pay their bills and we collect the revenue we need to pay ours . . . and maybe have one other thing called equalization that would redress the economic imbalances in the country. There are tax transfers, EPF, a whole raft of this money-sharing, if you like, and they are virtually all as complicated as equalization.

Mr. Caron: This is no doubt true. It could be an option, among others.

Mr. Dorin: When we are into tax reform and federal-provincial issues in tax reform, it seems to me that is the time to do it; not go through tax reform, then take a look at it and realize it would virtually require another tax reform to accomplish it.

Mr. Caron: It is important not to try to deal with tax reforms and solve all the issues with tax reform. Tax reform in itself is a very important, very large undertaking.

The Chairman: And uncertain, too. I mean, if we make a change in rates, we are never quite sure what the net collection is going to be as a result of that change.

Mr. Caron: We will definitely try to assess and evaluate what these would be in terms of rank or whatever. However, I agree with you; we can never be sure of the actual rate.

The Chairman: Unless we broaden the base, we are never quite sure whether that broadening of base in fact collects revenue or does not, or what it does to the economic system.

Mr. Caron: This is correct.

The Chairman: It could result in some perverse and unknown results. I also suspect people would not want to contract themselves into a position where they gave up the right to existing revenues without it being proven what they are going to get out of the new system.

Mr. Caron: We will try to provide, together with the provinces, the best possible assessments of the impact of tax reform. On established programs, such as the Canada Assistance Plans, the Government of Canada has commitments about the level and quality of post-secondary education in this country. The quality and level of social programs in this country could be reviewed. It is our responsibility to assess all the implications and provide various options. I believe you are referring to political options, government expenditure policies and government revenue policies.

• 1045

Mr. Dorin: I can see what is going to happen. We are going to come out with tax reform. Some provinces are going to look at it and, rightly or wrongly, if something has an adverse impact on them, they are going to decide to use it one more time as a lever to try to extract something additional from the federal government. I can see the province of Manitoba coming here and saying—

[Traduction]

C'est pourquoi je vous demande si on ne pourrait pas virtuellement éliminer tout cela? Les provinces perçoivent les impôts dont elles ont besoin pour payer leurs factures et le fédéral perçoit les impôts dont il a besoin pour payer les siennes? Et on conserve tout de même une formule de péréquation pour rétablir l'équilibre économique. Nous avons des transferts d'impôts, le FPE, toutes sortes de programmes de partage de revenus qui sont aussi compliqués que les paiements de péréquation.

M. Caron: Sans l'ombre d'un doute. C'est certainement un choix possible.

M. Dorin: Puisque nous sommes en pleine réforme fiscale et que nous étudions les problèmes fédéraux-provinciaux, il me semble que ce serait le moment idéal; une fois la réforme fiscale faite, en faisant le point, on s'apercevrait qu'il faut pratiquement une nouvelle réforme fiscale pour y parvenir.

M. Caron: Il est important de ne pas essayer de résoudre tous les problèmes par voie de réforme fiscale. La réforme fiscale en soi constitue une tâche très large et très importante.

Le président: Dont les résultats sont loin d'être sûrs. Autrement dit, si nous modifions les pourcentages, nous ignorons si le montant net reçu sera le même.

M. Caron: Nous essaierons certainement de faire cette évaluation et de calculer dans quelle fourchette cela tombe. Néanmoins, je suis de votre avis; on n'est jamais sûr du taux effectif.

Le président: À moins d'élargir l'assiette, on ne sait jamais si cela rapporte de l'argent ou non, ni l'influence que cela a sur le système économique.

M. Caron: C'est juste.

Le président: Cela pourrait avoir des résultats contrariais que l'on ignore. Je soupçonne aussi que les gens hésitent à abandonner des ressources connues pour un nouveau système qui ne leur garantit rien.

M. Caron: Nous essaierons avec les provinces de faire la meilleure analyse possible de l'impact de la réforme fiscale. Pour les programmes établis, comme les régimes d'aide du Canada, le gouvernement fédéral s'engage à assurer au Canada un certain niveau et une certaine qualité d'éducation postsecondaire. On pourrait étudier la qualité et le niveau des programmes sociaux au Canada. C'est à nous qu'il incombe d'évaluer les implications et d'offrir diverses options. Je pense que vous parliez des options politiques, des politiques de dépenses et des politiques de recettes du gouvernement.

M. Dorin: J' imagine facilement ce qui va se passer. Nous allons faire notre réforme fiscale. Certaines provinces vont étudier les résultats et, si elles sont touchées négativement, elles décideront à bon ou mauvais escient qu'elles sont justifiées par là même d'essayer de soutirer quelque chose de plus au gouvernement fédéral. J' imagine facilement ce que dirait la province du Manitoba . . .

[Text]

The Chairman: You had better stay in here and defend Manitoba.

Mr. Dorin: I could use another example. For whatever reason, some province is going to say they do not like this and they want something in exchange. Not only are we going to have the politics of the country or of the taxpayers, but also this could be a federal-provincial issue. We may not only be fighting the taxpayers on this one, we could also be fighting the provinces. Do you see a potential problem there?

Mr. Caron: Consultations or discussions have taken place with the provinces. On the issue of tax reform, I think a very substantial faction is aimed precisely at trying to co-ordinate ourselves before tax reform comes to roost. Tax reform is for the benefit of Canadian consumers. It is to the benefit of governments of this country to have a co-ordinated act. If the objectives are clear, I do not see how we could not resolve the possible differences before the package is out.

Mr. Dorin: Perhaps I can give you another example. My own province, Alberta, notwithstanding whatever happens—the energy industry is very important to them—is going to decide whether they will take a look at . . . Perhaps they will decide the energy industry is being unfairly treated, unequally treated or something like that.

I am not talking so much about the amount of revenue the province is going to get. Perhaps there is an industry near and dear to their hearts: forestry in B.C., fishing in Newfoundland, or whatever. We will decide whether their industry or region is going to be adversely affected. How are we going to deal with it in a federal-provincial way as opposed to it simply being us and the energy industry, us and the auto manufacturing industry, or whatever it is?

Mr. Caron: It is difficult to answer that precise question. One will have to look at the issue and how it can be accommodated. Some aspects of the tax reform might be positive for one province and could alleviate negative aspects in some areas of their own tax system.

The Chairman: Mr. Layton.

M. Layton: Monsieur le président, ce n'est pas souvent que nous avons parmi nous un Québécois, un voisin. Cela nous donne l'occasion de parler français.

Monsieur Caron, vos qualités m'impressionnent beaucoup. Vous avez été sous-ministre au gouvernement du Québec, et vous avez travaillé la plupart du temps avec M. Parizeau. Dans notre province, il y a eu beaucoup d'innovations qui sont aujourd'hui reconnues comme étant bonnes pour toutes les provinces. Selon vous, certaines des innovations du Québec pourraient-elles être mises en application à Ottawa?

• 1050

M. Caron: Je dois dire, au départ, que j'ai aussi travaillé pour un membre de cette commission, M. Raymond Garneau, alors qu'il était ministre des Finances au gouvernement du Québec.

[Translation]

Le président: Vous feriez mieux de rester ici défendre le Manitoba.

M. Dorin: Je pourrais choisir un autre exemple. Quoi qu'il en soit, les provinces pourraient demander quelque chose en compensation. Les décisions ne seraient pas faites seulement en fonction des gens au pouvoir ou des contribuables mais des problèmes fédéraux-provinciaux. Non seulement on risque de se mettre les contribuables à dos, mais on risque également de se mettre les provinces à dos. Prévoyez-vous ce genre de difficulté?

M. Caron: Il y a eu des consultations ou des discussions avec les provinces. En fait, je pense qu'une bonne partie du temps est consacrée à établir cette précoordination avant qu'on ne récolte la tempête de la réforme fiscale. La réforme fiscale est censée favoriser les consommateurs canadiens. Il est important que les gouvernements agissent de façon coordonnée. Si les objectifs sont clairs, il ne devrait pas être difficile de résoudre nos différends avant de nous mettre d'accord.

M. Dorin: Je pourrais peut-être vous citer un autre exemple. Quelles que soient les circonstances, ma propre province, la province de l'Alberta, lorsqu'elle jettera un coup d'oeil là-dessus décidera . . . Vu l'importance que l'industrie énergétique représente pour cette province, elle décidera peut-être que le secteur énergétique a été traité de façon inique, injuste.

Il ne s'agit pas tant du montant des recettes que la province va recevoir. Par contre, il y a peut-être une industrie particulière qui leur tient à coeur: l'industrie des forêts pour la Colombie-Britannique, celle de la pêche pour Terre-Neuve, etc. Il faudra décider si l'impact de la réforme fiscale est négatif pour telle industrie ou pour telle région. Mais le problème va-t-il être un problème fédéral-provincial plutôt qu'un problème fédéral-industrie énergétique ou fédéral-industrie automobile?

M. Caron: Il est difficile de répondre à une question aussi précise. Cela dépend du problème. Certains aspects de la réforme fiscale peuvent profiter à une province et contrebalancer certaines répercussions négatives.

Le président: Monsieur Layton.

Mr. Layton: Mr. Chairman, it does not happen often to have among us a Quebec neighbour. It gives us a chance to speak French.

Mr. Caron, you have impressive qualifications. You are a deputy minister in Quebec and you work most of the time with Mr. Parizeau. A lot of initiatives were taken in our province that were later approved by all provinces. To your mind, could some of Quebec's initiatives apply to Ottawa?

Mr. Caron: I must say right from the start that I also worked for a member of this committee, Mr. Raymond Garneau, while he was Minister of Finance for the Quebec government.

[Texte]

C'est peut-être un avantage que d'avoir travaillé à titre de sous-ministre à un gouvernement provincial. Il y a certainement des éléments ou une façon de voir que j'ai acquis à Québec et qui me permettent d'apporter à Ottawa un éclairage différent ou nouveau.

Vous avez tout à fait raison: certaines initiatives prises par les provinces, que ce soit le Québec ou d'autres, peuvent fort bien nous aider à enrichir nos programmes à Ottawa, et vice versa.

M. Layton: C'est vrai.

Monsieur le président, cela me fait plaisir d'accueillir un autre Québécois qui vient nous donner un coup de main à Ottawa.

M. Caron: Merci bien.

The Chairman: I want to thank you, Mr. Caron, for coming here this morning. I wish you luck in your position. We suspect we will be seeing you here before the committee on many occasions as we carry on with our work.

Mr. Caron: Thank you very much. I am looking forward to it.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[Traduction]

It may be an advantage to have been deputy minister for a provincial government. I have learned to see some things in a special way in Quebec and I could probably bring a different point of view to Ottawa.

You are quite right: some initiatives taken by the provinces, be it Quebec or any other one, may be used to better our programs in Ottawa and vice versa.

Mr. Layton: That is true.

Mr. Chairman, I am pleased to welcome another Quebecer who has come to give us a hand in Ottawa.

Mr. Caron: Thank you.

Le président: J'aimerais vous remercier, monsieur Caron, d'avoir comparu devant nous ce matin. Nous aurons probablement plusieurs fois l'occasion de vous revoir.

M. Caron: Je vous remercie. A la prochaine, j'espère.

Le président: La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Office of the Inspector General of Banks:

Micheal A. MacKenzie, Inspector General of Banks;

From the Department of Finance:

Michel Caron, Associate Deputy Minister.

TÉMOINS

Du Bureau de l'Inspecteur général des banques:

Micheal A. MacKenzie, Inspecteur général des banques;

Du ministère des Finances:

Michel Caron, sous-ministre associé.

JUL 19 1989

